Huitième Année. — N° 1. **Janvier-Mars 1928**

DÉPOT LÉGAL
N° 127
28
1203

REVUE DE LITTÉRATURE COMPARÉE

NUMÉRO CONSACRÉ AUX ÉTATS-UNIS

SOMMAIRE

B. Faÿ. . . . . . . *Franklin et Mirabeau collaborateurs.*
W. M. Kozlowski. *Niemcewicz en Amérique et sa correspondance inédite avec Jefferson (1797-1810).*
P. Hazard . . . . . *Chateaubriand et la littérature des États-Unis.*
L. Roustan . . . . *Le séjour de Lenau en Amérique.*
G. Chinard . . . . *La littérature française dans le sud des États-Unis, d'après le « Southern Literary Messenger » (1834-1864).*
O. Guerlac . . . . *Le suicide de Prévost-Paradol à Washington et l'opinion américaine.*
W. L. Schwartz. . *L'appel de l'Extrême-Orient dans la poésie des États-Unis.*
F. Baldensperger . *L'initiation américaine de Georges Clemenceau.*
Notes et Documents. — Chronique. — Comptes-rendus et Analyses d'ouvrages (*Détail au verso*).

PARIS
LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION
5, quai Malaquais (VIe)

Tous droits réservés

SOMMAIRE (*suite*)

Notes et documents : Note sur un des premiers contacts intellectuels entre l'Allemagne et l'Amérique (F. B.). — Une des plus anciennes impressions françaises sur les mœurs de la Nouvelle-Angleterre (F. B.). — Histoire d'un projet d'ode canadienne de Le Brun (Paul Dimoff). — Deux passages à restituer à une page célèbre de Chateaubriand (F. B.). — Lettres inédites de J.-J. Ampère relatives à sa *Promenade en Amérique* (F. B.). — La collaboration commencée de Sainte-Beuve à l'*Evening Post* de New York (F. Baldensperger) 155

Chronique 184

Comptes-rendus critiques : Mary E. Phillips. Edgar Allan Poe, the man (F. Baldensperger). — Marie-Reine Garnier. Henry James et la France (A. Koszul). — Analyses d'ouvrages . . . 192

BIBLIOTHÈQUE
DE LA *REVUE DE LITTÉRATURE COMPARÉE*

Vol. in-8° raisin. — *Réduction de 20 °/ₒ pour les abonnés*

1. G. Cohen. Écrivains français en Hollande (*épuisé*).
2-3. H. Girard. Un bourgeois dilettante à l'époque romantique : Émile Deschamps. 2 vol. (*épuisés*).
4. Alice M. Killen. Le roman « terrifiant » ou « Roman noir », de Walpole à Anne Radcliffe, et son influence sur la littérature française jusqu'en 1840. . . . . 19 fr.
5. E. Estève. Études de littérature préromantique . . . . 18 fr.
6. F. C. Roe. Taine et l'Angleterre. . . . . 18 fr.
7. B. Faÿ. L'esprit révolutionnaire en France et aux États-Unis à la fin du XVIIIe siècle. — Bibliographie des ouvrages français relatifs aux États-Unis. 2 vol. . . 48 fr.
8. G. Chinard Les amitiés américaines de Madame d'Houdetot . . . . 7 fr. 20
9-10. J. Larat. La tradition et l'exotisme dans l'œuvre de Charles Nodier (1780-1844). Bibliographie critique et opuscules inédits de Charles Nodier . . . . 42 fr.
11. H. Liebrecht. Histoire du théâtre français à Bruxelles aux XVIIe et XVIIIe siècles. 60 fr.
12. A. L. Sells. Les sources françaises de Goldsmith . . . . 18 fr.
13. L. Ferrari. Le traduzioni italiane del teatro tragico francese nei secoli XVIIe e XVIIIe . . . . 48 fr.
14. E. Partridge. The French Romantics' Knowledge of English Literature (1820-1848). . . . . 48 fr.
15. S. Goulding. Swift en France au XVIIIe siècle . . . . 18 fr.
16. D. G. Larg. Madame de Staël. La vie dans l'œuvre (1766-1800) . . . . . . 18 fr.
17. M. Citoleux. Alfred de Vigny. Persistances classiques et affinités étrangères. 42 fr.
18. P. Trahard. Une Revue oubliée : la « Revue poétique du XIXe siècle » (1835) . 18 fr.
19. A. F. B. Clark. Boileau and the French Classical Critics in England (1660-1830). 60 fr.
20. M. Martin. Un aventurier intellectuel sous la Restauration. Le docteur Koreff. 24 fr.
21. M. Gilman. Othello in French . . . . 18 fr.
22. A. C. Hunter. Un introducteur de la littérature anglaise en France : J. B. Suard. 18 fr.
23. E. K. Mapes. L'influence française dans l'œuvre de Ruben Dario. . . . . . 18 fr.
24. R. Murris. La Hollande et les Hollandais au XVIIe et au XVIIIe siècle vus par les Français . . . . 36 fr.
25. J. Fransen. Les comédiens français en Hollande au XVIIe et au XVIIIe siècle. . 45 fr.
26. D. Gunnell. Sutton Sharpe et ses correspondants français . . . . 35 fr.
27. Chateaubriand. Les aventures du dernier Abencerage, éditées par Paul Hazard et Marie-Jeanne Durry . . . . 35 fr.
28. H. A. Needham. Le développement de l'esthétique sociologique en France et en Angleterre au XIXe siècle. . . . . 40 fr.
29. F. L. Schœll. Études sur l'humanisme continental en Angleterre à la fin de la Renaissance . . . . 50 fr.
30. M. M. Gibb. Le roman de Bas-de-Cuir : étude sur F. Cooper et son influence en France . . . . 40 fr.
31. F. Baldensperger. Orientations étrangères chez H. de Balzac. . . . . . . 40 fr.
32. T. R. Palfrey. L'Europe littéraire (1833-1834), une tentative de journalisme cosmopolite . . . . 25 fr.
33. H. J. Minderhood. La Henriade dans la littérature hollandaise . . . . . . 25 fr.
34. M. Henry. Stuart Merrill : la contribution d'un Américain au symbolisme français. 40 fr.

(*Suite à la 3e page de la couverture*)

REVUE

DE

LITTÉRATURE COMPARÉE

DIRIGÉE PAR

F. BALDENSPERGER
PROFESSEUR A LA SORBONNE

P. HAZARD
PROFESSEUR AU COLLÈGE DE FRANCE

La nature des choses est bien plus aisée à concevoir lorsqu'on les voit naître peu à peu en cette sorte, que lorsqu'on ne les considère que toutes faites.

DESCARTES.

Producers of great literature do not live in isolation, but catch light and heat from each other's thought.

WALTER PATER.

8e ANNÉE — 1928

8° Z 21190

PARIS
LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION
5, QUAI MALAQUAIS (VIe)

Tous droits réservés

Autres livres à télécharger sur le site
https://abbassa.wordpress.com

FRANKLIN ET MIRABEAU
COLLABORATEURS

Vers 1775, bien des gens en Angleterre pensaient que Benjamin Franklin jouait double jeu, et le roi Georges III en était persuadé. Il ne pouvait s'expliquer autrement la carrière surprenante du philosophe, qui s'était insinué dans les honneurs avec une si grande et si discrète rapidité, et qui s'y était maintenu à travers les plus graves conflits d'opinion et les plus violentes luttes politiques. Dans les cercles gouvernementaux anglais on accusait couramment Franklin d'avoir en Amérique un rôle révolutionnaire, tandis qu'il se montrait en Angleterre un partisan du juste milieu et un défenseur fervent du grand empire anglais, le champion de l'unité anglo-saxonne. Le roi d'Angleterre eut même l'obligeance de faire prévenir le roi de France de ces caractéristiques supposées de Franklin, quand celui-ci vint s'établir en France en 1776.

Vergennes et Louis XVI ne furent point persuadés. Ils pensaient que le roi d'Angleterre, étant à la fois juge et partie, manquait du détachement nécessaire pour pouvoir être pris comme arbitre. Au reste, il leur sembla toujours que Franklin était un véritable ami de la France et un homme droit. Aucune de ses actions n'éveilla chez eux le moindre soupçon. Il mourut et ils moururent en se gardant les uns pour les autres une estime réciproque, dont on trouve maints témoignages dans les lettres et les papiers de Franklin aussi bien que dans ceux de Vergennes. Toutefois, les événements qui se déroulèrent de 1779 à 1787, les documents que l'on publia aussi bien à ce moment-là que dans la suite, les déductions que certains esprits crurent pouvoir tirer de l'enchaînement des faits, amenèrent beaucoup de monarchistes et une large part des émigrés à penser que Franklin avait sans doute eu en France une activité révolutionnaire. N'était-il pas lié avec tous ceux qui

jouèrent ensuite un rôle important dans la Révolution? N'était-il pas un membre influent de cette Loge des Neuf-Sœurs, où se réunirent les esprits les plus hardis dans les années 1778-1788 et qui exerça une influence nettement révolutionnaire durant cette période? Même s'il ne complota pas directement contre le roi, il fit, estiment ses critiques, une propagande démocratique d'une importance primordiale. Sainte-Beuve lui-même a écrit dans ses *Lundis* :

Si tous ceux qui conversèrent à Passy avec Franklin avaient bien entendu ses préceptes et ses mesures, ils y auraient regardé à deux fois avant d'entreprendre dans le vieux monde la refonte universelle. En même temps, il faut ajouter (dût-on y trouver quelque contradiction) qu'il était difficile à ceux qui l'entendaient de ne pas prendre feu, et de ne pas être tentés de réformer radicalement la société; car il était lui-même dans ses manières un grand, un trop grand simplificateur.

Cet homme positif n'avait rien qui décourageât de l'utopie; il y conviait plutôt par les nouveautés et les facilités de vue qu'il semblait ouvrir du côté de l'avenir. Il donnait en causant l'envie d'appliquer ses idées, mais il ne donnait pas également à ceux qui l'écoutaient (aux Condorcet, par exemple, et aux Chamfort) son tempérament, sa discrétion dans le détail, et sa prudence[1].

Sous une forme très polie, Sainte-Beuve avance là une accusation grave. Il ne donne guère de preuve, du reste, et laisse à son lecteur le soin d'en chercher. Depuis ce temps, les années ont passé et l'on a continué à discuter sur ce sujet sans rien découvrir qui l'éclairât suffisamment. Selon les tendances des historiens, Franklin leur apparaissait comme un merveilleux esprit, honnête, réaliste et pondéré, dont toute la vie fut marquée par la franchise et la droiture ; aux autres, il semblait un être rusé, insidieux et fourbe, qui, sans jamais rien risquer pour lui-même, avait toujours poussé les autres à la révolution.

Depuis quelques mois je méditais sur ce thème sans trouver plus de lumière que mes prédécesseurs, quand, au cours d'un voyage aux États-Unis, le grand érudit et admirable franklinien qu'est M. George S. Eddy me signala ces deux billets mystérieux que contiennent les Archives de l' « American

1. Sainte-Beuve, *Causeries du Lundi*, t. VII, p. 181.

Philosophical Society »[1], héritière des papiers de Franklin. L'un est une petite lettre de Morellet à Franklin; elle n'est point signée, mais l'écriture, facile à comparer avec d'autres lettres, ne laisse aucun doute. Elle est ainsi conçue :

Je vous renvoye, mon respectable ami, votre original et la traduction. Je crois y avoir conservé le ton de raison et de plaisanterie sourde que vous y avez mis. Examinez pourtant si j'ai bien saisi votre sens partout. J'ai ajouté de mon chef la dernière ligne comme un correctif nécessaire, sans lequel votre phrase énonçait un peu de mépris pour *les officiers qui ont servi en Amérique*, mépris qui n'est pas sans doute dans votre intention. Au reste, si vous me permettez de vous le dire, ce papier qui est excellent en lui-même peut donner de l'humeur à quelques personnes que vous ne voulez pas désobliger, et par cette raison il ne faut, sauf votre avis, que le donner à des gens qui ont assez de philosophie pour connoître et sentir toute l'absurdité et tout le ridicule du funeste préjugé que vous combattez si bien. Je me flatte d'être au nombre de ceux à qui vous avez montré quelque estime et quelque amitié et que vous avez jugés dignes de vous entendre. Je vous embrasse avec toute la tendresse et tout le respect que je vous ai voués pour la vie.

Paris. Mardi 16.

Sur le verso de cette feuille, Franklin avait écrit de sa main et sans signer :

Your sentiments and mine, my dear Friend, are exactly the same respecting the imprudence of showing that paper; it has therefore, tho' written some months past, never been communicated to anyone but yourself, and will probably not appear till after my decease, if it does then. You see how much I confide in your friendship and discretion.

The translation appears to me in general good, and in some places better than the original; in a few only it seems not fully to render the true sense. When I next have the pleasure of seeing you, we will read it together, and you will easily correct those faults if they are such.

Yours most affectionately.

Passy, March 16, 1784.

Nous cherchâmes ce que pouvait être ce document dangereux et confidentiel, confié à la seule prudence de l'abbé Morellet,

1. « The American philosophical Society », XL, 87 a et b.

et disparu depuis. Il nous fut d'abord impossible de découvrir aucune trace intéressante. Depuis longtemps le billet de Morellet avait été séparé de la pièce à laquelle il était joint quand Morellet l'envoya à Franklin, et celle-ci ne se pouvait trouver ni dans les papiers de Franklin conservés à Philadelphie, ni dans les autres grandes collections frankliniennes du Nouveau Monde, ni dans les œuvres publiées de Morellet. Quant aux papiers de celui-ci, ils semblaient disparus. Par ailleurs, quand le petit-fils de Franklin, dépositaire de ses papiers après sa mort, publia la première édition de ses œuvres, aucun écrit choquant ou hasardé ne s'y rencontrait, aucun essai ou article qui eût pu logiquement effrayer Morellet, assez habitué à entendre des propos hardis dans le salon de M^me^ Helvetius. Je désespérais de trouver, quand, en relisant tout ce que Franklin avait publié, écrit et noté dans les mois qui précèdent mars 1784, je tombai sur une longue lettre de Franklin à sa fille, M^me^ Sarah Bache, datée du 26 janvier 1784. Cette épître, d'un ton extrêmement vif, est une dénonciation de la « Société de Cincinnatus », récemment fondée par les officiers américains pour commémorer leurs exploits durant la guerre d'Indépendance et maintenir leur camaraderie. Cette association voulait être une sorte d'ordre militaire et prétendait se continuer de génération en génération, tous les descendants directs des premiers *Cincinnati* ayant le droit d'y appartenir. A ce propos, Franklin écrivit à sa fille une lettre où il critiquait cette initiative comme un effort en vue de fonder une noblesse américaine, et où il faisait une violente sortie contre le principe d'hérédité. Cette lettre s'étend sur huit pages (environ 2,400 mots). C'est un véritable petit essai, et elle me parut répondre aux détails que donnait Morellet, car elle était bien de nature à offenser les « officiers qui avaient servi en Amérique » et à « donner de l'humeur à quelques personnes[1] ».

Quand je la relus, il me sembla que j'avais vu ailleurs les mêmes arguments et qu'elle me rappelait un autre texte. En effet, en me reportant à un écrit de Mirabeau, publié en septembre de cette même année 1784 : *Considérations sur l'ordre*

1. *Life and Writings of B. Franklin* (éd. Smyth), t. IX, p. 161-168.

de Cincinnatus... Londres... 1784, je constatai que Mirabeau avait utilisé des pages entières de la lettre de Franklin à sa fille, et qu'il s'était inspiré de toutes celles qu'il ne copiait pas.

Grâce à l'aide généreuse autant qu'éclairée de M. Eddy, il me fut possible de reconstruire l'histoire pittoresque de cette publication révolutionnaire, œuvre de Franklin, de Mirabeau et de Chamfort, le premier grand coup de clairon donné en France avant la nuit du 4 août, et la première attaque en règle contre l'hérédité publiée dans la période prérévolutionnaire.

* * *

A l'époque où la querelle fiscale entre l'Angleterre et ses colonies d'Amérique commençait à s'envenimer et où Franklin, agent de plusieurs de ces colonies, résidait à Londres avec la charge de défendre leurs intérêts, il avait coutume, durant les mois d'été, quand le Parlement était en congé, de faire de longs voyages qui lui permettaient de voir ses amis, de s'instruire et de remettre sa santé, ébranlée par les travaux et la vie à la ville : car il prétendait que rien ne vaut un long voyage en voiture pour vous rendre la force physique et le goût de vivre. L'un de ses voyages l'amena en France, en 1767, où on lui fit grand accueil. Le roi Louis XV daigna le remarquer, les savants se pressèrent pour le voir, et la secte des économistes, qui voyait dans les colonies américaines des états agricoles établis selon leurs désirs, le traitèrent sans hésiter en grand homme et en ami[1]. A cette date remonte sa liaison amicale avec le marquis de Mirabeau, alors dans toute sa gloire et admiré comme un prophète à cause de son *Ami des hommes*, paru en 1755. Les économistes et tout le petit monde qui gravitait autour d'eux devaient rester pour Franklin la phalange des plus intimes et des plus fidèles amis : entres autres, le Dr Barbeu-Dubourg, de Mayenne, qui fut son traducteur en français, Dupont de Nemours et Turgot, qui rédigea sur lui l'épigramme latine si fameuse :

Eripuit coelo fulmen, sceptrumque tyrannis.

1. *Life and Writings of B. Franklin* (éd. Smyth), t. X, p. 242.

Mais il semble douteux qu'il ait rencontré à ce moment-là Honoré de Riquetti de Mirabeau, trop occupé de ses amours et de ses campagnes. A la vérité, celui-ci s'intéressa de bonne heure et de grand cœur à la révolution de l'Amérique dont il suivit les péripéties avec émotion. Il alla même jusqu'à songer à s'y réfugier avec la vertueuse Sophie (1776-1778). Mais il se contenta d'écrire en faveur des insurgents un pamphlet qu'il négligea de signer, mais qui fit quelque bruit et qui lui fut généralement attribué : *Avis aux Hessois*... Clèves, 1777. Cet opuscule venait au bon moment; l'Europe entière voyait en effet avec indignation et dégoût les petits princes allemands, inféodés à la maison de Hanovre, vendre leurs jeunes gens à l'Angleterre pour les envoyer combattre contre les Américains insurgents. La même année, Franklin publiait sa parodie géniale, digne de l'humour de Swift, *The sale of Hessians*, où il imaginait une lettre du baron de Schaurerberg à son général en Amérique, et où il montrait le prince soucieux de voir le plus grand nombre de ses sujets tués dans le Nouveau Monde pour toucher les indemnités que les Anglais lui avaient promises et pouvoir ainsi faire vivre son Opéra. Vers la même époque, le Grand Frédéric, aussi pratique que bon psychologue, obligeait les mêmes souverains trafiquant en chair humaine à lui payer pour chaque contingent qui traversait le territoire prussien les mêmes droits que payait le bétail. Le pamphlet de Mirabeau, rédigé en un style flamboyant et indigné, eut du succès et attira l'attention de Franklin.

L'intérêt de Mirabeau pour les États-Unis se soutint : en 1779 il les appelle « la plus respectable nation qui soit sur terre[1] ». Nous retrouvons un peu plus tard dans ses papiers des notes rédigées pour préparer une étude sur les États-Unis et dont le ton n'est pas moins chaleureux[2] : « Quel pays plus que l'Amérique peut maintenant parler à l'Ame et émouvoir l'imagination? Son sol présente le plus grand des spectacles, le plus beau des contrastes, toute la puissance de l'industrie humaine au milieu de la majesté primitive de la nature et ses mœurs réunissent quelque chose de la simplicité

1. *Œuvres choisies de Monsieur de Mirabeau.* Paris, 1820, t. II, p. 269.

2. Archives du Ministère des Affaires étrangères. États-Unis, *Mémoires et documents*, vol. 1888, fol. 66-69.

antique aux lumières et aux inventions merveilleuses de l'esprit moderne... » Il est fort naturel dans ces conditions que le fils (même s'il était un fils prodigue) d'un des plus respectés parmi les amis de Franklin, et le pamphlétaire enthousiaste des États-Unis, se soit trouvé en rapports cordiaux et intimes avec le Ministre de la jeune République.

Franklin était alors en quête d'un publiciste obligeant et discret. Établi depuis sept ans en France où il avait géré avec un zèle remarquable, une intelligence incomparable et un succès complet les intérêts des États-Unis, il y vivait entouré d'une gloire et d'une vénération qui ne laissaient pas de créer quelque jalousie chez ses collègues, les diplomates américains en mission en Europe, et même chez certains de ses concitoyens qui venaient voyager en Europe ou y faire des affaires. La faveur dont il jouissait auprès du roi, l'amitié personnelle qui l'unissait à Vergennes, l'estime où le tenait la plus haute société française, le prix tout particulier que les savants attachaient à ses opinions et ses avis, tout cela lui avait été utile pour servir son pays, mais lui avait nui auprès de ses concitoyens. Bien des gens à Philadelphie le considéraient comme inféodé à la France, corrompu par les idées philosophiques d'Europe et les flatteries dont on l'abreuvait. Il n'en était rien et nulle calomnie ne pouvait être plus injuste. Franklin avait toujours tiré parti de sa popularité en France pour l'avantage de son pays et sans aucune vue d'avancement personnel.

Il est cependant possible que dans le domaine des idées il eût subi quelque peu l'influence de son entourage : ce cercle de belles dames hardies comme Mme Helvétius, de philosophes audacieux et de financiers aux vues larges qui venaient chez lui ou qu'il rencontrait chez ses voisines, Mme Helvétius, Mme Brillon de Jouy, Mme Le Veillard, la comtesse de Forbach ou Mme d'Houdetot. Ce ne saurait être impunément que l'on vit dans l'intimité de l'abbé de la Roche, de l'abbé Morellet, de Cabanis, de Condorcet, de Turgot. La façon dont Franklin parle du clergé, les opinions qu'il énonce alors dans l'intimité sur le suffrage universel, sur l'avantage qu'il y aurait à ne pas payer les fonctionnaires, à ne pas avoir de prêtres salariés, etc.[1], révèlent bien chez lui une audace de parole,

1. *Life and Writings of B. Franklin* (éd. Smyth), t. IX, p. 171, 238, 293, etc.

et peut-être même de pensée, qui tranche avec sa prudence traditionnelle. Tout ce petit monde (car c'était un cercle brillant et en vue, mais en somme assez étroit) avait été fort choqué par l'annonce, parvenue en France dans le courant de 1783, de la constitution d'un ordre militaire aux États-Unis, organisé entre eux par les anciens combattants de la guerre d'Indépendance. Cette société devait être en principe comme une sorte d'assurance mutuelle et une œuvre de charité pour secourir les anciens officiers dans le besoin, les veuves et les orphelins, mais elle devait surtout rappeler aux États-Unis les exploits des combattants, dont l'héroïsme et les sacrifices avaient assuré le triomphe de la cause américaine. Tous les officiers américains qui avaient combattu durant ces années, ainsi que leurs enfants en ligne directe et les officiers français, allemands, polonais, etc., qui avaient combattu avec les Américains ou pour eux, ainsi que leurs enfants en ligne directe, devaient en être membres. Washington en avait accepté la présidence. Le roi de France avait autorisé les officiers français à en faire partie; il leur avait même permis de porter l'insigne des Cincinnati sur leur uniforme, autorisation qui n'était donnée que pour un autre insigne étranger : la Toison d'or. Rochambeau et La Fayette patronnaient hautement cet ordre en France, et le comte de Vergennes, qui y voyait un moyen de maintenir des relations cordiales entre officiers français et officiers américains et de faire durer le souvenir des efforts communs, le regardait avec faveur. En Amérique, beaucoup de patriotes s'en déclaraient fort contents. Il y avait donc quelque audace à prendre parti contre lui. C'était pourtant l'attitude qu'avaient adoptée tout de suite les esprits les plus hardis en Amérique et en France. Aux États-Unis, quelques mois après que le programme des Cincinnati eut été connu, un magistrat de la Caroline du Sud, Aedanus Burke[1], publiait un pamphlet véhément et éloquent contre cette organisation où il voyait une noblesse en germe et les possibilités d'une dictature militaire. Le pamphlet, malgré son style plat et emphatique, eut du succès et frappa l'imagination populaire. A vrai dire les séditions militaires qui venaient d'avoir lieu et les

1. *An address to the Freemen of the State of South Carolina...*, by Cassius. Philadelphia, 1783.

efforts discrets mais nets que faisaient certains groupes d'officiers pour pousser les États-Unis à une monarchie et même pour inciter Washington à prendre la position de Roi, rendaient de telles craintes plus plausibles et moins chimériques qu'elles ne semblent aujourd'hui. L'armée, mal payée, médiocrement récompensée, eût été un terrain favorable pour une conspiration et un coup d'État. Mais les gens qui se laissaient aller à ces terreurs connaissaient mal Washington ou le jugeaient bien différent de ce qu'il était. Pour lui les Cincinnati n'étaient qu'un moyen de donner quelques satisfactions d'amour-propre et quelques garanties aux troupes, et surtout aux cadres, trop négligés par le Congrès et trop pénétrés de l'injustice qu'on leur faisait apparemment.

Franklin, à qui l'éloignement ne permettait peut-être pas de juger avec la pondération qui lui était coutumière, ou que ses amis français influençaient, ou plus simplement qui se laissait aller au plaisir de philosopher sur un beau sujet, prit tout de suite position contre les Cincinnati. Il en blâmait surtout les règlements, qui en faisaient un ordre héréditaire, et la médaille, pompeuse et vaine à ses yeux. Il faut l'avouer, il ne faisait que suivre là une tendance qu'il eut toujours, car dans ses premières œuvres, dans ce *New England Courant* qu'il rédigea à seize ans, on trouve déjà des attaques contre la noblesse et l'hérédité qui sont fort probablement de sa main[1]. Plus tard, en 1751, il imprima, dans l'*Almanach* qu'il publiait tous les ans, une pièce contre la Noblesse[2]. Il montrait par les mathématiques la vanité d'une telle institution, où les descendants sont d'autant plus fiers de leur noblesse qu'elle est plus ancienne, c'est-à-dire qu'ils ont moins du sang de ces ancêtres dont ils se glorifient. Quand il eut reçu des détails sur les Cincinnati (dans la seconde moitié de 1783 et au début de 1784), il se mit à rédiger un essai pour attaquer cette institution dangereuse. Dès le 26 janvier 1784, il était en état d'envoyer à sa fille une longue lettre de huit pages consacrées aux Cincinnati et où il ne les épargnait pas. Reprenant ses arguments de 1723 et de 1751, il attaquait et l'idée d'un hon-

1. Numéro du 11-18 février 1723.
2. *Poor Richard improved, being an Almanack...*, 1751. Ce morceau se trouve annexé au calendrier du mois de novembre.

neur qui descend des ancêtres, seuls actifs, aux descendants qui n'ont rien fait pour mériter ou même pour conserver leur noblesse, et le principe de l'hérédité, qui ne tient pas compte du mélange des sangs et de l'incroyable rapidité avec laquelle se font ces mélanges. Il employait un calcul mathématique pour montrer qu'après neuf générations un jeune descendant de Cincinnati n'aurait plus que 1/1022^e du sang du premier Cincinnatus. La lettre, pleine de verve et d'âpreté, est d'un accent qui rappelle le Franklin des premières polémiques.

Quelques jours ou quelques semaines plus tard, il dut recevoir le pamphlet d'Aedanus Burke contre les Cincinnati, qui avait été imprimé en Amérique et que lui envoyait le fameux amiral, son ami John Paul Jones. La lecture de ce pamphlet le décida, semble-t-il, à mettre ses réflexions au net et à les communiquer à Morellet pour que celui-ci en fît une traduction et lui donnât son avis. On a vu que Morellet, effrayé par l'audace des déductions et assertions, conseilla la prudence en des termes si formels que Franklin annonça en réponse son intention de se tenir coi sur ce sujet, sa vie durant tout au moins. Si telle fut alors son intention, il ne tarda pas à changer d'avis et il trouva en M. le comte de Mirabeau un agent enthousiaste et capable, sinon d'être discret, du moins d'attirer sur lui toute l'attention publique, ce qui revenait au même. Mirabeau[1], après le procès pénible et humiliant qui venait de le séparer de sa chère Sophie, après tous les cruels démêlés avec son père, se trouvait à Paris sans emploi, sans considération et sans argent. Il est possible que Franklin et lui aient été mis en rapport par Le Veillard, savant ami et voisin de Franklin. Il accueillit avec joie les ouvertures de Franklin et se mit au travail sans tarder. Ce dernier semble lui avoir avancé de l'argent, lui en avoir promis, lui avoir fourni la documentation nécessaire pour traiter la question, lui avoir donné des idées à développer et lui avoir remis le pamphlet d'Aedanus Burke et le sien propre contre les Cincinnati. De plus, quelques mois plus tard, il lui confia une lettre pour son vieil et fidèle ami Benjamin Vaughan. Elle est assez typique et explicite pour mériter d'être transcrite, mais

1. Dauphin Meunier, *Autour de Mirabeau*. Paris, 1926, p. 149-150.

auparavant il faut noter que, pour plus de prudence, Franklin et Mirabeau avaient décidé que la pièce devait être imprimée à Londres[1].

Franklin écrivait donc à Vaughan :

Passy, Sept. 7, 1784.

My dear Friend,

This will be delivered to you by count Mirabeau, son of the Marquis of that name, author of l'*Ami des hommes.*

This genteleman is esteemed here, and I recommend him to your civilities and counsels, particulary with respect to the printing of a piece he has written on the subject of *Hereditary nobility*, on occasion of the order of Cincinnati lately attempted to be established in America, which cannot be printed here. I find that some of the best Judges think it extremely well written, with great clearness, force, and elegance. If you can recommend him to an honest, reasonable Bookseller, that will undertake it, you will do him service, and perhaps some to mankind, who are too much bigotted in many countries to that kind of imposition.

Franklin poussait la modestie jusqu'à ne point mentionner le rôle qu'il avait joué en tout cela, et qui fut important durant toutes les phases de la composition du livre. Nous savons en effet que, pendant les semaines où Mirabeau, aidé du reste de Chamfort, rédigeait les pages que Franklin lui avait commandées, il venait en faire la lecture à Franklin. Une séance de ce genre eut lieu à Passy le 13 juillet 1784 et Franklin note prudemment dans son journal[2] : « Messieurs Chamfort and Mirabeau came and read their translation of Mr Burke's pamphlet against the Cincinnati, which they have much enlarged, intending it as a covered satire against noblesse in general. It is well done. » Les précautions de Franklin avaient été si loin qu'il n'avait point donné de lettres d'introduction à Mirabeau pour certains de ses amis anglais les plus influents et les plus dévoués; et celui-ci, parti avec des espoirs démesurés, fut rapidement déçu et inquiet. Il s'était établi à Londres avec sa maîtresse, l'exquise M^{me} de Nehra, qui avait succédé à Sophie, et, pauvrement installés, servis par un valet infidèle et

1. *Life and Writings of B. Franklin* (éd. Smyth), t. IX, p. 269-270.
2. *Life and Writings of B. Franklin* (éd. Smyth), t. X, p. 112.

pittoresque, ils menaient la vie de bohème, peu satisfaits des Anglais et des institutions du pays. Mirabeau se lassa vite d'attendre le succès. Il écrivit à Chamfort le 30 août 1784 : « Voici ce qui presse et importe : le docteur Price est à Londres, il est ami intime de Franklin : que Franklin lui recommande l'ouvrage et au moins l'auteur, alors je tirerai parti d'un livre utile entrepris pour leur faire plaisir et dont j'ai grand besoin. Ne négligez pas cela, je vous en prie[1]. » Puis, se défiant un peu du zèle de Chamfort ou du moins de son influence sur Franklin, il faisait agir en même temps M^me^ d'Houdetot, qui, dans une lettre en date du 5 septembre 1784[2], narrait à Franklin les malheurs de Mirabeau à Londres et le priait de venir au secours du malheureux comte. C'est seulement après ses instances que Franklin sortit de sa réserve et donna à Mirabeau deux lettres d'introduction, une qu'il devait remettre à Vaughan et que nous venons de citer, une pour Price, qui n'a pas été retrouvée. Elles semblent l'une et l'autre avoir produit l'effet désiré, car Mirabeau cessa de se sentir isolé et sans appui. Il lia avec Price une amitié qui dura jusqu'à sa mort. Une sorte de société composite et pittoresque se forma autour de lui. Il eut pour amis, et les presbytériens radicaux qui avaient jadis entouré Franklin (comme Price), et les politiciens libéraux (comme Shelburne), et un petit groupe de Français, tels que le duc de Chaulnes, savant renommé de l'époque, Target, avocat fameux, etc. Le petit-fils et secrétaire de Franklin, W. T. Franklin, qui faisait alors un voyage en Angleterre pour y revoir son père, resté fidèle à Georges III, le visitait aussi fréquemment, ainsi que quelques autres jeunes gens sensibles à l'étrangeté géniale du comte et au charme infini de sa compagne[3]. Cependant Mirabeau travaillait ferme et s'efforçait de faire paraître à la fois une édition anglaise et une édition française de ses *Cincinnati*. Un

1. Jacques Peuchet, *Mémoires sur Mirabeau*. Paris, 1824, t. II, p. 292.

2. *Catalogue of the papers of B. Franklin in the library of the American Philosophical Society*, vol. III, p. 213.

3. Voir le très bon travail de M. Dauphin Meunier sur ce séjour de Mirabeau à Londres, *Autour de Mirabeau*. Paris, 1926, p. 144-154, ainsi que les mémoires de sir Samuel Romilly (*Life of sir Samuel Romilly written by himself*... London, 1842) et les souvenirs de C. Desgenettes, *Souvenirs de la fin du XVIII^e^ siècle*. Paris, 1845, 2^e^ volume.

hasard lui avait fait rencontrer le jeune Romilly, en passe de devenir le fameux légiste qu'il fut par la suite, et déjà un esprit hardi, libéral, grand ami de Franklin; les deux hommes qui avaient tant de points communs, s'étaient plu, et sans tarder Romilly avait entrepris une traduction du pamphlet de Mirabeau. « Le comte, dit Romilly dans ses *Mémoires*, était fort difficile à satisfaire, il était suffisamment pénétré des beautés de l'original. Il reprenait chaque partie de la traduction avec moi, protestait contre chaque passage où je n'avais pas su traduire la pensée ou la force de l'expression et il faisait des critiques fort utiles. »

Finalement, tant de peines furent récompensées. On trouva pour publier ce livre l'un des meilleurs libraires de Londres, ce Johnson qui, précisément, avait été l'éditeur des œuvres de Franklin (1779). Ainsi, après un dur travail qui le tint tout l'hiver à Londres, le comte de Mirabeau eut la satisfaction de voir paraître coup sur coup plusieurs éditions de son pamphlet, deux éditions françaises, datées 1784, une datée 1785; une édition anglaise à Londres en 1785 et une à Philadelphie en 1786. La première édition française date, dit-on, de fin septembre 1784. Jusqu'au dernier moment, Franklin avait été mêlé aux négociations, puisqu'il écrivait encore à Johnson en 1785 pour conseiller la prudence[1].

* * *

Le livre fit scandale à souhait. Les journaux français et les correspondances secrètes, même les moins pudibondes, s'étonnèrent de cette audace. Non seulement on attaquait un principe sur lequel l'ordre social français était basé, mais on s'en prenait à une institution qui avait le patronage des deux guerriers les plus respectés de l'univers, le sage Washington et le bouillant La Fayette. La correspondance de Grimm pour mai 1785 disait en particulier[2] : « On aurait pensé tout ce qu'ose dire Monsieur de Mirabeau qu'on aurait dû s'arrêter, ce semble, à la seule idée que le général Washington n'a pas dédaigné d'être à la tête de l'institution. Un héros citoyen

1. *Life of sir Samuel Romilly...*, vol. I, p. 291.
2. *Correspondance littéraire* (éd. Tourneux, 1880), t. XIV, p. 144-146.

tel que lui n'aime sûrement pas moins que Monsieur de Mirabeau la gloire et la liberté de son pays; il n'en respecte pas moins les lois et le bonheur, les dangers attachés à une société de ce genre n'ont pu échapper à la pénétration de ses vues, mais il a jugé sans doute que l'utilité en était assez importante pour balancer ces risques... » Par ailleurs, l'ouvrage était loué pour les deux idées les plus originales qu'il contenait, « le calcul sur l'honneur de succession » et la diatribe contre l'honneur ascendant. Et, sans hésiter, le rédacteur de cet article en complimentait Mirabeau. Comment eût-il pu faire autrement? Le comte de Mirabeau n'avait-il pas, pour la première fois dans sa vie, inscrit fièrement son nom en tête de ce pamphlet, déclarant en une brève mais importante préface :

AVIS.

Je n'ai jamais rien imprimé sous un nom que mon père a rendu difficile à porter. J'ai cru jusque ici pouvoir me permettre de ne point avouer les premiers essais d'un homme jeune encore, et qui plus qu'un autre a besoin de maturité.

J'aurais plus longtemps, et peut-être toujours fait de même, mais des circonstances très connues m'ayant forcé de quitter mon pays, je crois me devoir de ne publier désormais que des écrits avoués. On ne manquerait point, si je négligeais cette précaution, de me donner pour l'auteur des ouvrages les plus capables de me compromettre. Je proteste donc que tout ce qui désormais ne portera pas mon nom, me sera faussement attribué, et j'espère que ceux qui m'honorent de leur haine s'apercevront que, pour avoir pris un tel engagement, je n'en serai pas plus timide...

Puis, après avoir parlé du pamphlet américain, il concluait ainsi :

Ce pamphlet, peu ou point connu en Europe, contient en substance l'ouvrage que nous rendons public. Si je me suis permis de changer l'ordre des idées, d'élaguer les longueurs, de supprimer quelques détails relatifs à la Caroline méridionale, qui m'ont parus trop particuliers à cet état pour ne pas faire digression dans des observations générales, c'est que je pense qu'en transportant dans notre langue des écrits étrangers, il faut les rendre les plus faciles à lire qu'il est possible. Or, chaque langue et chaque nation a des manières différentes d'énoncer ses idées.

Au reste, j'ai cru pouvoir me permettre, pour prix de mon travail, de m'abandonner à quelques-uns de mes mouvements.

A Londres, 20 septembre 1784.

Quelques personnes bien informées avaient cependant flairé la supercherie et une note de la *Gazette de Leyde* du 27 août 1784 le laisse entendre :

De Leyde, le 27 août 1784.

Par des lettres de Paris, du 16 août, nous avons appris qu'il était décidé que les capitaines de vaisseaux de la marine française, qui ont servi en Amérique, porteraient aussi le cordon de l'ordre des Cincinnati; ce qui ferait une grande augmentation pour cet institut. Cependant ce n'est pas seulement dans les États-Unis qu'on s'élève contre cette Association. Il allait bientôt paraître à Paris une diatribe contre elle, qu'on dit très bien faite, et qui a été lue entre autres chez Monsieur FRANKLIN.

Ainsi une rumeur vague courait, et l'on pensait en général que Mirabeau n'avait pas eu le premier l'idée de ce pamphlet. Ses biographes l'ont redit l'un après l'autre. Ils ont tous reconnu que Franklin avait poussé l'amant de Sophie à se lancer dans cette nouvelle aventure et à s'afficher comme un révolutionnaire, mais nul ne semble s'être rendu compte de l'étendue des responsabilités prises par Franklin et de l'importance de son rôle depuis le début jusqu'à la fin de la période de composition des *Considérations*.

Il vaut la peine d'insister sur cette collaboration et de montrer par quelques citations la part prise par Franklin, non seulement à l'impression, mais même à l'élaboration intellectuelle de l'ouvrage. Tandis que, par exemple, les pages 1, 2, 3 de Mirabeau ne sont qu'un développement de la page 4 du pamphlet de Burke, tandis qu'il est encore possible de rapprocher les pages 6 et 7 de Mirabeau des pages 15 et 16 de Burke et quelques autres passages çà et là, pour l'ensemble de l'œuvre, Mirabeau s'écarte fort de ce qui est supposé lui avoir servi de modèle. Et il va prendre chez Franklin des traits, des pointes, des arguments. Si nous connaissions le pamphlet de Franklin dans sa totalité, nous aurions sans doute un très grand nombre de rapprochements à faire; il ne nous en est parvenu malheureusement qu'une ébauche ou un

extrait, cette lettre à sa fille. Cela suffit à nous donner de précieuses indications. Il est clair que, dans l'édition anglaise, le traducteur, Romilly, avait devant les yeux le texte anglais de Franklin et s'en est servi, car il emploie souvent les mêmes termes.

Nous donnons ici au lecteur curieux le texte de Mirabeau (Romilly), celui de Franklin (lettre à sa fille, 1784) et les premières ébauches de Franklin (1723 et 1751).

(Mirabeau, p. 34)[1] :

(*A*) There exists a people on whom wisdom seems to have conferred a right of immortality among nations. With them the privilege of ennobling a man's progeniture is the reward of sublime virtues and of distinguished services rendered to the State and to Mankind... Whenever a Chinese is preferred to the rank of mandarin his father and mother are immediately entitled to the same honours as himself; and if his merit is very signal titles of honour are given to his ancestors, ascending sometimes to the tenth generation...

The custom of ennobling ancestors is as wise as it is noble. Honour, which ascends, is at least not repugnant to reason, like honour which descends. (*B*) It plausibly presumes that the instruction and example of their forefathers has prepared excellent citizens for that state, and that the virtues of the descendants have been a domestic inheritance. But what can be said for the custom of ennobling posterity? a custom which extends the pride of a reward to those who have done nothing to deserve it, which even contributes to render them unworthy of their nobility, by sowing vices where it confers honours? and which too often bestows on the most abject of men rewards for the services and the blood of the most honourable? just as superstition has transferred to images of stones and brass that worship, which gratitude first instituted for the divinity.

(*C*) Retrospective honour is, besides, beneficial to the state : it encourages parents to give a virtuous education to their offspring, and thus actually makes true nobility, the nobility of the soul, hereditary. (*D*) But honour descendible, as it may light on a posterity which cannot pretend to any share of those past virtues, of which it is however the reward, is worse than absurd; it is ridiculous, because it gathers strength in opinion in proportion as it loses it in reality, by departing farther from its source*. (*E*) Nay it is prejudicial

1. Les majuscules entre parenthèses que nous avons insérées dans le texte visent seulement à rendre plus évidents les rapprochements et à faciliter la lecture parallèle des trois séries de textes et leur comparaison.

to that very posterity, because they find it more convenient to enjoy conventional than to deserve a personal dignity; because it renders them haughty and indolent, because it leaves them no prospect of advancement, but in the trade of a soldier, which requires neither abilities nor industry; because it founds upon hereditary pride an unequality of fortune, which is as prejudicial to particular families as it is to the state. (*F*) Such is the prennial force of vanity and beggary, of meanness and pride, of slavery and tyranny, which pours over countries infected with this lineal nobility, all kinds of public and private evils...

En note, Mirabeau donne les réflexions suivantes :

(*G*) *This is not only a philosophical truth : it is even matter of mathematical calculation, the most simple and easy to be demonstrated. As thus : it will be admitted that a man is but of the half blood of the family of his father, the other half belonging to the maternal side; and when the son marries in another familly, the father's blood descends to the grandson only in the proportion of one fourth, to the great grandson of one eight, and to the next of one thirty-secondth, and so on progressively, till, at the ninth generation which will live about three hundred years hence, the blood of a present knight of the order of Cincinnatus will compose only one 512th part of the blood of the man, who will be decorated with the order; which admitting the conjugal fidelity of American wifes, during nine generations, to be unimpeachable, deserves so little regard that there is not one rational man, who for the chance of such a trivial advantage, would risk incurring the jealousy, envy and ill will of his countrymen.

(*H*) Let us now, after this very simple calculation, trace the genealogy of this young nobleman, of this 512th part of a knight of the present day, in the ascending lines through the nine generations from which he will derive his existence up to the period when the order was instituted.

He will have a father		
and a mother	2	
each of whom will have had		
a father and a mother, that is		
four individuals	4	
who having each of them had a		
father and a mother give at the		
third generation	8	
at the preceding	16	1022.

at the next, 32
at the next, 64
then, 128
then . 256
and finally at the 9th generation 512

All of whom must exist at the present moment to contribute each his proportion to the future knight of Cincinnatus. Total : one thousant and twenty two ancestors of the aforesaid knight.

So that to produce hereafter a thousand of these knights there must exist in the present and in the intermediate generations, one million and twenty two thousand fathers and mothers, who contribute to the production.

(*I*) Now, consider, I entreat you, whether, when a just estimate is made of the madmen, profligates, rogues, royalists and prostitutes, who must necessarily be found among this million of predecessors, posterity will have much reason to boast of the noble blood of the then existing Cincinnati. (*J*) Even the genealogist of these knights, while he prove their title to the honour traced through so many generations, must at the same time prove, how small a part of it have a right to the claim since the preceding geometrical progression demonstrates that the right to the honour of the ancestor diminishes in proportion to the antiquity of the family.

Texte de Franklin dans la lettre à sa fille (*Life and Writings of B. Franklin*, édition Smyth, vol. IX, p. 163-165) :

(*A*) Thus among the Chinese, the most ancient, and from long experience the wisest of Nations, honour does not descend, but ascend. If a man from his learning, his wisdom or his valour, is promoted by the Emperor to the rank of Mandarin, his parents are immediately entitled to all the same ceremonies of respect from the people, that are established as due to the Mandarin himself, (*B*) on the supposition that it must have been owing to the education, instruction and good example afforded him by his parents that he was rendered capable of serving the Public. (*C*) This *ascending* honour is therefore useful to the State, as it encourages Parents to give their children a good and virtuous education. (*D*) But the *descending Honour*, to Posterity who could have no share in obtaining it, is not only groundless and absurd, but often hurtful to that posterity, since it is apt to make them proud, disdaining to be employed in useful arts, and thence falling into poverty, and all the meanness, servility, and wretchedness attending it; which is the present case with much of what is called the Noblesse in Europe. (*E*) Or if to

keep up the dignity of the family, estates are entailed entire on the eldest male heir, another pest to industry and improvement of the country is introduced, which will be followed by all the odious mixture of pride and beggary and idleness that have half depopulated and *decultivated* Spain; occasioning continual Extinction of families by the discouragements of marriages and neglect in the improvement of estates. I wish therefore, that the Cincinnati, if they must go on with their project, would direct the badges of their orders to be worn by their parents instead of handing them down to their children. It would be a good precedent and might have good effects.

Id., p. 163 :

(*G*) But the absurdity of *descending honours* is not a mere matter of philosophical opinion it is capable of mathematical demonstration. A man's son, for instance, is but half of his family, the other half belonging to the family of his wife. His son too, marrying into another family, his share in the grandson is but a fourth; in the great grandson, by the same process it is but an eighth; in the next generation a sixteenth, the next a thirty second; the next a sixty fourth, the next a hundred and twenty eighth; the next a two hundred and fifty sixth; and the next a five hundred and twelfth; thus in nine generations, which will not require more than 300 years (no very great antiquity for a family) our present chevalier of the order of Cincinnatus's share in the then existing knight, will be but a 512th part; which, allowing the present certain fidelity of American wifes to be insur'd down through all those nine generations, is so small a consideration, that methinks no reasonable man would hazard for the sake of it the disagreable consequences of the jealousy, envy and ill will of his countrymen.

(*H*) Let us go back with our calculation from this young noble, the 512th part of a knight, thro' his nine generations, till we return to the year of the Institution. He must have had a Father and Mother, they are two. Each of them had a father and mother, they are four, those of the next preceding generations will be eight, the next sixteen, the next thirty two, the next sixty four, the next one hundred and fifty six, and the ninth in this retrocession five hundred and twelve, who must be now existing, and all contribute their proportion of this future *Chevalier de Cincinnatus*. These, with the rest make together as follows : 2
4
8
16

32
64
128
256
512
total : 1022

One thousand and twenty-two men and women contributors for the formation of one knight. And if we are to have a thousand of these future knights, there must be now and hereafter existing one million and twenty two thousand fathers and mothers, who are to contribute to their production, unless a part of the number are employed in making more knights than one. Let us strike off then the 2200, on the supposition of this double employ, and then (*I*) consider whether, after a reasonable estimation of the number of rogues, and fools, and Royalists, and scoundrels and prostitutes, that are mix'd with, and help to make up necessarily their million of predecessors, Posterity will have much to boast of the noble blood of the then existing set of Chevaliers of Cincinnatus.

(*J*) The future genealogist, too of those Chevaliers, in proving the lineal descent of their honour through so many generations (even supposing honour capable of descending) will only prove the small share of this honour, which can be justly claimed by anyone of them; since the above simple process in arithmetic makes it quite plain and clear that, in proportion as the antiquity of the family shall augment, the right to the honour of the ancestor will diminish, and a few generations more would reduce it to something so small as to be very near an absolute nullity...

(*New England Courant*, 11 au 18 février 1723, 1re page) :

(*A*) Honour, Friend, properly ascends and not descends; yet the Hat, when the head is uncovered, descends and therefore there can be no honour in it. Besides, honour was from the beginning, but hats are an invention of a late Time and consequently true honor standeth not therein.

In old Time it was not disrespect for men and women to be called by their own names : Adam was never called Master Adam; we never read of Noah esquire, Lot knight and Baronet, nor the right Honourable Abraham Viscount Mesopotamia, Baron of Carran; no, they were plain men, honest country grasiers, that took care of their families and their flocks...

(Poor Richard improved : being an Almanack... for the year of our Lord 1751.)

November...

(*H*) It is an amusing speculation to look back and compute what number of men and women among the ancients club'd their endeavours to the production of a single modern. As you reckon backwards the number increases in the same proposition as the price of the coat which was sold for a half penny a button continually doubled.

Thus a present Nobleman for instance is	1
His father and Mother were	2
His grandfathers and grandmothers	4
His greatgrandfathers and greatgrandmothers	8
And supposing no intermarriages among Relations the next predecessors will be	16
The next ditto	32
—	64
—	128
—	256
—	512
—	1024
—	2048
—	4096
—	8192
—	16384
—	32768
—	65536
—	131072
—	262144
—	524288
—	1048576 !

Here are only computed 21 generations which allowing three generations to 100 years carry back no farther than the Norman conquest, at which time each present nobleman to exclude all ignoble blood from his veins, ought to have had one million forty eight thousand five hundred and seventy-six noble ancestors. Carry the reckoning 300 years farther, and the number amounts to above 500 millions, which are more than exist at any one time upon earth and shows that impossibility of preserving blood free from such mixtures, and that the pretention of such purity of blood in ancient families is a mere joke. Hence we see how it happens that every nation has a kind of general cast of features, by which it may be distinguished, continual intermarriages for a course of ages rendering all the people related by blood, and as it were of one family.

*
* *

Ces textes établissent suffisamment, sans qu'il soit besoin d'insister, le rôle joué par Franklin en cette affaire; il fut pour Mirabeau un excitateur, un guide et un patron durant toute cette période. Avec un surprenant mélange de hardiesse et de précautions, il lui fit endosser et répandre comme siennes des idées révolutionnaires. Elles étaient chères à Franklin, mais il n'eût pu les publier lui-même dans la France monarchique, où il jouait un rôle officiel, sans faire scandale et affliger, choquer, blesser quelques-uns de ses meilleurs amis. C'est lui qui a donné à Mirabeau les traits les plus acérés contre l'hérédité, ce calcul mathématique qui veut réduire à néant le prestige de la race par une démonstration rigoureuse. Il est intéressant de voir combien Mirabeau tenait à ce passage, puisqu'en somme il l'inséra dans son pamphlet, bien qu'il n'y eût plus de raison de le faire, les *Cincinnati* ayant entre temps aboli la clause d'hérédité dans leurs statuts. A ce propos, Mirabeau déclare cavalièrement dans sa préface :

> En laissant substituer les Cincinnati on ne saurait les empêcher d'être au moins perpétuels; comme d'ailleurs la partie de cet ouvrage qui concerne l'hérédité contient peut-être quelques vérités neuves ou dites d'une manière nouvelle, et des déductions importantes, j'ai cru devoir laisser cet écrit dans l'ordre qui lui avait été destiné avant l'abolition de l'hérédité, qui ne change point l'état de la question autant qu'on affectera de le croire.

Mirabeau et ses conseillers savaient donc ce qu'ils faisaient; derrière les *Cincinnati* ils attaquaient tout un ordre social et des principes. Or, ils livraient cet assaut avec les armes propres des philosophes, la science, réelle ou supposée, l'ironie et l'indignation. On trouve bien là ces procédés de simplification que Sainte-Beuve reprochait à Franklin et cette tendance à l'utopie (n'est-ce pas en effet un abus de la méthode rationnelle que d'attaquer un état de choses établi sur des principes biologiques en se servant de raisonnements mathématiques qui conviennent à un autre domaine et à un autre ordre de phénomènes?).

Quoi qu'il en soit, Franklin apparaît ici en son rôle révolutionnaire. L'audace des idées, la prudence des méthodes, l'adresse dans le maniement de la presse, la connaissance du moment psychologique où il faut s'adresser à la foule pour l'ébranler, et enfin cet admirable pouvoir d'agir en secret et de paraître paisible, serein au moment des coups les plus osés, tout cela est bien propre à Franklin et fait de lui un révolutionnaire consommé. Il ne faudrait pourtant point s'y tromper, ni le confondre avec Marat ou Robespierre. Franklin n'avait rien d'un tribun, il n'aimait pas l'éloquence ; et, bien qu'il fût adroit à se servir des foules, il les craignait et se défiait de leurs passions. Il ne souhaitait point pour l'Amérique, et encore moins pour la France, de révolution par la violence. Nous en avons de nombreuses preuves. Jusqu'au dernier moment il s'efforça d'empêcher la querelle anglo-américaine de devenir une guerre civile. Quand il apprit les premiers troubles sanglants en France en 1789, il en fut bouleversé, affligé, presque indigné. Il aimait sincèrement Louis XVI et croyait en lui. Au moment même où il faisait publier par Mirabeau ses *Considérations sur les Cincinnati*, il prêchait autour de lui et avec une indéniable sincérité le respect et l'affection pour Vergennes et le roi. Quelques mois auparavant, il avait dit à un de ses amis scientifiques, l'abbé Soulavie, au cours d'une conversation que celui-ci nota aussitôt : « La France est un état fortement constitué, je ne doute pas qu'elle ne résiste longtemps à l'esprit de changement qui ruine tous les états. Je pense que ni vous ni moi ne verrons de la vie tous les bouleversements dont vous parlez, surtout parce que le continent est également vieux dans toutes ses parties et que la France est le plus jeune des états et le plus robuste[1]. »

Pour être juste à l'égard du XVIII^{e} siècle et de ses grands hommes, il faut tenir compte de ces contrastes et accepter de bonne foi beaucoup de leurs erreurs pour ce qu'elles furent, des illusions, sans y voir de supercheries. Depuis la Révolution d'Angleterre jusqu'à celle de France, aucun des grands États d'Europe ne fut secoué par des troubles intérieurs susceptibles d'effaroucher les philosophes : la plupart des gens,

1. Soulavie, *Mémoires historiques sur le règne de Louis XVI*, vol. V, p. 183.

même sages, entre 1770 et 1788, vivaient sous l'impression qu'un beau jour la diffusion des lumières et des mœurs amènerait une transformation progressive des États; ils pensaient qu'elle se déroulerait au milieu de l'allégresse générale et de l'unanimité la plus sereine. Ils s'efforçaient donc de répandre ces idées, sans avoir le sentiment qu'ils préparaient des conflits terribles et des massacres, mais au contraire avec la certitude morale de faire une action sainte et de travailler à la bonne entente future de l'humanité. Leur erreur principale était de trop croire au caractère conquérant et contraignant de la vérité (de « leur » vérité) et de se figurer que tout céderait devant elle. S'ils eussent échoué tout à fait ou réussi entièrement, l'Humanité eût évité selon leurs vœux la période sanglante 1788-1815, mais leur succès partiel, la propagation trop rapide de leurs idées dans certains milieux et trop lente dans d'autres, amena ces conflits sociaux et politiques dont tant de gens et presque tous les amis de Franklin eurent à pâtir entre 1788 et 1800.

Une formule, paradoxale d'apparence, mais juste au fond, résumerait assez bien les tendances de Franklin en France : il avait un esprit révolutionnaire, mais ne voulait pas de révolution et comptait sur une évolution de la France où la monarchie eût fait aux dépens de la noblesse un pacte avec le peuple et les philosophes. Il serait donc tout à fait injuste de l'accuser de perfidie contre Louis XVI et Vergennes à propos de la publication des *Considérations sur les Cincinnati*. On peut dire que même là il voulait travailler pour eux. Mais il se trompait, à n'en pas douter.

Ainsi le Destin se joue des philosophes les plus sages.

Bernard Faÿ.

NIEMCEWICZ EN AMÉRIQUE

ET

SA CORRESPONDANCE INÉDITE AVEC JEFFERSON

(1797-1810)

La Rochefoucauld-Liancourt, l'un des plus attentifs parmi les innombrables Français qui, de gré ou de force, voyagèrent aux Etats-Unis à la fin du XVIIIe siècle[1], note en août 1797, à propos de son propre séjour à New York, que Kosciuszko s'y trouvait, « logeant, quand je l'ai vu, chez le général Gates en compagnie du jeune Niemcewicz, son ami ». Et il ajoute au sujet de ce dernier :

> Il est, par la noblesse de ses sentiments, l'agrément de son esprit, l'étendue de ses connaissances, un homme intéressant, avec distinction. On dit qu'il tient le premier rang parmi les poètes de son pays.

Bien des années devaient s'écouler avant que l'Occident prêtât l'oreille à la poésie de Niemcewicz ou de ses émules : il fallait que l'exil des « pèlerins polonais », le « messianisme » douloureux d'une nation crucifiée vinssent émouvoir de nouvelles générations d'Europe ou d'Amérique ; il fallait que des curiosités mieux averties rendissent plus accessibles des formes poétiques combinant la tradition classique avec la liberté d'imagination des races slaves. Mais, si Niemcewicz le poète ne pouvait espérer servir de lien intellectuel entre son pays et les États-Unis, sa présence au delà de l'Océan fut en quelque sorte le premier jalon planté entre une contrée récemment appelée à l'indépendance et un pays dont l'autonomie devait bien tarder, à travers les éclipses que l'on sait, à se manifes-

1. *Voyage dans les États-Unis d'Amérique fait en 1795, 1796 et 1797*. Paris, an VI, t. VII, p. 153. Voir au sujet de ce voyageur F. Baldensperger, *le Mouvement des idées dans l'émigration française*, t, I. p. 106 sqq.

ter : à ce titre, la correspondance échangée entre Niemcewicz et Jefferson illustre un épisode initial d'affinités américano-polonaises qu'il n'est pas sans intérêt de rappeler ici[1].

I

Julien Ursyn-Niemcewicz, poète et patriote, soldat et homme d'État, avait été le compagnon inséparable de Kosciuszko, qui était son aîné de onze ans, pendant l'insurrection de 1794, puis au cours de sa captivité à Pétersbourg; mis en liberté par Paul I^{er} en 1796, les deux amis partirent ensemble pour les États-Unis : ils y arrivèrent en 1797 à bord de l'*Adriana*, s'installèrent d'abord à Philadelphie, la capitale politique de la jeune nation. Kosciuszko, grièvement blessé à la bataille de Macieïovice, paralysé d'une jambe, était peu disposé à faire de grandes explorations dans un pays si propre cependant à exercer sur de nouveaux venus l'attrait de l'inconnu et d'un exotisme imprévu. Cependant la fièvre jaune, qui sévissait à Philadelphie au moment de leur arrivée, détermina les deux amis, sur le conseil du D^{r} B. Rush, parfait ami de Jefferson, qui soignait l'héroïque blessé, à passer à la campagne les premiers mois de leur séjour. On a vu, par la rencontre de La Rochefoucauld, qu'ils se trouvaient en août 1797 à New York, alors que le voyageur français faisait un de ces voyages d'enquête dont Talleyrand, son compagnon d'exil, se moquait volontiers.

Réinstallés à Philadelphie, les inséparables Polonais s'adaptaient de leur mieux à un milieu si différent de leur lointaine patrie. Niemcewicz, dans ses *Mémoires*, parle de sa rencontre avec Louis-Philippe, duc d'Orléans : nul doute qu'il ne faille placer cet épisode à l'automne de 1797, puisque nous savons que le futur roi des Français faisait, le 8 décembre, l'inventaire de sa maison de Philadelphie pour se mettre en route vers le Nord et l'Ouest. C'est au début de l'année 1798 que Niemcewicz fut élu membre de l'*American Philosophical So-*

1. Niemcewicz a consacré, longtemps après, les derniers chapitres des *Mémoires de sa vie* (*Pamietnik czasów moich*. Paris, 1848, 3^{e} partie) à ce séjour si important pour lui. Le manuscrit du voyage, censé perdu, a été retrouvé par l'auteur du présent article. Des fragments considérables en ont été publiés dans ses travaux sur Kosciuszko (voir dans la suite la note à la p. 34).

ciety, vrai centre des spéculations humanitaires et libérales au delà de l'Atlantique[1].

Dès le début de mai 1798, cependant, les deux amis allaient, pour la première fois depuis de longues années d'épreuves, voir se séparer leurs destins et diverger pour toujours leurs routes. Kosciuszko, invité par le Directoire à venir prendre le commandement en chef des légions polonaises qui avaient été organisées en France, ainsi que la direction de leur organisation ultérieure[2], quittait en secret le sol qui lui avait donné l'hospitalité : une légende, en complet désaccord avec des documents certains, veut qu'à la réception de la lettre qui lui annonçait l'offre du gouvernement français, il ait « bondi de son lit jusqu'au milieu de sa chambre »[3], malgré sa jambe paralysée, et ne put y revenir sans le secours de son domestique. Il est bien plus probable que l'amélioration ne fut pas soudaine et qu'elle se produisit plus tard, sous l'influence de la mer[4]. C'est dans une voiture où on l'avait porté à bras qu'il gagna le port de Newcastle pour s'embarquer sous le faux nom de Thomas Kanberg, accompagné jusque-là par Jefferson.

Niemcewicz resta seul, assez mélancolique de n'être pas associé par son ami aux efforts militaires dont il allait prendre l'initiative, conscient d'ailleurs d'un certain désaccord qui éloignait, de son propre modérantisme politique, l'ardente foi républicaine de Kosciuszko. Comme il lui était recommandé de prolonger aussi longtemps que possible le secret du départ de son compagnon pour la France, l'exilé se mit à voyager sur le sol américain. Mais un certain désarroi ne laisse pas de se manifester chez le poète : on devine de la nostalgie, de la mélancolie et de l'incertitude dans son cas. « Niemcewicz is much affected », écrit Jefferson à Kosciuszko le 1er juin 1798, quand le départ de Volney, qui se charge de ses lettres, permet à son ami américain de lui donner des nouvelles en sécurité. Le poète est inquiet des courriers qui

1. « A mon retour [de Burlington], j'ai appris par le docteur Scandella que l'on m'a élu membre de la Société philosophique » (Journal inédit).

2. Voir l'étude de l'auteur, *Kosciuszko et les légions polonaises en France* (*Revue historique*, 1915, t. CXIX et CXX).

3. Voir Evans, *Memoir of T. Kosciuszko, Poland's hero and patriot.* New York, 1883.

4. Voir plus bas la lettre de Niemcewicz du 3 septembre 1798 et celles de Jefferson du 16 janvier 1799 et du 11 janvier 1801.

peuvent arriver à l'adresse de Kosciuszko absent et contenir des messages à lui-même destinés, et le sage Jefferson, ému de l'attachement des deux Polonais l'un pour l'autre, semble cependant un peu étonné de cette « dépression » du poète.

Niemcewicz sait l'anglais. Il a naguère, en 1787, séjourné en Angleterre, traduit, pendant son emprisonnement à Petersbourg (1794-1796), le fameux poème de Pope, *The Rape of the Lock*. Il connaît Jefferson depuis plus de dix ans, l'ayant rencontré à Paris en 1787, au temps où, ministre des États-Unis, il était fort répandu dans la société libérale : c'est pourtant en français qu'il écrit ses premières lettres au grand Américain à qui est dû le dicton fameux selon lequel tout homme a deux pays, le sien et puis la France. Niemcewicz s'est mis en route vers les États du Sud. A Washington (D. C.), qui portait alors le nom de la « Ville fédérale », il rencontra le général Washington et fut invité par lui à Mount Vernon, sa résidence. Le départ mystérieux de Kosciuszko sert d'entrée en matière à sa première lettre à Jefferson[1].

Federal City, le 27 mai 1798.

Monsieur,

Au milieu de l'Inquiétude et de l'anxiété que vous éprouvez, Monsieur, sur le sort de vôtre ami exposé à plus d'un naufrage, peut être ne serez vous pas faché de savoir ce qu'est devenu celui qui depuis tant d'années a été son compagnon d'Infortunes et de voyage : je m'empresse à vous satisfaire la dessus. Selon les instructions du G. K.[2] j'ai pris (comme pour le suivre) le chemin du Sud[3], j'étois à Baltimore et me voilà depuis quinze jours à Federal City dans la maison de Mr Law[4]. Partout j'ai été accablé de questions, je ne sais comment je m'en suis tiré, tout ce que je sais c'est que le métier de menteur (pour qui n'y est pas accoutumé) est aussi difficile qu'il est humiliant. Soyez cependant sûr que le secret est réligieusement gardé, personne ne se doute de la vérité : les uns le croyent vraiment sur le chemin des eaux, d'autres imaginent que nous sommes brouillés et séparés, enfin on a ecrit ici de Philadelphie que vous l'avez enlevé et caché à Monticello. Vous voilà

1. Manuscrits de Jefferson conservés à la Bibliothèque des Affaires étrangères à Washington, série II, vol. 63, p. 16. Nous respectons l'orthographe.

2. Kosciuszko.

3. On a semé le bruit du départ de Kosciuszko pour les sources thermales du Sud.

4. Marié à la petite-fille de Mrs George Washington.

donc accusé de rapt et de viol, tachez de vous en laver comme vous pourez. Le Gl. Washington et son épouse ont été dans la cité pour voir leurs petites filles Mrs Peter et Mrs Law, je lui ai été presenté, il m'a recu très honetement, s'est informé de la santé du Gl. K. avec interêt, mais en géneral il a été très réservé, et beaucoup moins curieux et inquisitif que je ne le croyais. Malgré la bonté et l'hospitalité de mes hôtes, je ne puis sans indiscretion rester trop longtemps chez eux, mais où aller et comment? Je n'en sais rien; je ne voudrais pas passer par Philadelphie ni demeurer (comme je l'avois projetté) tout près, tant que le Congrès y siegera, et je crains qu'il n'y siège longtemps; mon sejour là, occasionerois des caquets et des soupçons sans fin; je suis en vérité dans une situation bien à pleindre, mon cœur est blessé jusqu'au vif[1], mon esprit est agité et inquiet, je ne puis ni rester, encore moins m'établir ici, ni m'en retourner chez moi, pour me livrer entre les mains de mes geoliers, (les Despotes sont si soupçoneux). Parti de l'Europe sans avoir arrangé mes affaires, uniquement pour accompagner et soigner un ami malade. Mes parents, mes amis ne pouvoient jamais s'imaginer que je me trouverois dans la situation où je suis. Je voudrais perdre jusqu'au souvenir du traitement que j'ai eprouvé, mais hélas il n'est pas aussi facile d'oublier que de se taire. Pardonnez, Monsieur, ces plaintes involontaires, vous êtes le seul devant qui elles m'ont échappé, vous êtes le seul devant qui j'ose parler de ma situation et de mes projets. En attendant que je réçoive des nouvelles et des secours de chez moi, j'ai pris le parti, tant pour me distraire, que pour ne pas perdre mon temps inutilement, j'ai pris le parti dis-je de voir un peu l'Amérique. Je voudrois aller jusqu'à Boston : pourriez vous avoîr la bonté de me prêter pour cet effet 150 ou 200 Doll. : je promets de vous les rendre en automne, je serai même très heureux de pouvoir vous rapporter ma dête moi-même. Excusez, Monsieur, la hardiesse de ma demarche; des raisons que vous ne desaprouveriez pas m'ont empeché de demender ce service à d'autres, il m'en couteroit de m'ouvrir la dessus à qui que ce soit, mais vous qui inspirez de l'attachement et du respect à tous ceux qui ont le bonheur de vous connoître, ne vous etonnez pas si vous leur inspirez aussi de la confience. Agréez les sentiments respectueux de celui qui a l'honnneur d'être

Monsieur
Votre très humble et très
obeissant serviteur
Julien Niemcewicz.

1. Par le refus de Kosciuszko de l'admettre comme compagnon de voyage et associé de ses travaux patriotiques.

Si vous avez la bonté de me repondre, adressez votre lettre « to the care of Thomas Law, Federal City ». N'oubliez pas surtout de me donner des nouvelles du G. K. aussitot que vous en saurez quelque chose ; il doit être près du but de son voyage. Il est très probable qu'au bureau de poste de Philadelphie, il y aura quelques paquets de lettres addressés au Gl. Kos. ; ayez la bonté de les ouvrir, car il y aura certainement sous son enveloppe des lettres pour moi et dans ce cas je vous supplie de vouloir bien me les envoyer.

A cette épître mélancolique où se devine une dépression bien explicable, Jefferson répondit par une lettre que nous ne possédons pas, mais où sa générosité, son humanité, ne laissaient rien en suspens, à en juger par la réplique suivante du poète polonais. Celui-ci, invité par le général Washington à le venir voir dans sa résidence, est en effet, pendant quinze jours, l'hôte du ci-devant président de l'Union américaine[1] : les impressions qu'il eut de son hôte devaient lui permettre d'écrire plus tard, en polonais, un *Mémoire sur la vie et les actes du général Washington*. Après ce séjour auprès du ci-devant chef du pouvoir exécutif, l'exilé polonais devait se mettre en route pour visiter les États du Maine, du Connecticut, du Massachusetts, de Rhode-Island et de New York :

Le 9 Juin 1798, Mount Vernon.

Monsieur,

Votre lettre Monsieur ne m'a été remise qu'hier, vous aurez donc la bonté de m'excuser si ma reponse vous parvient tard. Deignez agréer mes remerciments pour la somme de 200 Doll. que vous avez bien voulu m'avancer; cette lettre servira de réçu, car je ne sais comment le faire en due forme. J'espère sous peu de temps m'acquitter de ma dête j'ai reçu des lettres de mes parents de Pologne qui m'annoncent, que quelques secours pécuniers m'allaient être envoyé sans délais. Je conserverai à jamais le souvenir de cette preuve d'amitié et de bonté de vôtre part; sans vous je ne sçai ce que j'aurois fait, vous m'avez mis à même de voir un pays qui merite si fort d'être connu. J'étois invité par le Gl. Washington de

1. La partie de son journal embrassant ce séjour et contenant des conversations avec G. Washington a été publiée par l'auteur de ces pages en anglais sous le titre : *A visit to Mount Vernon a century age* (*Century Magazine*, 1901, avec une préface de W. C. Ford). Les détails sur son séjour avec Kosciuszko et sur leur séparation parurent en polonais (*Biblioteka Warszawska*, nov. 1906, et *Kwartalnik historyczny*, vol. XX, 1, 2); une excursion de Niemcewicz au Niagara parut dans le *Bluszcz*, 1917.

venir le voir chez lui, je m'y suis rendu avec la famille de Mr Law, nous partons après demain. Je quitterai ausssitôt la Federal City pour aller à Frederickstown, Lankaster, Bethleem. Je retourne de la à Philadelphie, je n'y m'areterai qu'un jour, et j'espère avoir encore le plaisir de vous y trouver; si non je ferai mon possible pour venir en automne vous présenter mes devoirs à Monticello. Les évenements en Europe paraissent être prés de leur denouement. Il semble que la scène va être transferée en Egipte[1], ce qui me fait grand plaisir; si on parvient à le conquerir et à chasser les Turcs de l'Europe, je vois la plus grande possibilité, qu'en donnant de ce côté les compensations à la maison d'Autriche et à la Russie, on pourra leur faire lacher leur proie de la Pologne, et ma pauvre patrie renaitroit encore. Vous aurez sans doute lû dans les papiers publics que le sabre que le Whig Club en Angleterre avoit voté pour le Gl. K. est arrivé dans le navire « Adrianna » Cpt. Lee. Comme le G. K. sera bien aise de conserver ce temoignage de l'estime public il vous sera j'en suis sûr, très réconnoissant, si vous aviez la bonté, de le faire retirer des mains du Cpt. Lee et de lui donner une place parmi les autres effets, que vous eutes la bonté de faire garder pour lui. J'espère qu'il est deja arrivé à bon port, il me tarde de voir cet espoir confirmé. Veuillez être persuadé Monsieur que ma reconnoissance ne peut être egalée que par le respect que je porte à vos vertus. J'ai l'honneur d'être

Monsieur
Votre très humble et très
obéissant serviteur
Julien Niemcewicz.

La réponse de Jefferson est conçue en ces termes :

Philadelphia, June 14. 98.

Dear Sir,

Your favour of the 9th instant is but this moment put into my hands, so that I have barely time to get an answer in for the first post. I perceive by your letter that I shall probably fail of the pleasure of meeting you. I shall leave this on wednesday the 20th at dinner through Georgetown; on the 22nd to the Georgetown. Before that time I apprehend you will have left it. I have this day received the sword for Genl Kosciuszko and put it in the care of a trusty person[2]. Capt. Lee who delivered it to me, tells me he has a letter

1. Allusion à l'expédition de Bonaparte.

2. On lit dans une lettre (inédite) de Jefferson à Kosciuszko (18 juin 1798) : « Je vous ai écrit, cher et honoré ami, le 30 mai par Volney. Le capitain Lee, du

for you from England; which he will bring me to morrow morning. I will leave it in the care of my landlord, Mr. Francis, to be kept till you call or send for it. I am sorry you were so late getting my letter, as it must have occasioned you some uneasy sensations. It was sent by the first post after the receipt of yours. I shall count on the pleasure of seeing you at Monticello. The hour of the post obliges me to conclude with assurances of the great esteem and attachment of, Dear sir,

Your most obed'nt servt

T. Jefferson.

On verra, par la lettre suivante, que les préoccupations de Niemcewicz au sujet de son ami Kosciusko restent très vives, même au milieu des diversions d'un voyage qui multiplie autour de lui les paysages nouveaux et les personnalités intéressantes. La redoutable fièvre jaune faisant de nouveau des ravages à Philadelphie, l'exilé polonais est d'autant plus heureux de trouver une hospitalité cordiale dans diverses résidences : il devait faire connaissance, durant ses voyages, de John Adams, le président de l'Union, de Hamilton, de Dupont de Nemours, plus tard des généraux Miranda et Moreau.

Monsieur,

Me voila enfin de retour de ma tournée vers l'Est, j'ai été jusqu'a Boston et Portsmouth, de la à travers les montagnes à Albany, d'où j'ai descendu la riviere jusqu'à New York. Partout j'étois brulé par le soleil et quelquefois ecorché par les Yankis. Je me suis arrêté quelquejours chez le chancellier Livingston et le general Armstrong, M^r Dawson m'y avoit dépassé, et j'ai trouvé ces messieurs instruits du depart et de la destination du G. K. Le secret étant entre de bonnes mains, je n'en fus nullement inquiet; mais quelle fut ma surprise lorsque, arrivé à Elizabeth-town, j'ai trouvé cet endroit rempli des contes les plus absurdes. On me dit que le Major Touzard, ayant passé par ici il y a dix jours, et s'étant arrêté chez M^r Dayton le speaker[1], a assuré tout le monde avoir vu une lettre écrite de Virginie, qui annonçoit que le G. K. avoit quitté ce pays

navire *Adrianna* a apporté pour vous comme présent de la part du Club des whigs en Angleterre un beau sabre monté en or avec l'inscription : « Le Club « des whigs d'Angleterre au Grl. Kosciuszko. » On dit qu'il a couté 200 guinées. »

1. Président de la chambre des Représentants de la Pensylvanie.

tout seul et dans le plus grand secret possible, qu'on croyait ou à ce qu'il a été dit dans la lettre, en Irland pour y commander les insurgés. Tout cela passe, mais quelle fut mon indignation et mon étonnement lorsque j'appris que le major Touzard a eu la hardiesse de dire, que les blessures et l'état cruel d'invalide et d'estropié où se trouvait le général n'étoit qu'une farce, une fainte, et qu'on l'a vu marcher à New Castle. J'ai nié la calomnie comme absurde et injurieuse au caractere du Gl., assurant tous ces Messieurs que le jour du depart du Gl. pour les eaux, je l'ai vu comme toujours porté à la voiture dans les bras de son domestique. Voyez Monsieur jusqu'où la calomnie et la méchanceté des homme peuvent aller. Il n'en est pas moins vrai que ces contes absurdes du Major ont donné lieu içi a des propos et des comerages, qui me blessent et me mortifient cruelment. Je crains qu'il n'en soit pire encore dans les grandes villes, aussi suis-je decidé à m'en tenir bien eloigné. Je n'ai rien reçu de ma famille, ce qui ajoute encore à ma triste position. Je vous supplie de vouloir bien m'excuser, si je ne puis satisfaire à la dette que j'ai contracté envers Vous, j'espere pouvoir m'en acquitter dans peu et être alors en état de faire mon pélerinage a Monticello. Pour à présant je suis décidé de passer mon temps entre Elizabeth-town et Brunswick; les situations en sont charmantes, la vie à bon marché, et comme disent les Italiens *Il primo bisbiglio di chiacchiera una volta passato*, je pourrai y vivre oublié et tranquil, jusqu'à ce que mon devoir ne me rappelle chez moi ou l'espoir perdu pour toujours, ne me fixe ici. Si le Dr Bache et Mr Maclure sont chez vous je vous prie de me rappeler à leur souvenir, je ne sais ce qu'est devenu le Dr Scandella. Si vous avez appris, Monsieur, quelques nouvelles du Voyageur, et si vous voulez bien m'écrire un mot je vous prie de me l'adresser chez Mrs Bache, épouse du docteur. J'ai reçu dernièrement de ses nouvelles, elle est en bonne santé à la campagne de son père. Philadelphia est entièrement déserte l'herbe croit dans les rues, on n'y compte que 10 mille habitants et il en meurt encore cent par jour, la moitié de ce nombre à New York. S'il faut des victimes à la colère celeste, pourquoi ne s'exerce-t-elle plutôt en Russie, en Autriche, en Prusse!

Veuillez Monsieur agréer les assurances de mon attachement et de mon respect et croyez moi pour toujours,

Votre très humble et très
obéissant serviteur

J. U. NIEMCEWICZ.

3 7br 1798, Elisabeth-town.

Monticello, Nov. 30. 98.

Dear Sir,

By a derangement of our post we have bene very long getting our Northern letters that summer, but some uncommon delay happened to yours, as by the time I received it I had reason to hope daily to see you here. In this expectation I did not answer it as soon as it came to hand; but as the advance of the season now forbids further hope on that subject, I do myself the pleasure of acknowledging the receipt. I had also hoped to have seen Mr Mc Lure here, but he too has failed in making our tour. I have no letter yet from our friend Genrl. Kosciuszko, but find from the news-papers he is safely arrived in a country where a due value is set even by those in power on his pure and republican zeal[1]. However cold to that merit some in this country have been I can assure you that the mass of our countrymen have the highest veneration and attachment to his character. This state[2] would have felt a particular sensibility if he had thought proper to make it his residence. Should the war between France and Austria arrive, I shall conecive great hope that your country will again rise into the map of the earth and there seems reason to believe that war is occurring. On this and other subject I shall have the pleasure of hearing your opinions in Philadelphia for which place I set out in about a fortnight. Permit me only in the meantime to entreat that you feel no anxiety on the subject of reimbursement mentioned in your letter and receive the assurances of the sincere esteem with which I am, Dear Sir, your most humble obdt. servant.

T. Jefferson.

Elizabeth-Town, 19 Jan 1799.

Sir,

It is only in the beginning of this week that I had the pleasure to receive your favor of 30 nov. (it having remaind the whole time at the Post-office in Brunswick) two day afterwards a gentleman on his way in Philadelphia left me a letter from general Kosciuszko, when I was to acknowledge you the receipt of both I received your kind letter of 16 present. Accept Sir my warmest thanks for the friendly expressions you honored me with. *The note of G. K. contained only a compliment of four lines* without mentioning a single

1. Il débarqua à Bayonne le 10 messidor an VI (28 juin 1798) et fut accueilli par le commissaire du Directoire et les administrateurs municipaux et fêté ensuite à Paris. Voyez pour les détails : *Kosciuszko et les légions polonaises en France* (*Revue historique,* 1915, p. 90, et suiv.)

2. La Virginie.

word of his health, *his mysterious and wonderful recovery*, or any private or political affairs. Although the love of tranquillity and retirement, the political intolerance and above all the fear of indelicat questions render me extremely averse from visiting large cities, the desire of seeing you Sir & some other few friends have decided me to come to Philadelphia before the Congress breaks off. I beg You to remember me most affectionately to Dr & Mrs Bache. I had the pleasure to see yesterday the old gentleman & his Lady on their way to New York, happy as I was to see them I was most deeply affected by finding Miss Bache in such a bad condition of health, I hope the fine season will restore her. Receive Sir the assurances of my best respects.

Your
most obedient servant
J. Niemcewicz.

C'est pendant son séjour à Elizabethtown (New Jersey) que le vaillant Polonais vit la ligne de son destin s'infléchir romanesquement dans un sens imprévu, et que la franchise d'allures de la femme américaine, jointe à l'admiration méritée par une personnalité chevaleresque, fit irruption dans sa vie d'exilé. La veuve d'un ancien ami de Kosciusko, Mrs Kean, née Livingston, lui fit de gracieuses avances matrimoniales. Elle était riche et considérée : le pauvre sans-patrie, détourné d'ailleurs par le frère et la sœur de la veuve, se hâta peu d'accepter une offre qui l'eût comblé. L'affaire traîna près de deux ans. Elle empêcha le voyageur, retenu par ce que Jefferson appelle « une préférence pour le Nord de notre pays », de répondre à une invitation réitérée et de lui faire visite dans son cher domaine de Monticello en Virginie avant le début de 1790 : dans une lettre adressée à Kosciuszko le 21 février, Jefferson lui parle de la visite qu'il a reçue l'avant-veille, mais à Philadelphie. Nul doute que, dans ce tête-à-tête aussi bien que dans toutes les lettres échangées entre ces deux hommes de cœur, Kosciuszko, l'ami absent, n'ait été surtout en tiers.

Philadelphia, Jan 16, 99.

Dear Sir,

Your favor which I received at Monticello was so long on the road that I expected you would be with us yourself very soon after finding however the season advanced beyond the time for expecting you, without these expectations being realised, I wrote to you and

directed my letter to be put into sur Mc Lure's hands, and I hope you get it safely. On my arrival here I received a letter from Genl. Kosciuszko which had been brought by Mr Gerry. It covered one for you; fearing to trust that by the post I detained it a few days till I got an opportunity, by a gentleman who was known to me, & who being to pass through Elizabeth-town, promised to see that you should receive it with certainty. Still I am anxious till I learn from yourself that it has got to hand as well as mine from Monticello. The General's letters to me are short, merely relating to some of his affairs here, & mentioning in general his good health. I hear through other channels that he is able to walk. — I had hoped we should have seen you here ere thies, and still flatter myself you will not let the session pass over without visiting Philadelphia, and to be assured that your partialities for the Northern part of our country will not prevent your coming to see what we are in the South. There will be an inducement the more soon, as Dr Bache & Mrs Bache move in April or May to fix themselves in my neighborhood. Be so good as to let me hear from you as soon as convenient as to the letter above mentioned & to accept my frienldy esteem and salutations.

Th. Jefferson.

A des félicitations concernant l'élection de Jefferson à la présidence des États-Unis, le vainqueur du scrutin répondait :

Washington, Jan. 11-1801.

Dear Sir,

I am favoured with yours of Dec 28 and shall forward it to Mr Littlepage's brother, for the satisfaction of the family. It is I believe a twelvemonth since I have had a letter from Genl. Kosciuszko. But I had an opportunity of hearing some particulars of him from General Davis, one of our envoys lately returned from Paris. He says the General is in tolerable health, is considered as the head of the Polish corps in the service of France, keeps a table as such, and is the regular organ between them & the government of France, he is *able to walk about*. I thank you for your congratulations on the subject of the late election. It is not however yet decided. The vanquished party have still the resource of some maneuvres to shew their spirit and adroitness. Accept assurances of my high esteem & respect & my friendly salutation.

Th. Jefferson.

On sait combien les sollicitudes botaniques ont toujours tenu place dans la correspondance du maître de Monticello : il n'est pas surprenant qu'une question de ce genre soit le

principal objet d'une lettre adressée par Niemcewicz à Jefferson, désormais entré en fonctions, et de la réponse présidentielle.

June 1801. Elizabeth-town,
New Jersey.

Sir,

Amongst numerous petitions & applications which as the first Magistrate of the Commonwealth you daily receive, Sir, you will not I hope reject the petition of an old acquaintance, it is only for a plant that grows in Virginia by the name of Seneca Root, *Polygala Seneca* of Linneus. Being witness of its efficacy in various diseases, & seeing the difficulty of procuring it here, I thought it would be of some utility for the inhabitants to propagate it. The seed, according the directions of the botanists, must be sown as soon as it is ripe, I shall then be extremely obliged to you, if you have the kindness to ask it from some of your friends of Virginia, & have it forwarded to me. I am aware that to trouble the President of the U. S., amongst his serious & important occupations, for the sake of a plant, is a bold intrusion, but I know likewise your zeal and eagerness to promote and spread whatever may be useful and in the least beneficial to mankind. A single child cured by your plant will be a sufficient reward for your trouble, and to me would be the highest pitch of ambition to which I aspire. I have not heard from Mr Lewis Littlepage since I had the honor to write you, I learn that in my infortunate country the spirit of persecution & terrorism has subsided : all those who in consequence of General Kosciuszko's going to Paris have been imprisoned are now released, but the Marechal Potocki, my friend and one of our most respectable citizens has lost his only daughter and heiress to his fortune She shared his imprisonment with him and I am told the Marechal is not like to survive her long. Our friend Abbé Piatoli[1] is going to be married to a lady who understands greek & latin & settles with the Duchess of Courland in Silesia. The present will be delivered to you, Sir, by Mr Du Pont de Nemours whose love for liberty, eminent services in civil & literary line are long known to you. I have the honor to be with the greatest respect.

Sir
Your most obedient
humble servent
Julien Ursin Niemcewicz.

1. Ancien diplomate italien au service de Stanislas-Auguste.

Washington, June 29, 1801.

Dear Sir,

Your favor of the 16th is just recieved. I shall be at Monticello during the months of Aug. & Sept. which I believe comprehend the seeding time of the Polygala Seneca, in which case I will endeavour to have some sowed. I know however it is become extremly rare. Lest my efforts should fail I may mention that in that event ..... [un nom illisible] could furnish either the plants or seeds. I received from Mr Littlepage[1] a letter dated in the winter and advising me he should come early in the spring. He was then at Altona. Accept my salutation and affectionate esteem.

Th. Jefferson.

Passons sur deux missives rapides, écrites « pour affaires » par Niemcewicz, installé à Elizabethtown, marié et résigné à vivre loin de sa patrie. Installé avec sa femme dans une ferme où le poète travaillait au jardin et aux champs, il connaissait un paisible bonheur que sa vie agitée n'avait guère fait prévoir. En 1802, cependant, la nouvelle de la mort de son père le rappelle en Pologne : il s'y rend seul, revoit sa famille, constate tous les changements favorables dus au libéralisme d'Alexandre Ier, refuse une chaire de littérature que lui offre l'Université de Wilna. A la fin de mars 1803, il reprenait, par Dresde et Paris, le chemin d'outre-Atlantique, s'arrêtait dans la capitale française avant de s'embarquer à Nantes pour traverser l'Océan. Le bonheur domestique, paisiblement repris, devait être interrompu par l'appel de la patrie. Les deux lettres suivantes sont suscitées par un événement capital : la campagne de Napoléon Ier en Pologne.

Avril 1807. Elizabeth-town.

Sir,

The important events passing now in Poland, have certainly Sir attracted your attention, and as friend of freedom and national independence, have excited your interest. Never was there a more promising prospect of that unhappy country regaining its existence. Altho now an American citizen and enjoing under your adminis-

1. Agent politique et ami de Jefferson, qui avait résidé en Pologne lors de la grande diète.

tration the blessings of the only free Government in the world, I can not forget my native country : consistent in my principles, I consider it as a sacred duty to hasten to my post & join my feeble service to those my countrymen undertake. The present war exposes even the neutrals to a thousand vexations, they can not be too well provided with passports, certificates &; &; I have my certificate as an American citizen, but take the liberty to apply to you, that you may be so good, as to direct the secretary of state Teler Madison, to whom I have not the honor to be acquainted, to give me a passport. Should you wish to write to Gl. Kosciuszko, or give me any other commands, I shall be happy to execute them. Permit Sir to return you my thanks for all your civilities & to express my most sincere wishes for your health & happiness, and the wellfare of a country which for ever will be dear to me. I have the honor to be with great respect

Sir
Your obedient humble
servent
Julian U. Niemcewicz.

Monticello, Apr. 22. 07.

Dear Sir,

I received on the 20[th] your favor of the 10[th] inst. and yesterday I wrote to desire the Secretary of State to forward your passport to Elizabeth-town. In the visit you propose to make to your native country, I sincerly wish you may find it's situation, & your own interests in it satisfactory. On what it has been, is, or shall be however, I shall say nothing. I consider Europe at present as a world apart from us, about which it is improper for us even to form opinions, or to indulge to any wishes but the general one that whatever is to take place in it, may be for it's happiness. For yourself however personally, I may express with safety as well as truth, my great esteem & the interest I feel for your welfare. From the same principles of caution I do not write to my friend Kosciuszko. I know he is always doing what he thinks is right, and he knows my prayers for his success in whatever he does. Assure him, if you please, of my constant affection, and accept yourself my wishes for a safe & pleasant voyage with my friendly salutations & assurances of great esteem & respect.

Th. Jefferson.

Muni du passeport[1] auquel lui donnait droit sa qualité de citoyen américain, le poète s'éloigna de nouveau de son pays d'adoption. Sa femme, occupée de l'éducation d'un jeune fils, ne put se décider à le suivre, et la mer sépara désormais les deux époux, qui restèrent en correspondance affectueuse jusqu'à la mort de M[me] Niemcewicz, qui précéda de quelques années celle de son mari.

La plus grande activité littéraire, des affaires nombreuses d'édition (pour les œuvres concernant l'histoire de la Pologne) se placent dans cette période de la vie de Niemcewicz. L'épisode américain semble bien loin de sa pensée, maintenant qu'il peut s'adonner tout entier à sa mission nationale. Avec sa femme et son fils, c'est cependant Jefferson qui ramène le plus vivement à sa pensée le souvenir de la terre d'asile où il fut accueilli avec tant d'humanité. Comme c'est l'homme d'État américain qui, jadis, avait sans doute pris l'initiative de le faire élire membre de la *Philosophical Society*, lui qui se sentait beaucoup moins philosophe que littérateur, il prend une aimable revanche à Varsovie : la dernière lettre de Niemcewicz que nous possédions fait part à Jefferson du titre de « membre de la Société royale polonaise des amis des sciences » qu'il lui a fait donner.

Sir,

Being constantly mindful of my citizenship of the United States of America, grateful for the attentions which I have received in that country, from you Sir & my other friends, desirous of conveing on our society the honor of reclaming you in its number I took the liberty to propose you for a member of the Royal Society of the friends of Sciences in Warsaw & have the pleasure to anounce to you, that you have been unanimously elected. I inclose here your diplomma begging you would accept it as a tocken of the high regard which our nation ententains for your merit, virtue and knowledge.

1. Jefferson au secrétariat d'État : « Monticello, April 21. 07 : Will you be so goad as to send a passport to Julian V. Niemcewicz, an American citizen of New Jersey going to Europe on his private affairs. I have known him intimately *for 20 years,* the last 12 of which he has resided in the U. S. of which he has a certificate of citizenship, he was a companion of Kosciuszko. Be so good to direct it to him at Elizabethtown, and without delay, as he is on his departure. »

I am the honor to be with great respect

Dear Sir

Your most obedient servant

Julian Ursin Niemcewicz.

4 7bre 1810

Warsaw.

Ainsi s'achève, dans la courtoisie et la confiance réciproques, une correspondance commencée dans l'estime et la sympathie. Rien que de noblement humain, de parfaitement digne, dans l'attitude du réfugié et dans l'accueil de l'hôte. Les États-Unis, par une sorte de nécessité, s'ouvriront sans relâche à des millions de sans-patrie : en trouverait-on beaucoup dont les allures soient, mieux que dans ce cas, faites pour leur concilier une estime qui, par delà l'individu, mérite d'aller à la nation qu'il représente? Le plus souvent, l'apitoiement suscité au dehors par une grande infortune collective risque de passer avec le temps : il est rare que le pain amer mangé, comme dit le poète, au foyer de l'étranger ne soit pas un objet de dispute ou de reproche. La cause polonaise aux États-Unis, au contraire, a bénéficié de la haute valeur de ses premiers représentants, et Niemcewicz pouvait prendre sa part des vœux formulés par Jefferson, écrivant le 21 février 1799 à Kosciuszko :

May Heaven have in store for your country a restoration [of freedom and order] and you be destined as the instrument it will use for that purpose.

W. M. Kozlowski.

CHATEAUBRIAND

ET

LA LITTÉRATURE DES ÉTATS-UNIS

Ce fut un valeureux champion de son pays qu'Eugène A. Vail, citoyen des États-Unis. En 1837, il fit paraître une brochure destinée à rendre justice au caractère américain : *Réponse à quelques imputations contre les États-Unis, énoncées dans des écrits et dans des journaux récents, par Eugène A. Vail, citoyen des États-Unis, membre de l'Institut de Colombia à Washington et de la Société géographique de Paris*[1]. *Paris, Delaunay, libraire, Galerie d'Orléans, Palais Royal, 1837*[2]. On attribue au caractère américain, disait-il, de l'indifférence, de la froideur; on le juge incapable de sentir et d'aimer les beaux-arts : rien n'est plus faux. Après quoi il entreprenait la tâche, plus difficile sans doute, de faire comprendre aux Français la psychologie américaine, en ce qui concernait la question de l'esclavage. Brochure défensive, qui ne manque ni de verve ni surtout de chaleur.

En 1840, ce fut le tour d'une *Notice sur les Indiens de l'Amérique du Nord, ornée de quatre portraits, coloriés, dessinés d'après nature, et d'une carte, par Eugène A. Vail, citoyen des États-Unis, membre de plusieurs sociétés savantes. Paris, Arthur Bertrand, 1840, in-8°*[3]. L'ouvrage est de fort

1. Il avait été admis comme membre de la Société de géographie de Paris dans la séance du 6 mars 1835; on lit, dans le compte-rendu de la séance du 20 mars : « M. E. Vail, citoyen des États-Unis, admis récemment au nombre des membres de la Société, lui adresse ses remerciements et promet de collaborer à ses travaux » (*Bulletin de la Société de géographie*, deuxième série, t. III, 1835). Sur cette collaboration, voir la même collection, t. XII, XIII, XVII, XIX.

2. Bibl. nat. : P 368b.

3. Bibl. nat. : P 416.

bon aloi; il apporte à la fois les résultats de recherches soigneusement poussées et d'observations personnelles; il rectifie sur plus d'un point des erreurs communément acceptées au sujet des Indiens. En tête se trouve le portrait d'Eugène A. Vail en personne, peint par Vanderlyn, gravé par Gabriel.

Mais son œuvre la plus importante est celle qu'il donna l'année suivante : *De la littérature | et | des hommes de lettres | des États-Unis d'Amérique, | par Eugène A. Vail, citoyen des États-Unis, auteur de la Notice sur les Indiens de l'Amérique du Nord. | A Paris, | Librairie de Charles Gosselin, | rue Saint Germain des Prês, n° 9, | 1841, | in-8°*[1]. La dédicace en est la suivante : *A ma mère et à mon pays; l'une m'inspira l'amour du bien; l'autre, celui de la liberté.* Elle comprend une Préface et sept parties, dont chacune est divisée en chapitres : I, Récits historiques ; II, Science gouvernementale et philosophie; III, Religion, Morale; IV, Littérature mêlée; V, Sciences, Législation, Jurisprudence, Sciences naturelles; VI, Rhétorique, Roman; VII, Produits de l'imagination.

C'est un livre qui compte, parmi les sources d'information que la France possède au sujet de la littérature américaine; à sa date, ce n'était pas une initiation qu'il offrait : mais il s'en fallait de peu. Probe, dense, riche d'exemples, il permettait au grand public de se faire une idée d'ensemble de la production intellectuelle aux États-Unis; et il était utile même aux spécialistes de l'histoire littéraire, par l'abondance et la précision de ses données. A vrai dire, le style n'en était pas parfait; il s'abandonnait quelquefois à la grandiloquence, quelquefois aussi à un ton faussement poétique qui risque de faire sourire aujourd'hui. Mais l'esprit, au moins, en était excellent. Eugène A. Vail marquait avec beaucoup de netteté les caractères spécifiques de la littérature dont il présentait le tableau. Il disait qu'étant donnée la jeunesse des États-Unis, comparés à une Europe qui avait derrière elle des siècles de civilisation, il eût été injuste de juger avec défaveur les efforts des hommes de lettres, et leurs résultats. La religion d'abord, l'économie politique ensuite, avaient été la préoccupation dominante des écrivains, qui s'étaient distingués dans ces genres

1. Bibl. nat. : Inv. Z 62115.

graves plutôt que dans les genres frivoles. Au caractère sérieux du pays, dont la population avait été constituée par les puritains venus d'Angleterre, correspondait donc une littérature éminemment sérieuse. Peu d'auteurs de profession : mais beaucoup d'hommes d'action, qui avaient considéré les lettres comme un apostolat. Après tout, sept cent quatre-vingts écrivains avaient fleuri avant 1840 : était-ce un chiffre méprisable? On pouvait faire confiance à l'avenir. La vie active, la vie industrielle des États-Unis fournirait aux lettres une abondante matière; et, d'autre part, restait toujours une nature splendide capable d'inspirer les plus beaux chants. « Qu'on ne s'imagine pas qu'il nous est accordé seulement de présenter un tableau rembruni par d'impénétrables forêts et d'innombrables rochers. Là, sans doute, est encore la nature dans toute sa majesté; la charrue n'a pas jusqu'ici nivelé ses montagnes, rempli ses vallées; et si l'homme, avec son irrésistible auxiliaire, la vapeur, est venu en tous sens les traverser avec audace, il ne va pas, dans sa marche rapide, sans apercevoir dans sa course, et de distance en distance, ces immenses tulipiers, par exemple, qui sans culture aucune portent leurs tiges embaumées jusqu'à la cime du chêne altier; ces magnoliers sans nombre, ces églantiers délicieux dont le suave parfum vivifie l'air qu'ils respirent, et ces vignes fleuries qui apparaissent dans l'épais feuillage, comme un doux regard de la nature. Ainsi de la littérature du Nouveau-Monde; elle a aussi ses fleurs, sa poésie. »

En de tels termes, et d'un zèle ardent, Eugène A. Vail louait les productions intellectuelles de son pays. Il dépassait quelquefois la mesure en accordant une égale admiration à des valeurs assez diverses, tant son sentiment patriotique le poussait à revendiquer, comme il disait, « le droit de prendre place au cercle littéraire des nations ». Son livre ne passa pas inaperçu : il fut discuté, non sans un sentiment patriotique semblable au sien, mais opposé, dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 septembre 1841[1].

1. P. Dillon, *De la littérature et des hommes de lettres aux États-Unis* (*Revue des Deux Mondes*, 4e série, t. XXVII, p. 953-969).

* * *

Cependant Chateaubriand, vieilli, poursuivait la rédaction de ses *Mémoires d'Outre-Tombe*, dernier espoir. C'est en 1822, dans tout le faste de son ambassade à Londres, qu'il avait écrit le passage qui, de tous peut-être, était le plus cher à son cœur : le récit de son grand voyage en Amérique, de ses aventures, de son retour. En 1827, pour enrichir de quelques morceaux inédits la publication de ses œuvres complètes procurée par Ladvocat, il avait détaché de ses manuscrits ce livre favori, le sixième de la première partie des *Mémoires*, sous le titre de *Voyage en Amérique* : et il l'avait enflé de dissertations diverses, tirées, disait-il, de ce fameux manuscrit original des Natchez, qui lui fut sa vie durant d'un si prodigieux secours. En 1846, il se remet à la tâche, pour donner le texte définitif de son illustre voyage et le confier à la postérité.

Alors il travaille, suivant sa coutume. Il orchestre ses souvenirs avec une complaisance et une puissance toujours renouvelées. Plusieurs tableaux, traités dans la plus large et la plus émouvante manière, viennent enrichir encore ses admirables peintures. D'autre part, il supprime toute la partie qui convenait au genre Voyage et qui ne convient pas au genre Mémoires, les développements d'histoire naturelle, la flore et la faune, le blaireau, le renard gris, jaune et rouge, le pécan, le gropher et le racoon. Il supprime les mœurs des sauvages, la médecine, la grammaire et le calendrier.

Mais il ne supprime pas les considérations sur l'Amérique nouvelle. Comme elle a changé, son Amérique primitive, son Amérique des forêts vierges, des Muscogulges et des Iroquois ! Elle s'est transformée sans demander sa permission, ce qui ne laisse pas de lui procurer quelque amertume. Déjà, dans le *Voyage en Amérique*, il donnait cours à sa mélancolie : « Si je revoyais aujourd'hui les États-Unis, je ne les reconnaîtrais plus ; là où j'ai laissé des forêts, je retrouverais des champs cultivés ; là où je me suis frayé un chemin à travers les halliers, je voyagerais sur de grandes routes. Le Mississipi, le Missouri, l'Ohio ne coulent plus dans la solitude ; de gros

vaisseaux à trois mâts les remontent, plus de deux cents bateaux à vapeur en vivifient les rivages. Aux Natchez, au lieu de la hutte de Céluta, s'élève une ville charmante d'environ cinq mille habitants. Chactas pourrait être aujourd'hui député au Congrès... » Que dire en 1846, lorsqu'un demi-siècle le sépare de ses explorations? Un demi-siècle : *longum mortalis aevi spatium*. Aussi ne se contente-t-il pas de reprendre son développement et de le remanier : le ton change; on y saisit du mécontentement, de l'aigreur. Cette civilisation, qui a poussé trop vite à son gré, lui paraît déjà menacée. Il reprend ses interrogations (l'Amérique conservera-t-elle la forme de son gouvernement? les États ne se diviseront-ils pas?), en y ajoutant des affirmations décisives. La discorde, l'esprit mercantile, le caractère hétérogène de la population, l'inégalité des conditions sociales qui ruine le principe démocratique : autant de dangers qui menacent des États-Unis que Monsieur de Chateaubriand n'aime plus, parce qu'ils ne sont pas fidèles à l'image qu'il s'était faite de leur jeunesse — au temps de sa jeunesse, à lui.

Certes, la prospérité des Américains mérite l'admiration, car ils l'ont eux-mêmes créée. La sève humaine, dit-il, a fait fleurir de toutes parts le désert; l'immense navigation intérieure, qui suffirait seule à la prospérité des États-Unis, ne ralentit point les expéditions lointaines : leurs vaisseaux courent toutes les mers, se livrent à toute espèce d'entreprises, promènent le pavillon étoilé du couchant le long de ces rivages de l'aurore qui n'ont jamais connu que la servitude. Et il évoque encore, dans son magnifique langage, des villes comme Boston, New York, Philadelphie, Baltimore, Charlestown, Savanah, la Nouvelle Orléans, éclairées la nuit, remplies de chevaux et de voitures, ornées de cafés, de musées, de bibliothèques, de salles de danse et de spectacle, offrant toutes les jouissances du luxe. Mais il laisse entendre que cette prospérité n'est pas le signe d'une civilisation fortement assise; et la preuve, dit-il encore, c'est qu' « il ne faut pas chercher aux États-Unis ce qui distingue l'homme des autres êtres de la création, ce qui est son extrait d'immortalité et l'ornement de ses jours : les lettres sont inconnues dans la nouvelle République, quoiqu'elles soient appelées par une foule d'établissements ».

Ces lignes amorcent un développement de plusieurs pages sur la littérature américaine[1] : c'est ici qu'Eugène A. Vail va intervenir.

* * *

Il va intervenir d'une façon discrète, puisque Chateaubriand s'abstient de le nommer ; et d'une façon décisive, comme nous l'allons voir.

Le passage des *Mémoires d'Outre-Tombe* qui concerne la littérature américaine commence par un large prélude. On y voit développée cette idée générale, que « l'Américain a remplacé les opérations intellectuelles par les opérations positives ». Il ne s'est guère soucié des arts, parce qu'avant de penser il fallait vivre. La seule littérature qu'on trouve chez lui est une littérature appliquée, servant aux divers usages de la société, faite pour des ouvriers, des négociants, des marins, des laboureurs. « La poésie et l'imagination, partage d'un très petit nombre de désœuvrés, sont regardées aux États-Unis comme des puérilités du premier et du dernier âge de la vie : les Américains n'ont point eu d'enfance, ils n'ont point encore de vieillesse. »

Il est aisé de reconnaître ici l'idée centrale de Vail : la littérature américaine est essentiellement sérieuse et grave. Chateaubriand n'a guère fait que la reprendre, affirmée qu'elle était dans la préface, dans la conclusion, et d'une manière générale dans toutes les parties du livre. Il a été frappé, en particulier, par une image qui ne manquait pas de beauté, et à laquelle il s'est empressé de faire un sort :

Vail, *Préface*, p. x.	Chateaubriand, *Mémoires d'Outre-Tombe*, p. 421.
La fondation du nouvel empire eut un but sérieux, qui était de constituer un asile aux consciences persécutées, soit pour cause politique, soit pour affaire de religion. Aussi la gravité et l'austérité naturelle des puritains anglais, qui en formèrent le	

1. *Mémoires d'Outre-Tombe*, 1re partie, livre VI. Édition Biré, t. I p. 421-427.

noyau, ne pouvaient-elles manquer d'influer sur les habitudes et sur les mœurs des colons primitifs. C'était chose singulière et imposante de voir ces hommes qui, la plume et l'encrier dans la poche, une Bible dans l'autre, et la hache sur l'épaule, marchaient silencieusement à la conquête de la forêt. Suspendaient-ils momentanément leurs pénibles travaux, ce n'était que pour écrire, appuyés sur quelque arbre renversé, l'historique de leurs tribulations, ou pour implorer l'intervention divine, alors que le toit de la cabane n'existait pas encore entre eux et la voûte des cieux.

Les colons primitifs, l'esprit rempli de controverses religieuses, portaient, il est vrai, la passion de la dispute jusqu'au sein des forêts; mais il fallait qu'ils marchassent d'abord à la conquête du désert la hache sur l'épaule, n'ayant pour pupitre, dans l'intervalle de leurs labeurs, que l'orme qu'ils équarrissaient.

Seulement, tandis qu'il reprenait le thème de Vail, Chateaubriand le modifiait à son usage. Les idées sont les mêmes, analogues les développements et semblable l'image : et à faire le total, Vail aboutit à un éloge, Chateaubriand à une critique. Certes, Vail serait heureux d'avoir à signaler une production plus brillante, plus imaginative, plus proprement littéraire : mais enfin, des livres graves, une veine religieuse, politique, historique, largement exploitée, d'abondants journaux, une foule de travaux originaux en histoire naturelle, des romans qui commencent à trouver leur formule originale, une poésie qui, sans arriver encore à l'art suprême, rencontre dans le cœur du peuple un large écho : toutes ces données lui inspirent une légitime fierté et une généreuse confiance dans l'avenir. Au contraire, Chateaubriand est maussade. Là même où son modèle espère, il désespère; il prend un certain plaisir à constater une dégénérescence, qui se produit, à l'en croire, dès avant la maturité. « De ceci, il résulte que les hommes engagés dans les études sérieuses ont dû nécessairement appartenir aux affaires de leur pays afin d'en acquérir la connaissance, et qu'ils ont dû de même se trouver acteurs dans leur révolution. Mais une chose triste est à remarquer : la dégéné-

ration prompte du talent, depuis les premiers hommes des troubles américains jusqu'aux hommes de ces derniers temps; et cependant ces hommes se touchent. »

*
* *

Après ce prélude, Chateaubriand passe une revue rapide de la littérature américaine. Le lecteur le plus indulgent reconnaîtra que cette revue ne brille ni par sa perspicacité, ni même par sa cohérence. Elle commence par une citation de Washington, se continue par une citation de Jefferson, puis par une mention du discours que prononça Brackenbridge en 1817, pour célébrer « la mort des jeunes Américains dont le sang a fait naître un peuple ». Sur ce, nous apprenons qu' « on a une Galerie nationale des portraits des Américains distingués, en quatre volumes in-octavo, et, ce qu'il y a de plus singulier, une biographie contenant la vie de plus de cent principaux chefs indiens ». Et nous apprenons encore que Logan, chef de la Virginie, a prononcé devant lord Dunmore d'énergiques paroles : lesquelles, comme celles de Washington et de Jefferson, pourraient avoir été prononcées par les plus graves personnages de l'antiquité. Après quoi nous passons à l'histoire naturelle.

Mais ce caractère fragmentaire et tant soit peu chaotique s'expliquera facilement, si nous constatons que Chateaubriand n'a guère fait que piquer quelques fragments dans l'abondant répertoire de Vail, et qu'il les a assemblés sans les recoudre. Vail termine l'étude des hommes politiques en déclarant qu'il veut fournir à ses lecteurs une partie du discours d'adieu de Washington au peuple américain : Chateaubriand découpe un fragment de dix-neuf lignes, sur les cent quatre-vingt-dix que comprend la citation; et voilà pour Washington, à l'exclusion de tous les autres. Même méthode pour Jefferson : Chateaubriand utilise un bout de citation, auquel il joint un bout de biographie.

Vail, pages 152-156.	Chateaubriand, pages 423-424.
« La perte que j'ai éprouvée est réellement grande. D'autres peuvent perdre de ce qu'ils ont	« La perte que j'ai éprouvée est réellement grande. D'autres peuvent perdre ce qu'ils ont en

en abondance ; mais moi, de mon strict nécessaire, j'ai à déplorer la moitié. La perspective du déclin de mes jours ne tient plus que par le faible fil d'une seule vie humaine. Peut-être suis-je destiné à voir rompre ce dernier lien de l'affection d'un père ! L'espoir avec lequel j'avais souhaité voir le moment où, plaçant en de plus jeunes mains que les miennes les affaires publiques, je me fusse retiré vers ce bonheur intime de famille, qui devait à son tour être le point de départ de la dernière et grande séparation, cet espoir est à jamais détruit... »

Ainsi l'homme qui, le 4 juillet 1776, proclama au monde entier l'avènement d'une grande nation ; celui qui, dans le cours d'une longue et utile carrière, illustra sa patrie par son patriotisme, ses lumières et sa philosophie ; celui, enfin, aux mains duquel des millions d'hommes libres placèrent, à deux reprises, et le pouvoir suprême et leur destinée, celui-là, au 4 juillet 1826, dans la quatre-vingtième année de son âge et la cinquante-quatrième de l'indépendance de son pays, se sépara de ses restes mortels qui, suivant sa volonté, reposent au sein de la montagne, sous une simple pierre tumulaire, avec cette seule épitaphe :

Thomas Jefferson,
auteur
de la Déclaration d'indépendance.

abondance ; mais moi, de mon strict nécessaire, j'ai à déplorer la moitié. Le déclin de mes jours ne tient plus que par le faible fil d'une vie humaine. Peut-être suis-je destiné à voir rompre ce dernier lien de l'affection d'un père ! »

La philosophie, rarement touchante, l'est ici au souverain degré. Et ce n'est pas la douleur oiseuse d'un homme qui ne s'était mêlé de rien : Jefferson mourut le 4 juillet 1826, dans la quatre-vingtième année de son âge et la cinquante-quatrième de l'indépendance de son pays. Ses restes reposent, recouverts d'une pierre, n'ayant pour épitaphe que ces mots :

Thomas Jefferson,
auteur
de la Déclaration d'indépendance.

La rapide mention de Brackenbridge est due à la page 26 de Vail. La phrase qui suit, et qui excite notre surprise, est due à la juxtaposition de deux renseignements fournis par Vail en des endroits différents :

VAIL, page 83.

La Galerie nationale des portraits des Américains distingués est un ouvrage de luxe, en quatre gros volumes in-4°, publiés de 1834 à 1839 à Philadelphie et à New York...

Ibid., page 75 :

Nous avons à rendre compte en ce moment d'un ouvrage qui fera époque dans la littérature des États-Unis. Il est intitulé : *Histoire des tribus indiennes de l'Amérique du Nord — accompagnée d'esquisses biographiques et d'anecdotes concernant les principaux chefs, ornée de 120 portraits dessinés et coloriés d'après la Galerie du département de la Guerre à Washington*, par Thomas L. Mac Kenney... et James Hall...

CHATEAUBRIAND, page 429.

On a une Galerie nationale des portraits des Américains distingués, en quatre volumes in-octavo, et, ce qu'il y a de plus singulier, une Biographie contenant la vie de plus de cent principaux chefs indiens.

Enfin, le discours de Logan, chef de la Virginie, est une citation tronquée d'un discours rapporté par Vail au début de son ouvrage, quand il parle des populations autochtones de l'Amérique; on voit parfaitement ici comment sont donnés les coups de ciseaux :

VAIL, pages 16-17, *Discours de Logan.*

J'en appelle à tout homme blanc, si jamais il entra dans

CHATEAUBRIAND, pages 424-425.

Logan, chef de la Virginie, prononça devant lord Dunmore ces paroles :

la hutte de Logan ayant faim, sans que Logan lui donnât à manger; si jamais il y parut ayant froid et étant nu, et s'il ne lui fournit pas des vêtements. Pendant tout le cours de la dernière guerre, qui fut si longue et si sanguinaire, Logan, ami de la paix, resta tranquille dans sa hutte. Tel était l'amour que je portais aux blancs, que mes compatriotes me désignaient en passant en disant : *Voilà Logan, l'ami des blancs*. J'aurais même vécu au milieu de vous, n'eût été l'injustice d'un seul homme. Au printemps dernier, sans provocation aucune, et d'un grand sang-froid, le colonel Crasp égorgea tous les parents de Logan : il n'épargna ni ma femme ni mes enfants. Il ne coule plus une seule goutte de mon sang dans les veines d'aucune créature vivante. C'est là ce qui m'a appelé à la vengeance. Je l'ai cherchée; j'ai tué beaucoup de monde. Ma vengeance a été entièrement satisfaite. Pour mon pays, je me réjouis des rayons de la paix; mais gardez vous de penser que ma vie soit celle de la crainte. Logan n'a jamais connu la peur. On ne le verra pas tourner le dos pour sauver sa vie. Est-il quelqu'un qui viendra maintenant pleurer la mort de Logan ? Personne.

Au printemps dernier, sans provocation aucune,

le colonel Crasp égorgea tous les parents de Logan :

il ne coule plus une seule goutte de mon sang dans les veines d'aucune créature vivante. C'est là ce qui m'a appelé à la vengeance. Je l'ai cherchée; j'ai tué beaucoup de monde.

Est-il quelqu'un qui viendra maintenant pleurer la mort de Logan ? Personne.

* * *

Ayant constitué son développement sur l'éloquence américaine de cette bizarre façon, Chateaubriand saute des cha-

pitres entiers de l'ouvrage de Vail, survole la troisième partie, *Religion, Morale;* survole la quatrième partie, *Littérature mêlée;* survole dans la cinquième partie la *Science* et l'*Archéologie;* mais, arrivé au chapitre III, *Histoire naturelle*, tout d'un coup il juge bon de s'arrêter. Il lit, au fil des pages, des phrases comme celles-ci :

VAIL, *page 392 :*

M. Towsend, le même qui, récemment, parcourut à pied tout l'espace compris entre l'océan Atlantique et la mer Pacifique, a également publié un ouvrage sur l'ornithologie, et l'on concevra facilement ce que l'exploration d'un cadre aussi vaste l'aura mis à même de recueillir dans cette science.

Page 393; à propos de Thomas Say :

... Dans la poursuite de ses études de prédilection, il fit partie d'une expédition en Floride, et plus tard, en 1819, il accompagna également l'expédition qui se rendit aux Montagnes Rocheuses, ainsi qu'une autre à la rivière Saint-Pierre en 1823. Le résultat de ses travaux se trouve consacré à un bel ouvrage sur l'entomologie d'Amérique et sur la conchyliologie.

Pages 374-380 :

Alexandre Wilson, dont nous avons à entretenir nos lecteurs, était le fils d'un distillateur. Il naquit en Écosse en 1766. Ne possédant aucune fortune, il fut dans son bas âge mis en apprentissage chez un tisserand dont il apprit le métier...

... C'est ainsi que, sans protecteur, sans fortune, sans rémunération aucune, Wilson réussit néanmoins à acquérir une haute réputation de naturaliste et de dessinateur en même temps...

... A la vue de quelques-uns de ces trois cents et quelques oiseaux, on est tenté d'essayer par son souffle d'en séparer les plumes, tant elles sont fidèlement dessinées et coloriées...

Pourquoi Chateaubriand s'attache-t-il à l'histoire naturelle plutôt qu'aux autres genres? En souvenir de ses prédilections anciennes? — Et pourquoi distingue-t-il ces trois noms, de préférence aux autres? En tout cas, il assemble ces données éparses, et offre à ses futurs lecteurs les jugements et les faits que voici :

Sans aimer la nature, les Américains se sont appliqués à l'étude de l'histoire naturelle. Towsend, parti de Philadelphie, a parcouru

à pied les régions qui séparent l'Atlantique de l'océan Pacifique en consignant dans son journal ses nombreuses observations. Thomas Say, voyageur dans les Florides et aux Montagnes Rocheuses, a donné un ouvrage sur l'entomologie américaine. Wilson, tisserand, devenu auteur, a laissé des peintures assez fines.

Ayant ainsi prononcé, il estime sans doute qu'il en a assez dit sur l'histoire naturelle; et il arrive « à la littérature proprement dite », — « quoiqu'elle soit peu de chose », comme il nous le fait savoir d'un ton toujours grognon.

*
* *

Il est certain que sous sa plume la littérature américaine devient peu de chose, en effet : si peu que rien. Encore ce peu est-il présenté d'une manière dont la bizarrerie ne le cède en rien à celle des développements précédents.

Il ne retient qu'un seul romancier, Brown; et qu'un seul roman de ce romancier unique, *Wieland*. « Le fils d'un quaker, Brown, est l'auteur de *Wieland*, lequel *Wieland* est la source et le modèle des romans de la nouvelle école. » Comme il n'a pas parlé de l'ancienne école, nous serions tentés de demander quelle est cette école nouvelle : mais ici encore, le secourable Vail lui a expliqué qu'après une période où le public américain s'est délecté presque exclusivement de romans européens, quelques écrivains ont pris une allure plus indépendante, Charles Brockden Brown à leur tête. D'où cette « nouvelle école », qui, pour ceux qui n'ont pas lu Vail et s'en tiennent au seul Chateaubriand, apparaît de façon inattendue. Ajoutons quelques citations de *Wieland*, prises à Vail; et le roman américain est expédié. Cela suffit bien, pense Chateaubriand, puisque les auteurs de mérite ont dû émigrer en Europe : « A cette heure, les romanciers américains, Cooper, Washington Irving, sont forcés de se réfugier en Europe pour y trouver des chroniques et un public. »

*
* *

Du théâtre américain, Chateaubriand ne parle pas. Mais il veut bien consacrer quelques lignes à la poésie : « Quant aux poètes américains, dit-il, leur langage a de l'agrément,

mais ils s'élèvent peu au-dessus de l'ordre commun. » Cependant, l'*Ode à la brise du soir*, le *Lever du soleil sur la montagne*, le *Torrent* et quelques autres poésies méritent d'être parcourues. Halleck a chanté Botzaris expirant et Georges Hill a erré parmi les ruines de la Grèce. « O Athènes! dit-il, c'est donc toi, reine solitaire, reine détrônée!... Parthénon, roi des temples, tu as vu les monuments tes contemporains laisser au temps dérober leurs prêtres et leurs dieux. » Ce qui l'amène à une réflexion personnelle : « Il me plaît, à moi, voyageur aux rives de la Hellade et de l'Atlantide, d'entendre la voix indépendante d'une terre inconnue à l'antiquité gémir sur la liberté perdue du vieux monde. »

Le chapitre consacré par Vail à la poésie est parmi les plus pénétrants de tout l'ouvrage. Mais Chateaubriand se contente d'y prendre, en continuant de donner l'impression qu'il laisse son regard tomber à l'aventure sur des pages hâtivement feuilletées, quelques titres et une citation. Vail, en effet, multiplie les exemples; il traduit, en tout ou en partie, l'*Ode à la brise du soir*, de Bryant; le *Lever du soleil sur la montagne*, de Longfellow; et sinon le *Torrent*, du moins *Sur les chutes du Niagara*, de Lydia Sigourney : le Niagara peut passer pour un torrent de la belle espèce. Dédaigneusement, Chateaubriand consent à indiquer ces quelques titres, sans prendre la peine de désigner des noms, pas même celui de Longfellow. Sa phrase sur Halleck reprend celle de Vail en la changeant à peine : « Halleck a chanté dans les termes suivants la fin mortelle de Botzaris », disait Vail (p. 579); de même pour Hill : « Il a parcouru les champs de l'antique gloire de l'antique Grèce » (Vail, p. 587). Enfin, sa citation est faite du début de la pièce de Hill sur *Athènes*, suivie du début de la pièce du même auteur sur le *Parthénon*. La première :

Athènes.

C'est donc là, hélas, la reine solitaire et belle
Reine détrônée...

La seconde :

Le Parthénon à Athènes.

C'est là que, décrépit et solitaire, est le roi des temps,
Le dernier d'entre une lignée impériale.

Un à un il a vu les monuments ses contemporains
Laisser au temps dérober leurs prêtres et leurs dieux...

*
* *

Les *Mémoires d'Outre-Tombe* sont composées de développements autobiographiques, d'une part, et, d'autre part, de développements historiques, géographiques, littéraires, qui viennent assez régulièrement s'intercaler entre les passages lyriques, et qui constituent une diversion, un repos. C'est à cette seconde catégorie qu'appartiennent les considérations sur la littérature américaine. Elles ont peu coûté à l'auteur. Après un tel exemple, il serait curieux d'examiner de près quelques-uns des autres passages intercalaires, pour voir si les connaissances dont ils semblent faire preuve ont été acquises par lui au même tarif.

Que Chateaubriand ait besoin, pour s'exciter à écrire, de voir de l'imprimé — voilà une constatation désormais certaine, après les enquêtes successivement menées sur *Atala*, sur l'*Itinéraire*, sur les *Aventures du dernier Abencérage*. Mais, d'ordinaire, il transforme ses emprunts avec un art si subtil et si parfait que les lecteurs sont moins curieux de retrouver ses sources que d'étudier la manière dont il les a vivifiées : nous savons de reste qu'il est l'enchanteur : aucun mot ne lui convient mieux. Mais ici, nous avons un exemple plus rare. Il a mal tiré parti des richesses obscures que lui offrait son modèle ; les matériaux n'ont pas été travaillés, polis, transformés ; il s'est contenté de les mettre bout à bout ; l'ensemble frappe par son incohérence, non point par une qualité personnelle et par une harmonie profonde. L'idée qu'il donne de la littérature américaine est insuffisante et fausse ; la substance étrangère n'est pas assimilée.

Le plus curieux peut-être est cette psychologie de vieillard morose, qui ne veut pas que la réalité vienne déparer son rêve, et qui arrêterait volontiers le temps. Il en veut à la littérature américaine de ce qu'elle existe : pour son compte personnel, il s'en tiendrait volontiers à la chanson d'Atala dans la forêt. Il redemande sa solitude et ses déserts. Passe encore pour la liberté américaine, qui fit partie de l'horizon intellec-

tuel de sa jeunesse et en l'honneur de laquelle il fait entendre encore, en 1827, un hymne affaibli. Mais une civilisation très moderne, s'exprimant dans une littérature qui n'est ni classique ni romantique, et qui dérange toutes les catégories reçues — cela est intolérable. D'où son jugement expéditif et injuste.

Heureusement, tous les Français ne témoignèrent pas à Eugène A. Vail la même ingratitude, en suivant les mêmes procédés. On a plaisir à lire, par comparaison, l'éloge qu'un membre de la Société de géographie, Roux de Rochelle, fit d'Eugène A. Vail, au moment de sa mort. La Société tint à honneur d'écouter, dans sa séance du 20 janvier 1843, l'analyse d'un ouvrage qui, à vrai dire, sortait de ses préoccupations habituelles, mais se distinguait par un mérite éminent : celui même que Chateaubriand devait utiliser sans le nommer, *De la littérature et des hommes de lettres des États-Unis d'Amérique*. C'est ainsi qu'elle conçut l'oraison funèbre de son sociétaire : non point un discours de rhétorique; mais l'expression de sa pensée elle-même, appliquée à faire connaître les caractères originaux et la valeur de la littérature américaine, du peuple américain.

Paul Hazard.

LE SÉJOUR DE LENAU

EN AMÉRIQUE

Le voyage que fit Lenau en Amérique dans les années 1832-1833 n'a eu ni pour lui-même, ni pour l'histoire des relations littéraires de l'Europe avec le Nouveau Monde, la portée et le retentissement qu'eut pareille entreprise pour d'autres écrivains avant ou après lui. Cependant il est aussi représentatif à sa manière, et ce n'est peut-être pas sans raison que, près d'un quart de siècle plus tard, un des compatriotes du poète, Ferdinand Kürnberger, en faisait le héros d'un livre où il prétendait montrer les derniers rapports de l'Amérique avec la vieille Europe, ou plutôt avec l'Allemagne. Il ne paraîtra donc pas inutile de donner une petite place à Lenau dans des pages consacrées à de plus illustres voyageurs que lui. L'aventure est d'ailleurs assez bien connue à présent, grâce aux recherches actives de quelques érudits américains[1]. Il est seulement fâcheux qu'elles aient été entreprises un peu tard. Plus de cinquante ans après le bref séjour de Lenau en Amérique, les témoins directs de son passage, qu'il eût été le plus utile de consulter, avaient disparu, et nous n'en avons eu que des échos affaiblis ou incertains.

Il est difficile de préciser à quel moment a pu germer dans l'esprit du poète l'idée d'une émigration. Elle y fut en tout cas jetée de très bonne heure. Dans les années de Pest et de Tokay — Lenau n'avait alors que de douze à quinze ans — il eut pour répétiteur un jeune étudiant hongrois, Kövesdy, chargé de combler les lacunes qu'une existence jusque-là bien nomade avait laissées dans son instruction. Il conçut une vive

1. Mulfinger, *Americana Germanica*, 1897 ; Baker, *Lenau and Young Germany in America*. Baltimore, 1897. Voir aussi l'étude si complète de M. H. Bischoff, *N. Lenaus Lyrik, ihre Geschichte, Chronologie und Textkritik*. Berlin, 1920.

affection pour ce jeune maître qui devint vite son ami et qui, de son côté, était retenu dans la maison par une inclination naissante pour la sœur de son élève, Thérèse. Nous savons de Kövesdy qu'à treize ans, avec quelque camarade aventureux comme lui, il avait voulu s'embarquer pour l'Amérique. Les deux jeunes émigrants ne dépassèrent pas Salzbourg et furent ramenés à Pest, mais l'aventure ne fut pas oubliée et elle ne dut pas manquer de frapper l'imagination de Lenau. Plus tard, dans les années d'études passées à Vienne, il s'est occupé d'apprendre l'anglais. Une lettre à Fritz Kleyle, de Pâques 1826, parle des progrès qu'il a faits dans cette langue avec un Anglais à qui il donne des leçons de philosophie. Avait-il dès ce moment l'intention de tirer un parti pratique de ses connaissances à l'étranger? Nous l'ignorons. Mais Grün, qui fut alors un de ses compagnons d'études, souligne l'insistance avec laquelle Lenau entretenait ses amis de ses projets d'émigration en Amérique. Il a d'ailleurs poursuivi son étude de l'anglais, maintenant avec l'aide de Witthauer, un Brémois transplanté à Vienne, qui avait fait un long séjour à Londres et devint pour le monde littéraire viennois un des initiateurs de la littérature anglaise.

A la fin de juin 1831, Lenau a quitté Vienne pour aller à Stuttgart, où il compte trouver un éditeur pour ses poésies. Il a en même temps formé le projet assez vague d'achever ses études de médecine dans le voisinage, soit à Würzbourg, soit à Heidelberg. D'autres plans plus confus et peut-être aussi l'idée du voyage en Amérique peuvent l'avoir occupé. D'après Grün, il en aurait parlé aux Schwab dès les premiers jours de leur rencontre. La mort de sa grand'mère et un modeste héritage lui ont rendu l'indépendance. Les 10,000 florins qu'il avait reçus pour sa part avaient été réduits par des spéculations malheureuses; a-t-il eu dès ce moment l'intention de les employer plus sûrement par un achat de terres au delà des mers? Une des premières lettres écrites après son départ à sa sœur Thérèse lui donne la promesse « de ne rien entreprendre d'extraordinaire, de ne pas s'exiler de sa patrie pour toujours ». Il est permis de penser que le projet, à cette date, avait pris dans sa tête une certaine consistance. L'accueil que Lenau reçut en Souabe fut des plus chaleureux. Schwab publia

dans le *Morgenblatt* ses dernières poésies; il le mit en relations avec Cotta et avec les poètes souabes, Kerner, Karl Mayer, Uhland, G. Pfitzer, avec tout le monde littéraire de Stuttgart. Lenau subit l'enivrement de ce succès, le premier qu'il eût connu; il est tendrement touché par l'amitié cordiale et délicate dont on l'entoure, surtout à Weinsberg et à Waiblingen, dans la famille de Kerner et de Karl Mayer. Cependant, cette période est une des plus sombres de son existence; il a des accès d'hypocondrie dont témoignent ses lettres à ses amis. Une passion malheureuse qu'il éprouve pour une parente de Schwab, Lotte Gmelin, vient accroître encore sa mélancolie naturelle. Dans cet hiver 1831-1832 a dû commencer à se préciser davantage l'idée du voyage en Amérique. Une lettre de son ancien ami de Presbourg, Joseph Klemm, alors à Paris, écrite le 6 janvier 1832, l'engageait à tourner le dos au Nouveau Monde et à s'assurer dans l'ancien le bonheur qui lui souriait en épousant Lotte. Toutefois, la réponse à Klemm du 17 février 1832 ne dit plus un mot du projet; mais nous savons que, pendant le séjour à Weinsberg, Kerner s'efforçait, comme Klemm, de l'en éloigner et le pressait d'aller à Munich suivre les cours du philosophe Schubert, qui était lié d'amitié avec le poète de Weinsberg. A la date du 11 mars, une lettre de Kerner à Karl Mayer annonce la surprenante résolution et à la fois l'ardeur avec laquelle les préparatifs sont poussés; deux jours après, Lenau, à son tour, communique au même ami son intention arrêtée.

Quels avaient été les motifs déterminants de ce dessein que son entourage jugeait si étrange et combattait de toutes ses forces? Les exemples nombreux d'émigration autour de lui n'y avaient pas été étrangers; le Wurtemberg et le pays de Bade fournissaient à l'exode des colons un contingent considérable[1]. On a prétendu que parmi les nouveaux amis même de Lenau, dans la famille de Schwab, dans celle de Kerner, on avait envisagé l'éventualité d'une émigration; mais c'est attribuer à des boutades ou des propos en l'air une importance exagérée. Un autre exemple qui devait agir plus fortement sur l'esprit de Lenau fut celui qu'offraient les réfugiés polonais. Ils étaient

1. Eggerling évalue à 25,000 le nombre des émigrants pour l'année 1831 (*Beschreibung der Vereinigten Staaten in Nordamerika*. E. A. Mannheim, 1833).

nombreux dans le Wurtemberg : Lenau en a côtoyé plusieurs à Stuttgart, à Weinsberg et à Heidelberg; il s'était même lié avec l'un d'eux qu'hébergeait Kerner, un jeune médecin militaire, Matthuszinski. Celui-ci devait, au début, être son compagnon d'aventure; Lenau le charge des approvisionnements en armes de l'expédition; mais des ressources matérielles insuffisantes l'obligèrent à laisser Matthuszinski en Europe. L'enthousiasme que provoquait la cause des Polonais, bannis de leur patrie par l'oppression politique et par la dernière insurrection, venait ainsi s'ajouter aux raisons morales qui faisaient désirer au poète de vivre dans un pays de liberté. Lenau, qui avait abandonné l'Autriche pour échapper à l'inquisition de la censure, qui ne pouvait publier ses œuvres que sous le voile de l'anonyme, subissait avec les réfugiés politiques et les libéraux persécutés la séduction d'une existence libre sous un régime républicain. Parmi la jeunesse qui continuait à Heidelberg la tradition des *Burschenschaftler*, Lenau a connu quelques étudiants qui voulaient réaliser en Amérique leur idéal de liberté.

Ces suggestions qui sortaient des conjonctures politiques du moment avaient leur valeur, mais la raison la plus forte, celle qui poussa le poète à la détermination dernière, il faut la chercher dans son état moral même, dans la disposition foncière de son humeur. Il a voulu échapper à un accès de mélancolie qui l'étreignait alors avec plus de force que jamais. Il a gardé de cet état d'âme, un des plus pénibles qu'il ait traversés, un souvenir que le temps n'avait pas affaibli. Dix ans plus tard, en revoyant ce même paysage de Heidelberg, il rappellera les émotions poignantes dont il s'était senti alors agité. Que de fois, d'ailleurs, Lenau devait dans la suite chercher dans le voyage un dérivatif à son hypocondrie habituelle. Les raisons accessoires ne manquaient jamais pour légitimer un brusque changement de séjour, mais la plus exigeante est toujours le besoin de fuir sa torture intérieure. Il semble qu'il y ait dans cette humeur vagabonde comme un effet de son éducation et un trait de famille. Il se retrouve en sa mère avec une surprenante analogie. Avec ses jeunes enfants et sans grandes ressources, elle erre de Pest à Tokay, à Ofen, à Presbourg, à Altenbourg, à Vienne, rien que dans

l'espace de quelques années. Lenau gardera toute sa vie cette âme inquiète; sans parler de ses courses continues entre la Souabe et l'Autriche, on note de multiples changements de séjour dans chacune de ses deux patries.

Le but immédiat du voyage était l'acquisition de terres dans l'Ohio, qu'une entreprise de colonisation se proposait d'exploiter. Lenau s'était inscrit dans une société formée à Ulm pour la somme de 5,000 florins et devait recevoir 400 acres de terrain. Il nourrissait en outre d'autres projets aventureux, mais qui n'ont été sans doute que des velléités passagères, comme celui d'ouvrir à Philadelphie un cours de pathologie et de psychologie. Sur la durée de son séjour dans le Nouveau Monde il était aussi peu fixé : tantôt il parle de revenir avec le même bateau qui le transportait en Amérique, tantôt il est question de prolonger son exil volontaire jusqu'à cinq ans, tantôt de le borner au temps strict nécessaire à l'acquisition de sa terre et à l'installation d'un fermier. Quoi qu'il en soit, les préparatifs de l'expédition le remplissent d'une activité fiévreuse qui chasse pour un moment son humeur mélancolique. Il se pourvoit en abondance d'armes, de munitions, de produits pharmaceutiques, de linge. Il a suivi à la lettre les conseils de Duden qui avait séjourné pendant les années 1825-1827 dans les États de l'ouest de l'Union et dont le récit de voyage publié en 1829 engageait les émigrants allemands à se fixer dans les vallées du Missouri et de l'Ohio[1]. Lenau s'échauffe comme beaucoup d'autres sur les descriptions séduisantes que faisait Duden des merveilles de la flore et de la faune américaines dans ses plantations de Montgomery. On a pu rapprocher bien des passages de sa correspondance et même de ses poésies de tel dithyrambe de Duden sur la forêt vierge et les ressources en gibier de la savane. Lenau, d'ailleurs, s'était promis pour sa poésie même comme un renouveau d'inspiration : les solitudes inexplorées de l'Amérique devaient lui fournir des motifs inconnus des poètes de l'ancien continent et où son talent viendrait se rajeunir et se vivifier.

Le 25 juin 1832, Lenau s'embarqua à Mannheim sur le ba-

1. Cf. Duden, *Bericht über eine Reise in den westlichen Staaten Nordamerikas und einen mehrjährigen Aufenthalt am Missouri, in Bezug auf Auswanderung und Übervölkerung*. Elberfeld, 1829. Souvent réédité.

teau qui devait le conduire avec les autres émigrants jusqu'à Amsterdam. Là déjà les difficultés commencèrent. Le chef de l'entreprise, le commissaire Mohl, avait sans doute manqué à ses engagements; les émigrants étaient très montés contre lui et parlaient de le jeter par-dessus bord. Lenau s'interposa, les apaisa, mais en outrepassant ses propres droits, car il fut à son tour accusé par Mohl qu'il avait fait incarcérer, et vraisemblablement condamné à une amende. Le 1er août, il montait sur un vieux voilier des Indes, un assez piètre navire, qui mit dix semaines entières pour parvenir à Baltimore, où il arriva le 8 octobre.

Lenau passa les premiers jours dans le voisinage de la ville, à l'Exchange Hôtel, sorte de caravansérail où débarquaient les émigrants. C'est là, environ dix jours durant, qu'il a fait ses premières observations sur les hommes et les choses d'Amérique; on peut deviner avec quelles préventions. Le but de son voyage pour l'acquisition des terres dans l'Ohio était Pittsbourg, qui possédait une colonie allemande assez importante. Il s'y rendit en quatre journées de cheval, en passant par Bedford, petite station balnéaire naissante, dont le juge du district lui fit les honneurs. Il faut noter dans cette rencontre que la conversation entre Lenau et son hôte fut tenue en latin, et l'incident marque assez l'insuffisance de l'anglais chez le voyageur. Lenau arriva le 22 ou 23 octobre à Pittsbourg, qui était alors une ville de 15,000 habitants d'un développement industriel déjà très actif. Il y avait été recommandé à des chefs de maisons de commerce qui l'engagèrent à choisir sa terre dans l'Ohio moyen, au lieu de descendre la rivière. L'un d'eux, Volz, l'accompagne à Economy, un bourg peuplé de compatriotes avec qui il était en relations d'affaires. Il y avait là, dans un cadre gracieux de douces collines et de verdoyants pâturages, une colonie mi-agricole, mi-industrielle, d'émigrés souabes. Ils s'y étaient établis depuis quinze ans environ, sous la conduite d'un paysan wurtembergeois, Georges Rapp, en une sorte de phalanstère, formé de piétistes communistes, d'*Harmonistes*, comme ils s'appelaient[1]. Les vertus ordinaires de discipline, de simplicité et d'amour du

1. Knortz, *Die christlich kommunistische Kolonie der Rappisten in Pennsylvanien*. Leipzig, 1892.

travail avaient fait prospérer ce petit noyau de puritains modernes. Dans ce bourg de 150 feux, Lenau ne se sentit pas trop dépaysé au milieu de ces paysans et de ces ouvriers souabes qui avaient conservé leurs usages, leur costume et leur parler, mais le rêveur dut éprouver un vif sentiment de solitude morale parmi cette population laborieuse, silencieuse, pliée sous l'autorité despotique de son chef. Il avait néanmoins fait diligence pour hâter la conclusion de ses affaires en allant à New Lisbon, où se trouvait l'office de la vente des terres. L'achat pour 500 dollars de 400 acres situées dans le Crawford County, à 200 lieues de Pittsbourg, près de la ville actuelle de Bucyrus, était terminé le 26 octobre; mais, comme l'acte requérait la signature du Président, Lenau fut obligé de prolonger son séjour au delà de ses intentions. Il retourna donc à Economy, où se passa la plus grande partie de son temps, environ quatre mois, dans l'hôtel que la colonie avait aménagé pour les étrangers. La maladie, d'ailleurs, le retint longtemps dans sa chambre. Il avait gagné dans des courses à travers la forêt glacée, dans des visites à sa terre, des douleurs rhumatismales qui le condamnèrent à la réclusion. On ne devra pas oublier cette rencontre de circonstances fâcheuses et la rigueur de la saison pour s'expliquer les jugements excessifs de Lenau sur l'Amérique. Les colons, de leur côté, ne voyaient pas sans surprise cet étranger, toujours élégamment vêtu, qui s'isolait d'eux, ne comprenait pas leur langue et paraissait si peu fait pour la vie de *farmer;* mais leurs témoignages demandent à être accueillis avec réserve.

Le contrat d'acquisition ayant été pourvu des légalisations régulières, Lenau se prépara au départ, si ardemment désiré. Il établit sur sa terre pour une durée de huit ans un des émigrants arrivés avec lui, un charpentier de Lauffen, L. Häberle, qui recevait un fonds d'exploitation de 600 dollars, devait défricher par an une surface déterminée du domaine et acquitter un fermage total de 800 dollars. Ces intérêts une fois réglés, il quitta Economy le 15 mars 1833, prit la route du Niagara, s'arrêta pour observer longuement les chutes, aperçut à Goats Island quelques Peaux-Rouges débitant aux voyageurs la pacotille des souvenirs, fit sur le canal Érié dans un coche d'eau le parcours de Buffalo à Albany, descendit la

vallée de l'Hudson sur un vapeur et arriva à New York vers le 15 avril. Il le quittait à la fin de ce mois et six semaines plus tard débarquait à Brême.

L'épilogue du voyage ne nous retiendra pas longtemps. Lenau, dans les premiers mois qui suivirent le retour, laisse surtout percer les déceptions qu'il venait d'éprouver et qui se traduisaient par des expressions assez brutales. Kerner, avec son goût de la mystification, s'était amusé à parodier ce désenchantement, en racontant à ses amis que le poète lui était arrivé exténué, dépourvu d'argent, de vêtements et de linge, atteint même d'un mal étrange qu'il baptisait du nom de « rogne navale ». Dans la suite, Lenau évitait de rappeler les déboires de son aventure. Sa correspondance est à peu près muette sur le voyage même ; il y a seulement d'assez fréquentes allusions aux maladies qu'il avait essuyées alors, le scorbut pendant la traversée, et les rhumatismes dans l'hiver à Economy. Cependant en mai 1835 il s'est rencontré à Vienne avec son ami Grün, et on est surpris de les voir agiter à nouveau le projet d'émigrer en Amérique. C'est Grün qui semblait alors plus sérieusement que Lenau disposé à le réaliser. Il était prêt à vendre tous ses biens, si son ami se décidait à l'accompagner ; il lui demandait seulement, quand il aurait arrêté sa décision, de lui donner un délai d'un an pour prendre toutes ses mesures. Sur ce projet, pour lequel Lenau demandait le secret à sa correspondante, Émilie Reinbeck, il n'est jamais revenu, et le ton dont il communique la nouvelle laisse entendre qu'il avait fait bien des objections à la proposition de Grün. Dans une autre correspondance, le recueil des lettres à Sophie Lœwenthal, reparaît encore l'idée d'un nouveau voyage, mais ici provoquée par des circonstances bien différentes. Dans une de ces crises orageuses qui traversèrent souvent sa passion, il avait menacé son amie de se séparer d'elle à jamais, de s'expatrier de nouveau : « Je ne plaisantais pas en parlant de l'Amérique. J'y partirais vraiment, pour aller finir, grondeur et solitaire, dans mon coin de forêt le pauvre reste de mon existence... Je ne laisserais de ma vie imprimer guère autre chose que des chants pour te châtier. » Malgré le ton solennel, la menace n'était qu'une boutade. Elle avait échappé à Lenau, comme ce souhait que nous rapporte

dans son journal, à la date du 17 mars 1878, Max Lœwenthal[1] : le poète regrettait de n'avoir pas écouté son ancienne vocation de forestier : « Ah ! si j'avais seulement ici ma forêt vierge ! »

En fait, ces regrets ou ces velléités sont assez démentis par le peu de soin que Lenau a pris de ses intérêts matériels en Amérique. Il avait quitté New York en chargeant un négociant de Brême, von Post, de veiller au sort de son petit domaine. Le 16 avril 1837, un brave émigrant souabe, Philippe Huber, en qui il avait trouvé un fidèle serviteur, l'avertit de la gestion malhonnête du fermier Häberle et de l'abandon dans lequel se trouvait sa terre dès la fin de 1834, bien que la valeur en eût déjà augmenté par la culture environnante. Une nouvelle lettre de Ph. Huber du 24 janvier 1840 l'informait qu'un étranger s'était emparé de sa propriété ; il réclamait une procuration pour éloigner l'intrus, en se proposant lui-même comme nouveau fermier. La réponse de Lenau arriva trop tard. Ph. Huber venait d'être tué dans un accident de mine à Wheeling. La mort de ce brave compagnon acheva de lui ôter le goût de sa possession lointaine. Von Post était mort au début de 1840 et son rôle de mandataire était passé à un M. Oelrich, de New York. Lenau, tout en reconnaissant l'utilité d'aller régler sur place ses intérêts, recula devant un nouveau voyage « au pays des sacs d'argent sans cœur ». Il négligea de payer les taxes auxquelles il était assujetti. Le domaine fut vendu par voie judiciaire et passa aux mains d'émigrants suisses qui devaient le faire prospérer. Pendant la folie du poète dans l'asile de Winnenthal, ses parents et ses amis se préoccupèrent de sauver quelque épave de ce naufrage. La bonne foi des acquéreurs permit un arrangement à l'amiable ; ils versèrent aux héritiers de Lenau le capital engagé dans l'affaire et les intérêts jusqu'à la mort du poète.

*
* *

Le séjour sur le continent américain avait duré un peu moins de sept mois. Il avait été surtout rempli de déceptions et les jugements que Lenau en porte offrent la trace de sa

1. Journal inédit publié par M. Bischoff à la suite de son étude, *N. Lenaus Lyrik*. Berlin, 1920.

mauvaise humeur. Ses lettres, d'ailleurs, ont été alors assez rares; nous n'en avons pas une seule pour tout cet hiver 1832-1834. Qu'il ait jugé le climat avec prévention, dans la saison où il l'a connu et souffrant de la maladie, on ne saurait s'en étonner. Que la nature américaine lui ait déplu paraît plus surprenant. M. Mulfinger l'a justement remarqué, Lenau ne savait se plaire qu'à un paysage violent, heurté, chaotique, comme il le rencontrait dans les Alpes de son pays; il était bien moins touché d'une nature simplement riante et douce, telle qu'il la trouvait à Economy, devenu plus tard dans la région une villégiature à la mode.

On a été bien plus choqué des jugements de Lenau sur les Américains : les critiques d'outre-mer les qualifient d'enfantins. Ils sont pour le moins des plus superficiels. Lenau n'a vu des Américains qu'un aspect bassement utilitaire, il les estime vulgaires, grossiers, dépourvus de tout esprit de sociabilité, simplement occupés à gagner de l'argent. Que quelques exemplaires assez mêlés de l'émigration aient pu lui suggérer de ces réflexions sans nuances, que les mœurs rudes des défricheurs de l'Ohio l'aient rebuté, on peut passer condamnation; mais qu'après avoir traversé des villes déjà vigoureuses et pleines de promesses d'avenir, comme Baltimore, Pittsbourg et New York, ou des stations gracieuses telles que Bedford, il n'ait pas pressenti les qualités de solidité et de hardiesse qui caractérisaient ces premiers pionniers d'une jeune civilisation, il y a de quoi s'en étonner. Quel exemple différent devait donner un de ces Wurtembergeois qui avaient précédé Lenau dans la région même qu'il venait de traverser, sans avoir appris à la pénétrer! Mais Friedrich List était un homme d'action qui rapporta en Europe les leçons d'énergie et d'initiative puisées en Amérique. Si l'on veut même se renfermer dans le domaine littéraire, on ne peut s'empêcher de penser à un autre prédécesseur de Lenau en Amérique, à Sealsfield-Postl. Avec quelle largeur de vue et quel sens des réalités il a su présenter à ses compatriotes un tableau fidèle, bien qu'idéalisé, de la civilisation américaine! Mais il est trop facile d'accabler Lenau sous ces comparaisons et il est plus juste de chercher l'origine de ses erreurs.

Lenau a partagé les préjugés qu'on avait de son temps sur

l'Amérique. Il en avait avant son départ et il a gardé dans son contact avec le pays la conception que s'en étaient faite ses contemporains. Idéalisation excessive que des libéraux « las de l'Europe » avaient nourrie dans leur lutte contre un pouvoir malveillant et tyrannique, puis découragement brusque devant la révélation des premières réalités et dénigrement outré pour le pays qui n'avait pas répondu à leurs rêves : telle a été pour lui aussi sa double attitude à l'égard de l'Amérique. Le livre de Kürnberger, *der Amerikamüde* (1855), traduit de la façon la plus saisissante cet enthousiasme irraisonné et cette palinodie injuste. Il n'est pas inutile de s'y arrêter un moment[1].

Kürnberger n'a jamais visité l'Amérique : il y avait une certaine audace à oser porter un jugement sur une matière si vaste et si complexe sans aucun examen personnel pour le fonder. Sans doute, sur la question de l'émigration et de la colonisation en Amérique il ne manquait pas d'une littérature abondante, dont l'auteur s'est adroitement servi, et une enquête sur les sources du roman fournirait une étude fructueuse. A défaut d'observation personnelle, ce fut un trait d'habileté que de choisir comme héros un voyageur authentique et qui était, en outre, une personnalité illustre, le plus grand poète lyrique de l'Autriche. Kürnberger l'a présenté de telle façon que l'identification soit facile, et néanmoins il s'est écarté suffisamment de son modèle pour se réserver une entière liberté et élargir le cadre de son observation. Il a déguisé sous un pseudonyme, Moorfeld, le pseudonyme de Lenau, mais il lui a conservé son prénom de Nicolas ; il lui a laissé son titre de baron, quoiqu'il n'en fasse pas parade ; il a souvent souligné son origine hongroise et les traits magyares de sa physionomie, les yeux noirs ardents et la moustache drue. De Lenau, Moorfeld a gardé aussi la virtuosité sur le violon, il enchante les Américains avec les mélodies de la puszta ou des airs populaires de Styrie. La ressemblance morale n'est pas moins évidente. Moorfeld, comme Lenau, est poète et comme lui en proie à une profonde mélancolie. On dirait que Kürnberger a voulu essayer une explication psychologique du caractère de Lenau, quand il nous présente son Moorfeld entretenant et

1. Voir l'étude de M. Castle dans le *Grillparzer Jahrbuch* de 1902, *Lenau und Kürnberger*, p. 15-42.

nourrissant sa douleur et affaiblissant de plus en plus la force de résistance qu'il devrait lui opposer. Son héros en vient à se perdre dans des raffinements d'analyse qui lui font concevoir le malheur comme un être réel, un méchant démon acharné à sa perte. Le passage est un souvenir précis de la lettre de Lenau à Karl Mayer, non datée, mais précédant de peu le départ pour l'Amérique. Dans le plan du voyage de son héros, Kürnberger a suivi aussi assez bien l'itinéraire de Lenau. Il a choisi exactement la date de 1832, mais il le fait aborder à New York au lieu de Baltimore. Après le séjour de New York, il l'accompagne à Philadelphie, que Lenau n'a pas traversé, à Pittsbourg et à New Lisbon, où il fait l'achat de sa terre; les stations chez les Harmonistes d'Economy ne sont pas mentionnées. Il le montre dans son apprentissage de la vie de colon, ici avec une entière liberté d'imagination, de même que le retour à New York est mêlé d'épisodes fortement romanesques qu'il est impossible d'accorder avec le caractère de Lenau et que la nature épisodique de son séjour n'autorisait d'ailleurs pas.

Mais c'est surtout dans le rapprochement de leurs jugements sur l'Amérique que la parenté entre Lenau et son double apparaît nettement. Comme Moorfeld, Lenau est déçu par le spectacle de la nature américaine. La forêt vierge, sans chants ni parfums, l'a laissé froid; il ne reconnaît pas dans ses chênes les arbres familiers d'Europe. Le dessin des vallons et des collines est sans relief et sans originalité. Le cours gracieux de l'Ohio, que les premiers colons français avaient appelé la Belle-Rivière, ne lui a paru mériter aucun éloge; ni sa poésie, ni sa correspondance ne le mentionnent. Les orages qu'il a entendus dans les monts Alleghanys manquent pour lui de majesté. Toute la nature paraît frappée de cette dégénérescence qu'il a vu signalée dans Buffon. Les reproches que Lenau adresse aux Américains se retrouvent aussi chez Moorfeld : l'âpreté au gain, l'utilitarisme étroit, le dédain des convenances sociales, le peu de sens de l'art et d'un milieu harmonieux. Seulement nous n'avons de Lenau qu'une esquisse rapide dans de rares lettres et un petit tableau de genre dans une pièce unique, tandis que la satire aiguisée et cruelle de la société américaine se développe avec autrement de richesse

dans les épisodes imaginés par Kürnberger. Lorsque Lenau aborde la politique, il émet des appréciations dont on relèverait l'équivalent dans le roman. Moorfeld rencontre avec antipathie l'ancien Président Monroe, à qui il ne pardonne pas ses expulsions d'Indiens; Lenau, qui n'ignorait pas les dispositions peu bienveillantes du Président actuel Jackson pour ces mêmes Indiens, a écrit deux pièces pour stigmatiser l'injustice des blancs envers les indigènes. Une question plus grave, celle de l'avenir de la banque d'État, divisait les esprits au moment où Lenau connut l'Amérique. Influencé sans doute par ses nouveaux amis de Pittsbourg, il se range parmi les adversaires du Président, qu'il traite d'esprit borné pour son hostilité à l'égard des banques particulières. Kürnberger met aussi aux prises dans la question des banques partisans et adversaires de Jackson, pour conclure que la victime finale des spéculateurs est le malheureux émigrant. Il touche ainsi une fois de plus à la question irritante des rapports des citoyens américains avec les immigrés, qui est le sujet même de son livre.

Sur ce grave débat le poète et le romancier se rapprochent. Lenau plaint les émigrés qui deviennent la proie facile de l'égoïsme américain, il déplore qu'ils perdent dans le Nouveau Monde leur fierté et leur orgueil national. Kürnberger, de son côté, ne se lasse pas de développer le thème de la rivalité des natifs et des immigrés, qui en vient parfois au combat des rues, au *riot*. Mais là où Lenau n'exprimait qu'une opinion personnelle, Kürnberger défend une thèse. Il a tenu à faire de son Moorfeld le représentant d'une civilisation qu'il oppose à la civilisation américaine, parce qu'elle est plus ancienne, plus riche et plus profonde. C'était le rêve de plusieurs libéraux d'Allemagne passés en Amérique d'y constituer comme un noyau d'une culture supérieure qui aurait été l'influence la plus féconde pour le Nouveau Monde, s'il avait su en apprécier le bienfait, pensaient-ils. Le romancier s'irrite de l'opposition que ces espérances ont rencontrée sur le sol américain ; au lieu d'accueillir avec joie ces recrues, on les a enviées, exploitées et bassement persécutées. Cette opposition sourde entre le génie large et libéral de l'Allemagne et l'étroitesse d'esprit et l'hypocrisie de l'Amérique est comme

le leit-motiv du roman. De là l'ironie malveillante avec laquelle sont représentés les purs Américains, les natifs, ou les immigrés qui, infidèles à leur ancien idéal, sont passés dans leur camp. « L'Amérique est un préjugé » dont Dieu ne nous ferait pas payer trop cher la guérison par le fléau d'une peste; seulement il paraît incurable, et quand Moorfeld s'éloigne pour toujours de New York, où fument les ruines du quartier de *Klein-Deutschland* incendié dans une émeute, des émigrants dont le bateau croise le sien saluent naïvement cette noire nuée, signe des luttes et des amertumes qui les attendent, du cri de « Vive la libre Amérique! ». C'est le dernier mot du roman.

Quelque âpreté que Kürnberger ait mise dans son tableau de l'Amérique et si fortement qu'il ait romancé l'aventure de Lenau, il en a cependant conservé assez de traits et n'a pas trop déformé la physionomie du poète pour autoriser le rapprochement du voyageur véritable avec le héros fictif. Où a-t-il puisé ses connaissances? On ne peut penser aux biographies de Schurz, de Grün, de Frankl, aux souvenirs d'Emma Niendorf, qui ne parurent qu'en 1855, à la même date que *der Amerikamüde*. Le petit volume de Karl Mayer avait été publié en 1835, mais, si précieux qu'il fût pour le romancier, nous rencontrons chez lui des détails qu'on ne peut expliquer que par une information plus directe. Où Kürnberger a-t-il pris le nom de Häberle, le charpentier wurtembergeois que Lenau choisit pour fermier et que Schurz et Grün ne désignent que par une initiale? Rapp, le chef des Harmonistes d'Economy, est nommé aussi, mais, il est vrai, comme Häberle, dans un autre rôle. Il y a mieux encore. Un des Allemands que connut Lenau à Pittsbourg et dont le nom a été livré par l'étude de M. Mulfinger pour la première fois, sauf erreur, Bonnhorst, se trouve dans Kürnberger sous la forme déguisée d'Anhorst, et c'est dans les deux cas un ancien officier prussien, mélomane comme Moorfeld-Lenau. Sans doute, la relation de voyage du prince Maximilien de Wied (Coblentz, 1830) lui a livré le nom de Rapp, et il y a trouvé aussi von Bonnhorst cité à côté de Volz parmi les notables de Pittsbourg. Mais comment a-t-il pu mêler si étonnamment la vérité à la fiction? D'où lui sont venues des indications si précises malgré leurs travestissements? Il est difficile d'admettre, à cause de la différence des

âges, une communication directe entre lui et Lenau ; mais que l'auteur de *der Amerikamüde* ait reçu des confidences d'amis du poète très informés, il semble difficile de le contester.

*
* *

Quand Lenau avait commencé de nourrir son projet d'émigration, il avait la conviction que sa poésie retirerait de ce voyage lointain le gain le plus précieux. Il convient donc d'examiner si les poésies composées au cours des deux traversées ou pendant le séjour sur le continent américain reflètent une transformation de son talent et si, dans l'œuvre postérieure, cette aventure a laissé quelque trace profonde. C'est ce qui, dans tout le voyage en Amérique, doit en fin de compte le plus nous intéresser.

Avant même de s'embarquer sur le Rhin, une pièce écrite sans doute en février ou mars 1832, *der Maskenball*, nous révèle l'enthousiasme qui le remplit pour son voyage, aux préparatifs duquel il se donnait alors tout entier. Le morceau appartient au groupe des nombreuses poésies inspirées par la Pologne. Après la foule des masques divers, voici une jeune fille vêtue en Polonia, personnifiant le malheureux pays qui ne fut jamais plus sympathique à Lenau qu'à ce moment ; après elle le poète salue des matelots, dont la troupe joyeuse représente pour lui comme l'équipage qui va le porter aux rives de l'Amérique. Et un brillant finale évoque dans les vers où transparaît la prose de Duden la féerie de la forêt vierge, embaumée de lianes fleuries, illuminée de lucioles dansantes. Lenau unissait justement dans un même passage les regrets patriotiques pour la Pologne avec ses aspirations libérales pour l'Amérique. La poésie des adieux, *der Abschied*, est née des mêmes sentiments d'ardent libéralisme qu'on retrouve dans beaucoup de pièces écrites pendant le dernier séjour en Autriche. Le poète, en se séparant de son pays, salue dans la dernière strophe la nouvelle patrie, la véritable, la sienne désormais, le rivage « où vient se briser le flot de la tyrannie ».

Les poésies composées en Amérique même ou pendant le voyage qui l'y conduisit ne s'inspirent pas, si l'on met à part les marines, du nouveau milieu où vivait maintenant le poète. Au contraire, les pièces que nous pouvons rapporter sûrement

au séjour américain sont étrangères à l'Amérique. Le poème assez considérable des *Marionetten*, commencé déjà à Heidelberg et dont le premier chant, *der Gang zu dem Eremiten*, avait seulement été écrit, a été vraisemblablement terminé pendant les longs loisirs de la traversée. C'est une des œuvres les plus désespérées qui soient nées de la mélancolie profonde dont souffrait alors le poète, et où il expose l'insensibilité et la cruauté de la nature; mais le cadre est ici le décor sombre et heurté des Alpes autrichiennes. Les mêmes idées et aussi les anciens paysages familiers se retrouvent dans les pièces écrites pendant la réclusion forcée à Economy : *die Rose der Erinnerung*, *die Heidelberger Ruine*, *der Postillon*, *die Sennin*, *die schöne Sennin*, *Warnung und Wunsch*, *Waldestrost*, *An einen Baum*. Que le poète si peu sympathique à la nature qui l'entourait évoquât des visions plus intimes, que, privé de la chaude affection à laquelle il avait été habitué, il en réveillât le souvenir, il s'est volontairement fermé aux impressions du dehors pour se concentrer encore plus en lui-même. C'est ainsi qu'il semble à présent avoir conçu son voyage : il lui offre le bienfait d'une solitude absolue, d'un retour sur lui-même, d'un examen de son moi le plus intime, qu'il n'aurait nulle part pu faire avec un recueillement plus complet. Il va jusqu'à évoquer la figure biblique de l'apôtre pour montrer l'amère satisfaction que peut apporter à l'homme l'isolement du désert : « Je ne sais pas pourquoi j'avais toujours un tel désir impatient de l'Amérique. Mais si, je le sais. Saint Jean a baptisé dans le désert. Moi aussi, le désert m'a attiré et il est véritablement tombé au fond de mon être quelque chose comme un baptême; peut-être lui devrai-je ma guérison, ma vie future me le dira. Dans cette grande et longue solitude, sans un ami, sans la Nature, sans aucune espèce de joie, j'étais bien forcé de rentrer en silence en moi-même et de prendre plus d'une résolution salutaire pour les jours qui me restent. Comme école de renoncement l'Amérique est vraiment à recommander[1] ». De ce repliement sur lui-même est sortie une poésie exprimant la même tristesse poignante que dans les morceaux antérieurs, mais avec plus d'intensité encore. Nulle pièce ne traduit avec autant de force le désir de l'anéan-

1. Lenau à Émilie Reinbeck, 5 mars 1833.

tissement que celle d'*Ahasver, der ewige Jude*. On a voulu y reconnaître le personnage du poète lui-même, toujours errant et aspirant toujours vainement à la mort. D'après une anecdote paraissant fondée, il aurait été un jour dans une de ses promenades solitaires découvert à demi mort de froid, heureusement tiré de danger et ramené à Economy; revenu à lui, il aurait exprimé des regrets que le dévouement de ses hôtes l'eût rappelé à la vie. Ahasver bénit de même le jeune pâtre qu'une mort prématurée a sauvé de la douleur de vivre. Mais à cette scène aussi Lenau a voulu donner le cadre d'un paysage familier : il l'a placée dans la lande hongroise.

Les pièces qui, au contraire, retracent avec des traits relativement fidèles les impressions reçues en Amérique ont été composées soit pendant le voyage du retour, soit assez longtemps après : *der Urwald* et *das Blockhaus* n'ont été imprimés pour la première fois qu'en 1836 et 1838. Toutes deux se rapportent aux courses faites dans le voinage d'Economy ou vers sa terre du Crawford County. La première ramasse dans un début célèbre, trop souvent cité pour être rappelé ici, le jugement d'ensemble de Lenau sur l'Amérique, « le pays rempli d'illusions chimériques ». Il y appelle franchement l'émigration européenne une erreur fatale, la séduction d'un mirage qui s'expie par des regrets et des souffrances sans fin. Le poète évoque ensuite, mais sans beaucoup de précision, la forêt vierge américaine. Schurz estimait que ce tableau rappelait aussi bien une forêt séculaire qu'avec son beau-frère il avait traversée sur le Schneeberg dans une excursion de l'été 1827. Quant au thème qui fait le fond de ces vers, par la peinture de la mort lente de la forêt, de la lutte entre la poussée de la vie et les forces de destruction, la pièce s'apparente aux poésies nées en Amérique, mais conçues dans le cadre des souvenirs d'Europe et qui répètent toutes la même nostalgie de l'anéantissement final. Dans *der Urwald*, comme dans les morceaux qui l'ont précédé, reviennent avec une âpreté encore plus amère les mêmes réflexions sur la fragilité du monde extérieur, la froide impassibilité de la nature, la vanité de nos efforts à rechercher une explication satisfaisante pour la destinée de l'homme. On pressent déjà les doutes inquiets de Faust.

Lenau s'est plus dépris de lui-même dans la seconde pièce, *das Blockhaus*. C'est celle qui, avec l'introduction de la pré-

cédente, illustre le mieux, à côté de ses lettres, son désenchantement sur le sol de la libre Amérique, son antipathie pour la froideur et l'égoïsme des Américains. Mais l'amertume qui marque le début de *der Urwald* manque ici et on n'y retrouve même pas les exagérations de la correspondance. *Das Blockhaus* décrit une course l'hiver à travers la forêt vierge, peut-être une visite à la ferme du poète, avec un arrêt dans quelque hôtellerie primitive de ces solitudes. L'accueil réservé qu'il reçoit dans ce gîte de hasard, l'esprit positif de l'hôte et des siens sont décrits non sans un certain humour. C'est une scène vécue de l'émigration.

Cette pièce du *Blockhaus* est aussi intéressante en ce qu'elle nous découvre un peu du travail de composition de Lenau. Je m'y arrête, au risque de m'engager dans une digression, et avec l'excuse d'apporter quelques détails inédits. Dans les manuscrits dont j'ai eu autrefois communication à Vienne, grâce à l'obligeance de M. Joseph Schurz, le neveu du poète, il s'est trouvé justement une esquisse de cette poésie. A la fin, au lieu des vers :

> Traurig war mir da und finster zu Mut,
> Scheiter und Scheiter warf ich in die Glut;

on lit :

> Ins helle Feuer warf ich Scheit um Scheit,
> Bevor der Schlaf mich übermannte...

Le poète suit alors une réflexion qui l'entraîne loin de son sujet et il ajoute d'une écriture hâtée, allongée : « Wenn uns der Schlaf besiegt, sind wir verloren. Wer weiss wohin der Sturm der Phantasie ihn verschlägt. Leise stosst des Schlafes Schiff vom Lebensstrande und trägt uns fort, vielleicht ins unwillkommene Land mit unseren Feinden zusammen. Gefühl beim Schlafengehen wie beim Abreisen. Wir werden durch den Traum mit Feinden zusammengebracht, an denen gerne wir vorüberdenken, um tiefer nicht den Dorn ins Herz zu senken ». Un autre passage des mêmes feuilles d'où est tirée cette note donne les indications suivantes : « Beim Feuertod des Holzes sitz ich vergnügt, und blickend in die Flamme denke ich nach, vielleicht bin ich selbst so ein brennendes Scheit, an dem ein höherer Geist sitzt und denkt ». Ces

quelques lignes ont fourni les dix vers qui sont devenus la conclusion actuelle de la pièce du *Blockhaus*[1]. Elle s'accorde assez mal avec le thème immédiatement précédent et où le poète semblait devoir aborder le motif de la lutte pour la liberté. La fantaisie philosophique qu'il a choisie pour terminer n'est guère moins en rapport avec la pièce que celle qu'il paraît d'abord avoir envisagée. Mais cette idée poétique qu'il avait eue alors sur l'impuissance où nous jette le sommeil n'a pas été perdue. Il l'a reprise deux ans plus tard et nous la retrouvons dans la poésie *Schlaflose Nacht*[2], qui suit de très près le premier canevas et renferme presque textuellement deux vers de l'improvisation primitive par quoi s'était terminé *das Blockhaus*. Si l'on doit tirer une conclusion de ces petites recherches, c'est qu'elles nous montrent une fois de plus avec quelle facilité Lenau s'échappe d'un milieu étranger pour s'abandonner au mouvement intérieur de la pensée et retrouver le terrain ordinaire de sa méditation.

S'il n'y avait pas dans la peinture du *Blockhaus* de sympathie marquée pour ses hôtes américains, du moins l'injustice en était-elle absente. On peut, au contraire, trouver une véritable prévention dans les pièces où Lenau rappelle le sort que l'Amérique a fait subir aux Indiens, en reprenant le procès de l'éviction des indigènes par une civilisation supérieure.

1. « Diese Stämme verbrennen hier am Herde,
Auf ein kurzes Stündlein mich warm zu halten,
Der ich bald doch werde müssen erkalten,
Der ich selber zu Asche sinken werde,
Gibt es vielleicht gar keine Einsamkeit?
Bin ich selber nur ein verbrennend Scheit?
Und wie ich mich wärme am Eichenstamme,
Wärmt sich vielleicht ein unsichtbarer Gast
Heimlich an meiner zehrenden Lebensflamme,
Schürend und fachend meine Gedankenhast? »

2. « Trägt aber uns der Schlaf mit weicher Hand
Ins Zauberboot, das heimlich stosst vom Strand,
Und lenkt das Boot im weiten Ozean
Der Traum herum, ein trunkner Steuermann,
So sind wir nicht allein, denn bald gesellen
Die Launen uns der unbeherrschten Wellen
Mit Menschen mancherlei, vielleicht mit solchen,
Die feindlich unser Innres tief verletzt,
Bei deren Anblick sich das Herz entsetzt,
Getroffen von des Hasses kalten Dolchen;
An denen gerne wir vorüberdenken,
Um tiefer nicht den Dolch ins Herz zu senken. »

Dans toute sa poésie, où il n'y a rien que de spontané et de jailli d'une émotion sincère, ce sont peut-être les seules pages qu'on ait pu qualifier d'artificielles. *Der Indianerzug* et *die drei Indianer* ne sont pas sortis d'une observation directe, mais d'un retour romantique de son imagination vers un passé déjà lointain et entièrement aboli. On peut alléguer néanmoins que la manière forte que le Président Jackson apportait alors à traiter la question indienne ait pu justifier ce réveil de sentimentalité dans le poète. Sans doute, les indigènes lui sont-ils aussi apparus comme des frères de ces nomades de son pays à qui il garda toujours une vive sympathie, les tziganes de la lande hongroise. D'autre part, songeant aux droits dont les avait lésés un vainqueur mieux armé et implacable, il les associait dans son esprit aux malheureux Polonais, exilés eux aussi. On ne saurait donc voir dans ces pièces seulement des déclamations à froid ; il est plus juste de les considérer comme un souvenir attardé de revendications romantiques, ressuscité par la tendresse ordinaire à Lenau pour toutes les natures primitives et comme en marge de la société.

C'est aux bords du Niagara que Lenau vit ces Peaux-Rouges si noblement idéalisés. Le spectacle grandiose des cataractes ne lui inspira, mais seulement en 1834, que deux petites pièces, *Verschiedene Deutung* et *Niagara*, dont les critiques américains se sont plu à souligner la justesse d'observation, Ici encore Lenau a surtout retenu de cette vision le symbole qu'elle suggère. Cette double interprétation du grand fleuve près de sa chute est tour à tour politique et philosophique. Devant la cataracte même, le fracas est trop violent pour être perçu, mais dans l'éloignement nous en sentons l'annonce ; le prophète pressent, lui aussi, de loin le murmure de l'avenir. Le second symbole lui a été suggéré par une lecture de Schubert, ce philosophe que Kerner l'engageait à méditer et dont il s'est si souvent pénétré : « Wie das Eis des Hochgebirges, worin ein krystallener Gesamtleib, wenn die Wärme des Sommers darüber hauchet in einzelnen Tropfen sich teilt, welche jeder das Bild der Sonne, an sich spiegelnd dahin rinnen und dorthin, so gehet aus der erschlossenen Einheit die Vielheit und Mannigfaltigkeit des Seyns hervor[1]. » La

1. Schubert, *Geschichte der Seele*. Stuttgart, 1830.

comparaison banale qu'emploie Schubert pour démontrer une abstraction philosophique, Lenau la rajeunit en se reportant au spectacle que lui offrit la chute du Niagara.

Si l'on fait la somme des poésies inspirées directement par le séjour en Amérique ou nées des souvenirs que le poète en avait gardés, on ne peut prétendre qu'elles soient considérables (M. Mulfinger, à la fin de son étude, en a trop grossi le nombre), ni même qu'elles aient beaucoup modifié la nature du talent de Lenau. Il y a eu cependant un élément nouveau apporté par le voyage et qui a enrichi visiblement la manière du poète. Lenau l'a senti le premier et y a souvent insisté. Il s'était jusqu'ici reconnu deux maîtres supérieurs d'inspiration, la musique de Beethoven et le spectacle des Alpes autrichiennes; il en admet à présent un troisième, l'Océan. Les longues semaines de communion intime où il a vécu avec la mer ont laissé dans son âme une profonde impression. On peut bien dire qu'après Heine il a véritablement introduit la mer dans la poésie allemande. Elle a même peut-être pénétré sa pensée plus intimement que celle de Heine. Il n'a pas dans son œuvre un cycle aussi brillant qui puisse se comparer pour la diversité et la richesse des motifs et de l'exécution avec celui de la *Nordsee*, mais il y a eu constamment dans le fond mystérieux où s'est nourri son inspiration une persistance indéniable de ces impressions. Elle se retrouve en bien des pièces longtemps après le voyage. Celles qui en furent directement inspirées frappèrent davantage ses lecteurs. Il faut d'abord rappeler l'ensemble des morceaux nés soit pendant la traversée de 1832, soit pendant le voyage du retour et qui ont fourni les groupes des *Atlantica* et des *Reiseblätter*. Tous les moments divers de la journée sur la mer, les jeux de lumière qui les accompagnent, surtout la sensation accablante de découragement que fait peser sur le voyageur l'immensité de l'Océan, les bruits du vent dans la tempête, l'allure du navire, tout a été saisi et noté avec la plus grande justesse d'expression. Lenau n'a pas éprouvé moins d'attrait pour tout ce que la mer cache de mystérieux dans ses profondeurs. Nous ne sommes pas peu surpris de l'entendre parler des ondines, tenir pour vrais des contes de matelots et renvoyer gravement ses amis à des autorités comme Schubert pour établir l'existence des sirènes : il n'avait pas impunément fréquenté Kerner, qui

vivait depuis si longtemps dans la familiarité des esprits...

Cette facilité à accepter les créations de l'imagination populaire est un autre aspect d'une disposition d'esprit qui lui fait involontairement sentir les forces élémentaires comme des êtres vivants, en leur prêtant les formes ordinaires de l'anthropomorphisme des civilations naissantes. Je signalais plus haut, à propos du *Blockhaus*, les traces que les manuscrits nous révèlent du premier travail de sa pensée. Voici encore, pour la poésie de *Sturmesmythe*, comme une esquisse primitive que nous offrent ses carnets. A côté de réflexions notées peut-être pendant la traversée, telles que « das Schiff lag in der Meeresstille wie eine Todtentruhe im weiten Gruftgewölbe », ou encore « das Schiff warzelt in der Meeresstille », on lit ce passage : « Das Meer ist still wie todt (quelques mots illisibles) steigen abends Wolken auf, schauen erschrocken aufs Bett der See und leuchten darauf herunter mit ihren Blitzen und fragen ob ihre alte Mutter die See todt sei. » La courte note contient en germe l'essentiel du brillant développement des cinq strophes de la poésie définitive. On peut regarder celle-ci comme le type le plus caractéristique de cette reconstitution spontanée des anciennes mythologies, mais dans le détail de bien d'autres morceaux on surprend sur le vif ce travail inconscient du poète, animant et recréant les forces aveugles de la nature. Lenau ne fut pas peu flatté quand des érudits lui signalèrent la parenté de ces créations avec les figures sorties des visions de primitifs, et il reconnaissait avec raison, malgré la différence dans les ressources de l'expression, l'analogie dans les démarches d'une pensée ébranlée de la même manière. Est-il excessif d'attribuer au voyage en Amérique ce trait particulier de la poésie de Lenau? S'il ne manque pas tout à fait, il n'était encore qu'à peine indiqué dans le premier volume qui allait quitter les presses de Cotta quand le poète s'embarquait à Amsterdam. Il apparaît, au contraire, plus ou moins marqué dans les recueils suivants. La familiarité de la mer a donné à sa poésie une puissance de résonance qu'elle n'aurait pas eue sans ce long voyage. Les images, les descriptions brillantes, les tableaux originaux qu'il en attendait ne sont pas venus, et ils ne pouvaient lui venir, car Lenau répugnait à la description pure, dont se contentaient les autres poètes autrichiens. Mais il y a eu à la place une largeur

de ton, une puissance d'émotion et aussi une traduction symboliste plus pénétrante des phénomènes naturels; ces qualités nouvelles ou plus intenses étaient nées d'un contact continu avec la mer. Même dans sa prose, dans les lettres passionnées adressées à Sophie, le souvenir de la mer est resté vivant par cent allusions.

Et ce n'est pas seulement la poésie proprement lyrique qui a ressenti cette influence, elle s'est étendue aussi aux compositions plus vastes, et, entre toutes, au *Faust*. Nous sommes assez mal renseignés sur la genèse des diverses scènes du poème et nous ignorons tout de la période, sans doute assez longue, de gestation qui en a précédé la rédaction. Il est cependant permis de penser que le voyage en Amérique lui est resté moins étranger qu'on ne l'a dit. C'est au moment où Lenau pressait ses derniers préparatifs que Gœthe était mort, quelques mois après la publication de la seconde partie de son grand poème philosophique. Pourquoi l'idée d'écrire un *Faust* n'aurait-elle pas déjà alors germé dans son esprit? Les pièces qui, chez lui, posent le problème de la connaissance, qui opposent le sceptique au croyant, ne sont pas rares dans la période autrichienne. A Stuttgart et à Heidelberg il avait encore approfondi le dilemme philosophique, il avait discuté avec Kerner et avec Karl Mayer, cherché tour à tour dans la mystique et dans l'intellectualisme le plus rigoureux, dans Suso et dans Spinoza, des explications plausibles. Le long morceau qui l'occupe pendant la traversée, le chant épique des *Marionetten*, s'il se complaît trop dans un romantisme hoffmannesque, a un début et une conclusion philosophiques. Les passages essentiels de *der Urwald* et *das Blockhaus* semblent des fragments extraits de *Faust*, et il ne serait pas difficile de découvrir la place où ils s'insèreraient naturellement dans le poème. L'anecdote que j'ai rappelée de l'évanouissement sur les bords de l'Ohio, romancée plus tard par M^me^ Zehnder-Weil dans sa nouvelle *Geläutert* (1891) se lit comme une aventure de son héros. D'autre part, si l'on songe aux nombreux épisodes marins du poème, *die Reise*, *der Traum*, *der Sturm*, *Görg*, on ne peut être assez surpris combien, au moment de la composition du plan et de la rédaction des scènes, Lenau a été sous l'impression de sa dernière aventure. Son Faust errant dans les solitudes des bois ou ballotté sur l'Océan à la

merci de la tempête, c'est Lenau s'égarant et philosophant dans la forêt vierge ou poursuivant ses songeries dans l'isolement du navire. Aucune preuve matérielle ne nous autorise à dire que le *Faust* fut conçu en Amérique, et certainement il n'y fut pas écrit. Mais l'hypothèse d'attribuer à ce séjour les idées essentielles du poème et les dernières aventures du héros n'a rien qui doive nous choquer; l'évidence nous force bien de rattacher au décor américain les pièces *der Urwald* et *das Blockhaus*, qui sont justement contemporaines de la rédaction du *Faust*.

A un autre point de vue encore l'Amérique a laissé sa trace dans le poème, mais ce second trait n'était pas aussi nouveau dans la poésie de Lenau; il la caractérise même à peu près à toutes les époques. C'est l'esprit frondeur en politique, se traduisant par des attaques ou des satires à l'adresse du régime autoritaire et tracassier de la Restauration. L'amour de la liberté n'était pas resté étranger à la détermination de Lenau quittant l'Europe pour l'Amérique. Il était fier de faire route vers un pays libre. Si là-bas cet enthousiasme se refroidit et pour des raisons assez étrangères, il est permis de penser que Lenau n'en conserva pas moins son ancien libéralisme. La pièce de *Protest*, datée de mars 1833, n'est pas un abandon de ses convictions, mais seulement une protestation contre les excès du libéralisme radical. Si le sujet de *Faust* l'a occupé en Amérique, la satire politique qu'il se proposait de joindre à ses discussions philosophiques a bien pu aussi solliciter son attention, en soulignant le contraste entre le régime républicain du nouveau monde et l'oppression du gouvernement de Metternich. D'après une tradition conservée dans la colonie des Harmonistes, Henrici, le lieutenant de Rapp, l'engageait à modérer sa verve satirique. La remarque surprend pour les pièces composées alors, elle paraîtrait naturelle si on la rapportait à des scènes comme *die Lektion* dans *Faust*.

On sait comment Lenau, à son retour en Europe, rompit peu à peu avec ses anciennes croyances philosophiques, éloignées d'ailleurs d'être bien assurées. L'amitié avec Martensen, l'historien du mysticisme, la fréquentation de Herbart, puis de Baader, l'amour de Sophie, d'autres influences encore le ramenèrent vers les croyances religieuses. Le *Savonarole*

affirme ce retour aux convictions spiritualistes; c'est l'œuvre où l'influence du voyage en Amérique paraît le plus atténuée ou même effacée. Au contraire, dans la dernière de ses grandes compositions, dans les *Albigeois*, on doit voir un retour aux idées libérales, que le voyage en Amérique, surtout quand il n'avait été encore qu'un projet et un ardent désir, avait renforcées dans Lenau. La belle lettre à son ami Duller (6 avril 1840), toute pleine du sérieux de sa tâche de poète libéral, marque bien le noble but qu'il s'est fixé en écrivant ses *Albigeois*. Elle rappelle aussi le passé et son enthousiasme de jadis pour la Pologne; on a le droit de penser que l'idéal de liberté qui l'entraîna vers l'Amérique était resté encore aussi vivace. Le sujet du poème, par la date des événements et le cadre adopté, ne rappelait rien qui renouât avec le voyage de sa jeunesse; mais la perspective qu'ouvre à la fin le poète, l'idée généreuse qui l'a conduit, cette foi dans un progrès historique indéfini et consolant, réalisé au prix de sacrifices et d'épreuves, ne lui permettaient pas d'ignorer que l'Amérique tenait aussi sa place dans cet affranchissement de l'humanité et qu'elle était aussi un exemple s'ajoutant à ceux qu'il énumérait dans le dernier chant de son poème.

En résumé, malgré beaucoup de déboires dont il n'était pas entièrement innocent, et quoiqu'il ait évité de parler souvent de son aventure, le voyage d'Amérique ne fut pas perdu pour Lenau. Il lui a dû, sans parler de quelques pièces originales, un enrichissement inattendu de la qualité de sa poésie et certainement les parties les plus neuves du plus intéressant de ses grands poèmes, du *Faust*. Il lui a dû aussi, mais inconsciemment sans doute, d'être ramené aux aspirations libérales de sa jeunesse, quand il fit choix du sujet de sa dernière œuvre.

L. Roustan.

LA

LITTÉRATURE FRANÇAISE

DANS LE SUD DES ÉTATS-UNIS

D'APRÈS LE « SOUTHERN LITERARY MESSENGER », 1834-1864

Fondé à Richmond en août 1824, le *Southern Literary Messenger* resta jusqu'à son dernier numéro, daté de juin 1864, le magazine le plus important de toute la région qui s'étend de Baltimore à la Nouvelle-Orléans et qui est limitée à l'ouest par le Mississipi. Son premier propriétaire, Thomas White, était un Virginien, comme le furent les différents directeurs, J. E. Heath, Edgar Allan Poe (décembre 1834-janvier 1835), Benjamin Blake Minor, John Reuben Thompson, G. W. Bagby, Wedderburn et Alfiend. Jusqu'à la dernière heure et aux jours les plus sombres de la guerre civile, ce périodique resta fidèle au programme que lui avait tracé Minor : être le magazine de tout le Sud, « du Potomac au golfe du Mexique, faire tous ses efforts pour faire fructifier les entreprises littéraires et maintenir les droits, les institutions et les façons de vivre du Sud ». Mais si ambitieux et si fiers de leur passé que fussent les Sudistes qui se succédèrent à la direction du *Messenger*, ils étaient trop bien informés pour espérer voir une civilisation sans attache avec les plus vieilles cultures se développer spontanément sur leur sol. Ils auraient pu répéter les vieilles paroles de Milton : « As wine and oil are imported to us from abroad, so must ripe understanding be imported in our midst from foreign writings. » Le Sud qui, grâce à Jefferson, à la fondation de plusieurs universités et « académies », s'éveillait à la vie intellectuelle, était à la recherche de formes et avait besoin de modèles pour exprimer son originalité.

Ces formules, les Sudistes ne voulaient ni ne pouvaient les

emprunter au Nord. A l'égard de la Nouvelle-Angleterre ils ne ressentaient encore aucune animosité, mais ils refusaient nettement de reconnaître la suprématie intellectuelle de Boston. Pour l'Angleterre ils n'éprouvaient que peu de sympathie. Le sac de la Virginie par Cornwallis ne remontait qu'à cinquante ans et les souvenirs de la guerre de 1812 étaient tout récents. Ils ne connaissaient encore l'Allemagne que peu ou point, et l'Italie n'était guère qu'un nom pour la plupart. Il en était tout autrement de la France. On n'avait pas oublié la glorieuse campagne de Lafayette en Virginie et la visite récente du marquis avait ravivé l'auréole qui entoura toujours sa figure légendaire. Des réfugiés de Saint-Domingue pendant la Révolution et plus récemment des réfugiés napoléoniens s'étaient établis dans le Sud et y avaient apporté des coutumes et des modes. Le contact avec la Nouvelle-Orléans, l'Athènes du Sud, et les Antilles était relativement facile et fréquent, et les États du Sud semblaient un terrain plus favorable qu'aucun autre à l'importation d'idées françaises. Déjà avant la Révolution Quesnay de Beaurepaire, assisté de nombreux Virginiens, avait voulu fonder un Institut français à Richmond. On pouvait voir dans le Capitole de l'État la magnifique statue de Washington due à Houdon. Le monument lui-même était une réplique de la Maison Carrée et, à tort ou à raison, Jefferson avait longtemps passé pour l'ami et le disciple des philosophes français et le propagateur de leurs doctrines. Ajoutons à cela que la connaissance du français était universelle dans la bonne société. Présidents de collèges et professeurs ne cessaient d'en proclamer la nécessité dans leurs discours de fin d'année. Les professeurs français étaient appelés dans toutes les institutions, et Mathew Carey pouvait affirmer en 1836 que les méthodes employées alors avaient une telle excellence que « les élèves pouvaient non seulement lire le français, mais encore le comprendre et se faire comprendre dans une conversation après dix-huit mois d'étude ». Telle était la vogue de notre langue qu'il n'est guère d'article du magazine qui ne soit farci d'expressions françaises. Poe lui-même, tout en protestant contre cette affectation, a parfois donné dans le même travers comme on peut le constater en se reportant à ses premiers contes, et Gilmore Simms (janvier 1844), signale encore

les dangers de ces intrusions d'une langue étrangère qui font de l'anglais « un jargon panaché de latin et de français ».

Cette connaissance de la France n'est d'ailleurs point entièrement livresque. Alors, comme aujourd'hui, le voyage en France est considéré comme le complément nécessaire de toute éducation féminine. Le *Southern Literary Messenger* maintient des correspondants à Paris et publie régulièrement leurs lettres, en particulier pendant la période qui va de 1840 à 1853. Les livres français sont analysés et commentés. En apparence, il n'existait aucun obstacle au rapprochement intellectuel entre la France et les États du Sud. L'étude la plus superficielle du *Messenger* permet cependant de constater qu'il n'y eut jamais communion complète : loin d'accepter aveuglément les modes françaises et les idées françaises, le Sud réagit contre elles de façon persistante et systématique. S'il y eut influence, cette influence resta superficielle et n'atteignit jamais que les choses non essentielles. Les préjugés religieux, les jugements hâtifs, les généralisations rapides et fausses, l'orgueil national opposèrent des obstacles presque insurmontables à la pénétration des choses de France. Cette résistance inattendue n'est d'ailleurs pas un phénomène isolé et limité aux États du Sud. Il se rencontre à cette date dans tous les États-Unis, et une étude détaillée du *Southern Literary Messenger* permettrait de reconnaître l'existence d'un état d'esprit qui est loin d'avoir disparu et qui s'est toujours opposé à l'action des influences étrangères sur le territoire de l'Union.

Cette étude, nous ne pouvons que l'esquisser dans les limites d'un article. Il nous faudra négliger bien des éléments importants qui, dans l'esprit des Américains d'alors, contribuaient à déterminer les traits essentiels de la France. Mais pour limitée qu'elle soit, une enquête de ce genre n'en permet pas moins de mettre en lumière des réactions curieuses, inattendues et pourtant explicables de l'esprit américain.

Non seulement les États du Sud, mais les États-Unis tout entiers avaient compris très tôt qu'il leur était nécessaire d'importer d'Europe les éléments indispensables au développement de la vie intellectuelle. Il ne s'ensuivait pas cependant

qu'ils dussent accepter en bloc une culture étrangère. L'Amérique fut très tôt poussée par l'ambition d'égaler les nations du vieux monde et trembla de se laisser envahir par elles, tout en sachant fort bien qu'elle ne pouvait se passer de leur aide. Bien avant que le Congrès eût songé à restreindre l'immigration, le peuple américain, instinctivement et comme en *self-defence*, adopta une attitude toute particulière à l'égard des idées venant de l'étranger. Les vieilles nations savent que leur vie nationale repose sur le roc d'une tradition inébranlable. Elles peuvent, sans danger, accueillir les modes passagères et les exagérations exotiques qui ne pourront jamais affecter que la surface, quoi qu'en disent les alarmistes. Tout au contraire les Américains, et parmi eux plus particulièrement les Sudistes, sentirent que l'introduction brusque d'idées nouvelles étrangères au pays pouvait compromettre la solidité du fragile édifice qui commençait à poindre au-dessus du sol. On pouvait bien accueillir des inventions pratiques, des découvertes scientifiques, des méthodes, mais, quand il s'agissait de philosophie ou de théories susceptibles de modifier les façons de sentir et de vivre, on ne pouvait être trop prudent. Il importait de soumettre ces importations intellectuelles à l'examen le plus scrupuleux et de n'accorder le libre accès du territoire qu'à un nombre fort limité d'entre elles. Dans une société fondée par des pionniers religieux et dont l'armure puritaine avait été à peine entamée par le « philosophisme » anglais, le critérium employé devait être religieux et moral. Les États-Unis furent ainsi conduits à adopter une politique de protectionnisme intellectuel qui, malgré quelques exceptions que je n'ignore pas, devait durer aussi longtemps qu'ils ne se sentirent pas solidement établis et capables de repousser sans législation les importations indésirables. Le critique des littératures étrangères fut donc conduit dès l'origine à s'ériger en censeur des civilisations étrangères et à condamner la presque totalité de la littérature française contemporaine avec une sévérité qui semblerait ridicule ou incompréhensible, si l'on n'en recherchait les causes profondes.

De tous les philosophes français, Pascal est le seul qui trouve grâce devant le critique du *Messenger*. « Il est le Platon moderne et même est plus grand que Platon; ils ont

la même divine simplicité d'esprit à laquelle Pascal a ajouté les vertus et les grâces du chrétien » (juillet 1858). Mais Descartes a peu d'originalité et, quant aux philosophes du XVIII^e siècle, ils doivent être condamnés en bloc. Leur doctrine est pleine d'une critique maudite de tout ce qui est sacré; elle n'est que théorie démoniaque et ruine épouvantable; elle a conduit à la guillotine, au vol, au meurtre, à l'inceste et à la débauche des 600 divorces accordés tous les ans à Paris (juin 1844). Tel est le thème qui reparaît à chaque fois que les noms de Voltaire et de Diderot sont cités. Rousseau lui-même est accusé d'avoir emprunté à Locke des principes anarchiques et infidèles et de les avoir disséminés sur toute la chrétienté (novembre 1863). Une seule fois dans toute l'histoire du *Messenger*, un critique, Ik. Marvel, plus connu sous son nom véritable de D. J. Mitchell, reconnaît à Rousseau quelque valeur et en recommande la lecture « à ceux qui veulent se perdre dans un rêve mental et se laisser entraîner par l'harmonie de la musique de l'âme » (mars 1860). Parmi les contemporains, Auguste Comte, considéré comme un sociologue plutôt qu'un philosophe, n'est point trop sévèrement attaqué et son féminisme a même quelque attrait pour le *Messenger*. Mais Cousin a bâti une philosophie saugrenue formée de fragments hétéroclites ; il est le Français typique qui défend la victoire et applaudit à la gloire. Laplace est athée et s'est efforcé d'expliquer l'univers, sans mentionner une seule fois le nom du Créateur. Vinet seul est une noble exception et sa doctrine, « bien qu'elle ait pris naissance sur le continent, est de la plus haute valeur ».

Si nous arrivons à la littérature proprement dite, les jugements et les omissions sont également étranges. L'ancienne littérature française est ignorée; Froissart seul est mentionné pour ses ballades. Quant au XVI^e siècle, on ne trouve cités que les noms de Rabelais et de Montaigne, d'ailleurs en passant. Il est admis au moins une fois qu'à une certaine époque de son développement national, la France a atteint les cimes, et l'on est heureux d'apprendre que tout Français montre dans son caractère la marque de ce pouvoir intellectuel qui, sous la plume de Racine, de Corneille, de Molière, de Bossuet, de Fénélon et de Voltaire, exprime le génie national (janvier 1863) ;

mais ce n'est là qu'une note isolée. Pour le XVIII[e] siècle, il appartient tout entier à la philosophie, et nous avons vu ce qu'il en fallait penser. Ni Marivaux, ni l'abbé Prévost, ni Beaumarchais ne sont cités, et le nom de Bernardin de Saint-Pierre n'apparaît qu'une fois.

Pour les écrivains plus modernes et les contemporains, le *Messenger* est de façon générale presque entièrement hostile et, une fois de plus, les préoccupations morales reprennent la première place. Pour les critiques du *Messenger*, en effet, l'objet et la seule justification de la littérature est d'améliorer l'esprit, de l'édifier et de l'instruire plutôt que de plaire. Ce point de vue si différent du nôtre apparaît nettement dans une citation d'un critique français discutant Macaulay, reproduite par le *Messenger* lui-même : « Quel est le degré d'honnêteté ou de malhonnêteté, voilà pour lui la question importante ; sa critique ressemble au jugement dernier ; nous autres Français sommes des curieux, rien de plus. Que Pierre ou Paul soient des coquins, peu nous importe. » Cette différence de point de vue est aussi radicale qu'elle est permanente, et elle reparaît encore aujourd'hui dans bien des jugements portés aux États-Unis sur la littérature française. Pour ces Macaulay au petit pied, le vieux jugement :

> Le vers se sent toujours des faiblesses du cœur,

exprime une vérité fondamentale. La vie privée d'un auteur nous aidera donc à déterminer la valeur de ses ouvrages, car rien de pur ne saurait venir d'un cœur impur. Le poison peut se dissimuler sous les pages les plus attrayantes et en apparence les plus innocentes. Si l'on accepte ce critérium, et, qu'on l'accepte ou non, il faut bien toujours y revenir pour comprendre la résistance apportée par l'Amérique à la pénétration des idées françaises, le devoir du critique sera de mettre constamment le lecteur en garde contre les contaminations possibles. Même si l'on admet que certains ouvrages français ne présentent aucun danger sérieux pour le lecteur et même peuvent lui procurer un plaisir innocent, il n'en reste pas moins que, même alors, les auteurs américains ne peuvent guère y trouver de modèles. « Les Français ont une faculté d'adaptation et des qualités qui ne peuvent s'imiter, leur art semble spontané, mais dissimule de longs efforts et

de lentes préparations; mais après que l'édifice est terminé il ne reste aucune trace des échafaudages et personne ne peut découvrir comment il a été construit. » Les Américains ne sauraient donc en retirer que peu de profit, cette perfection même est élusive et décourageante, et l'on ne saurait penser se mettre à l'école de la France.

Le premier résultat de ce protectionnisme intellectuel sera donc que seuls les auteurs de second plan et les œuvres de second ordre seront susceptibles d'être accueillis sans alarmes par les critiques et le public américain. Aussi ne doit-on pas s'étonner que de tous les romanciers français Octave Feuillet (le *Roman d'un jeune homme pauvre*) et Émile Souvestre soient les seuls qui soient approuvés sans réserves. M^me^ de Genlis est recommandée pour « ses préceptes et la pureté de ses principes » (septembre 1842), tandis que M^me^ Cottin, tout en étant louée, est placée assez justement au-dessous de Walter Scott. Edmond About est complimenté pour *Tolla* (novembre 1856), mais *Germaine* (novembre 1860) est une histoire entièrement française et absolument impropre au grand public.

Dumas est pris très au sérieux comme historien (juillet 1841); sa morale est mauvaise, et *Monte-Cristo* est un « gin intellectuel », mais personne ne peut résister au charme de sa riche imagination. Il est injuste de le mettre à côté de V. Hugo et de Sue, car, malgré ses défauts, il possède une vigueur et une santé qui empêchent de le condamner absolument (mai 1854).

Victor Hugo est attaqué pour sa « bad morality ». *Notre-Dame de Paris* est aussi immorale que les romans d'Eugène Sue (février 1839), et ses productions dramatiques, fort inférieures à celles de Schiller, font regretter que les auteurs américains se soient mis à l'école française plutôt qu'à l'école allemande. Quelques-uns de ses poèmes ont été traduits : la *Fiancée du timbalier*, deux poèmes des *Chants du crépuscule* et des *Feuilles d'automne*, mais, comme la traduction est due à une seule personne, Mrs Mary E. Hewitt, on n'en peut rien conclure sur la vogue de la poésie de V. Hugo. Par contre, de même que l'on admirait la beauté et l'exactitude des impressions de voyage de Dumas (septembre 1847), le *Rhin* est considéré comme un guide des plus sûrs. La vraie vogue de V. Hugo commencera plus tard. Déjà les *Châtiments* sont utilisés, cités

et démarqués dans plusieurs attaques dirigées contre les Nordistes, mais West et Johnson de Richmond n'hésitent pas en pleine guerre civile à faire les frais d'une édition spéciale des *Misérables*, et le *Messenger* ne recule même pas devant « le mot terrible prononcé par Cambronne devant Waterloo quand il fut sommé de se rendre ».

Pour des raisons mystérieuses, Paul de Kock a été pendant longtemps un des auteurs favoris du public américain. Il n'est point rare encore aujourd'hui de voir ses œuvres complètes offertes dans une édition dite « de luxe ». L'éditeur du *Messenger* voit en lui un « peintre hardi des hommes et des mœurs, l'un des auteurs les plus extraordinaires de notre temps », bien que ses œuvres soient défigurées par des scènes et des expressions qui doivent lui enlever l'accès du grand public de langue anglaise (août 1837).

George Sand est encore plus relâchée dans sa morale que Paul de Kock, mais, comme il s'agit d'une femme, le critique du *Messenger* lui doit quelques égards et préfère d'abord ne point discuter ses ouvrages (janvier 1844). Ce silence est remplacé quelques années plus tard par une vertueuse indignation, quand la liaison de « l'épicène demi-muse et demi-Circé » avec Ledru-Rollin est décrite en grand détail (février 1850). Asher Clarkson (juin 1854) estime qu'elle est « trop effrontément et voluptueusement immorale pour que ses œuvres puissent survivre » (juin 1854). Une seule exception est faite en faveur de la *Petite Fadette*, « une histoire domestique qui ressemble aux romans de Florian et de Bernardin de Saint-Pierre » (mars 1851).

Eugène Sue, enfin, est un constant objet de scandale et de vitupérations. Il représente ce qu'il y a de pire dans l'école française et, relativement tard dans l'histoire du magazine, le critique, après avoir mentionné *Notre-Dame de Paris* et le *Juif errant*, décrète que « ces ouvrages et tous les ouvrages de leurs auteurs sont les prostitutions les plus effrontées et les plus indéniables de l'art à la cause de l'impureté » (mai 1854).

Par contre, M^me^ de Staël, bien que ses ouvrages ne puissent pas être mis entre toutes les mains, connaît un regain de faveur aux environs de 1850. *Corinne*, malgré ses longueurs,

reste un chef-d'œuvre par sa compréhension du caractère italien et un guide des plus précieux (septembre 1849). De 1835 à 1864, Lamartine demeura un des auteurs favoris du *Messenger*, bien que l'on ne puisse affirmer qu'il ait été vraiment compris et apprécié. Son *Voyage en Orient* fut chaudement loué, de nombreux poèmes furent traduits et quelques-uns même réimprimés dans l'original. Ses pensées sur la poésie furent traduites et analysées (octobre 1848), mais Park Benjamin déclare cependant que les traductions de Lamartine faites jusqu'à cette date sont assez gauches et ne donnent qu'une idée imparfaite du talent du poète. On peut soupçonner que Bérenger, « brûlant d'un enthousiasme plein de passion où des éclairs font passer le rayon indéniable de la divinité » (février 1853), jouit d'un plus grand succès. Les *Confidences* ou « Confidential disclosures » soulevèrent le « dégoût » du *Messenger*, et *Raphaël* fut encore plus sévèrement traité. Pour un public qui veut être instruit et retirer un profit immédiat de ses lectures, l'auteur des *Girondins* reste toujours au-dessus du poète des *Méditations*.

De là la vogue dont jouirent les historiens et les auteurs de mémoires. Cette fois le *Messenger*, si prude quand il s'agit de morale, devient singulièrement hardi. Louis Blanc est loué pour son impartialité et son style vigoureux (septembre 1848). Michelet commence à paraître dans une édition américaine dès 1844 et, tout en déplorant ses sentiments infidèles, le *Messenger* salue en lui le successeur de Gibbon et de Hume (mars 1846). Le ton ne changera qu'avec la publication de l'*Amour*. Jusque-là, Michelet n'avait traité que des sujets appartenant à un passé qui ne pouvait affecter la société américaine : il en était autrement des ouvrages où il abordait des sujets plus généralement humains et une fois de plus l'instinct de *self-defence*, que nous avons plusieurs fois signalé, entrait en jeu. Aussi la traduction de l'*Amour* et de la *Femme* est-elle considérée comme une véritable « prostitution » de la langue anglaise. Le *Messenger* ne connut qu'indirectement et par des journaux du Nord la *Vie de Jésus* de Renan. Augustin Thierry est cité une fois et Thiers est loué pour son impartialité, sa concision et son exactitude (juin 1843).

Au cours de son existence de trente années, le *Messenger*

ne se départit de son attitude de défiance qu'à l'égard d'un seul auteur français. Dès 1849, H. T. Tuckerman notait chez Balzac une singulière connaissance du cœur humain (septembre 1849). Dix ans plus tard, le même critique entreprenait dans un long article de présenter au public américain l'auteur de la *Comédie humaine* (février 1859, p. 79-100). Pour la première fois on voit paraître une protestation contre les jugements absolus qui condamnent l'attitude des Français devant la vie et devant la littérature. Il est vrai que le ton et les sujets des romans français répugnent encore à « la pureté domestique des Anglo-Saxons », mais on peut cependant trouver quelques circonstances atténuantes. Tuckerman, avec une hardiesse rare chez ses contemporains, va même jusqu'à se demander si tous les romans qui finissent bien et où la vertu est récompensée au dénouement sont forcément moraux, et si « tous les écrivains psychologues ne sont pas nécessairement moraux ». Plus significatif encore peut-être est l'aveu fait par l'éditeur du *Messenger* dans le même numéro que, malgré la vogue dont jouit la langue française, les spécialistes eux-mêmes n'ont qu'une connaissance très imparfaite de la littérature de la France. La traduction de *César Birotteau* est saluée comme un événement marquant (an epoch-making event), et Balzac est considéré comme apportant « une révélation entièrement nouvelle et prodigieuse de la force et de la pénétration de l'intelligence humaine » (novembre 1860). Malheureusement, ce ne sont là que des notes isolées et qui n'apparaissent que dans les dernières années du magazine.

Une telle revue ne saurait être complète et ne donne qu'une vue rapide des sujets français mentionnés et discutés dans le *Messenger*. Pour arriver à retracer de façon approximative le visage de la France tel qu'il apparaissait aux yeux des lecteurs du *Messenger*, il faudrait, comme nous nous réservons de le faire ailleurs, analyser en détail les opinions sur la vie française, sur la politique, les arts, les sciences, l'histoire et le caractère national. Nous pouvons cependant donner en quelques mots les conclusions auxquelles nous ont conduit une enquête plus approfondie et un dépouillement plus complet.

La France, enfant terrible de l'Église, mais dont après tout la vie nationale a été modelée par des siècles de christianisme, est en général représentée comme une nation d'infidèles ou,

pis encore, de papistes ; et il importe de se souvenir que pour beaucoup, à cette date, infidélité et papisme ne sont pas contradictoires. Elle s'était montrée incapable d'établir une forme fixe de gouvernement et depuis la Révolution avait plus souvent et plus rapidement modifié ses institutions qu'aucune autre nation du monde. Aussi bien au point de vue de la religion qu'au point de vue de l'organisation politique, elle ne pouvait donc offrir que de mauvais exemples à un peuple éminemment religieux et conservateur et qui, officiellement, a souvent déclaré qu'un homme ne peut pas être un bon citoyen s'il n'est pas un bon chrétien. Ce n'est point là une idée nouvelle quand on connaît l'histoire des États du Sud ; elle peut cependant n'être pas familière aux lecteurs français. En fait, il n'y avait à cet égard aucune différence entre le Nord et le Sud, entre les Puritains et les Méthodistes et les Épiscopaliens. Jefferson avait réussi à séparer les églises de l'État en Virginie, mais une infime minorité de ses concitoyens consentaient à le suivre quand il affirmait que les convictions religieuses d'un homme ne regardaient que lui et ne déterminaient en rien sa valeur comme citoyen. Sur ces points essentiels il existait entre l'attitude des Français et l'attitude du Sud des différences radicales que rien ne pouvait concilier.

Étant des infidèles, les Français ne pouvaient donc avoir de moralité publique ni privée. La littérature française, dont l'excellence artistique est reconnue, était un objet d'amusement et d'indignation à la fois. Mais cet art même était si essentiellement français, si entièrement étranger aux préoccupations et aux aspirations américaines, qu'il ne pouvait en rien aider au développement de la vie nationale d'un peuple jeune. A la philosophie les Français n'avaient apporté aucune contribution réelle. La philosophie du XVIII^e siècle avait trouvé son expression finale dans les excès de la Révolution et avait « encouragé les pires instincts de la brute ». Vers la fin de son existence le *Messenger*, en particulier dans les articles de Tuckerman, laissa entendre que ces jugements de la vie française pouvaient comporter quelque injustice. Mais dans l'ensemble c'est bien là l'impression qui domine. En tout cas, les Français étaient trop raffinés et trop compliqués pour servir vraiment à un peuple qui était à la recherche de for-

mules simples pour exprimer sa vie et ses aspirations encore confuses. Les arts et les sciences, au contraire, étaient tenus en haute estime, sans doute parce qu'ils étaient plus tangibles. L'architecture, en particulier, était quelque chose que l'on pensait pouvoir copier et imiter, et il est reconnu que, si les Français sont incapables de mettre sur pied un système de gouvernement, ce sont des architectes que l'on ne peut surpasser.

D'autre part, s'il était impossible d'accepter sans réserves la culture française, il était non moins impossible de la négliger. On se souvenait, avec reconnaissance, de la coopération de la France pendant la guerre de l'Indépendance américaine et Lafayette était encore un demi-dieu national. Paris, malgré sa perversité, exerçait une attraction indéniable, non seulement sur les touristes en quête d'amusement, mais sur les étudiants et sur les savants et les artistes. C'était un énorme musée que l'on se devait de visiter, le centre d'une vie intellectuelle intense, et les Parisiens avec tous leurs défauts forçaient « l'admiration et l'étonnement du monde ». Il ne s'ensuit pas cependant que l'Amérique doive se modeler sur la France, ni même qu'il soit désirable de voir s'établir entre les deux pays une coopération trop étroite. Il est tout à fait significatif de voir qu'au moment même où les États du Sud cherchaient à décider la France à prendre parti dans la guerre civile, l'éditeur du *Messenger* écrivait ces lignes, dans lesquelles il restait fidèle aux principes qui n'avaient cessé de diriger ses prédécesseurs : « Nous accueillerions avec joie l'amitié de la France : mais, s'il faut qu'il y ait une alliance (et il semble bien qu'il nous en faut une), que ce soit avec l'Angleterre. La France est un grand pays ; les Français constituent un grand peuple. Dans les arts, les armes, la littérature, ils sont au tout premier rang de la civilisation. Mais le poli, l'extérieur, la chaleur et la légèreté des Français sont moins à notre goût et sont moins en conformité avec notre propre caractère que les froides, solides et tenaces qualités de la Grande-Bretagne. »

Il serait extrêmement imprudent de considérer le *Messenger* comme reflétant de façon exacte les courants dominants de l'opinion américaine à l'égard de la France pendant les trente années de son existence. Il peut aider cependant à

révéler quelques-uns de ces courants cachés qui exercent une telle influence sur la formation de l'opinion publique. Il peut aussi servir à mieux faire comprendre quelques-unes des difficultés qui s'opposaient à une complète communion intellectuelle entre les deux pays.

Nous espérons, en tout cas, avoir indiqué pourquoi les essais de rapprochement qui furent tentés dans la première moitié du XIXe siècle ne donnèrent pas les résultats que l'on en pouvait attendre. Aux raisons purement morales et religieuses que nous avons données, il faut en ajouter une autre que l'on ne saurait négliger et qui vaut non seulement pour le Sud, mais pour les États-Unis tout entiers. Un peuple plein d'ambition, mais qui n'a pas derrière lui un long passé littéraire, devait naturellement hésiter avant d'approuver en bloc une littérature étrangère. Aucun être humain, s'il a le respect de lui-même, n'aime à recevoir quand il n'a rien à donner en retour. Les Américains de la période que nous avons étudiée, au moins les Américains du Sud, se sentaient nettement dans la position de débiteurs intellectuels et n'avaient aucun moyen de payer leurs dettes. Ils ne pouvaient se passer d'emprunts étrangers, tout en redoutant l'intrusion de capitaux étrangers. Les écrivains eux-mêmes et encore plus les critiques étaient encore pénétrés de la crainte de voir les germes d'une littérature naissante étouffés par l'imitation servile des grands écrivains de l'Europe. Cet état d'esprit particulier devait changer du jour où l'Amérique vit grandir sur son propre sol des écrivains de premier rang, dont la valeur fut bientôt reconnue à l'étranger. Le changement d'attitude à l'égard de la littérature française que nous avons constaté à propos de Balzac se produit au moment même où le nom d'Edgar Poe commence à attirer l'attention en France. L'article sur Edgar Poe que fit paraître Philarète Chasles dans la *Revue des Deux Mondes* et qui fut aussitôt signalé par le *Messenger*, fit plus pour dissiper les anciens préjugés et pour amener un commencement de rapprochement que tous les dithyrambes sur la littérature française qui auraient pu être publiés par le grand magazine littéraire du Sud.

Gilbert CHINARD.

LE

SUICIDE DE PRÉVOST-PARADOL

A WASHINGTON

ET L'OPINION AMÉRICAINE

Dans la nuit du 19 au 20 juillet 1870, à Washington où il venait d'être envoyé comme ministre de France, Prévost-Paradol se tira un coup de pistolet au cœur et expira trois quarts d'heure après. Il ne prononça qu'un mot sans importance et ne laissa que deux notes indiquant seulement le caractère nettement prémédité de son acte.

Pourquoi ce suicide? Sa nomination du 12 juin au poste de Ministre aux États-Unis semblait couronner une des ambitions les plus certaines et les plus constantes de sa vie : elle répondait à son besoin d'activité politique que le journalisme n'avait pu satisfaire complètement et que de récents échecs électoraux avaient sans doute ravivé. Après le décret du 2 janvier 1870 qui, en appelant au pouvoir Emile Ollivier, voulait faire une réalité de l'Empire libéral, il s'était rallié au régime de Napoléon III, et ce poste aussi important qu'agréable était le prix de ce ralliement. Et voilà que, huit jours à peine après son arrivée, il se suicide dans des conditions dramatiques et troublantes...

Dans les explications diverses données de cet acte à l'époque et complétées par M. Gréard dans son admirable étude sur celui qui était son ami le plus cher, j'ai été frappé par une allusion « à l'accueil réservé des Américains », accueil qui, avec « la froideur presque malveillante du personnel de la Légation française, les difficultés auxquelles se heurta son inexpérience diplomatique..., une insolation, un jeûne prolongé », aurait partiellement rendu compte de son désarroi.

Doudan semble avoir eu la même impression, à en juger par une note du 20 juin, citée par Gréard et évidemment fondée sur des impressions recueillies à Paris : « Ces Américains sont étranges ; ils ne sont pas flattés du tout qu'on leur envoie un homme d'un esprit rare et d'un talent supérieur ; ils auraient préféré un prince ou un marquis... Il y a de singuliers secrets dans les instincts des démocraties les plus altières[1]. »

Où Doudan a-t-il trouvé cela, et sur quoi repose cette croyance à l'attitude réservée des Américains et à leur déception en recevant un homme supérieur quand ils auraient préféré un marquis ou un prince? Psychologiquement, la malicieuse remarque de Doudan peut n'être pas inexacte de certains Américains ou de certaines Américaines qui, au surplus, ne sont pas forcés de connaître ou d'apprécier tous les hommes de lettres qui peuvent leur être envoyés comme ambassadeurs. Mais, dans le cas de Prévost-Paradol, le fait est-il vrai? Y a-t-il des traces de cet état d'esprit dans les documents américains du temps?

C'est ce que je voudrais examiner en relevant dans la presse américaine de l'été de 1870 les échos que j'y ai trouvés de la nomination de l'écrivain et les commentaires qu'a provoqués sa mort. L'idée de cette petite recherche m'était venue au cours d'un voyage à Washington dans l'automne de 1926. Dans la *Congressional Library* j'ai consulté les journaux locaux ; j'ai complété mon enquête dans deux grands quotidiens de New York que j'ai pu avoir à ma disposition. Le journal de Washington qui m'a fourni le plus de renseignements est le *Washington Evening Star*, qui est encore aujourd'hui le principal journal du soir de la capitale des États-Unis. Quant aux journaux de New York, j'ai pu consulter la *New York Tribune*, alors déjà le plus important journal républicain, et le *New York Times*, journal démocrate, lequel, pour n'avoir pas le prestige du *Times* d'aujourd'hui, n'était pas moins une feuille des plus influentes.

* * *

La première mention un peu personnelle du nouveau mi-

1. Doudan, 20 juin 1870 ; O. Gréard, *Prévost-Paradol*, p. 130, note.

nistre apparaît dans l'*Evening Star* de Washington à la date du 6 juillet, alors que Prévost-Paradol était déjà en mer, ayant quitté Brest le 2 juillet sur le vapeur *La Fayette* parti du Havre le 1er et qui, évidemment, faisait alors escale à Brest. C'est une note « mondaine », comme nous dirions aujourd'hui, publiée sous la rubrique « Washington News and Gossip » :

« Monsieur Prévost-Paradol, le ministre récemment envoyé à Washington par la Cour Française (*sic*), est extrêmement populaire dans la colonie américaine de Paris. Il amène ici avec lui sa fille et son jeune fils. Ce dernier doit aller dans une école aux États-Unis. Monsieur Paradol parle et écrit l'anglais couramment. Il est veuf et une correspondance de Paris prophétise qu'il épousera une Américaine, ne serait-ce que pour la raison que l'ambassadeur est si charmant et que les jeunes filles yankees sont si attrayantes. »

Ce paragraphe ne témoigne ni de beaucoup de « réserve » ni de beaucoup de « froideur », comme on voit[1]. L'impression flatteuse sur la personnalité physique du ministre est confirmée, quelques jours après, par le rédacteur de la *Tribune* de New York qui l'a interviewé à son arrivée. Sur la première page du journal, portant la date du 14 juillet, nous lisons : « M. Prévost-Paradol est un homme dans toute la force de l'âge, de taille moyenne, bien proportionné, droit de stature. Sa figure est pleine et haute en couleur; il est complètement rasé, sauf une légère moustache; ses traits sont vigoureux. Sa conversation est rapide, marquée par un peu d'accent et singulièrement vive et intéressante. M. Paradol est habillé avec goût et discrétion et son apparence générale annonce un homme de culture et de distinction. »

Comme de juste, faute de lui poser, comme les reporters d'aujourd'hui, des questions générales sur les États-Unis et sur la « femme américaine », le rédacteur enregistre les impressions du nouveau venu sur la « splendide cité » et sur « la grandeur et la beauté de la rade de New York ». Le nou-

1. D'autre part, avant son départ de Paris, un banquet lui avait été offert par la Colonie américaine, le ministre des États-Unis, Balch, et le consul général Read.

vel arrivé ne « s'attendait pas à quelque chose de si imposant. »

Suit un résumé de la carrière du ministre, avec des détails sur sa collaboration au *Journal des Débats* et une citation de son article mémorable sur la mort de Lincoln.

Toutefois, cette admiration de Prévost-Paradol pour la rade de New York semble faite uniquement pour la consommation américaine. Si j'en juge par la lettre qu'il écrivait à Gréard le jour de son arrivée, le 12 juillet à l'en croire, le 13 d'après la *Tribune* (son bateau avait marché si vite qu'il est arrivé un jour plus tôt qu'on ne l'attendait), il ne semble pas du tout enthousiaste. Pas un mot sur la rade ni sur la ville. Au contraire, il ne parle que de lui-même, de sa mélancolie et de son mal du pays :

New York, 12 juillet 1870.

Cher Ottavio,

Me voilà débarqué et tout enveloppé de tristesse. Que je voudrais t'avoir auprès de moi, avec ton bon sens pénétrant, délicat et ferme, pour me réconforter doucement, ainsi que tu l'as fait tant de fois! Croirais-tu que ce matin, au réveil, les souvenirs de l'École me hantaient, comme un rêve à la fois douloureux et charmant! Que tout cela est loin! Que je suis loin de vous tous! Et combien je le sens. Jamais je n'ai eu tant hâte de revenir...

Et la seule note précise et gaie concerne la chaleur qui était en effet, à cette date, comme souvent à pareille époque, accablante et humide. Les journaux de New York, comme ceux de Washington, consacrent à la chaleur des entrefilets. Il y a eu des cas d'insolation. Prévost-Paradol plaisante sur sa faiblesse en arithmétique qui ne lui a pas permis de « compter au juste les degrés du thermomètre à la porte de l'hôtel ». Je puis le renseigner : le thermomètre a oscillé ces jours-là entre 76 et 87 Fahrenheit, ce qui veut dire 24 et 31 degrés centigrades.

La chaleur a sans doute ajouté à son malaise. Mais il y avait d'autres causes plus profondes et subtiles. La crise entre la France et la Prusse, qui n'avait pas encore éclaté à son départ, a pris, pendant qu'il était en mer, une acuité menaçante. Dans le même numéro du 14 juillet qui contient l'annonce de

son arrivée et sa petite interview, la *Tribune* écrit : « Il (le ministre) ne savait rien de l'imbroglio Hohenzollern avant son arrivée. »

Mais la presse américaine en était pleine. C'était avant l'époque des manchettes criardes, qui ne datent guère que de la presse « jaune », celle de Hearst, lancée vers 1898. Mais la première page des journaux est pleine de longues dépêches de Paris, de Londres et de Berlin, détaillant les incidents, chaque jour plus inquiétants, du conflit. « Crise imminente », dit le *Times* du 12 juillet, et le 16 juillet, samedi, le jour de la présentation de Paradol au président Grant, le *Times* porte cet en-tête significatif : « WAR AT LAST » (enfin la guerre), « Déclaration officielle de guerre par la France à l'Allemagne », tandis que la *Tribune* s'offre un point d'exclamation : « La guerre est déclarée! » Tout cela, plus que la chaleur, devait troubler l'auteur de la *France nouvelle* : M. Gréard nous dit combien son ami avait été frappé et inquiété par l'exaltation patriotique et l'étrange esprit belliqueux qu'il avait remarqués chez l'impératrice quand, au milieu de juin, quinze jours avant son départ, il avait été présenté à Saint-Cloud[1].

***

Prévost-Paradol ne s'attarda pas dans la fournaise de New York. Arrivé à midi, il part le soir même pour Washington, où la chaleur devait être plus suffocante encore, à en croire la *Tribune;* il désirait voir le Président et assister à quelques séances du Congrès avant la dispersion estivale vers les villes d'eaux. Il amenait avec lui sa fille Lucy, âgée de dix-sept ans, et son petit garçon, Yalmar.

1. « L'Impératrice, après quelques moments d'entretien banal sur les traités de commerce..., abordant brusquement le sujet qui hantait son esprit, discourant avec une extrême abondance et une passion extrême — ici tout coulait de source et sortait du cœur — de la Prusse et de représailles, comme si nous avions quelque injure à venger, de la nécessité pour la France de reprendre rang, comme si nous étions sous le coup d'un complot européen, adorant son fils, prête à tout faire pour préparer son avènement... » — Note prise le lendemain par Gréard après sa conversation avec Paradol (Gréard, *loc. cit.*, p. 128).

Jeudi, le 14, les journaux annoncent son arrivée dans la capitale où « il n'apporte, dit le correspondant du *Times*, aucune information qui puisse jeter de la lumière sur les possibilités de guerre entre la France et l'Allemagne ».

Le lendemain 15 juillet, il écrit à son autre *alter ego*, Ludovic Halévy. La chaleur est, dit-il, épouvantable. Il a peur qu'elle ne les rende tous malades. Aussi compte-t-il partir lundi pour Newport avec les siens.

« Sache seulement que je serai ravi de me revoir à Paris et que je ne veux rester ici que le temps nécessaire. J'espère que vous êtes en paix. Ici nous ne savons rien. » Et il termine par des réflexions sur cette chaleur qu'il ne « soupçonnait pas » et sur « le prix fou de tout ». « Quinze francs une course de voiture; le reste est à proportion. »

Assurément cet homme, qui avait la réputation d'un anglophile invétéré, ne semble pas enthousiaste de l'Amérique, ni même intéressé par ce qu'il y voit. Pas plus de détails sur Washington que sur New York. Sa pensée, comme il arrive souvent quand on débarque dans un pays nouveau, va vers la patrie qu'il a quittée, et il ne parle que de retourner à Paris. Singulier état d'esprit, qui s'explique sans doute quand on pense à la conscience un peu troublée peut-être et inquiète qu'il amenait avec lui! Pourquoi, autrement, ce besoin de réconfort et pourquoi cette nostalgie? Quant à son souhait que la paix continue à régner, il ne devait pas attendre longtemps pour en constater la vanité.

Son premier devoir, en arrivant à Washington, est de se présenter au Président. Son prédécesseur, M. Berthémy, n'était pas encore parti. C'est samedi, le 16, à midi, que la présentation a lieu. Et les journaux publient le discours du nouveau ministre et la réponse du général Grant, alors président de la République.

Dans son petit speech, Prévost-Paradol parla ainsi :

Je me félicite particulièrement d'être choisi pour cette haute mission à une heure où l'amitié traditionnelle entre la France et les États-Unis n'est obscurcie par aucun nuage. Cet heureux état de choses qui est, pour ainsi dire, la situation naturelle et nécessaire de ces deux grandes nations et qui m'a toujours semblé s'accorder autant

avec leur véritable intérêt qu'avec les traditions de leur histoire, rend ma tâche auprès de vous à la fois facile et agréable.

Favoriser et par suite étendre, entre la France et les États-Unis, ces relations industrielles et commerciales qui maintiennent et fortifient les sympathies politiques, tel sera le principal objet de mes efforts.

Le président Grant, dans sa courte réponse, glissa un compliment qui témoigne qu'il n'était pas ignorant de la valeur et de l'importance du nouveau ministre. Il déclara que c'était pour lui « un grand plaisir de recevoir, comme représentant du gouvernement de Sa Majesté l'Empereur des Français, un homme aussi connu et distingué » que Prévost-Paradol.

Ces hommages mérités auraient dû faire plaisir au nouvel arrivé. Mais l'atmosphère était troublée. C'était ce matin-là que les journaux portaient l'annonce, déjà faite la veille par le *Washington Star*, de la déclaration de guerre : cette nouvelle fut accueillie au Congrès par des applaudissements, dont le moins qu'on puisse dire c'est qu'ils étaient inintelligibles. Prévost-Paradol semble avoir été agité durant ces premières prises de contact, si l'on en croit un propos prêté dans le *Times* au secrétaire d'État, M. Fish.

On a dit qu'il était isolé. Sans doute, ses enfants sont partis pour Newport le lundi, date à laquelle M. Berthémy est allé aussi à New York. Mais il restait le chancelier, M. Déjardin. Et puis il y avait assez de travail pour un nouveau ministre dans un poste dont il ignorait tout.

La température était de plus en plus accablante; même le journal de Washington, *The Evening Star*, nous dit dans le numéro du 19 que « M. Prévost-Paradol, le nouveau ministre de France, est souffrant par suite des effets de la chaleur ».

Cette nouvelle parut mardi au soir. Or, c'est dans la nuit du mardi au mercredi qu'eut lieu le suicide. Il est assez singulier que cette nouvelle ait paru ce soir-là. Vraisemblablement quelqu'un de la Légation, si ce n'est le ministre lui-même, a dû la communiquer à la presse. Le mercredi soir il devait être l'invité d'honneur à un dîner qu'offrait M. Fish, secrétaire d'État, pour fêter son arrivée.

*
* *

Nous savons, d'après l'enquête officielle du « coroner » qui suit toujours aux États-Unis les cas de mort violente, dans quelles conditions précises l'acte a été préparé et exécuté. Tous les témoins furent appelés à déposer devant le jury.

Il semble que Prévost-Paradol ait écrit dès lundi, quoique datée de mercredi, une note adressée à M. Déjardin, chancelier de la Légation. Cette note était ainsi conçue : « Si quelque accident survenait, je prie M. Déjardin avec M. Biggs et le consul de New York, M. de La Place, de veiller à ce que ma famille et mes domestiques soient renvoyés chez eux. J'espère que les mesures à prendre seront facilitées par les amis que j'ai faits aux États-Unis ». M. Déjardin déposa qu'ayant fait le geste d'ouvrir la lettre, le ministre le pria de ne le faire « qu'en cas d'accident ».

D'autre part, le mardi matin, entre dix heures et onze heures, il alla avec M. Déjardin qui, le trouvant très agité, essaya de l'en dissuader, chez un armurier de la Pennsylvania Avenue, acheter un pistolet. Il choisit un « Colt se chargeant par la culasse, imitation Derringer ». Il prit seulement un pistolet et ne voulait d'abord qu'une douzaine de cartouches. Le marchand lui ayant expliqué que les cartouches ne se détaillaient pas, il acheta le paquet entier et paya la somme de huit dollars. Chose curieuse, plus tard dans la journée il revint pour acheter l'autre pistolet, « afin d'avoir la paire », et paya cinq dollars de plus. Il remarqua que deux pistolets ne tenaient pas beaucoup plus de place qu'un seul, et qu'au surplus ce n'était pas plus encombrant qu'un couteau de poche (témoignage de l'armurier).

Dans la nuit du 19 au 20, il alla se coucher entre neuf et dix heures dans la résidence de la Légation qu'il occupait depuis vendredi. Il n'y avait alors dans la maison qu'une femme de ménage, Mary Walkers, celle-là américaine sans doute, et un valet de chambre, Auguste Merton, un Français, qu'il avait amené avec lui.

A une heure du matin, d'après son témoignage, Merton entendit une détonation. En même temps la voix de son maître

l'appelait : « Entendez-vous, Auguste? » Merton répondit : « J'entends, mais ce n'est pas ici; c'est dans la maison à côté. » Cependant, ce bruit lui semblant suspect, le valet alla dans la chambre de son maître. Il le vit d'abord debout dans son vêtement de nuit, essayant de s'appuyer à un meuble, puis chanceler et tomber sur le sol. D'abord il essaya de le soulever, mais ne put y réussir. Avec la femme de ménage, survenue aussi, il alla chercher du vinaigre pour essayer de le ranimer, croyant d'abord à une syncope; mais Prévost-Paradol ne prononça plus une parole durant les trois quarts d'heure qu'il respira encore. Naturellement ces deux domestiques, seuls dans une ville qu'ils ne connaissaient pas, ne songèrent pas à réveiller quelqu'un pour appeler un médecin. Ce n'est que le lendemain matin qu'ils donnèrent l'alarme et ce fut le domestique du marquis de Chambrun qui alla chercher l'entrepreneur des pompes funèbres.

M. Déjardin fut sans doute le seul à n'être pas surpris, témoin qu'il avait été de l'achat du pistolet et de l'exaltation de son chef.

Sur la cheminée était une note, écrite sur une enveloppe au chiffre de sa fille, et qui portait ces mots adressés à son prédécesseur, déjà parti pour New York : « Je me tue; M. Berthémy, revenez et restez. P. Paradol. » (M. Gréard publie un fac-similé de cette note à la dernière page de son livre.)

Le *Washington Evening Star* portant la date du 20 juillet apporta les premières nouvelles de ce suicide, dont l'annonce, transmise au Président et au secrétaire d'État, avait déjà causé une grosse émotion dans le monde officiel.

Alors que la *Tribune* et le *Times* de New York devaient annoncer la nouvelle à l'intérieur du journal, sans titres flamboyants ni acrobaties typographiques, le *Star* s'offre le luxe de quelques en-têtes tapageurs, suivis de points d'exclamation qui sont censés, au lieu des grandes capitales d'aujourd'hui, traduire l'émotion.

Terrible tragédie! (Shocking Tragedy).
Le Ministre français Prévost se suicide!!
Le terrible événement, un acte de folie!

L'article est ainsi conçu :

Nous sommes dans l'obligation d'annoncer la nouvelle sensationnelle de la mort du nouveau ministre de France, M. Prévost-Paradol, tué par ses propres mains. Vers une heure du matin, il se tira un coup de feu au cœur, dans sa résidence, 120, New York Avenue, entre la 9e et la 10e rue. Le terrible acte a été perpétré sous l'influence d'une aberration temporaire due à l'émotion et aux troubles causés par les complications de la guerre, et à l'insolation à laquelle il avait été exposé dans les circonstances actuelles. La chaleur excessive des derniers jours l'avait beaucoup abattu, troublant gravement son état mental, et le *Star* avait annoncé hier qu'il était souffrant par suite de cette cause.

Le journal nota ensuite en détail l'émotion causée à Washington par cette tragédie si inattendue, et recueillit des témoignages divers sur l'attitude de Paradol pendant ces quelques jours. Le secrétaire d'État, M. Fish, rappela la tension nerveuse qu'il avait remarquée chez le ministre à leur première entrevue. Le *Times* de New York, d'autre part, raconte que les domestiques s'étant plaints que la maison était « hantée », il leur aurait dit « qu'ils ne l'occuperaient pas longtemps ». Un ministre d'une puissance étrangère aurait même confié à un reporter que le défunt avait par moments un « caractère ingouvernable ». Un autre fait allusion aux fâcheuses conditions dans lesquelles il a quitté Paris et aux amitiés qu'il s'est aliénées par son ralliement à l'Empire. Il était difficile que les journalistes n'essayassent pas d'éclaircir le mystère et de se documenter où ils pouvaient. Ils semblèrent avoir deviné assez juste.

*
* *

Les funérailles de Prévost-Paradol furent imposantes. Elles eurent lieu le vendredi 22 dans l'église catholique Saint Mathews, qui existe encore. Un catafalque tiré par six chevaux, escorté par un peloton de trente soldats de l'infanterie de marine, emmenait le cercueil, couvert d'un drapeau français. Le deuil était conduit par M. Berthémy, revenu immédiatement de New York, et d'ailleurs invité par le gouvernement français à

reprendre ses fonctions jusqu'à l'arrivée de son nouveau successeur, qui devait être le vicomte Treilhard, ministre au Chili. Les cordons du poêle étaient tenus par neuf membres de la colonie française. Le marquis de Chambrun, qui avait servi d'interprète dans l'enquête sur le suicide, et qui était alors un résident connu de la colonie, n'est pas nommé parmi eux. Dans l'assistance paraissent les membres du gouvernement et les membres du corps diplomatique. On signale en particulier la présence de M. Gerold, le représentant de la Prusse. Après le service funèbre, minutieusement décrit par le journal, le prêtre, M. White, fit une oraison funèbre de « trente minutes ». Le corps fut transporté à New York et embarqué sur le *La Fayette* qui l'avait amené douze jours avant. Ainsi se réalisait à la lettre son désir de ne rester aux États-Unis que « le temps décemment nécessaire »...

* * *

Même si le public américain avait ignoré l'importance littéraire et politique du ministre que la France lui avait envoyé, il est probable que ce suicide eût produit un effet tout aussi considérable que celui que j'ai indiqué, et eût été traité par les journaux avec la documentation abondante qui a toujours caractérisé la presse américaine.

Mais les faits rapportés plus haut montrent déjà que Prévost-Paradol n'était ni un inconnu, ni un méconnu. Je n'en veux pour autre preuve que les longs articles de fond qui, en plus des articles d'information, parurent le lendemain de sa mort dans deux des principaux journaux de New York. Ils témoignent, non seulement d'une sympathie naturelle pour le malheureux ministre et pour la France, dont la politique pourtant était alors loin d'être populaire dans les États du Nord, mais aussi d'une connaissance assez remarquable de l'histoire et des lettres françaises à cette date.

La *Tribune*, dans un article d'une colonne et demie, s'exprime comme suit dans son numéro du 21 juillet :

Le suicide de M. Prévost-Paradol sera un choc pour tout le pays; plus encore, il sera un choc pour les hommes cultivés et libéraux du monde entier. Il y a un an, il était un des rares Français dont

nous envisagions l'avenir avec espoir, sinon avec confiance. Il n'a jamais été un homme de tendances vraiment progressives. Sainte-Beuve disait vrai (comme c'était sa coutume) quand il l'a appelé le « secrétaire général des anciens partis... »

Toutefois, quelque incomplets qu'aient été son jugement politique, sa probité politique combinée avec son tact politique, il n'en était pas moins un des hommes les plus éminents de l'Empire. Hugo, Rochefort, Gambetta ont exprimé des protestations plus nobles contre le tyran impérial, ont senti plus profondément l'humiliation du despotisme impérial, ont vu plus clairement la vilenie du régime napoléonien; mais même ces éloquents défenseurs des droits du peuple n'ont pas été aussi formidables pour les Tuileries que le journaliste pénétrant, réfléchi et élégant du *Journal des Débats* qui savait si bien insinuer un sarcasme qu'il était difficile d'exprimer ouvertement, ou porter un coup mortel sous l'enveloppe d'une civilité de forme que la censure imposait strictement.

Quant aux raisons psychologiques de l'acte, il semble que l'auteur de l'article les ait également entrevues quand il ajoute « qu'il y avait assez de causes pour troubler sa raison. Nous ne doutons pas que la fausse situation politique dans laquelle il était placé ne fût la principale de ces causes ».

Vingt-trois ans plus tard, M. Gréard n'a pas dit autre chose, quand il a noté à la fin de son étude l'effet de la déclaration de guerre sur l'esprit et sur la conscience de Paradol : « A l'annonce de la guerre, l'image du péril qu'il avait prévu, mais qu'il croyait ajourné, se dressa devant ses yeux. Il vit l'Allemagne et la France s'aborder corps à corps, comme deux trains « lancés à toute vitesse l'un contre l'autre », la France jetée à terre, meurtrie, mutilée. Et il ne put supporter la pensée de paraître avoir été trompé, encore moins d'avoir trompé les autres, ceux qui le suivaient avec confiance dans sa destinée nouvelle, comme ceux qui ne l'avaient pas vu sans peine s'y engager sitôt. »

Le *Times* insiste moins sur les aspects énigmatiques de ce suicide et consacre un long article à faire ressortir les mérites intellectuels de « l'homme éminent » dont il rappelle la brillante carrière, les relations avec le monde universitaire anglais (Paradol avait fait une série de conférences à l'Université d'Edimbourg), ses qualités de critique et de journaliste, et dont il dit aussi que sa nomination avait été « un compliment

pour le peuple américain, auquel celui-ci s'était, en plusieurs occasions, montré très sensible ». Et après avoir exprimé sa sympathie « avec tous ceux en France qui pleurent la perte d'un homme qui eût honoré la littérature de n'importe quel pays », le *Times* ajoute que « son lamentable sort éveillera des regrets profonds dans tous les cœurs et que les raisons qui ont amené sa mort ne seront pas mal interprétées ».

Il était difficile d'unir plus de cœur à plus de tact. Ce double témoignage, joint aux hommages officiels qui lui furent rendus et à sa propre déclaration dans sa note à M. Déjardin sur les amitiés déjà formées dans le pays, me semble faire justice des propos de Doudan et de ceux des Parisiens d'alors : avec une hâte et une légèreté qui accompagnent généralement l'ignorance, ils semblèrent mettre sur le compte des Américains une responsabilité partielle pour ce suicide dont l'explication se trouve tout entière, n'en doutons pas, dans la conception spéciale que Prévost-Paradol avait de l'honneur et qui lui fit sacrifier, en cette heure tragique, tous ses autres devoirs publics et privés.

Othon Guerlac.

L'APPEL DE L'EXTRÊME-ORIENT

DANS LA POÉSIE DES ÉTATS-UNIS

> The East—what a subject for a poem! Indeed where else a more pregnant, more splendid one? Where else a more idealistic-real, more subtle, more sensuous-delicate?
>
> Walt WHITMAN, *Specimen Days*, 23 juillet 1878.

Depuis l'arrivée aux États-Unis, en 1860, de la première ambassade japonaise, saluée par les vers de Whitman, *A Broadway Pageant :*

Over the Western sea hither from Niphon come,
Courteous, the swart-cheek'd two-sworded envoys,
Leaning back in their open barouches, bare-headed, impassive,
Ride to-day through Manhattan...

depuis les fêtes qui commémorèrent la « Burlingame Mission », où Holmes porta ce toast aux envoyés de la Chine :

We, the evening's latest born,
Hail the children of the morn,

nous avons vécu avec ces populations, nous autres Américains, en un contact plus intime que tous les autres Occidentaux. Dès 1872, il y eut plus de cinq cents étudiants chinois et japonais installés dans nos *homes* et poursuivant dans nos universités les mêmes cours que la jeunesse américaine. Certains d'entre nous vivent depuis longtemps en relations journalières avec des Orientaux, parfois même côte à côte avec les *coolies*. Rappelons le *Plain Language from truthful James*, des vers qui exercent une influence énorme sur notre façon de penser, inspirés à Bret Harte en 1871 par les Chinois en Californie :

Which is why I remark,

And my language is plain,
That for ways that are dark
And for tricks that are vain,
The heathen Chinee is peculiar,
Which I am free to maintain.

Il est donc tout naturel que l'appel des antiques et mystérieuses civilisations de la Chine et du Japon soit senti aux États-Unis, et que le *New Poetry Movement* s'y professe curieux de cette poésie. Je me propose de rechercher les origines de cet intérêt, qui exerce une influence réelle sur certains de nos poètes contemporains, afin d'esquisser la fortune de l'Extrême-Orient dans la poésie des États-Unis et de signaler les circonstances qui mirent ces thèmes en faveur. Cette faveur ne paraît-elle pas si grande que la critique se montre parfois portée à exagérer l'importance des influences authentiques?

I

Je constate avec étonnement que le poète Bayard Taylor accompagna l'expédition du commodore Perry en Chine et au Japon, en 1853, sans nous laisser autre chose que son journal *A Visit to India, China and Japan* (1855). C'est, je crois, la magie poétique du *West-östlicher Divan* de Goethe qui empêcha Taylor, auteur cependant des *Poems of the Orient* (1854), de trouver de la poésie sur les bords asiatiques du Pacifique. De même, Emerson, né dans cette Nouvelle-Angleterre des baleiniers, des négociants en opium et en thé, chante Saadi et le Sphinx, mais ne fait pas de place, semble-t-il, à l'Extrême-Orient. Thoreau, dans *Walden, or Life in the Woods* (1854), se montre par ses citations plus curieux de la Chine; mais, en général, malgré un rare écho du commerce des *clipper-ships*, tel que le croquis du village potier de King-te-Ching, ou des fours des céramistes japonais d'Imari dans le poème *Keramos* (1877) de Longfellow, la pensée de cette génération s'est tournée, à travers tout le romantisme européen, vers le Proche-Orient.

Richard Henry Stoddard, fils d'un capitaine au long cours, protégé de Bayard Taylor, employé à la douane de New York,

auteur comme lui de romances arabes et persanes, est, je crois, le premier poète des États-Unis à chanter l'Extrême-Orient. Les Chinois paraissent pour la première fois dans ses *Poems* (Boston, 1852), et une *Serenade of Ma Han Shan* se trouve dans ses *Songs of Summer*, de 1857 :

Come to the window now, beautiful Yu Ying!
The new moon is rising, white as the shell of a pearl.
Your honored father and brother
And the guests are still at table,
Tipping the golden bottles,
But I have stolen to you!
The rose looks over the wall
To see who passes near :
Look out of the window, you
And see who waits below.
I am a Mandarin : my plume is a pheasant's feather :
The lady who marries me may live at court if she likes.

On sentira, d'après ma citation de cette première strophe, que les vers de Stoddard laissent à désirer, et comme interprétation exacte de la Chine, et comme poésie. Mais n'est-il pas piquant de signaler que ce débutant se sert déjà pour sa chinoiserie de cette « unrhymed cadence » qu'Amy Lowell, poète vers-libriste, devait mettre à la mode pour les traductions du chinois soixante ans plus tard? Stoddard fit paraître d'autres « poèmes chinois » dans ses *Songs of the East* (1871) et mit en vers quelques traductions d'authentiques poésies chinoises, dues sans doute à quelque sinologue anglais.

II

C'est Lafcadio Hearn, s'adressant toujours au public américain, qui nous facilita plus que nul autre l'abord de la poésie extrême-orientale. Il n'aspira jamais qu'à être poète en prose, mais son œuvre se rattache au mouvement poétique contemporain, car il cita çà et là de nombreux vers japonais qui révélèrent au grand public anglo-américain le *haïkaï* (*hokkou*) et l'*outa*[1]. Chose plus curieuse, Hearn seul semble s'ini-

1. Ses éditeurs réunirent nombre de ces citations dans le recueil *Japanese*

tier à la Chine et au Japon à travers l'érudition des spécialistes français[1]. Avant de s'embarquer en ce qui touche au Japon, Hearn rendit compte de l'anthologie de la poésie japonaise *Si-Ka Zen-Yo* de Léon de Rosny, lut Ary Renan et Louis Gonse sur l'art japonais, et discuta les idées d'Hervey-Saint-Denys au sujet de la théologie chinoise. Les notes de Hearn à *Some Chinese Ghosts* (1887) reconnaissent sa dette envers la traduction du *Kinkou Kikoan* de Dabry de Thiersant et le *Livre des récompenses et des peines* de Stanislas Julien[2]. Même au Japon il reste en correspondance avec Loti, connut les romans extrême-orientaux de Judith Gautier et loua les sonnets japonais de Heredia.

Il n'en faudrait pas conclure que la sinologie et le japonisme français aient directement contribué à révéler aux États-Unis la poésie de l'Extrême-Orient, quoique Stuart Merrill traduisît des morceaux du *Livre de Jade* de Judith Gautier dans ses *Pastels in Prose* (1887) et que James Whitall fît de même dans *Lyrics from the Book of Jade* (1919) : nos spécialistes américains, sauf feu Ernest Fenollosa, négligèrent l'étude littéraire de la Chine et du Japon. Plus récemment, par contre, l'activité des orientalistes britanniques tourna l'attention des poètes américains vers l'Extrême-Orient. La fondation de chaires de chinois et de japonais en Grande-Bretagne et l'alliance anglo-japonaise provoquèrent la publication à Oxford des *Primitive and Mediæval Japanese Texts* de Dickins (1906), les *Hundred Verses of Old Japan* (1906) et les *Japanese Epigrams* (1911) de Porter. Les traductions en vers *victoriens* comprennent la *Japanese Poetry* (1911) de B. H. Chamberlain, les *Chinese Poems* (1912) de Charles Budd, et dans la *Wisdom of the East Series*, éditée par l'Orient Press, *A Lute of Jade* (1909) de Cranmer-Byng; puis *The Spirit of Japanese Poetry* (1913) et *The Spirit of Japanese Art*, de

Lyrics, 1915, où ses versions, avec la transcription des textes en vue, facilitent l'appréciation directe de la poésie japonaise.

1. Voir E. L. Tinker, *Lafcadio Hearn's American Days* (1924), *passim*, et les réimpressions des articles de Hearn par Mordrell, intitulées *L. Hearn, Essays in European and Oriental Literature* (1923), et *Occidental Gleanings* (1925).

2. Hearn emprunta son conte *The Tale of the Porcelain God* à un missionnaire, le R. P. d'Entrecolles, quoiqu'il profitât des recherches de l'Allemand Schlegel et des savants anglais comme Legge, Wylie et Beale.

Yoné Noguchi[1]. L'associé de Cranmer-Byng à l'Orient Press fut Allen Upward, dont les paraphrases intitulées *Scented Leaves from a Chinese Jar* firent sensation en 1913, lors de leur insertion dans la revue *Poetry* de Chicago. Les *Lyrics from the Chinese* (1913) de Helen Waddell eurent aussi beaucoup d'influence, car ses versions appartiennent nettement à la *New Poetry*. Je remarque également que la *Poetry Review* de Londres commença vers cette époque à s'intéresser à la poésie japonaise. Les célèbres traductions du chinois d'Arthur Waley, du British Museum, et son livre sur l'*outa* parurent cinq ou six ans plus tard.

III

Outre les révélations dues à ces traductions, qui sont très lues aux États-Unis, signalons surtout les courants de l'immigration et du commerce, qui multiplièrent nos contacts avec l'Extrême-Orient. Je n'ai pas à parler des *Chinatowns* — Wallace Irwin, *Chinatown Ballads* (1906); Ruth Comfort Mitchell, *The Sweetmeat Game* (1923) — ou des boutiques de japoneries évoquées dans *A Dream of Bric-à-Brac* par John Hay. Les nombreuses blanchisseries chinoises inspirèrent à Vachel Lindsay son *Chinese Nightingale* (1915), qu'il estimait son poème le plus représentatif ; à Edgar L. Masters les épitaphes de Yee Bow (*Spoon River Anthology*, 1915) ou de Yet Sing Low (*The New Spoon River*, 1924), et à Christopher Morley ses satiriques pseudo-traductions ou parodies (voir *Hide and Seek* (1919), *Translations from the Chinese* (1922), pleines de jeux de mots subtils :

Oh, Inequitable Buildings !

And as for those who work on lower Broadway,
What are they, poor hasty mice,
But canyon fodder ?

1. Les premiers poèmes que Noguchi écrivit en anglais furent conçus à l'instar de Poe, de Rossetti ou même de Bryant. La critique les accepta comme l'expression pure du sentiment japonais. Puis-je relever un haïkaï de Noguchi écrit à Hyde Park, 1906, quand il songeait à la belle chevelure des femmes de Rossetti :

« My love's lengthened hair
Swings o'er me from Heaven's gate :
Lo, Evening's shadow. »

Il y eut chez nous des étudiants de talent qui nouèrent des amitiés telles que les liens d'entre Yoné Noguchi et Charles Warren Stoddard ou Joaquin Miller (qui collabora avec Noguchi pour le recueil *Japan of Sword and Love*, Tokio, 1905). Une belle collaboration est celle de Witter Bynner avec le docteur Kiang Kanghu, tous deux chargés de cours, en 1918, à l'Université de Californie : ils firent ensemble un voyage d'études en Chine. Leurs traductions, dont beaucoup ont paru dans les revues, seront bientôt recueillies en édition définitive sous le titre *The Jade Mountain.*

Certains de nos poètes eurent des parents au delà du Pacifique. Harriet Monroe, la fondatrice si connue de *Poetry, A Magazine of Verse*, visita sa sœur à Pékin, en 1911, où son mari représentait Washington. La sœur de Vachell Lindsay épousa un médecin missionnaire et il écrivit son *Chinese Nightingale* pendant que leurs parents visitaient Lu Chow Fu[1]. Eunice Tietjens, une des associées de miss Monroe à la direction de *Poetry*, possède aussi une sœur qui est missionnaire, et ses *Profiles from China* (1916) sont la chronique d'un voyage en Extrême-Orient. Percival Lowell, frère d'Amy Lowell, enseigna au Japon (son *Soul of the Far East* est de 1888), et miss Lowell connut dès son enfance Florence Ayscough, née en Chine, qui devait collaborer avec elle aux traductions intitulées *Fir-Flower Tablets*. Il n'est donc pas étrange qu'Amy Lowell ait chanté une estampe par Shokei et une sculpture japonaise en bois dans son premier recueil de vers, *A Dome of Many-Coloured Glass* (1912).

W. R. Benêt trouva dans sa bibliothèque l'idée d'écrire *Merchants from Cathay* (1913), à propos de Marco Polo. Ce fut comme exécuteur littéraire d'Ernest Fenollosa qu'Ezra Pound s'inspira des notes inédites de cet esthéticien pour sa plaquette d'adaptations intitulée *Cathay* (1915). En collaboration avec Mary McNeill Fenollosa, poète du Japon elle-même, Pound fit paraître le traité du mari, *Noh or Accom-*

1. Voir V. Lindsay, *Collected Poems*, 1923, *Adventures while singing these songs, an autobiographical foreword*, et les poèmes *Shantung, or the Empire of China is crumbling down*, et *The Jingo and the Minstrel, an Argument for the Maintenance of Peace and Goodwill with the Japanese People.*

plishment, A Study of the Classical Stage of Japan (1916)[1], et un essai inédit de Fenollosa, *The Chinese written Character*, en 1918[2].

Arthur Davison Ficke, qui interpola de très beaux vers dans ses *Chats on Japanese Prints* (1915), est un expert en estampes japonaises. Le docteur Frederick Peterson s'inspira de sa propre collection d'art extrême-oriental pour ses *Chinese Lyrics* (1917), signés Pai-Ta-Shun, pseudonyme phonétique assez évident. A la vérité, les trésors de l'art asiatique abondent dans les musées américains et semblent intéresser David O'Neill (*A Cabinet of Jade*, 1918), Carl Sandburg, qui fut apprenti potier (lire *Potato Blossom Song* dans *Cornhuskers*, 1918), et Marjorie Allen Seiffert (*A Woman of Thirty*, 1919).

Le poème cryptique *The Quarry* de William Vaughan Moody me paraît dû à la crise politique des Boxers en 1900. Wallace Irwin (*Random Rhymes and Old Numbers*, 1906) et Will Comfort furent correspondants de journaux durant la guerre russo-japonaise. Si les vers asiatiques de S. Weir Mitchell, Arthur Peterson et Cale Young Rice ne sont pas très réussis, leurs auteurs ont du moins voyagé en Extrême-Orient, aussi bien qu'Elizabeth Coatsworth (*Fox Footprints*, 1923) et Marjorie Barstow Greenbie, qui comprennent mieux l'esthétique orientale.

Puis, comme je l'indiquerai tout à l'heure, une nouvelle école poétique, celle des « Imagists » anglo-américains, mit la poésie de l'Extrême-Orient à la mode vers 1916[3]. Faute de place, je me suis borné à dresser simplement la liste de quelques poètes contemporains qui suivirent inconsciemment cette mode et s'engouèrent pour les symboles et l'art asia-

1. Œuvre qui aurait facilité à W. B. Yeats la composition de ses « drames pour danseurs », tels que *The Hawk's Nest*.

2. *Little Review*, réimprimé dans *Instigations*, 1920.

3. Les manifestations de cette mode apparaissent commodément dans *The New Poetry, an Anthology of Twentieth Century Verse in English, new and enlarged edition*, 1923, par Harriet Monroe et Alice C. Henderson. La chronologie se dégage mieux des annuaires *Others*, édité par Alfred Kreymborg, 1916, 1917, 1919, et Braithwaite, *Anthology of Magazine Verse*, 25 volumes consécutifs parus.

tiques, ou qui, à un moment donné, essayèrent d'employer l'idiome poétique chinois ou japonais. Nommons Charlotte Peake pour ses *Sword and Blossom Poems*, édités à Tokio, Walter Conrad Arensberg, Adelaide Crapsey (*Cinquains*, 1915), Mary Carolyn Davies, Alfred Kreymborg, Babette Deutsch (*Banners*, 1919), Arthur Guiterman (*Chips of Jade, or What They Say in China*, 1920), Orrick Johns, Robert Alden Sanborn, Evelyn Scott (*Precipitations*, 1920), Edna Worthley Underwood (*Moons of Nippon*, 1920), Leonora Speyer (*A Canopic Jar*, 1921), Joseph Auslander, Emanuel Carnevali, Nelson Antrim Crawford, Mark Turbyfill (*The Living Frieze*, 1921), Louis Untermeyer (*Jade Butterflies*, 1921), Hildegarde Flanner, élève de Bynner en Californie, Genevieve Taggard, S. Hartmann, William Carlos Williams, ami de Pound, Henry Bellaman (*Cups of Illusion*, 1923), E. E. Cummings (*Tulips and Chimneys*, 1923), John Dos Passos (*A Pushcart at the Curb*, 1923), Agnes Kendrick Gray, Wallace Stevens (*Harmonium*, 1923), Will Thompson, S. Foster Damon, Josef W. Hall, Stanley Kimmell, Donald Lindsay, Haniel Long, Nathalia Crane (*Lava Lane*, 1924), Margaret Tod Ritter (*Mirrors*, 1925) et dernièrement même Maxwell Bodenheim (*Chinese Gifts*, dans son *Returning to Emotion*, 1927).

IV

C'est Ezra Pound, inventeur du terme *imagism* et fondateur du groupe des *Imagist Poets* anglo-américains, qui mit vraiment la poésie chinoise et japonaise à la mode aux États-Unis[1]. La plaquette *Des Imagistes*, la première anthologie de ce groupe, publiée à Londres en 1915, contint, m'a-t-on dit, des proses *à la chinoise* d'Upward et, parmi les vers de Pound, la *Fan Piece of her Imperial Lord*, où il réduisit une octave

1. Autour de Pound se groupaient les Américains H(ilda), D(oolittle), Amy Lowell et William Carlos Williams; John Cournos, né en Russie, et R. Aldington, F. S. Flint, Skipwith Cannell, James Joyce, Ford Maddox Hueffer, Allen Upward. En 1915, Pound quitta l'école, qui n'eut que six membres, Amy Lowell, « H. D. » et J. G. Fletcher, Américains; Aldington, F. S. Flint et D. H. Lawrence, Anglais. Pour les doctrines, voir *Dont's for Imagists* (*Poetry*, mars 1913), réimprimés par Pound, *Pavanes and Divagations*, p. 96.

chinoise de la dame d'honneur Pan Chieh-yu aux dimensions d'un haïkaï :

O fan of white silk
Clear as frost on the grass-blade
You also are laid aside[1].

Lustra, suivi de *Cathay*, des plaquettes de Pound, où il mit en vers libres quelques poèmes chinois d'après les versions inédites d'Ernest Fenollosa, sont les prémices littéraires de l'appel de l'Extrême-Orient dans la poésie américaine de nos jours. Voici un des rares haïkaïs de Pound, qui se fatigua de l'Asie vers 1918 :

In a station of the metro.

The apparition of these faces in the crowd ;
Petals on a wet, black bough.

Amy Lowell, qui continua sous le titre de *Some Imagist Poets*, 1915, 1916 et 1917, la série d'anthologies imagistes, fut le seul poète à présenter dans cette publication officielle des vers originaux inspirés de l'Extrême-Orient, car quelques-unes de ses *Lacquer Prints* parurent dans le recueil de 1917[2]. Comme Ezra Pound, Amy Lowell semble ignorer le mouvement japonisant dans la poésie française, quoique je remarque un rappel de la prose d'Edmond de Goncourt dans deux de ses *Pictures of the floating World* (1919)[3]. Ce ne fut

1. Ces traductions en vers libres de Pound suggérèrent au Japonais Shigéyoshi Obata sa traduction récente de Li Tai-Po en vers libres anglais.

2. Malgré la paucité de leurs réalisations orientales, les imagistes se professaient tellement curieux de la Chine que Harriet Monroe, la très, très influente directrice littéraire de *Poetry*, proclama que l'imagisme n'était que *perhaps, in the last analysis, the beginning of a search for the Chinese magic.* Elle ajoute que *This search will probably go on as we dig deeper into that long hidden far-away mine of jewels* (*Poetry*, septembre 1915, p. 305).

3. Cf. Goncourt, *Outamaro*, éd. déf., p. 144 : « Outamaro a peint lui-même son élégant visage », puis « *At the Bookseller's* » : *Utamaro has here painted his elegant visage.* Comparez aussi son *Hokousaï*, éd. déf., p. 180, et le poème *Document* :

« Pendant que je profitais d'un beau jour de printemps, dans cette année de tranquillité, pour me chauffer au soleil, j'eus la visite de Souzambo (*son éditeur*), qui venait me demander de faire quelque chose pour lui. Alors j'ai pensé qu'il ne fallait pas oublier la gloire des armes, surtout quand on vi-

que vers 1917, grâce aux explications fournies par son amie d'enfance Mrs. Florence Ayscough, qu'Amy Lowell commença à subir le charme de la poésie chinoise. Sa curiosité grandit et aboutit à une collaboration et à la publication en 1921 d'un recueil de traductions en vers libres intitulé *Fir-Flower Tablets*. Je citerai d'Amy Lowell deux poèmes originaux qui sont, dit-on, ses morceaux favoris à la chinoise et à la japonaise :

WIND AND SILVER.

Greatly shining
The autumn moon floats in the thin sky;
And the fish ponds shake their backs and flash their dra-
As she passes over them. [gon scales.

EPHEMERA.

Silver green lanterns tossing among windy branches.
So an old man thinks
Of the loves of his youth.

A côté de Pound et d'Amy Lowell, un autre imagiste américain, John Gould Fletcher, essaya définitivement de s'assimiler les beautés poétiques de l'Extrême-Orient. Très influencé par Amy Lowell et Paul Fort, il fit paraître en 1915 cinq recueils de poésies, y compris *Irradiations*, où plusieurs morceaux trahissent l'influence japonaise. Il dédia *Japanese*

vait en paix et, malgré mon âge qui a dépassé soixante-dix ans, j'ai *ramassé du courage* pour dessiner les anciens héros qui ont été des modèles de gloire. »

« The great painter Hokusai
In his old age
Wrote these words :
Profiting by a beautiful Spring day,
In this year of tranquillity,
To warm myself in the sun
I received a visit from my publisher
Who asked me to do something for him.
Then I reflected that one should not forget the glory of arms,
Above all when one was living in peace
And in spite of my age,
Which is more than seventy years,
I have found courage to draw those ancient heroes
Who have been the models of glory. »

Prints à Amy Lowell en 1917, mais la note japonaise disparut complètement de *Breakers and Granite* (1921). Dans sa préface à *Japanese Prints*, Fletcher dit de son travail : « The poems are not Japanese at all, but all illustrate something of the charm I have found in Japanese poetry and art. » Il ajoute : « Good hokkus cannot be written in English. We should not take the letter for the spirit and strive in any way to imitate the hokku form. The thing we have to follow is not a form, but a spirit. » Amy Lowell commenta de la même manière ses *Pictures of the floating World*, qu'elle appela des *poems written in a quasi-Oriental idiom* qui tâchent de préserver *the brevity and suggestion of the hokku*. De la poésie chinoise elle dit en préfaçant *Fir-Flower Tablets* : « It was totally impossible to follow either the rhythms or the rhyme-schemes of the originals... I hold that it is more important to reproduce the perfume of a poem than its metrical form. »

Cette attitude des « Imagistes », adoptée par presque tous ceux de nos poètes qui professent d'aimer les arts d'Asie, rend très difficile la tâche du critique qui voudrait évaluer l'action de l'Extrême-Orient sur la poésie contemporaine. Cependant, je trouve évident qu'un poème américain au sujet du Mont Fuji ou du Mont T'ai Shan trahit une influence moins efficace qu'un poème qui interprète une œuvre d'art japonaise ou une légende chinoise. Je trouve aussi qu'emprunter une forme poétique étrangère, à la manière de ces Français amateurs de *haïkaï* que j'étudiai ici même[1], c'est subir une influence autrement profonde et vivifiante. Or, je ne connais pas une seule plaquette éditée aux États-Unis qui renferme uniquement des vers originaux écrits à la japonaise, et je dois en conclure que l'influence japonaise directe sur la poésie des États-Unis reste assez faible[2].

1. Cf. W. L. Schwartz, *l'Influence de la poésie japonaise sur la poésie française contemporaine* (*Rev. de litt. comp.*, oct. 1926) et *The Imaginative Interpretation of the Far East in modern French Literature* (Paris, 1927, *passim*).

2. Le nombre d'Américains qui peuvent goûter directement les vers chinois et japonais grandit. Par exemple, Frances Burnett, femme de notre attaché militaire à Tokio, après dix ans d'études linguistiques, obtint la mention « honorable » au concours impérial de poésie, *O Uta hàjime*. Le sujet proposé par l'Office impérial de poésie en 1921 fut « Devant le sanctuaire d'Isé à l'aube », et l'outa anonyme de M^me^ Burnett fut primée avec neuf autres odes

Me voici donc en désaccord avec Fletcher, Amy Lowell et miss Monroe. Et, puisque la poésie japonaise n'accueille que l'impair et repousse la rime, je regrette que Curtis Hidden Page ait rimé les 230 poèmes traduits dans sa *Japanese Poetry, An historical Essay* (1923). J'admets que Fletcher et Amy Lowell se soient assimilé la technique de la chromoxylographie japonaise ou de la peinture des rouleaux historiés (dans *Can Grande's Castle* (1918), le poème *Guns as Keys : And the Great Gate Swings*, me rappelle un *makimono* des exploits du commodore Perry), mais je les crois peu influencés par les poètes japonais. D'ailleurs, telle est l'opinion du Japonais Jun Fujita, qui écrivit dans *Poetry* (juin 1922) qu'Amy Lowell, dans ses *hokkus*, « missed the essential quality of the Japanese ».

Nous possédons aux États-Unis, d'autre part, quelques plaquettes de parodies de traduction du chinois, mais l'influence formelle de cette poésie est bien faible. La mode, chez nous, est d'imiter ou de traduire les vers métriques et rimés de la Chine en vers libres sans rime. Sauf Witter Bynner, aucun Américain ne tâte du parallélisme littéraire, si marqué dans la poésie chinoise[1]. C'est donc ainsi que Ching Hsin-Hai jugea que les traductions d'Amy Lowell manquaient de régula-

choisies d'entre 17,000 contestants. Voici le poème et la traduction anglaise de l'auteur :

Atarashiki	In the dawn of the New Year
Toshi ni akatsuki	Before the ancient portals of
Ise no miya ni	Eternal Truth
Kami no hiraki wo	Behold—in changeless majesty
Aogi miru kana.	The Light of God!

1. Citons de son *Caravan From China* (1925) *The Old Men and the Young Men* :

« Said the old men to the young men,
« Who will take arms to be free? »
Said the young men to the old men,
« We. »
Said the old men to the young men,
« It is finished, you may go. »
Said the young men to the old men,
« No. »
Said the old men to the young men,
« What is there left to do? »
Said the young men to the old men,
« You. »

rité d'allure et de rythme, que presque toute la musique chinoise s'échappait sous le poids de son verbiage[1].

V

On n'a pas souvent prôné chez nous l'étude de la poésie d'outre-Pacifique dans le but et l'espoir de corriger des erreurs de goût poétique. Nous nous rappelons l'axiome de Poe : « I maintain that the phrase 'a long poem' is simply a contradiction in terms », et nos vers-libristes n'attendaient pas le *hokkou* pour être brefs, les directeurs de revues leur imposant cette condition depuis longtemps. Historiquement parlant, lorsque les « Imagistes » déclarèrent que « concentration is of the very essence of poetry », ils n'appuyèrent pas leur dogme par des allusions aux pays des mandarins. La revue de miss Monroe semble isolée dans son attitude didactique : « Poetry, from its beginning, has emphasized the Oriental influence... urging upon poets... simplicity, immediacy, unpretentiousness », priant le poètes d'oublier « the O thou and Lo and behold Poetry » (vol. XII, 1918, p. 271). Il s'ensuivrait que notre engouement actuel pour la poésie d'Extrême-Orient n'est pas le résultat d'une propagande réformatrice et que nous avons plutôt accueilli pour son charme cette nouvelle Muse venue de si loin.

Demandons donc à Witter Bynner, qui, parmi tous les poètes vivants, a peut-être fait le plus grand effort pour s'assimiler les qualités de la poésie chinoise les plus estimées des Chinois eux-mêmes, ce qu'il y admire comme Américain, et il répondra : « Chinese poetry sings the wisdom of age, not the excitement of artificial life, except for the elevation brought by wine, but the quiet of nature, not the unsteady

1. Voir *The Vogue of Chinese Poetry* (*Edinburgh Review*, juillet 1922, p. 99-114) : « I fancy that a great deal of what at present passes for admiration of our Chinese poets is purely impressionistic... The truth is that Chinese poetry, like the poetry of other countries, is an extremely complicated affair... The Victorian might say that the Chinese poets followed rules as much as they did, and even a representative of the days of the heroic couplet might say that between himself and his brother poets in China there is after all some similarity in the rigidity with which they both followed the accepted formulæ of their art. »

joys of passion, but the steadfast joy of friendship. It is attached to actual daily life and not reserved as an ethereal pastime ». Un poème de la dynastie T'ang « sounds like the heart of a letter »[1]. Et ainsi, méditant de son séjour et de ses voyages en Asie, Bynner écrivait tout récemment :

I went away a Western man
But I'm coming back in a caravan.
Coming with wisdom in my hands,
Slowly, slowly over the sands.
(*Caravan*, 1925).

Une étude assidue de la littérature orientale ou un séjour débarrassé de préjugés en Extrême-Orient peuvent bien nous amener, par le contact d'une autre civilisation, vers une autre philosophie, une sorte de néo-humanisme. C'est cette philosophie, exprimée surtout dans la poésie chinoise, que nous sommes préparés à goûter, selon le professeur Josef Washington Hall, « because our poets have already developed a natural attitude toward life and death, because they have already come to look on every phenomenon of conduct with a large sympathy, because they have already sensed the relativity of good and evil and abandoned the dogma of natural depravity, and discovered that poetry is a normal muscular relaxation of the soul, not a hysteria nor a studied gesture... they garner such delight and instruction from the Pacific-Asian masters[2]. »

William Leonard Schwartz.

1. Witter Bynner, *On translating Chinese Poetry* (*Asia*, New York, décembre 1921, p. 993).

2. J. W. Hall, *The Pacific-Asian Influence on the Poets of the United States* (*Anthology of Magazine Verse*, 1926, p. 150-171).

L'INITIATION AMÉRICAINE

DE

GEORGES CLEMENCEAU

> « Si la masse veut être libre, il faut qu'elle apprenne à penser par elle-même. »
>
> *Au fil des jours* (1900), p. 264.

Ce n'est pas, on s'en doute bien, de politique intérieure ou étrangère qu'il s'agit ici. Mais il importe, du point de vue biographique ou de l'angle des civilisations comparées, de préciser divers détails concernant tous l'homme extraordinaire qui a joué un si grand rôle dans les événements récents et qui, il y a soixante ans, était le spectateur passionné et le clairvoyant témoin des choses transatlantiques : initiation américaine dans laquelle il y a une part incontestable d'apprentissage et même, si l'on peut dire, de « préfiguration ».

***

L'importance des États-Unis pour le changement de régime qui, dès 1863, s'inscrivait dans l'inévitable destin de la France, ne saurait être rappelée trop expressément. De fait, si « l'esprit révolutionnaire [1] », à la fin de l'Ancien Régime, fait partie de courants et de contre-courants dont l'Atlantique est dans les deux sens sillonné, si plus tard les débuts de la monarchie de Juillet se préoccupent de questions financières, judiciaires, économiques dont la *Démocratie en Amérique* de Tocqueville offre à certains égards le résumé, on peut dire que la confiance des partis libéraux, vers la fin du Second Empire, s'armait

1. Cf. Bernard Faÿ, *l'Esprit révolutionnaire en France et aux États-Unis à la fin du XVIII^e^ siècle*. Paris, 1925.

d'elle-même d'un réconfortant prestige : celui qu'offrait un grand peuplement d'outre-Océan, traversant des crises de tout ordre sans modifier l'essence et à peine la lettre de sa Constitution, continuant à faire crédit au « gouvernement du peuple par lui-même », pour résister enfin à des causes de rupture aussi graves que cette guerre de Sécession qui avait longtemps justifié le jeu de mots, célèbre alors, des « États-Désunis ».

D'une aussi opportune séduction, les témoignages ne sauraient être relevés ici : ils iraient des enquêtes pédagogiques telles que celle de C. Hippeau[1] aux demi-pamphlets de Laboulaye et aux conférences d'Émile Deschanel, des récits de voyage, comme les *Huit mois en Amérique* de Duvergier de Hauranne (1866), aux vues de chrétiens libéraux tels que Montalembert, Augustin Cochin, A. de Gasparin. Un des résultats les plus immédiats fut la fondation du « Cercle Franklin », destiné à diffuser la lecture dans les milieux populaires : car l'éducation générale, caractéristique évidente et condition du civisme éclairé des États-Unis, ne pouvait manquer de fournir en France leur principal argument aux revendications progressistes. Ajoutez que la mort tragique d'Abraham Lincoln, le 14 avril 1865, avait conféré une sorte de publicité douloureuse aux difficultés d'un grand peuple en conflit avec lui-même[2], et que la pose de plusieurs câbles, en donnant l'impression de la distance diminuée entre le Nouveau Continent et l'Ancien, permettait aux esprits généreux d'alléguer — ainsi qu'on l'a fait pour d'autres triomphes de la technique et de l'audace humaines — que la proximité dans le temps, victorieuse de l'éloignement dans l'espace, allait servir au rapprochement des esprits et des bonnes volontés. Une histoire sincère du libéralisme français, à la fin du Second Empire, devra faire état de toutes ces curiosités renouvelées pour l'humanité d'outre-Océan.

Par un parallélisme fort significatif, Napoléon III lui-même ne manquait pas de donner les États-Unis comme point de départ aux observations imaginaires d'un Français moyen qui,

1. Cf. son rapport au ministre : *l'Instruction publique aux États-Unis*. Paris, 1869; et, du même auteur, *la France républicaine : souvenirs de 1830, de 1848 et de 1870*. Paris, 1875, en particulier aux pages 28, 39, 44, etc.

2. Cf. F. Baldensperger, *Abraham Lincoln to-day*. Urbana, 1918.

établi entre 1847 et 1868 « dans les contrées qui s'étendent depuis l'Hudson jusqu'au Mississipi », rentre chez lui dans le paquebot transatlantique et constate successivement un certain nombre d'indiscutables modernisations des choses de France[1] : et il allait sans dire que le suffrage universel et la paix sociale, la liberté de pensée et l'instruction populaire supportaient désormais toute comparaison avec des pays où l'Impératrice, de son côté, voyait un des grands dangers futurs pour l'Europe, « dans moins d'un siècle », à cause des rancunes accumulées contre leurs pays d'origine par ce peuple, de plus en plus prospère, de bannis et d'*outlaws* de l'Ancien Monde.

Ces luttes implicites d'idées sont, à leur façon, la toile de fond invisible sur laquelle se détache la juvénile silhouette d'un Français qui ne se contente pas de faire aux États-Unis une enquête rapide. Il demande à ce pays, en pleine crise à ce moment, de l'initier aux institutions de la liberté par un séjour prolongé, par l'intérêt qu'il va prendre à une « reconstruction » importante entre toutes, puisque les résultats et les suites de la guerre de Sécession s'y trouvent en cause. L'Union survivra-t-elle vraiment à de pareilles secousses? Le désaccord entre vaincus et vainqueurs produira-t-il la crise que le civisme de Lincoln avait su éviter? Les difficultés financières et économiques, conséquences inévitables d'une lutte de quatre ans qui avait été une guerre d'usure par excellence, n'entraîneraient-elles pas aux abîmes les résultats apparents de la victoire nordiste? Et, par-dessus tout, la volonté démocratique des populations suffirait-elle à créér l'autorité nécessaire à la solution constitutionnelle de ces grands problèmes?

Peu de Français, à cette date, étaient aussi bien préparés que G. Clemenceau à démêler avec adresse les ressorts de la vie américaine, à se passionner vite pour des épisodes dont le sens aurait laissé indifférents beaucoup de ses compatriotes du Second Empire. Avec sa personnalité aux nerveuses réactions, son goût de l'initiative individuelle, sa passion pour

1. Voir, dans l'*Illustration* du 17 décembre 1870, l'analyse de ce « plan de roman de la main de l'Empereur. » Pour l'hostilité, très décidée, de l'Impératrice, lire sa conversation avec Ch. de Varigny, le 8 février 1869, dans les *Marches de l'Est* du 15 février 1912.

le vivant, le jeune docteur était fort éloigné du dogmatisme souvent professé par des enquêteurs européens en Amérique. Sa gentilhommerie un peu cassante, sa générosité combative et son ironie toujours prête ne risquaient guère de s'en laisser imposer par les plus remuants même des hommes publics de la jeune Amérique : ajoutez qu'il était, à la française, rompu aux exercices du corps, équitation, escrime, chasse, marche, qui supposent plus que les « sports » des pays du Nord l'utilisation continue de la vigueur et de la souplesse. Issu d'un père qui, médecin comme lui, avait pratiqué avant lui le culte des institutions libres et avait souffert pour son idéal, il avait déjà pu méditer lui-même, dans la prison de Mazas, sur l'inconvénient des manifestations politiques sous un régime de répression; par sa mère protestante, certains traits des civilisations anglo-saxonnes pouvaient lui paraître moins étrangers. Pour un enquêteur aux États-Unis, quel ensemble d'exceptionnelles aptitudes! Peut-être sa faculté de sympathie trouve-t-elle cependant sa limite, non dans des préventions de raffiné ou dans ce culte de l'hellénisme où il cherchera toujours sa joie et la justification de son optimisme, mais plutôt dans la discipline strictement positiviste qu'il lui a plu de se donner. Ce qu'on a appelé, chez lui, « un matérialisme de rêveur » n'allait pas sans quelques répugnances caractéristiques à l'égard des formes éventuelles du mysticisme anglo-saxon : n'avait-il pas dédié, en 1865, à Charles Robin, collaborateur de Littré, sa thèse de doctorat sur la *Génération des éléments anatomiques* et profité de la soutenance pour une surenchère piquante de positivisme carabin[1]?

Ce livre publié le 10 juin 1865, Clemenceau commence par aller en Angleterre, où il rend visite à Stuart Mill. Il garde du Londres de cette époque, le Londres de Dickens, avec le côte-à-côte d'une sinistre misère et d'un luxe de grand style, avec des initiatives charitables impuissantes à lutter contre le paupérisme, un souvenir douloureux et de cruelles images.

C'est pendant l'été de 1865[2], sur l'*Etna*, que le jeune médecin franchit l'Atlantique. A New York où il s'installe, il de-

1. *Au fil des jours*, p. 409 : *Par les chemins du ciel.*
2. La date inexactement donnée par H. M. Hyndman, *Clemenceau, the man and his time*. New York, 1919, p. 20, est le début de 1866.

vient vite une personnalité connue, dans le « bas de la ville », parmi la colonie française, les artistes et les intellectuels de Greenwich Village, les journalistes et les professionnels de la politique. Il a sa table chez Pfaff, dans Broadway[1]. Union Square et ses vastes meetings le comptent parmi leurs habitués, l'Union League Club, Tammany Hall parmi leurs visiteurs : il sera toujours, s'il le faut, noctambule avec délices. Il semble lire surtout la *New York Tribune*, admirer, parmi les journalistes américains, Horace Greeley qui en est le rédacteur en chef. Mais surtout — ses lettres à sa famille en témoignent aussitôt — l'atmosphère d'une ville si différente de Paris ne le surprend pas, et il est trop sûr de lui pour s'inquiéter de l'espèce de nivellement démocratique si différent des distinctions sociales promptes à renaître en France[2]. De fréquents voyages à Washington, des conversations passionnées avec quiconque, adversaire ou partisan, peut lui donner la réplique, complètent son initiation politique. Il ne tarde pas à faire, dans le Sud encore saignant de la guerre, une reconnaissance qui le met au contact des *gentlemen* de ces pays endoloris et raffinés, et le « Virginien » ne lui est pas moins familier que le « Yankee » : complément utile et souvent négligé d'une initiation authentique aux États-Unis. Et il est significatif que ce fut, dès ce moment, un citoyen américain qui prédit à ce jeune homme une grande destinée politique dans son pays...

De cette intelligence des choses, qui fera-t-il profiter sur-le-champ? Le journal de Dollfus et Nefftzer, le *Temps*, où Louis Blanc publie ses *Lettres de Londres* et Challemel-Lacour

1. D'après l'article de J. Dixon, *Men made by the war : Georges Clemenceau* (*Evening Telegram* du 8 décembre 1918).

2. Cf. Baron de Hübner, *Promenade autour du monde*, p. 20 de la trad. française. Paris, 1877. Pour ce voyageur attentif, c'est la première impression recueillie à New York, le 24 mai 1871 : « ... C'est là ce qui distingue le démocrate américain du démocrate de la vieille Europe. Ce dernier désespère de monter en grade; donc il tâche de faire descendre les autres. Son mobile moral est l'envie, et son action de niveler ou de détruire. L'Américain veut jouir... il tâche donc de s'élever. Il cherche l'égalité dans une sphère supérieure à celle où il est né et d'où il part. Le démocrate européen compte arriver à l'égalité en abaissant les autres à son propre niveau. Des deux démocratismes, je préfère l'américain. » Une contrepartie véhémente est offerte, aux lecteurs français des alentours de 1870, par un livre anonyme, *Asmodée à New York*. Paris, 1868.

ou Laboulaye leurs articles doctrinaux, le *Temps* d'Edmond Scherer et de Jules Ferry, qui s'en tenait pendant l'été de 1865 à des extraits du *Courrier des États-Unis*, du *Messager franco-américain* ou à des citations du *Times*, va recevoir les impressions d'Amérique de ce voyageur. Ses premières lettres ne lui donnent encore aucune situation ferme au journal : ce sont des insertions bénévoles qui n'engagent à rien la rédaction, ne la dispensent pas de citer les journaux français d'Amérique à l'arrivée du courrier. Plus tard, au contraire, c'est une collaboration régulière qui s'organise[1], bien que, par précaution, les « lettres des États-Unis » continuent à être signées des noms de rédacteurs ou de secrétaires parisiens qui en offrent l'extrait ou le résumé.

* * *

Il est probable que la première de ces lettres est celle du 28 septembre 1865 (*Temps* du 11 octobre) : elle constate que « la question du suffrage des noirs est devenue la question vitale de la politique américaine ». Nul doute que le voyageur n'ait constaté lui-même les difficultés du problème, le paradoxe, si difficile à comprendre pour un Français généreux, de l'assujettissement humain accepté et préconisé par des personnalités distinguées par ailleurs. « L'institution de l'esclavage acceptée, il y a cent ans, par les âmes pourtant très hautes d'un Washington ou d'un Jefferson » ; « hier encore de grands libérateurs, comme Washington et Jefferson, n'avaient-ils pas des esclaves? » A l'insistance qui fait reparaître cette remarque, à trente ans de distance, dans la *Mêlée sociale* et *Au soir de la Pensée*, on sent bien la vivacité de la « chose vue », de l'expérience presque personnelle : « Songez, dira-t-il dans la préface de la *Mêlée sociale*, aux abominations de l'esclavage *chrétien* des États-Unis, il y a quarante ans. »

1. Grâce à une ingénieuse recherche de M. René Martin à la comptabilité du *Temps*, il n'y a pas de doute sur l'identité du « correspondant de New York » dont la rédaction, par prudence, donne des *extraits* ou des *résumés* : si les lettres de 1865 et 1866 n'ont pas laissé de trace au répertoire de la comptabilité, celles des 25 septembre, 3, 10, 18, 29 octobre, 2, 13, 15 novembre 1867 sont payées à la ligne, et, pour 1868 et 1869, le Dr Georges Clemenceau est payé au taux de 150 francs par mois.

Et encore : « Lisez dans les journaux des États-Unis, avant 1860, les avis descriptifs des esclaves en fuite. Ce ne sont que marques au fer rouge, mâchoires fracassées, yeux crevés, membres mutilés ou sciés. N'est-ce pas l'œuvre des blancs, des civilisés, des chrétiens? » Le témoignage d'une impression personnelle s'ajoutera chez lui à ces allusions : « L'esclavage est d'hier aux États-Unis, où les personnages les plus cultivés, les plus raffinés, le défendaient excellemment. Dans les plantations du Sud que j'ai visitées, on me prouvait couramment que l'esclavage était dans la Bible, et il n'y a rien de plus vrai[1]. » Une note d'*Au soir de la Pensée* y reviendra, en laissant davantage passer l'aveu de l'étonnement d'alors :

Quand j'arrivai aux États-Unis après la prise de Richmond, je fus surpris de trouver dans les États du Sud une société remarquablement policée en qui se mêlaient le parti pris intéressé de l'esclavage, avec toutes les floraisons de la plus délicate sentimentalité. Le soir, je trouvais généralement sur ma table quelque ouvrage où il était démontré que l'esclavage était installé dans la Bible. La preuve n'en était pas difficile à fournir...

C'est déjà une sorte de vue d'ensemble, prudente mais sympathique à souhait, que renferme cette première correspondance du 28 septembre (*Temps* du 11 octobre) :

Partout où l'on regarde, on aperçoit donc des difficultés politiques ou sociales. Mais il y a heureusement aux États-Unis je ne sais quelle facilité à se plier aux circonstances, à accepter les leçons de l'expérience, à changer rapidement de voie, grâce à laquelle les prophéties pessimistes reçoivent presque toujours de prompts démentis. On commettra des fautes, mais on saura vite les réparer; on se perdra longtemps dans le vague des solutions incomplètes, incertaines, mais on finira par saisir la vérité et la justice, quand elles auront pris corps, en quelque sorte, et éclateront à tous les yeux. Réservons donc encore notre jugement...

« Ce qui s'est passé pendant quatre ans », c'est-à-dire le cours même des années qui avaient mis en cause l'existence des États-Unis, incline le jeune étranger « à ne jamais déses-

1. *La Mêlée sociale*, p. 351. Pour les citations ci-dessus, *même ouvrage* p. XII, 13; et dans *Au soir de la Pensée*, t. II, p. 376.

pérer de ce pays » ; il a vu, du même coup, que ce n'est point par l'adoption ou l'abandon de formules *intellectuelles*, mais par une acceptation des faits, que se règle la vie politique des masses américaines, et ce *pragmatisme* avant la lettre, vite saisi par le nouveau venu, lui permet de voir clair dans bien des choses que d'autres jugeraient confuses.

Il faut que le Sud se réconcilie sincèrement avec l'idée du travail libre ; cela fait, tout deviendra facile. Rien ne lui manque, ni la fertilité du sol, ni les ports, ni les mines ; ni l'appui du Nord quand il voudra y recourir (*Temps* du 14 décembre 1865, lettre du 1er).

Ces vues sur la « reconstruction[1] » du Sud ont aussitôt à tenir compte d'une matière assez ingrate, et dont on sait qu'elle n'est pas le principal souci de Clemenceau politique : les tractations économiques, les mesures financières, les dispositions bancaires. Il faut bien en tenir, ici surtout, le plus grand compte. La grande affaire, précisément, pour le « cabinet » en fonctions, c'est la suppression du papier-monnaie (qu'on n'a pas encore l'idée d'appeler *déflation*). Dès le 16 décembre 1865, le jeune Français envoie au *Temps* une correspondance qui, transposée par les soins d'É. Lemoine, détaille, le 2-3 janvier 1866, les idées de Mac Culloch en matière financière ; le 10 janvier, ce sont les vues opposées des partis sur la « reconstruction » constitutionnelle du pays qui sont données en « extrait » ; le 6 et le 27 février, l'affaire du Mexique lui inspire des observations où n'est pas absente la pointe qu'on imagine contre Napoléon III prononçant un discours à double entente. « ... Le discours impérial constate que le pouvoir de Maximilien est solidement assis sur la volonté populaire et que nos troupes n'ont plus, en réalité, d'ennemi à combattre. Du moment qu'il en est ainsi, l'occupation du Mexique devient pour la France une charge inutile, et la présence de nos soldats sur le sol le plus voisin des États-Unis retarde la reconnaissance de l'état de choses que nous y avons établi. Telle est, du moins, la logique américaine. »

1. Il n'est pas sans intérêt de noter, au point de vue du vocabulaire de la langue politique française, que les mots de *reconstruction*, de *plate-forme*, de *politicien*, souvent écrits en italique par notre voyageur, semblent faire leur entrée dans notre lexique à ce moment.

Serait-ce donc le point de vue des États-Unis que prendrait, contre l'intérêt de la France, cet intraitable opposant? Nullement : si hostile au Second Empire que soit le jeune républicain, il tient à marquer les sympathies foncières que sa patrie éveille, et n'hésite pas à « faire front » dès que le pays est en cause.

Au fond du cœur, on aime ici la France, et, pour de nombreuses raisons, dont celle qui se rattache aux finances est la plus matérielle si ce n'est la plus forte, une guerre contre elle ne serait jamais entreprise qu'avec le plus profond regret. Aussi, la moindre espérance de voir se dissiper le nuage qui obscurcit depuis plusieurs années déjà le ciel des deux pays est-elle saisie par les masses avec avidité. Il est facile de comprendre que, dans de telles conditions, le discours impérial était attendu avec une vive anxiété, et qu'il a produit une impression profonde. On n'hésite pas à l'interpréter dans le sens le plus favorable qu'il soit possible de lui donner. Dans les mots de regret qui se rapportent à la mort tragique du président Lincoln, dans la qualification de « Grande République », dans la condescendance marquée que l'empereur témoigne à l'égard de l'opinion publique américaine, et jusque dans le rapprochement qu'il essaie d'établir entre les Constitutions des deux pays, on croit voir des gages du meilleur vouloir pour la solution de la question mexicaine...

* * *

Les « lettres des États-Unis », assez régulières au cours de l'hiver 1865-1866, font défaut à partir du *Temps* du 27 février, pour ne reprendre que près d'un an plus tard. Tournant dans le même cercle de *bills*, de résolutions, de mesures de trésorerie, la vie politique américaine n'offrait-elle pas, aux yeux aigus du jeune Français, matière suffisante à correspondances? Les travaux littéraires et scientifiques auxquels il restait attaché, seconde édition de sa thèse (à paraître le 1er juin 1867), traduction française de l'ouvrage de Stuart Mill sur *Auguste Comte et le positivisme* (à paraître le 21 mars 1868 dans la « Bibliothèque de philosophie contemporaine »), n'occupaient qu'une partie de son temps. Il avait accepté un poste de professeur de français dans un pensionnat de jeunes filles, à Stamford (Connecticut), chez miss Aiken, n'y résidait pas et

se trouvait obligé de venir donner ses leçons en faisant, sauf une fois par semaine, le trajet en chemin de fer : ce qui n'empêchait pas, à l'occasion, le sémillant professeur d'accompagner à la promenade les *misses* auxquelles il révélait les mystères de notre langue. Mais aussi, quel bel exemplaire du *Sketch Book* de W. Irving « ses élèves reconnaissantes » lui offrirent-elles le 15 juin 1868 !

Au début de 1867, l'ouverture de la session parlementaire lui remettait la plume à la main. Le président Andrew Johnson, visiblement, a contre lui une partie du Congrès[1], et voici comment, le 5 janvier 1867 (*Temps* du 25 janvier), une « lettre des États-Unis » précise le conflit latent entre l' « homme de la Maison-Blanche », ennemi en particulier du « nègre électeur et éligible », et une partie des représentants de la nation, défiants à l'égard du successeur de Lincoln :

La reconstruction n'est point faite. La grande guerre de la rébellion, terminée militairement, subsiste dans les esprits. L'animosité du Sud contre le Nord est plus violente que jamais. L'un après l'autre, tous les États qui avaient voté la sécession rejettent l'amendement constitutionnel proposé par le Congrès.

Les textes de loi ne manquent jamais, comme on sait, pas plus que les textes religieux, quand il s'agit d'étouffer la conscience et de proclamer que l'injuste est utile et juste, que l'absurde est article de foi...

Ainsi, lutte entre le président appuyé de la cour suprême et des États du Sud, d'un côté, et le Congrès, soutenu par le peuple du Nord, de l'autre, telle est la perspective que nous offre l'année qui commence.

Si de la politique nous passons à la question économique, les rôles sont renversés. C'est le Sud qui est libéral — par intérêt peut-être, mais qu'importe ? — et le Nord qui est protectionniste, par intérêt certainement, et par un intérêt mal entendu.

Au cours de l'année, la lutte entre le *veto* présidentiel et les actes législatifs suit son cours : engagements provisoires d'ailleurs, tant qu'une nouvelle Chambre des Représentants n'aura pas signifié la volonté présente de la nation. L'automne

1. Cf. J. Schucht, *Andrew Johnson, Präsident der Vereinigten Staaten*. Leipzig, 1879.

venu, Clemenceau peut écrire le 25 octobre 1867 (*Temps* du 13 novembre) :

Nous sommes en pleine campagne électorale. Des deux parts, les opérations ont commencé et se poursuivent avec la vigueur accoutumée. C'est le 5 novembre que les deux armées doivent se rencontrer au scrutin, et la bataille promet d'être chaude. De tous les coins de l'Union, une nuée de politiciens s'est abattue sur l'État de New York. De ville en ville, et de village en village, ils vont haranguant la multitude à toute heure et partout, excitant les uns, ralliant les autres, défiant l'ennemi, parlant beaucoup, disant peu... Les journaux sonnent la charge tous les matins, et depuis l'entrefilet insidieux imprimé vingt fois dans une page, où l'on pose à tel candidat une question embarrassante, jusqu'à l'article de fond, où l'on prouve par la Bible et par l'histoire que la Providence a toujours favorisé tel parti et non tel autre, et où l'on invoque la Grèce et Rome pour démontrer que c'est M. X... qui devrait être élu, chaque feuille vante son candidat (j'allais dire sa marchandise) et déprécie celui du voisin. De tous les côtés on s'écrit, on se réunit, on discute, on prône son ami, on raille, on provoque, on insulte son ennemi...

Comme cette atmosphère de libre activité politique, même désordonnée et vulgaire, lui fait plaisir! Le 1er novembre (*Temps* du 15 novembre), à propos d'un meeting monstre au Cooper-Institute de New York, la polémique des partis se précise à ses yeux :

Les orateurs se sont succédé sur la *platform* jusqu'à minuit, sans que rien de nouveau, ou même de saillant, fût dit. Mais la foule irlandaise était venue pour applaudir, et elle a applaudi quand même, poussant de temps à autre ces *hurrahs* formidables qui, sortis des profondeurs de cinq mille poitrines celtiques, font résonner jusqu'au toit de l'édifice... De leur côté, les républicains ne s'endorment pas. Ils ont tenu des meeting (*sic*) dans tous les coins de la ville, et hier soir même le maire de Brooklyn, M. Booth, a présidé un meeting de plus de trois mille personnes. Pour les démocrates, le grand point d'attaque c'est le nègre. Tout démocrate qui n'insinuerait pas adroitement dans son discours que le nègre est un gorille dégénéré passerait pour tiède. Eh quoi! donner le pouvoir à une race sauvage et incivilisable, dont l'intelligence ne s'élève pas au-dessus du niveau de la brute! Voilà le texte de tous les discours démocratiques... Les républicains défendent le pauvre noir comme

ils peuvent, et revendiquent à grands cris les droits méconnus de l'humanité outragée. Malgré tout et en dépit d'eux-mêmes, ils gagnent du terrain...

Constatons d'ailleurs que l'apprenti politique est quelque peu en conflit avec lui-même. La négrophilie des républicains plaît à son libéralisme autant que le choque leur puritanisme, et il reste, avec eux, persuadé que « les nègres obtiendront tôt ou tard l'indépendance politique comme ils ont obtenu l'indépendance civile »; ou s'il prévoit que le parti républicain « perdra du terrain », il estime que les démocrates se pressent trop de chanter victoire. Il tâche de voir, par-dessus les partis, la réalité des opinions. La défaite des républicains, annoncée par les élections, toujours symptomatiques, de l'Ohio et de la Pensylvanie (*As goes Pennsylvania, so goes the country*), lui inspire des réflexions sagaces le 8 novembre, et il ne tarde pas à voir, le 7 février 1868 (*Temps* du 27), que le jeu de la politique aboutit à un nouveau groupement de forces :

... la situation respective des deux partis est à peu près ce qu'elle était pendant la guerre. Les républicains, il est vrai, ont fait quelques pas en avant, et, après avoir aboli l'esclavage, en sont venus à inscrire l'égalité civile et politique des races sur leur programme; mais comme, de leur côté, les démocrates ont dû faire de nombreuses concessions, accéder à l'abolition de l'esclavage et répudier la doctrine néfaste de la sécession, la distance qui les séparait de leurs antagonistes est restée la même. Le terrain de la lutte a changé, sans que les adversaires se rapprochassent. Si bien qu'aujourd'hui le pays, qui a nécessairement progressé avec les partis, est aussi loin que jamais des démocrates...

Enfin, voici un épisode de cette lutte intérieure qui rappellera au jeune Français, élevé dans la tradition des vives énergies révolutionnaires, les grands jours de la Convention et qui aiguisera, s'il est possible, son regard impitoyable : c'est la mise en accusation, devant le Sénat, du président A. Johnson pour conduite criminelle (*high crimes and misdemeanours*). Le chef de l'État accusé de forfaiture par les représentants : voilà qui dépassait les pratiques courantes du Second

Empire! Clemenceau, la part faite à la surprise, écrit le 28 février 1868 (*Temps* du 18 mars) :

Une chose qui pourrait étonner, c'est qu'après tout, une fois le premier moment d'étonnement passé, le pays semble s'émouvoir fort peu de l'affaire. Les républicains se sentent assurés du succès, se tiennent fort tranquilles, et les démocrates, qui renient le président avec une impudence sublime, se disent tout à fait désintéressés dans la question, et prennent les choses très froidement. De plus, la guerre a habitué le peuple américain aux émotions de tous les genres, et ils sont un peu blasés.

Blasé! Lui-même, ardent adversaire du pouvoir personnel, ne l'est pas du tout : ce jeune étranger apporte, à suivre l'aventure, plus de passion sans doute que beaucoup de compatriotes du président Johnson. Ayant fait le voyage de Washington, une fois de plus, pour voir les premières passes d'armes au Capitole, il assiste dans la ville fédérale à des séances particulièrement importantes, s'entretient avec les représentants et les journalistes. Une visite au général Grant, au ministère de la Guerre, lui a fait voir de près l' « homme de demain » : il le juge avec sympathie, mais avec une parfaite clairvoyance. Quant à M. Johnson, « il est, comme Médée, absolument seul. Il ne lui reste que lui-même; malheureusement ce n'est pas assez ». L'accusé ne paraît pas devant ses juges de la Haute Cour le 13 mars : mais son plus ardent adversaire est là, et Clemenceau retrouve en lui un type émouvant de justicier impitoyable, en dépit de l'âge et des infirmités d'un septuagénaire.

On vient d'apporter M. Stevens, dont la maladie fait des progrès rapides, mais dont l'énergie croît plus rapidement encore : la grimace sardonique qui, de temps à autre, crispe sa face décolorée, est un sourire : n'était le feu ardent de deux prunelles perçantes, on croirait que la vie s'est retirée de ce corps inerte, dans lequel bout cependant toute la bile de Robespierre. Le sergent d'armes se lève et appelle par trois fois Andrew Johnson, président des États-Unis, et le somme de venir répondre aux charges présentées contre lui par la Chambre des Représentants...

Discussion juridique, manœuvres d'avocats, ajournement,

veto présidentiel opposé à un *bill* antérieurement passé, long acte d'accusation du général Butler, audition des témoins, flasques redites de Boutwell, l'un des *managers of impeachment*, défense plus pathétique que pertinente de l'avocat de la défense, Nelson, ami personnel de l'accusé, Convention de Chicago qui détourne les politiciens du récent passé pour les orienter vers l'avenir ; enfin, acquittement virtuel du Président par suite de quelques défections politiques : les partis américains, pris dans les inévitables lacis du labyrinthe parlementaire, se doutent-ils qu'ils manœuvrent sous les yeux d'un jeune homme qui, un demi-siècle plus tard, entreprendra une lutte autrement grave qui le mettra, lui aussi, septuagénaire et malade, en face d'adversaires du Parlement?

Un nouvel élément d'intérêt, presque aussitôt, s'offre à notre Français en quête de nouvelles significatives : c'est la campagne présidentielle qui devait aboutir à l'élection du général Grant, et confirmer ainsi les résultats de la guerre de Sécession. Dès le 19 juin 1868 (*Temps* du 4 juillet), Clemenceau fait ses pronostics sur le conflit qui s'engage :

Si les *copperheads* purs [les démocrates intégraux qui font une résistance désespérée] demeurent maîtres de la Convention, M. Pendleton sera choisi, et la campagne présidentielle présentera tout l'intérêt d'une course où *Gladiateur* disputerait le prix à un cheval de fiacre. Mais si les *politiciens* de l'Ouest viennent à être vaincus (ce qui paraît de plus en plus possible) et que le choix de la Convention s'arrête sur M. Chase, la lutte sera très vive, et poussée avec une grande énergie des deux parts.

Ce « carnaval électoral » amuse follement un homme qui, sous les cocasseries de la course au scrutin, discerne d'ailleurs la grandeur d'un peuple maître de ses destinées. « Sous cette écume que le vent emporte, le fleuve roule ses flots puissants. La volonté du peuple se manifeste souveraine, et l'ordre se fait soudain... »

Le général Grant est élu : le jeune Français, qui devait plus tard mener de si décisives affaires où les États-Unis étaient impliqués, se donne avec joie le spectacle des démonstrations populaires en faveur de l'homme qui est « son » candidat. Le *World* et la *Tribune* de New York, le journal des

démocrates battus et celui des républicains vainqueurs, ont leurs bureaux à quelques pas l'un de l'autre : Clemenceau manquerait-il à la plus élémentaire curiosité en s'abstenant de prendre la température du public, la nuit où parviennent à New York les nouvelles du scrutin? Consultons sa lettre du 4 novembre 1868 (*Temps* du 22 novembre) :

De moment en moment, à mesure qu'arrivaient les nouvelles, on les jetait à la foule, qui les recevait avec des séries de hurrahs, chaque fois qu'elles étaient favorables au général Grant.

Le rassemblement dura jusqu'au jour. J'imagine qu'il y avait plus de 4,000 personnes présentes quand, à minuit, je passai là. Beaucoup avaient le carnet en main, inscrivaient les chiffres à mesure qu'on les publiait, additionnaient, discutaient, pariaient. Quelques-uns même, fatigués d'attendre, avaient recours au délassement favori des Américains, et, grimpés sur une chaise, débitaient un discours mille fois interrompu, mille fois repris...

Il va de soi que son oraison funèbre du président Johnson ne brille point par un pathétique particulier (lettre du 3 mars 1869, *Temps* du 25) :

Les hommes passent, les principes restent. Toute question demeure éternellement ouverte, qui n'est pas réglée dans le sens des principes de la justice.

Avec la disparition de M. Johnson, avec l'avènement du général Grant, l'unité rentre enfin dans le gouvernement; le pouvoir exécutif et le pouvoir législatif se reprennent à marcher d'accord, le parti radical trouve le champ libre devant lui, et la révolution reprend sa marche victorieuse.

Ce départ et l'entrée en fonctions du général Grant sont longuement décrits par le correspondant du *Temps* (n° du 1er avril 1869, lettre du 10 mars) :

... A midi, les portes de la Maison-Blanche furent ouvertes à ce qu'on appelle, suivant le temps et les lieux, le peuple-roi, ou la vile multitude (*the great unwashed*, comme on dit ici), et tout citoyen américain désireux de serrer la main à celui qui était déjà son ex-président put se donner cette satisfaction. Après une heure de poignées de main données et reçues, un fiacre vient prendre M. Johnson, qui va loger chez un de ses amis pendant les quelques jours

qu'il doit passer à Washington avant de retourner dans le Tennessee... M. Johnson disparaît de la scène en même temps que le quarantième Congrès. Que l'histoire leur soit légère!

A onze heures moins vingt, Grant et M. Colfax quittèrent le quartier général de l'armée pour se rendre au Capitole. Le cortège fit halte devant la Maison-Blanche... On se remit en marche, et, depuis la Maison-Blanche jusqu'au Capitole, Grant ne fit guère que saluer de droite et de gauche la foule qui l'acclamait. On se rendit dans la salle des séances du Sénat où les sénateurs, les représentants et les juges de la Cour suprême avaient déjà pris place... Le public des galeries, qui suivait la procession, envahit la plate-forme avant que les sénateurs eux-mêmes fussent placés : si bien qu'au bout de quelques minutes il n'y eut plus une place à prendre. Le square qui fait face au portique, l'escalier du Capitole, les fenêtres qui avaient vue sur la plate-forme s'étaient garnis de spectateurs.

Grant s'avança, et, après avoir juré de respecter la Constitution ... lut le discours que le télégraphe vous a transmis...

La dernière question grave — liée aux précédentes, d'ailleurs — qu'ait à suivre le correspondant du *Temps*, c'est celle de l'amnistie plus ou moins prochaine accordée par l'ensemble de la Confédération aux États rebelles. Encore faut-il que cette mesure ne signifie pas l'abandon de résultats durement payés :

... lorsqu'on a pris part, pendant quatre années successives, à une lutte pareille à celle dont les États-Unis ont été le théâtre, il est une chose à laquelle on tient d'autant plus qu'on est plus prompt à oublier ses rancunes personnelles : c'est à ne pas perdre le fruit si chèrement acheté de sacrifices si nombreux et si pénibles.

La guerre finie, il s'agissait pour le Nord de ne pas se laisser reprendre par la ruse ce qu'il avait dépensé tant de peine et de persévérance pour conquérir. On comprend donc très bien que plus d'une intelligence hésite en ces conjonctures difficiles.

*
* *

Ce qu'il y a de plus caractéristique dans ces *Lettres des États-Unis*, c'est le souci exclusif de la politique dont elles témoignent. Peut-être, à Paris, la rédaction du journal a-t-elle réduit à ces éléments-là, destinés à faire l'éducation de ses lecteurs, des correspondances renfermant d'autres choses,

par exemple des détails de technique, comme le public en est toujours friand, des nouvelles littéraires, comme la clientèle du *Temps* les accueille favorablement : les lecteurs du journal auraient, sans doute, lu avec curiosité quelques lettres concernant une civilisation qui se différenciait déjà, sur bien des points, de l'Ancien Monde. Mais non : la vie publique seule intéresse notre homme, dirait-on. Il est trop discret pour amuser les Parisiens par la description d'une *girl school* américaine. Il touche même avec peu d'entrain à tout ce qui annonce le féminisme montant. L'Arkansas décide-t-il d'accorder le droit de vote aux femmes en 1868? « M. Stuart Mill aura la joie de savoir qu'il est un coin de terre où ses idées sur les droits politiques du sexe féminin soient mises en pratique » : et voilà le maître prié de se réjouir au lieu du disciple. Dickens fait pendant l'hiver 1867-1868 une triomphale tournée de conférences en Amérique, il est en décembre et en avril à New York, où un dîner public lui est offert avant son départ, le 18 avril : G. Clemenceau, qui est de la manifestation, est muet sur cet épisode saisissant de la communauté anglo-saxonne. Une occasion lui est donnée de faire en « voiture bâchée » un voyage vers le Far West qui, le Transcontinental étant terminé, avait chance d'être un des derniers de ce type : est-ce parce que nulle vie parlementaire intense ne s'était encore développée en Californie qu'il ne se laissa pas tenter, lui l'aventureux, par cette aventure?

Dirons-nous que, dans ces lettres, le correspondant anonyme se mette en frais de style, de pittoresque ou de formules piquantes? Comme la « cuisine » du journal peut leur avoir imposé une certaine trituration, il serait imprudent de juger, par leur forme actuelle, de ce qu'elles pouvaient être à l'origine. D'ailleurs, si les soucis de style et d'apprêt sont absents de cette prose, nerveuse à l'ordinaire, vigoureuse et lucide à souhait, la personnalité de l'auteur transparaît à des signes plus importants que des particularités d'épithètes ou des préférences de syntaxe. Sur certains sujets où le jeune docteur a son siège fait, on devine instantanément l'homme de parti qui, depuis ce temps-là, devait peu varier sur les points essentiels.

Boutades sur la « guerre de races » entre blancs et noirs,

laquelle « a commencé le jour où un homme blanc s'est approprié un homme noir ». Impatience à voir associer, dans la vie politique de la démocratie américaine, les choses de la morale religieuse et celles du parlementarisme courant, et Clemenceau ne se prive pas d'écrire, en homme qui connaît ses classiques (lettre du 19 janvier 1867, *Temps* du 4 février) :

Qui peut d'ailleurs compter sur la fidélité à une cause vaincue? Il n'y a plus de Catons, il n'y a que des dieux, et les dieux ont eu de tout temps la morale que chacun sait.

Ironie un peu prévue, mais pittoresque, au sujet des formules religieuses déplacées, par exemple le 11 octobre 1867 (*Temps* du 29 octobre) :

Le président du Comité exécutif démocratique de Cincinnati a reçu le télégramme suivant de M. Johnson : « L'Ohio a fait son devoir, et l'a fait à temps. Dieu bénisse l'Ohio. » Il paraît que, dans l'Ohio, comme ailleurs, la Providence est du côté des gros bataillons. Bien entendu, je ne m'oppose pas à ce que Dieu bénisse l'Ohio parce que cet État s'est déclaré en faveur des démocrates, mais je voudrais savoir s'il s'ensuit que Dieu doive maudire les États qui élisent des candidats républicains : à mon grand regret, M. Johnson ne dit pas un mot de cela. Du reste, il faut pardonner ce petit accès de lyrisme mystique au président des États-Unis, car c'est véritablement lui qui a gagné la bataille, ou plutôt c'est lui qui en retirera les fruits...

Sage prévision des futurs malentendus créés entre l'Angleterre et les États-Unis par le nombre et les rancunes des Irlandais immigrés en Amérique — et il s'agit, pour l'instant, de l'amendement XIV proposé à la Constitution :

Il faudra que le gouvernement anglais y regarde à deux fois désormais avant d'arrêter, à tort et à travers, tous les Irlandais naturalisés Américains ou non qu'elle soupçone de fénianisme. Le bill [dont le rapporteur est le général Banks] donne au président le pouvoir d'user de représailles sur la personne de tout individu se trouvant aux États-Unis, et relevant du gouvernement qui détiendra arbitrairement un citoyen américain. C'est une ère nouvelle qui s'ouvre (24 janvier 1868, *Temps* du 8 février).

Goguenardise d'un parfait contempteur de tous les dangers,

y compris ceux dont peut être troublée une Chambre des députés, ramenée par la peur à la timidité grégaire (lettre du 28 février 1868, *Temps* du 18 mars) :

J'allais oublier de mentionner une nouvelle à sensation. Des personnes inconnues ont acheté 165 livres de nitroglycérine, et ont disparu de New York. M. Kermedy, le chef de la police new yorkaise, s'est imaginé que quelque démocrate voulait faire sauter le Congrès. Il en a donné avis à M. Colfax, qui a lu sa lettre à la Chambre des Représentants. Le plaisant de l'affaire, c'est qu'à cette nouvelle la plupart des représentants démocrates, désireux d'éviter le sort funeste que se sont attiré les radicaux, ont quitté la Chambre en toute hâte...

Plaisanterie humoristique sur l'indécision qui suit la délibération (lettre du 15 mai 1868, *Temps* du 29 mai), à propos d'un soudain délai qui intervient dans l'affaire du président Johnson :

Tant de rhétorique dépensée, on avait hâte d'arriver à une conclusion, quelle qu'elle fût. Mais voilà qu'Alexandre, au moment de couper le nœud gordien, s'arrête hésitant, et, réflexion faite, envoie son épée chez le repasseur...

Ironie amère et amusée devant la versatilité oublieuse des partis et les vingt-deux tours de scrutin d'une « convention » politique (15 juillet 1868, *Temps* du 3 août) :

Pendant que la claque des Vallandigham éclatait en applaudissements frénétiques et se répandait en hurlements d'enthousiasme, M. Seymour se leva et déclara, d'une manière plus molle encore que précédemment, qu'il ne pouvait accepter la candidature. A quoi M. Vallandigham s'empressa de répondre qu'il n'avait pas le droit de s'opposer aux vœux du peuple, et que l'État de l'Ohio voterait pour lui en dépit de son refus. L'État de New York se hâta naturellement de voter pour son ancien gouverneur. Tous ceux des délégués qui étaient dans le secret de la comédie vinrent voter en masse, afin d'enchaîner les irrésolus. Au bout de cinq minutes, il fut évident que le courant gagnait du terrain, et que la nomination de M. Seymour était probable. En dix minutes elle devint certaine; en un quart d'heure unanime. Le tour était joué. M. Vallandigham, cet homme qui fut, pendant la guerre, convaincu de haute trahison envers son pays, et que M. Lincoln, dans sa clémence, se borna à

faire conduire au delà des lignes fédérales, venait de donner au parti démocratique un candidat de son choix.

Émotion de grand style devant le courage civique porté à son plus haut point et faisant d'un homme à peine vivant un énergique animateur ; ceci à propos de ce Thaddeus Stevens, qu'il avait vu dans l'affaire Andrew Johnson, qu'il admirait dans son rôle d'accusateur, et qui meurt après la lutte désespérée que cet incomparable athlète avait entreprise contre l'âge, le chagrin et une maladie qu'on savait mortelle (13 août 1868, *Temps* du 31 août) :

Il faut bien le dire : M. Stevens n'a été l'homme que d'une idée; mais qu'importe, puisqu'il a eu la gloire de la défendre, cette idée, quand elle était conspuée, et la joie de contribuer puissamment à son triomphe. Cela peut bien suffire à remplir la vie d'un homme, quand la cause à laquelle il a dévoué son intelligence et sa vie est celle de la justice...

... Chaque matin, on l'apportait au Capitole, enveloppé dans des morceaux de couverture. Il s'affaissait sur son siège; et n'avait été le feu brillant de deux prunelles bleues enfoncées sous un large front chauve, on l'aurait cru parfois évanoui ou mort. Il suivait la discussion pourtant, ce qui, à la Chambre des Représentants, n'est pas chose facile, même pour un homme bien portant. De temps à autre il se levait; on l'entourait, et il parlait pendant quelques minutes d'une voix que les sténographes ne saisissaient pas toujours, et que les galeries ne saisissaient jamais... Il restera avec Garrison, Wendell Phillips, Sumner et Lincoln, l'une des figures les plus intéressantes de la seconde révolution américaine.

A l'inverse, mépris du combatif pour les hommes dont l'affabilité et la tiédeur sont synonymes, à son gré, de médiocrité et de pusillanimité (10 février 1869, *Temps* du 3 mars) :

M. James T. Brady, avocat très distingué du barreau de New York, vient de mourir d'une attaque d'apoplexie à l'âge de soixante-trois ans. Il s'était acquis un grand renom comme défenseur de causes criminelles, et connaissait à fond l'art d'émouvoir un jury. C'était un autre Me Lachaud. En politique, il était démocrate comme tout Irlandais qui habite New York et entend réussir. Il faut dire cependant que, pendant la guerre, il se rangea du côté des *war-democrats*, et soutint énergiquement l'administration de M. Lincoln. Comme homme privé, son plus grand défaut était probablement d'être trop l'ami de

tout le monde, et il est à craindre pour sa réputation qu'il ne laisse point d'ennemi.

Vues excellentes de psychologie comparée sur le peuple américain (4 septembre 1868, *Temps* du 23 septembre) :

Les Américains, comme tous les peuples à sang froid, ont un fonds d'excentricité. Vous les trouverez sévères pour les peuples du Midi, auxquels ils reprochent volontiers d'être trop démonstratifs, et partant de manquer de dignité. Et cependant, ces sages si guindés et si fort épris de la réserve saxonne, ne sont pas sans éprouver parfois le besoin de délasser la bête humaine de ses entraves en la lançant, la bride sur le cou, dans le champ sans limites de la déraison. Seulement, ils font cela comme on prend un remède, à doses régulières et à intervalles fixes, en gens qui, forcés de céder aux exigences de la nature humaine, prétendent régler, sinon la folie elle-même, du moins son emploi. En revanche, leur imagination, une fois libre de tout frein, ira plus loin et s'abandonnera à des frasques d'autant plus imprévues. Évitant soigneusement de dépenser leur folie en menue monnaie, ils finissent par se voir forcés d'être prodigues des trésors de déraison qu'ils ont laissés s'accumuler.

Ou encore, plus spécialement, à propos du « témoignage » religieux (lettre du 26 janvier, *Temps* du 8 février 1867) :

On abuse du serment chez les Anglo-Saxons. A propos de tout et de rien, pour les circonstances les plus insignifiantes comme pour les témoignages les plus importants, on vous fait lever la main et baiser une Bible. Cela n'enchaîne guère le coquin. Il s'habitue à prêter serment, comme le marchand d'articles d'église manie les ostensoirs. L'usage par trop familier écarte le respect. Quant à l'honnête homme, il lui répugne, et n'ajoute rien à la valeur de sa parole.

Nul doute que le jeune positiviste ne juge, une fois pour toutes, les temps révolus et le moment enfin venu où les collectivités n'auront plus jamais besoin de se tourner vers des animateurs inspirés, qui leur apportent une étincelle nécessaire pour les enflammer! « Lincoln et Grant sont les instruments et non les promoteurs d'une grande révolution ». En conséquence (24 mars 1869, *Temps* du 13 avril) :

La démocratie américaine se défie, non sans raison peut-être, des hommes de génie, des sauveurs que guide une inspiration mysté-

rieuse, et que la Providence a chargés de penser et d'agir pour les autres...

Ce qui justifie des vues aussi opposées au *providentialisme* ou au *paternalisme* qui continuent à caractériser le sens politique de la plupart des nations européennes, c'est la participation, intense et réelle, de chaque citoyen à la chose publique. Là-dessus, une conviction admirative s'exprime dans la lettre du 22 septembre 1869 (*Temps* du 11 octobre) sur les élections :

[Les opérations commencées], l'homme le plus indifférent est accroché, poussé, entraîné dans ce tourbillon. Mais l'on sait qu'il n'y a pas d'indifférents en Amérique. C'est, en effet, un sentiment d'impuissance bien plutôt que d'égoïsme qui porte généralement à se désintéresser de la chose publique. Or, ici, chacun a son mot à dire sur les affaires publiques, et s'il y prend un véritable intérêt, s'il tient à dire ce mot, c'est qu'il est véritablement détenteur d'une portion de l'autorité souveraine et que, se sachant maître, il se sent responsable du résultat...

Et, correspondant à cette réalité du pouvoir chez le citoyen, cette contre-partie le ravit, qui suppose les possibilités d'action chez le chef de l'État :

La responsabilité de chef du pouvoir n'est pas un leurre comme dans certains pays...

*
* *

De retour chez lui, non sans avoir épousé, à l'Hôtel-de-Ville de New York, une de ses élèves du pensionnat de Stamford qu'il ramène dans sa Vendée familiale, le jeune Français va commencer, dans des conditions que l'Histoire a depuis longtemps enregistrées, une carrière qui sera, sur beaucoup de points, le développement de quelques-unes de ses « expériences » américaines. Resté médecin et devenu, le 5 novembre 1870, maire du XVIII^e arrondissement parisien par 9,409 voix, il ne manquait pas, dans une circonscription qui comptait 60,000 nécessiteux, de rendre aussitôt plus opérante la lutte contre la maladie et la misère. « Je revendique l'honneur, dira-t-il plus tard, d'avoir le premier, dans le département de la Seine, donné un grand développement au *secours pour pré-*

venir l'abandon. » Le temps lui manqua pour appliquer dans son arrondissement parisien, ou dans son canton vendéen, quelques-uns des exemples recueillis aux États-Unis. Député, il se garde d'oublier les leçons de large démocratie et de vie politique intégrale qu'il a prises là-bas. A peine élu à l'Assemblée nationale, ce député de Paris demande la parole, le 19 février 1871, pour une motion d'ordre : il faut que le public soit admis aux tribunes dans une proportion moins réduite, et que le peuple sache qu'il est chez lui au Parlement!

Ce sera l'affaire des historiens de reconstituer l'unité d'une carrière dont le présent épisode n'interrompt en rien la ligne et précise au contraire certaines directions, restées sans lui plus lentes à se manifester. Nul ne jugera que cette initiation américaine ait été inutile : quelle confiance ne donnerait pas, à un homme politique qui, enfant, avait vu son père les menottes aux mains pour avoir « mal voté », la pratique aussi poussée des mœurs de la liberté, révélées *de visu* avant la trentaine! Si Voltaire avait apprécié, chez les Anglais de 1728, l'entente quasi « romaine » des mœurs parlementaires, ce Français de 1867 appréciera surtout l'ample résonance que peuvent prendre dans le pays lui-même les choses de la communauté. Comme Voltaire, d'ailleurs, la singularité de l' « expérience religieuse », à laquelle tout étranger ne peut manquer d'assister dans une société imprégnée de l'esprit biblique, étonne une fois pour toutes, nous l'avons dit, le voyageur aux terres américaines :

Il faut avoir vu, rappellera-t-il plus tard[1], les assemblées des Baptistes, et surtout les *camp meetings* des Méthodistes, où se confondent, avec les chants pieux, les confessions publiques les plus scabreuses, les cris, les convulsions, les visions accompagnées d'extase cataleptique, pour savoir jusqu'où peut aller l'exaltation de gens qui, hier, étaient à leur comptoir, et qui y seront demain.

« L'intolérance puritaine » l'avait jadis empêché d'être tout à fait d'accord avec les partis américains qui prétendaient imposer le *respect du sabbat* et qui promulguaient « les lois prohibant la vente en détail des liqueurs fortes le dimanche (comme à New York) ou même en tout temps (comme dans le

1. *La Mêlée sociale*, p. 185.

Massachusetts) (*Temps* du 10 octobre 1867). Tout de même, trente ans plus tard, le Parlement des Religions, tenu à Chicago sur l'initiative de Max Müller, lui semble une réunion « d'aimables académiciens sceptiques paradant pour la galerie ».

Les miracles de Francis Schlatter, prophète miraculeux opérant dans le Far West, lui inspireront un article ironique sur les *Miracles d'Amérique*[1] : « cinq ou six miracles par jour » lui paraissent un record incroyable. Ou bien ce sont les entreprises d'un médium, Mrs Williams, « spirite de distinction venue tout exprès d'Amérique pour évoquer les morts et faire apparaître à notre vue les esprits dont chacun sait que le monde est peuplé[2] ». Et quand le « procès de l'évolution » mettra aux prises dans le Tennessee, en 1925, la doctrine de Lamarck et de ses successeurs avec le souci de moralité conformiste des presbytériens et des baptistes locaux, sa détestation de tout « pragmatisme » moral, son goût des vérités empiriques lui feront suivre avec passion les rapports qu'on lui fournira de cette cause singulière[3].

*
* *

« Le socialisme le plus caractérisé, écrira Clemenceau dans la *Mêlée sociale*, doit respecter le grand principe de Jefferson, assignant comme droit suprême à chacun : *la libre recherche du bonheur*. » Il n'est pas indifférent de trouver le nom d'un répondant américain en faveur d'un des principes par lesquels, se rattachant à son cher XVIIIe siècle, le grand « radical » s'est toujours refusé à chercher dans le seul matérialisme économique la raison et la loi des mouvements sociaux, et s'est du même coup opposé à toute doctrine issue du marxisme. Il était, on le sait, délibérément hostile aux théories qui font la guerre à la propriété. « Je n'ai garde de m'élever contre le principe de l'appropriation individuelle que je considère comme la condition primordiale du développement individuel et du

1. *Au fil des jours*, p. 432 et 468.
2. *Le Grand Pan*, p. 359.
3. Cf. mon article *le Procès de l'évolution dans le Tennessee*, dans la *Revue politique et parlementaire* du 10 mai 1926.

progrès humain ». Il considérait la forme prise, dans les discussions politiques des alentours de 1900, par les thèses socialisantes comme une incursion en France de la pensée allemande représentée par Karl Marx[1]. Mais il s'opposait, au nom de la société, à une extension abusive de la fortune personnelle : « Est-ce donc nécessairement être ennemi de la propriété, que de vouloir limiter le droit à l'appropriation par le droit supérieur à la vie? Le but même de l'appropriation, n'est-ce donc pas la vie, principe dominateur de tout ordre social? » Et c'est ici qu'une fois encore, il est légitime de rappeler l'initiation américaine, à propos des noirs, de ce combatif qui sera si ardent à mener campagne contre « les plus forts » par la parole et la plume. Il avait dit dans une lettre du 3 novembre 1869 (*Temps* du 23 novembre) :

Quand la fortune, par le sentiment de dignité et de puissance personnelle qu'elle fait naître ou fortifie chez l'individu, par le bien-être qu'elle assure et la bienveillance à laquelle elle dispose les cœurs bien placés; quand l'instruction, par le degré de raffinement légitime qu'elle ne manque pas de produire, [aura donné son plein effet], il faudra bien que les mœurs s'adaptent, comme toujours, à la réalité des choses...

Et aussitôt, faisant appel à l'énergie individuelle, à la force de l'association, aux possibilités ouvertes à chacun :

Ils ont le droit à l'instruction : qu'ils s'instruisent; ils ont le droit au travail : qu'ils travaillent; ils ont enfin les droits civils et politiques, qui sont une arme efficace et puissante : qu'ils se défendent. A eux de se ceindre les reins, à eux de lutter pour l'existence, suivant le mot de Darwin, pour l'existence physique comme pour l'existence morale... Dans cette [*sic*] impitoyable *struggle for life* dont la société est le théâtre, le plus faible physiquement, intellectuellement ou moralement, finit toujours par céder la place au plus fort. C'est une loi sévère, mais contre laquelle il ne sert de rien de se révolter. Les socialistes d'Europe qui se plaignent, non sans raison, que les uns sont trop bien armés pour cette lutte, et les autres pas assez,

1. « Toute l'œuvre de Jaurès est précisément de tâcher d'amener les populations ouvrières de notre pays à voter conformément à une certaine conception de leurs intérêts qui vient d'une grande impulsion individuelle d'outre-Rhin ». *A propos d'Ibsen*, dans *le Grand Pan*, p. 373.

n'auront changé ni cette lutte elle-même, ni ses causes, ni ses conditions, ni ses résultats, quand ils auront, si jamais ils y arrivent, mis des armes à peu près égales sous la main de tout le monde. On changera sans doute les conditions où vit l'homme, non l'homme lui-même, qui ne se peut détacher de ses passions, bonnes ou mauvaises, et de son intérêt personnel, où se cache le ressort qui doit mettre éternellement en jeu sa spontanéité individuelle.

Que des interventions — politiques, législatives, fiscales — soient nécessaires pour empêcher l'inégalité de favoriser à l'excès « les plus forts », Clemenceau journaliste et homme politique n'a pas cessé de le proclamer. Il est significatif qu'à l'appui de certaines dispositions de contrôle, le précédent américain lui revienne tout naturellement à l'esprit :

Le gouvernement des États-Unis, rappellera-t-il un jour[1], fut le premier à comprendre qu'il appartient aux représentants supérieurs de l'ordre social de préserver avant tout l'individu et la race de l'usure prématurée résultant de l'excès de l'effort industriel. Le 25 juin 1868, il établit la journée de huit heures dans les ateliers et chantiers fédéraux. Le 26 mai 1869, le président Grant rendait une ordonnance déclarant qu' « aucune réduction de salaire ne devait résulter de la réduction de la journée de travail à huit heures... »

Mais il ne manque pas de confiance dans les réactions de la société elle-même, dans l'efficacité de la presse ou de la tribune, dans les mouvements de l'opinion, au point de croire indispensable une réglementation *a priori* de l'ordre social : sa haine de l'utopie rejoint, ici, son goût de la lutte, de la responsabilité combative. Assurément, les biographes de Clemenceau auront à tenir compte de sa générosité et de son orgueil, de ses âpretés de justicier, de sa haine du médiocre, du bas et de l'étriqué, pour faire bonne mesure à sa carrière de polémiste : il ne leur faudra pas moins compter avec certaines notions que son expérience américaine avait de bonne heure imposées à son esprit, au temps où le lendemain de la guerre de Sécession développait dans les masses américaines cette ardente « camaraderie » dont Walt Whitman fut l'aède impénitent.

Et, sans doute, il devait comparer le présent au passé, cons-

1. *La Mêlée sociale*, p. 250.

tater chez les descendants des « pionniers » de singulières déviations, comprendre la nécessité de l'interventionnisme à la Roosevelt. A la fin du XIX^e^ siècle, les inconvénients de la ploutocratie l'inquiètent. Il n'est pleinement rassuré, ni par l'*Évangile de la richesse* d'A. Carnegie, auquel manque la persuasion coercitive, ni par les panacées législatives qui oublient que « nulle loi ne peut être efficace qui n'est pas le résultat des mœurs ».

L'Amérique lui reste présente : la croisade des *sans-travail* de Coxey, marchant sur Washington dans un pittoresque débraillé digne de Callot, et donnant à une « armée industrielle » des meneurs mystiques en même temps qu'un but pratique, l'émeut à la fois par « le mysticisme échevelé de l'anglo-saxon » greffé sur « l'effort âpre et continu vers le gain matériel » et par cette manifestation imprévue qui indique un régime économique contestable. Le *laisser faire* du libéralisme, la théorie du *chacun pour soi* poussée jusqu'au bout, lui semblent tous deux responsables des troubles qui suivirent l'Exposition de Chicago et déchaînèrent la fureur destructive des masses au Pullmann City. La liberté des syndicats ouvriers, étrangers à la politique, a sa pleine adhésion à ce sujet : il n'ignore pas que la force de l'association est en mesure d'affronter, dans un pays libre, les possibles tyrannies. On peut même dire que la belle et rude formule qui, dans le roman *les Plus forts*, semble résumer sa philosophie sociale, est un hommage à une faculté d'association qui ne s'en tiendrait pas à la simple mise en commun des divertissements ou des intérêts, mais qui grouperait les volontés. « *Les bons sont isolés, voilà le mal.* Ils ont les sentiments exquis, non l'énergie de se concerter, d'agir. L'intérêt, la lâcheté, la hâte de profiter de l'heure cimentent solidement les autres, qui font contre les faibles vertus une coalition de maîtrise... »

*
* *

C'est ainsi que — dans un plan qui n'est pas celui de la littérature, mais qui dépasse celui du simple réalisme politique en intéressant le jeu des énergies clairvoyantes et des effectives doctrines — se présente le résultat des trois années passées aux

Etats-Unis par un futur homme d'État qui ne devait point s'en tenir à l'opportunisme saisonnier de tant de ses contemporains. Avouons que, du point de vue des « expériences » possibles, nul séjour offert aux vingt-cinq ans du Dr Clemenceau, nulle enquête économique ou financière ne pouvaient valoir le rude contact avec une démocratie en pleine crise, la rencontre du général Grant, soldat aussi déférent que le moindre citoyen à l'esprit même de la Confédération américaine, le jeu des possibilités constitutionnelles, le spectacle des *meetings* de libres électeurs convaincus, la pratique d'un civisme ardent et désintéressé qui plaçait la survivance du pays et le triomphe des programmes au-dessus des intérêts des personnes — sans que pour cela fussent annihilées, dans la mêlée économique, la valeur de l'initiative ou la légitimité de l'esprit d'entreprise. Il ne fallait pas moins que cette atmosphère de lutte et de salubre concurrence pour satisfaire l'homme qui restera convaincu de la valeur de cette formule lapidaire, qui est de lui :

« L'action vient de l'individu, geste ou pensée, de l'homme différencié de ses semblables. »

Fernand Baldensperger.

NOTES ET DOCUMENTS

NOTE
SUR UN DES PREMIERS CONTACTS INTELLECTUELS
ENTRE L'ALLEMAGNE ET L'AMÉRIQUE

C'est, on le sait, aux deux volumes d'*Aesthetica* (Francfort-sur-l'Oder, 1750-1758) du philosophe allemand Baumgarten qu'on attribue l'honneur, contesté d'ailleurs, d'avoir fait accepter le mot même d'*esthétique* pour des recherches qui n'avaient pas attendu jusque-là pour se manifester. Prédécesseur de Kant, Baumgarten a également publié une *Métaphysique* et une *Éthique*. Il est curieux que l'Amérique du XVIIIe siècle se soit intéressée à ses travaux, selon un témoignage manuscrit que nous extrayons d'un journal — en français — faisant suite à une *Histoire de mon temps*, par Aug. Hennings, diplomate du Holstein, connu plus tard comme « bailli de Plön » (Fonds Hennings à la Bibliothèque de la ville de Hambourg, *Handschriften*, t. X). C'est en 1773 que se placerait la rencontre de Mendelssohn avec Lessing, et peu de temps plus tard que Hennings, recommandé à Mendelssohn par son beau-frère Reimarus, aurait noté ce témoignage d'influence intellectuelle allemande en Amérique.

F. B.

En allant à Pyrmont, Mendelsohn avait vu Lessing à Bronswic et lui avait parlé des recherches sur les Américains par M. Pau[1]. Lessing assurait que presque toutes les citations de ce savant ouvrage étaient fausses et que celles qui se trouvaient fidèles ne prouvaient pas ce que l'auteur avance. M. de Rohr, me dit Mendelsohn, qui est un homme de beaucoup de discernement et de mérite, et qui a vécu en Amérique, m'a

1. Il s'agit des *Recherches philosophiques sur les Américains*, par C. de Pauw (Berlin, 1768-69), auxquelles Raynal devait faire plus d'un emprunt, et qui, rééditées en 1772, ont eu un succès bien supérieur à leur mérite.

dit qu'il n'avait pas reconnu l'Amérique à la description de Pau.

Selon ce que j'ai appris de M. de Rohr, continua Mendelsohn, les gens de lettres en Amérique se communiquent entre eux, d'une colonie à l'autre, les ouvrages de littérature qui leur viennent d'Europe. Entre autres la philosophie de Baumgarten a eu tant de succès que les Jésuites l'ont introduite dans leurs écoles. Ici Mendelsohn s'arrêta un instant. Un feu nouveau brillait dans ses yeux et les ranimait. Quel cercle merveilleux, s'écria-t-il, que l'ouvrage de la providence est admirable (*Es ist doch eine herrliche Welt, die Gott geschaffen hat*). On n'a qu'à faire le bien en silence, il n'est jamais perdu, le fruit en est assuré. Baumgarten a dû travailler à Francforth[1], afin que ses veilles servissent à éclairer les Américains et qu'un autre hémisphère récompensât ses travaux...

UNE DES PLUS ANCIENNES IMPRESSIONS FRANÇAISES

SUR LES MŒURS DE LA NOUVELLE-ANGLETERRE

Un dossier assez ignoré des Archives nationales à Paris (F^{60} 7, *Détails sur la guerre d'Amérique*) renferme quelques feuillets assez curieux à divers titres. Il s'agit, en effet, de renseignements qui, destinés au gouvernement français, devaient informer quasi officiellement les ministres de Louis XVI sur ces singuliers « insurgents », dont la cause avait enflammé l'opinion, dont les caractères et les mœurs restaient encore assez peu connus pour qu'on souhaitât des détails circonstanciés sur la façon de vivre de ces lointains alliés.

Qui est l'auteur de ce rapport officieux et familier ? Un militaire à coup sûr : il renferme, entre autres données, une « reconnaissance de Portsmouth » qui témoigne de curiosités nettement techniques. Est-ce s'aventurer à l'excès que de conjecturer, dans le rédacteur de ces notes, un officier de l'état-major de Rochambeau, et peut-être Mathieu Dumas (1753-1837), l'une des figures les plus notables de la génération révolutionnaire. En effet, c'est en 1782 que cet aide

1. Francfort-sur-l'Oder.

de camp de Rochambeau, les opérations militaires étant terminées pour les troupes françaises, séjourne à Boston et y est reçu dans la meilleure société, avant de s'embarquer avec le corps expéditionnaire sur l'escadre du marquis de Vaudreuil : c'est à bord qu'il rédige des impressions dont une partie se trouve dans les *Souvenirs* publiés en 1839 par son fils (Paris, 3 volumes) et dont il est permis de supposer que des « développements plus considérables » ne sont autres que les pages ci-dessous. Elles permettent, à tout le moins, de connaître la façon dont un Français du XVIII[e] siècle jugeait la vie sociale de la Nouvelle-Angleterre — et d'imaginer sa surprise à la trouver assez modifiée aujourd'hui.

Manière de vivre des Américains.

Les usages des Américains en société, et leur manière de vivre, ont si peu de rapport avec les nôtres que, cherchant à rassembler les différentes choses relatives à ce pays-ci, je ne dois point omettre d'en parler.

Il tient à l'honnêteté toutes les fois qu'on se rencontre, de s'aborder en se donnant et en se secouant mutuellement la main. Le compliment joint à cette démonstration d'amitié est *bonjour, Monsieur, comment vous portez-vous aujourd'hui? je désire que vous vous portiez bien; je suis fort aise de vous voir*. Quelqu'un qui arrive dans un cercle fait ainsi la ronde. Les gens les plus distingués cependant préviennent ordinairement; un officier particulier ne prend point le premier la main de son Général, mais celui-ci la lui offre. D'ailleurs les manières sont absolument aisées : on s'appuye sur son voisin sans cérémonie; on met les coudes sur la table à dîner; et ce qui souvent en France est une preuve de mauvaise éducation, ou de trop de liberté, est ici la suite de l'éducation naturelle.

Les Américains passent la plus grande partie de leur vie à table. Leur extérieur annonce la nonchalance et la mollesse, et on est étonné de voir avec cette insipidité apparente, ces mêmes gens se battre comme ils font, soutenir une guerre, avoir formé et même discipliné des troupes comme les leurs. Qui croirait qu'un Américain qui n'ose pas sortir de chez lui un jour de pluie, du moment qu'il a le mousquet sur l'épaule, affronte les dangers et les tems les plus durs? qu'il n'y a pas en Amérique un homme de 30 ans qui n'aye porté les armes?

mais revenons à leur manière de vivre. Il y a tous les jours un déjeuner composé de thé au lait, de caffé, de beurre sur du pain grillé, qu'on appelle des Tostes, et de quelques tranches légères de jambon, de bœuf, ou même de poisson salé. A ce déjeûner succède chez un homme aisé du Punch, qu'on boit jusqu'à l'heure du dîner. Le premier service de ce repas est composé d'une grande quantité de viandes presque toutes rôties, et de légumes accommodés au beurre. Le second est en pâtisserie; ce sont des tourtes et des poudings de différentes espèces. Le dessert n'est ordinairement que de fromages et de fruits. On boit du vin de Madère dès le commencement du dîner. Les autres boissons sont de la Bierre et du Cidre, servies dans des vases d'argent ou de fayence. Celui qui a soif boit à même et passe à son voisin. Ce serait une grande malhonnêteté en France de prêter ainsi son verre, et en Amérique on passerait pour l'homme le plus incivil, si on refusait de boire après celui qui vous en a offert; et les santés fréquentes qu'on vous adresse à table vous obligent de recommencer souvent cette cérémonie. Il n'y a pas de repas où on ne vous porte celle du G[al] Washington, des États-Unis, de l'heureuse alliance de la France et de l'Amérique, celles de toute la Compagnie, et ensuite les santés particulières. Un homme qui vous a pris en amitié vous attaque du bout de la table à l'autre en vous disant, *Monsieur, voulez-vous boire un verre de vin avec moi?* et il faut en passer par là; ce qui fait que les repas sont extrêmement longs. Au dessert on ôte la nape, on reste avec plusieurs bouteilles, et c'est l'instant où se portent les grands coups. Un couvert mis à l'américaine nous paraîtrait aussi fort extraordinaire en France. La table est couverte d'une nape, qui sert en même tems de serviettes. Elle est ordinairement assez grande pour déborder tout autour, et chacun s'essuye devant lui (malheureusement on n'en change pas souvent). Au lieu de cuillières et de fourchettes, on vous donne une petite fourchette de fer ou d'acier à deux branches montée sur un manche de bois ou de corne, et un grand couteau rond par le bout, qui sert à ramasser ce qu'on a sur son assiette, et on le mange avec ce même couteau. Quand on a assez mangé, on établit ces deux instrumens en croix sur son assiette, et c'est un signe que l'on demande grâce. Il en est de

même pour le caffé et le thé, quand on n'en veut plus, on renverse sa cuillière sur sa tasse.

Vous êtes étonné en sortant de table et repassant dans un sallon d'y retrouver du vin de Madère et du Punch, dont on boit jusqu'à l'heure du thé et du caffé, qui est ordinairement entre six et sept heures, et dure jusqu'à l'instant où l'on se remet à table pour souper, ce qui est précisément la petite pièce du dîner, qui cependant vous conduit jusqu'au moment de se mettre au lit, pour recommencer le lendemain sur de nouveaux frais.

Telle est la vie à laquelle se trouve obligé un malheureux que le hasard ou la curiosité mène dans une Ville d'Amérique, et mieux on est recommandé, mieux on est traité. A l'armée comme on n'est point à portée d'avoir de citron, on supplée au Punch par du Rum mêlé avec de l'eau, qu'on appelle du Grog; du Rum, de l'eau et du sucre, qu'on appelle Candy. Si vous sortez d'une maison pour aller faire quelques visites, vous trouvez à boire partout, et êtes obligé de vous prêter à la circonstance. Cette manière de vivre existe non seulement chez les gens aisés, mais même chez le Paysan. Il n'y a pas un Soldat, pas même un Nègre en Amérique, qui ne prenne du Thé deux fois par jour, et auquel le Grog sert de Punch.

Une grande partie des femmes fume tout comme les hommes; cependant je n'en ai pas vu la pipe à la bouche, qui n'eussent 30 ou 35 ans. Jamais un Américain aussi d'après cette habitude de boire, lorsqu'il est en route, ne rencontre une maison, ni un ruisseau, sans s'y arrêter. Les femmes ne paraissent point le matin, et on ne les voit jamais à leur toilette. Elles arrivent à l'heure du dîner, dont elles font les honneurs. Au dessert elles sortent de table, pour revenir à l'instant où on prend le thé qu'elles font elles-mêmes, et servent pour ainsi dire à tout le monde. Car la galanterie n'est point établie parmi les hommes. Elles ont un maintien très décent, quoiqu'avec l'air de la familiarité. Les jeunes personnes jouissent de la plus grande liberté; elles choisissent en quelque façon leurs maris, avec lesquels elles vivent assez pour les connaître au moment de contracter; aussi tous les mariages sont-ils heureux.

Il n'y a point d'exemple, ou au moins fort peu en Amérique,

qu'une femme se soit écartée de ses devoirs. Si une femme qui n'est pas mariée tourne mal, il lui arrive souvent de donner dans de grands excès ; mais en général elles sont parfaitement sages, et à l'exception de quelques-unes qui s'égarent, on peut les donner toutes pour modèles, et dire avec vérité que le vice n'est pas parvenu jusqu'ici...

Si notre conjecture est exacte, et si ces notes sont de Mathieu Dumas ou de l'un de ses camarades, on comprendra la « légende » développée en France par les « anciens combattants », et aussi cette phrase caractéristique des *Souvenirs* : « En observant avec attention les progrès successifs de notre *accointance* avec les Américains, je me suis convaincu que les caractères les plus différents peuvent se convenir, lorsqu'on évite avec soin de les présenter l'un à l'autre par les côtés trop dissemblables... »

F. B.

HISTOIRE D'UN PROJET D'ODE CANADIENNE

DE LE BRUN

Dans son intéressant volume sur l'*Amérique et le rêve exotique dans la littérature française au XVII*e *et au XVIII*e *siècle*, M. Gilbert Chinard s'est surtout attaché à mettre en relief l'influence que la découverte de l'Amérique et des Antilles a exercée sur la pensée des hommes de cette époque, c'est-à-dire à montrer « l'origine de quelques théories » philosophiques, sociales et politiques, et à « en suivre le développement et la transformation dans les récits de voyage et les ouvrages qui s'en inspirent directement[1] ». S'il s'est occupé de certaines œuvres d'imagination qui doivent le jour à cette influence — roman et théâtre — c'est seulement dans la mesure où elles ont servi à préciser ou à propager ces théories. Quant aux tentatives faites par les poètes pour exploiter les sujets, les personnages, les décors originaux et neufs que leur offrait la connaissance progressive de ces contrées lointaines, elles lui ont paru de faible intérêt pour l'étude qu'il avait entreprise, et il les a presque complètement passées sous silence : il s'est borné à mentionner les principales dans une note, en remarquant que « le Nouveau Monde semble avoir peu

1. G. Chinard, *op. cit.*, Introduction, p. VIII.

inspiré les poètes du XVIII^e siècle[1] ». Sans doute, ces essais poétiques, ceux du moins qu'on a signalés jusqu'ici, sont en nombre restreint et de qualité médiocre. Ni le passage consacré aux Indiens dans la cinquième élégie de Baculard d'Arnaud (1751), ni la *Colombiade* de M^me Du Bocage (1756), ni le *Nouveau Monde* de Lesuire (1782) ne méritent de retenir longtemps l'attention ; l'*Amérique* même d'André Chénier n'aurait pas réalisé, je le crains, les espérances que le poète mettait en elle. Mais dans ce domaine il reste à faire quelques découvertes : ainsi l'on n'a pas encore retrouvé, que je sache, le morceau sur le Nouveau Monde, imprimé cependant, dont parle avec admiration André Chénier dans la *Perfection et la Décadence des lettres*[2]; or, ce qu'il dit de ce « court et précieux fragment » mériterait qu'on essayât d'identifier et ces vers, et leur auteur, qu'il n'a point nommé. Et, à supposer que ce fragment, une fois connu, dût, lui aussi, nous décevoir, il vaudrait encore la peine de chercher à expliquer, entre 1750 et 1800, la faiblesse et la rareté des ouvrages de ce genre.

Ce n'est pas, en effet, que les poètes du temps n'aient été séduits par cette matière d'actualité, dont ils sentaient la beauté et la richesse; l'exotisme américain a hanté, comme on va le voir, l'esprit de tels même d'entre eux qu'on se serait le moins attendu à voir sacrifier à cette mode.

Le Brun est de ceux-là. On le traite aujourd'hui volontiers avec dédain. On ne le distingue point de cette troupe d'ennuyeux versificateurs qui, pendant le XVIII^e siècle, appliquèrent, avec plus de fidélité que de sens artistique, les recettes de Boileau. Si l'on rappelle parfois le glorieux rapprochement que ses contemporains firent de son nom avec celui de Pindare, c'est par ironie pure. Enfin, pour bien montrer qu'il était, entre tous, classique et ennemi des influences étrangères, on cite volontiers les deux dernières strophes de son ode *Sur Homère et sur Ossian*[3] :

« Vive Homère et son Élysée,
Et son Olympe et ses Héros,
Et sa Muse favorisée
Des regards du Dieu de Claros !

Mes amis, qu'Apollon nous garde
Et des Fingals et des Oscars

1. G. Chinard, *op. cit.*, p. 407, note 2.
2. *Œuvres inédites*, éditées par M. Abel Lefranc. Paris, Champion, 1914, p. 113.
3. *Œuvres de Le Brun*, édition Ginguené. Paris, 1811, t. I, p. 410.

Et du sublime ennui d'un Barde
Qui chante au milieu des brouillards ! »

Peut-être conviendrait-il de réviser ce jugement sur pièces, et Le Brun aurait-il droit à un peu plus d'estime. En réalité, il ne manquait pas d'audace dans la conception; et son projet d'ode canadienne en est justement la preuve.

* * *

Ce projet lui fut évidemment inspiré par la lecture de l'*Histoire philosophique* de Raynal, à laquelle, ainsi qu'on le verra, il a emprunté presque toutes les indications qu'il voulait utiliser pour donner à son poème une couleur exotique. Quelques références précises à l'ouvrage de Raynal, qu'il y a jointes, renvoient aux tomes et aux pages de l'édition in-8°, parue en 1780, à Genève, chez J.-L. Pellet[1]. Cette édition, où l'auteur avait introduit nombre d'importantes additions nouvelles et s'était montré plus hardi que jamais, donna à l'ouvrage une vogue considérable, en raison même du scandale qu'elle déchaîna. Interdite en France, et condamnée le 21 mai 1781 par le Parlement, elle fut, le 29 mai, brûlée par la main du bourreau, au pied du grand escalier; elle était en même temps l'objet de la censure de la Faculté de théologie de Paris, à laquelle Raynal fit imprimer, à Londres, en 1792, une vigoureuse réponse[2]. Tout ce bruit fait autour de l'*Histoire philosophique* n'a pu manquer d'attirer sur elle la curiosité de Le Brun, et l'on s'explique qu'il ait eu à ce moment, comme beaucoup d'autres, l'envie de connaître un livre dont on parlait tant. Aussi suis-je porté à croire qu'on doit placer en 1781 ou 1782 la rédaction des curieuses notes qu'on va lire. J'en reproduis le texte tel qu'il figure sur deux feuillets des manuscrits de Le Brun, avec son orthographe, ses additions et ses ratures[3] :

Ode canadienne où la Nymphe de l'Oyo parle selon le ca-

1. *Histoire philosophique et politique des établissements et du commerce des Européens dans les deux Indes*, par Guillaume Thomas Raynal. A Genève, chez Jean-Léonard Pellet, imprimeur de la ville et de l'Académie, 1780 (10 vol. in-8° et un atlas in-4°). C'est à cette édition que renvoient les notes où j'ai indiqué les emprunts de Le Brun à Raynal.

2. Quérard, *la France littéraire;* t. VII (1835), article Raynal.

3. Bibliothèque nationale, fonds français, nouvelles acquisitions, manuscrit 9188, fol. 207 r° et v° et 208 v°. J'ai placé entre crochets les mots raturés du texte, entre parenthèses les additions interlinéaires ou marginales que j'ai introduites dans le texte. Les mots soulignés par Le Brun sont imprimés en italique.

ractère de ses peuples. Se rapeller qu'ils [parlent] s'énoncent toujours par des figures vives, des métaphores neuves et prises de la Nature de leur pays[1] (une prise du saut du Niagara). Ne pas oublier. Dirons nous aux ossemens de nos pères Levez vous, suivez nous sur des bords étrangers[2], et beaucoup d'autres traits de cette force... Avoir égard à la géographie du pays (forêts, lacs, montagnes, rivières)[3], au costume (couverts de peaux)[4], à la nourriture (maÿs et gibier)[5], à la température (vents [forêts, grandes rivières, lacs immenses]), à leur vie habituelle (toujours errans[6], peuples chasseurs)[7]. Les courses excessives, les chasses lointaines[8] (d'ours où ils ont pour guide le vent et le soleil)[9] (chasse d'ours, le castor, l'hermine, le rat musqué, la loutre, la martre, lynx, renne, élan)[10], leurs armes l'arc et la massue[11] (leurs couleurs d'un rouge brun, leurs

1. Raynal, t. VIII, p. 26 : « Le langage de ces peuples, presque toujours animé d'un sentiment prompt, unique et profond, remué par les grandes scènes de la nature, prenoit dans leur imagination sensible et forte, un caractère vivant et poétique... Les métaphores étoient plus hardies, plus familières dans leur conversation, qu'elles ne le sont dans la poésie même épique des langues de l'Europe. »

2. Ibid., t. VIII, p. 27 : « On vouloit les éloigner de leur patrie : *Nous sommes*, répondit-il, *nés sur cette terre; nos pères y sont ensevelis. Dirons-nous aux ossemens de nos pères, levez-vous et venez avec nous dans une terre étrangère ?* ».

3. Cf. Raynal, t. VIII, p. 16.

4. Ibid., t. VIII, p. 17-18 : « Un manteau de buffle ou de castor, serré par une ceinture de cuir; une chaussure de peau de chevreuil; c'étoit leur habillement avant leur commerce avec nous. »

5. Ibid., t. VIII, p. 18 : « Peu de ces sauvages connoissoient la culture; encore n'étoit-ce que celle du maïs..., quelquefois ils s'abaissoient jusqu'à la pêche; mais leur vie et leur gloire étoient la chasse. Toute la nation y alloit, comme à la guerre; chaque famille, chaque cabane, comme à sa subsistance. »

6. Ibid., t. VIII, p. 19 « ... Ces peuples errans ».

7. Cf. Raynal, t. VIII, p. 18-19.

8. Ibid., t. VIII, p. 24 : « Ceux mêmes dont le tempérament étoit assez vigoureux pour résister aux exercices communs dans ces climats..., pour faire des chasses de deux cents lieues..., etc. »

9. Ibid., t. VIII, p. 33 : « ... Quand on sait... faire cent lieues dans les forêts, sans autre guide que le vent et le soleil..., etc. »

10. Ces animaux sont énumérés et décrits par Raynal dans le développement consacré aux pelleteries du Canada, t. VIII, p. 97 à 122.

11. Ibid., t. VIII, p. 19 : « Dans l'intervalle d'une chasse à l'autre, on faisoit, on réparoit les arcs et les flèches... », et p. 60 : « Ils ont un casse-tête. Avant l'arrivée des Européens, ce n'étoit qu'une petite massue d'un bois très dur, de figure ronde, avec un côté tranchant... »

traits noirs d'un hâle glacé)[1], leurs exercices (pirogue de sauvages)[2], leur manière de combattre[3] (ils se peignent le visage pour être plus terribles à leurs ennemis)[4], d'enlever les chevelures sanglantes de leurs ennemis[5]. Ont pour armes une espèce de javelot, hérissé de pointes d'os, un casse tête ou massue et une petite hache dont ils se servent avec une dextérité incroyable[6]. (Voyez la harangue de celui qui les mène au combat, page 58 du tome VIII de Reinal[7].) Par la vue ou l'odorat ils découvrent des vestiges de l'ennemi sur l'herbe la plus courte sur la pierre même[8]. Ils se battent jusqu'à la mort ou la victoire[9]. Laissent sur le champ de bataille des trophées hiéroglyphiques[10]. Voir page 67 comme ils font mourir leurs

1. Raynal, t. VIII, p. 20 : « Leur peau étoit d'une rouge obscur et sale. Cette couleur désagréable leur venoit de la nature, qui hâle tous les hommes continuellement exposés au grand air. »

2. Ibid., t. VIII, p. 122 : « On les (les sauvages) voyoit arriver au mois de juin sur des canots d'écorce d'arbre. »

3. Raynal décrit cette manière de combattre, qui consiste à surprendre l'ennemi et à l'écraser sans qu'il ait eu le temps de se ressaisir (t. VIII, p. 62-63).

4. Raynal, t. VIII, p. 20 : « ... La manie qu'ont toujours eue ces peuples sauvages de se peindre le corps et le visage, soit pour se reconnoître de loin, soit pour se rendre plus agréables dans l'amour ou plus terribles à la guerre. »

5. Ibid., t. VIII, p. 62 : « Celui qui l'emporte... arrache aux morts leur chevelure pour toute dépouille. »

6. Raynal, t. VIII, p. 60 : « Ils ont pour toutes armes une espèce de javelot hérissé de pointes d'os; ils ont un casse-tête. Avant l'arrivée des Européens, ce n'étoit qu'une petite massue... Aujourd'hui, c'est une petite hache, qu'ils manient avec une dextérité surprenante. »

7. Voici ce passage, auquel renvoie Le Brun : « Celui qui doit guider les autres dans le chemin de la victoire ne manque jamais de les haranguer : « Camarades, dit-il, les os de nos frères sont encore découverts. Ils crient « contre nous; il faut les satisfaire. Jeunesse, aux armes; remplissez vos car- « quois; peignez-vous de couleurs funèbres qui portent la terreur. Que les bois « retentissent de nos chants de guerre. Désennuyons nos morts par les cris de « la vengeance. Allons nous baigner dans le sang ennemi, faire des prisonniers, « et combattre tant que l'eau coulera dans les rivières, que l'herbe croîtra dans « nos champs, que le soleil et la lune resteront fixés au firmament. »

8. Raynal, t. VIII, p. 61 : « Par la vue ou l'odorat, ils découvrent, dit-on, des vestiges sur l'herbe la plus courte, sur la terre sèche et dure, sur la pierre même. »

9. Ibid., t. VIII, p. 62 : « S'il (l'ennemi) est sur ses gardes, ou trop bien retranché, on se retire, s'il est possible : sinon, il faut se battre jusqu'à la mort ou la victoire. »

10. Ibid., t. VIII, p. 62-63 : « Le vainqueur laisse sur le champ de bataille son casse-tête, où il a eu soin de tracer la marque de sa nation, celle de sa famille, et surtout son portrait... D'autres peignent toutes ces marques d'honneur, ou plutôt de victoire, sur un tronc d'arbre ou sur une écorce...

prisonniers. C'est un combat de la victime contre ses bourreaux un deffi horrible entre la constance à souffrir et l'acharnement à torturer[1].

Canada. (Dont Québec est la capitale). Borné à l'est par l'Océan. A l'ouest par le Mississipi, au sud par les colonies anglaises, au Nord par des pays inconnus[2]. (Couvert de neiges et de glace à cause des vents du Nord qui passent sur des mers glacées). Six mois d'un hiver très rude[3]. A beaucoup d'animaux dont le *castor* est le plus curieux[4]; de vastes forêts d'arbres inconnus en Europe[5]. Sans compter l'Erable qui lui fournit une liqueur admirable. L'Epinelle blanche d'où distille le baume (térébenthine du Canada) si estimé pour les blessures[6].

Les premiers établis au Canada avaient surtout pénétré vers le nord où les pelletries étoient [le] plus belles et plus abondantes. Ensuite le commerce se tourna vers le sud où l'on découvrit l'Oyo qui mérita le nom de belle rivière. Elle ouvrait la communication naturelle du Canada avec la Louisiane. En effet (quoique) les vaisseaux qui entrent dans le fleuve Saint-

On ajoute à ce trophée l'histoire, non seulement de la bataille, mais de toute la campagne, en caractères hiéroglyphiques. »

1. A la p. 67 du t. VIII commence, en effet, la description des supplices raffinés et prolongés au milieu desquels les sauvages font périr leurs prisonniers de guerre, et des marques de courage et de constance que ceux-ci se font gloire de donner pendant qu'on les torture. Vers la fin du passage se trouve cette phrase : « C'est un combat de la victime contre ses bourreaux; c'est un défi horrible entre la constance à souffrir et l'acharnement à torturer. »

2. Ces détails semblent avoir été empruntés par Le Brun à l'*Encyclopédie*, où on lit (t. II, article *Canada*) : « Pays fort vaste de l'Amérique septentrionale, borné à l'est par l'Océan, à l'ouest par le Mississipi, au sud par les colonies anglaises, et au nord par des pays déserts et inconnus »; et un peu plus loin : « La capitale du Canada est Québec. »

3. Raynal, t. VIII, p. 17, parle de « la rigueur singulière d'un froid long et violent », et, parmi les causes qui expliquent la dureté du climat canadien, il mentionne « la direction des vents qui viennent du Nord au Midi, par des mers toujours glacées ».

4. Raynal, t. VIII, p. 97-122, décrit ces animaux et s'étend longuement sur « la forme, le caractère et le gouvernement des castors ».

5. Raynal signale à plusieurs reprises, et notamment t. VIII, p. 268-269, les vastes forêts du Canada, mais sans indiquer que les arbres qui les forment sont inconnus en Europe.

6. Bien que Raynal, à propos des « arbres particuliers à l'Amérique septentrionale », consacre un long article à l'érable (t. IX, p. 148-150), je ne crois pas que son livre soit ici la source des notes de Le Brun. Raynal ne signale pas, d'ailleurs, l'épinelle blanche, ce qui indique bien que Le Brun utilise des renseignements trouvés ailleurs.

Laurent s'arrêtent à Québec, la navigation continue sur des barques jusqu'au [fleuve Saint-Laurent] lac Ontario qui n'est séparé du lac Érié que par un détroit sur lequel la France éleva de bonne heure le fort Niagara. C'est là, c'est au voisinage du lac Érié que se trouve la source de l'Ohio qui arrose le plus beau pays du monde et qui grossi de plusieurs rivières va se jetter dans le Mississipi dont il augmente la majesté. Page 287[1].

Sur ces sauvages

L'aspect du bonheur présent leur dérobe le mal qui peut le suivre.

Leur prévoyance ne va même pas du jour à la nuit.

Ce sont alternativement des enfans imbécilles et des hommes terribles : tout dépend du moment[2].

Les Iroquois supposent un p^r^ être. Ils disent l'homme d'en haut l'a voulu[3].

Tous les sauvages (canadiens) sont très crédules aux songes[4]. Sont ivres de la liberté[5].

1. Ce passage est, en effet, pris presque textuellement dans Raynal, t. VIII, p. 286-287 : « Les François établis dans ces contrées y avoient poussé leur ambition vers le Nord, où les belles pelleteries étoient en plus grande abondance. Lorsque cette veine de richesse tarit ou diminua, le commerce se tourna vers le sud, où l'on découvrit l'Ohio, qui mérita le nom de Belle-Rivière. Elle ouvroit la communication naturelle du Canada avec la Louysiane. En effet, quoique les vaisseaux qui entrent dans le fleuve Saint-Laurent s'arrêtent à Québec, la navigation continue sur des barques jusqu'au lac Ontario, qui n'est séparé du lac Érié que par un détroit sur lequel la France éleva de bonne heure le fort Niagara. C'est là, c'est au voisinage du lac Érié que se trouve la source de l'Ohio, qui arrose le plus beau pays du monde, et qui, grossi par plusieurs rivières, va porter le tribut de ses eaux au Missisipi, dont il augmente la majesté. » Avec les mots : *page 287*, se termine le recto du fol. 207. Ce qui suit est écrit au verso du même feuillet.

2. Raynal, t. VIII, p. 49 : « L'aspect du bonheur présent dérobe toujours à leurs yeux le mal qui peut le suivre. Leur prévoyance ne va pas même du jour à la nuit. Ce sont alternativement des enfans imbécilles et des hommes terribles. Tout dépend du moment. »

3. Raynal, t. VIII, p. 50 : « Les Iroquois supposent confusément un premier être qui règle à son gré le cours du monde. Ils ne s'affligent pas du mal que cet être permet ou laisse faire. Quand il leur arrive un événement fâcheux : *l'homme d'en haut l'a voulu*, disent-ils. »

4. Raynal parle longuement (t. VIII, p. 51-53) de l'importance attachée par les sauvages du Canada aux songes, qu'ils prennent, dit-il, pour un avis des dieux.

5. Raynal signale (t. VIII, p. 56) « l'éloignement qu'ont les sauvages du Canada pour tout ce qui peut gêner leur indépendance. »

Les Algonquins et les Iroquois furent longtemps ennemis irréconciliables à cause d'une chasse, voyez page 76[1].

Les sauvages disent, venir en renards, attaquer en lions; fuir en oiseaux[2]. Les Montagnez habitent le bord du fleuve Saint-Laurent. Les Alg. occupent ses rives depuis Québec jusqu'à Montréal. Les Hurons sont répandus autour du lac qui porte leur nom. D'autres peuples moins considérables errent dans les intervalles[3].

Lorsque les Algonquins étoient en guerre avec les Iroquois, les François s'en mêlèrent dans l'origine. Champlain combattit avec et pour les Algonquins et vainquit les Iroquois par le moyen des armes à feu[4]. Les Iroquois ont pour limites le lac Érié, le lac Ontario, le fleuve Saint-Laurent, et ce qui fut depuis la nouvelle Yorck et la Pensilvanie[5].

Fleuve Saint-Laurent. G[de] rivière du Canada. On n'en connaît point la source, quoiqu'on ait remonté jusqu'à 800 lieues. Elle se perd dans un golphe de son nom[6].

1. Raynal raconte longuement (t. VIII, p. 75-79) les guerres entre Algonquins et Iroquois, et comment ces guerres commencèrent par l'assassinat de chasseurs iroquois, auxquels des Algonquins, jaloux de leur bonheur à la chasse, cassèrent la tête.

2. Raynal, t. VIII, p. 76 : « Quand ils (les Iroquois) eurent appris à venir en renards, à attaquer en lions, à fuir en oiseaux, c'est leur langage, alors ils ne craignirent plus de se mesurer avec l'Algonquin. »

3. Ibid., t. VIII, p. 76-77 : « Les Montagnez qui habitoient le bas du fleuve Saint-Laurent, les Algonquins qui occupoient ses rives, depuis Québec jusqu'à Montréal, les Hurons répandus autour du lac qui porte leur nom; quelques peuples moins considérables, errans dans les intervalles, favorisèrent l'établissement de ces étrangers (les Français). »

4. Raynal raconte (t. VIII, p. 67-78) comment Champlain, « épousant avec ardeur les intérêts » des Algonquins, lutta avec eux contre les Iroquois, et comment ceux-ci prirent la fuite, épouvantés par les armes à feu, dès que « Champlain et les deux François qui l'accompagnoient » eurent « tué à coups d'arquebuse deux chefs iroquois et blessé mortellement le troisième. »

5. Raynal, t. VIII, p. 77 : « Le pays des Iroquois s'étendoit près de quatre-vingt lieues en long sur un peu plus de quarante en largeur. Ses limites étoient le lac Érié, le lac Ontario, le fleuve Saint-Laurent et les contrées fameuses depuis sous le nom Nouvelle Yorck et de Pensylvanie. »

6. Ces renseignements semblent pris à l'*Encyclopédie*, t. IX, art. *Laurent* (*St-*) : « Grande rivière de l'Amérique septentrionale, appelée aussi par ceux du pays *rivière du Canada.* On n'en connaît pas la source, quoiqu'on l'ait, dit-on, remontée jusqu'à 5 ou 600 lieues. On sait seulement que ce fleuve va se perdre dans un golfe auquel il donne son nom, après avoir arrosé une immense étendue de pays. » Ces dernières lignes, depuis les mots *Fleuve Saint-Laurent*, sont écrites au verso du fol. 208, dont le recto est entièrement blanc. Les

Assurément, il n'y a là que des matériaux réunis pour l'élaboration d'une œuvre dont rien ne permet de deviner le sujet exact, ni le plan. Dans quelles circonstances Le Brun aurait-il mis en scène la nymphe de l'Ohio? A quels auditeurs celle-ci aurait-elle tenu le discours que le poète voulait orner « de figures vives et de métaphores neuves, prises de la nature du pays » ? Et de ce discours, quels auraient été enfin le but et le contenu? Il faudrait le savoir pour apprécier équitablement ce projet. Mais, en tout cas, on ne saurait refuser à Le Brun le mérite d'avoir habilement choisi, parmi les nombreux détails que fournissait sur le Canada l'*Histoire philosophique*, quelques-uns des plus propres à donner à son œuvre un caractère poétique et neuf. Plusieurs de ces détails — mêlés à d'autres plus suggestifs encore, il est vrai — se retrouveront dans *Atala* et contribueront à en faire le charme unique. Comme dans le projet de Le Brun, les Indiens exilés y emportent avec eux les ossements de leurs pères[1]; ils y vont sur leurs pirogues chasser le castor[2]; ils tiennent avant tout à leur indépendance, et Chactas, recueilli par Lopez, mourrait de tristesse s'il ne reprenait « la vie errante de l'Indien[3] »; ils peignent « d'azur et de vermillon » le visage de leur prisonnier[4]; ils se disposent à le faire périr dans les tourments les plus raffinés et les plus atroces, et lui de son côté se prépare à montrer une constance à toute épreuve[5]; Le Brun voulait tirer parti de la géographie, de la flore et de la faune du pays, peindre de « grandes rivières », « de vastes forêts d'arbres inconnus en Europe », décrire « les ours, castors, hermines, rats musqués, loutres, martres, lynx, rennes, élans »; Chateaubriand peint le Meschacebé, l'Ohio, le Ténase, « les forêts chargées de copalmes, de citronniers, de magnolias et de pins rouges », et cite, avec les buffles, les cariboux et les écureuils noirs, l'élan et l'ours, la martre et l'hermine. En somme, dans son projet d'ode canadienne, Le Brun, comme fait un peintre sur sa palette, a rassemblé et préparé les couleurs dont il avait l'intention de se servir, et ce sont, pour une bonne part, celles-là mêmes

fol. 209-213 et 205-206 du manuscrit de Le Brun contiennent des notes sur l'histoire de l'Amérique et les événements de 1774 à 1776 notamment.

1. *Atala*, reproduction de l'édition originale par V. Giraud et J. Gérardin, Paris, Fontemoing, 1906, p. 8; Le Brun : « Dirons-nous aux ossemens de nos pères : Levez-vous, suivez-nous sur des bords étrangers. »

2. *Atala*, p. 12-13; Le Brun : « Chasse d'ours, le castor..., pirogues des sauvages. »

3. *Atala*, p. 18-19; Le Brun : « Toujours errans..., ils sont ivres de liberté. »

4. *Atala*, p. 47-48; Le Brun : « Ils se peignent le visage... »

5. *Atala*, p. 59-60; Le Brun : « C'est un combat de la victime contre ses bourreaux, un défi horrible entre la constance à souffrir et l'acharnement à torturer. »

qui devaient former la tonalité générale des prestigieux tableaux de Chateaubriand dans *Atala*[1]. Mais ces couleurs, Le Brun a-t-il essayé de les faire passer de la palette sur la toile? Doit-on croire qu'il aurait été capable d'y réussir?

*
* *

J'ai examiné avec curiosité, feuille par feuille, les manuscrits de Le Brun[2], dans l'espoir d'y trouver, non sans doute l'ode canadienne écrite et achevée — c'eût été trop beau — mais au moins une esquisse, plus ou moins avancée, de ce poème. Je n'y ai rien rencontré de pareil et il y a beaucoup de chances pour que Le Brun n'ait, à aucun moment, essayé de réaliser son projet sous la forme où il l'avait conçu. Y eut-il là simple négligence, ou se défia-t-il de ses forces? Cette dernière explication semble la plus vraisemblable. Consacrer une ode entière à la peinture exacte des Peaux-Rouges véritables, avec leurs costumes, leurs armes, leurs mœurs, leur langage, c'était, surtout pour un poète qui, comme Le Brun, s'était jusqu'alors fait l'émule de Pindare et d'Horace, une entreprise tentante, mais fort risquée. Il pouvait par là mettre le comble à sa renommée, en se révélant aussi hardi novateur qu'habile artiste; mais il pouvait aussi se couvrir à tout jamais de ridicule. Il fallait faire un chef-d'œuvre ou rien. Si grandes que fussent la vanité et l'ambition de Le Brun, on conçoit qu'il ait hésité et qu'en définitive il se soit abstenu.

Cependant, il n'était pas homme à abandonner un projet sans essayer d'en tirer quelque chose. Il se sentait, sans doute, d'autant moins disposé à renoncer complètement à celui-là qu'au cours des années 1782 à 1785, il dut plus d'une fois s'entretenir avec son jeune admirateur et ami, André Chénier, des richesses merveilleuses qu'offrait aux poètes modernes « l'Amérique à l'Europe montrée[3] ». André Chénier s'occupait, depuis longtemps déjà, d'un grand poème qu'il voulait consacrer à la découverte et à la conquête du nouveau monde et vantait volontiers à ceux qu'il tenait au courant de ses desseins les beautés neuves d'un pareil sujet : « l'arc et les flèches du sauvage coëffé de plumes colorées..., le palmier recourbant son ombrage et l'étrange végétation de ces climats vierges[4] »; sans par-

1. *Atala*, p. 28 et p. 178, 188 et 197.
2. Ces papiers, réunis à ceux de Ginguené, forment les nos 9196 à 9206 des manuscrits français, nouvelles acquisitions, de la Bibliothèque nationale.
3. A. Chénier, *Œuvres*, éd. Dimoff, *Hermès*, II, v. 55 (t. II, p. 30).
4. Papiers inédits du marquis de Brazais, *Discours sur la langue et la poésie françaises*, 4e partie. Ce sont là les expressions dont se sert Brazais pour marquer le caractère exotique du poème que projetait et dont l'avait entretenu son ami André Chénier.

ler de bien d'autres encore. Pourquoi Le Brun, sans écrire une pièce entière sur le Canada, n'introduirait-il pas, quand l'occasion s'en présenterait, dans une de ses odes, quelques strophes habilement agrémentées de cet exotisme américain, par lequel il était, lui aussi, mis en goût? Ainsi lui resterait-il la gloire de « montrer par cet échantillon quelle route il fallait suivre... » et de « prendre possession de cette terre sans la conquérir[1] ». L'occasion se présenta, quand Le Brun conçut l'idée d'une « belle ode à faire sur le projet d'une marine[2] ». Il est difficile de dater la note de ses manuscrits qui nous révèle ce nouveau dessein. L'opinion publique en France n'a, en effet, guère cessé, depuis le traité de Paris jusqu'à la Révolution, de réclamer une restauration de la marine nationale, qui permît de tenir tête à l'Angleterre, sinon de la vaincre et de lui reprendre nos colonies d'Amérique perdues[3]. Toutefois, on peut penser surtout aux années pendant lesquelles le marquis de Castries entreprit et réalisa en partie, par ses ordonnances et ses réformes, la réorganisation de la marine française, plus spécialement à l'année 1787, où l'on put se croire à la veille d'une nouvelle guerre avec les Anglais et concevoir l'espérance d'une revanche sur mer, peut-être même d'une descente en Angleterre[4]. Voici, en tout cas, comment Le Brun esquissait le canevas de sa future ode : « Tandis que la Tamise, ... de ses forfaits, en couvrait la terre et les ondes, la Nayade de la Seine, le front ceint de..., de roseaux, roulait indignée vers l'humide palais de l'antique Nérée. C'est là que le vieux Nérée voit bouillonner autour de son...

« l'Éridan, la Tamise, et la Seine, et le Rhône[5]... »

L'ode a été commencée, car, sur le même feuillet, Le Brun a ajouté ensuite : « Il y a d'autres brouillons importants à joindre à ceux-ci. » Autant qu'il semble, voici quelle devait être la suite de ce poème. Devant les fleuves de l'univers entier assemblés autour de Nérée, la naïade de la Seine se serait plainte des injures insupportables de la Tamise; tous auraient fait chorus avec elle. Rien de plus aisé donc que d'amener devant ces fleuves la nymphe de l'Ohio et de lui faire prononcer quelques vers, rappelant les violences des Anglais contre les sauvages paisibles du Canada. Mais la guerre n'eut pas lieu; Le Brun n'acheva pas son ode, et du temps passa.

1. A. Chénier, *Œuvres inédites*,, éd. Lefranc, p. 114.
2. Le Brun, Bibl. nat., mss. fr., nouv. acq., 9200, fol. 227, r°.
3. Lacour-Gayet, *la Marine militaire sous Louis XVI*. Paris, Champion, 1905, p. 26.
4. *Ibid.*, p. 584 et 585.
5. Le Brun, Bibl. nat., mss. fr., nouv. acq., 9200, fol. 227 r°.

Vint la Révolution, puis le Directoire, puis le Consulat. Le 12 germinal an IX (2 avril 1801), paraissait le petit volume de Chateaubriand, *Atala, ou les amours de deux sauvages dans le désert*. Le succès en fut trop considérable pour que Le Brun ne se soit pas cru obligé de le lire. L'auteur n'en était pas d'ailleurs tout à fait un inconnu pour lui et, peut-être, s'il avait bonne mémoire, le poète se rappelait-il les visites qu'il avait reçues, en 1788, dans son Parnasse de la rue Montmartre, d'un timide sous-lieutenant au régiment de Navarre, à qui il avait même fait quelquefois l'honneur de lui lire ses vers[1]. On aimerait à connaître l'opinion de Le Brun sur cet ouvrage. On peut douter qu'elle ait été favorable. Le Brun, entré déjà dans sa soixante-douzième année, commençait, si audacieux qu'il eût pu lui-même jadis être dans ses vues, à avoir passé l'âge où l'on fait volontiers bon accueil aux doctrines nouvelles et aux tentatives risquées des débutants. La thèse religieuse défendue par Chateaubriand n'était pas pour lui plaire; sans doute fut-il aussi déconcerté par l'abondance de la couleur exotique répandue dans ce roman. En tout cas, il dut se rendre compte, s'il fit à cette occasion un retour sur son projet d'ode canadienne et s'il relut celles de ses notes qui le concernaient, qu'il s'était laissé décidément devancer et qu'il ~~ne~~ ne pourrait plus désormais tirer grand'chose de son ingénieuse idée d'autrefois.

Et pourtant son œuvre devait en fin de compte garder la trace de ce vieux dessein abandonné. En 1803, lorsque fut rompue la paix d'Amiens et que Bonaparte prépara activement une descente en Angleterre, Le Brun jugea le moment venu de reprendre ses brouillons d'ode « sur le projet d'une marine », les remit au point et en fit sa fameuse *Ode nationale contre l'Angleterre*, parue cette année même chez Didot l'aîné[2]. La fiction est restée exactement celle qu'il avait imaginée vers 1787. Il a situé la scène en 1753, au lendemain de la mort de Jumonville, cet officier français tué par les Anglais sur les bords de l'Ohio, près du fort Nécessité, au cours d'une reconnaissance. Nous sommes dans le palais humide du dieu des mers; tous les fleuves y sont réunis autour du maître des eaux et partagent son festin :

> « La Tamise elle seule, ivre de sa Fortune,
> Et dédaignant l'honneur des Banquets de Neptune,

1. Voir Chateaubriand, *Mémoires d'outre-tombe*, éd. Biré, 1re partie, l. V, p. 225-227, et la note manuscrite de l'exemplaire de l'*Essai sur les Révolutions* citée par Biré (*Ibid.*, p. 226, note).

2. Je cite cette ode d'après l'édition Ginguené des *Œuvres de Le Brun*, t. I, p. 399-404, qui donne d'ailleurs le même texte que l'édition de 1803.

Entraînait aux Combats ses perfides Vaisseaux;
Aux bords Américains déjà soufflant la Guerre,
Son orgueil affectait l'Empire de la terre,
Et le Sceptre des Eaux. »

Mais voici qu'au milieu du banquet, la nymphe de l'Ohio paraît, toute tremblante, devant ses frères et ses sœurs, et supplie Neptune de la venger des forfaits commis par les Anglais sur ses bords :

« De l'Oyo tout à coup la Nayade lointaine
Les frappe de ses cris, pâle, et fuyant à peine,
A travers l'Océan, de barbares Vainqueurs :
Ses regards éperdus, sa tête échevelée,
De roseaux teints de sang horriblement voilée,
Attestent ses Malheurs. »

Elle raconte l'assassinat de Jumonville. La Seine, émue de l'outrage reçu par ses fils, joint ses plaintes aux siennes. Tous les fleuves frémissent d'indignation. Et Neptune, pour les rassurer, leur révèle qu'

« Au Livre du Destin la Vengeance est écrite »,

et qu'Albion doit subir bientôt de sinistres revers :

« La Perfide s'épuise en efforts superflus.
Tremble, nouvelle Tyr! un nouvel Alexandre
Sur l'Onde, où tu régnais, va disperser ta cendre;
Ton Nom même n'est plus. »

On chercherait vainement dans cette ode la moindre hardiesse, voire même la moindre nouveauté de forme. Partout y règnent, comme dans les autres odes de Le Brun, la grandiloquence fatigante et la fausse noblesse; la nymphe de l'Ohio y use du même langage conventionnel, froid et pompeux que celle de la Seine ou que Neptune en personne; elle a visiblement fait de bonnes études et lu les bons auteurs, en sorte qu'aucune figure de rhétorique ni aucun artifice de style ne lui est inconnu. Elle aurait pourtant l'occasion de faire preuve dans son discours de quelque originalité, puisqu'une fois au moins elle y parle des sauvages et des hymnes informes de reconnaissance qu'ils chantent en l'honneur de la France, leur bienfaitrice; mais elle sait trop le respect qu'elle doit à un auditoire aussi distingué, pour nommer les choses par leur nom, et elle a soin de choisir, pour s'exprimer, les termes les plus généraux et les plus vagues :

« Mes Fils, sans crainte errans, dans leurs concerts sauvages,

Chaque jour éveillaient l'Écho de nos rivages
Au nom d'un Peuple aimé. »

Que sont devenues les belles résolutions de Le Brun, lorsqu'il se promettait, dans son projet primitif d'ode canadienne, de faire parler la nymphe de l'Ohio « selon le caractère de ses peuples », qui « s'énoncent toujours par des figures vives, des métaphores neuves et prises de la nature de leur pays » ? Hélas ! Le Brun, plus que septuagénaire, a été victime de son long asservissement aux disciplines et aux traditions en honneur dans la France du XVIII^e siècle, et, malgré lui, son art, « habile, selon une heureuse expression de M. Baldensperger, à passer toutes choses sous je ne sais quelle désespérante machine à calandrer[1] », a imposé ce rigoureux traitement aux plaintes et aux discours de la naïade américaine elle-même.

Dans l'ouvrage auquel je viens d'emprunter cette citation, M. Baldensperger a spirituellement rappelé un amusant épisode du séjour que fit en Allemagne, où la Révolution l'avait contraint à chercher un abri, Delille, lui-même déjà sexagénaire. On l'avait mis à Hambourg en rapport avec Klopstock; et quelques-uns des émigrés français « du groupe actif qui gravitait autour du *Spectateur du Nord* » avaient songé à profiter de cette rencontre pour essayer de réaliser un compromis « entre le frémissant séraphisme de Klopstock et la grâce pseudo-virgilienne de son émule ».

On présenta donc à Delille une traduction littérale d'un passage de la *Messiade*, en l'invitant à le traduire en vers français. L'auteur des *Jardins* comprit-il la valeur de cette poésie, si différente de la sienne et par l'inspiration et par la forme ? On ne sait; toujours est-il qu'il se déroba, déclarant avec une modestie aimable qui n'était peut-être qu'un dédain poliment déguisé : « c'est trop élevé pour moi; il faut que je reste parmi les fleurs[2]. » Le cas de Le Brun est plus typique encore. On ne saurait douter qu'il n'ait, lui, senti qu'il y avait dans l'exotisme américain des beautés réelles dont nos littérateurs devaient et pouvaient tirer parti; il a même distingué quelques-uns des éléments les plus propres à être ainsi mis en œuvre, et la concordance de ses choix avec ceux que Chateaubriand devait faire un peu plus tard, atteste sa clairvoyance. Mais il a été paralysé dans l'exécution par des habitudes d'esprit plus fortes que sa volonté : il a entrevu de loin la terre promise; il a dû renoncer à la gloire d'y guider le peuple des écrivains français.

Paul Dimoff.

1. *Le Mouvement des idées dans l'Émigration française*, Paris, Plon, 1925, t. I, p. 263.

2. *Le Mouvement des idées dans l'Émigration française*, t. I, p. 260 à 266.

DEUX PASSAGES A RESTITUER
A UNE PAGE CÉLÈBRE DE CHATEAUBRIAND

Dans son édition de la *Correspondance générale de Chateaubriand* (Paris, Champion, t. I, p. 338), M. Louis Thomas semble avoir hésité à donner, en tant que *lettre* réelle, le fameux morceau de 1791 : « Chez les Sauvages du Niagara ». « J'avais toujours pensé que cette lettre était une composition littéraire à mettre en dehors de la correspondance, mais, certains habitués de l'œuvre de Chateaubriand ayant une opinion contraire, je m'incline devant leurs raisons... »

L'auteur de la présente « note » ayant été desdits « habitués » en des temps déjà anciens, il lui sera permis de faire aujourd'hui la preuve du caractère épistolaire de ces pages célèbres : du même coup, un peu de l'itinéraire, si discuté, de Chateaubriand en Amérique s'en trouvera jalonné. *Il s'agit de la troisième d'une série de lettres adressées à M. de Malesherbes*, grand protecteur du jeune chevalier et de ses projets d'exploration américaine.

En effet, le manuscrit Bricon[1], copie qu'il y a tout lieu d'estimer honnête, fournit le début et la fin réels de ce morceau, dont le *Voyage en Amérique* disait que c'était « la minute d'une lettre » écrite à un ami de France. Rien de plus probable :

J'ai écrit de Philadelphie et de New York à mon illustre et vénérable maître ; je lui ai dit que nous avions eu une longue traversée et que je n'ai trouvé jusqu'ici ni renseignement ni encouragement pour mon voyage : j'ai bien peur qu'il ne soit qu'une reconnaissance dans le désert — mais enfin il me familiarisera avec la vie que je dois mener ; je me ferai aux coutumes des Indiens, aux privations de tout genre ; je deviendrai un coureur des bois avant de devenir le Christophe Colomb de l'Amérique polaire. Au surplus, je suis content de ce que je vois, et si le découvreur s'afflige, le poète s'applaudit. Je tâche de ramasser des plantes ; mais je ne m'y connais guère, et on se moquera de moi.

Je suis maintenant chez les sauvages du Niagara à cinq ou six lieues de la cataracte que j'entends comme si j'étais au bord.

1. Bibliothèque nationale, *Ms. français, Nouv. Acquisitions*, 12454 et 12455.

Vous avez revu les épreuves d'*Émile :* pourquoi ne jetteriez-vous pas les yeux sur une page où il s'agit d'éducation ? Traitez-moi comme un petit Jean-Jacques : je ne m'élèverai pas si haut que lui, et je ne vous parlerai que des bambins Iroquois.

Suivait le morceau bien connu qui commence par ces mots : « Il faut que je vous raconte... », et l'on comprend mieux, par le préambule ci-dessus, l'attention donnée par le voyageur aux ébats d'un petit monde à peau rouge. Il n'est pas probable que l'honnête Bricon ait introduit des changements dans sa copie de ces pages — ce qui ne veut pas dire qu'il ne serait pas intéressant d'en trouver l'original. Elles sont munies d'une conclusion différente dans le *Voyage en Amérique*, et il importe de restituer également leur terminaison épistolaire, déjà signalée par un chercheur[1] :

Mais au milieu de quels événements ces détails viendront-ils vous surprendre? et sais-je si cette lettre écrite du fond des bois vous arrivera jamais. Chargez-vous, je vous prie, de mes souvenirs et de mes amitiés pour votre petite-fille et pour mon frère.

Conclusion pour les recherches sur Chateaubriand : à défaut du « séquestre » de M. de Malesherbes, qui ne contient rien à ce sujet, c'est dans les papiers laissés par le défenseur de Louis XVI, s'ils existent encore, que l'on trouverait les certitudes les plus assurées sur ce sujet si controversé : la réalité du *Voyage en Amérique* du chevalier de Combourg.

F. B.

LETTRES INÉDITES DE J.-J. AMPÈRE

RELATIVES A SA *PROMENADE EN AMÉRIQUE*

Inspirée par la *Démocratie en Amérique* de Tocqueville et dédiée à celui-ci, la *Promenade en Amérique* de J.-J. Ampère occupe un rang honorable dans la série des enquêtes françaises sur l'Amérique du Nord. Son auteur — que seul un certain dilettantisme empêcha de tenir, dans la haute intellectualité du XIX^{e} siècle, le rang auquel

1. A. Feugère, dans la *Revue d'histoire littéraire de la France*, 1909, p. 338.

lui donneraient droit la variété de ses connaissances et la souplesse de sa curiosité — avait cinquante et un ans au moment d'un voyage dont il donna à la *Revue des Deux Mondes* le premier récit.

Nous savons par son chapitre initial que, prenant passage le 27 août 1851 à bord du *Franklin*, Ampère avait comme principal compagnon de route un Américain distingué, avocat à New York, Théodore Sedgwick, accompagné de sa famille. Arrivé à New York le 7 septembre, il visite aussitôt Boston et Cambridge, puis Montréal, Québec, le Niagara, Buffalo, Detroit, Chicago, Cincinnati, d'où il revient à New York. Après un crochet à West-Point et Albany, il va dans le Sud, à Philadelphie, Baltimore, Washington, Richmond, Charleston et la Nouvelle-Orléans, d'où il passe à la Havane et au Mexique : partout, des lettres de recommandation ou des rencontres avec d'anciennes relations du voyageur, de sa famille ou de ses amis, facilitent des séjours qui, dénués peut-être des difficultés de la découverte ou de l'adaptation, manquent souvent, dans l'itinéraire du voyageur, des incidents qui pourraient leur donner un relief particulier. Quoi qu'il en soit, les lettres suivantes préciseront ses impressions et garantiront sa véracité[1].

A Daremberg

Boston, 10 7bre [1851]

Mon cher ami

Je me hâte en arrivant en Amérique de répondre à votre bonne lettre du *Franklin*. Notre traversée s'est faite en 11 jours. Je n'ai eu qu'un instant de malaise. J'ai passé le reste du tems à causer, à lire, à fumer, à penser à mes amis de Paris, à faire connaissance avec un assez grand nombre d'Américains distingués que se trouvaient à bord, et auxquels mon précieux ami M. Sedgwick m'a présenté. J'ai déjà vécu ces 11 jours en Amérique, et véritablement je n'y ai rien trouvé de la rudesse américaine. Il n'en est pas de même dans les hôtels et je conçois que les voyageurs [qui] ne voient la société américaine que là, trouvent quelquefois les compagnons de table d'hôte bien silencieux et les garçons un peu préoccupés de leur dignité d'homme libre. Mais tout américain bien élevé qui a été en Europe surtout, que j'ai rencontré jusqu'ici, m'a paru plein d'une cordialité simple et vraie. J'ai presque

1. A la Bibliothèque de la Sorbonne. Daremberg, bien connu comme érudit, était souvent chargé par Ampère de commissions d'ordre pratique.

regretté cette vie du bord où je m'étais fait des amis qui se sont soudain dispersés, mais dont je retrouverai une partie sur ma route, et le capitaine qui à notre dernier dîner a porté un toast en mon honneur. Arrivé avant-hier, je suis parti hier soir de N. Yorck, où je reviendrai, mais dont j'ai eu le spectacle dans toute sa magnificence par un soleil et avec une lumière tout italienne. La vue de la rade est une des plus grandes choses qu'on puisse rencontrer. Je suis venu ici pour quelques jours. Il va y avoir un grand *meeting* pour l'union des deux frontières de [*illis.*]. On arrive de partout pour cette grande représentation. M. Webster est un des héros du drame, et j'ai une lettre de Tocqueville pour lui, de sorte que je serai aux premières loges. Jusqu'ici je suis fort content de mon voyage et de ma santé. Je serai, je pense, dans 3 semaines de retour à N. York, après un petit tour au Niagara, dans les États de l'Ouest et peut-être au Canada.

Pressé d'aller voir « la ville qu'on dit la plus intellectuelle des États-Unis, Boston, et l'Université de Cambridge auprès de Boston », Ampère est arrivé le 10 septembre dans cette ville, après avoir fait le trajet moitié par bateau et moitié par rail. Une lettre à Daremberg, datée de Montréal le 24 septembre, nous renseigne sur ses impressions de Harvard College : dirons-nous qu'elles font prévoir celles de beaucoup d'autres Français ?

... Mon étoile de voyageur a brillé jusqu'ici du plus pur éclat. Depuis que je ne vous ai écrit, j'ai passé une grande partie de mon temps à l'Université de *Cambridge* (près Boston). J'ai été accueilli là admirablement. M. Agassiz a été pour moi un ami et ses collègues ont rivalisé avec lui de prévenance etc. C'est vraiment un lieu délicieux pour l'étude que cette petite république littéraire. Les maisons des professeurs sont semées au milieu des arbres. J'allais de l'une à l'autre, toujours bien accueilli et comblé d'informations et de lettres de recommandation pour tous les points des États-Unis. Le reste du tems je l'ai passé à Boston où par un très heureux hasard je suis tombé au milieu de grandes réjouissances et démonstrations populaires au sujet des chemins de fer qui joignent les États-Unis aux provinces anglaises. Speeches, hourras ! promenade sur un bateau à vapeur dans la rade,

exhibition ambulante de toutes les industries de Boston défilant devant mes fenêtres pendant deux heures, banquet de 4,000 personnes, j'ai assisté à tout. J'ai vu le président, je l'ai entendu, j'ai entendu M. Webster, le grand orateur et l'homme du moment, enfin j'ai eu une très bonne occasion de voir le peuple américain se déployant tel qu'il est, et c'est vraiment un peuple très curieux. J'arrive au Canada, et il me semble tomber en province. Mais il y a aussi beaucoup d'intérêt dans ce pays, français au fond, et français d'autrefois. J'irai d'ici à Québec, puis je reviendrai à Niagara et dans l'Ouest, puis à N. Yorck de nouveau, puis à Philadelphie, Washington, etc...

La tournée prévue s'effectue selon le programme, et la *Promenade en Amérique* mérite son titre rassurant et bénin par l'agrément et la facilité du voyage : beaucoup plus que les États-Unis, c'est la France qui est agitée au cours de l'hiver 1851-1852. C'est encore à Daremberg, le 4 janvier 1852, que J.-J. Ampère communique ses dernières impressions de Washington. Mais les nouvelles de France ont alarmé le voyageur; il craint pour ses amis, pour Tocqueville en particulier, les suites du Deux Décembre.

... Du reste, je donne définitivement ma démission de la politique française, et me borne à la politique américaine que je comprends mieux. J'ai dîné hier chez le président en compagnie de 4 autres candidats à la Présidence prochaine, et Kossuth, qui après avoir excité un enthousiasme dont j'ai été témoin à N. Yorck, s'enfonce ici tout doucement...

Ce climat est bizarre : il y a 15 jours, le temps le plus doux a été brusquement remplacé par un froid assez vif... Le résultat de tous les renseignements que j'ai pris est que Charleston est encore un climat très incertain et variable et que pour tirer d'un séjour d'hiver au Sud un parti véritable, il faut aller plus au Sud — c'est-à-dire à la Nouvelle Orléans où à la Havane...

... Je ne pouvais faire autrement pour compléter mon voyage, trouver un bon climat et revenir au printemps, car il faut *revenir*. Le voyage en tout m'a coûté 6,500 fr. mais il sera très complet. Je vous assure que j'étonne tout le monde par mon économie et par le peu que je dépense pour le chemin que je fais...

Est-ce à cause de ce voyage sans incidents? Est-ce par une certaine inopportunité, qui a souvent été le fait de J.-J. Ampère? Son livre sur les États-Unis est, dans une série singulièrement abondante, l'un de ceux qui ont le moins marqué.

F. B.

LA

COLLABORATION COMMENCÉE DE SAINTE-BEUVE

A L'*EVENING POST* DE NEW YORK

On lit dans les *Souvenirs* de John Bigelow [1], qui devait être ministre des États-Unis à Paris en 1865 et qui, appartenant à une famille où la culture de l'esprit est une tradition, se préoccupait d'informer son pays des choses littéraires de l'Ancien Monde par l'important journal auquel il était alors attaché :

Pendant notre séjour à Paris [en 1860] je fis connaissance de Sainte-Beuve[1], dont les *Causeries du lundi*, dans le *Constitutionnel*, avaient fait grande impression sur moi, comme d'ailleurs sur tout le monde parisien. J'eus la bonne fortune — à ce qu'il me semblait — de conclure un arrangement avec lui pour des correspondances à publier dans l'*Evening Post*.

Miss Grace Bigelow, qui a bien voulu consulter à ce sujet le journal manuscrit de son père, a l'amabilité de me donner les indications suivantes sur cet épisode. Le voyageur écrit : « 24 janvier 1860. Je suis allé, aujourd'hui à une heure, voir Sainte-Beuve, à propos de sa collaboration à l'*Evening Post*, pour conclure un arrangement déjà négocié en partie. Il me dit que Montigny, le biographe de Mirabeau et son neveu, je crois, qui lui a fourni les matériaux de son article sur *Sophie et Mirabeau* dans les *Causeries*, a des masses de manuscrits de Mirabeau et de son père... Hughes, qu'il recommandait comme correspondant, demande 10 dollars (50 fr.) par lettre à traduire. Je lui dis que cela me semblait excessif comme honoraires,

1. John Bigelow, *Retrospections of an active Life*. New York, 1909, t. I, p. 251. Le 6 août 1859, Sainte-Beuve avait remercié le futur diplomate pour l'envoi d'une biographie de Franklin : lui-même avait consacré antérieurement au bonhomme Richard deux « causeries du lundi », les 15 et 22 novembre 1852.

mais que je me proposais de lui offrir, à lui Sainte-Beuve, 25 dollars (125 fr.) pour une lettre, traduction comprise, et qu'il aurait à prendre à sa charge cette dernière dépense. Il me promit de voir M. Hughes à ce sujet, et je le quittai. »

Dès le lendemain, Bigelow recevait la lettre suivante du critique :

Le 25 janvier 1860.

Mon cher Monsieur,

J'ai réfléchi à notre conversation d'hier. Tout bien considéré, je ne puis prendre sur moi le travail nouveau qui, tel que je le conçois et que je l'avais essayé dans la lettre que je vous ai envoyée, serait plus considérable que ne le feraient supposer les arrangements proposés par vous. La traduction qui fait partie inhérente de ce travail, comme vous l'avez très bien compris, pourrait sans doute être très peu rétribuée si l'on s'adressait ici à quelque traducteur de métier et qui ferait la besogne à la grosse ; mais pour avoir un traducteur homme d'esprit et de finesse, et qui y apportât de son côté le même soin que j'y mettrais du mien, il serait impossible de s'en tirer à si peu de frais. Veuillez donc, Monsieur, m'excuser de ne pas céder à votre obligeante proposition. — Pour la lettre que vous avez reçue, il va sans dire que vous ne me devez rien personnellement, et je vous prierai seulement que M. Hughes soit rétribué pour la traduction qu'il en a faite sur le prix qui vous paraîtrait convenable et juste; mais 25 f. ne me paraîtrait pas suffire (M. Hughes demeure rue de Bourgogne, 43). Il me restera toujours, mon cher Monsieur, le plaisir d'avoir fait un moment la connaissance d'un homme que j'avais le regret de ne pouvoir cultiver davantage. Laissez moi espérer que si vous revenez à Paris, vous me ferez l'honneur de ne pas m'oublier. Je veux vous prier aussi d'offrir à M. Bryant l'hommage de mon admiration pour ses talents et de mon respect.

Agréez l'expression de mes sentiments très distingués.

Ste Beuve.

No. 11, rue Mont Parnasse.

On voit d'après cette missive que le critique français avait, à tout hasard et avec un parfait désintéressement, envoyé avant cette négociation une « lettre », traduite par Hughes, et destinée au journal new yorkais. Or, quand on parcourt la collection de l'*Evening Post*

vers cette date, on est disposé à retrouver, dans un article assez long sur les papiers de Buffon (numéros des 11 et 12 janvier 1860), la manière de Sainte-Beuve à travers la traduction, et aussi son habitude de se servir de journaux étrangers pour y glisser des choses qu'il tairait dans la presse parisienne : dans l'espèce, cet article rappelle « some remarks made by Sainte-Beuve in one of his charming *Causeries du Lundi* »; il reviendra sur le même sujet dans son « lundi » du 26 mars 1860 sur la *Correspondance de Buffon*, publiée par Nadault de Buffon. Il me semble aussi que, dans le numéro du 26 janvier, un article *Literary Matters in France*, consacré à Béranger, à Renan et au livre de Falloux sur *Madame Swetchine*, et que ne suivent pas les initiales J[ohn] B[igelow], peut être attribué au critique français.

Quant il reçut la lettre ci-dessus, Bigelow écrivit à Sainte-Beuve, insistant à nouveau pour avoir sa collaboration et offrant cette fois 20 dollars par lettre et 10 dollars pour la traduction : le critique répondit à cette offre, avec un peu de retard, le lundi [30 janvier] :

Lundi soir.

Cher Monsieur,

Veuillez m'excuser si je ne vous ai pas répondu aussitôt votre lettre reçue. J'ai encore réfléchi à votre obligeante proposition qui, dans les termes où vous me la présentez, est en effet très acceptable. Aussi aurais-je quelque peine à m'y refuser, si je n'avais d'autres raisons qu'il serait trop long et fastidieux d'énumérer, mais qui ont pris du poids dans mon esprit à la réflexion. La seule que je me permettrais de vous dire, c'est qu'à mon âge et avec le degré de fatigue que j'éprouve souvent, il n'est pas d'un très bon régime intellectuel, pour les travaux que je puis faire ici, de m'imposer ce soutirage et comme cette *saignée périodique :* jeune on est riche de sang et d'esprits animaux, on répare vite, on a du superflu. Passé 55 ans on n'a que le nécessaire, même en fait de pensées. Encore une fois veuillez m'excuser, cher Monsieur, agréer mes remerciements pour votre si flatteuse insistance, et croire aux sentiments de distinction et d'estime que me laisse votre trop courte connaissance.

Ste-Beuve.

Assez perplexe, Bigelow note là-dessus dans son journal : « 31 janvier 1860... J'ai reçu une lettre de Sainte-Beuve, en réponse à ma proposition de payer 20 dollars pour chaque lettre et 10 dollars

pour sa traduction. Il dit qu'il ne peut pas consentir. Sa lettre est fort aimable, mais je ne suis pas sûr d'avoir là sa raison de derrière la tête. Je soupçonne que le désir, exprimé par moi à Hughes, d'avoir les textes originaux de Sainte-Beuve, n'y est pas pour rien, car il avait déjà manifesté le désir de les ravoir lui-même, alléguant qu'ils pouvaient contenir des choses qu'il aurait l'occasion de réemployer. Peut-être craignait-il que je n'eusse, en demandant ses lettres, l'idée de les republier quelque jour. »

Quoi qu'il en soit, J. Bigelow tient à se mettre en règle pour la première amorce, même dénuée de suite. « J'ai écrit à Sainte-Beuve un mot exprimant mon regret et ma déception, avec un chèque de 100 fr. pour la lettre déjà écrite : ce règlement, disais-je, diminuerait sans l'éteindre l'obligation que je lui avais. J'exprimai aussi l'espoir que, s'il se trouvait un jour dans une disposition de santé et d'esprit favorable à ce genre de correspondance, il me le ferait savoir. Dans la même lettre, je disais que je pourrais lui adresser M. Prévost-Paradol pour qu'il lui exposât mon plan, ce qui lui serait plus facile qu'à moi, par lettre, de Londres... J'ai également écrit à Hughes pour lui envoyer 50 fr. pour les traductions. »

Sainte-Beuve accuse réception peu après :

Paris, le 5 février 1860.

Mon cher Monsieur,

J'ai reçu avec beaucoup de gratitude la traite de 100 fr. qui me comble véritablement pour une lettre qui n'était que d'essai ou de prélude.

Je regrette aussi que ce premier pas n'ait pu avoir de suite ; mais quand je considère la grande épreuve chaque jour de fatigue par mes simples occupations courantes, je vois que je n'ai été que sage en ne prenant pas plus que je n'aurais pu porter, au moins pour le moment. Quoique que je ne connaisse point personnellement M. Prévost-Paradol je me ferai un plaisir de causer avec lui s'il le désire, et de lui donner de vive voix toutes les explications qui pourraient abréger et faciliter la négociation ouverte par vous avec lui : vous pouvez le lui dire : que je sois seulement prévenu par un mot de son désir de causer, et je prendrai jour et heure avec lui bien volontiers. Il ne me reste, mon cher Monsieur, qu'à vous renouveler mes remercîments avec l'expression de mes sentiments bien distingués.

Ste-Beuve

(rue Mont-Parnasse, No. 11).

Le voyageur américain, en même temps qu'il demandait à Sainte-Beuve d'exposer ses vues à Prévost-Paradol, s'était adressé, pour agir sur celui-ci, à Garcin de Tassy, orientaliste éminent, professeur à l'École des Langues orientales. Celui-ci lui répond à la date du 8 février 1860 : « ... Je n'ai pu voir M. Prévost-Paradol avant ce matin. Il est tout disposé à entreprendre la correspondance que vous souhaitez, bien qu'il trouve les honoraires un peu minces. Cependant, comme il écrirait lui-même en anglais, avec sa femme, qui est Anglaise, pour revoir sa rédaction, il recevrait la somme entière que vous vous proposez de donner. Il souhaiterait voir un numéro de l'*Evening Post :* ainsi, au cas où vous disposeriez d'un exemplaire, envoyez-le 47, rue Saint-Georges, car le numéro que j'ai envoyé à M. Flourens de votre part ne m'a pas été renvoyé. De toute façon, M. Prévost-Paradol désire beaucoup s'entretenir avec vous du règlement de cette affaire si vous faites quelque jour un saut à Paris... »

D'autre part, W. C. Bryant, l'écrivain américain qui dirigeait l'*Evening Post*, tirait la conclusion de cette affaire dans une lettre du 20 février où il ne se disait pas très déçu par l'échec de la collaboration de Sainte-Beuve. « C'est un brillant auteur, mais beaucoup du brillant français disparaît en traduction, et je ne suis pas sûr qu'un Français puisse écrire pour un journal américain des correspondances qui soient bonnes... Un homme intelligent, ce me semble, recueillera, dans des publications françaises, des matériaux littéraires et scientifiques aussi intéressants qu'en fournirait un Français, et les mettra en forme d'une façon mieux adaptée à l'espace dont nous disposons, plus plaisante pour notre grand public. »

Ainsi finit donc le projet de J. Bigelow. Ses *Mémoires* nous fournissent, cependant, un autre détail relatif à Sainte-Beuve. Quand est vendue la bibliothèque de celui-ci, plusieurs de ses livres les plus intéressants passent aux États-Unis : la *Vie de Jésus* de Renan et les deux volumes suivants des *Origines*, et surtout son propre exemplaire de *Port-Royal*, avec les notes marginales de l'auteur (adjugé 256 fr. à G. W. Smalley, correspondant du *New York Tribune*).

F. Baldensperger.

CHRONIQUE

L'interdépendance intellectuelle des États-Unis et de l'Europe. — Le 31 août 1837, Emerson prononçait, devant la *Phi Beta Kappa Society* de Cambridge, sa fameuse harangue *The American Scholar*, sorte de « déclaration des Droits » de l'intellectualité d'outre-mer dont on sait l'importance et le retentissement. « Trop longtemps nous avons prêté l'oreille aux Muses courtoises de l'Europe... » Toutes les littératures occidentales ont connu de ces *Défenses et Illustrations* qui proclament une libération à l'égard de tutelles étroites : ce sont des manifestations nécessaires, d'indispensables encouragements donnés à l'originalité, à l'inspiration, à la spontanéité. Puis, la déclaration d'indépendance une fois affirmée, les dépendances normales continuent à jouer, plus libres et plus souples; les liens qui unissent normalement les créations de l'esprit se tissent — et dans les deux sens; car la texture des lettres « affranchies » comme celle des littératures qu'on a répudiées accueillent des éléments d'emprunt, de souvenir, de nostalgie que l'historien et le biographe ne sauraient négliger.

Bien des affirmations de libre originalité ont suivi celle-là, qui semblait mettre fin à une période « coloniale » plus longue que l'ère politique de même dénomination; les temps récents ont vu des manifestes signés de MM. Van Wyck Brooks, H. L. Mencken; *The new Era in American poetry*, il y a peu d'années, débutait par une préface en ce sens de M. L. Untermeyer. Inversement, les Européens ont pu croire que des abîmes séparaient leurs littératures de celle où se reconnaissent des populations éloignées des « vieux pays » par de profondes différences de civilisation, des divergences de vues ou d'intérêts. Or rien n'y fait : une solidarité secrète continue de rattacher, par-dessus l'espace et malgré les déclarations d'autonomie des uns et les protestations d'indifférence des autres, les membres disjoints d'une grande communauté.

On n'entend point ici faire seulement allusion aux dépendances que crée l'identité d'idiome entre tel élément américain et son pays d'origine, ou bien aux développements nouveaux que prennent, outre-mer, des rejets transplantés de nos vieilles souches. Quels

que soient les écarts constatés entre certains indices de civilisation des deux côtés de l'Atlantique, les mêmes phénomènes d'actions exercées et subies qui constituent une partie de la vie des littératures du vieux monde se retrouvent dans le présent comme dans le passé des lettres américaines, avec — cela va sans dire — toutes les « dénaturations » et toutes les accentuations nouvelles qui caractérisent ce genre de faits.

Ce qui est vrai, c'est qu'un pays aussi complexe par son étendue et son peuplement est soumis à des influences particulièrement variées : on a pu dire que, si des recueils lyriques aussi originaux que *Spoon River Anthology* d'E. Lee Masters restaient plus fidèles à l'esprit de l'*Anthologie* grecque que bien des recueils « classiques » de l'Europe, c'étaient d'autre part des ferments irlandais, ou nordiques, ou asiatiques, ou africains, qui se révélaient dans telle manifestation artistique d'outre-mer. Dirons-nous que cette variété même avait été prévue à sa façon le jour de 1789 où le futur ministre Roland, dissertant à son tour sur les « langues universelles », imaginait que la géographie et l'histoire s'accordaient avec la politique et la « philosophie » pour assurer aux États-Unis une situation de choix pour l'avenir ? Et en une année où des enquêteurs français aussi éminents que MM. A. Tardieu, A. Siegfried, L. Romier — pour ne rien dire d'auteurs nombreux d'ouvrages d'imagination — ont tenu à donner leurs impressions d'Amérique *en fonction de l'Europe*, ne semblait-il pas assez indiqué de pratiquer, du point de vue qui nous occupe, quelques sondages dans le passé ? Ainsi s'explique le présent numéro, que maint anniversaire pourrait, d'ailleurs, justifier.

Le passé et l'avenir de la littérature comparée aux États-Unis. — Le jour où sera retracée l'histoire intégrale de notre discipline, le rôle des États-Unis dans l'un de ses plus importants développements devra être, en toute justice, souligné. Sans remonter jusqu'aux efforts, parfois un peu « romantiques », des Longfellow, des Ticknor ou des J. R. Lowell pour faire comprendre à leurs concitoyens la vivante variété d'inspirations des littératures, il est certain que, par diverses vues sociologiques de Posnett, par l'éphémère existence du *Journal of comparative Literature* en 1905, par l'existence de « départements » de littérature comparée dans plusieurs Universités, l'Amérique a eu le mérite de maintenir la nécessité de cette discipline à l'abri des atteintes que pouvait, ailleurs, lui infliger une pratique surtout « folkloresque » des thèmes et des sujets. Et il ne faut pas oublier qu'avec sa fantaisie et son zèle si peu méthodiques, L. P. Betz était revenu d'Amérique pour rappeler,

semblait-il, à l'Europe où il était né la légitimité d'études qu'elle hésitait à pratiquer.

Des initiatives de ce genre ne sauraient être frappées de stérilité : ce n'est pas ici, où la bibliographie est la meilleure garantie du travail général, qu'il sera nécessaire d'insister sur les communications destinées aux réunions de la *Modern Language Association*, sur les travaux entrepris là, en particulier, par le « groupe des relations anglo-françaises au XVIII^e siècle » ; une mesure extrêmement ingénieuse, en particulier, prescrit, dans certains collèges ou universités, aux étudiants d'anglais de ne pas ignorer la littérature française, aux étudiants de français de préciser leurs connaissances littéraires anglaises.

D'où vient cependant qu'une sorte de gêne semble peser sur la situation même et sur la « productivité » du comparatisme américain? Le départ ou le décès de plusieurs maîtres qui avaient marqué dans cet ordre d'études ne suffit pas à expliquer un phénomème qu'attesterait la statistique. Cette manière de demi-carence viendrait plutôt, semble-t-il, de trois motifs : d'abord la confusion trop facile de la littérature comparée avec la littérature « générale », propédeutique facile qui s'intéresse moins aux articulations, aux transferts d'idées qu'aux œuvres importantes qu'il faut connaître d'un point de vue humaniste; puis le fâcheux groupement des littératures selon des indices linguistiques surannés, « roman », « teutonique », etc., qui prépare mal des interférences dont la scolarité n'a que faire; enfin un malentendu renaissant sur la nature d'une discipline qui est une branche de l'histoire littéraire, et que l'esthétique ou l'impressionnisme ne sauraient accaparer (cf. H. M. Jones and R. Thomas *The comparative Study of Literature* (*Longhorn Magazine*, décembre 1922; F. L. Schoell, *Littérature comparée et Littérature générale aux États-Unis* (*Études françaises*, 15 novembre 1925); O. J. Campbell, *What is comparative Literature?* (*Essays in memory of Barrett Wendell*, 1926).

La *Revue de littérature comparée* **et les États-Unis**. — C'est ici le lieu de rappeler que, si une entreprise malaisée dans des temps difficiles a pu être mise sur pied il y a huit ans, c'est en grande partie grâce à des sympathies et des appuis que l'on se garde d'oublier. Le 9 juin 1924, MM. G. Sherburn et G. R. Havens prenaient l'initiative de signaler, après quatorze numéros, le présent périodique au congrès de la *Modern Language Association*. D'autre part, aux « amis » européens de la *Revue* se sont joints sans retard les souscripteurs d'outre-mer dont nous tenons à rappeler les noms et dont la liste n'est pas close :

Mrs W. H. Schofield, à Boston.

MM. W. Berry, à Paris.
R. S. Crane, à Evanston.
V. Dedecek-Héry, à Philadelphie.
J. G. Fletcher, à New York.
A. Griscom, à New York.
J. H. Hyde, à Paris.
F. B. Kaye, à Evanston.
L. M. Price, à Berkeley.
F. J. Raska, à Philadelphie.
J. E. Spingarn, à New York.

Nos lecteurs se rappellent enfin que ce dernier, l'un des tout premiers « amis » de la *Revue*, a tenu à manifester derechef, en 1926, sa sollicitude de la façon la plus efficace.

Travaux en cours. — M. G. Chinard se préoccupe d'établir une *Bibliographie des ouvrages publiés en français, aux États-Unis, jusqu'en 1900;* miss Lucas étudie *la Fortune de Mrs Beecher Stowe en France;* miss E. Philips, *le Quaker dans la littérature française;* miss E. Saniel, l'*Amérique dans le romantisme français;* tandis que M. Mahieu reprend l'étude, si importante à tous les points de vue, des *Enquêteurs français aux États-Unis entre 1830 et 1837*, et qu'inversement, M. Batut recherche la fortune du *lyrisme romantique français aux États-Unis*. MM. J. L. Gerig et G. L. van Roosbroeck annoncent, dans la série des publications de l'*Institut des études françaises* à New York, une *Bibliographie de Pierre Bayle*, et M. M. Barr une *Bibliographie des publications sur Voltaire* entre 1825 et 1925.

M. Cestre a entrepris la publication, à la librairie Larousse, d'un grand ouvrage d'ensemble sur *les États-Unis*.

Souhaitons de pouvoir considérer comme « travaux en cours » les thèses récentes, encore manuscrites, dont voici les titres, relatifs aux sujets qui intéressent le présent numéro : Ad. Vermont, *Les amis français de Franklin* (Johns Hopkins); V. R. Withers, *American types in French drama* (Chicago); et même une thèse déjà ancienne de Wisconsin : Ch. D. Cool, *French literature in American magazines prior to 1830*.

Autour des Universités. — MM. F. Baldensperger et P. Hazard doivent l'un et l'autre donner leur concours aux cours d'été américains de 1928, l'un à Leland Stanford (Cal.), l'autre à Chicago. M. Koszul sera à l'Université Harvard pendant le second semestre de l'année scolaire.

M. Édouard Champion a formé, pour en faire hommage à treize

universités et collèges américains, une collection de cent portraits, dédicacés, de notabilités intellectuelles françaises.

Publications diverses. — M. Georges Roth a traduit, avec une préface de M. Cestre et des notes et éclaircissements du traducteur lui-même, le *George Washington* de W. Wilson (Paris, Payot, 1927; in-8° de 334 pages) : un billet de l'auteur, lequel n'est pas le moins intéressant document apporté là par M. Roth, signifiait, dès le 25 avril 1918, l'approbation du président de la Confédération américaine. Près de neuf ans séparent ce premier accusé de réception et l'achèvement d'une entreprise qui a son importance — moins peut-être par la valeur historique intrinsèque de cette biographie que pour la jonction qu'elle établissait entre le « fondateur des États-Unis » et l'un des plus discutés parmi ses successeurs, et aussi pour l'heureuse contribution fournie par ce livre à la documentation du « Français moyen » d'aujourd'hui.

De même que M. l'abbé Bremond avait publié successivement *La Poésie pure* et *Poésie et Prière*, M. F. Clarke Prescott donne une sorte de suite à son livre *The poetic Mind* (cf. *Revue*, 1922, p. 508). Un nouveau volume, *Poetry and Myth* (New York, Macmillan, 1927; in-8° de 190 pages), se préoccupe de rattacher à l'imagination « mythique » de l'humanité primitive le fait essentiel de la création poétique : on y trouvera assurément, comme dans l'ouvrage antérieur, des remarques ingénieuses et qui peuvent aider la compréhension de la poésie, puisque « les Dieux qui s'en vont laissent après eux des fantômes ». Cependant la vie mentale des primitifs est trop sujette à controverse, le platonisme auquel se réfèrent les deux derniers chapitres est un phénomème trop particulier à un certain ordre de civilisation, pour que le lecteur de ces pages ingénieuses se sente toujours en sécurité, dès qu'il s'agit de généraliser et de conclure sur l'essence profonde du sentiment poétique.

C'est, de tous les pays d'Europe, l'Italie, « the loveliest of lands », qui avait pris le cœur de W. R. Thayer, dont son disciple M. Ch. D. Hazen a publié avec un soin pieux les lettres (*The Letters of W. Roscoe Thayer*. Boston & New York, Houghton Mifflin, 1926). « Scholar » d'un type qui n'est plus fréquent, l'historien de Cavour a aimé du même angle italophile Ruskin et les Browning : rien de plus sympathique et de plus engageant que cette figure si franchement américaine, qui revit d'elle-même dans la suite de sa correspondance.

La liste des thèses américaines — manuscrites, dactylographiées ou imprimées — qui furent soutenues, sur un sujet appartenant aux

littératures « romanes », entre 1876 et 1926, nous est donnée par M. R. M. Merrill, et c'est là un répertoire intéressant, bien qu'un peu décevant quand un titre seul subsiste d'un effort qui a pu avoir sa valeur (*American doctoral Dissertations in the Romance field*, 1876-1926; New York, Columbia University Press; in-12 de 87 pages). La littérature comparée — bien que sans subdivision spéciale dans la liste ou dans son index — tient dans ces 521 « dissertations » une place qui est d'importance et qui, par une extension caractéristique, fait entrer dans le cycle de cet utile répertoire bien des « départements » d'anglais, d'allemand et même d'histoire moderne.

Peut-être fallait-il l' « objectivité » d'une étrangère pour comprendre et pour démontrer le point de vue de Melchior Grimm en face du théâtre français contemporain : c'est le sujet d'une étude bien conduite de miss A. Cutting Jones, *F. M. Grimm as a critic of XVIII*th *century French drama* (Bryn Mawr, 1926). Surtout si l'on doit — ce qui paraît probable — attribuer à Grimm, outre les deux lettres du *Mercure* en 1750 et 1751, un *État de la poésie dramatique en Allemagne* (*Mercure*, décembre 1754), il est évident que l'élève de Gottsched avait le plus grand désir de faire subir à la scène allemande une épuration, et que — n'en déplaise aux hypothèses de M. L. Reynaud qui sont écartées p. 31 — le « point de vue français » était particulièrement cher au critique. Il a cru à la nécessité d'un « genre intermédiaire » non pas en raison des idées favorites de Diderot, mais parce qu'il a vu, avec la clairvoyance dont le félicitera Sainte-Beuve, que la propagande philosophique, marotte du Français, dénaturait la tragédie en même temps que le « goût larmoyant » désintégrait la comédie : comment le « drame » n'aurait-il pas semblé, esthétiquement, nécessaire?

C'est à la fois plus et moins que son titre que nous apporte le travail de miss E. Lathrop Chandler, *A Study of the Sources of the Tales and Romances written by N. Hawthorne before 1853* (« Smith College Studies in modern Languages », VII, 4) : en réalité, il s'agit de rattachements biographiques et de précisions chronologiques relatives à la composition des récits de Hawthorne, et — sauf pour telles dépendances juvéniles à l'égard de W. Scott — la recherche des *sources*, ou du moins des points de départ possibles, reste à faire. Souhaitons qu'elle soit entreprise par l'auteur du présent travail, qui témoigne d'une connaissance également distinguée des œuvres de Hawthorne et de ses précieux « note-books ».

Nous avons sous les yeux ce qui peut bien être considéré comme la plus récente manifestation de littérature « avancée » aux États-

Unis : *The American Caravane for 1927*. Cet énorme volume de 800 pages affirme et démontre, comme le disent ses éditeurs, « la santé de la jeune littérature américaine », et c'est une carte d'échantillons où les goûts les plus divers, y compris l'absence de goût, peuvent trouver à se satisfaire. Du point de vue qui nous occupe, et lorsqu'on a constaté le bien-aller et l'élan d'une littérature que n'encombrent aucunes restrictions esthétiques, rien n'est plus réconfortant que de retrouver si loin, et avec tant de spontanéité, l'aveu de ce que « l'Europe chenue » peut encore donner à un Parnasse plus turbulent en apparence qu'en réalité. Que ce soit M. W. Gould qui adresse à Villon et à Maupassant des poèmes mi-ironiques, mi-déférents, ou M. Cowley dont les vers sont aussi ignorants de toute ponctuation que ceux de Guillaume Apollinaire, ou W. E. Leonard qui concède le bien que lui fit Gœthe après que Wordsworth, Browning, Tennyson lui furent de peu de secours, il y a là, quoi qu'on fasse et d'accord avec la thèse de notre chronique, une continuation malgré tout d'interdépendances plus ou moins certaines.

Les Vivants et les Morts. — La *Revue* vient de perdre un de ses premiers « amis » dans la personne de Walter Berry (1859-1927), ancien président de la Chambre de commerce américaine de Paris. Né à Paris et parlant le français comme une seconde langue maternelle, ajoutant à des goûts de curieux et de lettré, à la pratique professionnelle du droit, l'expérience des hommes que lui avait donnée une vie fort cosmopolite, ce gentleman raffiné comprenait à merveille que les littératures sont les meilleurs « témoins » des possibilités mentales des nations : nous regrettons en lui un des hommes qui, en dehors de toute spécialité professionnelle, avait donné sa pleine sympathie à notre effort.

Dans sa séance solennelle de rentrée du 5 novembre, l'Université de Paris a confié le grade de docteur *honoris causa* à M. James Brown Scott, ancien professeur à l'Université Columbia, dont les vues sur le français, langue diplomatique, sont bien connues.

Le Conseil de la Société des Nations a accepté à l'unanimité, dans sa séance du 9 septembre, l'offre d'un groupe de citoyens américains se déclarant prêt à mettre à sa disposition une somme de deux millions de dollars pour la construction et la dotation d'une bibliothèque destinée, à Genève, aux recherches des savants et des étudiants. Le 12 septembre, l'Assemblée a ratifié cette acceptation et remercié M. John D. Rockefeller, auteur de cette proposition.

Le souvenir de la tournée de conférences de M. Édouard Champion, l'éditeur de la *Revue de littérature comparée*, est resté trop vif aux

États-Unis pour qu'il ne soit pas tout indiqué de signaler ici sa récente promotion d'officier, au titre du ministère du Commerce, dans l'ordre de la Légion d'honneur.

La municipalité de Paris vient de donner le nom de STUART MERRILL (voir plus loin, p. 203) à la place située entre l'avenue Stéphane Mallarmé et le boulevard Berthier (XVII^e^ arrondissement).

M. J. JOACHIM, directeur de la *Revue d'Alsace*, a fait dans plusieurs localités alsaciennes une conférence sur *Les Alsaciens dans l'indépendance américaine* qu'il serait souhaitable de voir développer et encadrer dans une étude plus générale qui intéresserait au plus haut point l'histoire générale de la civilisation[1].

1. En raison de l'abondance des matières, on trouvera dans le prochain numéro la *Bibliographie des questions de littérature comparée* concernant le trimestre dernier.

COMPTES-RENDUS CRITIQUES

Mary E. PHILLIPS. **Edgard Allan Poe, the man**; with a foreword by James H. WHITTY. Chicago, Philadelphia, Toronto, The John Winston C°, 1926. 2 vol. in-8° de xxxv-1685 pages.

Avec une minutie qui tient plus encore, peut-être, d'une idolâtrie que d'une méthode, l'auteur de ces imposants volumes a scruté dans un détail inexorable les circonstances d'une vie douloureuse. On pouvait, il y a trente ans, s'étonner que Robert Burns, de qui les œuvres tiennent en de minces petits livres, suscitât une biographie de 1012 pages comme celle d'Angellier : que dirait-on, aujourd'hui, de la disproportion apparente qui dilate jusqu'à près de deux mille pages le récit d'une existence de trente et une années — celle d'un poète qui a, presque toujours, donné des préceptes et des exemples de brièveté et de condensation?

L'admiration a de ces exigences : l'admiration, et aussi la nécessité de rectifier de trop commodes *légendes*, par quoi l'on passe à l'ordre du jour après avoir signifié à Poe « dipsomane », à Poe « névrosé », à Poe « anormal », la singularité de son « cas », laissant ainsi à ses adversaires, et parfois à des cliniciens aussi dangereux que des ennemis, le soin d'élucider sa poésie à la lumière d'une information hasardeuse. Reconnaissons que miss M. E. Phillips exagère, lorsqu'elle nous donne la photographie de la chaise à bascule où s'asseyait le poète dans son cottage de Fordham, lorsqu'elle multiplie les effigies des plus lointains satellites, des décors les plus fugaces, un instant intéressés par une trajectoire si chère; mais constatons que la patiente reconstitution des incidents apparents de cette amère existence est utile à deux fins, que nul ne saurait réprouver : la réhabilitation du pauvre Edgar Poe en tant qu'*homme*, et la détermination de son œuvre poétique dans son originalité et son sens les plus authentiques.

Peut-être l'auteur, par un effet assez naturel de son dessein, est-elle un peu trop tentée de mettre à chaque fois un accent plus appuyé, dès qu'un témoignage est apporté sur la force de caractère de

Poe, son courage, sa santé d'esprit, la « respectabilité » de tous les siens, sur le *gentleman*, l'homme ordré, le cadet discipliné de West Point, sur le poète pauvre de Fordham Cottage. Reconnaissons d'ailleurs qu'elle ne dissimule aucun des témoignages contraires, et qu'on pourrait encore s'armer de tout ce qu'elle a rassemblé de faits, anciens et nouveaux, à propos de ses tares héréditaires, de son instabilité, de sa manie circulante, des consolations qu'il cherchait dans la boisson, etc. Mais la question qu'il convient décidément de se poser est celle-ci : ce poète de la peur était-il un détraqué, lorsqu'il écrivait? Son œuvre littéraire est-elle celle d'un névrosé? n'est-elle pas au contraire la gageure et la surenchère d'un esprit ultra-lucide? La flamme qui brûlait dans ce cerveau, guetté par de sombres pouvoirs, est-elle enténébrée et fuligineuse, ou froidement lumineuse, et brillante impitoyablement? L'auteur de ce compte-rendu se rallierait à cette dernière hypothèse.

Or, pour ce qui est des « contacts » impliqués, à ce sujet, entre le génie créateur de Poe et la littérature générale, pour les indices biographiques, les allusions, les rapprochements de tout genre, c'est une ample moisson que fournit, souvent à son insu, la nouvelle biographe du poète américain. Son dessein, cela est entendu, n'est pas là : elle est même singulièrement négligente à l'égard de précisions apportées par d'autres[1]. Sur un point seulement — la très singulière analogie entre le *Corbeau* et un poème chinois de l'an 200 avant l'ère chrétienne — elle est explicite à souhait, puisqu'elle revient sur cette curieuse indication p. 1603 et p. 1646. Mais les « comparatistes » nous sauront certainement gré de relever ici les principaux cas précis où l'originalité d'Edgar Poe, ses idées maîtresses les plus singulières, sont « conditionnées » bon gré mal gré par des faits littéraires auxquels ce grand liseur, ce curieux infatigable, cet investigateur fervent ne pouvait pas rester insensible.

Admiration sans réserve pour Coleridge, aussi bien le poète de *The ancient Mariner* que le théoricien de l'art indépendant (p. 902, 958, 1244) ou que l'esprit à la « transcendante intelligence » (p. 452) : voilà pour la principale de ses dettes à l'égard de l'Angleterre. Pour la France, relations fréquentes et, semble-t-il, aisées avec nombre de compatriotes du Sud et de l'Est dont l'origine paraît indiquée par le patronymique, les Dubourg et les Gobeille, les Poitiaux, les Blan-

1. Comme lorsqu'elle répète p. 655, 1178 et 1199, le témoignage si vague relatif à la première infiltration de Poe en France : M. L. Seylaz, dans *Edgar Poe et les premiers symbolistes français* (Lausanne, 1923; cf. *Revue*, 1924, p. 164), avait pourtant apporté il y a quatre ans le résultat de ses recherches.

chard ou les Devereaux, sans compter les Jésuites de Fordham (p. 1242); connaissance scolaire du français (p. 194, 232, 238, 250, 368) contredite cependant par les malveillants (p. 985); pseudonyme français adopté en 1827 (p. 293); familiarité proclamée (p. 1049) avec les maîtres de la grande ironie et rappel donné à *Zadig* (p. 931) pour les histoires de « détection »; connaissance de Froissart (p. 1383); appréciation flatteuse de divers contemporains, George Sand, p. 279, *Notre-Dame de Paris*, p. 1073, même Eugène Sue (et l'absence de Balzac demanderait à être scrutée de près); allusion évidente à Champollion (p. 1231) à propos des chers cryptogrammes; enfin (p. 1212) fiévreuse hantise des choses de France: il n'est pas (p. 888) jusqu'à un buste de Minerve qui ne soit de provenance française!

La question de la dépendance possible des *Tales* à l'égard du romantisme allemand, à plusieurs reprises traitée par des travaux d'approche s'en tenant le plus souvent à la *Stoffgeschichte* superficielle, n'en paraîtra-t-elle pas décidément modifiée? Malgré ce que dit, sans certitude bien affirmée, miss Phillips aux pages 472 et 473, 866 et 867, 924 et 1165, 1181 et 1312, on imagine beaucoup mieux la « quatrième dimension » révélée à l'auteur américain par les *Keepsakes*, les revues et les almanachs utilisant, vers 1825-30, cette littérature sous sa forme anglaise et surtout française, avec un rapprochement du merveilleux et de la vie courante que le romantisme allemand n'avait pas toujours opéré; et ce n'est pas seulement pour des analogies — très faibles — signalées p. 1278 entre les *Bells* et la « poésie des cloches » qu'il convient de rechercher au plus juste (et l'on s'y emploie actuellement) la pâture spirituelle de cet inquiet esprit.

Pas plus que sur les origines littéraires de l'œuvre d'Edgar Poe, il n'était dans le propos de la biographe de s'étendre sur d'autres contacts : ceux qui concernent sa réputation et son influence si « formidable ». Elle ne manque pas cependant de signaler (p. 976 en particulier) la diffusion de Poe en Allemagne, et ailleurs le fait que Jules Verne (544, 841 et 874) et Sardou (931) se trouvent aussi bien dans sa dépendance que les baudelairiens et les mallarméens; elle se fait l'écho d'une revendication russe (p. 654) selon laquelle, *dès la fin des années 30*, les périodiques moscovites auraient commencé à donner des traductions de Poe. Et tout cela constitue un répertoire abondant, surabondant même, mais que tout admirateur du singulier poète, tout appréciateur d'une des plus surprenantes fortunes littéraires du monde moderne, ne saurait plus ignorer. Faut-il ajouter que — du point de vue des réparations, des redressements

mérités par un auteur « maudit » — c'est aussi un beau geste et une bonne action[1] ?

F. Baldensperger.

Marie-Reine Garnier. **Henry James et la France.** Paris, Champion, 1927, 217 pages (*Bibliothèque de la « Revue de littérature comparée »*, t. XLIV).

Un Français, une Française, sont sans doute excusables s'ils ne peuvent, même après une dizaine d'années, lire sans une douce et haute émotion les pages que Henry James consacrait à leur pays en 1915 : « S'il est au monde un terrain commun sur lequel il serait possible, entre civilisés, d'émettre une proposition dont on sentirait qu'à peine formulée elle doive rencontrer aussitôt, sans qu'il soit besoin d'insister, un écho certain, une pleine adhésion, c'est à la France, c'est à l'idée de ce que la France représente pour toute âme humaine cultivée, qu'il faut recourir. » L'éloge se poursuit, tout entier inspiré par ce culte des seules valeurs spirituelles — le plus délicat des éloges. On est un peu surpris et fâché de devoir constater, d'après ce que nous en dit M^lle^ Garnier, que cet hymne en prose, d'une si noble tenue, ne fut pas entendu chez nous, traduit et commenté, comme le furent les vers éloquents d'un Kipling. Il est vrai que la prose de James fut, surtout à la fin de sa carrière, plus difficile que bien des poèmes. Et puis, James n'avait pas toujours parlé de nous sur ce ton-là...

La finesse très perspicace de M^lle^ Garnier le dit excellemment : pareille déclaration semble être l'expression dernière d'une de ces « affections qu'un excès d'idéal rend tumultueuses — où l'enthousiasme se débat souvent contre les déceptions, les bouderies, les jalousies, les rancunes, s'effondre pour se relever ensuite, on ne sait par quel miracle, sur ses ruines » (p. 199). Et, sans se laisser aveugler par une patriotique reconnaissance, notre auteur entreprend l'analyse des vicissitudes de cet amour, enfin si chaleureusement avoué, du grand romancier américain pour notre pays.

1. Écrire *The Belle's Stratagem*, p. 78; *Histoire particulière*, p. 249 et 428; *Majorat*, p. 593; Gavarni, p. 658; *unheimlich*, p. 867; Meunier et *Démocratie*, p. 1179. Regrettons que l'auteur n'ait pu faire usage de l'important article d'E. A. Alderman, *Edgar Allan Poe and the University of Virginia* dans la *Virginia Quarterly Review* d'avril 1925.

L'anecdote de la page 137 ne s'expliquerait-elle pas mieux par une déformation de « gentil » ? Bien bizarre, la délégation française signalée p. 1519 à propos de la commémoration de 1921.

C'est un beau cas, pour les « comparatistes », que celui de James. Fils d'un pasteur de New York, il vient avec les siens, tout jeune encore, en France ; même lorsqu'il ne s'y trouve pas, les livres, les périodiques français font passer dans l'atmosphère de cette famille très voyageuse un souffle constant d'influence française. A vingt-deux ans, alors que l'écrivain commence à se frayer sa voie dans le roman, il s'installe quelque temps à Paris ; il essaie de pénétrer nos milieux, notre milieu littéraire en particulier. Mais nos Français de 1875 sont encore moins accueillants pour le visiteur étranger qu'ils ne le seront plus tard : quelques salons de gens de lettres s'ouvrent à lui, mais il ne semble pas qu'il ait pu pénétrer dans ces foyers que notre pudeur, ou simplement notre respect humain, rend si peu accessibles, comparés aux « homes » anglo-saxons. Peut-être, quand nous aurons de James une biographie qui, complète, serait si intéressante, en apprendrons-nous plus sur ce sujet que ne peut nous en dire M^lle^ Garnier. Mais sans doute l'idée essentielle de son court chapitre d'*Introduction* n'en sera pas infirmée : c'est avec quelque déception, avec le sentiment pénible d'un commerce imparfait, ou, décidément, d'affinités imparfaites, que James en 1877 s'installa en Angleterre. Il se croyait « parisianisé », suffisamment ; il ne sentait peut-être pas lui-même tout à fait combien il était loin d'être « francisé ». Pourtant, du milieu nouveau, à coup sûr plus sympathique, où il cueillait les lauriers de sa gloire, il refit à maintes reprises le voyage de France. Et, sans doute, le succès même aidant, connut-il alors auprès de nous un plus large accueil. Mais il avait la cinquantaine, voire la soixantaine, lorsqu'il découvrit ainsi de plus intimes raisons de nous aimer. Une amitié amoureuse aussi tardive ne saurait aller sans quelque amertume. Il fallut la guerre pour lui faire trouver les accents de l'amour.

En deux amples chapitres (*Au pays français; A travers la France littéraire*), M^lle^ Garnier dresse le bilan de ces relations où il entra bien, tout le temps, quelque chose du supplice de Tantale. C'est un compte extrêmement délicat à établir. Nous ne saurions contrôler tous les articles de celui que notre auteur nous présente. Qu'il nous suffise de dire qu'il nous paraît dans l'ensemble fort équitable, sinon d'une justesse minutieuse, et sinon absolument complet, du moins d'une belle et suggestive richesse.

Un romancier, un touriste, n'est évidemment pas de toute nécessité un géographe, un économiste, un sociologue. Un James n'est pas un Bodley. Nul ne se scandalisera de le voir négliger dans ses relations de voyages et dans ses fictions romanesques plus d'une province française (M^lle^ Garnier dit, p. 63, « l'Alsace », à côté de « la Bretagne » ; il serait plus équitable, pour les années en ques-

tion, de signaler l'omission de la Flandre). Plus fâcheux sont l'oubli, la méconnaissance de plus d'une classe sociale représentative des préoccupations morales et religieuses d'un très grand nombre de Français — mais nous avons dit que la faute n'en était pas toute à l'auteur américain. Il avait bien dû se contenter le plus souvent des médiocres terrains d'observation qu'offrent nos hôtels, nos pensions bourgeoises, nos terrasses de café, nos parterres de théâtre, enfin nos livres. Nos livres surtout — nos livres souvent si trompeurs...

On ne sera donc pas surpris, si la majeure partie de cette étude est consacrée aux réflexions qu'à diverses reprises nos prosateurs du XIXe siècle — car il s'intéressait peu aux poètes — inspirèrent à Henry James. C'est presque une revue complète de notre prose des trois premiers quarts du siècle que Mlle Garnier a dû entreprendre à la suite de son critique américain. Examen d'un autre examen, qui ne laissait pas d'être difficile à bien conduire, et qui n'aurait pu être tout à fait complet qu'au détriment des limites raisonnables d'un ouvrage comme celui-ci. On ne trouvera pas ici, il faut l'avouer, réponse à toutes les questions, d'ailleurs plus ou moins légitimes, qui viennent à l'esprit d'un lecteur français de James : doit-il quelque chose à Victor Cherbuliez, chez qui un certain goût d'analyse semble parfois apparenté au sien? dans quels textes a-t-il lu ce Tourgueneff qu'il a tant admiré, et qu'y a-t-il, exactement, admiré? ne convenait-il pas de signaler et d'étudier de près le curieux « retournement » du conte fameux de Maupassant, *la Parure*, que James donne dans *Paste?* etc. Mlle Garnier nous donne peut-être un peu trop exclusivement ses propres impressions au sujet des impressions de James. Elle commente, avec une ironie douce et de charmantes réticences, des commentaires qui déjà, chez l'auteur américain, paraissaient trop entrecoupés de réticences et de critiques. Car, en somme, on croit sentir que James s'est toujours tenu sur la défensive en présence de cela même qui chez nous l'attirait; un fond, un arrière-fond de puritanisme, à peine conscient, sans doute, chez lui-même, tantôt freinait son estime, tantôt inspirait ses essais, souvent un peu pénibles, d'apologétique. Mais cela même, quoique suggéré en plusieurs endroits par notre auteur, ne lui paraît sans doute pas assez constant pour mériter une généralisation. L'étude de Mlle Garnier, en effet, se refuse — un peu trop à notre gré — à un essai de présentation d'ensemble des caractères qu'offre cette appréciation américaine de notre littérature moderne. Et sa forme même rend malaisée l'élaboration spontanée qui pourrait se faire, chez le lecteur, d'une « vue perspective » de ce genre.

Car M^lle Garnier confirme d'une manière éclatante une observation qui a déjà été faite. Le style recherché, dans sa fantaisie décorative comme dans son analyse psychologique, de James — ce style vraiment pénible et souvent maladroit, ce style qui semble investir le sujet plutôt qu'il ne l'attaque de front — a retenti sur tous ceux, nous dit-on, qui ont parlé de l'auteur américain. Il en va de même dans la présente étude : la finesse, dont constamment elle témoigne, s'alourdit maintes fois de « tarabiscotages » qui ne sont pas toujours clairs, et qui souvent semblent un peu vains. Mais quoi ! un brin de maniérisme n'est pas fait pour déconcerter nos Français d'aujourd'hui. Et le livre de M^lle Garnier se trouve, par sa manière même, en harmonie avec son sujet. Il constitue à coup sûr une introduction à l'œuvre de James qui peut piquer la curiosité de nos amateurs de lettres étrangères, orienter vers cet ami de la France de jeunes admirateurs dont l'hommage réparera un peu les négligences de leurs aînés.

James, en effet, n'a vraiment pas connu, de son vivant, la part de gloire française qu'il méritait. Le court chapitre que M^lle Garnier consacre à sa vie, et à sa survie, « dans le souvenir d'une nation », n'est peut-être pas complet, lui non plus : on aimerait savoir de science certaine si un Marcel Proust ne lui doit rien ; et une bibliographie avide même de détails infimes n'omettrait pas de mentionner les petits comptes-rendus qu'à l'occasion notre *Revue germanique* donna, avant la guerre, aux romans de James. Mais, sans doute, toutes additions faites, aurions-nous encore à nous excuser d'une trop grande indifférence à l'égard d'un artiste scrupuleux, raffiné, dont le commerce est, au mieux, une rare fête pour l'esprit, au pis, un merveilleux antidote contre toute vulgarité.

A. Koszul.

P.-S. — Le livre de M^lle Garnier est une thèse de doctorat d'université qui vient d'être soutenue à la Faculté des lettres de Strasbourg (mention « très honorable »).

LE « REFUGE » HUGUENOT AUX ÉTATS-UNIS :

La littérature proprement dite, et l'histoire des idées elle-même, sont moins intéressées qu'on ne pourrait croire à l'un des épisodes les plus importants de la grande « dispersion » huguenote, retracé par M. G. Chinard avec le soin et la curiosité attentive qu'il apporte à ses travaux sur les rapports franco-américains (*les Réfugiés huguenots en Amérique*. Paris, « Les Belles-Lettres », 1925 ; in-16, XXXVII-

245 p.); la seule activité littéraire qu'il trouve à signaler est celle d'A. Lemercier de Caen, pasteur à Boston au XVIII^e siècle : encore se borne-t-elle à des travaux d'historien semi-religieux et à des prédications. Les psaumes de Marot que chantaient certains nouveaux venus, et surtout le *Super Flumina*, importaient à ces exilés pour leur contenu religieux plutôt que pour leur forme. M. Chinard ne dissimule pas, dès lors, que ces « colonies » sont plus intéressantes, en général, pour leur rapide assimilation que pour leurs persistances. Il sait bien que, pour ceux-ci comme pour ceux de Prusse ou d'Angleterre, le grand problème est de savoir « jusqu'à quel point ces gens, qui avaient été élevés sur la terre de France et qui avaient laissé derrière eux les tombes de leurs ancêtres, avaient pu s'adapter à une mentalité nouvelle, renoncer à leur nationalité pour en prendre une autre, et, en un mot, se dénationaliser » (p. 121) : de fait, ce sont de promptes adaptations, des preuves incontestables de loyalisme anglais, souvent de haine décidée pour la France royale et de vindicatif souvenir, qui sont le phénomène le plus ordinaire. Peut-être aurait-on pu observer une certaine opposition aux vues conciliantes des missionnaires jésuites sur la bonté originelle des Indiens. A l'ordinaire, ce qui pourtant mérite d'être noté, ce sont les réviviscences d'une autre civilisation qui se manifestent, dirait-on, dans l'enjouement d'un Pierre Faneuil, bon vivant parmi les Puritains, et dont le souvenir est lié, par le *Faneuil Hall* de Boston, aux débuts de la liberté américaine; ou dans les braves gens découverts aux environs de New York par des « Labadistes »; ou dans la protestation de tels autres contre des formes trop anglaises de religion ou de politique : du même ordre sont les points de départ huguenots des poètes américains Freneau, Whittier, Longfellow et Lanier.

LE FAMEUX PLAIDOYER DE POLLY BAKER :

M. J. V JOHANSSON reprend, dans ses *Études sur Denis Diderot* (Göteborg, Wettergren; Paris, Champion, 1927), en la faisant précéder de mises au point fort informées sur l'*Héritage littéraire de Diderot* et sur le *Volume XVII des manuscrits de Diderot achetés par Catherine II*, une recherche qu'il avait ébauchée dans un Livre d'or publié en 1920 par le « Filologiska Samfund » de Göteborg. Il s'agit de la défense de Polly Baker, mystification lancée par Franklin, reprise en particulier par le *Gentleman's Magazine*, puis par Raynal dans l'*Histoire des Indes* et par Diderot dans le *Supplément au voyage de Bougainville*. M. Johansson, qui cite une boutade de Balzac sur cette aventure : « Le canard est une trouvaille de Franklin, qui a inventé le paratonnerre, le canard et la république... » aurait

pu donner, de cette citation si curieuse d'*Un grand homme de province à Paris* (éd. Houssiaux, p. 287), le passage le plus significatif, qui prouve une « fuite » assez rapide et dont Balzac eut l'écho : « ... Puis le plaidoyer sublime de la jeune fille grosse gagnant sa cause. Quand Franklin vint à Paris, il avoua ses canards chez Necker, à la grande confusion des philosophes français... » Quelques points demeurent obscurs dans le développement de ce « practical joke » : on les trouvera p. 164-6 du livre si consciencieux de M. Johansson ; car il reste singulier que le point de départ de l'aventure dans les périodiques américains n'ait pas encore pu être tiré au clair.

AUTOUR DE JEFFERSON :

Avec un esprit de suite qui lui fait grand honneur, M. Gilbert Chinard, ayant mené à bonne fin ses belles études sur l'*Exotisme américain dans la littérature française*, s'est assigné un labeur dont les résultats donneraient à eux seuls crédit à de moindres travailleurs : l'étude et la publication des papiers de Jefferson qui sont à la Bibliothèque du Congrès. Là encore, la littérature proprement dite se trouvera, dans l'ensemble, moins directement en cause que la sociologie, la philosophie, la jurisprudence, dans l'ensemble des publications ainsi amorcées : mais où est la limite qui sépare, surtout au XVIII^{e} siècle et au début du XIX^{e}, ces variétés d'activité ? La restitution du traité de Destutt de Tracy *De l'Amour*, en 1926, a intéressé tous les stendhaliens — et ce sont en général des fervents de la littérature « pure ». Avant et après cette date, divers contacts, désormais éclairés par des publications de documents et de précises introductions, ont dû à M. Chinard de pouvoir être ajoutés à tout ce qu'on savait de cet admirable problème : *Jefferson et la France. Volney et l'Amérique, les Amitiés américaines de M^{me} d'Houdetot, Jefferson et les idéologues, Trois amitiés françaises de Jefferson* (M^{mes} de Bréhan, de Tessé, de Corny) multiplient les certitudes et les témoignages sur les relations de cœur ou d'esprit du grand homme avec le libéralisme de l'Ancien Régime français ou ses survivances ; tandis que *The Commonplace Book of Th. Jefferson* et les *Pensées choisies de Montesquieu* témoignent, par des textes, de transferts d'idées et de principes auxquels on pourra sans doute ajouter d'autres éléments politiques ou juridiques où l'Angleterre a sa grande part, mais qui n'en développaient pas moins outre-mer des notions élaborées par le XVIII^{e} siècle français. (Publications des *Belles-Lettres*, Paris.)

DEUX ÉMIGRÉS AUX ÉTATS-UNIS :

D'origine assez modeste et de formation « philosophique », Louis-

Hue Girardin (1771-1825) et Nicolas-Gouin Dufief (?-1834), l'un Girondin, l'autre soldat des Princes, tous deux émigrés aux États-Unis, sont à ajouter à la liste des Français qui se sont assimilés à leurs nouveaux concitoyens et ont contribué, par le livre et l'action intellectuelle, à leur développement. Miss E. Philips publie la correspondance échangée par le premier avec Jefferson et analyse les ouvrages du second : or, sans rien ajouter d'essentiel à une question complexe, ces documents permettent de saisir sur le vif un cas d'émigration définitive, sans retour à des vues réactionnaires (*Johns Hopkins Studies in Romance Literatures and Languages*, 1926; in-8° de 75 p.).

LES ÉTATS-UNIS VUS A TRAVERS LA LITTÉRATURE ALLEMANDE :

C'est une vaste période qu'embrasse l'étude de M. Paul C. Weber (*America in imaginative German Literature in the first half of the nineteenth century;* New York, Columbia University Press, 1926; in-8° de xv-301 pages) : d'autant plus que des nécessités logiques obligent l'auteur à anticiper sensiblement, puis à dépasser quelque peu la « première moitié du xix^e siècle » qui est son principal terrain. C'est dire qu'une matière considérable est répartie entre les huit chapitres de son livre : on y trouvera (non sans une certaine indifférence à la littérature *dramatique*, dont les formes les moins distinguées ont cependant une valeur importante d'*indice*, et l'on voudrait trouver au moins la trace du « vierstimmiges Singspiel » *die Amerikaner* (Bamberg, 1791) ou du ballet-pantomime *Atala, oder die Wilden von Florida* (Wien, 1816) la courbe des antipathies et des affinités, des espoirs et des déceptions qui marquèrent les rapports germano-américains à partir du xviii^e siècle, à travers le romantisme et la Jeune-Allemagne. Travail de déblaiement très utile, qui n'a pas l'ampleur de ceux que nous ont donnés MM. Chinard et Faÿ pour des zones assez voisines, mais qui permettra des recherches plus poussées sur bien des points, et qui fait toucher du doigt certaines caractéristiques de l'esprit allemand « en fonction » de la liberté politique, de la vie primitive, de l'organisation matérielle, etc. On verrait assez bien, d'ailleurs, cette ample matière répartie selon un plan assez différent, qui mettrait un accent plus visible sur les grands faits de l'histoire ou de la littérature, Lafayette, F. Cooper, la Sainte-Alliance ou la Révolution de 1830, avec leurs résultats apparents dans la « légende » de l'Amérique. Enfin, puisque les écrivains autrichiens sont mis très justement à part, pourquoi ne pas ranger de même la Suisse allemande dans une catégorie particulière, distinguée précisément par de plus sûres affinités politiques?

L'INTERPRÉTATION FRANÇAISE D'EMERSON :

On a signalé ici à plusieurs reprises (notamment 1925, p. 723; 1927, p. 363) les publications de M. Régis Michaud. C'est surtout, avec lui, Emerson et les divers aspects de sa pensée qui se trouvent soumis à une exploration attentive, soit qu'une adaptation ingénieuse ait permis à un public nouveau de suivre l'*Autobiographie* du philosophe *d'après son journal intime*, soit qu'*Autour d'Emerson* soient présentés des analogues, des voisins ou des satellites faisant mieux comprendre, par réflexion, par contact ou par contraste, une pensée plus sensible que logique et un spiritualisme parfois un peu blafard. Ces divers tableaux ont été plutôt renforcés qu'interrompus par des études plus actuelles; elles comportent désormais — en attendant un livre promis sur *Emerson et l'idée de poésie* — un exposé de l'*Esthétique d'Emerson : la nature, l'art, l'histoire* (Paris, Alcan, 1927). Peut-être M. Michaud tend-il instinctivement à établir, entre un pays qu'il connaît si bien et une œuvre dont il ne se lasse pas d'explorer les divers aspects, une analogie et des convenances dont la certitude se peut discuter. « L'esthétique d'Emerson est bien celle qui convient à un peuple de pionniers et de constructeurs », dit-il, p. 22 de son dernier livre : mais on voyait, dans son *Roman américain*, un peuple d'ingénieurs et de bâtisseurs se reconnaître plutôt dans une littérature fort éloignée du spiritualisme emersonien. Une petite chicane, que nous permettra M. Michaud et qui d'ailleurs s'adresse au *Dictionnaire* de Littré et à beaucoup d'autres auteurs autant qu'à lui est celle-ci : alors que se justifient les orthographes *transcendance* et *transcendant*, qui sont de normales formations françaises, seule la graphie *transcendental* (et non *transcendantal*) rend compte de l'emprunt direct au vocabulaire allemand.

L'AMÉRIQUE DANS LA PRESSE PÉRIODIQUE FRANÇAISE :

Si disposé qu'on soit à accorder toute l'indulgence qu'il réclame à M. S. L. Mc Gee, et à considérer comme un relevé provisoire son travail, *la Littérature américaine dans la « Revue des Deux Mondes » 1831-1900* (Montpellier, Impr. de la Manufacture de la Charité, 1927; in-8° de 215 pages), il est difficile d'accepter son point de vue préalable que « la critique des littératures étrangères modernes en France ne date que d'un peu plus d'un siècle », et que « la littérature américaine et la critique française des littératures étrangères sont nées à peu près dans le même temps ». Un certain nombre d'allégations contestables procèdent de ces vues erronées; où l'auteur est, en revanche, digne d'être suivi et utilisé, c'est dans son soigneux dépouillement des articles de la *Revue des Deux Mondes*, et, en général,

dans la caractéristique de Ph. Chasles, Tocqueville, Ampère, Montégut, Forgues, M[me] Bentzon, et des autres « informateurs » de la Revue. A quand un relevé analogue pour d'autres périodiques, où la tâche serait moins préparée par des tables et des index commodes?

UN POÈTE FRANCO-AMÉRICAIN :

« Stuart Merrill, écrivait Rémy de Gourmont, ne s'est pas embarqué en vain le jour qu'il voulut traverser les Atlantiques, pour venir courtiser la fine poésie française et lui planter une fleur dans les cheveux. » L'étude consacrée par miss M. L. Henry à ce compatriote de langue française justifie le titre qu'elle donne à son livre : *la Contribution d'un Américain au Symbolisme français* (Paris, Champion, 1927; in-8° de 290 p.; t. XXXIV de la *Bibliothèque de la Revue de littérature comparée*). Il n'était pas sans importance de recueillir, avant qu'ils risquent de disparaître, les documents relatifs à cet enfant de Long Island devenu un combattant de la mêlée symboliste (on voudrait voir préciser les origines lyonnaises lointaines auxquelles fait allusion A. Fontainas, p. 185); ni de donner la liste de ses écrits (on y cherche en vain les *Notes de voyage* publiées en 1902 dans l'*Ermitage*); ni de marquer la part qui revint, dans cette « modulation » si importante de la poésie contemporaine qui fut le symbolisme, à des artistes comme celui-ci, séduits par les moyens d'expression du français et par la foi ardente d'une génération ne vivant que pour l'Art. L'auteur de cette monographie fait bonne mesure à Stuart Merrill, qui se trouve posséder ainsi, grâce à un excellent exemple de collaboration franco-américaine, une monographie qu'attendent encore bien des aînés moins favorisés.

DUMAS FILS VU D'AMÉRIQUE :

Protestant à juste titre contre un dédain excessif, mais s'exagérant peut-être les raisons d'un « sauvetage » possible, M. H. Stanley Schwarz donne une allure quelque peu vengeresse à son étude sur *Alexandre Dumas fils dramatist* (New York, The New York University Press, 1927; in-8° de 216 p.). « Représentant éminent du drame réaliste, sérieux moraliste, investigateur important des questions sociales » : son livre démontre assurément le bien-fondé de cette trinité de mérites, mais il n'est pas également sûr que le « drame réaliste », tel que l'entendait Dumas fils, soit la réalité au théâtre; ni que la morale suggérée par ses « raisonneurs » soit de nature à sembler acceptable aux consciences soucieuses; ni que le vif des questions sociales ait été atteint par son investigation. On n'en lira pas moins avec intérêt le chapitre de la *Dette à d'autres écrivains* (qui pourrait aller plus loin, et inclure des emprunts et

des sympathies dont témoignent des œuvres non théâtrales, mais dont les pièces de Dumas ont gardé trace; se garder de croire que c'est la « vie française au milieu du XIXe siècle » qui revit dans Balzac, p. 27); on sera heureux de posséder un groupement commode d'une œuvre variée. Mais ne conviendrait-il pas d'examiner surtout la production des auteurs *d'actualité* à la lumière des préoccupations *contemporaines*, comme seul le dépouillement de la presse quotidienne le permet? Et l'information de l'auteur ne fait-elle pas un peu bon marché de *Miss Fanfare* pour *Francillon*, de la *Route de Thèbes* et de son paradoxe tolstoïen, de la thèse de miss Bonney, *les Idées morales dans le théâtre de Dumas fils* (Paris, 1921)?

Signalons à ce sujet que M. N. C. Arvin, professeur à l'Université de Rochester (N. Y.), imprime en ce moment, à son tour, un livre sur Dumas fils où il utilise notamment un grand nombre de correspondances inédites.

« *INSULARITÉ* » *AMÉRICAINE?*

Dans un recueil d' « essays » intitulé *Opinions*, M. Claude Washburn fait défiler plus ou moins agréablement des impressions qu'il se plaît à considérer, sans doute, comme des vérités. Les « dépaysements » de l'exotisme ne sont-ils pas cultivés à plaisir par des esprits fantaisistes ou chagrins qui se plaisent à exagérer des incompatibilités entre gens d'origine différente, et puis qui se font une joie maligne de trouver inadmissibles certaines particularités étrangères? « Il n'y a pas de pires linguistes en Europe que les Français... André Maurois est seul à révéler une intelligence sympathique pour le peuple anglais ... » : c'est à des niaiseries de ce genre qu'aboutit la désinvolture par trop commode que manifeste un explorateur appartenant, ce n'est pas douteux, à l'espèce des « voyageurs spleenetiques » jadis catalogués par Sterne.

Le gérant : É. Champion.

NOGENT-LE-ROTROU, IMPRIMERIE DAUPELEY-GOUVERNEUR.

TEMPS — HISTOIRE — ROMAN[1]

On ne propose point ici des vues nouvelles sur l'histoire et le roman en tant que miroirs de l'Humanité. Il s'agit de préciser et d'évaluer les dénivellements que leur inflige l'immense révision de l'idée du Temps qui est en cours depuis une génération. Les miroirs eux-mêmes ont leur image et qui varie. Devant ce réflecteur mobile qu'est l'opinion philosophique, ou son double, la mode intellectuelle, des instruments de représentation du monde aussi puissants, aussi mobiles eux aussi, que l'histoire et le roman, ne peuvent être que perpétuellement en train de changer d'inclinaison, de rapports et donc de figure. Quand, par surcroît, l'idée même de Temps sur laquelle l'un et l'autre sont pour ainsi dire montés et articulés, se trouve en état de bouleversement, comment éviterait-on des télescopages? Une ère de confusion s'établit, avec hauts et bas déconcertants. Les spécialistes s'évertuent, cherchent des montages à la Cardan, des articulations irréversibles. En vain, puisque c'est le support lui-même qui se retourne.

Aussi les mots changent de sens. La méthode dite historique qui, peut-être, n'était au sens plein ni tout à fait une méthode, ni tout à fait historique, ne sert plus à rien après avoir, pour certains, suffi à tout. Mais, par une sorte de rétablissement acrobatique et sur un autre plan, elle envahit le domaine de l'action et du sentiment. Le monde redevient histoire. Sur quoi le roman, image du monde, englobe l'un et l'autre et, création artistique, acquiert une sorte de suprême réalité.

Il faudrait pourtant, si l'on pouvait, faire le point, et, sans

1. A propos de E. M. Forster, *Aspects of the Novel* (London, Arnold, 1927). Rien ne montre mieux l'espèce d'attrait exercé par ce livre que la prompte adhésion d'un romancier comme A. Bennett (*Evening Standard*, 17 novembre 1927).

autre ambition que de s'orienter, entreprendre, chacun dans son domaine, si petit qu'il soit, les corrections nécessaires. Pût-il tout savoir et tout sentir, le critique efficace de la littérature se tiendrait encore pour ce qu'il est, infiniment petit devant l'infiniment grand, point mouvant dans un univers qui se meut. Mais, qu'il soit plus ou moins informé, il sait qu'il y a des distances à rectifier et qu'il en est comptable.

Personne ne s'étonnera, je pense, qu'Histoire et Roman se présentent à égalité dans le carnet de rectification. Au sens le plus général, où je les entends, Histoire et Roman se composent. Au sens pratique, où ils s'opposent, et au sens restreint du commun usage, peut-être la foule vivante de personnages issus du genre « roman » entre-t-elle désormais pour autant que celle du genre « histoire » dans les assises de sa personnalité qu'apporte en naissant tout homme né d'ancêtres qui ont lu.

Aussi ne m'excuserai-je point qu'un tout récent ouvrage sur les *Aspects du Roman*, par le célèbre romancier anglais E. M. Forster, me serve ici de prétexte et d'illustration. Le livre de Forster n'est qu'un recueil de causeries. L'auteur est un artiste parlant de son art et un ouvrier de son œuvre. Moins il aspire à enseigner, plus peut-être il apprend. C'est presque à tâtons qu'il propose ses *Aspects du Roman* et leurs rapports avec la pensée contemporaine, labourée, semée, envahie par l'idée du Temps. Prenons conseil de cette modestie.

S'il était besoin de se définir à soi-même l'attitude adoptée devant un sujet sans bornes, on voudrait qu'elle n'apparût ni militante ni trop assurée et trahît une certaine méfiance du terrain foulé, du chemin suivi, point exclusive au reste d'un sens assez net de la direction. Même éminents, ni le critique ni l'artiste n'ont à se repentir d'être humbles d'esprit. A plus forte raison quand ils n'ont d'autorité que par reflet, soit de la page ou ils écrivent, soit des idées qu'ils empruntent. Et, pour une bonne part, c'est ici le cas.

A l'usage des artistes, voici un mot de Marcel Proust qui n'est pas moins juste parce qu'il définit certains endroits de ses propres ouvrages : « Une œuvre où il y a des théories est comme un objet sur lequel on laisse la marque du prix. » Pour les critiques, peut-être y aurait-il de nos jours un petit évangile à extraire de tout ce qui a été proclamé sur la vanité du

communicable, et avoué, murmuré, sur la dignité méconnue du négatif. « La chose que je *pense* est plus que ce que j'en *sais*, mais ce qu'elle est d'autre ou de plus est justement ce qu'on ne peut savoir, et, si on pouvait le savoir, ce ne serait plus la chose... En fait, sentir, c'est ne pas savoir, savoir, c'est ne pas sentir... Pour les sens (et le sentiment) il ne saurait y avoir de négatif. Ce qui est, est complet. Mais le savoir étant incomplet par nature, la négation lui est fonctionnelle. Quiconque pense, nie d'abord » (S. Ward, *The Ways of Life*). Mauvaises raisons, parce que massives, pour décliner d'avance toute intention doctrinale. Mais une attitude ne se raisonne pas. Les circonstances la commandent, l'événement la justifie ou la condamne. Après des débauches de systèmes, accompagnées de violences intérieures pour plier l'esprit aux verdicts métaphysiques qu'engendrent des philosophies rivales, la critique éprouve périodiquement le besoin d'une petite cure de scepticisme. L'art s'oriente avec nostalgie vers la simplicité linéaire, la justesse du dessin. L'effacement devant l'objet devient une vertu, au double sens de force et de mérite.

Je commencerai par faire connaître en le discutant le livre de M. Forster. Les questions qui font l'objet de cet article se trouvant par là posées, j'indiquerai comment elles se rattachent au principal problème de notre époque, celui du Temps, et indiquerai certaines confusions qui, dans l'ordre littéraire tout au moins, embrouillent leurs rapports. En terminant, c'est tout au plus si j'oserai noter, de loin, les directions perceptibles d'une synthèse.

Qu'on ne se récrie point sur la fragilité du roman comme plate-forme de départ. Partir du roman pour n'importe où n'est pas plus romanesque que partir de l'image pour l'objet, de l'hypothèse pour la science. Rien n'est futile. D'une certaine altitude, tous les reliefs se fondent. Et l'on sait, au surplus, le double aspect : représentation, création, par lequel s'égalisent Histoire et Roman.

I

Je suppose connue l'œuvre de M. Edward Morgan Forster qui consiste principalement en six romans, dont trois au moins : *Howard's End*, *A Passage to India*, *A Room with a View*,

comptent à bon droit parmi les meilleurs de ce temps, les plus originaux. *A Celestial Omnibus, The Longest Journey* et *Where Angels fear to tread* n'étaient pas moins personnels. C'est bien la qualité de l'homme et de l'écrivain qui distingue ces écrits. Dès la fin de la guerre, M. Forster, qui n'avait pas quarante ans et ne publiait qu'à de longs intervalles, était considéré comme ayant, plus peut-être qu'aucun de ses contemporains, imprimé la marque d'un nouveau tempérament intellectuel au roman de son temps et de son pays. Tempérament assez rare, semble-t-il, parmi cette tribu des romanciers qui ne craint ni de produire ni de se produire. En tout cas, disposition fort sympathique. Fellow de King's College, Cambridge, Forster a l'avantage d'une grande culture, s'en cache avec une certaine coquetterie et paraît consulter sur ce qu'il sait mieux que personne. Beaucoup d'universitaires anglais non astreints à la résidence ni à l'enseignement mènent en dehors des universités une existence fort active et s'extériorisent volontiers. D'autres transportent avec eux l'atmosphère des cloîtres studieux et, quoique dans le monde, vivent en clercs, tout à leur office intellectuel. Certains ont le don de pénétrer les hommes sans presque avoir l'air de les fréquenter et fouissent, insoupçonnés, l'âme contemporaine. Ils donnent l'impression un peu troublante de seconde vue. Le charme de M. Forster s'apparente au même don. Il y a chez lui, comme chez tous les poètes, un peu du magicien. Cette double attitude de l'homme qui constate et en même temps évoque, qui signifie autant qu'il exprime, était à marquer avant d'aborder ses *Aspects du Roman*. Nulle part, en effet, il ne faut les prendre tout à fait littéralement. Même leurs contradictions ne se contredisent qu'en surface. Il serait tentant, au surplus, et piquant, de confronter l'œuvre de M. Forster avec ses préceptes, mais ce n'est pas mon sujet. La théorie, non la pratique forstérienne, voilà ce qui nous occupe.

Ce n'est pas qu'il se présente en oracle, loin de là. Avec un sourire désarmant, il semble dire : puisque j'ai promis ces conférences, les voilà. D'ailleurs, ajoute-t-il explicitement quelque part, il y a partout un point de vue économique caché sous le feuillage. Mais ne me prenez pas pour Messie, ni ce livre comme Évangile. « Mon relevé est fait de bric et de

broc » (p. 107). « La critique, surtout en conférences, est si décevante » (p. 139). N'empêche qu'il a toutes les audaces. Sans même l'excuse du conscrit qui ne voit pas le danger, il se jette, dès l'introduction, dans la conception d'une sorte de roman pur et transcendental indépendant de sa date, de son milieu, de son époque, de son temps, de tous les temps. Cette idée générale, qui va colorer tout le volume, ne manque point, comme on pouvait le prévoir, d'aboutir à une contradiction avec le principe et l'essence de tout récit, c'est-à-dire de tout roman, qui est, comme M. Forster sera bientôt obligé de le proclamer, l'irréversible succession des faits racontés. Mais j'anticipe.

C'est l'Introduction qui pose, ou plutôt suspend le roman en tant que genre littéraire dans une sorte de vide temporel. Attribuer un caractère d'insolence à la suavité de M. Forster, toujours souriante, même quand elle est malicieuse, c'est risquer un énorme paradoxe. Je le risque. Il sera le premier à en sourire. Mais est-ce bien un paradoxe?

William George Clark, fellow of Trinity, initiateur du grand *Cambridge Shakespeare*, et « editor » du populaire *Globe Shakespeare*, laisse par testament en 1868 une certaine somme à son ancien collège, King's, sur les revenus de laquelle, chaque année, « une série de conférences sera faite sur une ou plusieurs périodes de la littérature anglaise non antérieure à Chaucer ». Or, voici comment débute à peu près M. Forster : Puisse notre patron Clark « nous accorder une certaine inattention », car je vais, révérence parler, m'asseoir sur l'idée même de période. « Cette idée de « période », de développement dans le temps, avec sa résultante insistance sur les écoles, les influences, voilà exactement, dit en propres termes M. Forster, ce que j'espère éviter pendant notre rapide étude du roman... D'un bout à l'autre, le Temps sera notre ennemi ».

Ce n'est donc point une exagération de dire que M. Forster, en tant que théoricien du roman, se présente comme ennemi du Temps, champion de l'Éternel, et qu'il y ajoute, vu les circonstances, un certain luxe de gaminerie. Comme les équivalences de langage sont difficiles à réaliser! Le vers de Gray me revient : « Thereabouts there lurk'd A wicked imp they

call a Poet. » Il manque un mot français pour traduire *impishness*.

Notez, du reste, que nous ne savons pas encore et ne saurons jamais tout à fait exactement ce que cet ennemi du Temps appelle temps et appelle inimitié. Aux magiciens le clair-obscur. Il est bien possible que son Temps ne soit pas très loin d'être de l'Espace, puisque c'est le temps divisible, mesurable, mathématique, qu'il renie. C'est l'*A. B. C.* du bergsonisme, cette démonstration que le temps qu'on peut découper, sectionner, est en réalité spatial. En revanche, M. Forster accepte fort bien de situer géographiquement le roman, puisqu'il le distingue par pays : roman russe, roman anglais, roman français, etc. Il déclare même que le roman anglais ne vaut pas sa renommée et que rien en Angleterre n'est comparable à Tolstoï, à Dostoïewski, à Marcel Proust. De sorte, remarque un jeune critique de mes amis, qu'on ne sait pas au juste si M. Forster est plus dégoûté d'être romancier (dans le Temps) qu'anglais (dans l'Espace).

En tout cas, il incorpore dans l'espace le roman qu'il soustrait au temps. Mais comme tout aussitôt il démontre que ce roman dans l'espace est à la fois éternel, universel, toujours semblable à lui-même en son principe et son essence, quoique variable suivant l'interprète et le pays, je ne suis pas sûr du tout qu'au fond son Espace ne soit pas du Temps, du Temps philosophique et bergsonien, inséparable, indivisible, tout en un, un dans tout.

Et voilà bien l'inconvénient de ces transcendances appliquées à la critique, à l'enseignement. La mode est au Temps Perdu, au Temps Retrouvé. D'autres, qui devinrent pour d'autres raisons, pas celle-là, justement et universellement célèbres, ont emprunté ces étiquettes et ces symboles à l'ambiance, et, là aussi peut-être un peu snobs, ils les ont pris pour enseignes, quittes à laisser le passant de demain se soucier de l'enseigne comme nous aujourd'hui du « Grand Monarque » ou du « Roi Maure » à l'entrée d'un hôtel de province. Pourquoi ne pas s'inscrire sous la bannière en vogue? « Ennemi du Temps » fait aussi bien, peut-être un peu mieux, qu' « Ami du Temps ». Seulement, ni l'un ni l'autre titre ne répond à une attitude logique ou pratique ou sentimentale. En outre, il y a

dans l'emploi qu'on fait de la notion Temps une équivoque. Pour Marcel Proust aussi, le Temps change de signe au cours de son œuvre, comme l'indique en passant M. Forster. Mais il ne s'en était proclamé ni l'ami ni l'ennemi, seulement le détective.

Quoi qu'il en soit, l'ombre de William Clark, qui avait fondé la chaire temporaire occupée par M. Forster, et l'ombre de sir Walter Raleigh, auteur jadis célèbre d'un certain *Development of the English Novel*, qui avait siégé naguère sur la même estrade, ont dû frémir dans l'Hadès où les avait conduits leur amour de la période historique. En revanche, les auditeurs de M. Forster ont bien dû s'amuser, quoique peut-être pas autant que lui.

Faire abstraction du Temps c'est, suivant M. Forster, éviter un sérieux danger, celui de la fausse érudition. Il y a, dit-il, des érudits qui ont tout lu. (Est-ce bien sûr?) Et ils sont respectables, quoique pas nécessairement très bons interprètes de ce qu'ils ont lu. D'autres n'ont pas tout lu. Ce sont les « pseudo-scholars ». M. Forster en est un. Il l'avoue. Mais il y en a de plusieurs sortes. L'espèce qu'il abhorre se rabat sur les « périodes », les « tendances », les « influences », « catégories », « classifications », qui sont choses mortes, et pourtant, et partant, fort recherchées par quiconque a un examen à passer. Foin des examens. A bas les manuels. Nous sommes de tout cœur avec M. Forster quand il livre au ridicule les classifications par chronologies, par sujets et objets, méthodes et procédés. Seulement, ce qu'il condamne, ce sont les cadres qui ne contiennent rien. Aussitôt qu'on a quelque chose il va lui-même en donner la preuve, il faut bien limiter, diviser, séparer son « quelque chose » pour le distinguer « d'autre chose », bref restaurer les catégories détruites. M. Forster joue comme chat avec souris d'un de ces épousseteurs de bibliothèques qui commettent des livres de pur classement. Celui-ci a écrit les *Matériaux et les Moyens du Roman*, où le temps qu'il fait, par exemple, est considéré sous neuf aspects différents : *décoratif*, cf. Pierre Loti; *utilitaire*, cf. *Moulin sur la Floss*; *en contraste émotif*, cf. *le Maître de Ballantrae*...; etc., etc. Il est vrai que rien n'est plus sot. Pourtant il y a pire. M. Forster connaît-il *Motives in English Fiction?* Ne faisons

de peine à personne. Je ne citerai pas l'auteur, ni son université, ni son pays. Voilà, il faut le reconnaître, des érudits qui donnent raison à M. Forster contre l'érudition. Mais n'y a-t-il pas aussi des romanciers qui feraient prendre le roman en horreur?

Quiconque est sans péché, qu'il jette la première pierre aux catégoristes et aux classificateurs. On lit à la page 68 du livre de M. Forster lui-même : « Les faits principaux de la vie (objet du roman) sont au nombre de cinq, savoir : naissance, nourriture, sommeil, amour, mort. » L' « Ennemi du Temps », quand il en vient à l'amour, écrit : « Combien de temps nous prend l'amour? Cette question semble grossière, mais elle importe à notre enquête. » L'ennemi des précisions incongrues continue : « Le sommeil, huit heures sur vingt-quatre. Les repas, deux. Dirons-nous deux pour l'amour? C'est beaucoup lui accorder, etc., etc. » Enfin, l'adversaire des cadres inexacts, des divisions arbitraires et enfantines, divise ainsi son sujet : « J'ai choisi le titre *Aspects* parce qu'il est vague et pas scientifique... et les *Aspects* que j'ai choisi de discuter sont au nombre de sept, savoir : Action, Personnages, Intrigue, Fantaisie et Prophétie, Motifs et Rythme. » Cinq actions principales dans la vie (pas une de plus), l'amour au douzième près dans notre existence temporelle, sept Aspects du roman comme il y a sept vaches maigres et sept grasses... Pendez-vous, auteurs de manuels!

Sans peut-être s'en apercevoir, M. Forster nous ramène tout droit à ces immuables conceptions de genres et de règles qui engendrent les Régents-du-Parnasse. Si le roman est toujours le même (quoique non partout) il est bien vrai qu'il n'a plus d'histoire, ou du moins plus d'histoire qui vaille considération. Il n'a plus qu'une doctrine, voire un dogme. Le voilà pétrifié. Vite, qu'on le catalogue en gros et en détail, qu'on le jauge et qu'on le mesure, qu'on le photographie de face et de profil et qu'il passe au musée. Après quoi, n'en parlons plus. « L'Art Poétique » n'était que sable mouvant, auprès de « l'Art de la Fiction » que font pressentir les « Aspects of the Novel ». S'il est vrai que le roman a ses lois immuables comme la tragédie (p. 87), nous voilà dangereusement près d'une *Romantique* analogue aux *Poétiques* des dis-

ciples de Pope et de Boileau. Il y a de beaux jours pour les auteurs de *Traités du Roman* à l'usage des classes supérieures de collèges et d'universités. M. Forster taquine les pseudo-érudits. Mais les pseudo-esthètes qu'il ne taquine pas sont bien capables d'instaurer un pseudo-classicisme. Qu'il ne s'y trompe pas. M. Forster lui-même est dans le temps, il travaille à une « période », il fait de la « réaction » contre une « influence », celle du faux évolutionnisme à la Brunetière. Dieu sait que je ne l'en blâme pas. On serait plutôt tenté de l'en louer. Mais on peut bien s'étonner qu'il ne s'en aperçoive pas. Ayant rayé le temps, il ne peut que travailler à des règles éternelles du beau et du vrai dans l'art. Bref, il bâtit un temple du Goût Moderne. Au lieu de l'école des Trois Unités, nous aurons bientôt la règle des Quatre Dimensions. En serons-nous beaucoup plus avancés? Vous vous écriez : Tolstoï, Dostoïewski, Proust, voilà les grands romanciers. Nous n'avons rien de pareil en Angleterre. — Comme ce langage ressemble aux adages de la période classique : Homère, Euripide et Virgile... Jamais on n'a revu, jamais plus on ne verra rien de pareil. — Mais pourtant, ces géants modernes, ou anciens, ne sont pas entre eux tout à fait contemporains. Même dans cette infime parcelle du temps qu'on appelle un siècle, ou une génération, le flux passe, le temps marque. Vous dites que Tolstoï, Dostoïewski, Proust, ont chacun *à leur tour* apporté quelque chose au roman. Ne voyez-vous pas que vous marquez implicitement une courte « période », une éphémère « tendance » tolstoïenne, dostoïewskiiste (Dieu vous bénisse) ou proustienne? Implicitement et explicitement, car si « personne n'a analysé avec autant de succès que Marcel Proust la conscience moderne » (modern consciousness), c'est donc qu'il y avait, au temps de Proust, quelque chose à analyser qui n'existait pas avant. Ce quelque chose est à tous les stades du roman. Ce quelque chose, c'est le Temps, à la fois matière et véhicule, substance et force de la littérature narrative.

C'est ainsi qu'une très juste critique des abus, des enfantillages, des risibles horreurs qu'engendre la classification conduit M. Forster à ce qu'on est bien forcé de considérer comme un autre extrême, et l'amène en fin de compte à nier cela même qu'il exprime et à exprimer cela même qu'il nie.

Je sais bien que tout au monde — et son contraire — est également plausible, du moins au regard du pseudo-esthétisme. Mais encore faut-il pouvoir s'entendre.

Après quoi, sacrifions joyeusement à M. Forster le casse-tête des périodes qui toujours chevauchent, des tendances qui se brouillent, des influences qui n'influent pas. J'abjure, pour ma part, le puzzle des *objets* et des *sujets* de roman en perpétuel état de collusion. J'en ai assez comme lui (quand j'observe) de ces puériles distinctions entre roman de mœurs et romans d'idées, d'aventures, d'analyse, de bêtes, de voyages, de province, de métier, de pays, de chasses, de pêche, de gares et chemins de fer, de sleepings et paquebots, de langue verte et de petit-nègre, de femmes, d'enfants, d'Auvergnats. Fini, le puzzle; cassé, le casse-tête. Mais, quand j'enseigne, si j'enseigne, il m'arrive comme il arrive à M. Forster que le démon de la classification chassé par la porte rentre par la fenêtre. Revenons à celui de la chronologie, qui lui semble encore plus horrible et qu'il faut *à tout prix*, dit-il, *exorciser*.

* * *

Les procédés d'exorcisme qu'emploie M. Forster sont simplement délicieux. On le remercierait presque d'être contradictoire et contestable à cause de la façon dont il l'est et des trouvailles qu'il apporte pour se justifier. Voilà bien le privilège des critiques qui sont des créateurs. Même par la mauvaise porte ils arrivent les mains pleines. Un poète, quand il se fait critique, a des moyens de persuasion à lui. Ses contradictions sont les courants contraires d'où jaillit une étincelle. Il ferait sortir des beautés d'un cabanon, un Mercure aux talons ailés du lit d'un incurable. Le roman théorique de M. Forster, paralysé dans l'histoire, est aussitôt ressuscité dans la pratique, et, chargeant son lit sur ses épaules, il parade sur l'estrade. « Voyez, dit-il, je suis toujours le même. Ne vous occupez donc pas de mon âge ».

N'imaginons pas, dit M. Forster, les romanciers attachés comme des alpinistes, l'un derrière l'autre, sur la corde chronologique. Ce n'est pas l'attitude normale. Quand ils écrivent, ils ne se disent pas : « Moi, je représente l'époque Reine Anne.

Moi, Reine Élizabeth. Moi, Reine Victoria. Ils ne sentent que leur plume, qui leur brûle le bout des doigts. Il faut qu'ils écrivent. Cette démangeaison, ce prurit, voilà qui est commun à tous les romanciers ». Voyez combien ils se ressemblent.

C'est là qu'avec une sûreté parfaite de choix et de rapports — un brio dans l'arrangement comme dans l'éclairage de sa devanture — une verve dans le commentaire et la parodie de ses mannequins, c'est là que M. Forster nous jette aux yeux un poudroiement de lumière. Et passez, muscade...

Il imagine, pour écarter l'intrusion du *Temps*, tous les romanciers au travail en même *temps* (la contradiction éclate, mais je n'y suis pour rien). Il les voit dans la salle du British Museum groupés par deux. Il regarde par-dessus leur épaule. Il ne dira leur nom qu'après avoir fait entendre leur voix. Voici ce qu'écrit le premier couple :

I. Je ne sais que faire, pauvre moi. Dieu me pardonne, mais je vis dans l'impatience. Je voudrais — mais je ne sais quoi vouloir, sans pécher. Si, pourtant. Je voudrais que Dieu me prît en pitié. Je ne puis voir personne ici. Quel monde que ce monde! Qu'offre-t-il de désirable? Le bien que nous voulons, si étrangement trouble qu'on ne sait quoi souhaiter. Une moitié de l'humanité tourmentant l'autre et tourmentée en tourmentant.

II. C'est moi-même que je hais, quand je pense qu'il faut tant arracher, pour être heureux, de la vie des autres, et encore être malheureux. On le fait pour se tricher, pour se fermer la bouche; — mais ce n'est, au mieux, que pour un peu de temps. Ce misérable Moi est toujours là, et toujours nous apporte une nouvelle anxiété. Ce qui revient à dire que le bonheur n'est pas, n'est jamais de *prendre*, que ce n'est pas du tout un bonheur. Le seul gain sûr est de donner. C'est encore cela qui trompe le moins.

« Voilà évidemment, dit M. Forster, deux romanciers qui considèrent la vie du même angle. Pourtant l'un d'eux est Samuel Richardson, et l'autre, vous l'avez reconnu, Henry James. Chacun d'eux est un psychologue inquiet plutôt qu'ardent. Chacun est sensible à la souffrance et honore le sacrifice. Chacun frôle le grand tragique et le manque, mais de peu. Une sorte de noblesse en tremolo — voilà leur dominante — et, mon Dieu, qu'ils écrivent bien! Pas un mot qui ne soit à sa

place dans leurs copieux débordements. Cent cinquante années les séparent, mais ne sont-ils pas, en un autre sens, très rapprochés? et leur voisinage n'est-il pas instructif? En disant cela, j'entends naturellement Henry James qui commence à exprimer son regret — non, pas son *regret*, mais son *étonnement* — non, pas même son *étonnement*, mais la *conscience* qu'il a — que ce rapprochement lui est *postulé*, et postulé, doit-il ajouter, par rapport à un simple boutiquier. Et j'entends Richardson, non moins prudent, se demander si un écrivain né hors de l'Angleterre peut être vraiment chaste. Mais ce ne sont là que différences de surface et, bien mieux, points additionnels de contact. Laissons-les donc harmonieusement couplés et passons à une autre paire » :

I. Tous les préparatifs pour l'enterrement se firent aisément et heureusement sous la main exercée de Mme Johnson. La veille de la triste cérémonie, elle sortit une provision de satin noir, l'escabeau de cuisine, une boîte de punaises, et décora la maison avec des festons et des nœuds noirs du meilleur goût. Elle condamna le marteau de la porte au moyen d'un crêpe, mit un large nœud sur le coin du portrait gravé de Garibaldi, et noya le buste de Gladstone qui avait appartenu au défunt dans un flot de tulle ivoire. Elle tourna contre le mur les vases qui portaient des vues de Tivoli et de la baie de Naples, de sorte que ces paysages tapageurs disparurent, et qu'on ne voyait plus qu'un simple émail bleu. Elle fit, par anticipation, l'emplette longtemps préméditée d'un nouveau tapis de table pour la pièce de devant, et substitua du violet sombre aux teintes extatiques de la peluche rose maintenant flétrie et passée qui avait longtemps servi. Rien ne fut oublié de ce qu'une aimante attention pouvait faire pour impartir à son petit chez-soi une solennelle dignité.

II. L'air du « parlour » étant légèrement imprégné d'une odeur de pâtisserie, je cherchai du regard la table aux rafraîchissements. Aussi longtemps qu'on n'était pas habitué à ce demi-jour de deuil, on la voyait à peine. Mais il y avait là un plum-cake déjà découpé, et aussi des oranges, non moins nettement sectionnées, des sandwichs, des gâteaux secs, et deux carafons que je connaissais déjà comme ornements, mais n'avais jamais vus en service commandé, l'un plein de porto, l'autre de sherry. Debout à cette table, je pris conscience du servile Pumblechook tout en noir, plusieurs mètres de crêpe au chapeau, qui, alternativement, se bourrait et faisait des

gestes obséquieux pour attirer mon attention. Dès qu'il y eut réussi, il s'approcha de moi, l'haleine chargée d'une odeur de croûte et de sherry, et me dit d'une voix assourdie : « Puis-je, Monsieur... » Et il le fit.

De ces deux enterrements, l'un est celui du père de M. Polly (1920), l'autre, de M^me^ Gargery (1860). A soixante ans de distance, Wells et Dickens, l'un et l'autre humoristes, visuels, enregistreurs de détails, créent la même atmosphère, usent des mêmes artifices (deux vases, deux carafons). Tous deux, réformateurs sociaux, bougonnent et passent. « La surface grenue de leur prose grince parfois comme un gramophone à bon marché ». Ce sont, au fond, des philistins de génie, tous deux mal nés. Wells a profité d'un progrès social. « Mais cela n'est pas un progrès du roman. » Enfin, voici le troisième couple :

I. Quant à cette marque sur le mur, je ne suis pas bien sûr. Après tout, je crois bien que ce n'est pas un trou de piton. Elle est trop grosse, trop ronde. Je pourrais me lever, mais si je me levais, il y a dix chances contre une que je ne saurais rien de sûr. Quand une fois quelque chose est fait, personne ne sait comment c'est arrivé. Hé, las, mon Dieu, mystère de la Vie... Inexactitude de la pensée... Ignorance de l'humanité... Pour montrer combien peu ce qui est à nous nous appartient — quel accident est cette affaire de vivre, malgré toute notre civilisation, laissez-moi compter quelques-unes des pertes subies pendant une seule existence, en commençant, car ce sont les plus mystérieuses (ce que le chat mordille et le rat grignote) par mes trois seaux bleu pâle, pleins d'outils de reliure. Ensuite, les cages à oiseaux, les cercles à crinolines, les patins d'acier, la boîte à charbon reine Anne, le jeu de Bagatelle, l'orgue à manivelle, tous partis. Et mes bijoux aussi. Opales, émeraudes, semées dans les navets. Quelle suite de grattages, de décapages, cette vie. L'étonnant, c'est que j'aie encore des hardes sur le dos, et me sente encore entourée de meubles solides. Ma parole, s'il faut comparer la vie à quelque chose, c'est comme si on était lancé dans un tunnel de métro à quatre-vingt-dix kilomètres à l'heure.

II. Chaque jour, depuis au moins dix ans, mon père se décidait à la faire réparer : elle ne l'est pas encore. Aucune famille, sauf la nôtre, n'y aurait tenu, fût-ce une heure. Ce qui est le plus étonnant, c'est qu'il n'y avait point de sujet au monde sur lequel

mon père fût plus éloquent que celui des gonds de porte. Et pourtant, il était par rapport à eux comme la plus grosse bulle dans un morceau de fonte que l'histoire du métal ait enregistrée. Sa rhétorique et sa conduite se chamaillaient perpétuellement. Jamais la porte du parlour ne s'ouvrait sans qu'en fussent victimes sa philosophie et ses principes. Trois gouttes d'huile au bout d'une plume de poulet et un bon coup de marteau auraient suffi à sauver son honneur.

Inconséquente nature que celle de l'homme. Languissant sous des maux qu'il peut guérir; toute sa vie en contradiction avec sa science; sa raison, précieux don du Seigneur, au lieu d'y mettre de l'huile, ne servant qu'à aiguiser sa sensibilité, à multiplier ses façons de souffrir, à le rendre plus mélancolique et plus inquiet. Pauvre misérable créature... Par tout ce qui est au monde de saint et de vertueux, s'il y a trois gouttes d'huile et un bon marteau dans un rayon de dix milles autour de Shandy Hall, je jure que le gond de la porte du parlour sera réparé avant la fin du présent règne.

« Ce dernier passage, dit M. Forster, est, comme vous voyez, extrait de *Tristram Shandy*. L'autre est de Virginia Woolf. Sterne et Virginia Woolf sont des impressionnistes et des fantaisistes. Ils partent l'un et l'autre d'un petit fait, s'en éloignent d'un léger coup d'aile, et reviennent s'y poser de nouveau. Leur échelle de valeurs n'est pas la même. Sterne est un sentimental, Virginia Woolf, sauf peut-être dans son dernier livre *Vers le Phare*, est très distante. Ils ne réussissent pas non plus au même degré. Mais leur moyen d'expression ést le même. La porte du « parlour » ne sera jamais réparée. La tache sur le mur se trouve être un escargot. La vie est un tel fouillis, oh! cher, la volonté si faible, les sensations si fluides et si mouvantes... philosophie... Dieu... ah! regarde la tache... écoute la porte... existence... est vraiment trop... Qu'est-ce que nous disions? »

Impossible à quiconque a le goût des jolies choses et des bonnes petites malices de ne pas apprécier ces rapprochements et commentaires. La parodie à peine esquissée de Henry James et de Virginia Woolf est irrésistible. Je suis probablement indigne de goûter pleinement Henry James. On me l'a déjà dit. En revanche, j'admire Virginia Woolf. Mais plus son talent est exquis, plus elle sert de justification à une espèce de bégaiement pseudo-philosophique qui, dans la bouche de

pseudo-bébés littéraires, aboutit à un complet bafouillage. M. E. M. Forster est indulgent à ces imagiers du flou. Il arrive même qu'ils l'invoquent. Son petit « A la manière de... » en quatre lignes est d'autant plus savoureux.

II

M. E. M. Forster ne pourra pas dire que sa thèse antichronologique soit escamotée. Il fallait la présenter dans sa force et sa beauté. Maintenant, les faiblesses. Il les avoue d'avance, quoique rapidement. S'interdire l'histoire du roman, c'est ignorer sa tradition, les avatars de sa technique, et la question autrement importante de savoir si l'esprit humain s'y montre en progrès, en recul, ou stationnaire par rapport... au fait, par rapport à quoi? M. Forster ne le dit pas, et pour cause. Le dire, ce serait souligner que les siècles comptent.

Le seul exemple qu'il invoque sur ce point capital est celui de Thomas Deloney. Thomas Deloney, dit-il, en somme, est-il bien différent des romanciers de faubourgs que nous connaissons aujourd'hui?—Enregistrons d'abord cette rentrée parmi ses pairs du tisseur de soie. Hier encore, l'Angleterre l'ignorait. Sauf erreur, sir Walter Raleigh ne le cite même pas dans son *Development of the Novel.* Il est vrai que M. Forster ne le cite que pour limiter l'importance de sa résurrection. Mais l'avais-je étendue, dans mon livre, auquel il pense? Embouchai-je la trompette? Il a mûri tout seul, le petit Deloney. — Oui, mais il n'a que quatre cents ans de bouteille, dit M. Forster. L'humanité ne change pas en quatre cents ans. — Ah! si vous me parliez de quatre mille... Je réponds que l'homme est sur terre depuis plus de quatre cent mille ans. Quatre cents n'est à quatre mille que comme un à dix, quatre mille à quatre cent mille, comme un à cent. D'ailleurs, que fait M. Forster lui-même? En un seul demi-siècle, il voit Tolstoï, Dostoïewski, Marcel Proust, qui font accomplir des pas énormes à l'art du Roman. Quatre cents ans ne sont pas assez pour les autres. Pour lui, quarante suffisent. Quand il s'agit de tout petits changements dans l'homme ou dans l'art, quatre siècles sont insuffisants pour les percevoir. Quand il s'agit de rénovations, réelles ou prétendues, totales et universelles,

alors une époque suffit, celle de M. Forster. Shakespeare aussi n'est qu'à quatre cents ans de nous. Si l'histoire, le milieu, l'époque ne comptent pas, cette part d'enfantillage et d'âneries qui est dans son théâtre, pour l'usage du parterre, comment l'expliquerons-nous?

Oui, négliger de parti pris l'influence de l'époque et du milieu, c'est, concède M. Forster, se priver de bien intéressants points de vue. Mais il faut choisir le moindre mal, et, avec un gros soupir, il choisit. Que m'importent, dit-il, les relations du Roman avec ce qu'on appelle les grands mouvements de l'esprit humain : philosophie, politique, vie sociale... et il a des traits qui portent pour justifier son indifférence :

Un miroir ne se développe pas parce qu'un cortège historique passe devant lui. Il se développe seulement quand on lui passe une nouvelle couche de tain; en d'autres termes, quand il acquiert une nouvelle sensibilité. Le succès du Roman dépend de sa sensibilité; il n'est pas dans le succès du sujet. Les Empires tombent, les droits de vote s'étendent, mais pour ceux qui écrivent dans la rotonde, c'est la sensation de la plume entre leurs doigts qui est la plus forte. Ils peuvent bien vouloir écrire un roman sur la Révolution française, ou russe, mais souvenirs, associations d'idées, passions, s'élèvent en eux, s'interposent devant leur objectivité, de sorte qu'en terminant, quand ils se relisent, quelqu'un d'autre semble avoir tenu la plume et relégué leur thème à l'arrière-plan. Ce quelqu'un d'autre, c'est encore leur moi, naturellement, mais ce n'est pas le moi qui s'agite dans le Temps, qui vit sous George III ou George V (*ne dirait-on pas ici du Spengler?*). Tout le long de l'histoire, les écrivains ont, en écrivant, été à peu près dans le même état d'esprit. Ils sont entrés dans un indivis qu'il est commode d'appeler Inspiration, et, par rapport à cet état, nous pouvons dire que : l'Histoire marche, mais l'Art siège.

Avais-je assez raison de noter que M. Forster nous ramène à l'immutabilité de l'Art et aux règles éternelles du Goût? Mais qui ne voit ici le sophisme? Eh! parbleu, nous le savons bien que l'objet de l'Art est toujours le même. Mais l'objet de la critique est différent. Elle se propose de saisir non pas seulement le principe de tout art, mais ses manifestations dans l'espace et dans le temps. Rien ne sert d'opposer développement à essence. La critique du Roman est à la fois histoire et

philosophie. En vain essaie-t-on de lui soustraire l'un ou l'autre domaine. M. Forster dit quelque part que l'un des objets du Roman est de traduire la vie secrète des personnages, celle dont il n'y a aucun signe appréhensible, en somme, d'exprimer l'ineffable. J'aimerais l'y voir. Mais ailleurs il s'écrie que tout caractère doit être explicable. Plus loin, il raille ceux qui prétendent à la conscience de l'inconscient. Ces contradictions, comme celles de quiconque pense, sent et vit, ne sont ni absolues ni redhibitoires. Mais elles montrent la difficulté de s'entendre quand l'un des interlocuteurs se place dans l'absolu pour juger du relatif, prend par exemple le Roman pur comme étalon du Roman-roman, et prétend éliminer le Temps, succession et durée, d'une réalité dont il est peut-être l'ultime expression.

Ce n'est pas seulement au sens philosophique que le Temps se venge de ce qu'on a fait sans lui. Parmi les excellentes analyses de caractères que répand M. Forster dans les trois chapitres consacrés aux personnages du Roman, une au moins est viciée par l'ignorance ou l'oubli de l'époque, des précédents, bref, de l'histoire du Roman. Comment peut-on parler de *Moll Flanders* comme si Mary Carleton, Moll Cutpurse et les héroïnes d'Aphra Behn n'avaient jamais existé? Attribuer aux expériences et aux révulsions morales de Defoe en prison la création d'un type que, depuis cinquante ans, Defoe voyait exploité par ses collègues, les journalistes de bas-fonds? Lisez Bernbaum et Paul Dottin. Le premier n'est pas très amusant, et le second, Dieu merci, pas enclin aux subtilités transcendentales, mais tous deux sont bien informés, et j'espère bien un jour pouvoir ajouter quelque chose à leurs renseignements sur le Roman avant Defoe. C'est ici qu'entre les historiens et ce qu'on pourrait appeler les romanciers du Roman l'avantage appartient aux premiers[1].

Par contre, lorsqu'il s'agit des contemporains ou des modernes, l'interprétation de M. Forster est éblouissante. Il y a cinq pages sur les caractères de Jane Austen, autant sur l'architecture des romans de Meredith, deux ou trois longs pas-

1. M. Forster cite un grand passage de *Moll Flanders*, qui est du Deloney tout craché. Le roman de Defoe, dit-il, est sans intrigue, une simple suite de chapitres. Ceux de Deloney aussi.

sages sur Dickens et Wells, Wells et Henry James, que je relirai jusqu'à la fin de mes jours, pour me rappeler que nul mieux qu'un vrai romancier ne saurait parler roman, je veux dire pénétrer les secrets intimes de la création. Meredith, si décrié de nos jours en sa patrie d'origine, ne sort pas grandi des mains de M. Forster (p. 120 à 124), tant la suprématie qu'il lui confère est inattendue. C'est, dit-il, « le plus grand ajusteur mécanicien (*contriver*) que le roman anglais ait produit. Quiconque parle de l'intrigue (*plot*) doit lui rendre hommage. »

Le Temps se venge encore autrement. M. Forster, qui l'exclut en faisant abstraction de l'histoire (*history*), est bien forcé de le réintégrer aussitôt, et avec quel éclat, quand il déclare d'une voix attristée mais ferme que l'essence de tout roman est une histoire (*story*), et que l'essence de toute *story* est une succession d'événements dans le temps. Je renonce ici à donner des extraits. La démonstration est serrée et ne peut se fragmenter. Il faut lire tout ce chapitre sur ce que M. Forster appelle l'histoire (*story*), distincte de l'intrigue (*plot*), pour voir à quel degré de virtuosité peut atteindre un véritable écrivain démontant sa machine à écrire.

Là, M. Forster est catégorique. Impossible de concevoir un roman sans récit, et un récit sans une succession chronologique d'événements. Il insiste, il revient, il s'engage à fond.

Sans trop forcer les termes, on peut donc dire que, pour lui et ceux qui pensent comme lui, le Temps est souverain dans la composition du roman, mais ne compte pas pour son appréciation. Tout roman donné est une suite d'événements. Il n'est pas lui-même un événement dans une suite de romans. L'essence du roman est le récit, l'essence du récit est un rapport chronologique entre ses parties. En pratique, le roman est soumis au Temps. En théorie, il lui échappe.

Essayons de nous expliquer cette anomalie. Il n'y a pas de rapports chronologiques entre les romans et les romanciers qu'étudie la critique. Pour eux, dit M. Forster, la chaîne est arrêtée. C'est comme pour l'automobile faite en série sur lignes de montage. Pendant la fabrication, il faut bien que le châssis avance. Les pièces, arrivant latéralement à l'aplomb de la

chaîne, sont montées durant l'avancement uniforme du chassis et, chez les grands spécialistes, il « sort » en moyenne une voiture par cinquante minutes et par ligne. (Quel encouragement pour les grands spécialistes du roman!)

Mais, à un moment quelconque de sa fabrication, que la voiture soit bien ou mal assemblée, si l'ingénieur veut l'étudier de près, il faut arrêter son glissement, la suspendre, l'immobiliser, l'examiner hors chaîne et en l'air. Qu'il s'agisse d'une Ford ou d'une Rolls, d'une Corelli ou d'une Kennedy, c'est là, suivant M. Forster, ce que doit faire le critique. Il n'y a donc pas contradiction entre la primauté du mouvement dans le temps quand il s'agit de construire, et son effacement quand il s'agit d'apprécier.

Vous voyez quelle peine je me donne pour justifier, au moyen de comparaisons laborieuses, la thèse du romancier anglais. Hélas! comparaison n'est pas raison. Si vous n'examinez que des voitures de l'année courante, vous pouvez éliminer la question date, mais allez donc comparer « en l'air » une voiture 1895 avec une 1925. M. Forster a beau dire : l'Histoire marche, l'Art siège, il a deux notions du Temps, l'une pour tous les jours, quand il est auteur, l'autre pour le samedi après midi, quand il est critique. Peut-être même une troisième, celle du dimanche : « O Temps, suspends ton vol! » Son temps d'auteur est celui de la chaîne; son temps de critique, celui de l' « hors chaîne ». Le même objet, le même roman, ne peut se trouver dans les deux à la fois. Il cite, pour se consoler, M. T. S. Eliot qui le précéda dans sa chaire temporaire de Cambridge : « Une partie de la fonction critique est de voir la littérature *en bloc*, c'est-à-dire non pas comme consacrée par le temps, mais au delà du temps. » Là encore, il y a équivoque, non dans l'esprit de M. Eliot, qui est pénétrant et juste, mais dans le sens et l'application du mot Temps. Que le critique ait pour fonction de voir la littérature non comme consacrée par la postérité, c'est-à-dire comme fixée, donc pétrifiée, par une sorte de chose jugée, rien de plus juste. La révision des renommées, avec ce qu'elles ont toujours d'aléatoire, l'étude des auteurs oubliés et méconnus, est un devoir essentiel, mais il est impossible, pour une telle tâche, de ne pas prendre en considération l'époque et le milieu de

l'œuvre. Au delà du Temps, c'est au delà de la consécration, au delà de la date. C'est aller plus loin, inclure le temps divisible dans la durée indivisible. Il faut non point esquiver l'élément histoire, mais, quelque peine qu'il en coûte, se l'assimiler et puis passer outre, s'émanciper de ce que le Temps à lui seul, hors durée, inflige de transitoire à l'œuvre de l'écrivain. Les *Oiseaux* d'Aristophane, qu'on vient de nous servir accommodés à la moderne (Atelier, Bernard Zimmer), nous intéressent d'autant plus que nous les savons datés de quatre cents ans avant J.-C. et, qu'allant plus loin, nous y retrouvons, outre les siennes, nos propres préoccupations, et qu'à maint égard ce sont les mêmes.

Ce n'est point ici le lieu d'opposer théorie à théorie. Disons seulement que l'octroi de la grande gloire littéraire paraît être souvent un moyen collectif et plus ou moins inconscient, soit des contemporains, soit de la postérité, pour stabiliser des états de conscience. Le temps aboutit alors à suspendre la durée. Le devoir du critique est de la rétablir. Mais il faut d'abord avoir perçu le point de rupture; et c'est là un des objets de la critique.

Au reste, ces observations s'appliquent moins à la thèse de M. Forster qu'aux exagérations dont elle est susceptible. Il ne faut pas que nos neveux s'en autorisent pour invoquer contre la critique historique du roman, qui a commis des excès, une conception presque mystique du roman, qui est un contresens. Le roman transcendental, le roman pur, est tellement vaporisé, qu'il s'évanouit quand on l'approche... C'est un fantôme. La jument de Roland n'avait qu'un défaut...

*
* *

Il ne faut pas rester sous l'impression que tout est subordonné dans le livre de M. Forster à ce je ne sais trop quoi en vérité qu'il appelle la guerre au Temps. Telle est bien, comme il le dit dans son Introduction, la directrice de ses *Aspects*. Mais il y en a d'autres, non moins « principales ». Par exemple, page 138 : « L'idée qui relie cette série de conférences est maintenant assez claire. C'est qu'il y a dans le roman deux forces, d'abord des êtres humains (les person-

nages), et puis un tas de choses qui ne sont ni hommes ni femmes, et que l'affaire du romancier est de *composer* ces forces. »

A la bonne heure, là-dessus on peut s'entendre. Malheureusement, M. Forster avoue qu'en théorisant on éloigne toujours plus loin l'un de l'autre l'objet de son image, le roman réel de l'idée de Roman.

Voici un autre point de vue (p. 141) qui aurait été singulièrement révélateur : « Notre voie d'accès la plus facile pour définir n'importe quel aspect du Roman, c'est toujours de considérer l'espèce de contribution personnelle qu'il demande au lecteur. » Collaboration qui lui est demandée, collaboration qu'il impose. C'est là que l'histoire du Roman est inestimable. Pendant des siècles il n'y a eu nulle différence dans l'esprit du lecteur entre fiction et événements. Encore aujourd'hui, pour des millions d'enfants mentaux, il faut que « çà soit arrivé », que « çà ait pu arriver », pour que « çà soit intéressant ».

L'originalité, l'invention, furent presque jusqu'à nos jours un péché quasi mortel. Toute histoire sans précédents était sans valeur. Le jour où les auteurs ont pensé : ce n'est pas vrai, mais c'est mieux; le jour où une masse suffisante de lecteurs s'est avoué : « Voilà des mensonges. Je les crois sans y croire, tout en y croyant, et cela me passionne... », ce jour-là s'est accomplie la grande révolution dans l'art du roman. Il a lui en Angleterre dans le demi-siècle qui précéda Richardson.

Mais M. Forster se prive à plaisir de l'élément historique dans son étude d'un genre jumelé avec l'histoire. Tant pis pour lui, dira-t-on. Je serais plutôt tenté de dire : tant pis pour nous. Car il n'est pas aveugle à la fécondité du couple Histoire-Roman, lui qui écrit, page 88 : « En ce sens, le roman est plus vrai que l'Histoire, parce qu'il va au delà des témoignages », après les avoir inclus. M. Forster cite à ce propos Alain, non sans raison : Alain est grand, Forster est son prophète. Mais il ne dissimule pas que les philosophes ont souvent des façons compliquées de dire les choses simples[1].

1. Après avoir paraphrasé une phrase du *Système des Beaux-Arts*, M. Forster note : « C'est peut-être une façon détournée de révéler ce que sait déjà

Partout où la question Temps n'intervient pas, la critique de M. E. M. Forster est d'une vigueur et d'une fraîcheur délicieuses. Son analyse des personnages, leur division en « ronds » et « plats » renouvellent joyeusement le sujet. L'inévitable tendance des caractères une fois créés à vivre leur propre vie, à échapper à l'auteur, la non moins inévitable faiblesse de tous les dénouements, quels qu'ils soient, sont marquées à merveille. C'est de l'excellente critique, avec son air nonchalant. Une réserve de bon ton la préserve de conclusions trop absolues. De l'incurable vanité des dénouements, je ne trouverais pas inélégant de conclure que le roman peut être conçu comme une grande exposition : une série de présentations. Dès qu'intervient la mécanique, adieu la liberté des personnages et de l'auteur.

L'histoire doit-elle être contée par l'auteur omniscient? ou du point de vue d'un des personnages? ou d'un tiers? M. Forster trouve bon tout procédé qui réussit à donner l'illusion de la vie. A ce propos, il y a dans les *Aspects of the Novel* une critique respectueuse mais scarifiante de la composition dans les œuvres de Henry James[1].

Ce problème de la composition amène M. Forster à se demander si le roman aura toujours besoin d'un cadre, d'événements arrangés d'avance dans l'esprit de l'auteur. Souvent le souci de l'intrigue tue les personnages. La vie se retire d'eux. Ils rendent l'âme, exténués, pendant que s'ordonnent leurs mouvements. Quand ils survivent, l'agencement des causes et des effets leur inflige une sorte de caractère prédestiné, sen-

tout écolier britannique, savoir que l'histoire enregistre, tandis que le romancier crée... »

Après avoir indiqué que l'éternel, l'immuable et, mon Dieu, pourquoi ne pas le dire, l'insaisissable est ce qui l'intéresse, M. Forster avoue gentiment qu'Alain est dans le même cas : « Il perd un peu pied et moi encore plus. Nous pataugeons, mais, en nous soutenant, nous pouvons peut-être gagner le solide » (p. 66). Ni M. Forster, ni Alain ne sont les seuls à avoir un peu l'impression, en parlant d'esthétique, qu'ils s'embourbent dans l'azur.

1. Avec son culte de l'objet unique, du motif central, Henry James, supprimant tout ce qui dépasse, est un chirurgien « qui ne laisse autour de lui que troncs et moignons... ». « Il n'y a plus que des mutilés dans l'œuvre de Henry James... Il vous rappelle ces exquises difformités qui hantaient l'art égyptien pendant le règne d'Akhnaton — énormes têtes et jambes grêles, charmants quand même. Ils disparaissent au règne suivant... »

sible, par exemple, chez Thomas Hardy. « Calvinisme du Roman » : sujet de thèse.

Mais le roman a-t-il tant besoin de cadre? Faut-il absolument qu'il soit d'avance composé? Ne peut-il pousser, grandir tout seul? L'auteur, au lieu de pré « destiner » comme le dieu des prophètes, pourquoi ne se laisserait-il pas descendre et emporter comme un Christ dans la foule de ses créatures, quitte à risquer la croix?

M. André Gide a déjà répondu par une œuvre, *les Faux Monnayeurs*, dont l'étude semble capitale pour l'histoire technique du roman contemporain. On y voit reparaître un certain classicisme spécial au roman, qui rappelle par exemple Fielding. M. Gide a raconté la composition de son livre dans le *Journal des Faux Monnayeurs*. Comment M. E. M. Forster, qui se moque de l'histoire du roman comme de sa première chemise, pourrait-il apprécier cette contribution au « développement » du genre? Là encore, sa volontaire opposition à l'élément Temps limite un peu sa liberté critique. Il trouve que M. Gide prend bien au sérieux « the whole caboodle » (toute la boutique). Il demande si, après le *Journal*, nous aurons le *Journal du Journal*? Mon Dieu, M. Forster ne fait-il pas un peu le Roman du Roman? Gide veut qu'on laisse aller ses personnages, qu'on les écoute parler, avant de savoir ce qu'ils sont. M. E. M. Forster évoque à ce propos la vieille dame, accusée d'illogisme, qui répond à ses nièces : « Logique, logique... comment puis-je savoir ce que je pense avant d'avoir parlé? » Ces taquineries sont innocentes. Elles n'empêchent pas Forster de sentir et de dire qu'il y a dans les *Faux Monnayeurs* un essai positif, une force constructive (et j'ajoute : un élan, une foi dans le sérieux de l'œuvre d'art) qui sont à l'honneur du roman français de notre époque. Mais, avec le mot « époque », reparaît l'épouvantail. Devant ce loup-garou, M. Forster s'enfuit vers le roman pur.

Là, il fait des découvertes d'un intérêt et d'une fraîcheur qu'on ne saurait exagérer. Toute la fin du livre (elle est malheureusement écourtée), sur ce qu'il appelle la Prophétie et la Fantaisie — savoir le rôle de l'imagination proprement créatrice — le Motif et le Rythme — savoir l'arrangement

spontané, musical de la substance du récit, l'ordre vivant, par opposition à l'ordre logique — tout cela qui, par sa nature, est en dehors de l'histoire et du temps, jouit d'une liberté joyeuse dans les *Aspects of the Novel*, qui contraste avec l'attitude plutôt négative de l'Introduction. C'est aussi cette fin qui a le plus de rapport avec l'œuvre et le talent de M. Forster.

Mais j'en ai assez dit maintenant pour montrer le charme intense et la valeur de ce petit livre — il faut le lire en entier — et, en même temps, les limites et confusions que lui impose une hostilité mal définie envers l'Histoire et le Temps. Il y a, au fond, un malentendu, une incapacité de se comprendre, dont témoignent par exemple les critiques de Proust et Proust lui-même, entre ceux qui parlent de Temps et d'Histoire en philosophes et en artistes, et ceux qui en parlent comme critiques. Que dire du profane?

La question étant maintenant, grâce à M. Forster, posée, si l'on ose dire, dans toute son ambiguïté, revenons à notre propos, cherchons où nous en sommes des rapports entre Temps, Histoire et Roman.

III

Where Angels fear to tread (là où les anges eux-mêmes n'osent se risquer), tel est le titre d'un des romans de M. Forster. Nous ne le suivrons qu'en tremblant sur le dangereux marais de l'idée de Temps.

Longtemps l'intelligence humaine s'est refusée à examiner le Temps en soi. M. Meyerson a montré que cet escamotage n'a cessé que lorsque l'attention se concentra sur la caractéristique du temps, son irréversibilité. C'est l'idée d'évolution, fondée sur l'observation (la biologie substituée à la mathématique), qui imposa l'originalité du temps à la pensée des hommes. Le principe d'identité, base des sciences dites exactes, suppose que tout est à la fois *donné*, l'évolution fondée sur l'observation, que tout se succède et se percute. Opposition flagrante. Le pragmatisme, né de l'empirisme, et le bergsonisme, qui d'abord réfuta le faux évolutionnisme de Spencer, ont, quelles que soient leurs différences de principe et de portée, accompli une véritable révolution intellectuelle.

Ils ont fait entrer dans la conscience humaine la conviction que le temps de Descartes et de Kant, des mathématiciens de la pensée, vivant sous le signe de la déduction, et du principe d'identité, n'étaient qu'une *notion d'espace*, éliminant l'*inconnue* Temps, ou tout au moins ignorant son essence.

Mais le sens pratique du mot temps, indiquant quelque chose de sectionnable, subsiste dans le langage de tous les jours et de tout le monde. Il est probable que M. Bergson lui-même continue de dire : « Je n'ai pas le temps », tout comme si l'on pouvait *avoir* ce que l'on *est*. C'est de ce temps-là qu'il est à la mode de se déclarer l'ennemi. Pour ce que cela coûte... En ce sens, M. Forster est donc l'ennemi du Temps, s'il s'agit du Roman, quand il l'étudie, et son ami, s'il s'agit du Roman quand il en fait un. La génération prochaine inventera peut-être de nouveaux mots. Ou bien elle substituera définitivement la notion bergsonienne de temps à la notion cartésienne et kantienne. Mais notre génération à nous — ou du moins cette partie énorme de la nôtre qui subit l'influence de la philosophie sans en parler le jargon — a vécu dans une confusion dont profitent les littérateurs qui veulent avoir l'air profond sans l'être.

Le roman, beau singe, ne pouvait manquer d'épouser l'attitude bergsonienne à la mode. Mais il est écrit pour la foule, qui n'a guère idée que du temps cartésien. Le roman se débat depuis dix à quinze ans dans cette contradiction. C'est elle qui est au fond du livre de M. Forster comme de maint autre.

L'après-guerre tend, chez les critiques du roman, surtout chez les romanciers de la critique, vers la théorie du monde et de la vie la plus récente. La littérature en absorbe avec joie les conséquences : interpénétration continue des êtres et des choses — fluidité du moi — rôle prédominant de l'intuition — invasion de l'inconscient — imprévisibilité de chaque moment de la personnalité — impuissance de l'intelligence à rendre compte de la vie — abolition de la causalité — irréversibilité radicale de la durée — vanité de l'histoire — présence de tout le passé dans le présent. Il suffit de relire l'*Évolution créatrice* et, en particulier, le célèbre chapitre premier, pour voir qu'un nouvel art du roman y était en puissance. C'est

naturellement sous une forme simpliste, donc caricaturale, qu'il en est extrait morceau par morceau depuis une quinzaine d'années. A l'extrême, cet art aboutirait, on l'a dit cent fois, à une dissolution non point de l'*individu*, comme trop l'affirment, mais du *caractère* — à la suppression du récit, puisque tout est présent, de l'action, de l'intrigue, des mobiles, puisque tout est imprévisible et inenchaînable. Le monde se peuple d' « Incongrus ». Rythme, lyrisme, fantaisie, prophétie, jouent dans les théories qui s'esquissent du Roman-Ennemi-du-Temps un rôle non moins exagéré que Causalité, Détermination, Composition, Enchaînement, Conséquences, Unité, dans la théorie du roman précontemporain. Mais, en pratique, le nouvel art du roman, l'art du roman nouveau, se heurte à deux impossibilités. Le lecteur n'est pas métaphysicien. Ou, s'il l'est de nature, comme dit Bergson, c'est dans un sens antibergsonien. « L'instinct mécanistique de l'esprit est plus fort que lè raisonnement, plus fort que l'observation immédiate. Le métaphysicien que nous portons inconsciemment en nous, et dont la présence s'explique par la place même que l'homme occupe dans l'ensemble des êtres vivants, a ses exigences arrêtées, ses explications faites, ses thèses irréductibles. Toutes se réduisent à la négation de la durée concrète. » (*Évolution créatrice*, p. 18). Toutes aboutissent en somme au maintien du temps spatial et nécessaire aux fins pratiques de la vie. Or, le roman suit la vie. Il est social, ou n'est pas. Il ne peut être purement intuitiviste sans remonter au pur lyrisme, c'est-à-dire se dissoudre. Tout en faisant des gestes pour s'émanciper de l'action, en mettant son vocabulaire au goût du jour, il reste soumis à la triple nécessité : Caractères, Enchaînement, Récit. Voilà son malaise. Le livre de M. Forster en témoigne. Le roman ne s'en est tiré, ne s'en tirera que par un compromis. Ne vous scandalisez pas, ô mon petit-neveu! La vie aussi est un compromis entre le changement pur et l'immobilité pure, disons moins exactement, puisqu'on nous y force : entre les Ennemis et les Amis du Temps.

Cette inquiétude du roman n'est ni futile ni fortuite, mais très instructive. D'un côté, elle reproduit comme dans un miroir facile à porter l'ataxie des âmes bouleversées jusqu'au ca-

tastrophisme par les conséquences de cette même révision de l'idée de temps qui transforme l'art : sentiment de faillite ou de trahison des intelligences ou des intellectuels — ardente aspiration, puisque tout circule et rien ne va, vers un court-circuit incendiaire, un coup de bélier destructeur — ou bien messianisme parousique faisant sauter le monde moderne comme le christianisme primitif fit sauter le monde ancien. Tout cela se lit à livre ouvert dans certaines formes de ce qu'on appelle encore « roman » dans les pays germaniques, slaves et septentrionaux. D'un autre côté — pays latins, celtiques et de langue anglaise — le trouble qui est aussi violent dans les manifestes reste en surface dans les œuvres. C'est, en somme, chez nous que s'inscrit le plus nettement une résistance (celle de l'Occident?) et que s'annonce une composition de forces d'où sortira la synthèse de demain, grosse en naissant d'autres thèses. Ceci nous amène aux conceptions de l'Histoire, parallèles à celles du Temps, mères des mêmes confusions, qui, sous un autre angle, agissent aussi sur le roman.

* * *

Il y a une autre façon, en effet, d'approcher le problème du temps. La façon classique ignore la durée, pratique un sectionnement qui peut être indéfini, abolit la conscience de l'intervalle. La méthode bergsonienne, celle du temps dit réel, tient que : « ... nos états se continuent les uns dans les autres en un écoulement sans fin..., qu'il n'y a pas de différence entre passer d'un état à un autre et persister dans le même état... Vie et durée, durée et changement se confondent... »

Sans qu'il soit besoin d'insister, on voit à quelles formes de roman, l'une purement architecturale et l'autre amorphe, peuvent aboutir et aboutissent en fait ces deux conceptions du temps. Toutes deux, même la seconde, sont intellectuelles, ou du moins résultent d'un immense effort d'intelligence et s'efforcent d'être des *explications*. Mais il y en a une troisième, lyrique ou romantique, dont l'extrême aboutissement dans la fiction serait un art musical.

Héraclite avait-il hérité de l'Orient la très ancienne philosophie de l'écoulement perpétuel des choses? En tout cas, le devenir comme principe de toute philosophie avec son corollaire, l'identité des contradictoires, est une notion qui semble aussi vieille que le monde. On sait avec quelle vigueur elle a reparu en Allemagne depuis Hegel. Le rythme Thèse, Antithèse, Synthèse, s'y retrouve, d'une part, chez Marx et les inventeurs du matérialisme historique, et, d'autre part, chez presque tous les philosophes de l'art et de la littérature. C'est encore de la dialectique hégélienne assourdie par l'éloignement et l'habitude qui est au fond des doctrines de pendule-et-balançoire, action-et-réaction, aller-et-retour, qui prétendent expliquer ou décrire les phénomènes successifs de la vie et des lettres. L'hégélianisme fournissait un cadre à l'éternelle inspiration du romantisme allemand, qui s'accommode admirablement de l'éternel devenir. Mais c'est cette inspiration elle-même qui fait la puissance de l'historicisme contemporain.

Ici, il faut noter la même confusion de mots que dans le cas du temps. Quand on parle au sens traditionnel, au sens vulgaire, le seul qu'entendent les millions de profanes qui sont lecteurs de journaux et de romans, qui dit histoire ne dit guère autre chose qu'enregistrement. L'observateur reste à l'extérieur de la chose observée. Ce qui est passé est *fini*. Il faut des générations pour qu'un mot change totalement de sens et que le sens nouveau s'étende au langage courant. Quand les langues sont devenues trop paresseuses, ont perdu la spontanéité créatrice de la jeunesse, il peut arriver que cette adaptation soit impossible. Alors, c'est la fin de tout par la confusion de tout, jusqu'au coup de balai d'une régression catastrophique. La moitié du problème des choses est un problème de mots. Quoi qu'il en soit, l'histoire au sens hégélien était déjà, dans son principe, le contraire de cet immense effort d'enregistrement qu'accomplit l'Allemagne au XIX[e] siècle. Elle se confond avec le devenir, seule réalité. Le passé, vu par l'intérieur, selon le rythme hégélien, se trouve en nous dans le présent, et tous deux contiennent l'avenir. L'histoire-document, considérée comme force, devait devenir l'ennemi. L'histoire-création devait la remplacer. L'historien comme le

philosophe allait interpréter une activité présente. Le sens nouveau du mot histoire est, en somme, un des contraires du mot ancien. C'est un sens romantique et lyrique.

Dès 1874, Nietzsche (*Considérations inactuelles*) vomissait l'historicisme purement enregistreur : « Il y a un degré d'insomnie, de rumination, de sens historique, qui détruit l'être vivant. La vie a besoin des services de l'histoire, mais l'excès d'études historiques est nuisible aux vivants... L'antihistorique, le supra-historique sont les antidotes naturels contre les envahissements de la vie par l'histoire... Mais il est possible que nous, qui sommes malades de l'histoire, nous ayons aussi à souffrir des antidotes... »

Tout le passé étant aussi le présent, et même l'avenir, il n'en restait pas moins *nécessaire*, quoique non *suffisant*, de connaître les états successifs d'une chose pour connaître la chose... Ainsi consolidé par la base et exhaussé par le faîte, comme les cathédrales rebâties du moyen âge, l'historicisme allemand connut une folle extension. A ses excès documentaires (côté fondations) ont succédé des excès lyriques, romantiques et prophétiques (côté flèches et clochers). Nous avons enrayé les premiers chez nous, par simple bon sens, sans attendre les prophètes allemands de la Nouvelle Alliance et leurs malédictions sur l'ancien Temple. Nous sommes d'autant plus à l'aise pour ne pas attendre non plus, quand il s'agit des excès lyriques et romantiques, que les démolisseurs de pinacles soient à l'œuvre.

Cette espèce d'historicisme allemand, qui ne voyait de réalité immédiate que dans une fluidité sentimentale et romantique où tous les souvenirs sont fondus, semblait destiné à demeurer dans une atmosphère d'école. Le bergsonisme, qui, par certains côtés, lui ressemble étrangement, semble l'avoir mobilisé, galvanisé, universalisé. « La durée est le progrès continu du passé qui ronge l'avenir et gonfle en avançant. Nous ne pensons qu'avec une petite partie de notre passé, mais c'est avec notre passé tout entier, y compris notre courbure d'âme originelle que nous désirons, voulons, agissons... » (*Évolution créatrice*, chap. I).

La philososophie de l'art de Croce est imprégnée de ce sens à la fois allemand de l'histoire, et bergsonien du temps. L'his-

toire n'y est pas ce que nous *avons*, mais ce que nous *sommes*. C'est de la durée. Toute la force de l'accent se trouve portée sur l'aspect dynamique et déserte l'aspect statique de la réalité.

Je n'apprendrai rien à quiconque observe la courbe du roman moderne en quelque pays que ce soit, en disant qu'elle a tendu depuis la guerre à épouser cette conception de l'histoire qui est aussi celle du temps. Il n'en pouvait être autrement. Histoire et Roman sont des jumeaux. L'historicisme allemand a deux aspects souvent opposés, l'un fouisseur et souterrain, c'est l'aspect documentaire, celui des fondations et contreforts, l'autre aérien, celui de la systématisation lyrique. C'est contre le premier que s'élèvent avec une légitime intransigeance les théoriciens du roman qui aiment en Forster sa dénonciation des périodes et des documents. Mais ils aiment le second aspect..

Sans doute le roman, pour eux, quoique vu de l'intérieur, ne saurait tout à fait s'empêcher d'être un récit, donc une histoire. Mais sa valeur et sa vertu sont dans l'élément lyrique et romantique, savoir invention et création. Le règne du document est aboli. Vu de l'extérieur, en tant que genre, le roman n'a pas d'histoire (au sens enregistrement). Il *est* histoire (au sens prophétique). Bien mieux, toute histoire du roman est nécessairement romanesque. Elle perd de vue le réel, le concret, la chose sentie, pensée, écrite, pour y substituer des catégories dans le temps et l'espace, des « périodes », c'est-à-dire des abstractions et des irréalités.

Le renversement des conceptions historiques de l'histoire, spécialement sensible en Allemagne, va plus loin encore. Comme toutes les révolutions, celle-ci dévore successivement ses propres ouvriers. Nous en sommes à la Terreur. Elle était inévitable. Car enfin, si tout le passé est dans le présent, le présent nous livre tout le passé. Que parlez-vous de documentation? Toute la cathédrale est à la pointe de la flèche. Nietzsche admettait encore que « la vie a besoin des services de l'histoire ». Le voilà réactionnaire aux yeux des sur-Keyserling. « Nous sommes nous-mêmes le Temps, nous sommes nous-mêmes l'Histoire », écrit, souligne et répète Spengler. Sa doctrine du Temps (pour autant qu'on la puisse saisir) est

d'un intuitivisme exaspéré qui est aussi bien à l'hégélianisme qu'au bergsonisme ce que Robespierre devint à Danton. « Tous les penseurs confinés dans le système du Devenir n'ont absolument rien compris au Temps... C'est une pure aspiration... Rien de commun avec le mouvement... Le temps est l'ineffable... Le mot Temps est une espèce de charme, d'incantation, pour évoquer ce qu'il y a de plus intense dans ce qu'on appelait jadis l'individuel. La Destinée... l'Individuel... le Temps... voilà des mots interchangeables. »

C'est à ce point de mysticisme que nous en sommes. Rien là, d'ailleurs, qui ne soit conforme à l'essence du romantisme allemand (cf. l'excellent *Heinze* de M. A. Jolivet). Il est bien entendu que cet historicisme bannit totalement l'histoire au sens documentaire, à laquelle Nietzsche concédait encore deux des trois aspects (l'un *monumental*, l'autre *antiquaire*) de ce qu'il appelait sa légitimité.

Je passe sur les conséquences de cette orientation dans le domaine de l'action et de la politique, qui est plus spécialement le sien. Il y eut en somme trois historicismes allemands : le pur et l'absolu, aujourd'hui partout répudié; l'hégélien-bergsonien-nietzschéen, qui tient le haut du pavé depuis trente ans, et le mystico-romantique, qui est ressuscité d'hier. Nous assistons, dans tous les pays du monde, à une floraison d'*Ennemis de l'Histoire*, très analogue aux *Ennemis du Temps* de M. Forster. Ni leur *inimitié* ni leur *histoire* ne sont mieux définies. « L'homme ou l'individu contre l'Histoire » est une formule qui court les rues. Des romanciers comme André Chamson dépensent le même talent, et il n'est pas mince, à écrire un roman qui est une histoire (*les Hommes de la Route*) et à pourfendre l'histoire qui est un roman (*l'Homme contre l'Histoire*).

Il n'y a pas d'expérience de l'histoire, de leçon du passé... (la durée est irréversible). « Impossibilité de traverser deux fois le même état... Les circonstances ont beau être les mêmes, ce n'est plus sur les mêmes personnes qu'elles agissent » (*Évolution créatrice*, chap. I). D'ailleurs, tout destin est nécessairement imprévisible. « Prédire, serait produire avant production... hypothèse absurde. » Certains relativistes vont plus loin. Dans l'historicisme numéro deux, le passé mordait

sur le présent jusqu'à le détruire. Maintenant, c'est le passé qui n'existe plus. Il n'y a que présent et qu'individu. S'il me plaît ainsi, Napoléon n'a jamais existé. De quel droit en serait-il autrement? Le passé n'est qu'un reflet en moi qui peut être modifié par mon dernier rêve de la nuit. Seul, j'existe, et encore, en tant que sensation... Tout cela sert surtout à faire de la politique. Mais il est clair que, le jour où l'historicisme nouveau style aurait triomphé, le roman cesserait d'avoir une ressemblance quelconque avec ce que nous avons jusqu'à présent désigné sous ce nom. Ce serait un phénomène purement musical et chorégraphique, une danse devant l'arche.

*
* *

Ce n'est point ici une Somme, mais un article déjà trop long. Il faudrait, en cet endroit, montrer que si le roman, par ses origines, sa filiation, ses troubles parentés, son immense ramification de sources et de causes, s'apparente à un des deux ou trois historicismes, à une des deux ou trois espèces de Temps plutôt qu'à l'autre, c'est du côté le moins lyrique en apparence et le moins romantique. Si les vieux mots avaient encore un sens, il faudrait dire que le roman, surtout le roman français, est par définition *réaliste* (ce qui veut dire idéaliste au sens où le moyen âge l'aurait entendu) — et historique, social, au sens de Balzac et de Tolstoï. C'est aussi par ces côtés que nous aimons le roman anglais et qu'il nous semble grand. Sorti des limbes par l'observation et longtemps identique à l'histoire, le roman a toujours eu tendance à s'y refaire. Ce n'est pas, loin de là, qu'il soit pure représentation. Mais la part vitale d'invention et de création, de lyrisme et de romantisme qu'il comporte nécessairement ne peut se traduire que parallèlement à la succession des faits, et moyennant une ressemblance avec les réalités perceptibles.

En d'autres termes, c'est un genre éminemment complexe. Un roman ne contient pas seulement un conte, une intrigue, des personnages exprimés suivant un rythme individuel et plus ou moins artistique, c'est avant tout quelque chose qui doit donner l'impression de la réalité *objective*, c'est-à-dire *historique*. Plaisante aventure qui nous fait défendre en France,

et dans le domaine du roman, ce même historicisme qui se détruit ailleurs à force d'épurations, de proscriptions...

Mais, par ailleurs aussi, la consanguinité foncière du roman et de l'histoire n'est-elle pas en train de s'affirmer avec éclat? Il est impossible à un homme, fût-il linguiste, critique et, si l'on osait dire, spécialiste universel, de suivre en tous pays les destins de la fiction en prose. Le travail par équipes, si fécond et si nécessaire dans l'œuvre scientifique, est ici moins efficace, car ce qui compte c'est, autant peut-être que celle des livres, la connaissance simultanée des hommes, des milieux, des affaires, sous des cieux très différents. Il n'y a point de littérature comparée qui soit pure comparaison ou pure littérature.

N'est-il pas frappant, toutefois, de voir, là où le roman devient le plus romantique, se réaffirmer aussitôt sa fraternité originelle avec l'histoire! Tout romantisme entraîne, semble-t-il, un historicisme romanesque. Chacun sait, par exemple, le retour de fortune que connaissent les grandes « machines » rétrospectives en Allemagne et en Scandinavie, juste aux points névralgiques du roman, ceux où il paraît le plus porté à se dissoudre. Ce ne sont pas les périodes déjà connues, les personnages déjà célèbres qui séduisent. Rien de plus caractéristique en Norvège que les énormes et scrupuleusement minutieuses moyenâgeries de Sigrid Undset. Et Feuchtwanger avec son obscur et sensuel *Quatorzième siècle*, où la cupidité, la stupidité, les rosseries de la politique, les surprises de l'inconscient remplacent le panache d'antan. Par là, nous sommes loin de Walter Scott, d'Alexandre Dumas, mais eux aussi se mouvaient en plein romantisme. Chaque génération récrit le passé à sa façon. La façon actuelle est psycho-pathologique au lieu d'être pittoresque et morale. Mais c'est quand même de l'histoire, du Temps retrouvé. Mettez une poignée, une pincée de vérité par trop exclusivement *intérieure* dans ce mélange instable qu'est le roman, et vous voyez l'élément Histoire se précipiter vers l'élément Invention pour faire des composés nouveaux. Celui de la biographie dite romancée, qui domine, semble-t-il, en France, est peut-être un des plus faciles et des moins heureux. Mais il est des biographies qui n'ont nullement besoin d'être romancées. Témoin une cer-

taine *Vie de Stendhal*... L'habitude de voir droit, de percer juste, de choisir l'essentiel, non le clinquant, voilà ce qui permet d'éviter le feuilleton genre « Grands Hommes ».

*
* *

La constance des deux mouvements qui entraînent le Roman en sens contraire ne fait-elle pas pressentir une résultante? Nous avons deux solutions du problème Temps qui sont intellectuelles, et deux conceptions plus ou moins métaphysiques de l'historicisme littéraire. Mais si nous parlions un peu de ces ancêtres qu'on oublie : l'observation et le sentiment. C'est pourtant l'observation, la biologie substituée à la mathématique, qui a servi de point de départ aux systèmes fondés sur l'évolution. La pathologie mentale, par exemple, qu'a-t-elle, depuis, apporté?

Rien de définitif, sans doute. Mais au moins une présomption que : 1° le Temps pourrait être, après tout, ou plutôt avant tout, un sentiment, quelque chose qu'on *sent*; 2° que ce sentiment serait plutôt celui du discontinu que du continu, du gradué que de l'insensible; 3° que la conscience du Temps serait celle d'une limite, d'un effort. Si ces vues, précisées par une psychiâtrie qui semble en train de les confirmer, trouvaient pour se répandre un interprète comme celui qui donna son nom au bergsonisme, quelles en seraient les conséquences? Probablement la restauration de valeurs un peu méconnues, celles du fini, du pathétique et de l'activité réfléchie. Ce qu'il y a de clair et de permanent dans l'individu se trouverait ramené devant l'attention qui s'en écarte au profit de l'inconscient et de l'accidentel. Aucun bond vital n'a marqué le destin du roman sans renforcer à la fois sa puissance de clarté et sa puissance d'émotion. Ici, je pense surtout au XVIII^e^ siècle anglais et à la seconde génération du XIX^e^. Mais, jusqu'à preuve contraire, l'Angleterre et aujourd'hui l'Amérique semblent bien, avec la France, être les patries préférées de la fiction en prose. Qui sait si le roman ne se prépare pas à un autre de ces bonds?

Il y a en France une admirable école de psychiâtrie et les psychiâtres français (cf. Cours de M. Pierre Janet) ont ob-

servé de précieux malades pour qui, bien plus exactement que pour M. Forster, le temps n'existe pas. On les appelle schizophrènes[1], mais le nom ne fait rien à l'affaire. Pour ces « mentaux », dont beaucoup sont intelligents, la vie s'écoule sans qu'ils en aient conscience. Ne rien faire, ni penser, ni dire, ne voir personne et pourtant vivre, rester dans le même état de développement mental, malgré le vieillissement physique, qu'au moment où ils ont perdu la notion du temps, voilà leur existence. Il est possible que leur mélancolie spéciale soit le résultat d'une anxiété pathologique qui mène à l'épuisement. Mais, quelle qu'en soit la cause, avec quoi coïncide cet état de « Temps Perdu »?

Avec la perte totale de l'affectivité, du sentiment : le schizophrène n'aime rien ni personne, est indifférent à tout, vit exclusivement en lui-même. Avec la perte de la *réalité*, du contact avec le monde extérieur. Avec la perte de toute autre conscience et mémoire, sauf peut-être celle du dernier effort physique, suprême vestige ou dernière citadelle du Temps. La débâcle de l'affectivité et, en somme, de la réalité, la destruction, l'impossibilité du contact vital, accompagneraient la notion de Temps dans son exil. C'est seulement par ses limites, dont l'effort est un témoignage, que nous pourrions sauver le sentiment de durer, c'est-à-dire de vivre.

Ne vous récriez pas qu'on ne peut rien fonder sur l'observation des anormaux. Qu'est-ce que la normalité? Le monde psychique et physiologique est un complexe infini de complexes, irréductible aux mesures qui pourraient établir le prétendu type normal. Impossible, au reste, d'expérimenter sur les esprits. On ne vivisectionne pas les âmes. Mais, par ce qui s'appelle du mot : maladie, la nature expérimente pour nous, sur nous, avec l'infinie variété de sa puissance. La validité d'une hypothèse dépend de la qualité, du nombre des observations et des observateurs, non de celle qui peut s'attribuer *a priori* à l'objet observé.

L'hypothèse du temps affectif n'est pas seulement fondée sur l'observation scientifique, mais sur les témoignages litté-

1. Voir notamment l'ouvrage capital de M. Minkowski et les travaux de M. Henri Claude et ses élèves.

raires que peut le moins récuser la présente époque. Il ne faut pas s'exagérer la solidité de ce qu'il y a de systématique et de voulu dans l'ordonnancement de l'œuvre de Marcel Proust autour de l'idée de Temps. L'équivoque verbale déjà signalée entre les sens de ce mot est fréquente chez lui. Sa hantise de la fluidité, de la durée bergsonienne ne l'a pas, en tout cas, empêché de créer un monde inoubliable de paysages et de personnages parfaitement limités, définis, et aussi authentiquement *datés* que ceux de Balzac. C'est probablement par là qu'il vivra, plutôt que par le ressassement un peu incertain d'une doctrine mal assimilée...

Mais, enfin, si l'on veut prendre au pied de la lettre sa chasse au Temps Perdu, où et comment le retrouve-t-il, sinon par la reconstitution du sentiment, la renaissance de la sensation? Comment l'exprime-t-il, sinon par une très intelligible et très intelligente expérience du vieillissement? Qu'on relise à ce point de vue toute la première partie de son dernier volume, qu'on se rappelle en particulier le « coup de théâtre » (*Temps retrouvé*, t. II, p. 83 et suivantes) par lequel il récupère son identité. Dans les éléments nouveaux de son « monde » transformé par un quart de siècle « on lisait un certain chiffre d'années, on reconnaissait la figure symbolique de la vie, non telle qu'elle nous apparaît, c'est-à-dire permanente, mais *réelle... la réalité du millésime* (p. 91 : c'est moi qui souligne). C'étaient bien, comme pour M. d'Argencourt, des possibilités insoupçonnées que le temps avait tirées de telle jeune fille, mais ces possibilités, bien qu'étant toutes physionomiques et corporelles, semblaient avoir quelque chose de moral... » En retrouvant, à la matinée Guermantes, « les images successives qu'il n'avait jamais vues, qui *séparaient* le passé du présent », il se confirme à lui-même que son œuvre ne peut « être uniquement constituée par les impressions véritablement pleines, celles qui sont en dehors du Temps ». C'est là qu'il décide de « servir » l'extra-temporel dans son œuvre « par les vérités qui se rapportent au Temps, dans lequel se baignent et s'altèrent les hommes ». Peut-être Marcel Proust eût-il répondu que cela aussi est dans l'*Évolution créatrice*. « Partout où quelque chose vit, il y a ouvert quelque part un registre où le temps s'inscrit. »

Mais ce n'est évidemment pas du temps bergsonien que parle Proust. Il s'agit bien de *la réalité du millésime.* « Nulle part au monde, écrit M. Forster, aucun romancier n'a analysé la conscience moderne avec le même succès que Marcel Proust. » Voilà où elle conduit, cette analyse.

J'ai, de mon mieux, relevé la situation réciproque de Temps, Histoire, Roman, et indiqué l'aire commune. La « succession dans la durée », telle est une des définitions du temps que la philosophie contemporaine a le mieux accréditées. Réalisons la durée, mais aussi la succession. C'est par là qu'histoire et roman se rapprochent. En un sens, l'histoire est du temps retrouvé. Le roman recueille l'histoire perdue, celle que rien n'enregistre. Leur matière est la même. Historien et romancier sont forcés de compter les entailles sur une courroie sans fin, mais l'historien de plus près. Ils parlent le même langage, mais le romancier met l'accent sur la syllabe affective de la durée. Si le temps est la conscience d'une limite, d'un effort, son image ne peut être liquide ou gazeuse, celle d'un flux sans commencement ni fin, où tout est dans tout. Il y a aussi du discontinu dans la réalité. Le monde extérieur, lui aussi, existe. Et le moi (tout ce que j'ai, en somme, et ne saurais perdre) demande aussi à se définir, à se conserver. Il n'y a pas de raisonnement, d'intuition, ni de métaphysique qui tienne. Temps, histoire, roman peuvent se composer, non se dissoudre.

Abel Chevalley.

SILVAIN ET KANT

OU

LES ANTÉCÉDENTS FRANÇAIS DE LA THÉORIE DU SUBLIME

> Le sentiment du sublime est cette émotion particulière excitée par la perception ou la représentation de l'immensité dans le temps et l'espace, ou de la puissance physique ou morale.
>
> James Sully, *The Human Mind*, II, 145.

« On a cru longtemps que le philosophe de Königsberg avait résolu, avant tout autre, la question du sublime; j'ai dû réclamer cet honneur pour Silvain. » Ainsi s'exprime Alfred Michiels dans un article de la *Revue contemporaine* du 15 septembre 1852, intitulé : *la Théorie de Kant sur le sublime exposée par un Français en 1708* (article reproduit par l'auteur dans son *Histoire des idées littéraires en France au XIXe siècle*, t. I, 2e éd. Paris, 1863). « Le *Traité du sublime* de Silvain, dit encore Michiels, a les mêmes bases que la théorie de Kant, publiée longtemps après dans la *Critique du jugement*... Silvain, l'auteur sans public et sans renommée, s'accorde avec deux chefs glorieux de l'Allemagne intellectuelle, Kant et Schiller, qu'il a précédés de quatre-vingts ans. »

Michiels n'est pas un de ces critiques dont les opinions méritent *a priori* une adhésion tout au moins provisoire[1]. Il suffit de parcourir son *Histoire des idées littéraires* (qui demeure la principale de ses œuvres) pour constater que le jugement et la mesure ne sont pas ses qualités dominantes.

1. Alfred Michiels, né à Rome en 1813, d'un père hollandais et d'une mère française, élevé en France, critique littéraire au *Temps* dès 1835. Auteur de très nombreux écrits sur les matières les plus diverses : critique et histoire de l'art, critique littéraire, études étrangères (Allemagne et Angleterre), histoire politique, romans, livres pour la jeunesse, etc. Mort en 1892, dans le modeste poste de sous-bibliothécaire à l'École des Beaux-Arts.

Il prêche la « perfectibilité » en matière littéraire. Il « notifie à l'ancienne critique son acte mortuaire ». Il traite Saint-Marc Girardin d' « enfant chargé d'instruire des adultes ». Il qualifie de « livide ébauche » le *Port-Royal* de Sainte-Beuve[1]. Mais tout ceci n'empêche pas que Michiels était un esprit original et fertile, qu'il possédait une érudition variée, et spécialement une culture allemande assez rare de son temps. On ne saurait donc refuser un examen sérieux à sa revendication en faveur de Silvain.

I

Et d'abord, quel était cet esthéticien avant la lettre, ce Silvain resté si ignoré? Hors sa qualité d'avocat au Parlement de Paris, mentionnée dans le titre de son ouvrage[2], Michiels déplore de n'avoir aucun renseignement sur lui, n'ayant pas même trouvé son nom dans un seul dictionnaire ou répertoire. Nos propres recherches confirment cette carence; Silvain n'est pas nommé, non plus, dans l'*Histoire des avocats au Parlement de Paris* par Fournel (2 vol. Paris, 1813), où figure, pour son époque, la liste d'une cinquantaine d'avocats « qui ont laissé des souvenirs au barreau par leurs ouvrages ou leurs succès éclatants ». Mais, en revanche (découverte que Michiels n'a pas faite, si aisée qu'elle fût), l'*Encyclopédie*, à l'article *Sublime*, reproduit la théorie de Silvain, en le citant loyalement. Nous reviendrons sur cet article, signé par Jaucourt.

Bien qu'il n'ait publié son *Traité* qu'en 1732, c'est en 1708 que Silvain l'avait adressé en manuscrit à Boileau, avec une lettre-préface, dans laquelle il lui disait :

> On m'a fait un extrême plaisir, Monsieur, quand on m'a dit que vous alliez donner une dernière édition de vos ouvrages, et que vous y mettriez de nouvelles remarques sur le *Traité du sublime* de Longin. Cela m'a fait venir à la pensée de vous communiquer quelques réflexions et quelques difficultés qui se sont présentées à mon esprit sur ce *Traité*... Il m'a paru que ce livre ne donnait pas une idée

1. Sur les démêlés de Michiels avec Sainte-Beuve — et aussi avec la *Revue des Deux Mondes*, son autre bête noire — voir G. Michaut, *Études sur Sainte-Beuve : Sainte-Beuve et Michiels*. Paris, 1905.

2. *Traité du sublime, à Monsieur Despréaux*, par M. Silvain, avocat en Parlement. Paris, 1732, in-12, 530 p. — Cote de la Bibl. nat. : X 18732.

assez juste du sublime, ni de ce qui le produit, et même qu'il le fait consister dans des choses qui y sont contraires, ou qui en sont tout à fait différentes.

Et Silvain concluait son travail par ces mots :

C'est à vous, Monsieur, d'apprendre à toute la France si j'ai bien ou mal rencontré sur ce sujet... Il y a longtemps que je souhaitais d'avoir l'honneur d'être connu de vous, et j'espère que cet ouvrage me mènera peut-être encore plus loin et me procurera un peu de part dans votre amitié. Il n'y a rien que je désire avec plus de passion.

Malgré cet appel pressant, et même touchant, Boileau renvoya le manuscrit à l'auteur sans aucune approbation et n'y fit jamais allusion. Michiels s'indigne : « Dans l'insolence de sa renommée, le poète fameux dédaigna probablement l'affection comme l'esprit de l'auteur inconnu. Il l'humilia et le découragea pour le reste de sa vie. C'est une sottise et une mauvaise action des plus regrettables. » Michiels a le tort de ne pas tenir compte de l'âge et de la santé de Boileau, qui, vers cette époque, écrivait à Brossette : « Je suis malade et vraiment malade. La vieillesse m'accable de tous côtés. L'ouïe me manque, ma vue s'éteint » (7 janvier 1709)[1]. Remarquons cependant que Boileau trouvait encore moyen d'écrire en 1710 sa *Dixième Réflexion* sur Longin, où il discute longuement et avec âpreté, contre Daniel Huet et Le Clerc, la question bien secondaire de savoir s'il faut considérer comme sublime le passage de la Genèse : « Dieu dit : que la lumière soit, et la lumière fut. » Pour lui, comme pour Longin, c'est un trait sublime, tandis que ses contradicteurs, invoquant des arguments philologiques, n'y voient qu'une phrase de narration épique[2]. En somme, même si l'on admet que les infirmités de Boileau suffisaient pour légitimer son silence, il y a lieu néanmoins de présumer qu'il n'attacha point d'intérêt ou de crédit aux objections et idées de l'avocat Silvain. Avant d'entrer dans leur examen, il est nécessaire de prendre un aperçu de l'ouvrage qui les a suscitées.

1. Boileau mourut le 24 mars 1711, dans sa soixante-dix-septième année.
2. Voir la lettre d'Huet au duc de Montausier, dans ses *Mémoires*, publiés par Ch. Nisard. Paris, 1853. — Par parenthèse, il est assez remarquable que Longin, qui était païen, ait pris dans la Bible un exemple de sublime.

II

Longin ne s'est pas proposé de faire un traité de philosophie esthétique[1]. Il ne définit même pas le sublime, s'en référant sur ce point à un petit traité sur le style où Cœcilius « s'efforce de montrer par une infinité de paroles ce que c'est que le grand et le sublime, comme si c'était un point fort ignoré ». Rien ne nous est parvenu du traité de Cœcilius, à qui Longin reproche d'ailleurs « une bassesse de style qui répondait assez mal à la dignité du sujet ». Donc, le sublime étant supposé connu, Longin ne se donne pour but que d'enseigner les moyens par lesquels peut y parvenir le poète, et plus particulièrement l'orateur.

A vrai dire, son œuvre n'est, pour la plus grande partie, qu'un traité de haute rhétorique, où il énumère, avec nombreux exemples, toutes les figures, tous les procédés du style noble et impressionnant. Pourtant, il a des moments où il s'élève au-dessus du rhéteur. S'il lui arrive trop fréquemment de voir le sublime dans ce qui n'est que du style sublime ou du faux sublime, il ne fait pas cette confusion en principe : « Un discours tout simple exprimera quelquefois mieux la chose que toute la pompe et tout l'ornement » (ch. xxv[2]). Ce n'est donc pas sans raison que Boileau déclare, dans sa préface, que Longin n'a pas traité du style sublime, mais du sublime dans le discours et dans les pensées. Même on découvre chez Longin, à l'état confus ou latent, des germes de la théorie kantienne du sublime, en ce qui concerne l'illimitation, la subjectivité, le moment de noble réaction mêlée de plaisir. Ainsi, il voit dans le sublime « du merveilleux et du grand » (ch. v), « une grandeur au-dessus de l'ordinaire » (ch. xxvii).

1. Longin (213?-273 apr. J.-C.). Son traité porte le titre : περὶ ὕψους, dont le sens n'implique pas, autant que le mot *sublime*, une idée d'élévation illimitée. La traduction de Boileau : *Traité du sublime ou du merveilleux dans le discours*, parut en 1674. Rééditions du vivant de l'auteur en 1675, 1683 et 1701. Bien que cette traduction ne soit nullement rigide — Boileau lui-même le déclare — nous nous en tenons à elle, puisque Silvain n'a pas connu autrement Longin.

2. Les chapitres sont indiqués d'après la traduction Boileau. Mais ils correspondent peu aux divisions adoptées dans les éditions modernes de Longin : Egger, Paris, 1837. — W. Rhys Roberts, Cambridge, 1899.

Il dit aussi : « La première qualité de l'orateur, c'est de n'avoir pas l'esprit rampant » (ch. VII). « Tout ce qui est véritablement sublime a cela de propre, quand on l'écoute, qu'il élève l'âme et lui fait concevoir une plus haute opinion d'elle-même, la remplissant de joie et de je ne sais quel noble orgueil, comme si c'était elle qui eût produit les choses qu'elle vient simplement d'entendre » (ch. V). Par conséquent, l'éloge qu'Em. Egger décerne à Longin est très acceptable, quoique trop généralisé : « Philosophe, il montre que le sublime sort des plus nobles émotions de l'âme, et que le secret, pour y atteindre, est avant tout de se nourrir aux idées et aux passions généreuses » (*Hist. de la philosophie chez les Grecs*, ch. IV).

Il est à remarquer que, nulle part, Longin n'a institué un parallèle entre le sublime et le beau. Mais, d'après de nombreuses énonciations éparses, on voit qu'il ne les confondait pas. Pour lui, le sublime est toujours lié à l'idée de grandeur, tandis que le beau répond aux idées de perfection, de grâce et d'élégance. Criterium qui, tout en ayant une large part de vérité, reste vague et insuffisant.

Dans sa préface et ses *Réflexions*, Boileau n'apporte à Longin ni complément, ni rectification. Il se borne à le préciser :

Longin a décrit le sublime, mais il ne l'a pas défini. Voici donc comment je crois qu'on peut le définir : le sublime est une certaine force de discours propre à élever et ravir l'âme[1] (réflexion X).

« Le sublime n'est pas proprement une chose qui se prouve et se démontre ; mais c'est un merveilleux qui frappe et qui se fait sentir » (*ibid*). — Longin n'entend pas par le sublime ce que les orateurs appellent le style sublime, mais cet extraordinaire, ce merveil-

1. En donnant cette définition dans une *Réflexion* composée vers 1710 (et publiée seulement en 1713 dans une édition posthume de ses œuvres), Boileau doit avoir eu pour intention de répondre à La Bruyère, qui avait écrit en 1688, soit quatorze ans après la traduction de Longin : « Qu'est-ce que le sublime? Il ne paraît pas qu'on l'ait défini » (*Des ouvrages de l'esprit*). La Bruyère est, d'ailleurs, loin de faire faire un pas à la question, puisqu'il semble disposé à confondre le sublime avec le style sublime, ou même avec la perfection du style : « Est-ce une figure? Naît-il des figures, ou, du moins, de quelques figures? Tout genre d'écrire reçoit-il le sublime, ou s'il n'y a que les grands sujets qui en soient capables? Peut-il briller autre chose dans l'églogue qu'un beau naturel, et dans les lettres familières, comme dans la conversation, qu'une grande délicatesse? Ou plutôt le naturel et le délicat ne sont-ils pas le sublime des ouvrages dont ils font la perfection Qu'est-ce que le sublime? Où entre le sublime? »

leux qui frappe dans le discours et qui fait qu'un ouvrage enlève, ravit, transporte (préface).

Ces essais de définition ne sont que la reproduction, à peu près dans les mêmes termes, de ce qui a été dit par Longin; on doit même leur reprocher d'affaiblir ses mentions les plus importantes, au lieu de les faire ressortir.

III

Revenons maintenant à Silvain. Sa partie critique et sa partie didactique sont souvent entremêlées; dégageons d'abord la première. Malgré son étendue considérable, elle est aisée à résumer brièvement. Le reproche fondamental qu'il adresse à Longin, c'est d'avoir traité de l'éloquence bien plutôt que du sublime. Selon lui, il a confondu le sublime avec le style sublime, qui se compose de grands mots, d'expressions élégantes et magnifiques, de pompeuses figures oratoires. Et, à ce point de vue, il conteste longuement le caractère de sublimes à la plupart des exemples que Longin a tirés des orateurs et des poètes. La critique de Silvain pourra paraître pleinement justifiée, si l'on se borne à une lecture incomplète ou superficielle de Longin. Mais elle a le tort de négliger les passages — dont les principaux ont été relevés dans notre analyse — où Longin a très bien entrevu la nature du vrai sublime, en le faisant consister avant tout dans la grandeur des pensées, et en disant que parfois il s'accommodera mieux d'un discours tout simple. Ce qui aggrave le tort de sa critique, c'est que Silvain a parfaitement remarqué ces mérites de Longin, mais pour les écarter, d'une manière dédaigneuse, en les qualifiant de simples « contradictions » : « Longin parle tout autrement ailleurs, dit-on. Je le veux. Mais quand un homme a établi nettement un principe, je ne regarde pas à ce qu'il dit, mais à ce qu'il doit dire en conséquence de son principe... S'il dit après le contraire, tout ce qu'on en doit conclure est qu'il se contredit lui-même » (p. 429). Il y a là chez Silvain un signe de déformation professionnelle : on dirait d'un avocat ne cherchant qu'à réduire l'adversaire, par des arguments spécieux et des moyens procéduriers, et non d'un critique s'efforçant de faire un examen impartial et approfondi.

Mais passons à la question qui doit principalement nous occuper, c'est-à-dire à la propre théorie de Silvain. Dès le début, il veut définir le sublime : « Le sublime est un discours d'un tour extraordinaire qui, par les plus nobles images et par les plus grands sentiments, dont il fait sentir toute la noblesse par ce tour même d'expression, élève l'âme au-dessus de nos idées ordinaires de grandeur, et qui lui donne une haute opinion d'elle-même » (p. 14). C'est ce que nous venons de lire dans Longin et Boileau. Toutefois, Silvain les dépasse en ce qu'il ne conçoit pas le sublime uniquement dans le discours, car il ajoute : « Je dis que c'est un discours pour distinguer ce sublime de celui des mœurs, qui est tout entier dans les vertus, dans les actions héroïques. » En conséquence, il élargit, un peu plus loin, sa définition en lui donnant cette formule : *Le sublime est l'expression d'une grandeur extraordinaire* (p. 25). Définition qu'il répétera bien des fois, et qui est son thème essentiel. Notons que, là encore, il est redevable à Longin, qui avait dit (incidemment, il est vrai) : « Je tiens pour moi qu'une grandeur au-dessus de l'ordinaire n'a point, naturellement, la pureté du médiocre » (ch. XXVII).

L'originalité de Silvain est un peu plus grande lorsque, tout en considérant le sublime comme « unique en principe », il le divise en deux espèces : le *sublime des images* et le *sublime des sentiments*. « Tous les grands objets de la nature peuvent être le sujet du *sublime des images*, et non seulement les choses, mais encore les personnes, leurs qualités, leurs vertus et surtout leurs grandes actions » (p. 26). Sur le sublime des objets de la nature, Silvain ne nous offre pas d'autre mention. En homme de son temps, il a peu cure du monde extérieur, et il ne se plaît à le voir qu'indirectement, dans les images fournies par les poètes et les orateurs[1]. Quant aux Beaux-Arts, ils ne semblent pas exister pour lui.

Silvain donne du *sublime des images* un certain nombre

1. Pourtant Huet, dans sa lettre précitée au duc de Montausier (1683), avait su dire : « Le sublime des choses est le véritable sublime, le sublime de la nature, le sublime original, et les autres ne le sont que par imitation et par art. Le sublime des choses a la sublimité en soi-même, les autres ne le sont que par emprunt. » Mais Huet n'a pas développé cette idée, sans doute parce que la brièveté et l'objet direct de son opuscule ne s'y prêtaient pas suffisamment.

d'exemples, empruntés à la Bible, à Homère, à Virgile, à Corneille, à Racine. Nous n'en extrairons que deux, choisis parmi les plus courts et les plus spécifiques :

(La Discorde ayant) la tête dans les cieux et les pieds sur la terre.
(*Iliade*, IV, 445.)

Les Cieux racontent la gloire du Seigneur. Le jour le crie au jour, et la nuit à la nuit, et le Firmament publie qu'il est l'ouvrage de ses mains.
(Psaume 19.)

« Mais, dit Michiels, là où Silvain montre toute la force de son esprit, toute la dignité de son caractère, c'est dans son examen du *sublime des sentiments*, et cet examen occupe trois cents pages. Ni Bossuet, ni Pascal, ni Rousseau n'ont pris un vol plus majestueux. » Voyons. Silvain pose que « les sentiments sublimes sont ceux qui marquent dans l'âme de celui qui parle une grandeur extraordinaire » (p. 78). Suivent des chapitres où il énumère successivement les divers genres de sentiments sublimes : mépris de la mort; cœur élevé au-dessus de ses passions (au-dessus de l'ambition, de l'amour, de la vengeance, etc.); âme élevée par sa magnanimité au-dessus des vertus communes; respect de sa conscience; noble confiance dans les autres et en soi-même. Cette énumération est constamment accompagnée d'exemples, tirés de la tragédie ou de l'histoire. Avec une prédilection marquée, Silvain les puise, jusqu'à concurrence de plusieurs centaines de vers, dans « une tragédie intitulée *Séjan*, qui n'a point paru ». On est fortement tenté de supposer que cette tragédie, dont on ne retrouve ailleurs aucune trace, n'a d'autre auteur que lui-même, bien qu'il ne se gêne pas pour y applaudir. Du reste, à en juger par ces citations, elle est de forme honorable, et ne déparerait point un recueil de tragiques du second ordre, ou, tout au moins, du meilleur troisième ordre. Donnons-en ce court spécimen :

Dans la tragédie de *Séjan*, ce favori, voulant guérir Tibère de la crainte qu'il avait des Romains, lui dit :

« Rome n'est plus, Seigneur, qu'au milieu des Enfers;
Elle y suivit Pompée, elle y suivit Cassie.

On n'en voit plus ici qu'une image obscurcie,
Qu'un cadavre accablé par de sanglants efforts,
Et dans le seul Brutus tous les Romains sont morts. »

« Quelle image, quelle grandeur! », ajoute Silvain.

En somme, ces 300 pages sur les sentiments sublimes ne participent qu'assez peu d'une dissertation esthétique, mais beaucoup d'une anthologie littéraire et d'un recueil de belles actions. Il arrive même à l'auteur, si sévère pour les exemples fournis par Longin, de descendre parfois jusqu'à l'anecdote. A titre de curiosité, relevons ceci dans le chapitre : *Des causes de la rareté du sublime*. « Le maréchal de Bassompierre ayant envoyé 2,000 pistoles à un avocat qui avait plaidé pour lui contre M^lle d'Antragues, cet avocat les lui renvoya en disant qu'il ne lui fallait pas tant. Y a-t-il rien au monde de plus beau? » Il serait trop long de citer toutes les lignes que Silvain consacre à magnifier cette « équité héroïque ». En fin de compte, il nous apprend qu'une « si belle action ne demeura pas sans récompense ». Bassompierre ayant obtenu, en cadeau, de la reine Marie de Médicis une charge d'avocat général au parlement de Rouen, qui valait 40,000 écus, il en transmit les provisions à son avocat, « non plus comme un paiement, mais comme la récompense et le prix de sa vertu[1] ».

Ayant ainsi « fait voir ce qu'est le sublime et ses différentes espèces », Silvain, dans une autre partie de son traité, examine « les choses dans lesquelles le sublime ne consiste pas et dans lesquelles plusieurs le font consister ». Il n'a pas grand'peine à établir que le sublime ne doit pas être confondu avec le style sublime, ni avec la perfection du discours, ni, en général, avec le *pathétique* dont le propre est d'exciter l'émotion, tandis que celui du sublime est d'exciter l'admiration. (Il admet, toutefois, que dans certains cas le sublime peut s'adjoindre au pathétique.) Il est plus embarrassé quand il s'efforce de

1. M^lle d'Antragues avait attaqué Bassompierre pour rupture de promesse de mariage. — On ne voit pas sans surprise l'extrême admiration de Silvain pour un simple trait de délicatesse, de dignité professionnelle : *Nihil ergo acquirere volet orator ultra quam satis erit*, prescrivait Quintilien (XII, 7). L'avocat de Bassompierre n'avait-il trouvé aucun imitateur pendant tout un siècle? En des temps plus récents, on a connu — si nous évoquons de vieux souvenirs de stage — des maîtres qui étaient tout aussi capables de scrupule.

différencier le sublime d'avec le *grand;* il multiplie les exemples pour distinguer entre la *grandeur ordinaire* et la *grandeur extraordinaire*, qui seule lui paraît constituer le sublime. Mais il en reste à une intuition vague, confuse, et il finit par dire : « Cette différence est certaine; elle est dans la nature et nous la sentons. De donner des marques et des règles pour faire infailliblement cette distinction, c'est ce qui nous paraît difficile. Cela dépend des lumières et du goût de chacun » (p. 238). Le problème ainsi posé ne comporte, en effet, qu'une solution des plus imprécises.

Plus encore que Longin, Silvain est muet sur le beau. Il paraît ne le distinguer du sublime que d'après le degré de grandeur, conception beaucoup trop vague et incomplète, dont résulte qu'il lui arrive souvent d'attribuer le caractère de sublime à ce qui, en réalité, ne devrait rentrer que dans le beau ou le superlatif du beau. Sans doute, Silvain, selon les idées de son temps, considérait-il (d'après Aristote, qu'il ne nomme pas) que le beau consiste dans l'union de la grandeur et de l'ordre. Et comme il laisse de côté la question de savoir jusqu'à quel point le sublime peut s'accorder avec l'ordre, il ne lui restait plus qu'à fonder sa distinction sur le degré de grandeur.

En définitive, voici ce qu'on peut retenir de Silvain en tant que précurseur de Kant. Il a compris et fait ressortir un caractère essentiel du sublime : la *grandeur extraordinaire*. Il était donc sur la voie de la définition kantienne : « Le sublime est ce en comparaison de quoi toute autre chose est petite. » On s'étonne qu'il s'en tienne constamment à la qualification d'*extraordinaire* (ou, parfois, d'*extrême*), alors que celles d'*illimité*, *infini*, *absolu*, auraient été plus justes, sans avoir rien, ce semble, qui excédât sa pensée. Michiels remarque à cet égard : « Il n'emploie pas le mot d'*infini*, peu usité de son temps, sinon dans la philosophie pure. » En effet, Silvain, dans tout le cours de son ouvrage, paraît complètement étranger à la philosophie et à son vocabulaire. Mais avait-il donc négligé aussi la lecture de Pascal?

Un second rapprochement possible, c'est que Silvain a entrevu le caractère subjectif du sublime : « Le sublime ne consiste pas seulement dans la grandeur extraordinaire de l'objet,

mais encore dans l'impression que cet objet a faite sur l'orateur » (p. 472). Mais ce n'est là qu'un rapprochement très imparfait, puisque Silvain n'est pas arrivé, comme Kant, à voir dans le sublime un phénomène absolument subjectif, auquel les objets extérieurs ne servent que de cause occasionnelle.

IV

A part Silvain, le XVIII[e] siècle français n'a guère examiné ni même compris la question du sublime. Elle est entièrement négligée par Crousaz (*Traité du beau*, 1715), par Dubos (*Réflexions critiques sur la poésie et la peinture*, 1719), par le P. André (*Essai sur le beau*, 1741), par Batteux (*les Beaux-Arts réduits à un même principe*, 1746). Quand on rencontre sous leur plume le mot *sublime*, ce n'est que dans l'expression *style sublime* ou dans l'acception de superlatif du beau.

Dans son *Discours sur la poésie* (1709), La Mothe-Houdar, parlant du sublime comme d'une perfection à laquelle l'ode doit tendre, essaie ainsi de le définir : « Je crois que le sublime n'est autre chose que le vrai et le nouveau réunis dans une grande idée, exprimés avec élégance et précision ». Par conséquent, il ne fait qu'assimiler le sublime à la grande beauté littéraire, et il reste au-dessous, non seulement de Silvain qu'il ne pouvait connaître encore, mais de Longin et de Boileau.

Il faut en dire autant de Rollin (*Traité des études*, 1726) et de Marmontel (*Éléments de littérature*, 1787), qui ne parlent du sublime, ou, plus exactement, du style sublime, que comme un des « trois genres de l'éloquence », à opposer au « genre simple » et au « genre tempéré ».

Vauvenargues fournit une remarque où l'on peut discerner, à l'état latent, la notion de l'effet complexe du sublime ; d'abord accabler l'âme, puis la relever :

> Le sublime ajoute à la noblesse une force et une hauteur qui ébranlent l'esprit, qui l'étonnent et le jettent hors de lui-même ; c'est l'expression la plus propre d'un sentiment élevé ou d'une grande et surprenante idée (*Introduction à la connaissance de l'esprit humain*, § *Du langage et de l'éloquence*, 1746).

Comme nous l'avons dit, l'article *Sublime* de l'*Encyclopédie* (1765) s'inspire presque entièrement de Silvain, sans en faire

mystère. Il adopte sa définition de *grandeur extraordinaire*, ainsi que sa division en *sublime des images* et *sublime des sentiments*. Il lui emprunte aussi de nombreux exemples. Enfin, comme lui, il ne traite du sublime que dans l'éloquence, la littérature et la morale. Aux constants emprunts qu'il fait à Silvain, l'auteur de l'article, le chevalier de Jaucourt, mêle pourtant quelques gloses personnelles, qui le préservent d'être classé parmi les simples compilateurs. Par exemple :

Les sentiments sont sublimes quand, fondés sur une vraie vertu, ils paraissent presque au-dessus de la condition humaine et qu'ils font voir, comme l'a dit Sénèque, dans la faiblesse de l'humanité la constance d'un Dieu; l'univers tomberait sur la tête du juste, son âme serait tranquille dans le temps même de sa chute.

Et Jaucourt termine son article par cette déclaration un peu emphatique, mais généreuse, et sincère chez lui :

Nous nous sommes étendus sur cette matière parce qu'elle anoblit le cœur et qu'elle élève l'âme au plus haut point de grandeur dont elle soit capable, et parce qu'enfin c'est le plus beau sujet de l'éloquence et de la poésie.

En ce qui concerne l'impression première produite par le sublime, celle de trouble, de surprise pénible, Diderot a pressenti assez nettement la théorie kantienne. Il ne le fait, d'ailleurs, que d'une manière incidente et sommaire dans ces lignes du *Salon de 1767* : « Tout ce qui étonne l'âme, tout ce qui imprime un sentiment de terreur conduit au sublime. Une vaste plaine n'étonne pas comme l'Océan, ni l'Océan tranquille comme l'Océan agité. » Il est évident que Kant n'a pu trouver là une suggestion, les *Salons* n'ayant été publiés qu'en 1798. Du vivant de Diderot, ils étaient restés manuscrits et connus seulement de quelques privilégiés. Au surplus, selon toute vraisemblance, ce passage n'a rien d'original et n'est qu'une réminiscence de Burke qui, le premier, a expressément marqué le dualisme de l'émotion causée par le sublime et qui, dans son analyse, a insisté avec excès sur le sentiment de terreur. Le traité de Burke datait de 1756[1]; il avait même été traduit

1. *A philosophical Inquiry into the origin of our ideas of the sublime and the beautiful.*

en français par l'abbé Des François en 1765. Du reste, Diderot, traducteur de Shaftesbury et d'autres auteurs anglais, n'avait besoin que de l'original.

V

Il nous reste, non pas à faire un exposé proprement dit de la théorie kantienne, mais, plus modestement, à la rappeler dans la mesure nécessaire à notre point de vue comparatif. Kant a traité du sublime à deux reprises. Une première fois, dans ses *Observations sur le sentiment du beau et du sublime* (1764). Mais si cet opuscule, composé en guise de récréation, est particulièrement intéressant en ce qu'il montre que le philosophe n'était pas toujours ardu et savait, à l'occasion, déployer des qualités de clarté, de grâce et d'humour, la question du beau et du sublime n'y est pas encore traitée d'une manière approfondie et précise. « Le sublime émeut, le beau charme » (*Das Erhabene rührt, das Schöne reizt*). Telle est la définition superficielle dont Kant se contente à cette époque. Aussi, nous ne nous référerons qu'à la *Critique du jugement* (1790), l'ouvrage qui lui assure le titre de rénovateur de l'esthétique. Et, pour nous en tenir à notre but très circonscrit, nous ferons abstraction des côtés strictement philosophiques par lesquels cette troisième *Critique* se relie aux deux précédentes pour compléter l'édifice du *criticisme*.

Dans son analyse des jugements esthétiques, Kant examine d'abord ceux qui ont le beau pour objet. Il donne du beau cette définition célèbre : ce qui cause une satisfaction (*Wohlgefallen*) *désintéressée*, *universelle* et *nécessaire*. Désintéressée, c'est-à-dire sans intérêt autre que le plaisir de la contemplation. Universelle : « En effet, celui qui a conscience de trouver en quelque chose une satisfaction désintéressée ne peut s'empêcher de juger que la même chose doit être pour chacun la source d'une semblable satisfaction » (I, p. 79)[1]. Nécessaire, c'est-à-dire déterminée par le *sensus communis* esthétique, dont l'existence est postulée. Enfin, comme corollaire, il faut

1. Les citations de la *Critique du jugement* sont données d'après la traduction Barni (2 vol. Paris, 1846).

que la beauté de l'objet soit perçue *sans représentation de fin* (externe), c'est-à-dire indépendamment de l'utile, du bien, du vrai.

Ces définitions sont purement subjectives. Kant considère principalement le beau comme n'ayant d'existence que dans l'âme humaine. Pourtant, il admet qu'il y a des objets beaux par eux-mêmes, ainsi qu'en témoigne notamment une citation qu'on lira plus loin.

Quelles que soient la profondeur et même, à bien des égards au moins, la plausibilité des idées de Kant sur le beau, il paraît avoir caractérisé le sublime avec plus de prédilection et aussi avec un succès plus incontestable, sans doute parce que l'élément moral y joue un plus grand rôle.

« Le beau et le sublime s'accordent en ce que tous deux plaisent par eux-mêmes » (p. 137). Autrement dit, en ce que tous deux provoquent une satisfaction désintéressée, universelle et nécessaire. « Mais il y a entre l'un et l'autre des différences considérables » :

1° Le sublime a pour caractère *l'illimitation : absolute, non comparative magnum*. « Le sublime, tel que Kant l'a décrit, c'est la tentative d'exprimer l'infini dans le fini, sans trouver aucune forme sensible qui soit capable de le représenter[1]. »

2° De là découle la différence la plus importante, la différence essentielle entre le sublime et le beau : le sublime est purement *subjectif*. « Le principe du beau de la nature doit être cherché hors de nous ; celui du sublime en nous-mêmes, dans une disposition de l'esprit qui donne à la représentation de la nature un caractère sublime... Il y a dans la nature une infinité de choses belles » (p. 141). Mais, comme il n'y existe rien d'absolument grand, rien que des grandeurs relatives, le sublime ne peut être cherché dans elle-même. Ce n'est pas l'immensité (Océan, déserts), le chaos (montagnes informes), la dévastation (ruines) qui sont sublimes, mais les idées que ce spectacle éveille en nous.

3° Autre différence très frappante. Le sentiment du beau est simple ; c'est une « contemplation calme », une satisfaction

1. Hegel, *Esthétique*, trad. Bénard, I, ch. II.

sans mélange. Au contraire, le sentiment du sublime est complexe, mêlé de peine et de plaisir : nous nous sentons alternativement et rapidement repoussés et attirés par le même objet. Précisons. Devant l'immensité du ciel, de l'horizon, du désert, devant un édifice grandiose, devant l'Océan soulevé par la tempête, ou bien encore devant une action qui dépasse les limites de l'humanité commune, nous reconnaissons des forces supérieures à la nôtre; et la conscience de notre infériorité, de notre impuissance, nous trouble, nous accable, nous humilie. Mais (pourvu qu'il n'y ait pas menace pour notre sécurité personnelle, ce qui exclurait tout autre souci) la raison intervient et domine la sensibilité; les sentiments pénibles le cèdent bien vite à d'austères et pures jouissances : admiration pour un spectacle d'une grandeur sans égale; estime de nous-mêmes (*Selbstschätzung*) accrue, soit par la conscience que nous prenons de nos facultés de compréhension, de notre force morale supérieure aux puissances naturelles, soit (en matière de sublime moral) par la fierté de voir qu'un de nos semblables a pu accomplir une action prodigieuse, et même par le sentiment — ou l'illusion — que nous pourrions, le cas échéant, nous élever jusqu'au même degré[1].

Rappelons, par parenthèse, que Silvain ne fait dans son traité, si touffu pourtant, aucune allusion à ce dualisme qui est, en somme, la qualité la plus tangible du sentiment du sublime. Ici encore, on regrette qu'il semble avoir si peu cultivé Pascal, qui aurait sans doute éveillé son attention sur ce point. Bien que les considérations pascaliennes sur la *grandeur et misère de l'homme* soient loin d'avoir pour objet l'esthétique, elles révèlent, à certains moments, une émotion analogue, au moins partiellement, à celle définie par Kant. Il est vrai que, du temps de Silvain, l'édition des *Pensées* ne contenait pas encore le passage peut-être le plus significatif à cet égard : « Par

1. Comme nous l'avons déjà indiqué, le *dualisme* du sentiment du sublime a été posé par Burke, dont Kant ne s'est, du reste, inspiré qu'avec une très grande originalité. Subsidiairement, Kant aura consulté la *Rhapsodie* (1761), où Moses Mendelssohn reproduit la théorie de Burke, avec légères modifications. Sur cette question, voir : G. Candrea, *Der Begriff des Erhabenen bei Burke und Kant* (Diss. Strassburg, 1894); Ludw. Goldstein, *Moses Mendelssohn und die Æsthetik* (*Teutonia*, III. Königsberg, 1904); H. J. Hoffmann, *Die Lehre vom Erhabenen bei Kant und seinen Vorgängern* (Diss. Halle, 1913).

l'espace, l'univers me comprend et m'engloutit comme un point; par la pensée, je le comprends. »

Revenant à la théorie de Kant sur le sublime, il ne nous semble pas y avoir lieu d'exposer ici, même sommairement, les critiques ou réserves qu'elle a soulevées à tort ou à raison. Bornons-nous à constater qu'à la différence de la théorie plus discutable du beau, elle est encore aujourd'hui prise pour base par la très grande majorité des esthéticiens, après avoir eu pour adeptes plus ou moins complets : Schiller, Hegel, Schopenhauer, Cousin, Jouffroy, Hamilton, James Sully, et bien d'autres.

Il est superflu de mesurer la distance qui sépare Silvain de Kant, même à ne se placer que sur le terrain purement empirique, même à ne considérer que les points qui prêtent à rapprochement : l'illimitation et (plus faiblement) la subjectivité. Reconnaissons que Michiels lui-même, s'il l'a démesurément haussé au rang de grand devancier de Kant, n'est pas allé jusqu'à le proclamer son inspirateur. Posant la question de savoir si Kant a connu Silvain et en aurait tiré profit sans l'avouer, Michiels déclare : « Je ne le crois pas ; Kant a montré, toute sa vie, un si noble caractère que cet odieux soupçon ne doit pas l'atteindre... Je crois donc qu'il s'est purement et simplement rencontré avec Silvain. » Pour nous, il n'est pas impossible que Kant ait eu notion de Silvain par ces pages de l'*Encyclopédie* ignorées de Michiels ; mais peu importe : il ne lui doit rien.

Ce qui subsiste, c'est que Silvain était un excellent lettré ; qu'il a eu le mérite de s'attaquer, plus étroitement que personne avant lui, à une haute et ardue question d'esthétique, et qu'il ne l'a pas traitée sans talent ni sans intuitions originales. Il y a donc quelque injustice dans l'indifférence, l'obscurité qu'il a subie, et il mérite largement d'avoir sa place parmi nos esthéticiens du XVIIIe siècle, au-dessous du P. André, à côté des Crousaz, des Dubos, des Batteux.

V. Bouillier.

LE BEAU-PÈRE DE RIVAROL

MATHER FLINT

MAÎTRE DE LANGUE ANGLAISE A PARIS

Tous ceux qui étudient la littérature comparée se rendent compte de l'importance de l'élément proprement linguistique. Il est généralement admis, de nos jours, que la véritable compréhension d'un auteur peut seulement être acquise par la connaissance personnelle et profonde de la langue de cet auteur : cependant, tous ceux qui lisent les écrits d'il y a environ deux cents ans savent qu'on pensait différemment à cette époque.

C'est peut-être dans la France du XVIII[e] siècle qu'on voit apparaître le mieux le point de vue moderne. A ce moment, les Français, emportés par le courant d'anglomanie, commencent à comprendre, d'abord à contre-cœur et avec hésitation, puis d'une manière de plus en plus évidente, que l'étude de la langue en elle-même est un facteur essentiel pour l'appréciation de la littérature et des institutions anglaises. De nombreuses remarques significatives des intermédiaires entre la France et l'Angleterre ou des voyageurs ou traducteurs se présentent à l'esprit. Un Jean Le Clerc, par exemple, en parlant, en 1710[1], de certaines traductions françaises d'ouvrages anglais, renvoie ses lecteurs aux originaux, puisque « le stile est d'un anglois si pur et si énergique que la langue françoise ne fait que languir en comparaison ». Ailleurs, un travailleur consciencieux comme Juste Van Effen, dans sa préface au *Conte du Tonneau*, explique avec un grand sérieux combien il est difficile de bien présenter un styliste et un humoriste anglais à des lecteurs qui ne connaissent pas un seul mot d'an-

1. *Bibliothèque choisie*, t. XIX, p. 427.

glais. Il est donc peu surprenant de voir, bien avant 1750, les Français parler d'un intérêt croissant pour la langue anglaise. Dans le fascicule de janvier 1749 de la *Bibliothèque raisonnée des Ouvrages des Savants*, l'auteur d'un des articles fait une critique sévère d'un écrivain contemporain anonyme qui allait à l'encontre du courant général en essayant de démontrer qu'une connaissance de l'anglais est inutile aux Français. En 1745, Le Blanc parle avec beaucoup de force dans la soixante deuxième de ses *Lettres d'un Français* :

Cette négligence où nous sommes tombés à l'égard des Anciens, nous est plus dommageable que ne l'eût jamais été l'aveugle prévention que nous avions autrefois pour eux. Celle que bien des gens ont aujourd'hui en faveur des Anglois, n'est peut-être pas moins outrée; je souhaite qu'elle ne devienne pas plus nuisible. La Philosophie a mis leurs ouvrages à la mode... Nous avons mis depuis peu leur Langue au rang des langues sçavantes; les femmes même l'apprennent, et ont renoncé à l'Italien pour étudier celle de ce Peuple philosophe. Il n'en est point dans la Province d'Armande et de Bélise qui ne veuille sçavoir l'Anglois.

Ailleurs, dans le *Discours préliminaire* à la traduction bien connue de Pope, Du Resnel fait allusion au nombre grandissant de ceux qui « se croyent obligés d'apprendre » l'anglais. Même avant 1730, on trouve une remarque très significative dans la préface de Desfontaines à sa traduction de *Gulliver's Travels*. Il explique les circonstances qui donnèrent naissance à son travail, commencé dans un but purement personnel, afin de se perfectionner « dans la connoissance de la Langue Angloise, qui commence à être à la mode à Paris, et que plusieurs personnes de distinction et de mérite ont depuis peu apprise ».

Cette remarque nous intéresse à un double point de vue; d'abord, parce qu'elle montre l'engouement croissant pour l'anglais, en tant que langue, et surtout à cause des réflexions qu'elle suscite de la part des ennemis de Desfontaines. A en croire un Gayot de Pitaval ou un abbé de Gourné, la traduction de *Gulliver's Travels* serait plutôt l'œuvre d'un sieur Markan, Irlandais, qui enseignait l'anglais à Desfontaines et qui n'est même pas mentionné dans le travail. La pensée de

ce pauvre Markan, peinant avec l'orgueilleux et égoïste Desfontaines, évoque ces nombreux réfugiés de langue anglaise, partisans des Stuarts, traînant une vie misérable dans leur terre d'exil et qui pouvaient bien envisager les occasions de donner des leçons d'anglais comme un excellent moyen de se tirer d'affaire sans trop déchoir.

Les professeurs d'anglais qui, avant le milieu du XVIIIe siècle, entreprirent leur travail sérieusement, se recrutaient très probablement dans cette société d'émigrés. On trouve dans les journaux de cette époque des annonces d'abord discrètes, puis plus détaillées, insérées par des professeurs. Dans les *Affiches de Province* de 1752 à 1770, on voit une foule d'annonces de livres d'étude de langues étrangères et un nombre considérable pour l'enseignement des langues. En 1760, au moins quatre « maîtres de langues » insèrent de nombreuses annonces dans plusieurs journaux. Ainsi, à la page 216 du tome III de *l'Observateur littéraire*, dans la colonne des « Cours de Langue Angloise », on lit la note suivante :

M. Reilly, connu par son excellent « Dictionnaire de la Prononciation angloise », a recommencé ses leçons publiques sur la prononciation et les propriétés de cette langue. Il les donne depuis huit heures du matin jusqu'à neuf, le mardi, le jeudi et le samedi de chaque semaine, pendant trois mois. On ne paie que le premier cours. Ceux qui y auront assisté, seront les maîtres d'en prendre un second et un troisième, sans aucun frais. M. Reilly demeure rue Hautefeuille, au coin de la rue Serpente.

Il n'y a pas, à ma connaissance, d'autre mention de ce Reilly, mais le même journal publie, un peu plus tard[1], une description fort intéressante d'une école de la rue des Saints-Pères, dirigée par l'abbé Chocquart. Dans cette institution originale, mais très à la mode, des professeurs anglais enseignaient leur langue en faisant une grande attention à la prononciation. Un autre article, paru dans le même journal l'année suivante[2], rapporte que cette école était fréquentée par des élèves de la haute société. Dans le *Journal des Savants* de septembre 1760, on parle avec beaucoup de louanges du travail d'un cer-

1. 1760, t. IV, p. 310.
2. 1761, t. V, p. 207.

tain M. Joseph Gautier, « maître de Langue angloise », dont l'excellente réputation de professeur est justifiée par la valeur de ses *Racines de la Langue angloise*. Un peu plus loin, on lit la notice suivante :

Le sieur Berry, Anglois de nation, vient d'ouvrir un cours de langue angloise. Il a l'avantage, par sa naissance, de joindre la bonne prononciation à l'intelligence des principes. Sa demeure est chez M. Doucet, à la Croix-d'Or, rue Saint-Honoré, vis-à-vis les Charniers des Saints-Innocents. Ses leçons commencent le matin à sept heures et durent jusqu'à neuf, et le soir de même.

En lisant ces passages et d'autres qui leur sont analogues, on ne peut s'empêcher de regretter l'absence de renseignements plus complets. Ce n'est peut-être pas une grande perte de ne pas connaître les travaux de professeurs de passage ou ceux d'écrivassiers qui traînent leur vie lamentable de réfugiés, mais on aurait aimé avoir plus de détails sur des cours comme ceux de la rue Hautefeuille ou de la rue Saint-Honoré. On aurait désiré connaître la personnalité et le passé de ces professeurs et de leurs collaborateurs, savoir un peu quelle était leur clientèle. Qui étaient ces représentants de la génération de 1789 qui reçurent dans ces salles de classe leurs premières notions d'anglais, la langue de la « sensibilité » et de la « liberté » ? Il aurait été bon de pouvoir rendre justice, même tardivement, aux professeurs qui le méritent, mais, dans l'ensemble, ces « maîtres de langues » restent de vagues fantômes et bien rares sont ceux dont la personnalité se détache sur le fond sombre et indistinct. Un de ceux-ci est Mather Flint, et il est temps d'attirer l'attention sur une œuvre d'un réel intérêt, négligée à tort jusqu'à nos jours.

* * *

Bien que Flint nous soit mieux connu que M. Berry ou M. Reilly, les renseignements sur sa personne et sa carrière sont malheureusement très fragmentaires et parfois trop peu sûrs. Il y a deux principales sources d'information. Ce sont, tout d'abord, ses propres remarques et celles de ses contemporains sur son travail de linguistique en tant que traducteur,

auteur, éditeur et professeur — traducteur du *Dedication to a Great Man, concerning Dedications*, sous le titre de *Dédicace critique des Dédicaces* (Rouen, 1726), auteur de la *Prononciation de la Langue angloise, avec un Traité de son Accent et de sa Prosodie à l'usage des François*[1], éditeur de la *Grammaire* anglo-française et franco-anglaise de Miège et Boyer (Paris, 1750), et enfin professeur d'anglais. Il est mentionné par ailleurs comme père de M^{me} de Rivarol, l'épouse d'Antoine de Rivarol, une femme qui, à un moment donné, eut une célébrité, sinon une notoriété, que Mather Flint lui-même n'aurait jamais souhaitée.

M. Le Breton a rappelé les circonstances du mariage malheureux de Louisa Flint avec Rivarol, vers 1780[2]. Il n'est pas dans mes intentions de résumer cette histoire, mais simplement de dégager des écrits des personnes qui se sont intéressées au ménage Rivarol, et de ceux de M^me^ de Rivarol elle-même, les passages qui concernent Mather Flint. Il y a d'abord une série de remarques très brèves, telle que la suivante par Cousin d'Avallon dans sa *Rivaroliana* (1812) : « Il se maria », dit-il en parlant de Rivarol, « avec la fille d'un Anglais établi à Paris; cette union ne fut point heureuse », ou telle autre de H. de La Porte dans sa *Notice sur Rivarol* (1829) : « Il [Rivarol] avait épousé la fille de Master (*sic*) Flint, maître de langue anglaise, qui est morte en 1821. » Vient ensuite la remarque plus intéressante du frère de Rivarol, dans sa préface aux *Pensées inédites de Rivarol* (1836) :

> Rivarol avait épousé une Anglaise d'origine, M^lle^ Mather Flint, dont les ayeux avaient suivi le roi Jacques; elle était plus âgée que lui et d'une jalousie excessive... Le beau-père de Rivarol est auteur d'une grammaire anglaise très estimée; et il n'était point professeur de langue anglaise comme on l'a dit. La famille Mather Flint est très ancienne et très connue dans le Pays de Galles, et il y a eu un diplomate de ce nom, cousin de M^me^ de Rivarol, connu dans toutes les cours de l'Europe dans le dernier siècle...

On verra dans la suite que Claude-François de Rivarol commet une erreur en parlant de la profession de Flint, mais

1. Paris, Didot, 1740, 40 sols broché.
2. *Rivarol.* Paris, 1895, p. 34.

pour le reste son récit concorde avec la déclaration de Mme de Rivarol elle-même. A la page 20 de sa *Notice sur la vie et la mort de M. de Rivarol par Mme de Rivarol, sa veuve, en réponse à ce qui a été publié dans les journaux* (Paris, an X), elle dit :

Quant à moi, Messieurs, j'aurai l'honneur de vous dire que je ne suis pas née l'inférieure de mon mari; que j'ai reçu une éducation très soignée, et je crois qu'il n'est pas impossible de s'en apercevoir; que j'ai toujours vu la bonne compagnie, pour laquelle je suis faite; que mon respectable père jouissait de la plus haute estime, avait un très-excellent esprit, était très-instruit, et avait de plus une probité rare et un désintéressement plus rare encore; qu'il aurait pu me rendre fort riche s'il eût voulu, qu'il a cru bien faire de refuser toutes les offres qu'on lui avait faites et dont je pouvais aisément me passer, puisque je jouissais d'une grande aisance, que je n'avais jamais connu un désir et que je m'étais vue idolâtrée de mon père et chérie de toutes mes connaissances. Je demande pardon au public de ces pitoyables détails, mais les circonstances m'y forcent. Mon père était venu en France après les derniers troubles d'Angleterre, à l'âge de onze ans, amené par son oncle Georges Flint environ l'an 1720; ce dernier, homme de premier mérite, est connu dans toute l'Europe; j'écrirai ailleurs pourquoi et comment ils sont venus en France, il suffit qu'on sache que je suis fille de réfugiés.

Dans sa *Lettre sur M. de Rivarol, adressée à M. Léopold Collin, par Madame de Rivarol, sa veuve*, écrite en 1808, elle insiste de nouveau sur l'excellente éducation qu'elle avait reçue :

J'étais fille unique, mon père, le meilleur et le plus respectable des mortels, m'idolâtrait; je suis née de Remiremont[1]; mon père m'avait donné la plus grande et la meilleure éducation; je voyais la meilleure compagnie; j'étais universellement estimée et adorée de tout ce qui m'entourait...

Les déclarations orgueilleuses de la pauvre Mme de Rivarol,

1. Cette allusion à Remiremont reste obscure. Pensant qu'elle pouvait se rapporter à la ville du même nom, j'ai eu recours à l'aide bienveillante de M. le bibliothécaire de Remiremont, qui a bien voulu compulser les registres de la paroisse et de l'état civil depuis 1719. Il n'y a trouvé aucune indication de relations quelconques de Mather Flint, ou même de tout autre Flint, avec Remiremont.

dédaignée et abandonnée, suscitèrent le mépris de son vivant et après sa mort. Ainsi, Léonce Curnier, dans son *Rivarol, sa vie et ses œuvres* (1858), parle de Rivarol comme étant « marié à une femme qui se prétendait issue d'une grande famille d'Allemagne (*sic*), mais qui, en réalité, était aussi dépourvue de noblesse que de fortune ». Tous ceux, d'ailleurs, qui ont eu l'occasion de parler de Mme de Rivarol se sont moqués d'elle et ont laissé entendre qu'il serait bon de se méfier de tous ses récits.

Quelle est la part de la vérité dans toutes ces remarques? A quel milieu social appartenait la famille de Mme de Rivarol et, surtout, quelle était la situation de son père, Mather Flint?

Il ne semble y avoir aucune raison pour ne pas attacher foi à sa déclaration et à celle de son beau-frère : Mather Flint était au nombre des réfugiés de sympathies « pro-Stuart », qui envahirent la France dans les premières années du XVIIIe siècle. Il paraît presque certain, cependant, que Flint n'occupa jamais une place prépondérante dans la société d'émigrés *jacobites*. Des travaux tels que les *Mémoires du duc de Berwick* ou les *Derniers Stuarts à Saint-Germain*, ou bien les *Écossais en France* ne le mentionnent pas. On ne trouve pas non plus de renseignements sur son compte dans les nombreux travaux de Daumet, Boyle ou Montague sur les établissements religieux et les collèges anglais, écossais et irlandais à Paris avant la Révolution. « L'oncle Georges Flint », qui peut être identifié avec le « cousin de Mme de Rivarol » dont parle son beau-frère, devrait du moins être mentionné dans d'autres ouvrages, s'il était en réalité « connu dans toute l'Europe » ; or, dans aucun des travaux où l'on peut trouver des renseignements d'ordre biographique sur des diplomates ou des voyageurs connus, je n'ai rencontré une personne de ce nom. Des recherches au Foreign Office n'ont pas eu plus de succès.

Les dates données par Mme de Rivarol paraissent assez exactes, car Flint lui-même, dans sa préface à la *Prononciation angloise*, datée de 1739, dit qu'il est « à Paris depuis vingt ans ». De plus, la « Préface du Traducteur », commençant : « Lecteur judicieux, belle lectrice! », placée en tête de la *Dédicace critique des Dédicaces*, donne l'impression d'être

un travail de première jeunesse. Le ton en est facétieux et le style diffère entièrement des écrits postérieurs de Flint; de plus, il fait preuve d'un manque de sens critique qui ne se rencontre pas dans ses autres travaux.

Mme de Rivarol elle-même, à ma connaissance, ne parle pas du lieu d'origine de la famille de son père, mais on pourrait peut-être se fier au passage cité de l'écrit de Claude-François de Rivarol, où il laisse entendre que la famille de Flint était originaire du Pays de Galles. Mather Flint, dans la préface de sa *Prononciation angloise*, enjoint à ses élèves de prendre des leçons d'anglais d'un professeur qui ne soit « ni Irlandais ni Écossais », afin d'avoir un bon accent anglais. Il suffit de connaître un peu le caractère écossais ou irlandais pour être persuadé que Flint n'aurait jamais parlé de cette manière s'il avait été lui-même Écossais ou Irlandais, ou s'il n'avait été tout à fait sûr de son accent. L'importance qu'il attache à la question de l'accent indique, en outre, qu'il avait un certain rang social, une certaine éducation. Il semble donc que Mme de Rivarol était plus justifiée qu'on ne le pense en général de s'élever ardemment contre tous ceux qui désiraient jeter la calomnie sur sa naissance et son éducation.

On peut apporter à l'appui de cette hypothèse les témoignages contenus dans les *Lettres de Geneviève de Malboissière à Adélaïde Méliand*, récemment publiées par M. Albert de Luppé[1]. Flint n'est pas mentionné dans moins de vingt-sept de ces charmantes lettres écrites par une jeune fille à son amie intime. Ces lettres nous apprennent que, de 1762 jusqu'à sa mort prématurée en 1766, à peine âgée de vingt ans, Mlle de Malboissière voyait fréquemment Flint. C'est très probablement Flint qui lui enseignait l'anglais, bien que seule la lettre écrite de Paris, le 12 octobre 1765, contienne une allusion à une leçon d'anglais : « Nous avons lu de l'anglois ensemble jusqu'à cinq heures. » Flint allait évidemment très souvent chez les Malboissière, rue de Paradis, où il était tenu en grande estime par sa jeune et très intelligente élève. Ses parents semblent avoir partagé ce sentiment, car il est question, au moins douze fois, d'invitations à dîner. De plus, cette invi-

1. Paris, Champion, 1925.

tation n'était pas toujours réservée à Flint seul, mais comprenait aussi parfois sa fille. Voici le début de la lettre du 24 février 1764 :

J'ai assés de confiance en votre amitié, ma chere petite, pour croire que vous ne me savés pas mauvais gré de n'avoir point eté chéz vous cette apres midy. Flint et sa fille sont venus diner et s'en sont allés fort tard.

Une autre lettre, écrite en italien en juillet 1762, nous intéresse également, car M^lle de Malboissière, en parlant de ses études et de ses progrès en mathématiques, ajoute (je cite la traduction de M. de Luppé) :

Flint va passer trois mois chez M. Helvétius et nous laisse sa fille. Elle aura la petite chambre de mes frères, et, comme je parlerai toujours anglais avec elle, j'acquerrai un grand usage de cette langue.

Ailleurs, M^lle de Malboissière envoie « mille complimens » à M. Flint lorsqu'elle sait qu'il sera chez son amie (5 décembre 1765). A diverses reprises, on la voit fort inquiète de ne pas le froisser quand elle est obligée de changer la date d'une invitation. Le 3 août 1764, elle écrit :

Il devoit y avoir aujourd'hui du monde à diner, mon cœur, et ma mere m'avoit dit engager Flint a ne point venir; mais, comme nous n'aurons personne, ayés la bonté de lui demander s'il comte diner avec moi; s'il vous dit que non, mais cependant il passera à la porte pour voir si nous n'aurions pas changé d'avis, vous lui dirés que le diner n'a pas eu lieu et que nous l'attendons. S'il vous dit decidement qu'il s'est arrangé pour diner autre part et que son dessein n'étoit pas de passer au logis, vous ne lui dirés rien.

Une autre remarque caractéristique se trouve dans la lettre du 20 novembre de la même année :

Mon cœur, si Flint est encore chéz vous, tachés de l'empecher de venir diner; il nous embarrasseroit, et je n'ai point écrit de lettres. Mais detournés l'en bien honnêtement, je vous supplie.

M^lle de Malboissière n'hésite pas ailleurs à demander un service à son professeur. Ses lettres anglaises ontbesoin d'ê tre corrigées et elle a recours à l'aide de Flint : « Voulés vous bien... prier M. Flint de venir dîner avec moi, ou me faire

dire tout de suite s'il ne le pouvoit pas, pour que je lui envoyasse une lettre à corriger chéz vous..., etc. », ou encore : « Si Flint va chéz vous, voulés vous bien lui proposer de venir diner aujourd'hui? S'il ne le veut pas, petite, fais le moi dire sur-le-champ, afin que je lui envoye chéz toi une lettre pour M. de Welderburn; il faut absolument qu'elle soit écrite aujourd'hui... »

Il est permis de conclure d'après ces témoignages que Mather Flint et la future M^me^ de Rivarol étaient vraiment des personnes d'une certaine culture, des compagnons agréables qui ne pouvaient pas être traités négligemment comme des subalternes. Malgré toute l'indulgence que peuvent avoir des gens du monde vis-à-vis d'un étranger, des personnes comme les Malboissière et les Méliand n'auraient certainement pas eu ces égards envers Flint, s'il n'avait été un gentleman. On n'invite pas fréquemment à dîner un homme qui appartient à un milieu social beaucoup moins élevé, pas plus qu'on ne lui demande des faveurs sans réserve. Les allusions aux relations de Flint avec ces clients de marque et à son séjour chez l'éminent Helvétius semblent indiquer aussi que M^me^ de Rivarol avait raison — jusqu'à un certain point — de parler des succès et de la fortune de son père. Vers 1762, Flint paraît avoir suffisamment de loisirs pour pouvoir s'absenter de Paris à sa guise. Il n'y a là rien de surprenant, puisque déjà, dans le compte-rendu de sa *Prononciation angloise*, paru dans les *Observations sur les Écrits modernes* du 22 janvier 1740, on lit que « M. Mather (*sic*), célèbre maître de langue angloise, demeure à Paris, rue des Mauvais-Garçons ». Or, s'il est déjà « célèbre » en 1740, il est évident qu'en 1762, au moment du grand engouement pour l'anglais, il avait pu amasser une somme assez considérable. M^lle^ de Malboissière avait du reste les professeurs les plus recherchés pour les mathématiques, l'allemand, l'italien et les sciences (voir à la page xxiv de l'édition des *Lettres* citée), et ce seul fait nous induit à penser que, pour une langue à la mode comme l'anglais, elle ne pouvait avoir qu'un professeur de tout premier ordre. On pourrait aussi faire entrer en ligne de compte pour sa situation de fortune le fait, mentionné dans l'*État de Paris*, qu'en 1765 Flint habitait le faubourg Saint-Germain (rue du Four).

* * *

On doit se demander à quoi le succès de sa carrière était dû. Il devait y avoir là quelque chose de plus qu'une question de personnalité, d'éducation, de bonne humeur ou de complaisance, malgré toute l'importance de ces qualités chez un professeur. En effet, Mather Flint n'avait pas ces seuls avantages personnels. Il semble qu'on trouve chez lui le type de professeur qui aime l'enseignement en soi et ne le considère pas simplement comme un gagne-pain, celui qui réussit parce qu'il enseigne intelligemment, sans se fier aveuglément aux méthodes et à la manière des autres, celui qui, en un mot, est original et personnel. Je désirerais citer à ce propos un passage d'un article dans le *Mercure de France* de juin 1735[1], sous le titre : « Extrait d'une lettre sur la Langue angloise. » Il nous intéresse non seulement par ses renseignements sur l'appréciation de l'anglais à cette époque, mais aussi par ce qu'il nous apprend sur Flint lui-même :

Ayant remarqué qu'on nous a donné depuis peu nombre de Pieces traduites de l'Anglois, et que ceux de la nation se plaignent que nos Traducteurs, n'étant pas suffisamment instruits de la Langue, n'ont pas rendu justice à leurs Auteurs; cela m'a donné une grande curiosité d'aprendre l'Anglois, afin d'être à portée de lire ces auteurs dans les Originaux; et heureusement j'ai trouvé un Maître nommé *M. Flint*, Gentilhomme Anglois (qui demeure proche S. Jaques du haut Pas), qui, sçachant assez bien notre Langue, et possédant la sienne dans la perfection, a inventé une méthode admirable pour nous communiquer l'Anglois, qui nous rend cette Langue facile au-delà de tout ce qu'on peut s'imaginer, je vous assûre que j'en suis tout à la fois surpris et charmé... C'est la méthode et la grande habileté du Maître qui facilitent tout; car les méthodes ordinaires sont la mer à boire, parce qu'elles sont les Ouvrages des François, qui, au lieu d'entrer dans le génie de la Langue Angloise, ont tâché de la rendre conforme à la nôtre, ce qui est ridicule : les Conjugaisons Angloises, par exemple, se forment presque toutes par des verbes auxiliaires, et non pas par des infléxions ou changemens de terminaisons, comme les nôtres : et pour ces verbes auxiliaires, aussi bien que dans plusieurs autres cas, M. Flint donne des Regles qui ne se trouvent nulle part. Pour ce qui regarde M. votre fils, je n'ai pas de

1. T. II, p. 1380-1382.

meilleur conseil à vous donner que de le mettre sous la conduite de M. Flint; il a actuellement en pension chez lui un jeune François d'environ onze ans, qui en six mois de temps a apris à parler Anglois avec une facilité et avec l'accent Anglois; il en a aussi un autre de vingt-quatre ans, qui en six mois de tems possédera l'Anglois dans la même perfection[1].

Bien que cet article donne un peu l'impression d'une réclame amicale, il serait peu généreux de penser que son auteur est entièrement dépourvu de bonne foi, et on doit plutôt regretter qu'il ne donne pas plus de détails. On aurait désiré connaître d'une manière précise comment il arriva, petit à petit, à sa maîtrise de l'anglais. Cependant, en l'absence d'informations de première main, on peut conjecturer, d'après les écrits de Flint, quelles furent les méthodes du professeur, car il avait certainement mis en pratique, dès 1735, les procédés exposés dans sa *Prononciation Angloise* de 1739.

Il est donc temps de passer à l'examen attentif de ce travail.

Il comporte environ 130 pages in-16 et se divise de la manière suivante : tout d'abord une longue préface, suivie de longues « Observations », ensuite le texte lui-même. Dans la première partie, jusqu'à la page 68, Flint cite des exemples pour illustrer les remarques d'ordre général faites dans les « Observations ». De la page 68 jusqu'à la page 93 se trouve un « Traité de l'Accent », et la dernière partie du travail, jusqu'à la page 125, est consacrée à la « Prosodie ».

La préface doit être lue en entier par tous ceux qui s'intéressent à l'histoire du développement des études linguistiques. Les arguments de Flint peuvent se résumer de la manière suivante :

L'orthographe anglaise tient de moins près à la prononciation anglaise que celle de toute autre langue à la prononciation de cette même langue. La littérature anglaise est appréciée de plus en plus en France, beaucoup de Français regrettent que, tout en étant capables de lire l'anglais, ils ne puissent pas comprendre un seul mot lorsqu'ils l'entendent

1. Flint n'a probablement jamais dirigé un véritable pensionnat comme Chocquart.

parler. Par conséquent, dit Flint, « j'ai songé à leur ôter ce désagrément et, malgré cette espece de contraste dont je viens de parler, j'ai cru qu'on pouvoit exposer aux yeux les sons d'une langue étrangere ». Quant à sa méthode, elle est fort simple : « J'ai suivi cette maxime qu'un petit bout de figure dit plus que tous les raisonnemens et que toutes les regles. » Il se propose de prendre les mots anglais et de mettre en regard les « imitations françoises », c'est-à-dire « les lettres et les caractères qu'un François devrait voir pour les prononcer comme un Anglois ». Il peut assurer, dit-il, sans se vanter, qu'il le fera avec exactitude, car il apporte sa connaissance du français, acquise par un séjour de vingt ans dans le pays, et il s'est fait aider en outre par un de ses élèves parisiens, qui s'intéresse tout particulièrement aux questions de prononciation. Pour pouvoir utiliser avec profit ces colonnes où sont inscrits les mots et leur transcription, Flint recommande de les lire avec un professeur (« qui ne sera ni Écossois ni Irlandois »). Celui-ci devrait répéter les mots, à haute voix, deux ou trois fois, puis faire lire la transcription à son élève et corriger ses fautes de prononciation. On posséderait ainsi, à coup sûr, la langue parlée et les Français pourraient jouir entièrement d'une langue qui devrait assurément être très facile à apprendre, puisque, dit Flint, il n'y a pas de genres, pas de déclinaisons et « presque point de conjugaison ». Il ajoute qu'il espère pouvoir rendre sous peu les mêmes services aux Anglais qui viennent en France « en faisant imprimer pour eux en *imitation* angloise les sons de la langue françoise ». Il se propose de remédier au manque déplorable de bons guides pour l'étude du français ou de l'anglais en écrivant lui-même une grammaire anglo-française. Le présent traité sur la prononciation n'en serait que le commencement, publié séparément sur la demande expresse de nombreuses personnes désireuses de poursuivre, sans retard, leurs études de l'anglais parlé.

Flint passe ensuite à ses « Observations », où l'on trouve quelques-uns des traits les plus intéressants de ce livre, et dont le but est de rendre parfaitement intelligible son système d' « imitation » ou de transcription. Avec les premières remarques, on entre de plain-pied dans une des grandes difficultés de la langue anglaise pour les étrangers, à savoir la dif-

férence d'accentuation entre l'anglais et quelques autres langues, parmi lesquelles se trouve le français. Flint explique avec beaucoup de soin combien il est important de se rendre compte qu'en anglais une voyelle *accentuée* diffère beaucoup de la même voyelle *non accentuée*. Son système de transcription permettra aux lecteurs de comprendre cette différence de toute première importance, les voyelles soulignées ou écrites en italiques indiquant là où il faut employer les formes faibles au lieu des formes fortes. Flint expose ensuite son emploi des accents — grave, long, bref, etc. — puis il arrive à celui des caractères mêmes et des symboles. « Vous remarquerez, dit-il, que partout où l'anglois représente un même son par différentes lettres, je me sers d'une seule et même imitation », et inversement il prend soin de représenter par des symboles différents les sons qui, en anglais, sont écrits de la même manière, mais prononcés différemment. En ce qui concerne les symboles, il s'est vu obligé, dit-il, d'employer des symboles ou caractères qui n'existent pas dans l'orthographe française conventionnelle. « Le *th* qui, dans la prononciation françoise, est une *s* grasseyée, est representé dans l'imitation par un θ, et le *th* qui est *z* grasseyée est representé par un ζ. Je prie les personnes qui m'ont déjà objecté ces caracteres de considérer que je ne pouvois représenter des sons inconnus aux François que par des caractères inconnus à leur alphabet. Si je me fusse servi de nos lettres ordinaires, on aurait eu de la peine à leur donner un autre son que celui avec lequel on a coûtume de les prononcer. Du moins, puisque cette raison m'obligeoit d'emprunter des caractères étrangers, auxquels on peut plus aisément attacher tel son qu'on voudra, les personnes qui auront jamais lû ce que les grammariens ont écrit sur la prononciation des Grecs pourront trouver quelque conformité... entre ces deux lettres grecques et les deux différens sons de notre *th*, que les Saxons, nos ancêtres, représentoient par deux caractères différens. » Il explique minutieusement ensuite l'emploi des doubles lettres dans la transcription pour donner le son des syllabes courtes accentuées, puis, après quelques remarques d'ordre général, il passe au texte même, qui comprend des exemples et leur transcription.

Un lecteur contemporain impartial, connaissant un peu

la phonétique française et anglaise, la prononciation du XVIII^e^ siècle, les difficultés essentielles auxquelles les personnes étudiant une des deux langues doivent faire face, ne peut s'empêcher d'admettre, après un examen attentif du texte, que les « imitations » de Flint sont très bonnes dans l'ensemble, surtout si on les aborde — comme il le recommande — après une étude approfondie des remarques de l'introduction.

Par exemple, « aïle » pour « isle », « aïl*a*annd » pour « island », « aïl*e*tt » pour « islet », « vaïc*o*nnt » pour « viscount », « slaïst » pour « slic'd », « *o*blîdge » pour « oblige », « caĭnn » pour « can », « faĭtt » pour « fat », sont de bonnes transcriptions[1]. On doit reconnaître, en outre, que le texte contient un certain nombre d'observations phonétiques assez solides. Flint a noté non seulement l'abondance des diphtongues dans la langue anglaise, mais il a aussi attiré l'attention sur la prononciation de plusieurs sons difficiles. A la page 59, on lit :

> *Th* se prononce de deux manieres différentes, comme un *t* et comme un *d*, l'un et l'autre legerement sifflés contre les dents supérieures; on les regarde comme le plus difficile de tous les Sons Anglois. Il y a pourtant un son connu aux François qui l'imite très bien; c'est le grasséiement de l'*s* et du *z*, dans ces mots *sensible*, *zizanie*, ou autres semblables prononcés de la manière dont les prononcent ceux qui grasseyent. Le son propre et plus ordinaire de *th* est *s* grasseyée, je l'ai représenté par un θ — thaw θâ, thief θîf, thank θaĭnk, thread θredd, thunder θonnder, bath baĭθ, length lennθ... Le ζ distingue le *d* legerement sifflé contre les dents supérieures, ce qui répond à un *z* grasseyé — the ζe, them ζemm, they ζaï, thine ζaïne, booth bouζ, sooth souζ.

1. Par exemple aussi :

fil'd	*limé*	faïld
intic'd	*amorcé*	inntaïst
climbing	*grimpant*	claïmîn
rising	*se levant*	raïzîn
magazine	*magazin*	măgăzîne
marine	*marine*	mărîne
sir	*monsieur*	sèr
stir	*bouger*	stèr
girl	*fille*	guèrl
firm	*ferme*	fèrm
mirth	*gaieté*	mèrθ
plum	*prune*	plŏmm
tub	*tonneau*	tŏbb.

Pour mieux sentir les deux différens sons du *th* prononcez :
thy thigh, ta cuisse, ζaï θaï.
I thrust the thistle through thy thigh
aï θrŏst ζe θïss'l θrou ζaï θaï...

De même, à propos de la nature exacte de l'*a* bref accentué dans « man » et dans « bat, sat, cat », etc., Flint observe que ce n'est ni l'*a* ni l'*e* français; à son avis, la meilleure façon d'arriver à le rendre c'est d'essayer de prononcer l'*ê* comme dans *tête*, mais beaucoup plus court. Quant à l'*u* bref anglais, il dit qu'il se rapproche surtout de l'*eu* dans *serviteur*, « prononcé négligemment ».

Le « Traité de l'Accent » est très bon et utile. Flint explique non seulement l'accentuation des mots polysyllabiques, mais aussi celle des phrases. « Pour montrer », dit-il à la page 87, « de quelle importance il est de bien placer l'accent oratoire, il suffit de considérer que le véritable sens d'une phrase est souvent bien différent suivant les différents mots où on le place, et qu'il sert à faire connoître le dessein de celui qui parle.

Exemple : *May a Man walk in at the Door now?*

Si l'accent tombe sur le mot *Man*, la réponse sera : *No, but a boy may.* Si sur le mot *walk*, elle sera : *No, but he may creep in.* Si sur le mot *door*, elle sera : *No, but he may at the great Gate.* Si sur le mot *now*, elle sera : *No, but he might yesterday.* »

On aurait peine à trouver un meilleur exemple dans la foule des manuels modernes sur la phonétique et la prononciation.

Dans la « Prosodie », Flint s'est borné à examiner les voyelles les unes après les autres, dans toutes les terminaisons anglaises possibles, et à donner la transcription française dans chaque cas.

Un spécialiste en phonétique n'aurait sans doute aucune difficulté à trouver des fautes dans le petit livre de Flint. Beaucoup de défauts apparaissent à première vue. Tout d'abord, on se demande jusqu'à quel point ce manuel peut aider l'élève qui travaille sans professeur. Si l'on était dirigé — comme le recommande Flint — tout irait bien, sinon on pourrait trouver certaines parties du travail assez difficiles, car

il n'y a presque aucune aide d'une nature physiologique. C'est là le second grand défaut de cet ouvrage. Ce professeur d'anglais est loin de s'imaginer même la possibilité d'une science telle que la phonétique expérimentale. Les rares remarques physiologiques sont assez superficielles et dues uniquement à son bon sens naturel et à son esprit d'observation. Enfin cette « imitation » est vraiment trop compliquée par endroits. Il ne serait que trop facile d'oublier le sens précis des points, tirets, accents, italiques, etc., à moins d'y apporter l'attention la plus soutenue.

Quoi qu'il en soit, le travail, dans son ensemble, doit être considéré avec respect, car il est bien en avance sur tous les autres ouvrages qui le devancent et dont le but est d'enseigner aux Français à parler l'anglais. Contrairement aux travaux antérieurs, le livre de Flint est un traité sur la prononciation seulement et non pas une grammaire. Il est étonnant que ce livre ait échappé à M. Theo Spira. Il n'en est nullement question dans son traité intitulé *Die Englische Lautentwicklung nach französischen Grammatiker-Zeugnissen*[1], où il étudie les transformations des sons en anglais, d'après les témoignages apportés par les grammaires franco-anglaises parues de 1553 jusqu'à la fin du xviii^e^ siècle. La connaissance du travail de Flint aurait sans doute empêché M. Spira de dire en parlant de ses sources :

> Die Angaben über die Laute bestehen im allgemeinen in Regeln für die den einzelnen Buchstaben zukommende Aussprache mit Beispielen, von denen ein Teil umschrieben ist, und in einzelnen Fällen in Umschriften ganzer Sätze... In den phonetischen Umschriften finden sich niemals besondere Zeichen; vielmehr wird immer für den englischen Laut der nächststehende französische eingesetzt, der durch das der französischen Orthographie geläüfige Schriftzeichen wiedergegeben wird. Die Umschriften der Beispiele zu den Regeln nehmen vielfach nur auf einen Laut Rücksicht[2]...

Il est inutile d'énumérer ici tous les auteurs de grammaires franco-anglaises qui peuvent être considérés comme les pré-

1. Strasbourg, 1912.
2. D'autres omissions font penser que M. Spira n'avait pas sous les mains les travaux de cet ordre qui se trouvent dans les grandes bibliothèques de Paris ou au British Museum.

décesseurs de Flint; il suffit de dire peut-être que j'ai examiné tous les travaux importants indiqués par M. Spira, et d'autres dont j'ai trouvé la mention dans les annonces des journaux du XVIIIe siècle ou dans les catalogues des grandes bibliothèques anglaises et françaises. La transcription de Flint est, à mon avis, tout à fait supérieure aux meilleures tentatives faites avant son temps. Le fameux *Dictionarie of the French and English Tongues* de Cotgrave (1611), par exemple, n'essaie même pas de représenter la prononciation de l'anglais, pas plus que les suppléments de ce travail publiés au XVIIe siècle. En 1622, cependant, George Mason consacre seize pages de sa petite *Grammaire angloise*[1] à « la manière de prononcer les lettres angloises », mais il ne fait que transcrire l'alphabet (ai : bi : ci : di : ... ex : ouei : ezed), des mots isolés et quelques phrases, en disant seulement que le moyen le plus sûr pour apprendre à prononcer est de « prendre quelque Angloys, jeune ou vieil, et se faire prononcer lesdites lettres ». A propos du son *th* en anglais, il recommande à ses lecteurs de toucher « doulcement les dents de devant du bout de la langue, imitans en partie en la prolation de *th* ou les serpens ou les oisons quand ilz sifflent », et c'est là le meilleur conseil de tout le livre. On peut laisser de côté l'ouvrage anonyme de 1625 intitulé *Grammaire angloise pour facilement et promptement apprendre la Langue angloise* (Paris), mais le manuel en latin[2] de John Wallis, publié en 1653, peut rendre des services s'il est employé intelligemment. Il est bon en tant que traité général de phonétique, mais il cite rarement des exemples français ou d'une langue autre que l'anglais, le grec, l'hébreu ou l'arabe, et il n'est sûrement pas destiné à l'usage des Français apprenant l'anglais. Vient ensuite le travail de Paul Festeau, « maistre de langues à Londres », la *Nouvelle Grammaire Angloise*, parue en 1672. Trente-deux pages de cet ouvrage sont consacrées à la « prononciation des lettres angloises », mais il n'y a presque aucune transcription phonétique en dehors de celle de l'alphabet (ai : bi : ci : di... doubleyou; ex : oüai : zed). Fes-

1. Éd. Rudolf Brotanek (Halle, 1905).

2. *Grammatica Linguae Anglicanae cui praefugitur de Loquela sive Sonorum Formatione Tractatus Grammatico-Physicus*. Oxoniae, 1653.

teau observe aussi que *th* se prononce diversement, mais, ajoute-t-il, il est « difficile d'en donner les règles », parce que « quelquefois il se prononce comme un *d*, quelquefois comme un *z* et quelquefois comme un *s* ». Jacob Villiers n'apporte rien de nouveau en 1680[1], et la *Grammatica Linguae Anglicanae* de Cooper (1685), tout en ayant quelques bonnes observations phonétiques — comme le traité de Wallis — n'est pas exclusivement destinée aux Français qui veulent apprendre à prononcer l'anglais. Dans cette même année paraît l'ouvrage de Guy Miège[2], une des grammaires les plus connues et le plus souvent réimprimées. L'auteur essaye, il est vrai, de faire la distinction entre le langage courant et la langue bien parlée (comme le dit M. Spira), mais son travail ne vaut guère mieux que les précédents en ce qui concerne la phonétique. Il dit, à propos du son *th :*

C'est ici le grand Ecueil des François et de tous les Sons particuliers à la Langue Angloise celui qui leur fait plus de peine. Il se prononce de deux différentes manières, l'une qui représente un *d* aspiré et l'autre un *t* aspiré, l'une et l'autre en appuyant plus ou moins la Langue contre les dents. C'est ce que la Plume ne sauroit bien exprimer. Ce sont des Sons qui ne s'apprennent proprement que par l'Oreille.

La *Grammaire pour apprendre l'anglois* de G. Pell, publiée à Utrecht en 1735, n'est pas beaucoup plus utile. Bref, il n'y a pas un seul parmi tous ces travaux antérieurs à celui de Flint qui ait essayé l'emploi des signes arbitraires pour la transcription, pas un qui ait une transcription aussi détaillée que celle de Flint, pas un qui s'attarde un peu sur les questions d'accentuation et d'intonation.

*
* *

Si Flint a été oublié dans les temps modernes, il est réconfortant de penser qu'au moins de son vivant son travail fut apprécié et eut du succès. Quelques-uns de ses contempo-

1. *Vocabularium Analogicum, or the Englishman speaking French and the Frenchman speaking English, plainly showing the nearness or affinity betwixt the English, French and Latin.* London, 1680.
2. *Nouvelle Méthode pour apprendre l'anglois.* Londres, 1685.

rains le louent hautement. Les pages 357-359 du volume XVIII du *Pour et Contre* contiennent une notice très élogieuse du livre de Flint. L'abbé Prévost non seulement donne un résumé détaillé de ce travail, mais il profite de l'occasion pour parler des beautés de la littérature et de la langue anglaises. Il dit, à propos de la promesse de Flint d'écrire une grammaire anglaise : « Je crois qu'on ne peut trop l'exhorter à nous faire bientôt jouir d'un travail infiniment utile. » Un compte-rendu du travail de Flint, publié dans les *Observations sur les Écrits modernes* du 23 janvier 1740, est encore plus long et élogieux. Il donne un excellent résumé, examinant avec soin les arguments de Flint, puis ajoute :

M. Mather (*sic*) a inventé une méthode qui me paroît excellente pour apprendre aisément la manière de prononcer l'Anglois, en donnant sur cela des règles générales, infaillibles et commodes, avec des exemples de prononciation Françoise qui ressemblent parfaitement à la prononciation Angloise : ces exemples sont figurés avec un art qui sert beaucoup à faire concevoir et retenir les regles. C'est ce qu'il faut voir dans le Livre, et ce qu'il est inutile d'expliquer ici.

Ce compte-rendu a plus de valeur s'il est l'œuvre de Desfontaines qu'il n'en aurait s'il était de la main de son collaborateur, l'abbé Granet, car Desfontaines a lui-même peiné sur l'anglais, et il est qualifié pour parler d'un tel sujet.

L'ouvrage de Flint fut réédité en 1754[1], ce qui prouve son succès. Flint en fut sans doute encouragé, puisqu'en 1750 il entreprend une nouvelle édition de la *Grammaire* de Miège et Boyer, mais la « Grammaire angloise » qu'il avait promis d'écrire ne parut jamais, du moins à ma connaissance.

On peut trouver aussi ailleurs des faits démontrant le succès de ce travail. Plusieurs de ses contemporains — peut-être des rivaux ou peut-être des collègues — lorsqu'ils entreprennent à leur tour des publications de ce genre, renvoient à l'ouvrage de Flint, au lieu de consacrer eux-mêmes une partie à la prononciation. Ainsi font, par exemple, Lavery, dans sa *Nouvelle Grammaire angloise* (1752), et Siret, dans ses

1. La rareté de l'ouvrage ne peut, à mon avis, être considérée comme un signe de son insuccès. Un court traité de cet ordre — comme tout autre manuel — n'est pas le genre de livre qu'on conserve avec le plus grand soin.

Elemens de la Langue angloise (1774). On pourrait peut-être attribuer également au succès de Flint l'imitation de son système de transcription dans des travaux d'autres contemporains, tels que Joseph Gautier, « maître de Langue angloise »[1], Perrin[2], Thomas Berry, « Anglois de nation, maître de langue angloise »[3], et J. A. Dumay[4].

On aurait désiré avoir le témoignage sûr d'un contemporain pour pouvoir donner des preuves encore plus certaines de son succès. Il est regrettable qu'on ne trouve nulle part une remarque comme la suivante : « Aujourd'hui j'ai entendu parler anglais M. X, élève de M. Flint, et sa prononciation ressemble d'une manière remarquable à celle d'un Anglais. » Il semble néanmoins très probable qu'une personne écrivant l'anglais aussi bien que M^{lle} de Malboissière le parlait bien également[5]. Dans tous les cas, si de telles hypothèses paraissent risquées, il peut du moins être permis d'attribuer en partie à l'enseignement heureux de ce « maître de langues » l'intérêt croissant pour l'anglais *parlé* dans la seconde moitié du xviii^{e} siècle, intérêt dont un exemple caractéristique est le soin avec lequel l'auteur d'*Eugénie* met, en regard des scènes VII et XVIII du deuxième acte[6], des explications phonétiques pour que les acteurs n'écorchent pas les noms anglais.

Sybil Goulding.

1. *Racines de la langue angloise.* Paris, 1750.
2. *Les Éléments de la Conversation angloise et françoise*, 1760 environ.
3. *Vraie Methode pour apprendre facilement à parler, à lire et à écrire l'anglois.* Paris, 1762.
4. *Méthode aisée pour prononcer et parler correctement la Langue angloise sans le secours d'aucun maître.* Paris, 1778.
5. Voir les lettres du 7 et du 19 octobre 1765, écrites en anglais ; voir aussi à l'appendice de l'édition citée la liste de ses traductions d'ouvrages anglais.
6. Eugénie : Point de lettre de Sir Charles * ? Il est bien étonnant...

* Sir Charles se prononce *ser* Charles..., etc.

LES

MAITRES D'IBSEN AU THÉATRE

On connaît mal les lectures d'Ibsen, ses goûts littéraires, ses admirations et ses répulsions. Lorsqu'il est devenu célèbre, il passait pour très rébarbatif et renfrogné, en sorte qu'on ne se risquait guère à l'interroger. Une légende s'est formée, d'après laquelle il lisait très peu de livres et de revues, et seulement des journaux. Il se renseignait, disait-on, uniquement par les quotidiens, qu'il lisait à fond, annonces comprises : par eux, il se faisait une idée de tout, même de la littérature. Cette légende tenait à ce que sa lecture des journaux était publique. Depuis son retour à Christiania, en 1887, on pouvait tous les jours le voir au « Grand », c'est-à-dire au restaurant du Grand Hôtel, où il restait fort longtemps, seul, et entouré de journaux, qu'il lisait ou ne lisait pas. Car souvent il était absorbé dans ses réflexions, et bien des scènes ont été composées au « Grand ». D'ailleurs, même si la légende n'est qu'une exagération de la vérité, elle ne concerne que les dernières années du dramaturge. Mais sur les lectures qu'il a faites antérieurement, on n'est pas beaucoup mieux informé. On doit supposer, par exemple, qu'il a lu les tragiques grecs, mais on n'en a, que je sache, aucun indice.

Je voudrais essayer ici d'indiquer ce que l'on sait qu'il a connu, en fait de littérature dramatique, et, autant que possible, de dire quels furent ses jugements. Mais cette étude ne peut révéler qu'une vérité très fragmentaire, avec un homme qui s'exprimait si peu. Même de ses articles de critique il n'y a pas grand'chose à tirer, car ils sont peu nombreux, et ils comportent tantôt une étude minutieuse de la pièce examinée, sans comparaisons ni rapprochements quelconques, tantôt l'énoncé de vues théoriques trop abstraites.

* * *

En 1849, il a vingt et un ans et prépare seul son baccalauréat (*examen artium*). Il lit Salluste et les discours de Cicéron, « cet infatigable avocat des majorités[1] », et par réaction contre eux écrit un *Catilina* en trois actes, où les critiques allemands et Chr. Collin ont cru voir une influence des *Brigands* de Schiller. Cependant, il paraît très douteux qu'Ibsen, à cette date, eût rien lu encore de Schiller, et j'ai montré[2] qu'en dehors de l'idée même du « révolté sympathique », idée si fréquente vers la vingtième année, les deux drames n'avaient à peu près rien de commun. Et l'on peut dire que le *Catilina* d'Ibsen enferme comme une critique implicite de l'idée du « révolté sympathique », sous la forme trop puérile que Schiller lui a donnée avec son Karl Moor.

D'après ce qu'Ibsen lui-même a dit plus tard à son biographe Henrik Jæger, il n'a pas connu à Grimstad, c'est-à-dire jusqu'à vingt-deux ans, d'autres auteurs dramatiques que Holberg et Oehlenschläger. Shakespeare n'était pour lui rien de plus qu'un nom.

Du moins est-il certain qu'il a lu et relu les œuvres dramatiques de Holberg et d'Oehlenschläger, et qu'il les admirait profondément tous les deux. Et ils ont eu l'un et l'autre une grande influence sur la formation d'Ibsen. Il est, d'ailleurs, difficile d'imaginer deux dramaturges aussi profondément différents : l'un, comique de l'école de Molière avec moins de finesse, mais plus d'humour, et l'autre, tragique imperturbablement grave et surtout épique. L'influence d'Oehlenschläger fut la première à se manifester dans l'œuvre d'Ibsen, mais ne tarda guère à s'effacer. Lorsqu'il mourut en 1850, Ibsen composa un poème enthousiaste[3] à sa gloire, et ce fut le second poème qu'il eut la joie de voir imprimé. Puis, après son *Catilina*, il écrivit le *Tertre du Guerrier*, pièce en un acte qui est une imitation évidente du grand tragique danois, et en 1851, à Christiania, il publia « Helgi vainqueur de Hun-

1. Henrik Ibsen, *Œuvres complètes,* trad. par P.-G. La Chesnais, t. I, p. 188.
2. *Ibid.*, p. 147-149.
3. « Le Skalde au Valhal », *ibid.*, p. 126.

ding », et projeta d'autres poèmes du même geure, non moins évidentes imitations, non des tragédies d'Oehlenschläger, mais de ses poèmes épiques. Mais après 1851, je n'aperçois aucune trace de l'influence d'Oehlenschläger : elle a disparu soudain et totalement. Plus tard, il dira que les tragédies nordiques d'Oehlenschläger ne peuvent plus être appréciées qu'à titre de documents d'histoire littéraire. Dans un article de critique où il parle des pièces « dont les personnages se présentent... dans la généralité de types abstraits », sans nuances, il ajoute : « On peut se demander si toute la tragédie, conformément à son concept, ne rentre pas dans cette même catégorie, du moins est-il certain que la plupart des tragédies d'Oehlenschläger ne peuvent être exceptées[1]. » En réalité, ce fut pour d'autres raisons momentanées — dépit de constater, à la scène, la médiocrité du *Tertre du Guerrier*, changement dans l'idée de la valeur des sagas comme source d'inspiration pour le poète moderne, etc. — qu'Ibsen abandonna Oehlenschläger, mais je crois bien que, dans ce passage, à quelques années de distance, il donne la raison vraiment essentielle de cet abandon : le théâtre épique du grand Danois n'était pas assez vivant.

Et il semble que par réaction contre la solennité un peu figée des héros d'Oehlenschläger, un préjugé se serait établi dans l'esprit d'Ibsen contre la tragédie en général et contre tout le théâtre classique. Il dit, aussitôt après la phrase que je viens de citer :

Toutes ces pièces font à la lecture une impresssion claire, elles font l'impression de quelque chose d'achevé, ce qui provient de ce que l'objet de la pièce est si superficiel que le lecteur peut tout de suite voir comment il doit jouer les rôles sur la scène de son imagination. Mais cette perfection, même dans un ouvrage dramatique, est un défaut; car elle exclut pour l'acteur la possibilité d'ajouter rien de son art propre, et du moment qu'il ne le peut pas, la pièce devient nécessairement un non sens dramatique sur la scène[2].

Ibsen n'a pas autrement spécifié quelles sont « toutes ces

1. *Efterladte Skrifter*, t. I, p. 270. Art. du 12 avril 1861.
2. *Morgenbladet* du 5 octobre 1862, n° 277 (dans la suite d'articles retrouvés par M. Hans Eitrem).

pièces » auxquelles il reproche d'être abstraites, et que lui-même désigne en termes abstraits. Peut-être n'a-t-il nullement englobé parmi « toutes ces pièces » les tragédies classiques françaises, par exemple. Et cette incertitude est bien caractéristique du dogmatisme de ses articles critiques. Mais s'il n'est pas ici question des tragédies classiques françaises, il n'en est pas question davantage ailleurs[1] et l'on ne peut savoir ce qu'il en pensait, ni même s'il les connaissait autrement que par la parodie qu'en a faite Johan Herman Wessel en 1772, l'*Amour sans bas*, ouvrage qui est classique en Norvège, et qu'Ibsen goûtait fort. Il semble les avoir, sinon ignorées, du moins lues avec quelque prévention, et considérées, avec Oehlenschläger, comme du théâtre périmé.

Tout au contraire, il a eu pour Holberg un goût très vif et durable. Il en a certainement lu de très bonne heure les comédies et l'épopée satirique *Peder Paars*. Il a retenu nombre de répliques de celles-là et de vers de celle-ci. Dès son premier séjour à Christiania (avril 1850-octobre 1851), on trouve des citations de Holberg dans ses articles de la petite revue *Andhrimner*. Plus tard, il en émaillera sa correspondance. Pendant son second séjour à Christiania (1857-1864), le groupe des amis qu'il fréquentait le plus comprenait des gens nourris de Holberg, particulièrement A. O. Bachke, Ludvig Daae et celui chez qui l'on se réunissait, Paul Botten-Hansen. Ce groupe s'appelait « les Westphaliens », du nom de Gert Westphaler, personnage d'une comédie de Holberg. Vers la fin de l'été 1851, lorsque les associations ouvrières, dont « l'école du dimanche » comptait Ibsen comme l'un de ses deux professeurs, organisa des représentations théâtrales, on peut affirmer sans crainte qu'Ibsen en fut le principal organisateur, et le programme se composait surtout de Wessel et de Holberg, qui disparaissent entièrement de la dernière représentation, donnée après son départ de Christiania. Bref, on ne saurait exagérer l'importance de Holberg. Ibsen s'en est repu dès Grimstad, et n'a jamais cessé de se le rappeler. Il ne l'a jamais positivement imité. Mais il en a certainement

1. Il mentionne seulement « la tragédie héroïque » dans un article du 1er juin 1861, *Samlede Værker*, t. X, p. 461.

subi l'influence. Ce qui lui plaisait surtout chez Holberg, c'était la verve comique. Il était attiré vers l'imitateur de Molière un peu de la même façon que son ami le poète Vinje était attiré vers lui-même, disant : « Il sait blaguer. » Et c'est là un aspect de la nature d'Ibsen que l'on néglige trop d'habitude. Il apparaît pourtant dans son œuvre, non seulement dans *Peer Gynt*, mais aussi, par moments, dans beaucoup d'autres pièces, et jusque dans un drame aussi sombre que *Brand*.

Prenons maintenant Ibsen à son arrivée à Christiania en 1850. Ses connaissances en littérature dramatique sont limitées à Holberg et Oehlenschläger. Il achève sa préparation au baccalauréat et n'a pas le temps d'en apprendre plus long. Mais son *Tertre du Guerrier* est reçu, il est joué en septembre, aussitôt son baccalauréat passé, et il obtient, bien que ce ne fût pas alors la règle, le droit d'entrée gratuite au théâtre. Pendant une année, il va étudier le théâtre, à la fois théoriquement et par des lectures, et en assistant aux représentations.

Théoriquement, d'abord. Car il a l'idée que l'art dramatique est un métier comme un autre, et qu'il doit en apprendre les règles. Il se lance donc dans les études d'esthétique théorique. Or, il était « scandinaviste », et n'éprouvait aucune répugnance à s'incliner devant l'évidente supériorité de la littérature danoise dont la réelle richesse n'avait pas de peine à éclipser la pauvre production norvégienne de cette époque. En cela il se ralliait au professeur et poète norvégien Welhaven. Il va donc chercher son maître d'esthétique à Copenhague où l'arbitre du goût autoritaire et incontesté était Johan Ludvig Heiberg, poète, mathématicien, auteur dramatique, philosophe, directeur de théâtre et linguiste. Son esthétique était hégélienne, ce qui convenait admirablement à Ibsen et à son goût des oppositions en apparence irréductibles et des conciliations inespérées. L'influence de J. L. Heiberg se fit immédiatement sentir dans les rares articles de critique écrits par Ibsen en 1851 pour *Andhrimner*, où l'on retrouve à chaque instant la distinction des genres présentée à la façon de Heiberg, puis la discussion de la conformité de l'œuvre exa-

minée avec son concept. Ce lourd appareil est d'autant plus frappant dans les articles d'Ibsen qu'il était d'un emploi rare, même en ce temps où l'hégélianisme était installé à l'université de Christiania avec le professeur Monrad, et que, notamment, les deux amis qui rédigeaient *Andhrimner* avec Ibsen ne pratiquaient jamais la fameuse dialectique. Il s'est dégagé, à la longue, et de cette forme d'exposition, et des idées mêmes de J. L. Heiberg, mais sans cesser de le considérer comme un de ses maîtres. A la mort de Heiberg, il lui a consacré un poème qui le grandit outre mesure, et dans un article du 1er juin 1861, il l'appelle « l'homme dont la plume n'a jamais laissé couler une phrase inélégante[1] ». Longtemps après, à un jeune écrivain qui le fréquentait et prenait des notes sur ses conversations, il disait qu'il fallait lire *tout* J. L. Heiberg[2]. Celui-ci a donc été le troisième en date des auteurs dramatiques qui ont exercé une grande influence sur l'esprit d'Ibsen et qui ont excité sa vive admiration, mais plutôt par sa personnalité, la sûreté de son goût, ses qualités de directeur de théâtre, et comme esthéticien, que comme dramaturge. Ibsen a cependant emprunté, dans *Brand* et dans *Peer Gynt*, quelques idées à la « comédie apocalyptique » *Une âme après la mort*.

Sur les lectures qu'il fit au cours de l'année 1850-51, on ne sait rien, sinon qu'il dut être bien guidé, grâce à son intimité avec Paul Botten-Hansen, homme d'une culture très étendue et très bibliophile.

Reste le théâtre. Il était alors complètement dominé par Scribe et les fabricants de vaudevilles de sa suite. Contentons-nous pour le moment de cette indication générale : nous aurons bientôt occasion, à propos du théâtre de Bergen, de donner la mesure de cette domination, et nous verrons que ce règne de Scribe fut prodigieusement exclusif, et ne laissa même pas une petite place aux écoles dramatiques françaises du même temps ou antérieures. Aussi peut-on dire que Scribe a été le quatrième maître d'art dramatique d'Ibsen dans l'ordre chronologique, mais non, certes, dans l'ordre de ses

1. *Samlede Værker*, t. X, p. 458.
2. John Paulsen, *Samliv med Ibsen, Nye Erindringer og Skitser*, p. 46.

admirations, car tout de suite il s'est plaint de la place excessive faite aux pièces françaises. Déjà, le 11 mai 1851, il déclare : « Scribe est usé[1]. » Il écrit :

Hier (2 mai), on a donné deux vieilles pièces que l'on aurait dû considérer comme mortes et enterrées depuis longtemps. *La famille Richebourg*[2] est une de ces pièces où se manifeste la conception française bien connue de la morale, pas aussi accentuée sans doute que, par exemple, dans *Un secret de famille*, *Les pantoufles de Lise*[3], etc., mais tout de même assez pour blesser chez nous le sentiment éthique de beaucoup de gens, et par suite aussi leur sentiment esthétique. En donnant au public le goût de pareilles pièces, on affaiblira certainement, en outre, le sens du national, qui nécessairement doit, sur la scène, ressortir sans la fascination des oripeaux dont les auteurs français savent envelopper leurs œuvres[4].

Sa répulsion intransigeante pour le théâtre français tel que les représentations de Christiania le lui révèlent est, on le voit, d'ordre moral autant qu'esthétique, et son esprit est manifestement en train de se mettre en état de prévention contre tout ce qui est français. D'ailleurs il ne lit pas le français et réclame l'achat, pour la bibliothèque de l'Association des étudiants, de la « National bibliothek der Deutschen Klassiker[5] ». Comme on joue, par exception, une pièce allemande, *Zopf und Schwert* de Karl Gutzkow, il constate que le succès en est médiocre, et le regrette, ce qui l'amène à comparer le théâtre français et le théâtre allemand :

La vraie raison [de l'insuccès] n'est d'ailleurs pas difficile à trouver; quand on s'est habitué, en effet, comme notre public de théâtre, an après an, aux bonbons dramatiques de Scribe et Cie, dûment fourrés de la quantité convenable de divers éléments quasi-poétiques, il est tout naturel que la production allemande plus substantielle paraisse indigeste même à l'estomac d'autruche de notre public.

Entre le théâtre français moderne et l'allemand il y a des diffé-

1. *Andhrimner*, 2e trimestre, col. 90.
2. Drame en un acte de Scribe, trad. par J. L. Heiberg.
3. Comédie en un acte de Laurencin, Desvergers et G. Vaez.
4. *Andhrimner*, 4 mai 1851, 2e trimestre, col. 80.
5. *Efterladte Skrifter*, t. I, p. 235, avril 1851.

rences essentielles. Le drame français (nous prenons naturellement ici le mot *drame* dans son vrai sens de pièce en général) doit être rattaché à la vie par l'intermédiaire des acteurs, il n'existe que grâce à eux. Le drame, tel qu'il sort des mains de l'auteur français, est encore inachevé, il ne répond à son concept que lorsque la représentation dramatique l'a rattaché à la réalité. Pour le Français, le drame moderne n'a pas de place dans la littérature à lire... Le dramaturge allemand, au contraire, écrit sa pièce sans avoir particulièrement en vue la représentation dramatique; si elle peut, dans la forme où elle sort de ses mains, être jouée sur la scène, tant mieux, si non, elle pourra être lue, et ainsi il estime aussi bien satisfaites toutes les conditions que le drame doit remplir; car en Allemagne la place que tient le drame dans la littérature à lire est au niveau de la place qu'il tient comme littérature dramatique[1].

Ce parallèle entre les deux littératures, où Scribe est donné pour le vrai représentant de l'art dramatique français en face de Gutzkow, est un peu comique. C'est à peu près comme si, inversement, on voulait comparer Kotzebue avec Hugo. Et Ibsen semble surtout montrer, dans ce passage, sa préférence pour le théâtre à prétentions sérieuses, au détriment du théâtre qui se propose simplement d'être une distraction. Cependant Ibsen, plus loin dans le même article, dit encore ceci, qui ne semble pas suggéré particulièrement par la connaissance de Scribe :

... Il est vrai que la réalité immédiate n'est pas à sa place dans le royaume de l'art; mais l'œuvre d'art qui ne porte pas la réalité en soi n'y est pas davantage, et ceci est précisément le côté faible du drame français. Ici les personnages s'y présentent le plus souvent comme de pures attractions; afin de produire le contraste qui est la marotte du drame français, et de le tendre le plus possible, les personnages se montrent soit comme des anges, soit comme des démons, rarement comme des êtres humains. Si, au contraire, l'Allemand veut traiter la réalité, qui n'est d'ailleurs pas, en général, son domaine, il le fait à fond, il ne nous dépeint pas seulement des humains, mais même des gens ordinaires, comme ceux que nous voyons et entendons journellement...

1. *Andhrimner*, 13 avril 1851, 2e trimestre, col. 28. L'article est reproduit dans les *Samlede Værker*, t. X. Peut-être a-t-il emprunté l'idée que le théâtre allemand est « à lire plutôt qu'à jouer » à J. L. Heiberg, *Pros. Skr.*, t. V, p. 334.

L'opposition *anges-démons* paraît bien être une critique du romantisme français et indiquer une connaissance du théâtre soit d'Hugo, soit de Dumas père. Botten-Hansen lui en a sans doute fait lire des traductions allemandes. Mais on comprend que, surtout à un esprit prévenu, la lecture d'un drame en vers de Victor Hugo en traduction ait donné l'impression de quelque chose d'inachevé : il y manquait la langue et le rythme, et probablement la plupart des images, à quoi le lecteur ou l'acteur devait suppléer. Il est donc très probable qu'Ibsen a eu, dès 1851, quelque connaissance du théâtre de Victor Hugo, mais il en a lu peu, et ce peu a été mal lu. En somme, cette partie de la littérature dramatique de son temps est à compter, de toute façon, parmi ses lacunes, au moins à cette date.

*
* *

Il avait donc aussi peu de savoir que d'expérience lorsqu'il fut appelé à Bergen, en octobre 1851, pour y remplir des fonctions assez mal définies au « Théâtre norvégien » qu'on y avait fondé un an auparavant. Il savait mal se faire valoir, comme il savait mal s'imposer et se faire sa place. On était d'ailleurs habitué, au « Théâtre norvégien », à engager un personnel qu'il fallait former. On avait voulu, en effet, y fonder une scène vraiment nationale, et en exclure les acteurs danois, à peu près seuls admis, jusqu'alors, sur les scènes norvégiennes. Tous les acteurs étaient des débutants. Ibsen, comme futur régisseur, ou metteur en scène, ou directeur artistique, n'était qu'un débutant de plus, et il parut tout naturel de lui faire faire un voyage d'études afin qu'il apprît son métier. On l'envoya visiter les théâtres de Copenhague et de Dresde. Il fit la connaissance personnelle de J. L. Heiberg, et eut l'occasion, tant à Copenhague qu'à Dresde, d'assister à des représentations où l'art scénique semblait se renouveler dans le sens du réalisme. Mais ce n'est pas son étude de l'art scénique et du métier de directeur de théâtre qui nous intéresse ici, c'est seulement son étude de l'art dramatique. Sous ce rapport, il semble que son voyage l'ait entraîné surtout à des lectures d'ordre théorique.

Il n'avait sans doute encore lu de J. L. Heiberg, à Chris-

tiania, que peu de chose : à son biographe Henrik Jæger il a dit plus tard[1] qu'il n'en connaissait encore, à cette date, que son célèbre essai *Sur le Vaudeville*, et il est probable que la forte impression produite sur lui par la personne de J. L. Heiberg et par l'autorité dont il jouissait a contribué à lui faire lire la première édition des « Prosaiske Skrifter », où il a dû particulièrement remarquer la polémique avec Friedrich Hebbel. Le professeur Halvdan Koht croit qu'Ibsen s'est senti de bonne heure attiré vers celui-ci[2]. C'est probablement à Copenhague, ou au retour du voyage, qu'Ibsen s'est familiarisé avec l'œuvre du dramaturge lyrique, et avec ses conceptions esthétiques, résumées par Heiberg comme « l'unité du spéculatif et du poétique, en sorte que la véritable œuvre poétique donne un profit réel à la connaissance profonde[3] ». Beaucoup des idées de Hebbel, plus que son théâtre, étaient de nature à frapper l'esprit d'Ibsen, mais surtout une quinzaine d'années plus tard, et en 1852 il devait donner presque entièrement raison à J. L. Heiberg.

A Dresde, où il se rendit ensuite, habitait un autre esthéticien allemand, Hermann Hettner, qui venait de publier *Das moderne Drama*. On sait positivement qu'il lut aussitôt cet ouvrage, car il l'a dit lui-même à Henrik Jæger[4], et il l'a plusieurs fois recommandé à son ami Lorents Dietrichson, professeur d'histoire de l'art, ajoutant même qu'il aimait beaucoup les livres d'histoire littéraire de Hettner[5]. On comprend qu'il ait été séduit par la préface, datée du 21 août 1851 : « J'aimerais voir les pages suivantes surtout dans les mains des jeunes dramaturges... tout pousse fortement à un nouveau, obscurément pressenti... La théorie donne au poète cette sûreté ferme sans laquelle aucune création heureuse n'est pos-

1. Henrik Jæger, *Henrik Ibsen*, 1888.
2. Henrik Ibsen, *Efterladte Skrifter*, t. I, p. LXXVI.
3. J. L. Heiberg, t. V, p. 348.
4. Henrik Jæger, *Henrik Ibsen*, p. 82. Après avoir mentionné les « Prosaiske Skrifter » de Heiberg et le livre de Hettner, Henrik Jæger ajoute : « Là se bornaient à peu près ses études théoriques. » Cet « à peu près » peut être une allusion au double essai polémique de Hebbel, *Mein Wort über das Drama*, mais paraît exclure une étude approfondie, au moins à cette date, des écrits théoriques du dramaturge allemand.
5. Lorents Dietrichson, *Svundne Tider*, t. I, p. 354.

sible. C'est là ce qu'on appelle critique productive. » Et l'ouvrage examine successivement la tragédie historique, le drame bourgeois et la comédie, en multipliant les exemples, indiquant le sens de l'évolution historique, et cherchant sans dogmatisme la voie que doivent suivre les écrivains qui veulent composer des œuvres d'une réelle valeur littéraire. Ibsen, évidemment, n'accepta pas tous les jugements et toutes les idées de Hettner, mais le livre semblait s'adresser spécialement à lui.

Et Ibsen revint prendre son poste à Bergen, pour y retrouver ce Scribe qui lui déplaisait tant. Mais peut-être était-il moins mal disposé à l'égard du grand fabricant de pièces. Après tout, J. L. Heiberg avait été grand admirateur de Scribe, l'avait préconisé, imité. S'il avait fini par le critiquer parfois avec sévérité, il ne cessait pas de trouver, dans l'ensemble, son œuvre très supérieure à l'ensemble de la production allemande[1]. Et de même Hettner, qui estime que Gutzkow est le Scribe allemand, et doit revenir à la comédie[2]. Tous deux signalent, d'ailleurs, les défauts de Scribe, mais Ibsen, influencé par ces références des esthéticiens qu'il appréciait, a dû rentrer à Bergen avec l'idée de rechercher les qualités de ce maître de la scène, et d'étudier sa technique si vantée. Il s'est positivement mis à l'école, et ses pièces en portent la trace, particulièrement *Dame Inger d'Œstraat*, qu'il écrivit l'année suivante (1853).

Comment n'aurait-il pas subi, d'ailleurs, l'influence d'un auteur qui dominait tellement la scène où sa fonction était précisément de diriger les répétitions? L'historien du théâtre de Bergen nous permet de nous en rendre compte[3].

Je ne tiens pas compte de la saison théâtrale 1851-1852. Au commencement, il était trop nouveau, on l'utilisait comme on pouvait, et toute la responsabilité appartenait à son collègue Herman Laading, licencié ès lettres et plus âgé, auquel il était naturellement subordonné. Ensuite, il partit pour son voyage en Danemark et en Allemagne, et ne revint qu'en été. Ce sont

1. En 1843, dans *Prosaiske Skrifter*, t. V, p. 367 (réponse à Fr. Hebbel).
2. *Das moderne Drama*, p. 175.
3. T. Blanc, *Norges förste nationale scene*. Bergen, 1850-1863.

donc ici les cinq saisons qui s'étendent d'octobre 1852 au commencement de septembre 1857 qui comptent. Le « Théâtre norvégien » a donné pendant cette période, tant à Bergen qu'à Trondhjem, un total de 358 représentations, où furent jouées les pièces déjà montées, et 122 pièces nouvelles. On a déjà publié ici[1] la liste des pièces françaises données au théâtre de Bergen avec le chiffre des représentations de chacune : qu'il me suffise de dégager les « dominantes » de ce répertoire, et d'y ajouter — ce qui n'est pas toujours une contre-partie — les œuvres qui, appartenant à d'autres littératures, complétaient l'enrichissement de l'écrivain norvégien.

Scribe lui-même, seul ou avec divers collaborateurs, figure au répertoire nouveau de ces cinq ans avec 15 pièces et 42 actes. Je n'ai pas tenu compte de 7 autres pièces de Scribe (13 actes), dont Ibsen eut aussi à s'occuper parce qu'elles furent jouées aussi pendant la même période, mais qui avaient été mises en scène antérieurement. Comme, pendant cette période, il y a eu 358 représentations, et que les pièces de Scribe ont été jouées environ quatre fois en moyenne, on voit qu'il figurait au programme du spectacle une fois sur cinq ou six.

Et il y a les collaborateurs de Scribe, et toute la séquelle des imitateurs. Bayard y compte pour 7 pièces. En ajoutant aux Dumanoir, Théaulon et autres Mélesville, quelques pièces de Souvestre, Labiche, H. Mürger, et 2 pièces antérieures à Scribe, *le Trésor supposé* (1802) par François Hoffman et *la Jeunesse d'Henri V* d'Alexandre Duval (1806), je trouve un total de 38 pièces et 87 actes. Avec Scribe lui-même, cela fait 53 pièces et 129 actes.

Je mets à part 5 pièces françaises d'un niveau plus élevé ou d'un genre assez différent : *Mlle de la Seiglière*, de Sandeau, le *Gendre de M. Poirier*, d'Augier et Sandeau, le *Sonneur de Saint-Paul*, de Bouchardy[2], *Catherine Howard* et la *Fille du Régent*, de Dumas père. Ces trois drames sont les seuls représentants du mouvement romantique français. Quant au théâtre français antérieur au XIXe siècle, il n'en est pas question.

1. Jacques de Coussange, *l'Influence française dans l'œuvre d'Ibsen* (*Revue de littérature comparée*, avril-juin 1925, p. 298).

2. *Le Sonneur de Saint-Paul* n'a été joué que le 6 septembre 1867, quelques jours après son départ, mais la pièce a dû être mise en scène par Ibsen.

Après les œuvres françaises viennent les œuvres danoises : 24 pièces et 54 actes. J. L. Heiberg est l'auteur le plus fréquent, suivi de Overskou et Bögh : tout cela nous éloigne peu de Scribe. Une seule tragédie d'Oehlenschläger : *Les Varingiens à Constantinople*.

Voici ensuite les œuvres norvégiennes : 16 pièces et 41 actes. Encore sur ces 16 pièces y en a-t-il 5 d'Ibsen lui-même, non parce qu'il était un auteur particulièrement apprécié, loin de là, mais parce qu'il devait fournir une pièce tous les ans au théâtre, qui ne pouvait vraiment pas refuser de le jouer. Il y a aussi 3 pièces de Magdalene Thoresen, dame qui recevait beaucoup à Bergen, et notamment était très liée avec Danielssen, homme très influent et membre de la direction du théâtre. Et il y a aussi une pièce de l'acteur Isachsen, acceptée par complaisance. J'ai compté comme norvégiennes 3 pièces de Ludvig Holberg (*l'Affairé*, *Jakob von Tyboe*, *Erasmus Montanus*), bien que cet unique représentant du XVIII^e siècle soit revendiqué par les Danois. Mais lorsqu'il s'agit du théâtre de Bergen, où il est né, et dont il a écrit la « description », il était difficile de le placer ailleurs. On peut même s'étonner qu'un écrivain de cette importance n'ait pas été joué plus souvent sur le théâtre nouveau de sa propre ville. En dehors des auteurs norvégiens que je viens de mentionner, il reste seulement 4 pièces, et dont aucune n'était une nouveauté. La quatrième règle posée par Ole Bull, fondateur du théâtre, disait pourtant :

> Ce doit être une mission pour le théâtre de chercher à susciter la représentation sur la scène de pièces indigènes et nationales, sans exclure, bien entendu, les pièces danoises ou traduites des langues étrangères[1].

On ne voit pas que personne se soit plaint d'un oubli de cette règle par le théâtre de Bergen. Rien ne montre mieux quelle était la pauvreté de la production dramatique norvégienne jusqu'alors, et le fait que l'art scénique eût été réservé presque exclusivement aux acteurs danois avait certainement beaucoup contribué à empêcher le développement d'une littérature dra-

1. T. Blanc, *loc. cit.*, p. 112.

matique. On comprend qu'Ibsen et Björnson aient été passionnés pour la réforme du théâtre. Mais ceci n'est qu'une réflexion en passant, et je reviens à mon sujet.

Après les œuvres françaises, danoises et norvégiennes, viennent les œuvres allemandes : 13 pièces et 42 actes, en y comprenant 4 pièces pour lesquelles je n'ai pu vérifier l'origine de l'auteur. Rien de Gœthe ni de Schiller. L'auteur le plus important est Gutzkow (*Le Catogan et l'Épée*). Rien de Hebbel. Rien non plus de Kotzebue et d'Iffland, que l'on avait beaucoup joués en Norvège vingt ans plus tôt, mais que Scribe avait remplacés.

Enfin, voici 3 pièces anglaises, dont l'une est une adaptation en 4 actes de *As you like it*, sous le titre : *La vie dans la forêt*. Et voici *Dédain pour dédain* de Moreto.

C'est tout. J'ai négligé seulement 4 pièces sur lesquelles je n'ai que des indications insuffisantes.

Et voici, année par année, le tableau des pièces nouvelles, par nationalités :

	1852-3	1853-4	1854-5	1855-6	1856-7	Totaux
Françaises.	16	12	10	5	11	54
D'après le français.	2	2	1	1		6
Danoises.	10	7	4	2	1	24
Allemandes	2	3	1	2	3	13
Norvégiennes . . .	6	1	4	2	3	16
Autres.	1	1		2	1	5
Incertaines.	1		2		1	4
	38	26	22	14	20	122

On voit qu'Ibsen n'a pu presque rien apprendre, si ce n'est la technique de Scribe, en faisant son métier d'instructeur au théâtre de Bergen. Il n'a d'ailleurs eu qu'une responsabilité très limitée dans le choix du répertoire. C'était lui qui proposait les pièces, au moins vers la fin, à partir de l'automne 1855, mais le président du comité de direction du théâtre décidait[1]. Mais Ibsen n'avait guère de choix que parmi les manuscrits envoyés de Copenhague, et il était surtout un bon employé,

1. Peter Blytt, *Minder fra den förste norske scene i Bergen i 1850-aarene*, p. 22.

conformément au principe, qu'il tenait de J. L. Heiberg, et qu'il a souvent défendu, par la suite, dans sa correspondance, qu'un théâtre doit être gouverné autocratiquement. Ses six années d'apprentissage à Bergen lui ont été certainement très utiles, mais non pour lui faire connaître la littérature dramatique en général. Ce n'est que par ses lectures et son travail personnel en dehors du théâtre qu'il a pu s'en informer, et il n'en a rien dit.

On sait pourtant qu'il a étudié Shakespeare à Bergen. Il existait dans cette ville une société littéraire assez fermée. On l'y admit en 1855, et il fit une conférence sur Shakespeare lorsqu'il y prit séance[1]. Ibsen conférencier : il est probable qu'il a écrit et lu ce qu'il avait à dire, mais rien n'en est resté. Pendant son voyage de 1852 il avait vu jouer *Hamlet* remarquablement à Copenhague par Höedt et à Dresde par Dawison, et le livre de Hettner est une glorification de Shakespeare. Une fois qu'il eut abordé la lecture du grand Anglais dans la traduction danoise réputée de Lembcke, il en a fait évidemment une étude sérieuse, dont les traces sont apparentes dès les premières œuvres qu'il écrivit à Bergen.

Il pourrait paraître naturel de placer ici un examen de l'influence effective de Scribe et de son école sur les pièces écrites par Ibsen à cette époque. Savoir ce qu'Ibsen a connu en fait de littérature dramatique semble intéressant surtout comme préface à une étude des progrès de la technique d'Ibsen. Car c'est uniquement de technique, bien entendu, qu'il s'agit ici. Mais les études sérieuses sur la technique dramatique — elles sont extrêmement rares — ont cet inconvénient d'exiger beaucoup de place. William Archer, sous une forme malheureusement trop sommaire, a su cependant, en deux articles souvent pénétrants, indiquer l'essentiel de ce qui révèle l'influence de Scribe dans le théâtre d'Ibsen[2]. Je me contenterai ici d'indiquer ses conclusions. Elle apparaît très nette dans la facture de la *Châtelaine Inger d'Œstraat* (1854), bien que ce drame soit plutôt inspiré par le romantisme germanique. Elle se maintient ensuite à peu près constamment, sauf dans *Olaf*

1. Article de M. Francis Bull dans *Edda*, t. X (1919), p. 159.
2. *Ibsen's apprenticeship* (*Fortnightly Review*, janvier 1904) et *Ibsen's craftmanship* (*Ibid.*, janvier 1906).

Liljekrans et *Les Guerriers à Helgeland* (1857), pour culminer dans l'*Union des Jeunes* (1869). Après quoi elle décroît, pour disparaître définitivement au troisième acte de *Maison de poupée* (1879). C'est alors seulement qu'Ibsen renonce à l'action des moyens extérieurs et aux habiletés à la Scribe pour maintenir la tension dramatique.

* * *

Ibsen revient à Christiania. Un « Théâtre norvégien » y avait été fondé peu de temps après son départ pour Bergen, et il avait regretté alors de ne pouvoir rompre son engagement. Il eut, à son retour, une situation de directeur artistique, c'est-à-dire qu'il dut continuer le même métier qu'il faisait à Bergen, mais avec plus d'autorité. Il était alors résigné à faire jouer du Scribe : l'esprit de compromis l'avait atteint, mais cela même lui faisait ressentir quelque amertume. Il écrit dans un compte-rendu de théâtre :

... Notre époque est en effet celle de la photographie, du métier artistique; la technique, au sens vulgaire du mot, est tout ce que l'enthousiasme du public est capable de comprendre, aussi le théâtre, au point de vue financier, est-il parfaitement dans son droit lorsqu'il continue, comme jusqu'ici, à s'obstiner aux œuvres françaises récentes, qui ont formé déjà depuis longtemps les piliers du répertoire. Ces œuvres possèdent en effet le plus souvent une technique achevée, et le public aime cela; elles n'ont d'ailleurs rien à voir avec la poésie, et le public aime peut-être cela mieux encore[1].

Et il insiste peu après :

... Ces tours de force parfaits sous le rapport technique, qui sortent tous les ans des ateliers des auteurs parisiens, et qui contribuent si lamentablement à développer la virtuosité aux dépens de l'art, ces ouvrages de dentelles, calculés en vue de l'impression produite par des « répliques », ne peuvent qu'abaisser l'art à une région inférieure, celle de l'effet[2].

1. *Illustreret Nyhedsblad* du 11 octobre 1857. Article reproduit dans *Saml. V.*, t. X, p. 373.
2. *Illustreret Nyhedsblad* du 11 décembre 1857. Article reproduit dans *Saml. V.*, t. X, p. 375.

Il y a là un singulier mélange de mépris et d'admiration. Singulier parce que l'habileté technique est rendue responsable de la vulgarité des œuvres visées.

Je citerai encore un passage d'un article de cette époque, où il indiqua sa conception du drame historique en prenant, contrairement à son habitude, des exemples.

De la vraie tragédie historique nous n'avons pas, à proprement parler, le droit d'exiger les faits de l'histoire, mais bien ses possibilités, non les personnages et les caractères démontrables de l'histoire, mais l'esprit et la manière de penser de l'époque. Ainsi *Götz de Berlichingen* serait aussi bien une tragédie historique si la fable en était entièrement inventée par le poète lui-même, tandis que *Wilhelm Tell*, *Maria Stuart*, *Wallenstein*, etc., de Schiller, sont non-historiques, de même que *Macbeth* de Shakespeare, etc.; car bien que ces ouvrages représentent des faits historiques, la représentation repose sur une complète abstraction des particularités de l'époque décrite et de son esprit, ainsi que de toute époque. Que toutefois le fait d'être ou n'être pas historique est sans influence sur la valeur poétique du drame, cela doit être évident...

Malgré la restriction de la fin et le rapprochement avec *Macbeth*, il me semble que ceci indique une médiocre admiration pour Schiller, car on ne peut comparer un drame écrit par Shakespeare sur une époque à demi légendaire et les drames de Schiller, écrits sur des époques historiques dont il avait fait lui-même une étude approfondie : le rapprochement, au moins pour *Wallenstein*, a l'air d'une ironie. Au contraire, Gœthe est pleinement loué, ce qui correspond aux indications trop sommaires données par John Paulsen. Il est certain qu'Ibsen connaissait très bien l'œuvre de Gœthe, particulièrement *Faust*, qui n'a pas été sans influence sur *Peer Gynt*. Gœthe a été sans doute, avec Shakespeare, lu et étudié longuement à Bergen. Avec Holberg, cela fait la troisième admiration littéraire d'Ibsen ; la quatrième, si l'on compte J. L. Heiberg, mais je pense qu'il appréciait celui-ci comme homme et esthéticien plutôt que comme poète et auteur dramatique.

Au « Théâtre norvégien » de Christiania, Ibsen paraît avoir été directeur effectif. Il se considérait comme responsable de la bonne marche du théâtre, et se vante du progrès des re-

cettes depuis son entrée[1]. Elles ont, en effet, presque doublé. Et il emploie la formule : « Je n'ai reçu le premier hiver que[2] ... » telle et telle pièce norvégienne. Il avait donc une influence réelle sur l'admission des pièces, et peut-être même était-il seul maître du choix. La liste des pièces jouées de la fin de 1857 à la fin de 1862 serait donc très intéressante à connaître. Malheureusement on n'a pas cette liste, les archives du « Théâtre norvégien » de Christiania ayant été dispersées. On a seulement la liste des pièces nouvelles représentées au cours de la saison 1860-1861, donnée par Ibsen lui-même dans le compte-rendu que je viens de citer. Elle comprend vingt pièces, savoir :

Pernille demoiselle pour un jour (trois actes) et *Érasmus Montanus* (cinq actes), de Ludvig Holberg.

Trois pièces d'auteurs norvégiens du temps (respectivement un, trois et quatre actes).

Sept pièces d'auteurs allemands : *Le Catogan et l'Épée* (cinq actes), de Karl Gutzkow; *Un discours* (deux actes) et *Plaques* (trois actes), de C. M. Wengel; *Le Roman d'une jeune fille* (cinq actes), de Charlotte Birch-Pfeiffer; *l'Oncle d'Amérique* (un acte), de Fr. Grundmann; *Lumpacivagabundus* (trois actes), de Johann Nestroy; *Une veuve éplorée* (deux actes), d'Éd. von Bauernfeld.

A new wonder, a woman never vexed (quatre actes), de William Rowley, adaptée par K. Töpfer.

Cinq pièces d'auteurs français : *Les Pattes de mouches* (trois actes), de Sardou; *les Compagnons de la truelle*, de Coginard et Clairville (cinq actes); *les Femmes qui pleurent* (un acte), de Siraudin et Lambert-Thiboust; *le Beau-père*, de Cormon et Chabot de Bouin (un acte); *Un Gendre en surveillance* (un acte), de Labiche et Marc-Michel, et deux pièces danoises en un acte.

On voit que ce répertoire est sensiblement différent de celui de Bergen, mais guère plus intéressant. On y voit bien s'exprimer la volonté personnelle d'Ibsen par la place donnée à Holberg et par les représentations d'œuvres norvégiennes ré-

1. « Compte-rendu... pour la saison 1860-1861 » reproduit dans *Efterladte Skrifter*, t. I, p. 275.
2. *Samlede Værker*, t. X, p. 455.

centes. Il estimait avec raison que le « Théâtre norvégien » devait être largement ouvert aux auteurs nationaux, et il a fait jouer, pendant la saison 1860-1861, la *Maison de la Fée*, de Jensen, et les *Paysans du Gudbransdal*, de Chr. Monsen, œuvres qu'il avait lui-même critiquées sévèrement. Et il faut qu'il les ait montées avec soin pour qu'elles aient obtenu, au cours de la saison, respectivement neuf et onze représentations, nombres très respectables pour le Christiania d'alors. On sait, en outre, par des renseignements épars[1], qu'il a fait jouer des pièces de Bjerregard, de Wergeland (y compris de celui-ci, l'*Épilogue à « l'Aventure en montagne » de Bjerregaard*, qui n'avait jamais été joué), et même de Hans Œrn Blom (*Une heure à Jerkind*), écrivain médiocre et que, personnellement, Ibsen n'aimait pas. Il mettait consciencieusement son théâtre au service de l'art dramatique norvégien. Les seuls dramaturges du moment et des trente années antérieures à la fondation du « Théâtre norvégien » qui n'y aient pas été joués ont été Andreas Munch et Björnson : le premier, parce que le « Théâtre de Christiania » lui était largement ouvert, le second, par suite d'un concours fâcheux de circonstances indépendantes de la volonté d'Ibsen. Mais en dehors de ce zèle à jouer les pièces norvégiennes, son répertoire de la saison 1860-1861 est assez déconcertant.

Le théâtre danois a disparu, ou à peu près. Plus de Scribe, mais bien que les pièces françaises soient assez difficiles à identifier, leurs titres ayant été transformés, elles semblent bien ne pas compter dans la littérature plus que celles des collaborateurs et imitateurs du grand fabricant. Pourtant, Sardou est plus fin dans *les Pattes de mouche*, et Clairville a, en général, plus de verve. Théophile Gautier, dans ses feuilletons, le traite en général fort bien, et souvent nomme Aristophane à propos de lui. Les trois autres pièces ne sont que des levers de rideau. Et cela ne fait que deux grandes pièces françaises en face des sept pièces allemandes. C'est là le changement le plus apparent, lorsque l'on passe du répertoire de Bergen à celui du « Théâtre norvégien » de Christiania.

Les pièces, à cause des changements de titres, sont diffi-

1. Dans le *Norsk Forfatter Lexikon* de J. B. Halvorsen.

ciles à identifier. Mais je ne pense pas qu'une farce viennoise de J. Nestroy et *Une veuve éplorée*, comédie en un acte de Baùernfeld, s'écartent beaucoup, comme genre, du théâtre de Scribe le plus commun, ni lui soient supérieures. *Le roman d'une jeune fille (?)*, pièce en cinq actes de Charlotte Birch-Pfeiffer, écrivain à tendances féministes influencé par George Sand, est sans doute ce qu'Ibsen a trouvé de mieux, après Gutzkow. Quant à C. M. Wengel (deux vaudevilles) et Fr. Grundmann (une comédie en un acte), leurs noms ne figurent même pas dans les répertoires les plus courants de la biographie et de l'histoire littéraire.

Quelque mérite que l'on suppose à ces pièces allemandes, on y constate la totale absence non seulement de Lessing, de Schiller et de Hebbel, mais aussi de Gœthe, qu'Ibsen admirait tant, et de Kleist, dont le *Prince Frédéric de Hombourg* avait éte loué par J. L. Heiberg comme le type même de la « comédie supérieure » moderne[1]. Gutzkow est le seul auteur vraiment assez notable de qui le nom figure dans le répertoire ibsénien. Cela vient-il d'un goût particulier pour le théâtre allemand, et pourquoi cette exclusion des plus grands auteurs?

Ce goût lui serait vraiment tout personnel. J. L. Heiberg en est fort éloigné. Hettner estime que, pour le drame, Hebbel est le seul auteur qui se dirige dans le sens qui convient, et que, pour la comédie, l'Allemagne n'a rien produit qui vaille. Le jugement d'Ibsen ne s'écartait certainement pas du leur, et l'on rencontre fréquemment chez lui des comparaisons entre l'esprit français et l'esprit allemand comme celle-ci :

> Alors se développa en France un genre dramatique nouveau; c'était la pièce de caractère qui peu à peu transformait le drame de situation à la Scribe. Les Parisiens avaient naturellement assez de discernement artistique pour faire place aux deux genres à côté l'un de l'autre; mais l'Allemand qui, avec toute sa philosophie, a bien souvent beaucoup de peine à comprendre que la vérité a plus d'un aspect, commença aussitôt à se construire une théorie, d'après laquelle Scribe est représenté comme vieilli, vide et dénué de poésie. On s'aperçut soudain de la lourde bévue que l'on avait commise si

1. *Pros. Skr.*, t. VII, p. 191.

longtemps, en admirant ce que l'on considérait désormais comme vains jouets, et en s'y amusant[1]...

Ce contraste entre les caractères nationaux allemand et français se manifeste dans la différence de facture des pièces. Le passage suivant parle de *Diane*, d'Émile Augier, et rien n'imposait, à ce propos, une nouvelle comparaison de ce genre :

Diane fut écrit, dit-on, pour donner l'occasion de briller à une géniale actrice française. S'il en est ainsi, ce drame, comparé aux pièces allemandes faites dans un but semblable, donne bien la mesure du rapport entre l'art allemand et l'art français. L'Allemand met lourdement et manifestement le but en évidence. Le Français s'entend à dissimuler le but, et donne à son œuvre l'apparence d'être écrite en vertu d'un intime besoin de produire. L'Allemand donne son relief au rôle hors pair en rejetant les autres personnages dans l'ombre et les rendant aussi insignifiants et dénués d'intérêt que possible. Le Français vise et atteint un effet accru en élevant le rôle principal au milieu de grands rôles secondaires. L'auteur français et l'auteur allemand n'ont qu'un point de ressemblance, savoir : que tous deux connaissent leur public respectif, et écrivent en conséquence[2].

Un critique lui ayant reproché d'avoir fait jouer *le Catogan et l'Épée* de Gutzkow, qui « a contribué à rendre le répertoire du théâtre norvégien vide d'idées », Ibsen ne défend pas son choix, mais fait observer que « cette pièce n'en est pas moins une des œuvres les plus mûres de la littérature allemande », en sorte que si on l'élimine, c'est tout le théâtre allemand qu'il faut exclure du répertoire[3]. Il ne pense évidemment qu'aux contemporains, mais on voit qu'il tenait en faible estime les pièces qu'il avait pourtant lui-même choisies pour la saison 1860-1861.

Il a lui-même — certes sans y penser — mis en garde contre l'idée de considérer son répertoire comme indicatif de ses préférences. Il insiste sur la nécessité, pour un théâtre, de

1. *Efterladte Skrifter*, t. I, p. 271. Article du 12 avril 1861.
2. *Morgenbladet*, 9 novembre 1862 (l'un des articles retrouvés par M. Hans Eitrem).
3. *Samlede Værker*, t. X, p. 459. Article du 1er juin 1861.

jouer seulement les pièces qu'il est en mesure de bien jouer. Il félicite, par exemple, le « Théâtre de Christiania » d'avoir donné une farce comme *le Voyage de M. Perrichon* et *les Chasseurs* d'Iffland, dont les représentations furent excellentes, et ne le félicite pas moins d'avoir renoncé à *Macbeth*, qu'il ne pourrait jouer décemment. Il regrette l'erreur si fréquente des gens pour qui « toujours la question est l'antiartistique *Quoi* au lieu de l'artistique *Comment* ». Qu'un répertoire comprenne beaucoup de noms d'écrivains célèbres, cela ne prouve pas un haut niveau artistique, pas plus qu'un théâtre n'est mauvais parce que son répertoire consiste en vaudevilles, farces et comédies populaires, car une représentation satisfaisante d'une mauvaise production dramatique est préférable au massacre d'un chef-d'œuvre[1] ». Or, les moyens du « Théâtre norvégien » étaient beaucoup plus limités encore que ceux du « Théâtre de Christiania ». Salle médiocre, peu d'argent, dix acteurs et cinq actrices seulement, et tous débutants, ou presque : on concevra qu'Ibsen n'ait pu songer à donner *Götz de Berlichingen*, ou du Shakespeare. Cela n'explique pas, toutefois, que, dans la production courante de vaudevilles et de comédies banales, il ait donné aux pièces allemandes, contrairement à l'habitude, et, semble-t-il, à son propre goût, une place prépondérante.

Et puisque sa troupe était surtout capable de jouer des farces et des comédies, et puisqu'il lui a fait jouer du Holberg, il est curieux qu'il n'ait pas essayé du Molière.

Ce pauvre « Théâtre norvégien » n'avait jamais mené, depuis sa fondation en 1852, qu'une existence très précaire. Deux théâtres, dans une ville qui comptait alors moins de 50,000 habitants, c'était trop. L'habile et prudente direction d'Ibsen avait prolongé sa durée. Mais il suffit d'une période économique plus difficile pour mettre en péril les deux théâtres à la fois. Le « Théâtre norvégien » fit faillite en 1862. Ibsen l'avait dirigé pendant cinq ans. Il avait trente-quatre ans, et venait de passer, soit à Bergen, soit à Christiania, dix ans de sa vie à mettre en scène plus de deux cents pièces.

1. Article du 12 avril 1861, *Efterladte Skrifter*, t. I, p. 273 et 275.

*
* *

Il est vrai que ces pièces n'étaient pas de genres très variés. S'il n'avait connu rien de plus du théâtre universel, les lacunes de son information auraient été formidables. Mais on sait qu'il ne s'est pas contenté de ce que son métier lui apportait. Il a pratiqué à fond les littératures dramatiques danoise et allemande. De la littérature dramatique française de 1820 à 1860 il a connu de près la plus grande partie, mais non la partie la plus littéraire. Et il a étudié Shakespeare. Est-ce tout? C'est tout ce que l'on sait positivement avoir été connu de lui. Seulement, il faut se dire que son étude de Shakespeare était récemment encore un fait ignoré. M. Francis Bull l'a révélé en 1919, grâce aux renseignements recueillis sur l'Association littéraire de Bergen. Et Ibsen n'a pas fait de conférence sur tout ce qu'il a étudié. Il n'en a même, généralement, parlé à personne. Dans la mesure où ses connaissances linguistiques le lui permettaient, je suis persuadé qu'au cours de ses dix ans de mise en scène et de direction, il a étudié, en fait de théâtre, tout ce qu'il a pu. Et son ami le bibliophile Botten-Hansen a dû lui être d'un grand secours. Mais je dois avouer que ceci est une opinion à priori...

A moins que l'on ne considère comme une confirmation cette phrase qu'il écrivit en 1870 lorsqu'il exprimait ses réserves au sujet du désir, dont Björnson était alors de nouveau possédé, de diriger le « Théâtre de Christiania » : « Il manque de connaissances littéraires à un degré surprenant, et, pour cette raison, ne pourra jamais établir un répertoire cohérent[1]. » Ibsen n'était nullement le concurrent de Björnson, il était très résolu à ne pas prendre la direction du théâtre. Mais on la lui offrait, et c'était probablement en songeant à lui-même qu'il discutait les qualifications de Björnson. Il disait volontiers, dans ces lettres de 1870, ce qu'il aurait fait s'il avait pris alors la direction du théâtre. Sa phrase étonne aujourd'hui, car sa réputation d'homme qui lisait peu est trop établie, tandis que Björnson passe pour avoir été « l'Européen » très

1. *Aftenposten*, 22 octobre 1927.

au courant de toutes les manifestations importantes du monde entier, dans l'ordre littéraire aussi bien que politique, etc. Mais il faut songer que Björnson écrivait constamment dans les journaux, à propos de tout, et qu'Ibsen a complètement cessé de le faire après 1862. Les lectures de l'un étaient notoires, celles de l'autre étaient inconnues. De plus, il s'agit ici d'une époque où Björnson n'était pas encore « européen », et Ibsen jugeait évidemment des connaissances dramatiques de son camarade d'après les conversations qu'ils avaient eues ensemble, en dernier lieu en 1863 et au commencement de 1864. A ce moment, il estimait avoir une connaissance largement suffisante de la littérature dramatique universelle. Après cette date, on ne peut savoir dans quelle mesure il s'est tenu au courant.

On sera peut-être surpris de ne pas voir mentionné dans cet article le nom d'Alexandre Dumas fils, car il fut un temps où l'on établissait volontiers un rapprochement entre Ibsen et Dumas. C'était peu après l'introduction d'Ibsen en France. On retrouverait des articles de 1890 ou environ, où l'on prétendait que Dumas aurait influencé Ibsen, ou même que Dumas aurait « fait de l'Ibsen avant Ibsen ». Cette formule fut répétée par Léopold Lacour[1], qui montra les profondes différences de conception et de tempérament des deux draturges. Mais il en jugeait uniquement par la critique des œuvres, et il ne connaissait des œuvres d'Ibsen que les drames modernes. Or la série ininterrompue des drames modernes ne commence qu'en 1877, lorsque Ibsen avait quarante-neuf ans. C'est une erreur très fréquente de faire dater Ibsen de l'époque où il est entré dans la littérature universelle.

Erreur qui est source d'erreurs, particulièrement en ce qui concerne l'étude des influences. En 1863, il était complètement inconnu hors de Norvège, car ses pièces ne pénétraient alors même pas en Danemark, et à cette date il cesse d'avoir dans un théâtre des fonctions qui lui donnent l'occasion de se tenir au courant d'une grande partie de la production dramatique contemporaine. A cette date, Dumas fils était encore très récent (*La Dame aux Camélias*, comme pièce, est de 1852),

1. *Revue de Paris*, 15 octobre 1894.

et aucune pièce de lui n'a été jouée dans les théâtres auxquels Ibsen a été attaché.

Depuis lors, Ibsen a été certainement peu renseigné sur l'actualité. Il semble aussi, une fois qu'il eut quitté la Norvège en 1864, avoir lu beaucoup moins de livres que jusqu'alors. Les livres étaient moins facilement à sa disposition, et l'éloignement l'obligeait à consacrer plus de temps à la lecture des journaux. Sa période de formation par l'étude des grands écrivains était close, et il a commencé à se rapprocher de ce qui est devenu sa légende : l'Ibsen qui ne lisait rien que des journaux. Après 1863, il est inutile de rechercher, soit dans sa technique, soit dans ses idées, des influences littéraires nouvelles.

P.-G. La Chesnais.

NOTES ET DOCUMENTS

DEUX POÈMES SUR LA JEUNE FILLE PARTIE A LA GUERRE POUR REMPLACER SON PÈRE

Le sujet de la jeune fille guerrière déguisée en homme et dont personne ne soupçonne la véritable identité a été plus d'une fois traité par les chansons populaires de différents pays. Il m'a paru curieux de rapprocher dans une traduction française deux versions de cette légende traitant la même variante, jeune fille qui remplace son vieux père obligé d'aller à la guerre, et où pourtant toute idée d'influence ou d'emprunt doit être écartée.

L'un de ces poèmes appartient aux *Romances Tradicionaes* portugais et place son sujet à l'époque de la guerre entre la France et l'Aragon, soit 1284-1285, ce qui permet de placer sa composition dans le XIV[e] siècle.

Le voici :

De la jeune fille qui s'en fut a la guerre.

« Déclarée est la guerre
Entre la France et l'Aragon.
Hélas pour moi qui suis déjà vieux,
La guerre m'achèvera.
Hélas pour sept filles que j'ai
Sans qu'aucune fut un homme. »
Répondit la fille plus agée
Avec toute sa résolution :
« J'achèterai des armes et un cheval,
C'est moi qui serai votre fils, un homme. »
« Vous avez des yeux très vifs,
Ma fille, on vous reconnaîtra. »
« Quand je serai armée de toutes pièces,
Mes yeux ne luiront plus à travers. »
« Vous avez des épaules très hautes,
Ma fille, on vous reconnaîtra. »

« J'achèterai des armes bien pesantes,
Elles abaisseront mes épaules. »
« Vous avez les seins très hauts,
Ma fille, on vous reconnaîtra. »
« J'achèterai un pourpoint serré,
Il emprisonnera mes seins. »
« Vous avez des mains toutes petites,
Ma fille, on vous reconnaîtra. »
« J'achèterai donc des gantelets de fer,
Elles resteront toujours dedans. »
« Vous avez des pieds délicats,
Ma fille, on vous reconnaîtra. »
« Je chausserai des bottes avec des éperons,
Jamais ils n'en sortiront. »

« Seigneur père, dame mère,
J'ai le cœur bien inquiet :
Les yeux de Dom Martinho
Sont ceux d'une femme, non d'un homme. »
« Invitez-le, mon fils,
A venir avec vous au verger,
Car si c'était une femme,
Elle s'approcherait des petites pommes. »
La jeune fille, intelligente,
Alla saisir une pomme calville.
« Oh quelles belles pommes calvilles,
Pour qu'un homme les sente!
De belles petites pommes pour les dames,
Qui pourrait les leur donner. »

« Seigneur père, dame mère,
J'ai le cœur bien inquiet :
Les yeux de Dom Martinho
Sont ceux d'une femme, non d'un homme. »
« Invitez-le, mon fils,
A aller avec vous aux boutiques,
Car si c'était une femme,
Elle s'approcherait des rubans. »
La jeune fille, intelligente,
S'en fut acheter une épée.
« Oh, combien est belle cette épée
Pour combattre avec les hommes!
Beaux rubans pour les dames,
Qui pourrait les leur donner. »

« Seigneur père, dame mère,
J'ai le cœur bien inquiet :
Les yeux de Dom Martinho
Sont ceux d'une femme, non d'un homme. »
« Invitez-le, mon fils,
A venir dîner avec vous,
Car si c'était une femme,
Elle s'asseyerait sur l'estrade. »
La jeune fille, intelligente,
Ordonna d'apporter un siège.

« Seigneur père, dame mère,
J'ai le cœur bien inquiet :
Les yeux de Dom Martinho
Sont ceux d'une femme, non d'un homme. »
« Invitez-le, mon fils,
A nager avec vous,
Car si c'était une femme,
Elle vous présenterait quelque excuse. »
La jeune fille, intelligente,
Commença à se dévêtir.

On lui apporta une lettre, une feuille,
Elle se mit à la lire et se mit à pleurer.
« Des nouvelles m'arrivent à cette heure,
Des nouvelles de grande tristesse,
Disant que ma mère est morte,
Que mon père touche à sa fin.
Les cloches de mon pays,
Je puis les entendre résonner,
Les deux sœurs que j'ai,
D'ici je les entends pleurer.
A cheval, à cheval, cavalier,
Si tu veux m'accompagner. »
Ils arrivèrent à un haut palais,
Ils mirent aussitôt pied à terre.
« Seigneur père, je vous amène un gendre,
Si vous voulez bien l'accepter.
Il fut mon capitaine à la guerre
Et voulut me parler d'amour ;
Si il me désire encore maintenant,
Il doit en parler avec mon père.
Je fus sept ans à la guerre
Et je jouais le rôle d'un jeune homme,
Personne ne m'a jamais reconnue

Si ce n'est mon capitaine.
Il m'a reconnue à mes yeux,
Et non pas à autre chose. »

Le second poème est une œuvre, également anonyme, de la littérature chinoise, composée probablement sous la dynastie des Leang, soit dans la première moitié du VIe siècle, peut-être même avant. En voici la traduction :

POÈME DE MOU-LAN.

Tsi-tsi, tsi-tsi encore,
C'est Mou-lan qui tisse à sa fenêtre.
On n'entend pas le bruit de la navette du métier,
On n'entend que les soupirs de la jeune fille.

Quel est donc le souci de la jeune fille ?
Pourquoi donc se lamente la jeune fille ?
La jeune fille n'aurait aucun souci,
La jeune fille n'aurait pas de quoi se lamenter ;

Mais la veille au soir elle a vu le rôle de l'armée,
Le khan fait une grande levée de troupes.
Le livre de l'armée est en douze rouleaux,
Dans chaque rouleau il y a le nom de son père.

Son père n'a pas de fils adulte,
Mou-lan n'a pas de grand frère ainé.
Elle veut aller au marché acheter selle et cheval
Et puis partir en campagne à la place de son père.

Au marché de l'Est elle achète un coursier rapide,
Au marché de l'Ouest elle achète une selle et un coussinet,
Au marché du Sud elle achète des brides,
Au marché du Nord elle achète un long fouet.

Le matin elle fait ses adieux à son père et à sa mère,
Le soir elle dort au bord du Fleuve Jaune ;
Elle n'entend pas la voix de ses parents qui rappellent leur fille,
Elle n'entend que le bruit du courant du Fleuve Jaune qui se hâte.

A l'aube elle fait ses adieux au Fleuve Jaune et part,
Le soir elle arrive au Fleuve Noir.
Elle n'entend pas la voix de ses parents qui rappellent leur fille.
Elle n'entend que les cris aigus des cavaliers huns dans les mon-[tagnes du Nord.

A dix mille li elle poursuit les armées barbares,

Passes et montagnes elle franchit comme en volant.
Le froid du nord se répand sur les cliquettes métalliques,
L'éclat glacé se reflète dans les cottes de fer.

Les généraux meurent dans cent batailles,
Les vaillants guerriers reviennent au bout de dix ans.
Ils reviennent et vont voir l'empereur,
L'empereur est assis dans la Salle des Réceptions.

Les proclamations de ses prouesses se comptent par douzaines,
Les récompenses qu'on lui accorde sont plus de cent, plus de
Le khan lui demande ce qu'elle désire, [mille.
Mou-lan n'a pas besoin d'être secretaire au ministère.
Elle veut courir rapidement à presque mille li de là,
Partir, retourner dans son pays natal.

Les parents apprennent que leur fille va venir,
Ils sortent dans la banlieue, se bousculant pour la recevoir.
La sœur cadette apprend que la sœur aînée va venir,
A sa fenêtre, elle arrange le rouge de ses fards;
Les petits frères apprennent que la sœur aînée va venir, [tons.
Ils aiguisent les couteaux, cric-crac, pour saigner cochons et mou-

Elle ouvre la porte de son pavillon de l'Est,
Elle s'assied sur un divan dans son pavillon de l'Ouest;
Elle enlève ses vêtements du temps des guerres,
Elle revêt ses robes du temps jadis.

A sa fenêtre elle ajuste le nuage de ses boucles,
Devant son miroir elle met ses ornements de tête;
Elle sort à la porte voir ses compagnons d'armes,
Les compagnons d'armes sont alors tout étonnés :
Ils ont marché ensemble pendant douze ans
Et jamais ils n'ont su que Mou-lan était une jeune fille.

Le lièvre mâle, ses pattes se heurtent rapidement,
La hase, ses yeux errent de tous les côtés.
Si les deux lièvres courent côte à côte
Comment peut-on distinguer lequel est mâle, lequel femelle?

Il serait intéressant de faire une comparaison artistique des deux poèmes, l'œuvre chinoise, malgré son allure voulue de chanson populaire, étant certainement plus littéraire, d'une technique plus savante que la romance portugaise. Remarquons encore que le poème portugais est tout en dialogues et en action, tandis que le poème de Mou-lan évite le discours direct et donne surtout des tableaux généralisés, conformément à l'habitude des belles-lettres

chinoises, que les particularités du style écrit rendent presque une nécessité. Enfin, il convient de relever que le poème portugais, malgré le thème initial du dévouement filial, dévie presque aussitôt sur l'amour, tandis que l'auteur chinois, tout en donnant de gracieux détails presque lyriques à la fin de son poème, se tient strictement au thème principal, obtenant ainsi un effet plus complet, plus conforme à son sujet. Là encore on pourrait voir une différence d'habitudes littéraires, mais surtout la distance qu'il y a d'une œuvre populaire d'un pays n'ayant encore que peu d'œuvres littéraires, comme c'était le cas du Portugal, à une œuvre d'auteur instruit et lettré, dont on a perdu le nom, mais qui, même en utilisant un sujet populaire, a su mettre à profit l'expérience littéraire, plus que millénaire à son époque, une des plus glorieuses de la poésie chinoise.

Mais surtout, pour ceux qui étudient la répétition des légendes à travers les pays et les siècles, ces deux poèmes doivent certainement présenter de l'intérêt, car aucune influence n'est possible de l'un sur l'autre, le poème chinois étant composé lorsque l'Europe n'existait, autant dire, pas, et le poème portugais étant composé bien avant le commencement des relations directes avec la Chine. C'est pour contribuer, autant qu'il est dans mes moyens, à une étude semblable que j'ai donné les traductions qui précèdent, heureux si elles peuvent être utiles à quelqu'un de plus compétent que moi dans la matière.

G. Margouliès.

SÉBASTIEN BRANT EN FRANCE AU XVIe SIÈCLE

En parlant de l'influence de Sébastien Brant en France, je n'ai pas voulu dépasser la limite du xvie siècle. Il y aurait sans doute cependant, pour qui voudrait aller plus loin, d'intéressants détails à glaner sur un sujet par trop négligé.

Le *Narrenschiff* de Sébastien Brant fut publié, on le sait, pour la première fois en allemand en 1494[1], réimprimé en allemand trois fois la même année et traduit en latin par Locher sous la surveillance de Brant en 1497. On donna en Allemagne tout de suite cinq éditions

1. *Das narren schyff. Gedruckt zu basel... im jor Christi Geburt vier hundert vier unt nuntzig. Jo-B. von Olpe*, in-4° de 158 ff. avec 114 fig. en bois. En 1913, la *Gesellschaft der Bibliophilen* de Weimar donna un fac-similé de cette édition.

de cette version latine, et en 1498 une encore, qui fut suivie plus tard d'un grand nombre d'impressions latines et allemandes[1].

Bien que l'auteur de cette œuvre didactique y décrive l'équipage d'un vaisseau, il ne s'occupe ni de navigation ni de voyages, et malgré qu'il nous indique la destination de son vaisseau (*Narragonie*, ou le pays des fous), celui-ci ne quitte jamais le port. On a cru même que le navire, la *nef*, n'était qu'une espèce d'arrière-pensée de la part de Brant, qui, en commençant son livre, n'aurait eu que l'idée un peu vague de tourner en ridicule des fous et des folies[2]. Quoi qu'il en soit, notre auteur se borne à décrire, en langage pédantesque, les nombreuses folies du monde en général et de son équipage en particulier. Malgré un manque absolu de plan, même d'intrigue, son livre eut en Allemagne l'extraordinaire succès que je viens d'indiquer.

En France aussi, son succès a été plus grand qu'on ne le suppose en général. Avant de considérer quelques-unes des conséquences assez diverses de l'apparition en France de la *Nef des Folz*, il convient d'énumérer d'abord les différentes versions, adaptations et imitations de cette œuvre qui ont paru en France au xvi^e siècle.

La première version française en vers, par Pierre Rivière, fut publiée en 1497 à Paris[3]. Elle fut faite, non d'après l'original allemand, mais d'après la traduction latine de Locher. La seconde, en prose, par Jean Drouyn, parut en 1498 et fut plutôt une adaptation partielle de l'œuvre de Rivière qu'une traduction originale[4]. Elle fut si bien accueillie que Drouyn en publia, l'année suivante, à Lyon, une édition augmentée[5]. La même année, 1499, une édition de la version de Drouyn parut à Paris chez Geoffroy de Marnef. Il y eut donc en trois ans quatre éditions françaises de l'œuvre de Brant.

Plus tard, on ne sait pas la date exacte, il parut à Paris une cinquième édition, donnant une version nouvelle et fondée, elle aussi, sur la traduction de Locher. Cette édition porte le nom de l'imprimeur Le Noir, mais la marque de Janot. La nouvelle version fut réimprimée à Lyon chez Juste en 1529-1530[6]. En 1535 on relève

1. Pour une bibliographie des éditions allemandes, latines, françaises, anglaises, hollandaises, etc., voir l'édition Zarncke. Leipzig, 1854, in-8°.

2. Voir p. 10.

3. *La Nef des Folz du monde*. Paris, Geoffroy de Marnef, 1497, in-fol. gothique à 2 col. avec fig. en bois.

4. *La Grant nef des folz du monde*. Lyon, Balsarin, 1498, petit in-fol. gothique avec fig. en bois.

5. La même *avec plusieurs satires et additions nouvellement ajoutez par le translateur*. Lyon, Balsarin, 1499, in-fol. gothique. Cette édition contient une table.

6. La date 1529 se trouve sur la page du titre, celle de 1530 au colophon.

une édition in-4° de la traduction de Rivière, publiée à Paris chez Janot et intitulée *Le Grant Nauffraige des Folz qui sont en la nef d'insipience navigeans en la mer de ce monde*. La traduction de Drouyn fut réimprimée en 1579 et en 1583[1].

Tout en conservant le caractère satirique et la forme découpée en chapitres — chacun comme le résumé d'un sermon — de l'original, les traducteurs ou translateurs français de l'œuvre de Brant y ont néanmoins effectué quelques changements. On note, par exemple, tout d'abord qu'en général les traducteurs abrègent l'original, en évitant d'insister par trop sur la morale et en faisant des coupures pour les exemples; ensuite qu'ils nous donnent pour ainsi dire du Brant un peu sécularisé, car les références bibliques deviennent moins nombreuses. Comme exemple de ces deux tendances, je citerai le chapitre intitulé dans l'original *Von dem Weg der Selligkeit*, et qui se retrouve dans les versions françaises sous une forme très abrégée et privée de deux planches.

Aux sept éditions en langue française parues dans la première moitié du XVIe siècle s'ajoutent plusieurs éditions latines publiées en France. Dès 1498[2], à Lyon, on trouve une édition, assez mauvaise d'ailleurs, de la version latine de Locher, et une à Paris de la même année[3]. A quelques légères différences près, les planches sont les mêmes que celles qui venaient d'être employées pour les versions françaises. En 1505, Josse Bade publia une version indépendante latine qui fut réimprimée en 1507, 1513, 1515.

Passons maintenant aux imitations de la *Nef des Folz* qui ont paru au XVIe siècle en France. La première, en latin, fut celle de Josse Bade; elle précéda de plusieurs années la version latine du même auteur dont nous venons de parler[4]. Cette imitation fut bientôt traduite en vers français par Jean Drouyn et publiée sous ce titre : *La Nef des Folles, selon les cinq sens de la Nature, composé*

Brunst (I, 1207) suppose que cette édition est la même qui fut annoncée « comme étant de 1514 dans le catalogue très inexact de Filheul et comme de 1524 dans la *Bibliothèque Heber*, VI, 578 ».

1. Lyon, d'Ogerolles, in-4°. Voir plus loin, p. 5.

2. *Salutifera* (sic) *Navis Narragonics profectionis nunquam satis laudata navis per S. Grant* (sic) *vernaculo... sermone et rhythmo... nuper fabricata... Impressum per jacobum Zachoni de romano 1488*, in-4°. La date 1488 se devrait lire 1498, car la préface de Locher qui se trouve dans le volume est datée de 1497.

3. Cette édition (Marnef, in-4° avec fig. en bois) porte le même titre que celle de Bâle de 1497.

4. *Stultiferae naves sensus animosque trahentes, mortis in exitium*. Paris, 1500, in-4° avec 6 fig. en bois. Réimprimé à Strasbourg en 1502 avec figures grossières.

selon levangile de monseigneur saint Mathieu, des cinq vierges qui ne prindrent point duylle avec eulx pour mectre en leurs lampes, imprimé nouvellement à Paris par Petit Laurens pour Geoffroy de Marnef. On constate en 1501 une réimpression (Paris, Jean Treperel) de cette œuvre, la première étant sans date. En 1583, elle fut publiée in-4° à Lyon (d'Ogerolles) dans le même volume que la version par Drouyn de la *Nef des Folz.* Elle fut destinée à faire pour les femmes en particulier ce que Brant avait voulu faire pour tout le monde : les « mener en voie de salut ». L'auteur y satirise les femmes qui se laissent aller à différentes sortes de folie. Il ne saurait y avoir de doute au sujet de son modèle, car dans sa préface il accuse lui-même l'origine de son œuvre. Celle-ci contient d'ailleurs le même frontispice et plusieurs des planches de la *Nef des Folz.* La forme en général est la même.

Le deuxième imitateur français de la *Nef des Folz* fut Jean Bouchet, le grand rhétoriqueur poitevin. Celui-ci nous apprend lui-même qu'il lisait Brant et qu'il fut l'ami de Pierre Rivière[1]. Il était aussi l'ami de Rabelais[2]. Rabelais, Brant, Bouchet, ces trois noms devaient être liés ensemble par la suite.

On sait que M. Abel Lefranc a su constater qu'un livre publié en 1549[3], qui pendant plusieurs années passait pour du Rabelais, n'était vraiment qu'un tissu de passages puisés dans Brant et dans Bouchet, c'est-à-dire dans la version anonyme française de la *Nef des Folz* de 1529-1530 et dans le curieux livre intitulé les *Regnars traversant les Perilleuses Voyes des Folles Fiances du Monde.* Celui-ci parut pour la première fois à Paris vers 1500. Il est évident que le faux Rabelais de 1549 est formé d'un mélange de Brant et de Bouchet. Voici la question qui reste à élucider : quel est l'auteur ou l'éditeur qui a pris sur lui de publier le livre ainsi formé? Est-ce Bouchet lui-même ou un autre? Je serais très étonnée que ce fût Bouchet.

Car vers 1500 il avait entamé un procès contre Antoine Vérard pour avoir publié ce même livre des *Regnars traversant...* sous le nom de Brant au lieu de le faire sous son nom propre. Vérard donna, il est vrai, le nom de Bouchet en acrostiche dans le corps du livre,

1. Voir plus loin, p. 8.

2. Aug. Hamon, *Un grand rhétoriqueur poitevin : Jean Bouchet, 1476-1557 ?* Paris, 1901, in-8°, p. 78, 80, 217, n. 2.

3. *Le cinquiesme livre des Faitz et dictz du noble Pantagruel. Auquelz sont comprins, les graves Abus, et d'esordonnee vie de, Plusieurs Estatz de ce monde. Composez par M. Françoys Rabelays, D'octeur en Medecine et Abstracteur de quinte Essence. Imprime en L'an Mil cinq cens Quarante neuf* (sans lieu d'impression, format in-16, 64 p. numérotées). Voir Abel Lefranc, *Un prétendu cinquième livre de Rabelais,* dans *Rev. des Études rabelaisiennes,* 1903.

mais sur la page du titre il n'y avait que le nom de *Sebastien brand lequel composa la nef des folz derrenierement imprimé a Paris*. En 1500, Bouchet ne peut pas supporter que son nom soit supprimé en faveur de celui de Brant, si bien qu'il entame là-dessus un long procès, et, en 1549 (il vivait encore), on publie un livre dans lequel les deux noms sont supprimés et les deux œuvres mélangées d'une façon à peu près inextricable! Et l'auteur dont le nom figure sur l'étrange opuscule, moitié Brant, moitié Bouchet, Rabelais, est l'ami intime de Bouchet et connaît l'œuvre de Brant[1].

Auguste Hamon, dans sa biographie de Bouchet, voit dans l'incident de 1500 une preuve de la grande popularité dont jouissait à cette époque la *Nef des Folz*. Pour assurer le succès du livre de Bouchet, alors jeune et inconnu, dit-il, Vérard s'avisa de le publier sous le nom de Brant. Mais en 1549 on ne les nomme ni l'un ni l'autre. Si ce n'est point Bouchet qui est responsable du mélange des deux écrits, leur commune publication par un éditeur inconnu montre à quel point cet éditeur trouvait que les deux livres, celui de Brant et celui de Bouchet, se ressemblent. En effet, pour la forme comme pour la matière, les *Regnars traversant...* portent des traces indubitables de l'influence de la *Nef des Folz*[2]. Les planches, cependant, n'ont aucun rapport avec celles de la *Nef des Folz*. Elles sont d'ailleurs d'une exécution fort inférieure.

Voyant des passages de Bouchet dans une association si intime avec des passages puisés dans la traduction anonyme de la *Nef des Folz* qui parut en 1530, M. Lefranc s'est demandé si Bouchet n'était pas le traducteur inconnu, d'autant plus que nous savons de sa propre bouche qu'il avait entrepris une traduction du *Narrenschiff*, ou plutôt de la version latine de Locher. Car, écrivant en 1499 environ une épitaphe à Pierre Rivière, Bouchet nous dit que celui-ci « traduisit de latin en françois la Nef des foulz que commencé j'avois[3] ». Rien n'empêche, en effet, que la traduction commencée avant 1499 n'ait été complétée et publiée dans la suite. Bouchet était-il pourtant homme à se cacher derrière l'anonymat? Qu'on se rappelle encore une fois l'ardeur avec laquelle, dans un procès interminable, il poursuivit Vérard pour avoir supprimé son nom en 1500.

Je nommerai en troisième lieu comme imitateur de Brant le célèbre

1. Aug. Hamon, *op. cit.*, p. 21 et suiv.

2. Il est intéressant de noter que, même en Allemagne, les *Regnars* semblent avoir passé pour du Brant. Le *British Museum* possède un exemplaire d'une traduction allemande de cette œuvre, publiée sans nom d'auteur, mais précédée par le poème latin *Sebastianus Brandt de Vulpe*. Cette traduction s'intitule *Von den losen Fuchsen dieser Welt*. Frankfurt, 1546, in-8°.

3. Voir p. 140 et suiv. de l'article de M. Abel Lefranc déjà cité.

fondateur du Collège de médecine à Lyon, Symphorien Champier. Sa *Nef des Dames vertueuses*, parue à Lyon en 1503, est une œuvre didactique destinée d'abord à défendre la cause des femmes contre les médisants, ensuite à leur apprendre des règles de conduite. La satire de Brant et de Badius y a perdu son sel. Ce livre se ressent bien moins que celui de Bouchet de l'influence de Brant. Il est pourtant démontré par le choix du titre, par le rondeau qui le précède, ayant pour sujet une *Nef*, par sa portée didactique et ses nombreuses références bibliques, que ce fut Brant qui l'a inspirée.

Champier avait déjà, en 1501, donné sa *Nef des Princes*, mais ici il n'y a guère que le titre qui soit imité de Brant. Cela est vrai aussi d'un curieux livre par Nicholas de Chesnays intitulé *La Nef de Santé avec le gouvernail du corps humain et la condamnation des banquetz*. Ce livre parut en 1507 à Paris chez Vérard et eut trois éditions au XVI^{e} siècle.

La fréquence du mot *Nef* dans le titre de livres dont le texte n'a rien à voir avec l'œuvre de Brant témoigne néanmoins de la vogue en France de son livre. On a dit, et probablement avec raison, qu'en France ce fut l'idée de la *Nef* qui frappa le goût populaire, en Allemagne celle des *fous*, des *Narren*, et que pour Brant l'idée de la *Nef* n'était en quelque sorte qu'un embellissement ajouté après coup, en tout cas un motif secondaire[1]. Quoi qu'il en soit, le mot *Nef* au titre d'un livre devint, en France, presque un synonyme de satire populaire ou d'œuvre didactique, et un auteur, en désignant son livre ainsi, ne laissait aucun doute sur son genre littéraire.

Je n'oserai soutenir que c'est à l'influence de la *Nef des Folz* que nous devons tant de *naufs*, *naufraiges* et *navigaiges* dans l'œuvre de Rabelais. Toutefois, il semble que Rabelais connaissait l'œuvre de Brant. Il était d'ailleurs, nous l'avons vu, l'ami intime de Bouchet.

Jusqu'ici je n'ai parlé que du texte de la *Nef des Folz*. Les planches jouaient cependant, en France comme en Allemagne, un rôle considérable. On sait que Brant y attribuait une grande importance[2]. « Ceux qui ne savent pas lire, dit-il, trouveront ici quand

1. A. Pompen, *The English versions of the Ship of Fools, a contribution to the history of the early French Renaissance in England*. London, 1925, in-8°, p. 198. Cet auteur fait remarquer que dans la première moitié du *Narrenschiff* il n'y a aucune allusion, à peu près, à un vaisseau, ni dans le texte, ni dans les planches. Dans la seconde moitié, cependant, la mention en devient très fréquente.

2. Brant nous dit dans sa préface :

« Der bildniss ich hab har gemacht
Wer yeman der die gschrifft veracht

même leurs propres portraits. » Il les regardait comme le vrai moyen d'atteindre un vaste public illettré.

Dans l'original, les planches sont d'une exécution hardie et nette, fort supérieures à la plupart des gravures en bois de cette époque, 1494. Chaque image est un drame. On y trouve bien souvent une verve, un humour absents dans le texte, humour souvent grotesque, même grossier, sans doute, mais d'un entrain irrésistible.

En France, elles étaient estimées à peu près autant que le texte. Cela est prouvé par le fait que toutes les éditions françaises en contiennent un grand nombre. Dans l'original allemand, il y en avait 114, dont quelques-unes furent employées deux fois. Dans la première version française, celle de 1497, on en a omis quelques-unes, avec le texte que dans l'allemand elles devaient illustrer, mais on en a ajouté d'autres, de sorte que chez Rivière et chez Drouyn, il y avait 117 planches, dont deux ou trois sont reproduites deux fois. Dans la première édition latine parue en France, on trouve 118 planches. Dans les éditions françaises suivantes, cependant, on constate à chacune quelques planches de moins, celle de 1579, une réimpression d'après Drouyn, en donnant une dizaine de moins que celle de 1497 de Rivière[1].

Pour les versions françaises de l'œuvre de Brant, on paraît s'être servi, non des planches originales comme dans les éditions allemandes, mais de copies, d'exécution inférieure quoique dans l'ensemble assez fidèles. Il est à remarquer que Rivière a conservé des détails de décor absents dans toutes les éditions suivantes, et que les mots allemands, interjections, commentaires, etc., qui se trouvent

Oder villicht die nit kund lesen
Der siecht im molen wol syn wesen. »

Il est évident que le premier vers ne doit pas être pris au pied de la lettre, car plusieurs artistes ont contribué à la gravures des planches. Les mêmes planches furent employées pendant une vingtaine d'années pour toutes les éditions allemandes du *Narrenschiff* et pour la traduction latine de Locher. Elles paraissent pour la dernière fois dans l'édition publiée par Mathys Hupfuff à Strasbourg en 1512. En 1540, une édition abrégée, *Das klein Narrenschiff*, parut à Strasbourg avec des planches différentes et très inférieures. En 1511, on se servit de planches prises dans le *Narrenschiff* pour illustrer la *Navicula Fatuorum* de Geiler (Strassburg, petit in-4°). Voir Pompen, *op. cit.*, p. 291 et suiv.; Werner Wiesbach, *Die Baseler Buchillustration des XV Jahrhunderts*. Strassburg, 1896, in-8°.

1. Les planches suivantes manquent à l'édition de 1579 (Lyon, d'Ogerolles, in-4°), mais paraissent dans celle de 1530 : « De ceux qui batissent »; « De ceux qui corrigent les autres et eulx-mesmes pechent » (texte et planche absents); « De celuy qui se fie en fortune »; « Du depart de ce monde »; « Du doloreux depart de la puissance du siecle » (texte et planche manquent); « Du pouvoir des fols »; « De jactance »; « De paresse ».

parfois sur les planches allemandes, ont été, chez Rivière, traduits en français, tandis que par la suite ils disparaissent complètement. De temps en temps, à mesure sans doute que les planches s'abîmaient ou furent perdues, on y substituait d'autres, d'exécution souvent grossière, tantôt modelées sur celles qu'elles remplaçaient, tantôt différentes[1].

Nous savons que les planches ont joui, même indépendamment du texte, d'une assez grande vogue en France : un incident curieux le montre. En 1521, Galiot du Pré[2], en quête de planches pour illustrer sa traduction du *Moriae Encomium* d'Érasme, la première traduction française de cet écrit, s'avisa d'en prendre vingt-trois à la *Nef des Folz*. Pourquoi l'a-t-il fait? Ce ne pouvait pas être qu'il les croyait convenir particulièrement à son texte, car ce n'était pas le cas. Il est probable qu'il a été poussé par les mêmes motifs qui ont amené autrefois Vérard à mettre sur un livre de Bouchet le nom de Brant. L'*Éloge de la Folie* n'ayant pas été traduit en français ne pouvait pas être encore connu de beaucoup de monde. Il voulut le populariser en l'illustrant de planches déjà très connues. Quoi qu'il en soit, Érasme ne fut pour rien dans cette affaire. Il connaissait fort bien l'œuvre de Brant, une de ses épigrammes nous le prouve[3]; mais si son opinion d'une traduction française du *Moriae Encomium* vise, comme parait être le cas, celle de Galiot du Pré, il la trouvait très mauvaise[4]. La traduction dont nous parlons, quelque inexacte qu'elle soit, semble avoir du moins le mérite d'être, pendant plus d'un siècle, la seule édition illustrée de la *Moriae Encomium*[5].

1. Par exemple, « De ceux qui se chargent de plusieurs benefices » qui, chez Rivière, est une copie de l'original allemand, est changée chez Drouyn en 1499 et, encore en 1530 et en 1579. « De celluy qui ne veult estre fol » est une imitation de l'original, mais diffère dans toutes les éditions françaises en plusieurs détails importants.

2. Sur Galiot du Pré, voir Arthur Tilley, *Studies in the French Renaissance*. Cambridge, 1922, in-8°, chap. VII. Du Pré ne parait pas avoir publié d'autres œuvres par Érasme. L'*Encyclopaedia Erasmiana* fait mention du nom de Nicolas du Pré. La traduction de l'*Encomium* par Galiot du Pré s'intitulait *De la declamation des louenges de Follie, stile facessieux et profitable pour cognoistre les erreurs et abus du monde*. Paris, 1520, petit in-4° gothique.

3. Celle qui commence :

Ornarunt alios suae Camoenae,
Ornas ipse tuas magis Camoenas...

(*Opera Omnia*. Bâle, 1540, t. I, épigr., coll. 1223 F.)

4. Érasme fait mention d'une traduction par George Halewin, qu'il dit mauvaise : P. S. Allen, *Opus Epist. Erasmi*, III, 62 et lettre n° 660.

5. Ce ne fut qu'en 1676 que Charles Patin découvrit et publia à Bâle les dessins faits en 1515 par Hans Holbein en marge d'un exemplaire de l'*Enco-*

Pour empêcher les planches prises dans la *Nef des Folz* d'être trop visiblement et trop absurdement déplacées, du Pré voulut les adapter autant que possible au texte qu'elles devaient maintenant illustrer. Ainsi, en se servant de la planche qui, chez Brant, était jointe à une satire sur la procrastination, il a pris soin d'omettre la devise *cras, cras, cras*, que croassent dans l'original des corbeaux de mauvais augure. C'est qu'il la destinait au chapitre intitulé les *Folz ne sont point flateurs ni dissimulateurs de leur couraige*. Il ne la rendit par là guère plus propre à son dessein, et il n'est pas étonnant que la plupart des « illustrations » ne nous éclaircissent point le texte. Quelquefois, cependant, le hasard l'a servi, comme lorsqu'il emploie la planche qui, chez Brant, avait illustré le chapitre sur les vierges folles. Tantôt il en fait les *Nourrices de Folie*, tantôt *Medee, Circes, Venus, Aurora et plusieurs sont refformez en jeunesse par la vertu daucuns enchantemens*... Peu importe, en effet, que le portrait de ces dames mondaines et frivoles s'appelle « vierges folles », « nourrices de Folie » ou « Medee, Circes, Venus », etc.! De même la planche qui, chez Brant, avait servi à illustrer le chapitre *Wer Vogel hund in kyrchen furt* ne convient pas mal aux *Chasseurs, veneurs*...

Nous ne prétendons pas avoir donné une histoire complète de l'influence de Brant en France au XVI^e siècle. Nous espérons pourtant qu'en rassemblant et en arrangeant par ordre chronologique les principaux événements témoignant de cette influence, nous avons indiqué les avantages qui résulteraient d'une étude approfondie de ce curieux sujet. Ce ne fut pas sans cause que l'auteur du *Contreblason de faulses Amours* admira le

« ... brief satire
Des sos et sottes,
Veoir la navire
Que asprement vire
En ses grans floctes[1] ».

Dorothy O'Connor.

mium. Dans l'édition de Bâle de 1676, il y a quatre-vingt-deux dessins, dont trente-sept de Hans Holbein, quinze de son frère Ambrose et trente d'autres auteurs. Voir K. Woermann, *Geschichte der Kunst aller Zeiten und Völker*, 2^e éd. Leipzig und Wien, 1915-1922, IV, p. 497 et suiv., et l'éd. de l'*Encomium* par Marco Besso. Roma, 1918, in-4°.

1. Piaget-Picot, *Œuvres poétiques de Guillaume Alexis*. Paris, 1896, in-8°, t. I, p. 330.

CERVANTES PENSEUR
D'APRÈS LE LIVRE D'AMÉRICO CASTRO

L'entreprise d'Américo Castro[1] était si nouvelle que bien des années seront nécessaires pour mettre au point les problèmes qu'il a posés et pour réaliser à leur sujet un accord durable. La plume qui vient de rendre un tel service aux lettres espagnoles pourrait s'approprier les vers déjà auréolés par l'ironique fierté de Cide Hamete Benengeli :

« Que esta empresa, buen rey,
para mi estaba guardada. »

Il n'est pas à craindre qu'elle se repose dans la satisfaction de soi-même ni qu'elle interdise hautainement à autrui l'accès d'un domaine qu'elle a prétendu seulement explorer.

Mais, que pareille entreprise fût réservée à l'an de grâce 1925, on peut, on doit s'en étonner. Il est à ce retard des raisons spécifiquement espagnoles, et à quoi bon les préciser? La raison majeure est que la gloire de la création a éclipsé la personne du créateur. *Don Quichotte* a fait oublier Cervantes, ou l'a réduit à n'être qu'un grand nom. Tel est le paradoxe du génie : ses créatures s'affirment toutes seules et avec une telle énergie qu'elles font oublier les exigences naturelles de leur génération. Et qui sait s'il n'y a pas là une mesure de la grandeur des œuvres? Toujours est-il qu'une moitié des « cervantistes », depuis une centaine d'années, s'est patiemment attachée à gloser *Don Quichotte,* tandis que l'autre moitié cherchait dans les archives notariales et judiciaires les tristes vestiges du nommé Cervantes, sans que jamais une relation apparût entre cet homme infortuné et l'œuvre générale. Après le beau travail d'A. Castro, cet âge du « Cervantisme » est révolu. Toute recherche sur « le livre immortel » devra désormais s'ordonner par rapport au vrai problème, qui est de dégager le vrai Cervantes de la totalité de ses écrits.

Rien ne fera mieux comprendre la démarche de Castro que de la ressaisir à son départ. En 1916 (*Revista de Filol. Española*), son étude sur le sentiment de l'honneur dans la littérature espagnole du siècle d'or lui faisait percevoir une différence essentielle entre Cer-

1. *El pensamiento de Cervantes* (Anejo VI de la *Revista de Filología Española*). Madrid, 1925, [paru en 1926], gr. in-8° de 406 pages.

vantes et les autres écrivains espagnols de son temps. Alors que ceux-ci, et Lope de Vega tout le premier, professent le sentiment de l'honneur sous la forme aveugle que lui a donnée l'instinct populaire espagnol, Cervantes s'inspire de l'éthique plus haute et plus rationnelle que les meilleurs esprits de la Renaissance ont voulu opposer aux erreurs passionnées du vulgaire. Et non pas dans une rencontre, mais partout, dans son théâtre comme dans ses romans : il y a, vis-à-vis des conflits qui engagent l'honneur, une attitude cervantine constante, hostile aux vengeances brutales, encline à comprendre les événements humains par leurs causes et à accepter l'irréparable. Cette attitude est trop définie, trop résolue pour être fortuite. Dès 1905, Menéndez y Pelayo, dans un bel essai malheureusement trop sommaire sur *La culture littéraire de Cervantes* (*Est. de crít. lit.*, *4ª serie*. Madrid, 1907) avait discerné en lui l'un des plus riches exemplaires de « cette humaine et aristocratique tournure d'esprit qu'ont eue tous les grands hommes de la Renaissance. » De plus en plus, A. Castro devait s'étonner que ni Menéndez y Pelayo ni personne après lui n'eussent cherché à montrer dans le détail comment cette tournure d'esprit se manifeste et par où au juste Cervantes s'apparente à un Érasme, à un Castiglione, à un Montaigne.

En fait, un généreux effort de compréhension comme celui de Menéndez y Pelayo était étrangement isolé. A quelques interprétations ésotériques — qui s'efforçaient maladroitement, et au plus complet mépris de l'histoire, vers les secrets de *Don Quichotte* — s'opposait le pur et simple haussement d'épaules : nulle intention cachée, aucune philosophie chez un auteur dont tout le génie avait consisté à exploiter la richesse humaine d'un thème que le hasard avait placé sur son chemin : « La rencontre et les réactions mutuelles de l'idéal et du bon sens vulgaire », ainsi pouvait se résumer pour les esprits paresseux la substance du « livre immortel », œuvre géniale d'un auteur sans génie, dont les autres livres, justement retournés à un demi-oubli, nous donnent la mesure. A vrai dire, une pareille conception faisait bon marché des *Nouvelles exemplaires*, fraîches aujourd'hui comme au premier jour. Mais telle était l'infortune de Cervantes que le plus beau, le plus riche livre inspiré à la postérité par *Don Quichotte* semblait tourner encore à la confusion du romancier : Miguel de Unamuno, dans sa *Vie de Don Quichotte et de Sancho selon Miguel de Cervantes Saavedra*, s'emparait du héros impérissable pour le défendre contre Cervantes lui-même et pour découvrir en lui des trésors insoupçonnés de son premier père spirituel. Mais pareille ingratitude, pour qui sait la comprendre, n'équivaut-elle pas au suprême hommage?

Il restait à traiter Cervantes avec l'équité et les égards que l'histoire s'efforce d'accorder à de moins grands que lui. Il restait à le traiter, selon les méthodes de l'histoire, en homme du XVIe siècle et non autrement. Et, dans cette voie où Américo Castro avait été engagé par ses premières recherches sur l'éthique cervantine, il allait être confirmé par l'apparition, en 1920, de *La fine del Umanesimo* de Toffanin. Cervantes y était abordé par un tout autre biais, mais d'une façon qui le situait définitivement dans la littérature européenne de son époque : cette époque de réajustement qui suit le concile de Trente. La genèse même de *Don Quichotte* y apparaissait liée au grand problème qui préoccupait alors les Italiens soucieux des destinées de la littérature et qui cherchaient à déterminer d'après Aristote le rapport de la poésie à l'histoire. Ce problème, dit Toffanin (*op. cit.*, p. 172), « sur lequel le Tasse avait médité stérilement, fit fleurir la sublime inspiration de Cervantes ». Les années où ce problème se formule, où apparaissent les poétiques de Castelvetro et de Piccolomini, sont précisément les années que Cervantes passe en Italie, à un âge où la vie de la plupart des hommes s'oriente définitivement (ibid., p. 213). Si vraiment *Don Quichotte*, trente ans plus tard, incarne ce même problème en des figures immortelles, comme il y a peu d'apparence qu'il soit un admirable accident sans commune mesure avec les autres productions de son auteur !

De là la nécessité de replacer *Don Quichotte* parmi ces autres productions. A. Castro l'a fait, et ce n'est pas la moindre originalité de son livre que de reposer sur une lecture attentive de tout ce que nous a laissé Cervantes. D'autre part, il lui a semblé qu'il atteindrait d'autant plus sûrement les plus secrètes pensées de son auteur qu'il partirait des plus apparentes et des plus volontaires. Et c'est pourquoi, avant d'analyser le contenu de l'œuvre, à la recherche de certaine conception de la vie qu'elle suppose, il a voulu en dégager les intentions formelles, l' « orientation littéraire », comme il dit.

*
* *

Comment a-t-on pu traiter en « génie inconscient » un auteur dont les préoccupations théoriques se dissimulent si peu ? Comment a-t-on pu voir, dans les nombreuses pages où il nous livre ses réflexions sur l'épopée, le roman ou le théâtre, des digressions encombrantes fort incapables de nous renseigner sur son art ? A. Castro est certainement dans le vrai quand il reconnaît là l'effet d'une certaine philosophie — ou absence de philosophie — trop généralisée à la fin du siècle dernier, et à laquelle on peut seulement lui reprocher de

donner abusivement le nom de *positivisme*. Au temps qui inventa la photographie, Cervantes apparut comme un « objectif » d'exceptionnelle pureté, déformant aussi peu que possible la « nature » et donnant d'admirables vues du « milieu » où le hasard l'avait placé. Il est compréhensible qu'une des meilleures études qui lui furent consacrées alors soit celle de Morel-Fatio sur *L'Espagne de Don Quichotte* (*Études sur l'Espagne*, 2e série, Paris, 1895). Et on s'explique pareillement que *Galatea* et *Persiles*, œuvres qui s'évadent du réel, aient alors été négligées comme sans intérêt. La valeur éminente de Cervantes, dans le *Quichotte* et dans les meilleures des *Nouvelles exemplaires*, tenait « tout simplement » à sa fidélité à la « nature ».

C'est l'honneur d'Ortega y Gasset d'avoir montré combien ce « tout simplement » cachait d'ignorance des vraies conditions du roman, et l'équivoque incluse dans le fameux « réalisme », dont on avait voulu faire la loi du genre. « Le genre romanesque, disait-il dans ses *Meditaciones del Quijote* (Madrid, 1914), est, sans nul doute, comique. Ne disons pas humoristique, car, sous le manteau de l'humorisme, se cachent bien des pauvretés. En bref, il s'agit simplement d'utiliser la signification poétique qu'il y a dans la chute violente du corps tragique vaincu par la force d'inertie, par la réalité. Quand on a insisté sur le réalisme du roman, on aurait dû remarquer que dans ce réalisme quelque chose de plus que du réel s'enfermait, quelque chose qui permettait à ce réel d'atteindre à une puissance de poétisation qui lui est si étrangère. Alors on aurait mis en évidence que l'élément poétique du réalisme n'est pas dans la réalité gisante, mais dans la force d'attraction qu'elle exerce sur les aérolithes idéaux. » Sans ces pénétrantes réflexions, il n'est pas sûr que nous aurions le livre d'A. Castro. Mais l'exposé historique de Toffanin leur donnait une fécondité nouvelle en montrant que *Don Quichotte* ne survenait point par hasard pour fonder le roman moderne.

La date critique dans l'évolution littéraire qui accompagne la Contre-Réforme est peut-être l'année 1548, où « surgit avec Robertelli la première édition critique de la *Poétique* d'Aristote. Et ainsi le préceptisme néo-classique apparaît comme un phénomène en connexion avec Trente : tentative pour rétablir la synthèse médiévale moyennant l'union de l'art avec la vie, et par suite avec la morale. Un ferment propice à un changement de ce genre était l'insatisfaction que la Renaissance laissait dans les esprits les plus hauts. La fin du XVIe siècle aura pour nuance une certaine mélancolie que, sous des formes diverses, nous trouvons chez le Tasse, chez Mateo Alemán et chez Cervantes ». La littérature de pure imagination, représentée principalement par des romans de chevalerie, scandalisait les

moralistes. Aristote venait à leur secours pour définir une littérature « vraie ». Mais l'opposition qu'il établit entre la vérité *universelle* à laquelle tend la poésie et la vérité *particulière* à laquelle tend l'histoire posait le difficile problème du passage de l'une à l'autre. Si les héros de l'épopée sont vrais dans la mesure où ils sont des héros authentiques, on comprend les perplexités du Tasse réfléchissant sur l'infranchissable espace qui sépare les guerriers des croisades tels qu'ils furent selon l'histoire et ces mêmes guerriers transfigurés selon les exigences de la poésie. On conçoit la gêne de Cervantes lorsqu'il lui faut concilier avec la doctrine régnante l'invincible admiration qu'il éprouve pour la *Celestina* : « Libro en mi opinión divino — si encubriera más lo humano ». L'antinomie des deux vérités est résolue le jour où l' « ingenioso hidalgo » qui rêve sa vie et qui nie toute autre réalité que le monde héroïque des paladins, s'associe un écuyer bien en chair, vrai d'une si particulière et prosaïque vérité ! Plutôt Cervantes surmonte cette antinomie et s'en joue de plus en plus à mesure qu'il prolonge l'association de ses deux héros, refusant indéfiniment de choisir entre eux et muant leur antagonisme en la plus subtile harmonie.

On entend bien que Cervantes ne s'est pas délibérément proposé de faire vivre en des personnages l'abstrait conflit des deux vérités. Interpréter ainsi la thèse de Toffanin et de Castro serait bien mal comprendre leur point de vue, qui est celui de l'histoire littéraire, et non celui de la psychologie — encore balbutiante — de la création romanesque. Le plus authentique du génie créateur est probablement dans l'exécution, dans un art très personnel de continuer un trait heureux dont la naissance fut presque involontaire. Si bien que la plus ingénieuse et la plus juste analyse idéologique d'un chef-d'œuvre n'en constituerait jamais une explication suffisante, et que même on risquerait d'errer absolument si l'on considérait l' « idée » que cette analyse découvre, comme une sorte d'embryon de l'œuvre achevée. La relation de l'esprit à ses œuvres est un grand mystère : est-il leur père, ou bien leur fils ? L'histoire littéraire ne peut que côtoyer ces redoutables secrets. Mais elle nous rend un rare service quand elle réussit un tableau cohérent des productions d'un homme qui, en tel temps et non en tel autre, fit profession d'écrire, si elle établit un rapport entre ce que cet homme a été, ce qu'il a voulu et et ce qu'il a fait, et si elle le replace enfin non dans un vague « milieu », dont l'importance ici est problématique, mais dans la société des hommes qui firent profession d'écrire au même temps.

A l'histoire littéraire ainsi conçue, le livre d'A. Castro apporte une contribution de premier ordre. Je ne sais s'il est heureux de parler d'une « technique » cervantine reconnaissable dans les

œuvres manquées de Cervantes aussi bien que dans ses chefs-d'œuvre (p. 36). Mais mon doute porte seulement sur la légitimité d'un certain langage emprunté à la chimie ou à l'histologie, et qui nous ferait penser à un Cervantes manipulant délicatement des thèmes idéaux comme un homme de laboratoire manipule colorants et réactifs. Nous aurons à nous demander si certains dessous théoriques découverts par Castro chez Cervantes n'appartiennent pas moins au romancier qu'à son pénétrant analyste. Notons en attendant l'idée maîtresse — celle de l'unité des productions de Cervantes — qui est lumineuse et restera. « Il est étrange que la grande finesse critique de Menéndez y Pelayo n'ait pas perçu la parfaite harmonie qu'il y a entre l'opposition Don Quichotte-Sancho d'une part, et celle de la *Galatée* et de l'auto-critique cervantine de l'autre » (p. 36). Pourquoi, en effet, retenir comme un jugement définitif la prosaïque ironie avec laquelle Berganza s'exprime sur les bergers de roman, alors que Cervantes a toujours eu pour sa *Galatée* une prédilection évidente, et qu'il a rêvé jusqu'à sa mort de la continuer? La vérité au nom de laquelle il fait se moquer Berganza ne l'empêche pas d'être fidèle à cette autre vérité toute idéale qui est pour lui l'objet le plus haut d'un homme qui se mêle d'écrire. « La vérité de Don Quichotte est solidaire de celle de Galatée et de Persile. » (p. 39).

Nous sommes dès maintenant orientés vers une conception cervantine du monde de la fiction et de son rapport au réel. A. Castro fait un sort à des confidences trop peu entendues de Cervantes dans son *Voyage au Parnasse* (p. 21 et 40 et suiv.). Il les confirme par d'autres textes du *Quichotte* et du *Persile*. Et il montre ainsi combien fut consciente chez Cervantes la recherche d'une certaine harmonie et le refus d'une certaine « disparité ». Surtout il met dans leur vrai jour les vers du *Viaje del Parnaso* en les rapprochant des préceptes aristotéliciens de l'époque : l' « harmonie » à laquelle tend Cervantes écrivain est celle d'une fiction savante — vraie de cette vérité supérieure qui s'appelle le « possible » ou le « vraisemblable » — avec l'entendement auquel elle s'adresse. Telle est la grande visée de *Persile* qui « ose rivaliser avec Héliodore », et où, plus qu'ailleurs chez Cervantes, le plaisir de suivre le libre essor de la fantaisie a pour inséparable compagne une exigence rationnelle de réglementation, de conformité à des normes.

« Au fond, Cervantes est imprégné d'amour pour la divine raison, conquête suprême de la Renaissance. » Et c'est là encore qu'il faut remonter si l'on veut comprendre sa théorie dramatique, qu'il serait « puéril de continuer à expliquer comme un pur reflet de la rivalité de Cervantes avec Lope de Vega » (p. 46-47). Peu importe

que son propre théâtre réponde mal à cette théorie. Celle-ci est trop « nettement cervantine » pour qu'on la traite légèrement. Il faut lire, dans le livre de Castro, les pages où il propose une interprétation subtile et neuve du théâtre de Cervantes, et celles où il dégage, de l' « orientation littéraire » de son auteur, une première ébauche de son rationalisme.

*
* *

La composition du livre, en sa partie centrale, fait que l'analyse n'en est pas aisée. L'exposé de quelques thèses essentielles tient en deux chapitres qui s'intitulent, le premier *Analyse du sujet et critique de la réalité*, le second *L'erreur et l'harmonie comme thèmes littéraires*, partie qui constitue comme une forte avant-garde des quatre chapitres finaux où il est traité successivement de *La Nature comme principe divin et immanent*, d'*Autres thèmes*, des *Idées religieuses*, et enfin de *La Morale*. Je suis loin de croire qu'il eût été préférable d'entrer sans autre préparation dans l'analyse du contenu de l'œuvre dont l'orientation littéraire venait d'être marquée, et de distribuer la matière selon un plan tout fait, tel que : la Nature, l'Éthique, la Religion. Mais il n'est pas douteux que les idées de Cervantes sur l'astrologie et la sorcellerie, détachées d'abord comme spécimen d'une certaine *critique de la réalité* proprement cervantine, ne fassent partie intégrante de cette philosophie cervantine de la Nature qui est étudiée plus loin avec tant de bonheur. Pareillement, qui ne voit le lien étroit qui rattache à cette même philosophie, et au naturalisme moral dont parle A. Castro, la prédilection de Cervantes pour l'*harmonie* amoureuse, le sort rigoureux qu'il réserve aux passions ou aux folies qui violent l'ordre naturel ?

Chapitres d'avant-garde, disais-je. Il faut les prendre comme ils sont, avec leur vigueur d'offensive, qui parfois les fait aller peut-être au-delà de l'objectif de l'attaque. Pouvait-il en être autrement ? Voulant dégager pour la première fois de l'œuvre de Cervantes une philosophie, ou plus exactement une pensée cohérente sur le monde et l'homme — ce que l'allemand dit si bien du seul mot *Weltanschauung* — Castro devait en finir avec le préjugé d'un Cervantes aux vues courtes et à la culture sommaire. Tamayo, en le qualifiant d' « ingenio lego », ne pouvait guère prévoir qu'il alimenterait durablement une sorte de critique négative et stérile, consistant à rechercher ce que Cervantes ne fut pas, ou ne sut pas, et à s'étonner finalement des profondeurs humaines auxquelles il atteignit avec un si modeste bagage d' « humanités », pas de grec et peu de latin. Pour-

tant, si Tamayo voulut l'opposer à tels « licenciés », « maîtres » ou « docteurs » qui illustrèrent — quoique moins génialement — les lettres espagnoles, ce n'était pas si mal caractériser l'originalité de ce grand autodidacte passionné pour la lecture, et qui de plus, comme Descartes, s'instruisit tant par le contact des hommes de diverses nations. Mais certaine conception paresseuse de la culture de l'esprit inclinait invinciblement à traduire « ingenio lego » par « fermé aux lumières ». La méprise s'étalait sous les yeux d'A. Castro dans un livre récent intitulé *Cervantes reazionario* (1923), où Cesare De Lollis manie sans la finesse requise cette idée fondamentale que Cervantes est un homme de la Contre-Réforme. Ortega y Gasset (*op. cit.*) avait fait de la même idée un bien meilleur usage lorsqu'il discernait sous le titre des *Nouvelles exemplaires* « l'héroïque hypocrisie pratiquée par les hommes supérieurs du XVII^e^ siècle ». Et il ajoutait : « Ce siècle, où la grande semaille spirituelle de la Renaissance donne sa moisson d'or, n'éprouve pas de gêne à accepter la Contre-Réforme et fréquente les collèges de Jésuites. C'est le siècle où Galilée, après avoir instauré la physique nouvelle, ne voit pas d'inconvénient à se dédire lorsque l'Église romaine abat sur lui sa rude main dogmatique. C'est le siècle où Descartes, à peine a-t-il découvert le principe de sa méthode, qui va convertir la théologie en *ancilla philosophiae*, court à Lorette pour remercier Notre-Dame de cette heureuse découverte. Ce siècle de triomphes catholiques n'est pas une si mauvaises époque, si c'est alors que commencent à s'édifier les grands systèmes rationalistes, formidables citadelles dressées contre la foi. » Nous reviendrons sur ces contradictions intimes de l'époque à propos du naturalisme de Cervantes et de ses idées religieuses.

Entre le facile mépris de C. De Lollis et l'attention émerveillée que Castro accorde à Cervantes, je ne doute pas un instant que la seconde attitude ne soit la plus féconde. Je me demande seulement si Castro ne dépasse pas le but et si, abordant son sujet avec les ressources d'une vaste culture historique et philosophique, nourri dans l'exercice des techniques rigoureuses d'aujourd'hui, il ne nous dessine pas un Cervantes trop sûr de sa « technique », trop « au courant » des progrès de la réflexion philosophique de son temps. On reconnaîtra ici le même doute déjà insinué plus haut. Peut-être n'y a-t-il qu'un abus d'un certain langage. Mais des expressions telles que « analyse du sujet » et « critique de la réalité » font invinciblement penser, en 1927, au problème de la connaissance tel qu'il se pose depuis Kant. Elles nous inclinent, en tout cas, à supposer sous les créations de Cervantes, et avant elles, une certaine doctrine

personnelle de la connaissance[1]. Or, il n'est pas sûr que Cervantes dépasse en pareille matière la sagesse immémoriale des adages, laquelle n'est, d'ailleurs, ni périmée ni négligeable. Sa grandeur est dans l'ordre des belles-lettres, non dans celui de la spéculation.

Mais, cela dit, sachons gré à Castro d'avoir montré avec quelle maîtrise Cervantes établit chacun de ses personnages à un certain « point de vue » qui détermine son action, et d'avoir revendiqué pour cette « attitude psychologique » autant de profondeur qu'on en accorde à l' « analyse » tant vantée de M^me^ de La Fayette : et quand il ajoute que « Flaubert, comme romancier, doit son existence à Cervantes plutôt qu'à Madame de La Fayette », il assigne à l'œuvre de Flaubert une signification que ne contesteraient sans doute pas un Jules de Gaultier ou un Albert Thibaudet.

La question du sens critique de Cervantes n'est pas abordée avec moins de bonheur. Croire que la saine méfiance et le don de douter aient été refusés à Cervantes pour cette simple raison qu'il naquit au temps du Concile de Trente, c'est commettre sur son œuvre un vaste contre-sens, et c'est bien mal connaître son temps. Contre De Lollis, qui lui suppose une crédulité sans bornes à l'égard du merveilleux et des invérifiables influences astrales, Castro a beau jeu pour montrer comment il joue du merveilleux et de la sorcellerie sans en être dupe, et que, s'il admet l'astrologie au nombre des sciences, il se trompe en bonne compagnie. Les têtes les mieux faites ne réglaient pas alors leurs jugements sur une science expérimentale à peine née; mais la croyance au règne universel de la causalité (croyance sans laquelle cette science n'existerait pas) les inclinait à ne pas rejeter l'idée de corrélations possibles entre le monde astral et le monde humain. Mépriser Cervantes parce qu'il croit à l'astrologie ou le railler parce qu'il en est encore à la conception géocentrique du monde, c'est même incompréhension de l'histoire des sciences (le système de Copernic mit près d'un siècle à passer du domaine de l'hypothèse arbitraire à celui de l'hypothèse féconde) — et même méconnaissance de ce qui fait la vigueur et la santé d'un esprit. Les excellentes pages que Castro a consacrées au sujet, et dont nous renonçons à détailler les richesses, font faire à la question Cervantes un progrès positif.

Il faut renoncer aussi à donner une idée de la pénétration qu'il déploie en son étude de l'erreur et de l'harmonie chez Cervantes, et spécialement dans *El curioso impertinente*. Cette nouvelle, pur hors-d'œuvre selon certains, et dont Castro défend l'absolue pertinence

1. Castro n'hésite pas à écrire (p. 51) : « Si hay en Cervantes une preocupación general, previa a las demás, es la de cómo sea la realidad objetiva. »

au milieu de *Don Quichotte*, est pour lui l'exemple le plus typique d'une certaine attitude cervantine en face de l'erreur morale qui consiste à méconnaître l'ordre prescrit aux relations humaines par la nature. Mais cette attitude se retrouve aussi nette dans la nouvelle du *Celoso Extremeño* ou dans l'*entremés* du *Viejo celoso*. Le mari qui, pour mettre à l'épreuve la fidélité de sa femme, la fait courtiser par son meilleur ami, le vieillard qui épouse une jeune fille et prétend la garder sous clef offrent différentes variétés d'une même folie : ils jouent dangereusement avec des enchaînements naturels qu'il faut connaître et dont il faut tenir compte. Pour ceux qui se rendent coupables d'erreurs pareilles, Cervantes est « impitoyable » : il semble que la revanche infailliblement prise par la nature soit à ses yeux une insuffisante sanction. Et, avec une régularité où Castro croit discerner un parti-pris, il les retranche du nombre des vivants. Inversement, l'amour, lorsqu'il est parfaite harmonie entre deux êtres, triomphe de tous les obstacles, et n'a pas plus égard aux différences de religion qu'à la douleur d'un père : la nouvelle du *Cautivo*, qui s'intercale comme celle du *Curioso impertinente* dans la première partie du *Quichotte*, lui fait exactement équilibre : ici « tragédie de la folie », là « drame de l'harmonie vitale ». Ce n'est pas par de superficielles analogies que Cervantes rappelle le platonisme de Léon Hébreu, mais par sa pensée la plus intime, la plus constante, sur la nature et sur l'homme.

Le rapide aperçu qui précède n'a pu que trahir ces chapitres si nourris d'observations précises et si soucieux des nuances. Peut-être laissera-t-il l'impression que Castro, avant d'aborder en son contenu la pensée cervantine, a voulu nous y préparer par une sorte d'*introduction à la méthode de Cervantes*. Je ne crois pas que cette impression soit absolument fausse, et il me semble que, dans la mesure où elle est vraie, Castro n'a pas assez pris soin d'éviter un malentendu. Le Cervantes qui se dégage de ces chapitres a une « technique » psychologique, il part du problème de la « réalité objective », il professe une certaine « doctrine de l'erreur ». Or, autant il me paraît indispensable de le supposer conscient des problèmes *littéraires* qui orientent son choix d'écrivain (tout spécialement du problème de la double vérité selon Aristote), autant il me paraîtrait arbitraire de lui supposer une doctrine mûrement réfléchie sur les problèmes *philosophiques* auxquels un analyste sagace peut ramener ses créations. Sans doute Castro se garde-t-il bien de faire de Cervantes un philosophe au sens plein du terme, et, s'il emploie à son sujet le langage de la philosophie moderne, c'est avant tout pour suggérer que Cervantes appartient autant que quiconque à cette Renaissance à la faveur de laquelle la philosophie moderne

va surgir; car comment croire qu'il posa pour son compte personnel, et comme « préalablement » à sa tâche de romancier, des problèmes que ne savait pas encore formuler la pensée spéculative de son temps? Mais telle est l'ardeur avec laquelle les doctrines cervantines se construisent et s'animent sous nos yeux, qu'on doute si ces doctrines ne sont pas douées, dans l'univers intérieur de Cervantes, de la même vie indépendante que Don Quichotte ou Sancho en personne. Or, je ne crois pas qu'un tel doute doive subsister. Ces doctrines sont *dans* l'œuvre de Cervantes de la même façon que les organes et les tissus sont *dans* un corps vivant, mieux, comme les veines du marbre ou du bois sont *dans* la statue. C'est-à-dire que leur dessin plus ou moins subtil n'est pas une création de Cervantes, mais une découverte du savant anatomiste qui nous les présente. Car c'est vraiment à l'anatomie, sinon à l'histologie, que fait penser la méthode de Castro. Si bien que, au lieu de *doctrines*, il eût peut-être mieux fait de nous dire : *structures typiques*. Et peut-être nous eût-il ainsi mieux préparés à comprendre les coupes minutieuses que les chapitres suivants multiplient à travers l'œuvre de Cervantes, avec l'espoir — non déçu — d'y reconnaître les mêmes tissus qui composent la chair savoureuse des chefs-d'œuvre de la Renaissance.

* * *

Pour la première fois, la question si souvent agitée de l'humanisme de Cervantes sort du domaine de l'érudition mesquine pour se poser largement. Qu'importe que Cervantes ait été plus ou moins bon latiniste et qu'il ait surtout pratiqué Ovide dans la traduction de Bustamante? Ne confondons pas l'*humanisme* avec les *humanités* au sens scolaire du mot. Si persuadé qu'on puisse être de la vertu des textes antiques patiemment lus et admirés jusqu'en leur détail, il n'en reste pas moins que l'humanisme, vaste mouvement d'idées qui fut à la fois cause et effet de la renaissance des lettres antiques, s'incarne en quelques grands hommes et en quelques grands livres, d'ailleurs fort différents. Suivre la courbe des éditions et des traductions des *Adages* d'Érasme, des *Dialogues* de Léon Hébreu ou du *Courtisan* de Castiglione, c'est suivre la trace de la pensée humaniste et en mesurer assez exactement la vertu communicative. Et quiconque s'est plu à de semblables livres, quiconque s'y est retrouvé a participé à l'humanisme plus sûrement qu'en apprenant Ovide par cœur.

Castro fait une découverte extrêmement féconde lorsqu'il aperçoit, au cœur de la pensée de Cervantes, la puissance de « la Nature,

majordome de Dieu ». On sait quel fut, à l'époque de la Renaissance, l'essor d'une philosophie de la Nature qui trouva son aliment dans les doctrines retrouvées des stoïques et des néoplatoniciens. Il n'est peut-être pas un grand écrivain de ce temps qui n'en soit imprégné. Et l'on pourrait dire sans paradoxe que ceux même qui, comme Luther, Calvin ou Valdés, font revivre la religion augustinienne de la Grâce supposent sans cesse la pureté d'une Nature primitivement bonne[1], souillée par le péché originel, mais que la Grâce peut régénérer. Quoi qu'il en soit, il n'est pas douteux que, dans de nombreux esprits, la Nature ne prenne de plus en plus figure de pouvoir autonome et ne succède à la Providence dans le gouvernement général des corps et des âmes. Quelque chose de ce naturalisme a passé chez Cervantes. Et non pas de pures formules qui resteraient dans sa pensée à l'état de corps étrangers : c'est l'idée de la Nature qui donne unité à sa vision de l'homme. Castro n'hésite pas à recourir au nom de « déterminisme » pour caractériser certaine conception cervantine de la « virtud natural » : disposition native et inéluctable de chaque être, qui, dans les liens étroits d'un ordre naturel et social non moins immuable, engendre nécessairement un certain destin. Avouerai-je que cette conception ne me paraît pas être un fruit caractéristique de la Renaissance, et qu'elle appartient aussi bien à la philosophie sans âge des proverbes[2] ? Castro, qui n'a garde de trop prouver, ne le nierait sans doute pas. Mais il observerait que les meilleurs esprits de ce temps-là, dans leur ardeur à découvrir l'homme, ont rajeuni jusqu'aux proverbes, y cherchant un témoignage de valeur exceptionnelle par son antiquité et sa résistance à l'usure des siècles.

Nous touchons ici à l'un des plus précieux apports du livre de Castro. Plus caractéristique de la Renaissance que l'idée de nécessité naturelle est l'idée de l'harmonie de la Nature, et la foi en l'excellence de cette harmonie. Or, pour la première fois, l'idée permet de réunir en faisceau certains aspects fondamentaux de l'œuvre de Cervantes. La délectation avec laquelle il parle de l'âge d'or, son goût invincible pour la pastorale sont deux façons pour lui de re-

1. Ces lignes étaient écrites quand il m'a semblé en trouver confirmation dans ces remarques de M. Émile Doumergue sur les contradictions de Calvin : « Personne n'a plus affirmé que Calvin l'autorité de Dieu et la responsabilité de l'homme, la perversion de la nature et la force normative de la nature, la divinité du Christ et son humanité, l'intellectualisme et le mysticisme, l'ascétisme et la jouissance des biens de ce monde, dons de Dieu » (*Foi et Vie*, 1923, t. XXVI, p. 819).

2. A quelle époque remonte le proverbe espagnol : « Genio y figura hasta la sepultura » ?

joindre cette harmonie si malaisément perceptible en un siècle de fer. Son goût pour la sagesse des proverbes est un autre mouvement de retour vers le paradis perdu de nos origines. Castro observe avec beaucoup de bonheur que la Renaissance, mouvement aristocratique et si fièrement impitoyable aux erreurs du vulgaire, montre un invincible penchant pour les produits de la spontanéité humaine, collectionnant avec passion les adages, élevant les langues vulgaires à la dignité de langues littéraires en dépit de la superstition de l'antiquité. La Réforme religieuse elle-même manifeste la même nostalgie de la pureté originelle. Il ne suffit pas à un Érasme de formuler la *Philosophia Christi* et de la proposer comme idéal à ses contemporains; sa pensée se reporte sans cesse à une époque supposée où cette philosophie, fraîchement promulguée par le Christ, était la règle des chrétiens : véritable âge d'or du christianisme, où les préceptes du Sermon sur la Montagne étaient vrais à la lettre, où cet enseignement essentiel n'était pas encore obscurci par la surcharge des cérémonies et des définitions dogmatiques.

Combien Castro a raison de s'élever contre les vues de Menéndez y Pelayo, pour qui le bucolisme du roman fut, à l'époque de la Renaissance, « un pur dilettantisme esthétique » ! Certes D. Marcelino sentait bien qu'il ne s'agit pas là d'un fait isolé, mais certaine conception étriquée de l'humanisme le lui faisait interpréter comme un effet, entre beaucoup d'autres, de l'imitation délibérée des modèles anciens. L'influence antique n'est pas niable. Mais Virgile et Théocrite vinrent bien à propos pour susciter Sannazar et alimenter avec lui cette soif de Nature qui fit le prodigieux succès de *Diana* et de tout le roman pastoral. Et Castro emprunte à la *Philosophia Vulgar* de Mal Lara, « el cual ninguna novela pastoril escribió », un très curieux passage de caractère autobiographique, où l'on voit, au simple spectacle d'une belle paysanne, le mirage de l'âge d'or naître en cet esprit de moraliste, l'un des plus authentiques représentants de l'humanisme en Espagne.

Comment n'a-t-il pas songé ici à la plus haute figure de cet humanisme espagnol, à Fray Luis de León en personne? Il y a longtemps qu'Unamuno, dans les pages culminantes de *En torno al casticismo*, mettait en vive lumière la qualité rare de ce sentiment de la nature, inséparable, en Fray Luis, de l'évangélisme et de la sagesse platonicienne. Et, pour ne pas citer une fois de plus l'ode *Qué descansada vida....* où le thème de la simplicité rustique est isolé, Castro n'aurait pu mieux confirmer la signification profonde du bucolisme de la Renaissance qu'en ouvrant *Los Nombres de Cristo* au nom de *Pastor* et en transcrivant l'admirable passage où Fray Luis

proclame que « le Christ vit aux champs ». Je n'en citerai que le préambule : « Verdad es, Sabino — respondió Marcelo — que usan los poetas de lo pastoril para decir del amor; mas no tenéis razón en pensar que para decir de él hay personas más a propósito que los pastores, ni en quien se represente mejor. Porque puede ser que en las ciudades se sepa mejor hablar; pero la fineza del sentir es del campo y de la soledad ».

Méditer sur le « naturalisme » de Fray Luis aurait peut-être amené Castro à préciser mieux la nuance et la portée du naturalisme qu'il découvre en Cervantes. Il s'étonne (p. 158) que l'Inquisition ait laissé circuler librement des phrases où l'homme apparaît comme le chef-d'œuvre de la Nature, « majordome de Dieu ». Mais il en juge évidemment en homme du xx[e] siècle, qui peut mesurer du même regard rétrospectif les progrès de la conception naturaliste de l'univers jusqu'à Spinoza, et le terrain perdu par la métaphysique chrétienne du Dieu transcendant et créateur. Il ne faut pourtant pas oublier que c'est Descartes qui fera le pas décisif, affranchissant la pensée métaphysique et fondant la physique en même temps. L'Église, en tout cas, fut très lente à s'émouvoir du travail de sape qu'effectuait sous son édifice dogmatique la pensée indépendante. Ses forces, pendant presque tout le xvi[e] siècle, furent mobilisées contre la révolution protestante et contre l'hérésie qui en est l'âme : l'illuminisme, la recherche de Dieu sans égard pour les cérémonies et les dogmes. Castro cite les prolégomènes des *Adages* pour montrer chez Érasme la fusion de la religion paulinienne avec ce qu'il appelle « le rationalisme antichrétien » (p. 164). Mais cette dernière épithète aurait grandement indigné Érasme. En réalité, de Pic de la Mirandole à Érasme, et d'Érasme à Luis de León, l'humanisme chrétien poursuivit son rêve sans se heurter de front à l'Église et sans voir aucune incompatibilité entre le christianisme et sa propre volonté de faire revivre, avec la plus haute sagesse pratique des anciens, la conception harmonique de l'univers. Plus exactement cet humanisme chrétien éveilla les soupçons de l'Église dans la mesure où il réduisit le christianisme aux Évangiles et à saint Paul, c'est-à-dire dans la mesure où il participa de la grande hérésie du siècle. Insister sur la contradiction intime d'un Cervantes « croyant, pieux, mais formulant la doctrine de la nature comme pouvoir divin qui crée l'homme, ce qui est essentiellement hétérodoxe et antichrétien, et entraîne une morale à sanctions immanentes sans considération de la vie future » (p. 254) — c'est, il me semble, tenir beaucoup trop compte d'un développement *ultérieur* du rationalisme et passer à côté d'un fait important qui est la coexistence harmonieuse, en un Cervantes ou un Luis de León, de ce natura-

lisme commençant, et très rassurant encore, avec la foi en Jésus-Christ.

*
* *

Nous sommes au cœur même d'un grand sujet. Quelle est l'attitude religieuse de Cervantes ? Castro a abordé la question avec toute l'ampleur désirable. On sait déjà combien lui paraît sommaire la thèse, chère à De Lollis, d'un « Cervantes réactionnaire ». Et à bon droit. Il est clair que les grands hommes de la Contre-Réforme posent un problème : celui de savoir comment ils furent réellement grands, et même — à leur manière — libres au milieu d'une contrainte universelle.

L'hypocrisie, qu'on l'appelle ou non « héroïque », avec Ortega y Gasset, leur fut en général une armure en même temps qu'un masque. Compte tenu de la différence des temps, leur dissimulation fait penser à celle dont Stendhal revêt Julien Sorel au séminaire. Pourquoi, se demande un Descartes, braverais-je des personnes « dont l'autorité ne peut guère moins sur mes actions que ma propre raison sur mes pensées ? » Cervantes a connu la même « déférence » méprisante. Il faut donc deviner, en matière religieuse, sa plus intime pensée, extraire le grain de sel dont il assaisonne tel propos de tel de ses personnages — et non, comme l'a voulu faire De Lollis, voir dans le total de ces propos pris à la lettre l'expression naïve du plus « réactionnaire » catholicisme.

On sait que Don Quichotte, n'ayant pas de rosaire pour imiter les dévotions d'Amadis, arrache une bande de toile au pan de sa chemise et y fait onze nœuds, dont un plus gros que les autres : c'est sur cette dizaine improvisée qu'il dit un million d'avemarias pendant sa retraite dans la Sierra Morena. Or, dans une seconde édition, parue la même année que la première chez le même éditeur, ces lignes ont disparu et il est dit seulement que Don Quichotte se fit un dizain avec des galles de chêne-liège. Qu'est-ce à dire, sinon que l'irrévérence a paru trop forte, et ne sommes-nous pas invités dès lors à entendre *cum grano salis* beaucoup d'autres phrases un peu grosses où il est question du rosaire et des patenôtres ? Engagés dans cette voie, nous ne pourrons guère prendre au sérieux le mot du *Licencié Vidriera* sur les ordres monastiques : « Las religiones son los Aranjueces del cielo, cuyos frutos de ordinario se ponen en la mesa de Dios. » L'ironie, en un pareil cas, est d'autant plus redoutable qu'elle a moins de pointe : c'est à force d'abonder dans le sens orthodoxe qu'elle compromet l'orthodoxie. Mais, pour qui considérera l'ensemble des textes réunis pour la première fois

dans le livre de Castro, la présence même de l'ironie n'est pas douteuse sous cette phrase et sous tant d'autres.

Seulement, à quoi cette ironie s'applique-t-elle? Castro en a fort bien délimité le champ : « Il n'y a pas d'attaques contre les croyances fondamentales, mais bien des coups d'épingle contre la vie ecclésiastique, les prières, les saints, les miracles » (p. 287), et il évoque très à propos l'ombre d'Érasme, qui domine la Réforme et la Contre-Réforme tout ensemble. Tout le chapitre consacré aux idées religieuses est un effort pour mettre au point le problème, posé en passant par Menéndez y Pelayo, de l'*érasmisme* de Cervantes. D. Marcelino avait cru pouvoir expliquer certaine liberté critique et certaine humeur railleuse de Cervantes par « l'influence latente, mais toujours vivante, de ce groupe érasmiste libre, mordant et pénétrant ». Mais c'était pour mieux confondre ceux qui avaient la prétention de montrer en Cervantes un « libre-penseur moderne » et pour mieux affirmer son entière orthodoxie. Castro a soin de nous avertir que s'il tire à son tour Cervantes vers l'érasmisme, il n'est d'accord qu'en apparence avec Menéndez y Pelayo : « L'érasmisme de Cervantes, ajoute-t-il, signifiait pour le grand critique beaucoup moins que pour moi, et j'oserais dire qu'il signifiait autre chose » (p. 263). En effet, là où l'auteur des *Hétérodoxes espagnols* voyait avant tout une satire irrévérencieuse de la vie religieuse et plus spécialement monastique, Castro voit « une nouvelle conception religieuse ». On ne trahirait sans doute pas sa pensée en définissant cette conception comme un humanisme intégral, dominant à la fois le sacré et le profane, la tradition chrétienne et la tradition païenne, la Bible et Homère — et les embrassant dans un même esprit de révérence mêlée de liberté critique.

En lisant ce chapitre, où abondent les observations fines sur Cervantes et sur Érasme lui-même, et qui nous montre jusqu'à l'évidence un Cervantes profondément d'accord avec l'humanisme chrétien, on ne peut pourtant se défendre d'un regret. La question de l'attitude religieuse de Cervantes et de ce qu'il doit, à cet égard, à Érasme, eût gagné à être posée de façon plus strictement historique. Peut-il être question d'influence directe? Les Index de livres prohibés nous permettent de savoir très exactement ce que Cervantes put lire des écrits d'Érasme : c'est-à-dire à peu près rien. Il avait douze ans (1559) quand fut promulgué l'Index de Paul IV prohibant ces écrits au grand complet, « etiam si nil penitus contra religionem vel de religione contineant ». L'Index publié la même année par le Grand Inquisiteur espagnol Valdès est, à vrai dire, un peu moins brutal : il ne prohibe pas les *Adages*, ni les *Paraphrases* sur le Nou-

veau Testament. Mais la *Moria*, les *Colloques*, le *Modus Orandi*, l'*Enchiridion*, l'*Exomologesis*, l'*Ecclesiastes*, la *Lingua* et d'autres livres encore (sans parler de tel adage détaché comme les *Sileni Alcibiadis*), y sont défendus aussi bien en latin qu'en toute langue vulgaire. L'Index de Quiroga (1583), qui régira ensuite l'alimentation spirituelle des Espagnols jusqu'en 1612, renchérit encore sur cette sévérité : il joint à la liste de prohibition les *Adages*, ne faisant d'exception que pour la récente édition romaine, expurgée par Paul Manuce, et spécifie de plus que, parmi les livres d'Érasme qui ne sont pas expressément prohibés, ceux qui traitent de religion « sont permis à condition d'être expurgés et non autrement ». Est-il croyable, dans ces conditions, que Cervantes se soit nourri secrètement d'Érasme ? Il suffit d'avoir cherché la trace d'un livre prohibé pour être persuadé que l'épuration des bibliothèques privées et publiques était faite avec un soin minutieux. Un écrivain connu ne devait pas facilement s'y soustraire ni contrevenir légèrement à l'édit inquisitorial.

Pour supposer Cervantes lisant Érasme malgré la prohibition, il faudrait pouvoir alléguer toute une série de textes où le souvenir de lectures érasmiennes serait patent, et il faudrait pour cela que les sources appartinssent aux ouvrages dans lesquels Érasme a exprimé de façon typique sa pensée personnelle. Or, est-ce là ce que Castro nous donne (p. 281-283) dans les six confrontations qui lui semblent établir *indéniablement* l'influence directe d'Érasme sur Cervantes ? Sur six passages-sources, trois appartiennent aux *Apotegmas* (Anvers, 1549), recueil de mots célèbres de l'antiquité, traduit par le bachelier Francisco Thamara, et dans lequel Érasme s'exprime si peu lui-même qu'on ne peut en vouloir à Thamara d'avoir omis son nom à la page de titre et d'avoir fait, dans la préface, une simple allusion au « très docte Érasme, compilateur des Apophtegmes ». Si l'on veut rendre à Érasme l'honneur des *Apotegmas*, il faudra dire que c'est le seul de ses ouvrages que l'Inquisition n'ait pas prohibé en langue vulgaire, et que, très probablement, c'était le seul que possédât Cervantes. Car il ne suffit pas que celui-ci fasse allusion à *Bos in lingua* ou à *Sine Cerere et Baccho friget Venus* pour qu'on puisse le considérer comme nourri des *Adages*. Si les commentaires des *Adages* peuvent fournir quelques-unes des plus typiques expressions de la pensée érasmienne (dans les *Sileni* par exemple), les proverbes mêmes qu'Érasme commente sont du domaine public. Ils pouvaient être, pour Cervantes, de simples souvenirs de collège, et c'est lui-même qui suggère cette hypothèse quand il fait dire à Berganza : « Acuérdome que cuando estudiaba

oí decir al precetor un refrán latino que ellos llaman adagio, que decía *habet bovem in lingua.* » Enfin, quand Don Quichotte (II, 12) compare les hommes de toutes conditions, égalisés par la mort, à des comédiens qui redeviennent égaux dès qu'ils dépouillent leurs costumes, Sancho a raison de répondre : « Belle comparaison mais point si neuve que je ne l'aie entendue maintes et diverses fois. » Si Érasme, dans les *Colloques*, en fait usage (après Sénèque, Épictète, Marc-Aurèle et beaucoup d'autres auteurs), il faudrait d'autres rapprochements plus probants pour nous faire croire que Cervantes a lu les *Colloques*, celui de tous les livres d'Érasme que l'Inquisition prohiba le premier, et du vivant même de son auteur (cf. *Bulletin hispanique*, 1925, t. XXVII, p. 241).

Loin d'être persuadé, avec Castro, qu'une étude plus poussée que la sienne découvrira chez Cervantes d'autres imitations d'Érasme, je serais prêt à parier que les plus habiles sourciers ne trouveront rien sur ce terrain-là, sauf peut-être quelques nouveaux rapprochements avec les *Apotegmas*. Et pourtant, je ne serais pas loin de souscrire à la conclusion de Castro : « Sin Erasmo, Cervantes no habría sido como fué » (p. 320). Mais j'y parviendrais par d'autres chemins. L'idée d'influence directe me paraît à abandonner absolument. Entre Érasme et Cervantes s'interpose le mouvement érasmien espagnol, dont la signification historique n'a pas encore été bien marquée. Menéndez y Pelayo y verrait trop volontiers le fait d'une poignée d'hommes éminents : ce qui est voir le noyau du phénomène sans se douter des vastes modifications qui en résultèrent alentour. Mais lorsque Castro parle à ce sujet d' « humanisme rationaliste », j'ai peur qu'il ne place l'essentiel de l'érasmisme dans celui de ses aspects qui le séduit le plus, mais qui n'est peut-être pas spécifiquement érasmien. Érasmisme et humanisme ne sont pas des synonymes interchangeables. Castiglione, que Castro appelle un peu vite « érasmiste » (p. 317), n'aimait guère Érasme et représente bien mieux que lui l'humanisme pur. Pour ne pas sortir d'Espagne, l'érasmisme qui tint une si grande place dans la vie spirituelle espagnole entre 1525 et 1535, n'est pas précisément une doctrine humanistique, mais bien une certaine interprétation du christianisme. Le livre par lequel il se propagea principalement fut l'*Enchiridion*, celui des ouvrages d'Érasme où l'humanisme est le plus effacé : livre d'édification à sa manière, très différent, si l'on veut, de l'*Imitation*, mais se proposant lui aussi de conduire les âmes à la paix et à la force en Jésus-Christ. Son objet est de mettre en lumière le christianisme essentiel, la doctrine des évangiles, dont le « joug est suave et le fardeau léger », le mystère chrétien, annoncé par saint Paul,

de l'incorporation au Christ sauveur et la mort du vieil homme. Et pour mieux faire comprendre en quoi consiste le christianisme vrai, l'*Enchiridion* en dénonce les contrefaçons, les surcharges qui le rendent méconnaissable : dogmatisme théologique envahissant, cérémonies qui s'ajoutent au culte en esprit, jusqu'à le nier, pratiques superstitieuses de toute nature. C'est cette aspiration à un christianisme intérieur qui fut l'âme de l'érasmisme espagnol. C'est elle que l'Inquisition poursuivit tantôt sous le nom d'illuminisme, tantôt sous celui de luthéranisme.

Or, l'érasmisme ainsi entendu pénétra assez largement dans l'Espagne de Charles-Quint pour que Cervantes ait pu en respirer quelque chose dans l'Espagne de Philippe II où nul ne lisait plus Érasme. Au reste, on ne dira jamais trop que le catholicisme, à l'époque du Concile de Trente, s'assimila une forte dose d'esprit réformateur. On n'oserait dire qu'il digéra Érasme, tant ce libre et fuyant esprit était incompatible avec ses exigences : mais il ne rejeta certes pas l'exigence érasmienne de ramener la conscience chrétienne vers le mystère central du christianisme. Si bien que, à condition de ne médire ni du culte des saints, ni de l'état monacal, ni des disputes théologiques, Cervantes pouvait sans danger laisser entendre ses préférences pour une religion que Castro résume en cette heureuse formule : « San Pablo y no Santiago Matamoros; castidad y caridad y no abstinencias ni teologías » (p. 319).

Peut-être Fray Luis de León serait-il, ici encore, un terme de comparaison bien précieux. Je ne sais si *Los Nombres de Cristo* furent un des livres de chevet de Cervantes. Il est fort possible que non : et dans ce cas la comparaison serait plus instructive encore, vraiment révélatrice du sentiment religieux le plus haut dans l'Espagne de Philippe II. Fray Luis, qui paya de longues persécutions son dévouement à la philologie sacrée, était un libre esprit, capable de concevoir pour les moines, dont il était, un magistère spirituel pur de toute ingérence dans les affaires privées : quand Don Quichotte fait au chanoine la verte réplique que l'on sait (II, 32), et où Castro croit reconnaître la doctrine humanistique d'un Pedro Simon Abril (p. 59, n. 4), il pourrait invoquer la sentence du grand augustin de Salamanque : « no es del fraile encargarse del gobierno de las casas ajenas » (*Nombres de Cristo*, III, *Pról.*). Quant à l'essence de la sainteté et à la valeur des cérémonies, il osait écrire cette phrase qu'Érasme n'eût pas désavouée : « Que el componer por defuera el cuerpo y la cara, y el ejercicio exterior de las ceremonias, el ayunar, el disciplinar, el velar, con todo lo demás que a esto pertenece, aunque son cosas santas si se ordenan a Dios, asi por el

buen ejemplo que reciben de ellas los que las miran, como porque disponen y encaminan el alma para que Cristo ponga mejor en ella esta secreta salud y justicia que digo; mas la santidad formal y pura, y la que propiamente Cristo hace en nosotros no consiste en aquello » (*Ibid.*, III, *Jesús*). Phrase qui fait écho, par dessus les disputes de Trente sur la justification, au *Monachatus non est pietas* de l'*Enchiridion*. Et peut-on lire sans penser aux formules érasmiennes sur le « judaïsme » des œuvres de sainteté extérieure cette admirable apostrophe : « Que sería negocio de lástima que, caminando a Dios, por haber parado antes de tiempo, o por haber hecho hincapié en lo que sólo era paso, se hallasen sin Dios a la postre; y proponiéndose llegar a Jesús, por no entender qué es Jesús, se hallasen miserablemente abrazados con Solón o con Pitágoras, *o cuando más con Moisés.* » A mon sens, *Los Nombres de Cristo* sont le plus haut monument (et sans doute le dernier en date) de l'influence directe d'Érasme en Espagne. Fray Luis a fait ses études théologiques en un temps où l'*Enchiridion* était encore lecture permise. Il est, probablement avec quelques autres théologiens de sa génération, l'aboutissement du mouvement religieux dominé par le grand nom d'Érasme, le point de départ d'un érasmisme nouveau, assez ignorant de ses premières origines. Son grand livre paraît au moment où Cervantes arrive à maturité. Notre romancier ne serait-il pas le plus éminent représentant de la nouvelle génération : celle des érasmiens qui n'ont pas lu Érasme? Peut-être, à poser ainsi le problème, gagnerait-on de ne pas s'exagérer la hardiesse de Cervantes et son isolement dans l'Espagne de son époque[1].

* * *

Je me suis étendu longuement sur l'érasmisme de Cervantes, parce que, placé à un autre point de perspective que Castro, mes vues pouvaient ici compléter les siennes. Et que faire de plus utile en ces commentaires, où, littéralement, « nous ne faisons que nous entregloser »? Il faut avertir du moins que j'ai passé sous silence les pages nuancées où Castro aborde la question de la tolérance de

1. Klein trouvait une hardiesse toute luthérienne aux plaisanteries de *Pedro de Urdemalas* sur les âmes du Purgatoire. Castro (p. 288) sent bien que c'est aller trop loin. L'anecdote du comte de Villamediana, qu'on peut lire dans la *Relation du voyage d'Espagne* de Madame d'Aulnoy, montre bien quelle liberté subsistait dans la tradition orale du peuple espagnol sur ce point. Foulché-Delbosc, dans son édition récente de la *Relation* (Paris, 1925, p. 265, note 1) en rapproche un dialogue tiré d'une comédie de Juan Pérez de Montalván.

Cervantes, de son attitude à l'égard des Morisques, de son « antisémitisme » (encore un point sur lequel son humeur s'accorde avec celle d'Érasme). Je ne puis maintenant que signaler l'intérêt du chapitre final où, élargissant son ancienne étude sur le sentiment de l'honneur, l'auteur essaie de caractériser la morale de Cervantes par rapport au naturalisme qui est le cœur de sa pensée et aussi par rapport au néostoïcisme qui avait, de son temps, une si forte prise sur les plus nobles esprits.

C'est en vain qu'on aurait voulu noter ici toutes les richesses de ce livre neuf et suggestif jusque dans les moindres détails. Ajoutons seulement, pour n'en pas donner une idée trop incomplète, qu'en renouvelant le problème de la pensée de Cervantes, il renouvelle de bien des façons celui de sont art. A cet égard, les pages pénétrantes sur « lo picaresco », où l'on voit la misérable matière picaresque se transfigurer dans la vision cervantine du monde jusqu'à acquérir ce rayonnement qui est le sien dans *Rinconete*, sont parmi les plus belles que Castro ait écrites sur Cervantes.

Marcel Bataillon.

VOLTAIRE EN ROUMANIE

C'est sans doute à la Révolution, qui le célébra avec un zèle connu, que Voltaire dut l'étrange aventure d'être goûté et traduit dans les principautés roumaines. Il y passa avec le flot des idées révolutionnaires et y maintint, jusque tard dans le XIX^e siècle, la gloire des lettres françaises. La pénétration des idées et des formes romantiques n'y fit rien. En effet, Voltaire, comme d'ailleurs les grands classiques du XVII^e siècle et les théoriciens du classicisme eux-mêmes, Boileau, Laharpe, voire un émigré comme l'abbé de Lévizac, humble auteur d'un *Cours de littérature* des plus orthodoxes (1807 et 1812), n'y furent guère gênés dans leur vogue par le romantisme montant. C'est que, à cette époque, on se souciait peu, dans les pays danubiens, des controverses doctrinales qui, en Occident, frappaient d'anathème tour à tour le classicisme et le romantisme.

Pour les Roumains, Voltaire fut d'abord et de préférence Voltaire le tragique. Dès la fin du XVIII^e siècle, un grand boyard valaque traduisait « pour le bonheur du peuple roumain » la tragédie d'*Oreste*. Trente ans plus tard, Eliade Radulesco, grand esprit

inquiet et diffus, traduit fort correctement *Mahomet*, représenté en 1834, et dont une première représentation projetée avait été remise à cause de la visite inopinée d'un pacha que l'on craignit de désobliger. Le même Eliade traduira *Brutus*, qui ne sera imprimé qu'en 1878, dans ses *Œuvres complètes*. Le poète Grégoire Alexandresco donne une *Alzire*, en 1834, et une *Mérope*, en 1847, que distingue un grand souci d'exactitude qui ne va pas sans bousculer quelque peu l'ordonnance du vers roumain. Retenons enfin une traduction de *Zadig* (1830), une autre de la *Henriade* (1838). Dans l'état précaire de la vie littéraire roumaine à cette époque, il faut convenir que ces traductions et, sans doute, quelques autres témoignent de la part des Roumains d'un vif intérêt pour Voltaire. Une preuve sérieuse de cette vogue nous est d'ailleurs fournie par les registres de la douane où, à partir de 1831, la censure russe fit consigner les livres et revues qui entraient en Moldavie. Voltaire y figure à plus d'une reprise.

Dans une brève étude sur *Grégoire Alexandresco et Voltaire* donnée au volume d'*Hommage à I. Bianu*[1], M. Charles Drouhet vient de préciser les affinités littéraires qui firent du poète valaque Grégoire Alexandresco (1812?-1885) un disciple tardif de Voltaire. Poète lyrique, satirique et fabuliste, Alexandresco est une des plus belles figures de la littérature roumaine du XIX[e] siècle. De famille modeste et pauvre, d'abord militaire de carrière et ensuite fonctionnaire pour le reste de ses jours, il mena une existence douloureuse. Son lyrisme érotique, descriptif et philosophique, dépasse de beaucoup celui, le plus souvent léger et dépourvu d'envergure, d'un Basile Alecsandri et fait songer, par la gravité concentrée du sentiment, sinon par la perfection formelle, aux accents du grand Michel Eminesco. Il y a du mordant et de la verve dans ses satires et épîtres, et l'on s'accorde à admirer quelques petits chefs-d'œuvre parmi les fables qu'il nous a laissées[2]. Il a dû apprendre le français de bonne heure et son éducation littéraire fut toute française. Lorsque, dès 1831, il suivit les cours de J.-A. Vaillant[3], à Buca-

1. Bucarest, « Cultura nationala », 1927. Membre de l'Académie roumaine et doyen de la Faculté des lettres de l'Université de Bucarest, M. I. Bianu est un spécialiste très estimé de la vieille littérature roumaine.

2. Voir, pour une meilleure connaissance de Grégoire Alexandresco, l'article de P. Eliade dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 décembre 1904.

3. Auteur d'un ouvrage fameux sur les principautés danubiennes : *la Roumanie, ou histoire, langue, littérature, orographie, statistique des peuples de la langue d'or Ardialiens* [= Transylvains], *Vallaques et Moldaves, résumés sous le nom de romans*, par J.-A. Vaillant, fondateur du collège interne de Bucuresci..., membre de la Société orientale de France. Paris, Arthus Bertrand, 3 vol. in-8°.

rest, il savait déjà par cœur *Mérope* et récitait des scènes entières de *Phèdre* et d'*Andromaque*. Chez Vaillant, on mettait bravement en prose la *Henriade*, on apprenait par cœur les satires et les épîtres de Boileau, et le maître dictait à ses élèves la *Grandeur et Décadence des Romains*. L'admiration d'Alexandresco pour Voltaire bénéficiait donc d'une consécration scolaire. Souvenons-nous qu'il devait traduire, quelques années plus tard, *Alzire* et *Mérope* et ajoutons que, vers 1840, il composera une remarquable *Épître à Voltaire*. Et cependant tous ceux qui, jusqu'à présent, ont recherché les modèles français d'Alexandresco ont négligé Voltaire, se contentant d'indiquer Boileau, La Fontaine, Florian, Volney et Chateaubriand, Lamartine et même Béranger[1]. L'étude de M. Drouhet vient combler cette lacune.

Au fait, l'imitation matérielle de Voltaire est peu de chose dans l'œuvre d'Alexandresco. Elle se réduit à l'affabulation du *Loup moraliste* que celui-ci fit sienne dans une fable qui porte le même nom. L'influence de Voltaire sur Alexandresco est d'un ordre plus subtil. Elle fournit au poète roumain, pour quelques-unes de ses satires et de ses épîtres, la conception même de ces genres littéraires, conception plus agile et plus libre que celle de Boileau, dont Alexandresco subit par ailleurs l'influence. Quelques moyens tout voltairiens de persifler et de faire la polémique, de même que la manière de Voltaire d'associer, au sein de la même composition, des idées très variées passent chez Alexandresco. En cours de route, on y peut d'ailleurs glaner quelques emprunts plus matériels qui trahissent un lecteur très zélé de l'œuvre en vers et en prose de Voltaire. Nulle part ces traces voltairiennes ne sont plus sensibles que dans l'*Épître à Voltaire*, publiée dans un recueil de 1842. Alexandresco s'y targue de dire ses vérités à son correspondant, tout comme Clément de Dijon qui répondait à l'*Épître à Boileau* par une réplique pleine d'aigreur de *Boileau à M. de Voltaire*. Et, d'abord, où Voltaire en est-il, après sa mort, avec la religion? Alexandresco insinue avec malice que c'est l'enfer qui a dû recevoir l'impie blasphémateur de l'ordre divin. Suit une description de l'enfer, dont on peut retrouver les éléments épars dans le *Mondain* et au V[e] chant de la *Pucelle*. L'ensemble du plan de l'*Épître à Voltaire* est d'ailleurs celui de l'*Épître à Horace* : même enchaînement d'idées, mêmes observations sur la langue, mêmes allusions à l'existence personnelle du poète et à ses ennemis, le tout adapté, lorsqu'il y a lieu, à des circonstances locales. Fidèle au procédé de Voltaire lui-même, Alexandresco lui adresse un certain nombre de

1. Voir dans *l'Influence des Romantiques français sur la poésie roumaine* de N. I. Apostolesco, Champion, 1909, le chapitre consacré à Alexandresco.

reproches. Ce qu'il ne conçoit pas, par exemple, c'est que Voltaire ait pu rester réfractaire à la poésie des *Psaumes*, et il l'accuse de s'être ainsi laissé aveugler par sa « rage » antireligieuse. Racine, que Voltaire « aimait », et J.-B. Rousseau, qu'il « haïssait », ont pourtant su tirer des *Psaumes* de grandes beautés. Alexandresco le sait et le dit. Il va même, afin de confondre Voltaire par des arguments plus directs, jusqu'à rapporter dans son *Épître* quelques traits des *Psaumes 18* et *45*, qu'il fait passer pour sublimes, peut-être pour faire pièce à Voltaire qui les aurait sans doute trouvés, à son ordinaire, boursouflés et ridicules. Le plus amusant de l'affaire, c'est que, pour faire l'éloge des *Psaumes*, Alexandresco se sert des propres termes de J.-B. Rousseau dans sa préface de 1712.

Mais voici d'autres reproches, beaucoup plus graves puisque engageant la personnalité de Voltaire tout entière. Faisant siennes les injures des théistes contre Voltaire et sans nullement distinguer le déisme de celui-ci de l'athéisme, Alexandresco l'accuse froidement d'avoir sapé les fondements de la morale et favorisé par là les agissements du crime et du vice. Et que dire du regret d'Alexandresco de voir un talent comme celui de Voltaire employé à d'autres fins que d'encourager la vertu et de fournir à l'homme des armes pour sa lutte contre la destinée? C'est un reproche que Lamartine adressait, dans *l'Homme*, à l'auteur de *Manfred* et qu'Alexandresco applique, dans les mêmes termes et sans aucune espèce de remords... littéraires, à son lointain correspondant.

Après les reproches, les éloges. Alexandresco apprécie hautement le « talent » de Voltaire et son « génie sublime ». Et, le félicitant des facilités que le français de son temps offrait à la poésie, Alexandresco institue, de ce point de vue, une comparaison entre le français et le roumain, fidèle en ceci encore à Voltaire, qui, dans l'*Épître à Horace*, en avait fait autant du latin et du français.

On pourrait renouveler quelques-unes de ces constatations à propos d'autres pièces d'Alexandresco. M. Drouhet le fait amplement, avec d'ailleurs la subtilité et le tact qui lui sont familiers et que nous avons reconnus ici même en rendant compte, il y a deux ans, de son bel ouvrage sur *Basile Alecsandri et les écrivains français*. Quant à Alexandresco, il nous suffira d'avoir montré ici quelle exacte connaissance il avait de l'œuvre de Voltaire et que, pour lui, l'esprit du patriarche de Ferney était encore assez vivant pour que, à cent ans de distance, il eût employé son temps et ses rimes à lui faire la querelle amusante que nous venons d'exposer.

B. MUNTEANO.

UNE LETTRE INÉDITE DE MÉRIMÉE A TAINE

Dans les derniers jours de 1863[1], la librairie Hachette publiait l'*Histoire de la Littérature anglaise* de Taine. Mérimée venait de partir pour Cannes, où l'on sait que depuis 1857 il allait passer l'hiver[2]. De retour rue de Lille le 17 mars 1864[3], il y trouva les volumes que Taine y avait adressés et il en remercia le philosophe dans la lettre suivante, dont nous devons à M. Henry Prior l'obligeante communication.

Paris, 4 avril.
52, rue de Lille.

Monsieur,

Je suis arrivé à Paris depuis quelques jours seulement, et j'y ai trouvé les trois volumes[4] que vous avez eu la bonté de m'envoyer pendant mon absence. Je viens de lire les deux premiers avec le plus vif intérêt et je ne me promets pas moins de plaisir du troisième. Vos applications me paraissent aussi justes qu'ingénieuses. Si, sur quelques points, je suis tenté de contester votre opinion, vous alléguez de si « vives raisons » et vous vous défendez avec tant d'esprit que je suis tout disposé à me convertir. J'admire vos traductions. Avant de les avoir lues, j'aurais cru impossible de faire comprendre à un Français Spenser ou Shakespeare[5].

Veuillez agréer, Monsieur, avec tous mes remerciements, l'expression de ma plus haute considération.

Pr Mérimée.

1. Ou peut-être du début de janvier 1864? La *Bibliographie de la France* annonce l'ouvrage le 2 janvier sous le n° 205. On trouvera d'utiles éclaircissements sur ce « tout petit problème bibliographique » dans V. Giraud, *Bibliographie critique de Taine,* Alph. Picard, 1902, p. 21.

2. Il arriva à Cannes le 22 ou le 23 décembre 1863. Cf. lettre de Victor Cousin du 16 décembre.

3. Cf. lettre à Panizzi du 19 mars.

4. Le quatrième volume n'était pas encore paru. Il est annoncé dans la *Bibliographie de la France* du 8 octobre 1864 sous le n° 9239. Il portait ce sous-titre : « Tome IVe et complémentaire : *les Contemporains.* »

5. Taine a consacré à Edmond Spenser le chapitre vi du livre III et à Shakespeare le chapitre iv du livre II.

Une lettre de remerciements, si elle n'exclut point toute critique, exige du moins que les restrictions y soient habilement tempérées par les éloges. Mais une autre lettre intime, celle-là, adressée peu de jours après à Jenny Dacquin, atteste que les compliments de Mérimée étaient sincères.

Mercredi, 13 avril 1864.

... Avez-vous lu le livre d'About[1]? Je l'ai à votre service... J'ai encore à vos ordres trois gros volumes de Taine sur l'histoire de la littérature anglaise. C'est très spirituel et même très sensé. Le style est un peu recherché, mais cela se lit avec grand plaisir. Ou bien encore deux volumes de M. Mézières sur un sujet analogue : les contemporains et les successeurs de Shakespeare[2]. C'est du Taine réchauffé ou plutôt refroidi.

(*Lettres à une inconnue*, t. II, CCLXXIII, p. 245.)

JULES VERNE ET BYRON

On a commémoré récemment (8 février 1828-1928) le centenaire de Jules Verne. A propos de *Vingt mille lieues sous les mers*, paru en 1869, M. André Bellessort écrit dans le *Journal des Débats* : « C'est dans ce roman que se rencontre un de ses héros les plus curieux, un corsaire de Byron qui aurait passé par l'École Polytechnique. »

C'est à coup sûr le mode d'activité nautique du capitaine Nemo qui a suggéré à M. Bellessort l'appellation de « corsaire de Byron », bien plutôt qu'une similitude de caractère ou de destinée avec le héros du poème de ce titre. Le respect du jeune public auquel s'adressait Jules Verne lui interdisait tout récit d'escapades amoureuses et toute présentation de personnages passionnés. Si le capitaine Nemo est byronien, c'est surtout par la haine mystérieuse qu'il a vouée au genre humain et par son goût quasi délirant de la solitude. Quelle déception est à l'origine de ce sentiment, le romancier

1. *Le Progrès*. Hachette, 1864.
2. *Contemporains et successeurs de Shakespeare*, par Alfred Mézières. Charpentier, 1864.

ne nous l'apprend pas, et sans doute ne s'est-il pas préoccupé de le préciser pour lui-même, l'anthropophobie de son héros n'ayant pour objet que de justifier ses exploits sous-maritimes. Pourtant l'analogie n'est pas absolument fortuite, et il paraît certain qu'une vague image du type byronien a dû hanter l'imagination du romancier, si elle n'a pas présidé à la conception même de son personnage.

Nous en tenons la preuve dans ce fait qu'un passage au moins du roman s'inspire dans quelques détails d'un morceau fameux de Byron :

« Vous aimez la mer, capitaine?

— Oui, je l'aime! La mer est tout! Elle couvre les sept dixièmes du globe terrestre. Son souffle est pur et sain. *C'est l'immense désert où l'homme n'est jamais seul*, car il sent frémir la vie à ses côtés. La mer n'est que le véhicule d'une surnaturelle et prodigieuse existence. Elle n'est que mouvement et amour; c'est l'infini vivant, comme l'a dit un de nos poètes. Et en effet... la mer est le vaste réservoir de la nature... Là est la suprême tranquillité. *La mer n'appartient pas aux despotes. A sa surface, ils peuvent encore exercer des droits iniques, s'y battre, s'y dévorer, y transporter toutes les horreurs terrestres. Mais à trente pieds au dessous de son niveau, leur pouvoir cesse, leur influence s'éteint, leur puissance disparaît!* Ah! vivez, vivez au sein des mers! Là seulement est l'indépendance! Là, je ne reconnais pas de maître! Là, je suis libre! »

(*Vingt mille lieues sous les mers*, chap. x.)

Qui ne reconnaît ici, mêlées aux notions scientifiques qui sont la règle même du jeu, quelques expressions empruntées et transposées — « en profondeur » — de l'apostrophe à l'océan par quoi s'achève *Childe Harold?*

There is a pleasure in the pathless woods,
There is a rapture on the lonely shore,
There is Society, where none intrudes,
By the deep Sea, and Music in its roar...

Man marks the earth with ruin; his control
Stops with the shore...

His steps are not upon thy paths, thy fields
Are not a spoil for him...

The vile strength he wields
For Earth's destruction, thou doest all despise...

Thy waters washed their powers while they were free,
And many a tyrant since, etc.

Si le capitaine Nemo sort de Polytechnique, il n'est pas moins constant qu'il a dû lire Byron. Et ce n'est pas un mince titre de gloire, pour Jules Verne, d'avoir si bien campé ce Manfred des abîmes.

Georges Roth.

CHRONIQUE

Centenaires. — Le mouvement est donné: il ne s'arrête plus; la célébration des gloires centenaires a pris, dans nos présentes années, une exceptionnelle importance. Quand les historiens qui essaieront de fixer notre physionomie parcourront nos journaux, nos revues, et nos livres, ils s'étonneront peut-être de tant d'exhumations.

Nous ne nous en plaindrons pas, pour notre compte. Sans doute y a-t-il, dans cette fureur commémoratrice, une part de mode : on sait de reste que les hommes ont une tendance naturelle à imiter leurs voisins, et que toute initiative marquante est assurée de propager de nombreuses répétitions. Une épopée réussit à provoquer, pendant des siècles, des épopées semblables, et le premier auteur d'une tragédie classique régulière est responsable de toutes les tragédies classiques et pseudo-classiques qui ont suivi, jusqu'au dégoût. La célébration des centenaires ayant plu au public, on a largement usé du genre; les conférenciers, les directeurs de revues, les éditeurs le savent bien. Et cela nous vaut quelquefois de voir rappelées du royaume des ombres de pâles figures qui auraient mieux fait de ne point apparaître au jour. Cela nous vaut encore, j'imagine, un étrange désordre dans quelques faibles têtes, qui croient avoir accompli tout leur devoir envers les lettres, quand elles ont salué poliment les héros hétéroclites qu'on veut bien leur présenter, au jour le jour.

Il plaît pourtant de penser qu'une manière de culte s'institue, qui, dans une époque que personne n'accusera de pécher par excès d'idéalisme, tend à témoigner au moins quelque piété et quelque reconnaissance aux créateurs de beauté ou aux apôtres de sagesse, à tous ceux dont l'œuvre a ennobli ou amélioré l'humanité. Aimons à penser, de même, que si notre époque semble prise par le souci du présent, elle est moins expéditive et moins égoïste qu'on ne veut bien le dire, puisqu'elle se retourne si volontiers vers les œuvres qui signalent les étapes de notre longue et vieille route. Obliger les valeurs historiques à faire figure d'actualité, c'est peut-être, pour les pessimistes, dénaturer l'histoire; mais peut-être est-ce montrer aussi que l'actualité pure ne suffit pas à nos contemporains : fût-ce par une

voie plus facile, ils reviennent du moins à l'évocation des grandeurs ancestrales; et cette adhésion renouvelée, protégeant celles-ci contre un oubli trop facile, leur confère une stabilité.

Pour les lettrés, les centenaires sont l'occasion de nouvelles recherches, de nouvelles moissons. Peu d'érudits, si héroïques qu'on les suppose, sont insensibles à l'espoir qu'apportant du nouveau au bon moment, pour une fois, on les lira. Mais surtout, dans cette manière de flux et de reflux qui rapproche ou éloigne les réputations littéraires, le retour de quelques figures de premier plan permet souvent l'œuvre d'une justice réparatrice. Il est clair que depuis vingt-cinq ans au moins, les romantiques français avaient été condamnés avec une excessive dureté. L'apothéose que leur valent, au contraire, les années 1927 et 1928, a peu de chances d'aller jusqu'à l'excès contraire, mais permettra de les classer avec plus d'indépendance de pensée, et d'une façon qui correspondra mieux à leurs mérites réels. On s'est souvent demandé pourquoi les Français avaient choisi ces dates, parmi tant d'autres qui auraient pu tout aussi bien prévaloir. Aux raisons qui ont été avancées pour justifier cette prédilection, ajoutons une hypothèse : depuis quelque temps déjà, on avait l'impression que leurs adversaires allaient trop loin dans l'attaque, qu'ils dépassaient de beaucoup la mesure des légitimes critiques; il y a quelques années — pour l'anniversaire des *Méditations*, par exemple — cette impression n'était pas encore mûre. Aujourd'hui, elle a été mûrie par nombre de discussions, de travaux, de réussites : il est temps de l'exprimer, on l'exprime, sans attendre l'anniversaire précis de 1830, l'année de la décisive victoire. Ainsi célébré, le centenaire est une sorte de réhabilitation, de devoir qui s'imposait et qu'on n'a pas voulu remettre à plus tard.

On nous excusera, si nous émettons ici le point de vue spécial de la littérature comparée : c'est le contraire qui serait inexcusable. D'une part, ces célébrations prennent un caractère national assez nettement marqué; voire tout à fait décidé, pour certains pays qui ont besoin de s'affirmer. Plus d'un petit peuple, estimant qu'on ne lui avait pas fait une place suffisante au soleil, a tenu, depuis la guerre, à mettre en relief ses valeurs d'ordre intellectuel, pour rendre plus sensible un signe de ralliement. La manifestation éclatante d'une gloire indiscutable ne profite pas seulement à l'individu, mais à la race d'où il a surgi. Les grandes nations elles-mêmes ne font pas fi de tels procédés; et aussi bien le mot procédé n'est-il pas celui qui conviendrait le mieux; bien plutôt s'agit-il d'actes spontanés, au moins à l'origine, et qui prennent d'eux-mêmes la valeur d'un symbole. Il est significatif de constater que l'Italie remet en

faveur sa littérature classique — tout comme la France remettait en faveur sa littérature classique, au temps de Napoléon. Elle retient de préférence ceux de ses grands hommes qui ont marqué un attachement spécial à la nation, et ont suivi ses courants traditionnels de pensée. Occupée à célébrer le centenaire de la mort de Foscolo (10 septembre 1827) par des écrits dont les revues spéciales se plaisent à constater le nombre et la valeur, elle s'intéresse moins à l'auteur des *Ultime lettere di Iacopo Ortis* qu'à l'auteur des *Grazie :* n'y a-t-il pas eu un critique, poussant le zèle jusqu'à l'absurde, pour déclarer que *I Sepolcri* ne devaient rien à l'influence anglaise, et procédaient exclusivement, uniquement, de l'esprit national? C'est un abus. Reste toujours que les commémorations de ce genre prennent volontiers un caractère national; et que dans les pays où on ne conçoit rien sans l'estampille officielle, on ne se contente pas à moins d'un bon discours de ministre, voire même de la présence du chef du gouvernement.

Mais, en même temps, et par bonheur, l'esprit n'a pas de frontières; de manière que ce n'est pas seulement telle ou telle contrée qui profite de ces rappels, mais l'Europe; et pour certaines gloires vraiment humaines, toute l'humanité. Qu'on voie l'ampleur prise par les fêtes anniversaires de Dante, ou de saint François d'Assise, récemment célébrées; ou par celles de Molière; qu'on se rappelle comment la guerre n'a pas empêché qu'on retînt, je ne dis pas chez les neutres, mais même chez les nations en guerre, la date de la mort de Cervantès, pour la fêter pieusement. Souvent les nations s'invitent, par politesse, à se faire représenter à ces assises que nous avons pris l'habitude d'instituer, et qui intéressent tous ceux qui pensent. Comment évoquer le romantisme français, sans essayer d'évaluer du même coup la part qu'ont eue l'Angleterre et l'Allemagne et la Scandinavie et l'Italie et l'Espagne à sa naissance et à son développement? Une complicité s'établit, dans le culte des grands hommes de toutes les nations, dans la reconnaissance pour ces mouvements de pensée qui ont renouvelé la sensibilité ou l'imagination de l'Europe, et qui n'ont pas cessé leur action aux limites de notre continent. C'est ici que la littérature comparée a sa place; elle trouve son compte au culte ranimé de toutes les fortes originalités littéraires, point de départ, et au retentissement prolongé de leur force, point d'arrivée de ses investigations.

Publications récentes. — Avec une ponctualité qui s'ajoute à ses autres mérites, le tome VI de l'*Annual Bibliography of English Language and Literature* pour 1926 (Cambridge, Bowes and Bowes, 1927), éditée par MM. D. Everett et E. Seaton, nous apporte la

moisson accoutumée de ses nomenclatures : 2,727 titres (dont plusieurs, il est vrai, se trouvent répétés) sont répartis selon les divisions très simples auxquelles cet utile répertoire nous a habitués. Bien qu'en ces matières la statistique ne signifie pas grand'chose, constatons que l'année dernière ne fournissait que 2,401 mentions, et la précédente 2,274.

Les *Contes du Talmud*, choisis et transcrits de l'hébreu par M. Léon Berman (*Judaïsme*, aux Éditions Rieder, Paris, 1927), extraient de la « Haggada » et répartissent en trois livres, la *Vie des Sages*, la *Gloire des Forts*, la *Fin des jours*, près d'une centaine de ces « dits » savoureux où Israël a longtemps abrité sa singularité : ce n'est pas généraliser à l'excès que d'y retrouver la clairvoyance, la sagacité, la tenace inquiétude, les rapports contractuels avec Dieu, et, pourrait-on dire, l'absence de désinvolture et de liberté artistiques, où se reconnaît volontiers l'esprit d'une race. Mettez cette variété de folklore en face de la légende celtique, par exemple, et vous vous prendrez à douter de l'unité de l'esprit humain, même en dehors de toute littérature...

La *Revue* a signalé à plusieurs reprises la « Collection Shakespeare » (Paris, « Les Belles-Lettres ») qui donne, sous la direction de M. A. Koszul, les textes et traductions des œuvres shakespeariennes. Aux pièces déjà publiées vient de s'ajouter *la Tempête*, que M. J. Aynard met à la portée d'un public français en plaçant, comme ses devanciers, en face du texte anglais une version en vers blancs, prose, couplets lyriques, exactement modelée sur l'original, Ce sont évidemment ces derniers qui se ressentent le plus des rigueurs de la traduction, et Ariel s'accommode un peu moins bien que Prospero ou Caliban d'un procédé qui, dans l'ensemble, est tout à fait satisfaisant.

Pour dire le contenu et la valeur spécifique de l'ouvrage de E. Petraccone (Enzo Petraccone, *La Commedia dell' Arte; Storia, tecnica, scenari*. Napoli, Ricciardi, 1927, in-8°), on ne saurait mieux faire que de traduire ici la Préface que Benedetto Croce a mise en tête du livre : « Sur la *commedia dell' arte* italienne, on a écrit et on écrit beaucoup, non seulement en Italie, mais à l'étranger... Et cependant, personne n'avait pensé jusqu'ici à fournir aux lettres les textes de cette production artistique, d'un caractère italien si marqué; à leur donner un volume qui recueillît, en les prenant dans des imprimés ou dans des manuscrits, les renseignements anciens que nous avons sur son histoire; provenant en grande partie des acteurs eux-mêmes, les règles et les modèles des représentations; à procurer enfin une série des *scenari* les plus importants du XVIe siècle. C'était

une vraie lacune dans la littérature du sujet; et bien plus que de l'exposition fréquente et répétée de choses déjà connues et d'anecdotes, on avait besoin de cet instrument indispensable. J'ai conseillé à Enzo Petraccone de combler une telle lacune; celui-ci m'a confié le travail, bien mis au point, peu avant de partir pour la guerre où il devait trouver une mort glorieuse... La présente publication (due aux soins de Nicolo Nicolini) avivera nos regrets et notre reconnaissance... »

Les *Yale Studies in English*, éditées par M. A. S. Cook, poursuivent avec beaucoup de constance leur publication. Après l'*Eastward Hoe* de Chapman, Jonson et Marston (1605), donné par miss J. H. Harris, et les *Poèmes* de R. Edwards, une excellente présentation d'Edward Moore nous est donnée par M. J. H. Caskey (t. LXXV de la collection). On y trouvera, sur un auteur qui a eu la chance de donner, avec son *Gamester*, une pièce merveilleusement faite pour plaire à la bourgeoisie « montante » de l'Occident européen, une étude qui met en sa place sa valeur relative et pourtant réelle (rien ne semble justifier la supposition de la page 37, suivant laquelle *Der Fündling* serait fait avec une traduction française comme intermédiaire; regrettons aussi que l'auteur ait imprimé son livre pendant que paraissait l'étude de miss Crosby sur *Madame Riccoboni*).

Le tome LXXVI de cette collection (H. A. White, *Sir Walter Scott's novels on the stage*) traite un sujet un peu *prévu*, en ce sens que les abondantes fictions historiques du grand conteur n'apportaient avec elles aucune nécessité formelle, et que ce sont des genres déjà fortement constitués, mélodrame, drame-chronique, opéra, tragédie même, qui ont fait leur profit de cette incomparable adduction de matière historique. De ce point de vue, n'est-ce pas une classification plus passive que solide, de la part de l'auteur, que l'examen successif des différents romans et de leur fortune? Et n'eût-il pas été plus efficace de montrer comment faisaient façon, des *Waverley Novels*, les diverses variétés de possibilités théâtrales?

M. R. S. Crane a identifié avec grande vraisemblance et publié ensemble dix-huit morceaux anonymes parus dans la presse britannique : ce sont de *New Essays by Oliver Goldsmith, now first collected*, que nous donne un élégant volume de « The University of Chicago Press », 1927. Il va de soi que nous en signalerons surtout ici les morceaux III à VI, *A comparative View of Races and Nations* qui, entre Montesquieu et Falconer, illustrent assez bien les vues du XVIII[e] siècle sur l'influence des climats. Tous ces essais, d'ailleurs, intéresseront les lecteurs de l'aimable auteur du *Citizen of the world*.

Sismondi est souvent cité comme un des auteurs qui ont le plus contribué à répandre la connaissance de l'Italie, au début du XIXe siècle : et pourtant, nous n'avions pas encore d'étude de valeur sur l'ouvrage essentiel qui s'appelle la *Littérature du Midi de l'Europe*. La voici, par les soins et par le mérite de Carlo Pellegrini (*Il Sismondi e la storia delle letterature dell' Europa meridionale;* Genève, Olschki, 1926; dans la *Biblioteca dell' Archivum romanicum*, vol. VII). Après avoir rappelé à grands traits le caractère et l'œuvre de Sismondi, M. Pellegrini étudie ses rapports avec les milieux cosmopolites suisses, et plus particulièrement avec Mme de Staël; et, pour déterminer les origines et le sens de l'ouvrage, « il le refait en quelque sorte avec lui ». Il montre bien la tendance conciliatrice entre le classicisme et le romantisme, qui peut paraître aujourd'hui incertitude ou même faiblesse, mais qui, à l'époque, fut une des raisons du succès du livre : il apporta assez de nouveautés pour plaire, et pas assez pour effrayer. L'analyse du contenu qui suit paraîtrait sans doute plus lente, si elle n'était mêlée de discussions objectives, et enrichie de nombre de rapprochements utiles. Supérieure, malgré ses défauts, aux ouvrages contemporains, l'histoire de la *Littérature du Midi de l'Europe* représente un progrès certain de la critique; elle a exercé une sensible influence, non seulement en France, où elle a fourni un répertoire de faits et d'idées, mais en Italie, où elle a éveillé de longs échos.

Est-il possible que les charmants *Contes* d'Andersen soient « conditionnés », dans leur matière et leur forme, par des précédents aussi abondants que ceux que met habilement en œuvre M. Paul V. Rubow dans *H. C. Andersens Eventyr : Forhistorien — Idé og Form — Sprog og Stil* (Köbenhavn, Levin et Munksgaard, 1927; in-8° de 217 pages) ? Et l'histoire littéraire peut-elle s'offrir le luxe de remonter aux origines, au sujet d'une œuvre si bien définie dans le temps, le lieu et la substance? Telle est la question préalable qu'on est tenté de se poser à propos de cette patiente enquête, et surtout de sa première partie, la « préhistoire » du genre, qui risque d'offrir trop ou trop peu à ses lecteurs. La deuxième et la troisième parties répondent à cette inquiétude en situant (comme des figures concrètes dans un panorama aux toiles peintes) la matière et l'art d'Andersen dans leur position relative à l'égard de ce qu'avaient créé avant lui Perrault et Grimm, Jean-Paul et Grundtwig, pour ne citer que ceux-là. On souhaiterait, au lieu d'un dernier paragraphe relatif à des particularités de ponctuation chez Andersen, une vue d'ensemble sur le mérite propre du conteur danois, que la préface signalait comme un auteur *universel* à sa manière : l'admirable est,

en effet, qu'Andersen ait pu paraître naïf sans niaiserie, moral sans pédanterie, fantastique sans vaine chimère, et son commentateur nous invite à nous expliquer ce phénomène par l'importance réelle, à travers le monde, du « genre » qu'il a illustré dans sa patrie danoise.

La critique française a rendu un juste hommage au livre d'*Italo Siciliano* (*Dal romanticismo al simbolismo : Théodore de Banville*, 1823-1891. Torino, Bocca, 1927, 472 p. in-16). Et nous nous associons volontiers aux éloges donnés à une étude pleine de vie, pleine de sympathie pour l'auteur qu'elle suit, soucieuse enfin de souligner les mouvements d'idées d'où dépendent les œuvres littéraires. Notre adhésion serait plus vive encore, si M. Siciliano avait fait une plus large place à la littérature comparée. Non qu'il ignore les influences étrangères qui se sont exercées sur Banville : mais il les indique sans les montrer en action. N'y aurait-il pas lieu de voir ce que la fantaisie shakespearienne, par exemple, a pu prêter à la fantaisie de notre poète? M. Léon Lemonnier a montré, dans cette Revue même, l'action exercée par Poe sur certaines idées du *Petit traité de poésie française* (cf. 1926, p. 688 et suiv.). La mesure exacte des influences étrangères aurait contribué pour son compte au renouvellement d'intérêt cherché, et réussi, par M. Siciliano.

L'*Anthologie générale de littérature étrangère* publiée par M. V. Fleury (Paris, Delagrave, 1927) est destinée à rendre plus commode la présentation des auteurs « dont l'influence s'est exercée sur les écrivains français », et rien n'est plus louable que cette intention. Peut-être n'eût-il pas été mauvais de s'y tenir et de donner simplement des « extraits », comme ceux qui occupent en effet la plus grande partie du volume et dont le choix et la qualité sont en général acceptables. Quant à tout l'appareil documentaire qui accompagne l'Introduction — assez sagace, mais où manquent des noms et des « influences », comme Cooper et E. Poe — il ne fait guère qu'alourdir le bas des pages de noms et de dates où seuls se reconnaîtront (en s'étonnant!) des initiés dont il eût mieux valu ne pas attirer l'attention.

M. G. Birkás, professeur de littérature française à l'Université de Pécs (Hongrie), vient de publier une *Histoire* de notre littérature, *des origines à l'époque actuelle*. L'ouvrage, complet, informé, rendra de grands services dans les milieux intellectuels hongrois. Nous lui souhaitons la bienvenue avec d'autant plus de plaisir que M. G. Birkás, aux dernières pages, indique la *Revue de littérature comparée*, avec sept autres, de natures assez diverses, parmi les grands périodiques français dont la connaissance est indispensable.

Dans le même ordre d'idées, une édition revue de la belle *History of French Literature* de MM. W. A. Nitze et E. Preston Dargan (New York, Henry Holt) donne un tableau judicieux et bien proportionné d'une longue tradition littéraire.

Les *Quatre livres de lecture* de Tolstoï, dont M. Charles Salomon nous donne la première traduction intégrale (Paris, Bossard, 1928), ajoutent plutôt un élément nouveau à la série des œuvres du maître qu'aux raisons intégrales de l'admirer. Cette anthologie toute scolaire rassemble un nombre considérable de récits de provenance diverse et d'inspiration variée, faisant ainsi servir, en quelque sorte, le folklore mondial à des fins pédagogiques malgré tout peu définies : est-ce une morale évangélique ou une sagesse pratique, un agnosticisme parfait, un simple délassement de l'esprit, que Tolstoï entendait présenter à son jeune public ? Mais, si rien de « formatif » ne se dégage de cette anthologie, elle n'en est que plus curieuse par sa variété — que les notes de l'éditeur soulignent avec autant de discrétion que de précision.

Très ingénieusement, sous cette forme si souple du dialogue qui permet le heurt des antinomies en les ouatant de courtoisie mondaine, M. Jean de Pange nous présente, dans *les Soirées de Saverne* (*Occident*, I, aux Éditions Victor Attinger, Paris et Neuchâtel, 1927), les tendances qui trouvent aux confins du Rhin leur expression, leur sens le plus substantiel et parfois leur conflit. Un homme d'État étranger a pu dire que c'était « la frontière de la liberté », et cette conception surtout civique des choses n'empêche pas d'autres énergies, plongeant dans le passé, de réclamer ici leur dû : des personnages à demi symboliques permettent à l'auteur des *Libertés rhénanes* de présenter les thèses de l'Autonomie, de la Société des Nations, de l'esprit révolutionnaire, de la politique anglaise de bascule, etc. : est-il présomptueux de prédire qu'à ces divergences, dont plusieurs touchent à la littérature, un arbitrage *de fait* sera offert dans la réalité par les nécessités économiques ?

L'*Anthologie des Conteurs hongrois d'aujourd'hui*, traduction L. Gara et M. Largeaud, notes de Béla Pogány (Éditions Rieder), groupe quinze auteurs actuels, avec *un seul* échantillon de chacun d'eux — ce qui est peut-être suggérer pour leur variété d'inspiration une extrême réduction à l'unité — et fait ainsi apparaître le relief et la couleur d'une littérature très préoccupée de la misère sociale, en même temps qu'elle garde une vive faculté de réaction réaliste pour des sujets qui pourraient tourner à un grossier pathétique : il est certain qu'un récit tel que les *Sept sous* de Z. Moricz

est un petit chef-d'œuvre qu'on est heureux de posséder en français.

L'Association de mutualité bulgaro-britannique récemment fondée à Sofia vient de publier (15 octobre 1927) le premier numéro d'une *Bulgarian-British Review* destinée à faire connaître les deux peuples l'un à l'autre (articles en anglais ou en bulgare sur des questions sociales, littéraires, financières et économiques).

Autour des Universités. — M. F. Baldensperger chargé, à l'Université d'Oxford, le 18 novembre, de la conférence Zaharoff pour 1927-1928, a traité de l'*Appel de la fiction orientale chez Balzac* et parlé au Club français de *Vigny et l'Angleterre*.

M. P. Hazard a parlé de *Chateaubriand voyageur* à l'Université de Liége et du *Romantisme* à Bruxelles.

M. E. Tonnelat, maître de conférences à la Sorbonne, fait aux Cours de l'Alliance française des leçons sur *la Littérature française dans ses rapports avec les littératures étrangères*.

Signalons, au programme des Cours d'enseignement supérieur de Nice pour 1927-1928, *Molière et le théâtre italien*, par Maurice Mignon, et au programme des Conférences d'enseignement supérieur de Cannes, *Romanciers anglais sur la Côte d'Azur : Smollett, Stevenson, Wells*, par Louis Cazamian.

M. Boris Tomachevski, docent à l'Université de Léningrad, a fait le 20 janvier, à la Sorbonne, une conférence sur *les Débuts de Pouchkine et la poésie française*.

M. F. Schwarz, de Lausanne, a exposé, à la Société d'études allemandes de Genève, l'attitude de l'Angleterre lettrée à l'égard de Schiller, peu goûté à tout prendre et malgré des efforts répétés, de la part d'auteurs qui lui reprochent, entre autres, son défaut d'humour.

Le jeudi 8 mars, la Faculté des lettres de l'Université de Dijon a décerné à M^lle^ R. Noli le titre de docteur de cette Université, après soutenance d'une thèse intitulée : *les Romantiques français et l'Italie*, dont il sera rendu compte dans un prochain numéro. M. Henri Hauvette, de l'Université de Paris, avait été appelé à siéger dans le jury auprès de MM. Trahard, professeur de littérature française, et Connes, professeur de langue et littérature anglaises. Les deux questions discutées oralement, outre la thèse, et dont l'une concernait *l'Inspiration italienne de Ronsard*, ont confirmé l'impression de conscience et de variété dans l'information, qui caractérise le travail de M^lle^ Noli.

Les étudiants hongrois en cours d'études à l'Université de Paris ont mis à profit, le 17 décembre, la fin du cours libre qu'y a professé M. Jean Hankiss, notre collaborateur, pour offrir au recteur de l'Académie de Paris et au doyen de la Faculté des lettres une plaquette, œuvre du sculpteur Juhasz, rappelant les relations médiévales qui unissaient à la vieille Sorbonne les étudiants hongrois.

Les professeurs du lycée Chateaubriand à Rome (MM. Arrighi, Boyer, Chaix, Guyon, Laberenne, Rebois) ont continué, au cours de cette année scolaire, leurs cours français d'histoire, de littérature et de philosophie devant un public italien toujours plus nombreux; ils ont étudié différents aspects du XVII^e^ siècle.

Travaux en cours. — M. S. C. Gould reprend la question de *l'Information anglaise de B. L. de Muralt;* miss Lovering recherche *la Documentation sur l'Angleterre intellectuelle dans les anciens « Mercures »*, M. P. Chambon *l'Influence de l'Angleterre sur Montesquieu.*

M[lle] Ph. Hirst étudie l'activité médiatrice d'*E. D. Forgues* en fait de littératures anglaise et américaine, M[lle] Peralta *les Traductions de l' « Araucana »*, M[me] Lony *la France de Stevenson.*

Parmi divers travaux entrepris à l'Université de Strasbourg, signalons *l'Influence littéraire de Luther en France* (W. G. Moore), *le Poète roumain G. Alexandrescu et la France* (M[me] Antonescu), *George Moore et la France* (M[lle] Knecht).

M. Sexton étudie, pour l'Université Harvard, *le Thème de l' « Abencerage » dans la littérature française.*

Parmi les publications imminentes de la « Scholartis Press » à Londres, signalons les *Lettres à Malesherbes* de J.-J. Rousseau, texte édité par M. E. Partridge, introduction et notes de M. G. Rudler.

Les Vivants et les Morts. — Les hommages au Romantisme, et à Victor Hugo en particulier, se poursuivent en France : outre les conférences faites à la Sorbonne sous le patronage des Amis de l'Université, et sur lesquelles nous aurons à revenir, une grande cérémonie a associé au Trocadéro, le 16 décembre et sous la présidence de M. Herriot, ministre de l'Instruction publique, des étrangers notables comme B. Ibañez et H. Mann à une fête littéraire (et politique aussi) organisée par les « Jeunesses républicaines ».

M. H. Mann, au cours d'un séjour qu'il a fait cet hiver à Paris, a été reçu par divers groupements et a eu l'occasion de se faire entendre à la Sorbonne.

Un échange de vues très significatif a eu pour point de départ, à Prague, une conférence récente de M. B. Crémieux sur *l'Esprit européen dans la jeune littérature française*. A certaines vues du conférencier, M. F. X. Salda, auteur tchèque, a rappelé que « plus une œuvre est française, plus elle a chance d'être européenne ».

M. Alfred Kerr, dont il a été beaucoup parlé à l'occasion de son soixantième anniversaire, aussi bien dans la presse française que dans la presse allemande, mérite assurément d'être considéré comme un des meilleurs interprètes réciproques des deux pays. Il convient de rappeler à ce propos, et l'importante et courageuse consultation donnée naguère par lui pour *l'Énigme allemande* de G. Bourdon, et un autre détail intéressant les lecteurs de la présente *Revue* : c'est à propos du premier recueil de vers de Fernand Baldenne, et des *Impressions d'Allemagne* qui s'y trouvaient, que *Die Nation* du 6 juillet 1895 donna de lui, sous le titre *Ein Gruss*, un compte-rendu signalant sympathiquement ces vues d'un Français sur l'Allemagne de l'époque.

La fondation parallèle de la *Revue d'Allemagne* à Paris et de la *Deutsch-Französische Rundschau* à Berlin témoigne d'un désir réciproque d'information sur les civilisations que sépare le Rhin.

M. Paul Hazard a été promu au grade d'officier, dans l'ordre de la Légion d'honneur, au titre des Affaires étrangères.

La mort de Jean de Gourmont sera ressentie douloureusement par tous ceux qui se souviennent de l'amitié qui l'unissait à son frère, le plus grand « dissociateur d'idées » du début du xix^{e} siècle.

La disparition, à peu de temps d'intervalle, des grands romanciers Thomas Hardy et Blasco Ibañez a suscité, hors de leurs pays respectifs ou des contrées où leur langue est chez elle, des témoignages qui permettent de juger de l'importance extérieure de leurs œuvres. La mort de Thomas Hardy a suscité, en particulier, des nécrologies dans le *Temps* (René Puaux), les *Débats* (J. Aynard), le *Figaro* (G. Chassey), la *Revue de Paris* (A. Chevalley), la *Revue de France* (R. Puaux). Rappelons à ce sujet que dès 1911 M. Hedgcock avait présenté au public lettré, par une thèse de doctorat de Paris, l'illustre auteur des *Wessex Tales*, et souhaitons que l'histoire littéraire puisse reconstituer, pour l'édification des lecteurs occidentaux, la carrière d'un homme qui a fait honneur à l'esprit européen.

Quant à Blasco Ibañez, faut-il croire, avec un sévère et pénétrant article d'*Europe* (Ginès Ganga, *les Deux Blasco Ibañez*, 15 mars 1928), qu'une discrimination se fera rapidement dans son œuvre, si elle n'est déjà faite? D'une part, des romans moins espagnols que

valenciens, comme sa *Barraca* (1898), « la plus tragique et douloureuse histoire qui ait pu se nouer sous le ciel de Valence »; et comme *Cañas y Barro* (1902), « avec lequel s'achève la série de ses romans régionaux, qui sauveront de l'oubli son nom ». D'autre part, une série d'œuvres qui s'acheminent vers la défense de thèses sociales et politiques et qui aboutissent à l'attitude d'écrivain mondial, par lui trop consciemment souhaitée et trop faiblement réalisée, les plus connues de ces œuvres étant *Los cuatros Jinetes del Apocalipsis* et *Mare nostrum*. Cette thèse est ingénieusement et fortement présentée; peut-être représente-t-elle un point de vue trop exclusivement espagnol; peut-être sera-t-elle plus vraie demain qu'aujourd'hui. Aussi longtemps au moins que durera la génération de la guerre, le nom de Blasco Ibañez éveillera le souvenir d'une personnalité vigoureuse, qui a puissamment remué images et sentiments. On pourrait discuter la question de savoir ce qu'une attitude politique donnée ajoute ou enlève à la qualité d'écrivain mondial et, dans l'espèce, si « afficher sa francophilie et agiter le drapeau tricolore sont des gestes qui n'importent pas à la littérature » : reste toujours que ce choix délibéré a ému, pour ou contre, une partie non indifférente de l'univers.

BIBLIOGRAPHIE

LIVRES ET PÉRIODIQUES

Sauf indication contraire, suppléer la date de 1927 à la suite de chacun des titres ci-dessous.

Théorie.

JAN (Ed. VON). Französische Literaturgeschichte und vergleichende Literaturbetrachtung (*Germ.-Rom. Wochenschrift*, XV).

ANNI (Aug.). Uuemast prantsuse ja saksa kirjandusteadusest [l'histoire littéraire dans la France et l'Allemagne contemporaines] (*Looming*, Dorpat, novembre).

SKRZYNSKI (A.). Le nationalisme et l'internationalisme [celui-là plus propre que celui-ci à la solidarité universelle] (*L'Esprit international*, 1er juillet).

PANGE (J. DE). Esprit corporatif. Nationalisme et Esprit transnational (*Revue rhénane*, novembre).

FONTAINAS (A.). L'Office international de traduction (*Merc. de France*, 15 juin).

WILLEMS (Ed.). La coopération intellectuelle (*Le Flambeau*, 1er octobre).

WYNEKEN (G.). Der Europäische Geist. Leipzig, Der neue Geist.

NICCODEMI (D.). Traduzioni (*Corr. della Sera*, 9 décembre).

Motifs, thèmes et types.

SVOBODA (K.). La Démonologie de Michel Psellos (*Spisy Filosofické Fakulty Masarykovy University*, Brno).

WILLIAMS (Ch. A.). Oriental Affinities of the legend of the Hairy Anchorite. II. *Univ. of Illinois studies in Language and Literature*, XI, 4.

NERI (F.). La rota della Fortuna [la *Fortuna labilis* de R. Ortiz] (*Stampa*, 17 août).

Taylor (A.). « The Emperor's new Clothes » [thème de la *Chemise du roi* dans Andersen] (*Mod. Philology,* août).

Borgeld (A.). Vrouwenlist, verbreiding en oorsprong van een novelle uit den Decamerone [III, 3] (*Neophilol. bibliotheek*, n° 7, 1926).

Vinaver (Eug.). The love potion in the primitive Tristan romance (*Medieval Studies in memory of G. Schoepperle Loomis*).

Messac (R.). L'homme artificiel (*La Science moderne*, juin).

Heinemann (Th.). Untersuchungen zur Entstehung der Sage von Bernardo del Carpio (*Studien über Amerika und Spanien*, II). Halle, Niemeyer.

Jente (R.). « Morgenstunde hat Gold im Munde » (*Publ. of the Mod. Lang. Assoc. of America*, XLII, 4).

Bush (D.). Classic myths in English verse (1557-1589) [poèmes mythologiques, aventures, amours] (*Mod. Philology*, août).

Bertalauffy (L. von). Die klassische Utopie (*Preuss. Jahrb.*, décembre).

Gollancz (I.). The sources of Hamlet; with Essay on the legend. London, H. Milford.

Beaumont (C. W.). The history of Harlequin. London, Beaumont.

Eckhard (Al.). L'Ogre (*Rev. des Études hongr.*, juillet-décembre).

Atkinson (W.). The pastoral novel (*Bull. of Spanish Studies*, IV, 15).

Legendre (M.). La légende des Batuecas et des Jurdes (*Bull. hispaniques*, octobre-décembre).

Bostock (J. K.). The Maid of Orleans in German literature (*Mod. Lang. Rev.*, juillet).

Reul (P. de). Fifine à la foire, ou le *Don Juan* de Robert Browning (*Revue de l'Univ. de Bruxelles*, 32).

Yates (F. A.). Some new light on l'*Écossaise* of A. de Montchrétien [et le personnage de Marie Stuart] (*Mod. Lang. Rev.*, juillet).

Ribergaard (N.). Laerken i Dansk digtning (*Den nye Litteratur*, 16 décembre).

Thüme (H.). Beiträge zur Geschichte des Geniebegriffs in England (*Stud. zur engl. Phil.*, CXXI). Halle, Niemeyer.

Baldensperger (F.). « Bohême » et « Bohème ». Mélanges Tille, Prague.

Kurath (M.). Bohême, Bohémien und Gesellschaft (*Zs. für franz. Spr. u. Lit.*, L, 7-8).

Schultz (F.). Die Göttin Freude : zur Geistes-und Stilgeschichte des 18 Jhdts. (*Jahrb. des freien deutschen Hochstiftes*, 1926, p. 3-38).

Urdang (G.). Der Apotheker als Subjekt und Objekt der Literatur (*Pharmazeut. Ztg.*, 24 décembre).

Imelmann (R.). *Die drei Nüsse* von Cl. Brentano [avec *source* réelle française probable] (*Engl. Studien*, LXII, 1-2).

Mazon (A.). Le centenaire de la légende vieux-russe de Salomon et Kitovras (*Rev. des Études slaves*, VII, 1-2).

Guérard (A.). Sur la légende napoléonienne : identité de la légende et de l'histoire (*le Flambeau*, novembre).

Dell' Isola (M.). Napoléon dans la poésie italienne à partir de 1821. Paris, Gamber.

Aničkova (El.). L'origine du conte de Pouchkine sur le « car Saltan » [en russe] (*Slavia*, VI).

Vignols (L.). Les sources du *Tamango* de Mérimée et la littérature négrière à l'époque romantique (*Merc. de France*, 15 décembre).

Gumpertz (K.). Der Judith-Komplex. Versuch einer Analyse von Hebbels *Judith* und Flauberts *Salambo* (*Zs. f. Sexualwiss.*, XIV, 8).

Tilgher (A.). Satana nel romanzo francese contemporaneo : G. Bernanos (*Cultura*, 15 novembre).

Relations générales.

Larbaud (V.). Jaune, bleu et blanc [recueil d'articles dont plusieurs concernent les relations de la France contemporaine avec l'étranger]. Paris, *Nouvelle Revue Française*.

Meyer-Erlach (W.). Shakespeare. Die Verkörperung nordischer Schöpferkraft. München, Lehmann.

Barzilai Gentili (E.). Salotti letterari (*Nuova Antologia*, 1er octobre).

Van Tieghem (P.). Quelques aspects de la sensibilité préromantique dans le roman européen au xviiie siècle [*sensible, sentimental, empfindsam*, etc.] (*Edda*, XXVI, 2).

Magnino (B.). Ugo Foscolo e i fondatori dello *Sturm und Drang* (*Rassegna italiana*, X, 112).

Götze (A.). Frau von Staël und Cotta [avec des lettres inédites] (*Zs. für franz. Sprache und Lit.*, XLVIII, 7-8, 1926).

Mignon (M.). Ugo Foscolo et Charles Dupin. Clamecy, Laballery et Brunet (6 pages).

Sorani (A.). Cent' anni dopo la Prefazione del Cromwell (*Marzocco*, 9 octobre).

Poux (P.). Quelques réflexions sur le romantisme et les influences étrangères à propos d'un livre récent [L. Reynaud] (*Europe*, XIV, 248).

Doutrepont (G.). Les classiques jugés par les romantiques (*Bulletin de l'Acad. royale de Belgique*, novembre).

Peixotto (A.). O romantismo e o seu significado nacional (*Revista da Acad. brasileira*, août).

Rubow (P. V.). H. C. Andersen's Eventyr : Forhistorien — Idé og Form — Sprog og Stil. Kobenhavn, Levin & Munksgaard.

Sgroi (C.). V. Gioberti e le letterature straniere (*Giornale di politica e di letteratura*, Pisa, II, fasc. 9-10).

Perry (C. C.). The Englishman abroad (*Contemp. Rev.*, octobre).

Spanier (M.). Probleme europäischer Dichtung (*Die Literatur*, mai).

Nitobé (J.). Japanese Traits and foreign Influences. London, Kegan Paul.

Yokoyama (H.). L'assimilation des idées étrangères par l'esprit japonais (*Monde nouveau*, octobre).

Tessan (F. de). Le modernisme intellectuel au Japon (*Nouvelles littéraires*, 3 décembre).

Curtius (E. R.). Fragmente über die französische Literatur [et des rapprochements avec des auteurs allemands] (*Neue Rundschau*, août).

Chaumeix (A.). La littérature contemporaine (*Rev. des Deux Mondes*, 1er août).

Kémeri (S.). Promenades d'Anatole France. Paris, Calmann Lévy.

Influences italiennes.

De Alburquerque (A.). Dante e Camões. I. Suas Vidas. II. Sues amores. III. Sues poemas (*Naçāo Portuguesa*, série IV).

De Campos (H.). Sexto centenario de Dante : Dante e os poetas brasileiros (*Revista de Ac. brasileira*, juin).

Peixoto (A.). Sexto centenario de Dante : Francesca da Rimini (*Ibid.*).

De Azeredo (M.). A eterna actualidade de Francisco de Assis (*Ibid.*).

Welsford (E.). The Court Masque. A Study in the Relationship between Poetry and Revel. Cambridge Univ. Press.

Hammond (E. P.). Lydgate and Coluccio Salutati (*Mod. Philology*, août).

Pusino (I.). Der Einfluss Picos auf Erasmus (*Zs. für Kirchengeschichte*, IX, 1).

Scott (J. G.). The influence of Ronsard [à propos de M. Reymond : rattachement à Pétrarque d'un sonnet de Desportes] (*Mod. Lang. Notes*, octobre).

Gilbert (A. H.). Milton and the *Aminta* (*Nov. Philology*, août).

Ortiz (R.). Per la fortuna di un motivo madrigalesco italiano in Ispagna e in Rumania [*Occhi, stelle mortali*] *Studi critici in onore di G. A. Cesareo.* Palermo, Priulla, 1924.

Snyder (A. D.). Coleridge on Giordano Bruno (*Mod. Lang. Notes*, novembre).

Spampanato (V.). Giovanni Florio, un amico del Bruno in Inghilterra (dans : *Sulla Soglia del Settecento.* Roma, Soc. Ed. Dante Alighieri, 1926).

Gargáno (G. S.). Una problematica fonte Shakespeariana : Le piacevoli Notti di Straparola (*Marzocco*, 20 novembre).

D' Ancona (P.). Rapporti culturali tra Italia e Ungheria ai tempi di Mattia Corvino (*Emporium*, juillet).

[Gaio]. L'inafferabile Commedia dell' arte (*Marzocco*, 30 octobre) [sur le livre de Constant Mic].

[An.]. Winckelmann in Rome (*Times literary Suppl.*, 15 septembre).

Kastner. Ouvrages de piété hongrois des xvii^e et xviii^e siècles, trad. de l'italien [en hongrois] (*Egyetemes Philol. Közlöny*, janvier-juin).

Bertrand (J. J. A.). Sur les pas de Goethe en Italie (*Rev. german.*, novembre-décembre).

Bustico (G.). Una rappresentazione alfieriana a Liegi nel 1804 (*Marzocco*, 13 novembre).

Hazard (P.). Nel Centenario dei *Promessi Sposi* : les *Promessi Sposi* relus par un Français. Milano, Soc. tipografica editoriale Porta [réédition de l'étude publiée par les soins du *Circolo di Roma*].

Massoul (H.). Les *Fiancés* de Manzoni : comment ils furent écrits il y a cent ans (*Mercure*, 1er juin).

Lumbroso (A.). Il *Cinque Maggio* nelle imitazioni, nelle traduzioni, nella musica (*Messaggero*, 16 octobre).

Marcu (Al.). V. Alecsandri çi Italia. Bucarest, Cultura Natională.

Werner (P.). Alfred de Musset og Italien (*Edda*, XXVI, 3).

Prior (H.). Balzac à Venise (*Rev. de France*, 1er décembre).

Petraccone (G.). Anatole France e l'Italia (*Il Lavoro d'Italia*, 10 août).

Parisi (P.). Pellegrinaggi napoletani di A. France (*La Lettura*, fasc. 2).

Fedelini (Em.). Il Veneto nell' opera di Gabriel Faure (*Nuova Antol.*, 1er décembre).

Furt (J. M.). L'influsso della letteratura italiana sulla letteratura argentina : Angel de Estrada. Roma, Istituto Cristoforo Colombo, 1926, 31 p.

Sorbelli (A.). Bologna negli scrittori francesi. Bologna, Zanichelli.

Influences espagnoles et portugaises.

Gasparetti (A.). Vicende italiane di una commedia spagnuola [Las probrezas de Reinaldos, de Lope de Vega] (*Colombo*, II).

Mele (E.). Nuevos datos sobre la fortuna de Cervantes en Italia en el siglo XVII (*Rev. de fil. esp.*, XIV, 2).

Lancaster (H. C.). The origin of the lyric monologue in French classical tragedy [et l'influence possible de l'Espagne] (*Publ. of the Mod. Lang. Assoc. of America*, septembre).

Croce (B.). Noterelle e appunti di Storia civile e letteraria napoletana del Seicento (*Archivio Storico per le provincie napoletane*, N. S., 15 avril) [différentes formes de l'hispanisme à Naples].

Rigillo (M.). La dominazione spagnuola a Napoli. Piacenza, St. tip. Piacentino, 1926.

Vergas Andrade (L.). Contribucion al estudio de la Literatura popular de Chiloe (*Anales de la Universidad de Chile*, 1er trimestre).

Retuerto (M.). L'avenir de la langue espagnole en Amérique (*Europe*, XIV, p. 259).

Gigar (E.). Un voyageur allemand-danois en Espagne sous le règne de Charles III (*Revue hisp.*, 69).

Stauber (Eug.). Carmen [de Mérimée, et la *Gitanille* de Cervantes] (*Zs. für frz. Spr. u. Lit.*, L, 4-6).

Rosenkranz (J. L.). Turgenev et la littérature espagnole [en russe] (*Slavia*, VI, 2-3).

Espinosa (A. M.). Viajes por España (*Hispania*, 1926, IX).

Nikl (A. R.). Traveltalkers' Spanish (*Ibid.*, X).

[An.]. Portugal in England [sur l'ouvrage de F. Walter] (*Times liter. Suppl.*, 6 octobre).

Influences françaises.

Gargáno (G. S.). La *Chanson de Roland* e i suoi traduttori italiani (*Marzocco*, 16 octobre).

Buckley (G. T.). The indebtedness of sir John Davies' *Nosce teipsum* to Philip Mornay's *Trunesse of the Christian religion* (*Mod. Philology*, août).

Tronchon (H.). Ronsard en Italie [d'après l'ouvrage de G. Maugain] (*Larousse mensuel*, août).

Fériân (I.). Les traductions hongroises de Molière [sur la thèse de Mlle Vasshegyi] (*Rev. des Études hongr.*, juillet-décembre).

Baranyai (Z.). A Jansenista Rákóczi [le prince Rakoczi et le Jansénisme] (*Szeged, Szeged Városi nyomada és könyvkiadó Reszvémytarsasag*).

Chiocchetti (E.). L'estetica di G. B. Vico [et l'anticartésianisme] (*Rivista di filosofia neoscolastica*, juillet-octobre).

Gukovskij (G.). Racine en Russie au xviiie siècle : la critique et les traductions (*Rev. des Études slaves*, VII, 1-2).

Yvon (P.). Chesterfield et les Français (*Rev. anglo-amér.*, décembre).

Maurois (A.). Madame Du Deffand et Horace Walpole (dans : *Études anglaises*). Paris, Grasset.

Jones (H. M.). America and French culture. Chapel Hill, The University of North Carolina Press.

Cattelain (F.). Études sur l'influence de Montesquieu dans les constitutions américaines. Thèse de Besançon.

Baranyai (Z.). Traductions hongroises de prosateurs français au xviii^e siècle [en hongrois, esquisse bibliographique] (*Magyar Nyelv*, mai-juin).

Bordeaux (H.). Châteaux en Suède [et le goût de Gustave III pour le théâtre français] (*Rev. de Paris*, 15 septembre).

Eckhardt (Al.). Une anti-Marseillaise imprimée en Hongrie (*Revue des Études hongroises*, juillet-décembre).

Léon (P.). Une analyse russe d'*Adolphe* [traduction par le prince P. Wiazemsky en 1829, dédiée à Pouchkine] (*French Quart.*, décembre).

Smith (H. E.). La fortune d'une œuvre de jeunesse de Stendhal en Amérique [*Vies de Haydn*, etc.] (*Rev. des Bibliothèques*, juillet-septembre).

Schurig (A.). Stendhals erster Leser in Deutschland (*Das Inselschiff*, VIII, 4).

Evans (D. O.). French Romanticism and British Reviews (*French Quarterly*, décembre).

Seillière (E.). Un Allemand d'autrefois sous le charme de la France [Puckler Muskau dans l'ouvrage récent d'A. Ehrhard] (*Figaro littér.*, 10 septembre).

Digter [A. Toledano]. Un romantique, fils spirituel de la France : A. Petöfi (*Nouv. Rev. critique*, octobre).

Corbière (A. S.). Juan Eugenio Hartzenbusch and the French theatre (Th. Philadelphia).

Petriconi (H.). Compte rendu du livre de Erwin K. Mapes. L'influence française dans l'œuvre de Ruben Dario (*Die neueren Sprachen*, janvier-février).

D'Amico (S.). Verne e Salgari (*Corriere della Sera*, 2 décembre).

Baranyai (Z.). Journaux et revues de langue française en Hongrie [en hongrois à partir de 1839] (*A Sajtó*, septembre).

[An.]. Mallarmé in English [la traduction A. Ellis] (*Times literary Suppl.*, 13 octobre).

Schlösser (A.). Zola an den Rand geschrieben (*Revue rhénane*, novembre).

MANN (H.). Zola vu d'Allemagne (*Nouvelles littéraires*, 8 octobre, et *Revue Rhénane*, novembre).

DUPLESSY (L.). Maupassant, source de Gabriele d'Annunzio (*Merc. de France*, 1er décembre).

LEVINSON (A.). Un grand poète « francisé » : Stefan George (*Le Temps*, 24 septembre).

CLARK (M. E. M.). Angellier as he appears to a Scot (*Cahier Angellier*, n° 4).

ELTON (O.). An English tribute to Angellier (*Ibid.*).

TILGHER (A.). Un narratore rumeno-francese : Panaït Istrati (*La Cultura*, 15 décembre).

Influences anglaises.

SISSON (C. J.). Shakespeare in India : popular adaptations on the Bombay Stage. London, H. Milford.

SÉE (H.). Le *Cromwell* de V. Hugo et le Cromwell de l'histoire (*Merc. de France*, 15 novembre).

DONNER (J. O. E.). G. Brandes och Shakespeare (*Finsk Tidskrift*, juillet-août).

MEYER. Saint-Réal, Vauvenargues, Balzac [complète Johnson sur le thème de *Venice preserved*] (*Mém. et documents pour la Soc. savoisienne d'Hist. et d'Archéol.*, LXIV).

RIZZO (T. L.). Poesia sepolcrale in Italia. Napoli, Perrella.

GARGÁNO (S. G.). Le tombe ispiratrici e *I Sepolcri* del Foscolo [discussion du livre précédent] (*Marzocco*, 11 décembre).

TORREY (N. L.). Bolingbroke and Voltaire : a fictitious influence (*Publ. of the Mod. Lang. Assoc. of America*, septembre).

[An.]. The Abbé Prévost in England [sur l'ouvrage de miss Robertson] (*Times liter. Suppl.*, 20 octobre).

AYNARD (J.). L'abbé Prévost en Angleterre [*id.*] (*Débats*, 2 novembre).

DIGEON (A.). La condamnation de *Tom Jones* à Paris (*Rev. anglo-amér.*, août).

PICCIONI (L.). Beghe fra Piemontesi in Inghilterra [Baretti et sa vie en Angleterre] (*Annuario del R. Liceo-Ginnasio Alfieri*). Torino, 1925-1927.

KIES (P. P.). The sources of Lessing's *Die Juden* [Vanbrugh's *Relapse* et Farquhar's *Beaux' Stratagem*] (*Philol. Quart.*, octobre).

JONES (K.). The source of Arnim's *Owen Tudor* [W. Hutton] (*Mod. Lang. Notes*, octobre).

PALENCIA (A. G.). Walter Scott y la censura gobernativa (*Rev. de la Biblioteca, Archivo y Museo*. Madrid, IV).

POWER (W.). Burns's French interpreter [A. Angellier] (*Cahier Angellier*, 4).

LECLERCQ (R.). Angellier, biographe de Burns (*Ibid.*).

SORANI (A.). Dickens rievocato e discusso (*Marzocco*, 2 octobre).

Influences néerlandaises.

RUSSELL (J. A.). English translations of Dutch novels (*Gaz. de Hollande*, 28 octobre).

VAN DAM (A.). Lope de Vega y el neerlandés (*Revista de filologia española*, XIV, 4).

Influences helvétiques.

BOBKOWSKA (W.). Pestalozzi in Polen (*Pologne littéraire*, 15 octobre).

DÜRR (Em.). A. de Gobineau und die Schweiz in den Jahren 1850-1854 (*Basler Ztschr. für Gesch. und Altertumskunde*, XXV).

Influences allemandes.

ZARDO (A.). La poesia tedesca in Italia nel settecento [semble ignorer les travaux de P. Hazard] (*Nuova Antol.*, 16 novembre).

PANGE (C^{sse} J. DE). Le premier voyage de M^{me} de Staël en Allemagne (*Bibl. univ. et Revue de Genève*, octobre).

ARENS (Ed.). W. Irving im Rheinland [1822] (*Eichendorff Kalender*, 1927-1928).

SCHNEIDER (F.). Kotzebue en España [Chronologie attentive qui témoigne d'intermédiaires français] (*Mod. Philology*, novembre).

TRONCHON (H.). Ernest Renan et la pensée allemande (*Rev. des Cours et Conférences*, 15 et 30 juin).

SUÁREZ DE URBINA (J. M. P.). Algunas influencias del *Fausto* de Goethe en España (*Universidad, Revista de Cultura y Vida universitaria*. Zaragoza).

MEISELS (S.). Goethes *Faust* im Hebräischen (*Jahrbuch Deutscher Bibliophilen*, XII-XIII, 1925-1926).

HEYNEN (W.). Kleist und das Ausland [France, Angleterre, Italie] (*Preuss. Jahrb.*, novembre).

SCHNEIDER (F.). E. T. A. Hoffmann en España (dans : *Estudios eruditos in memoriam de Ad. Bosulla.* Madrid, Rates).

BLANKENAGEL (J. C.). Carlyle as a critic of Grillparzer (*Publ. of the Mod. Lang. Assoc. of America*, XLII, 4).

TRONCHON (H.). Renan juge de la pensée allemande (*Rev. des Cours et Conf.*, 30 décembre).

MUIRHEAD (J. H.). How Hegel came to England (*Mind*, octobre).

BAILLOT (A.). L'influence de la philosophie de Schopenhauer en France, 1860-1900. Paris, Vrin.

ARNOUX (A.). Rencontres avec R. Wagner. Paris, Grasset.

ŒHLKE (W.). Deutsche Literatur in Ostasien (*Die Literatur*, octobre).

SÉNÉCHAL (Chr.). Keyserling et M. Paul Souday (*Europe*, XIV, 558).

Influences scandinaves.

WINKLER (H.). Holbergs Ironie und die Ironie der Romantik (*Edda*, XXVI, 3).

KENNEDY (R. E.). The indebtedness of Echegarray to Ibsen (*Sewanee Rev.*, octobre-décembre 1926).

BERENDSON (W. A.). Zur Strindberg-Forschung (*Zs. für deutsche Philologie*, LII).

BELLESSORT (A.). La Norvège et le Prix Goncourt [*Jérôme*, de Maur. Bedel] (*Débats*, 14 décembre).

Influences hongroises.

BARANYAI (Z.). Amiel-Petöfi fordításai [Amiel traducteur de Petöfi] (*Debreceni Szemle*, novembre).

Influences slaves.

LEDNICKI (V.). Autour de la Trilogie antipolonaise de Pouchkine (*Le Flambeau*, 1er octobre).

BALDENSPERGER (F.). Les affinités polonaises du romantisme français [en polonais] (*Przegląd Wspólczesny*, VI, n° 67).

TIBAL (A.). La documentation tchèque de G. Sand. Mélanges Tille. Prague.

KAMENOVA (A.). La littérature bulgare en Amérique (*Zlatorog* [Sofia], VIII, 10).

Tchekov and England (*Monthly Criterion*).

Influences nord-américaines.

CONSTANTIN-WEYER (M.). Fenimore Cooper et le cycle de Bas-de-Cuir [ignore le livre de Miss Gibb] (*Europe*, 15 novembre).

YVON (P.). Barbey d'Aurevilly et Edgar Poe. Caen, E. Lanier.

BLANKENAGEL (J. C.). Deeds to Lenau's property in Ohio (*German. Rev.*, juillet).

O'DONNELL (G. H. R.). Gerstäcker in America, 1837-1843 (*Publ. of the Mod. Lang. Assoc. of America*, XLII, 4).

EASTMAN (M.), trad. G. Ph. FRIEDMANN. Poe, Whitman et la poésie des temps nouveaux (*Europe*, 15 décembre).

Influences brésiliennes.

DE LIMA BARBOSA (M.). Victor Hugo et Rosita Rosa. Paris, Albert Blanchard.

[ID.]. Lamartine et le Brésil (*Ibid.*).

Influences orientales.

DEFERRARI (H. A.). The sentimental Moor in Spanish literature before 1600. Diss. Philadelphia.

MABELLINI (A.). La Bibbia nei *Promessi Sposi* [dans les *Studia Picena, pubbl. del Pontificio Seminario morchigiano Pio XI*].

BALDENSPERGER (F.). L'appel de la fiction orientale chez H. de Balzac. Oxford, Clarendon Press.

SCHWARTZ (W. L.). The significance of D'Annunzio's *Outa occidentale* (*Mod. Lang. Notes*, mai).

[ID.]. The priority of the Goncourts' discovery of Japanese art (*Publ. of the Mod. Lang. Assoc. of America*, septembre).

PUJARNISELE (E.). Comment on fait de la littérature coloniale : Pierre Loti pèlerin d'Angkor (*Grande Revue*, octobre).

COMPTES-RENDUS CRITIQUES

Correspondence of Descartes and Constantijn Huygens (1635-1647), edited from manuscripts now in the Bibliothèque nationale, formerly in the possession of the late Harry Wilmot Buxton, by Leon Roth, avec un avant-propos de Charles Adam. Oxford, Clarendon press, 1926. Un vol. in-4°, LXXVI-352 p., avec des fac-similés.

On se rappelle la sensation que produisirent naguère l'article du *Temps* et la communication à l'Académie des sciences morales par lesquels le philosophe L. Lévy-Bruhl annonçait au monde savant la découverte en Angleterre des lettres de Descartes à Huygens. Ai-je besoin de dire que je ne fus pas un des moins émus; j'en avais en effet, dans mes *Écrivains français en Hollande*, suivi jusqu'à 1825 la trace, puis la précieuse correspondance se perdait sans apparence de résurrection possible. Mais les bibliothèques privées d'Angleterre n'ont pas fini d'ouvrir leurs secrets à qui en connaît le *Sésame* et, deux ans après qu'elles nous révélaient une de nos plus anciennes épopées, *la Chançun de Villame*, un enfant, qui devait devenir un physicien, L. H. Dudley Buxton, fouillant dans un grenier, parmi des papiers de famille, y dénichait ce fameux trésor dont, en souvenir de son grand-père Harry Wilmot Buxton, qui vécut en France et aima notre pays, il a fait présent à notre Bibliothèque nationale.

Ce n'est pas tout : en en confiant la publication à M. Léon Roth, une publication luxueuse, conçue cependant dans le même format et avec la même disposition que les *Œuvres complètes* dans l'édition Adam et Tannery, il en fait don à la République universelle des lettres. Le volume n'est pas non plus inférieur à ce modèle par le soin apporté à la reproduction des autographes, à leur classement chronologique, à l'identification des personnages et des faits auxquels ils se réfèrent.

Cinquante-deux lettres, dont quatorze seulement étaient connues, soit les deux tiers de celles qui ont été publiées et qu'elles viennent grossir. Suivant la pratique d'Adam et Tannery, la réponse figure après l'épître qui l'a provoquée, même si elle avait été déjà reproduite, par exemple dans le *Briefwisseling* van Constantijn Huygens

de Worp. Pour donner une vue précise et complète de ce commerce d'idées entre le savant philosophe et l'homme public savant, les missives figurant déjà dans Clerselier sont insérées ici à leur place, et ce n'est pas inutile, car on voit paraître à nu le peu de scrupule ou le trop de scrupule du vieil éditeur de 1666, qui altéra par exemple une consolation purement philosophique sur la mort de Maurice Huygens (10 octobre 1642, p. 181-183) dans un sens religieux et catholique. Là où le disciple lointain de Socrate avait parlé de « ceux qui meurent » comme de ceux qui passent « à une vie plus douce et plus craintive », Clerselier précise : « la plupart de ceux qui meurent », et Descartes, n'ayant parlé que de félicités futures, le bon homme ajoute cette phrase de son cru : « pourvu que nous ne nous en rendions point indignes et que nous ne nous exposions point aux châtiments qui sont préparés aux méchants ». L'auteur du *Traité des Passions* s'étant reconnu cette infirmité « commune à la plupart des hommes » d'être plus touché « par des raisons naturelles fort évidentes » que par les enseignements de la religion, Clerselier rectifie et précise (éd. Adam et Tannery, t. III, p. 580) : « Nous n'avons pas neantmoins coustume d'estre si touchez *des choses que la seule Foy nous enseigne et où nostre raison ne peut atteindre* que de celles qui nous sont avec cela persuadées par des raisons naturelles fort évidentes. »

Ainsi, dans une matière aussi délicate, là où nous pouvions espérer pénétrer un instant dans les replis les plus secrets de la pensée religieuse du philosophe, celle-ci nous apparaît sous la toge, le rabat ou le petit collet de l'avocat Clerselier.

Voici un autre genre d'altération un peu moins grave et qui se trouve ici rectifiée. Descartes avait écrit très ingénuement, parlant à son ami hollandais, cette autre confession si précieuse : « nonobstant que je sois du nombre de ceux qui aiment le plus la vie » (éd. Roth, p. 182). Un philosophe qui aime si ardemment la vie, quelle indignité, et le timide Clerselier d'atténuer : « nonobstant que j'estime assez la vie » (éd. Adam et Tannery, t. III, p. 580).

C'est bien en effet un Descartes aimant la vie et se plaisant dans le monde, un monde plus frivole que celui que patiemment élaboraient ses rêveries, qui se montre là, allant à la chasse dans les dunes et les bosquets de Berghen, en Nord-Hollande, chez son ami van Surck (l'histoire du chien couchant et de la perdrix à la fin de la première partie des *Passions de l'Ame*, t. XI, p. 170, sont donc selon M. Adam vérités d'expérience), visitant à La Haye ou à Hofwyck le courtisan Constantijn Huyghens, ne se bornant pas à s'entretenir avec lui du polissage des verres de lunettes, mais ne dédaignant pas M^{mes} de Zuylichem et de Wilhem comme auditrices à la lecture de ses Météores.

Il s'excuse avec esprit, mais non sans préciosité, de leur mettre entre les mains deux exemplaires non reliés du *Discours de la Méthode*, mais elles savent qu'il n'est pas d'usage « de donner des robes aux enfans dès le premier jour qu'ils viennent au monde ».

Il fréquente la comédie, sans doute celle des comédiens français de La Haye, dont M. Fransen a écrit l'histoire, et je l'avais soupçonné déjà, sans cela il ne dirait pas, assez irrévérencieusement d'ailleurs, que le Père Navet, un des jésuites adversaires de Pascal, annonçait des sermons contre *La fréquente Communion* d'Arnault, « avertissant premierement, ainsy qu'on fait à la Comedie, qu'il joueroit le dimanche prochain, cete piece, ce qui faisoit que le monde y accouroit de toutes pars » (p. 223). Il fait de l'esprit, et non pas toujours sans malice, à l'endroit du P. Mersenne, questionneur infatigable qui « est de l'ordre des mendians », ou à l'égard du prêtre Bannius qui s'est permis de critiquer pédantesquement le musicien français Boësset (p. 293-298); il en fait même à l'égard des faux miracles et « autres extravagances », dont « le Minime est si curieux » (p. 130).

Une fois de plus nous apparaît aussi celui que j'ai proposé d'appeler le bon Descartes, sollicitant pour son ami van Surck, pour son élève Gillot, pour son voisin le paysan assassin d'Egmond. Parfois il est payé de retour, car M. de Pollot par exemple (Palotti) s'emploie pour lui, « je ne diray pas comme un frere, car je ne reçoy point de si bons offices des miens, mais comme un ami qui a plus de soin de ce qui me touche que je ne pourrois avoir moy mesme ».

Sur plusieurs points de la biographie, les lettres publiées ici apportent encore des précisions utiles. Comme leur point de départ est toujours soigneusement noté par l'épistolier, on en peut tirer des conclusions : c'est ainsi que le séjour à Santpoort, près Harlem, a été un peu plus long que je n'ai pensé (*Écrivains*, p. 523), puisqu'il en date encore son envoi du 12 mars 1640. Précisions aussi sur les visites de l'abbé Picot à Egmond-binnen, que M. Roth, dans son utile index, a tort de ne pas distinguer de Egmond op den Hoef, localité voisine, où Descartes habita antérieurement; possibilité peut-être d'identification de sa maison par cette circonstance qu'elle appartenait à la sœur de l'accusé en rupture de ban, Meeus Jacobsz (*Écrivains*, p. 590; Roth, p. 258); additions importantes à la controverse musicale Bannius-Boësset, à la controverse mathématique Stampioen-Wassenaer, à la controverse érudite et pédante Heinsius-Huygens-Saumaise. D'un post-scriptum inédit de ce dernier (avril 1640, publié par Roth, p. 336), je détache les lignes suivantes qui intéressent « l'humanité » du philosophe :

« Après avoir eu escrit ce que dessus, je me suis souvenu que tout le mal talent [mauvais gré] du s[r] Descartes contre moi pouvoit

venir d'une lettre que je communiquai au defunct s^r Elichman [cf. *Écrivains*, p. 467-468] où l'on me mandoit que ledit s^r Descartes avoit fait un enfant à sa servante, ce qui venoit de son valet mesme, qui se plaignoit d'aller trop souvent à la ville [Leyde, sans doute] au subject de cet enfant et de la mère. Ledit Elichman ne s'en fist à rien [ne s'en préoccupa point?] et dit que ce n'estoit pas le premier, et que les François tenoient cela pour galanterie. Cependant, je sçai qu'il en a voulu mal de mort audit Elichman et qu'il en a dit de très mauvaises paroles et injurieuses à la memoire du deffunct. Il m'est un des gens qui n'ont poinct de honte de faire des choses dignes d'estre cachées et, quand elles sont divulguées, s'en prenent à ceux qui n'en peuvent. »

C'est à propos de cet épisode que Voltaire, plus indulgent, a écrit dans la quatorzième des *Lettres philosophiques* (t. II, p. 3 de l'éd. G. Lanson) : « Il ne crut pas indigne de lui faire l'amour. Il eut de sa maîtresse une fille nommée Francine qui mourut jeune et dont il regretta beaucoup la perte; ainsi il éprouva tout ce qui appartient à l'humanité. » Ce n'est pas le moindre mérite du beau livre de M. Roth que de nous permettre de prendre un contact plus étroit avec cette humanité-là.

Gustave Cohen.

Mario Praz. **Secentismo e marinismo in Inghelterra.** Firenze, La Voce, 1925 (in-4°, 294 pages).

La double étude sur Donne (1573 † 1631) et Crashaw (1613 † 1650) de M. Mario Praz, magnifiquement éditée et illustrée, apporte une intéressante contribution à l'histoire de la poésie jacobéenne en Angleterre.

Elle est d'une lecture très attrayante et riche en aperçus variés qui sont parfois discutables.

Suivant la méthode inaugurée au xviii^e siècle par ce S. Johnson dont on passe trop sous silence la perspicacité littéraire, M. Mario Praz trace d'abord le portrait historique de ses personnages et réserve pour une seconde partie le jugement critique de leurs œuvres.

I

Pour reproduire l'essentiel de leur physionomie il ajoute, à ce que nous apprennent d'eux les sources biographiques, un certain nombre de traits empruntés à leurs œuvres. Peut-être à ce dernier égard eût-il fallu distinguer entre deux sortes d'éléments d'information.

A l'encontre de nos contemporains qui sont tous frappés du mal d' « exhibitionnisme » personnel — le mot spirituel est de M. Praz — les anciens sont sobres de détails sur eux-mêmes. Pourtant il leur échappe parfois de véritables confessions, fragmentaires, il est vrai, souvent indirectes et involontaires, qui jettent néanmoins un jour précieux sur leur tempérament. Mais on ne peut accepter que sous bénéfice d'inventaire — surtout quand il s'agit de Donne — certains passages lyriques ou descriptifs où, entraîné par son sujet, le poète joue un personnage essentiellement fictif. Ce sont là des états d'âme fugitifs qu'il est impossible de considérer comme habituels chez celui qui les subit. Des pièces telles que *The Funeral*, *The Relic*, *The Blossom*, sont cérébrales au dernier des points. Si elles nous renseignent à fond sur l'étrange subtilité de leur bizarre auteur, il est probable que nous ne pourrons rien en conclure sur l'authenticité du fait amoureux qui leur a donné naissance. En un mot, il faut se garder de confondre l'ordre de la poésie avec l'ordre de la réalité : fréquemment un abîme les sépare; il importe de ne pas le franchir à la légère.

M. M. Praz raconte avec habileté et sympathie les principaux épisodes de la vie tourmentée de Donne. Gosse et Grierson sont les guides sûrs qu'il suit; mais la mise en œuvre de leurs conclusions lui est toute personnelle. Rapprochements ou oppositions de faits et d'idées jaillissent sans effort d'une plume cultivée, ingénieuse et fine. On eût aimé que par endroits M. Praz creusât davantage le sujet. L'affreux pessimisme que révèlent *The Progress of the soul* (1601) et *Biathanatos* (1608) n'est pas particulier à Donne, mais commun à ses contemporains. Il eût été de saison de rappeler les angoisses religieuses et philosophiques de W. Raleigh qui, dans la geôle où l'avait enfermé la disgrâce de la capricieuse Élisabeth, compose *The Sceptick*, cette quintessence de l'*Apologie de Raymond de Sebonde*, dont la paternité ne justifie que trop la réputation d'athéisme que lui font ses contemporains. C'est l'âge où Montaigne règne en maître dans les milieux intellectuels de l'Angleterre. C'est le temps où Shakespeare fait jouer coup sur coup *Measure for Measure*, *J. Cæsar*, *Hamlet*, *le Roi Lear*, *Othello*, toute la série des drames qui ont pour ressorts l'horreur qu'excite la perversité humaine et le doute amer que soulèvent les problèmes insondables de la destinée[1]. La tristesse qui accable Donne et parfois le fait ricaner est donc partagée par bien d'autres. Elle est le résultat naturel du déchaînement de controverses déclenché par la Réforme. Depuis un siècle on s'acharnait

1. Nous renvoyons à notre livre *Shakespeare et la religion*. Paris, Perrin, p. 269 et suiv.

à mettre en balance toute l'assise de la pensée humaine acceptée jusque-là dans le monde occidental. Maintenant elle croulait avec fracas et ne laissait que de fumants décombres : de là, l'émoi des témoins.

M. M. Praz a raison de souligner l'agitation intérieure de Donne. En dépit de son euphuisme — car au fond il n'est que l'héritier de Lyly, un héritier qui enrichit son legs et le complique — on sent que bouillonnent en lui des passions tumultueuses. Chez lui le personnage de convention, amoureux de singularité et — nous le croyons — de mystification occasionnelle, ne supplante nullement l'être vibrant, sensible, voluptueux, que révèlent les poèmes d'amour de sa vingt-cinquième année. A notre avis, M. Praz oublie trop la persistance de cette sensibilité dans la deuxième partie de la carrière de Donne. Après son adhésion à l'anglicanisme comme avant, l'homme reste identique à lui-même, il est à la fois un cérébral et un passionné. Quand il argumente, pour faire sa cour à Jacques I^{er}, contre les martyrs catholiques (où a-t-il pris que les victimes d'Élisabeth se jetaient tête baissée et spontanément entre les bras de la mort? et pourquoi M. Praz accepte-t-il sans la relever cette erreur tendancieuse?) ou contre les Jésuites, coupables, comme chacun sait, de tous les crimes — ne sent-on pas vibrer la haine du transfuge qu'importune le temple qu'il vient de quitter?

Et c'est aussi par cette facilité à s'émouvoir, si bien dissimulée sous son masque, impassible en apparence seulement, qu'il convient d'expliquer les succès qu'il remporta comme orateur sacré, et par lesquels il attirait autour de la chaire de Saint-Paul, non seulement les mondains mais les foules populaires. A supposer même que dans le témoignage d'Isaac Walton il y ait quelque hyperbole, on ne saurait nier que Donne fût doué d'une puissance oratoire considérable. Il se peut qu'un lecteur contemporain, comme M. Praz, trouve ses sermons fastidieux : mais un document écrit est-il capable de suggérer l'effet produit par l'éloquence en action? N'est-il pas juste d'appliquer à Donne le dicton qui courait en Grèce à propos de Démosthène : « Qu'eût-ce été si vous aviez entendu le rugissement du monstre? » Or, Walton l'avait entendu.

M. Praz nous paraît donc sur ce point manquer un peu de pénétration psychologique.

II

La biographie de Richard Crashaw est moins féconde en événements que celle de Donne. Quelques trouvailles récentes ont permis de préciser tel ou tel détail jusque-là moins connu. M. M. Praz

en profite de telle façon que sa monographie est la plus complète que nous possédions jusqu'à ce jour. Étudiant à Cambridge, fellow de Peterhouse (1635), Crashaw est exilé d'Angleterre par la guerre civile. Il se réfugie en Hollande, puis à Paris, où, comme son ami Cowley, mais moins heureux que lui, il gravite autour de la reine Marie-Henriette sans obtenir un emploi à sa cour d'ailleurs bien besogneuse.

Dès lors, il est converti au catholicisme, part pour Rome, obtient un canonicat à Lorette où il meurt en 1650 : « Poet and saint! to thee alone are given — the two most sacred names of earth and heaven. » Ainsi parle de lui Cowley dont l'affection lui resta fidèle bien qu'il eût quitté sa religion d'origine.

M. Mario Praz insiste sur les causes de cette conversion. Il attache à bon droit une grande importance aux réformes de Laud qui, en réaction contre le puritanisme de plus en plus puissant en dehors de l'Église nationale, et contre le calvinisme glacé qui prévalait au dedans d'elle, teinte de couleurs romaines le système hybride de la *via media* sanctionné par Élisabeth, rétablit les rites et les dogmes catholiques (M. Praz ne voit pas assez que les premiers sont en fonction des seconds) et favorise l'essor de la vie mystique trop longtemps étouffée en haut lieu. La vogue dont jouit la communauté de Little Gidding, sorte de congrégation catholique au sein de l'anglicanisme, est un phénomène parallèle à l'évolution de Laud. Crashaw fut de bonne heure attiré par ce courant de dévotion qui répondait pleinement aux besoins pieux de son âme, en même temps qu'il y découvrait un aliment pour son talent poétique.

Laud et N. Farrar, le Newman de Little Gidding, n'étaient pas des novateurs. La tendance romanisante et ascétique, en dépit des *trente-neuf articles* ou à cause d'eux, ne s'était pas entièrement éteinte dans l'établissement officiel. Des livres tels que le *Directory* du jésuite Parsons ne cessaient d'y obtenir une large diffusion : des pasteurs protestants eux-mêmes le démarquaient dans des éditions apocryphes, et en usaient pour maintenir la vie religieuse au niveau élevé des conseils évangéliques.

C'est là que Crashaw puisa les premiers éléments de sa conversion : comme plus tard les chefs du mouvement d'Oxford, il fut de ceux qui préfèrent ne pas rester à mi-côte et il suivit sa voie jusqu'au bout, sans défaillance ni regret.

III

Le jugement de M. Mario Praz sur les poèmes de Donne est l'une des parties les plus solides de son livre.

Il rapproche Donne de Browning. Ils ont plusieurs traits en commun. D'abord le contraste entre la vivacité « électrique » du mouvement et de l'expression, et leur procédé de raisonnement dont le ton confine à la prose; puis la promiscuité étrange des analogies qui prête à rire tant est bizarre l'association d'idées qui les provoque; enfin un défi jeté au rythme, car leur vers est inharmonieux et déroge parfois aux règles de l'accent.

Non moins juste est l'examen que fait l'auteur de la structure interne de ces poèmes. Comme les Élizabethans parmi lesquels s'écoule sa jeunesse, Donne a le talent de l'élan initial dont le lyrisme est plein de promesses. Mais il est incapable, sauf exception, de soutenir son effort. Au lieu de suivre la courbe de sa ligne, il la brise. Il lâche son premier essor pour tomber dans un labyrinthe de subtilités qui supplantent le sentiment ou la pensée originels, et l'éclipsent. Nous n'entendons plus chanter ou pleurer le cœur amoureux. Nous ne percevons plus que le travail de la froide raison raisonnante : elle nous noie dans un déluge d'allusions que fournissent la théologie, la philosophie de l'école, la science, la mythologie, l'érudition et que sais-je? Telle est l'origine de ces « pointes », comme on dira en France, de ces « concetti », que Gongora et Marini vont mettre à la mode, avec quel succès! Ce grave défaut dépare l'œuvre de Donne aussi bien dans ses parties sacrées que dans ses parties profanes.

Miss Ramsay, dans les *Doctrines médiévales chez Donne*, a eu l'imprudence de le comparer à Dante. M. Mario Praz montre combien son erreur est grande. A l'instar de Guido Guinicelli, quand il analyse l'amour, Dante ne craint point de s'enfoncer dans l'abstraction métaphysique : mais c'est toujours pour y puiser la substance d'un raisonnement. Il croit de toute son âme à la vérité du principe qu'il invoque. Dans son argumentation même, tout son être est engagé avec autant d'ardeur que lorsqu'il plane sur les ailes du lyrisme ou de l'épopée. Donne, au contraire, a bien soin de ne pas se jeter à corps perdu dans le thème qu'il développe : son esprit seul s'y applique, et encore il reste à la surface des idées. Il jongle avec les mots comme un habile prestidigitateur. Sa métaphysique est un jeu et non pas un combat.

On ne peut pas dire que la nature soit absente de son œuvre. Donne la connaît et la voit. Mais au lieu de l'aimer pour elle-même, à la manière de Shakespeare, il ne la goûte que dans la mesure où elle reçoit la direction et l'empreinte de l'homme. Elle n'est qu'un prétexte à de courtes diversions, après lesquelles le poète se hâte de revenir à lui-même : au cours même de ces diversions c'est lui qui se mire en elle, non pas elle en lui. Il l'arrange à sa façon comme

plus tard les Hollandais tailleront des ifs en forme d'oiseaux et de bêtes.

Ces critiques sont judicieuses ; elles ne sont pas neuves puisqu'elles datent de S. Johnson; mais M. Praz a le talent de les rafraîchir et de leur donner une force plus probante.

IV

Avec Crashaw nous sommes en plein marinisme. Nous avouons ne pas bien saisir en quoi cette façon de parler et d'écrire que nous appelons le « précieux » dérive, comme le prétend M. M. Praz, de la doctrine jésuitique de la restriction mentale. Outre que cette doctrine n'est nullement propre à la Compagnie — M. Praz se la représente sous des couleurs fort légendaires — on voit mal comment elle peut se transformer en une recette de style ou d'éloquence qui a pour caractéristique la recherche de l'effet inattendu. Que les Jésuites du XVII[e] siècle aient par la théorie et l'exemple payé tribut à la mode régnante, c'est d'ailleurs ce que M. Praz prouve par de copieuses citations.

Quant à Crashaw, ses œuvres latines : *Epigrammatum sacrorum liber* (1634), et anglaises : *Steps to the temple with other delights of the Muses* (1646), *Carmen Deo nostro* (1652), regorgent de ces laborieuses finesses dont la mode sévit parmi toutes les nations du continent. L'*Adone* de Marini joue dans ce mouvement le double rôle d'effet et de cause. Crashaw traduit de ce dernier le *Sospetto d'Erode* et en fait de subtilités il semble qu'il renchérisse encore sur son modèle. D'autres Italiens plus obscurs que Marini et non moins raffinés que lui l'ont inspiré. L'originalité du poète anglais est médiocre : il n'est guère qu'un traducteur et un imitateur. Il ne lui a pas été nécessaire de descendre jusqu'à Marini pour cueillir des modèles de mauvais goût. Les hymnologues ecclésiastiques depuis la fin du moyen-âge sont déjà infectés de ce mal. Les larmes de Marie-Madeleine et de saint Pierre sont un lieu commun banal depuis le XV[e] siècle. M. Praz aurait pu en citer des brassées d'exemples, et, dans la poésie anglaise du temps d'Élizabeth, le P. Robert Southwell avait tiré de ce fonds une de ses meilleures odes, dont la manière quelque peu contournée atteste le voisinage de l'euphuisme. Le vrai mérite de Crashaw est d'avoir assoupli la langue poétique et de l'avoir assujettie sans effort à toutes les fantaisies d'un rythme dont on ne saurait trop admirer l'harmonieuse souplesse.

Nous aurions plus d'une réserve à faire sur certaines généralisations de M. M. Praz. Vouloir assigner comme symbole à la poésie

sacrée du XVII^e siècle naissant la sainte Thérèse du Bernin, c'est confondre le mysticisme sentimental et hystérique avec le mysticisme vraiment religieux : consulter à ce sujet M. Brémond. Diviser en deux sections toutes les littératures européennes, et prétendre que d'un côté le gothique, le baroque et le romantisme, et d'autre part le Roman, la Renaissance et le classicisme se succèdent et s'enchaînent par une sorte de déterminisme logique, nous paraît une théorie extrêmement osée que ne justifie guère l'histoire objective des écoles et des mouvements littéraires. Ces aperçus discutables mais ingénieux ont du moins l'avantage d'élargir l'horizon et d'ajouter le charme de l'originalité à celui d'une exposition lumineuse et d'une culture très étendue.

C. LOOTEN.

Arturo FARINELLI. **Il Romanticismo nel mondo latino.** Torino, Bocca, 1927, 3 vol. in-16. (« Letterature moderne », vol. XV-XVII.)

Ceci n'est pas un ouvrage de circonstance, fabriqué juste à temps pour l'anniversaire du romantisme. Au contraire, il a longuement mûri dans l'esprit de son auteur. Personne, plus que M. Farinelli, n'était qualifié pour entreprendre hardiment la synthèse de tout le romantisme latin. Comptant parmi les maîtres reconnus du comparatisme, rompu aux recherches scientifiques et aux méditations, placé comme à l'intersection du monde germanique et du monde roman, il était capable entre tous de nous présenter cette Somme. Aussi faut-il la considérer avec une toute spéciale attention.

Son originalité se marque dans la façon même dont le problème est posé. Faire œuvre de juge? voire prendre des allures de justicier? Non pas. M. Farinelli ne recommencera pas un procès dont nous sommes, avouons-le, un peu las. Il n'engagera pas non plus le procès contraire, en réhabilitation. Tout au plus marquera-t-il quelque sympathie personnelle, d'ailleurs parfaitement clairvoyante et discrète, pour un mouvement qui s'est traduit, après tout, par un enrichissement et un approfondissement de notre vie spirituelle. Mais il ne prétend pas imposer cette sympathie : elle ne concerne que lui-même. Je ne m'arrogerai pas le droit, dit-il, d'instituer ici un tribunal, pour une absolution ou une condamnation; je ne me prononcerai pas sur la question de savoir si le romantisme est un bien ou un mal.

Qui n'a pas proposé sa définition du romantisme? Autre origina-

lité : M. Farinelli se garde d'en donner une. Il nous dit ses raisons : et les disant, il se trouve énoncer une vérité profonde, dont il est bien difficile de n'être point frappé. Le romantisme est indéfinissable, parce qu'il est mouvement, flux et reflux de la vie de l'esprit et du sentiment, en dehors de toute fixité et de toute stabilité, sourd au *Verweile doch*. Il est moins une doctrine qui s'affirme, qu'une aspiration de l'âme qui jamais ne s'apaise et jamais ne se satisfait. Perpétuel changement; perpétuel devenir; incessante nostalgie; *Sehnsucht* individuelle, raffinement de la sensibilité du Moi souffrant, écho de cette palpitation de l'âme chez des pairs que, pour notre commodité, nous désignons sous le nom de groupe ou d'école romantique : comment arrêter ces ondes mobiles pour les définir? L'essayer, c'est nécessairement aboutir à l'insuffisance, à la fausseté, à la contradiction. « Nous nous épargnerons toute peine pour définir avec exactitude et pour classifier suivant un critérium fixe l'esprit romantique, indéfinissable et inclassifiable » (vol. II, p. 185).

L'examen des différentes tendances de ce devenir : tel sera donc, en dix-neuf chapitres, ou mieux en dix-neuf Discours, plus un épilogue, le contenu de l'ouvrage de M. Farinelli. Chacun de ces développements, drus de pensée, nourris de souvenirs et d'exemples, est d'une telle densité et d'une telle richesse, qu'il provoque le jeu de la réflexion, et ouvre des horizons nouveaux. L'esthétique romantique veut être une libération; elle est un effort contre les règles, contre les dogmes, contre les pédants vivants, pour faire sortir le beau immobile du sanctuaire où ceux-ci voulaient le tenir enfermé. N'empêche qu'en même temps, on éprouve le besoin d'établir des règles, des dogmes, de formuler un code; c'est une floraison de théories; les esprits les moins profondément romantiques sont justement ceux qui ont le plus volontiers dicté des lois aux romantiques, et ceux que, le plus volontiers, les romantiques ont reconnus pour leurs chefs; voyez, en France, Victor Hugo; en Italie, Ermès Visconti. Aussi bien la substance de ces théories n'a-t-elle rien qui abolisse la pensée antique, et recrée ou seulement renouvelle les idées que d'autres siècles avaient fragmentairement exposées. Il s'agit d'une simple reprise de la Querelle des anciens et des modernes, qui se renouvellera dans toutes les races, aussi longtemps qu'il y aura des hommes. Bien plus : ce qui frappe dans les professions de foi romantiques, c'est, en dépit des airs de bravade et des paroles iconoclastes, un esprit de modération et de conciliation. Pas de démolition, ni d'anarchie : mais, au contraire, une continuité. La continuité entre le classicisme et le romantisme : voilà ce qui frappe M. Farinelli, du haut point de vue où il se place. « Avec de légères variantes, de légères altérations, et les inévitables allusions au jour

d'aujourd'hui, la poétique des classiques revient partout en honneur, avec un feuillage printanier et une nouvelle vie. » Quand Victor Hugo, devenu condottiere après mûre réflexion, expose son esthétique, il ne trouve rien de plus nouveau à recommander que l'imitation du vrai. Si l'esthétique romantique offre quelque richesse nouvelle, c'est en ce qu'elle tourne les esprits vers l'exploitation du sentiment; mais on y chercherait en vain des nouveautés substantielles sur la nature du beau, sur l'essence de l'art. « Nous n'imaginerons donc pas de conflits graves, de bourrasques spirituelles, nées pour l'amour d'un évangile romantique qui allait se répandant chez les peuples héritiers de l'art classique et latin; et pas davantage quelque farouche opposition de deux mondes ennemis, celui des classiques et des romantiques, destinés à se heurter perpétuellement. Il y avait un secret accord et une pénétration continue d'un monde dans l'autre, inévitable dans la marche de l'humanité; et les disputes se résolvent, les cris des insurgés se perdent au vent. L'Europe romantique, particulièrement l'Europe latine, ne diffère guère de l'Europe classique » (I, p. 88).

Les idées qu'on trouve ici exposées sur la philosophie et sur la religion romantiques ne sont pas moins suggestives. Les romantiques latins sont affligés d'une certaine inaptitude à penser : qui, parmi eux, mérite le nom de philosophe? Le plus profond d'entre eux, qui est sans doute Alfred de Vigny, n'est encore qu'un « moraliste épique ». Leur instinct les porte non pas à résoudre les grands problèmes métaphysiques, mais à s'occuper de morale : laquelle n'est que le simulacre de la philosophie. Ils sont pratiques, utilitaires, mal disposés aux abandons mystiques, peu propres à errer dans les domaines de l'inconnaissable, incapables d'édifier des systèmes du monde. Ils font une philosophie de leurs sentiments individuels, Narcisses occupés à se mirer à la fontaine où, se voyant eux-mêmes, ils croient voir le Tout. Quant à leur religion, elle se confond avec leur vie sentimentale : leur foi vient du cœur, non de leur raison. Ainsi la voie pourrait être ouverte à la doctrine de l'immanence : mais aussitôt ils reculent. Ce ne sont pas des rebelles; encore moins des intransigeants. Leurs prétendues conquêtes spirituelles ne les mènent pas à une révolution véritable; au fond, ils admettent que le vieux monde, avec ses croyances et ses traditions, repose sur des bases solides, et qu'il y aurait folie à vouloir les ébranler. Une certaine fermentation religieuse se manifeste en France avec plus d'intensité que dans les autres pays latins; mais dans l'ensemble, le romantisme ne marque ni une de ces ruptures, ni une de ces nouveautés intrinsèques qui font époque. Pas de foi profonde : et dans ce sens, on ne saurait identifier catholicisme et ro-

mantisme. La foi des romantiques, dit M. Farinelli, communément nourrie de terrestre plus que de divin, dédaigne les envols vers les hauteurs, les tourments et les macérations de l'âme, les exaltations spirituelles. Tout le drame est dans le sentiment : l'âme se berce dans son inquiétude; il lui manque la volonté forte de saisir par la pensée l'énigme de l'univers. Le problème philosophique et le problème religieux restent pour elle à l'état de questions lyriques. Elle parle volontiers d'éternel et d'infini : mais n'aimant pas abstraire, aussitôt elle concrétise. Car de même qu'elle est pratique et utilitaire, elle transpose volontiers en images concrètes des notions qui sont purement intellectuelles par leur essence. Le christianisme romantique prend le pittoresque pour un dogme; en cherchant l'infini, il trouve la cathédrale gothique, et s'y complaît, et s'y arrête; du drame divin, il fait un spectacle décoratif. Chateaubriand, dans les forêts de l'Amérique, ne s'était-il pas écrié qu'il y avait conçu l'idée de l'infini, alors qu'il était simplement charmé par une vision sensuelle?

A la spéculation, le romantisme latin préfère le rêve : c'est chose entendue. Encore faut-il préciser la nature de ce rêve. En effet, il ne va pas jusqu'à la poésie du songe inconditionné, jusqu'à ce point d'abandon où l'on perd tout contact avec le réel. Très fermement attaché au réel, au contraire, il prend le rêve comme un refuge contre la vie, dont l'idée est toujours présente à son esprit. On ne concevrait pas une Italie ou une France peuplées d'Hamlets, continuellement plongés dans une sorte d'hallucination, ou même dans une inquiétude qui les pousserait à se demander s'ils sont, ou s'ils ne sont pas. Ils sont; et ils se consolent d'être, en rêvant. La vie est douloureuse; la vie ne vaut pas la peine d'être vécue; rêvons... Il arrive ainsi que le songe, tandis qu'il semble disperser et volatiliser la vie, lui rend du charme et l'intensifie; il arrive que le songe devient l'art délicieux de se forger des chimères, et accapare jusqu'au souvenir. D'où le goût dominant pour l'indéterminé, pour le vague. « Ondulations vagues, formes et pensées indéfinies, l'indéterminé, l'incertain, le confus, la magie du je ne sais quoi, d'un sentiment qui s'écoule et qui ne s'exprime pas, l'inquiétude, la lumière indécise qui s'estompe dans la pénombre, les tons et les teintes crépusculaires, la pâleur, les nuances légères, le frémissement de l'occulte, l'air de mystère — tout ce qui favorise le songe, la rêverie solitaire, entre dans l'esprit romantique au point d'en constituer la marque la plus caractéristique » (I, p. 201).

Si la vie de la pensée est peu intense, si les romantiques sont atteints, suivant l'expression de M. Farinelli, d'une certaine paresse intellectuelle : au contraire, leur vie du sentiment arrive à une in-

tensité non encore égalée. La ferveur des passions, le raffinement et l'exaspération de la sensibilité définissent le romantisme : c'est chose entendue, pareillement. Encore, et de même aussi, peut-on nuancer cette vérité établie. M. Farinelli insiste sur la disposition à la douleur qu'entraîne avec soi une telle sensibilité : disposition complexe, dit-il, un des plaisirs de cette douleur étant celui de la crier sur les toits. Les grands désespérés qui vont clamant leur peine sont à la fois avides de compassion, et amoureux de gloriole. Leurs souffrances seraient comme sans profit et sans utilité, si elles n'étaient pas connues. Ainsi s'explique leur compétition de tristesse; ainsi se comprennent leurs surenchères. Inutile de souffrir, si les autres ne savent pas que vous souffrez, et que vous souffrez plus qu'eux... Point d'ironie chez les romantiques; ils ne se sentent de disposition que pour les larmes; s'ils veulent rire, ils n'y arrivent que par une manière de contraction; aucun épanouissement de gaîté simple et spontanée : ils vont tout de suite au grotesque ou au sarcastique. Pendant sa phase romantique, l'âme humaine a fait alliance volontaire avec la douleur. Du milieu de leur lumière, sous leur éclatant soleil, dans leur doux climat, les romantiques latins devraient jouir pleinement de la vie : or, ils en jouissent à peine, tant est grand leur appétit de souffrance. Tout les inviterait à une libre et joyeuse expansion : cependant ils chérissent les tombes et les ruines; ils sont les amants des sombres nuits; ils se chérissent le lugubre, le terrifiant, le fantastique.

Le plus curieux, c'est que, lorsqu'on a énuméré tous les exemples capables de justifier pleinement ces affirmations, reste toujours dans leur âme le goût de cette vie chargée de douleur, et qu'ils abhorrent; reste une instinctive rébellion à la mort. Les uns demandent à la religion catholique une assurance contre elle; les autres l'embellissent, et, sans frémissement, sans ferveur mystique, ayant recours à ces visions concrètes qui leur sont familières, la peignent comme la secourable et la libératrice; d'autres encore espèrent trouver en elle la paix totale par le total anéantissement. Mais, quelle que soit leur attitude, ils n'ont pas d'emprise sur elle; ils ne sont pas capables de l'interpréter autrement qu'en opposition brutale avec la vie, de la considérer comme une valeur en soi, de la juger d'une façon qui leur soit propre, qui porte pour l'avenir la marque de leur esprit. Elle est toujours une étrangère, même lorsqu'elle n'est pas une importune; même lorsqu'ils l'appellent, ils ne sont pas ses familiers. Leur orgie de décors funèbres, la place que tiennent dans leur imagination les figurants de la mort, fantômes ou squelettes, trahissent une passion violente et invincible de la vie. Des grands agitateurs d'idées romantiques vient habituellement un évan-

gile de vie : dans la pratique, ils n'ont pas suivi Werther jusqu'au tombeau. Seuls quelques insensés, quelques désespérés ont mis volontairement fin à leurs jours : la manie du suicide, dont les historiens du romantisme nous répètent qu'elle a pris le caractère d'une véritable épidémie, n'a été qu'un mal passager, dont sont affligées certaines époques de culture raffinée. Chez les princes du romantisme, et sauf quelques cas pathologiques nettement caractérisés comme tels, l'usage du poison, du revolver ou de la corde, s'est restreint à la littérature.

Ont-ils su, seulement, ce qu'était le pessimisme véritable? Mélancoliques, ils l'ont été, certes; pessimistes, non pas. Aucun d'eux n'a approché de la douleur de Dante; aucun d'eux n'a connu l'amertume infinie de Pascal; la philosophie de Schopenhauer les a à peine effleurés, et n'a eu ses conséquences que dans une autre génération. L'élégie est la forme naturelle de leur plainte : pas plus qu'ils ne se sont haussés à une interprétation rationnelle et originale de la philosophie, de la religion, des problèmes de la vie et de la mort, ils n'ont esquissé un système pessimiste du monde. Pour montrer combien était douloureux leur destin, les enfants du siècle se sont plu à élargir et à étaler leurs plaies : mais n'exagérons pas la gravité des blessures causées par cette *Weltschmerz : « la racine de leur mal est dans le besoin qu'ils éprouvent de se montrer souffrants.* » En fait de philosophie pessimiste, ils ont développé l'idée du génie, source de malheur : le poète, guide et mage de l'humanité, est en même temps martyr. Quoi donc encore? Ils ont fortement coloré l'image de l'homme fatal, du beau ténébreux, résumant en lui toute l'incompréhensible douleur humaine, rebelle, bandit, et quelque peu diabolique :

« Je suis une force qui va,
Agent aveugle et sourd de mystères funèbres,
Une âme de malheur faite avec des ténèbres... »

Personne ne peut dire, assurément, qu'il s'agit là d'un pessimisme en profondeur.

Peu à peu s'établit dans l'esprit du lecteur la conviction à laquelle M. Farinelli, par les divers chemins que suit son enquête, veut l'amener. Oui, il est bien vrai que le romantisme apparaît comme un rythme, comme une oscillation, ou mieux encore comme une ondulation toujours mouvante. Pas de pensée ferme, pas de sentiment dominateur et tenace, sauf cette instabilité même. L'histoire des contrastes romantiques est l'histoire de la vie romantique. D'une part, repliement sur soi-même, analyse, implacable jusqu'à la monotonie, des richesses intérieures, concentration : et d'autre part, be-

soin de s'épandre, besoin de conquérir, don généreux, qui se traduit par le sentiment de la nature : lequel n'est, comme on sait, que la projection du moi sur l'univers. Au cœur même de ce sentiment, nouveau contraste : ayant conquis la nature, les romantiques perdent la jouissance du phénomène nature, puisqu'étant de préférence tristes et solitaires, ils prêtent à la nature leur puissance de tristesse et leur volonté d'isolement. De même encore : prisonniers d'eux-mêmes, les romantiques s'évadent vers le passé, vers l'exotisme. On les voit parcourir les pays étrangers, soit dans la réalité, soit en imagination; ils hantent l'Orient pittoresque, l'Italie, l'Espagne, l'Europe nordique, ou les Amériques fabuleuses; et le résultat de leurs perpétuels voyages, c'est qu'ils se retrouvent face à face avec leur ennui. Mais nulle part ces contrastes n'apparaissent avec plus de vigueur, qu'au moment où, sortant de leur solitude, ils jettent un regard sur les réalités du monde. Aristocrates, ils sont démocrates cependant; ils descendent de leur tour d'ivoire pour se présenter devant les électeurs, et se proposer à leur suffrage. En même temps qu'ils ont la nostalgie du passé, qu'ils adorent le primitif et le spontané, qu'ils imaginent une âme populaire collective d'où toute littérature est sortie, qu'ils recherchent les formes premières de cette littérature et au besoin les inventent, ils prêchent la religion de l'avenir, déclarent qu'ils marchent vers le progrès, bâtissent des systèmes sociaux. Ces individualistes forcenés prêtent au populaire, suivant eux demeuré simple malgré des siècles de civilisation, toute force et toute vertu. Ils prêchent l'art pour l'art, et déclarent, en même temps, que l'artiste est le guide moral des peuples. Bref, devoir, bonheur, liberté, État, Église, peuple, toutes ces notions ne répondent qu'à des agitations momentanées de leur cœur : d'où leur perpétuelle contradiction. Ce n'est pas qu'ils soient insincères; mais ils s'abandonnent à des vagues successives. Lyriques, mus uniquement par le souffle de leur âme, l'inexpérience est leur lot : et ils se font maîtres d'expérience. Ils combattent la civilisation corruptrice, et la portent aux nues. Solitaires, ils ouvrent une tribune aux harangues. Dans leur pensée politique et sociale éclate au plus haut degré leur caractère. Nationaux, européens, humanitaires, ils sont tout à la fois; et il n'est qu'un point de leur psychologie qui comporte quelque sérénité : à savoir la façon dont ils accueillent les contradictoires, avec la plus inconsciente et la plus souveraine aisance.

La démonstration de M. Farinelli, si vigoureuse qu'elle soit, ne devient pas une de ces thèses opprimantes auxquelles un critique sans pitié ramène quelquefois tous les faits qu'il constate, les obligeant bon gré malgré à se réduire à son propos. Ce livre nous sug-

gère une foule de pensées ingénieuses et fortes : il ne nous oblige pas à penser uniformément. Sa qualité psychologique n'est inférieure ni à sa valeur documentaire, ni à sa valeur constructive. L'auteur marque excellemment, entre autres choses, l'attitude des romantiques latins devant l'histoire. Le goût du primitif leur donne le goût du passé; et donc, au fil de l'histoire, ils remontent le cours du passé. Seulement, ils s'arrêtent volontiers au détail, au pittoresque, au décor; ou bien ils imaginent l'explication théorique des choses : tout cela est plus facile, après tout, que de prendre solidement possession des faits. D'autre part, étant essentiellement des lyriques, ils mêlent la poésie à l'histoire; et ils arrivent à une manière de compromis : l'histoire offrira le fait réel; la poésie, en l'absorbant, donnera une âme à cette réalité; la matière morte redeviendra matière vivante. Ainsi, peu à peu, la passé se transforme en une matière plastique; et dans une science essentiellement objective, le subjectif finit par l'emporter.

Le chapitre consacré à la technique est un des plus riches en suggestions. L'élargissement de la technique, par la connaissance, fût-elle superficielle, des littératures étrangères; le mécanisme de l'antithèse, qui se substitue, procédé simpliste, au rendu de la complexité humaine; la manie du nouveau et de l'original; la prévalence de la forme sur la pensée; la définition du style romantique, « obéissant aux caprices de l'imagination, s'enrichissant de toutes les lumières, de toutes les couleurs, attentif à toutes les ombres, ne se mouvant jamais que par secousses, par bonds, miroir tantôt d'une vie pleine de bourrasques, et tantôt d'un profond abattement »; les considérations sur la parenté des arts chez les romantiques; l'analyse du caractère fragmentaire de leur art, provenant moins de la spontanéité et de la facilité de leur inspiration, que du manque de concentration de leur pensée; l'étude de leur théâtre, qui est le genre où ils ont le moins bien réussi peut-être, et du genre où ils ont excellé, l'autobiographie, la confession : autant de développements dignes de se prolonger en longs échos dans l'esprit de quiconque s'intéresse à l'histoire du romantisme. Dans l'importance attribuée par les écrivains de l'époque à cette technique même, M. Farinelli voit un de ces liens de continuité qu'il tient à souligner, entre le classicisme et le romantisme. N'est-ce pas la même volonté de discipline? la même disposition à l'ordre? le même amour de la construction, le même souci de la belle architecture? Les romantiques ne composent peut-être pas avec autant de perfection que leurs frères aînés, les classiques : mais il s'en faut de peu. Ils ont beau s'envelopper de ténèbres : ils ont besoin de clarté. On trouve chez un Chateaubriand toute la perfection technique qui était chère au cœur des grands

écrivains du siècle de Louis XIV; même chez un Victor Hugo, la surabondance verbale n'arrive pas à cacher la fermeté, la solidité du dessin. Si, d'ailleurs, certains romantiques ont jeté l'anathème aux classiques, d'autres ont éprouvé quelquefois la nostalgie du classicisme; et dans l'ensemble, leur respect a balancé leur irrespect.

Peut-être aurons-nous réussi à donner une idée de cet ouvrage, quand nous aurons ajouté que le troisième volume est consacré presque en entier à la bibliographie. Il n'y a pas une seule note dans le texte; le ton, assez différent de celui des livres d'érudition pure, s'élève assez souvent jusqu'au lyrisme. Mais à la fin, les références nous attendent, toutes groupées. La bibliographie du romantisme en France, en Italie, en Espagne, en Catalogne, en Portugal, en Roumanie, en Amérique latine : que l'on songe à ce qu'une telle entreprise représente de labeur et de savoir. S'il me plaît de me renseigner sur le romantisme à Porto-Rico ou dans les Philippines, me voici fourni. Si je veux m'informer de Lamartine, de Manzoni, d'Espronceda ou d'Eminescu, je n'ai qu'à ouvrir le livre — non sans un sentiment de reconnaissance et d'admiration[1].

*
* *

Est-ce à dire que nous ne rencontrons, chemin faisant, aucune objection à faire? M. Farinelli serait le premier sans doute à réprouver une adhésion complète et absolue; son but serait manqué, s'il ne rencontrait que passivité chez ses lecteurs.

Nous avons une certaine répugnance, pour notre compte, à appeler *romantisme* un état d'esprit que l'on rencontre aussi bien chez les Latins, chez les Grecs, chez les Hébreux, et sans doute chez Adam. Certes, l'esprit humain est après tout assez pauvre, et doit se contenter d'un petit nombre de combinaisons, toujours les mêmes. Il est donc vrai qu'on risque de rencontrer, en tous les temps, dans tous les lieux, une prédominance de la sensibilité sur les autres facultés de l'âme. Mais autre chose est une tendance qui affleure chez certains individus douloureusement privilégiés; autre chose est une crise totale assez nettement délimitée dans le temps; autre chose est un groupe, une école qui a voulu se réserver à elle-même, comme signe de sa nouveauté et comme marque de son caractère, ce mot de

1. Parmi les inévitables *lapsus* d'une pareille « Somme », relevons p. 14 : la partie « Romantisme », dans l'*Histoire de la littérature* dirigée par Bédier et Hazard, n'est pas due à M. Bremond, mais bien à M. Jean Giraud; p. 24, lire les *Romanesques* au lieu des *Romantiques*, et, p. 29, ne pas donner le « Mariamotiv », *lucina sine concubitu*, pour les légendes de la sainte Vierge. Nous signalerions aisément un certain nombre d'erreurs du même genre.

romantisme qu'elle a, sinon créé, du moins enrichi d'un sens encore inconnu. Je n'admettrai qu'on me parle du romantisme de Job, que si l'on me permet de parler du dadaïsme de l'Apocalypse, par exemple, ou du surréalisme de Platon. Par cette extension, qui d'ailleurs est loin d'être une nouveauté, on a réussi à compliquer encore une question qui vraiment n'en avait pas besoin. Nous assistons présentement à une entreprise analogue au sujet du mot humanisme : chacun l'arrange à sa guise, et bientôt personne n'y comprendra plus rien. Je demande qu'on réserve le mot de romantisme pour désigner une époque qui justement a voulu se distinguer des autres en prenant ce nom. Cette délimitation n'est peut-être pas très subtile; au moins a-t-elle l'avantage d'être claire; et on ne nous parlera plus de moments et d'individus qui n'ont ici rien à voir. En échange, je concéderai volontiers qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil.

Nous savons de reste, que le romantisme italien n'est pas tout à fait semblable au romantisme français; que le romantisme espagnol ne se réduit pas complètement aux deux autres; bref, que chaque romantisme national a, dans une certaine mesure, une physionomie qui lui est propre. Dans quelle mesure? Voilà ce que, dans un chapitre préparatoire, j'aurais voulu voir déterminer plus nettement; et d'autant plus que M. Farinelli est un des rares critiques qui soient capables de le faire. Les romantiques sont de terribles indépendants; dès qu'on avance une vérité qui prétend s'appliquer à tous, dès qu'on affirme un caractère que l'on croit être général, aussitôt, il en est un, deux, trois, ou davantage, pour s'inscrire en faux et contredire les définitions : ces rebelles sont généralement les plus grands. Y a-t-il personnage plus embarrassant, dans ce sens, qu'un Manzoni? *Il Manzoni, se lo vogliamo romantico...* Vigny, assurément moins rétif aux considérations d'ensemble, ne se laisse pas toujours caser comme on voudrait. Cela est irrémédiable, s'il est vrai que le romantisme est d'essence individuelle, et il faut se contenter d'enregistrer les exceptions. Mais entre l'émiettement des individus, auquel on aboutirait en dernière analyse, et le centre spirituel de l'activité romantique, il y a justement les groupes. Groupes vers lesquels les écrivains tendaient spontanément, puisqu'ils leur étaient nécessaires pour exister; groupes à l'intérieur desquels se produisaient ces curieuses contagions, par suite desquelles un *Lac* donnait comme obligatoirement naissance à une *Tristesse* d'Olympio et à un *Souvenir;* groupes qui correspondaient à une certaine sociabilité latine.

Un des chapitres les plus remarquables de l'ouvrage est celui qui

traite de la musique et du romantisme (chap. VIII). La vie sentimentale des romantiques, dit M. Farinelli, plus qu'à la poésie tendait à la musique; plus qu'à l'expression nette et limpide, à l'expression indéterminée, sans relief, évanescente. A la vague ondulation des passions répond l'onde vague des sons. « Si l'idéal classique se définissait ainsi : fixer le moment, le traduire en acte — l'idéal romantique pouvait se rechercher dans l'éternelle fluctuation et l'éternel écoulement des choses, se répondant dans les harmonies de l'infini. » Dans ce livre à la fois si plein de finesse et de vigueur, tous les développements qui suivent, sur le même sujet, nous ont paru spécialement pénétrants et spécialement forts. La seule question que nous voudrions poser est celle-ci : entre la musique du vers telle que les romantiques la concevaient et la sentaient, et la musique du vers telle que l'a conçue et sentie cette école poétique qui commence avec Rimbaud, y a-t-il continuité ou y a-t-il différence d'espèce? L'immense majorité des romantiques n'a-t-elle pas associé, dans la pratique, l'idée de musique à celle d'éloquence? Et le fait d'avoir séparé les deux concepts n'équivaut-il pas à une révolution opérée contre le romantisme lui-même? Ne faut-il pas signaler, dans le lyrisme romantique, un certain caractère oratoire, qui l'apparente peut-être plus au rythme d'un J.-B. Rousseau ou d'un Lebrun-Pindare, qu'à la musicalité intrinsèque et exclusive d'une génération qui a voulu dépouiller les mots de leur sens pour ne plus retenir que leur valeur harmonique?

Nous manquons encore d'études suffisantes sur certains courants occultes qui ont accompagné le romantisme, et qui l'avaient d'abord préparé. Dans quelle mesure romantisme et illuminisme sont-ils associés? Il y a là tout un monde souterrain, qui n'a pas encore trouvé ses explorateurs; l'attention a été de préférence attirée vers les grands créateurs de beauté, et non pas vers les écrivains diffus et obscurs qui pourtant ont agi, quelquefois au plus profond de la sensibilité de l'époque. C'est sans doute à cause de cette pénurie que M. Farinelli passe un peu rapidement, à notre sens, sur ce qu'il appelle « les mondes occultes » et « l'inconscient » (chapitre XII). Il va de soi que deux ou trois pages sur ce sujet ne suffisent pas à épuiser la question; et que quelques faits d'importance très inégale, mis côte à côte, ne posent pas le problème dans son étendue, encore moins dans sa profondeur. Cette objection tend moins à faire grief à l'auteur qui, dans l'état actuel des connaissances, ne pouvait guère aller plus loin, qu'à indiquer une belle matière à défricher pour les chercheurs de l'avenir. Une étude sur l'illuminisme et la littérature à la fin du XVIII^e siècle, très voisine de son achèvement, et qui pa-

raîtra bientôt sous la forme d'une thèse de Sorbonne, permettra de donner à ce chapitre un complément, au moins pour ce qui est du préromantisme français.

Nous souhaitons également une étude sur l'idée de poésie populaire chez les romantiques latins; et pour commencer, chez les Italiens, ou chez les Français, ou chez les Espagnols. Car c'est un difficile sujet, qui demande à être traité pays par pays avant d'être étudié sous un aspect collectif. Cette idée venue du Nord, et qui a eu dans les pays du Nord les conséquences que l'on sait, si elle a été adoptée d'enthousiasme par les écrivains des pays latins, a-t-elle été chez ceux-ci vraiment assimilée? N'assiste-t-on pas, en France, à une série de tentatives périodiquement renouvelées pour en tirer parti, suivies d'une série d'échecs? Le romantisme latin a prôné l'excellence de la poésie populaire; il ne semble pas qu'il l'ait jamais profondément comprise; ni, en tout cas, qu'il l'ait fait passer dans la pratique. « Germains et Latins », dit M. Farinelli au chapitre XVII « — Latins de toutes les contrées, car n'oublions pas les Roumains qui ont fraternellement partagé les aspirations romantiques — sont touchés par une même nostalgie qui, plus elle s'aiguise, et plus on imagine éloignée l'enfance des peuples, qui se recouvre de l'image de l'enfance proprement dite, seul âge heureux, paradis de l'imagination. » Pour notre compte, nous ne mettrions pas ici Germains et Latins sur un pied de parfaite égalité.

Germains et Latins : ce rapprochement ou cette opposition, qui se présentent à l'esprit tout au long de l'ouvrage, nous amène à adresser une requête à M. Farinelli. Il a, dans un ouvrage bien connu, étudié le romantisme en Allemagne (*Il romanticismo in Germania;* Bari, Laterza, 1911; 2e édition, 1923). Il nous donne aujourd'hui, daus une synthèse solidement appuyée, les traits essentiels du romantisme latin. Quels sont au juste les rapports de ces deux romantismes? Voilà ce que nous voudrions qu'il nous dît, dans un chapitre ou dans un ouvrage, pour notre plus grande instruction et pour notre plus grand profit : car nous ne sommes pas rassasiés de le lire. Non pas qu'en maint endroit, il ne nous exprime sa pensée sur ce point, dès maintenant. D'abord, le romantisme n'est pas un privilège germanique. Que telles personnalités, nous dit-il, tendant à cette vie spirituelle qu'on a appelée romantisme, soient uniquement nées, par un décret divin, en terre nordique et germanique, est une prétention absurde. Et nous devons sourire des prérogatives et des prééminences concédées aux peuples par la vertu de la race; nous tiendrons pour vaine et pour inconcluente, dans le domaine de l'esprit, l'opposition nette d'une âme germanique et d'une âme latine. C'est dans l'individu, et non dans ce qu'on appelle la nationalité,

que se trouve le germe de la création, le monde qui s'ouvre à la vie. En second lieu, le romantisme latin n'est pas rattaché au germanisme germanique par une filiation directe. N'exagérons pas l'influence de l'invasion nordique dans les pays romans : sur certains points essentiels, la loi qui règle les rapports des deux phénomènes est non pas la pénétration, mais le parallélisme; souvent, les représentants des deux mouvements ont vécu isolés. « Pensez aux extases vertigineuses de Novalis » (par opposition à un Lamartine, pris comme exemple), « et vous comprendrez comment les romantiques ont vécu à travers le monde germanique et le monde latin, sans s'entendre, sans s'harmoniser dans leurs pensées et dans leurs tendances, s'ignorant les uns les autres, profondément ». En troisième lieu, les différences sont celles-ci. Les Latins ont quelque chose de plus solide, de plus substantiel dans leur conception du monde; ils ne perdent jamais de vue la terre, même quand ils pensent s'élever jusqu'aux sphères célestes; ils imposent une discipline à l'imagination elle-même; ils n'arrivent jamais à une pure esthétique, étant toujours préoccupés de morale. Les Germains ont une plus profonde richesse dans l'ordre du sentiment; une hardiesse et une originalité plus marquée dans l'ordre de la croyance; incomparablement plus de fermeté et d'activité créatrice dans l'ordre de la pensée; plus d'exaltation dans l'ordre de l'imagination; toutes ces différences se traduisant par une poésie plus éthérée, plus musicale encore, plus dégagée de tout ce qui n'est pas la poésie elle-même. Ajoutons des pages charmantes sur l'effort que les romantiques germaniques ont fait pour essayer de ravir aux idiomes du Midi leur sonorité, leur souplesse : et nous aurons, certes, un ensemble de considérations qui, pour être éparses dans le livre, n'en forment pas moins une pensée organique qui est, comme tout l'ouvrage, extrêmement suggestive. Elle ne fait que nous inspirer le désir plus vif d'un traité en forme que nous ne reprochons pas le moins du monde à M. Farinelli de ne pas nous avoir donné, puisque telle n'était pas son intention; mais que nous souhaitons qu'il nous donne, alléchés que nous sommes, et gourmands.

*
* *

C'est une formule assez en usage dans le genre compte-rendu, que de dire en finissant : ces critiques n'enlèvent rien à la valeur de l'ouvrage dont nous parlons. Cette formule est en général fausse : elle se trouve ici parfaitement vraie. A vrai dire, nous n'avons pas eu de critiques à faire; nous avons simplement exposé quelques-unes des répercussions que le livre a exercées sur nous, à cause de sa richesse

même et de sa vigueur : il est, tout entier, une invitation à penser. Nous n'hésitons pas à le placer à côté de ces grands ouvrages qui, dans des ordres différents et suivant leur être propre, ont dominé et dominent le débat romantique. Georges Brandes a fait époque, lorsqu'il a montré la parenté européenne des divers romantismes. Pierre Lasserre a fait époque, lorsqu'il a pris devant le romantisme une position si nette, que pendant un quart de siècle il a fait naître, non seulement adhésions enthousiastes et vives oppositions, mais une sorte d'excitation intellectuelle dont les effets sont loin d'être épuisés. Lorsque l'abbé Brémond a réuni, pour le romantisme, une série d'articles inspirés d'un même esprit, il a pris une position stratégique dont tous les combattants du présent et de l'avenir sont obligés de tenir compte. *Il romantiscimo nel mondo latino* me semble appartenir à la même espèce vivace. L'exceptionnelle valeur du livre de M. Farinelli vient de son historicité : cent ans écoulés permettent de considérer le phénomène romantique dans l'ordre du passé, « sine ira et studio ». Elle vient de la science de l'auteur, qui est presque prodigieuse, et qui lui permet de présenter, comme nous disions, la somme des connaissances actuelles sur la question. Elle vient surtout d'une attitude mentale, psychologique, philosophique, intuitive, qui lui a permis de dépasser les qualités extérieures du romantisme, et de découvrir son essence au centre même de la vie.

Paul Hazard.

William Leonard Schwartz. **The imaginative Interpretation of the Far East in Modern French Literature (1800-1925).** Paris, Champion, 1927. In-8° de xiv-246 pages. (*Bibliothèque de la Revue de littérature comparée*, t. XL).

M. Schwartz réunit en un seul volume l'étude d'un sujet qui pourrait fournir matière à plusieurs études distinctes très copieuses, s'il s'agissait de continuer dans le même détail les travaux qui ont été publiés antérieurement en France dans le domaine de la littérature comparée. L'auteur, grâce à un séjour d'au moins dix années au Japon, où il a enseigné dans divers établissements d'instruction, était des plus qualifiés pour entreprendre une pareille tâche. Sa compétence technique lui a permis en plusieurs passages, et en particulier à propos de Judith Gautier, de relever des erreurs historiques ou sociales commises par des romanciers incomplètement informés. Par contre (et la remarque a été faite avant nous par M. J. Aynard dans

le *Journal des Débats* du 17 novembre 1927), on sent qu'il ne s'oriente pas toujours avec une sûreté parfaite dans notre abondante production littéraire du XIX^e siècle. Il a lu un nombre considérable d'ouvrages : et son titre *imaginative interpretation* indique assez dans quel genre de « témoignages » il entendait se cantonner. Les travaux qu'on aimerait qu'il eût utilisés ne laissent pas, cependant, d'être nombreux. Il semble que M. Schwartz, dont le travail est extrêmement méritoire de la part d'un étranger, eût évité quelques-uns des inconvénients d'un sujet aussi écrasant en le limitant, en principe, plus qu'il ne le fait au point de vue géographique : par exemple en se bornant au Japon, puisque c'est le pays d'Orient qu'il connaît le mieux[1]. Il aurait pu, en revanche, faire des excursions plus prolongées en dehors du genre littéraire qu'il a choisi pour centre. La faible place accordée aux savants, et d'une manière générale aux études érudites, fausse beaucoup son point de vue et l'empêche de bien établir les filiations intellectuelles, l'étendue et l'importance des courants d'idées.

L'ouvrage s'ouvre sur un aperçu rétrospectif de la curiosité orientale en France dans les siècles précédents, qui est à peine équivalente aux indications du rapide mais suggestif ouvrage de Cario et Régismanset : *l'Exotisme*. Il semble qu'en revoyant de près le livre de M. Martino sur l'*Orient dans la littérature française*[2], M. Schwartz aurait pu retrouver les linéaments de quelques types artificiels qu'il serait intéressant de suivre à la trace : le « sage Chinois » et l' « Hindou vertueux et sensible ». Est-on bien sûr que, même maintenant, l'imagination d'un lettré moyen soit bien dégagée de ces typifications sommaires? En revanche, montrer les variations de ces figures conventionnelles, leur enrichissement, les signes de leur transformation, contribuerait à dégager quelques-unes de ces lois littéraires qui sont un des plus curieux enseignements des recherches de cet ordre. Quel historien littéraire, en effet, n'a pas été frappé par la pauvreté relative de l'imagination humaine? par la persistance des thèmes les plus pauvres, par l'obstination des clichés les plus usés? C'est un des effets de la tendance des esprits européens, et plus particulièrement français, à la généralisation. Faute de retrouver en tout

1. On peut également marquer un relais entre 1800 et 1925. Les Goncourt peuvent être considérés comme ouvrant une époque de curiosité intense. Félicitons un auteur qui écrit en Californie d'être aussi au fait de la production française en général. On trouvera dans ce gros volume peu de *lapsus* comme celui qui (p. 1) lui fait confondre Paul Deschanel avec son père Émile.

2. On sait que M. Virgile Pinot donnera prochainement une importante étude sur l'Orient et la littérature française au XVIII^e siècle. Un fragment en est paru dans la *Revue du XVIII^e siècle*.

lieu du monde le Français de bonne compagnie ou le Parisien jovial, notre esprit peuple le monde de quelques types sommaires, l'Anglais d'opérette, le petit Chinois, l'Hindou barbu, le Japonais impassible, etc. Tel est du moins le travers du roman de qualité médiocre, et, si cette conception peu glorieuse est combattue, c'est ordinairement par les travaux d'érudition ou les bons récits de voyage, mieux encore de séjour, qu'il ne faut pas hésiter à mettre à l'honneur.

Si donc l'on pardonne bien volontiers à M. Schwartz de laisser de côté la littérature relative à l'Indo-Chine, qui compte pourtant bien des récits intéressants (Bernard Combette, Émile Nolly, Marquet, Dorgelès, des traductions de Crayssac, etc.), de ne parler à peu près point des Indes néerlandaises que Conrad a contribué à entourer même pour nous d'une auréole romanesque, on est surpris par contre de ne point trouver ici d'utilisation des travaux remarquables d'un Legendre, dont les missions et les études sur la civilisation chinoise ont été mises à la portée du grand public — d'un Chavannes, représentant très brillant de la sinologie française. Non seulement son petit tableau *la Sinologie* (dans *la Science française*, chez Larousse) eût indiqué les principaux travaux savants à retenir, mais encore ses traductions de contes étaient à rappeler comme ayant fourni aux amateurs de romanesque une abondante source où ils pussent puiser. M. Baldensperger a montré ici même ce que Barrès leur avait emprunté (juillet 1927). Notons toutefois que M. Schwartz a tenu plus de compte des ouvrages moins récents, comme ceux d'Hervey-Saint-Denys. D'une manière générale, il a su recueillir les renseignements épars dans de très nombreux articles ou nécrologies de Cordier parus dans le *Toung-Páo* et ailleurs.

M. Schwartz oriente autour des Gautier la curiosité de la période romantique pour l'Extrême-Orient : il est bien vrai que c'est autour de la famille du bon Théo et de ses quasi-héritiers, les Parnassiens, que l'on trouve une curiosité persistante pour l'Extrême-Orient, impassible ou voluptueux. On sait que pour les Hugo et les Nerval, le concept de l'Orient correspondait plutôt aux routes menant vers l'Asie Mineure et vers Ispahan, soit par Vienne, soit par l'Espagne et l'Égypte. Excellent chapitre aussi sur les Goncourt, dont on ne saurait exagérer le rôle dans la diffusion du japonisme en France. L. Gonse, que cite rapidement M. Schwartz (p. 73), semble avoir été à cette époque un de leurs meilleurs auxiliaires dans cette tâche. Il semble qu'on doive souscrire aux appréciations assez sévères de M. Schwartz sur la qualité de l'exotisme de Loti. Récemment, M. Pujarniscle a critiqué bien plus durement la manière dont fut composé *Un pèlerin d'Angkor* (*Comment on fait de la littérature coloniale : Pierre Loti, pèlerin d'Angkor*, *Grande Revue*, octobre 1927). Le cha-

pitre IV, sur la période de 1905 à 1925, abonde en renseignements sur les romanciers et les poètes contemporains, sur la mode passagère du *haï-kaï* qui eut en M. P.-L. Couchoud un chef d'école. On souscrit bien volontiers au vif éloge que M. Schwartz fait de Ségalen (déjà très vanté par Cario et Régismanset) et de M. Thomas Raucat, dont l'opuscule sur Shang-Haï est paru depuis que M. Schwartz en annonçait une imminente publication.

Nous aurions aimé trouver dans ce livre si riche d'informations une indication sur le rôle des éditeurs, qui est quelquefois très important, du moins en France. Il nous semble qu'il était indispensable de faire allusion aux fonds des maisons Leroux ou Geuthner pour le côté savant, ou à l'initiative des librairies Bossard et Piazza pour les traductions et les éditions de luxe ou de vulgarisation. Pareillement on eût aimé trouver quelques indications d'ensemble sur le rôle des reporters qui se sont acharnés sur la Chine dans ces dernières années et n'ont pas peu contribué à attirer sur elle la curiosité du public (Albert Londres, Pierre Daye, etc. Le nom de Ludovic Naudeau est écorché). La bibliographie des traductions est éparse, alors qu'il y aurait avantage à souligner le rôle des principaux traducteurs. Les travaux de M. Elisséev, par exemple, présentent pour la période contemporaine un vif intérêt (cf. son *Jardin des pivoines*, paru en 1927 seulement, au *Sans Pareil*). Manque aussi une vue d'ensemble sur l'activité de quelques revues caractéristiques de milieux divers : la fréquence des articles sur l'Extrême-Orient soit dans la *Revue des Deux Mondes*, soit dans la *Nouvelle Revue française*, nous renseignerait sur la réceptivité du public dans des cercles bien différents. Un examen plus attentif de cette dernière[1] aurait permis de restituer à M. Paul Claudel son rôle d'initiateur. La *Connaissance de l'Est* semble être pour nous d'une importance qui a peut-être un peu échappé à M. Schwartz. Par contre, celui-ci aurait pu nous aider à éclaircir le cas d'Ossendowski, qui semble s'être fait, en Amérique comme chez nous, une spécialité des descriptions d'un Extrême-Orient tragique et croulant, de valeur d'ailleurs décroissante, de *Bêtes, Hommes et Dieux*, jusqu'à *Derrière la muraille chinoise*. Il est vrai que dans les toutes dernières années écoulées depuis l'achèvement de l'ouvrage, la curiosité pour l'Orient s'est encore accentuée chez nous avec les brillants succès de M. Paul Morand, les divers récits de dangereux voyages au Thibet, les réactions antiasiatiques de MM. Maurice Muret et Henri Massis[2].

1. Bien que ses ouvrages sur l'Orient aient plutôt paru soit au *Mercure*, soit en Chine même.

2. On trouvera dans l'article de M. Baldensperger : *Où l'Orient et l'Occident s'affrontent* (*Revue de littérature comparée*, janvier 1922, p. 9), l'indica-

On voit que M. Schwartz a choisi un sujet d'une admirable ampleur et dont des tendances littéraires toutes récentes soulignent encore l'intérêt. Les quelques lacunes que nous avons relevées, sans méconnaître l'étendue de ses recherches, montrent surtout qu'il était difficile de traiter son sujet en un seul ouvrage. Il faudrait déjà un volume pour tenir son livre à jour depuis qu'il a achevé de l'écrire. C'est dire combien les occasions seront fréquentes aux curieux de la littérature contemporaine de recourir à un aussi suggestif tableau d'ensemble.

Jean Larat.

LE KOU-WEN CHINOIS :

M. Georges Margouliès nous donne, dans un récent ouvrage (*Le Kou-Wen chinois; recueil de textes avec introduction et notes.* Librairie orientaliste Paul Geuthner, 1926), la traduction de différents spécimens d'un genre littéraire qui appartient si profondément à l'âme chinoise qu'il est très difficile de le définir suivant nos concepts européens. Il s'agit de courts morceaux, formant une unité absolue; contenant d'une part un corps, si l'on peut dire : histoire, description, et une âme : une pensée philosophique et morale, dont le développement littéraire n'est que le revêtement. Il est des Kou-Wen d'une foule d'espèces : dissertations, préfaces et postfaces, requêtes et discussions présentées au trône, lettres, etc. (cf. p. 7) : ce n'est pas la matière qui importe, mais l'esprit. Il y a beaucoup à méditer sur les nombreux textes qui nous sont offerts en exemple et sur la différence fondamentale entre deux psychologies, que M. Margouliès caractérise ainsi : « Pour l'auteur européen, surtout pour l'auteur de nouvelles, c'est l'homme réel, la vie même dans toutes ses manifestations, l'action qui forment l'intérêt et le but de l'ouvrage; il est épris du mouvement. Chez l'auteur chinois, surtout chez l'auteur des Kou-

tion de quelques études permettant d'aborder les problèmes d'influences orientales en Europe. Nous notons au hasard d'une lecture que le poète portugais A. de Castro Feijo composa plusieurs poèmes de *Sol de Invernon* (1912), en particulier son *Cancioneiro chinès*, d'après les traductions dues à J. Gautier. — Parmi les additions que nous souhaiterions à la bibliographie, citons Bonnetain, *l'Extrême-Orient* (Quentin, 1887) et les *Voyages de Robert Chauvelot*; le plaidoyer pour l'Orient de René Guénon, *Orient et Occident* (Payot, 1924, in-12); diverses études de Jean Rodes, en particulier : *les Chinois, essai de psychologie ethnographique* (chez Alcan), où l'on trouve une histoire de la connaissance de la Chine en France; un roman « coréen » de J. H. de Rosny, *Printemps parfumé*, etc.

Wen, c'est la description qui forme l'extérieur de l'œuvre, tableau immobile ou aspect changeant ou instable à chacun de ses moments, décrit longuement et amoureusement, en termes recherchés avec patience et groupés avec un art qu'on ne veut même pas cacher à tout prix, comme le font les Européens, mais que bien souvent on étale avec complaisance; et c'est une pensée philosophique généralement très abstraite, et tout à fait en dehors du temps, de l'époque et des personnalités, qui en forme le fond... » La mode d'imiter un des genres de la subtile poésie japonaise tend à s'implanter chez nous, avec les haï-kaï : goûterons-nous le fruit de l'antique sagesse chinoise? Et chercherons-nous, quelques jours, à imiter les Kou-Wen? En toute hypothèse, le livre de M. Margouliès a la valeur d'une révélation.

FORTUNA LABILIS :

Nous aimons mieux, d'ordinaire, l'étude des œuvres littéraires, considérées dans leurs rapports avec l'étranger, que l'étude des *thèmes :* mais nous n'excluons rien, parce que nous ne sommes pas doctrinaires, et que tous les genres sont bons, s'ils s'ont bien traités. M. Ramiro Ortis retient, parmi les thèmes dont le mot *Fortuna* peut s'accompagner, celui de *Fortuna labilis*. En grand lettré plus encore qu'en érudit, sans craindre de s'arrêter aux détours de la route, sans abandonner la forme d'un cours universitaire fait aux étudiants de Bucarest, l'auteur suit ce thème, en montrant son origine chez Ovide, et en marquant les différentes étapes de sa diffusion. Riche matière, que l'on voudrait peut-être serrée de plus près, à la façon dont l'a fait M. Étienne Gilson dans la remarquable étude sur le thème *Ubi Sunt* que nous avons signalée ici même en son temps; que l'on voudrait choisie avec plus de discrimination vers la fin, quand l'auteur arrive aux temps modernes : mais qui ne nous en offre pas moins un très beau florilège, et intéresse au vif notre sensibilité.

UNE COLLABORATION A DÉTERMINER :

The Plays of Beaumont and Fletcher, an attempt to determine their respective shares and the shares of others, by E. H. C. Oliphant (Yale University Press, 1927; 1 vol. i-ix et 553 pages). Les méchantes fées donnaient jadis pour tâche à leurs victimes de trier les myriades de graines ou de démêler les innombrables fils de soie embrouillés dans quelque grand tonneau. La chose était naturellement impossible, et il fallait le concours d'oiseaux enchantés ou l'aide d'autres êtres magiques pour qu'elle s'accomplît. Si ces fées avaient eu plus de littérature, elles auraient aussi bien pu réclamer de ceux sur qui elles s'acharnaient qu'ils répartissent exactement

entre les centaines d'auteurs dramatiques les pièces ou parties de pièces du théâtre anglais de la Renaissance, les rangeant chacune à leur date, avec l'étiquette portant le nom de celui qui les composa.

Il y a pourtant un certain nombre d'érudits courageux qui, sans y être contraints sous peine de mort, ont entrepris ce labeur. Ils ont proposé des solutions, presque toujours différentes, et ils ne peuvent même pas espérer qu'un génie prononce sur ce qu'ils ont fait.

Quelques-uns essaient de détourner et d'effrayer la critique par un air d'assurance. D'autres, plus modestes, reconnaissent après des années d'effort qu'ils n'ont pu aller au delà de certaines probabilités. La modestie est la vertu de M. Oliphant. Il avoue ses doutes et admet qu'une autre opinion puisse s'ériger contre la sienne.

A vrai dire, nul auxiliaire céleste ne lui a soufflé à l'oreille un critère vraiment nouveau. Sa recette a été de travailler plus longuement que la plupart, en se servant des indications externes et internes auxquelles d'autres avant lui avaient recouru. Il ne fait pas fi de ses prédécesseurs. Il se sent confirmé dans son opinion quand il est d'accord avec eux et discute courtoisement leur avis quand ce n'est pas le sien. Sa bibliographie le montre bien informé. S'il y manque le second livre de Maurice Chelli, *Étude sur la collaboration de Massinger avec Fletcher et son groupe* (1926), c'est manifestement parce que ce livre n'a été connu par M. Oliphant que quand le sien était achevé : la lacune n'en est pas moins regrettable. L'étude à la fois si copieuse et si précise qu'à faite Chelli de la langue dramatique de Massinger aurait enrichi les pages sommaires de M. Oliphant sur le même sujet.

Au total, la nouvelle enquête confirme les conclusions de la critique récente sur un point important. Le titre des fameux in-folio de 1647 et de 1679 était trompeur. Au lieu de *Comédies et tragédies écrites par Francis Beaumont et John Fletcher*, il conviendrait de mettre en titre *Œuvres dramatiques de Fletcher et de ses collaborateurs*, ou mieux, pour désigner les principaux de ceux-ci : *Œuvres dramatiques de John Fletcher, écrites par lui seul ou en collaboration avec Francis Beaumont, Massinger et autres.* Ces autres seraient, selon M. Oliphant, Shakespeare, Rowley, Shirley, Daborne, Field, Jonson, Middleton, Webster, Tourneur. Il ressort de l'examen que Fletcher est la personnalité centrale, dont l'activité fut continue et peut seule servir de trait d'union entre les 34 pièces du premier et les 52 du second in-folio.

Pour le détail de la répartition (à qui revient chaque pièce, ou chaque acte, ou chaque scène?), il faut se reporter au livre de M. Oliphant, surtout aux tableaux des pages 514 à 523.

La collaboration se complique de la révision : parmi les pièces des

in-folio il en est qui, selon M. Oliphant, auraient par exemple été ébauchées par Marlowe et retouchées par Fletcher. Inversement, des pièces écrites par Fletcher auraient, après sa mort, été remaniées par Shirley. Mais ces questions, les dernières surtout, n'aboutissent, et ne peuvent aboutir, qu'à des conjectures. Non seulement le terrain n'est pas déblayé par des livres comme celui-ci, mais on y voit à chaque pas surgir de nouveaux obstacles, de nouvelles destructions. Il faut s'y résigner. Le propre de l'érudition est de multiplier et de compliquer les problèmes plutôt que de simplifier et de résoudre, de poser des points d'interrogation plutôt que d'écrire jamais le point final. Émile Legouis.

LE LIBÉRALISME CATHOLIQUE ET L'ÉTRANGER :

Grâce à des archives de famille où elle a puisé intelligemment, Mlle P. de Lallemand apporte de nombreux documents inédits à la question de *Montalembert et ses relations littéraires avec l'étranger jusqu'en 1840* (Paris, Champion, 1927; t. XLII de la *Bibliothèque de la Revue de littérature comparée*). On verra dans ce volume un aristocrate chrétien de grand style apporter, dans des relations personnelles avec divers « nationalismes » de l'Europe catholique, Irlandais, Rhénans, Tyroliens, Polonais, une sorte de ferveur chevaleresque à laquelle le préparaient sans doute son ascendance, son éducation d'émigré, et qui se trouve en conflit secret avec la politique « nationale » des divers États de l'Occident. *Pèlerinages d'un catholique au XIXe siècle :* ce titre d'un ouvrage projeté par Montalembert pourrait servir de sous-titre à ce livre, fort utile à l'étude de divers problèmes, mi-littéraires et mi-religieux, qui passe souvent à côté des questions foncières (comme il est arrivé à Montalembert de le faire), mais qui permet de les étudier de plus près. La *Revue* publiera quelque jour un rapport à Metternich, 13 août 1834, qui montre l'Autriche un peu inquiète du « disciple de Lamennais » et de son voyage projeté en Hongrie.

MALLARMÉ EN ITALIEN :

M. Angelo Marasca fait suivre une étude de critique sur *Stephane Mallarmé, poeta simbolista* (Roma, Tipografia del littorio, 1927, 118 p. in-12), de la traduction de plusieurs poésies et poèmes en prose de l'auteur par lui étudié. Tentative courageuse, étant donné la difficulté du texte : M. Marasca en sort à son honneur.

RELATIONS INTELLECTUELLES FRANCO-JAPONAISES :

Nous avons plaisir à donner ici le sommaire du plus récent numéro du *Bulletin* de la Maison franco-japonaise de Tokio, qui a pour

programme de servir de trait d'union entre les deux peuples. Il est intitulé *La Culture franco-japonaise*, et il comprend les articles suivants : *L'art du drame japonais « No »*, par Tamaki Yamada; *La musique française au Japon*, par Kôsouké Komatsu; *Échange des civilisations orientale et occidentale au XVII^e et au XVIII^e siècle*, par Souéo Gotô; *La littérature et la vie moderne*, par Yutaka Tatsuno; *Les calendrales sculptés des cathédrales gothiques*, par Inô Dan; *L'art religieux moderne et Maurice Denis*, par Tokuji Saitho; *Introduction et développement de la littérature française du Japon*, par Kounitarô Takahashi; *Liste des livres sur la civilisation française et japonaise*. Comment la *Revue de littérature comparée* ne souhaiterait-elle pas la bienvenue à une publication qui, sous la haute autorité de M. Sylvain Levi, travaille à nous faire connaître le Japon véritable et à faire connaître au Japon nos plus profonds ou nos plus récents efforts intellectuels ?

UNE PRÉSENTATION BRITANNIQUE DE TAGORE :

Écrite dans le dessein « de servir deux races », mesurée et modérée, par conséquent, sur des points qui pourraient prêter à polémique, suffisamment informée, semble-t-il, des questions « indigènes » impliquées dans une telle étude, la biographie du poète hindou par M. E. J. Thompson (*Rabindranath Tagore poet and dramatist*. Oxford University Press, 1926; in-8° illustré de xi-327 pages) fait de lui, avant tout, un intermédiaire : un de ces médiateurs spirituels qui servent, comme disait l'un des nôtres, d'isthmes et de détroits aux continents et aux océans de l'humanité. Peut-être la qualité spécifique de la poésie de Tagore — dans ce qu'elle a d'évanescent, parfois, au gré d'un occidental — aurait-elle pu susciter une tentative plus poussée d'explication; du moins l'apparentement de l'homme et de l'œuvre aux grandes offrandes de mystique « naturiste » apparaît-il clairement, et aussi l'espèce d'arbitrage opéré de bonne heure, par l'auteur bengali, entre sa tradition et les valeurs anglaises de poésie et de civilisation.

Le gérant : É. Champion.

NOGENT-LE-ROTROU, IMPRIMERIE DAUPELEY-GOUVERNEUR.

LES PREMIERS
ÉCHANGES DE CIVILISATION
ENTRE L'EXTRÊME-ORIENT ET L'OCCIDENT
DANS LES TEMPS MODERNES[1]

I. — Introduction de la civilisation scientifique en Extrême-Orient

En 1557 (trente-sixième année de la période de Kia-Tsing en Chine), alors que les Portugais s'étaient assurés le privilège du commerce avec la Chine en s'installant à Macao, les missionnaires de la Compagnie de Jésus arrivèrent à leur tour pour prêcher l'Évangile. En 1580, le P. Matteo Ricci (appelé en chinois Li Ma-to) commence son activité; il triomphe des difficultés accumulées devant lui, et, en 1600 (vingt-neuvième année de la période Wan-li), il entre à Pékin, obtient une audience de l'empereur, reçoit l'autorisation de prêcher le christianisme et de construire à Pékin même une église; il baptise des mandarins de la cour impériale. L'œuvre ainsi créée se développe rapidement : ce n'est pas seulement les Jésuites qui viennent y travailler, mais aussi les Augustins, les Franciscains, les Dominicains.

Depuis l'antiquité, la Chine se considérait comme le centre de la civilisation dans le monde; elle regardait avec mépris les autres civilisations et tenait à l'écart les étrangers. Et voilà que des Jésuites, autrement dit des Barbares de l'Occident, sont admis à pénétrer dans la cité impériale, à voir et à entretenir le Fils du Ciel, à conférer le baptême à de hauts fonctionnaires, à prêcher une religion qui n'est pas l'orthodoxie. — Laissons de côté le cas de Jean de Montcorvin, qui

1. L'article original a paru dans la *Culture franco-japonaise*, bulletin japonais de la Maison franco-japonaise. Tokyo, 1927.

avait été en contact avec la dynastie des Yuan (les Mongols), étrangère, elle aussi, en Chine. C'est que la culture scientifique des missionnaires jésuites, c'est-à-dire la civilisation européenne, séduit par son prestige l'esprit du peuple chinois, Matteo Ricci avait présenté à l'empereur une image du Christ, et aussi de la Vierge, un Évangile, un crucifix, une horloge, des cartes géographiques du monde : entre tous ces présents, c'était l'horloge avec sa sonnerie qui avait le plus émerveillé le Fils du Ciel. Nous citerons ici les termes mêmes de Du Halde : « Ce prince agréa tous les présents. Il plaça dans un lieu honorable un tableau du Sauveur et un autre de la Très-Sainte Vierge. Il fit élever une tour superbe pour y placer l'horloge ; il usa même d'une petite adresse pour se conserver une montre que la reine mère aurait pu lui demander, si elle eût su qu'elle sonnait ; c'est pourquoi il défendit de monter la sonnerie, lorsqu'elle lui fut présentée[1]. »

De tout temps, les dynasties qui avaient gouverné la Chine avaient attaché une importance primordiale à l'astronomie et à la science du calendrier, tenues l'une et l'autre pour des sciences nationales ; la Chine se flattait d'avoir créé et développé ces deux ordres de connaissances. Or, à ce moment-là même, l'astronomie venait de réaliser en Europe des progrès surprenants ; Copernic avait prouvé le mouvement de la terre ; Galilée l'avait démontré ; les conceptions fantaisistes de Ptolémée s'étaient effondrées ; Zacharie Janson avait construit le premier télescope ; les mystères du ciel s'étaient brusquement ouverts aux yeux des hommes. Les progrès des mathématiques allaient de pair avec ceux de l'astronomie ; le pape Grégoire XIII substituait à l'ancien calendrier Julien le calendrier moderne qui perpétue son nom. Depuis le moyen âge, la science avait été remise aux mains du clergé, et la supériorité des Jésuites sur les autres ordres était indiscutable. C'est donc par l'intermédiaire des missionnaires jésuites que la civilisation de la Chine et celle de l'Europe ont pris d'abord contact ; l'astronomie et les mathématiques ont ouvert les portes du palais impérial, et « la religion chrétienne, revêtue des habits de l'astronomie, a trouvé un accès facile auprès des gouverneurs[2] ».

1. *Description... de la Chine*, t. III, p. 74. Paris, 1735.
2. Lettre du P. Verbiest, du 15 août 1678, dans *Lettre écrite de la Chine où*

L'astronomie et le calendrier avaient une valeur d'utilité pratique que la Chine devait particulièrement apprécier, puisqu'elle regardait l'agriculture comme la base même de la politique; cependant, à commencer par l'empereur, les plus hauts personnages ne dédaignèrent pas d'étudier l'optique, la mécanique, la dynamique, la trigonométrie, la géométrie, en amateurs, comme la poésie et le style.

A la suite du P. Ricci, celui qui joua le plus grand rôle sous la dynastie des Ming fut le Jésuite Adam Schall (Tang Jo-Wang); il présenta à la cour les ouvrages relatifs au calendrier et les appareils astronomiques de l'Europe; à plusieurs reprises, il sut prédire avec exactitude les éclipses de la lune et du soleil, la supériorité de l'astronomie européenne se trouva ainsi démontrée, et par suite l'empereur confia au P. Schall la charge de rectifier le calendrier. On alla même jusqu'à parler de l'abandonner pour adopter celui de l'Europe; mais la tactique d'obstruction des astronomes officiels, coalisée avec les préventions traditionnelles contre les étrangers, réussirent à faire échec aux intentions impériales.

Les Jésuites étaient donc devenus les favoris de l'empereur; on leur confiait des fonctions d'État; ils s'efforcèrent d'utiliser cette influence au profit de leur propagande religieuse. Mais alors les préjugés séculaires se dressèrent devant eux, et on réclama leur expulsion. En 1616, le vice-président du Bureau des rites de Nankin, Tch'en Huo, fit parvenir au trône une requête où il exposait les maux qui devaient résulter, pour l'esprit chinois, de l'introduction d'une doctrine étrangère. Le pouvoir absolu du Fils du Ciel n'était pas assez fort pour faire obstacle à l'esprit de xénophobie qui était à la base de la politique chinoise. La première persécution survint, et les missionnaires de toutes les provinces durent aller chercher refuge à Macao. La dynastie des Ming se vit alors menacée par l'invasion des Mandchous; de hauts fonctionnaires convertis au christianisme, Li Tche-tsao et Hsü Kuang-tchi, firent confier aux Jésuites le soin de fondre des canons. Les missionnaires, le P. Longobardi en tête, quittèrent Macao pour retourner fièrement à la capitale. Mais les Mandchous

l'on voit l'état présent du christianisme dans cet empire et les biens qu'on y peut faire pour le salut des âmes. Paris, 1682.

triomphèrent des Ming et les remplacèrent; faute d'une civilisation originale, ils adoptèrent la civilisation chinoise. Les plus savants des missionnaires chrétiens reçurent l'ordre de demeurer à la cour auprès des nouveaux maîtres. Le P. Schall, le P. Verbiest furent encore une fois investis de fonctions officielles. L'empereur Choen-chih traite avec faveur le P. Schall; confiant dans ses connaissances scientifiques, il finit même par lui confier la direction de l'Observatoire impérial.

En 1664 (troisième année du règne de K'ang-hi), un des fonctionnaires de l'Observatoire, Yang Koang-sien, jaloux de la faveur témoignée aux missionnaires et de leur intrusion dans le domaine de l'astronomie chinoise, prétendit contester la supériorité de l'astronomie européenne et accusa les Jésuites d'intriguer contre le pays. A la suite de ces menées, Schall et Verbiest furent emprisonnés comme coupables de trahison envers l'État. Mais, au moment même où les autorités prononçaient contre les malheureux missionnaires la peine de la pendaison, un tremblement de terre extraordinaire se produisit; les juges considérèrent ce phénomène comme un témoignage de la volonté céleste; ils relâchèrent ces innocents qui allaient subir le supplice. L'empereur K'ang-hi ordonna à Verbiest d'examiner les ouvrages sur le calendrier dont Yang Koang-sien était l'auteur; indigné du grand nombre d'erreurs qu'ils contenaient, K'ang-hi destitua Yang Koang-sien et le condamna à l'exil. Puis, constatant que les calculs des Jésuites correspondaient exactement aux mouvements de la lune et du soleil, et convaincu de la supériorité de l'astronomie occidentale, il nomma Verbiest (Nan Huai-Jen) vice-président de l'Observatoire impérial, et en même temps il substitua au calendrier chinois le calendrier européen[1].

Ainsi les Jésuites, observant le ciel avec leurs télescopes, prédisaient les éclipses de lune et de soleil, et, de plus, ils composaient eux-mêmes des ouvrages scientifiques rédigés en chinois, ou bien ils traduisaient en langue chinoise des ouvrages européens. Je cite les principaux d'entre eux.

1. Du Halde, *Description de la Chine*, t. III, p. 88-92.

Ouvrages sur l'astronomie.

Ricci : *Du ciel et de la terre* (*K'ien k'ouen ti i*). — *Catalogue d'étoiles* (en vers) (*King t'ien kai*). — *Explication de la sphère céleste* (*Houen kai t'oung hien t'ou chouo*).

Schall : *Sur les étoiles* (*Tsoung tchin li chou*). — *Des lunettes d'approche* (*Youen king chouo*). — *De la construction et de l'usage de la sphère céleste et terrestre* (*Houen t'ien i chouo*). — *Examen des éclipses solaires anciennes et modernes* (*Kou-kin kiao ji k'ao*). — *Calcul du calendrier par la méthode européenne* (*Si yang tché ji li*). — *Cartes des étoiles* (*Sing-t'ou*). — *Théorie des éclipses* (*Kiao che li tchi*). — *Histoire de l'astronomie en Occident* (*Li fa si tchouan*).

Verbiest : *Abrégé d'observations astronomiques* (*Tché yen ki lio*). — *Théorie, usage et construction des instruments d'astronomie et de mécanique* (*I siang t'ou*). — *Carte générale des étoiles* (*Kien p'ing kouei tsong sing t'ou*). — *Carte des étoiles au nord et au sud de l'Équateur* (*Tchi tao nan pe sing t'ou*).

Ouvrages sur les mathématiques.

Géométrie.

Ricci : *Les six premiers livres d'Euclide* (*Ki ho youen pen*). — *Géométrie plane* (*Houan young kiao i*).

Rho : *Géométrie ou traité complet de l'art des mesurages* (*Tché liang t'siuen i*).

Aleni : *Principes nécessaires de géométrie* (*Ki ho yao fa*).

Trigonométrie.

Ricci : *Trigonométrie* (*Keou kou i*).

Terenz : *Trigonométrie* (*Ta-tché*).

Schall : *Tables trigonométriques* (*Kong i ko t'ou pa sien piao*).

Arithmétique.

Ricci : *Traité général d'arithmétique* (*Toung wen souan t'oung pien*).

Divers.

Longobardi : *Explication des tremblements de terre* (*Ti tchen kiai*).

Verbiest : *Traité des phénomènes de la lumière et du son. Optique et acoustique* (*Kouang hiang i yen li tch'ouei*).
Ursis : *Sur les machines hydrauliques* (*T'ai si choui fa*).
Terenz : *Du corps humain* (*Jen chin chouo kai*).
Verbiest : *Dissertation illustrée sur l'œil* (*Mou sse t'ou chouo*).

Cartes géographiques.

Ricci : *Grande carte de l'Univers, de forme elliptique* (*Wan kouo t'ou*).
Verbiest : *Mappemonde* (*K'ouen yu t'siuen t'ou*).
Alani : *Géographie avec cartes* (*Kouen yu t'ou chouo*)[1].

A commencer par Matteo Ricci, les missionnaires jésuites faisaient partie de la mission portugaise. Le Portugal, qui venait de soumettre par la force des armes les pays de l'Extrême-Orient, se préoccupait alors d'en poursuivre la conquête spirituelle; il fut naturellement amené à utiliser dans ce but l'esprit de croisade qui animait l'ordre des Jésuites. On embarquait à Lisbonne sur les navires de commerce les missionnaires jésuites, et on les transportait dans l'Inde, à Goa; puis, quand les Portugais eurent créé un établissement en Chine, à Macao, ils amenèrent les Jésuites jusque-là. Le Portugal venait de conclure avec la dynastie des Ming le premier traité de commerce passé entre la Chine et l'Occident, et avait ouvert par ce moyen des relations intimes avec la cour impériale : les connaissances scientifiques des missionnaires, autrement dit les connaissances scientifiques de l'Occident dont les missionnaires étaient les porteurs, avaient valu au Portugal d'étendre son influence jusqu'au palais de l'empereur. Jaloux du succès des Portugais, le roi de France, Louis XIV, voulut à son tour introduire en Chine l'influence française. Il choisit les plus savants ou les mieux préparés parmi les missionnaires jésuites français et, en février 1688 (vingt-septième année du règne de K'ang-hi), les PP. Le Comte (Li Ming), Fontaney (Hong Jo-Han), Bouvet (Pe Tsing), Gerbillon (Tchang Tcheng), Visdelou (Lieou Ying) arrivaient à Pékin avec une cargaison d'appareils astronomiques. L'empereur K'ang-hi, estimant qu'en raison de leurs connaissances

1. D'après la *Bibliographie des ouvrages publiés en Chine par les Européens au XVII^e^ et au XVIII^e^ siècle*, de Cordier. Paris, 1901.

les Jésuites français pouvaient rendre de précieux services, leur accorda un accueil de faveur; Bouvet et Gerbillon, en particulier, prirent la place laissée vacante par la mort de Verbiest. K'ang-hi, qui s'était déjà initié aux sciences occidentales grâce à Adam Schall et à Verbiest, reprit ses études sous la direction des Jésuites français. Tout d'abord, il donna à Bouvet et à Gerbillon des maîtres de langue chinoise et de langue mandchoue pour faciliter leurs progrès. Les deux Jésuites crurent que la curiosité scientifique de l'empereur ouvrait à leur apostolat des perspectives nouvelles et que, s'ils obtenaient sa conversion, le pays tout entier suivrait son exemple; ils se consacrèrent donc de toutes leurs forces à leur fonction de professeurs de Sa Majesté Impériale, en profitant de toutes les occasions pour introduire l'Évangile dans leurs leçons. Quand l'empereur était installé au palais de Tchen-tchoun-Yuen, situé à deux lieues de Pékin, les Jésuites se mettaient en route dès l'aube, ils passaient la journée à instruire leur impérial élève, ne rentrant à Pékin qu'à la nuit tombée, et souvent ils se remettaient, sans prendre de repos, à préparer aussitôt la leçon du lendemain : « L'empereur devint en peu de temps si capable qu'il composa un livre de géométrie. Il le donna ensuite aux princes ses enfants, dont il se fit le maistre; il les assembloit tous les jours, et il leur expliquoit les propositions d'Euclide les plus difficiles, et ce grand prince, chargé du gouvernement du plus puissant empire du monde, ne dédaignoit pas, la règle et le compas à la main, de s'occuper en sa famille à des spéculations[1]. »

L'empereur se mit ensuite à étudier la philosophie avec Bouvet et Gerbillon; ils composèrent à son intention un traité écrit en mandchou d'après l'ouvrage de Mgr Duhamé : *la Philosophie ancienne et moderne*. Puis ce fut la médecine qui l'attira; les Pères lui présentèrent des figures anatomiques qu'ils lui expliquèrent; K'ang-hi en fut si satisfait qu'il donna l'ordre aux peintres de la cour de représenter le corps humain; puis il fit installer un laboratoire de médecine et de pharmacie. En 1693 (trente et unième année du règne de

1. Lettre du P. Fontaney au R. P. de la Chaise du 15 février 1703, insérée dans le t. XVII des *Lettres édifiantes et curieuses*, p. 284-287. Paris, nouv. éd., 1781. — Le Comte, *Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine*, t. II, p. 195-196.

K'ang-hi), l'empereur fut pris d'un accès de malaria; Gerbillon, Bouvet et Fontaney avaient apporté par bonheur une livre de quinquina; ils en donnèrent à trois malades atteints de la même affection pour en démontrer les effets; K'ang-hi en prit alors, la fièvre tomba brusquement, et l'empereur retrouva la santé. Surpris des progrès accomplis par la médecine de l'Occident, K'ang-hi déclara en présence des princes et des hauts mandarins qu'il devait la vie à ces trois missionnaires. La sympathie croissante qu'il portait aux missionnaires lui fit prendre de plus en plus goût à l'étude du christianisme; il s'y appliqua et il reconnut que cette religion étrangère ressemblait dans ses grandes lignes à la religion des Chinois. Cependant, il ne se décida jamais à se convertir.

K'ang-hi était musicien de nature, et il aimait la musique européenne. Quand les soucis de sa charge lui en laissaient le loisir, il se plaisait à jouer des instruments d'Europe pour oublier ses fatigues. Il avait aussi apprécié vivement les peintures que lui avaient apportées les Jésuites français; il avait été frappé par la délicatesse des objets d'art; il désira assurer à son pays le bénéfice des progrès réalisés en Occident, spécialement dans la fabrication des montres et des appareils astronomiques; sur le modèle de l'Académie des sciences de Paris, il fonda à l'intérieur du palais une Académie chinoise. Il convoqua les artistes et les artisans les plus excellents et il leur prescrivit de prendre pour modèles les objets d'Europe, spécialement les articles fabriqués à Paris[1].

Ainsi, d'une part, les savants religieux « aux yeux verts, aux cheveux rouges », accédant auprès du trône, et, d'autre part, l'empereur de la Chine s'instruisant aux sciences des barbares de l'Occident; voilà un tableau dont on ne peut rien rapprocher dans toute l'étendue de l'histoire. Mis en présence de la civilisation européenne et des progrès qu'elle avait accomplis, K'ang-hi abdiquait son orgueil de Fils du Ciel. « L'idée que les Jésuites lui ont donnée depuis longtemps de tous les royaumes d'Europe et de toutes les autres nations du

1. Bouvet, *Histoire de l'empereur de la Chine*, p. 31-114. — Lettre du P. Fontaney au R. P. de la Chaise, t. XVII des *Lettres édifiantes*, p. 284-286. — Le Comte, *Nouveaux mémoires*, t. II, p. 174. — Du Halde, *Description de la Chine*, t. II, p. 104.

monde, avec les beaux ouvrages qui lui sont venus du dehors en différents temps et plus encore la connaissance particulière qu'il a prise de nos arts et de nos sciences, luy ont fait juger que ce n'est pas seulement à la Chine qu'il y a des hommes polis et habiles dans les sciences et dans les beaux-arts[1]. »

La dynastie mandchoue, pour réaliser son programme d'assimilation des sciences occidentales, avait besoin d'un plus grand nombre de missionnaires savants. Aussi, en 1697 (trente-sixième année du règne de K'ang-hi), le P. Bouvet s'embarquait pour la France comme envoyé impérial, et, en 1699, au mois de mars, il revenait en Chine accompagné de onze Jésuites français et aussi d'un peintre italien, Girardini[2]. Le P. Fontaney profita du voyage de retour de ce bateau pour rentrer en France avec une cargaison de présents adressés par K'ang-hi à Louis XIV : étoffes, porcelaines, thé vert, etc... Dès l'année suivante, il repartait pour la Chine avec huit Pères Jésuites.

Déjà le P. Ricci avait mis sous les yeux d'un empereur de Chine une carte du monde; mais, pour flatter les préjugés du Fils du Ciel et pour se plier aux idées reçues en Chine, il avait eu soin de placer « l'empire du Milieu » au centre du monde[3]. K'ang-hi, lui, voulut avoir la représentation exacte des territoires de son empire; il chargea les Jésuites d'en préparer la carte, sous la promesse de ne rien ménager pour ce travail, qu'il tenait pour une œuvre nationale. Les PP. Bouvet, Régis, Jartoux, Mailla et Tartre furent mis à la tête de l'entreprise. Ils passèrent huit longues années à explorer cet immense domaine et revinrent avec une collection complète de croquis. Le P. Régis était l'âme de ce travail. Il y ajouta plus tard les cartes de la Corée et du Thibet. Les croquis furent expédiés en France, où ils servirent de base à l'œuvre du fameux géographe d'Anville; les cartes qu'il élabora sur ces données furent ensuite publiées avec le premier volume de la *Descrip-*

1. Bouvet, *Histoire de l'empereur de la Chine,* p. 31.
2. Lettre du P. Bouvet au R. P. de la Chaise, à Pékin, le 30 novembre 1699, insérée dans le tome XVI des *Lettres édifiantes,* nouv. éd. Paris, 1781. — Gio Ghirardini (Girardini), *Relation du voyage à la Chine sur le vaisseau l'« Amphitrite » en l'année 1698.* Avertissement, III. Paris, 1700.
3. H. Cordier, *Bibliographie des ouvrages publiés en Chine par les Européens au XVII^e^ et au XVIII^e^ siècle,* p. 41.

tion de la Chine de Du Halde. K'ang-hi put ainsi se rendre compte de la configuration de son vaste empire[1].

Les Jésuites n'étaient pas seulement les professeurs de l'empereur; ils se trouvaient mêlés aux détails les plus secrets de sa politique. En 1689 (vingt-huitième année du règne de K'ang-hi), le P. Gerbillon, avec un missionnaire portugais, le P. Pereira, fut adjoint, à titre d'interprète, au plénipotentiaire chinois le prince Sô-san, pour les conférences de Nertchinsk; les pourparlers faillirent se rompre à propos des questions relatives au fleuve Amour. Mais le P. Gerbillon intervint comme conciliateur entre les Russes et les Chinois, et il finit par obtenir des conditions avantageuses pour la Chine. Le délégué chinois promit au P. Gerbillon de s'employer désormais en faveur du christianisme pour le récompenser des services qu'il avait reçus de lui. Et de fait, quand éclata, en 1691 (trentième année du règne de K'ang-hi), au Tche-Kiang, la troisième persécution contre les chrétiens, le prince Sô-san défendit la foi chrétienne contre ceux qui l'accusaient de malfaisance; il rappela les vertus et la sainteté des missionnaires, affirma qu'ils s'étaient toujours tenus à l'écart des intrigues, et surtout il insista sur les services qu'ils avaient rendus à l'empire par leurs connaissances scientifiques. L'éloquence ardente du prince Sô-san entraîna les mandarins du tribunal des rites et l'empereur lui-même : en 1692 (trente et unième année du règne de K'ang-hi), le christianisme obtint sa reconnaissance officielle. Les missionnaires voyaient ainsi se réaliser l'espérance qu'ils avaient si longtemps entretenue[2]. Ils ne manquèrent pas de reconnaître qu'ils avaient dû ce succès à leurs connaissances scientifiques. « Par une disposition particulière de la Providence, Dieu permit que les sciences, dont nous faisons profession et dans lesquelles nous avons tâché de nous rendre habiles avant que de passer à la Chine, furent ce qui disposa l'empereur à nous accorder cette grâce[3]. »

1. Du Halde, *Description de la Chine*, t. I, préface, p. XXVIII-XXXIX. — Augustin et Alois de Backer, *Bibliothèque des écrivains de la Compagnie de Jésus*, t. IV, p. 449-500, 1858.

2. Charles Le Gobien, *Histoire de l'édit de l'empereur de la Chine en faveur de la religion chrétienne*, p. 108-185. Paris, 1698. — Lettre du P. Fontaney au R. P. de la Chaise, p. 287-292.

3. Lettre du P. Fontaney au R. P. de la Chaise, p. 296.

Après la mort de K'ang-hi, sous l'empereur Kien-long, deux jeunes Chinois, Kao Lei-si et Yang Tö-mong, partirent en France pour y étudier la théologie et les sciences. Ils appartenaient tous deux à la Compagnie de Jésus; le premier avait dix-neuf ans, l'autre dix-huit. Arrivés à Paris, ils se mirent d'abord à étudier le français et le latin, les humanités et la philosophie. Mais, en 1763, la Compagnie de Jésus fut abolie. Toutefois le roi de France, par pitié pour ces jeunes gens, leur octroya une pension de 750 livres; ils purent ainsi continuer leurs études. En 1764, ils demandèrent à s'embarquer sur un bateau de la Compagnie des Indes pour retourner dans leur pays; mais leurs directeurs jugèrent nécessaire de les garder une année de plus en Europe pour y pousser plus avant leurs études scientifiques. L'académicien Brisson leur enseigna la physique et les sciences naturelles; Cadet leur enseigna la chimie dans son laboratoire. Leurs progrès furent rapides, jusqu'à surprendre leurs maîtres mêmes. On ne s'en tint pas là; ils durent encore s'initier à l'art de la gravure sur cuivre; on avait constaté, en effet, que, en raison de la différence profonde qui séparait les usages européens des usages chinois, il était indispensable d'illustrer les publications sur la Chine destinées aux lecteurs européens. Au bout de deux ou trois mois, ils se trouvèrent en état de graver sur cuivre des paysages chinois. Ensuite, on les conduisit à Lyon pour y apprendre le tissage de la soie et des brocarts d'or et d'argent; en Dauphiné, pour y apprendre l'élevage des vers à soie et la fabrication du papier; à Saint-Étienne, pour y apprendre le travail de l'acier, la fabrication des fusils et des canons; puis encore une fois à Paris, où ils apprirent à imprimer avec une machine portative. Ils étaient sur le point de partir quand Turgot leur adressa un questionnaire en cinquante-quatre points touchant l'économie, l'industrie et l'histoire de la Chine. Pour diriger leur enquête, il composa à leur intention son fameux ouvrage : *Réflexions sur la formation et la distribution des richesses* (1766). Après avoir ainsi absorbé l'essentiel de la civilisation occidentale, ils retournèrent dans leur pays et arrivèrent à Pékin en 1766[1].

1. *Mémoires concernant l'histoire, les sciences, les arts, les mœurs, les usages, etc., des Chinois,* par les missionnaires de Pékin, t. I, préface, p. I-V. Paris, 1776. — Turgot, *Questions sur la Chine adressées à MM. Kao et Yang* (*Collec-*

II. — Les idées morales de la Chine introduites en Occident

Les chrétiens en général, et spécialement les Jésuites, étaient tout naturellement portés à croire qu'il n'existait pas de civilisation en dehors du christianisme. Pour eux, les sectateurs des religions orientales, les Indiens, les Chinois, étaient des païens, des idolâtres et, qui plus est, des sauvages. Les Jésuites n'en furent que plus surpris quand ils débarquèrent en Extrême-Orient pour y propager l'Évangile, et qu'ils s'y trouvèrent en présence d'une grande civilisation. « Les mémoires sur le Tong-King, la Cochin-chine et la Chine, ont de quoi intéresser ceux qui daigneront les lire. Ce ne sont plus des sauvages ou des nations dans une déplorable servitude, dont nous allons offrir le tableau à nos lecteurs. Ce sont des peuples depuis longtemps réunis en société et jouissant des avantages d'une législation sage et d'un gouvernement occupé à maintenir l'ordre et la police[1]. »

Ils apprirent que cette civilisation était déjà vieille de quatre mille ans, qu'elle était déjà ancienne au moment où le christianisme naissait, et que la Chine avait déjà eu connaissance du vrai Dieu quand le reste du monde était encore sauvage et barbare. « ... l'on ne prend pas garde que la Chine a conservé plus de deux mille ans la connaissance du vray Dieu et pratiqué les maximes les plus pures de la morale, tandis que l'Europe et presque tout le reste du monde estoit dans l'erreur et dans la corruption[2]. » Leur curiosité en éveil ne manqua pas d'être piquée par cette constatation inattendue; ils reconnurent de plus que, pour leur œuvre de propagande, il leur était indispensable de s'initier à cette civilisation. En effet, le christianisme ne pouvait s'ouvrir une voie qu'en détruisant la civilisation que les Chinois avaient élaborée, ou en se combinant harmonieusement avec elle. L'Europe, qui venait de découvrir et d'ouvrir à son commerce le chemin des

tion des principaux économistes, p. 310-321, t. I). Paris, 1884. — H. Cordier, *Mélanges d'histoire et de géographie orientales*, t. I, p. 31-51. Paris, 1914.

1. *Lettres édifiantes et curieuses*, t. III, préface, p. XVII.
2. Le Comte, *Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine*, t. II, p. 104.

Indes orientales et celui des Indes occidentales, voyait alors se poser brusquement devant elle les problèmes de la colonisation. Les savants, en présence d'un monde qui venait de s'élargir démesurément, se mettaient à étudier avec passion les institutions des peuples de cet Extrême-Orient que la Bible avait ignorés. Les États, jaloux d'étendre à l'envi leurs relations commerciales, envoyaient leurs élites en exploration dans ces pays nouveaux. Ainsi, la plupart de ceux que la propagande religieuse ou d'autres intérêts avaient attirés en Chine, voyageurs ou missionnaires, et spécialement les Jésuites, publièrent des ouvrages sur ce pays[1].

Les missionnaires établis en Chine avaient tout loisir d'observer les mœurs et les coutumes; les voyageurs n'allaient guère qu'à Goa ou à Macao, c'est-à-dire à des comptoirs portugais; s'ils touchaient ailleurs, c'était juste pour le temps d'une escale. Incapables de parler la langue du pays, ils puisaient leurs informations auprès des missionnaires locaux. Mais missionnaires ou voyageurs professaient une égale surprise et une égale admiration à l'égard des institutions politiques de la Chine. « ... Les visiteurs ont pouvoir et puissance aucune fois de récompenser ceux qu'ils trouvent avoir bien et deuëment exercé leur charge, voire presque à les pouvoir installer aux places et charges plus honorables. De manière qu'estant ainsi apparente et manifeste la récompense qu'il y a pour les bons, et la punition rigoureuse qui est asseurée pour les mauvais; cela est cause que ce royaume de la Chine est l'un des mieux gouvernez qui soyent au monde[2]. » « A la Chine, les gouvernements et les charges ne se donnent qu'à ceux qui ont le mieux estudié. Pour cela mesme, quand il en vaque quelqu'un, l'on fait assembler en une dispute publique un grand nombre d'habiles gens, afin de donner la charge à

1. Parmi les travaux dus aux missionnaires, il suffira de citer les plus connus : Mendoça, *Del gran Reyno de la China*. Rome, 1585. — Semedo, *Imperio de la China*. Madrid, 1642. — Martini, *Novus Atlas Sinensis*. Amsterdam, 1655. — Martini, *Sinicæ Historiæ decas prima; Monachii*, 1658. — Couplet, Intorcetta, *Confucius, Sinarum philosophus*. Paris, 1687. Et parmi les relations de voyages : Pyrard de Laval, *Voyages des Français aux Indes orientales*. Paris, 1615. — Feynes, *Voyage fait par terre depuis Paris jusqu'à la Chine*. Paris, 1636. — Thévenot, *Relation de divers voyages curieux*, 1663-1672. Paris, 4 volumes.

2. Mendoce, *Histoire du grand royaume de la Chine*, p. 73. Paris, 1588.

celuy d'entr'eux qui sera jugé le plus savant pour les réponses qu'il aura faites. Car tous les historiens qui ont écrit de ce païs-là demeurent d'accord que cette grande monarchie est une contrée du monde où l'on observe le mieux ce qui concerne la politique. Aussi est-ce le nerf le plus fort ou, pour mieux dire, le principal chef qui fait subsister tous les autres membres de leur État. Comme ils se maintiennent par ce moyen, plutost que l'adresse des armes, en laquelle ils n'ont pas la réputation d'exceller beaucoup, ce n'est pas sans une grande raison que les jeunes gens y sont à l'envi pour advancer leur fortune, en se rendant capables de loix et des coustumes de leur païs. A quoy ils s'étudient avec tant d'ardeur pour y exceller, ils ne bougent de leurs universitez, qui sont, selon leur créance, les plus fameuses du monde[1]. »

Quand Louis XIV, en 1685, envoyait des Jésuites français à Pékin, sa politique visait à assurer aux sciences et aux lettres de la France le bénéfice de tout ce que la Chine pourrait avoir à leur fournir. Colbert, dans l'enquête générale qu'il avait entreprise sur l'état du monde, avait pu envoyer des savants de l'Académie dans l'Europe orientale et dans le Levant; mais les pays d'Extrême-Orient demeuraient résolument fermés aux explorations de caractère scientifique. Les Jésuites reçurent donc le mandat de recueillir des informations sur la géographie de la Chine, sur ses arts et sur ses industries. On avait eu soin de choisir pour cette mission des savants de premier ordre. L'autorité civile et l'autorité religieuse furent d'accord pour leur prescrire d'envoyer les résultats de leurs recherches rédigés en forme de mémoires. En arrivant à Pékin, les Jésuites avaient donc une double mission à remplir, au profit de la religion et au profit de la science[2]. « Colbert, dont les grandes vues s'étendaient à tout ce qui devait contribuer à la perfection des sciences et des arts, crut que ceux de la Chine, encore peu connus en Europe de son temps, pourraient donner des lumières nouvelles et fournir peut-être des procédés aux manufactures françaises[3]. »

1. Feynes, *Voyage fait par terre depuis Paris jusqu'à la Chine*, p. 169-171. Paris, 1636.

2. Le Comte, *Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine*, t. I, p. 1-5.

3. *Biographie universelle*, t. V (1816), p. 410.

Ainsi les missionnaires faisaient passer dans la circulation, sous forme de lettres, des informations touchant le climat, le commerce, l'industrie, la civilisation et les institutions de la Chine. Le recueil des *Lettres édifiantes et curieuses*, où cette correspondance était publiée, commença à paraître en 1702 et se prolongea jusqu'à 1776. Le rédacteur en chef de ce recueil était le P. Du Halde, qui y ajouta des préfaces et des annotations. D'autre part, à l'aide des lettres qu'ils avaient eu l'occasion d'envoyer de Chine, le P. Le Comte rédigea les *Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine* (1696), et le P. Bouvet donna *l'État présent de la Chine en figures* (1697) et *l'Histoire de l'empereur de la Chine* (1669); le premier de ces deux ouvrages présentait les costumes portés par les principaux fonctionnaires civils et militaires, le second contenait un portrait du « très sage et très brave » empereur K'ang-hi. La fameuse *Description de la Chine* composée par Du Halde parut en 1735; ces quatre volumes in-folio massifs condensaient la masse des renseignements fournis par les Lettres. L'ouvrage traite de la géographie, de l'histoire, des religions, de la littérature, des mœurs, des coutumes, du commerce et de l'industrie, et de mainte autre matière; Du Halde y a inséré les cartes de la Chine dues à Régis et à Bouvet, les portraits de Confucius et de K'ang-hi, les gravures de l'observatoire astronomique de Zi-ka-wei et une dizaine d'autres planches. C'est une véritable encyclopédie de la Chine qui répond à toutes les curiosités. La *Description de la Chine* par Du Halde est restée longtemps le meilleur livre traitant de ce pays; les ouvrages qui ont paru postérieurement n'en sont probablement que des extraits déguisés. Voltaire dit au sujet de Du Halde, dans son « Catalogue de la plupart des écrivains français qui ont paru dans le siècle de Louis XIV, pour servir à l'histoire littéraire de ce temps » (*Siècle de Louis XIV*) : « Duhalde, Jean-Baptiste, Jésuite, quoiqu'il ne soit pas sorti de Paris et qu'il n'ait point su le chinois, a donné sur les mémoires de ses confrères la plus ample et la meilleure description de l'empire de la Chine qu'on ait dans le monde. »

A partir de 1776, les *Lettres édifiantes* sont remplacées par les *Mémoires concernant l'histoire, les arts, les mœurs, les usages*, etc... *des Chinois*, recueil des travaux de la Compa-

gnie de Jésus, qui s'est continué jusqu'en 1814, paraissant soit chaque année, soit tous les deux ans, au total seize volumes. L'origine de cette publication se rattache au voyage des deux Chinois Kao et Yang en France; elle avait primitivement pour objet de répondre au questionnaire préparé par les savants français et remis aux deux Chinois avant leur retour au pays natal. Le premier volume contient, en effet, un *Essai sur l'antiquité de la Chine* dû à Kao. Les plus célèbres des traités contenus dans cette collection sont l'ouvrage du P. Amiot, *De la musique des Chinois* et la *Vie de Koungtsée;* l'*Abrégé de l'histoire de la grande dynastie T'ang*, par le P. Gaubil; l'*Histoire générale de la Chine*, par le P. de Mailla; enfin les traductions latines du Yi-king et du Chou-king.

Il faut encore citer ici, comme des chefs-d'œuvre dans leur genre, la *Nouvelle relation de la Chine,* due au Jésuite portugais Magalhaens, traduite en français en 1588, et le *Nouveau voyage autour du monde*, par Le Gentil (de la Barbinais) publié en 1728.

Les Jésuites qui avaient participé à ce vaste travail ne comptaient pas seulement parmi les plus savants de la Compagnie; ils faisaient grande figure parmi les savants français, et plusieurs d'entre eux eurent l'honneur d'être élus à l'Académie; d'autre part, en Chine même, ils occupaient auprès de l'empereur des postes considérables, qui dépassaient les attributions d'un religieux savant; ils possédaient à fond la langue chinoise et la langue mandchoue, et ils pouvaient soutenir dans ces deux langues les discussions les plus élevées ou les plus délicates; enfin, ils connaissaient les classiques chinois au point d'en expliquer les difficultés mieux que les lettrés indigènes; ils étaient même en état de composer des ouvrages en chinois. Seuls, des missionnaires établis de longues années dans le pays pouvaient cumuler tous ces avantages, interdits aux simples voyageurs qui étaient obligés de s'en tenir aux escales, d'observer les alentours et de demander aux missionnaires locaux des compléments d'information. Le seul défaut qu'on ait pu reprocher aux missionnaires, c'est que leur connaissance trop exacte du vocabulaire leur ait fait prendre souvent au pied de la lettre les exagérations coutumières du langage.

Entre tous ces Jésuites, deux ont été hors de pair pour la connaissance de la langue écrite, le P. Visdelou et le P. Prémare; des mandarins qui avaient voulu les mettre à l'épreuve furent émerveillés[1]. Le Gentil, qui était un laïc, écrit : « Quoiqu'il ne soit pas aisé de s'instruire des loix et des coustumes d'un pays dont on ignore la langue, et qu'il n'appartienne véritablement qu'à ceux qui sont établis dans l'empire de la Chine depuis plusieurs années de nous faire savoir quel en est le gouvernement politique[2]... » De leur côté, les Jésuites ont nettement exprimé leur dédain pour toute la littérature des voyageurs : « Qu'un vaisseau européen abordât à un port de la Chine et y passât quelques mois, aussitôt les gens de l'équipage recüeilloient avec avidité et jettoient sur le papier non seulement tout ce qui s'offroit, mais encore tout ce qu'ils pouvoient ramasser dans les entretiens qu'ils avoient avec une populace assez peu instruite. De retour dans leur patrie, ils s'applaudissoient de leurs découvertes, et c'est sur des mémoires si peu fidèles qu'ils composoient à leurs yeux, aux extrêmitez d'un si vaste État, leurs relations[3]. »

Les mémoires scientifiques des Jésuites français n'avaient pas seulement intéressé le public français; les autres pays d'Europe ne leur témoignaient pas moins de faveur. La *Description de la Chine* de Du Halde, par exemple, qui avait paru pour la première fois en 1735, fut réimprimée dès l'année suivante; entre 1738 et 1741, elle fut traduite en anglais; entre 1747 et 1749, elle fut traduite en allemand; entre 1774 et 1777, elle fut traduite en russe. Les nouveaux *Mémoires sur l'état présent de la Chine* du P. Le Comte, publiés en 1696, eurent sept éditions; en même temps, l'ouvrage passait dans toutes les langues de l'Europe. Les *Lettres édifiantes et curieuses*, publiées à partir de 1702, ont paru successivement sous deux formes; en 1780, elles furent imprimées à nouveau, et non pas seulement à Paris, mais aussi à Lyon; en 1808 et 1809, on en publiait encore un choix. En vérité, les livres sur la Chine, pour employer une expression chinoise, « remplis-

1. Augustin et Alois de Backer, *Bibliothèque des écrivains de la Compagnie de Jésus*, t. VI, p. 467 et p. 756.
2. *Nouveau voyage autour du monde*, p. 323.
3. Du Halde, *Description de la Chine*, t, I, préface, II.

saient les maisons jusqu'au toit, tant qu'un bœuf aurait sué à les tirer dehors ».

Les ouvrages que nous avons mentionnés montrent clairement que, si la Chine avait provoqué l'admiration des savants missionnaires, c'était grâce à ses idées philosophiques, à sa morale et aux institutions politiques où elle les avait réalisées. La famille fondée sur la piété filiale et l'amour paternel, le peuple à la base de l'État, la morale à la base de l'administration, le pouvoir du souverain fondé sur la maîtrise de soi, c'étaient là des principes qui s'écartaient singulièrement du système européen qui écrasait les sujets sous la puissance du maître. La Chine avait beau être la monarchie la plus autocratique du monde, dans sa vie intime, c'était, pour parler encore chinois, « une heureuse famille où soufflait doucement la brise printanière ». Le Comte écrivait : « Un peuple content de ses maîtres ne songe point à s'en défaire, et quand le joug est doux, on se fait un plaisir de le porter[1]. » De part et d'autre, le souverain et le peuple comprennent que leurs intérêts sont communs et qu'ils doivent collaborer dans un esprit sincère de solidarité. L'usage des Annales impériales et la pratique des remontrances au trône tempèrent le despotisme ; le moindre sujet a le droit de porter plainte devant le pouvoir central; la *Gazette de Pékin*, qui publie les promotions et les dégradations des fonctionnaires, en explique les raisons; pas de noblesse héréditaire en dehors de la famille de Confucius, pas de vénalité des charges, les carrières librement ouvertes à tous les talents, les impôts bien répartis, la justice bien rendue, la police bien contrôlée, l'agriculture encouragée et récompensée par l'empereur : telle était la quintessence de la civilisation chinoise. Et tout ce système d'institutions remontait jusqu'aux origines de l'État en Chine : « Cet art merveilleux de gouverner, qui distingue si fort cette nation et qui lui donne une si grande supériorité sur tous les peuples de l'Orient, est né pour ainsi dire avec l'empire et a été porté dès les premiers temps à cet état de perfection où nous le voyons aujourd'hui[2]. » « Les autres empires, selon le

1. *Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine*, t. II, p. 25.
2. Bouvet, *L'état présent de la Chine en figures*, préface, p. II.

sort ordinaire des choses de ce monde, ont pour ainsi dire les faiblesses de l'enfance ; ils sont nés informes et imparfaits ; il leur a fallu comme aux hommes passer par tous les degrés de l'âge avant que d'arriver à la perfection. La Chine semble avoir été beaucoup moins assujettie aux lois communes de la nature, et, comme si Dieu lui-même s'en était fait le législateur, la forme de son gouvernement n'a été guère moins parfaite dans son origine qu'elle ne l'est à présent, après plus de 4,000 ans qu'elle dure[1]. »

La haute valeur de la civilisation chinoise ressort de ce seul fait que tous les conquérants de la Chine se sont laissé absorber par elle. « De tous les modèles de gouvernement qui nous sont venus des anciens, il n'en est aucun qui renferme autant de perfection que la monarchie chinoise. Son ancienneté en est la preuve ; malgré le bouleversement de l'empire conquis trois fois par les Tartares, cette institution a trouvé dans elle-même de quoi réparer ses forces ; les vainqueurs n'ont trouvé rien de mieux à faire que d'adopter les lois des peuples vaincus, aussi, en changeant de maîtres, la Chine n'a jamais changé de gouvernement[2]. » La Chine d'alors, c'était la Chine de l'empereur K'ang-hi, le « saint ancêtre » ; et jamais les conceptions politiques de la Chine n'avaient été réalisées plus complètement ; l'empire du Milieu semblait être un Paradis à la chinoise, « le paradis où l'on se tape le ventre, où l'on frappe la terre ». Les missionnaires du christianisme retrouvaient l'Eden de leur religion dans un empire d'infidèles, dans une société de païens.

Souéo Gotô.

(A suivre.)

1. Le Comte, *Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine*, t. II, p. 2-3.
2. *Idée générale de la Chine et de ses premières relations avec l'Europe*, dans *Mémoires concernant l'histoire, les arts, etc..., des Chinois*, t. V, p. 35. Paris, 1781.

A PROPOS DU THÉATRE ANGLAIS EN ALLEMAGNE :

L'AUTEUR INCONNU
DES
« COMÉDIES ET TRAGÉDIES ANGLAISES »
DE 1620

I

A la fin du xvi^{e} siècle et dans la première partie du xvii^{e}, il arriva à plusieurs reprises, comme on sait, que des troupes de comédiens anglais cherchèrent à s'ouvrir un nouveau champ d'activité de l'autre côté de la mer. On a voulu voir dans les deux recueils allemands de « comédies anglaises » qui parurent respectivement en 1620 et 1630 des représentants du répertoire que ces troupes emmenaient avec elles dans leurs pérégrinations à travers l'Allemagne.

Jusqu'à nos jours on a ignoré les circonstances qui ont pu être liées à l'origine de ces recueils. Tout ce qu'on a pu établir de certain, c'est qu'ils ont été publiés tous les deux par la célèbre librairie Grosse à Leipzig. Cependant, selon les rapports de Richter, qui a publié des études sur le dernier recueil intitulé *Liebeskampf*, les papiers d'affaires de cette librairie concernant l'époque en question n'ont pas été conservés. Toutes les traces paraissaient donc être effacées, et il semblait impossible de pénétrer plus loin.

Aussi est-ce avec une joie d'autant plus grande qu'on apprendra la découverte présentée par M. J. Nordström dans la revue suédoise *Samlaren* de 1921, dans un article intitulé *Friedrich Menius, l'aventureux professeur de Dorpat, et son rôle oublié dans l'histoire du drame des comédiens anglais.* Dans cet article, Nordström reproduit un catalogue que Menius a dressé de ses écrits et dans lequel il a inséré entre autres le titre suivant : « Englische Comoedien 2. Theil. Al-

tenburg in Verlegung Gottfried Groszen Buchhändlers zu Leipzig. A : o 1620. in-8° : vol. I[1]. »

Cette découverte est évidemment du plus grand intérêt. Comme M. Nordström le fait voir, il ne peut guère être question d'autres comédies que celles que j'ai mentionnées ci-dessus. Il y a cependant une difficulté qu'il indique aussi, dans le fait que le catalogue donne la date de 1620 pour les deux « parties ».

En prenant pour point de départ la découverte de M. Nordström, j'ai consacré une étude détaillée dont je prépare la publication, d'une part à la biographie de Menius et, d'autre part, aux « comédies anglaises » qui sont contenues dans le recueil de 1620.

On s'est fait des conceptions différentes de l'histoire et de l'origine de ce recueil. Bien entendu, on s'est accordé à le mettre en relation avec les comédiens anglais et leur répertoire, mais les opinions ont divergé lorsqu'il s'est agi de décider quels sont les drames qui peuvent être attribués à ceux-ci et lesquels proviennent d'un ou de plusieurs collaborateurs allemands. Le point de vue le plus radical est représenté par Creizenach, qui soutient que les comédies ont été imprimées directement, d'après les manuscrits des comédiens, dans l'état où ils sont tombés aux mains des éditeurs. Il conteste nettement que les différents drames aient été remaniés par une main identique[2]. D'un autre côté, Tittmann croit pouvoir constater qu'un Allemand ayant quelque instruction leur a fait subir un remaniement avant la publication. Il trouve vraisemblable que celui-ci ait été en relations avec les comédiens, mais il estime peu probable que le livre provienne directement de ces derniers[3].

1. Le catalogue se trouve en appendice à l'ouvrage de Menius, *Syntagma de origine Livonorum*, imprimé en 1635. Il se trouve à la Bibliothèque de l'Université d'Upsal, dans un exemplaire manuscrit qui contient certaines divergences peu importantes avec l'imprimé. C'est dans ce manuscrit que Nordström a fait sa découverte et, par conséquent, c'est celui-là qu'il cite. Il y en a d'ailleurs des réimpressions dans Recke et Napiersky, *Allg. Schriftsteller u. Gelehrten Lexikon*. Mitau, 1827, p. 32; *Scriptores rerum livonicarum*. Riga & Leipzig, 1848, et dans la *Geschichte Livlands*. Riga, 1857.

2. W. Creizenach, *Die Schauspiele der englischen Komödianten*. Leipzig, 1889, *Einleitung*.

3. J. Tittmann, *Die Schauspiele der englischen Komödianten in Deutschland*, Leipzig, 1880, *Einleitung*.

Le catalogue de Menius ne donne pas immédiatement une solution de ce problème. Il paraît bien probable qu'il s'est considéré comme l'auteur des comédies, mais il n'y a pas de renseignement précis sur la question de savoir quel a été son rôle à l'origine du recueil. En outre, on pourrait toujours révoquer en doute sa véracité.

Je me suis donc premièrement imposé la tâche de me créer une image aussi détaillée et aussi exacte que possible de l'homme. Ce n'est qu'en me procurant d'abord des renseignements sur son ascendance, son éducation, sa carrière et son entourage que j'ai pu obtenir un point de départ pour l'examen que j'ai fait ensuite du recueil, afin de chercher à établir la valeur qu'on doit attribuer à son allégation.

II

Qu'on me permette d'abord de présenter en quelques mots cet homme qui n'est pas indigne d'attention. Menius était originaire, d'après ce que je crois avoir pu établir, de la petite ville de Woldegk, dans le Mecklembourg, où son père, qui, du reste, mourut pendant qu'il était enfant, était bourgmestre. Après des études à Greifswald et à Rostock, il devint en l'année 1616 *notarius publicus* à Wolgast en Poméranie. La même année, il se maria. Au commencement de l'année 1620, il se rendit en Pologne, où il demeura dans différents endroits et où, en général, il paraît avoir mené une vie aventureuse, jusqu'à ce qu'il entrât au service de la Suède, en 1629. En 1632, il devint professeur à l'Université de Dorpat, qui venait d'être fondée. Pendant cette période, il s'adonna à la composition de livres, pour la plupart de livres d'histoire, mais, à en juger par quelques titres qu'il cite lui-même, il écrivit aussi des ouvrages qui paraissent témoigner d'un intérêt toujours vivant pour le théâtre. Je dois peut-être mentionner ici que le catalogue attribue à la même année que les comédies un autre ouvrage littéraire, les *Poemata artificiosa*. Quelques poèmes allemands de sa main ont été conservés aussi. La langue y est maniée d'une façon grossière, sinon barbare.

Dorpat marqua sans doute une idylle dans la vie de Menius. Le roman ne dura pas bien longtemps. Notre héros fut

bientôt impliqué dans des procès, et, au bout de quelques années, il dut s'enfuir, accusé de bigamie. Peu à peu, il gagna Stockholm, mais il se brouilla de nouveau avec la justice et fut jeté en prison, cette fois-ci accusé d'hérésie. A la fin, il regagna sa liberté, mais seulement après avoir abjuré ses erreurs. D'après une indication que je n'ai pas encore pu vérifier, il mourut en 1659.

Menius était donc évidemment une nature assez aventureuse. Mais, pour ce qui est de ses allégations touchant ses ouvrages imprimés, elles se sont trouvées parfaitement exactes, pour autant que j'ai pu les contrôler. Sur ce point, il paraît donc mériter confiance, quelle qu'ait été sa réputation dans la vie civile. Ce fait est d'une certaine importance pour mon étude.

Il est naturellement aussi du plus grand intérêt de chercher à se faire une idée de l'entourage de Menius et des circonstances qui peuvent expliquer son activité au service du théâtre.

Dans l'enseignement supérieur de cette époque, le drame scolaire jouait un rôle important. Menius est nécessairement entré en contact avec ce drame. La production d'une littérature dramatique de ce genre n'était peut-être pas grande en Mecklembourg et en Poméranie, mais elle était pourtant encore vivante pendant la jeunesse de Menius. Lorsque, en 1614, à ce qu'il dit lui-même, il séjournait à l'Université de Greifswald, quoique, selon les registres, il n'y fût immatriculé que l'année suivante, les étudiants de cette université adressèrent une pétition au duc de Poméranie-Wolgast, Philipp Julius, sollicitant la permission d'emprunter des costumes et des feux d'artifice pour une représentation dramatique. Dans une autre pétition adressée au même duc, malheureusement sans date, un « chantre » nommé Christophorus Caden sollicite une récompense pour une « Comediam und Schullaction » qu'il a arrangée en l'honneur de son souverain. Il semble ressortir d'un petit poème que le même homme adressa à Menius[1], à l'occasion du mariage de ce dernier en 1617, que les deux hommes étaient amis. En tout cas, ils se voyaient souvent.

1. Ici il signe Scholae patriae Wolgast. Cantor.

L'intérêt pour le drame scolaire ne manquait donc pas en Poméranie. Cependant, l'art des comédiens avait aussi des protecteurs. Comme dans plusieurs autres endroits, il trouvait un refuge à la cour du souverain. Meyer a cité (*Shakespeare Jahrbuch*, XXXVIII) quelques lettres qui démontrent ce fait[1].

Or, il est à remarquer qu'un comédien nommé Richard Jones, qui, selon ces lettres, était en service chez Philipp Julius aux environs de 1620, semble avoir appartenu en 1615 à une troupe de comédiens sous la direction du célèbre Green[2]. Il forme donc, pour ainsi dire, un lien entre cette troupe et la cour de Wolgast.

Il faut observer encore que les trois comédiens, Green, Brown et Reinolds, qui travaillaient généralement chacun de son côté, semblent s'être réunis peu avant l'année 1620 pour visiter ensemble Rostock (en 1619). Si, par suite des troubles de guerre grandissants, ils furent obligés de quitter l'Allemagne en 1620, il paraît fort probable que, selon la supposition de Chambers, ils ont essayé, en publiant un recueil de « comédies anglaises », d'obtenir au moins un peu de profit du répertoire qu'ils s'étaient procuré pendant ses années de pérégrinations et qui était sans valeur dans leur patrie.

Si l'on retient ces circonstances, il est d'un intérêt incontestable que le rôle de Pickelhering, qui se rencontre dans le recueil, ait, selon Creizenach, été créé par Reinolds. Cependant je trouve bien plus remarquable la connexion que l'on peut relever entre le répertoire de Green, tel que nous le connaissons par sa visite à Graz en 1608, et le recueil de 1620.

III

Tel est l'exposé sommaire des circonstances que je crois liées à l'origine du recueil et qui peuvent expliquer que Menius soit venu à s'en occuper. Lorsqu'il s'agit maintenant d'établir de quel genre a été son activité ici, il faut évidem-

1. On y retrouve aussi les pétitions mentionnées ci-dessus. Lorsque je date l'une d'elles autrement que Meyer, je m'appuie sur un renseignement du Staatsarchiv de Stettin.

2. Cf. Chambers, *Elisabethan Stage*, t. II, p. 287.

ment aller directement aux drames. S'il est à considérer comme un collaborateur, il doit avoir donné son empreinte à quelques traits caractéristiques de l'ensemble du recueil.

Dans un tel examen, il est naturellement nécessaire de s'informer si la langue peut donner quelque indication. On trouve alors une conformité parfaite entre les résultats auxquels est parvenu Tittmann et les faits que nous connaissons sur Menius. J'attirerai particulièrement l'attention sur ce fait que certains phénomènes syntaxiques, qui, selon Grimm, *Plattdeutsche Mundarten*, appartiennent au bas allemand, constituent un trait caractéristique commun à la langue des différents drames. Ces traits se retrouvent aussi dans les écrits authentiques de Menius.

Les indications de scène du recueil sont un objet d'examen important pour notre question. Voici, en effet, un trait qui se retrouve dans tout le recueil : l'apparition d'un personnage sur la scène est indiquée comme une sortie, sa disparition, au contraire, comme une entrée. Cet usage est, comme on sait, tout contraire à celui que l'on observait dans le drame anglais de l'époque d'Élisabeth et que, par conséquent, on s'attendrait à trouver dans les « comédies anglaises ». Creizenach a relevé le fait, mais sans essayer de l'expliquer[1]. Mauermann soutient que l'usage en question caractérise le drame des comédiens en général[2]. Les exemples qu'il en donne sont cependant tous tirés du recueil de 1620, et, en realité, la règle ne vaut que pour celui-là seul. Au contraire, dans ce recueil, elle est générale[3].

Mauermann conçoit la notion de drame de comédiens d'une façon assez large, trop large à ce qu'il me semble. Cependant le résultat est identique, même si l'on se borne aux drames qu'on a lieu d'attribuer à l'influence directe des troupes de comédiens anglais, ce qui n'est sans doute pas le

1. Creizenach, *Die Schauspiele der englischen Komödianten*, p. LXXXIX.

2. Mauermann, *Die Bühnenanweisungen im deutschen Drama bis 1700*. Berlin, 1911, p. 121.

3. Une exception apparente est formée par Sidonia und Theagenes, dont les indications de scène sont rédigées en latin. Ici encore on peut pourtant constater dans le dialogue la même conception qu'ailleurs. — Les pièces lyriques font aussi exception, en ce qu'elles manquent totalement d'indications scéniques.

cas pour les pièces d'Ayrer et pour un drame tel que *Der bestrafte Brudermord*, qui date du XVIII^e siècle.

Je pense en particulier à ce qu'on appelle le manuscrit de Rein. Il contient un drame intitulé « Khunig Arzngall und seinen dreyen Prüder », dédié par « Joannes Grün Nob. Anglus » à l'archiduc Maximilien d'Autriche[1]. A ce qu'il semble, nous avons ici le plus authentique de tous les « drames de comédiens anglais » que l'on connaisse. Selon toute vraisemblance, le manuscrit fut présenté à son illustre destinataire à l'occasion des représentations qui furent données en 1608 par le susdit John Green (Joannes Grün) et sa compagnie devant la cour autrichienne à Graz.

Ce drame représente sur le point en question une conception directement opposée à celle qui prédomine dans le recueil de 1620. Les quelques exceptions qu'il y a peuvent, selon moi, être expliquées facilement par des conditions particulières. Cela s'applique encore aux deux drames conservés également dans le manuscrit « Tiberius von Ferrara und Anabella von Mömpelgard » et « Der stumme Ritter »[2]. Je signale comme un trait significatif que, dans ce dernier drame, le mot bien connu « enter » est même une fois laissé sans traduction.

Dans la littérature dramatique allemande contemporaine, qui est rattachée plus ou moins immédiatement aux comédiens anglais, le recueil de 1620 occupe donc une position à part. Est-il possible peut-être que la conception de la scène puisse s'y rattacher à une tradition nationale allemande?

A première vue, cela ne paraît guère probable. Il est vrai que, dans le drame populaire, par exemple chez Hans Sachs, aussi bien que dans le drame religieux ancien, il est souvent dit qu'un personnage vient lorsqu'il entre en scène, mais, lorsqu'il quitte la scène, cela est généralement indiqué comme une sortie. Le drame scolaire, de son côté, offre dans la plupart des cas très peu d'exemples d'indications de scène, souvent même elles font tout à fait défaut. Mais ce manque, en

1. Imprimé par Bischoff dans *Mittheilungen des hist. Vereins f. Steiermark*, 47. Graz, 1899. Mauermann n'a pas tenu compte de ce drame, aussi peu que des deux drames imprimés par Bolte, discutés ci-dessous.

2. Imprimés par Bolte dans *Theatergeschichtliche Forschungen*, 1895.

réalité, n'est qu'apparent, car, en lisant le dialogue, on y trouve un assez grand nombre d'indications de scène masquées. L'auteur ne donne pas lui-même ses instructions, mais il les fait donner par les acteurs. Or, pour ceux-ci, il était tout naturel de dire qu'un personnage « sortait » lorsqu'il descendait de sa « maison », et qu'il « entrait », lorsqu'il y rentrait. C'est là, en effet, la manière dont les indications sont données ici[1]. Cependant l'application en est encore plus fréquente, et cela me paraît remarquable; ainsi elle s'emploie, par exemple, d'un personnage qui quitte la scène, non pour rentrer chez lui, mais pour se rendre au marché. Je dois encore signaler ici que les indications de ce genre, que j'ai appelées masquées, sont assez fréquentes dans le recueil de 1620.

Cependant une évolution s'accomplit, en ce sens que ces sortes d'indications de scène sont parfois dégagées du dialogue. Nous trouvons donc des indications de scène dans le sens ordinaire. C'est le cas, par exemple, du drame de l'enfant prodigue par Burkard Waldis[2], qui n'est pas compté parmi les drames scolaires, il est vrai, mais qui est important pour nous, car, à ce que je crois pouvoir constater, il constitue l'une des sources de la « comédie anglaise » sur le même sujet dans le recueil de 1620. Cherchons des exemples, encore plus nombreux que chez Burkard Waldis, dans les traductions de Plaute par A. v. Eyle (1511), le « Somnium Vitae Humanae » de L. Hollonius (1605) et, avant tout, dans le « Speculum mundi » de B. Ringwaldt (1590). Dans les indications de scène que nous trouvons ici, l'ancienne conception de la scène s'est encore maintenue, comme on pouvait s'y attendre.

Mauermann a observé le fait pour ce qui concerne Ringwaldt, mais il semble vouloir y découvrir surtout un point de contact entre lui et le drame de comédiens postérieur. Nos constatations nous inclinent à voir en lui le représentant d'une tradition nationale allemande. Or, ses indications de scène

1. Il semble superflu de signaler que nous avons ici un des nombreux traits que les auteurs de drames scolaires ont hérités de leurs grands modèles Térence et Plaute.

2. *De parabell vam vorlorn Szohn*, 1527.

rappellent souvent d'une façon frappante celles des « comédies anglaises » de 1620. Il s'ensuit qu'on peut considérer encore leurs indications de scène comme le résultat d'une évolution indigène[1].

Creizenach a montré le grand soin qu'on a eu des indications de scène dans les « comédies anglaises », et il voit en ceci un trait caractéristique des comédiens. En réalité, les indications de scène sont souvent de nature purement épique; elles donnent de petites narrations détaillées. On ne trouve rien d'analogue dans la littérature dramatique anglaise du temps d'Élisabeth, pas plus que dans la littérature dramatique allemande contemporaine dont on puisse faire remonter l'origine à une influence anglaise. Quoi qu'il en soit, on la cherche en vain dans le manuscrit de Rein. Au contraire, on trouve des indications de scène très détaillées dans certains drames allemands plus anciens, par exemple chez Eyb et Ringwaldt.

Un phénomène singulier qui mérite d'être signalé ici, ce sont les indications de scène résumant l'intrigue qu'on trouve parfois dans les comédies de 1620 (quoique ni Creizenach ni Mauermann n'en disent rien). Une d'entre elles — elle se retrouve dans la réimpression de Tittmann, p. 218 — a été citée par Creizenach pour démontrer que les monologues ne sont quelquefois qu'esquissés dans leurs grands traits, sans être développés en détail. Cependant, ce que l'indication citée rapporte sommairement se retrouve dans le texte immédiatement après, exactement exécuté, partie dans un monologue, partie dans un dialogue. On retrouve des exemples du même phénomène dans plusieurs autres passages du recueil. Bien entendu, il peut s'expliquer de différentes manières. Comme on le voit, par exemple, chez Mauermann, ce n'est cependant pas une nouveauté dans la littérature dramatique allemande. Ainsi il se rencontre, par exemple, chez Ringwaldt et Wickram.

1. Lorsque le drame de Ringwaldt fut imprimé, une seule troupe anglaise, autant que je sache, avait visité l'Allemagne. C'était celle de Kemp, qui, en 1586 et 1587, était au service de l'électeur de la Saxe. Cf. Herz, *Englische Schauspieler und englisches Schauspiel zur Zeit Shakespeares in Deutschland.* Leipzig, 1901.

Enfin je dois dire deux mots de l'assertion de Mauermann que le latin qui se trouve par-ci par-là dans les indications de scène décèle une origine anglaise. Comme il ressort de l'exposé de Mauermann lui-même, le latin n'était pas rare dans les drames allemands anciens. Dans le recueil de 1620, il me paraît relativement rare. Qu'il soit employé alternativement avec l'allemand ne marque pas non plus une nouveauté.

Ma conception des indications de scène est donc que, dans leur ensemble, elles ont été formulées par une personne bien versée dans l'ancienne littérature dramatique allemande et en particulier dans le drame scolaire. Cela ressort avant tout de la désignation invariable de la scène elle-même, comme une place extérieure par rapport aux localités qui se trouvent derrière elle. Les anglicismes qu'on pourrait peut-être relever ne changent rien à cette conclusion générale. Je veux encore signaler à ce propos que les traits dialectaux mentionnés cidessus sont spécialement frappants et nombreux dans les indications de scène.

IV

Le recueil de 1620 commence par deux comédies sur des sujets bibliques, l'une de la reine Esther, l'autre de l'enfant prodigue. Ces deux sujets avaient joui d'une grande popularité pendant le siècle précédent parmi les auteurs dramatiques allemands, lesquels, comme on sait, aimaient à représenter « on every common stage what preachers should pronounce in pulpits ». En comparant ces rédactions anciennes avec celle qui nous occupe, on constate facilement certains traits communs qui ne peuvent pas s'expliquer autrement que comme des emprunts. Schwarz en a indiqué plusieurs[1]. Le nombre en doit pouvoir être un peu augmenté. Peut-être ne peut-on pas démontrer cette indépendance à l'égard d'un prédécesseur déterminé, mais il me paraît incontestable que des emprunts ont été faits à des sources nationales. Il semble aussi qu'ils aient été faits par une personne très au courant de ces sources.

1. R. Schwarz, *Esther im deutschen und neulateinischen Drama des Reformationszeitalters*, 2e éd. Oldenburg et Leipzig, 1898, p. 170-180.

Ce qui frappe avant tout celui qui, après avoir étudié les anciennes rédactions allemandes de ce sujet, aborde la « comédie anglaise », c'est la réduction considérable du nombre des personnages qui a été opérée d'une façon systématique dans cette dernière. Ainsi il y a généralement dans les drames allemands un grand nombre de princes qui, dans les discours adressés au roi, expriment leurs pensées au sujet de la désobéissance de la reine Wasthi. Dans la « comédie anglaise », ils ont tous disparu, remplacés par Haman, dont le rôle dans la pièce a donc pris une importance considérable. Wasthi et ses camérières sont évanouies elles aussi. Il est même très vraisemblable que, dans quelques cas, un même acteur à dû jouer deux des rôles qui figurent dans la liste des personnages.

Il me paraît ressortir de ces circonstances que celui qui a écrit le drame s'est appliqué à ce qu'il pût être représenté par une troupe restreinte d'acteurs. Les maîtres d'écoles ne manquaient jamais d'acteurs. Les ressources des comédiens, au contraire, étaient sans aucun doute relativement limitées.

J'ajoute qu'il y a dans le drame bon nombre d'anglicismes qui, selon moi, sont incontestables.

Le drame de l'enfant prodigue montre, lui aussi, divers emprunts à des pièces allemandes plus anciennes. Spengler a relevé plusieurs passages qui rappellent d'une manière frappante le *Spiel vom verlornen Son* de Hans Ackermann (1536)[1]. D'après ce que je crois avoir constaté, le *Parabell vam vorlorn Szohn* de Burkard Waldis, mentionné ci-dessus, doit avoir été l'une des sources. Premièrement, l'intrigue de la « comédie anglaise » est construite d'une facon qui coïncide d'assez près avec la comédie de Waldis, si on enlève de celle-ci les commentaires de l' « actor ». De plus, on peut constater certaines ressemblances de détails. On en trouve dans le dialogue de l'aubergiste avec les domestiques du fils prodigue (au commencement du second acte) et surtout dans la scène du cinquième acte où le jeune homme perdu s'adresse à un bourgeois en demandant secours.

On a voulu voir derrière ce drame un drame anglais. Per-

1. F. Spengler, *Der verlorene Sohn in Drama d. XVI. Jhts.* Innsbruck, 1888, p. 98-102.

sonne, autant que je sache, n'a réussi à établir vraiment cette source. Il résulte cependant du *Stationer's Register* que le sujet a été traité plusieurs fois sous forme de ballade[1]. La théorie que le drame de l'enfant prodigue, dont on a fait une satire dans l'*Histriomastix*, aurait été un modèle de la comédie du recueil de 1620, me paraît se heurter à des difficultés insurmontables. On ne trouve dans ce dernier drame aucune trace des traits qui sont ridiculisés dans la satire.

Pour le moment, je dois me contenter de constater qu'une ou plusieurs adaptations dramatiques de l'histoire de l'enfant prodigue sont mentionnées en plusieurs endroits dans la littérature anglaise contemporaine. On trouve des mentions de ce genre faites non seulement dans l'*Histriomastix*, mais encore chez Thomas Nashe dans *The Unfortunate Traveller* et dans *Summer's Last Will*. Shakespeare parle, dans *The Winter's Tale*, d'une pièce de marionnettes sur ce sujet.

Le traitement du sujet dû à Robert Greene dans sa nouvelle *Mourning Garment* est peut-être plus important. Elle offre, en effet, certains points de contact avec la « comédie anglaise », même si on peut dire qu'ils sont relativement insignifiants. Il ne me paraît donc pas absolument impossible qu'elle puisse en avoir été la source originale. Quoi qu'il en soit, je dois signaler que la tentative un peu maladroite de peindre le réveil des passions chez le fils prodigue et sa maîtresse, que l'on observe dans le drame, n'a point de répondant ni chez Waldis ni chez Ackermann, mais qu'elle rappelle, au contraire, certains traits de la nouvelle anglaise de la renaissance. Nous trouvons ici une expression d'un intérêt psychologique qui paraît être assez étranger à la technique du drame scolaire allemand, qu'on pourrait comparer à la technique de la gravure sur bois.

C'est ici, ce me semble, la place d'un résumé sommaire des résultats auxquels je suis arrivé dans mes recherches.

1° La langue indique que Menius a collaboré à la rédaction des drames dans la forme sous laquelle ils sont conservés.

2° Les indications de scène concordent avec cette supposi-

1. J'hésite à me prononcer sur les indications fournies par M. Herford et après lui par M. Hoppe à propos d'un drame mentionné dans cet ouvrage et qui traiterait le sujet en question.

tion. Elles montrent aussi que son intervention a été assez importante, qu'il a agi d'une manière assez indépendante, et qu'il ne saurait être question d'une simple traduction en allemand de rédactions anglaises. Sans aucun doute, Menius doit être caractérisé comme un remanieur des drames.

3° La recherche des sources fait voir que les drames doivent provenir d'un auteur connaissant la littérature indigène, la Bible de Luther, la littérature dramatique antérieure, des livres populaires (cf. l'étude consacrée par Harms aux drames allemands sur Fortunatus). Il paraît incontestable que Menius a possédé ces connaissances. On peut donc discuter la question de savoir si le plus juste ne serait pas de le désigner comme l'auteur de certains au moins de ces drames. Que son point de départ ait été de véritables drames de comédiens — au moins dans la plupart des cas — c'est, à mon avis, un fait dont il n'y a guère de raison de douter. Cela ressort tant du choix des sujets de certains drames du recueil — non pourtant de ceux qui ont été discutés ici — que de quelques traits de la technique dramatique, sans parler des anglicismes souvent mentionnés. Il est superflu de dire que, pour cette raison même, je n'attribue pas au mot auteur le sens moderne. A l'époque dont il s'agit, et en particulier en ce qui concerne les drames scolaires allemands, la ligne de démarcation entre les notions d' « auteur » et de « remanieur » était sans doute extrêmement vague.

Gustaf FREDÉN.

MICHELET, MICKIEWICZ
ET LA POLOGNE

Les revendications de la Pologne opprimée ont toujours été accueillies en France avec un empressement fraternel. L'opinion française n'a jamais ratifié le fait des partages. Elle semblait toujours se souvenir que Richelieu et Mazarin ont considéré la Pologne comme une alliée naturelle de la France et comme un facteur important de sa politique européenne[1]. Le public français s'est emparé en quelque sorte de l'héritage politique de ces grands hommes d'État pour en faire un point de ralliement de toutes les initiatives internationales de ce XIX^e siècle si tourmenté, si généreux et si décevant à la fois. Cette tendance s'accuse surtout après 1831, quand la Pologne succombe sous le poids de son « devoir européen » accompli sans hésitation ni défaillance. En effet, l'armée polonaise destinée à combattre la première les révolutionnaires belges et français « se retourna — selon le mot de La Fayette[2] — contre le corps de bataille » et sauva ainsi l'Occident contre l'invasion russe. Cette opinion, confirmée depuis d'une façon décisive par la correspondance de Nicolas Ier et du grand-duc Constantin[3], créa alors autour de la cause polonaise une at-

1. Cf. Z. L. Zaleski, *la Politique polonaise de la France*. Paris, 1925, Gebethner et Wolff.

2. Discours à la Chambre du 15 janvier 1831.

3. Dans sa lettre du 6/18 août 1830, Nicolas Ier écrit au grand-duc Constantin, chef de l'armée polonaise : « ... Nous aurons (en France) pendant quelque peu de temps (*sic!*) un roi usurpateur, un misérable, comme le duc d'Orléans qui, à son tour, sera renversé par quelque réunion de canailles encore pires... Veuillez aussi me communiquer au préalable et *en secret* vos idées sur la mise sur pied de guerre de toute votre armée (armée polonaise). Si nous devions marcher, c'est votre armée que je pense mettre en mouvement » (*Recueil de la Société historique russe*. Saint-Pétersbourg, 1911, t. CXXXII, p. 36-37). Et dans sa lettre du 6/18 octobre 1830, datée de Mos-

mosphère effervescente toute chargée d'électricité révolutionnaire. Une sorte de *créance morale* à l'égard de la Pologne fut reconnue et endossée avec empressement par toute la nouvelle Europe. Lorsque les émigrés polonais — les *Sturmvögel der Revolution*, selon une expression allemande — après avoir traversé triomphalement les villes allemandes, arrivent en France pour y chercher un refuge, une admiration enthousiaste les accueille de toutes parts : ils sont reçus non comme des proscrits malheureux, mais comme les soldats d'une avant-garde sacrifiée d'avance à la victoire commune.

Mais l'opposition libérale française ne se contente pas d'admirer et d'applaudir. Elle s'indigne avec violence contre l'inaction du gouvernement de Louis-Philippe, et cette indignation se maintiendra, sinon grandira jusqu'à la chute de la monarchie de Juillet. En cette passion de polonophilie militante, les anticléricaux rivalisent généreusement avec les catholiques de l'*Avenir*. La réprobation d'un Montalembert ne cède en rien à celle d'un Quinet. Le premier écrit alors dans la préface de sa traduction du *Livre des pèlerins polonais* de Mickiewicz : « De toutes ces injures, de toutes ces douleurs, nous n'en connaissons qu'une seule plus cruelle que celle de la Pologne; c'est l'ignominie que font subir à la France, à l'occasion de cette même Pologne, les tristes êtres qui la gouvernent[1]... »

Quinet s'épanche dans une lettre à sa mère : « Les événements politiques sont tellement honteux pour nous qu'il n'y a rien à dire. Les Polonais seront au moins sauvés. Mais l'opprobre retombera sur les hommes au pouvoir, et advienne d'eux ce que pourra. Ils ont tout mérité[2]. » Les chefs du mouvement révolutionnaire — tels Barbès, Louis Blanc, Blanqui,

cou : « Accoutumé à user de la plus grande franchise à votre égard, je vous avoue désirer que cela soit *vous avec votre armée* qui marchiez dans ce cas... » (*Ibid.*, p. 55). Enfin, dans la même lettre : « En attendant, comme je suis convaincu qu'il est presque impossible qu'une guerre générale ne s'en suive... » (*Ibid.*, p. 56). Après le 29 novembre (la date du commencement de la révolution à Varsovie), toute cette assurance belliqueuse — comme le prouve la suite de cette correspondance — brusquement cède le pas à un désarroi général mêlé de colère aveugle contre les Polonais.

1. Cf. A. Mickiewicz, *Livre des pèlerins polonais*, traduit par Ch. de Montalembert. Paris, Renduel, 1833, Avant-propos du traducteur, p. XIII.

2. Edgar Quinet, *Lettres à sa mère*. Paris, Hachette, t. II, p. 193.

Raspail — seront en 1848 partisans d'une guerre de libération : la Pologne, l'Italie, la Hongrie, mais surtout la Pologne libre et indépendante — tel sera le mot d'ordre, le cri de ralliement de la démocratie avancée en 1848. Les journées de Mai le prouvent abondamment. Le second Empire semble faire sienne cette partie du programme démocratique et révolutionnaire; mais il ne saura la réaliser ni en 1855, au moment de la guerre de Crimée, ni en 1863, pendant l'insurrection polonaise. L'opinion française — la majorité de l'opinion tout au moins — demeurera pourtant fidèle à ses sympathies traditionnelles. Ce n'est qu'après 1870 que ce grand courant de sensibilité politique tiédit et se désagrège, s'effaçant peu à peu devant les préoccupations plus immédiates ou plus impérieuses.

La littérature exprime ici fidèlement l'orientation de l'esprit public. Depuis 1830, elle ne cesse de s'intéresser à la cause polonaise. Victor Hugo, Balzac, Vigny, George Sand, Lamennais, Montalembert, le Père Gratry ou Casimir Delavigne, tous parlent de la Pologne, chacun dans une tonalité qui lui est propre : indignation véhémente contre les barbares de l'Est et contre « les hommes au pouvoir » (en France), conseils sages mais tardifs, charité chrétienne, éloquence de grand style, ou simple cri du cœur jailli au contact d'événements — rien n'y manque. A cette longue théorie de voix, celle d'un Quinet ou d'un Michelet pouvait-elle faire défaut?

L'attitude polonaise d'Edgar Quinet se précise de bonne heure. Sa correspondance le prouve. En 1831, il suit avec une ardeur juvénile les péripéties de la guerre russo-polonaise : « Ah! — s'écrie-t-il — cette belle bataille sous Varsovie, que je voudrais y être[1]. » Trois semaines plus tard, il s'indigne — nous l'avons vu — contre le gouvernement de Louis-Philippe. En 1837, il raconte à sa mère dans une lettre écrite d'Heidelberg son amitié fougueuse pour le général Henri Dembinski : « Minna t'a raconté ma liaison avec le général Dembinski. Ces âmes fortes m'attirent; il m'a permis de revenir au mois de juillet, et nous devons un jour, tôt ou tard, écrire ensemble quelque chose sur la Pologne[2]... » Ce

1. Cf. E. Quinet, *Lettres à sa mère*. Paris, Hachette, t. II, p. 187.
2. *Lettres à sa mère*, *op. cit.*, t. II, p. 267.

projet ne sera pas réalisé. Mais bientôt une autre « âme forte » attire Quinet. C'est le grand poète Adam Mickiewicz, figure centrale de l'émigration polonaise. Le choc moral de cette rencontre fut profond. Nous avons raconté ailleurs les principales péripéties de cette ardente amitié[1]. Notons ici seulement qu'elle enveloppa trop l'auteur d'*Ahasvérus* pour lui permettre d'apprécier les « choses polonaises » d'une façon indépendante et personnelle. De plus en plus Mickiewicz incarne pour lui l'idée de la Pologne et son amitié semble le dispenser de tout effort pour connaître la réalité polonaise. Après le coup du 2 Décembre, qui éloigne quelque peu les deux amis, et surtout après la mort du poète polonais, survenue en 1855, Quinet semble se dégager de cette étreinte intellectuelle et reprend peu à peu la liberté de juger les événements de Pologne. Il en use d'ailleurs fort discrètement.

Sa pathétique lettre ouverte adressée à Mgr l'évêque d'Orléans à propos de l'insurrection polonaise de 1863 en témoigne d'une façon indirecte, mais fort probante[2]. Quinet y semble s'intéresser bien plus à l'attitude de l'Église catholique et à son rôle dans le conflit russo-polonais qu'à la Pologne elle-même. Il est manifeste que, malgré sa bonne volonté indéniable, malgré ses sympathies très réelles pour la cause polonaise, il lui manque ici une connaissance suffisante de faits pour discerner, pour juger, même pour comprendre véritablement. Ses passions polonaises, qu'il exprima jadis avec tant de fougue juvénile, semblent s'apaiser et s'épuiser à la fois pour se muer en fin de compte en une assez stérile éloquence. Seule l'amitié fervente et presque douloureuse pour Mickiewicz demeure en toute sa force et lui dicte ces paroles émues dans son *Merlin l'Enchanteur* : « Adam le Polonais, que j'ai vu de mes yeux et aimé d'un cœur fidèle pendant ton pèlerinage sur la terre, trop court, hélas ! non pour ta gloire, mais pour la consolation de ton peuple captif[3]. »

Rien de pareil chez Michelet. Sa « polonophilie », timide

1. Voir les *Comptes-rendus de l'Académie des sciences morales et politiques*, juillet-août 1925, p. 97-114.

2. Cf. E. Quinet, *Pologne et Rome*. Paris, Dentu, 1863.

3. E. Quinet, *Merlin l'Enchanteur*. Paris, Hachette (4 éd.), 1895, t. I, p. 210 et suiv.

d'abord ou presque muette — du moins nous n'en avons pas décelé de traces antérieures à sa rencontre avec Mickiewicz — devient de plus en plus une force morale agissante[1]. Son amitié pour Mickiewicz, marquée pourtant d'une constante admiration, n'est jamais exempte de ce sentiment si net de différence, sinon de divergence ou même d'opposition essentielle. Pour Michelet, il est vrai, Mickiewicz est aussi un initiateur, un « révélateur » du monde slave par excellence. Mais cette révélation, avant d'être acceptée par lui, est toujours soumise à « un examen très sérieux, très critique[2] ». Selon ses propres paroles, c'est en « cherchant la vérité avidement, longuement, laborieusement »[3], qu'il arrive à parler de la Pologne avec autant de probité scientifique que de sympathie enthousiaste.

* * *

Ce contact avec les choses de Pologne, cette « longue et avide recherche de la vérité » ont-ils laissé des traces plus profondes dans la pensée et dans les opinions mêmes de Michelet? Ne sont-ils pas, au contraire, des simples accidents sans portée de sa laborieuse existence d'homme et d'historien? Les travaux de M. Gustave Lanson et du regretté Gabriel Monod nous mettent ici en présence de deux réponses qui ne s'opposent pas directement, mais qui divergent sur un point et se complètent heureusement sur beaucoup d'autres. Dans son profond et substantiel article sur la *Formation de la méthode historique de Michelet*[4], M. Gustave Lanson démontre que la Pologne (les manifestations de sa vitalité nationale, malgré les partages) fut une des causes déterminantes de l'évolution de la méthode historique de Michelet ou plutôt de

1. Sans compter ses actions et démarches dont la portée fut nécessairement restreinte (par exemple, il faisait partie du Comité polonais, créé par la Réforme en 1846), ses manifestations oratoires en faveur de la Pologne au *Collège de France* revêtent certainement la dignité des actes.

2. Dans sa lettre adressée à Mickiewicz le 14 janvier 1850. Cf. *Korespondencja Adama Mickiewicza.* Paris, 1885, t. IV, p. 338.

3. Cf. J. Michelet, *Pologne et Russie, Légende de Kosciuszko.* Paris, Librairie nouvelle, 1852, p. 16.

4. Cf. la *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, t. VII, octobre 1905.

sa conception de la réalité historique. Pour M. Lanson, l'influence de la Pologne fut même sur un point tout à fait décisive, notamment en ce qui concerne le droit des nations vaincues et le rôle essentiel des individualités nationales dans la vie du genre humain. Gabriel Monod diminue ici l'importance du facteur Pologne; mais il souligne par contre l'influence directe de la pensée de Mickiewicz sur l'évolution des idées historiques et philosophiques de Michelet. C'est ainsi que, par une discrète interversion des rôles, l'historien néglige un peu la part du phénomène purement historique, et le littérateur ne se préoccupe pas suffisamment d'un fait individuel qui relève nettement de sa compétence.

M. Lanson, dont nous avons déjà résumé l'opinion dans un article cité plus haut[1], passe en revue les principales étapes intellectuelles de Michelet depuis le *Discours sur l'histoire universelle* et l'*Esprit des lois*. Une influence essentielle, la plus persistante et la plus consciente à la fois, fut, comme on le sait, celle de J. B. Vico avec son principe de « l'humanité qui se crée » et du « travail de soi sur soi ». Michelet y puise encore sa foi dans le gouvernement de la Providence ou, comme le formule G. Monod, « la foi que l'évolution historique est l'expression d'une pensée divine, d'une loi providentielle[2] ». Après Vico vient Herder, « corrigé » par Quinet, et qui lui a appris à « lier l'histoire à la géographie », enfin Hegel et toute la pensée allemande « filtrée, selon le mot de M. Lanson, symétrisée, réduite à la belle ordonnance de l'éloquence française » par Victor Cousin. En effet, ce qu'exposait Cousin en 1828 à ses auditeurs quand il affirmait que « le progrès est continu », que « le bien l'emporte nécessairement » et que « le vainqueur c'est partout le meilleur » — c'était surtout la pensée de Hegel, dont le triomphe fut précisément à son apogée en Prusse à cette époque. Michelet subissait alors l'emprise de ce « fatalisme optimiste ». « Il avait cru qu'il était bon que Rome eût vaincu les Grecs... qu'il était bon que la race celtique agonisât, que l'Italie appartînt à l'Autriche[3]... » « Un jour vint — je cite encore l'article en

1. Cf. *Comptes-rendus de l'Académie des sciences morales et politiques.*
2. G. Monod, *op. cit.*, t. II, p. 36.
3. Cf. *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, art. cit., p. 27-28.

question — où il s'aperçut que le monde n'est pas toujours au meilleur et que la liberté a ses défaites. » Ce fut après l'annexion de Cracovie à l'Autriche. « Cette nouvelle violation du droit, raconte M^me^ Quinet, faisait bouillonner d'indignation tous les amis de la Pologne; le souffle avant-coureur des révolutions circulait dans l'air. M. Michelet prononça lentement, gravement ces mots : « Messieurs, le droit est éternel[1]. » « La Pologne, conclut M. Lanson, lui avait donné cette lumière[2]. »

Cette affirmation, qui pourrait paraître, en effet, un peu catégorique, résume pourtant un fait incontestable. Au facteur Pologne, il faudrait peut-être en ajouter ici d'autres encore : l'Italie, la Grèce, l'Irlande, l'Allemagne, puis la Hongrie et la Roumanie. Mais, sans aucun doute, le rôle joué par la Pologne est primordial sur ce point. C'est elle, en effet, c'est sa dramatique et lointaine destinée qui frappe surtout l'imagination des masses, éclaire l'opinion de l'élite et symbolise ainsi, dès le début du XIX^e^ siècle, devant le public européen, le grand mouvement émancipateur des peuples opprimés. C'est elle qui, par sa vitalité même, prouve la force du principe des nationalités et l'honneur de celui : « Le vainqueur, c'est partout le meilleur. » C'est enfin sa constante attitude insurrectionnelle contre les États usurpateurs qui enseigne à dissocier le concept même de l'État de celui de la nationalité. Cette distinction mériterait peut-être un examen plus attentif. Elle apparaît, en effet, comme essentielle pour les conceptions messianistes du romantisme polonais. Sigismond Krasinski, qui est le vrai théoricien du messianisme en Pologne, le proclame avec force. « Les États, dit-il en 1843, sont l'œuvre des hommes... Seules les nationalités sont de création divine[3]... » On retrouve comme un écho lointain de cette doctrine dans l'ouvrage de Michelet consacré à la Pologne et écrit en 1851. « La Russie, y dit-il, ne compte pour rien en Russie. Il n'y a pas de nation... C'est ce qui rendit le partage si facile : la Russie était un gouvernement, avec ou sans nation, et la Po-

1. M^me^ Quinet, *Edgar Quinet avant l'exil*. Paris, p. 370.
2. Cf. *Revue d'histoire moderne et contemporaine, art. cit.*
3. Cf. Sigismond Krasinski, l'*Aube*, préface; *Œuvres*. Léopol, 1904, t. II, p. 213.

logne une nation sans gouvernement[1]. » La même orientation d'esprit se dessine d'ailleurs dans tout ce travail sur la Pologne et la Russie et se confirme jusqu'à cette exclamation finale et quasi prophétique de la préface écrite par Michelet le 13 mars 1863 : « *Vivat Polonia!* Et meure *l'empire sans cœur!* non la nation russe, car d'autant vivra la Russie[2]. » La pensée de Michelet coïncide d'ailleurs avec celle de Krasinski sur un point capital : c'est la foi quasi mystique dans la mission que représente chaque nationalité dans l'ensemble de ce « grand instrument harmonique » qu'est l'Europe et l'humanité. Mais n'insistons pas prématurément sur cette convergence naturelle d'idées et même d'expressions qu'exige d'ailleurs la position morale des deux écrivains en face du même sujet[3].

Il est en tout cas bien naturel que, se basant ainsi sur cette multiple expérience européenne dont la Pologne fut l'élément le plus représentatif, Michelet abandonne peu à peu le fatalisme optimiste de Hegel au profit d'une conception plus souple, plus dynamique en quelque sorte et plus conforme aux exigences de son être moral. Déjà en 1841, en un de ces

1. Cf. *Pologne et Russie*, *op. cit.*, p. 108.

2. Cf. *la Pologne martyre*. Paris, Dentu, 1863, p. XVI. On trouve dans ce volume d'autres analogies frappantes avec la pensée de Krasinski qui, d'ailleurs, n'était pas un inconnu pour Michelet. Il le mentionne, en effet, dans ses notes manuscrites (cf. ms. 3841 c/15-c/16) et lui consacre quelques lignes laudatives dans son ouvrage *Pologne et Russie* : « Les seuls poèmes sublimes, dit-il, qui aient apparu aux derniers temps sont ces deux cris de la Pologne : la *Comédie infernale* et la *Vision de la nuit de Noël*. Voix profonde d'un homme qui gémissait sur le vieux monde et qui, à son insu, tout à coup s'est trouvé prophète » (*Ibid.*, p. 32).

3. Ces parallélismes d'idées et d'images sont parfois dignes d'être signalés. Notons, par exemple : dans l'*Aube*, publiée en 1843, Krasinski représente l'idée de la solidarité des nations au sein de l'humanité, en comparant celle-ci tantôt à une harpe, tantôt à un « luth vivant », où le silence de la Pologne fait diminuer « le chant de l'univers » (*l'Aube*, *op. cit.*, p. 222). Et Michelet y voit « une lyre dont chaque nationalité est une corde et représente un ton... En ôter une seule, dit-il, c'est altérer tout l'ensemble, rendre impossible, dissonante ou muette cette gamme des nations » (*Pologne et Russie*, *op. cit.*, p. 11). Nous trouvons dans *le Peuple* la même idée et une image en quelque sorte symétrique : « ... Lorsqu'une d'elles (des nations) s'éclipse un instant, le monde entier est malade en toutes ses nations, et le monde du cœur en ses fibres qui répondent aux nations... Lecteur, cette fibre souffrante que je vois dans votre cœur, c'est la Pologne et l'Italie... » (*le Peuple*. Paris, Hachette, 1846, p. 264-265).

brusques éclairs de pensée qui le caractérisent, il note au courant de la plume : « ... l'époque moderne où les divers moi nationaux sont devenus *solidaires* les uns des autres, où le genre humain a trouvé son identité[1]... » Et l'année suivante (le 7 juin) il écrit pourtant dans son journal sur la même question : « Oui, une destinée d'homme, quand on y pénètre, est plus qu'une vie de nation. Les nations sont des universaux, une sorte de moyen terme entre la vie vraie de l'individu et la vie vraie du genre humain. Ce sont des essais d'individualisation collective[2]. »

On voit par ces citations combien la pensée de Michelet sur la signification des nations est encore hésitante. Elle ne s'affirme, en effet, qu'au contact de la Pologne et des problèmes que posait alors sa situation en Europe. Ce sera surtout pendant l'année 1846, où il commence ainsi son cours : « Je parle, cette année, d'un sujet saint et sacré, je parle de la Patrie, de la Nationalité[3]... » Cette première leçon (du 29 janvier) était consacrée, affirme M^me^ Quinet, en grande partie à la Pologne[4]. Ce ne fut pas d'ailleurs la seule. En effet, Michelet ne cesse de citer la Pologne pendant toute la première partie de son cours, et dans sa leçon du 12 mars il lui consacre un passage essentiel : « ... Non, le succès n'est pas tout... non, le *salut* n'est pas tout... Il ne faut pas le salut... il faut le salut et l'*honneur*... Montaigne a dit : « Il est « des pertes triomphantes à l'envi des victoires »... Je prie Dieu pour la victoire d'un *peuple* auquel nous songeons tous... Car où est notre âme, Messieurs?... Sur la Seine? Non, sur la *Vistule*. Eh bien! si ce *grand* peuple de l'Orient, *éveillé quand tout dort à l'Occident*, ce peuple qui agit, dont nous n'avons pas de nouvelles, si ce peuple n'obtenait pas la victoire que nous demandons au ciel, *nous n'en croirions* pas moins sa cause *légitime et sainte...*, sainte, c'est-à-dire *éternelle*, et devant un jour ou l'autre triompher dans l'avenir[5]. » Dans sa

1. Cf. G. Monod, *op. cit.*, t. II, p. 44.
2. Le journal du 7 juin 1842, cité dans Monod, *op. cit.*, t. II, p. 70-71.
3. M^me^ Quinet, *Edgar Quinet avant l'exil*, *op. cit.*, p. 369.
4. *Ibid.*
5. Cf. ms. 3786 (1) c/24. Cf. aussi G. Monod, *op. cit.*, t. II, p. 218-219. G. Monod donne une version un peu différente du début de ce passage, une ver-

huitième leçon, le 16 mars 1846, Michelet appuie encore sur la même note : « Plusieurs de mes auditeurs m'écrivent, dit-il, qu'ils me remercient de ma sévérité pour l'histoire-fatalité, pour la philosophie du succès. Oui, le droit est éternel; il est un; *il n'y a pas un droit pour la politique et un autre pour la vie individuelle*. La fin ne justifie pas les moyens. *Point de droit contre le droit*. » Puis il s'élève contre « cette philosophie qui confond le droit et le fait » et constate : « Messieurs, l'adoration du fait était pour nous un legs de 1815. Nous pensions alors que les vaincus ont toujours tort, que le succès c'est le droit même... » Et, en fidèle disciple de Vico, il conclut : « L'histoire... c'est notre œuvre, non notre tyran. » Mais cette « œuvre » se crée, pour Michelet, avant tout « par le grand concert de l'Europe »... « Entendez-vous — répète-t-il — ce grand concert...? Chacune sa langue : l'Allemagne disait : liberté religieuse; la Suisse disait : liberté religieuse et politique; la Pologne a dit : indépendance et résurrection... La nouvelle unité, l'unité harmonique, la vraie, a tressailli à cette voix[1]... »

C'est, on le voit, une abjuration complète définitive de cette religion « de la légitimité du succès » prêchée jadis par V. Cousin. C'est aussi l'affirmation d'une nouvelle foi, celle de la nationalité, de la patrie... Michelet l'a déjà formulée, il est vrai, l'année précédente dans son livre le plus « représentatif » peut-être et, en tout cas, exprimant d'une façon la plus robuste et la plus cohérente ses vues sur la réalité sociale et sa nouvelle orientation politique : *le Peuple*[2]. Mais la philo-

sion corrigée ou complétée peut-être tout simplement : « Non seulement le succès n'est pas tout, mais le salut n'est pas tout. Il ne faut pas le salut des corps, il faut le salut de l'honneur... » Nous avons préféré rendre à ce passage capital son caractère primitif d'une explosion lyrique et intellectuelle à la fois. En effet, ces notes exclamatives, haletantes et comme jonchées sur le papier dans un désordre de combat, semblent avoir été écrites avec une rare véhémence et sous une pression morale irrésistible qui fait éclater le cadre des opinions admises et démolir leur équilibre chancelant. L'écriture même de Michelet exprime ici cette agitation intérieure et cette force de propulsion héroïque. Le mot « éternelle », par exemple, est souligné *six fois* : deux traits noirs et quatre rouges.

1. Ms. A 3786 (1) c/26-c/29.

2. Cf. le chapitre IV : La patrie, les nationalités vont-elles disparaître? Tout ce chapitre serait à citer. Bornons-nous à reproduire ici les passages suivants : « Le plus puissant moyen de Dieu pour créer et augmenter l'originalité

sophie du *Peuple* est en grande partie le résultat d'un commerce intellectuel intense que Michelet entretient alors avec les meilleurs esprits de l'époque, ses contemporains et ses amis. Or, un des rôles les plus importants, peut-être même le rôle principal dans la genèse du *Peuple*, joue précisément le colloque passionné et parfois véhément de Michelet avec Mickiewicz. Essayons de l'entendre et d'en comprendre l'exacte signification.

* * *

Ils se sont rencontrés pour la première fois en 1837. Dans une de ces feuilles éparses où Michelet avait l'habitude de noter ses pensées et ses impressions les plus fugaces, nous lisons : « Vu Mickiewicz chez Faucher, figure fine mais toute sauvage, perdue dans des flots de barbe et de cheveux — parole élancée, saccadée[1]... » Il est piquant de comparer ces brèves paroles à l'impression notée, probablement vers la même date, par Quinet : « Jeudi dernier, écrit-il le 23 décembre 1837 à sa mère, j'ai fait la connaissance du fameux poète polonais Mickiewicz. On ne peut pas avoir l'air plus gracieux et plus sauvage à la fois. Je le crois un peu mystique, mais du mysticisme qui convient à une belle et grande nature. Il a l'air jeune et parfaitement naturel, ce qui, dans ce temps-ci, n'est pas la règle. Nous devons nous revoir souvent. Il est irrité contre la France. Mais, bon Dieu ! en ce moment quel Polonais ne le serait pas? » Ici suit un passage sur Henri Heine et la lettre se termine par cette amusante comparaison : « Mic-

distinctive, c'est de maintenir le monde harmoniquement divisé en ces grands et beaux systèmes qu'on appelle les nations » (p. 263). « ... Si, par impossible, les diversités cessaient, si l'unité était venue, toute nation chantant même note, le concert serait fini ; l'harmonie confondue ne serait plus qu'un vain bruit. Le monde, monotone et barbare, pourrait alors finir... » (p. 264). « La nationalité, la patrie, c'est toujours la vie du monde. Elle morte, tout serait mort » (p. 265)... « La patrie... non seulement elle nous allaite, mais nous contient en soi. *In ea movemur et sumus* » (p. 262).

1. Ms. A 3841 c/70. La note est sans date, mais les deux biographes de Michelet et de Mickiewicz, Ladislas Mickiewicz et Gabriel Monod, sont d'accord que la première rencontre des deux futurs amis a eu lieu en 1837. Selon G. Monod (*op. cit.*, t. II, p. 84), elle s'est produite chez Léon Faucher, économiste et influent directeur du *Courrier français*, dont la femme, née Wolowska, était une Polonaise.

kiewicz et Heine — voilà certainement deux antipodes les plus distants l'un de l'autre : c'est l'ange et le démon[1]. »

L'amitié, ou plutôt les deux amitiés se lièrent naturellement et rapidement, quoique sur des plans sentimentaux bien différents. Chez Quinet, c'est un émerveillement rapide, un enchantement presque féminin, suivi plus tard (après le coup d'État) d'une mélancolique déception que le temps adoucira d'ailleurs et dissipera complètement[2]. L'amitié de Mickiewicz et de Michelet présente surtout le spectacle d'une grande admiration et d'un dévouement réciproques. On rencontre chez Michelet, soit dans sa correspondance, soit dans son cours ou dans ses livres[3], les preuves multiples de cette intimité morale enthousiaste que n'a su diminuer ni la divergence des « méthodes » et des « principes » ni même les événements politiques. « Comment remercier — notera-t-il le 22 février 1845 — un homme dont le cœur est plus français que la France? Personne n'a plus senti la France[4]. » Et dans sa leçon (IV) du 4 mars 1847 il fera cet aveu : « Le plus rationaliste des trois (c'est-à-dire Michelet) n'a jamais touché la main du mystique (c'est-à-dire de Mickiewicz) sans émotion religieuse — l'homme qui a dit de la France : sa parole est l'acte[5]. »

Notons d'abord quelques faits qui nous permettront de dessiner la courbe de cette amitié si intense et si constante à la fois. Elle ne s'affirme qu'après l'installation de Mickiewicz dans la chaire du *Collège de France*, en 1840[6]. Le jour même

1. *Lettres à sa mère*, *op. cit.*, t. II, p. 267.
2. Cf. Z. L. Zaleski, *le Rayonnement de la Pologne en France après 1830* (dans *la Pologne au Congrès international de Bruxelles*, *1923*, p. 13).
3. Citons, *exempli modo*, cette apostrophe dans *le Peuple :* « La Pologne... souffrante, et maintenant muette au Collège de France dans la voix qui lui restait, notre cher et grand Mickiewicz! » (*op. cit.*, p. 265).
4. Ms. A 3841 c/15, publié aussi par G. Monod, t. II, p. 95.
5. Ms. A 3787 c/35.
6. Le projet de la création de la *chaire de langue et de littérature slaves au Collège de France*, présenté par V. Cousin, ministre de l'Instruction publique, fut voté par la Chambre le 12 juin 1840 et à la Chambre des pairs le 9 juillet de la même année. La nomination de Mickiewicz, signée par Cousin, porte la date du 8 septembre 1840. Mickiewicz qui, depuis le 11 juin 1839, habite la Suisse comme professeur de littérature latine à l'Académie de Lausanne, ne rentre à Paris que le 10 ou 11 octobre 1840.

de la leçon d'ouverture, le 22 décembre 1840, Michelet écrit à son nouveau collègue : « Je crois devoir, mon illustre confrère, vous exprimer mon admiration pour ce beau et noble discours, plus vous soumettre un doute. Je ne sais pas si j'ai bien entendu. N'avez-vous pas parlé de guzla comme d'un instrument illyrien? On nous avait assuré que le mot guzla avait été forgé par l'auteur de *Clara Gazul* dont il est l'anagramme ; ce petit rien, au reste, a été l'objet d'un article dans *le Journal des savants*. Si vous imprimez votre discours, veuillez examiner ce point. Croyez à mes sentiments les plus affectueux et à ma bien haute estime[1]. » A cette lettre Mickiewicz répond aussitôt sur un ton affectueux, mais non sans malice : « Vous êtes bien bon, *Amice magne et Patrone*, de vous intéresser ainsi à ce que je dis et à ce que je dois dire... » Puis il explique l'innocent malentendu de la *guzla* qui, dit-il, existe « en dépit du scepticisme du siècle[2] ». Le 24 décembre, Michelet s'excuse cordialement, tout en assurant « son cher et illustre confrère » de son dévouement et de son admiration.

Cette correspondance, commencée sur un ton mi-sérieux, mi-badin, continue ainsi à travers toutes les péripéties quotidiennes de cette double vie héroïque et simple en même temps. Du côté de Michelet, c'est une sollicitude affectueuse, déférente et admirative à la fois, à laquelle Mickiewicz semble se dérober quelque peu au début, pour affirmer tout d'un coup son amitié avec d'autant plus de force et de gravité. Déjà le ton de nombreux petits billets d'invitation est, à ce point de vue, caractéristique : « Mon cher et illustre collègue, vous serait-il possible de venir dîner chez moi avec Quinet samedi prochain? Vous ne pouvez vous réunir à des gens qui vous aiment et vous admirent davantage[3]. » En acceptant l'invitation, Mickiewicz se réjouit de pouvoir rencontrer Quinet et plaisante sur la distance qui les sépare (il habite aux Batignolles) : « Je commence, dit-il, à craindre que je ne sois un jour séparé de vous par l'enceinte continue ou par des forts

1. Cf. *Korespondencja Adama Mickiewicza* (*Correspondance d'Adam Mickiewicz*, éditée par son fils. Paris, 1885, t. IV, p. 281).

2. La lettre du 23 décembre 1840 publiée par nous dans *le Monde slave*, août 1926, p. 245.

3. Cf. *Korespondencja Adama Mickiewicza*, t. IV, p. 236.

détachés, mais cela n'arrivera pas, j'espère, avant samedi[1]. » Ce ton plaisant, mais cette fois mêlé de malice, réapparaît chez Mickiewicz dans un échange de lettres à propos des candidatures slaves (comme membres correspondants) à l'Académie des sciences morales et politiques de l'Institut. Michelet lui écrit à ce sujet : « Nous avons agité ce matin quel correspondant étranger, pour la section d'histoire, nous choisirions cette fois. Il fallait un Scandinave ; ce sera Geïer. J'ai néanmoins remarqué qu'à la prochaine nomination il faudrait un Slave. On a parlé de Karamzine, et j'ai mis en face un nom qui lui est bien supérieur[2]... » Et Mickiewicz de répondre le lendemain : « Ce que vous me rapportez de la conversation académique m'est précieux comme preuve de votre amitié pour moi... Quant à M. Karamzine, il ne pourra jamais correspondre avec l'Institut, parce qu'il est mort depuis une quinzaine d'années[3]. Si ma candidature peut paraître à quelques-uns de vos collègues un peu fantastique, celle de M. Karamzine est vampirique[4]. »

Cependant, en face des difficultés que provoqua l'attitude combative des trois amis, le ton de cette correspondance s'élève, devient grave sans cesser d'être affectueux, empreint de tendresse. Tantôt Mickiewicz encourage l'élan combatif de Michelet, tantôt celui-ci se préoccupe ou s'inquiète de la situation si exposée de son ami au *Collège de France* — le 19 mai 1843 Mickiewicz écrit par exemple : « Votre polémique, cher patron et collègue, a une grande portée, car votre méthode est en rapport avec les besoins de l'époque et la marche universelle des idées. Défendre la spontanéité de l'âme, c'est défendre le dogme générateur de la nationalité française, c'est

1. La lettre du 18 janvier 1843. Voir *le Monde slave*, numéro cité, p. 246.
2. Cf. *Korespondencja*, *op. cit.*, t. IV, p. 281.
3. En effet, Karamzine est mort en 1846.
4. La lettre du 16 janvier 1844. Voir *le Monde slave*, numéro cité, p. 248. — Michelet posa encore la candidature de Mickiewicz à l'Académie des sciences morales et politiques le 28 février 1848, en même temps que celles de Béranger, Arago, Lamennais, Lamartine, Quinet, Louis Blanc, Pierre Leroux, J. Reynaud, F. Ravaisson et George Sand. Sur une note manuscrite sur le brouillon de la lettre adressée à ce sujet au ministre de l'Instruction publique, le nom de Mickiewicz est accompagné de cette mention : « Tout Polonais est français. » Ms. A 4822 *bis* (2). Cette lettre a été publiée avec un léger changement de texte par L. Mickiewicz.

défendre la Pologne[1]... » Et Michelet répond aussitôt : « Croyez bien, mon cher collègue, que nulle assistance ne m'est plus chère et douce que la vôtre en ce jour de combat[2]... » Le 17 janvier 1844, c'est Michelet, à son tour, qui apostrophe affectueusement son ami : « Vous êtes un héros, je le savais. Cependant il faut aviser. Votre franchise d'hier[3], qui ajoute beaucoup au nombre de vos ennemis, vous commande une grande publicité comme moyen de défense. Il faut sur-le-champ que nous y songions. J'aurais été vous voir sans ma leçon. J'irai m'entendre avec vous à la fin de la semaine. Vous avez dans votre auditoire des jeunes gens qui vous appartiennent à la vie, à la mort[4]. » Et le 9 février 1844, quelques mois avant la suspension officielle du cours de Mickiewicz[5], l'inquiétude de Michelet se manifeste plus personnellement, mais plus impérieusement encore : « Je suis inquiet de vous, Monsieur et ami. Mon gendre m'apprend que vous n'avez pu faire votre leçon. Ménagez une vie qui importe à l'avenir[6]. » Naturellement, les réponses de Mickiewicz ne se laissent pas attendre : « ... M. Fouqueré[7] — écrit-il le 18 jan-

1. Cf. *le Monde slave*, *op. cit.*, p. 247. A cette époque, Mickiewicz juge Michelet surtout au point de vue de ses propres convictions mystiques. Il apprécie hautement la puissance dynamique de l'esprit de Michelet, mais n'approuve pas toujours la direction de son élan créateur. « Michelet — dit-il dans une lettre du 29 mai 1843 à Ferdinand Gutt, ami et disciple de Towianski — Michelet voit loin, mais il lui manque le ton. Quinet n'atteint pas si loin, mais il maintient mieux le ton. » Cf. *Wspoludzial Adama Mickiewicza w sprawie Andrzeja Towianskiego*. Paris, 1877, t. I, p. 90. Il y est d'ailleurs souvent question de Michelet et surtout de Quinet. Rappelons encore que le mot « ton » est un des principaux termes du vocabulaire mystique des disciples de Towianski. Le « ton » veut dire ici une attitude de concordance intérieure avec l'idée générale de la doctrine, une sorte d'état d'âme conforme à l'enseignement du Maître et dont la pureté et la valeur morale grandissent ou diminuent suivant que diminue ou croît son intensité.

2. Cf. *Korespondencja*, *op. cit.*, t. IV, p. 318.

3. Il s'agit de la leçon du 16 janvier 1844, où Mickiewicz s'éleva d'une façon véhémente contre la sécheresse d'âme et la stérilité de l'Église officielle.

4. Cf. *Korespondencja*, *op. cit.*, t. IV, p. 281.

5. Le cours de Mickiewicz fut suspendu le 28 mai 1844. Ce n'est qu'en 1852 que les trois professeurs amis furent officiellement « révoqués de leurs fonctions » par le décret du 2 avril, signé H. Fortoul.

6. Cf. *Korespondencja*, t. IV, p. 302.

7. Théodore Fouqueré, un des auditeurs français de Mickiewicz, disciple fervent de Towianski. Il a signé avec Charles Bouvier et Émile Bournier la préface de *l'Église et le Messie* (2e vol.) de Mickiewicz.

vier 1844 — me dit que vous préférez venir chez moi dimanche. Je vous attends donc chez moi, puisque telle est votre volonté, cher et digne ami. Vous comprenez ce que m'a fait souffrir ma dernière leçon, et que la crainte des hommes n'entrait pour rien dans cette souffrance[1]... » Et à la date du 22 avril 1844, par exemple : « Je me rendrai chez vous vendredi. Préférez-vous que ce soit avant midi ou dans la soirée? Je vous parlerai de la marche probable de mon cours de ce semestre. Je suis plus préoccupé de votre inquiétude qui vient de votre généreuse sympathie pour moi que de tous les obstacles et toutes les malveillances que je pourrai rencontrer[2]... »

Dans le fond de ce paysage épistolaire, où l'on découvre la vraie tonalité des relations personnelles de Michelet avec Mickiewicz, passe, tel un nuage, un malentendu léger mais significatif. Il s'agit de la médaille offerte aux trois professeurs par leurs auditeurs du *Collège de France*. Cette médaille, où les effigies de Michelet, de Quinet et de Mickiewicz sont réunies avec, au revers, une devise significative : *ut omnes unum sint*, ne plaisait d'ailleurs pas à Michelet. Dans une note qui se trouve parmi ses papiers, il se qualifie lui-même sur cette médaille de « détestable[3] ». Mais il y avait pour lui un bien plus sérieux motif d'hésitation et de réserve. Les deux lettres que nous nous permettons de citer quasi intégralement l'expliqueront on ne peut mieux. Elles nous indiqueront en même temps l'atmosphère où respire cette amitié et désigneront, si l'on peut dire, le plafond qu'elle était capable d'atteindre sans renoncer ni à la franchise la plus résolue ni à la délicatesse exquise des sentiments.

« J'ai regretté, cher confrère et ami, écrit Michelet le 11 mars 1845, de ne point vous trouver dimanche. Je voulais vous prendre vous-même pour juge dans une affaire délicate. Unis d'amitié, unis encore pour la recherche sincère de la

1. Cf. *le Monde slave*, article cité, p. 249.
2. Cf. *Ibid.*, p. 250.
3. Cf. ms. A 4630, sans numéro d'ordre. — « Il (Michelet sur la médaille avec Quinet et Mickiewicz) est *détestable*. Il a besoin d'être refait pour la figure de M. Michelet d'après le médaillon de David (d'Angers). » Cette note est écrite de la main de Michelet lui-même, probablement en guise de brouillon pour une lettre qui aurait dû être signée par sa femme.

vraie vie morale, nous différons cependant de méthode, de principe peut-être, essentiellement. Mon dernier livre que vous avez dû recevoir[1] est ce que demande *ce* pays et cette circonstance : il est *rationaliste.* Pouvons-nous, en associant nos effigies sur une médaille, faire croire à l'avenir que nous avons été unanimes sur la question religieuse et sociale? Il m'en coûte de plus d'une façon d'élever ce doute! Quoi de plus doux pour moi, de plus glorieux que d'être associé ainsi à votre immortalité[2]?... » Le lendemain, Mickiewicz s'explique en toute simplicité : « Je regrette infiniment de devenir un sujet de contrariété pour vous. L'idée de nous réunir sur une médaille ne vient pas plus de moi qu'elle n'a pu venir de vous. Je me rappelle qu'il y a un an M. Savon[3], accompagné de quelques étudiants, m'avait parlé de leur projet de frapper des médailles pour vous, pour Quinet, en me proposant de m'associer à vos noms. Je leur ai demandé s'ils avaient votre autorisation. On m'a répondu affirmativement. Un refus de ma part aurait été d'une modestie par trop orgueilleuse. J'acceptai avec une joie sincère cette preuve de sympathie pour l'idée que je représente au Collège. Je vous assure qu'il n'entrait rien de personnel dans cette joie. Lorsque j'ai vu dernièrement la médaille unique, je la croyais autorisée par vous. Quels que soient vos motifs de ne pas approuver la forme de cette médaille, je ne puis que les respecter. Je vous prie de croire que, dans vos explications, il ne peut y avoir rien de pénible pour moi, car vous n'avez jamais eu l'intention de me faire de la peine. J'achève maintenant mon second volume. Je serai plus libre et espère pouvoir vous voir plus souvent chez vous. Je communiquerai demain votre billet à M. Fouqueré[4]. »

Malgré ce semblant de controverse, c'est la médaille unique qui fut frappée et offerte solennellement le 13 août 1845[5]. Cette explication amicale dénote cependant chez Michelet un vif sentiment de différence, de divergence, voire même d'op-

1. *Le Prêtre.*
2. Cf. *Korespondencja, op. cit.*, t. IV, p. 314.
3. Réfugié italien, poète-improvisateur, très dévoué à la cause de Michelet, Quinet et Mickiewicz.
4. Cf. *le Monde slave*, article cité, p. 250-251.
5. Cf. Ladislas Mickiewicz, *Zywot Adama Mickiewicza* (*la Vie d'Adam Mickiewicz*). Poznan, 1895, t. III, p. 379-380.

position entre son enseignement et celui de Mickiewicz, sentiment dont peut-être il s'exagère alors la portée, mais dont il fut saisi après avoir « lu, relu, annoté, dévoré », selon ses propres termes, l'*Église officielle et le messianisme*. En effet, comme l'indique ce même épisode de la médaille, toute cette « différence de méthode et de principe » n'apparaissait point si grave aux auditeurs du Collège de France. Tout au plus elle devait exprimer à leurs yeux la nature essentiellement distincte de deux individualités créatrices, marquées au sceau du génie et se mouvant en outre sur des terrains d'exploration scientifique si éloignés les uns des autres. Il est vrai que la méthode d'enseignement de Michelet renforçait encore cette généreuse confusion, ou mieux cette illusion de perspective... « La connaissance intellectuelle, selon le mot de son commentateur le plus récent, paraissait sèche à ce mystique[1] », et, d'autre part, « autant que la vérité il aimait la vie et il était en quête d'une vérité vivante[2] ». La vie, la vie lyrique et héroïque, peut-on dire, qui circule avec une telle abondance dans l'œuvre de Michelet, ne devait-elle pas emporter dans son élan toute la sécheresse rationaliste et professorale de son cours et l'apparenter ainsi, du moins pour son jeune auditoire, aux improvisations les plus enflammées de Mickiewicz? Deux ans plus tard Michelet le proclame lui-même. Dans sa leçon du 4 mars 1847, après avoir évoqué « cette chaire (la chaire de Mickiewicz) dépouillée et veuve », il consacre un long passage à la caractéristique de l'enseignement de lui-même et de ses deux amis et le termine ainsi : « Moi, le plus rationaliste ; — Mickiewicz, le plus légendaire et mystique, — et Quinet, par son Napoléon, était notre intermédiaire. Ces différences de méthodes — nulles dans l'*unité d'esprit*. Tous

1. Jean Guéhenno, *l'Évangile éternel*, étude sur Michelet. Paris, Grasset, p. 96.

2. *Ibid.*, p. 108. Il est piquant que l'auteur de cette belle offrande lyrique au génie de Michelet, où le nom de Mickiewicz apparaît une fois à peine (p. 146), et où la *légende de Kosciuszko*, la plus importante pourtant des *Légendes démocratiques du Nord*, n'est traitée que par prétérition, il est piquant que M. Guéhenno emploie, à son insu, un langage mickiewiczien : « vérité vivante », « l'homme éternel »... Car cette dernière expression, dont Michelet usa en passant, d'ailleurs, si je ne me trompe, bien après la leçon de Mickiewicz du 30 avril 1844 sur *l'Homme éternel*, rend ici bien plus le son mickiewiczien que... pascalien.

trois — *uns* dans un point opposé à l'enseignement de la Restauration : libres de l'histoire, mais *faisant l'histoire*[1]. » Et, plus loin, il ajoute encore : « ... nous trois, parfaite image de fraternité[2]. »

Ce double courant — solidarité morale la plus étroite et opposition philosophique la plus nette — semble constituer l'essence même de cette amitié si riche en admiration réciproque, si féconde en dévouements.

La révolution de Février et surtout son dénouement, le coup d'État, vont y ajouter encore un thème nouveau de divergence politique... Mickiewicz, qui n'est pas tendre pour « les bavards » des deux assemblées, sympathise nettement avec le prince-président : « La démocratie militante doit s'affirmer, agir, combattre et vaincre — écrit-il le 15 mai 1849. Cela suppose un camp, un chef[3]. » Cela choque Quinet, et ne doit pas plaire non plus à Michelet. Mais la sincérité, le désintéressement personnel absolu du chef moral de la Pologne exilée ne devaient-ils pas désarmer même les plus naturelles préventions? « Mickiewicz, au moins, a gardé toutes ses espérances; il s'est terriblement éloigné de nous, à ce que l'on me raconte, dira de lui plus tard Quinet. Mais qu'importe! il n'a jamais pu être un ennemi[4]... » En effet, partisan convaincu du régime à la fois révolutionnaire et autoritaire[5], dont il attendait précisément la réalisation par le prince-président, Mickiewicz ne cesse de considérer avec amertume la faillite de la « grande entreprise européenne de 1848 », et il exprime ses vues et ses sentiments mêlés à une hostilité profonde contre la politique timorée de la monarchie de Juillet dans une série d'articles enflammés que publiait l'éphémère *Tribune des peuples*[6]. La haine de l'Autriche et de toute la réac-

1. Ms. A 3787 c/35.
2. Ms. A 3787 c/36.
3. Cf. *Tribune des peuples* (les articles de Mickiewicz édités par son fils). Paris, Flammarion, 1907, p. 247.
4. Lettre à Michelet du 19 février 1856. Cf. E. Quinet, *Lettres d'exil*. Paris, 1884-1886, t. I, p. 254.
5. Cf. J. Kallenbach, *Adam Mickiewicz*. Krakow, 1897, t. II, p. 369-371. — Cf. aussi Ladislas Mickiewicz, *Zywot*, *op. cit.*, t. IV, *passim*.
6. Citons, par exemple, l'article du 27 mars 1849, « l'Allemagne expliquée par la France », ou celui du 3 avril de la même année, « le Nouvel empereur d'Allemagne ». Mickiewicz demeurera toujours fidèle à ses vues et opi-

tion européenne s'unit alors chez lui spontanément à la colère contre la diplomatie de Louis-Philippe. Mais cette colère n'est au fond qu'un aspect pathétique de sa grande passion pour la France, patrie véritable de la Révolution, source de toute initiative morale et politique. « Un homme dont le cœur est plus français que la France » a dit de lui Michelet, et sur ce terrain des sentiments patriotiques et révolutionnaires les deux amis demeureront toujours unis. Ainsi toutes ces différences politiques, si accentuées qu'elles soient, influent peu sur la couleur de leurs relations personnelles. L'intimité, l'affectueuse confiance ne cessent d'y régner.

Au début de l'année 1849, Michelet s'adresse à Mickiewicz pour lui parler longuement de son prochain mariage avec Mlle A. Mialaret[1]. Puis il le prie de lui servir de témoin à la cérémonie même du mariage. Mickiewicz accepte avec un affectueux empressement : « Je veux bien, écrit-il, être témoin d'un acte qui est une promesse de bonheur pour vous. Je vous remercie de m'y inviter. La bénédiction religieuse ne serait ici qu'une vaine cérémonie. Vous avez senti que, dans un acte aussi important, on ne doit pas admettre de formules stériles. Les magistrats de l'Église sont ceux qui comprennent le moins l'institution du mariage, c'est un des grands malheurs de la société actuelle[2]. » La cérémonie eut lieu le 12 mars 1849. Les deux témoins furent, en effet, Mickiewicz et Béranger, et Michelet note sur une des feuilles éparses conservées parmi ses manuscrits : « Notre illustre voyant Mickiewicz disait à un de ses amis qui se mariait (12 mars 1849) : il n'y a rien de médiocre dans le mariage. Vous en serez augmenté ou diminué, déchu ou agrandi, supérieur à vous-même[3]. »

En 1851 — notons-le pour continuer cette chronique épisto-

nions. Une lettre du 26 mars 1851, que j'ai trouvée parmi ses papiers, atteste nettement cette continuité de sa pensée politique. Cf. *Revue des Études slaves*, t. VI, 1926, fasc. 1-2, p. 103-104.

1. Cette lettre est du 27 janvier 1849. Elle fut publiée par L. Mickiewicz dans *Zywot, op. cit.*, t. IV, append., p. XXIV-XXV. Mickiewicz répond le 29 janvier et sa lettre commence ainsi : « Je regarde comme une nouvelle preuve de votre précieuse amitié le mot de confiance que vous me dites sur votre prochain mariage... » Cf. *le Monde slave*, article cité, p. 252.

2. *Ibid.*, p. 253.

3. Ms. A 3771 (24).

laire — Michelet entreprend un travail sur la Pologne. Ce sera une de ses « Légendes démocratiques du Nord », la Légende de Kosciuszko[1]. Il s'adresse naturellement à Mickiewicz, à « son cher et illustre ami », pour lui demander une aide, une documentation. Il va sans dire que cet appel fut entendu. Un actif échange de lettres l'atteste en effet[2].

En 1852, une chaire est offerte à Michelet par l'Université de Genève. Michelet refuse. Mais il voudrait vivement y voir nommé son gendre, Alfred Dumesnil. Sur les instances de celui-ci — « vos lettres, celles de M. Quinet et de Mickiewicz auront tout l'effet possible[3] » — Michelet s'adresse à son ami polonais et le prie d'intervenir. Mickiewicz écrit alors à Genève et, à cette occasion, il s'exprime ainsi sur le compte de Michelet : « Bien que souvent nous différions d'avis, Michelet fut toujours très bon pour moi. Bien souvent il s'occupait de mes affaires. Je lui garde une grande reconnaissance, car cette bonne volonté de rendre service, fort rare en tout lieu, est ici tout à fait exceptionnelle[4]. » Cette lettre est du 23 juillet 1852 et celle de Michelet qui la provoqua est du 20 juillet de la même année. Depuis cette date, ce témoignage épistolaire direct, si précieux toujours pour dessiner la ligne ondoyante des relations morales et littéraires, nous fait défaut. Le nom de Mickiewicz ne s'efface pourtant pas de la correspondance de Michelet. Il apparaît çà et là, assez souvent même, chez de nombreux correspondants de Michelet, sans parler de ses propres lettres, bien entendu : Alfred Dumesnil[5],

1. Jules Michelet, *Pologne et Russie, Légende de Kosciuszko*, à la Librairie nouvelle. Paris, 1852. Le même livre, augmenté et remanié, a paru en 1863 sous le titre : *la Pologne martyre*. Paris, E. Dentu, 1863.

2. Nous avons publié trois lettres inédites de Mickiewicz se rapportant à cette collaboration dans la *Revue des Études slaves*, citée plus haut. Pour les lettres de Michelet, voir *Korespondencja*, *op. cit.*, t. IV, *passim*.

3. Ms. A 4735.

4. Dans une lettre à Jules Gruzewski. Cf. *Korespondencja*, *op. cit.*, t. III, p. 301.

5. A titre de curiosité, je me permets de citer ici une appréciation peu flatteuse de l'esprit alsacien, appréciation attribuée à Mickiewicz et que rapporte Dumesnil avec une satisfaction évidente. Il est vrai que Dumesnil est irrité alors quelque peu contre la famille de Kestner, à Thann : « Mickiewicz, hier, en me voyant... m'a dit avec la seconde vue du génie : les Alsaciens ne sont que des *amateurs* des choses de l'esprit et de l'âme, mais, dès qu'on les leur offre sérieusement, ils deviennent vos ennemis mortels. Ce qu'ils

F. Ravaisson[1], Quinet, E. Noël, Armand Lévy et jusqu'à H. Valmore (le mari de Marceline Debordes-Valmore) qui cite Mickiewicz à propos de *l'Oiseau* de Michelet[2]. La correspondance d'Armand Lévy, qui fut un disciple fervent de Mickiewicz et un ami intime de son fils, est remplie naturellement de nouvelles et de remarques concernant le grand poète de Pologne. — Mickiewicz meurt le 26 novembre 1855 à Constantinople du choléra. Dans sa dernière lettre écrite avant cette date, Lévy parle longuement d'un projet d'édition des œuvres de Mickiewicz, et il glisse à la fin cette phrase qui, en sa brève simplicité, demeure comme un suprême adieu de Mickiewicz à son ami : « M. Adam parle souvent de vous, il vous aime bien et vous envoie bon souvenir[3]. » Et, lui annonçant la mort de Mickiewicz, Armand Lévy révèle ce trait : « Je sais, dit-il, combien vous avez été souvent bon pour son fils. M. Adam, lui aussi, l'a su avant sa mort[4]... » En effet, après la disparition d'Adam Mickiewicz, l'affection, la tendresse de Michelet se reportent alors sur les enfants du poète, sur son fils Ladislas tout particulièrement. Les nombreuses lettres échangées entre celui-ci et le grand historien apparaissent comme une émouvante continuation de cette amitié si fidèle[5]. Car le souvenir de cette grande intimité de cœur et d'esprit hante Michelet, même parmi les soucis de la vieillesse et au milieu du désastre : le 4 mars 1871, rêvant alors d'une réconciliation libre et digne entre la Russie et la Pologne, il écrit à un Russe (fils d'Alexandre I. Herzen) : « Là (dans des papiers prêtés par celui-ci) ma passion pour votre père et pour Mickiewicz est pleinement justifiée... » Et il s'écrie : « Dieu, que je les aimai[6] !... »

craignent le plus, c'est qu'on les enlève à leur apathie en religion et qu'on les chauffe. » La lettre est du 3 mars 1853. Cf. ms. A 4376 (12).

1. Nous avons trouvé une lettre de Félix Ravaisson concernant exclusivement Mickiewicz. Cette lettre, il est vrai, est datée d'Ems, le 8 octobre 1845, et se rapporte exclusivement à une intervention auprès de Salvandy en faveur de Mickiewicz. Cf. ms. 4822 (10).

2. Ms. A 4830.

3. Lettre du 21 octobre 1855. Ms. A 4791 (10).

4. Lettre du 17 décembre 1855. Ms. A 4791 (11).

5. Ms. A 4742 (13-22).

6. Ms. A 4815. C'est un brouillon d'une lettre dictée par Michelet à sa femme et destinée selon toute probabilité à Alexandre A. Herzen, fils d'Alexandre I. Herzen, révolutionnaire et écrivain russe bien connu. Cf. aussi M. Guer-

* * *

De l'ensemble de l'œuvre de Mickiewicz, c'est avant tout son cours professé au *Collège de France* qui agit directement sur Michelet et sur Quinet. Tous deux connaissent, sans doute, son *Livre des pèlerins*, traduit par Montalembert, ce petit volume qui suscite tant d'enthousiasme dans les milieux de l'Avenir (Lamennais, Maurice de Guérin), qui inspira ou influença l'auteur même des *Paroles d'un croyant*[1] et que Sainte-Beuve appelle « un pain de haute et amère saveur ». Michelet accueille le *Livre des pèlerins* par ces mots : « Cette publication est grave. Je ne connais que l'ouvrage de Silvio Pellico qu'on puisse lui comparer[2]. »

Les Aïeux de Mickiewicz ne semblent pas non plus ignorés de ses deux amis, qui pouvaient, d'ailleurs, en lire quelques extraits traduits en français dans une étude de George Sand publiée en 1839 et débordante d'admiration pour le poète polonais[3]. Michelet a pu lire encore son *Conrad Wallenrod* soit dans une fort insuffisante traduction de Burgaud des Marets parue en 1830[4], soit « traduit soigneusement », selon le mot d'Armand Lévy, par le fils du poète Jean[5]. Il est, par contre, peu probable que l'auteur des *Légendes du Nord* ait pu connaître l'expression la plus haute et la moins romantique du génie épique de Mickiewicz : *Thadée Soplitza*, traduit pourtant, mais d'une façon détestable, par Chr. Ostrowski en 1841[6].

chenzone, *les Tableaux du passé*. Moscou, 1912 (en russe), p. 246, où l'auteur a publié un extrait de la même lettre en le publiant malheureusement d'une façon fort inexacte.

1. Cf. Manfred Kridl, *Mickiewicz i Lamennais*. Warszawa, Wende, 1909.

2. Extrait d'une lettre à Montalembert publié par Jean-Marie Carré dans son *Michelet et son temps*. Paris, Perrin, 1926, p. 112.

3. George Sand, *Essai sur le drame fantastique : Goethe-Byron-Mickiewicz* (*Revue des Deux Mondes*, décembre 1839, p. 593-645).

4. Publié d'ailleurs sous le nom du traducteur, chez Gagniard, quai Voltaire, 15. — Cf. Camille Beaulieu, *Vie et travaux de Burgaud des Marets*, éditions Rupella, la Rochelle, 1928, p. 220.

5. Lettre du 4 janvier 1866. Ms. A 4791 (29).

6. Il est à regretter que Gabriel Monod, pourtant si bien informé, si scrupuleux pour ses références et si juste à certains égards pour Mickiewicz, commette ici quelques inexactitudes. Il écrit, par exemple (p. 85, t. II de *la Vie et la pensée de Jules Michelet*) : « C'est là (à Paris) qu'après avoir achevé en

Mais ce cours même de Mickiewicz, auquel ses amis et collègues assistaient assez souvent, devait agir bien plus par son dynamisme intérieur, par l'insaisissable féerie de l'inspiration, que par son contenu historique, littéraire ou philosophique. Le magnétisme personnel, le charme « sauvage » de l'homme et du poète subjuguaient les cœurs et exerçaient en même temps une action tonifiante sur la sensibilité et l'esprit. Michelet et plus encore Quinet le ressentirent fortement et d'une façon constante. Celui-là note dans son journal le 27 juin 1842 : « Leçon de Mickiewicz, tous émus aux larmes. » Le lendemain il ajoute : « Tous les soirs chez Mickiewicz[1]... » Et cinq ans plus tard : « Hier, 18 novembre, anniversaire de la mort de mon père — rarement plus abattu moralement — tendance à l'individualité, mais — appel à la généralisation, mais impasse. — Ainsi, pendant ces douze mois, constant élan au dehors et dedans? — reste vide. Demander forces à l'art — les Rembrandt, à l'homme — Mickiewicz... Pour balancer cette effroyable indigestion de livres par laquelle je viens de passer — j'allai chez Mickiewicz[2]. » Le 20 novembre nous y lisons encore cet aveu significatif : « Montesquieu parle d'une pièce de théâtre, après laquelle, dit-il, il prit une vive résolution d'être honnête homme. Je sentis cela hier soir, belle soirée de novembre, plus de jour, point de lumière — revenu de chez Mickiewicz et vibrant encore. Je tombai dans un ex-

Allemagne le beau récit historique de *Thaddée*, il composa le poème qui a fait le plus pour sa réputation : *le Livre des pèlerins polonais*. » Or, dans cette seule phrase il y a trois erreurs matérielles : 1° *Thadée Soplitza* ou *Thaddée*, si l'on veut, n'est pas un récit historique; 2° ce vaste poème épique ne fut pas ni « achevé » ni écrit en Allemagne, mais en France; 3° il fut écrit et publié bien après *le Livre des pèlerins polonais* et même après la traduction française de Montalembert. A la même page 85 il faut aussi relever une faute — est-ce une faute d'impression? — dans le titre d'un poème de Mickiewicz : *Conrad Wallenrod* et non *Conrad Wall*, comme écrit G. Monod. A la page 91 du même tome II, le regretté biographe de Michelet écrit sans aucune référence : « Ailleurs Mickiewicz avait annoncé que l'Allemagne disparaîtrait, submergée par la réunion des Français et des Slaves ». Ailleurs ... mais où? La citation nous paraît douteuse. Peu claire enfin me paraît cette phrase : « On avait offert la place à Yanoski, qui la refusa dignement (sonnet de M. Mickiewicz, 22 août 1845. G. Monod, *op. cit.*, t. II, p. 93, note). S'agit-il d'un « sonnet » inédit connu seulement de G. Monod?... Les biographes de Mickiewicz ignorent jusqu'ici ce sonnet...

1. G. Monod, *op. cit.*, t. II, p. 89.
2. *Ibid.*, t. II, p. 225.

trême attendrissement sur les hommes; avec un peu de mépris et de reproche pour l'artiste égoïste enfermé dans son cabinet, jouissant à sa manière[1]. » De ces extraits cités par G. Monod rapprochons encore celui que nous avons puisé directement dans les manuscrits et où, à la même date (le 20 novembre 1847), Michelet écrit : « Être plus que paraître — se tremper dans l'être — tu deviendras homme — tu seras moins livre, moins scribe, moins cul-de-jatte, moins vaniteux, moins subtil, tu guériras peut-être de cette mollesse d'artiste que Dante avoue si tristement[2]. » En effet, on reconnaît ici facilement l'influence de Mickiewicz qui, surtout à cette époque, était farouchement hostile à tout le dilettantisme esthétique, à l'art pour l'art, à la science livresque et qui considérait l'action et le sacrifice comme le bien suprême et la vraie sagesse.

Cette « perception immédiate » du geste intérieur est complétée, c'est-à-dire renforcée, corrigée ou paralysée, en 1845, par la publication d'une partie du cours de Mickiewicz. Chez Michelet le choc est violent. Le 28 février 1855, il écrit à Mickiewicz : « Cher, bien cher ami, je vous avais lu, relu, annoté, dévoré, quand j'ai reçu votre livre. Je le relis encore et j'en suis touché profondément. Nous sommes aussi unis de sentiments qu'opposés de méthode[3]... » Et, quatre ans plus tard, après avoir reçu la première partie du cours[4] : « Cher illustre ami. Toute publication de vous est un événement dans ma vie. Vous êtes pour moi un révélateur et dans plus d'un sens. Votre Orient illumine mon Occident de lueurs inattendues. Je reste *moi*, mais je m'éclaire et j'en serai plus fécond. A vous dans cette vie et dans celles qui suivront... Non, ja-

1. G. Monod, *op. cit.*, t. II, p. 226.

2. Ms. A 3771 (26). G. Monod cite aussi un passage des souvenirs d'Eugène Noël sur le cours de Mickiewicz : « Ceux qui n'ont point entendu dans sa chaire l'auteur du *Livre des pèlerins* ne peuvent se faire une idée de cette éloquence à la fois mystique et sensée, sublime et familière. Debout, les mains sur sa canne, le corps en avant, l'œil inspiré, la voix émue et vibrante, avec les apparences d'un visionnaire céleste, c'étaient souvent les paroles du plus parfait bon sens et de l'esprit le plus pratique qu'il faisait entendre » (Eugène Noël, *Michelet et ses enfants*, p. 130).

3. Cf. *Korespondencja*, *op. cit.*, t. IV, p. 314.

4. En effet, en 1845 parut seulement la deuxième partie du cours de Mickiewicz (en deux volumes) intitulée *l'Église officielle et le messianisme*. Ces deux volumes contiennent surtout l'enseignement héroïque et mystique de Mickiewicz, se conformant d'ailleurs de plus en plus à la doctrine messia-

mais livre ne m'a tant appris[1]. » Ces mots dépassent certainement les termes d'habituelle politesse, même très amicale... En réalité, ils expriment exactement — quoique dans une forme passionnée — cette très forte réaction morale et philosophique qu'a ressentie Michelet au contact du cours de Mickiewicz. Ses notes, jetées sur le papier avec une étonnante prodigalité et comme sous un empire d'une exaltation farouche, le prouvent d'une façon péremptoire. De grandes feuilles toutes couvertes de citations, de polémiques, de commentaires ou de remarques exclamatives, soulignées aux traits rouges ou noirs, renferment une sorte de dialogue passionné de deux esprits, de deux personnalités représentatives de l'époque.

A la date des 22 et 23 février 1845, Michelet y note : « Notre seul adversaire, notre *cher* adversaire à nous autres philosophes — c'est Mickiewicz. Il nous est moins adversaire que correspondant et symétrique. La différence du procédé tient d'ailleurs surtout à la différence des peuples, des civilisations où nous sommes placés lui et nous... » Et il s'attaque aussitôt au problème central, à la divergence essentielle : « La méthode de bas en haut, la nôtre, celle que veut la vie, vient du peuple jusqu'au grand homme, jusqu'à la grande force en général — individuelle ou collective — qui réalise la pensée divine — et sa méthode, celle qui procède de haut en bas, celle qui de Dieu descend au grand homme, au peuple. Elles se rencontrent dans un sentiment plus grave que toutes méthodes, celui qui donne vie aux deux modes d'action : « l'amour »[2]. Et il cite cette parole de Mickiewicz : « Le despotisme n'est pas pour les Slaves le gouvernement d'un seul, c'est le gouvernement sans amour, quelle qu'en soit la forme[3]. »

niste de Towianski. La première partie du cours de Mickiewicz n'a paru (en trois volumes) qu'en 1849. « Ce cours — selon la juste appréciation de G. Monod — fut très substantiel et qui, pour l'époque où il fut professé, était non seulement très nouveau, mais nourri de faits et d'une connaissance profonde de la littérature et de l'histoire des peuples slaves. » Cf. G. Monod, *op. cit.*, t. II, p. 86.

1. Cf. *Korespondencja*, *op. cit.*, p. 338.
2. Ms. A 3841 c/15 (85).
3. *Ibid.*

C'est le débat essentiel, peut-être, non seulement entre Michelet et Mickiewicz, mais aussi entre l'orientation principale de la civilisation française et les tendances slaves, pas même exclusivement polonaises. D'un côté, la liberté subordonnée à l'égalité; de l'autre côté, l'individualisme polonais, mais aussi l'autoritarisme, l'absolutisme russe, si opposés pourtant entre eux. Le messianisme mickiewiczien n'est, en effet, qu'une forme radicale et puissamment stylisée de l'individualisme, mais c'est en même temps une aspiration vers l'autorité, vers une sorte de despotisme moral librement accepté. Toute la nostalgie polonaise de l'homme fort, du vrai chef moral, s'y reflète... Michelet le sent lui-même quand il dit : « Le cours de Mickiewicz (œuvre d'un grand homme, disciple d'un grand homme) est une glorification du grand homme, messie successif — un homme, un seul ! ni écoles, ni livres. Et celui-ci répond au cri des Polonais, depuis Kosciuszko jusqu'à Chlopicki : « Nous n'avons pas d'homme[1] ! » A ce débat entre l'individuel et le collectif, entre la liberté et l'égalité sociale, Michelet revient à plusieurs reprises. « L'individualisme — écrit-il le 23 février 1845, toujours à propos de l'*Église officielle et le messianisme* — qui a perdu la Pologne — à chaque lance un drapeau — reparaît sous une autre forme dans ceux qui veulent la ressusciter. Ils veulent UN homme qui entraîne tout par une autorité mystique. Le *pluriel*, le collectivisme leur semble impossible. Nous autres Occidentaux, nous devenons de plus en plus *collectifs*. Nous en sommes affaiblis, il est vrai, mais nous n'en posons pas moins le *vrai* problème. L'unité dans la collection des *égaux*, c'est-à-dire l'unité *voulue*, l'unité de *cœur*, l'*unité libre*, plus féconde, plus inventive. L'unité mystique en un homme individuel — messie successif, etc. — c'est encore matérialité, *fa-*

1. Ms. A 3841 c/15. Ces trois extraits de notes manuscrites, sauf la seconde partie du troisième, ont déjà été publiés par G. Monod, *op. cit.*, t. II, p. 95-96. La note que Monod ne publie pas est d'ailleurs un simple résumé d'un passage du cours de Mickiewicz. Ce passage continue ainsi : « ... Les Russes, pour être forts, sacrifient tout à un homme, à une idée qui est représentée par une dynastie. Les Polonais ont ressenti aussi le même besoin d'être représentés par un homme; mais les formes sous lesquelles apparaît l'idée russe et les conditions de son existence sont diamétralement opposées aux formes polonaises. » Cf. *l'Église officielle et le messianisme, op. cit.*, t. I, p. 15.

talité. — Napoléon — force — individu qui donne impulsion à un Polonais[1]. » Mais cette question le hante décidément. Il s'occupe aussi d'elle le 24 février 1845 : « ... Le fiat d'un peuple sans grands hommes, sans faux dieux — Mickiewicz *contra*... de haut en bas, de bas en haut — avantages, inconvénients du grand homme... on compte sur lui, on se fie au Dieu — l'invention cesse. — Sans doute le collectivisme affaiblit, mais l'individualisme endort[2]. » Et il en reparle le 3 juin 1845 : « Un homme? Pourquoi pas plusieurs? Pourquoi pas mille? Pourquoi pas tous[3]? » Ou encore : « Combien dangereux et funeste de se faire ainsi Dieux vivants! — servilisme, esprit d'imitation (dans des circonstances différentes). — On n'examine pas le concret... chacune des infirmités de ce concret (cru idéal) tue l'idée (par siècles, par mondes!)[4]. » Il la rappelle brièvement le 4 mars 1847 : « Moi, le plus rationaliste — les masses, d'où le grand homme. Mickiewicz, le plus légendaire et mystique — le grand homme, d'où les masses[5]. » Et encore le 17 juin 1848 : « Idolâtrie — incarnation — messianisme[6]. » Et au verso d'un billet d'enterrement daté 16 avril 1851 : « Le changement de Mickiewicz serait de substituer un messie héréditaire qui est celui des Russes — d'y substituer des messies accidentels[7]. »

Mais, une fois surtout, Michelet revient avec détermination à ce problème, comme pour y donner une réponse définitive ou pour trouver une formule de solution. C'était un jeudi, le 5 septembre 1850, à Fontainebleau. Jusqu'à présent, sa critique possédait plutôt le caractère polémique et négatif. D'où cette recherche inquiète, recherche constante d'un point faible dans la cuirasse de l'adversaire. Actuellement Michelet semble tenir déjà sa formule libératrice. Ce n'est pas la seule force intégrante de l'amour, comme en 1845. C'est l'*association :* le génie égalitaire et « sociable » de la France reprend

1. Ms. A 3841 c/16. Extrait publié aussi par G. Monod, *op. cit.*, t. II, p. 96.
2. Ms. A 3785 c/26, note inédite.
3. Ms. A 3841 c/18 et chez Monod, *op. cit.*, t. II, p. 97.
4. *Ibid.*
5. Ms. A 3787 c/35, note inédite.
6. Ms. A 3788 c/60, note inédlte.
7. Ms. A 3841 c/14, note inédite.

tous ses droits[1]. Comme ce texte — à ma connaissance — n'a pas été publié ni utilisé, je me permets de le citer ici en entier, du moins dans toute sa partie essentielle. Ces notes semblent correspondre d'ailleurs au passage suivant d'une lettre de la même année adressée à Mickiewicz et en justifier pleinement les termes. Les dates ne s'opposent pas à ce rapprochement. « Je n'ai perdu aucune occasion de parler de vous selon mon cœur ni au *Collège de France*, ni au *National*... Je voudrais encore faire à mon cours un examen très sérieux, très critique du vôtre, que j'admire tant dans l'extrême opposition de nos points de vue. Le temps, je crois, n'est pas encore favorable pour cela. Ce moment barbare serait mal choisi[2]. »

« Du messianisme et de l'association. Le but et le salut du monde, c'est l'unité, *l'unité de cœur dans la diversité des caractères :* tout en un, chacun restant soi. — Comment atteindre l'unité? — par la fraternité qui est le moyen et le but. Mais les hommes, peu unis par le sentiment fraternel, ont eu besoin de se grouper *artificiellement* : 1° ou autour d'une *idée* sociale (Rome, Athènes des *Cités-Dieux*); 2° ou autour d'une grande individualité (hommes-dieux : Alexandre, César, Jésus, Napoléon, etc.).

« Ce dernier procédé, celui de l'Orient, est le procédé *messianique* renouvelé par Towianski, Mickiewicz, procédé dangereux selon nous, et voici pourquoi : le dangereux procédé de l'incarnation messianique donne une unité extérieure, non réelle — il empêche l'association. Quand on cherche le bien absolu en un individu, dans un être vivant concret, dans une personne, on absorbe sa pensée dans un mystère obscur; car rien de plus obscur, de plus mystérieux que la personne humaine. Alors, l'admiration, l'amour, le culte défendent et

1. Voir cependant dans les mss. A 3841 c/5 une citation de Mickiewicz : Cieszkowski = l'action, l'idée qui point chez les philosophes allemands. C'est l'*association*. En effet, à la page 252 du tome I de *l'Église officielle et le messianisme*, nous lisons : « Dans Schleiermacher, Schlegel et Schelling, nous voyons poindre une idée nouvelle pour la philosophie allemande, celle de l'*association*. Cette idée finira par détruire l'école hégélienne... » Ici suit un long passage sur l'association.

2. Lettre du 14 janvier 1850. Cf. *Korespondencja, op. cit.*, t. IV, p. 338.

proscrivent l'exercice de la critique, de l'examen, du raisonnement —*plus de progrès dialectique;* on tourne sur un point, sur la contemplation successive des perfections de cette individualité divine.

« Ajoutez que nulle individualité ne se soutient à cette grande hauteur — la dernière, Napoléon, a déchu chaque jour, et en si peu de temps.

« Ceux qui se font ainsi des dieux humains, s'ils les perdent, perdent tout, ne gardent rien, restent à l'état de néant, ayant paralysé, détruit en eux ce qui les eût renouvelés, la faculté dialectique et la réflexion. L'association *par une idée*, au contraire, si elle périt, laisse au moins à la place de cette idée un dédommagement, la faculté dialectique, la réflexion qui n'a pas été éteinte. Voyez la Grèce, par exemple; lors même que son idée divine, ses cités-dieux, Sparte et Athènes, sont tombées de l'état divin, elle garde sa puissance logique et se survit. Elle n'a plus ses hommes d'État — elle a ses grandes écoles philosophiques — et, quand le christianisme vient, elle recommence son travail logique dans la sphère du christianisme.

« Au reste, les deux procédés ont alterné jusqu'ici :

« L'Orient fut associé par *ses dieux*.

« La Grèce et Rome par leurs *idées sociales, leurs cités-dieux*.

« L'Empire et le christianisme par leurs *hommes-dieux*.

« En sera-t-il toujours de même? Le monde roulera-t-il à jamais dans cette évolution?

« Mickiewicz dit : oui.

« Moi, j'en doute.

« Qu'un Dieu nouveau se forme aujourd'hui, en pleine lumière et sous les yeux de la critique, cela est-il possible? « Mais, dira-t-on, la chose s'est bien faite dans la pleine lumière de l'Empire romain... » — La presse n'existait pas alors, ni mille autres moyens de critique. La situation ne ressemble en rien. La chose est difficile — et elle est *peu souhaitable*. L'inconvénient le plus grave du procédé messianique — qui groupe les hommes autour d'un homme-dieu, leur fait mettre en lui leur bien absolu — c'est surtout qu'il manque son objet. Il crée l'amour — pour qui? — *pour cet idéal humain-divin plus que pour les associés entre eux*.

« Nous voyons, par exemple, que les chrétiens, *très tendres* pour Jésus, n'en ont pas moins été *très durs* les uns pour les autres, hostiles aux non-chrétiens, féroces, impitoyables pour les hérétiques, les chrétiens dissidents. Il y a eu adoucissement des mœurs sans doute, mais très lent, si l'on envisage l'extrême longueur des temps chrétiens (*cinq* siècles de naissance, sept siècles de domination, de 500 à 1200, et *six* de décadence). Avec un temps si long, on ne sait si l'on doit attribuer le progrès à la vertu de l'institution religieuse ou au mouvement nécessaire de la nature humaine qui s'adoucit et mûrit à la longue.

« Reste à savoir si les hommes, groupés artificiellement jusqu'ici autour d'une *formule* ou autour d'une *légende*, n'en viendront pas à sentir que ces choses ont été les moyens de la *fraternité*, moyens peu efficaces, mais qu'elle pourrait être son moyen à elle-même, qu'elle est à la fois la voie et le but.

« La seule force de l'homme, c'est d'associer sa faiblesse[1]. »

Comme on le voit, cet « examen » du messianisme mickiewiczien est « très sérieux » et « très critique » ; en effet, Michelet y défend avec plus de calme et de fermeté qu'autrefois « l'idée sociale » de son temps et de son pays, le solidarisme fraternel et égalitaire contre l'autoritarisme mystique de Mickiewicz. Mais il lui fait aussi quelques importantes concessions sur le plan historique (l'alternance de deux procédés) et sur le plan universel : coexistence de deux procédés dans l'espace : Occident et Orient. Fidèle aux principes de Vico, Michelet essaie de transporter le centre de gravité du problème « messianique » dans l'homme collectif, dans cette « fraternité » qui « pourrait être son moyen à elle-même... à la fois la voie et le but ».

A ce débat essentiel sur le *principe* du messianisme se rattachent quelques autres problèmes ou simples sujets de controverse issus du même choc moral et intellectuel. Nous nous contenterons de les aborder ici très brièvement. C'est en pre-

1. Ms. A 3790 c/45-c/47. Le lendemain, c'est-à-dire le 6 septembre 1850, Michelet s'attelle de nouveau au même débat et il esquisse une sorte de vaste chronologie historique de cette alternance de deux procédés : idée sociale, messianisme. Mais cet essai nous est parvenu à l'état d'une simple ébauche. La feuille porte en haut : « Toujours messianisme empêchant association ».

mier lieu la question de *méthode*. Michelet s'affirme souvent rationaliste et analytique, tandis que Mickiewicz, selon lui, c'est la synthèse et le mysticisme. « Mickiewicz et Victor Hugo, note-t-il, sont contre le rationalisme — moi, au contraire[1]... » Et ce refrain revient plusieurs fois sous sa plume. En réalité, Michelet affirme cette opposition bien plus qu'il ne la démontre. La méthode que préconise Michelet, c'est surtout l'*intuition*[2], et Michelet est par excellence un génie intuitif, un intuitif qui raisonne, bien entendu. Cette opposition donc entre le rationalisme de Michelet et la méthode mystique de Mickiewicz semble être surtout une question de degrés, de différence quantitative. Ou, si l'on veut pousser plus loin ce parallèle — Michelet vivait plus distinctement les deux modes d'existence créatrice et il les dissociait plus âprement, tandis que chez Mickiewicz ils s'incorporaient mieux, pour ainsi dire, à l'acte intérieur, un et indivisible. La position de Michelet est d'ailleurs, à cet égard, quelque peu paradoxale, en apparence du moins : visité lui-même si souvent par l'inspiration, enveloppé par de hautes flammes d'intuition visionnaire, il défend pourtant avec une opiniâtreté farouche le droit de la raison contre l'empiétement de l'incontrôlable et de l'irrationnel.

Non moins paradoxale, il est vrai, pouvait paraître l'attitude négative et presque méprisante de Mickiewicz envers l'art, envers l'effort pur de l'artiste. Et Michelet a ici beau jeu en protestant contre ces « tendances barbares » de considérer « l'art comme péché[3] ». Il s'élève aussi avec force contre le rôle trop exclusif de l'instinct et de l'action dans l'enseignement messianique de Mickiewicz : « L'*action?* — dit-il — oui, mais l'œuvre d'art est encore une action. Le génie... c'est un héros. — L'instinct? — oui, mais l'instinct de tous[4]. » Ou

1. Cf. G. Monod, *op. cit.*, t. II, p. 97.
2. Cf. A. Mickiewicz, *l'Église officielle et le messianisme*. Paris, *op. cit.*, t. II, p. 288. « ... Ce don — dit Mickiewicz — n'est autre chose qu'un de ces moments connus des artistes et des militaires et probablement de vous tous, parce que les Français sont intuitifs par nature. Ce sont ces moments d'inspiration, où nous nous sentons tout d'un coup plus forts que de coutume, plus clairvoyants, plus sûrs de tous nos moyens et plus sûrs même de les mieux employer. »
3. Ms. A 3841 c/15.
4. Monod, t. II, p. 97.

encore : « L'action! l'action! l'action! — oui, mais à *condition de savoir* ce qu'on fait... d'être orienté par l'*éducation*[1]. » Rappelons seulement que l'action et la « réalisation » c'est le facteur essentiel, la pierre angulaire de l'évangile mickiewiczien, le facteur qui assure l'unité morale de la vie : l'action semble être envisagée ici non seulement comme un moyen de dominer la réalité, mais en même temps comme une « méthode » pour la connaître : « Il y a un procédé, dit Mickiewicz, dont la science s'occupe peu, mais que nous tous connaissons bien et que nous employons tous plus ou moins dans l'application et même dans la recherche des vérités : ce procédé, c'est l'action. J'ai dit que nous l'employons dans la recherche de la vérité[2]. » Sur tous ces points, d'ailleurs — la vanité de l'art, surtout de l'art pour l'art et de la science trop exclusivement livresque — les vues de Michelet, comme le prouvent les notes de son « journal » citées plus haut, plient parfois nettement sous la pression morale de Mickiewicz. N'oublions pas, en effet, que Michelet — un génie pourtant essentiellement romantique, outillé admirablement, en tout cas, pour être un romantique — s'oppose avec véhémence au romantisme[3]. Mentionnons encore un sujet de controverse entre les deux amis. Il s'agit du rôle attribué par chacun d'eux à la Révolution, au christianisme. « Mickiewicz, Quinet, Buchez — note Michelet — partent du christianisme vrai comme identique à la Révolution (danger de ramener, malgré l'interprétation philosophique, beaucoup d'idées du moyen âge)[4]. » Pour Mickiewicz et pour Quinet, en effet, la religion apparaît comme un phénomène primordial : la société, l'état

1. Monod, t. II, p. 97.

2. *L'Église officielle et le messianisme* (*l'Église et le Messie*, *op. cit.*, t. II, p. 261). Ces paroles et tout le passage qui les suit apparaissent comme une curieuse anticipation de la philosophie de M. Maurice Blondel. Voir son *Action, essai d'une critique de la vie et d'une science de la pratique*.

3. Le 23 janvier 1848, Michelet écrit à la rédaction de *l'Avant-Garde* en lui refusant sa collaboration : « J'ai signalé plusieurs fois dans mes cours les tendances antiphilosophiques, antinationales des doctrines de l'art pour l'art... Le romantisme... a cru qu'on pouvait changer la forme de la langue sans le cœur. Il a tenu peu de compte de la tradition française. En punition, il n'a eu nulle action sur la France. » Cf. ms. 3788 c/65.

4. Notes écrites sur le second volume de *l'Église officielle et le messianisme*, le 3 juin 1845.

social et politique, se définit en fonction de la religion. Pour Michelet, il en va tout autrement. L'institution religieuse est créée par l'humanité elle-même et parallèlement à d'autres institutions. La divergence est nette et décisive ; là — *subordination* du phénomène social à la religion ; ici — *coordination* de l'institution religieuse avec d'autres institutions au sein de la société qui se crée elle-même.

Cette série de dissonances intellectuelles entre Michelet et Mickiewicz ne les épuise certes pas toutes. Est-il besoin de rappeler qu'elles s'harmonisent finalement dans une musique plus large et plus profonde : « union pour la recherche sincère de la vraie vie morale », selon les paroles déjà citées de Michelet, pour qui Mickiewicz fut un grand stimulateur. En réagissant, en effet, contre la personnalité si forte du poète polonais, Michelet devait vivre plus intensément le spectacle intérieur de sa propre âme aux élans parfois si passionnément contradictoires. Ce combat spirituel, si ardent à la fois et si généreux, lui permit de mieux connaître quelques aspects importants de son moi et, en tout cas, de les mieux définir. Michelet semble le reconnaître, indirectement du moins, en griffonnant sur une feuille sans date ces paroles trop mélancoliques : « Mickiewicz — martyrisé après sa mort — qui reste dans sa tradition ? — Et cependant il est l'*autre* pôle indispensable à l'équilibre[1]. » L'*autre* pôle, n'est-ce pas celui qui « polarise » la pensée adverse, la rend plus claire, plus ferme, mieux ordonnée ?

*
* *

Mais toute cette franche et noble querelle d'idées et de cœurs demeure-t-elle stérile et vaine ? Assurément non. — Au moment même où, en 1845, Michelet annotait et commentait avec tant de passion *l'Église officielle et le messianisme*, une œuvre germait dans son esprit : *le Peuple*. — Les notes

1. Cf. ms. A 3841 c/13. Michelet y ajoute encore cette remarque curieuse : « Il a vu cette grande France barbare que nous autres ne voyions pas alors. » Ce mot est à rapprocher du passage suivant de la lettre de Michelet du 27 janvier 1849 : « Nous entrons dans un âge barbare, ennemi de la pensée ! J'ai dit à mon cours que vous seul vous aviez été un vrai prophète, vous seul avez prévu. »

sur le messianisme sont des 22 et 23 février. Or, dans sa leçon du 27 février[1], qui fut comme un prodrome du *Peuple* et de son *Histoire de la Révolution* à la fois, Michelet pose le même problème et il cite les mêmes arguments presque en des termes identiques : « Pour la première fois, c'est le fait d'un peuple et ce peuple fut le prophète de la pensée pure — sans *grands hommes*, sans *faux dieux*. Le grand homme a des avantages et des inconvénients; on compte sur lui, on se fie au Dieu, l'invention cesse[2]... » Et puis il s'inquiète : « Le peuple a eu sentimentalité, sympathie, bon cœur, il n'a rien pu formuler... Là est le péril. Le temps arrive des épreuves, du sacrifice, le temps qui jugera. Quand il posera cette question : Voulez-vous mourir pour le nouveau principe? N'est-il pas à craindre qu'on se demande : Quel est le nouveau principe? Liberté? mais la liberté n'est pas un principe, c'est la faculté de penser, de faire. Penser quoi? faire quoi? Égalité? civile? sociale? mais un peuple nivelé serait inharmonique et désarmé[3]. »

Le peuple « n'a rien pu formuler »... Michelet va donc « formuler » pour le peuple. Comment? En se racontant lui-même avant tout : sa vie d'enfant austère et héroïque, ses observations, son expérience, son enthousiasme révolutionnaire, sa foi... Une sorte de « bréviaire » de la démocratie française de cette époque en résultera. Ses principes, ses croyances, ses aspirations, ses hésitations et ses inquiétudes seront *confessés* bien plus qu'*exposés* dans ce livre par l'homme qui les semblait alors avoir si passionnément incarnés. Ainsi le principe latent de Michelet : *l'identité de l'histoire et de l'expérience intérieure de l'historien*, apparaît dans *le Peuple* dans toute sa force, quoique sous un jour nouveau. « Ce livre — avoue Michelet dans la préface — je l'ai fait de moi-même, de ma vie et de mon cœur. Il est sorti de mon expérience bien plus que de mon étude[4]... » Or, Mickiewicz lui aussi, dans

1. Ce cours portait le titre : *Préliminaire, l'esprit et la portée de la Révolution*. Cf. G. Monod, *op. cit.*, t. II, p. 186.

2. *Ibid.*, t. II, p. 188-189.

3. G. Monod, *op. cit.*, t. II, p. 189.

4. Dans ses notes pour son cours de 1850, nous trouvons ce rapprochement significatif : « Le *Collège de France*... toujours la libre unité de la science... ici la triple unité des chaires... ici par Mickiewicz le saint accord de la

son *Cours de littérature slave* des deux dernières années (1842/3-1843/4), raconte et exalte à la fois son « expérience intérieure », sa profonde vie religieuse, sociale et politique, mêlée de quelques éléments de la doctrine ésotérique de Towianski (« une série de révélations »), doctrine qui exprimait à cette époque ses propres tendances mystiques et correspondait à ses préoccupations personnelles du moment. — Issu intellectuellement du XVIII^e^ siècle français, épris à son heure de Voltaire (il a traduit jusqu'à sa *Pucelle*), Mickiewicz, étudiant à Wilno, apparaît d'abord comme un chef moral de la jeunesse dévouée à la cause du progrès intellectuel, par lequel elle croit pouvoir le mieux servir sa patrie. Il devient « romantique » par une nécessité intérieure : amour passionné et malheureux, indignation croissante contre l'oppression politique, les influences de Schiller, de Gœthe, de Byron aidant, le conduisent à admettre la suprématie de l'imagination sur les « règles » du sentiment sur la raison et — selon sa saisissante formule — des « vérités vivantes » sur les « vérités mortes ».

Persécuté, emprisonné par les autorités russes pour son patriotisme agissant, puis exilé en Russie, il contemple la puissance et la grandeur vraies et apparentes de ce pays et devine la tragédie de ce peuple, la terrible vertu russe : « l'héroïsme de l'esclavage ». Un instant il se penche sur la source de l'art pur : il écrit les *Sonnets de Crimée*. Mais le destin de la Pologne le hante. Comment délivrer la patrie? Comment créer la force libératrice? — tel est le problème moral essentiel de sa vie, et son œuvre exprime vigoureusement cette préoccupation constante. *Konrad Wallenrod*, *les Aïeux* (3^e^ partie), *le Livre des pèlerins polonais*, *Thadée Soplitza* — ces quatre chefs-d'œuvre représentent chacun un nouvel aspect de ce problème essentiel de la patrie et une nouvelle réponse à la question qui demeure. Le cours professé au Col-

France avec l'Orient... ici, par moi, la double chaire... fondée en 1770... mais jusqu'ici histoire seulement... C'est ici la *capitale* de l'unité et de la libre unité... l'histoire est la servante de la philosophie — l'intérieur doit dominer l'extérieur... moi... je protestai pour l'accord de l'idée avec le fait — par mon vieux Vico, d'abord, comme traducteur — vingt ans après par mon *Livre du peuple* (*sic*) où j'ai été moi. » Ms. A 3790 c/61.

lège de France continuera sur un autre plan la même entreprise morale.

Dans *Konrad Wallenrod*, publié en 1828 en Russie et portant encore les traces de l'influence byronienne, Mickiewicz essaie de résoudre ce problème en pur individualiste, en génie agissant en dehors de la société. Cet effort, moralement parlant, reste stérile. Dans la troisième partie des *Aïeux*, écrite en 1832, où George Sand trouve « une inspiration vraiment surnaturelle », l'individu, « le moi » génial du poète, se considérant comme la plus haute expression de la multitude, s'identifie avec la patrie et s'insurge contre le destin. Mais ici encore l'élan prométhéen tragiquement se brise. — Pour devenir une valeur sociale, une réalité agissante, le héros transfiguré doit redescendre humblement, simplement parmi ses frères... Le *Livre des pèlerins* est la réalisation de cette nouvelle attitude morale. *Thadée Soplitza* enfin, c'est un nostalgique retour dans la claire vision de l'existence passée, où s'incruste la tragique destinée de Jacek, évocation simple et forte de tout le drame collectif de la Pologne. Ce qui caractérise ainsi l'évolution intérieure de Mickiewicz, c'est un élargissement continu de la perspective morale où il cherche la solution du problème de la patrie, élargissement qui va de l'individu vers l'universel et que ses quatre principaux chefs-d'œuvre poétiques tracent sans l'achever. A l'époque du cours professé au Collège de France, le mysticisme de Mickiewicz surgit naturellement, logiquement, de sa plus profonde « expérience intérieure » : placé devant le spectacle éblouissant de sa propre inspiration, frappé par le caractère irrationnel de sa propre puissance créatrice, le poète est poussé naturellement à s'incliner devant les forces qui dépassent la « raison raisonnante » ou même simplement la raison. Son mysticisme, avant de s'affirmer nettement au contact de Towianski (le 30 juillet 1841), préexiste dans ses deux sources primordiales : richesse même de la vie subconsciente du poète, impossibilité pour lui de résoudre l'énigme de la patrie dans le cadre de la pensée rationaliste. Ce double courant génétique enveloppe précisément le mysticisme mickiewiczien d'une flamme ardente d'énergie et d'action, le pénètre souvent d'un

clair réalisme en face de la vie et lui prête ce caractère essentiellement dynamique et réalisateur qui a subjugué tellement l'âme rêveuse de Quinet[1] et provoqué une si forte réaction morale et intellectuelle dans l'esprit de Michelet : ceci malgré l'aversion évidente de l'auteur du *Peuple* pour certains éléments non pas tant « mystiques » que « mystagogiques » de la doctrine de Towianski.

Mickiewicz, à vrai dire, semble vouloir plutôt *suggérer* qu'*exposer* méthodiquement le sens principal de cette doctrine. Du moins, ses contours trop rigides, ses arêtes trop blessantes pour le « bon sens » ordinaire n'émergent que rarement en toute leur nudité au cours mickiewiczien[2]. Le « towianisme » y est présent néanmoins. A l'instar d'un ressort caché d'une action, il dramatise le mouvement du récit et lui imprime çà et là une allure quelque peu provocante à l'égard de cette science raisonneuse qui se croit, selon Michelet, « la reine du monde » et qui n'abdique pas ses droits dans *le Peuple*[3]. Tant s'en faut. En réalité, l'objet de ces deux œuvres — du cours de Mickiewicz et du *Peuple* de Michelet — est identique : organiser la société nouvelle sur les bases d'une morale nouvelle, morale exaltée, tendue, héroïque chez Mickiewicz, plus sociable, plus affectueuse, plus tendre chez Michelet. Mais si l'objet est ici le même, les positions des auteurs nécessairement diffèrent. Mickiewicz parle à un auditoire étranger, au nom d'une nation vaincue dans un combat héroïque. Michelet s'adresse à une démocratie naissante au nom de cette « France éternelle » dont il croit avoir vécu et incarné toute l'histoire. De cette identité

1. Voir son *Ultramontanisme;* la leçon du 20 mars 1844 et celle du 19 juin de la même année, *op. cit.,* 2e éd. Paris, Hachette, 1844, p. 41, 261, 275. Voir aussi ses lettres adressées à Mickiewicz : « Adieu, cher! vous m'avez fortifié quand j'en avais le plus besoin. Je ne l'oublierai ni dans cette vie ni dans l'autre » (lettre du 20 juin 1844), ou encore : « Cher Adam, ce que vous me dites est déjà pour moi la plus grave des récompenses : ce sont des mots qui valent une vie... « (lettre du 15 janvier 1845). Cf. *Korespondencja, op. cit.,* t. IV, p. 313-314.

2. Dans deux ou trois leçons du premier volume et surtout dans les dernières leçons du second volume de *l'Église officielle et le messianisme.* Voir surtout : vol. I, p. 9, 19-25; vol. II, p. 195-209, 251-252, 261, 268-275 et 286-301.

3. Cf. J. Michelet, *Histoire de la Révolution française.* Paris, Chamerot, 1847, 1 vol., préface, p. XII.

d'objets, de cet écart entre les positions, une symétrie naturelle résulte. Elle semble ordonner les plans essentiels du *Peuple* par rapport à *l'Église officielle et le messianisme* et en définir les contrastes, les divergences et les parallélismes. Il est vrai que l'examen très sérieux, très critique du messianisme mickiewiczien n'a pas trouvé place dans *le Peuple*, directement du moins. On devine pourquoi. Ce sont des scrupules généreux d'amitié qui ont imposé à Michelet cette réserve. C'est aussi son désir de ne pas laisser croire aux adversaires communs que l'unité morale des trois professeurs du Collège de France est rompue. Néanmoins, cet examen du messianisme, la réponse au messianisme, existe dans *le Peuple* indiscutablement, ou plus exactement c'est le volume entier du *Peuple*[1] qui est une généreuse réponse à la doctrine messianiste.

Si l'on confronte les notes manuscrites de Michelet des 23 et 24 février 1845 avec le texte du *Peuple*, on discerne facilement dans ce dernier — écrit en 1845 et publié au début de 1846 — tous les éléments de cette polémique qui procède tantôt par des *affirmations* strictement opposées aux thèses messianistes, tantôt par des concessions faites à la pensée mickiewiczienne. Toutes ces oppositions gravitent autour d'une seule : foi dans le chef, foi dans le peuple. En exaltant le principe autoritaire, Mickiewicz exprime, certes, la nature de sa propre personnalité dominatrice, révélatrice, inspirée s'il en fut. Mais il obéit en même temps à une préoccupation d'ordre général, d'ordre national si l'on veut. Il cherche l'efficacité, la « réalisation », la force... Michelet, que n'obsède pas le tragique de l'expérience polonaise, mais que fascine l'effort émancipateur de la Révolution, s'élance résolument vers « l'homme collectif », vers le peuple. Il admet, d'ailleurs, que le collectif affaiblit; il s'inquiète — nous l'avons vu — que le peuple « n'a rien pu formuler ». Il concède, enfin, que « le peuple, en sa plus haute idée, se trouve difficilement dans le peuple... Il n'est dans sa vérité à sa plus haute puissance que dans l'homme de génie; en lui réside la grande âme[2]... » Et

1. Au *Peuple*, il faut ajouter aussi certaines parties de *l'Histoire de la Révolution française*, surtout l'Introduction.

2. J. Michelet, *le Peuple*. Hachette, 1846, p. 202.

il renchérit encore : « ... muet en lui-même, il (le peuple) parle en cet homme (l'homme de génie) et Dieu avec lui[1]. » Remarquons bien : « avec lui » et non *par* lui. L'homme de génie n'est pas, pour Michelet, une « cause occasionnelle », pour parler le langage de Malebranche, il n'est pas un instrument de révélation. Nous touchons ici à la limite de ses concessions. Car aussitôt, d'ailleurs, l'attaque reprend : « Est-ce un Dieu, ou est-ce un homme? Faut-il pour l'instinct du génie que nous cherchions des noms mystiques, inspiration? révélation[2]? — C'est la tendance du vulgaire; il lui faut se forger des dieux. — L'instinct? la nature? Fi! disent-ils. Si ce n'était que l'instinct, nous ne serions pas entraînés... C'est l'inspiration d'en haut, c'est le bien-aimé de Dieu, c'est un Dieu, un nouveau Messie[3]! » L'intention critique à l'égard du messianisme apparaît ici dans toute sa vivacité combative. Michelet le sent lui-même, et il pense avant tout à Mickiewicz quand il dit à la fin de son *Peuple* : « ... en écrivant ce livre... j'ai blessé plus d'un qui m'était cher[4]. »

Nous n'allons pas refaire ici le tableau complet de ces oppositions et divergences, dont la plus essentielle réside dans cette subordination mystique du collectif à l'individuel chez Mickiewicz et dans cette émancipation de l'individu au sein du collectif chez Michelet : la liberté dans l'égalité, contre l'égalité dans la libre soumission. Citons cependant encore un sujet de controverse bien caractéristique. Il s'agit de la propriété de la terre et de la propriété tout court. Mickiewicz consacre à cette question deux leçons de son cours, celle du 16 mai et celle du 23 mai 1843. On peut résumer ses opinions de la manière suivante : il s'élève contre « l'absolutisme » de la définition de la propriété donnée par le Code français (*us*

1. J. Michelet, *le Peuple*. Hachette, 1846, p. 202.

2. Rappelons pourtant le passage suivant de la préface écrite en 1847 pour le premier volume de son *Histoire de la Révolution* : « Et que s'est-il donc passé? Quelle lumière divine a donc lui (le peuple) pour faire un si grand changement? Est-ce la force d'une idée, d'une inspiration nouvelle, d'une révélation d'en haut?... Oui, il y a eu révélation. » Cf. *op. cit.*, 1re éd., p. xcv. Le mot « révélation » a-t-il ici un sens simplement métaphorique? La suite du texte ne nous permet pas de trancher la question.

3. *Le Peuple*, *op. cit.*, p. 202.

4. *Ibid.*, p. 313.

utendi et abutendi)[1]; il considère que, chez les Slaves, « la propriété était regardée comme un péché »[2], et que « c'est la base de toute la législation slave, qu'il n'est pas permis à l'homme de posséder la terre[3] ». Mickiewicz conclut d'abord que « la grande question de la race slave, sous le rapport de la propriété, est le rétablissement de la commune, là où elle a été détruite, et le développement des communes qui existent encore[4] ». Et, d'une manière générale, il affirme « que la question de la propriété est liée à la question religieuse, et il est évident que l'époque arrive où elle doit être organisée d'une manière nouvelle[5] ». A ces idées, où une certaine slavophilie s'unit à un radicalisme révolutionnaire à la fois dans le domaine social et religieux, Michelet oppose un veto catégorique. Dans ses notes manuscrites — nous l'avons vu — il se révolte contre ces « tendances barbares ». Dans *le Peuple* il dit : « Le dernier pays du monde où la propriété sera abolie, c'est justement la France[6]. » Ceci, il est vrai, ne se rapporte pas aux idées de Mickiewicz. Mais, en parlant de l'*association*, il vise certainement les théories sociales de son ami polonais. « La communauté naturelle — dit-il — est un état très antique, très barbare, très improductif. La communauté *volontaire* est un élan passager, un mouvement héroïque qui signale une foi nouvelle et qui retombe bientôt[7]... » Et il ajoute encore — comme pour se ménager la possibilité d'un accord — que les formes possibles d'associations... doivent... *différer aussi selon les différents pays*, selon la diversité des génies nationaux[8]. Mais la véritable réponse de Michelet aux conceptions quelque peu « communisantes » de Mickiewicz ne réside-t-elle pas encore cette fois dans l'affirmation, dans cette apologie exaltée du « mariage de l'homme et de la terre » par laquelle débute si éloquemment *le Peuple* ?

1. *L'Église officielle et le messianisme, op. cit.*, t. I, p. 387.
2. *Ibid.*, p. 388.
3. *Ibid.*, p. 377.
4. *Ibid.*, p. 398.
5. *L'Église officielle et le messianisme, op. cit.*, t. I, p. 405.
6. *Le Peuple, op. cit.*, p. 108.
7. *Ibid.*, p. 255.
8. *Ibid.*, p. 255-256.

Il faudrait mentionner encore deux sujets de dissension d'une importance d'ailleurs inégale. Michelet s'oppose naturellement à cette conception mickiewiczienne et towianiste de Napoléon, homme providentiel, « homme complet », « homme de l'époque », « individualité universelle ». On le voit très bien dans ses notes manuscrites des 23 et 24 février 1845. Dans *le Peuple*, cependant, il ne traite cette controverse que par prétérition. En effet, dans un des deux ou trois passages où Napoléon est évoqué, Michelet élimine le sujet même de la discussion. Ce qu'il dit de Napoléon ne s'oppose ni aux idées de Mickiewicz ni à celles de Quinet : « Napoléon même, si cher au paysan et qui le comprit bien[1]... »

Une autre divergence porte sur le rapport de la Révolution et du christianisme. Pour Mickiewicz, ainsi que pour Quinet, la Révolution est une continuation du christianisme et sa partielle réalisation[2]. Michelet le remarque dans ses notes du 3 juin 1845 sur le messianisme que nous avons citées plus haut : « Mickiewicz, Quinet, Buchez parlent du christianisme vrai comme identique à la Révolution[3]... » Il développe son point de vue dans son *Histoire de la Révolution :* « Plusieurs esprits éminents, dit-il, dans une louable pensée de conciliation et de paix ont affirmé de nos jours que la Révolution n'était que l'*accomplissement* du christianisme, qu'elle venait le continuer, le réaliser[4]... », et plus loin : « ... le point de départ est celui-ci : le crime vient d'un seul, le salut d'un seul ; Adam a perdu, le Christ a sauvé[5]. » Michelet conclut pour sa part : « La Révolution n'est autre chose que la réaction tardive de la justice contre le gouvernement de la faveur et la religion de la grâce[6]. » Ici l'opposition est nette et l'allusion au messianisme mickiewiczien (suivie aussi par Quinet) tout à fait transparente. Mais dans *le Peuple* cette opposition semble voilée, réduite, effacée presque. Après avoir parlé des trois révélations que la France a reçues : de Rome — le juste, —

1. Cf. *le Peuple*, *op. cit.*, p. 20. — Voir aussi l'éloge de Bonaparte dans la note de la page 235.
2. Cf. *l'Église officielle et le messianisme*, *op. cit.*, t. VII, p. 246.
3. Ms. A 3841 c/18 (127).
4. *Histoire de la Révolution*, *op. cit.*, introd., p. XXX.
5. *Ibid.*, p. XXXIII.
6. *Ibid.*, p. XL.

de la Grèce — le beau, — de la Judée — le saint, — Michelet résume ainsi son programme de l'éducation : « ... celle-ci (la mère) lui apprit Dieu, et la grande mère (la France) lui apprendra le dogme de l'amour, *Dieu en l'homme*, le christianisme — et comment l'amour, impossible aux temps haineux, barbares du moyen âge, fut *écrit dans les lois* par la Révolution, en sorte que le Dieu intérieur de l'homme pût se manifester[1] ».

Si Michelet semble construire son *Peuple* sur une donnée diamétralement opposée à l'autoritarisme mystique du messianisme de Mickiewicz, les parallélismes abondent cependant dans ces deux œuvres. Quelques-uns résultent certainement de cette atmosphère d'effervescence, créatrice d'amitié et de combat, qui enveloppait au Collège de France les trois professeurs, produisant les mêmes effets de perspective mentale et imprimant les mêmes déformations lyriques aux choses et aux mots. Le vocabulaire mystique, par exemple, semble commun aux deux amis : révélation, inspiration, mission, initiation, foi, homme complet, société des âmes, sacrifice intérieur, fraternité vivante... Ces termes, il est vrai, que Michelet emploie plus souvent au figuré, reprennent chez Mickiewicz leur sens propre.

L'accord intime règne entre l'auteur du *Peuple* et celui du *Messianisme* sur le rôle de l'instinct et de l'action, sauf que le « pragmatisme » avant la lettre de Michelet se rattache à Vico, et celui de Mickiewicz à son « expérience intérieure », mais aussi à Emerson et à Cieszkowski[2]. L'un et l'autre, Michelet et Mickiewicz, sont unis dans leur aversion contre la « scolastique[3] », contre les « systèmes[4] », contre les « serfs d'abstractions et de formules[5] », contre les « sophistes[6] ». Ils sont d'accord sur le rôle vivifiant, « rafraîchissant », « rajeunissant » des barbares[7]. On trouve des analogies frappantes

1. *Le Peuple*, *op. cit.*, p. 309-310. Voir encore p. 285-295, surtout la note à la page 293, où Michelet loue *le Christianisme et la Révolution* d'Edgar Quinet.
2. *Ibid.*, p. 206.
3. *Ibid.*, p. 162-3.
4. *Ibid.*, p. 274.
5. *Ibid.*, p. 232.
6. *Ibid.*, p. 115.
7. *Ibid.*, p. 219, et *l'Église officielle et le messianisme*, *op. cit.*, t. II, p. 231.

entre certains passages du *Cours* et du *Peuple* au sujet de l'armée française, des dangers qui menacent la France et de la mission de la France. « Les armées, les flottes, les arsenaux de la France, dit Mickiewicz, appartiennent à l'humanité. Sur eux repose l'espoir des nations[1]. » « Et l'armée de la France? écrit Michelet, c'est la défense du monde, la réserve qu'elle lui garde, le jour où les barbares arriveront[2]. » Il y a aussi de curieuses affinités entre le chapitre que Michelet consacre aux animaux : « L'animal, sombre mystère!... monde immense de rêves et de douleurs muettes[3]... », et les pages de la leçon du 19 mars 1844, où Mickiewicz traite du même sujet, en parlant du « mutisme des races inférieures » et du « redoutable mystère caché dans le centre même de la vie de chaque race d'animaux[4]... ». Mais la concordance, la communion la plus intime se manifeste dans la « philosophie des nationalités », dans le rôle attribué à la patrie. « Chaque nation est une énergie de Dieu », dira plus tard Michelet[5]. Et Mickiewicz formule simplement : « Nous la considérons (la nationalité) comme étant la source de toute vérité, de toute force[6]... » Et, détail digne d'être signalé, l'individualisme universaliste, une sorte de « personnalisme historique », réapparaît ici chez Michelet et prend encore sa revanche sur son exaltation du collectif, sur sa divinisation du peuple. En parlant de la patrie, des nationalités dans le chapitre IV de la troisième et dernière partie de son livre, Michelet affirme que « ... si Dieu a mis quelque part le type de la cité politique, c'est selon toute apparence dans la cité morale, je veux dire *dans une âme d'homme*[7]. » Il suffit de rapprocher ces paroles du célèbre passage du *Livre des pèlerins polonais* de Mickiewicz pour voir combien la marche parallèle ou symétrique des idées et des émotions des deux amis tend à s'exprimer en des concepts et des images analogues... « Et chacun de vous — dit Mickiewicz — *a dans*

1. *L'Église officielle et le messianisme*, t. II, p. 135.
2. Cf. *le Peuple*, p. 275, note. Voir aussi à la p. 157 : France, Pologne — peuples militaires.
3. *Ibid.*, p. 182.
4. *L'Église officielle et le messianisme*, t. II, p. 188.
5. Ms. 3790 c/95.
6. *L'Église officielle et le messianisme*, t. I, p. 216.
7. *Le Peuple*, *op. cit.*, p. 261. Voir aussi p. 210 et 211.

son âme le germe des lois futures et la mesure des frontières futures[1]. » Cette évocation des « frontières futures » correspond au tourment du patriote polonais de cette époque que Michelet ne pouvait certainement pas ressentir.

D'une façon générale — nous l'avons vu par quelques citations du début de cette étude — Michelet consacre à la question des nationalités et de la patrie les pages les plus vibrantes de son volume. Il semble vouloir rivaliser ici avec Mickiewicz, tendre à le surpasser en exaltation de patriote. Et il arrive, en effet, à l'auteur du *Peuple* d'affirmer son attachement, sa fidélité à la France avec plus de passion exclusive que ne le fait dans son cours Mickiewicz pour la Pologne meurtrie. Celui-ci, en effet, occupé de sa mission éducatrice et révélatrice, instruit par l'amère expérience de l'exil, remplissant avec une fanatique équité son devoir de représenter *tous* les peuples slaves, partageant enfin son cœur entre l'amour de la Pologne et l'amoureuse admiration de la France, semble, par contre, mieux concevoir et mieux réaliser dans son cours l'idée internationale, opposée d'ailleurs avec une netteté tranchante à un stérile cosmopolitisme. L'internationalisme de Michelet, animé d'ailleurs du même souffle que celui de Mickiewicz, n'est à l'époque du *Peuple* et des premiers volumes de sa *Révolution* qu'une sorte de dérivé de la fonction essentielle de son patriotisme, ou mieux, il n'est qu'une conséquence naturelle et qu'une dilatation de son amour élémentaire pour la patrie française. Pouvait-il en être différemment? Pour Mickiewicz, la restauration et le salut de la Pologne ne sont vraiment possibles qu'en une étroite harmonie avec la marche vers la réalisation morale de la cité universelle. Pour Michelet, c'est la tradition vivante, la mission et la grandeur morale de la France elle-même, qui exigent d'elle cet élan vers l'international, vers l'universel[2]...

1. *Livre des pèlerins polonais*, trad. par Montalembert. Paris, Renduel, 1833, p. 138.

2. Cf. *le Peuple, op. cit.*, p. 266 : « ... en elle (en la France) nous trouvons à la fois le représentant des libertés du monde et le pays sympathique entre tous, l'initiation à l'amour universel. » Cf. aussi *l'Histoire de la Révolution*. Paris, Ollendorff, 1889, t. I, p. 477-478, où Michelet écrit à propos des Fédérations du 14 juillet 1790 : « Comme l'Italie pleurait (de joie)! et la Pologne! et l'Irlande!.... Ah! sœurs, rappelez-vous ces jours... Toute nation opprimée

Cette dernière « symétrie vivante » n'épuise certes pas la liste des rapprochements possibles entre *le Peuple*, *la Révolution* et *le Messianisme*. Dans les deux œuvres de Michelet, dans *le Peuple* surtout, nous assistons au spectacle de cet émouvant commerce des esprits et des cœurs qui se transforme parfois en une féconde controverse de convictions et d'opinions. En effet, construisant ses affirmations avec une symétrie impressionnante, définissant ainsi mieux ses propres tendances, se révélant à lui-même, reprenant parfois les formules de Mickiewicz et cédant quelque peu au souffle héroïque de ses appels, Michelet continue ici ce colloque dramatique, dont les notes manuscrites nous ont révélé l'intensité combative, l'envergure et la vigueur. Mais la lutte d'idées et la controverse intellectuelle — se poursuivant surtout dans un cadre d'admiration réciproque et d'amitié — ne représentent-elles pas le mode le plus suggestif et le plus efficace de l'interpénétration et de la sociabilité spirituelle des hommes de génie, « ouvriers héroïques » de leurs pays et de leur époque?

*
* *

Ce commerce spirituel de Michelet et de Mickiewicz continue encore sur un autre plan, autour d'un sujet particulier et qui, à cette époque-là, fut si pathétique : Pologne. Et plus spécialement encore : Pologne-Russie. Mais ici le dialogue se transforme en une conversation animée à plusieurs voix.

Les relations polonaises de Michelet sont diverses et nombreuses. Sans vouloir les énumérer toutes, citons-en simplement quelques-unes parmi les plus suivies ou les plus représentatives. Michelet a connu la famille de Mickiewicz, chez qui il rencontrait beaucoup d'émigrés polonais. Il a connu Louis Wolowski, fondateur du *Crédit foncier de France*, économiste d'une notoriété considérable; il a fréquenté Léon Faucher, dont la femme était une Wolowska. Il connaissait aussi le général Dembinski, ami de Quinet, et le général Bem[1]. Il entretenait des relations plus ou moins suivies avec Aloïs Bier-

oubliait son esclavage au spectacle de cette jeune liberté, lui disait : je suis libre en toi. »

1. Michelet le raconte dans sa *Légende de Kosciuszko*, *op. cit.*, p. 33.

nacki, ancien député et ministre des Finances polonais en 1831, président du Conseil de l'*École polonaise*, avec Calixte Morozewicz, auteur d'un *Mémoire sur l'état actuel de la République de Cracovie*, avec Charles Sienkiewicz, conservateur de la *Bibliothèque polonaise*[1] ; Alexandre Chodzko, professeur au Collège de France à partir de 1857 ; Christien Ostrowski, « traduttore-traditore » des œuvres poétiques de Mickiewicz. Il recevait chez lui Cyprien Kamil Norwid, esprit profond et imprévu, poète quelque peu « hermétique, » mais d'une fascinante et noble originalité[2]. Plus tard il recevait chez lui J. I. Kraszewski, romancier-publiciste d'une prodigalité littéraire extraordinaire et d'une popularité non moins grande, ainsi que Bronislas Zaleski, conservateur de la Bibliothèque polonaise, auteur de la *Vie des steppes Kirghises*, présentés tous deux par Armand Lévy[3]. Il correspondait, en outre, avec un certain nombre de Polonais comme T. Januszewicz, ancien président de la Voïvodie de Sandomir, ou Stanislas Worcell, révolutionnaire bien connu, un des chefs de la *Centralisation de la Société démocratique polonaise* à Londres.

Cette liste, quoique bien incomplète, évoque cependant l'ampleur de ce contact vivant que Michelet maintenait toujours avec les hommes et les choses de Pologne. Ces relations personnelles, ces échanges de lettres et de visites se condensent naturellement vers l'année 1851, au moment où l'auteur du *Peuple* entreprend la réalisation de son projet de la *Légende d'or de la Démocratie*, en la commençant par Kosciuszko. En quête de documents, de traductions, d'informations directes, Michelet s'adresse à ses amis polonais qui ne se dérobent pas, bien entendu. On lui apporte les sources publiées en français et les extraits, parfois bien longs, traduits du polonais, par exemple les mémoires de Niemcewicz, d'Ève

1. Sur Morozewicz et Ch. Sienkiewicz, voir les lettres de Mickiewicz et les notes qui les accompagnent, publiées dans la *Revue des Études slaves*, num. cit., p. 102-105.

2. Nous avons trouvé parmi les papiers de Michelet une longue lettre-mémoire de Norwid, analysant, d'un point de vue tout à fait particulier, *le Code russe*, en vigueur en Pologne. Michelet s'est intéressé à ces remarques. Les traits rouges, dont il avait l'habitude de souligner les passages qui éveillaient sa curiosité, en sont la preuve.

3. Cf. lettre d'Armand Lévy à Michelet, ms. A 4791.

Felinska[1], de Michel Oginski (en français), « ainsi que tout ce qui se trouve à ce sujet dans la *Bibliothèque polonaise* », comme le dit Mickiewicz[2]. Michelet ne se contente pas d'ailleurs de cette documentation « unilatérale ». Il s'adresse en même temps aux sources allemandes et russes, se faisant traduire ou résumer ces dernières. Morawski, Niemcewicz, Theiner, Haxthausen, Ruhlières, de Villermé, Falkenstein, de Custine, Karamzine, Lelewel, Ostrowski, Straszewicz, Tschaadaeff, Kilinski (Mémoires) et naturellement Mickiewicz — voilà les noms (je ne les cite pas tous) qu'on rencontre en compulsant les 125 pages et feuillets des notes, remarques et citations qui forment le « dossier » de la *Légende de Kosciuszko*[3]. Cette documentation, quelque peu touffue et disparate à première vue, est en réalité très variée, très vaste et généreusement contradictoire.

Au début du petit volume sur Kosciuszko, Michelet parle de son effort pour atteindre la vérité : « Nous l'avons cherchée avidement, longuement, laborieusement, avec une ferveur véritablement religieuse[4]. » Il n'y a pas l'ombre d'exagération dans cet aveu. Non seulement le « dossier » polonais des notes manuscrites, mais aussi le journal et les lettres de Michelet le confirment. « J'aurais désiré valoir mieux, être plus haut de cœur — note Michelet, le 21 mai 1851 — plus pur au moment où je prends cette grande initiative de me porter juge du monde, juge de deux papes (Rome et Moscou), juge du dernier homme qui ait eu autorité (Napoléon), au moment où je reprends le drapeau de l'Italie, de la Pologne, contre la Russie. La perfection de mon intérieur est pourtant un secours,

1. Ève Felinska, 1793-1859, exilée en Sibérie, a écrit : *Souvenirs de mon voyage en Sibérie* (en polonais).

2. Dans une lettre écrite en mars 1851, publiée par nous dans *la Revue des Études slaves*.

3. Ms. A 3841 c/21-c/146. Les noms de Herzen et de Tourgueneff s'y trouvent également. Au moment d'écrire *Kosciuszko*, Michelet a reçu, « lu et relu » — et avec quel intérêt — une « brochure admirable » de Herzen (Iskander) : *Du développement des idées révolutionnaires en Russie*. Leur amitié ne tardera pas d'ailleurs. Quant à Tourguéneff — s'il s'agit ici de J. S. Tourguéneff — il était en train de publier alors ses célèbres *Mémoires d'un chasseur*. Il venait souvent à Paris. Était-il en relations avec Michelet?

4. *Pologne et Russie, Légende de Kosciuszko*. Paris, Librairie nouvelle, 1852, p. 16.

une faculté pour m'élever à l'état de force calme et de sainteté que demande un tel rôle[1]. » A cette émouvante confession, rapprochons les deux courts passages des lettres écrites le 21 et le 22 août de la même année : « J'ai travaillé, cher ami, avoue Michelet à Eugène Noël, avec acharnement. La Pologne et la Russie ont bu mon sang, ma moelle[2]... » Et le lendemain, à Dumesnil : « ... Quoique très fatigué de chaleur, je poursuis le *Kosciuszko* qui va paraître, livre terrible d'émotion. La Pologne d'abord... puis la Russie non moins malheureuse; c'est trop[3]... » On pourrait donc, il est vrai, être quelque peu sceptique sur la longueur des recherches dont parle Michelet dans *Kosciuszko*, mais non sur leur ferveur religieuse... En réalité, Michelet s'est occupé des choses de Pologne bien avant de commencer sa *Pologne et Russie*. Dans une note datée : « Jeudi 24 janvier 1850 », il trace déjà ce résumé du sort de la Pologne, lignes frémissantes : « La Pologne, croisade perpétuelle, réalise le rêve des romans, une armée de chevaliers — au XVIII... paisible, peuple aimable et doux... on traverse sans danger forêts, déserts... pas un crime. Puis la barbarie arrive, comme le choléra... puis la trahison — les menaces des puissances étrangères, puis la perfidie... Russie philosophe... La Russie pour la liberté polonaise vient en aide aux patriotes... Asphyxie; la Pologne étouffe... Pologne en fureur; alors on la lie, on la démembre... puis la ruine, puis la mort, les exils, la Sibérie... un 93 depuis 60 ans[4]. »

Ce trépidant raccourci n'exprime-t-il pas la manière de voir de tous les « honnêtes gens » du XIXe siècle, la manière de concevoir et de juger le cataclysme polonais[5]? C'est un sentiment d'indignation mêlé d'impuissance qui envahit les cœurs devant ce spectacle si désolant... Au cours de ses méditations et ses recherches qui précèdent et préparent la *Légende de Kosciuszko*, Michelet approfondira, élargira, confrontera avec

1. Cf. Jean-Marie Carré, *Michelet et son temps*, *op. cit.*, p. 140.
2. Cf. Paul Sirven, *Jules Michelet. Lettres inédites*. Paris, Presses universitaires, p. 167.
3. *Ibid.*
4. Ms. 3790 c/21.
5. Une partie de ce passage, d'ailleurs fortement remanié, se retrouve dans *la Légende de Kosciuszko*, *op. cit.*, p. 21.

la réalité cette donnée essentielle. On aperçoit les deux étapes décisives de cet élargissement et approfondissement du problème. Il s'agit tout d'abord de « rectifier » le plan historique et européen de la question, de mesurer son étendue et sa portée.

A travers ses « avides et longues » recherches pour « atteindre la vérité », Michelet trouve un petit ouvrage écrit en français et signé d'un nom polonais à peine connu : *Tableau de l'Influence de la Pologne sur les destinées de la Révolution française et de l'Empire*, par L. L. Sawaszkiewicz[1]. Le titre semble déjà lui paraître révélateur. Le volume, en tout cas, éveille fortement son attentive curiosité. En avril 1851, Michelet remplit deux grandes pages de citations de Sawaszkiewicz et de réflexions que provoque en lui la lecture de son *Tableau*[2]. Il formule ainsi son impression : « ... livre violent contre la France — l'Angleterre est seule ménagée... Le mouvement général est passionné, éloquent... à chaque faiblesse de la France : *illicita prevalent*[3]. » Cependant, Michelet paraît être frappé ensuite par l'argumentation de Sawaszkiewicz. Il cite et souligne fortement cette affirmation extraite du *Tableau :* « La Révolution ne commence pas en 89, mais en 1772. » Il cite également ou résume tout ce que dit Sawaszkiewicz sur « les capitulations » de la République (de Robespierre) et de Napoléon dans les « affaires de Pologne[4] », et après avoir esquissé un mouvement de protestation[5] il conclut d'une façon mélancolique : « Il reste de la lecture douloureuse

1. Cf. ms. 3841, *passim.*

2. Il note même au début de son « résumé » quelques informations sur Sawaszkiewicz : « auteur, élève de Lelewel, a écrit en anglais et en polonais; il a publié en 1846 (Bruxelles) *le Génie de l'Orient commenté par les monuments*... Le tableau est un fragment d'un ouvrage futur : *Étude sur l'alliance franco-polonaise* ». Cet ouvrage — notons ici — n'a jamais paru en entier.

3. Ms. A 3841 c/128-c/142, *passim.*

4. Il note cela en ces termes : « Le 24 avril 1793, Robespierre lit à la Convention... qui fait la guerre à un peuple pour arrêter la liberté doit être poursuivi de tous... Et quelques jours après le même Robespierre propose et fait adopter le système de *non-intervention.* » Ou encore : « Napoléon avait empêché, arrêté trois fois la restauration de la Pologne, en 1807, 1809 et 1812. » (*Ibid.*). Cette dernière phrase est presque textuellement reproduite dans *Kosciuszko*, p. 27-28.

5. « ... L'auteur, dit Michelet, met toute injustice du côté de la France, il oublie les torts de la Pologne et l'*intolérance* pour les dissidents et le maintient du *servage*... la France, au contraire, fait révolution sociale... » (*Ibid.*).

de cet ouvrage une réflexion essentielle : c'est que la *France*, oubliant tout depuis 89, sortie uniquement de l'*idée* — a malheureusement *mis de côté* plusieurs des traditions les meilleures de la vieille France, *nos alliances* — de Pologne, de Hongrie, d'Irlande, d'Écosse... tristesse, quand on voit dans Saint-Germain-des-Prés le tombeau de nos anciennes alliances[1]. » On retrouve l'écho de cette « réflexion » amère dans la *Légende de Kosciuszko*, et il est impressionnant de voir comment, malgré des réserves fort naturelles, Michelet accepte au fond le point de vue de Sawaszkiewicz : « Quoiqu'il en coûte à un Français de l'avouer — écrit-il — nous devons dire, pour être juste, que les gouvernements de la France ont tous usé et abusé de l'amitié de la Pologne, de l'héroïque fidélité des Polonais... Il est indigne que, dans tant de traités, et sous la République même, à Bâle, à Campo-Formio, à Lunéville, la Pologne ne soit pas même mentionnée[2]... » En introduisant ainsi le facteur de la responsabilité de l'Europe et surtout celle de la France dans la catastrophe polonaise, Michelet rompt nettement avec ce fade sentimentalisme politique qui embrumait si souvent le jugement de ses contemporains sur les affaires polonaises. Il y a, certes, une nuance qui sépare la « réflexion » manuscrite du texte publié. Là, dans la note, la question est placée sur le terrain à la fois moral et politique. Ici, dans la *Légende de Kosciuszko*, Michelet ne compare plus, ne parle plus de « meilleures traditions » de la vieille France et de leur abandon par la Révolution. Cette comparaison, toute en faveur de la monarchie, lui aurait trop coûté, cela se comprend. Mais, telle quelle, dépourvue même de ce sens politique, la déclaration franche et courageuse publiée dans la *Légende de Kosciuszko* devait avoir une portée morale décisive.

Non moins grande fut certainement l'importance de cette affirmation frémissante de la vitalité de la Pologne politiquement asservie : « La Pologne que vous voyez en lambeau et sanglante, muette, sans pouls ni souffle, *elle vit... Et elle vit de plus en plus*[3]. » Et toute la suite de la *Légende* n'est au fond

1. Ms. A 3841 c/128-c/142, *passim*.
2. *Pologne et Russie, Légende de Kosciuszko, op. cit.*, p. 27.
3. *Ibid.*, p. 16.

qu'une défense enthousiaste, véhémente, non seulement du droit de la Pologne à la vie indépendante, mais aussi de la réalité polonaise présente. C'était, pour l'époque, l'affirmation essentielle, c'était cette seconde étape de l'élargissement et de l'approfondissement du problème polonais, au point de vue de l'opinion européenne, que nous avons annoncée.

Michelet accompagne d'ailleurs cette affirmation d'une non moins véhémente attaque contre la Russie : « Elle (la Pologne), dit-il, *vit seule dans le Nord* et nulle autre. La Russie *ne vit pas*[1]. » Malgré la symétrie trop rigide de cette pathétique opposition, malgré toute apparence de sévérité pour la grande et terrible voisine de la Pologne, on voit jaillir parmi les vues de Michelet sur la réalité russe comme des éclairs prophétiques. « La commune russe, écrit-il à Dumesnil, est justement l'idée du communisme! De là, tout progrès impossible[2]. » Et il annonce une révolution orientale « horrible », où « les questions qui restent obscures, insolubles en Occident, trouveront... un éclaircissement immense[3]. » Dans la *Légende de Kosciuszko* il s'écrie : « Hier elle (la propagande russe) nous disait : « Je suis le christianisme. » Demain elle nous dira : « Je suis le socialisme[4]. »

D'ailleurs, l'amitié fervente pour la Pologne n'ôte pas non plus à Michelet sa faculté de critiquer, de conseiller... Il tremble pour l'avenir de la Pologne, à cause de son catholicisme, de son latinisme... qui doit l'isoler au milieu des peuples slaves, affaiblir même ses liens séculaires avec la France. Il ne le dit pas expressément dans le volume même, mais ses notes manuscrites dévoilent sa pensée et ses craintes[5]. Dans le caractère même de son héros, il trouve une occasion pour adresser indirectement à la Pologne un reproche d'indécision, de faiblesse peut-être... Amoureux comme toujours de son sujet, Michelet écrit à Dumesnil : « J'ai passé tous ces cinq jours, depuis Pâques, dans la *Légende de Kosciuszko*, que j'ai finie ce matin. Vous connaîtrez l'un des meilleurs hommes

1. *Pologne et Russie, op. cit.*, p. 16.
2. Paul Sirven, *Jules Michelet, op. cit.*, p. 161.
3. Ms. A 4815 *ter* (3).
4. *Pologne et Russie, op. cit.*, p. 132.
5. Ms. A 3841, *passim*.

qu'ait produits la nature humaine[1]... » C'était pour lui, en effet, « un héros, un saint, un simple[2] ». Plus loin, cependant, il esquisse cette critique : « Le dictateur de la Pologne, dans un tel péril (la trahison), avait certainement droit d'organiser une justice rapide et sévère... Le temps lui manqua, la fermeté peut-être[3]. » Cette critique se retrouve d'ailleurs dans une phrase au début du volume : « D'autres furent aussi vaillants, d'autres plus grands peut-être ou plus exempts de faiblesse. Kosciuszko fut entre tous *éminemment bon*[4]. » Bon, héroïque, vague, indécis — ce sont les adjectifs qui accompagnent le nom de Kosciuszko dans les notes manuscrites de Michelet. La faiblesse, l'indécision doivent-elles être, selon lui, inséparables de la bonté[5]? Mais alors « l'héroïque bonté de la Pologne antique » ne devait-elle pas être aussi, à ses yeux, un autre aspect de sa faiblesse[6]?... Ce reproche sous-entendu de faiblesse apparaît également dans cette impressionnante opposition : « C'est ce qui rendit le partage si facile : la Russie était un gouvernement avec ou sans nation et la Pologne une nation sans gouvernement[7]. » On sent encore chez l'auteur de la *Légende de Kosciuszko* non pas le reproche, mais la crainte d'une accusation possible contre la patrie de son héros : la Pologne aristocratique ! Dans son livre il pare d'ailleurs lui-même éloquemment, passionnément à ce danger[8]. Mais les apparences semblent toujours parler contre la Pologne, et sa préoccupation demeure. Elle se manifeste noblement dans une lettre à deux points de vue intéressante. C'est après avoir constaté — il y a trois ans — « un succès violent, âpre, profond » de son *Kosciuszko*[9] qu'il écrit à Armand

1. P. Sirven, *Jules Michelet, op. cit.*, p. 163.
2. *Pologne et Russie, op. cit.*, p. 6.
3. *Ibid.*, p. 84.
4. *Ibid.*, p. 5.
5. Ms. 3790 c/30, c/33.
6. *Pologne et Russie*, p. 10.
7. *Ibid.*, p. 108.
8. *Ibid.*, p. 21-22. Michelet y parle aussi du vrai péché de la Pologne : « Cet esprit romanesque, cet esprit de grandeur (fausse ou vraie) qui a fait des héros, mais qui convenait moins aux citoyens d'une république. »
9. P. Sirven, *J. Michelet, op. cit.*, p. 168. La lettre est du 19 septembre 1851. La marque de ce profond et durable succès apparaît aussi dans une adresse de gratitude signée de 114 noms de l'émigration polonaise. Cette adresse, da-

Lévy : « Un point capital que vous voudrez toucher peut-être dans l'introduction au *Cours* de Mickiewicz ou dans l'article du *Siècle*[1], ce sont les chances de révolution que garde la Pologne. On est si habitué à la voir uniquement dans son aristocratie qu'on conclut, du découragement et de la ruine de cette aristocratie, qu'il n'y a plus de Pologne; la dispersion des émigrés polonais fortifie cette opinion, extrêmement favorable à la Russie. On oublie que le paysan, dans les souffrances infinies que lui imposent l'atrocité du recrutement et tant d'autres vexations, est plus près du soulèvement qu'il ne le fut jamais. Je crains, cher ami, entre nous, que *Mickiewicz, dans son espoir évangélique de réconcilier la Pologne avec la Russie*, ne ferme volontiers les yeux sur ce point grave[2]. » « Espoir évangélique de réconcilier la Pologne avec la Russie... » Nous touchons ici au dernier conflit spirituel des deux amis. Mickiewicz prévoit, en effet, la possibilité d'une telle réconciliation. Dans son *Cours*, il dit par exemple : « Les deux peuples (polonais et russe) avaient agi en sens inverse et cependant il y a un point élevé où ils peuvent se réunir... sans menacer les droits qu'ils ont tous les deux à une existence libre et séparée[3]. » Michelet, esprit trempé dans les flammes hautes de la Révolution, y semble croire à peine. A cette question dramatique : « Qui sauvera la Russie? », il répond, il est vrai : « C'est surtout la pauvre Pologne[4]. » Mais il semble y croire tout juste comme on croit en un miracle. Ce miracle — nous l'avons déjà dit en passant — va d'ailleurs se réaliser un jour dans son esprit. Ce jour sera celui du désastre : l'année 1871. Il proposera, il prévoira alors la possibilité du rapprochement de la France et de son « éternelle ennemie » : l'Angleterre. Il se mettra aussi d'accord avec la pensée de Mickiewicz pour envisager simultanément une réconciliation de la Pologne

tée du 21 mars 1856, contient le passage suivant : « A vous, écrivain-patriote, qui, pénétré de la même foi que la nôtre, croyez qu'il n'est point d'Europe libre sans une Pologne libre. » Ms. A 3766.

1. Il s'agit d'un article consacré au volume de Michelet.

2. Lettre datée de Turin, 28 mai 1854. Cf. L. Mickiewicz, *Zywot, op. cit.*, t. IV, appendice.

3. *L'Église officielle et le messianisme, op. cit.*, t. I, p. 14 et 15.

4. *Pologne et Russie, op. cit.*, p. 127. A rapprocher ici ces paroles inattendues de Michelet que nous avons trouvées parmi ses notes manuscrites : « Pologne gouvernera Russie... » Ms. A 3789 c/14.

avec la Russie, une réconciliation dans la liberté et l'égalité réciproques, cela va sans dire. Mais avant cette date Michelet se maintient toujours sur son ancienne position. Il parle, il est vrai, avec un accent de saisissement mystique d'une « offrande inouïe, immense... la haine de la Russie », que certains Polonais « ont mis sur l'autel[1] ». Cependant sur une feuille éparse, provenant sans doute de la même époque, il écrit au sujet de l'attitude de Mickiewicz envers la Russie : « Prodigieuse abnégation ! monstrueuse clémence[2] ! »

La première de ces paroles peut s'appliquer aussi à Michelet lui-même. C'est avec une « prodigieuse abnégation », avec un désintéressement héroïque, en effet, qu'il a servi la cause de la « grande amitié » de deux nations. Michelet exprime le contact le plus sincère et le plus frémissant de l'esprit français de son temps avec la réalité slave et polonaise de son époque.

Il s'est mesuré moralement dans un noble tournoi spirituel avec le représentant le plus digne de la race slave.

Il a mesuré, jugé, désapprouvé ou admiré l'histoire même de la Pologne — tantôt à travers l'apothéose de son héros — tantôt dans la perspective dramatique de ce parallèle : Pologne-Russie. Sa *Légende de Kosciuszko* apparaît, dans sa pathétique simplicité, comme une ordination nécessaire de ce ruissellement de sympathies pour la Pologne, diffuses dans toute la collectivité française de son temps. Elle demeure sur la cathédrale vivante de son œuvre, telle une flèche élancée vers le ciel plein d'espérance et d'avenir.

Z. L. Zaleski.

1. *Pologne et Russie*, *op. cit.*, p. 141.
2. Ms. A 8841 c/8-c/10. Il y ajoute encore en guise d'excuse : « Mickiewicz a fait pour le czar comme moi pour les prêtres... nous avons paré nos ennemis. »

ZOLA A ROME
(1894)

Edmondo de Amicis, visitant Paris en 1878, envoyait à l'*Illustrazione Italiana* les correspondances littéraires et artistiques qui devaient être réunies en volume l'année suivante sous le titre : *Ricordi di Parigi*[1]. Dans les numéros du 3 et du 10 novembre, l'auteur de *Cuore* parlait de Zola en termes assez mitigés, car la revue où il écrivait était hostile au naturalisme. « Il faut vaincre le premier sentiment de répugnance, puis, quel que soit le jugement définitif que l'on porte sur l'écrivain, on est content de l'avoir lu, et on conclut qu'on devait le lire. » Au cours de l'entrevue accordée à de Amicis, Zola avait manifesté son intention de se rendre en Italie au printemps suivant, aussitôt qu'il aurait fini *Nana*.

C'est seulement seize ans plus tard — en 1894 — qu'il put mettre son projet à exécution. Dans l'intervalle, ses œuvres avaient eu en Italie un succès considérable, malgré des résistances acharnées que nous voudrions étudier dans un autre article, particulièrement en ce qui concerne l'*Assommoir*. Le naturalisme italien, ou vérisme, eut des représentants nombreux et ardents : Verga, entre 1880 et 1888, donnait coup sur coup la *Vita dei Campi*, les *Malavoglia*, les *Rusticane*, *Don Gesualdo;* à Bologne, Stecchetti (*alias* Guerrini) faisait scandale par ses œuvres et par ses théories, celles-ci n'étant que le développement de celles de Zola; Capuana, en 1879, avait dédié sa *Giacinta* au maître français; Milan était le centre d'une activité naturaliste intense, dont le chef, Tronconi, avait des adeptes nombreux; les revues, les journaux étaient alimentés par une polémique incessante au sujet de l'école nouvelle...

1. Trèves, édit.

Mais si Zola vint en Italie en 1894, ce ne fut pas pour encourager le zèle ou recueillir les applaudissements de ses admirateurs et imitateurs : Rome avait sa place dans le triptyque des « Trois Villes » et l'auteur de *Lourdes* désirait compléter directement, sur les lieux, sa documentation romaine. Son voyage, annoncé par les journaux parisiens et expliqué dans ses buts par les entrevues accordées à leurs reporters, provoque aussitôt des commentaires contradictoires en Italie. Le *Mattino* du 21 octobre ironise, par la plume de son rédacteur « Tartarin », sur les programmes de réceptions déjà élaborés par certains confrères : on a même, dit-il, poussé l'inconscience jusqu'à proposer d'inviter Zola, le 4 novembre, à la cérémonie commémorative de Mentana! Mais ce qui est jugé surtout sacrilège, c'est la prétention exprimée par Zola de visiter Rome en quinze jours ou trois semaines. Il a déclaré, en effet, à divers journalistes et à peu près dans les mêmes termes : « J'ai déjà bien fixé dans mon esprit le plan de Rome; je connais la ville comme si j'y avais déjà habité, et je crois que je saurai m'orienter à peine arrivé. Ce qui me manque, naturellement, c'est la couleur locale, soit pour les monuments, soit pour les personnes. Et c'est précisément ce que je vais y chercher » (d'après le *Roma* de Naples, 26 octobre). — « Voir Rome de la sorte et prétendre écrire un roman de vérité, faire une œuvre d'art sincère et consciencieuse, est le comble du ridicule », continue le *Mattino*, et le journal de conclure que Zola ne sait pas ce qu'est Rome, et encore moins ce qu'est l'art. Le *Don Chisciotte* du 12 octobre avait déjà noté à ce propos : « Voilà ce qu'on appelle quelquefois le document humain! » Et, le 18 octobre, dans le même journal, le spirituel « Rastignac » (V. Morello), commentant une interview récemment parue dans les *Débats*, exprime un vœu : « Tout ce qu'il y a, dans l'œuvre de Zola, de gris, de monotone, de lourd et, çà et là, d'ennuyeux, dépend peut-être de la vie de fonctionnaire, en quelque sorte, que l'illustre écrivain a menée pendant cette longue période d'expériences littéraires. Rome va sans doute revivifier son génie un peu desséché et avoir la force de refaire l'éducation artistique d'un romancier de la bourgeoisie, qui l'aborde avec plus de défiance que d'enthousiasme. »

Au milieu de ces discussions — qui prouvent au moins avec quel intérêt il était attendu — Zola quitte Paris le 28 octobre et arrive à Rome trois jours après. L'écrivain et M^me^ Zola descendent au Grand Hôtel, après avoir été accueillis à la gare par M. Luzzatto, directeur de la *Tribuna*. Ce journal, qui avait publié en feuilleton la plupart des romans de Zola, de *Germinal* à *Lourdes*, est le plus enthousiaste dans ses vœux de bienvenue, dans la notice biographique faisant ressortir les origines italiennes de l'écrivain[1]. Émile Zola, pour montrer sa volonté de travail, commence dès le jour de son arrivée ses visites en ville, par la brèche de Porta Pia et le Policlinico : l'immense hôpital, alors inachevé, était assez près du quartier habité par l'écrivain ; mais il se trouva des journalistes pour reprocher au romancier de lui avoir consacré sa première sortie romaine. Zola reçoit ce jour-là de très nombreuses cartes de visite : reporters, écrivains, admirateurs, mais il fait publier qu'il ne peut recevoir personne. Pourtant la *Riforma* du 2 novembre (le même numéro annonce l'arrestation de Dreyfus) publie une longue interview prise par V. Pica, qui avait fait à Paris, trois ans auparavant, la connaissance de Zola, à qui il avait consacré plusieurs articles élogieux[2]. Notre romancier, dans ses paroles adressées au critique, nous apparaît plutôt dur — et certains journalistes diront : gaffeur — quand il exprime son désir de travailler en paix : au lieu des réceptions qu'on lui prépare, il préférerait, dit-il, avoir tout loisir pour rédiger ses fiches. Son rêve serait d'avoir vingt-cinq ans et de ne connaître personne à Rome ! Il se défend à deux reprises d'avoir tenu ce propos, rapporté par un journal parisien : « Rome est un sujet sec. » Mais, de même qu'il déclarera à un rédacteur de la *Tribuna* que ses visites sont simplement destinées à vérifier l'exactitude des détails d'un milieu dont il a déjà étudié et mûri l'ensemble, de même il affirme à V. Pica qu'il s'est préparé à la visite de Rome par un

1. A ce propos, l'*Illustrazione Italiana* du 18 novembre publia un article sur « la famille Zola en Italie » où il était question en particulier d'un cousin de l'écrivain, alors conseiller à la cour d'appel de Brescia. Il y était dit aussi que les parents d'Italie, ayant écrit à l'auteur de l'*Assommoir* pour se faire connaître, n'avaient jamais eu de réponse.

2. Ces articles ont été réunis dans le volume *All' Avanguardia*. Naples, Pierro, édit. 1890.

travail de huit mois, lisant une quantité de livres, étudiant les plans anciens et récents, ce qui lui permit, dès le premier jour, de « guider son cocher à travers les rues ». Le plan de son livre est déjà tracé : il examinera successivement la Rome païenne, médiévale, papale et moderne. Évidemment, pour cela, la connaissance des lieux n'était pas nécessaire. Quand il déclare qu'il étudiera particulièrement les caractères de la quatrième Rome, après le 20 septembre, caractères qui, à son avis, n'ont pas encore été analysés, son interlocuteur lui fait remarquer avec raison que cette étude a été tentée par Matilde Serao dans sa *Conquista di Roma*. Mais Zola ignore à peu près tout de la littérature de ce pays, et il avoue ne pas connaître l'âme italienne. Son court séjour ne l'y fera pas pénétrer bien avant. Enfin il dit que, s'il visite les monuments de Rome, c'est simplement pour son plaisir de touriste, car il fera dans son roman peu de descriptions... Il regarde pour créer, non pas pour copier. Et, le 18 novembre, Scipio Sighele pouvait interpréter ainsi sa technique, dans l'*Illustrazione Italiana* : « Tel est l'art. Si ceux qui lisent mon roman sur Rome me disent : telle chose que vous avez décrite n'existe pas, je répondrai à cette critique par le sourire. Ce n'est pas l'exactitude pédante des détails qui importe, mais l'impression synthétique qu'il faut saisir. Et, pour cela, il ne faut ni des années ni des mois ; c'est une faculté individuelle qui est nécessaire : on la possède ou on ne la possède pas. » C'est bien ainsi que Zola lui-même aurait pu répondre à ce reproche de voyage trop rapide qu'on lui adressait de divers côtés et dont la presse finit par se lasser.

Pendant ce temps, l'écrivain continue ses visites, guidé par un collaborateur de la *Tribuna*, « le providentiel comte Bertolelli qui est désormais, nous dit ce journal, le dépositaire de tous les secrets de Zola ». Le 2 novembre, il va apposer sa signature à la légation de Russie, à l'occasion de la mort du tsar Alexandre III. La veille il avait assisté à une cérémonie dans la chapelle du chœur, à Saint-Pierre. Et il avait aussi, ce jour-là, fait sa demande officielle d'audience au Pape, par l'intermédiaire de notre ambassadeur auprès du Saint-Siège. Serait-il reçu? Le Pape accueillerait-il celui qui, comme il l'avait déclaré au *Temps* avant de quitter Paris, venait à Rome

pour « essayer de trouver un accord entre la doctrine évangélique et la démocratie? » Telle était la grande question du jour. L'*Italie*, journal français de Rome, remarquait dès le 15 octobre qu'une forte cabale était organisée contre cette prétention, mais croyait pouvoir affirmer que le Pape, pour son compte, était plutôt bien disposé. « Les efforts des bons pères de Lourdes *non prevalebunt* et M. Zola entrera par la porte de bronze avec tous les honneurs dus à son talent. » Et, à ce propos, le *Don Chisciotte*, qui ne manque pas une occasion de critiquer Zola, écrit le 7 novembre qu'un véritable artiste, au lieu de solliciter l'audience particulière, aurait désiré voir le pape dans une grande cérémonie, au milieu de la pompe vaticane : le romancier français veut le voir de près, en tête à tête, pour satisfaire sa manie des observations de détail et des remarques anthropométriques.

Zola ne put rien faire de tout cela. Le 4 novembre, on annonçait qu' « aux instances faites par l'ambassadeur de France auprès du Vatican, le secrétariat d'État avait répondu qu'on ne pouvait même pas soumettre au Pape sa demande d'audience ». Deux jours après, on laissait entendre que le refus n'était peut-être pas encore définitif; mais le lendemain l'organe du Vatican fait savoir qu'on a pris des dispositions pour que Zola ne puisse même pas assister à une audience collective. Le *Don Chisciotte*, à cette époque, publie presque chaque jour une caricature relative à Zola. Souvent le visiteur étranger ne fournit qu'un prétexte aux pointes du journal contre Crispi et ses partisans... Mais, le 6 novembre, nous voyons Zola qui demande à un ami : « Ne pourrait-on pas, au moins, me donner une photo du souverain pontife? » Et l'autre de lui répondre : « Mais, il me semble que lui-même vous a déjà donné un beau... *négatif!* » Le lendemain, on nous montre le guide de Zola lui offrant des vues de Rome « puisque il n'aime que des choses... *vues*. » Il est certain que plusieurs journalistes devaient envier le rôle de Bertolelli, et leurs journaux la bonne fortune de la *Tribuna*, à qui ce séjour faisait une puissante réclame. Aussi, leur mauvaise humeur se manifeste souvent : le *Mattino*, par exemple, trouve que le Pape a bien fait de refuser l'audience; et il ajoute que cet épisode nous permet de jeter un coup d'œil sur l'arrière-

boutique des préparations artistiques de « ce bout d'homme, si semblable à un conseiller de préfecture, qui, à peine débarqué dans cette grande baraque anglaise du Grand Hôtel, s'est mis à circuler dans Rome comme un colonel de l'armée des Indes de passage en Italie » !

Après la brièveté du séjour et l'audience pontificale manquée, un autre sujet d'articles et de caricatures est fourni par le désir qu'exprime Zola d' « étudier rapidement la femme romaine » pour le côté passionnel de son roman. O scandale ! aborder un pareil sujet avec une telle hâte ! s'écrie le *Don Chisciotte* indigné. L'informateur devait être Luigi Capuana. Si nous en croyons Ugo Ojetti, ce fut l'auteur de *Giacinta* qui offrit lui-même au père de *Nana* de le guider dans cette étude. Mais Zola, toujours méthodique et pressé, et qui, dans son plan de visite à Rome, avait déjà fait une place pour chaque chose et pour chacun (trois jours pour la topographie, autant pour le Vatican et le pape, deux jours pour la situation économique et sociale, etc...) dit à Capuana : « Vous savez, des notes en style télégraphique : courtes et documentées. » Et le bon Capuana, photographe amateur, offrit même à son illustre confrère des photos féminines, sans penser à mal et par dévotion pour celui qui l'avait appelé en public « le chef de l'école réaliste en Italie ». — « Cinquante photos de femmes ! s'écria Zola en écarquillant les yeux. Mais c'est très bien ! donnez, donnez, ce sera très utile. Ah le gaillard ! ajouta-t-il en donnant sur les genoux de Capuana — qui avait alors cinquante-cinq ans — de grands coups congratulatoires[1]. »

C'est ainsi que Zola se documentait à Rome. Trois jours après son arrivée, le *Don Chisciotte* disait pouvoir reproduire la première page du carnet de notes de l'écrivain français. Voici ce qu'on y aurait trouvé sur le Jugement dernier de la Sixtine : « 300 figures, moitié en paradis, moitié en enfer, 4 anges avec trompettes, peinture de 640^{m} avec quelques avaries. » D'après l'auteur des *Cose Viste*, la méthode de travail de Zola à Rome était d'une rigueur extrême et pressante. Il aurait voulu qu'Ojetti lui fît faire la connaissance de quelques cardinaux, mais, vu la difficulté, il réduisit ses pré-

1. Ugo Ojetti, *Cose Viste*, 1re série. Trèves, édit.

tentions : il se serait contenté finalement d'un évêque, et son confrère italien lui offrit par contre un prince romain. Le récit de l'entrevue qu'il lui ménagea avec le prince Balthazar Odescalchi, dans le somptueux palais de la place Santi Apostoli, est un modèle de verve : « Zola, assis sur le bord d'une chaise, sérieux et fronçant les sourcils, récapitulait mentalement les cent questions à poser. Finalement, il articula la première : « Je voudrais savoir quelles sont les opinions de l'aristocratie romaine sur la question romaine. » Le prince lui répondit : « L'aristocratie romaine? Mais elle s'en f...! » Zola, d'abord interloqué par cette entrée en matière peu encourageante, raffermit ses lorgnons et réussit à relancer l'interrogatoire, et Ojetti, qui servait d'interprète au prince parlant maintenant italien, écrivit une heure durant, tandis que le romancier lui rappelait de temps en temps : « Paginez, paginez toujours! » Et toute cette matière, qui se retrouve presque textuellement dans le roman, ne donne pas à Ojetti — c'est lui-même qui le déclare — le désir de relire les 751 pages de *Rome*. Ojetti rappelle aussi dans cet intéressant article un épisode curieux : après un dîner offert à Zola par le prince Odescalchi, le peintre du Paradou, qui se vantait d'avoir un odorat parfait et de reconnaître une fleur, les yeux fermés, accepta d'être mis à l'épreuve : « Debout devant lui, qui avait déposé ses lorgnons, fermé les yeux et, se tenant assis, joignait comme un mort ses mains sur sa poitrine, une dame lui plaçait une fleur sous le nez. *Œillet, Madame*; et puis une autre : *Madame, c'est une rose, rouge, je crois*. Et, de ses doigts pâles et nerveux, il tapait sur son plastron empesé[1]. »

Zola, qui avait déclaré à son arrivée vouloir être laissé tranquille, accordait cependant de nombreuses interviews aux journalistes. S'il consacrait la plus grande partie de ses journées à visiter en landau la ville et ses environs, à parcourir musées et monuments — il se hissa même, comme un provincial, jusque dans la sombre boule de la coupole de Saint-Pierre — s'il pouvait déclarer qu'il rédigeait tous les soirs vingt-cinq pages de notes et que son roman serait prêt dans

1. Ugo Ojetti, *op. cit.*

dix-huit mois, il ne manquait pas de faire aussi des visites aux personnalités politiques de la capitale : le président du conseil, Crispi, qui lui rappela son exil, son séjour en France, son expulsion, en 1858, par ordre du duc de Morny; les ministres Blanc, Boselli, Baccelli, Ferraris...; il ne refusait pas de prendre part, quoi qu'il en eût dit, aux fêtes données en son honneur : dîners à l'ambassade, réception chez le comte Louis Primoli, à laquelle assistent nos deux ambassadeurs, dîner offert par M. Darcours, directeur de la *Correspondance* de Rome, thé à la *Tribuna* où l'on voit les représentants de la presse et le ministre Ferraris, le 8 novembre, et, le lendemain, réception chez la comtesse Caetani Lovatelli, qui donnera encore le 13 un dîner en l'honneur de Zola. Le soir du 10 eut lieu à l'Hôtel de Rome le grand banquet de 110 couverts offert par l'Association de la Presse. M^me^ Zola ne put y assister. Ruggero Bonghi, qui présidait, avait à sa droite Zola, à sa gauche Ferraris. Après le discours de Bonghi, qui crut devoir parler de Bernadette et de la madone de Pompéi, nouvelle Lourdes italienne, Zola lut un discours où il disait « être venu à Rome en pèlerin de l'art et de l'amour. » Puis Ferraris parla à son tour, en français, et le chevalier de Angelis dit aussi quelques mots comme représentant de la municipalité. Un objet d'art fut offert à l'écrivain et le lendemain la *Tribuna* consacrait à la fête un compte-rendu vibrant : « Pendant que Bonghi parlait, dans les moments spécialement où la pensée était soulignée par le fin sourire de l'orateur et les approbations de l'auditoire, Émile Zola était gagné par la plus intense émotion que, malgré tout l'admirable empire qu'il a sur lui-même, malgré la force de volonté qui a fait de lui un des plus vigoureux lutteurs de la pensée, il ne réussissait pas à vaincre, ni même à dissimuler. Ses mains s'agitaient, nerveuses, sur la nappe, les muscles de son visage avaient des soubresauts, l'émotion que lui procurait la parole de l'orateur qui tombait, lente mais précise et incisive, dans son oreille, le subjuguait tout entier. » Cinq jours après, c'était une soirée de gala au théâtre Costanzi, puis une nouvelle fête au Cercle artistique international que présidait le sénateur Monteverde. L'épisode comique ne manqua pas : Monteverde voulait que Zola apposât sa signature dans l'album du cercle, mais celui-ci était en-

fermé dans un coffret que, malgré tous les efforts, on ne put ouvrir. Le ténor Marconi chanta des romances et la ballade de *Rigoletto*. « Le célèbre romancier, nous dira l'*Illustrazione Italiana* le lendemain, semblait plongé dans une espèce d'assoupissement : il se réveilla seulement aux notes de Verdi!... »

Du 23 au 29 novembre, les mêmes manifestations se renouvellent à Naples. Le 26, un comité spécialement constitué organise un banquet de 200 couverts au cours duquel Zola, ému sans doute par la grandeur du paysage parthénopéen, déclare, les larmes aux yeux : « Je suis un romantique », sans ajouter : « j'en enrage » comme il l'avait fait dans le *Roman expérimental*.

Zola, accueilli triomphalement, partout fêté et encensé, mais qui conservait le dépit d'avoir été éconduit par le pape, voulut avoir l'honneur d'être reçu par les souverains italiens. Il eut d'abord une entrevue avec le roi, puis il fut admis à la présence de la reine Marguerite. Celle-ci éprouvait peu de sympathie pour l'auteur de l'*Assommoir :* elle n'avait jamais, dit-on, voulu lire une seule page de ses romans. Mais, hésitant à répondre par un refus à la demande d'audience que notre ambassadeur avait transmise, elle l'accorda le même jour — coïncidence ou fine ironie de la souveraine? — à Emile Zola et à Ferdinand Brunetière, lui aussi de passage à Rome. Ce que fut ce double entretien, dont les journaux du temps ne disent que quelques mots rapides et protocolaires, le comte Joseph-Napoléon Primoli nous l'apprend dans des notes inédites qu'il a bien voulu nous laisser consulter[1] : « Zola fut introduit le premier et, croyant donner le change sur son inexpérience des cours, il prit une attitude désinvolte, presque familière, et, après un salut peu profond, il se laissa tomber sur un fauteuil bas, aux pieds de la blonde souveraine, et posa son chapeau par terre auprès de lui. Un journal humoristique le représenta alors précisément dans cette attitude, avec la légende : *Margarita ante... Zola*. Et l'écrivain, en réponse à une question de la reine, raconta son voyage triomphal. « Elles

1. Depuis que cet article a été écrit, les amitiés françaises en Italie ont perdu, dans la personne du comte Primoli, le plus noble, le plus aimable, le plus lettré des représentants.

« sont bien curieuses, Majesté, toutes les villes de votre beau « royaume, commença-t-il en s'épongeant, comme s'il venait « de les parcourir à pied, mais la plus civilisée est sans con- « tredit Milan : et cette supériorité est naturelle, du reste, « puisque c'est le centre le plus rapproché de Paris ! » La reine, nous dit-on, salua la gaffe d'un sourire que l'écrivain crut approbateur et, ne pouvant lui parler des ouvrages antérieurs, qu'elle n'avait pas lus, elle l'interrogea sur la *Rome* en préparation. L'auteur répondit qu'il avait déjà tout vu et qu'il lui restait seulement à étudier la femme romaine, ce qui serait l'affaire de quelques heures... Marguerite de Savoie ne releva pas cette seconde phrase, mais, profitant d'un moment où la conversation languissait, elle dit à Zola qu'elle regrettait d'avoir à lui donner congé, car elle devait recevoir un de ses compatriotes qui attendait son tour. »

Dans l'antichambre, le pince-nez satisfait de Zola croisa le pince-nez narquois de Brunetière. Le directeur de la *Revue*, dès le seuil du salon, fit la profonde révérence exigée par le cérémonial et, jetant un regard vers la porte par laquelle Zola venaît de disparaître, il s'excusa ainsi : « C'est beaucoup de Français en un seul jour pour Votre Majesté ! » Puis, encouragé par l'attitude consentante de la reine, « il fit, nous dit-on, de son confrère un autodafé brillant, tout en paraissant l'effleurer à peine du bout de ses pincettes académiques ». Et, tandis que Zola se déclarait une fois de plus « enchanté » de sa visite, la reine Marguerite devait croire un peu plus à la « banqueroute du naturalisme » déjà proclamée depuis sept ans...

Cela se passait le 5 décembre 1894. Le lendemain, M. et M^me^ Émile Zola partaient pour Florence, où ils firent un arrêt de deux jours, puis, après une visite à Venise, ils quittèrent Turin et l'Italie le 15. Le « providentiel Bertolelli » les avait accompagnés jusque-là et leur offrit, au départ du train, les dernières fleurs italiennes...

* * *

Quelques heures auparavant, passant par Milan, Zola avait, au cours d'une allocution, prononcé ces mots : « Au moment

d'abandonner l'Italie, je dois faire une confession : je sens vibrer en moi, plus fort que celui de la nationalité, le sentiment de l'humanité. En écrivant mon nouveau livre, je parlerai de l'Italie comme d'une grande mère, sans renoncer toutefois à cette vérité qui a toujours guidé ma vie, et j'espère qu'ici et en France on me rendra, comme toujours, justice. » Ce « comme toujours » nous laisse rêveurs. Pour nous en tenir à l'Italie, Zola fut mauvais prophète. La traduction de sa *Rome* parut en feuilleton dans la *Tribuna*, du 24 décembre 1895 au 14 mai 1896. Elle provoqua des observations peu favorables en général : dans un opuscule « Réflexions critiques d'un Romain[1] », l'auteur, C. Vighi, faisait des remarques de détail plutôt qu'il ne portait un jugement esthétique. Ugo Ojetti (*Fanfulla della Domenica*, 7 juin 1896) constatait que dans ce livre manqué, Zola apparaît comme un vaincu : son œuvre, où il n'a pas réussi à objectiver son personnage selon ses théories, marque une victoire de l'idéalisme. Trois mois auparavant, cet auteur disait ne pas voir en Italie beaucoup de symptômes de renaissance idéaliste. Mais le *Fanfulla della Domenica* du 10 mai, reprenant le chant de triomphe de Brunetière, voit justement des indices de ce renouveau spiritualiste dans des œuvres comme le *Piccolo Mondo Antico* de Fogazzaro, les *Vergini delle Roccie* de d'Annunzio, l'*Anima* de Butti, etc. Le *Marzocco* de Florence (8 mars 1896), né de la veille pour appuyer le mouvement d'annunzien, et parlant de *Rome* comme d'une « conception mesquine développée sur une série de documents peu importants, fragmentaires et en partie choisis avec malveillance », signale les attaques violentes dont le maître détrôné est l'objet en Italie et évoque, par contraste, l'enthousiasme, les fêtes, les banquets de 1894.

Enfin, la *Tribuna* elle-même, devant les nombreuses protestations, signées et anonymes, de ses lecteurs, se croit obligée d'y répondre, le 25 février 1896, par un article conciliant : Zola a commis des erreurs et des maladresses; la « thèse » de son roman est au moins étrange; il a accordé trop d'attention à certains détails au lieu de considérer dans son ensemble la grandeur romaine; il a pu regarder Rome les

1. Rome, impr. Bertero, 1896.

yeux secs, alors que tant d'autres génies ont pleuré sur celle que Byron a appelée la cité de l'âme, la Niobé des nations! Voilà pour donner satisfaction au patriotisme chatouilleux des lecteurs... Mais, d'autre part, ces lecteurs auraient été les premiers à se plaindre si on ne leur avait pas réservé la primeur et l'exclusivité de ce roman comme de ceux qui l'ont précédé, et qu'ils avaient accueillis avec empressement : « Quand vous me donnez, dit le journal, la charge de vous fournir un objet et que je m'adresse à la première et plus célèbre fabrique pour l'acheter au plus haut cours et vous l'offrir, je crois que vous pouvez vous plaindre de la mode, mais non de ma diligence et de mon désir de vous bien servir. » La *Tribuna* avait réalisé sur cet article d'importation des bénéfices honnêtes, et il est curieux de la voir s'excuser de ce que, sous le pavillon de Zola, il lui arrive maintenant de la marchandise avariée... Deux ans seulement se sont écoulés depuis que, dans ses colonnes hospitalières, elle signalait les moindres faits, gestes et paroles de l'*illustre uomo* visitant la Ville éternelle!

Paul Arrighi.

HENRIK IBSEN

UNE MISE AU POINT NORVÉGIENNE[1]

Si, répondant à nos actions de grâces, la Providence annonçait un nouvel Ibsen pour le centième anniversaire de l'ancien, sans doute les bons citoyens, attentifs aux conséquences, supplieraient-ils le Seigneur de leur épargner ce bienfait. En se représentant un nouveau poète, aussi subversif pour notre temps qu'Ibsen pour le sien, la plupart se signeraient de terreur. C'est, au contraire, de joie et de vénération que nous nous signons aujourd'hui, parce qu'Ibsen a vécu, écrit — et nous a changés. Et voilà bien le rapport entre *avant* et *après*, entre la pensée en lutte et la pensée victorieuse, ou que nous croyons devoir être telle.

Il est donc canonisé le poète en révolte, que ses compatriotes et ses contemporains commencèrent par haïr, pilorier, couvrir d'insultes et de crachats. S'il avait aujourd'hui trente-cinq ans, les autorités se seraient gardées de l'inviter aux fêtes du centenaire... Réflexion absurde, en apparence, mais féconde.

Bien que cent ans aient passé depuis sa naissance, il n'est pas encore tout à fait inoffensif, « le vieux ». Si Pierre et Paul savaient extraire d'une œuvre comme les *Revenants* tout ce qu'elle contient, ils prendraient peur probablement, et trouveraient que nous nous sommes bien pressés d'en canoniser

1. M. Helge Krog est l'un des principaux auteurs et critiques dramatiques de la génération actuelle en Norvège. Dans le présent article, il considère Ibsen d'un point de vue largement corporatif, c'est-à-dire en fonction non pas seulement de l'art norvégien, mais de la culture universelle. Sa conclusion sur les rapports de toute grande œuvre d'imagination avec les circonstances de temps et de lieu qui l'ont vue naître est spécialement ferme et intéressante. La génération d'avant-guerre en Norvège passait pour n'accorder au théâtre d'Ibsen qu'une attention et une gratitude un peu atténuées. L'attitude de M. Helge Krog est, on le verra, toute différente.

l'auteur. N'aurait-on pu attendre encore un petit siècle? Nos scoliastes n'ont pas encore digéré Ibsen. Peut-être leur échappera-t-il longtemps encore. Je crois, pour ma part, qu'ils ne l' « auront » jamais. Qu'ils cherchent ailleurs leur viande préférée. La critique biblique n'a-t-elle pas découvert que le Tout-Puissant pensait aux commentateurs quand il adressait au serpent, par distraction, l'apostrophe célèbre : « Tu ramperas sur ton ventre, et tu te nourriras de poussière, tous les jours de ta vie...? »

*
* *

Quand nous évoquons la personne d'Ibsen, nous revoyons un petit homme extrêmement correct dans sa tenue, un peu formaliste, un peu maussade, distant jusqu'à la brusquerie. Son visage est fermé, toute sa personne « boutonnée ». Telle est l'image que nous avons conservée du vieil et illustre écrivain. Mais ses contemporains en connaissaient aussi une autre, celle d'Ibsen jeune. Dans leurs souvenirs, ils le décrivent comme un bohème mal fichu, gai, volontiers loquace avec ses compagnons, joyeux drille, abondant en anecdotes et railleries, folâtre et sans prétention, personnage un peu choquant et qu'imaginent mal les gens sérieux. Souvenons-nous de ce point.

Le changement se produisit après les premiers triomphes d'Ibsen : *Brand* et *Peer Gynt*. Sa métamorphose fut complète et s'étendit jusqu'à son écriture qui, de négligée, hâtive, devint précise, un peu affectée, rappelant la calligraphie des vieux Bénédictins.

Pendant les vingt premières années de sa vie d'écrivain, l'existence d'Ibsen ne fut qu'un rude et incessant combat pour conquérir le pain quotidien, et aussi la renommée nécessaire au succès de son œuvre. Il souffrit de la faim, et littéralement, et en esprit. Un peu avant 1870, il avait déjà atteint la célébrité. Après cette date, il cessa d'être harcelé par les soucis d'ordre matériel. Ce tournant dans la vie personnelle d'Ibsen coïncide avec un nouvel aspect de son œuvre. La période que clôt brillamment *Peer Gynt* est — au point de vue forme et art, non pas au point de vue du sens profond — très diffé-

rente de celle qu'inaugure *Soutiens de la société*. Mais la différence essentielle est totalement inattendue. Le fait remarquable, l'unique, c'est que les drames de l'âge mûr témoignent, bien plus que ceux de la jeunesse, d'un esprit de révolte contre les mœurs et la société d'alors. Les œuvres du pauvre jeune bohème exprimaient une attitude *d'opposition*. Le drame du citoyen du monde, déjà célèbre, devenu correct et bourgeois, est essentiellement révolutionnaire. Ce n'est qu'au début de notre siècle que la censure anglaise a autorisé la représentation des *Revenants*.

Ibsen est souvent dépeint comme un utopiste, un rêveur. Au fond, c'est dire qu'il est un idéaliste. Mais cette belle épithète éveille un double écho. Quand on l'applique à Ibsen, c'est parfois pour sous-entendre que son idéal humain a de si hautes exigences qu'il est inacessible et sans commune mesure avec la réalité.

A ces réserves, on peut répondre par une question : Copernic et Galilée étaient-ils dénués du sens des réalités lorsqu'ils affirmaient que la terre se meut autour du soleil? Leurs contemporains répondaient unanimement : oui. Tout un chacun pouvait bien, en effet, voir de ses propres yeux, et très nettement, qu'au contraire c'était le soleil qui faisait le tour de la terre. Quiconque en doutait devait être fou ou possédé du démon. Même aventure dans la comédie classique d'Holberg, lorsqu'Erasmus Montanus est rossé parce qu'il soutient que la terre est ronde. En Danemark, avec certes plus de raison qu'ailleurs, on savait bien, on voyait bien que la terre est plate comme une crêpe.

Il y a donc deux sortes de réalités : l'une étroite, fragmentaire et décevante, l'autre large, compréhensive et illuminante. La petite réalité proche, nous la connaissons tous. Mais qui donc sait apercevoir l'autre, plus grande, plus lointaine? Les poètes. Ils sont l'organe choisi, spécialisé, l'œil puissant de la race humaine. Dans le domaine scientifique, ce sont les grands théoriciens, en art les grands visionnaires, en politique les grands révolutionnaires. Ce sont eux qui conçoivent et reconnaissent la réalité, eux qui la transforment.

En ce sens, on peut dire à juste titre qu'Ibsen fut un vision-

naire. En s'élevant à la hauteur de son idéal, son regard put embrasser l'immensité de l'horizon. C'est là ce qui lui permit de rassembler ses impressions, ses expériences dans une peinture synthétique. Par rapport à l'harmonie qui régnait dans son rêve, la désharmonie de la réalité lui apparaissait deux fois plus visible et plus crue.

On découvre ici une belle symétrie interne : des déceptions que l'être d'élite éprouve au contact du réel naît une inspiration imprécise, une soif de renouveau; de là surgit l'idéal, le rêve de perfection. C'est dans ce rêve lui-même que s'élabore le point de vue d'où la réalité profonde peut être aperçue. Seule, cette aperception permet de distinguer les grandes lignes de partage des eaux dans notre temps et dans les autres, de tracer la frontière entre passé et avenir, entre ce qui est révolu et ce qui grandit. Ibsen a fait cela. Voilà son exploit. En cela se résume son œuvre.

Le développement d'Ibsen décrit la courbe que j'indiquais plus haut. Les plus marquantes de ses œuvres de jeunesse sont toutes l'expression d'une idée. L'idée est le point de départ et la source d'inspiration. Elle « foisonne ». Les personnages viennent se grouper autour de l'idée. Ils naissent de l'imagination du poète comme des fragments vivants de la pensée centrale; ils en sont tantôt les porte-paroles, tantôt les contradicteurs nécessaires. On ne saurait nier que cela nuise à leur propre réalité humaine. Parfois le poète leur fait violence, exerce sur eux une véritable contrainte pour les obliger à servir ses vues. On ne saurait nier non plus que les premières pièces de polémique d'Ibsen, la *Comédie de l'amour* et *Brand*, ne soient d'un caractère particulièrement abstrait, spéculatif. On peut, jusqu'à un certain point, les qualifier de *négatives* en ce qu'elles expriment surtout un mépris immense et général pour les bassesses de l'époque, sans que le poète fasse effort pour éclaircir l'origine du mal ou en indiquer quelque remède. C'est seulement dans ses drames réalistes qu'Ibsen met ses idées et son idéal à l'épreuve, les traite expérimentalement, et humainement, comme des hypothèses, les compare à mainte reprise à la vie contemporaine, avec une méthode presque scientifique.

L'*Union des jeunes* est presque uniquement de la satire. Les

Soutiens de la société, voilà le premier drame réaliste, le premier « drame d'indignation » d'Ibsen. C'est une puissante *remontrance* morale et un stimulant. Dans *Maison de poupée*, il y a toujours de la révolte, point de fausse réconciliation ou compromission. Mais le cas envisagé était encore relativement particulier. Dans les *Revenants*, le premier chef-d'œuvre intégral d'Ibsen, l'insurrection morale, l'indignation foncière, prend un caractère si général, d'un point de vue si largement humain, que ce drame conserve aujourd'hui et conservera dans les siècles à venir sa pleine signification et sa force émancipatrice.

A mesure qu'Ibsen s'attache plus profondément à la réalité, son intérêt pour ses personnages en tant que créatures humaines va croissant, jusqu'à devenir son vrai mobile de poète, ce qui le pousse et le tente dans l'œuvre créatrice. De plus en plus, ce sont des problèmes, des crises d'ordre psychologique qui l'occupent. L'individuel chasse et remplace le social, et la « pensée » de chaque pièce, au lieu d'être comme précédemment une idée abstraite, prend forme de *destin*.

Dans la *Dame de la mer*, remarquons (comme le fait Brandes avec une certaine mélancolie) que la phase de combat est terminée pour Ibsen. Ses œuvres postérieures sont des études, de pénétrantes et profondes analyses, mais sans aucun objectif particulier, et d'ailleurs inégales en valeur littéraire. A mon avis (et en somme la plupart des critiques pensent de même), c'est au milieu de sa longue carrière, avec les *Revenants*, le *Canard sauvage* et *Rosmersholm*, qu'Ibsen atteint aux plus hauts sommets. Dans ces chefs-d'œuvre, on trouve réunies les plus rares qualités de sa jeunesse et celles de son âge mûr. Ils ont la force de l'*idée* et la tension élastique d'une trajectoire vers un but. Mais idée et tendance se mêlent intimement dans une peinture d'humanité qu'on ne peut appeler autrement qu'omnisciente. Ici le poète n'a plus à violenter ses personnages ; il ne les juge pas non plus ; il n'argumente plus ; il s'est convaincu que la réalité emporte conviction avec plus de force que tout raisonnement. Il nous montre la réalité par des coupes transversales au cœur de la vie contemporaine, et des masses comprimées d'émotion jusqu'au point où elles éclatent. La tendance, l'intention, se dégage comme involon-

tairement, mais intégralement, des situations et de la psychologie. L'auteur ne ferait qu'affaiblir en ajoutant. C'est à cette circonstance que ces pièces doivent, outre leur grandeur, leur immense force potentielle. Dans les *Revenants*, le *Canard sauvage* et *Rosmersholm*, on trouve à la fois le poète, l'observateur, le lutteur, le psychologue. L'impétuosité de la jeunesse et la sagesse de l'âge s'y donnent la main. « Sagesse de l'âge » : ces mots, quand il s'agit d'Ibsen, ne contiennent pas trace d'ironie. Sa sagesse fut complètement exempte de cette ankylose qui souvent accompagne la vieillesse. Tout au contraire, elle jouit de plus de mobilité, de sensibilité, que l'esprit volontaire et fougueux de son jeune âge, et se double d'une liberté de pensée sans restriction. Dans *Quand nous ressusciterons*, l'épilogue dramatique d'Ibsen, il y a un esprit plus libre peut-être que dans n'importe laquelle des œuvres antérieures. Cela tient du miracle.

Aucune des pièces d'Ibsen ne peut être dite réaliste au sens vulgaire du mot. Elles ne sont pas naturalistes, en tout cas. Ibsen n'a jamais partagé le goût des auteurs myopes pour le détail en soi, l'illustration photographique. D'ailleurs, à tout prendre, est-il une seule œuvre poétique de tout premier rang qui soit naturaliste? On a écrit maint traité profond sur la symbolique d'Ibsen. Il est exact qu'il s'est servi de symboles, et parfois très mal. Mais quelle dispute superficielle, celle qui consiste éternellement à opposer *symbolisme* et *réalisme!* Dans une œuvre aussi riche d'idées et de pensée que celle d'Ibsen, tout est symbole. L'image, pour lui, n'a aucune valeur si elle n'est pas le reflet de l'esprit. Il serait superflu de développer ce point. Quiconque veut étudier la forme ou les formes par lesquelles Ibsen a choisi de s'exprimer doit se rappeler la remarque suivante, notée par le poète lui-même : « L'être humain est, spirituellement parlant, un presbyte. C'est à distance que nous voyons le mieux. Les détails troublent la vue. Il faut sortir, s'éloigner de ce qu'on veut juger. C'est par un jour d'hiver qu'on décrit le mieux l'été. »

Ce sont les caractéristiques des phénomènes, leur quintessence et leur potentiel, leur signification interne, leur projection sur l'âme humaine, les possibilités qui en découlent

qui préoccupent le poète — bien plus que les phénomènes eux-mêmes.

*
* *

Ibsen est généralement considéré comme un pessimiste. Il l'était, il le fut à certains moments de sa vie — lorsqu'il écrivit *Brand*, par exemple, et lorsqu'il écrivit le *Canard sauvage*. Mais il ne faut le qualifier ainsi qu'avec des réserves. Sans doute, Ibsen lui-même est sur ce point la meilleure autorité. En 1887, il disait dans un discours à Stockholm : « On a dit de moi en diverses occasions que j'étais pessimiste. Certes je le suis, en ce sens que je ne crois pas à l'éternité de chaque idéal humain. Mais je suis aussi optimiste, puisque je crois fermement à la puissance de propagation et de développement de tout idéal. »

La couleur optimiste n'est pas à la mode dans notre cher pays de Norvège. Björnson et surtout ses imitateurs ont compromis l'optimisme par leur puérile et niaise croyance à l'efficacité des mesures extérieures pour améliorer tout soudain l'humanité. Par manière de contraste, quelques jeunes poètes se déclarent pessimistes et pataugent intellectuellement dans cette obscurité. En norvégien, pessimisme est presque devenu synonyme de profondeur de pensée. Il est seyant, il est bien porté maintenant d'être pessimiste. Qui n'aime paraître à son avantage?

Il va de soi qu'Ibsen n'est pas optimiste au sens vulgaire du mot. Pourtant il l'est au fond. Il croit « à la puissance de propagation et de développement de l'idéal ». Il croit à l'insurrection permanente de l'esprit, il croit à la loi du changement, au « troisième royaume ». Son héros, c'est l'homme libre; sa définition de la liberté est bien plus radicale, plus féconde de pensée que celle des poètes antérieurs. Il écrivait à Georg Brandes : « Ce qu'ils appellent liberté, je l'appelle des libertés, et ce que j'appelle lutte pour la liberté n'est autre chose que la constante et vivifiante appropriation intérieure de l'idée de liberté. Celui qui possède la liberté sans l'avoir recherchée, conquise, il la possède morte, vide d'âme, car la notion de liberté a ceci de particulier qu'elle s'élargit

constamment par la possession. Aussi quiconque, sans avoir lutté, s'arrête et dit : « je l'ai », montre bien par là même qu'il l'a perdue. »

Ce qui comptait aux yeux d'Ibsen, ce n'étaient pas les circonstances extérieures, les résultats mesurables, mais, dans ses premières années, la volonté de perfection, et, dans ses dernières, la croissance vers la perfection.

Lorsque l'esprit de compromis se montre aux yeux fiévreux de Brand sous l'adorable forme d'Agnès et le tente d'abandonner la lutte en lui montrant qu'elle est sans espoir, puisque le Tout-Puissant a chassé du Paradis la créature humaine et refermé sur lui les barrières, Brand répond : « Mais il n'a pas barré le chemin de retour par la nostalgie... on y peut rentrer, au Paradis, par la porte de la nostalgie. » Cette parole profonde, féconde, presque effrayante, pourrait être choisie comme épigraphe pour l'œuvre entière d'Ibsen. Elle offre, sous son extraordinaire raccourci, une définition, complète jusqu'à épuisement du sens, de l'art ibsénien.

Ibsen n'a pas été un réformateur, mais un révolutionnaire. Et tout révolutionnaire est *ipso facto* un optimiste ; autrement, qu'espérerait-il d'une révolution? Si l'on veut un résumé de ce qu'il y a de révolutionnaire, d'anarchiste dans Ibsen, il faut l'aller chercher dans la même lettre à Brandes : « L'État doit disparaître. Je me joindrai à la Révolution ; déracinez la notion d'État, érigez la volonté libre et la communion des esprits comme l'élément décisif pour toute collaboration. Là est le début d'une liberté qui aura quelque prix. Il s'agit seulement de ne pas se laisser intimider par ce qu'il y a de vénérable dans la domination et le maintien des traditions. L'État a sa racine dans le temps ; il aura aussi sa fin dans le temps. Des entités plus fortes que lui tomberont... tous les dogmes finiront. Ni les notions morales, ni les formes de l'art n'ont privilège d'éternité. Qu'est-ce que nous conserverons ? Qui me garantit que, sur la planète Jupiter, deux et deux ne font pas cinq? »

Les rapports entre le doute d'Ibsen et sa croyance, entre son pessimisme et son optimisme, son mépris du présent et sa foi presque religieuse en l'avenir, peuvent se réduire aux rapports déjà décrits entre la réalité et l'idée, entre le relatif et

l'absolu dans son œuvre. Son incroyance s'applique aux choses passagères, petites, accidentelles; sa foi s'attache aux grandes, aux durables, aux légitimes.

C'est avec une espèce de tremblement qu'on se pose en critique, en commentateur, devant des œuvres comme les *Revenants*, le *Canard sauvage* et *Rosmersholm*. Toutes les expressions semblent tellement inadéquates! Il y a dans ces pièces quelque chose qui ne peut se réduire en mots. Il reste un résidu indéfinissable, qui est l'âme même de l'œuvre poétique. Au plus profond du drame se cache un mystère doué de vie. On ne peut ni le saisir ni le décrire. On ne peut que le vivre, l'éprouver, le reconnaître en secret quand, par la lecture ou la représentation théâtrale, on est mis en tête-à-tête avec le poète.

Revenants, *Canard sauvage*, *Rosmersholm*, chacun de ces drames est un monde, un monde complet, sans autres bornes que lui-même. Chacun d'eux est, d'un angle particulier, un tableau intégral de notre humanité contemporaine et de ses conditions d'existence. Ils contiennent le barême et le bilan de notre civilisation. Un jour — bientôt — ils se dresseront isolés, comme des monuments surprenants de notre époque, de la même façon que les drames de Sophocle et de Shakespeare sont demeurés les monuments de l'antiquité et de la Renaissance.

*
* *

Pourtant on dit souvent : Ibsen est lié à son temps, et cela compromettra la durée de son œuvre.

Certes, lié à son temps. Mais en quoi, et comment? Les *Soutiens de la société* et *Rosmersholm* sont particulièrement marqués au coin de leur époque. Nous ne nous intéressons plus aux *Soutiens de la société*, tandis que *Rosmersholm* est assuré d'un long avenir. D'où vient la différence? En quoi consiste-t-elle? Elle ne provient pas des formes d'expression qu'Ibsen a choisies pour un problème humain, mais de la qualité du problème lui-même. Toute la question est de savoir si le problème est fondamental et si l'auteur le traite avec un souci tel des valeurs éternelles, universelles, que ses conceptions

puissent dans l'avenir demeurer valables au milieu de contingences nouvelles, quand le même problème reparaît d'âge en âge et de pays en pays.

Il va de soi qu'Ibsen s'attache à son temps, même dans ses grands drames, comme Dante, comme Shakespeare, comme Gœthe, comme tous les poètes. Il ferait beau voir qu'il en allât autrement. Si Ibsen n'avait pas appartenu à son époque, il n'appartiendrait à aucune. Il n'y a que les plus médiocres parmi les écrivains qui soient complètement indépendants de tous les temps, du leur comme de l'avenir. Quiconque ne pense pas avec ses contemporains ne pense guère. Quiconque n'est pas « moderne » pendant sa vie ne le sera pas non plus après sa mort. Quiconque n'a pas vécu de la vie de son époque n'a pas la moindre chance de vivre dans l'avenir.

On entend soutenir qu'il existe un temps abstrait, indéfini, qui est celui dans lequel, par définition, respirent les grands poètes. L'œuvre d'Ibsen n'est pas plus confinée dans le temps parce qu'elle dépeint son époque qu'elle ne l'est dans l'espace parce que ses premiers drames décrivent minutieusement les petites villes de Norvège. Les poètes d'autrefois jouissent d'un privilège permanent dans l'opinion moyenne. Lorsque, dans un débat littéraire, je m'efforçai de démontrer que Shakespeare était particulièrement conditionné par son temps, il me fut répondu : « C'est vrai, mais il est aujourd'hui classique. » Il y a ici, pour le vulgaire, quelque chose comme le vêtement traditionnel des acteurs du théâtre ancien. Que le drame soit de Molière, de Shakespeare ou d'un tragique grec, son ancienneté est comme le vêtement de l'œuvre, vêtement éternel, vêtement abstrait ou astral, idée-vêtement. Les costumes que portent les personnages d'Ibsen prendront place un jour dans cette imposante garde-robe.

Il est exact que les *Revenants* représentent une intervention active dans les luttes de l'époque. Et c'est justement de là que vient en partie leur force durable. Mais il est plus exact encore de dire que cette pièce a été la cause de nouveaux conflits qui se perpétuent encore, même si les circonstances ont pris nouveau visage. Tout le monde voit que le milieu des *Revenants* est très différent du nôtre, mais les événements qu'Ibsen retrace sont vus sous un tel angle que l'œuvre

reste valable dans l'éternel combat entre la routine et l'idée, entre le passé et l'avenir, dont le présent sera toujours le champ de bataille.

Les grandes œuvres universelles ont aussi une vie perpétuée en ce sens que, sans perdre de leur force, elles se transforment de génération en génération dans l'esprit humain. Pour les contemporains de Shakespeare, Shylock était quelque chose comme un coquin et un clown. Mais la psychologie imaginative de l'auteur et son sentiment plus ou moins conscient de justice ont donné à ce personnage une telle envergure et des réserves d'humanité si riches, quoique alors cachées, qu'à nos yeux il est devenu le héros principal du drame. Pour la même raison, le *Marchand de Venise*, considéré à l'origine comme une comédie, est en bon chemin de devenir tragédie. De semblables changements sont en train de s'accomplir dans l'interprétation de pièces comme les *Revenants*, le *Canard sauvage*, *Rosmersholm*. Ce qui nous paraît l'essentiel de ces drames n'est pas exactement ce qui paraissait le plus important aux contemporains d'Ibsen. Chaque génération considérera ces œuvres sous de nouveaux aspects et en tirera ce qui, pour son époque, sera le plus fécond. Toujours on y trouvera du nouveau. Il y a là une source intarissable.

Nous savons que la lumière de l'univers étoilé nous parvient plus ou moins longtemps après qu'elle a été émise. Il en va de même pour la lumière émanant des chefs-d'œuvre. La source est constante et l'émission de lumière ininterrompue. Mais c'est toujours une lumière nouvelle. Cinquante ans, cent ans après que les drames d'Ibsen ont été écrits, on y découvre de nouveaux noyaux lumineux qui éclairent notre vie et nous rendent la joie et la surprise de la première impression. Il y a certainement encore des rayons nouveaux qui sont en route vers nous.

Helge Krog.

Traduit par Mme A. Chevalley.

NOTES ET DOCUMENTS

SCARRON ET LOPE DE VEGA

Les emprunts nombreux et importants de la poésie, aussi bien lyrique que dramatique, du XVII[e] siècle français à la littérature espagnole sont depuis longtemps universellement reconnus et indéniables. Cependant, si le fait est accepté en principe, si pour les cas plus saillants, comme pour le *Cid* de Corneille, la recherche a été faite avec une certaine minutie, pour bien d'autres l'identification reste encore à faire. C'est un de ces cas que j'estime utile de signaler dans la notice présente.

On connaît les emprunts que Scarron avait faits à la littérature dramatique espagnole, emprunts qui s'étendent probablement à la totalité de ses pièces. Pour ses poésies, autant que je sache, les recherches n'ont pas été faites et les identifications ne sont pas encore établies. Voici donc, pour compléter l'histoire de l'influence littéraire espagnole en France, trois sonnets de Scarron, qui appartiennent à ses meilleures productions poétiques et dont un, celui du coude, est particulièrement populaire, donnés avec leurs originaux espagnols publiés dans les *Rimes* du licencié Burguillos, de Lope de Vega. Je citerai les textes francais et le sonnet espagnol à la suite de chaque sonnet français.

Sonnet.

Superbes Monumens de l'orgueil des Humains,
Pyramides, Tombeaux, dont la vaine structure
A témoigné que l'Art, par l'adresse des mains,
Et l'assidu travail peut vaincre la nature !

Vieux Palais ruinez, Chef-d'œuvres des Romains,
Et les derniers efforts de leur Architecture,
Colisée, où souvent ces Peuples inhumains,
De s'entre-assassiner se donnoient tablature.

Par l'injure des ans vous êtes abolis,

Ou du moins la plûpart vous êtes démolis!
Il n'est point de ciment que le temps ne dissoude.

Si vos Marbres si durs ont senti son pouvoir,
Dois-je trouver mauvais qu'un méchant Pourpoint noir,
Qui m'a duré deux ans, soit percé par le coude?

SONETO BURLESCO.

Soberbias torres, altos edificios,
Que ya cubristes siete excelsos montes,
Y agora en descubiertos horizontes
Apenas de haber sido dais indicios :

Griegos Liceos, célebres hospicios
De Plutarcos, Platones, Xenofontes,
Teatro que lidò rinocerontes,
Olimpias, lustros, baños, sacrificios,

¿Qué fuerzas deshicieron peregrinas
La mayor pompa de la gloria humana,
Imperios, triunfos, armas y doctrinas?

¡O gran consuelo á mi esperanza vana,
Que el tiempo que os volvió breves ruinas,
No es mucho que acabase mi sotana!

Aucun doute n'est possible, le sonnet français est bien traduit de l'espagnol et, malgré toute l'estime que nous avons pour Scarron et l'art incontestable avec lequel il réussit à rendre le trait final, nous préférons le texte espagnol. Scarron est souvent plus lourd, il a des chevilles, qu'explique si bien le fait que son sonnet n'est qu'une traduction; ainsi le second vers du premier tercet est superflu et prosaïque au possible. Le trait final, chez Scarron, est étendu sur deux vers, alors qu'en espagnol il est concentré tout entier dans le dernier vers, ce qui augmente considérablement l'effet. Mais surtout, dans tout le sonnet de Scarron, on sent percer le ton burlesque qui affaiblit l'effet de l'antithèse, alors qu'en espagnol tout le sonnet est d'un sérieux impeccable, et précisément le premier tercet atteint à un grand pathétique, à une émotion tout à fait sincère qui rend beaucoup plus inattendu le trait final et en renforce l'effet.

Voici maintenant les deux autres sonnets :

SONNET.

Un mont tout hérissé de Rochers et de Pins,
Collosse que la Terre oppose au choc des nues,

D'où les Bœufs dans les champs sont pris pour des Lapins,
Et les Arbres plus grands pour des herbes menues.

Vomit à gros bouillons de ses froids intestins,
Un Torrent qui, grossi d'eau du Ciel descendue (*sic*);
En faisant plus de bruit que cent mille Lutins,
Entraîne dans les champs mille Roches cornues.

Le foudre quelquefois le couvre tout de feu,
Mais le foudre ne fait que le noircir un peu,
Et faire un peu fumer sa cime inébranlable.

Sur ce superbe Mont, jusqu'aux Cieux élevé :
Pour vous dire la chose en homme véritable,
Il ne m'est, sur mon Dieu, jamais rien arrivé.

SONETO.

Caen d'un monte a un valle entre pizarras
Guarnecidas de frágiles helechos
A su márgen carámbanos deshechos,
Que cercan olmos y silvestres parras.

Nadan en su cristal ninfas bizarras
Compitiendo con él cándidos pechos,
Dulces naves de amor, en mas estrechos
Que las que salen de españolas barras.

Tiene este monte por vasallo á un prado,
Que para tantas flores le importuna
Sangre á las velas de su pecho helado.

Y en este monte y líquida laguna,
Para decir verdad como hombre honrado,
Jamas me sucedió cosa ninguna.

Cette deuxième traduction, qui, elle aussi, se permet quelques écarts, souvent considérables, mais tous de détail, est peut-être même supérieure à la première, plus naturelle et moins embarrassée de chevilles. En outre, elle montre une certaine originalité de Scarron, en remplaçant le paysage pastoral par un tableau de la nature plutôt sauvage. Malheureusement là encore des expressions bouffonnes comme « cent mille lutins » diminuent l'effet, en montrant dès le début qu'il s'agit d'une œuvre comique.

Voici enfin le dernier des trois sonnets :

SONNET.

A l'ombre d'un Rocher, sur le bord d'un ruisseau,

Dont les flots argentés enrichissent la Plaine,
Le beau Berger Daphnis, amoureux de Climene,
Faisoit de ses beaux yeux distiler un seau d'eau,

Et le jeune Alcidon, un autre Jouvenceau,
Atteint du même mal pour la même inhumaine,
Pressé du souvenir de sa cruelle peine,
Faisoit comme Daphnis, et pleuroit comme un veau.

Un Pasteur qui les vit, faisant les Jeremies,
Leur dit, chantez plutôt dessus vos Chalémies,
Je donne au mieux chantant de quoi faire un Pourpoint.

Les deux jeunes Bergers leurs Flutes accorderent,
Là-dessus un loup vint, les Bergers se leverent,
Poursuivirent le loup, et ne chanterent point.

EGLOGA.

Al pié del jaspe de un feroz peñasco
Pelado por la fuerza del estío,
Dosel de un verde campo, tan sombrío
Que contra Febo le sirvió de casco :

Damon con su rabel, y al lado el frasco,
Para cantar mejor en desafío,
Y Tirsi, claro honor de nuestro rio,
Con un violin de cedro de Damasco :

Juez Eliso, que de un verdo pobo,
A falta de laurel, premios tejia,
Zéfiro haciendo de los ecos robo ;

Mas cuando Tirsi comenzar queria,
Ladró Melampo, y dijo Antandro : ¡al lobo!
Y el canto se quedó por otro dia.

Cette troisième adaptation est, sans contredit, la moins réussie des trois, et le ton trivial de Scarron fait du tout une bouffonnerie assez inepte, alors que Lope de Vega donnait une parodie du genre pastoral d'autant plus mordante qu'elle était fine et gracieuse. Ce reproche, bien qu'avec moins de violence pour les premières poésies, peut se faire en général à toute la manière d'adapter de Scarron : trop habitué au genre burlesque, il ne laisse pas assez sentir le contraste, si merveilleux chez Lope de Vega, si approprié à la nature du sonnet, entre la marche générale sérieuse et poétique du morceau et la fin inattendue qui découvre l'intention malicieuse.

Cependant, bien que souvent maladroites, et peut-être même

sciemment réduites du rang de parodies à celui de bouffonneries, les imitations de Scarron sont toujours fort proches de leurs originaux, et il nous semble intéressant de les signaler ici, en permettant en même temps aux lecteurs de juger d'eux-mêmes des mérites respectifs des deux textes.

Ajoutons que les trois sonnets de Scarron se trouvent tous réunis aux pages 65-67 du tome I de ses *Œuvres*, éd. David, 1731 (édition que nous possédons et de laquelle nous nous sommes servi). L'ordre seul est un peu différent et le sonnet du coude, que, vu sa réputation, nous avons reproduit en premier lieu, se trouve dans le texte placé second, après celui de la montagne. Ajoutons enfin que le sonnet *Description de Paris*, « Un amas confus de Maisons », qui précède immédiatement les trois sonnets que nous venons de donner, pourrait fort bien, de par sa facture, être lui aussi adapté de l'espagnol. Nous n'avons pas retrouvé son original, mais, faute de temps, nos recherches dans Lope de Vega ont été, malheureusement, plus que sommaires et nous signalons la piste aux curieux.

G. Margouliès.

LETTRES INÉDITES DE FONTANES A BAUDUS
(1798-1815)

Des deux personnages mis en cause ici, l'un comme auteur, l'autre comme destinataire des dix-sept lettres qui vont suivre, la renommée n'est pas égale. Fontanes appartient depuis assez longtemps à l'histoire pour qu'il ne soit pas nécessaire de refaire ici sa biographie[1], tandis qu'en dehors du Quercy, sa petite patrie, Baudus très probablement n'est encore aujourd'hui connu que d'un petit nombre d'érudits. Il paraît donc, pour ce dernier, nécessaire de mettre très rapidement en lumière les principaux traits de sa physionomie et de résumer sa vie.

Né en 1761, à Cahors, du mariage de messire Hugues-Guillaume-Joseph Baudus de Villenove, lieutenant particulier au siège sénéchal et présidial de Cahors, et d'Anne-Marie de Maurès de Malartic, Jean-Louis-Amable Baudus de Villenove fut lui-même avocat du roi au même siège. Comme tel, il fut l'un des porte-paroles des magis-

1. Voir Aileen Wilson, *Fontanes*. Paris, 1928.

trats du ressort du Parlement de Toulouse protestants au sujet des édits de mai 1788 contre les parlements. Convoqué alors à Versailles, il y fut retenu aux arrêts jusqu'au renvoi des ministres Brienne et Lamoignon (25 août 1788). — Baudus fut, le 17 février 1790, le premier maire élu de Cahors, puis le premier procureur général-syndic du département du Lot (2 juillet 1790). Se voyant impuissant à triompher des éléments révolutionnaires acharnés contre son autorité, il quitta Cahors, en résignant ses fonctions, en juillet 1791; et, laissant au passage sa femme et ses enfants à Poitiers, chez sa belle-mère, M^me^ Forien de la Rochesnard, il gagna Paris pour y négocier la liquidation de ses offices de magistrature, comme avocat du roi d'une part et de l'autre comme juge mage[1] et président du présidial, double charge qu'il n'avait point exercée, mais dont il avait obtenu le 7 janvier 1783 la cession à titre de survivance. Ce qui, d'ailleurs, le retint plus particulièrement à Paris pendant cette période d'un an environ, au milieu des agitations croissantes de la Révolution, ce fut surtout l'espoir de s'utiliser en joignant ses efforts à ceux des défenseurs les plus dévoués de la famille royale, alors si dangeureusement menacée.

En juillet 1792, obéissant sans doute à d'autres influences, Baudus, sous prétexte d'aller faire une cure à Aix-la-Chapelle, gagna la Belgique, en passant par l'Angleterre, et s'engagea dans l'armée des princes. Il s'y fit immatriculer à la compagnie des gentilshommes du Limousin, faisant partie du corps du duc de Bourbon. Le 14 novembre 1792, après la lamentable retraite de cette armée, il reçut à Liége un congé en règle avec un certificat de bons services, son unité étant dissoute. Il alla alors s'établir à Amsterdam[2], voulant y étudier les langues étrangères. Puis, en juillet 1793, il vint à Leyde, où il fut très rapidement admis à la rédaction de la *Gazette de Leyde* auprès du savant Luzac, qui la dirigeait. Bien que Luzac fût attaché, avec une sage pondération, il est vrai, à la doctrine républicaine, les articles que Baudus donna à cette gazette sur les événements contemporains les plus marquants de la Révolution française lui valurent les félicitations et les encouragements personnels du duc d'Angoulême en juillet 1794.

Chassé de la Hollande par l'invasion française à la fin de 1794, Baudus gagna alors Altona, où il créa en 1795 la *Gazette d'Altona*.

1. Dénomination du lieutenant général de la sénéchaussée dans le Midi. Le mot provençal *maje* traduit le mot latin *major* plus grand. Le juge mage est le lieutenant du sénéchal, le juge placé au-dessus de tout autre dans la sénéchaussée.

2. D'après les archives municipales de cette ville, il y est « déclaré » le 10 décembre 1792, « admis » le 5 mars 1793 (F. B.).

Mais, gêné par la censure danoise, pour donner à cette gazette une orientation conforme à ses convictions, c'est-à-dire nettement hostile au gouvernement révolutionnaire français, il renonça bientôt à son entreprise, vint vers janvier 1796 à Hambourg et réalisa enfin dans cette ville un établissement durable, en collaborant d'abord avec le libraire Fauche, propre frère du célèbre Fauche-Borel. C'est là qu'il fonda, à la fin de 1796, la revue mensuelle politique et littéraire intitulée *le Spectateur du Nord*. Baudus dirigea pendant six ans cette revue avec la brillante collaboration d'hommes tels que Rivarol, Charles de Villers, Esmenard, l'abbé Louis, le général Dumouriez, l'abbé de Pradt, Delille, Chênedollé et Fontanes lui-même pendant les quatre derniers mois de 1797 et les premiers jours de 1798. Le succès en fut grand dans le monde de la politique et des lettres et s'étendit jusqu'en France, où il attira sur Baudus l'attention malveillante du Directoire et bientôt aussi, heureusement, celle plus favorable du ministre des Relations extérieures de la République. Grâce à ce dernier, Baudus put enfin rentrer dans sa patrie en 1802, obtenir l'amnistie et sa radiation de la liste des émigrés[1]. — Le 17 fructidor an X, Talleyrand lui donna une mission à remplir à la Diète germanique siégeant à Ratisbonne. Il resta ainsi dans cette ville jusqu'en 1803, et ses services furent hautement appréciés par le ministre.

Revenu ensuite définitivement à Paris, il est dès ce moment régulièrement attaché au ministère des Relations extérieures. En 1806, il recevra le titre officiel d'historiographe de ce ministère. Mais, auparavant, son attitude désapprobatrice à l'occasion de l'exécution du duc d'Enghien, en mars 1804, l'a compromis pour longtemps dans l'esprit du maître. En conséquence, inquiet pour son avenir, il va désormais chercher sans relâche une occasion pour se faire de nouveau employer hors de France. C'est ainsi qu'il obtient d'être désigné en 1808 par l'Empereur pour le poste de confiance que lui avait fait offrir son compatriote, le maréchal Murat, devenu roi de Naples. Il s'agissait pour lui de remplir auprès du nouveau prince royal, Achille Murat, les fonctions de gouverneur. Il occupera ce poste à la cour de Naples pendant six années. — Revenu ensuite en France quelques mois seulement après le premier retour des Bourbons, en juillet 1814, il ne reprendra qu'au début de 1816 son poste d'historiographe au ministère des Relations extérieures, devenu celui des Affaires étrangères, sous la haute direction du duc de Richelieu. Sa santé très éprouvée ne le lui aurait, du reste, pas permis plus tôt.

1. Archives nationales, F[7] 3359 (F. B.).

La présente notice biographique sur Baudus n'ayant eu pour but que de faciliter la compréhension des lettres de Fontanes écrites à ce personnage de 1798 à 1815, il y a lieu de l'arrêter ici à cette dernière date.

En ce qui concerne Fontanes, il suffira de rappeler que si, tout à fait au début de la Révolution, il s'enthousiasma, comme tous les intellectuels, pour les tendances nouvelles, il n'en adopta jamais les conséquences extrêmes, et qu'entraîné d'abord par un élan généreux, il sut freiner à temps sur cette pente, comme l'indique assez le titre même du journal *le Modérateur*, auquel il ne tarda pas à collaborer en 1790 à Paris. — Plus tard, il écrivit dans le *Mémorial*, feuille royaliste, et c'est pourquoi il fut compris dans la liste des journalistes condamnés à la déportation par le Directoire au 18 Fructidor an V, liste où fut aussi inscrit Baudus, bien qu'émigré encore à cette date. Fontanes, lui, ne doit pas être considéré comme un émigré, mais comme ayant fui hors de France sous le coup de la déportation à laquelle il s'était vu condamné au 18 Fructidor. Il en résulte, nous le verrons, que sa mentalité d'exilé est toute différente de celle des émigrés proprement dits, sur lesquels son jugement s'exprime dans ses lettres à Baudus en toute indépendance, bien qu'il leur garde sa sympathie dans les épreuves qui leur seront communes.

Mais, puisque nous parlons ici de l'exil de Fontanes, il est une remarque qui s'impose d'abord, si l'on compare au texte de ses lettres les différentes notices biographiques qui lui ont été consacrées : la plupart de ses biographes, en effet, se sont contentés de dire à peu près ceci sur cette période de sa vie[1] : « Au 18 Fructidor, Fontanes se réfugia en Angleterre, où il se lia pour toujours avec Chateaubriand... Au 18 Brumaire, il rentra en France, où il obtint promptement la confiance du Premier Consul... » — Voilà bien, en effet, les deux traits dominants de la vie de Fontanes : l'amitié de Chateaubriand, qu'il retrouva en Angleterre, puis son attachement au pouvoir de Bonaparte. Cependant, le *schéma* de cette période de sa vie, réduit aux lignes ci-dessus et d'après lequel on pourrait croire que tout son temps d'exil, à partir du 18 Fructidor, se serait passé en Angleterre et se serait terminé par son retour d'Angleterre en France après le coup d'État du 18 Brumaire, ce schéma, dis-je, incomplet et erroné, doit être rectifié.

Nous allons voir, en effet, qu'après le 18 Fructidor c'est *en Alle-*

1. Voir *Biographie universelle* de Michaud; *Biographie générale* du docteur Höfer (Firmin Didot); *Dictionnaire universel* de Larousse; *Dictionnaire d'histoire et de géographie* de Desobry et Bachelet, etc., etc.

magne que Fontanes résida d'abord d'une façon un peu suivie ; qu'il fit ensuite un séjour de *quelques mois en Angleterre*, pour en faire de nouveau un plus long dans diverses villes d'Allemagne, et de là rentrer en France, non pas après le 18 Brumaire, mais quelques mois avant ce grand événement. En somme, sur la durée totale de dix-neuf mois de son exil, il semble, d'après ses lettres, avoir passé seulement cinq mois en Angleterre (12 janvier 1798 au 15 juin 1798 environ), tandis qu'il fit en Allemagne deux séjours, l'un à Hambourg de quatre mois à peu près, en quittant la France (4 septembre 1797 au 12 janvier 1798), l'autre de dix mois approximativement (15 juin 1798 au 5 avril 1799), à son retour d'Angleterre et avant de rentrer en France, ces dix mois ayant été employés en stations de durée variable à Hambourg, avec Baudus, puis peut-être à Berlin, et enfin à Francfort, où lui-même déclare à Baudus être resté « quatre mois auprès de M. de la Tresne ». Ce n'est donc, on le voit, que le quart du temps de son exil que Fontanes a passé en Angleterre, les trois autres quarts s'étant écoulés en Allemagne. Mais les amitiés qu'ils a nouées dans ce dernier pays ont, il est vrai, bien moins marqué aux yeux de la postérité que l'amitié particulièrement illustre de Chateaubriand, qui l'a fait connaître lui-même dans les *Mémoires d'Outre-Tombe* en évoquant ses souvenirs d'Angleterre. Fontanes, du reste, s'efforcera de rapprocher de Chateaubriand ses amis de Hambourg et en particulier Baudus, ainsi que Chênedollé, et c'est autour de lui que se formera en France, après l'exil, le groupe où l'on vit souvent réunis à Chateaubriand, Delille, Esmenard, les Bertin, Roux-Laborie, Baudus et quelques autres.

* * *

Dans quelles conditions se noua entre ces deux hommes l'amitié qui les unit jusqu'à la mort[1] ? — Qu'ils se soient liés intimement, surtout au cours des mois qu'ils passèrent l'un près de l'autre à Hambourg avant le 12 janvier 1798, les lettres de Fontanes le montrent surabondamment ; de même qu'elles attestent que, pendant cette période, la belle situation de Baudus à Hambourg lui permit de rendre de nombreux et précieux services à Fontanes, plus nouvellement arrivé dans cette grande ville et plus novice dans le dur métier de l'exil. Mais n'est-il pas permis de penser que, dès avant cette rencontre de l'année 1797, Fontanes n'ignorait pas complètement Baudus ? Ne pouvaient-ils pas même avoir eu entre eux

1. Fontanes mourut en 1821 et Baudus en 1822.

deux des points de contact, en Poitou par exemple, avant le commencement de la Révolution?

Il ne faut pas l'oublier, en effet, Fontanes était né à Niort, et son père, inspecteur des manufactures en Bas-Poitou, y avait en outre géré assez longtemps d'importants intérêts, notamment dans les marais qu'il avait asséchés du côté de Saint-Gervais (160 arpents pour son propre compte)[1]. — Il avait formé sans doute pendant ce temps dans le Poitou des relations et même peut-être des alliances, puisque aussi bien, aujourd'hui encore, certaines familles habitant Poitiers se réclament de lui comme parent. Or Baudus, de son côté, avait épousé en 1784 une demoiselle Forien de la Rochesnard, appartenant à une famille de Poitiers. La grand'mère de M^me^ Baudus de Villenove, née Després de la Poterie, était de Niort et y avait des parents. Sa grand'tante et marraine, M^me^ de la Haye, habitait à Rigné, dans le territoire actuel des Deux-Sèvres, exactement dans le Thouarsais. Fontanes, du reste, dans ses lettres à Baudus, mentionne des familles poitevines de nom, semble-t-il, notamment une dame de la Bathe, qui, en 1813, paraît vivre près de lui, de sa femme et de sa fille en qualité de parente, et les personnes dont il parle ainsi semblent être des connaissances communes à Baudus et à lui. Il n'est donc pas téméraire de penser que le Poitou a fourni dès longtemps des occasions de relations ou de rencontres entre Fontanes et Baudus bien avant l'émigration.

D'autre part, nous savons que Baudus passa près d'une année à Paris, de juillet 1791 à juillet 1792, avant de quitter définitivement la France, et que, pendant ces mois tragiques, il se mêla activement aux nombreux gentilshommes qui avaient résolu de se vouer à la défense de la famille royale sur tous les terrains, alors qu'elle était entourée de dangers de toutes sortes. Baudus ne rencontra-t-il pas alors Fontanes à Paris dans les réunions groupant cette généreuse jeunesse, et notamment parmi ceux que leurs dons de parole et de plume devaient naturellement rapprocher les uns des autres? Ne sait-on pas qu'à cette même époque Fontanes et Chateaubriand s'étaient ainsi rencontrés à Paris?

Enfin, dernière hypothèse dans l'ordre des dates, ne devons-nous pas rappeler que, quand Baudus, à la fin de 1796, eut fondé à Hambourg le *Spectateur du Nord*, il prit presque en même temps rang dans la presse parisienne, puisque, par suite d'une organisation dont je n'ai pas encore pu préciser le fonctionnement secret, le *Spectateur* put, jusqu'au 18 Fructidor, être réimprimé numéro par

1. Voir Beauchet-Filleau, *Dictionnaire des familles du Poitou*, article FONTANES.

numéro à Paris, au fur et à mesure qu'il paraissait chez Fauche à Hambourg. Sans doute, ce libraire ingénieux utilisait-il pour cela ses relations avec son correspondant commercial à Paris. Quoi qu'il en soit, il dut en résulter des correspondances et des rapports suivis entre Baudus et ses confrères de la presse de Paris, surtout ceux que leurs idées politiques et littéraires rapprochaient le plus de lui par affinité de tendances. Et nous savons que Fontanes était de ceux-là; sa brillante collaboration au *Mémorial* le prouve aussi bien que l'inscription de son nom, au même titre que celui de Baudus, sur la liste des déportés au 18 Fructidor.

En présence de toutes ces circonstances, il nous est permis de conclure que ce n'est pas par hasard que Fontanes, devant fuir hors de France, choisit son refuge à Hambourg et que, ce faisant, il avait dès lors très bien pu vouloir se rapprocher de Baudus et de la rédaction du *Spectateur du Nord*, déjà assez en vue et auquel il allait, en effet, collaborer pendant plusieurs mois.

Ce rapprochement et l'amitié profonde qui en résulta, quelle qu'en fût l'origine, furent du reste féconds en heureuses conséquences pour Baudus; car Fontanes ne fut pas ingrat, à beaucoup près, vis-à-vis de son ami. Rentré en France avant lui, il lui rendit les plus précieux services, et ce fut lui qui, semble-t-il, négocia son retour dans sa patrie et qui, de plus, lui ouvrit les portes de la carrière diplomatique, où Baudus devait si bien réussir.

Lieutenant-colonel DE MONTENON.

I.

A Monsieur [*Date probable :* Hambourg 1798
Monsieur Baudus 12 janvier (environ)]
Hambourg

Je regrette bien de ne m'être pas trouvé hier chez moi, quand vous m'avez fait l'amitié d'y venir. Je vous avais cherché toute la journée inutilement. Je ferai tous mes efforts pour vous voir dans la matinée, quoique je sois obligé de partir à deux heures. Je vous renvoie un volume de Rousseau et je vous prie d'accepter, en mémoire de moi, une petite édition de Racine. Comme vous avez trop de goût pour ne pas le lire souvent, je suis sûr d'être souvent rappelé à votre souvenir par ce moyen. Pour moi, quelle que soit ma destinée, je ne vous oublierai jamais.

Vous me gronderez peut-être, et avec quelque raison, de n'avoir point fait l'article[1] promis sur l'Institut. Mais deux lettres, que je ne vous ai point fait voir, me recommandent tellement le silence que je me suis déterminé à me taire sur les choses qui paraissent même indifférentes. D'ailleurs il fallait se livrer à quelques critiques. On connaissait en France sur ce corps-là mes opinions, et on aurait pu aisément me deviner. On aurait attribué à des ressentiments particuliers les traits de censure que je devais me permettre pour l'intérêt de la vérité. J'aurais dit avec Duclos « *Qu'il faut que les Académies se communiquent, mais non pas qu'elles se pénètrent* ». Que la première Classe, composée de savants, était admirable; mais que celle de littérature ne présentait pas deux noms dignes d'une grande estime et qu'enfin la seconde classe, qu'ils appellent « *Des sciences politiques* », n'a été créée que pour placer toute la *noblesse révolutionnaire*. Vous voyez qu'il fallait faire une satire. J'ai été membre de ce corps : J'en suis rayé. Je dois m'abstenir de le blâmer publiquement.

Adieu, mon excellent ami, je vous embrasse de tout mon cœur. Je vous écrirai des lieux où je me rends, et peut-être ne vous serai-je pas tout-à-fait inutile. Bonjour, bonjour. « Vale et me ama. »

Je renvoie au commis de M. Fauche les livres empruntés dans le magasin[2].

II.

Ottendorf. 1798
12 Janvier au soir.

J'ai déjà quitté mon gîte de Cuxhaven[3], comme vous le voyez par le lieu dont je date cette nouvelle lettre. J'y suis très-près de Cuxhaven. Nulle voiture ne peut y passer que je

1. Pour le *Spectateur du Nord*, dirigé par Baudus.

2. Cette lettre est visiblement écrite le même jour que la suivante : Fontanes a expédié la première avant, et la deuxième après son départ de Hambourg, d'où la date du 12 janvier 1798 adoptée pour l'une comme pour l'autre.

3. Fontanes écrit ici « Cuxhausen », mais tout indique qu'il s'agit bien de Cuxhaven.

ne la voye, et c'est la seule route qui conduise au paquebot. Ainsi je joindrai mes gens s'ils passent. En attendant, je suis dans une auberge très-médiocre, mais où l'on entend le français et où il y a de la politesse. C'est un compatriote rencontré par hasard il y a deux heures qui me l'a indiquée. Je n'ose encore dire « *Saepe premento Deo, fert Deus alter opem* ». Mais je respire un peu, j'ai du rostbeef devant moi et deux lits de plume qui me réchaufferont. Il y a plus : c'est qu'en renonçant, s'il y faut renoncer, au voyage d'Angleterre, on peut, je crois, se cacher ici quelques semaines. Sa « *Léoparderie*[1] » sera bien fine, si elle découvre *l'incognito*. Les lettres arrivant de Hambourg ne me trahiront point, car elles ne passent point vraisemblablement sous les yeux de Bourdon. Cependant, pour ne rien hasarder, écrivez au... six Février (?) non plus à Cuxhaven, mais à *Ottendorf*. Votre lettre peut arriver après-demain, dit-on.

Y aurait-il de l'indiscrétion à vous prier de savoir à l'Hôtel d'Angleterre si mes deux jeunes fous y ont reparu. Je vous demande pardon de deux lettres en un jour. Je vous accable de mes misères, mais je vous aime et vous estime trop pour vous les épargner.

F.

III.

Yarmouth,

25 Janvier 1798.

Me voici en Angleterre, après une traversée orageuse. Je n'ai rien reçu de vous avant mon départ de Cuxhaven. Je suis mort au monde depuis quinze jours. Avez-vous vu Léonard Bourdon? — Je vous supplie de m'écrire un mot à Londres chez le correspondant de M. Fauche[2]. Daignez mettre la lettre cy-incluse au courrier le plus prochain d'Hambourg.

1. Léonard Bourdon, envoyé en l'an VI à Hambourg par le ministre de la Police générale Sotin pour y surveiller les agissements des émigrés. « Sa Léoparderie » est peut-être un mauvais jeu de mot sur le nom de Léonard déformé pour les besoins de la cause.

2. Pierre Fauche, imprimeur suisse établi à Hambourg, où Baudus s'associa avec lui pour l'impression du *Spectateur du Nord* à la fin de l'année 1796; Pierre Fauche était le frère du célèbre Fauche-Borel.

Adieu. Renouvelez-moi au souvenir de M. Giraud si vous le voyez. Je lui écrirai incessamment. Je vous embrasse de tout mon cœur.

F.

Pardon de l'irrégularité de mon billet; le paquebot part et l'heure me presse. — Mettez-moi aux pieds de M^{lle} de Don..., votre voisine. Mille remerciements et amitiés à son mari.

Surtout ne m'oubliez pas auprès de M^{r} Fauche et de Monsieur de la Maisonfort[1].

IV.

Londres, 27 Février 1798

Vous oubliez un peu ceux qui vous aiment, mon cher ami. J'espère pourtant que je ne suis point tout-à-fait effacé de votre souvenir. Les cinq malles de votre ville, qu'on attend ici, m'apporteront peut-être un mot de vous. Je sens plus que jamais la vérité de ces vers de Virgile :

« et penitus toto divisos orbe Britannos. »

On ne sait presque rien à Londres de ce qui se passe dans le continent depuis trois semaines. Vingt révolutions auraient pu se faire sans qu'on en fût instruit. Cet inconvénient est terrible. Je suis impatient de renouer mes correspondances trop interrompues, et si Léonard[2] n'est pas trop méchant, j'irai retrouver les maisons de votre ville dans quelques semaines. Il me sera bien doux de vous y revoir et de vous redire combien je vous estime et vous aime.

Fontanes.

Au reste on rit ici du projet de descente[3]. L'état de prospé-

1. La Maisonfort, l'un des émigrés liés avec les rédacteurs du *Spectateur du Nord*. En 1799, il devait être l'intermédiaire entre Louis XVIII et Barras dans les négociations secrètes nouées avec ce dernier, afin de l'attacher à la cause royaliste.

2. Léonard Bourdon.

3. Avant l'époque où cette lettre était écrite, deux tentatives de débarquement de forces françaises en Irlande avaient déjà eu lieu sans résultat utile. La première, effectuée dans la période de la fin de décembre 1796 et du dé-

rité où se trouve l'Angleterre, en dépit des déclamations, m'a prodigieusement surpris. On paye beaucoup, mais quelle opulence dans toutes les classes! Quelle proye pour les républicains, s'ils peuvent débarquer! En vérité je doute que Bonaparte soit assez fou pour tenter une pareille expédition... Cependant tout ce qui était fou a paru si facile depuis huit ans que je ne veux jurer de rien.

Je vous prie de remettre ces deux lettres à votre poste.

V.

6 avril 1798

[Probablement de Londres.]

J'ai reçu deux de vos lettres à la fois, mon cher ami. Une excursion de quelques semaines dans les campagnes de l'Angleterre m'a empêché d'y répondre aussitôt que je l'aurais voulu. Je ne trouverai celles de l'Allemagne aussi belles que lorsque je les habiterai avec vous. Ce projet me rit toujours autant qu'à vous. Mais Rob...[1]. Mais Bour[don] d'après vos nouvelles du 27, ne me paraissent pas aussi bons qu'ils veulent le faire croire. On m'a écrit, à la vérité, sur le premier les plus belles choses du monde; mais je me méfie de ces éloges. J'espère pourtant qu'à l'aide du Ministre, dont vous me parlez, les tyrans de l'Europe ne feront pas taire le seul homme qui leur parle encore dans leur langue avec un courage et un talent que l'on ne retrouve plus nulle part : Cet homme c'est vous.

J'ai lu avec le plus grand plaisir, et j'ai fait lire à des gens

but de janvier 1797, et marquée par le naufrage du vaisseau *Les Droits de l'Homme*, avait échoué par suite des vents contraires.

La deuxième avait été faite en août 1797. Une troupe de 1,000 hommes, sous le commandement du général Humbert, ayant réussi à débarquer dans le golfe de Sligo, avait battu les Anglais à Killala et à Caslebar (22 et 27 août 1797). Renforcé par les rebelles irlandais, Humbert avait alors marché sur Dublin, mais, écrasé par les forces supérieures de Lord Cornwallis à Billanamuck le 8 septembre 1797, il avait dû capituler avec toute sa troupe.

1. Roberjot, successeur de Reinhard à Hambourg comme ministre de la République française près les villes hanséatiques. De Hambourg, Roberjot devait aller comme ministre plénipotentiaire au Congrès de Rastadt, où il fut assassiné avec les autres commissaires français, le 28 avril 1799.

dignes de vous juger, vos observations des deux derniers mois. Tout le monde est de mon avis : il est impossible de mettre plus de raison dans un style plus noble, plus élégant et plus pur. Vous n'omettez rien de nécessaire et n'ajoutez rien de superflu. C'est comme cela qu'il faut écrire, non pas pour ceux qui n'aiment que les convulsions et les tours de force, mais pour tous ceux qui tiennent au bon sens et au bon goût. Telle est ma profession de foi sur votre compte, et telle elle serait encore quand je ne vous connaîtrais pas pour le plus aimable et le meilleur des hommes.

Le tour que vous m'avez joué, et dont je pourrais me fâcher en conscience, n'ôte rien à vos talents et ne donne qu'une grâce de plus à votre caractère. J'ai fait, comme Duquesnoy, plus d'une fois dans ma vie, des vers médiocres pour ma maîtresse, qui les a trouvés très-bons. Mais Duquesnoy a fait souvent de meilleurs vers quand il l'a voulu; il a écrit surtout d'excellente prose. Six vers faibles ont échappé à Duquesnoy, et j'ai à m'en reprocher par centaines. Je lui pardonne de tout mon cœur sa facétie pourvu qu'il me permette de le louer en toute liberté. Il serait d'ailleurs très possible que les yeux de la dame valussent mieux que les miens pour les vers en question. C'est l'à-propos qui fait tout en pareille occasion, et, si elle est contente, nous devons la croire. Elle en sait plus que nous; et je lui conseille de se moquer de notre premier jugement et de donner toujours quelques distractions au *Spectateur*.

... A propos, que pense le *Spectateur* sur l'Angleterre? Je puis l'assurer que la plus profonde tranquillité y règne depuis que je l'habite. On n'y est nullement alarmé de certaines menaces. On ne croit point à la possibilité d'un débarquement. Les affaires d'Irlande seules paraissent un peu sérieuses. Mais la dernière conjuration qu'on y a découverte a terrassé les derniers ennemis du gouvernement; et le Ministre règne provisoirement sur les opinions et sur les bourses, ce qui est plus difficile. Il veut vendre dans ce moment la grande taxe sur les terres, et cette opération de finances lui procurera, dit-on, des ressources pour trois ans.

Jamais pays, du moins au premier coup d'œil, ne parut moins voisin de sa chute. Il présente un beau spectacle au mi-

lieu des ruines de l'Europe, et j'ai de la peine à croire que les Jacobins Français renversent cette dernière colonne de l'édifice social. Les mers, l'esprit public et l'énergie du Gouvernement la défendront bien longtemps.

Je suis convaincu qu'on ne risque rien dans ce pays-ci. Cependant les alarmes de ma famille sont si pressantes que je le quitterai sitôt que je saurai où mettre le pied sur la terre ferme.

On m'indique Berlin, mais est-on reçu à Berlin? Le chargé d'affaires de cette cour qui est à Londres est presque Jacobin et me sert assez froidement.

Celui qui se trouve à Hambourg voudrait-il donner un passe-port à un brave proscrit qui changerait de nom pour se rendre à Berlin, et qui, une fois rendu dans cette ville, est sûr d'y trouver des amis qui répondront de lui? Vous m'avez rendu tant de services que j'ose m'adresser à vous pour ces renseignements.

D'ailleurs, je trouve à Londres bonne société, quoique vous soyez impossible à remplacer. Des Anglais bonnes gens et des Français assez aimables me font passer mes soirées agréablement, mais sans me tenir lieu de vous. Sans les inquiétudes de ma famille et sans le désir de vous revoir, je n'hésiterais pas à fixer mon séjour où je suis. Mais je cède à ces deux considérations qui sont toute puissantes.

Je vous supplie d'assurer l'Abbé G.[1] de toute mon amitié, j'aurai le plaisir de lui écrire le courrier prochain. Quand Riv...[2], dans ses goguettes se moquera de moi, selon sa louable coutume, dites lui bien que je l'aime toujours, tout ingrat et vaurien qu'il fut, qu'il est et qu'il sera.

Adieu, mon cher Ami, je vous embrasse de tout mon cœur.

F.

Voudriez-vous avoir la bonté de voir Messieurs Vidal, ou du moins de leur faire dire de m'envoyer les lettres qui sont venues pour moi à leur adresse? Je leur avais écrit mal à propos

1. Probablement l'abbé Gaston, ami de Baudus à Hambourg, dont on trouve le nom dans sa correspondance.

2. Rivarol, l'un des plus brillants collaborateurs de Baudus au *Spectateur du Nord*.

de les garder, croyant revenir à Hambourg incessamment. Mais puisque mon absence se prolonge, je voudrais qu'ils me les fissent parvenir chez leur correspondant à Londres.

VI.

24 avril 1798. Londres.

Tous les matins, mon cher ami, je répète la prière d'Esther et je dis comme elle :

> Seigneur, ne permets pas que ces monstres farouches,
> Yvres de notre sang, ferment les seules bouches
> Qui de nos oppresseurs dénoncent les forfaits.
> . . . .

Or vous êtes cette bouche éloquente et courageuse, et, si on la fermait, que deviendrions-nous ?

J'ai encore lu votre journal du mois de Mars. Mais j'ai vu avec crainte et tremblement que le sénat de Hambourg n'en permettait plus l'impression et que la vérité se réfugiait en Holstein[1]. Tous les honnêtes gens que je rencontre craignent, ainsi que moi, qu'on ne vous persécute. J'espère qu'il y a encore des moyens pour éviter l'orage, sans compromettre la vérité. Je crois autant à votre prudence qu'à votre fermeté, vous saurez concilier l'une et l'autre.

Je quitterai vraisemblablement Londres pour Berlin. Avec quel plaisir je vous reverrai ! — Vous aurez en vers et en prose tout ce que vous voudrez. Je vous promets « l'Institut »[2], qui n'en vaut guère la peine cependant, si vous exceptez la Première Classe. Mais puisque l'Allemagne le veut, il faudra lui en parler.

Nous avons à Londres le Duc de Berry, qui vient proposer

1. Fontanes fait ici allusion à une mesure prise par le Sénat de Hambourg, pressé par les remontrances acrimonieuses de Léonard Bourdon, qui avait signalé le 13 germinal an VI (3 avril 1798) à son chef, le ministre de la Police générale, l'esprit du *Spectateur du Nord* comme nettement hostile au gouvernement français. Peu après, d'ailleurs, le ministre des Relations extérieures, Talleyrand, obtenait le rappel en France de cet agent trop zélé de la police (voir Archives des Affaires étrangères et Archives nationales).

2. Allusion à l'article sur l'Institut promis par Fontanes au *Spectateur du Nord*, avant son départ de Hambourg, au commencement de 1798.

un corps d'Émigrés pour la défense de l'Angleterre. Je ne sais si les Bourbons s'approchent de *Notre-Dame de Paris* en combattant pour la *Tour de Londres?* Ce chemin n'est pas le plus court, quoiqu'il n'y ait que sept lieues de distance. Au reste la descente est toujours regardée comme impraticable en Angleterre.

Puisse cette île fameuse résister longtemps à la secousse générale! Tout est perdu si elle succombe. Vous voyez la lâcheté de l'Espagne et la liste épouvantable du nouveau tiers! — O mon ami, que de maux encore!

Adieu, je vous embrasse de tout mon cœur.

24 Avril F

Je vous ai écrit une longue lettre il y a 3 semaines.

VII.

24 Mai 1798[1] Angleterre (probablement Londres)

Je suis toujours prêt à vous revoir, mon cher Ami, je vous désire et vous aime plus que jamais. — L'Angleterre est dans le même état : elle jouit de la plus grande tranquillité. Le projet de descente paraît tout à fait abandonné. Du moins les ministres de St. James n'y paraissent plus croire.

Adieu. Dans quinze jours au plus tard, je me mettrai en marche. Je vous avertirai du jour de mon départ. Il paraît que les affaires vont un peu mieux en France. Mes dernières lettres au moins donnent quelques rayons d'espérance. O « utinam »!

F.

24 Mai.

1. D'après une lettre de Chateaubriand à Baudus datée du 15 août 1798, Fontanes, à cette date, avait déjà quitté Londres. Donc la présente lettre de Fontanes, datée du 24 mai, et qui annonce son départ, doit être de 1798. — Dans cette même lettre, Chateaubriand dit que les courriers pour Fontanes doivent lui être adressés dès lors (15 août 1798) soit à Francfort, soit à Paris. — On arrive donc à reconstituer dans ses grandes lignes l'emploi du temps et l'itinéraire de Fontanes depuis son départ de l'Angleterre pour l'Allemagne, en juin 1798, jusqu'à son installation discrète auprès de Paris, sans doute avant l'été 1799, dans tous les cas avant le 18 septembre 1799. Comme nous le verrons dans la lettre suivante, il semble que Fontanes rentra à Paris vers la fin du printemps 1799.

VIII.

18 septembre 1799. Près de Paris[1].

N'y-a-t-il pas un peu d'amour-propre de ma part à croire que vous ne m'avez pas oublié? Je vous dois les jours les plus heureux de mon exil, et chaque jour mes souvenirs revolent vers vous. J'ai parlé de l'attachement et de l'estime que vous m'inspirez dans tous les lieux de l'Allemagne où je trouvais des oreilles dignes d'entendre votre nom. J'en parle souvent, dans la solitude que j'habite, à mes amis de France, qui voudraient vous entendre de plus près. J'ai passé quatre mois à Francfort près de M. de La Tresne[2], qui vous aime aussi et que j'en aime davantage. Que de vertu, de mérite et de courage il m'a montrés! Je voudrais qu'il pût se réunir à vous. Je ne connais point de goût plus digne de s'associer au vôtre! — Oh! mon bon ami, quand la destinée nous réunira-t-elle? Quand pourrai-je vous embrasser? Je vis près de Paris; mais j'en suis plus éloigné que vous. La nuit seule protège mes promenades. Je défends comme je peux les débris de ma fortune; et, sans cette impérieuse nécessité, j'aurais mille fois abandonné cet esclavage.

Cependant j'espère des jours meilleurs. Ces jours viendront, soyez-en sûr. Armons-nous de patience et de fermeté!

Une belle dame me promet de vous faire tenir cette lettre : elle va de votre ville en Amérique.

Souvenez-vous toujours d'un compatriote qui vous aime de tout son cœur, et qui voudrait vous en donner quelques preuves.

Permettez-moi de me servir deux ou trois fois cet hyver de l'adresse de M. Fauche pour faire parvenir quelques avis à

1. Dans une lettre adressée à Baudus le 5 avril 1799. Chateaubriand lui dit que, depuis son départ de l'Angleterre, Fontanes lui a écrit une fois de Hambourg, et une autre fois de Francfort, cette dernière lettre venant de lui être remise à l'instant même (soit le 5 avril 1799). Il mentionne aussi des bruits d'après lesquels Fontanes serait maintenant à Paris, où il croit même reconnaître son style dans un article sur *les Natchez* du *Journal de Paris*. Fontanes, après une tournée faite en Allemagne entre juin 1798 et l'été 1799, venait donc de rentrer à Paris.

2. Sur La Tresne, voir plus loin, lettre IX, note.

M. de Chateaubriand chez Dulau, libraire, *Wardour Street*[1]. — Permettez aussi qu'il me réponde par la même voye. — Il s'occupe d'un ouvrage digne de tout votre intérêt[2].

Adieu, ô le plus aimable et le plus obligeant des Français.

F.

Mille choses tendres à notre bon Abbé G[aston]. Sa mère vivait l'année dernière. Mais les circonstances et de longs voyages ne m'ont pas permis de la voir.

IX.

Monsieur Baudus
Kleine Dreh Bahn N° 343
Hambourg
13 Mai 1800[3]

J'ai lu avec la plus grande attention, mon bon ami, tout ce que vous avez fait passer à M. Louis[4]. — Après un examen rigoureux, je pense qu'il faut suspendre encore de quelques mois le projet qui me rit autant qu'à vous. Tout est encore dans l'incertitude. On marche quelquefois en sens contraire.

1. Une étude critique des lettres écrites à cette époque par Chateaubriand à Baudus a été donnée en feuilleton par M. Hubert Morand dans le *Journal des Débats* du 3 mars 1925.

2. *De la religion chrétienne par rapport à la morale et à la poésie*. Chateaubriand lui-même en avait déjà parlé à Baudus dans une lettre qu'il lui avait écrite le 5 avril 1799. Il songeait à faire imprimer cet ouvrage à Hambourg chez l'associé de Baudus, le libraire Fauche. Le titre trop long indiqué ci-dessus devait devenir le *Génie du christianisme*.

3. Les victoires du Rhin dont il va être ici question sont sans doute celles remportées au mois de mai 1800, c'est-à-dire après le passage du fleuve effectué par surprise le 1er mai par l'armée du Rhin, les victoires de Lecourbe à Stockach et de Moreau à Engen le 3 mai, puis celles de Moreau à Mœskirch le 5 mai et de Saint-Cyr à Biberach le 9 mai. De même, la situation militaire inquiétante en Italie, qui pouvait être améliorée par les victoires de l'armée du Rhin, était celle de l'armée de Masséna assiégée depuis le 6 avril dans Gênes par celle de Mélas, très supérieure en nombre. De toutes ces coïncidences, il résulte que la présente lettre de Fontanes datée du 24 mai est de l'année 1800.

4. L'abbé Louis était depuis assez longtemps déjà en relations avec Baudus, puisque c'était lui qui, à un moment donné, fournissait au *Spectateur du Nord* les articles sur les questions financières. Voir Paul Hazard, *le Spectateur du Nord* (*Rev. d'hist. litt. de la France*, 1906).

On espère le matin, on s'alarme le soir. Cet état tient à plusieurs causes, qui n'existeront plus à la fin de cette campagne. Si nos victoires sur le Rhin[1] améliorent, comme je le pense, la situation de nos affaires en Italie[2], nul doute que tout, en ce qui est juste et généreux, n'entre dans les vues du Gouvernement. Les revers seuls peuvent l'arrêter en donnant de la force au parti de l'opposition, qui n'est plus guère composé que d'anarchistes. D'ailleurs vous avez ici deux ou trois nouveaux venus de votre ville ou des environs, qui ne sont pas favorablement disposés. On les gagnera, j'en réponds, mais ils pourraient nuire dans ce moment.

Les philosophes de 89, qui ont repris de la faveur depuis quelque temps, ont leur intolérance comme les sans-culottes de 93. Je crains que vous n'ayez pas salué très-profondément « *le plus saint des devoirs* », ou la « *perfectibilité de l'esprit humain* ». — Ces nuages se dissiperont. — Vos amis veillent et sont bien placés pour l'observation. Ils ne vous ont pas oublié un moment. — Croyez à leur tendre et vif intérêt. Soignez votre santé chancelante. Écrivez à Laborie. Écrivez-moi : le temps n'est pas loin où je pourrai vous embrasser, mon bon ami. Il serait même possible d'avancer ce temps, mais je veux toute sûreté pour vous.

Adieu. Je vous embrasse de toutes les forces de mon âme.

F.

L'ami de Francfort[3], le poète de l'*Astronomie*[4] et l'auteur d'un ouvrage sur les Natchez, dont je vous ai parlé quelquefois, et qui m'a écrit sous votre adresse[5], sont tous trois ici.

1. Voir page précédente, note 3.
2. Ibid.
3. M. de La Tresne est cet ami auprès duquel Fontanes avait passé quatre mois à Francfort lors de son séjour en Allemagne en 1798-1799, entre son départ de Londres et son retour définitif en France avant le 18 Brumaire (voir la lettre VIII de Fontanes du 18 septembre 1799). C'est sans doute ce même La Tresne, ancien avocat général au Parlement de Toulouse (et que Baudus, lui-même, magistrat dès 1781 dans ce même ressort, avait certainement connu alors), que Choiseul, ambassadeur de France à Turin, signalait à son gouvernement comme arrivé à Turin en 1790, dans l'entourage du comte d'Artois (V. E. Daudet, *Histoire de l'émigration*, et F. Baldensperger, *le Mouvement des idées dans l'émigration française*).
4. Ce « poète de *l'Astronomie* » est Fontanes lui-même.
5. Voir lettre VIII de Fontanes à Baudus du 18 septembre 1799, où il lui demande d'être l'intermédiaire dans la correspondance qu'il voulait entrete-

Je les ai vus avec grand plaisir; mais, s'ils m'avaient consulté, ce plaisir eût été plus retardé, pour être goûté plus tranquillement.

X.

27 Septembre 1801 ou 5 Vendémiaire. An X.

Labo[1] est absent, mon cher ami, et c'est moi qui me suis chargé de votre affaire. J'ai vu hier le Ministre. On est très-content du travail de Petrus[2]... On serait désolé qu'il abandonnât son entreprise. On soutient qu'il doit être payé depuis quelques jours, et qu'il n'a pu éprouver qu'un léger retard causé par la négligence d'un courrier. On promet de prendre un plus grand nombre de souscriptions[3] et on conjure Petrus de tenir ferme à sa place jusqu'à la fin de la grande tragédie qui doit finir, dit-on, par la paix générale[4]. On ne croit pas qu'il faille abandonner son poste avant la fin de la bataille qui est très-avancée. D'ailleurs Petrus rentrera chez lui avec plus d'avantages, s'il a été utile jusqu'au dénouement.

Remarquez que je répète ici un homme d'esprit fort adroit et très-intéressé à vous avoir où vous êtes. Ainsi rabattez quelque chose de tout cela. Cependant il serait injuste de

nir avec Chateaubriand. Une lettre inédite de Chateaubriand à Baudus, dès le 7 novembre 1798, traitait déjà la question de cette correspondance.

1. Labo pour Laborie : *Roux de Laborie*, ami de Baudus et surtout des frères Bertin. Ancien fonctionnaire du ministère des Affaires étrangères avant la Terreur, puis réfugié pendant quelques mois en Angleterre, il y prit contact avec la partie intellectuelle de l'émigration. Après le 18 Brumaire, il fut mis à la tête du secrétariat général des Affaires extérieures, situation qui lui permit de servir alors très efficacement les intérêts de Baudus. — Il avait, à la même époque, fondé avec Bertin le *Journal des Débats* et tomba avec lui sous l'accusation de conspiration royaliste en 1800, mais ne suivit pas Bertin en exil, ayant pu rester caché en France. En 1801, il est à Hambourg près de Baudus. Il exerça ensuite la profession d'avocat, ayant été ruiné par la confiscation du journal de Bertin. En 1814, il fut secrétaire général du gouvernement provisoire et suivit le roi à Gand. Il fut député à la Chambre introuvable.

2. Sous le pseudonyme de Petrus, depuis le 12 pluviôse an IX jusqu'au 14 ventôse an X, Baudus adressa d'Allemagne au ministère des Relations extérieures français (et ce, en qualité d'agent secret de ce ministère) des rapports sur tous les sujets pouvant intéresser la politique du gouvernement à cette époque (1er février 1801-5 mars 1802) (voir Archives des affaires étrangères).

3. Souscriptions au *Spectateur du Nord*, sans doute.

4. Les préliminaires de la paix allaient être signés le 1er octobre 1801.

vous croire oublié. On songe à vous, mais avec l'incurie et l'égoïsme propres à l'homme en question[1]. Il payera, du moins je le crois, il payera bien, mais les autres services seront rendus avec lenteur, car il se soucie peu que vous quittiez la ville où vous le servez.

Voilà donc quel serait mon avis : Faites ici un voyage de quelques semaines et remettez votre journal à quelqu'un digne de vous suppléer, et qui écrive dans les mêmes principes. Vous arrangerez vos affaires, vous ferez vos conditions et vous traiterez face à face. Menacez de tout abandonner si vous n'êtes pas content. Ce moyen est bon et fera impression, j'en suis témoin. Quand vous aurez obtenu ce que vous désirez[2], vous pourrez alors retourner dans l'endroit que vous habitez et servir jusqu'à la paix ceux qui vous auront servi vous-même.

Écrivez-moi vite surtout si vous êtes payé, pour que je juge par là de l'espèce de confiance qu'on peut avoir aux paroles de l'homme *très-aimable et très-faux* que j'ai vu pour vous. Voilà mon cher ami tout ce que j'ai fait et tout ce que j'ai pu faire. Je suis disposé à vous rendre tous les services qui seront en mon pouvoir. Je ne suis rien, mais j'en parle plus fort. Je n'ai point de crédit, mais j'ai du courage. Disposez de moi. Je n'ai pas perdu, depuis mon retour, une seule occasion de recommander votre mérite. Je serai toujours fidèle à l'estime et à l'amitié que j'ai pour vous.

Adieu, soignez votre santé, et répondez-moi par Lab...

FONTANES.

Ne serait-il pas possible de me faire tenir le *Spectateur* par les Relations Extérieures, en mettant mon adresse sur l'exemplaire qui me serait destiné? — On peut toujours écrire à l'adresse de Lab., quoiqu'il soit absent : des tracasseries[3] entre

1. C'est évidemment de Talleyrand que Fontanes veut parler ici.

2. Baudus voulait obtenir, outre l'autorisation de rentrer en France, l'assurance de retrouver dans son pays toutes garanties de sécurité et de liberté, ainsi que la possibilité de se créer une situation qui lui permît de gagner sa vie honorablement et de faire vivre les siens, sans être à la merci de n'importe quelle décision arbitraire. Peut-être aussi, tout en songeant à continuer sa carrière de journaliste, envisageait-il son admission dans le personnel du ministère des Relations extérieures, ainsi qu'il arriva dans la suite.

3. Allusion aux poursuites exercées contre Bertin, et dans lesquelles Labo-

son patron et le Ministre de la Police l'ont obligé de quitter Paris pour quelques semaines. Il est dans les environs.

XI.

An X
7 Frimaire. 1801[1]
28 novembre.

A M. Baudus
à Hambourg.

J'ai vu le Ministre, mon cher ami. Il aime toujours votre travail et loue votre persévérance. Il m'a fait compter pour vous quatre mille francs, pour lesquels j'ai donné une quittance de quatre mille six cents francs. On avait envoyé, il y a quelques mois, six-cents francs à Mademoiselle Forien[2] sur les sommes qui vous étaient dues[3]. C'est le Banquier Perregaux qui a été chargé de cet envoi, et j'ai sa note. Comme le bureau où j'ai reçu pour vous n'est point celui qui vous a payé les deux mille francs que vous dites avoir déjà touchés, on n'a point voulu de votre quittance, que j'ai gardée. C'est à vous d'éclaircir cette erreur, qui n'a rien de dangereux pour vous; car, au premier coup d'œil, elle est à votre avantage. Vous envoyez une quittance de six-mille; on n'en veut qu'une de quatre-mille-six-cent. J'ai donc par cet arrangement quatre-mille francs à votre disposition. Donnez-moi, vos ordres. Que

rie s'était vu impliqué en 1800. Il s'agissait, nous l'avons vu, d'une accusation de conspiration royaliste.

1. Cette lettre doit être datée de 1801, parce qu'elle fait visiblement suite à celle du 5 vendémiaire an X.

2. M^{lle} Forien était la belle-sœur de Baudus, la sœur de M^{me} de Baudus. Ces dames n'avaient point émigré et vivaient auprès de leur mère, M^{me} Forien, en Poitou, avec leurs sœurs et de nombreux enfants, tous restés à peu près sans ressources. Pendant presque toute la durée de son émigration, ce fut Baudus qui, prélevant sur ce qu'il pouvait gagner par son travail, par sa plume, réussit à faire parvenir des fonds à sa femme et à faire vivre sa famille. Les moyens par lesquels les émigrés parvenaient à faire ainsi passer de l'argent et des lettres à l'intérieur de la France variaient avec les circonstances : c'était le plus souvent par l'intermédiaire des maisons de commerce et des banques ayant leurs correspondants d'un pays dans l'autre, que s'échangeaient ces correspondances, du moins pendant la période révolutionnaire aiguë.

3. A partir du 17 fructidor an X, date à laquelle il fut investi par Talleyrand d'une mission au Congrès de Ratisbonne, Baudus reçut du ministère des Relations extérieures 12,000 francs par an. Avant cette date, j'ignore quel était son traitement.

faut-il en faire? Comme Mademoiselle de Forien paraît déjà avoir reçu six-cents francs, j'attendrai votre avis pour lui envoyer pareille somme. — Disposez de moi pour toutes vos affaires comme de votre meilleur ami. Je vous suis tendrement dévoué : les amis de l'exil sont les plus chers. Je vous félicite d'être avec l'aimable Laborie[1]. J'espère bien que nous aurons le plaisir de nous revoir tous, et bientôt!

J'ai reçu vos dernières dépêches très-exactement. La voye est bonne et sûre. Adieu, mes bons amis : tirez parti de l'Allemagne et comptez sur moi dans toutes les occasions pour votre retour.

F.

Je suis près d'obtenir la radiation de ce bon et aimable La Tresne, que vous connaissez. Entre nous, je suis moins content du caractère de Chênedollé : il a du talent, mais il est bien épineux[2]!

XII.

A Monsieur Baudus
Hôtel de La Briche
Rue et Place de la Ville l'Évêque milieu de Mai
Faub. S. Honoré. 1802[3]

On m'envoye, mon cher ami, ces deux paquets des Rela-

1. En 1800, Laborie, s'étant trouvé impliqué, nous l'avons vu, dans les graves difficultés que Bertin avait eues avec le gouvernement consulaire, l'accusant d'intrigues royalistes, avait pu se cacher pour échapper à la proscription, tandis que Bertin aîné avait dû s'exiler à l'île d'Elbe. C'est pendant cette période dangereuse que Laborie dut se décider à rejoindre Baudus à Hambourg.

2. Chênedollé, poète bien connu, avait rencontré Baudus pendant l'émigration, au cours de laquelle leurs deux existences avaient été soumises aux mêmes péripéties. Comme Baudus, en effet, il vint dans les rangs de l'armée de Condé à la fin de 1791; puis il séjourna, comme lui, en Hollande (1793-1794), et le retrouva à Hambourg, où il s'attacha à Rivarol, alors principal collaborateur de Baudus au *Spectateur du Nord*. C'est dans ce journal dirigé par Baudus que Chênedollé publia toutes celles de ses poésies composées à cette époque. Rentré en France en 1799, et lié avec Chateaubriand et Fontanes, il reçut les conseils de ce dernier pour la composition de son œuvre la plus importante, intitulée *Génie de l'homme*. Comme Fontanes, il manifesta à l'égard de Napoléon une admiration non exempte de servilité.

3. Baudus, revenant de Hambourg, s'était présenté devant le préfet de la

tions extérieures. Ils étaient à mon adresse. J'ai levé la première enveloppe, et j'ai vu votre nom. Les voici. Je verrai Bertin. On a dû vous remettre chez Madame Laborie une reconnaissance de six cents livres venue par Madame Forien. J'en avais chargé le jeune Rendu[1]. Adieu.

F.

Au reste, la mesure de *Radiation Générale*[2] va rendre les démarches de Talleyrand bien faciles.

XIII.

A Monsieur Baudus,
Hôtel de la Briche, 29 Floréal An X
Rue et Place de La Ville l'Évêque 19 Mai 1802[3]
Faub. St. Honoré.

Il faut que je vous parle, mon cher ami; j'ai vu M. de Tall...[4] hier. J'ai de plus un écrit important à vous remettre. Je ne suis pas maître de mon temps ces deux jours-ci. — Voulez-vous donc bien prendre la peine de venir me voir DEMAIN, TRENTE FLORÉAL, à dix heures. Nous causerons.

Adieu.

FONTANES

29

Seine (sans doute dès son arrivée à Paris) le 20 floréal an X (10 mai 1802). D'autre part, la présente lettre de Fontanes fait mention de la mesure de radiation générale des émigrés comme d'une actualité ou d'un fait très récent. Or, cette mesure date du 6 floréal an X (26 avril 1802). Il faut donc admettre que la lettre de Fontanes est du milieu de mai 1802.

1. Sans doute s'agit-il ici d'un jeune protégé de Fontanes, Ambroise-M.-M. Rendu, ancien élève de l'École polytechnique sous le Directoire. Né en 1778, il était connu pour ses sentiments royalistes et écrivit dans le *Mercure de France*. Lors de la création de l'Université de France, il fut choisi par Fontanes comme l'un des inspecteurs généraux.

2. Cette mesure a été approuvée par le Sénat le 6 floréal an X (26 avril 1802).

3. Cette lettre, d'après le texte, est écrite le 29 (« veille du 30 floréal »). D'autre part, elle fait certainement suite à la précédente, Baudus occupant le même logement, d'après l'adresse. La date est donc du 29 floréal an X.

4. Talleyrand.

XIV.

24 thermidor. (12 Août) Au citoyen Baudus
An X 1802[1] Rue de Beaune.
Hôtel d'Irland F. St. G.
A Paris (Faub. St. Germain)

Soyez le bienvenu, mon cher ami ! — Je parlerai à Rœderer. Mais ma recommandation est peu de chose : Voyez, pour ce qui vous concerne, Tal... Il est aujourd'hui tout puissant, et voici le moment de faire pour vous ce qu'il a promis[2]. Je vous embrasse de tout mon cœur. Je vous verrai dans quelques jours.

FONTANES.

XV.

Adresse :
R. N° 3 Au Citoyen Baudus 5 Février 1803[3]
16 Pluviose
à Ratisbonne
17, Rue N (?) *Poste restante.*

Il y a bien longtemps, Mon cher ami, que je veux vous écrire, mais la maladie régnante m'a retenu au lit quelques

1. Revenu (probablement de Poitiers ou de Cahors) à Paris, Baudus voulait sans doute mettre à profit l'influence qu'il attribuait à Fontanes pour obtenir ce qu'il désirait. Il ne s'agissait plus de l'amnistie : il l'avait obtenue le 9 prairial précédent (29 mai 1802). Ce qu'il souhaitait, c'était une situation rémunératrice et digne de son mérite. Nous savons qu'il l'obtint peu après, Talleyrand l'ayant chargé, le 17 fructidor an X (4 septembre 1802), d'une mission à la Diète de Ratisbonne.

2. Talleyrand, qui avait précédemment manifesté à Fontanes, aussi bien qu'à Lavalette, toute sa satisfaction pour les rapports déjà fournis à son département par Baudus, alors à Hambourg, et pour l'orientation donnée à son journal, *le Spectateur du Nord*, orientation souhaitée par le ministre des Affaires extérieures pour sa politique en Allemagne, Talleyrand, dis-je, s'était en même temps engagé en quelque sorte, vis-à-vis de ces mêmes personnages, à assurer à Baudus un sort en rapport avec son mérite.

3. Baudus ne fut à Ratisbonne dans le mois de pluviôse qu'en l'an XI (1803). Il y arriva, en effet, peu après le 4 septembre 1802 (17 fructidor an X) et en revint le 28 prairial an XI (17 juin 1803), date à laquelle il était à Paris, à l'hôtel d'Irlande, rue de la Loi. Donc la présente lettre de Fontanes est de 1803.

jours, et je n'ai pu causer librement avec M. de T...[1] qu'avant-hier. — Les intrigues dirigées contre lui sont moins dangereuses. On a reconnu l'infériorité du rival qu'on lui opposait. Ce rival n'était autre que le cy-devant comte de Sé...[2] autrefois ambassadeur à Pétersbourg sous Catherine seconde, et depuis à Berlin, où il essaya ce ridicule suicide : Ses « Mémoires », ses ... et son « Règne de Guillaume » étaient tombés entre les mains du maître[3] qui les avait lus avec quelque plaisir. Il était à cette époque assiégé de délations contre M. de T... et peu s'en est fallut qu'il n'y ait cédé. Le choix du successeur était embarrassant. On voulait un homme de l'ancienne France et déjà connu dans la diplomatie : le nom de Sé... s'est présenté et a paru convenable. On l'a, pour premier essai, appelé au Conseil d'État. Mais c'est là ce qui a perdu le pauvre de Sé... Son esprit, examiné de près, n'a paru profond que pour le vaudeville; et les affaires de l'Europe ne peuvent pas aujourd'hui se traiter en chansons. Remarquez de plus que M. le Comte couvre de la plus singulière importance la légèreté de ses petits couplets. C'est pourtant, au fond, un homme honnête et qui valait mieux que beaucoup d'autres, si nous avions été condamnés à un changement. De plus, il avait pour soutien et pour protecteur son fils Octave[4] âgé de vingt ans, qui a fait, dit-on, son chemin d'une autre manière avec des *succès brillants*. — L'adresse de T. était plus nécessaire que jamais. Il l'a bien montrée en cette occasion. Il s'est soutenu à travers tous les dangers. Le maître le garde, et il faut les en féliciter tous deux. — Au reste, dans une dernière conversation avec T... J'ai vu avec plaisir que l'estime pour vous était encore augmentée. On vous prie avec instance de veiller sur l'esprit des journaux allemands et surtout de la *Minerve*.

1. M. de Talleyrand, alors ministre des Relations extérieures.
2. Comte de Ségur (Louis-Philippe), fils de l'ancien ministre de la Guerre et maréchal de France (1783) sous Louis XVI. Le comte Louis-Philippe de Ségur fut lui-même historien et diplomate. Ambassadeur près de Catherine II en 1785, il composa pour le petit théâtre de l'impératrice, à l'Hermitage, des comédies. Il fut plus tard chargé d'une mission à la cour de Berlin, en 1792. Il a écrit l'*Histoire du règne de Frédéric-Guillaume, roi de Prusse*, et ses propres Mémoires. C'est donc bien de lui qu'il s'agit ici.
3. Le maître est évidemment Bonaparte.
4. Octave, comte de Ségur, fils du précédent, a écrit fort jeune les *Lettres élémentaires sur la chimie*.

Cet esprit est antifrançais. Le Maître est mécontent avec raison. Il s'occupe de tout, d'un insecte comme d'un monde. Les journalistes d'Allemagne ne peuvent-ils être aussi polis et aussi aimables que leurs souverains?

J'ai fait voir votre lettre à T... il en a paru content.

Je ne crois pas que la prédilection que l'on suppose en faveur de l'Autriche soit réelle. Ce bruit est répandu à dessein, mais n'a nul fondement. Mon opinion est bien fondée, soyez en sûr. — Vous voyagerez bientôt à Vienne et ailleurs. L'intention est, je crois, de vous donner ensuite un caractère public. Je réchauffe en toute occasion la bienveillance... Redoublez d'efforts contre l'esprit Germanique. Qu'on admire le Maître dans la Basse-Saxe comme parmi nous. Qu'on en parle dignement. Ne souffrons pas que la nation soit insultée après le traité de Lunéville comme après la fuite de Rosbach. On vous saura gré de tous vos efforts dans ce genre, et je veux que le *Maître* lui-même, si vous réussissez, n'ignore pas l'obligation qu'on vous aura!

Adieu, mon bon ami, je vous embrasse de tout cœur.

16 Pluviose (5 Février 1803) F.

Rue des Petits Augustins F. St. G. (Faubourg St. Germain).

Ou continuez toujours de m'écrire par le Ministre : vos lettres me sont très-fidèlement renvoyées.

XVI.

1813. — 1er Juillet

Il y a bien longtemps, mon cher ami, que je me suis entretenu avec vous; mais je n'en ai pas suivi votre destinée avec moins d'intérêt. Mon premier mouvement, lorsque j'ai appris la mort si glorieuse, mais si funeste de ce brave duc d'Istrie, fut de m'informer du sort de votre fils[1]. J'étais tranquille sur

1. Élie de Baudus, lieutenant-colonel, ancien aide de camp des maréchaux Bessières et Soult et fils de l'ami de Fontanes, a lui-même raconté, à la page 149 du tome I de ses *Études sur Napoléon*, les circonstances singulièrement émouvantes de la mort du maréchal-duc d'Istrie, son chef. Le 1er mai, au combat de Weissenfels, prélude de celui de Lutzen, le duc d'Elchingen

son compte avant même d'avoir reçu les détails que votre amitié me confie. Je me réjouis vivement de tout ce qui vous arrive d'heureux. Jugez du plaisir que j'ai éprouvé à votre dernière lettre. Vous avez à Naples tout ce que vos amis pouvaient désirer pour vous[1]. Ils désireraient seulement pour eux que Naples et Paris fussent moins éloignés, car il est triste, mon cher Ami, quand les cœurs se conviennent, de ne pouvoir se parler que dans une lettre. J'aurais tant de choses à vous confier! C'est pour cela que j'écris peu aux personnes qui m'intéressent le plus. D'ailleurs...[2].

Vous me demanderez peut-être des nouvelles de Paris. Mais je ne sais pas plus ce qui s'y passe que si j'étais à Naples, et, en vérité, tout ce qu'on y fait ne vaut pas d'être répété. Je vis très-solitaire à une petite campagne dans les environs de

s'étant emparé du village de Rippach, le duc d'Istrie courut reconnaître le défilé, dont les nôtres avaient dans l'instant même pris possession, pour le faire traverser par sa cavalerie. Il se trouva, à la sortie du village, sur la route de Leipzig, juste en face d'une batterie d'enfilade prussienne, dont le premier projectile décapita un de ses cavaliers d'ordonnance. S'étant retiré rapidement, le maréchal revint ensuite pour faire enlever le cadavre de ce cavalier, qui portait l'uniforme des chevau-légers de la garde. Au moment où il donnait cet ordre et où il remettait dans sa poche la lunette avec laquelle il avait observé l'ennemi, il fut à son tour atteint mortellement par un autre boulet de la même batterie. Le chef d'escadron de Baudus, se trouvant à côté de lui, le recueillit dans ses bras. Ce fut lui qui reçut de l'Empereur la mission de ramener avec une escorte d'honneur à Paris le corps de son vénéré chef. Il le remit aux Invalides entre les mains du maréchal Serrurier.

1. Baudus, devenu historiographe du ministère des Relations extérieures, se trouvait placé dans une situation fausse vis-à-vis de Napoléon et même de Talleyrand, par suite de l'attitude qu'il avait été amené à prendre à l'occasion de l'exécution du duc d'Enghien, en mars 1804. Aussi avait-il été heureux de profiter, pour s'éloigner du maître, de l'offre que lui avait faite Murat, son compatriote, appelé au trône de Naples. Il s'agissait pour Baudus de se charger de l'éducation et de l'instruction de l'aîné des fils de Murat, le prince Achille. Murat obtint de l'Empereur la nomination de Baudus au poste de gouverneur du prince royal. En fait (et ce fut, dans la circonstance, la seule manifestation du ressentiment de Napoléon), Baudus ne reçut que le titre de « sous-gouverneur », bien que n'étant subordonné à personne dans l'accomplissement de sa mission. Il prit possession de son poste à l'automne 1808 et ne le quitta volontairement qu'en juillet 1814. Le roi, et surtout la reine Caroline de Naples, lui manifestèrent jusqu'au dernier moment le plus bienveillant intérêt. Lui-même s'attacha sincèrement à son élève.

2. Ici a été laissé de côté un passage de la lettre de Fontanes, où celui-ci entretient Baudus de la carrière universitaire du frère de ce dernier, qui ne laissait pas que de donner de sérieux soucis à sa famille.

Neuilly. Je reviens le matin a la ville pour les affaires de ma place et je revole à mon arbre dès qu'elles sont terminées. Aujourd'hui tous les intérêts politiques sont à Dresde. Pour ce qui est de la littérature elle est plus déplorable que jamais. Vous savez par les journaux comme se recrute cette pauvre Académie Française. Le plus mince athénée vaudra tout-à-l'heure beaucoup mieux que nous. Que faire à cela? Lire Racine et Voltaire, et attendre des jours meilleurs!

Le seul ouvrage digne de quelque intérêt qui ait paru dans ces derniers temps, est l'ouvrage de Raynouard sur les *Templiers*. Si vous ne l'avez pas encore lu, tâchez de vous le procurer. Vous y trouverez des recherches curieuses, une grande impartialité et des réflexions d'un esprit qui n'est pas vulgaire. Raynouard est sûrement un des écrivains modernes qui fait le plus d'honneur à l'Académie, quoiqu'il lui manque bien des qualités pour être un bon poète. Il a de l'instruction, de la pensée, de beaux sentiments et des traits de force et de simplicité. Cela est prodigieux pour le temps présent. Aussi n'a-t-il aucun crédit à l'Académie.

Chateaubriand a fait une tragédie[1], dont on peut juger diversement le sujet. Je n'en connais encore que trois actes. Il y a, ce me semble, des beautés poétiques qu'on ne s'attendait pas à trouver dans un homme qui n'avait point encore écrit en vers. Il est vrai que sa prose annonçait déjà, même avec quelque excès, l'imagination d'un poète. Il travaille dans la solitude à un long ouvrage en prose qui doit lui faire encore plus d'honneur. Il écrit l'histoire[2] et s'y montrera plus propre que ses ennemis ne le pensent. C'est là jusqu'ici qu'est le seul espoir des lettres françaises. *Le reste ne vaut pas l'honneur d'être nommé!* Vous avez sûrement plus d'esprit à Naples que nous n'en avons à Paris, et je ne vous fais pas un grand compliment.

On dit que les jeunes Princes que vous élevez donnent les plus grandes espérances. C'est beaucoup : l'influence des princes peut changer le monde : « *Regis ad exemplar* etc... » Cependant la France n'a jamais été gouvernée par un si grand

1. Sans doute sa tragédie de *Moïse*.

2. S'agit-il de ses *Mémoires*, commencés en 1811? ou de ses *Études historiques*, qu'il ne publia du reste qu'en 1831, date à laquelle elles parurent en quatre volumes?

homme; jamais nos armes n'ont eu tant de gloire, jamais notre cabinet a été si puissant, et nos lettres tombent de jour en jour dans la plus honteuse décadence. L'exemple et la volonté des princes les plus éclairés n'a pas suffi quelquefois pour les ranimer. Adrien, Antonin, Marc-Aurèle furent de très-grands empereurs; ils voulurent encourager les lettres, et leur règne n'a pas produit un écrivain illustre. Je tremble que nous n'ayons le même sort.

J'ai cherché M. Malibrame (?). Je l'ai prié de me faire l'honneur de dîner à ma campagne; je comptais parler avec lui très-longuement de vous. Il était vraisemblablement reparti; car je n'ai pas eu l'avantage de le voir. M^{me} de la Bathe me dit qu'elle vous a écrit. Ma femme se porte un peu mieux, ma fille grandit et se fortifie. Toutes les trois sont fort sensibles à votre souvenir.

Adieu, mon bon ami, je vous embrasse de tout mon cœur.

Fontanes.

1er Juillet 1813

XVII.

14 Janvier 1815.

Mon cher ami, je suis toujours heureux quand je trouve l'occasion de vous être agréable. Si je pouvais davantage, votre neveu aurait été mieux traité. Mais je donne ce que j'ai. Il est très-juste d'ailleurs de favoriser les familles qui ont perdu leur fortune dans la Révolution, et telle a toujours été la règle de ma conduite[1].

1. Fontanes, en sa qualité de grand maître de l'Université, rendit à Baudus, son ami, de grands services. Baudus, en effet, avait un frère cadet intelligent et instruit, mais d'esprit peu équilibré. Celui-ci, après avoir pensé à embrasser l'état ecclésiastique, s'était ensuite lancé dans les milieux politiques d'idées avancées. Il avait même joué à Cahors, pendant la Révolution, un rôle assez trouble, en opposition avec les principes auxquels était attachée toute sa famille et pour lesquels notamment son vénérable père, lieutenant particulier au présidial, versa son sang sur l'échafaud. Baudus cadet, qui, du reste, s'amenda tardivement, n'avait d'ailleurs pas, dans ses égarements, réalisé une fortune et se trouvait, comme le reste de sa famille, sans ressources à la fin de la Révolution. Son frère aîné, malgré le peu de sympathie qu'il lui inspirait, obtint pour lui, de l'amitié de Fontanes, un emploi dans le personnel enseignant, où il parvint au poste d'inspecteur d'Académie à Cahors. Marié et chargé d'enfants, il entra cependant dans les ordres à la

Vous connaissez depuis longtemps mes principes. — Si quelques émigrés n'étaient pas fous, rien ne serait plus respectable et plus intéressant que leur cause. Malheureusement ils l'ont un peu gâtée par leurs exagérations et leurs incartades. — Ils ne connaissent ni le siècle ni la France. — Ils jugent très-mal leur position; ils arrêtent la bonne volonté de ceux qui les auraient le mieux servis. — Je vous assure que tel quartier de Paris ressemble beaucoup aux petites villes de la Vienne et de la Vendée. Les sottises du douzième siècle, en voulant reparaître, donnent une grande force aux idées *dites « libérales »*, que je n'aime guère mieux. Il faut se taire au milieu de ces deux partis en présence et les heurter le moins possible, car, après vingt-cinq ans d'agitations, on a besoin d'un peu de repos. Voilà pourquoi je n'ai rien dit jusqu'ici dans la Chambre. Je ne vois encore que des passions. Le jour de la raison viendra peut-être. Ce jour-là, nous parlerons. Si quelque chose peut le hâter, c'est un ouvrage comme celui de Chateaubriand[1] : Cet ouvrage m'a fait le même plaisir qu'à vous. Le premier effet en a été très bon. Mais les enragés des deux partis se réunissent aujourd'hui contre Chateaubriand, et tel sera longtemps le sort de la raison. L'expérience n'a corrigé personne. J'entends tout ce que j'ai entendu en 1790, et même en descendant davantage! Je me confie à la Providence et à la sagesse du Roi. Nous en avons grand besoin.

Adieu, mon cher ami, je vous embrasse.

FONTANES

14 Janvier 1815.

fin de sa vie et mourut ecclésiastique dans le diocèse d'Autun. Heureusement pour ses enfants, qu'il laissait sans fortune, ils ne furent pas abandonnés par son frère aîné. L'un d'eux est justement le neveu de Baudus dont parle ici Fontanes, qui lui assura également un emploi dans l'enseignement. Successivement professeur, puis censeur au lycée de Cahors, il finit ses jours dans cette ville où il avait pris sa retraite.

1. Sans doute s'agit-il ici des *Réflexions politiques*, publiées par Chateaubriand pendant la première Restauration. Elles ne plurent pas à tous les personnages de l'entourage du roi : aussi Louis XVIII, craignant que l'activité de Chateaubriand ne devînt encombrante, le nomma ambassadeur en Suède. Mais le nouvel ambassadeur, n'ayant pas encore quitté Paris au moment du 20 mars, suivit le roi à Gand.

NOTES MARGINALES DE S. T. COLERIDGE[1]

III. EN MARGE DE SCHUBERT

En opposition avec Schelling, dont la pensée tend vers la spéculation pure, Schubert, Steffens, Oersted, Oken représentent un effort plus marqué pour s'approcher des sciences naturelles proprement dites, et apportent aussi, d'ailleurs, des résultats importants en ce domaine.

Schubert devait être surtout révélé à l'Angleterre par des traductions de ses œuvres littéraires : il est inutile d'en faire état ici, puisque aucune ne semble avoir été publiée avant la mort de Coleridge. Celui-ci a certainement lu trois des œuvres de Schubert : pour deux d'entre elles, les *marginalia* ci-dessous sont inédites. En revanche, M. J. Aynard a déjà publié (*Revue de littérature comparée*, 1922, t. II, p. 298 à 303) les notes relatives à un volume qu'il possède, l'*Allgemeine Naturgeschichte, oder Andeutungen zur Geschichte und Physiognomik der Natur* (Erlangen, 1826).

I. Ansichten von der Nachtseite der Naturwissenschaft von D. G. H. Schubert. Mit 2 Kupfertafeln. Dresden, in der Arnoldischen Buchhandlung, 1808. 8.

[verso du titre]

To select, out of a vast wilderness of mythology, traditions &c. the few facts that may be drawn or forced into coïncidence with a pre-conceived Belief; to reason from these as if they were[2] the whole or at least the fair representatives of the whole, without noticing the mass of incompatible nonsense unquestionably of the same date, and then salient conclusions that might well have scared the modesty of the Rhodian Leaper — these, with a fine sandy Mist over all, contain the sum and character der neuesten Logik der mythosophischen Teutschen Physiosophen ! I

O ihr verbrüderte Geister, Tiefsinn und Gemeinsinn! ihr sind vorübergeflogen und statt Immanuel Kant haben wir Cant .×. im Manuale!

1. *Suite.* Voir la *Revue* de janvier, avril, juillet, octobre 1927.
2. *barré :* all. the whole *dans l'interligne.*

Aux passages désignés par les signes I et .×. se rapportent les notes suivantes :

I *Besser vielleicht, Oneirosophen.*

.×. Punicè, *statt* bey den Handbüchern.

P. S. *Disappointment, perhaps, has rendered me too severe, but really, eve[n] when in a milder and therefore wiser mood I seek for the Truths, of which the Dreams in this book are the dim Shadows, the Caricature is so gross! Th[u]s, the instances of an apparen[t] Arithmetical Instinct, as in the Ame-r[ican?] Boy, might be quoted in favor [of] Schubart, &c. but —*

[Second feuillet, au recto, au-dessous de la dédicace à J. Gerhard von Kügelgen.]

Second Post-script, 4 August, 1818. I am glad, I have re-perused this work. For tho' I have not found any reason to annul any of my former particular Objections, yet I find more merit to counterbalance them, than from the glaringness of the Faults I had been able to see and appreciate in the first perusal. S. T. C.

p. 14 Deshalb ist jener Riesenschritt Keplers, ist das Licht, welches der deutsche Sinn für alle Zeiten angezündet, Anfangs dem Anschein nach ohne Einfluss geblieben, und neben Keplers erhabenen Ansichten, hat sich noch zu jener Zeit, in Frankreich, eine mechanische und handwerksmässige Ansicht einer todten Natur gebildet, in welcher sich wie Würmer, welche ein modern des Gebein benagen nur noch die mechanischen Kräfte bewegen.

14 *A most unhappy Simile.*

20 Selon Schubert, si l'on admettait la proportionnalité proposée par Bode pour les distances relatives des astres, ainsi que certaines hypothèses plus récentes sur les grandeurs, les distances, etc., le système planétaire ferait figure d'ensemble organique et lié.

20 *This* tantalizes *Curiosity. The? is : are these astron. Relations the necessary results of the Law of Gravitation, or not? If they are, what point is gained? It would, methinks, tend rather to confirm the mechanic Philosopher in his view of the*

Creation. The point is — to prove Grav. itself a product of once anterior and still co-existing Laws.

Wenn Religion, ein Erzeugniss der Furcht, aus rohem An- 25
fange entstanden, wie kommt es denn, dass die Religionen, je älter sie sind, desto reinere und erhabnere Ansichten enthalten? wie man z. B. von der Religion der Indier seit einiger Zeit zugestehen müssen, sie // sey bisher fast durchaus ver- 26
kannt worden, und erst bey den vielseitigeren Ansichten der letzten Jahrzehende eröffne sich das Innre ihres tiefen, weisen Sinnes.

Doubtful, to say the least. 26

... wie kommt es, dass, wie sich beweisen lässt, die voll- 26
komnere Sprache — die metrische, früher gewesen als die Prosa?

And this easily explained by the antagonism of high Excite- 26
ment.

N. B. I do not object to the opinion itself, but to the arguments by which Schubart has supported it.

Wenn Mangel und Dürftigkeit dem Menschen die Wissen- 26
schaften gelehrt, warum hat sich die alte Welt gerade mit solchen Untersuchungen am meisten und angelegentlichsten beschäftigt, welche, wie zum Theil meine heutige Vorlesung zeigen wird, mit der Nothdurft des Lebens in gar keinem unmittelbaren Zusammenhang stunden?

This now is sound and strong — O si sic omnia? 26

Gewisse Kenntnisse, welche nicht minder mehreren Völ- 43
kern gemeinschaftlich waren, sind von Etlichen als ein Beweis angesehen, dass man sich in der ältesten Zeit der Telescope bediente. So die Annahme von Gebürgen im Monde und die Kenntniss der eigentlichen Beschaffenheit der Milchstrasse, die man als aus lauter kleinen Sternen zusammengesetzt betrachtete.

What more obvious conjecture can be imagined than either 43
of these? Even Children would fall on it.

60 Hierin glich die Sprache der Vorwelt dem Dichten, dass, wie es scheint, alle Rede metrisch, in Versen ausgesprochen war, und die älteste Sprache die wir kennen, die Sanscrit, ist nicht etwa die unvollkommenste, wie nach der gemeinen Ansicht zu vermuthen wäre, sondern gerade die vollkommenste, reichste, und doch einfältigste, die wohlklingendste und rhythmischste*.

* M. s. *Jones Werke.*

60 .×. *As the Nose to Mephitis, so is the Ear placable to Cacophony : especially when either are co-existent with pleasurable associations. It does not therefore seem wonderful, that Sir W. Jones should have found the Sanscrit the most perfect, richest and yet simplest, and above all most suavi-sonorous and rhythmical; but that a Scholar who had not attached any glory to the knowlege of Sanscrit,* [*but*] *who had barely heard it read, should think it such, — this* does *seem strange! But what is of more importance, the variety of the Moods and Tenses, &c. in composition with the polysyllabic* honorificabilitudinitatitus[1] *length of the words is a proof of it's Barbarism. The Greek was happily fixed at the mid point, or rather suspended for many centuries, but at length even this comple-*
61 [*ted*] *the process of simplification, even as the || Latin did.*

S. T. C.

62 Wie der Mond und die Sonne noch jezt einen sichtbaren Einfluss auf die Veränderungen des Luftkreisses haben, wie nach Einigen noch jezt verschiedene Stellungen und wechselseitige Beziehungen der entfernteren Planeten auf einander durch verschiedene neue Bewegungen in der Atmosphäre ausgezeichnet sind; so müsse dieser Einfluss früher, bey einem, wie sich beweisen liesse, viel empfänglicheren Zustand des Luftkreisses, viel merklicher gewesen seyn.

62 *Welche* einigen? *und wie lässt sich die frühere grössere Empfänglichkeit des Luftkreisses beweisen? The heftige Bewegung of Stones from a vulcano proves no grössere Emp. but only the vehemence of the moving forces.*

1. *honorificabilitudinitatitus*, entre les syllabes *ta* et *ti* est barré *ba*.

... ob nicht die alten Sagen von der Harmonie der Weltkör- 63
per, von den Tönen des Universums, wirklich einige Wahrheit enthielten?

Are there traditions elder than Pythagoras? In him *was it* 63
not a most intellig[i]ble metaphor? *Do we not even now speak of the Harmony of the Universe?*

Es lassen sich freylich zur Bestätigung dieser Meynung 63
keine direkten Beweise führen.

L'idée émise dans le paragraphe précédent est que la plus ancienne sagesse naturelle, et la langue elle-même, sont le résultat d'une révélation directe de la Nature à l'homme. A propos de l'aveu fait par Schubert que nulle preuve immédiate ne peut être donnée de cette hypothèse, Coleridge observe en note :

In this one point I perfectly agree. 63

Das musicalische System der Chinesen fängt nach Roussier eben [Note de la p. 63]
da an, wo das der Griechen aufhöret [à propos de cette idée que la musique serait le plus ancien de tous les arts].

!!! Did you ever happen to hear Chinese Music? Of all dam- 63
nable Noises it is the most ridiculously damnable!

A côté du dernier alinéa, dans lequel l'esprit humain est comparé 67
à un instrument sur lequel l'âme de la nature exprime ses harmonies éternelles, Coleridge observe :

I like this now. For it is poetry, tho' it is not philosophy : whereas the former is as dull as it is illogical.

... der Mensch wurde allmählig, während die Gewalt jenes 68
höheren Einflusses der (veraltenden) Natur abnahm, auf seine eigne Kraft zurückgewiesen...

It is to be regretted that Schubart has not thought fit to ex- 68
plain what he means by Nature | then perhaps we might guess what die veraltende *Natur could be.*

Die Mysterien bilden einen schönen Uebergang der alten 84
Welt zur neuen. In ihnen, oder mit ihnen zugleich, bewahrten die egyptischen Priester die noch übriggebliebenen Trüm-

mer der alten Naturweisheit. Diese wurden nicht auf jene Weise mitgetheilt, wie wir zu unsrer Zeit die Wissenschaft mittheilen, sie wurden allem Anschein nach im gewöhnlichen Sinne weder gelehrt noch gelernt; sondern ein Abbild
85 der alten Natur-// offenbarungen, musste das Verstehen aus der Seele des Schülers selber, als Begeisterung kommen.

Aus diesem Grunde scheinen jene vielfältigen Vorbereitungen und Läuterungen gekommen, deren Strenge Viele von der Einweihung der egyptischen Priester zurückgeschreckt, ja nicht selten den Schülern das Leben geraubt hat.

85 *That moral and religious Doctrines, true or false, may be conveyed to minds, already acquainted with the rudiments, during the excitement of enthusiastic feelings, and that the mind may thus be rendered more susceptible of the same, I can well believe; — but that the scientific truth of Astronomy or that the true system of Astronomy, should either excite, or the communication thereof be facilitated by, a state of turbulent sensation, I find it right difficult to comprehend. The Greeks are said to have borrowed the planetary names of the*
87 *Metals from Egypt : from which // and from the Mosaic Account of the 5^{th} days Work* (Gen. I) *I conjecture, that the Moon was believed the largest of the celestial Bodies after the Sun.*

93-95 Les oracles sont considérés par Schubert comme des manifestations morbides, et Schubert cite des exemples prouvant que les premiers chrétiens les considéraient sous ce jour. Il compare aussi les oracles à des accès de maladies nerveuses que nous connaissons, et en particulier au somnambulisme. L'analogie lui semble résider dans ce fait :

94 dass über magnetisch Schlafende wie über Nervenkranke ein fremder fester Wille nicht selten eine bewundernswürdige Gewalt äussert. Es beruhen bey diesen hierauf einige Heilarten, welche das Volk anzuwenden pflegt, bey jenen ist es bekannt genug, wie die Nähe einer Person von einem festen und entschiedenen Unglauben, die besten Somnambülen,
95 die in // andern Fällen oft genug bewiesen hatten, dass ihr Zustand keine Täuschung war, in einen solchen unangeneh-

men geistigen Zustand setzt, wie die Annäherung eines gesunden und starken Menschen, der mit ihnen in keinem Rapport steht, sie körperlich beängstigt.

Alas! where is the Proof *of all this? Have not Justin, Athanasius,* &c. *asserted* as *boldly the most ridiculous anilities? Ex. gratiâ : Does not Tertullian challenge for every true Christian the power of restoring the Dead to Life? the power of making any one of the Heathen Gods flee from his Temple, audibly yelling forth his // proper name in Hell, Beelzebub, Moloch, or Asmodeus? And does Schubart believe* this? — *And then the supposed Fact of the disentrancing influence of einem festen und entschiednen Unglauben on the best Magnetic Somnambules but ill applies to the credulous Primit. Christians, who did fully believe the spiritual nature of these Catalepsies. Assuming the exorcism of Christians as a fact, and the Analogy to Anim. Magnet*[ism] *as just, it must rather be attributed to a more intense Faith with an opposite Will.* 94 95

Et, pour finir ces vues de Coleridge sur les oracles, la note suivante :

In short, all, we know, of the Oracles, proves them impostures : but we may, if we like, guess, *that in times, of which we know nothing, it might be otherwise.* 96

Ayant parlé des changements dans les brouillards lumineux d'Orion, Schubert dit :

Die Stellen, innerhalb welchen solche plötzliche Veränderungen vorgehen, übertreffen öfters an Umfang unser ganzes Planetensystem bey weitem, und nicht selten sieht man solche ungeheure Strecken mit einem ungewöhnlichen Lichte aufflammen, andre dagegen verlöschen, wie dieses besonders die merkwürdigen Schröterschen Beobachtungen eines zur Seite gleichsam herauswachsenden Zweiges jener Nebelsubstanz im Jahr 1797, und der nach 6 Tagen wieder verschwindenden Lichtmasse, die sich mitten in der übrigen durch helleren Glanz auszeichnete, und die aufs geringste geschätzt, einen Durchmesser von 418 Millionen Meilen hatte, und noch mehr 107

jene im Durchmesser wenigstens 29000 Millionen Meilen betragende Contraktion des ganzen Lichtnebels, nach einer Seite hin, im Jahr 1800, gezeigt haben.

Dieser Lichtnebel des Orion wird um so bedeutender, da einige Astronomen aus Gründen jenen höheren Centralkörper, um welchen sich unsre Sonne zu bewegen scheinet, in diese Gegend gesetzt haben.

107 *contradicts the statement in a following* §[1] *of the non-attractive Power of Comets,* [*as*] *luminous masses. And the irregularity too! 29000 Millions of German miles, each = 5 of our miles! How could not dilations & contractions take place without the least disturbance of gravitation?*

D'après Schubert, le brouillard lumineux d'Orion n'est pas le seul de son espèce. Il renvoie, pour des phénomènes analogues, au dernier traité de Herschel sur la constitution du ciel.

109 Es gehören hieher unter andern jene milchweissen Nebelmassen, von runder Gestalt, welche in ihrer Mitte einen kleinen hellen Stern enthalten, indem sich eben aus der Sichtbarkeit des Sterns in der Mitte beweisen lässet, dass sie nicht aus sehr entfernten, nicht mehr erkennbaren Sternen bestehen.

Schubert admet qu'il puisse s'agir de systèmes cosmiques encore liquides, au milieu desquels aurait commencé la formation de ce qui devait devenir des soleils.

109 *Why may not this central Star be a double or treble Star somewhat nearer than the Galaxy? or even the central Body by it's immensely greater magnitude alone distinguishable as a single Star?*

126 Die grössere Wassermenge, der flüssigere Zustand, bezeichnen uns mithin den Zustand der frühen Jugend der planetarischen Natur, während der mehr wasserleere, trocknere Zustand, ein höheres Alter dieser Welten andeutet.

In dem Zustand des hohen Alters finden wir demnach den Mond, von dem ich anderwärts erwähnt habe, dass er fast

1. Cf. les notes de Coleridge pour les pages 135-137.

gänzlich ohne Wasser, fast ganz in dem letzten starren und trocknen Zustand sey, welcher aller Analogie zu Folge zuletzt alle Planeten erwartet. //

A less improbable Inference would be, that our Moon was a 126
detachment from the Earth, a sort of After-birth projected during or toward the close of the Orgasm of // Solidification, ei- 127
ther in the revulsionary Re-action of the expansile Force, or as the consequence and accompaniment of the intension of the contractive energy [i]n the Lunar Mass itself? Qy. Trapp? or Porphyry? Mem. The remarkable Cup or Saucer Forms of porphyretic masses superposed on the Ridge of other Formations.

... wir haben, so oft auch Kometen in der nächsten Nach- 136
barschaft der uns näheren Weltkörper vorübergiengen, noch nie Spuren einer solchen auffallenden Störung oder Unterbrechung des gewöhnlichen Laufs, sowohl bey den Kometen als bey den Planeten in deren Nähe sie kamen, bemerkt.

Later Astronomers, however, have established the fact, I 137
understand, that the Attraction of Jupiter does exert an influence on the Comets, shorting or prolonging their times of Return[1].

So erscheint... selber die Bahn der Kometen als etwas Un- 140
bestimmtes, noch Formloses — Flüssiges...

Is not this a deduction a diverso? from the observation of the 140
Path to the Path itself?

Müsste nicht auch eine bestimmte Quantität Flüssigkeit, 143
sey es dass das Quantum von aussen (gleichsam durch das Gefäss, wie bey dem Blutumlauf) oder durch die berbeyführende Kraft bestimmt sey, wenn sie sich zu einer Kugel geformt durch den ewigen Aether bewegte, auch auf einem Theile ihrer Bahn, wo gleichsam wenig oder nichts von ihr consumirt würde, // von einer bestimmten Grösse erschei- 144
nen?

1. Cf. pour tout ce paragraphe les *marginalia* relatives à la p. 107.

143 *But here the Fluidum is made distinct from the Ether.*

414 Könnte nicht selbst, man erlaube mir das Bild, die Grösse der Kometen ohngefähr eben so mit der Bahn (von der wir nur den Ort des Kometes und die Neigung meinen) im Verhältniss stehen, wie die Grösse der Blutwelle die sich durch diese oder jene Region des Körpers bewegt, davon abhängt, dass sich in dieser Region grössere oder kleinere Gefässe befinden?

Selbst das Periodische der Wiederkehr der Kometen (der periodische Umlauf) hienge damit zusammen, und vielleicht liesse sich diese selbst noch auf eine andre Weise als aus der elliptischen oder parabolischen Berechnung der Bahn finden, ja vielleicht dass selbst das, was neulich ein Arzt in einer erdichteten Witterungsprophezeihung über die periodische Wiederkunft der Kometen, ohngefähr wie die der Nordlichter im Scherze gesagt hat, im Ernste wahr wäre.

144 *Alas! but this does not « hang together » with the preceding §. : which seems to require a continuous action. Perhaps if Pulsation were better understood, some analogy might be supported — at present, it seems obscurum perobscurius. Yet I myself have often had wild notions, yea shapings of worlds, while gazing at the Waves and counting their intervals — or in hanging over a torrent stream as from Greta Bridge.*

145 Noch unausgebildete Weltkörper, oder vielmehr Welten-
146 masse, sind die Kometen allerdings, wie Einige // behauptet haben, nur werden die so für sich auch nie zur festen Existenz der übrigen Weltkörper gelangen. Neuen Lebensstoff *diesen* zuführend, von *jenen* den alten wieder zurücknehmend, treibt dieses seltsame Geschlecht sein dunkles Spiel mitten in dem ewigen Aether.

146 *Stuff? What stoff, and how connected with* Comets *in particular? To assertions so vague it is impossible to say, Yes or No. — I[n] the Pro-and Retro-grade Comets — the arterial blood* is *the venous — carbon, and the transit in the Heart. But the retrograde Comet remains retrograde thro' it's whole path. But perhaps I am confused by the double meaning of*

the term, retrograde. Would not planetary and anti-planetary/ motion be better than direct and retrograde? Tho' as they cut thro' the orbits of the Planets in all directions as well [1], *even this seems not general enough.*

Die Knoten[2] haben sich auch noch in einem Stück den 147
elektrischen Meteoren ähnlich gezeigt... Es haben nämlich... die Schweife mehrerer grosser Kometen eine eigenthüm-
//liche « fluctuirende und vibrirende » Bewegung gezeigt, als 148
ob sie in solchen Momenten neue Strahlen schössen...

But what has the electro-pulsatory motion in the Tails to do 147
with their Nodes? It must be a press-error for Kometen.

Bekanntlich war am Anfange der neuen Zeit jenes Vorur- 154
theil fast allgemein herrschend, dass die Sonne und alle Weltkörper unsers Systems, je selbst die ungeheuer fernen Fixsterne, sich täglich, und in einer grösseren Periode jährlich um unsre kleine Erde, die in der Mitte still stände, bewegten. So weit hatte der schlimme Geist des Egoismus den Menschen von der einfältigen, klaren Wahrheit, die ihm von Anfang an gar nicht unbekannt war, abgeführt.

I cannot see that the self-love of Men was much concerned 154
in the slow admission of the Copernican system — easily solved first by the contradiction of the Cop. System to the words *of Scripture, and secondly, by the excessive difference between the real and the apparent magnitudes of the heavenly Bodies — so that even at this day a common mind thinks, you are speaking of one thing while he means another. « 1/000 times big than the whole world! What? you can't mean that star there, surely? »*

(A suivre.)

Transcrit et annoté par Henri Nidecker.

1. Ces deux intervalles sont remplis, dans la note de Coleridge, par deux quarts de cercle sécants.

2. Une correction difficilement lisible corrige *Knoten* en *K*[*ome*]*ten* (les [] sont de moi).

LITTÉRATURE « POPULAIRE » ET ROMAN POLICIER

La critique d'hier, plus encore que la critique d'aujourd'hui, préférait passer sous silence toute une série de lectures favorisées par le grand public, mais qu'elle considérait comme appartenant à des genres « subalternes », « secondaires », « populaires »[1]. Le roman policier, le conte fantastique, le mélodrame, le livret d'opérette et d'autres genres analogues ne furent envisagés que du point de vue « esthétique » ou « artistique », ce qui équivalait à leur condamnation. N'offrant rien de bien intéressant dans le domaine de la précision des portraits ou de la concision du style, la littérature « populaire » fut jugée indigne de franchir le seuil de la « haute littérature » — ce qui n'empêchait pas les lecteurs les plus différents de la fréquenter en secret. Baudelaire se passionnait pour l'Edgar Poe des contes fantastiques; Victor Hugo fut le disciple le plus célèbre du mélodrame et il y a peu de critiques classiques de nos jours qui n'aient pas goûté, même sans le savoir, les « problèmes » de Sherlock Holmès.

Nous n'avons aucunement l'intention d'exiger la mise au point des *normes* de la critique littéraire. Elle peut avoir raison d'être sévère en se plaçant à un point de vue unilatéral, mais supérieur. Cependant tel ne saurait être le point de vue du savant étudiant la vie littéraire sous ses aspects les plus divers, dans sa prodigieuse complexité. Le naturaliste n'exclut pas de ses recherches les êtres laids ou inférieurs; le spécialiste de la littérature ne doit pas mépriser les leçons si nombreuses qui se dégagent de l'examen des genres « populaires » qu'on aime et qu'on cultive instinctivement, malgré soi, et qui, par cela même, peuvent intéresser ceux pour qui la littérature constitue un miroir de l'homme, créateur de fictions et d'œuvres d'art en apparence dépourvues d'utilité et de fin quelconque. C'est que l'histoire littéraire ne saurait plus se contenter d'être l'histoire des grands écrivains : elle devra être celle des lecteurs moyens.

La jouissance que nous cause une lecture et l'appréciation qu'elle nous inspire ne sont jamais le résultat d'un facteur unique, de l'application d'une norme esthétique; au contraire, elles sont dues à la

1. Nous voulons dire : littérature qui jouit d'une grande popularité. Littérature « populaire » n'équivaut donc pas à « littérature du peuple », et elle n'est pas synonyme de « poésie populaire ». Devrions-nous dire plutôt : « littérature secondaire » ?

coopération plus ou moins obscure des facteurs les plus hétérogènes qui varient selon l'époque, selon le genre littéraire et, surtout, selon l'individu en question. Ce n'est pas ici l'endroit de révéler le jeu des différents ressorts. Aussi nous bornerons-nous à en indiquer quelques-uns, et cela uniquement pour prouver le caractère complexe de la jouissance et du jugement littéraires.

1° Nous sommes enchantés de retrouver dans l'ouvrage littéraire le tableau plus ou moins fidèle de la vie. C'est une espèce de satisfaction inspirée par le fait que l'homme peut « créer » à l'instar de la Nature (facteur réaliste). 2° Cette satisfaction plutôt intellectuelle est appuyée par les sensations et impressions agréables causées par la beauté des détails, par l'habileté technique, etc. (facteur artistique). 3° Notre jugement est souvent séduit par l'intervention du facteur sentimental (Diderot, critique d'art, fait l'éloge de Greuze qui sait trouver à ses tableaux des « sujets » touchants), et nous goûtons profondément les sentiments forts, intenses : la comédie larmoyante, le roman passionnel et le Grand-Guignol profitent de l'existence de ce facteur sentimental et dynamique. 4° L'œuvre littéraire a l'énorme avantage de briser devant notre âme les barrières du temps et de l'espace, que notre corps est obligé de respecter. La littérature exotique nous transporte en des régions lointaines, inaccessibles à notre existence d'ici-bas; la littérature historique préfère tromper le temps et nous transporter dans le passé, que nous ne saurions connaître « subjectivement » qu'à l'aide de notre imagination. Le « moi » de l'enfant et de l'homme primitif sombre souvent dans la lecture qu'ils prennent au sérieux. Beaucoup de nos lectures nous attirent par le milieu d'adoption qu'elles nous rendent accessible, voire même par le milieu quotidien, trop misérable ou trop médiocre, dont elles savent nous « distraire ». L'instinct de la création artistique se sert souvent de la promesse de l'immortalité; et c'est une espèce d'immortalité, de triomphe sur la matière que l'instinct de la jouissance par la lecture. La plupart des genres littéraires « populaires » ne doivent leur popularité qu'au fait qu'ils nous présentent un milieu imaginaire où il est agréable de séjourner.

Quant au roman policier et, en général, à la littérature horripilante, ils sont dus à la coopération de plusieurs de ces facteurs. Ils constituent un genre littéraire beaucoup plus complexe qu'ils n'en ont l'air. Ils proviennent de sources psychologiques infiniment variées : l'intérêt scientifique, qui avait inspiré le naturalisme[1], y cou-

1. Cf. les observations minutieuses du chevalier Dupin, héros de Poe, et les connaissances scientifiques de Sherlock Holmès. M. F. Baldensperger a attiré notre attention sur l'importance attachée par Balzac, père du réalisme, à l'observation et aux conclusions dignes d'un détective.

doie la nostalgie du secret et celui du crime que l'homme moyen réussit à refouler au fond de son être, mais qui peut se faire jour dans les cauchemars et dans les lectures. Nous allons voir pourtant que, dans ce que dans le roman policier a produit de plus parfait et de plus pur, cette curiosité criminelle n'entre que pour un dosage tout à fait négligeable.

* * *

Parmi les genres divers de la « littérature populaire », c'est le roman et le drame policiers[1] qui ont joui de la popularité la plus durable. Après les premiers romans de la « Bibliothèque bleue », qui furent des épopées transformées en romans, le motif du crime secret envahit le domaine des récits populaires, des romans à bon marché. Le double mystère du crime et de la mort violente n'a jamais cessé d'exciter l'imagination des foules et des individus. Au moyen âge, l'exécution capitale correspond à nos courses de taureaux et à notre Grand-Guignol modernes. Et tandis que les auteurs de mystères prennent plaisir à développer amplement le rôle du bourreau et celui du diable — d'un autre côté, l'existence de criminels tels que Villon, que le voleur, le mendiant, le brigand et le guide d'aveugle des farces, invite les auteurs à l'imitation réaliste des bas-fonds de la vie. Le chef-d'œuvre de la littérature française du moyen âge, *Maistre Pierre Patelin*, finit sur une scène de tribunal comme tant de drames à effet de nos jours. Le genre littéraire qui nous occupe s'alimente donc, dès le moyen âge, de sources différentes et même assez éloignées les unes des autres : la nostalgie d'un milieu inconnu et défendu, et l'observation réaliste de la vie sociale.

Dans le *Ballet royal de la Nuit* (février 1653), quelques entrées sont consacrées à des Égyptiens et Égyptiennes, à deux filous qui attaquent deux bourgeoises, à deux « larrons qui viennent avec sceaux et crocs, comme pour éteindre le feu, mais en effet pour voler, et sont surpris par les archers du guet, qui les emmènent prisonniers »; enfin, à trois « faux monnoyeurs » sortant d'un antre. L'*Intrigue des filous*, de Lestoille (1647), met en scène des voleurs aux noms caractéristiques : « le Balafré », « le Borgne », « le Bras-de-Fer », trompés par l'éternel receleur qu'ils détestent; ils ont leurs « engins » et, ce qui vaut encore mieux, ils pensent et sentent comme ils doivent penser et sentir[2]. Un d'eux, le Borgne, est un homme

1. Nous aurions besoin d'un terme plus général, puisque nous avons l'intention de soumettre à l'analyse des ouvrages où la police n'a rien à faire, mais qui tournent autour du crime secret — un terme correspondant à « Kriminal-Literatur ».

2. Cf. sur le jargon des voleurs : *Les Misérables*, partie IV, livre VII.

cultivé et irrésolu; il parle avec le Bras-de-Fer de la pitié qu'il ne lui est pas permis d'avoir sans risquer sa propre vie. Il dit au receleur, plus poltron et moins rompu aux affaires, ces paroles dignes de Villon ou d'Eugène Sue :

« La pitié du barbier est cruelle au blessé,
Et celle du voleur est cruelle à soy mesme[1]. »

A partir du fragment de *Lazarille de Tormès*, le *roman picaresque* ne cesse plus de verser dans le monde littéraire ses aventuriers peints d'après nature. Les héros de Lesage, de Grimmelshausen et de Smollett ne sont pas les représentants étranges d'un monde mystérieux, mais les types moyens de la société de leur temps.

Dans la seconde moitié du XVIII^e siècle et au début du XIX^e, le romantisme contribue par deux moyens différents à l'évolution définitive du genre « policier ». D'une part, il favorise le culte du mystère; d'autre part, il préfère aux cas généraux les cas particuliers, originaux, *étranges*. E. T. A. Hoffmann met à la mode les contes fantastiques où l'élément incompréhensible ou « surnaturel » joue un rôle essentiel. Ce genre littéraire survit au romantisme officiel; il est dignement représenté en France par une longue lignée de conteurs excellents tels que Mérimée ou Barbey d'Aurevilly. Les contes « étranges » de Poe, de Stevenson, de Hawthorne, de Conan Doyle, de l'Italien Dadone ne sont pas forcément des contes « policiers », mais ils leur préparent le terrain et les font bénéficier de l'état d'âme et de l'atmosphère littéraire particuliers au conte policier, qu'ils ont créés pour leur propre usage. Du reste, un très grand nombre de contes fantastiques ou étranges coquettent avec le mystère du crime caché. Hoffmann lui-même a écrit un vrai roman policier : *Mademoiselle de Scudéry*. Poe, Stevenson, Conan Doyle, auteurs de contes fantastiques, sont surtout connus comme spécialistes de contes policiers.

La double inspiration mystérieuse et criminelle se fait valoir dans un des genres littéraires les plus caractéristiques pour le romantisme : la ballade, tantôt fantastique (la *Lénore* de Bürger, le *Roi des Aunes* de Goethe, les *Djinns*, etc.), tantôt basée sur un crime (la plupart des ballades écossaises et hongroises). L'inspiration particulière qui a créé les ballades romantiques anime pourtant plu-

1. Voy. encore : la *Désolation des filous sur la défense de porter des armes, ou les Malades qui se portent bien* (1661), de Chevalier, offre moins d'observations réalistes. Ce qui peut nous y intéresser, c'est encore l'emploi de sobriquets expressifs : « le comte de Plume-Seiche », « le marquis de Mache-Vide », « le baron de la Triste-Figure ». Leur conseiller, le Chevalier de l'Industrie, est déjà un « picaro ».

sieurs ouvrages appartenant, selon le groupement officiel, à d'autres genres littéraires[1]. Un grand nombre parmi les pièces de la *Légende des siècles* sont de vraies ballades tragiques, un peu plus longues que de coutume (*Eviradnus*); en rapprochant les *Burgraves* du poème épique, on aurait dû préciser le genre épique auquel on faisait allusion : c'est la ballade plutôt que l'épopée. Le crime caché et le remords en éveil, la figure romantique de la vieille sorcière, le lyrisme pathétique de la terreur : tout cela rappelle la ballade, alors que l'épopée ne saurait revendiquer que l'apparition et le prestige de Barberousse. Le génie de la ballade, cette « tragédie racontée sous la forme lyrique[2] », ne cessera plus d'inspirer des poètes ou des auteurs dramatiques tels que Baudelaire ou Maeterlinck.

Le roman historique des romanciers romantiques ne renonce qu'exceptionnellement à l'attrait du crime mystérieux : les romans de Walter Scott, le *Han d'Islande* de Hugo, les romans hongrois du Transylvain Jósika, et beaucoup d'autres, saluent dans le passé, outre un milieu pittoresque, un milieu favorable aux manifestations de forces plus franchement brutales que celles admissibles à notre époque, vue forcément sous un jour plus froid et plus réaliste.

L'individualisme souvent outré du mouvement romantique inaugure un nouveau type de criminel littéraire : les Karl Moor, les Antony et les Robert Macaire sont des victimes ou, tout au plus, des *révoltés*. Au bout du sentier qu'ils ont frayé, il n'est plus difficile d'apercevoir l'abbaye de Thélème des « gentlemen-cambrioleurs », sûrs des sympathies des lecteurs les plus honnêtes.

Du reste, les « hommes supérieurs » du crime ne sont pas les seuls à profiter des tendances individualistes et humanitaires du romantisme. Les pauvres pécheurs, les misérables, les condamnés de Sue, de Victor Hugo ou de Dostoïevski[3] ne souffrent pas en vain : leur exemple contribuera à amener des réformes juridiques et à former une opinion publique moins inaccessible à la compréhension du crime, produit d'un milieu et d'une éducation — une « maladie » qu'il faut tâcher de guérir. Cependant, les romans de Dostoïevski ou de Paul Bourget ne diffèrent plus sensiblement des romans psychologiques dépourvus d'éléments criminels. Le crime n'y est qu'un

1. Nous nous réservons la tâche de chercher, à travers la littérature française, les traces du « génie de la ballade ».

2. Définition qui réunit les trois groupes de genres littéraires (épique, lyrique, tragique). Il n'est pas étonnant que la théorie de la ballade soit le plus amplement développée en Hongrie, le pays d'Arany, spécialiste des chefs-d'œuvre du genre, et cela à une époque postérieure au romantisme.

3. Partout, au cours de cette étude, nous nous sommes borné à donner des échantillons, au lieu de passer en revue les principaux produits du genre et toutes les étapes les plus essentielles de son évolution.

moyen d'étudier une âme tourmentée et torturée; dans plusieurs de ces romans, l'auteur ne prend même pas la peine de l'entourer du mystère obligatoire.

Mais l'étape la plus importante de l'évolution du genre doit être marquée par l'apparition du personnage qui va lui donner son nom. Le roman *policier* serait incomplet sans le détective, l'agent secret, digne adversaire du criminel supérieur. La nécessité de sa création fut rendue inévitable par deux motifs différents. Motif « réaliste », d'abord : le développement de la police moderne et l'extension de sa compétence sur les crimes non politiques. La police de l'époque picaresque ne mérite pas de représenter la justice et l'ordre : le brigand, dans *Gil Blas*, se fait alguazil pour redevenir brigand; c'est que l'alguazil ne se distingue du criminel ni par son honnêteté à toute épreuve (type Javert) ni par son intelligence supérieure (type Holmes). Motif psychologique, ensuite : dès qu'il est permis au criminel de devenir intéressant[1], les auteurs désireux de veiller à l'équilibre moral de leurs ouvrages sont obligés de lui opposer un champion du Bien, un chevalier sans peur et sans reproche.

La lutte entre l'agent secret et son adversaire n'a pas toujours été ce qu'elle est actuellement : un match préparé de longue main et organisé dans les meilleures conditions possible. Le Javert des *Misérables* souffre encore des préjugés défavorables à sa profession — préjugés dus à l'origine politique de la police secrète. Ajoutez-y la thèse humanitaire du roman, dont le forçat se trouve être le champion sympathique, et cette circonstance que Javert lui doit la vie. Javert ressemble à un bon chien lancé à la poursuite du gibier plutôt qu'à un homme supérieur doué d'une intelligence prodigieuse et d'un talent spécial.

Aussi le « détective » idéal, digne d'offusquer le criminel, voire même le crime, naîtra-t-il en dehors de la police officielle. Le chevalier Dupin de Poe ne fait pas la chasse; c'est un inactif, un contemplateur qui résout des problèmes pour son propre plaisir, qui reconstruit, sur la base du témoignage de quelques détails soi-disant insignifiants, l'histoire d'un crime enfoui depuis des siècles, n'ayant donc aucun intérêt pour la police actuelle[2]. C'est à Poe que nous devons l'admirable système fait d'observations et de déductions. Émile Gaboriau et A. Conan Doyle ne l'ont fait que perfection-

1. L'auteur des *Aventures extraordinaires d'Arsène Lupin*, qui avait accompli le prodige de rendre intéressant un criminel, chante lui-même la palinodie. Dans ses derniers romans, il oppose à Lupin un adversaire qui lui dispute les sympathies du lecteur (Isidore Beautrelet, dans l'*Aiguille creuse*) ou bien il transforme sans sourciller son cambrioleur... en détective amateur (*le Triangle d'or*, *l'Ile aux trente cercueils*).

2. *Le Scarabée d'or*.

ner et doubler d'actions pratiques. Sherlock Holmes, ce type classique du détective supérieur, est un théoricien qui sait agir, le cas échéant; il nous épargne, par conséquent, les déceptions et les ennuis des problèmes non résolus et des cas non décisifs, manquant de pointe finale[1]. Le chevalier Dupin est un esprit scientifique[2]; Sherlock Holmes est un héros littéraire, occupant notre imagination en même temps que notre raison.

Arrivé à Conan Doyle et à son héros si individuel, si vivant, si captivant, force nous est de jeter un coup d'œil un peu moins rapide sur le roman policier de nos jours. Et, tout d'abord, voici un trait des plus caractéristiques du genre littéraire tel que nous l'aimons. Peu à peu, il s'est éloigné du roman réaliste avec lequel il avait souvent fait route de conserve. Quelle différence, en effet, entre Dostoïevski et Conan Doyle! Quant à ce dernier, le crime ne l'intéresse plus comme tel; il ne l'envisage jamais au point de vue du criminel. Dans les aventures de Sherlock Holmes, nous ne nous rendons point compte des conséquences psychologiques du crime; nous n'avons garde de plaindre celui qui doit avoir des remords, craindre la justice, nous faire frissonner d'horreur. Dans le roman policier moderne, il ne reste presque rien du frisson romantique[3] ni de l'intérêt psychologique ou moral. Nous nous plaçons directement et exclusivement au point de vue du détective, *l'homme aux problèmes*, et nous en arrivons à ne voir dans son affaire qu'un jeu supérieur, plus important et plus dangereux que les jeux ordinaires. C'est pourquoi nous exigeons de l'auteur de supprimer tout ce qui pourrait détourner notre attention des péripéties du jeu : les descriptions plus ou moins longues, l'analyse psychologique, voire même ce qui, dans les autres genres littéraires, nous paraît indispensable : l'amour. Sherlock Holmes est le célibataire par excellence, et l'amour faillit être cause d'un accident mortel dans son roman le plus connu, *The hound of the Baskerville*. Mais la preuve la plus convaincante, c'est que le crime ne doit pas forcément avoir lieu pour que l'auteur nous fasse assister au jeu : dans tel roman policier, nul crime n'a été commis et il s'agit d'une simple gageure.

1. *L'Affaire Marie Roget.*

2. Taine a imposé l'esprit scientifique à l'histoire littéraire; Poe et ses successeurs en ont fait bénéficier la littérature elle-même, et cela d'une manière plus directe que les romanciers naturalistes.

3. Du moins pour ce qui concerne le type anglais du genre. Le roman français ne renonce pas toujours à exciter notre imagination et à agir sur notre système nerveux. Du reste, chaque nation insiste sur tel ou tel facteur spécial du genre : les Français ne subordonnent pas assez l'amour à la prédominance du « problème »; les Allemands ne sont pas assez forts pour sacrifier les ornements réalistes ou poétiques; les Scandinaves sont tentés de compliquer outre mesure la donnée de leurs romans, et ainsi de suite.

Si l'on a pu être « dilettante du crime » et se faire poursuivre par la police sans avoir enfreint la loi, on pourra faire un pas de plus et devenir l' « artiste du crime » ou le « gentleman-cambrioleur », incarné par Hornung et par M. Maurice Leblanc, créateurs de *Raffles* et d'*Arsène Lupin*. Stendhal a admiré les criminels supérieurs de la Renaissance, époque d'action et de passion; le public moderne ne refuse pas son admiration au criminel d'une habileté prodigieuse, pourvu que celui-ci rachète son pardon en jouant à merveille le rôle du « justicier », ce juge privé, n'ayant pour code que son for intérieur et corrigeant les bévues de la juridiction officielle[1].

Le but du « jeu », c'est de découvrir le criminel; celui de l'auteur, c'est de dérouter le lecteur qui essaie de le deviner. Celui des personnages du roman qui paraît le plus suspect se disculpera à la fin du récit, et les romanciers les plus modernes s'efforcent de renchérir sur leurs prédécesseurs en dissimulant le véritable criminel sous les dehors les plus vénérables. L'auteur du crime est tantôt un vieillard décrépit, tantôt un singe, un serpent ou un cheval, tantôt... le détective lui-même[2], ou encore le personnage qui nous raconte l'histoire, le « moi »[3], censé être à l'abri de tout soupçon! Malheureusement, après ces exagérations désespérées, les chances du jeu intéressant paraissent être épuisées. Il faudra renoncer à cette impasse et chercher des voies nouvelles.

Résumons-nous. Le roman policier est un genre littéraire complexe, correspondant à plus d'un besoin intellectuel ou sentimental du lecteur moyen : la curiosité d'un milieu mystérieux, la tentation du crime, la revanche de l'individualisme effréné sur la société, et, en même temps, le triomphe de l'esprit scientifique dans la vie pratique par l'observation minutieuse et la déduction logique, et la passion de jouer aux problèmes. Voilà ses origines et son contenu psychologique. Quant à son rôle dans l'évolution littéraire, elle a pu servir et servira d'antidote contre les excès des époques et des écoles ayant en horreur l'action, la « fable », le récit pur, riche et mouvementé dont l'homme ne saurait jamais se passer dans ses rêves ou dans ses lectures[4].

Jean Hankiss.

1. Le « justicier » est un des types les plus chers au romantisme individualiste. Il joue un rôle important dans les romans romantiques, au théâtre et même au cinéma (*Judex*).

2. *La Mort de John Darrow*, par Severy.

3. *La Voiture de fer*, par Elvestad; *Un amateur de mystères*, par la baronne Orczy, adapté par Joseph-Renaud.

4. Nous avons annoncé déjà la thèse prochaine où M. R. Messac étudie le développement historique du roman policier (N. D. L. R.).

CHRONIQUE

Le Centenaire d'Ibsen. — Du 14 au 20 mars, la Norvège tout entière et la ville d'Oslo en particulier ont célébré le centenaire de la naissance d'Ibsen, avec un éclat qui montrait l'importance attachée désormais à sa mémoire par ses compatriotes. La plupart des grandes villes du monde occidental se sont associées, par des commémorations oratoires ou dramatiques, à ces fêtes du souvenir norvégien : des discours ou des messages officiels, à l'occasion, ont permis à la politique elle-même de magnifier l'auteur de *Brand*, et d'importantes délégations sont allées apporter à Oslo l'expression d'un respect quasi-universel.

D'autre part, il va sans dire que les périodiques ont consacré des articles à l'œuvre ou à la personnalité d'un « héros » littéraire dont, il y a trente ans, la signification était encore l'objet de vifs débats. Ibsen a été célébré par nombre de ses émules : en France, en particulier, par MM. H. Bernstein et Lenormand; et critiques, traducteurs, acteurs qui avaient le plus fait pour diffuser l'œuvre d'Ibsen dans divers pays, MM. E. Gosse, A. Bellessort, Ehrhard, La Chesnais, Wœrner, Heilborn, Vasenius, Lugné Poe, Gémier, etc., se sont retrouvés soit dans la presse, soit au théâtre, soit aux fêtes d'Oslo, pour rendre hommage à une gloire consacrée. « Aucun moderne, écrit le *London Mercury* d'avril, n'a été l'objet d'un centenaire aussi formidable. »

Sans doute réunira-t-on quelque jour ces témoignagnes divers. Il y faudra joindre ceux qui, plus sobres, « font le point » et visent à déterminer l'exact rapport du temps présent à l'égard de ce maître. Ils ne contestent ni la grandeur de l'écrivain norvégien, ni surtout l'influence novatrice de son œuvre, qui a permis à l'art dramatique occidental de sortir d'une sorte de marasme comme il lui arrive souvent d'en traverser. On peut citer des articles tels que ceux de K. Friedmann, *Ibsen et le christianisme* (*Philos. Jahrb. der Görres Gesellschaft*, 41, 2), montrant que des milieux de foi chrétienne déclarée sont encore préoccupés de l'attitude du poète à l'égard de la tradition religieuse. Mais ne serait-ce point là, à le bien prendre, un phénomène plutôt isolé?

Car il faut l'avouer : à part un petit nombre d'adhésions *actuelles*, la majorité des voix exprimées hors de Scandinavie donne l'impression d'un grand respect pour une « valeur » du *passé*, ou qui du moins doit attendre une occasion de reviviscence authentique. *Was gilt uns Ibsen? Qu'est-ce qu'Ibsen pour nous?* demande M. H. W. Keim dans la *Deustche Rundschau* de mars, et sa réponse comporte bien des réserves, analogues à celles que nos lecteurs ont trouvées dans l'article de M. H. Krog. Et M. H. Bernstein, dans la *Revue de Paris* du 1er avril, ne croit guère au long avenir d'une œuvre qui se rattache à un art « intellectualiste » par des liens trop visibles et se sert de procédés dont il n'est pas sûr que le théâtre ne tende pas à se débarrasser. De même, M. Eug. Gara, dans *I libri del giorno* (mars), semble faire honneur à la Duse, et à l'atmosphère qu'elle suscitait, du succès naguère obtenu en Italie par les adaptations ibséniennes.

Si de la facture nous passons aux conflits moraux présentés par Ibsen, une incertitude analogue se laisse discerner. Jacques de Coussange a raison de dire (*Débats* du 20 mars) que « ce qui fait la valeur unique de son œuvre, ce sont les caractères qu'il a tracés »; mais M. G. Sautreau observe (*Europe* du 15 avril) que les devises individualistes préconisées par ces êtres épris d'absolu répondent mal aux dispositions « grégaires » des jeunes gens d'aujourd'hui. « Quelle que soit la tendance de ceux-ci — autoritaire ou démocratique..., ils implorent un mot d'ordre, mais un mot d'ordre collectif, et ni le hautain « Tout ou rien » de Brand, ni l'ironique « Sois toi- « même » de Peer Gynt ne sauraient valoir pour les masses. » Or, pour qui se souvient de l'interprétation que l'on pouvait, il y a trente ans, donner en France d'*Un ennemi du peuple*, il est dès lors fatal qu'une sorte d'éclipse diffère la vraie mise en valeur *active* de cette œuvre qui dresse si farouchement les consciences individuelles contre la convention sociale. Ainsi que l'observe M. R. Nichols dans une lettre publiée par le *Times literary Supplement* du 29 mars, ce sont des problèmes de la *volonté*, de la « vocation », qui font la grandeur d'Ibsen : et il n'est pas sûr que le temps présent soit disposé à s'y intéresser à fond, alors que ses curiosités vont si peu de ce côté.

A l'avenir de démontrer si cette fière dramaturgie du scrupule et des responsabilités (trop aisément répudiée comme telle par certains critiques superficiels) possède les possibilités de développement et de réadaptation qui assurent, à leurs auteurs, à la fois une grandeur *historique* et une vertu inspiratrice continue. C'est, on peut le dire, par Ibsen surtout que les lettres norvégiennes sont en

trées dans le concert des hautes littératures occidentales : un fait de ce genre est à lui seul garant de l'avenir et de possibilités nouvelles.

Autour des Universités. — M. F. Baldensperger a été renommé pour trois ans, à partir du 1er mars, « external expert for French » auprès de l'Université de Londres. Il a pris part à l'intéressante tentative des « Cours universitaires de Davos » et exposé devant un auditoire franco-allemand le *Développement de l'histoire littéraire en France depuis le romantisme* et ses vues sur cette question : *La littérature est-elle l'expression de la Société?*

M. P. Hazard a pris la parole sur *Taine critique littéraire* à la cérémonie du 23 mai à la Sorbonne. L'Académie française lui a décerné le grand prix de littérature Broquette-Gonin.

M. P. Van Tieghem a fait une conférence à Utrecht, le 29 mai, sur les *Éléments communs des Romantismes européens.*

M. J. K. Woods, professeur « échangé » de l'Université Harvard, a fait dans diverses universités françaises des conférences sur l'*Influence de la pensée française aux États-Unis.*

M. V. Vedel, professeur à l'Université de Copenhague, a parlé à la Sorbonne, le 28 avril, de *Molière et Holberg.*

Les conférences publiques organisées par la « Société des Amis de l'Université de Paris » sur le *Romantisme et les Lettres* comportaient deux exposés sur les influences étrangères : *le Midi* (P. Hazard, 16 février), *le Nord* (F. Baldensperger, 23 février). On les retrouvera dans le *Bulletin de l'Université de Paris.*

M. K. P. Gallas, qui a fait à Bruxelles, les 24 et 25 novembre, à l'Institut des Hautes Études de Belgique, deux leçons sur l'*Influence de la littérature française sur la littérature hollandaise*, se propose d'aborder ultérieurement d'autres sujets franco-néerlandais.

Travaux en cours. — M. Fr. T. Blanchard, de qui le *Fielding, the novelist* est bien connu (cf. *Revue*, 1927, p. 395), n'est pas sans songer à écrire un *Fielding en France.*

M. W. P. Barrett étudie *Matthew Prior and his literary relations with France;* miss Grace W. Allsop *Anatole France : his reception and influence in America.*

Parmi les communications faites, en novembre et décembre 1927, aux réunions de la « Modern Language Association of America » à Louisville et à Berkeley, relevons les sujets suivants qui ont figuré à l'ordre du jour des séances :

Discussion générale du *Racine et Shakespeare* de Stendhal; confrontation des divers aspects du Romantisme en Amérique, An-

gleterre, France et Allemagne; lecture ou résumé de divers mémoires :

A. E. Lussky, *Cervantes and Tieck's Idealism;* W. A Cooper, *Translating Gœthe's poems;* G. R. Nayes, *Slowacki and S. Pellico;* M. Nicolson, *The early stage of Cartesianism in England;* G. R. Havens, *Voltaire as critic of Milton;* J. Van Horne, *The Urrea translation of the « Orlando Furioso »;* R. Jente, *Foreign influences on the German proverb in the XV^th^ century;* W. L. Schwartz, *The American poets and the Far East* (cf. *Revue de litt. comp.*, 1928, n° 1); E. Malakis, *French travelers in Greece 1820-1830;* E. O. Eckelman, *Raabe's conception of America as reflected in his novels;* W. L. Schwartz, *A Study of Amy Lowell's Far Eastern verse;* L. M. Price, *Richardson, Wetzlar and Gœthe.*

L'Université de Chicago se dispose à imprimer, par les soins de M. E. Preston Dargan, la très complète bibliographie du *Siècle de Balzac* qui, rassemblée par les efforts tenaces de M. W. H. Royce de New York, ne comprend pas loin de 7,000 numéros et permettra de mesurer l'importance dominatrice du grand romancier dans le cours des deux dernières années.

Publications récentes. — Bien que les principes qui ont présidé à la création de la *Revue* excluent par définition le médiévisme de son champ d'observation, la survivance de la « matière » de saint Patrice au delà de la Renaissance est trop importante pour que nous ne signalions pas ici le commode volume où M. C. M. Van der Zanden a réuni *les sources latines* et *les versions françaises* du fameux traité (*Étude sur le Purgatoire de Saint Patrice*, Amsterdam, H. J. Paris, 1927; in-8° de 178 pages, avec des tableaux comparatifs et des fac-similés).

Même remarque pour un examen, fort approfondi, des théories antiques et médiévales relatives à l'*imagination* (Murray Wright Bundy, *The Theory of Imagination in classical and medieval Thought;* University of Illinois Studies in Language and Literature, XII, 2-3, 1927; gr. in-8° de 280 pages). Platon, Aristote, les Stoïques, les Néoplatoniciens fondent, en quelque sorte, sur de quadruples bases l'édifice possible de la création esthétique : encore y a-t-il quelque danger à ne suggérer que des *continuités* et des *développements* autonomes, dans les spéculations de ces âges, si exposés à des contacts et des intrusions où l'Orient a certainement joué son rôle.

Signalons la naissance de la *Revista de Estudios Hispánicos* (t. I, n° 1, janvier-mars 1928). Publiée par l'Université de Porto-Rico comme organe de son département d'études hispaniques, et éditée à New York par l'*Instituto de las Espânas en los Estados Unidos*, la

nouvelle Revue annonce son programme ainsi qu'il suit : « Publica trimestralmente artículos de investigación y de crìtica sobre la literatura, lingua e civilizacion hispànica en sus aspectos modernos e hispano americanos; reseñas de libros, de libros de crîtica y de obras literarias contemporanéanas; noticias y documentos acerca del progreso de los estudios hispànicos en este continente; y una bibliografia hispano americana que aspirara a ser completa. » Nous avons plaisir à souhaiter bienvenue et heureuse fortune à cet agent de liaison intellectuelle entre l'Espagne et les Amériques; les noms de plusieurs de ses collaborateurs, et tout particulièrement celui de son directeur Federico de Onìs, sont à l'avance une garantie de son succès.

C'est un « libertin » à qui l'histoire littéraire n'a pas été très indulgente que Sedley (1639-1701) : il mérite d'autant mieux de retenir notre attention que, par un précoce séjour de deux ans en France, de 1645 à 1647, par une visite prolongée à Paris en 1665 et 1666 et une mission officielle en 1670, surtout par les traces françaises présentes dans des œuvres demeurées d'ailleurs assez épisodiques, ce bel esprit a contribué à donner sa physionomie à la curieuse période de la Restauration. Une biographie très poussée (V. de Sola Pinto, *Sir Charles Sedley*, London, Constable and C°, 1927) présente fort agréablement ce qui se peut savoir d'un personnage qui méritait ce « sauvetage », et l'on ne lira pas sans un intérêt documentaire particulier le catalogue de sa bibliothèque, donné en appendice par le biographe.

Le tome I de la nouvelle série publiée, sous le titre *la Langue et la Littérature*, par l'Institut de recherches pour l'étude comparée des littératures et des langues près l'Université de Léningrad, est consacré, pour la plus grande part, à la linguistique (Язык и литература, том I, вып. 1-2, Ленинград, 1926, 408 + 20 p., édition de l'Institut de recherches pour l'étude comparée des littératures et des langues près l'Université de Leningrad). Une place y est faite pourtant à la littérature comparée, et l'intérêt des quelques articles qui l'occupent nous engage à espérer qu'elle sera plus grande dans les tomes suivants. V. Brim rapproche la *byline* de Vasili Bouslaev de la *saga* islandaise de Bòsa, éditée par Jireczek à Strasbourg en 1893, et de l'examen des textes il conclut à la priorité de la légende russe. N. Kozmin rassemble en un tout les jugements dispersés de Pouchkine sur André Chénier; il les oppose, de façon piquante, à ceux de Hugo et de Nodier et les relie par contre, à travers le temps et l'espace, à ceux d'Anatole France : « La vérité est que, loin d'être un initiateur, André Chénier est la dernière expression d'un art ex-

pirant... Il achève un art et n'en commence aucun autre. Il ferme un cycle. Il n'a rien semé; il a tout moissonné..., etc. » (*la Vie littéraire*, Paris, 1890, t. II, p. 228-293).

Harriet Martineau nous intéresse surtout, ici, comme une « intellectuelle » de formation presbytérienne (et, notons-le, d'origine huguenote française) inclinant un certain nombre de ses facultés à l'interprétation de choses étrangères. A cet égard, l'étude que lui consacre miss Theodora Bosanquet (*Harriet Martineau : an essay in comprehension*, London, Etchells and Macdonald, 1927; in-8° de xi-256 p. avec cinq portraits) se joue agréablement autour de l'auteur de *Society in America* et de *British Rule in India* sans toujours nous donner, des objets envisagés par elle, une idée satisfaisante : mais cette biographie est fort divertissante, alors que son héroïne ne l'était pas toujours; et il y a, dans la « compréhension » annoncée par l'auteur, une parfaite justice rendue à une femme de tête, « positiviste » en des heures où Auguste Comte était peu connu, proclamant bravement « l'influence apaisante de la loi universelle et de la nécessité reconnue ».

Les Vivants et les Morts. — Le centenaire de la naissance de Taine a été célébré, un peu partout, par des articles de presse; une cérémonie solennelle, à la Sorbonne, le 23 mai, a permis de le louer dignement, mais en dehors d'une proposition faite par M. P. Bourget, demandant qu'une statue soit érigée à l'auteur des *Origines de la France contemporaine*, cette commémoration est restée une pure affaire intellectuelle, et l'on ne saurait dire que cette grande mémoire représente une « valeur » actuelle pour les grands publics nationaux ou internationaux : d'où, sans doute, l'observation de M. A. Thibaudet (*Revue de Paris* du 15 avril) parlant d'un « souvenir respecté, mais officiel et froid ».

La ville d'Assise a pris le deuil à la mort de Paul Sabatier à Strasbourg (6 mars) et un discours du podestat Arnaldo Fortini a célébré l'historien français de saint François.

La Bibliothèque publique de Leningrad annonce qu'elle prépare un catalogue critique de la bibliothèque de Voltaire, acquise, on le sait, par Catherine II.

Dans les *Nouvelles littéraires* du 14 avril, l'interview de M. Somerset Maugham mérite d'être particulièrement signalé; bien qu'il ne faille pas prendre à la lettre des impressions rétrospectives, on retiendra chez les « comparatistes » des témoignages comme ceux-ci : « Il y a vingt-cinq ans, tous les jeunes Anglais qui apprenaient le français lisaient Guy de Maupassant »; et : « L'écrivain français qui

a exercé la plus profonde influence sur les écrivains anglais, c'est Anatole France. Au moins trois écrivains anglais sont entièrement sortis de lui... »

La littérature comparée doit trop à la linguistique pour que nous n'ayons point plaisir à nous associer à l'achèvement de l'*Oxford English Dictionary*. Un historique de cette grande entreprise est publié par *The Periodical* du 15 février : honneur soit rendu à l'esprit d'initiative et à la persistance dans l'effort qui permirent de mener à bonne fin une telle œuvre : elle devrait susciter son analogue dans tous les pays qui ont, de leur côté, un grand passé linguistique à nomenclaturer.

La mort de F. de Curel (1854-1928) et celle de Sir Edmund Gosse (1849-1928) sont de celles qui mettent en deuil plus que les patries respectives des disparus. Ni l'un ni l'autre n'avaient borné leur horizon à l'art ou à la pensée de leur milieu initial, et l'écho de leur œuvre s'est retrouvé assez loin. L'avenir saura dire dans quelle mesure cette curiosité aura été, pour le dramaturge et le critique, un gage de durée.

Le comte Prozor (1848-1928) est mort l'année même qui voyait le centenaire de cet Ibsen qu'il a tant contribué à faire connaître au dehors. Ce diplomate de famille polonaise s'était toujours occupé de la médiation souhaitable entre les divers génies nationaux.

BIBLIOGRAPHIE

LIVRES ET PÉRIODIQUES

Sauf indication contraire, suppléer la date de 1928 à la suite de chacun des titres ci-dessous.

Théorie.

Petersen (J.). Nationale oder vergleichende Literaturgeschichte (*D. Vierteljahrsschrift für Literaturgeschichte und Geisteswissenchaft*, VI, 1).

Bullock (W. L.). The precept of plagiarism in the Cinquecento (*Mod. Philology*, février).

Dragomiresco (M.). La science de la littérature. Paris, Gamber.

Strich (F.). Gœthes Idee einer Weltliteratur (dans : *Dichtung und Civilisation*. München).

Smith (L. P.). The prospects of literature. London, The Hogarth Press.

Van Tieghem (P.). Principaux ouvrages d'histoire littéraire générale et comparée [onzième compte-rendu annuel] (*Revue de synthèse historique*, décembre 1927).

Chevalley (A.). Littérature comparée (*Merc. de France*, 1er janvier).

Relations générales.

Burdach (K.). Reformation, Renaissance, Humanismus. Berlin, 1927, 270 pages.

Santoli (V.). Il romanticismo e la storia (*Cultura*, octobre 1927).

De Souza (R.). La mystique esthétique et le vrai romantisme (*Merc. de France*, 15 janvier).

Nuñez de Arenas (M.). Miscelanea romantica : notas y documentos literarios (*Boletin de la Bibl. Menendez y Pelajo*, janvier-mars 1927).

De Madariaga (S.). Inglaterra, Francia, España, su evolucion literaria (*Revista de Estudios hispanicos*, I, 1, janvier).

Sarti (C. G.). Gli ultimi anni di C. Goldoni a Parigi (*N. Antol.*, 1er avril).

Scott (J. B.). Les États-Unis et la France : quelques opinions sur la reconnaissance internationale. Paris, Hachette.

Hunziker (E.). Carducci und Deutschland. Aarau, 1927.

Curtius (E. R.). Zur Psychologie der deutsch-französischen Verständigung (*N. Rundschau*, janvier).

Prezzolini (G.). I rapporti intellettuali tra Francia e Italia (*Corriere mercantile*, 19-20 janvier).

Le Gentil (G.). Quelques sources d'Oliveira Martins (*Bull. hispan.*, juillet-septembre 1927).

C. (R. de). Roberto Michels et les relations intellectuelles entre la France et l'Italie (*Rev. des Jeunes*, 25 janvier).

D. (N.). Les lettres étrangères en Bulgarie (*La Bulgarie* [Sofia], 16 février).

Mulert (W.). Azorin. Halle, Max Niemeyer, 1926. [Influences allemandes; influences françaises prépondérantes.]

Motifs, thèmes et types.

Deuschle (M. J.). Die Verarbeitung biblischer Stoffe im deutschen Roman des Barock. Thèse d'Amsterdam, Paris, 1927.

Taine (H.). Les trois Andromaque [Euripide, Virgile, Racine] (travail de 1852 exhumé par V. Giraud) (*Correspondant*, 10 mars).

La Chesnais (P.). Ibsen et Julien l'Apostat (*Merc. de France*, 15 mars).

Szondy (G.). Benedek [et le conte de fées en Hongrie] (*Debreceni Szemle*, janvier).

Walter (E.). Die Gestalt des tragischen und des komischen Tyrannen in Mittelalter und Renaissance (dans : *Kultur-und Universalgeschichte*. Leipzig-Berlin, Teubner).

Hamel (A.). Französische und spanische Heldendichtung (*N. Jahrb. für Wissenschaft u. Jugendbildung*, IV, 1).

Broche (G. E.). La chanson de Roland en Italie (*Débats*, 3 janvier).

Charlier (G.). *Sœur Béatrice* et *Beatrijs*. Mélanges Tille, Prague, 1927.

Kastner (E.). Epopee italiane sulla liberazione di Buda dal dominio turco (1686) (*Corvina*, 1927).

Pitollet (C.). A propos des Batuecas et des Jurdes (*Bulletin hisp.*, 1).

Chinard (G.). Quelques origines littéraires de *René* (*Mod. Lang. Notes*, mars).

De Liefde (C. L.). Le Saint-Simonisme dans la poésie française entre 1825 et 1865. Thèse d'Amsterdam, 1927.

Lockwood (H. D.). Tools and the man : a comparative study of the French workingman and English Chartists in the literature of 1830-1848. New York, Columbia University Press, 1927.

Grant (E. M.). French poetry and modern industry; 1830-1870. Cambridge, Harvard University Press, 1927.

Doutrepont (G.). La diffusion des noms de personnages littéraires arrivés à la célébrité dans la littérature française [cf. *La Littérature* de F. Baldensperger, p. 263] (*Rev. générale*, 15 janvier).

Ewla (G.). Il valore dell' occultismo nella cultura contemporanea (*Bilychnis*, novembre 1927).

Influences celtiques.

Krappe (A. H.). Balor with the evil eye. New York, Columbia University Press.

Loomis (R. S.). Celtic myth and Arthurian romance. New York, ibid., 1927.

Roth (G.). Sur le *Toast aux Gallois et aux Bretons* de Lamartine (*French Quarterly*, mars).

Tronchon (H.). Ernest Renan et l'âme celtique (*Rev. des Cours et Conférences*, 15 janvier; cf. *Comœdia*, 5 février ss.).

Denis (L.). Le génie celtique et le monde invisible. Paris, Jean Meyer.

Influences italiennes.

Goyau (G.). Les *Fioretti* des premiers Carmels de Belgique (*Corresp.*, 25 février).

Green (O. H.). Sources of two sonnets of B. Leonardo de Argensola [Pétrarque] (*Mod. Lang. Notes*, mars).

Faure (G.). Au Ventoux, avec Pétrarque. A Este, avec Shelley. Dans : *Heures romanesques*. Paris, Charpentier.

Lee (R. V.). Castiglione's influence on Spenser's early Hymns (*Philol. Quart.*, janvier).

Krappe (A. H.). The source of *Othello*, III, 3, v. 157-161 [Guicciardini, *Ore di ricreazione*] (*Mod. Lang. Rev.*, janvier).

Gargáno (G. S.). La commedia dell' arte e l'antico teatro inglese [sur *A series of papers on Shakespeare and the Theater*, by Members of the Shakespeare Association. Oxford University Press, 1927] (*Marzocco*, 15 janvier).

Lea (K. M.). Sir Aston Cokayne and the Commedia dell' arte (*Mod. Lang. Rev.*, janvier).

Bourbon (P^ce^ Sixte de). Parme et l'influence française [sur le livre de H. Bedarida] (*Corresp.*, 20 mars).

Maddalena (E.). Per la fortuna del *Bourru bienfaisant*. Firenze, Olschki (*Bibliofilia*, XXIX, 9-12).

Bertrand (J. J. A.). Sur les pas de Gœthe en Italie : le pèlerinage italien des romantiques allemands (*suite*) (*Rev. germanique*, janvier).

Salis (H. R. von). Sismondis Geschichte der Literatur Süd-Europas [sur le livre de C. Pellegrini] (*Neue Schweizer Rundschau*, février).

Segré (C.). Fanny Burney e i suoi amici italiani (*Nuova Antologia*, 16 janvier).

Maurois (A.). Lord Byron en Italie (*Alsace française*, 8 avril).

Noli (R). Les Romantiques français et l'Italie. Essai sur la vogue et l'influence de l'Italie en France de 1825 à 1850. Thèse de Dijon.

Vallese (R. E.). Napoli nella luce di Taine. Napoli, Batelli, 1927.

Faggi (A.). Impressioni da Jules Verne (*Marzocco*, 19 février).

Bacci (L.). Arturo Farinelli nell' America latina (*Colombo*, Istituto Cristoforo Colombo, III, 1).

Rovino (A.). L'Italia nuova nel giudizi d'un Americano [*Strenuous Italy*, de Gay] (*N. Antol*, 1^er^ février).

Ravène (G.). Défense de Venise. Paris, Bossard.

Influences espagnoles.

Sturgis (C.). The Spanish World in English fiction : a Bibliography. Boston, 1927.

Michaud (G. L.). The Spanish sources of certain xvi century French writers (*Mod. Lang. Notes*, mars).

Schramm (E.). Corneilles *Heraclius* und Calderons *En esta vida todo es verdad y todo mentira*. Ein Beitrag zur Geschichte der lite-

rarischen Beziehungen zwischen Frankreich und Spanien im xvii[ten] Jahrhundert (*Rev. hispanique*, octobre 1927).

Levi (E.). La vecchia Spagna di Mad. d'Aulnoy [d'après l'étude de M. Foulché-Delbosc] (*Marzocco*, 4 et 11 mars).

Anglade (J.). La littérature espagnole à l'Académie des Jeux Floraux (*Bulletin hisp.*, 1).

Sorrento (L.). Francia e Spagna nel Settecento. Milano. « Vita e Pensiero ».

Nuñez de Arenas (M.). Llorente en Burdeos (*Bulletin hisp.*, 1).

Whitman (J. L.). Longfellow and Spain. New York, Columbia University Press.

Hirschauer (Ch.). Alfred Morel-Fatio (*Bulletin hisp.*, 1).

Flores (A.). Spanish literature in English translation. A Bibliographical Syllabus. New York, Wilson, 1926, 82 pages.

Influences françaises.

Tatlock (J. S. P.) and Kennedy (A. G.). A Concordance to the complete Works of G. Chaucer and to the « Romaunt of the Rose ». Washington, Carnegie Institution.

Clark (W. S.). The sources of the Restoration heroic Play (*Rev. of English Studies*, janvier).

Heltzel (V. B.). *The Rules of Civility* (1671) and its French source [Ant. de Courtin] (*Mod. Lang. Notes*, janvier).

Wood (P. S.). The opposition to neo-classicism in England between 1660 and 1660 [semble ignorer A. F. B. Clarke] (*Publ. of the Mod. Lang. Assoc. of Am.*, mars).

Bennett (R. E.). A note on the Cyrano-Swift criticism (*Mod. Lang. Notes*, février).

Kelly (Fr. H.), S. J. The tercentenary of Bossuet [et ses adversaires étrangers] (*Studies, an Irish Quart. Rev.*, mars).

Martin (H. G.). Fénelon en Hollande. Diss. Amsterdam. Paris, 1927.

Carlton (W. N. C.). H. Walpole's edition of De Gramont's *Memoirs* (*American Collector*, IV, 1927).

Di Francia (L.). Le novelle orientali di G. Gozzi e la loro origine [G. Gozzi a puisé son information chez les orientalistes français] (*Giornale storico*, vol. XCI).

Wray (E.). English adaptations of French dramas between 1780 and 1815 (*Mod. Lang. Notes*, février).

Maynial (E.). Les Mémoires de Casanova et les conteurs français du xviiie siècle (*Merc. de France*, 1er janvier).

Alexeyeff (M. P.). Voltaire et Schouvaloff. Fragments inédits d'une correspondance franco-russe au xviiie siècle. Odessa, 1925.

Steel (W.). Franklin and Voltaire (*Forum*, LXXVII, 1927).

Jones (A. C.). In defence of M. Grimm [et de sa sincère adhésion aux lettres françaises] (*Publ. of the Mod. Lang. Assoc. of Am.*, mars).

Wray (E.). English adaptations of french drama between 1780 and 1815 (*Mod. Lang. Notes*, février).

De Carli (A.). Riflessi francesi nell' opera di S. Bettinelli. Torino, Chiantore.

Jones (H. M.). Note on the knowledge of French in xviii century America (*Studies in Philol.*, XXIV, 1927).

Hanotaux (G.). La France des cent trente départements, 1810-1814 [dernier article : *l'Italie*, avec des aperçus intéressants sur les relations intellectuelles] (*Revue de Paris*, 1er janvier).

Harrold (Ch. F.). The translated passages in Carlyle's *French Revolution* (*Journ. of Engl. and Germ. Philol.*, janvier).

Perrochon (H.). Le Romantisme dans le pays de Vaud [et l'action du Cénacle de 1820] (*Rev. hist. vaudoise*, janvier).

Philips (E.). The French of E. A. Poe (*American Speech*, II, 1927).

Kuenzi (Ad.). Balzac in deutscher Sprache (*N. Schweizer Rundschau*, avril).

Frierson (W. C.). Realism in the eighteen-nineties and the Maupassant school in England (*French Quart.*, mars).

La Chesnais (P. G.). Ibsen traducteur de français [le *Julien* d'A. de Broglie pour *Kejser Julian*] (*Edda*, XXVIII, 1).

Ageorges (J.). Le visage français de la Roumanie (*Rev. de France*, 1er février).

Pitollet (C.). Jean de Gourmont [et son frère Remy] jugés par R. Gomez de la Serna (*Merc. de France*, 15 avril).

[An.]. Paul Valéry [et l'*Hommage des écrivains étrangers*, publié à Maestricht] (*Times liter. Suppl.*, 22 mars).

Influences anglaises.

Sessely (A.). L'influence de Shakespeare sur A. de Vigny. Berne, les éditions du Chandelier, 1927.

Larson (M. A.). The modernity of Milton. Chicago, 1927.

Flasdieck (H. M.). *Robinson Crusoe* im Lichte der neueren Forschung (*D. Rundschau*, janvier).

Viner (J.). Adam Smith and Laissez faire (*Journal of Polit. Economy*, XXXV, 1927).

Gordon (R. K.). Sir Walter Scott and the *Comédie humaine* [passe à côté des éléments profonds d'influence] (*Mod. Lang. Rev.*, janvier).

Nolin (J.). The appreciation of Dickens by his French contemporaries (*The Dickensian*, XXIII, 1927).

Lauresne (H.). Deux romanciers de la solitude morale : G. Eliot et J. Green. Paris, « Le Rouge et le Noir ».

Aynard (G.). Taine et l'Angleterre (*Débats*, 21 avril).

Auriant. Un auteur bien original : M. A. Maurois [et ses informateurs anglais] (*Merc. de France*, 1er mars).

Réponse d'A. Maurois (*Merc. de France*, 1er avril) et réplique d'Auriant (*Ibid.*, 15 avril).

Influences néerlandaises et flamandes.

Baumgardt (D.) Spinoza und der deutsche Spinozismus (*Kant-Studien*, XXXII, 1, 1927).

Russell (J. A.). English men of letters in Holland (*Gaz. de Hollande*, 27 janvier, 3 février).

Krapp (A. H.). La source flamande du conte *El Verdugo* d'Honoré de Balzac [le fils d'un Gantois condamné en 1371 s'offre à exécuter son père ?] (*Leuvensche Bijdragen*, XIX).

Marmelstein (J. W.). Les ancêtres de Pierre Loti en Hollande (*Neophilol.*, XIII, 11).

Influences helvétiques.

Rychner (M.). Schweizer Perspektiven [semble ignorer l'article de F. Ernst, *Rev. de litt. comp.*, oct. 1926] (*N. Rundschau*, janvier).

Influences allemandes.

Bush (D.). Musaeus in English verse (*Mod. Lang. Notes*, février).

Nolte (F. O.). The authorship of a review of Lessing's *Miss S. Sampson* [Suard] (*Publ. of the Mod. Lang. Assoc. of America*, mars).

Mc Killop (A. D.). The first English translator of *Werther* [Graves] (*Mod. Lang. Notes*, janvier).

Snyder (A. D.). Books borrowed by Coleridge from the library of the University of Göttingen, 1799 (*Mod. Philology*, février).

Goetze (A.). Ein fremder Gast : Frau von Staël in Deutschland, 1803-1804. Iena, Fromann.

Cucchetti (G.). Il rifugio di Madame de Staël (*Rev. d'Italie*, 15 février).

Ware (H. G.). An English note on Klopstock and Kant [dans *The German tourist*] (*Mod. Lang. Rev.*, janv.).

Gallas (K. R.). La place du *Wallstein* de B. Constant (1809) dans l'évolution de la tragédie française (*Neophilologus*, XIII, 1).

Popovič (P.). Vidakovič, Schnabel, Schiller [en russe]. Mélanges Tille, Prague, 1927.

Orrick (J. B.). Matthew Arnold and Gœthe (*Publ. of the English Gœthe Society*, new series, IV). London, Moring.

Therive (A.). Les romantiques et le Rhin (*Rev. rhénane*, novembre-décembre 1927).

Petrovici (J.). Kant und das rumänische Denken (*Archiv für Gesch. der Philos. und Soziologie*, XXXI, 1-2, 1927).

Uebelhör (M.). Pierre Mac Orlan oder die deutsche Romantik im französischen Spiegel (*Rev. rhénane*, février-mars).

Baillot (A.). Taine et Schopenhauer (*Merc. de France*, 1er avril).

Schneider (F.). E. T. A. Hoffmann en España : apuntos bibliográficos e históricos (*Estudios eruditos... de Bouillon et San Martin*, 1927).

Faggi (A.). Hartmann e Graf (*Marzocco*, 5 février).

Vermeil (Ed.). A propos de Barrès et de l'Allemagne (*Alsace française*, 15 janvier).

Rops (D.). Rilke et la France (*Rev. d'Allemagne*, janvier).

Influences slaves.

Fiedler (H. G.). The first link between English and Serbo-Croat literature [*La Veuve d'Asan Aga* et W. Scott] (*Slavonic Review*, VI, 1927).

Baldensperger (F.). Hoene-Wronski et la France intellectuelle [en polonais] (*Przeglad Wspótczesny*, avril).

Mongault (H.). Mérimée, Beyle et quelques Russes (*Merc. de France*, 1er mars).

Wollmann (F.). Drumevuv *Ivanko* a Fričuv *Asjenuv pád*. Mélanges Tille, Prague, 1927.

An. Comment les Français voient la Tchécoslovaquie [d'après le *Národni Listy*] (*Rev. franç. de Prague*, 1er mars).

Influences scandinaves.

Eaton (J. W.). Johann Elias Schlegel in Denmark (*Mod. Lang. Rev.*, janvier).

Benson (A. B.). Scandinavians in the works of W. Irving (*Scandin. Studies*, IX, 1927).

[Id.]. Scandinavian Influences in the works of W. Dunlap and R. Alsop (*Ibid.*).

Gara (E.). Fortune di Ibsen in Italia (*I libri del giorno*, mars).

Krag (E.). Ibsen i Russland (*Edda*, XXVIII, 1).

Prieto (M. M.). Ibsen und Portugal (*Ibid.*).

Germain (José). Norvège et Prix Goncourt [à propos de *Jerôme*...] (*Rev. mondiale*, 1er février).

Influences américaines.

Bradsher (E. L.). Americanism in literature (*Sewanee Rev.*, XXXV, 1927).

Tower (R. A.). Attempts to interest Germany in early American literature (*Philol. Quart.*, janvier).

Hubbell (J. B.). Thackeray and Virginia (*Virginia Quart. Rev.*, III, 1927).

Rhodes (S. A.). The influence of Poe on Baudelaire (*Roman. Rev.*, XVIII, 1927).

Lemonnier (L.). Edgar Poe, illuminé français (*Merc. de France*, 15 janvier).

[Id.]. Edgard Poe et la critique française de 1845 à 1875. Thèse. Paris, « Presses universitaires ».

[Id.]. Les traductions d'Edgar Poe en France de 1844 à 1875 : Charles Baudelaire. Thèse. Ibid.

Bellessort (A.). L'américanisme en France (*Rev. hebdom.*, avril).

Fournol (L.). L'America nella letteratura francese del 1927 [Siegfried, Tardieu, Romier] (*N. Antol.*, 1er avril).

Influences orientales.

[An.]. An early student of the East [J. Marshall, 1668-1672] (*Times liter. Suppl.*, 9 février).

May (M.). La jeunesse de William Beckford et la genèse de son *Vathek*. Paris, « Presses universitaires ».

Strich (F.). Goethe der West-Ostliche (dans : *Dichtung und Civilisation*. München).

Mockrauer (F.). Schopenhauer und Indien (*15tes Jahrbuch der Schopenhauer-Gesellschaft*).

Dorgelès (R.). Barrès en Syrie (*Nouv. littér.*, 3 mars).

Schwartz (W. L.). A study of Amy Lowell's Far Eastern verse (*Mod. Lang. Notes*, mars).

Riboni (D.). Hermann Hesse et l'idée d'unité (*Bibl. univ. et Rev. de Genève*, février).

Probitzer (E. M.). L'India antica nelle opere di due moderni poeti tedeschi [H. Hesse, C. Gjellerup] (*N. Antol.*, 1er mars).

Dostojewsky (M.). Das moderne China in russischer Darstellung. I (*Sinica*, mars).

Influences des races noires.

Chirgwin (A. M.). The vogue of the negro spiritual (*Edinb. Rev.*, janvier).

Vignols (L.). Les sources du *Tamango* de Mérimée et la littérature négrière à l'époque romantique (*Merc. de France*, 15 décembre 1927).

COMPTES-RENDUS CRITIQUES

Angiolo GÀMBARO. **Riforma religiosa nel carteggio inedito di Raffaello Lambruschini**. Turin, Paravia [1926]. 2 vol. gr. in-8° : I, *Introduzione*, CDXXXIV pages; II, *Carteggio religioso e Appendice*, CDIV pages.

Raffaello Lambruschini est une figure trop oubliée du *Risorgimento*. C'est un des prêtres qui eurent sur la formation intellectuelle de l'Italie à la veille de l'unité une influence considérable.

Né d'une famille ligure qui venait de donner à l'Église deux grands dignitaires, Lambruschini fut élevé au grand séminaire d'Orvieto par les Jésuites, que son oncle Giambattista, évêque de ce diocèse, avait rappelés en 1805. Il y eut pour maîtres quelques-uns de ces religieux espagnols qui s'étaient italianisés au siècle précédent, et pour condisciple Angelo Mai, avec qui il resta toujours lié d'amitié. A peine ordonné, l'abbé Lambruschini fut nommé professeur de théologie et de philologie dans l'établissement où il avait achevé ses études. En 1810, son oncle l'évêque ayant été déporté à Belley, il remplit l'office de provicaire général du diocèse d'Orvieto jusqu'au jour où le gouvernement impérial le relégua à son tour en Corse. Rentré en Italie sous la Restauration, il ne tarda pas à se retirer dans une propriété que son père avait achetée au cœur de la Toscane, à Figline.

La villa de San Cerbone est située dans le Valdarno supérieur, au pays qui vit naître Marsile Ficin et que chanta naguère un Français, prêtre et poète, Louis Le Cardonnel, hôte pendant un temps de cette terre d'élection. C'est là que Lambruschini vécut tout le reste de sa vie, jusqu'à 1873. Le meilleur de son temps fut consacré à la direction d'une institution qu'il avait fondée, un de ces collèges de type familial qui ont été si souvent imités depuis et qui accueillit de jeunes Italiens, quelquefois des étrangers, des catholiques et des protestants, comme les enfants de Vieusseux. Lié avec les principaux patriotes toscans, notamment avec Gino Capponi et Salvagnoli, en relations plus ou moins suivies avec les libéraux français et suisses de son temps, le Solitaire de San Cerbone ne se contentait pas de son rôle d'éducateur qu'il étendait par la publication d'ou-

vrages remarqués[1] et de revues connues, comme les *Letture pei Fanciulli* et la *Guida dell' Educatore* (1836-1845). Il s'intéressait, avec les membres de l'aristocratie éclairée, avec les Ricasoli par exemple, aux progrès de l'agriculture; il était assidu aux séances de l'Académie des *Georgofili*. Il suivait d'un cœur ardent les vicissitudes de son pays. Il s'exalta aux espérances de 1846, fut membre du Parlement toscan de 1848-1849, collabora activement à la *Patria*, puis au *Statuto* de Florence. En 1860, Victor-Emmanuel II le nomma sénateur du royaume d'Italie. Longtemps attaché à l'idée d'une confédération italienne, il finit par être gagné à la doctrine et à la politique de Cavour. A l'occasion, il n'hésita pas à donner à Farini de sages conseils de modération en matière de politique ecclésiastique. Toute sa vie, il resta opposé aux violences révolutionnaires, et pour Mazzini il fut toujours un juge sévère.

La modestie de sa vie, le caractère tout pratique de son activité, l'aspect fragmentaire de ses ouvrages n'ont pas attiré sur lui l'attention qui s'est portée sur les Gioberti et sur les Rosmini, ni la renommée qui s'attache aux prêtres martyrs de la cause nationale.

Il y a vingt ans, Gesualdo Vannini avait déjà, dans la *Vita e le Opere di R. Lambruschini* (Empoli, 1907), réparé l'oubli de la postérité immédiate. Voici aujourd'hui qu'Angiolo Gàmbaro, couronnant par un ouvrage magistral une longue entreprise[2], remet l'oublié en pleine lumière. Après avoir publié les *Primi Scritti* de l'abbé, son traité *Dell' Educazione*[3], et dans la revue florentine *Levana* une série de lettres adressées à Vincenzo Gioberti; en attendant de rééditer sous le titre *Dell' Autorità e della Libertà* les pensées et fragments du Solitaire[4], Mgr Gàmbaro fait connaître l'essentiel de la correspondance échangée par Lambruschini avec ceux qui admettaient tout ou partie de ses idées de catholique novateur. Personnages qui vont de Gino Capponi, J. C. L. de Sismondi et L. C. Farini à l'écrivain corse Salvatore Viale et à Louis Doubet, fondateur du « Cercle catholique » de Paris, en passant par une série de figures épisodiques : femmes en quête de foi religieuse, propagandistes du protestantisme en Toscane, un supérieur de séminaire, l'évêque de Fiesole...

1. Par exemple, *Dell' Istruzione elementare e di secondo grado*. Florence, Le Monnier, 1850.

2. Gàmbaro attirait pour la première fois l'attention sur le caractère durable et sur l'intérêt actuel de l'œuvre de Lambruschini dans un article paru dans *la Voce* (Florence, 2 janvier 1913) sous le titre « En marge de l'histoire du modernisme » et signé L. M.

3. Précédé d'un *Profilo biografico di R. Lambruschini*. Turin, Paravia, 1923.

4. Les *Pensieri d'un Solitario* ont été imprimés de façon incomplète par Marco Tabarrini, Florence, Barbera, 1887.

Ce volume de lettres et de documents annexes est précédé d'un autre qui sert d'introduction et qui présente le réformateur religieux[1]. Cette importante synthèse trace la genèse des idées de Lambruschini. D'une foule d'éléments épars à travers les ouvrages imprimés, à travers les fragments inédits, à travers une volumineuse correspondance, elle tire un corps de doctrine qui apparaît encore vivant et fécond. De ces pages, comme des textes présentés par Mgr Gàmbaro, nous ne retiendrons, bien entendu, que ce qui peut intéresser l'objet de la Revue : les accointances de Lambruschini avec la littérature de langue française, la place de ce penseur dans le mouvement des idées entre 1820 et 1870, les points par où il a pu devancer la philosophie religieuse de nos jours.

Retiré à San Cerbone, l'ecclésiastique italien suivait activement les initiatives prises un peu partout en Europe, surtout en France et en Suisse, pour rapprocher le christianisme de la société moderne. Les aspirations des novateurs étaient les siennes depuis longtemps. Celui qui vient de tracer sa biographie spirituelle fait remonter au temps de la déportation la crise intérieure qu'il résolut peu à peu. A. Gàmbaro retrace le tableau de la période qui précède immédiatement la Restauration. L'école traditionaliste et théocratique triomphait; rien ne laissait encore prévoir le Lamennais de la seconde manière. Le romantisme n'était encore représenté que par l'auteur du *Génie du Christianisme*. Victime de la tyrannie napoléonienne, Lambruschini aurait dû rentrer de Corse ancré dans les idées que lui avaient inculquées ses maîtres. Point. C'est sur la terre d'exil qu'il avait lu la *Théorie élémentaire de la botanique* de P. A. de Candolle et qu'il y avait trouvé le principe d' « une véritable régénération spirituelle ». A Naville, l'éducateur genevois, il devait avouer en 1836 : « Cette école suisse dont les Pictet, les De Candolle, les Sismondi et les Naville sont sortis, m'est bien chère; je lui dois tout le peu que je suis. » On connaît, d'ailleurs, l'influence qu'exercèrent les écrivains de la Suisse romande sur d'autres grands Italiens, de Manzoni à Ricasoli et à Cavour. En 1824, le livre de Benjamin Constant *De la Religion*, vivement réfuté par Rosmini, faisait sur Lambruschini une impression profonde. Certaines notes en sont témoin, que l'abbé écrivit à propos d'un compte-rendu paru dans le *Constitutionnel*.

Après avoir montré l'importance du facteur religieux dans toutes

1. En même temps que ces deux volumes, paraissaient par les soins de A. Gàmbaro des *Conferenze religiose e preghiere inedite* du même Lambruschini, Venise, « La Nuova Italia » editrice. Ce petit livre contient notamment un cours d'instruction religieuse fait en 1835, à Florence, devant les enfants de Jérôme Bonaparte.

les révolutions d'idées, et les autres, qui agitèrent l'Europe du xixe siècle, notre historien retrace l'origine et le développement de deux mouvements considérés à juste titre comme les plus importants : le Saint-Simonisme et la révolte de Lamennais. Il analyse l'influence de ce double courant d'idées non seulement sur l'écrivain qu'il étudie, mais encore sur tous les penseurs de l'Italie du temps. Il montre, en passant, combien Lamennais restait imbu du préjugé qui a triomphé longtemps et qui représentait la Toscane comme inaccessible à « aucun mouvement intellectuel ». Confirmant quelques-unes des conclusions de Marc Monnier et de M. Julien Luchaire[1], il montre le rôle important que joua, au contraire, cette région dans le développement de la pensée italienne du milieu du siècle.

Grâce à l'introduction de Gàmbaro, grâce aux nombreuses lettres inédites qu'il cite de Capponi et de Vieusseux, par exemple, grâce à la correspondance qu'il publie, nous savons quelle fut en Italie l'action de Lamennais, combattu par les uns, comme par le chanoine Buzzetti de Plaisance et comme Rosmini, mais suivi au moins partiellement par d'autres, de Manzoni à Tommaseo. Nous connaissons, en outre, quelques détails oubliés, voire inédits, sur le séjour du Breton en Italie. L'auteur des *Paroles d'un croyant* n'était pas le seul Français de l'école libérale qui parcourût alors la péninsule et qui à Florence, en particulier, vît des admirateurs ou des curieux. Mantalembert, Lacordaire, Louis Doubet, furent également reçus soit au Cabinet Vieusseux, soit chez le marquis Gino Capponi. Non seulement les patriotes italiens, mais de nombreux étrangers amis de l'Italie prirent le chemin de Figline pour y aller conférer avec l'abbé Lambruschini, grand ami, conseiller et, à l'occasion, collaborateur de Gian Pietro Vieusseux[2].

La villa de San Cerbone était donc un centre d'activité intellectuelle et d'échanges d'idées. D'ailleurs, l'homme qui l'habitait ne s'en tenait pas seulement à la production littéraire et philosophique de son temps, et Mgr Gàmbaro a précisé ce qu'il doit aux doctrines antérieures. Peu au jansénisme, qui, passé en Italie, était devenu surtout une école politique et s'était peu à peu confondu avec la défense des droits régaliens. Moins encore au gallicanisme, qu'il condamnait et non pas seulement parce qu'il en avait vu certaines applications dans l'administration ecclésiastique du Latium, occupé

1. L'un dans « l'Italie est-elle la terre des morts? » (Paris, Hachette, 1860) et l'autre dans l' « Essai sur l'évolution intellectuelle de l'Italie de 1815 à 1830 » (Paris, Hachette, 1906).

2. L'ouvrage de Gàmbaro vient ainsi compléter sur plusieurs points l'article de M. Pierre Jourda, paru ici même (janvier-mars et avril-juin 1926, p. 11-127 et 338-346), sur « Vieusseux et ses correspondants français ».

sous l'Empire. Beaucoup, par contre, aux méthodes apologétiques et à la spiritualité de saint François de Sales. Par quelques lettres adressées au supérieur du grand séminaire de Pistoie, Enrico Bindi, nous savons en quelle considération Lambruschini tenait certains ouvrages protestants d'exégèse, le système des Sulpiciens pour la formation sacerdotale, les manuels utilisés dans les séminaires français. Sur ce dernier point, il avait été documenté par Vieusseux, qui tenait lui-même ses informations de Doubet.

Reconstituant méthodiquement les « principes fondamentaux de la réforme rêvée » par le penseur italien, A. Gàmbaro a été amené à indiquer sur quels points cette doctrine annonce celle des philosophes, des exégèses et des historiens d'aujourd'hui. Il semble bien, en effet, que l'auteur des *Pensieri d'un Solitario* ait conçu la tradition catholique comme devait la présenter M. Maurice Blondel; la définition et l'interprétation des dogmes, comme M. Édouard Le Roy; à la façon de Newman, le développement organique de la pensée et de l'action chrétiennes; il semble qu'il ait envisagé à la manière d'Alfred Loisy ou de Mgr Duchesne certains moments des origines du christianisme.

La doctrine du Solitaire de San Cerbone s'est élaborée lentement, suivant les exigences d'une vie intérieure particulièrement riche et au gré des expériences de la politique italienne. Peut-être Mgr Gàmbaro a-t-il sur quelques points systématisé à outrance; il a tenu le plus grand compte des circonstances historiques. Il a marqué les étapes qu'a suivies la spéculation de l'ecclésiastique qui projetait un grand ouvrage digne de figurer à côté de ceux de Rosmini et de Gioberti. Il démontre notamment qu'après s'être rapproché un moment de la pensée protestante, Lambruschini finit par reconnaître pleinement que si le christianisme devait, selon le mot de J. de Maistre, être « rajeuni de quelque manière extraordinaire », ce ne pouvait être que dans le sein du catholicisme.

A l'éditeur de l'important *Carteggio*, à celui dont l'ouvrage remplace en quelque sorte le livre que Lambruschini n'a pas pu faire, on doit savoir gré de la contribution qu'il apporte à l'histoire de la pensée italienne et de la pensée européenne du siècle dernier.

Henri BÉDARIDA.

Edmond EGGLI. **Schiller et le Romantisme français**. Paris, Gamber, 2 vol. de 652 et 670 pages in-8°.

On connaît la boutade présomptueuse de Dostoïewski, parlant en

juin 1876 de « la France de tout le XIX^{e} siècle, où Schiller, citoyen français et *ami de l'humanité*, n'a jamais été connu que des professeurs de littérature, et encore pas de tous, et très partiellement... », alors que « Schiller s'est incorporé à l'âme russe ». Les deux gros volumes de M. Eggli auraient-ils suffi à faire rentrer en lui-même l'auteur du *Journal d'un écrivain?* Ils eussent en tout cas donné à réfléchir à Schiller en personne, à Schiller historien et théoricien de l'histoire. Car jamais peut-être, autant qu'au sujet de cette patiente enquête, ne s'est posée pour l'histoire littéraire cette angoissante question : *tout le passé* est-il matière à résurrection historique? La distinction justement proposée, au temps présent, entre *history* et *story*, entre *Geschichte* et *Historie*, et qu'il serait légitime de faire entre *annales* et *histoire*, ne s'impose-t-elle pas aussi à propos des faits qui sont du domaine des idées et des formes? L'investigation ne doit-elle pas trouver sa limite, non point dans l'insuccès et l'oubli qui ont pu frapper tel détail et qui sont parfois de parfaites injustices, mais dans l'insuffisante personnalité, l'indigence artistique, l'*inertie* enfin qui caractérisent bien souvent les « redites » et les « formules » dont se satisfait la production soi-disant littéraire? Et, sans doute, des retours de faveur imprévus peuvent galvaniser, du fait même des variations ultérieures, certaines zones, mortes en apparence, du passé; mais ne faut-il pas une fois pour toutes faire son deuil de tout ce qui, dans l'histoire littéraire, représente surtout une réduplication, un écho, l'indice d'une disposition grégaire bien plus que d'un esprit original?

Ceci dit, on est plus à l'aise pour louer chez l'auteur de ces deux imposants volumes — bien connu d'ailleurs de nos lecteurs — une puissance d'application et une persistance dans le dessein qui sont, en soi, d'admirables qualités. Qu'un faisceau d'investigations ait été concentré, par la lentille d'un sujet *unitaire*, sur un point très spécial de notre passé, voilà qui ne diminue pas le mérite intrinsèque de l'auteur : et c'est, répétons-le, une question tout extérieure de savoir si une sorte de « transcription » encyclopédique[1], faite pour être consultée plutôt que lue, reste souhaitable en un temps qui risque

1. Notons que, si complète que soit toute enquête (et il est un moment où sa *justesse* se trouve en quelque sorte mise en balance avec son ampleur), les recherches particulières de chaque travailleur sont toujours en mesure d'y ajouter. Parlerons-nous des douze représentations schillériennes projetées à Paris, en 1832, par A. Lewald, mentionnées par le *Moniteur* du 26 mars, entreprise dont il serait curieux de connaître l'échec? Ajouterons-nous aux nécrologes de Schiller dans la presse française? ou au *curriculum* de tel émigré, traducteur ou commentateur de Schiller entre 1792 et 1815? Mais c'est ici que la mesure s'impose. La vérification du contenu de ces volumes est rendue fâcheusement difficile par l'absence d'un *Index*.

déjà, d'office, de renoncer à cette curiosité rétrospective qui semblait, au XIX[e] siècle, la condition même de la culture et du progrès.

La démonstration est faite, et bien faite, de tout ce que le Romantisme français tout entier doit à un auteur allemand que ses adversaires qualifiaient de « romantique avec préméditation » (*Débats*, 30 novembre 1821). Il est utile de savoir que des communications maçonniques ont été impliquées dans la première diffusion véritable d'un drame révolutionnaire comme les *Brigands*. Il est nécessaire d'observer que sous le Premier Empire, et quand une morne banalité risquait d'atteindre toutes les parties de la littérature que ne galvanisait pas la pompe officielle, les *Poésies* de Schiller aidaient quelques isolés à maintenir une certaine exaltation lyrique *en puissance* sinon en acte et en expression : et j'ajouterais volontiers, ici, le *Jugement dernier* inséré par Nodier dans ses *Tristes* (1806, p. 125), puis des publications posthumes comme l'*Épisode* de Ph. O'Neddy à la suite des *Velléités philosophiques*. De même, je rappellerais, pour la période parallèle du Second Empire, la *Figure voilée de Saïs* donnée par Ém. Deschamps dans l'*Artiste* du 15 novembre 1859.

Mais c'est — d'accord avec son titre — toute l'ère plus spécifiquement romantique dont M. Eggli tient à marquer les rapports étroits avec le poète allemand. Il avait, dans une excellente *Introduction*, marqué la dépendance de ce dramaturge réfléchi à l'égard de différents auteurs français du XVIII[e] siècle : quelle ample restitution, grâce à une œuvre accessible quoique véhémente, signalent les différents chapitres de la troisième et de la quatrième partie ! Il convient de signaler, au début de cette dernière, les considérations par lesquelles M. Eggli, suspendant quelque temps l'exposé documentaire dont s'enrichiront maintes études de détail, étudie la question des rapports de l'art et de la morale, telle qu'elle s'était offerte à Schiller, telle que les romantiques français l'envisagent. Le beau « ouvrant les voies au vrai et au bien », mais s'affranchissant d'autant plus de tout finalisme direct ; une sorte de conciliation entre l'art moralisateur du XVIII[e] siècle et la tendance croissante vers l'art pour l'art : il est certain qu'un point au moins de parfaite convergence s'est offert à cet égard entre deux courbes parties de données fort différentes et qu'un Stendhal en 1818-1820 n'aurait pas jugées conciliables, sauf « dans les systèmes de M. Cousin » : vers 1830, elles représentaient l'authentique rencontre de lignes destinées d'ailleurs à diverger presque aussitôt, surtout par l'effet d'une déférence excessive, chez la plupart des romantiques français, à l'égard de l'instinct, des revendications démagogiques parfois, de la production utilitaire, etc. Mieux qu'il n'avait jamais été fait jusqu'ici,

M. Eggli nous fait comprendre pourquoi le Romantisme français, au sommet de son ascension, disait nettement : « Schiller et Goethe », et non pas le contraire, comme ce devait être le cas pour d'autres époques. Dès lors, comment n'iraient-ils pas de soi, les innombrables emprunts de détail pratiqués d'office par la dramaturgie et le lyrisme romantiques ? D'avance et comme d'office, épisodes, personnages, *motifs*, devaient se retrouver dans le milieu le plus favorable à une greffe immédiate. Et si ce ne sont pas des « valeurs » dont eût fait état notre classicisme, dira-t-on qu'elles étaient incompatibles avec la tradition française en général ? Y a-t-il un seul cas où la générosité, l'idéalisme, la sublimité, la protestation contre l'injustice ou la bassesse n'aient pas été en cause dans ces éléments d'emprunt — parfois avec une redondance fâcheuse ? M. Eggli n'a point tort d'observer, en prenant congé de son héros, que « l'œuvre de Schiller a pour ainsi dire accompagné l'évolution de la littérature française,... contribuant à perpétuer, dans la dispersion de l'école nouvelle, une tradition d'idéalisme héroïque, de foi dans l'humanité et dans l'art... Elle est restée à portée de l'esprit français, plus ou moins agissante suivant les moments, mais jamais discordante, jamais dénuée de quelque intérêt actuel ».

Avec ce livre considérable s'augmente d'une précieuse unité la liste des ouvrages établissant les dettes extérieures de la littérature française. Faut-il une fois de plus constater que la contre-partie reste un peu lente à s'établir ? Et doit-on alléguer comme une infériorité en apparence, mais comme une supplémentaire dignité *de fait*, le phénomène qui a doté l'histoire littéraire internationale de *Dante en France*, *Goethe en France*, *Shakespeare*, *Swift*, *Byron*, *Scott*, *etc.*, *en France*, et qui nous oblige à attendre encore des procès-verbaux de survie, ou d'action à l'étranger, pour un si grand nombre de héros de la pensée et de l'art[1] ?

F. BALDENSPERGER.

1. D'aussi copieux volumes, avec l'abondance de noms propres et de citations qui s'y trouvent, ne vont pas sans quelque risque d'erreurs matérielles. Celles-ci sont cependant peu nombreuses. Lire *inexcusable* au lieu d'*inexécutable* (I, 216), et prolonger quelque peu (II, 440) la citation d'Henri Blaze pour ne la point dénaturer. Quelques identifications d'auteurs pourraient être poussées : Fiévée (I, 209); Ch. Magnin (I, 565, note 1); Viennet (II, 109, où l'*Almanach des Dames* est renforcé du *Mercure du XIX^e^ siècle*); J.-B.-A. Soulié (II, 186, note 1); Forgues (II, 448). Le poème de Latouche cité t. II, p. 450, a d'abord paru dans les *Annales romantiques* de 1828, et l'on ne saurait en faire état, pour 1835, comme une « reprise ». On verrait volontiers citer et discuter l'hypothèse de Carlyle, supposant dans une note de son *Schiller* que M^me^ de Staël a adopté, pour sa *Révolution française*, le plan et le type d'exécution de la *Révolution des Pays-Bas* de l'auteur allemand.

Floris Delattre. **Dickens et la France. Étude d'une interaction littéraire anglo-française.** Paris, librairie universitaire J. Gamber, 1927, vi-219 pages.

En définissant l'objet de son étude : l'histoire de la notoriété et de l'influence de Dickens en France, M. Floris Delattre ne prétend pas devoir en épuiser le contenu. Pourtant les quatre substantielles conférences données à Londres en mai et octobre 1926, augmentées des pages ou passages qu'il avait fallu omettre pour se mettre dans les limites de temps — et de ton — de la causerie, enrichies d'autre part de notes nombreuses et précises, ces quatre conférences, devenues quatre forts chapitres, présentent à coup sûr plus et mieux que la « vue bien partielle » dont s'excuse l'auteur. « Sorte de voyage à vol d'oiseau », dit-il modestement. Peut-être; mais voyage effectué de bout en bout avec l'allégresse d'une pensée sympathique au domaine qu'elle explore et où deux amitiés se rencontrent et s'affirment; voyage en quatre étapes, où le lecteur trouvera, à suivre ce guide avisé, autant de plaisir délicat que de profit certain.

Tout d'abord, M. Delattre nous montre « la France et les Français dans l'œuvre de Dickens ». Celui-ci a fait parmi nous, tant à Paris qu'en province, des séjours fréquents et parfois prolongés; deux surtout semblent l'avoir frappé. Les quelques mois passés à Paris, de novembre 1846 à février 1847, mois de détente et de repos, lui laissèrent l'impression d'un petit monde joyeux où l'on ne cherchait guère qu'à s'amuser, et dont le choquent les désinvoltes manières. Il parcourut la ville en tous sens, la visita avec fièvre, ainsi qu'il faisait tout; mais il ne réussit guère à en découvrir le vrai visage derrière le masque mondain. Il semble la condamner en l'appelant « une coupable et détestable ville » ; toutefois il ajoute : « bien que merveilleusement attrayante », et l'on s'aperçoit alors qu'elle l'a séduit et qu'il l'aime, quoi qu'il en ait. Ainsi se terminait une lettre de 1847, écrite en français à Forster qui se préparait à venir à Paris :

« Vive le roi des Français, roi de la nation la plus grande, et la plus noble, et la plus extraordinairement merveilleuse du monde! A bas des (*sic*) Anglais!

« Charles Dickens,

« Français naturalisé et citoyen de Paris. »

* * *

Dix ans plus tard, d'octobre 1855 à mars 1856, Dickens verra différemment le Paris impérial de Napoléon III. Sans doute n'en

ignore-t-il pas tout à fait les dessous, la soif de jouissances, le vertige de spéculation ; il écrit bien que « le seul souverain des Parisiens, le seul qu'ils trouveront toujours nouveau, le seul auquel ils resteront toujours fidèles, c'est le Plaisir ». Mais il est devenu, lui aussi, bien Parisien, et se garde de censurer trop haut ce « gai Paris » où on lui fait si bon accueil et où, somme toute, il se plaît. Dans l'intervalle, d'ailleurs, il s'est lié d'amitié avec une autre France, la France provinciale. Trois séjours à Boulogne, bonne et honnête ville, laborieuse et respectable — n'est-elle pas anglaise en partie ? — ont éclairé Dickens et l'ont amadoué. Et voici, dans la conclusion d'un essai sur Boulogne, paru en 1854 sous le titre de *Our French Watering Place*, comme la définition et le programme de ce que devait être, un demi-siècle plus tard, l'Entente cordiale :

« Pour nous, ce n'est pas la moins agréable caractéristique de « notre plage française que cette longue et constante fusion de deux « grands peuples qui s'y est opérée, et qui a appris à chacun de ces « peuples à aimer l'autre, à s'instruire à son exemple, à se hausser « au-dessus des préjugés absurdes qu'entretiennent encore dans les « deux pays les esprits faibles et ignorants. »

Mais de tout cela, que tirera le romancier ? Pas grand'chose, il faut l'avouer. C'est que sa connaissance s'arrête à la surface. Il voit le côté extérieur, l'aspect pittoresque des choses, de certaines choses qui l'amusent. Il n'observe guère que le concret ; toujours Dickens reste Dickens. Les incidents et les mésaventures, les gestes et les tics suffisent à son regard ; il ne pénètre pas dans la psychologie et dans les sentiments. Les Français qu'il a vus et ceux qu'il a créés restent traditionnels, simplifiés, un peu « bâclés » : personnages types, grossis, exagérés, légèrement ridicules et caricaturaux à son ordinaire. Dickens nous aime bien, sans doute, mais en somme il nous connaît mal ! Mieux que l'individu et ses finesses distinctives, il a su peindre la masse instable, farouche et multiple, la populace révolutionnaire qui grouille dans l'*Histoire de deux villes* (Paris et Londres en 1793). Cette âme-là, tumultueuse et tragique, cruelle et sentimentale — et peut-être plus généralement humaine que spécialement française — Dickens l'a mieux rendue et plus instinctivement comprise, parce que la sienne propre, très peuple et un peu vulgaire, s'en trouvait aisément plus proche, lui en renvoyait les reflets et l'écho.

* * *

Le plan des conférences ne les comportait pas, mais le lecteur au-

rait pris plaisir à trouver quelques digressions que le sujet paraissait appeler : En quoi l'image que Dickens se faisait de la France et des Parisiens ressemblait-elle à celle qu'en avaient les Anglais, ses contemporains; par quoi s'en distinguait-elle ?

L'attitude de Dickens vis-à-vis de la France est des plus curieuses et, pour un Français surtout, des plus piquantes. Il n'a rien, ou aussi peu que possible, de ces façons qu'affectent les Anglais à l'étranger, « qui agissent, observe Stuart Mill dans son *Autobiographie*, comme si le monde, à peu ou point d'exceptions près, se composait d'ennemis ou de fâcheux ». Il n'est pas du tout de l'avis de Carlyle qui, venu passer une dizaine de jours dans notre capitale en octobre 1824, déclare que : « La France semble un endroit meilleur à regarder qu'à habiter », et qu'à Paris « les gens passent leur existence à bavarder et à s'amuser à des bagatelles, comme si c'était un spectacle de foire, insoucieux du train des choses, pourvu qu'ils aient de l'agitation, des sensations agréables ».

Sans doute, M. Delattre ne manque pas d'évoquer Thackeray :

« Dickens, écrit-il, ressemble moins encore à ce dernier, qui nous méprise, qui nous déteste, plutôt, d'une haine violente, qui prend une joie féroce à nous rabaisser et qui, dans le *Paris Sketch-Book* publié en 1840, représentait la société parisienne comme un ramassis d'aventuriers et d'escrocs. »

Mais ce n'est là qu'une remarque hâtive. On eût aimé à lire de la main de M. Delattre un parallèle approfondi entre Dickens et Thackeray, marquant la différence des points de vue, des sensibilités et de leurs réactions en présence d'un même spectacle.

Incidemment encore, une comparaison s'offrait entre la manière de présenter, de peindre ou d'interpréter les scènes et les acteurs populaires de 1793 dans le roman historique de Dickens et dans l'histoire romanesque de son concitoyen Carlyle. M. Delattre, s'il avait bien voulu faire fléchir la rigueur de son exposé, nous aurait donné là quelques paragraphes nuancés et riches de suggestions.

Que Dickens ait fait à l'ouvrage fameux de Carlyle, qui avait paru vingt-deux ans plus tôt, de larges emprunts, la chose est hors de doute. Mais qui ne voit en même temps, malgré les approbations que le solitaire de Chelsea ne manqua pas d'adresser à son brillant ami, toute la différence qui sépare ces deux grandes interprétations britanniques de notre Révolution française? Alors que pour Carlyle l'histoire qu'il rédige est un message de sa conscience par lequel il exhale, avant tout, son indignation contre l'état actuel de la société anglaise, sa haine des idées de 1789 qui lui semblent ne pouvoir mener qu'à l'anarchie, sa méfiance à l'égard de tous ces prétendus

« droits de l'homme », tandis que chacun ne devrait se préoccuper que de ses devoirs, son mépris de la foule, à laquelle il oppose les individus exceptionnels, son inquiétude, presque son anxiété en même temps que son amour même de la démocratie — à Dickens, au contraire, dont l'âme est plus simplement tendre, dont l'esprit est plus ingénu, en contact plus direct avec les réalités familières, la Révolution française apparaît avant tout comme un sursaut de la misère générale du peuple, comme une aspiration formidable vers l'égalité humaine. Dans l'énorme faisceau de forces qui ont déterminé le cataclysme révolutionnaire, dans cette commotion d'un ordre si complexe et qui a retenti jusqu'aux confins de l'Europe, Dickens n'a aperçu que le soulèvement farouche des masses populaires.

Bien que M. Delattre donne surtout une mise au point et une interprétation plutôt qu'une recherche d'érudition, peut-être aurait-il convenu de préciser — autant que faire se peut — dans quels milieux Dickens a fréquenté[1], quelles influences il a subies, qui auraient orienté sa conception des gens et des choses de France? Les biographies existantes de Dickens, celle de Forster en particulier, nous renseignent avec une précision suffisante, mais approximative seulement. Il existe à coup sûr certaines sources encore inexplorées. Il est assez peu probable que leur apport modifie rien d'essentiel à ce que nous savons déjà : peut-être livreront-elles un jour quelque détail inattendu et curieux[2]?

*
* *

De même qu'avec les années l'opinion de Dickens à notre égard s'était modifiée dans un sens favorable, sa fortune littéraire s'affirma parmi nous. Il avait été tout de suite fort apprécié. Dès 1838, la maison Hachette publiait de hâtives traductions de ses œuvres, qui connurent néanmoins un très beau succès commercial. Cela ne suffisait point toutefois à asseoir la réputation du romancier anglais auprès du monde de la critique. Sa notoriété peu à peu s'étendit. Il essuya tout d'abord de rudes attaques dans le *Journal des Débats*

1. On pourrait rechercher, par exemple, qui était le vieux « Poole », ce doux poivrot que Dickens mentionne à plusieurs reprises d'une plume amusée et qu'il se représente « titubant dans les rues ». « Il m'envoie une lettre de temps à autre, qui se vautre sur toute la feuille », écrit-il à Régnier (lettre inédite du 24 mai 1854). Tout ce que nous savons de ce Poole, par une annotation du destinataire inscrite au dos de la lettre, c'est qu' « un soir, au foyer des artistes du Théâtre-Français, Poole, un peu gris selon son habitude, s'était approché du buste de M^lle^ Clairon et avait fourré une prise de tabac dans les narines de la grande tragédienne. »

2. Voir, en fin de ce compte-rendu, quelques billets inédits de Dickens.

en 1842, mais peu à peu fit son chemin et se vit définitivement consacré par Taine qui, dans la *Revue des Deux Mondes* de février 1856, exalta Dickens et son imagination, « pièce motrice de son génie ». « Pour la première fois, écrit M. Delattre, Dickens était considéré chez nous comme un écrivain de premier ordre, comme un des grands hommes de l'Angleterre, bien plus, comme un « type » nettement représentatif du génie anglais. » C'est alors qu'on commença vraiment de bien comprendre (et depuis lors on n'a point cessé de le faire) les qualités profondes et solides de son œuvre : ce réalisme ignorant la grossièreté, cette bonté un peu larmoyante et vulgaire, mais sincèrement apitoyée et agissante, que M. Cazamian a dénommée d'une formule heureuse « la philosophie de Noël ». Et tout près de cette sympathie humaine, échauffé par elle et fondu en elle, le rire de Dickens, ce rire contagieux, ce rire qui fait rire et par quoi Dickens s'apparente à notre Molière, ce rire comique et largement humain, qui est pour le romancier anglais une autre façon de comprendre et d'aimer, un autre moyen de faire aimer.

* * *

Voici Dickens célèbre en France, et c'est l'époque où sa sympathie pour les Français devient la plus vive (on le constatera sans en être autrement surpris). Son œuvre fera-t-elle école dans ce pays qui ne lui marchande plus son estime : influera-t-elle sur l'évolution de notre roman ? Le terrain semble s'y prêter : avec les œuvres d'inspiration populaire d'un Paul de Kock, d'un Eugène Sue, avec les études de mœurs d'un Mürger, les peintures d'un Courbet, s'affirme la « domination du socialisme » dans notre art et surtout dans la littérature.

Si la jeune école réaliste se réclame ouvertement de Balzac, n'y a-t-il donc rien à prendre pour elle chez Dickens, dans ces « chapitres d'observation dénués de tout alliage d'invention romanesque », ainsi que les définit — peu exactement selon nous — Gérard de Nerval ? Avec l'avènement du naturalisme, Dickens perdra de son prestige. Faut-il s'en étonner ? Ses sujets, ses tableaux, son imagination sont « naturalistes » sans doute ; mais sa touche, sa couleur, son tempérament sont assurément romantiques. Les naturalistes à tout crin, théoriciens et gens d'école, ne peuvent que s'en rendre compte et bouder l'œuvre de Dickens. Mais ce ne sera là qu'éclipse passagère, et ce même naturalisme, devenu plus artiste avec Gustave Flaubert, les Goncourt, Maupassant, finira par se réclamer de lui.

Avant tous autres, songeons à Daudet, avec sa « sensibilité

d'écorché » et sa « pitié ardente » qui le feront si proche de Dickens, auquel parfois il ressemble comme un frère. Évoquez les émouvantes figures de David Copperfield et du Petit Chose. N'est-ce pas, de part et d'autre, le même réalisme apitoyé, ému, aimant? « Je me sens au cœur l'amour de Dickens pour les disgraciés et les pauvres, les enfances mêlées aux misères des grandes villes », écrira Daudet, qui avoue Dickens pour son maître, ayant un jour découvert l'instinctive communauté de leur idéal. Celui « qui avait quand il le voulait une vision si originale des gens et des choses » n'a pas manqué de les regarder quelquefois « à travers les lunettes de Dickens », dira en 1900 Georges Renard dans sa *Méthode scientifique de l'histoire littéraire*. Sans doute, il n'abdiquera rien de sa nature propre. Chez Dickens tout finit « à la chanson des cloches de mariage », tandis que les récits de Daudet connaissent d'amers achèvements. Avec beaucoup de netteté et de probité, M. Delattre met en lumière les différences fondamentales des deux tempéraments : M. Pickwick ne ressemble pas à Tartarin. Mais il y a, dans le Daudet naturaliste, quelque chose qui l'éloigne du naturalisme et l'en sépare : un côté « poète attendri, piquant un continuel galop au milieu du réel », qui est proprement du Dickens. On n'échappe pas à l'emprise du romancier anglais. Consciemment ou non, ses contemporains se sont inspirés de lui, Daudet n'a eu qu'à être lui-même pour retrouver Dickens en soi : il existait entre les deux natures des affinités sentimentales. Et c'est encore la puissance d'amour de Dickens qui revivra dans la pitié d'Anatole France, cette pitié qu'il a donnée pour témoin à la vie... « On a trop d'obligations envers Dickens, disait M. Gabriel de Lautrec, pour penser de lui justement. C'est un vieil oncle dont on hérita. Sa fortune, dont vivent les jeunes gens, s'est dispersée un peu partout. De temps à autre, on rencontre aux mains de quelque fashionable une pièce d'or qu'il agite avec un orgueil impérieux. Et l'on reconnaît l'effigie. C'est d'un peu de l'or du vieil oncle qu'est faite cette ostentation! ».

En retour de cette influence inspiratrice ou guide exercée sur Daudet, Dickens devait ouvrir en Angleterre la voie « à celui de nos écrivains français qui avait été le plus touché par son exemple ». Comment les Anglais à leur tour, jugent-ils l'écrivain français? Le professeur Saintsbury l'accable, pour qui le « naturalisme de Daudet n'est qu'une curieuse scolastique d'ennuyeuse malpropreté ». « Il semble probable, conclut-il, que les jugements futurs classeront Daudet comme le plus lamentable raté des grands romanciers qu'aura produits la fin du XIXe siècle ». Sir Edmund Gosse, par contre, est sensible au réalisme délicat de cette œuvre, produit artistique du

naturalisme français qui a peu à peu gagné l'Angleterre, par réaction contre la pruderie sentimentale du roman victorien. Sans doute, après les outrances « à la Zola » de Gissing et de George Moore, l'Angleterre s'est-elle cabrée devant cette vague naturaliste; mais elle a compris aussi que le naturalisme de Daudet ne versait à aucun degré dans l'obscénité. Elle a opposé cet esthétisme nuancé dont se réclame l'impressionnisme d'un R. L. Stevenson à la morbide inspiration d'un Aubrey Beardsley, par exemple. Et Daudet, qui représentait le Midi français, le Midi intégral, a été accepté par elle comme un sincère et grand artiste.

Ce sera l'utile enseignement de ce livre très vivant et très stimulant dans son accorte simplicité, d'avoir su rappeler et justifier, par l'étude probante d'un tel cas « d'interaction littéraire », la théorie, chère à Matthew Arnold, des cultures complémentaires, l'exemple des sensibilités du Nord et du Midi se fécondant l'une l'autre et se ressemblant grandement, et que d'avoir montré une fois de plus la France et l'Angleterre unies par de profondes affinités. « Malgré les divergences de nos esprits, voire de nos intérêts, écrit M. Delattre, nos sentiments sont toujours venus se mêler, se pénétrer, et comme se compléter les uns les autres. Et ainsi que le pensait le cardinal Newman, dont on se rappelle la devise : *Cor ad cor loquitur*, c'est le cœur qui parle le mieux au cœur. »

Quelques lettres inédites de Dickens.

La Correspondance de Dickens, publiée (en 3 vol., 1880-1882) par sa fille Mary et sa belle-sœur Miss Hogarth, a déjà reproduit les plus intéressantes parmi les lettres adressées par le romancier anglais à son ami parisien, le comédien F.-J. Régnier, sociétaire de la Comédie-Française. Nous devons à la gracieuse obligeance de la fille de M. Régnier, devenue Mme Alexandre Dumas fils, le privilège de pouvoir en publier ici quelques-unes demeurées inédites[1]. Que Mme Alexandre Dumas daigne en agréer notre vive gratitude.

La première des lettres publiées (dans les *Letters of Charles Dickens*, t. I, p. 302) est datée du lundi 9 mai 1853. Il en existe cinq antérieures à cette date, dont quatre rédigées par Dickens en français. Nous leur conserverons leur savoureuse tournure.

1. Il serait intéressant de les compléter par les réponses de F.-J. Régnier, qui se retrouveraient probablement parmi les papiers de Dickens demeurés aux mains de ses fils.

Lettre I.

48, rue de Courcelles.
Dimanche 17 janvier 1847.

Mon cher Monsieur,

Monsieur Forster et moi, nous viendrons chez vous demain, après quatre heures, quand nous espérons d'avoir le plaisir de vous trouver à la maison.

Je suis très fâché que je n'ai pas eu le plaisir de vous voir aujourd'hui.

Croyez moi, cher Monsieur,
Toujours votre tout dévoué,
Charles Dickens.

A Monsieur Régnier.

Lettre II.

148, King's Road, Brighton.
Dimanche, Mai 23, 1847.

Mon cher Régnier[1],

Je suis désolé que j'ai été malade et que j'ai perdu le plaisir de vous recevoir chez moi. Je m'empresse de vous écriver aujourd'hui, et voici pourquoi! Je me porte beaucoup mieux (grâce à Dieu) et je vais retourner à Londres aujourd'hui en huit. Voulez-vous, vous et Madame, venir avec nous à Greenwich, Mardi en huit, pour y dîner? Dites-moi oui, mon cher, et nous arrangerons une petite partie, et nous serons aussi heureux que nous le pourrons.

Écrivez-moi ici en réponse. Mille amitiés à Madame, de la part de Madame Dickens, Mademoiselle Hogarth[2] et moi.

Croyez-moi toujours,
Mon cher Régnier,
Votre tout dévoué,
Charles Dickens.

A Monsieur Régnier.

Lettre III.

Regent's Park.
Juin 2, 1847.

Mon cher Régnier,

Vous trouverez, ci-inclus, « *Nicholas Nickleby* » (avec le portrait

1. Régnier était alors à Londres, où il donnait une série de représentations.
2. Sa belle-sœur; sœur de Madame Dickens.

par Maclise) et « *Pictures from Italy* ». Je vous prie de les recevoir pour l'amour de l'auteur, avec l'espérance de vous revoir à Paris avant votre troisième visite à Londres. Je reste, mon ami,

Toujours

Votre tout dévoué,

Charles Dickens.

Mille amitiés à Madame (qui n'est pas fatiguée, j'espère, aujourd'hui) et à votre belle fille[1].

Lettre IV.

Tavistock House, Tavistock Square.
Londres, Mardi 9 mars 1852.

Mon cher Régnier,

Mitchell me dit que vous allez venir à Londres à la fin du mois courant. J'espère, mon ami, que nous aurons, encore une fois, le plaisir de vous recevoir bien souvent et de vous assurer de notre amitié.

En attendant, je vous écris sur la part de notre ami The Reverend Mr. Cookesley, homme de lettres très distingué, et qui est un des plus érudits professeurs et savans d'Eton College, et qui y demeure. Son fils va réciter, Jeudi prochain, quelques morceaux de Molière devant de la Reine, lors de la visite de Sa Majesté au College. Son fils étant le premier pupil de l'École, Mr. Cookesley est fort soliciteux qu'il déclamerait avec toute la propriété et toute la grâce possible, et il m'écrit : « Connaissez-vous un homme du monde distingué, attaché au Théâtre-Français, qui voudrait bien faire réciter son rôle à mon fils de façon à le corriger de ses fautes? Je le lui enverrais un matin ou tous les matins, à n'importe quelle heure, tant ce but m'est cher[2]. » Je lui ai répliquai : « Je connais M. Régnier. Personne ne pourrait faire si parfaitement ce que vous voulez, et je lui écrirai. » M. Cookesley devient tout de suite plein de joie!

Voici tout! M. Cookesley n'est pas riche, mais il est un des hommes les plus distingués d'Angleterre par sa connaissance des auteurs Grecs et Latins et des belles lettres généralement, et je crois que vous — comme artiste, comme bon enfant, en un mot comme Régnier — l'aimerez beaucoup.

Ma femme et ma belle-sœur vous envoient mille amitiés.

1. La petite Régnier.
2. Le billet est cité en anglais dans le texte.

Aussi mille amitiés à Madame Régnier. Est-ce que vous allez amener Madame Régnier à revoir Old England?

Mon cher Régnier,

Toujours

Votre tout dévoué,

Charles Dickens.

Vous regretterez que Madame Macready[1] ne se porte pas bien. Elle est très malade, et elle l'a été depuis plusieurs mois. J'ai grande peur qu'elle mourra.

La lettre qui suit, également inédite, est datée de Douvres, le 11 septembre 1852. C'est la première de celles écrites par Dickens dans sa langue maternelle. Il ne manque pas de souligner le fait : « Puisque nous sommes convenus que dorénavant je vous écrirai en anglais et non plus en français, et puisque vous êtes si parfaitement Anglais, voici ma première missive anglaise. »

Elle a pour objet de recommander à F.-J. Régnier un couple d'Édimbourg, Mr. et Mrs. Gordon, qui doivent venir passer quelques jours à Paris.

Des seize autres billets ou lettres qui subsistent entre les mains de Mme Alexandre Dumas, neuf ont été publiés déjà dans le recueil des *Letters of Ch. Dickens*. Ils portent les dates suivantes :

9 mai 1853 (vol. I, p. 302); — 20 mai 1853 (*ibid.*, p. 303); — 3 février 1855 (*ibid.*, p. 383); — 21 novembre 1855 (*ibid.*, p. 383); — 11 février 1858 (vol. II, p. 44); — 20 février 1858, (*ibid.*, p. 45); — 15 octobre 1859 (*ibid.*, p. 102); — 16 novembre 1659 (*ibid.*, p. 105); — 1er février 1863 (*ibid.*, p. 189).

Il reste donc sept billets complètement inédits, datés (en anglais) de :

Tavistock House, 24 mai 1854; — Boulogne, 6 août 1854; — Tavistock House, 8 février 1855; — Hôtel Meurice, 14 février 1855 (deux courts billets); — 47, avenue des Champs-Élysées, 7 avril 1858; — Paris, 10 décembre 1856; — Tavistock House, 17 décembre 1859.

Considérées d'un point de vue tant historique que littéraire, ces missives sont d'un intérêt médiocre. Annonces d'arrivée, demandes de services, invitations, remerciements, etc., elles ont le même caractère que les lettres du même genre déjà publiées dans la Correspondance, ou que celles citées ci-dessus. Ce sont des billets hâtifs

1. Femme du tragédien anglais.

et terre à terre d'un voyageur pressé, qui ne nous apprennent rien de particulier sur l'homme ni sur le romancier.

Georges Roth et Jean Boulan.

LE SOUVENIR DE PÉTRARQUE :

Le 6 avril 1327, en Avignon, Pétrarque a vu Laure pour la première fois : de cette rencontre devait naître l'inspiration du *Canzoniere*. Aussi un certain nombre d'italianisants français ont-ils célébré l'événement, d'abord par une manifestation en Sorbonne, ensuite par un recueil d'études (*Études italiennes*, 9e année, 1927; *Mélanges de littérature et d'histoire sur Pétrarque*). Le livre contient les exposés que voici : P. de Nolhac, l'*Année de Pétrarque;* H. Hauvette, *Ce que nous savons de Laure;* P. Hazard, *Portrait de Pétrarque;* G. A. Cesareo, *Une anomalie dans le Canzoniere de Pétrarque;* P. Ronzy, *Pierre Ameilh de Brenac et son itinéraire rimé du voyage de Grégoire XI, d'Avignon à Rome* (1376-1377); A. Valentin, *A travers le Canzoniere : Traductions;* E. G. Leonard, *Un ami de Pétrarque : Giovanni Barrili;* Th. Labande-Jeanroy, *la Technique de la chanson dans Pétrarque;* M. Mignon, *la Maison de Pétrarque à Vaucluse.*

LES « SAISONS » DE THOMSON EN FRANCE :

Il y a, de la part de Mlle M. M. Cameron, une vaillance indéniable à s'être attaquée à un sujet qui depuis longtemps attendait son historien, *l'Influence des « Saisons » de Thomson sur la poésie descriptive en France* (*1759-1810*) (Paris, Champion, 1927; in-8° de 201 pages) : car si nos aïeux du xviiie siècle trouvaient une vertu poétique dans la description en alexandrins, nos contemporains sont peu disposés en général à adopter ce goût. N'exagère-t-on pas, à cet égard, la réprobation encourue par le genre descriptif? Et le procédé inverse, celui de la suggestion ou de l'évocation métaphorique, plus favorable aux impressions affectives, n'a-t-il pas ses inconvénients et ses limites? L'important chapitre ix, consacré par Mlle Cameron à la *théorie* de la poésie descriptive, donne fort à réfléchir à ce sujet. Il témoignerait à lui seul que l'auteur ne se borne pas à nomenclaturer traducteurs, adaptateurs, imitateurs, mais qu'en face de cette véritable légion de « chantres de la nature » elle a su voir clair et penser net. Le Parnasse français du xviiie siècle ne se conçoit pas sans la poésie descriptive; mais *le Chou et le Navet* de Rivarol ne pouvaient manquer non plus de railler un jour une mode indiscrète et trop commode.

POUCHKINE DANS LA LITTÉRATURE UNIVERSELLE :

Пушкин в мировой литературе : сборник статей, Ленинград, 1926, VII + 411 p. (Édition de l'Institut pour l'étude comparée des littératures et des langues près l'Université de Leningrad) : recueil qui atteste un effort considérable des jeunes historiens de la littérature russe en vue de préciser ce que Pouchkine doit à des ininfluences étrangères et quel a été, en Russie surtout, le rayonnement de sa propre influence. Les recherches de S. Lourié dans les Évangiles apocryphes sur les sources de *la Gavriliade* sont instructives, bien qu'appelées à laisser sceptique plus d'un lecteur. La notule de A. Maléin sur Pouchkine, Aurelius Victor et Tacite a surtout pour elle l'autorité du grand latiniste qu'est son auteur. Mais l'étude de B. Tomachevski sur Pouchkine et Boileau, celle de S. Savtchenko sur Lenski et l'élégie française, celle de N. Kozmin sur Byron jugé par Pouchkine, celles de N. Iakovlev sur Pouchkine, Wordsworth, Coleridge et Southey et celle de N. Iakoubovitch sur la préface des *Nouvelles de Bêlkine* et la manière de Walter Scott méritent l'attention des comparatistes et, sur bien des points, apportent des résultats qu'on peut tenir pour acquis. Le mémoire (de plus de 70 pages) de Tynianov sur les « archaïstes » est du plus haut prix pour la connaissance des milieux littéraires russes des années vingt. Il y a beaucoup à glaner enfin dans les articles de A. Poliakov (*Pouchkine et Serge Aksakov*), de Izmaïlov (*Pouchkine et Odoevski*), de G. Maslov (*l'Épître de Lermontov à Pouchkine de 1830*), de K. Chimkévitch (*Pouchkine et Nékrasov*), de I. Sokolov (*Pouchkine traduit en grec*) et de K. Dondoua (*Pouchkine dans la littérature géorgienne*). Ce recueil est accompagné d'un index et de notes aussi nombreuses qu'on peut le souhaiter, mais que, malheureusement, il faut aller chercher à la fin du volume. A. M.

Le gérant : É. Champion.

NOGENT-LE-ROTROU, IMPRIMERIE DAUPELEY-GOUVERNEUR.

LES PREMIERS
ÉCHANGES DE CIVILISATION
ENTRE L'EXTRÊME-ORIENT ET L'OCCIDENT
DANS LES TEMPS MODERNES[1]

III. — La doctrine de Confucius introduite en Occident

Les jésuites Intorcetta et Couplet avaient, comme nous l'avons déjà vu, traduit en latin trois des classiques chinois dès l'an 1687 : *le Ta-hio* (*la Grande Instruction*), *le Tchong-yong* (*le Juste Milieu*) et *le Louen-yu* (*les Entretiens*); leur ouvrage portait le titre de : *Confucius, Sinorum philosophus.* Tous ceux qui ont à leur suite parlé de Confucius se sont référés en fait à ce livre, et c'est là aussi qu'ont puisé tous ceux qui ont écrit sur la philosophie chinoise[2]. Mon ignorance du latin ne m'a pas permis d'utiliser l'exemplaire de cette traduction que possède le Toyo bunko de Tokyo[3]; mais j'ai eu la bonne fortune de trouver tout au moins une version en français de la traduction du *Tchong-yong*, incorporée dans le recueil de Thévenot, *Relations de divers voyages curieux*, au tome IV, dont le Toyo bunko possède aussi un exemplaire. La collection de Thévenot a paru en 1672, quinze ans avant la publication du *Confucius, Sinorum philosophus;* il est probable que Thévenot, qui s'occupait avec passion de recueillir tous les documents sur l'Extrême-Orient, a obtenu la communication en manuscrit de la traduction du *Tchong-yong*, préparée par les deux Pères, et qu'il s'est empressé de la donner

1. Suite et fin. Voir la *Revue* de juillet-septembre 1928.

2. *La Morale de Confucius*, Avertissement, p. viii. — M. D. S., *Idée générale du gouvernement et de la morale des Chinois*, note de l'auteur au bas du titre. D'après cet auteur, les deux Pères auraient écrit leur traduction sur la demande de Louis XIV.

3. Il s'agit de la « Bibliothèque orientale » rassemblée par M. Morrison,

au public avec une traduction française en regard ; il a fait de même pour *la Vie de Confucius*, du P. Intorcetta, qu'il a également publiée en latin et en français dans le même tome de sa collection. La traduction française du *Juste Milieu* est précédée d'un avis où l'auteur expose les raisons qui l'ont décidé à traduire ce texte, et où il trace une esquisse de la philosophie de Confucius. Le jugement qu'il porte sur elle semble servir de base à toutes les appréciations qui ont eu cours au XVII^e^ et au XVIII^e^ siècle. J'essaierai donc d'en résumer les grandes lignes, en tâchant de me maintenir à son point de vue.

Il ne faut pas oublier que les Jésuites, missionnaires de la foi chrétienne, n'étaient pas libres d'exprimer un jugement sincère sur un empire païen tel que la Chine, et moins encore de manifester toute leur admiration pour une philosophie et un art qui étaient en dehors de l'Église ; ils avaient à tenir compte des préjugés chrétiens de leur propre pays et aussi de la censure : ils devaient donc s'imposer une certaine réserve, une certaine prudence dans leurs appréciations. Pour le prouver, il suffit de constater que trois des publications sur la morale de Confucius et sur la morale chinoise en général sont anonymes ou cachées sous de simples initiales[1]. Pour toutes ces raisons, les discussions entre les hommes d'Église et les savants sur la philosophie de Confucius sont restées sommaires, obscures et, pour dire le mot, mesquines. Au surplus, les uns et les autres manquaient de la largeur d'esprit et de culture qu'il leur aurait fallu pour comprendre les idées philosophiques de l'Extrême-Orient.

1. — *La doctrine de Confucius fondée sur l'expérience.*

Confucius se présentait lui-même simplement comme l'héritier des générations passées ; pourtant, dans la réalité, il avait tiré ses doctrines de son expérience personnelle. Du

naguère correspondant du *Times* à Pékin, achetée par la famille Irasaki et installée dans un bâtiment *ad hoc* (N. D. L. R.)

1. *Lettre sur la morale de Confucius, philosophe des Chinois*. Paris, 1688. — *La Morale de Confucius, philosophe des Chinois*. Amsterdam, 1688. — M. D. S., *Idée générale du gouvernement et de la morale des Chinois*. Paris, 1729. D'après Cordier, *Bibliotheca Sinica*, l'auteur du livre sur la morale de Confucius serait J. de La Brune, et l'auteur de l'*Idée générale*... serait Étienne de Silhouette. Enfin, l'avertissement en tête de la *Lettre sur la morale de Confucius* est signé du nom de Cousin, qui peut être l'auteur de l'ouvrage.

reste, au cours de son enseignement, il ne manque pas de citer sa propre expérience : « Son exemple précédait toujours les enseignements qu'il donnait dans ses écrits », dit Intorcetta, *Vie de Confucius*, p. 20; et l'auteur de *la Morale de Confucius* dit de même : « Ce qu'il y avait de remarquable, il ne recommandait rien aux autres, ou par écrit, ou de vive voix, qu'il ne pratiquât premièrement lui-même. » Sa théorie s'appuie sur la réalité vécue, et par là il s'impose à ses auditeurs ; c'est par là qu'elle a une vertu souveraine pour former les caractères ; par là aussi, elle marque sa supériorité sur les enseignements du christianisme et des autres croyances : « En quoi il a un avantage très considérable, non seulement sur grand nombre d'écrivains du paganisme, qui ont traité de semblables matières, mais aussi sur plusieurs auteurs chrétiens, qui ont tant de pensées fausses, ou trop subtiles; qui outrent les devoirs presque partout; qui s'abondonnent à la fougue de leur imagination ou à leur mauvaise humeur; qui s'éloignent presque toujours de ce juste milieu où la vertu doit être placée, qui la rendent, par les faux portraits qu'ils en font, impossible à pratiquer; qui, par conséquent, ne rendent pas beaucoup de gens vertueux[1]. »

Depuis de longs siècles, l'école de Confucius a produit des hommes distingués en quantité innombrable; les empereurs de toutes les dynasties ont adressé l'hommage de leur culte à Confucius comme le sage national et le saint national. « La faveur constante d'un si grand nombre de princes, et l'honneur que tant de siècles lui ont rendu, sont les preuves invincibles que la vertu de ce philosophe était solide, et bien éloignée de la vanité et de l'hypocrisie[2]. » Le témoignage ainsi rendu à la personne de Confucius doit aussi s'étendre à sa doctrine.

2. — *Priorité de la philosophie de Confucius.*

Confucius est né cinq siècles avant le Christ; il a donc le droit de compter parmi les sages de l'antiquité[3]. Le Père Le

1. *La Morale de Confucius*, Avertissement, p. II.
2. Intorcetta, *Vie de Confucius*, p. 20.
3. « J'y ai joint la *Vie de Confucius*, tirée des plus authentiques monuments des Chinois, non pas avec dessein de la comparer à Sénèque ou à Plutarque,

Comte, un des missionnaires que Louis XIV avait envoyés, adressait de la Chine à « Mgr l'archevêque, duc de Rheims, premier pair de France », une lettre où il exaltait l'antiquité de la philosophie de Confucius : « Cependant, quoique toute la philosophie de cette fameuse nation ne soit pas à présent capable de nous instruire, il n'est pas inutile de savoir jusqu'où elle a quelquefois porté la perfection des sciences dans un temps où tous les autres peuples du monde étaient encore ignorants ou barbares[1]. » Ainsi un Père Jésuite mettait lui-même ce fait en relief, que l'Extrême-Orient avait produit, bien avant la civilisation chrétienne, une philosophie de haute valeur, née chez des païens, et qui avait donné naissance à un développement scientifique considérable. Il est clair comme le jour que cette affirmation, venue d'un missionnaire qui était allé en Chine pour y prêcher la foi chrétienne, risque de choquer cette foi elle-même. Les hommages rendus depuis tant de siècles à Confucius dans son pays, où il est vénéré comme le maître et le savant par excellence, provoquent l'admiration du P. Le Comte et lui font regretter que la France ne connaisse pas un si grand homme. Spectacle piquant que ce Jésuite enthousiaste de la civilisation chinoise, et qui la propose à l'admiration d'un archevêque de l'Occident[2] !

3. — *Confucius comparé aux philosophes de l'antiquité classique.*

Confucius vivait à la même époque que les précurseurs de la philosophie grecque ; sa philosophie, à la considérer dans ses grandes lignes, ne s'éloigne pas sensiblement de celle des Grecs, fondée qu'elle est sur la nature humaine. Le P. Intorcetta, traduisant le traité du *Juste Milieu*, se défend d'établir des comparaisons entre les enseignements chinois et la mo-

mais afin que nos savants de l'Europe donnent à un si grand homme la place qu'il mérite même par son antiquité » (Avis du P. Intorcetta, p. 18).

1. *Nouveaux Mémoires sur l'état présent de la Chine*, t. I, p. 256.

2. « Peut-être que jusqu'ici on a peu compté en France sur l'idée que tout l'Orient s'en est formée (de Confucius), mais dès que vous l'honorerez de votre estime, tout le monde sera persuadé que l'antiquité ne l'a point flatté, et que la Chine, en le choisissant pour maître et pour docteur, a rendu justice à son mérite. » (*Nouveaux Mémoires...*, t. I, p. 319).

rale d'un Sénèque ou d'un Plutarque; mais cette précaution même atteste que cette comparaison s'imposait à son esprit. Derrière Intorcetta, un autre écrivain ne tarde pas à établir publiquement cette comparaison. « Vous verrez ici des sentences qui se rapportent à celles des Grecs, surtout de Socrate et de Platon. Ces deux grands hommes vivaient du temps de Confucius. Les lois des Académiciens s'y trouvent aussi, soit que ce Chinois les ait tirées des anciens, ou que le bon sens les lui ait inspirées, de même qu'aux Académiciens qui sont venus après lui[1]. » La doctrine du *Juste Milieu*, ensei gnée par Confucius, est bien celle que la sagesse grecque a professée : « La médiocrité dont parle notre philosophe se réduit à la maxime des Grecs, *ne quid nimis* » (*Ibid.*, p. 27). Le P. Le Comte, toujours épris de la civilisation chinoise, s'était fait enseigner par un Chinois les quatorze maximes de Confucius; il les avait traduites et annotées; au cours de son travail, il n'hésite pas à placer le sage Chinois au niveau des philosophes classiques : « Sénèque ne nous a rien dit de meilleur[2]. »

4. — *Le confucianisme d'accord avec le christianisme.*

Le P. Intorcetta a expliqué nettement la raison qui l'avait porté à traduire Confucius. « Les premiers de nos missionnaires ont commencé par l'étude des livres de Confucius, et c'est sur le jugement qu'ils ont fait de l'utilité qui s'en pouvait tirer que je me suis engagé à achever à Goa ce petit ouvrage » (Avis, p. XVIII). L'utilité que le Jésuite avait en vue, c'était naturellement la prédication de l'Évangile. Si Confucius présentait des éléments qui lui fussent communs avec la doctrine chrétienne, il fallait mettre en œuvre ces éléments pour faciliter à l'esprit chinois l'accès du christianisme. « Rien ne fait mieux recevoir les choses de la foi que de les voir mêlées avec les maximes et avec les ordonnances de ce pays. Tellement que les missionnaires se peuvent ouvrir par là une grande et libre entrée à prêcher à une nation savante la connaissance du vrai Dieu » (Avis, p. XVIII). Les maximes

1. *Lettre sur la morale de Confucius*, p. 3-4.
2. *Nouveaux Mémoires...*, t I, p. 318.

du *Juste Milieu* sont particulièrement utiles à ce rôle. « Il leur donne une certaine lumière de la vérité qu'il est fort à propos de faire marcher devant l'Évangile, et qui ouvre bien le chemin à le faire recevoir » (Id., ibid.). Confucius, qui avait enseigné le précepte : « Ne faites pas à autrui ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fît », était pour ainsi dire un apôtre anticipé : « S'il eût vécu jusqu'à ces derniers siècles, et qu'il eût connu la pureté de notre religion, il eût été assurément le premier des Chinois à l'embrasser[1]. »

La Providence, qui a donné à chaque nation un guide pour l'acheminer vers la vérité, a fait naître Confucius parmi les Chinois; on doit donc s'attendre à trouver en lui une anticipation des vérités chrétiennes. « On voit chez Confucius comme un crayon ou une ombre du christianisme, et aussi un abrégé de tout ce que les philosophes avaient reconnu de plus solide en matière de morale[2]. » L'auteur cite quelques exemples d'analogie : « Confucius dit : l'homme, étant déchu de la perfection de la nature, se trouve corrompu par des passions et par des préjugés, de sorte qu'il est nécessaire de le rappeler à la droite raison et de le renouveler. — Saint Paul dit : « Renovamini spiritu mentis vestrae et induite novum ho- « minen qui secundum Deum creatus est in justitia et sancti- « tate veritatis. » — Confucius dit : si la volonté de l'homme est bien réglée, il ne fera que de bonnes actions, et si son entendement est dans la rectitude qui lui convient, sa volonté ne manquera pas d'être bien réglée. — Jésus-Christ dit : comment pourriez-vous faire du bien si vous êtes mauvais, « non « potest arbor mala bonos fructus facere », — et Saint-Paul dit : les hommes sont éloignés de la voie de Dieu par leur ignorance, « alienati a via Dei per ignorantiam quae est in « illis », il n'y aura donc qu'une chose à faire, savoir, de porter notre esprit à la connaissance de la vérité. »

La morale de Confucius est fondée sur l'amour paternel et sur l'amour filial. Le *Décalogue* de Moïse, d'autre part, prescrit d'honorer les parents. L'auteur de *la Morale de Confucius* en tire cette conclusion : « A entendre parler ce philosophe,

1. Intorcetta, *Vie de Confucius*, p. 20.
2. *Lettre sur la morale de Confucius*, p. 2.

ne dirait-on pas qu'il avait lu le *Décalogue* et qu'il savait la promesse que Dieu y a faite à ceux qui honorent leurs pères et leurs mères? Mais si, par ce que vient de dire Confucius, il semble que le *Décalogue* ne lui fût pas inconnu, il semblera bien mieux qu'il connaissait les maximes de l'Évangile, lorsqu'on aura vu ce qu'il enseigne touchant la charité, qu'il dit qu'il faut avoir pour tous les hommes » (p. 58). Sans doute le confucianisme et le christianisme ont travaillé chacun dans leur sphère, l'un en Orient, l'autre en Occident; Confucius est de beaucoup antérieur à Jésus. Mais Confucius ne dit-il pas qu'il a reçu sa doctrine des Anciens? Quel parti ne peut-on pas tirer de cette déclaration, et que ne peut-on pas entendre par les Anciens? « Confucius, de qui on les a tirées (ces maximes), a vécu 500 ans avant la naissance temporelle de Jésus-Christ, et ce sage Chinois nous disait les avoir reçues des Anciens comme par tradition, de sorte que l'on pourrait non seulement les rapporter à Noé (un de ses fils s'étant établi dans l'Orient), mais encore aux patriarches avant le déluge, et enfin au premier homme, pour ne pas dire à Dieu même qui est le Père de tous les hommes[1]. »

Pour saisir la portée de ces rapprochements entre le confucianisme et le christianisme, il est indispensable de connaître au préalable, tout au moins dans ses grandes lignes, la fameuse *Querelle des Rites*. Quand Matteo Ricci, le premier, prêcha l'Évangile dans l'Empire du Milieu, il dut constater dès le début que deux croyances avaient pénétré à fond la conscience chinoise, au point d'en être devenues inséparables, le culte des ancêtres et le culte de Confucius. Avec l'esprit pratique d'un Jésuite, il laissa ces nouveaux chrétiens observer ces deux cultes, et ferma les yeux. Le succès de la prédication des Jésuites tint pour une bonne part à cette tactique. Mais d'autres ordres chrétiens vinrent en Chine à la suite de la Société de Jésus; moins habiles, plus fanatiques, jaloux aussi des triomphes de leurs devanciers, ils dénoncèrent la complaisance des Jésuites pour ces pratiques d'idolâtrie et portèrent leurs plaintes jusqu'à Rome. Ils affirmèrent que les termes chinois employés par les Jésuites pour désigner Dieu,

1. *Lettre sur la morale de Confucius*, p. 20.

T'ien et Chang-ti ne désignaient en réalité que le Ciel conçu matériellement, et qu'au fond la philosophie chinoise était purement matérialiste. Les Jésuites répliquèrent que si les Chinois vénéraient Confucius, c'était à titre de sage et de législateur, et s'ils vénéraient les ancêtres, c'était surtout comme les pères de leurs pères, que ces pratiques n'impliquaient aucun élément religieux, et que, en langue chinoise, les termes T'ien et Chang-ti avaient une valeur purement spirituelle et divine. Et K'ang-hi lui-même approuva cette interprétation[1]. La solution de cette difficulté changeait avec chaque pape; autorisation et interdiction alternaient. Pour décider si le confucianisme était une philosophie ou une religion, si les mots de T'ien et de Chang-ti étaient légitimes ou non, il fallait d'abord, de toute nécessité, étudier la doctrine de Confucius. C'est ce qui décida sans doute les PP. Intorcetta et Couplet à prendre l'initiative de faire connaître en traduction *le Ta-hio, le Tchong-yong* et *le Louen-yu*. A la fin du XVII^e siècle, *la Querelle des Rites* avait atteint son paroxysme. La publication à Amsterdam, en 1688, des deux ouvrages anonymes avait pour objet de justifier la conduite des Jésuites en Chine; dans l'un et dans l'autre, l'attitude prise par l'auteur vise à l'assimilation des deux civilisations, telle qu'elle a été déjà définie. L'un et l'autre veulent établir le lien entre la doctrine de Confucius et celle du Christ; ils insistent sur les rencontres positives et, s'ils se heurtent à des désaccords, ils accommodent Confucius pour le rapprocher du Christ, ou encore le Christ pour le rapprocher de Confucius. On en trouvera la preuve éclatante dans ce qui va suivre.

D'après certaines traditions, Confucius avait parlé d'un « Saint Homme du pays d'Occident », mais il n'en avait pas dit davantage. Le dix-septième empereur de la dynastie des Han, Ming-ti, ébranlé par le bruit qu'un Saint Homme avait, en effet, paru dans l'Occident, envoya en l'an 65 ap. J.-C. deux messagers vers les pays de l'Ouest. On conte qu'ils parvinrent jusqu'à une île de la mer Rouge, et qu'ils refusèrent d'aller plus loin à cause des risques du voyage. Ils retour-

1. Charles Le Gobien, *Éclaircissement donné à Monseigneur le duc du Maine sur les honneurs que les Chinois rendent à Confucius et aux morts*. Paris, 1698. — De Mailla, *Histoire générale de la Chine*, t. X, p. 300. Paris, 1780.

nèrent en Chine et y rapportèrent une statue de Bouddha et des livres bouddhiques. Mais déjà, à cette époque, saint Thomas passe pour avoir évangélisé l'Inde. Si les envoyés du Ming-ti au lieu de la statue de Bouddha et des livres bouddhiques avaient rapporté une image du Christ et des textes chrétiens, quel bonheur — n'est-ce pas ? — ç'aurait été pour la Chine[1] ! Les auteurs qui avaient, à propos de la doctrine de Confucius, relaté cette tradition, s'étaient bornés à la faire connaître ; derrière eux, on essaya d'en tirer parti pour établir le lien entre le confucianisme et le christianisme[2].

Mais comment arriver à concilier la maxime de Confucius, qui proclame que la haine est permise à l'égard de certaines gens[3], et le précepte du Christ, qui enseigne qu'il faut aimer même son ennemi ? Si l'on n'arrive pas à faire disparaître ce désaccord fondamental, on aura beau multiplier les autres rapprochements, l'effort est perdu d'avance. Aussi les Jésuites et leurs défenseurs emploient-ils toutes les ressources de leur casuistique à réconcilier sur ce point les deux doctrines. Ainsi l'auteur de *la Morale de Confucius*, Avertissement, p. v, écrit : « La morale n'exige pas que nous ayons effectivement de l'amitié pour toutes sortes de gens. Il y a certaines personnes si haïssables qu'il est absolument impossible de les aimer, car après tout on ne peut aimer que le bien ; on ne peut avoir que de l'aversion pour ce qui paraît extrêmement mauvais et plein de défauts. » L'exemple de Dieu lui-même vient à l'appui de cette cause difficile (*Id.*, ibid., p. vi). « Il est certain que Dieu n'aime pas les méchants et les injustes, quoiqu'il leur fasse du bien ; il a eu une extrême aversion pour un Caligula, par exemple, pour un Néron, et pour d'autres semblables monstres, quoiqu'il ait fait lever son soleil sur eux et qu'il leur ait envoyé sa pluie. Mais il a agi envers eux comme s'il les aimait et de la sorte que nous en devons user envers

1. *La Morale de Confucius*, p. 16. — Le Gentil, *Voyage autour du monde*, t. II, p. 117. — Lesvêque, *Pensées morales de Confucius*, p. 23. Paris, 1782.

2. « On pourrait peut-être encore regarder Confucius comme une espèce de prophète, qui a prédit la venue du Messie, car il disait que le saint envoyé du Ciel viendrait dans l'Occident, et il se trouve que la Judée est occidentale à l'égard de la Chine » (*Lettre sur la morale de Confucius*, p. 28).

3. Confucius dit qu'il y a certaines personnes qu'il est permis de haïr » (*la Morale de Confucius*, Avertissement, p. v).

nos ennemis. » Ce n'est pas ici le lieu, et ce n'est pas mon rôle, de souligner le danger d'une pareille justification. Mais je dois observer que la discussion part d'un malentendu ou d'un contresens. Le propos attribué à Confucius est sans doute une altération malheureuse de la maxime contenue dans le *Louen-yu* : « Seul l'homme vraiment humain peut aimer l'homme et peut haïr l'homme. » L'avocat des Jésuites n'a pas compris la distinction établie par Confucius entre l'homme lui-même et ses actes. Jésus, tout comme Confucius, a eu la haine du mal; mais ni l'un ni l'autre n'ont eu de haine pour l'homme. Le prétendu désaccord n'existait pas en réalité. Autrement, comment expliquer ce profond amour de l'humanité qui inspire les deux doctrines, à l'Orient comme à l'Occident?

5. — *Une nouvelle interprétation de la doctrine de Confucius.*

La doctrine de Confucius est fondée sur la piété filiale, sur le sentiment d'affection qui attache le père et le fils. Mais l'esprit du XVIII^e siècle transforma en Occident l'interprétation de cette simple doctrine. « Les livres du philosophe chinois font voir ce que la nature seule est capable de faire, lorsqu'on écoute ses conseils. Ces sortes d'ouvrages font beaucoup mieux connaître les lois naturelles que ceux des jurisconsultes modernes[1]. » C'est déjà l'attitude des philosophes sociaux, de Voltaire, de Diderot, de Rousseau. Au fond, comme nous l'avons observé plus haut, la morale de Confucius ne s'écarte pas de celle qu'ont enseignée les philosophes de l'antiquité classique; elle mérite d'être étudiée avec le même soin et elle promet le même profit : les Français qui se piquent d'être les plus civilisés des Occidentaux doivent notamment la connaître : « Au reste, Monsieur, ces enseignements ne sont pas seulement bons pour les gens de la Chine, mais je suis persuadé qu'il y a peu de Français qui ne s'estimât fort sage et fort heureux s'il les pouvait réduire en pratique[2]. »

En résumé, la doctrine de Confucius est noble et haute; on

1. M. D. S., *Idée générale du gouvernement et de la morale des Chinois*, p. 1.
2. *Lettre sur la morale de Confucius* p. 4.

ne peut croire que l'esprit humain se soit élevé à de pareils sommets sans l'aide de la religion révélée : « Tout y est solide, parce que la droite raison, cette vérité intérieure qui est dans l'âme de tous les hommes, et que notre philosophe consultait sans cesse, sans préjugé, conduisait toutes ses paroles. Aussi les règles qu'il donne et les devoirs auxquels il exhorte sont tels qu'il n'y a personne qui ne se sente d'abord porté à y donner son approbation. Il n'y a rien de faux dans ses raisonnements, rien d'extrême, nulle de ces subtilités de la morale de la plupart des métaphysiciens d'aujourd'hui[1]. » Et encore : « Les maximes de ce sage Chinois sont des perles ou pierres précieuses de la Chine, et quelque chose de plus grand prix, parce qu'il n'y a rien de comparable aux trésors de la sagesse[2]. »

Sans doute le P. Amiot, dans la préface de *la Vie de Confucius*, où il a utilisé des matériaux empruntés à la littérature chinoise, déclarera plus tard (1786) que les éloges enthousiastes décernés à Confucius, et qui étaient allés jusqu'à le regarder comme un prophète du Messie, venaient d'une connaissance insuffisante de sa doctrine; mais il n'en reste pas moins que les premiers traducteurs, le P. Intorcetta et le P. Couplet, qui avaient révélé le philosophe chinois aux esprits cultivés de l'Occident, le leur avaient présenté avec une auréole de sainteté, l'avaient comparé aux grands philosophes de la Grèce et de Rome. La *Querelle des Rites* et d'autres circonstances encore contribuèrent à répandre ces vues dans le public occidental. C'était le moment où la civilisation chrétienne passait par un temps d'arrêt; on allait chercher au dehors des idées nouvelles. Ainsi la philosophie de Confucius trouvait en France des esprits à la fois curieux et sympathiques pour l'accueillir.

Conclusion

De toute antiquité, la Chine avait méprisé la culture matérielle; elle n'avait donné de valeur qu'à la culture spirituelle.

1. *La Morale de Confucius*, Avertissement.
2. *Id.*, ibid., p. v.

Les missionnaires avaient trouvé, à leur grande surprise, un pays où l'intelligence s'était puissamment développée, mais où les techniques n'avaient pas progressé à la même allure; « les honnêtes gens de l'Orient » (comme les Chinois aimaient à se désigner) ne connaissaient guère les machines. Un empereur de Chine pouvait encore s'émerveiller d'une sonnerie déclenchée par un ressort. Les lunettes d'approche qui montraient aux yeux la véritable physionomie de la lune et du soleil, les appareils de géodésie et de trigonométrie qui donnaient la mesure exacte des attitudes et des dépressions, proclamaient à coup sûr la supériorité technique de la civilisation occidentale. Pour doter la Chine de ces progrès, les Empereurs devaient accueillir et favoriser les missionnaires de la foi occidentale. Une réaction pouvait se manifester de temps en temps et provoquer une persécution. Mais les missionnaires chrétiens étaient trop nécessaires pour qu'on leur tînt longtemps rigueur. Les Jésuites, de leur côté, étaient flattés et séduits par un accueil si hospitalier; pleins d'admiration pour le régime chinois, ils croyaient retrouver, en particulier chez K'ang-hi, un autre Louis XIV, grand, lui aussi, par l'éclat des victoires et par l'éclat des lettres. S'ils pouvaient le gagner à la foi, c'était la Chine entière qui serait gagnée par la suite; c'était donc sur lui qu'il fallait concentrer tous les efforts[1]. Le vrai motif des faveurs qui leur étaient concédées échappait à ces intelligences pourtant avisées; et cependant de simples voyageurs le discernaient nettement. Le Gentil écrivait : « Le désir de savoir et d'apprendre les sciences et les arts qui nous sont propres lui a fait tolérer le séjour de nos missionnaires, et l'établissement d'une religion étrangère dans son Empire; mais il n'a aucune disposition à l'embrasser[2]. »

Vainqueur des Ming, le Mandchou K'ang-hi avait adopté la civilisation victorieuse des vaincus. En outre, il avait été jusqu'à emprunter à l'Europe sa culture technique; il avait osé abolir le calendrier et l'astronomie traditionnels des Chinois pour leur substituer le calendrier et l'astronomie de l'Oc-

1. Bouvet, *Histoire de l'Empereur de la Chine*, t. I, p. 153-154. — Le Comte, *Nouveaux Mémoires sur l'état présent de la Chine*, t. I, épître dédicatoire, p. x-xv.

2. *Nouveau voyage autour du monde*, t. I, p. 436.

cident. L'Europe aussi avait triomphé de lui. Ce triomphe ne comportait rien de pénible; les Mandchous n'avaient jamais élaboré une civilisation qui leur fût propre. K'ang-hi avait rencontré une civilisation qui lui avait paru supérieure; il avait abdiqué devant elle tout vain orgueil, et c'est là sa grandeur.

La culture technique de l'Europe avait remporté la victoire; mais la culture spirituelle de l'Europe n'avait exercé aucune influence, sauf dans le domaine des beaux-arts. Malgré les efforts des Jésuites et des autres ordres, le christianisme n'avait pas réussi à se propager; il s'était heurté à des adversaires puissants et vigoureux, Confucianisme, Taoisme, Bouddhisme, Lamaïsme, qui étaient depuis longtemps en bénéfice de possession, et qui tous avaient contribué à l'éclat prestigieux de la civilisation chinoise. La culture intellectuelle et spirituelle de l'Empire du Milieu lui suffisait pour assurer sa grandeur et son bonheur indéniables. Les idées républicaines ne trouvaient aucun écho. « Dans cette longue suite de siècles, les Chinois n'ont jamais connu le nom de la république, et ce qu'on leur en a dit dans ces derniers temps à l'occasion de la Hollande les a tellement surpris, qu'ils ont encore de la peine à revenir de leur premier étonnement. Quelque chose qu'on leur représente là-dessus, ils ne conçoivent pas qu'un État sans roi puisse être gouverné régulièrement, et qu'une république soit autre chose dans le monde qu'un monstre à plusieurs têtes, formé dans un temps de troubles par l'ambition, par la révolte et par la corruption de l'esprit humain[1]. »

Les Jésuites, qui étaient partis pour la conquête spirituelle de la Chine, avaient cru trouver un peuple sauvage et barbare. Au spectacle inattendu d'une civilisation pleinement épanouie, leur surprise s'était bientôt transformée en admiration; par un renversement singulier, ce sont eux qui firent connaître au dehors cette Chine longtemps ignorée. Et d'autre part les Chinois, tout en traitant avec respect l'image de la Croix et les paroles des Évangiles, refusaient de se laisser convertir.

Les premières productions des missionnaires portugais re-

1. Le Comte, *Nouveaux Mémoires sur l'état présent de la Chine*, t. II, p. 3.

latives à la Chine étaient médiocres, pour ne pas dire puériles. A ce moment-là c'était l'Inde qui attirait l'attention de l'Europe; les regards de l'Occident n'allaient pas au delà; la Chine dépassait son horizon. Aussi Bossuet, dans son fameux *Discours sur l'histoire universelle* écrit pour l'éducation du dauphin, ne fait même pas mention des Chinois (1681). D'Herbelot, dans sa *Bibliothèque orientale*, publiée en 1697, prétend avoir réuni toutes les informations sur l'Orient, « histoire, religion, institutions politiques et juridiques, usages et coutumes, sciences et art ». Si l'on se réfère à l'article Chine de cette compilation célèbre, on y lit que la Chine doit son nom à un descendant de Noé, Sin, qui a fondé l'Empire chinois. Sur Confucius, il a cette simple information : « Il paraît que les Chinois avaient reçu des Indiens la plus grande partie des sciences, ce qui se confirme par la vie de Confucius, dans laquelle on voit que ce grand docteur des Chinois avait été instruit dans la philosophie par des Bramens, ou docteurs indiens » (éd. Paris, 1776, p. 793), et à la table générale il ajoute : « Confucius, ou Koum-fucius, législateur et grand docteur des Chinois. Quelques auteurs chinois disent qu'il a pour maître un enfant de sept ans nommé Hiam-tchaa. »

L'année même où d'Herbelot publiait sa *Bibliothèque orientale* (1697), Le Comte faisait paraître les *Nouveaux Mémoires sur l'état présent de la Chine*. Ces *Mémoires* marquaient un progrès considérable des connaissances occidentales; ils mettaient en circulation des informations plus solides et plus variées; mais le thème fondamental en était l'admiration, une admiration enthousiaste de la civilisation, des arts, de la littérature de la Chine.

En dehors de son incontestable mérite, cet ouvrage bénéficiait de circonstances exceptionnellement favorables. D'abord la question des Rites était à l'ordre du jour. Le Comte (*Nouveaux Mémoires*, t. II, p. 104) déclare que la Chine avait déjà connu le vrai Dieu deux mille ans plus tôt, quand l'Europe était encore dans le chaos. Cette phrase, qui était un scandale et une profanation pour les croyants arriérés, déchaîna une véritable tempête à la cour et dans la ville, d'autant plus que l'auteur était confesseur de la duchesse de Bour-

gogne. Rome et la Sorbonne prirent feu ; les pamphlets pleuvaient de part et d'autre[1].

En outre, la France inaugurait à ce même moment des rapports économiques avec la Chine. En 1664, un Jésuite, le P. Pallu, était arrivé au Siam ; il y avait, par ses connaissances scientifiques, conquis les sympathies de tous ; il avait, en particulier, charmé Constance Faulcon, qui était alors ministre du roi de Siam. Il avait ainsi introduit l'influence française. Sur ses instances, la Compagnie des Indes avait armé un bateau qu'elle avait expédié au Siam. Le système des monopoles, en vigueur au Siam, y avait paralysé l'essor économique ; la plupart des marchandises y venaient de la Chine. Le Siam était devenu l'antichambre du commerce chinois ; les productions de la Chine s'entassaient dans les entrepôts siamois. Les bateaux français allèrent les y chercher. Déjà le commerce hollandais et portugais les avait introduites sur le marché européen, où elles avaient séduit les connaisseurs. Aussi, lorsque K'ang-hi renvoya le P. Bouvet en France, avec mission de lui ramener des savants de son ordre, en 1697, le Jésuite n'eut pas de peine à persuader au public français qu'il fallait nouer avec la Chine des relations commerciales. La Compagnie de la Chine se créa à Paris, et elle arma un bateau, *l'Amphitrite*, qui partit en 1698 pour un premier voyage, bientôt renouvelé. En 1701, *l'Amphitrite* rentrait à Port-Louis avec une cargaison de produits manufacturés et d'objets d'art, porcelaines, laques, tissus, brocarts, peintures, etc... La mode s'en mit, et bientôt on vit s'ouvrir à Paris une boutique d'articles chinois[2].

Ainsi, grâce à une controverse théologique combinée avec des affaires commerciales, la Chine avait accaparé l'attention des esprit cultivés en France. Elle allait jouer bientôt un rôle plus inattendu encore dans le conflit des doctrines politiques

1. Voltaire, *Siècle de Louis XIV*, chap. XXXIX. Disputes sur les cérémonies chinoises ; comment ces querelles contribuèrent à proscrire le christianisme de la Chine. — H. Cordier, *Histoire générale de la Chine*, t. III, p. 324-325. Paris, 1920.

2. H. Cordier, *la Chine en France au XVIII^e siècle*. Paris, 1910. — Belevitch Stankevitch, *le Goût chinois en France au temps de Louis XIV*.

au XVIII[e] siècle. La théologie du droit divin, soutenue par le prestige personnel de Louis XIV et par l'éloquence impérieuse de Bossuet, avait cessé de se justifier sous un roi trop manifestement incapable. La raison, déjà prônée dans les derniers jours du Grand Siècle par Fontenelle et par Bayle, réclamait impérieusement ses droits. Même dans l'ordre de la spéculation, le rationalisme de l'école anglaise, propagé par Condillac, avait délogé la métaphysique de ses anciennes positions. La doctrine de Confucius, qui peut se résumer dans un despotisme éclairé, apportait le renfort de l'expérience historique aux encyclopédistes, avocats de la raison humaine. Voltaire, entre tous, avait su reconnaître d'un coup d'œil rapide les sophismes dont les Jésuites s'étaient servis pour mettre Confucius en harmonie avec le christianisme; il avait su distinguer les traits originaux par où Confucius se réclamait de la raison contre le mystère, et qu'il partait de la raison pour rectifier la nature humaine et la société humaine. Aussi avait-il placé dans son oratoire le portrait de Confucius; il lui adressait ses hommages; il avait composé des vers en l'honneur du sage Chinois[1].

L'admiration de Voltaire pour la Chine se manifeste à travers toute son œuvre : *Essai sur les mœurs*, *Lettres chinoises*, *Dictionnaire philosophique*, *Fragments sur l'histoire*, *etc*... Il suffira de citer un passage que nous empruntons à *l'Essai sur les mœurs*, chap. CXCV : « De la Chine au XVII[e] siècle et au commencement du XVIII[e] » :

L'esprit humain ne peut certainement imaginer un gouvernement meilleur que celui où tout se décide par de grands tribunaux subordonnés les uns aux autres, dont les membres ne sont reçus qu'après plusieurs examens sévères. Tout se règle à la Chine par ces tribunaux. Six cours souveraines sont à la tête de toutes les cours de l'Empire. La première veille sur toutes les mandarins des provinces;

1. « Je n'aime de tous les gens de son espèce que Confucius, aussi j'ai son portrait dans mon oratoire, et je le révère comme je dois » (lettre de Voltaire à Thiériot, 18 février 1760). — *Dictionnaire philosophique de la Chine :*

> « De la seule raison salutaire interprète,
> Sans éblouir le monde, éclairant les esprits,
> Il ne parle qu'en sage, et jamais en prophète;
> Cependant on le crut, et même en son pays. »

la seconde dirige les finances; la troisième a l'intendance des rites, des sciences et des arts; la quatrième a l'intendance de la guerre; la cinquième préside aux juridictions chargées des affaires criminelles; la sixième a soin des ouvrages publics. Le résultat de toutes les affaires décidées à ces tribunaux est porté à un tribunal suprême. Sous ces tribunaux il y a quarante-quatre subalternes qui résident à Pékin. Chaque mandarin, dans sa province, dans sa ville, est assisté d'un tribunal. Il est impossible que, dans une telle administration, l'Empereur exerce un pouvoir arbitraire. Les lois générales émanent de lui, mais par la constitution du gouvernement il ne peut rien faire sans avoir consulté des hommes élevés dans les lois, et élus par les suffrages. Que l'on se prosterne devant l'Empereur comme devant un Dieu, que le moindre manque de respect à sa personne soit puni selon la loi comme un sacrilège, cela ne prouve certainement pas un gouvernement despotique et arbitraire. Le gouvernement despotique serait celui où le prince pourrait, sans contrevenir à la loi, ôter à un citoyen les biens ou la vie, sans forme et sans autre raison que sa volonté. Or, s'il y eut jamais un État dans lequel la vie, l'honneur et le bien des hommes aient été protégés par les lois, c'est l'Empire de la Chine.

Une anecdote contée par Grimm[1] montre Louis XV lui-même conquis, au moins pour un moment, aux principes de la politique chinoise :

Louis XV qui, comme disait M. de Schomberg, était le plus grand philosophe de son royaume, sentait que tout n'allait pas en France le mieux du monde. S'entretenant un jour avec M. Bertin de la nécessité de réformer tant d'abus, il finit par lui dire qu'on n'y réussirait jamais sans refondre entièrement l'esprit de la nation, et le pria de songer de quelle manière on pourrait y parvenir plus sûrement. M. Bertin promit d'y rêver, et au bout de quelques jours il fut trouver le Roi, et lui dit qu'il croyait avoir trouvé enfin le secret de satisfaire aux vœux paternels de Sa Majesté. « Et quel est-il? — Sire, c'est d'inoculer aux Français l'esprit chinois. » Le Roi trouva cette idée si lumineuse qu'il approuva tout ce que son ministre crut devoir suggérer pour l'exécuter. On fit venir à grands frais de jeunes lettrés de la Chine; on les instruisit avec beaucoup de soin dans notre langue et dans nos sciences; on les renvoya ensuite à Pékin, et c'est des Mémoires de ces nouveaux missionnaires qu'on a formé le recueil dont nous avons l'honneur de vous annoncer ici le dixième

1. *Correspondance littéraire*, t. XIV, p. 288; lettre de décembre 1785.

volume. L'esprit de la nation ne paraît pas à la vérité se ressentir infiniment de l'heureuse révolution que devait produire l'idée ingénieuse de M. Bertin; mais on se souvient encore qu'il y eut un moment où toutes nos cheminées furent couvertes de magots de la Chine, et la plupart de nos meubles dans le goût chinois.

On voudrait être sûr que l'historiette de Grimm n'est point une fiction. Nous aurions ainsi une sorte de diptyque qui ne manquerait ni de piquant ni de portée : d'un côté, en Orient, l'empereur K'ang-hi, obligé de faire fléchir son orgueil devant la supériorité scientifique de l'Occident, qui a franchi les mers et forcé les barrières sévèrement fermées de l'Empire du Milieu, et de l'autre côté le roi Louis XV, incliné devant la sagesse des institutions chinoises. Les éléments supérieurs de civilisation finissent toujours par s'imposer, même aux plus rebelles; témoin le calendrier Grégorien qui, après avoir pris la place du vieux calendrier Romain en Occident, s'est aussi substitué au calendrier traditionnel de la Chine.

Souéo Gotô.

LES « LETTRES D'UNE RELIGIEUSE PORTUGAISE »

ET LA

SENSIBILITÉ FRANÇAISE

En 1665, la petite ville de Béja, dans la province d'Alem-Tejo en Portugal, vit s'opérer la concentration des troupes françaises du duc de Schomberg. Parmi les jeunes officiers français qui s'étaient engagés volontairement pour servir en Portugal contre les Espagnols se trouvait Noël Bouton de Chamilly, comte de Saint-Léger. Les Français étaient alors fort admirés des Portugais qui ne craignaient pas d'exprimer naïvement leur enthousiasme en le mêlant au culte qu'ils rendaient aux saints[1]. Aussi ne devons-nous pas nous étonner outre mesure du fait divers suivant qui devait par la suite avoir un certain retentissement dans le monde des lettres : une religieuse du célèbre couvent de Franciscaines, dont s'énorgueillissait Béja, s'éprit du mestre de camp de Chamilly et en fut aimée. La vie au couvent de la Conception n'était pas d'une telle austérité que les religieuses ne fussent en contact avec le siècle : les couvents à cette époque, et particulièrement en Portugal, étaient remplis de jeunes filles des meilleures familles que des raisons de convenance, et non leur vocation, amenaient à prendre le voile. Aussi y menait-on une vie aimable, ouverte aux visiteurs, pourvu qu'ils fussent du monde et sensibles au charme de la conversation et de la co-

1. *Mémoires de M. d'Ablancourt, envoyé de Sa Majesté très chrétienne Louis XIV en Portugal*, contenant le traité de Pyrénées de 1659 jusqu'à 1668... Paris, héritiers de la veuve Cramoisi, 1701, p. 382. « L'on empruntait les justaucorps brodés, les perruques blondes et les points de France, pour en parer les représentations des saints que l'on porte aux fréquentes processions qui sont en ce pays-là. »

médie[1]. Les relations de la religieuse et de l'officier durèrent environ trois ans et se terminèrent par le départ du comte de Saint-Léger qui regagna la France en 1668. La jeune femme écrivit à son amant des lettres brûlantes. Mais l'absence avait effacé l'amour dans un cœur qui n'était peut-être pas très épris et les lettres n'eurent pour réponse que de courts billets au ton desquels on ne pouvait se méprendre...

L'année suivante, paraissait chez Barbin un opuscule, sans nom d'auteur, portant le titre de *Lettres portugaises* et qui n'était rien de moins que la traduction des lettres écrites par la religieuse de Béja. Ainsi était trahi un secret dont s'empara aussitôt la curiosité du public. On chercha à identifier l'héroïne du drame. Nous croyons le savoir avec certitude aujourd'hui, depuis qu'en 1810 l'érudit Boissonade a révélé, dans un article du *Journal des Débats*, un nom inscrit sur un exemplaire de l'édition princeps[2].

La religieuse de Béja se nommerait Marianna Alcaforado. Des érudits portugais ont de nos jours cherché à identifier cette Marianna et y sont parvenus. En 1874, M. Pinheiro Chagas put voir au couvent de la Conception la fenêtre de Mertola dont parle la religieuse dans ses lettres ; en 1876, M. Castello Branco, examinant des documents généalogiques, y trouvait l'attestation du séjour de deux filles de Francisco da Costa Alcaforado au couvent des Franciscaines. C'est à M. Cordeiro enfin que nous devons une biographie complète de Marianna[3].

La famille de Marianna était de vieille noblesse et s'était signalée de tragique façon à l'époque ardente de la Renaissance : un jeune page du nom d'Antonio Alcaforado, au ser-

1. *Mémoires de M. d'Ablancourt...*, p. 220, signale que les souverains se rendaient souvent aux couvents pour y entendre la comédie.

2. « Tout le monde sait aujourd'hi que ces *Lettres*, remplies de naturel et de passion, furent écrites à M. de Chamilly par une religieuse portugaise et que la traduction est de Guilleragues ou de Subligny. Mais les bibliographes n'ont pas encore découvert le nom de la religieuse. Je puis le leur apprendre. Sur mon exemplaire de l'édition de 1669, il y a cette note d'une écriture qui m'est inconnue : « La religieuse qui a écrit ces lettres se nommait Marianna Alcaforada, religieuse à Béja entre l'Estramadoure et l'Andalousie. Le cavalier à qui ces lettres furent écrites était le comte de Chamilly, dit alors le comte de Saint-Léger... Cent quarante ans écoulés depuis que les *Lettres portugaises* furent écrites rendent mon indiscrétion fort excusable. Une si vieille histoire n'offre plus d'aliment à la médisance ni à la malignité. »

3. Luciano Cordeiro, *Soror Marianna*. Lisboa, 1re éd., 1888 ; 2e éd., 1891.

vice du duc Jayme de Bragance, avait été tué avec sa maîtresse Léonor de Mendoça par l'époux outragé.

Le père de la jeune fille, Francisco da Costa Alcaforado, s'illustra dans la guerre d'Indépendance. D'après son biographe, nous pouvons nous le représenter comme une de ces natures énergiques et généreuses dont s'énorgueillit à bon droit leur petite patrie dans les périodes de troubles. Transplanté à Béja, il s'y maria et y demeura. Orateur et lettré, en même temps soucieux de ses propres intérêts, il sut jouer un rôle politique assez délicat auprès des Cortès, devenir un des échevins les plus influents de la ville, gérer ses biens et constituer un majorat pour son fils aîné. Sa femme, fille de riches marchands, semble avoir été d'un naturel plus effacé.

Née quelques mois avant la révolution de 1640, c'est sans doute en partie les circonstances politiques qui orientèrent la destinée de Marianna. C'était une sécurité pour les parents de savoir leurs filles à l'abri des troubles, dans un cloître, et trois des quatre filles de Francisco y passèrent leur vie. L'année 1663 est marquée par la mort de sa mère et l'arrivée au couvent de sa jeune sœur âgée de trois ans. Marianna fut chargée d'élever sa sœur : nous savons que leur père leur avait fait construire un logement particulier donnant sur la rue de la Conception où elles étaient relativement libres. C'est à cette époque que se placent les événements que nous avons exposés plus haut. Dans sa quatrième lettre, Marianna rappelle à son amant dans quelles conditions elle le vit :

Dona Brites... me mena promener sur le balcon d'où l'on voit Mertola; je la suivis et je fus aussitôt frappée d'un souvenir cruel qui me fit pleurer tout le reste du jour... Je vous ai vu souvent passer en ce lieu avec un air qui me charmait, et j'étais sur ce balcon le jour fatal que je commençais à sentir les premiers effets de ma passion malheureuse. Il me sembla que vous vouliez me plaire, quoique vous ne me connussiez pas : je me persuadai que vous m'aviez remarquée entre toutes celles qui étaient avec moi. Je m'imaginai que lorsque vous vous arrêtiez, vous étiez bien aise que je vous visse mieux et j'admirasse votre adresse et votre grâce lorsque vous poussiez votre cheval. J'étais surprise de quelque frayeur lorsque vous le faisiez passer dans un endroit difficile...

Ce petit tableau, si naïvement peint, suffit à nous faire de-

viner quels étaient les loisirs assez profanes des religieuses et des novices. Nous savons, d'autre part, qu'un des frères de Marianna, Balthazar, prit part à la guerre contre les Espagnols et fut le compagnon d'armes et l'ami de Chamilly. Les jeunes héros étaient l'objet des conversations dans le cloître comme dans la ville : « ... J'entendais dire du bien de vous; tout le monde me parlait en votre faveur. »

Malgré le relâchement de la discipline, l'histoire de Marianna fit scandale. Sa famille la désavoua et peut-être est-ce sur les instances de son père et de ses frères que l'infant dom Pedro ordonna le départ de la cavalerie française.

De la fin de l'année 1667 au milieu de l'année 1668, la pauvre Marianna est exclusivement occupée de son amour. Suprême espoir, désillusion, amertume des regrets, volupté de la douleur, larmes de honte, de détresse et de résignation, tous ces rythmes du désespoir d'amour, elle les rend merveilleusement sensibles dans les lettres qu'elle fit remettre à son amant par des moyens de fortune. Son châtiment fut son œuvre propre, son tourment et ses remords, car les religieuses elles-mêmes la prirent en pitié. « Les religieuses les plus sévères ont pitié de l'état où je suis, il leur donne même quelque considération et quelque ménagement pour moi. Tout le monde est touché de mon amour... » (lettre IV). — « L'on m'a fait depuis peu portière en ce couvent; tous ceux qui me parlent croient que je suis folle; je ne sais ce que je leur réponds; et il faut que les religieuses soient aussi insensées que moi pour m'avoir crue capable de quelque soin » (lettre II).

Et voilà que cette histoire d'amour se termine comme une page d'hagiographie. L'ardente Marianna, en qui bouillonnait une telle angoisse d'amour, mourut à l'extrême limite de la vieillesse quasi en odeur de sainteté. Le registre obituaire du couvent de la Conception porte à la date du 28 juillet 1723 la notice suivante, si poignante en sa concision pour ceux qui savent : « Elle fut assidue au chœur et au chapitre, et, en toutes choses, elle s'acquittait de ses obligations et était très exemplaire. Personne n'eut à se plaindre d'elle car elle était très douce avec toutes. Pendant trente ans, elle fit de rudes pénitences et elle souffrit de grandes maladies et avec beaucoup de conformité à la volonté divine, désirant avoir davantage à souffrir; et sentant que sa dernière heure était arrivée,

elle demanda tous les sacrements, qu'elle reçut en parfaite connaissance, rendant beaucoup de grâces à Dieu de ce qu'elle les avait reçus. »

C'est ainsi qu'elle avait su vaincre sa passion mortelle, par sa force d'âme et sa piété, celle qui dans sa révolte juvénile voulait fuir le cloître et le Portugal pour chercher son amant, « le suivre et l'aimer par tout le monde » (lettre I). La grandeur du sacrifice brisa le corps et purifia l'âme sans lui ôter cette grâce toute humaine dont les lettres nous ont gardé l'essence. Marianna serait moins touchante si la douleur ne l'avait faite pitoyable envers les malheurs et les péchés d'autrui. Mais elle était celle qui comprend et qui console, et son visage austère savait encore sourire. La naïve oraison funèbre que nous venons de transcrire en fait foi : « Personne n'eut à se plaindre d'elle car elle était très douce avec toutes. »

Ajoutons, pour clore cette histoire d'une famille portugaise où l'amour et la foi ont un rôle singulier, que Baltazar, ce frère qui avait favorisé les amours coupables de Marianna, était entré dans les ordres en 1669.

* * *

Les *Lettres* parues chez Barbin connurent un énorme succès. Les éditions se succédèrent. Voici la liste des principales jusqu'au milieu du XIXe siècle :

Traductions françaises : à Paris, Barbin, 1669-1670-1672; Delance, 1796; — à Lyon, 1679-1685-1697; — à Cologne, P. du Marteau, s. d. (1678); — à Amsterdam, 1669; — à La Haye, 1682-1689-1690; — s. l., 1696.

Traduction anglaise : Londres, 1678.

Au XVIIIe siècle, *traductions françaises :* Delance, 1796; La Haye, 1701-1707-1708-1716-1740; Bruxelles, 1709; Anvers, 1734; — *traductions anglaises :* 1701-1777; — *traduction allemande*, 1788; — édition portugaise en vers 1759-1760.

XIXe siècle : Paris, 1806-1821-1824-1829-1853.

Les *Portugaises* sont insérées dans l'édition des « lettres du XVIIe et du XVIIIe siècle » de 1873; elles paraissent dans la « Collection des petits chefs-d'œuvre » en 1876; — éditions portugaises : à Paris, 1819-1838; à Lisbonne, 1872-1874; Londres, 1808-1817-1828.

Mais cette liste est bien impuissante à évoquer la vogue des *Lettres*[1]. Ce qui révèle surtout l'engouement général, au détriment d'ailleurs du goût littéraire et de la vérité des faits, c'est l'éclosion des contrefaçons et des imitations, véritable spéculation de librairie.

Dès 1669, Barbin, bon ménager de son commerce, publiait la *Seconde partie des « Lettres »*, soit sept nouvelles lettres. A la vérité, il ne trompait personne, puisqu'il attribuait ces lettres non plus à la religieuse mais à une dame de qualité. Une autre édition est de l'année suivante; il y en eut une encore en 1672 et une en 1673. Cette *Seconde partie* trouve encore éditeur à Cologne et à Lyon en 1681-1686-1696.

Une autre façon de satisfaire la curiosité du public était de faire de ces lettres une sorte de roman-feuilleton auquel on pouvait donner un dénouement heureux : l'infidèle répondait à l'amante et tout pouvait s'arranger pour le mieux. Peu importait que les réponses fussent d'une qualité d'âme et d'esprit douteuse! Elles sont éditées d'abord à Paris chez Loyson dès 1669, puis à Lyon. La même année encore paraissent à Grenoble de nouvelles réponses. Enfin on réunit les véritables lettres, la seconde partie, et les deux séries de réponses! Tels les recueils parus à La Haye en 1682 et en 1689.

Mais les lettres de la pauvre Marianna devaient avoir bien d'autres vicissitudes : elles devaient enrichir la collection du secrétaire des parfaits amants, pour les amateurs de littérature libidineuse! Aussi les trouve-t-on associées aux épîtres les plus sensationnelles du genre : celles d'Héloïse et d'Abeilard, celles de Julie à Ovide, celles de la présidente Ferrand, celles de M^lle^ Aïssé à M. de Ferriol. Ainsi l'édition d'Amsterdam en 1699, celle de Paris sans date, probablement de 1678. On y joint aussi l'histoire de la matrone d'Éphèse; enfin il arrive que le titre du recueil se fasse singulièrement alléchant : *Lettres galantes et amoureuses* (Anvers, 1738), *Lettres de tendresse et d'amour* (Paris, s. d.), *Lettres enrichies de nouvelles lettres fort tendres et passionnées* (La Haye, 1682), etc.

1. Ainsi en témoigne l'avis au lecteur de l'édition de la *Seconde partie des « Lettres »* : « Le bruit qu'a fait la traduction des cinq lettres portugaises a donné le désir à quelques personnes... Les premières ont eu tant de cours dans le monde... » Cf. l'avis au lecteur de l'édition anglaise citée par Gosse.

Ainsi est exploité par l'avidité du commerce le secret qui voulait être enfoui dans une âme solitaire!

Les *Lettres portugaises* suscitent des imitations de plus ou moins bon aloi, On imite le ton, on imagine des situations analogues pour séduire le lecteur. Ainsi ces *Lettres saxonnes* d'un tour militaire publiées à Berlin en 1738. L'éditeur supposé de ces lettres s'excuse de mettre en circulation de nouvelles épîtres car le lecteur doit être saturé : « Je crains bien que le public ne soit enfin ennuyé des livres intitulés *Lettres*... Ici ce sont les Lettres provinciales, là les Portugaises, les Turques, les Persanes, les Juives et quoi plus encore? des lettres et toujours des lettres. Il en vient des pays les plus barbares. »

D'autres ont des prétentions poétiques qui défigurent si régulièrement le modèle dont elles s'inspirent. A Lisbonne, le marquis de Ximenès fait paraître en 1769 des *Lettres portugaises en vers par Mademoiselle d'Ol.* Elles paraissent en même temps à Paris. L'avertissement au lecteur se flatte d'avoir respecté le ton ingénu de l'original. A la vérité, ces deux lettres sont d'inspiration assez cornélienne tant par les stances du début :

O crime de l'amour! ô charme de ma vie!
Illusion flatteuse à mes désirs ravie!

que par quelques allusions à l'opposition du patriotisme et de l'amour chez l'amant. Suivant le texte des *Portugaises* avec beaucoup de soin, l'auteur analyse la passion de l'amante :

Je te dois des plaisirs que je conçois à peine,
Mais aussi je te dois une espérance vaine.
Le souvenir constant de ces cruels plaisirs
Éternise en mon cœur nos malheureux désirs.

La même tentative de versification fut faite à la même époque par Dorat. Il publie à la fois les *Lettres* et leur suite qu'il semble considérer comme authentique[1]. Sa traduction en vers nous rappelle plutôt Racine, Corneille :

Ah! je suis trop à vous pour garder quelque empire!
Esclave à mon vainqueur je n'ai rien à prescrire...

1. « Lettres d'une chanoinesse de Lisbonne à Melcour, officier français, pré-

L'appréciation de Barbier dans la réédition faite par Delance en 1806 nous paraît bien indulgente : « Ne pourrait-on pas dire qu'il a neigé sur les *Lettres portugaises* pour se servir de cette expression échappée si plaisamment à l'abbé Arnaud, au sujet de la traduction d'Homère par Rochefort? »

Ces imitations et contrefaçons des *Lettres*, si fort appréciées des contemporains, devaient rapidement tomber dans l'oubli le plus complet et n'intéressent plus aujourd'hui les érudits que comme témoignage des tendances d'une époque. Si les *Lettres portugaises* n'avaient eu pour effet que de susciter tous ces apocryphes, leur intérêt serait déjà réel, mais leur influence dépasse largement cette zone directe et bien étriquée : leur charme devait agir sur les esprits les plus délicats, les pénétrer, peut-être à leur insu, et se traduire dans la littérature du XVII^e et du XVIII^e siècle par une transformation des courants dont les effets devaient avoir le plus long retentissement. La boutade de M^me de Sévigné, jetée dans la lettre à sa fille du 19 juillet 1671, nous donne la mesure de l'estime où l'on tint les lettres dès leur apparition : « Brancas m'écrit une lettre si excessivement tendre qu'elle récompense tout son oubli passé. Il me parle de son cœur à toutes les lignes; si je lui faisais réponse sur le même ton ce serait une *Portugaise*[1]. » Les lettres de Marianna passent donc dès lors pour le modèle du genre. C'est aussi l'avis de La Bruyère qui, dans une note manuscrite du chapitre des *Ouvrages de l'esprit*, signale à propos de la littérature épistolaire les *Lettres de la religieuse portugaise*, ainsi que celles de M^me Ferrand[2].

Les contemporains ont bien senti que ce qui fait leur charme, c'est leur spontanéité, le naturel de leur désordre et de leur forme sans apprêt. Ainsi en juge très clairement Ga-

cédées de quelques réflexions, 1770, à La Haye et se trouvent à Paris ». Il met en épigraphe le vers de Colardeau : « Le sentiment y vit sous les doigts d'une amante. »

1. Cf. de la même à Guitaut, 23 janvier 1681 : « Pour moi, pauvre petite femme, si j'avais fait une sottise, je n'y saurais pas d'autre invention que de la boire... Il faut que je vous dise les raisons de cette pauvre Coligny pour n'en pas user de même : elle convient d'une folie, d'une passion que rien ne peut excuser que l'amour même : elle a écrit sur ce ton là toutes les *portugaises* du monde, vous les avez vues. »

2. Waldberg, p. 58.

briel Guéret dans *la Promenade de Saint-Cloud*, où il expose en juriste qu'il était les défauts et les qualités des fameuses *Portugaises*.

Oronte et Cléante, au cours d'une promenade qui rappelle celle des quatre amis dans le parc de Versailles, discourent des ouvrages récemment parus. L'un d'eux signale que le *Roman bourgeois* n'a pas eu de succès. Mais doit-on juger de la valeur d'un ouvrage par son « débit » ?

« Il me semble qu'il y en a d'excellents qui pourrissent dans les boutiques, pendant que d'autres qui ne valent rien se débitent avec chaleur. Il ne faut pas aller plus loin que les *Lettres portugaises*. N'est-il pas surprenant combien il s'en est vendu? et je n'en vois point d'autre raison, si ce n'est le charme de la nouveauté, et qu'on a pris plaisir de lire des lettres d'une religieuse, de quelque manière qu'elles fussent faites, sans considérer que ce titre est le jeu d'un libraire artificieux, qui ne cherche qu'à surprendre le public.

— Que vous souciez-vous, interrompit Cléante, qu'elles soient véritables ou non, pourvu qu'elles soient bonnes? n'ont-elles pas beaucoup de tendresse? et seriez-vous homme à vouloir soutenir contre tous venants la fausseté des *Lettres portugaises?*... »

Nous sommes au siècle de la clarté et du bon goût; un esprit d'analyse ne peut manquer d'être choqué par la forme décousue de ces lettres qui ne rachète pas leur substance pauvre et dépourvue d'originalité : « Il y a sans doute quelque tendresse dans ces lettres si vous la faites consister dans les mots passionnés... Mais si vous la mettez dans les sentiments, à peine en trouverez-vous deux qui soient remarquables. Et en vérité n'est-ce pas une grande misère quand il faut lire un livre pour si peu de chose? D'ailleurs, il n'y a pas même de style; la plupart des périodes y sont sans mesure, et ce que j'y trouve de plus ennuyeux, ce sont de continuelles répétitions qui rebattent ce qui méritait à peine d'être dit une seule fois. » Que voilà bien là un jugement du grand siècle avec son dédain des effusions qui sentent le bourgeois et son affectation d'insensibilité! Y avait-il moins de mépris dans le mot quasi ironique de M^me^ de Sévigné passionnée pour Nicole et que la gloire croissante de Racine laissait défiante?

Et pourtant, si ces fameuses lettres ont causé tant d'émoi c'est qu'elles correspondaient à des besoins nouveaux qui allaient s'exprimer dans des œuvres nouvelles. C'est bien aux alentours de l'année 1669 que s'opère cette transformation du goût dont on fait d'ordinaire hommage au siècle de Jean-Jacques, parce que les derniers écrivains du grand siècle se sont montrés plus timides et plus modérés dans leur élan. Un simple coup d'œil synchronique aux ouvrages parus après 1669 est assez significatif : Corneille est à son déclin (*Attila* est de 1667, *Tite et Bérénice* de 1670; dans *Psyché*, en 1671, il laisse s'épancher une muse attendrie qui n'est pas la sienne d'ordinaire). Racine, qui a cherché sa voie, va se révéler, après *Andromaque*, avec *Bérénice* en 1670, *Bajazet* en 1672, *Iphigénie* en 1674, *Phèdre* en 1677. Molière, à la fin de sa carrière, entrecoupe ses derniers chefs-d'œuvre de divertissements où son génie amer révèle une singulière sensibilité (*Mélicerte*, 1668; *Amants magnifiques*, 1670; *Psyché*, 1671). La *Princesse de Clèves* est de 1678.

Un mot résume cette orientation nouvelle : sensibilité, c'est-à-dire complaisance pour les sentiments tendres que le stoïcisme régnant condamnait ou refoulait pour les sublimer par la lutte de la passion et du devoir. M. von Waldberg, dans son ouvrage fort approfondi sur le roman sentimental en France[1], fait des *Lettres portugaises* la véritable clé de cette transformation littéraire. Il oppose cet opuscule où, comme l'aurait dit Alceste, la passion parle toute pure aux innombrables tomes des romans historiques et didactiques de d'Urfé, de La Calprenède ou de M^lle^ de Scudéry : « Pour la première fois dans la littérature moderne, un profond coup d'œil était jeté dans la vie intérieure de l'âme d'une femme. »

Il reproche à La Fontaine de n'avoir pas senti dès lors les temps nouveaux et d'écrire dans l'avant-propos de *Psyché* que le goût est au galant et au plaisant. Pour M. v. Waldberg, c'est bien plutôt le recueil dont nous parlons qui mérite le titre de *Psyché* que l'œuvre agréable de La Fontaine. Les *Lettres* de la Portugaise ont brisé le charme qui tenait enchaînés jusque-

1. *Der empfindsame Roman in Frankreich*. Strassburg, 1906. « Erster Teil Die Anfänge bis zum Beginne des XVIII. Jahrhunderts. »

là les romanciers et le public dans les liens de la mode, des conventions sociales et littéraires.

Sans être aussi affirmatifs que l'érudit allemand qui nous semble rattacher trop exclusivement le mouvement d'intériorisation, qui se dessine dans la littérature vers cette époque, à un événement unique, nous trouvons avec M. Lanson que les *Lettres* ont été un des éléments essentiels de ce lointain préromantisme. Sans doute eussent-elles passé inaperçues si les esprits n'avaient été préparés à en goûter le charme passionné. Mais leur succès a pu préciser des tendances qui s'ignoraient encore, détruire les hésitations des auteurs encore engagés dans les anciens errements.

Sans doute l'héroïne de Mme de La Fayette, celle dont la gloire éclipsa celle de la comtesse de Tende et de la princesse de Montpensier, tient-elle encore beaucoup des héroïnes cornéliennes. Le fameux aveu à son mari suscita une polémique comme on les aimait au XVIIe siècle : eut-elle raison, eut-elle tort d'analyser ses sentiments en présence de ce mari comme s'il eût été son confesseur? Les réponses reçues par le *Mercure galant* inclinent généralement au silence. En 1685, une des lettres de « l'auteur de la critique générale de l'histoire du calvinisme du P. Maimbourg », *alias* Pierre Bayle, trouve le roman de Mme de La Fayette encore trop conventionnel : « Le monde ne produit point des gens de cette espèce; ils ne sont que le pur ouvrage d'un romaniste... » Il n'en est pas moins vrai que la *Princesse de Clèves* est le premier roman du siècle où la passion soit l'unique ressort de l'intrigue et une passion telle qu'elle ronge l'âme, l'occupe exclusivement et fait autour d'elle des ravages mortels : « Comment pouviez-vous espérer que je conservasse de la raison? Vous aviez donc oublié que je vous aimais éperdument et que j'étais votre mari? L'un des deux peut porter aux extrémités : que ne peuvent plus les deux ensemble? Eh! que ne font-ils point aussi! je n'ai que des sentiments violents et incertains dont je ne suis pas le maître. Je ne me trouve plus digne de vous; vous ne me paraissez plus digne de moi. Je vous adore, je vous hais, je vous offense, je vous demande pardon; je vous admire, j'ai honte de vous admirer. Enfin il n'y a plus en moi de calme ni de raison. »

Voilà certes un discours, plus mesuré, mais non moins ému et sentimental que telle lettre de Saint-Preux ou telle tirade de Ruy Blas.

Nous ne pouvons savoir si Mme de La Fayette fut directement influencée par les *Lettres portugaises* : cela est possible et probable[1].

On pourrait trouver dans le théâtre de Racine des situations, des caractères qui évoquent ces petites lettres brûlantes bien dignes d'avoir ému l'âme si étrangement passionnée de Racine.

Les amours douloureuses de la princesse Bérénice, si différentes qu'en soient d'ailleurs les circonstances, ne sont pas sans nous rappeler celles de la religieuse de Béja et, bien mieux que dans les plates traductions d'un Ximenès ou d'un Dorat, nous trouvons à maint endroit l'écho des plaintes de l'amante abandonnée. Les reproches mêlés d'amour de l'acte IV, le sursaut de fierté blessée, le rappel des heures passionnées, l'évocation d'un avenir enchaîné aux souvenirs du passé, tous ces mouvements pathétiques, la religieuse les avait découverts et notés : « Vous êtes plus à plaindre que je ne suis, et il vaut mieux souffrir tout ce que je souffre que de jouir des plaisirs languissants que vous donnent vos maîtresses de France. Je n'envie point votre indifférence et vous me faites pitié. Je vous défie de m'oublier entièrement. Je me flatte de vous avoir mis en état de n'avoir sans moi que des plaisirs imparfaits. »

> Si je forme des vœux contre votre injustice,
> Si devant que mourir la triste Bérénice
> Vous veut de son trépas laisser quelque vengeur,
> Je ne le cherche, ingrat, qu'au fond de votre cœur.
> Je sais que tant d'amour n'en peut être effacée...
>
> (Acte IV, scène v.)

La « triste » Bérénice et ses sœurs, par les ardeurs qui les accablent : Roxane, Monime, Phèdre, vivent et meurent sous

1. Barbin est également son éditeur et nous savons, par une lettre de Mme de Sévigné, qu'il avait soin de faire tenir à ses clients les livres nouveaux.

le signe de la passion malheureuse et ne craignent pas d'exprimer cette passion qui désormais va faire l'objet des œuvres littéraires.

On sait assez que le XVIIIe siècle est agité par l'émoi des cœurs sensibles. Dès l'aube du siècle, une femme d'esprit fort judicieux, la marquise de Lambert, notait ce renversement des valeurs du siècle précédent : « C'est à notre imagination et à notre cœur que la nature a remis la conduite de nos actions et de ses mouvements... Un seul sentiment, un seul mouvement du cœur a plus de crédit sur l'âme que toutes les sentences des philosophes. La sensibilité secourt l'esprit et sert la vertu. »

Le roman est la meilleure occasion pour les auteurs d'exploiter à l'envi l'un de l'autre les tendances de leur public. De Mme de La Fayette à Mme Riccoboni, on peut mesurer le chemin parcouru : il n'est plus question de lutte où la raison éclaire la pénombre de la conscience; les faibles héroïnes de Mme Riccoboni cèdent aux entraînements de leurs sens et de leurs cœurs. Si nous n'avons pas dans ces romans de situation comparable à celle de la Portugaise[1], nous y trouvons du moins des effusions qui ressemblent singulièrement à celles de Marianna : « Celui qui n'a pas senti la douleur d'être trahi de ce qu'il aime avec passion, n'a qu'une faible idée des peines qu'on peut éprouver dans la vie[2]. »

Elle se complaît au sentiment pour lui-même en dehors même de l'objet qui l'inspire : « Ce n'est pas toujours son amant qu'on regrette le plus quand on est forcée à lui retirer son cœur; c'est le sentiment dont on était touchée, c'est le prestige aimable qui s'évanouit, c'est le plaisir d'aimer[3]. »

1. Signalons seulement, à titre d'indication, les indignations du siècle à l'égard des couvents jugés contre nature. Voir les *Lettres péruviennes* de Mme de Graffigny; la *Religieuse* de Diderot; l'épisode de la conventine amoureuse au livre IX des *Mémoires pour servir à l'histoire d'un homme de qualité*. Ces situations tragiques dans un cloître fourniront abondamment la littérature mélodramatique à l'époque révolutionnaire telle la *Religieuse de Nîmes*. Voir Estève, *le Théâtre monacal sous la Révolution* et *Études de littérature préromantique; l'Éloge de Fléchier*, par d'Alembert, lu en 1779, contient une anecdote assez significative pour exciter la compassion des âmes sensibles.

2. Riccoboni, *Lettres de Milady Juliette Catesby*.

3. Riccoboni, *Histoire du marquis de Cressy*.

La tristesse même de l'amour malheureux est une volupté que l'on goûte avec délice : « Je vivrai puisque le ciel me l'ordonne, mais je veux vivre dans la tristesse, j'y trouve de la douceur, et tous les plaisirs du monde en auraient moins pour moi que les larmes que vous me voyez répandre. » Cette vie passionnée que l'on imagine, si les circonstances ne permettent pas de la mener en effet, séduit même les théoriciens de la morale : elle suggère les réflexions sur la conduite et le principe de la connaissance les plus éloignées de celles du siècle de Descartes. « Vivre sans passion, c'est dormir toute sa vie et rêver que l'on boit, que l'on mange, que l'on marche, que l'on parle. Il faut être remué par quelque affection pour être[1]. » Et d'Helvétius : « Que l'on devient stupide dès qu'on cesse d'être passionné. »

Même conception dans les œuvres dramatiques, où le sentiment donne lieu à des déclamations pathétiques chez un Nivelle de La Chaussée, en attendant qu'un Pixerécourt s'attache à la grimace même, à la posture du sentiment, et vide le drame de toute pensée.

Rousseau exprime, dans sa fameuse *Lettre à d'Alembert*, cette évolution du genre dramatique : « Ne sachant plus nourrir la force du comique et des caractères, on a renforcé l'intérêt de l'amour... et depuis Molière et Corneille on ne voit plus réussir au théâtre que des romans sous le nom de pièces dramatiques. »

Ce censeur de son siècle, dont les œuvres ont été écrites en grande partie en réaction contre les mœurs et les goûts du temps, a pourtant été séduit lui-même par le charme du sentiment. Il en fait l'aveu dans cette même *Lettre :* « Qu'on nous peigne l'amour comme on voudra, il séduit ou ce n'est pas lui... Ses combats, ses maux, ses souffrances le rendent plus touchant encore que s'il n'avait nulle résistance à vaincre. Loin que ses tristes effets rebutent, il n'en devient que plus intéressant par ses malheurs mêmes. On se dit malgré soi qu'un sentiment si délicieux console de tout. Une si douce image amollit insensiblement le cœur : on prend de la passion ce qui mène au plaisir, on y laisse ce qui tourmente. »

1. M^me de Puisieux, 1750.

Il est impossible de déceler une filiation directe, mais il y a tout lieu de croire que les *Portugaises* n'ont pas été étrangères à ce courant qui roule impétueusement à travers le siècle.

La vogue des épîtres passionnées est durable : le sceptique Crébillon lui-même laisse échapper quelques soupirs dans les *Lettres de la marquise de ... au comte de R.* Habile à flairer ce qui plaît, il s'efforce de les faire passer pour authentiques (1732). Les *Lettres de Fanny Butlerd* de Mme Riccoboni sont de 1757, celles de *Miledy Catesby*, du même auteur, de 1758, l'année même où, à l'imitation de Pope, Colardeau publie la *Lettre d'Héloïse à Abélard* avec un prodigieux succès. En 1758, encore de nouvelles *Lettres* de Crébillon, l'année suivante, l'imitation rimée des *Portugaises*, par Ximenès, dont nous avons déjà parlé. En 1770, l'ami intime de Colardeau, Dorat, donne son édition des *Portugaises* précédée d'une appréciation curieuse. Il insiste beaucoup plus vivement que ne l'avait fait Guéret sur les mérites des *Lettres* de Marianna et l'emploi qu'il fait du vocabulaire propre à l'époque de la comédie larmoyante accentue encore le caractère spontané, irrationnel de ces *Lettres :*

« On ne trouve... ni cette métaphysique d'amour que nos femmelettes ont mise à la mode, ni ces coups de poignards officieux qui tranchent l'intrigue au lieu de la dénouer, ni ces poisons lents qui laissent à des héroïnes bavardes le temps d'une agonie volumineuse... en récompense tout y est vrai, naturel, de cette simplicité attachante, premier charme des écrits auxquels on revient et dont on ne se lasse jamais. Elles font couler ces larmes délicieuses qui soulagent le cœur, non ces pleurs pénibles qui l'oppressent; elles respirent l'amour le plus tendre, le plus passionné, le plus généreux; il y est peint dans toutes ses nuances, approfondi dans tous ses détails... Racine lui-même, ce peintre par excellence, ne l'a pas présenté sous des couleurs plus séduisantes, plus énergiques et plus douces. » Il adresse quelques reproches à la forme, mais nous ne sommes plus au temps où des vices de langage sont rédhibitoires : « Entendez parler nos jolis juges, ces juristes glacés qui poussent jusqu'à la pédanterie l'amour du beau

style, personnages élégamment froids et correctement ennuyeux, ils vous diront que les *Portugaises* sont du dernier médiocre, que cela ne se laisse point lire et qu'il est incroyable qu'un pareil livre ait encore des partisans... Pour peu qu'on ait de sensibilité, on relit six fois les *Portugaises* avant de s'apercevoir qu'elles sont mal écrites. »

Un tel jugement est concluant. Notons pour le remplacer dans un ensemble que cette édition de Dorat parut au moment où le petit clan des philosophes était fort occupé d'un magistral ouvrage annoncé par l'un d'eux et déjà détaillé dans les salons. Il s'agit de l'*Essai sur le caractère, les mœurs et l'esprit des femmes dans les différents siècles*, par Thomas. Or, cet essai pédantesque et peu passionné fut assez mal reçu, même parmi les amis du philosophe. On lui reprocha de manquer de chaleur et, entre soi, on colporta des anecdotes sur l'ignorance de Thomas en matière féminine. Là-dessus parut la boutade enflammée de Diderot, ardente à souhait, faisant des femmes des sortes de prêtresses de l'amour, à la fois bacchantes et victimes : « O femmes ! vous êtes des enfants bien extraordinaires ! Avec un peu de douleur et de sensibilité quel attendrissement ne nous auriez-vous pas inspiré (il s'adresse à Thomas), en nous montrant les femmes assujetties comme nous aux infirmités de l'enfance, plus contraintes et plus négligées dans leur éducation... Quand on écrit des femmes, il faut tremper sa plume dans l'arc-en-ciel et jeter sur sa ligne la poussière des ailes du papillon... »

De telles explosions sont bien significatives : on s'est passionné au temps des ruelles pour les subtilités de la grammaire des sentiments ; on s'est complu, chez M^me^ de Sablé et M^me^ de la Fayette, à réduire en maximes des cas psychologiques où l'amour restait maître des cœurs tandis que les actes demeuraient sous le contrôle de la raison ; on s'échauffe maintenant sans l'ombre de raisonnement : à quoi bon argumenter dans le torrent de la passion ? le lyrisme se donne à lui-même sa loi.

Dans la première moitié du xix^e^ siècle, les *Portugaises* ne sont guère que mentionnées par les écrivains qui méditent sur la formation des courants littéraires ou la psychologie des sentiments. M^me^ de Staël, par une singulière appréciation, les

signale, dans son *Essai sur les fictions*, plutôt comme un ouvrage de l'esprit que comme un cri passionné. Elle les place, pour cette raison, en compagnie de l'*Épitre* de Pope et de Werther, afin de mieux exalter Rousseau[1].

Le *Journal de l'Empire* consacre un article, le 3 octobre 1806, à la réédition par Delance du livre de Dorat. On y trouve l'aperçu suivant : « Très jolie édition des *Lettres portugaises* presque totalement oubliées aujourd'hui après avoir joui longtemps de la plus brillante réputation, et dignes, en effet, de tenir une place distinguée parmi les monuments érotiques les plus touchants et les plus parfaits qui soient parvenus jusqu'à nous. » Quatre ans plus tard le même *Journal* insérait le fameux article de Boissonade qui donnait enfin le nom de la religieuse.

Stendhal dans *l'Amour* choisit Marianna comme type de l'amour-passion. Sainte-Beuve ne consacre pas aux *Portugaises* une notice particulière, mais les rapproche à plusieurs reprises des lettres de M^lle^ de Lespinasse et de M^lle^ Aïssé. Dans *Portraits de femmes* notamment, à l'occasion d'une étude sur le *Roman intime* écrite en juillet 1832, il caractérise cette sorte d'ouvrages qui sont d'autant plus pénétrants qu'ils sont moins littéraires : « Ce sont des livres qui ne ressemblent pas à des livres, et qui quelquefois même n'en sont pas... Aussi les lettres écrites au moment de la passion... sont-elles inappréciables et d'un charme particulier dans leur désordre. On connaît celles d'une Portugaise, bien courtes, malheureusement, et tronquées; celles de M^lle^ de Lespinasse, longues et développées, auraient plus de douceur... » La pensée est encore moins nette et l'appréciation plus terne dans la notice sur M^lle^ Aïssé parue en 1846 dans la *Revue des Deux Mondes* et reproduite dans l'édition des lettres de M^lle^ Aïssé publiée la même année. Par la suite, les *Portugaises* suscitèrent deux catégories d'essais : les uns, œuvres d'aimables écrivains, reprennent l'analyse des *Lettres* pour en étudier d'un point de vue sentimental la valeur intrinsèque et l'émotion qu'elles provoquent en nous; les autres, objet d'une enquête

1. « Il y a des écrits tels que *l'Épître d'Abeilard* par Pope, *Werther*, *les Lettres portugaises*, etc.; il y a un ouvrage au monde, c'est la *Nouvelle Héloïse*. »

historique, s'attachent à élucider la question des individualités mises en scène, la genèse du texte, sa répercussion littéraire.

Au premier groupe appartiennent, entre autres, l'étude de Filon lue à la séance du 5 mars 1863 de la « Conférence du rez-de-chaussée », celle d'Alexandre Piédagnel en tête de l'édition des Bibliophiles en 1876.

L'ouvrage copieux de Luciano Cordeiro paru en 1888, réédité en 1891 et analysé par M. Formont dans la *Revue hebdomadaire* du 14 octobre 1893, fait désormais autorité dans le domaine historique, celui de Waldberg interprète les influences dont le dosage s'établit difficilement.

En Angleterre, un important article de Edmund Gosse dans la *Fortnightly Review* d'avril 1888 indique l'importance des *Lettres portugaises* dans la littérature française et dans la littérature anglaise. Sa thèse est la même que celle de Waldberg : les *Portugaises* lui paraissent avoir été le levain qui fit éclore la sensibilité dans le domaine littéraire desséché jusque-là par la rhétorique de la Renaissance. L'époque de Richardson fut, comme celle de Rousseau, redevable en partie de son caractère sensible aux effusions de la religieuse délaissée. « In England the influence of the Portuguese letters was scarcely less sudden than decisive. That we in England needed such an influence on our letter-writers is not to be questioned although the faults of english correspondence were not these of the admirers of Voiture and Balzac. The French needed to throw off a rhetorical insipidity, the English were still in the toils of the ornemental allusiveness of the Renaissance[1]. »

Le goût des chefs-d'œuvre méconnus, qui caractérise notre

1. M. Gosse se plaint que les critiques français n'aient pas cherché l'influence des *Portugaises* en Angleterre. Il signale la première traduction qui est celle de Roger Lestranger en 1778. Dans la préface, le traducteur les présente au public : « You will find in them the lively image of an extravagant and infortunate passion and that a woman may be flesh and blood in a cloister as well as in a palace. » Depuis lors des études ont été faites en Angleterre : la bibliographie des traductions anglaises a été donnée par Prestage : *The letters of a portuguese nun*. London, 1897, 2ᵉ éd. L'influence et les imitations ont été étudiées par Charlotte E. Morgan : *The rise of the novel of manners*. New York, 1911.

époque, devait donner un renouveau d'actualité aux *Lettres* de Marianna, et les *Livres du second rayon* de M. Émile Henriot nous ont récemment apporté, entre une étude sur Charles Sorel et une autre sur Hamilton, une contribution à l'histoire de Marianna, de son amour et de son rayonnement littéraire.

*
* *

Il ne pouvait être question de traiter ici de façon exhaustive le problème que posent aux curieux les lettres de la religieuse portugaise. Sans aller aussi loin que M. von Waldberg dans l'estimation de l'influence des *Portugaises*, nous avons été frappés de leur retentissement à travers la littérature de deux siècles. Nous n'en faisons pas l'agent unique de la transformation du goût vers 1670, mais un des agents essentiels.

Par un remarquable concert des influences antiques façonnant les âmes dès l'enfance et des circonstances politiques trompant les énergies, habituant les cœurs à se replier sur eux-mêmes et courbant sous le joug de l'obéissance les individualités les plus effrénées, les disciplines morales et intellectuelles se constituèrent au sortir de la Renaissance sous le principe unique de la connaissance rationnelle. Le génie de Descartes est bien l'inspirateur des générations du grand siècle que semble organiser dans tous les domaines le *Discours de la Méthode pour bien conduire sa raison et trouver la vérité*. Socialement le « généreux » en est le produit, qui trouve sa joie très pure à connaître ses passions, à en dénombrer les éléments, à les ramener à leur source et, par un renoncement aux contingences qui pourraient le troubler, se rend « en quelque façon semblable à Dieu » et « s'estime au plus haut point qu'il se peut légitimement estimer[1] ».

Dans le domaine littéraire, deux œuvres expriment l'essence de cette discipline : vers 1610, *l'Astrée* est « le roman d'une société qui s'organise », elle nourrit les générations suivantes conquises « par sa prédilection pour les choses de l'esprit et l'analyse morale, par la place qu'elle fait à la raison, à la connaissance lucide de soi-même et des autres, par

1. Descartes, *Traité des passions*, 1649, art. 152, 153.

la pondération des sentiments, par cette aspiration vers l'idéal, qui ne fait pas oublier les choses positives, par sa politesse un peu cérémonieuse, et son souci des bienséances[1]. » En 1651, *Nicomède* est une des pièces pour qui le grand Corneille a le plus « d'amitié ». C'est la plus cornélienne et la plus cartésienne de ses œuvres. « La tendresse et les passions » n'y ont aucune part, « la grandeur de courage y règne seule et regarde son malheur d'un œil si dédaigneux qu'il n'en saurait arracher aucune plainte[2] ». Nicomède fut salué par un succès qui se soutint plusieurs années, mais si cette pièce marque le point culminant du triomphe de la raison elle en est aussi le point critique; les forces qui ont constitué cette discipline si française commencent de s'épuiser. Le courant rationaliste subsiste pourtant : si les âmes sont lasses d'être héroïques, si plus d'ouverture d'esprit, plus de cosmopolitisme inclinent à s'émouvoir sur ce qui est humain, il n'en demeure pas moins une réserve morale, une pudeur des sentiments, un goût pour la connaissance lucide et l'effort volontaire qui préservent du relâchement[3].

Il fallut bien des assauts pour saper l'édifice du rationalisme : ils sont presque tous venus du dehors, ils sont l'effet d'influences étrangères au génie français qui les absorba lentement. Nous citerons l'influence des *Portugaises*, celle des Anglais avec Richardson, Fielding, les poètes comme Young et la divulgation de Shakespeare par les acteurs étrangers et français, enfin l'influence du genevois Rousseau.

Si l'on a présentes à l'esprit les tendances foncières des esprits du XVII^e siècle, on peut, semble-t-il, répondre aux rares écrivains qui aient mis en doute l'authencité des *Portugaises*[4].

1. Maurice Magendie, *Du nouveau sur l' « Astrée »*. Champion, 1927.
2. Examen de cette tragédie par Corneille, 1660.
3. Ainsi Crébillon, dans sa préface des *Lettres* déjà citées, se moque avec sa lucidité un peu sèche des lettres passionnées qui ont troublé bien des esprits et voudrait que les jeunes filles tirassent une morale des lettres qu'il publiait : « Elles y pourront apprendre à ne pas transformer en passion les premiers mouvements qui les agitent, et à ne point en inférer que ce serait vainement qu'elles voudraient les combattre... »
4. Félix Walter, dans la « Bibliothèque de la *Revue de littérature comparée* », a publié, en 1927, une étude sur *La littérature portugaise en Angleterre à l'époque romantique*. Il se contente de poser le problème et va jusqu'à mettre en doute l'authenticité des *Portugaises*. Il cite à l'appui de cette hy-

Quel est donc l'auteur qui pouvait en 1669 composer et rédiger ces lettres enflammées, si éloignées par leur conception, leur désordre, leur expression pathétique, des habitudes intellectuelles régnantes? Elles ne pourraient être que l'œuvre d'un génial précurseur de Rousseau. Est-il vraisemblable qu'il n'ait jamais révélé son anonymat ou que ses contemporains n'en aient pas percé le secret? il serait plus étrange encore que les *Portugaises* eussent été l'unique manifestation de son génie. Il est beaucoup plus admissible que les lettres d'une étrangère, divulguées par un indiscret amant, aient séduit des âmes que rebutaient à leur insu les rigueurs d'une discipline étroite et dure. Cette échappée sur un monde intime, que chacun éprouvait mais refoulait au fond de soi, eut l'attrait délicieux des plaisirs coupables. Les lettres tendres et tristes de la faible Marianna contribuèrent à vaincre, mais lentement, et malgré bien des répugnances, les scrupules de pensée qui liaient nos œuvres littéraires à un dogme tyrannique, mais déjà périmé.

P. et J. LARAT.

pothèse les réserves faites par M. Mendes dos Remedios dans l'édition de 1921 de son *Historia da literatura portuguesa*. Rappelons que Rousseau écrit dans sa lettre à d'Alembert : « Je parierais tout au monde que les *Lettres portugaises* ont été écrites par un homme. »

L' « IMITATION INVENTRICE »

OU

LES CONTRADICTIONS D'ANDRÉ CHÉNIER

Imitation et invention dans l'œuvre de Chénier sont si étroitement liées que toute analyse risque, en les séparant, de fausser le sens de sa poétique. La critique s'y est employée de son mieux. Pensers nouveaux, vers antiques, elle se plaît, dirait-on, à ne retenir jamais qu'un des deux termes à la fois, afin de saisir plus aisément le poète en flagrant délit de contradiction[1]. Faguet, qui voudrait le laver de ce crime, imagine de lui prêter trois « manières » successives : traducteur des Grecs d'abord, plus original, mais encore imitateur des latins dans les Élégies, il n'aurait que vers la fin, sous l'empire de ses indignations politiques et de son pur amour pour Fanny, réalisé sa vraie personnalité. En même temps que trois manières, il aurait eu « deux programmes », qui sont presque en sens inverse, l'un aux premières années de sa vie littéraire, l'autre [celui de l'*Invention*] aux dernières et comme en prévision et préface de l'*Hermès*...

Vers sa vingtième année, il n'avait d'autre dessein que d'être « un poète grec en français[2]. »

Explication séduisante. Mais, en dépit des atténuations et des retouches qu'il y apporte, Faguet lui-même est un peu gêné pour la faire cadrer avec les textes. L'embarras augmente

1. Voir en particulier Louis Bertrand, *la Fin du classicisme et le retour à l'antique*, p. 238 et suiv. Le fond de cette étude ne fait guère que reprendre des critiques dont Sainte-Beuve avait déjà fait justice (cf. *Un factum contre André Chénier*, dans les *Portraits contemporains*, t. V, p. 300 et suiv.).

2. Faguet, *André Chénier*, Hachette, s. d., p. 42-43.

à mesure que s'allonge la liste des sources connues de Chénier. Que faire de l'*Hermès*, conçu dès vingt ans, et dont les canevas montrent, avec une intention toujours plus appuyée de faire du nouveau, un recours toujours plus abondant aux idées ou aux expressions d'autrui? Que faire de l'*Invention*, cette éclatante profession d'originalité, dont M. Dimoff nous a révélé la parenté évidente avec un ouvrage d'Young[1]? Que faire de tant d'ébauches et de matériaux que le poète continuait toujours d'accumuler, parallèlement à ceux de l'*Hermès*, pour des Bucoliques conçues suivant sa poétique primitive? Imitateur à ses débuts, original à la fin : la vérité paraît être moins simple. « Abel, doux confident de mes jeunes mystères », ou telle autre élégie qui fera pleurer Lucien de Rubempré[2], ces bouillonnements juvéniles traduisent-ils moins la nature profonde du poète que *l'Ode à Versailles* ou les Iambes? Et la *Jeune Captive*, en revanche, est-elle moins farcie d'imitations que les idylles de la « première manière »?

On ne saurait, d'autre part, ni plaider l'inconscience, ni taxer Chénier de dissimulation. Nul auteur n'a mieux su ce qu'il voulait faire et nul n'a de meilleure grâce livré ses procédés. Faut-il rappeler sa plaisante invite au dénicheur de plagiats :

> Que ne vient-il vers moi? Je lui ferai connaître
> Mille de mes larcins qu'il ignore peut-être.
> . . . .
> Tantôt chez un auteur j'adopte une pensée,
> Mais qui revêt chez moi, souvent entrelacée,
> Mes images, mes tours, jeune et frais ornement.
> Tantôt je ne retiens que les mots seulement...
> . . . .
> Des antiques vergers ces rameaux empruntés
> Croissent sur mon terrain mollement transplantés.
> Aux troncs de mon verger ma main avec adresse
> Les attache, et bientôt même écorce les presse.

1. *Une source anglaise de l' « Invention »* (*Revue de littérature comparée*, octobre-décembre 1921).
2. Balzac, *les Illusions perdues*. Ollendorf, 1901, t. I, p. 36.

De ce mélange heureux l'insensible douceur
Donne à mes *fruits nouveaux* une *antique saveur*[1].

Réduit aux termes qu'une fois de plus nous soulignons, le problème serait simple ; mais le poète, on vient de le voir, ne se défend pas d'emprunter parfois « une pensée ». Là est le point délicat. « Contradiction » n'éclaircit rien. Essayons, à la lumière des textes, désormais connus, de définir et d'expliquer.

*
* *

Les théories exposées dans l'*Invention* et en maint endroit des œuvres poétiques s'éclairent d'une vive lumière pour peu qu'on étudie le texte capital qu'est l'*Essai sur ... la perfection et la décadence des lettres et des arts*. Les pages rassemblées sous ce titre par M. A. Lefranc constituent une véritable Poétique, où viennent aboutir tous les courants de l'esthétique littéraire du siècle. Or l'*Essai* nous fournit toute faite la réponse à l'énigme des « contradictions ».

Celui qui n'ayant point de but, de plan, de série d'idées qui le conduise, d'impulsion secrète qui le domine, ... va cherchant de côté et d'autres quelques perles incohérentes et parasites, ... celui-là est un plagiaire ou au plus un compilateur. Mais celui qui embrasse un projet étendu, le poursuit, avance dans son vaste plan, ne perd de vue aucune partie, et recueillant dans ses souvenirs et dans ses lectures quelques beautés qui se trouvent devant lui, grossit son fleuve déjà grand et mêle de l'or avec de l'or, celui-là ne mérite pas les mêmes noms... Et comme il est certain que tous les

1. *Œuvres complètes*, publiées par Paul Dimoff, t. III, p. 205-206. — L'exemple, une fois de plus, est joint à la théorie : Egger (*l'Hellénisme en France*, t. II) rappelle à propos de cette comparaison huit vers de Vauquelin de La Fresnaye. Chénier connaissait-il Vauquelin ? ou plutôt l'un et l'autre ne sont-ils pas tributaires de Vida, que Chénier a pu connaître par la publication récente de Batteux : « Il en est qui prennent ouvertement et avec intrépidité, qui même s'en font une gloire, parce que sous les paroles qu'ils ont empruntées ils ont eu l'art merveilleux d'enfermer un autre sens... C'est ainsi que les plantes transplantées dans un sol nouveau et les arbres entés sur une tige étrangère produisent de plus belles fleurs ou de plus beaux fruits » (*les Quatre poétiques d'Aristote, d'Horace, de Vida, de Despréaux, avec les traductions et des remarques de M. l'abbé Batteux*, 1771, t. II, p. 161).

hommes reçoivent toutes leurs idées par les sens, et ensuite par la mémoire et le raisonnement les combinent... et se composent chacun un cercle qui lui appartient de notions plus ou moins générales, d'expériences plus ou moins étendues, suivant son plus ou moins de force et de capacité d'esprit; ainsi peut-on dire que les penseurs lettrés ont en plus grand nombre que les autres hommes des sens ouverts à toutes les Impressions étrangères qui, réunies à ce que la nature leur avait donné, leur forment une habitude de penser, de sentir et de s'exprimer qui est leur, quoique en partie de sources empruntées... Et toujours cette sorte d'imitation inventrice... enrichit les auteurs les plus justement renommés pour leur originalité[1].

Si la poétique de l'*Essai* et de l'*Invention* tient encore par bien des fils à celle du XVII^e siècle, elle s'en sépare sur un point essentiel. La fameuse Querelle a passé par là, et la victoire des modernes. Les écrivains du grand siècle faisaient gloire d'emprunter à l'antique l'idée maîtresse d'un poème, se réservant, sans le dire, d'être neufs dans le détail, d'introduire en un sujet traditionnel leur expérience humaine. Chénier au rebours. Inventer, c'est concevoir un grand dessein, le plan d'un édifice non encore construit : toute l'originalité gît en ce point, et celui que l'Idée possède peut désormais considérer comme matériaux disponibles tout ce que lui offre le monde des esprits aussi bien que l'univers concret; puiser dans la nature à l'exemple des Anciens, mais dans une nature plus vaste et mieux connue; puiser aussi dans le trésor de pensées que l'humanité, depuis des siècles, amasse au profit de l'homme de génie qui saura les féconder. Ainsi, lorsque Chénier s'inspire des *Conjectures* d'Young, ne s'agit-il pas tout à fait d'un « habit d'emprunt dont la nouveauté l'a séduit » ni même d'un larcin rendu légitime, comme le veut l'abbé Dubos, par le mérite de la traduction[2], mais bien plutôt

1. *Œuvres inédites*, publiées par A. Lefranc, p. 118-119, 120.

2. *Réflexions critiques sur la poésie et la peinture*, 6^e éd. Paris, 1755, t. II, p. 82 : « Lorsque nous prenons les vers dans un poète qui a composé dans une langue autre que la langue dans laquelle nous écrivons, nous ne faisons pas un *plagiat*... Ces pensées transplantées d'une langue dans une autre ne peuvent réussir qu'entre les mains de ceux qui, du moins, ont le don de l'in-

d'idées qui, s'accordant avec son « vaste plan », y entrent selon lui de plein droit.

Elles étaient d'ailleurs dans l'air, et de l'opuscule d'Young « on pourrait aisément, nous dit M. Dimoff, montrer le rapport étroit avec les écrits de tels critiques français du début du siècle ». Relevons seulement quelques points de repère sur la route qui aboutit à Chénier. L'esthétique du XVII^e^ siècle s'est préoccupée surtout de l'imitation de la nature, accessoirement de l'imitation des modèles, sur laquelle le XVIII^e^ semblait avoir tout dit. Batteux, lorsqu'il traite ce point, n'a rien au premier abord d'un révolutionnaire : Homère, Virgile sont « la source, le modèle et la règle du bon goût... et le goût est le législateur souverain. Ainsi il n'y a point d'homme de lettres qui ne doive savoir, et savoir bien, les ouvrages de ces deux poètes[1] ». Son cours de belles-lettres, tout dogmatique, est fondé, comme le sera encore celui de La Harpe, sur la distinction rigoureuse des genres; et comme cette distinction même dérive de la classification traditionnelle des œuvres antiques, elle l'entraîne nécessairement à proposer, pour chaque genre, un modèle ancien à suivre pas à pas.

Cependant il a vu plus loin. C'est dans l'application qu'il s'en tient à cette routine. En théorie, la nature (la « belle nature » toutefois) est le seul modèle. L'imitation des Anciens est un pis aller, abandonné à ceux qui manquent de génie. Encore feront-ils mieux de se taire :

> Lisez les Anciens. Imitez-les, si vous ne pouvez imiter la nature. Quoi! toujours imiter, dites-vous, toujours être esclave? Créez donc; faites comme Homère, Milton, Corneille : montez sur le trépied sacré pour y prononcer des oracles. Le dieu est sourd, il n'écoute point vos vœux? Réduisez-vous donc à être, comme nous, admirateur de ce que vous ne pouvez atteindre[2].

A qui possède le don créateur, les Anciens pourtant ne sont pas inutiles : ils enseignent le secret de saisir la nature.

vention des termes. Ainsi, lorsqu'elles réussissent, la moitié de leur beauté appartient à celui qui les a remises en œuvre. »

1. *Principes de la littérature*, 5^e^ éd. Paris, 1774, t. II, p. 423.

2. *Ibid.*, t. I, p. 125-126.

Ils servent en outre à établir le « modèle idéal ». La critique dogmatique, embarrassée de concilier la dévotion aux Anciens avec les « défauts » qu'elle leur attribue — irrégularité du plan, grossièreté des mœurs, manque de noblesse dans les termes — a inventé au XVIII^e siècle cette sorte d'étalon composite : « Faisons, dit Batteux, un heureux mélange des qualités uniques de ces grands hommes ; nous formerons un modèle idéal supérieur à tout ce qui est, et ce modèle sera la règle souveraine et infaillible de toutes nos décisions[1]. » Donc, code de lois pour juger des ouvrages, plutôt que type de perfection à reproduire ; et de même chez Marmontel[2]. Mais Diderot fait deux pas de plus : ce canon imaginé par ses prédécesseurs à l'usage de la critique, il le propose aux inventeurs comme un idéal à réaliser ; et surtout, il nie que le « modèle » soit formé de beautés diverses, artificiellement réunies : c'est une création pure de l'esprit, une « idée[3] ».

André Chénier (bien qu'il ait ignoré ces pages de Diderot) semble avoir hérité de tout ce développement de l'esthétique littéraire, et il y ajoute. La poésie, selon lui, englobe l'imitation de la nature, mais ne s'y réduit pas. Représentation de la beauté du monde ou peinture vraie des sentiments humains sont l'effet, non le principe de l'invention. Le secret de l'originalité, que Batteux et Diderot nous engagent à demander aux Anciens sans nous dire en quoi il consiste, Chénier le leur a pris et le révèle ; c'est la *pensée :*

Pense, médite comme eux... Bon Dieu ! que m'as-tu fait là ?... Je te demande Achille ou Apollon, et en copiant servilement le premier beau portefaix qui s'est montré devant toi, tu crois me montrer

1. *Principes de la littérature*, t. I, p. 141.

2. « L'esprit... se forme d'une multitude de beautés éparses un tout idéal qui les rassemble. C'est à ce modèle intellectuel au-dessus de toutes les productions existantes qu'il rapportera les ouvrages dont il se constituera le juge » (article *Critique* de l'*Encyclopédie*).

3. Voir dans les *Œuvres*, éd. Assézat, t. XI, p. 12 à 17, cette remarquable analyse, trop longue pour être reproduite ici. Il s'agit des arts plastiques ; mais la théorie formulée par Batteux dans *les Beaux-arts réduits à un même principe* est trop connue pour qu'on nous reproche d'entendre de la poésie ce qui est dit des arts, ou vice versa. Ainsi font sans cesse et Diderot dans les *Salons*, et Chénier dans l'*Essai*.

des héros et des dieux. Ce n'est point là qu'ils sont, c'est dans l'imagination brûlante, c'est dans la sublime pensée.

Ce qui suit ressemble, pour le mouvement, à mainte page de Diderot, et plus encore à certain fragment de Jean-Jacques :

Mais toi, jeune élève, si les chefs-d'œuvre antiques, chaque jour contemplés, baignent ton front de sueur, enflamment ton courage et laissent dans ton cœur un long aiguillon d'émulation et de gloire; si l'idée de la beauté allume tes sens et te met hors de toi; si tu aimes à t'enfoncer dans les bois, seul, errant comme un insensé et ruminant dans ton cerveau les brûlants tableaux des poètes et répétant les vers où respirent, où se meuvent les héros, les géants et les dieux; si tu frappes du pied, de dépit, en trouvant toujours ton exécution au-dessous de ta pensée; si, toujours mécontent de ce que tu viens de faire, une ardente inquiétude te fait toujours chercher quelque chose au delà, viens, viens, travaille, c'est toi qui feras des chefs-d'œuvre[1]...

Mais si Rousseau, si Diderot ont tracé des peintures passionnées et déjà romantiques de l'inspiration, ils n'avaient pas encore songé à transporter dans le domaine de la poésie et des arts le rôle essentiel et quasi mystique qu'avait dès lors, pour le philosophe, la *pensée*. A Chénier d'arracher le poète au divertissement de la société et de la conversation pour le rejeter vers la méditation solitaire[2]; à lui de fondre ensemble philosophie et poésie, et de donner à celleci le ton

1. *Œuvres inédites*, p. 53-54. Cf. dans l'*Encyclopédie*, art. *Génie*, la section *Génie* (*musique*) [par J.-J. Rousseau] : « Veux-tu savoir si quelque étincelle de ce feu divin t'anime? Cours, vole à Naples écouter les chefs-d'œuvre de Léo, de Durante, de Jomelli, de Pergolèse. Si tes yeux s'emplissent de larmes, si tu sens ton cœur palpiter, si des tressaillements t'agitent, si l'oppression te suffoque dans tes transports, prends le Métastase et travaille : son génie échauffera le tien; tu créeras à son exemple : c'est là ce qui fait le génie. »

2. Roucher, vers le temps où Chénier commençait à écrire, accusait déjà la vie de salon de ruiner la poésie. « J'avoue que j'en suis encore à concevoir comment on a pu conseiller aux gens de lettres de se répandre dans le monde... [Hormis] les romanciers et ceux qui courent la carrière du théâtre..., ils y mettent beaucoup et n'en rapportent rien... C'est dans la retraite que naissent les grandes conceptions. C'est là surtout que chaque génie conserve son caractère d'originalité » (*les Mois* (1779), éd. de 1826. Paris, Brissot-Thivars, t. I, p. 164-165).

prophétique que la première s'arrogeait, au grand scandale de la critique, dans les *Pensées sur l'interprétation de la nature :* « Jeune homme, prends et lis. » Désormais

Le poète divin, tout esprit, tout pensée[1],

qui tient du *vates* antique et annonce le Mage des *Contemplations*, « siège au conseil qui créa l'univers[2] », puis en descend pour révéler la vérité aux hommes et les conduire au bonheur par la route de l'Encyclopédie. Plus de plagiat, pour qui porte en soi le plan de l'*Hermès :* tout, vision du monde, expériences, analyses, méditations et emprunts, viendra se fixer en cristallisations épaisses — hélas, trop épaisses — autour de ce centre magique.

*
* *

A plus forte raison le poète se permet-il d'emprunter, pour révéler sa pensée, mots, images et tours. Et d'abord à l'antiquité. André Chénier, dit-on, rejoint Ronsard par-dessus un siècle et demi d'imitation selon la poétique de Malherbe — poétique appauvrissante, qui ne prenait aux Anciens que les façons de dire les plus analogues à l'esprit français, les plus accessibles à tous sans surprise et sans effort, en un mot les plus banales. Certes, il est vrai que Chénier revient aux sources et renouvelle largement le vieux magasin d'images. Mais est-ce bien selon l'esprit de la Pléiade? Il n'a ni aimé ni compris Ronsard — qui en tant de points le dépasse — et il avait un culte pour Racine. Ce qu'il voulait, ce n'était pas une poésie pour les doctes; c'était bien, à l'exemple du XVII^e siècle, une adaptation de l'antique qui pût être goûtée de tous les bons esprits. Seulement les temps étaient changés, le public lettré de cette fin de siècle se piquait d'érudition. Caylus, Winckelmann l'avaient instruit; pour les ignorants *Anacharsis* allait paraître. Chénier pouvait oser beaucoup plus que Racine, acclimater en français non seulement les locutions et les images qui l'ont enchanté dans le grec, mais maint détail

1. *Œuvres complètes*, t. II, p. 124.
2. *Ibid.*, t. II, p. 106.

vivant, mainte allusion en quelque sorte intime; le tout avec ce discernement, cette absence de pédantisme grâce à quoi sa poésie garde une saveur si fraîche, en regard des lourdes leçons d'archéologie élaborées depuis par les Parnassiens.

Seulement il ne s'en tient pas là. Au pillage licite et consacré des Anciens, il unit, sans scrupule aucun, l'imitation des modernes. « Contradiction? » — Non. Usage établi, précepte même qu'il a reçu durant ses années d'apprentissage, et dont il ne fera qu'élargir l'application. L'ancienne rhétorique, on le sait, enseignait l'art d'écrire suivant une méthode exactement inverse des nôtres. Préconisée par Rollin, pratiquée dans les collèges, elle a exercé tous les écrivains du XVIII^e siècle, bon nombre encore de ceux du XIX^e. C'est la méthode des « cahiers d'expressions ». L'écolier notait à la rencontre, dans Cicéron, Virgile ou Tacite, les « alliances de mots », les belles métaphores, les tours frappants ou ingénieux; puis il prenait dans ce *thesaurus* de quoi orner ses discours latins, ou, en traduisant, ses amplifications françaises. Ainsi Racine jeune avait dépouillé Quintilien. Mais au XVIII^e siècle, grande nouveauté : les *Tropes* de Du Marsais proposent, à côté des tours latins ou grecs, des figures prises dans Brébeuf, dans Racine, dans Boileau, dans Quinault. Et voici, un peu plus tard, un ouvrage en trois volumes qui n'est autre qu'un cahier d'expressions imprimé — mais d'expressions uniquement prises aux bons auteurs français : *L'art de peindre à l'esprit*, par dom Sensaric, bénédictin[1].

Chénier, après le collège, a continué de grossir son recueil, tantôt réservant ses trouvailles pour en revêtir des idées à naître, tantôt saisissant l'expression qui s'adapte à une idée déjà conçue. Dans cet amas de notes, il arrive que nous ne distinguions plus — ni lui-même — entre les emprunts de fond et les emprunts de forme. Le détail pittoresque comme le mot imagé, le grand tableau symbolique comme la simple métaphore, tout n'est-il pas susceptible de devenir « l'expression » d'une pensée? Le combat des Centaures et des Lapithes, tiré d'Ovide, n'avait-il pas dû, avant de figurer dans *l'Aveugle*, servir à illustrer d'un exemple le rapport entre les

1. 1758, 3 vol. in-8°; 2^e éd. revue par de Wailly, 1771, réimprimée en 1783.

passions et les mœurs aux divers âges de l'humanité[1]? Il en faut prendre notre parti : ce que nous aimons le plus chez ce visuel, l'art de l'évocation plastique, n'était pas pour lui le but, mais l'instrument.

Peut-être a-t-il débuté, comme le veut Faguet, par la pure passion des belles formes. Mais qui peut savoir à quel âge l'esprit de son siècle s'est emparé de lui? Très tôt sans doute. S'il a traduit Sapho à seize ans, il s'était pris d'enthousiasme, « à quatorze ou quinze », pour les *Lettres persanes*[2]. A Strasbourg, en 1782, le marquis de Brazais ne lui révèle pas seulement les *Analecta*, mais travaille près de lui à son poème philosophique de l'*Année*, ce dont Chénier le loue autant que de son érudition grecque[3]. En 1782 aussi, le poète de vingt ans s'enflamme d'émulation à voir Lebrun élaborer son poème de la *Nature*[4]. Dès lors l'*Hermès* est conçu; et vers la même époque, peut-être même en premier lieu, l'*Amérique*[5]. Là sans nul doute est le motif réel de l'obscurité jalouse où il tenait ses travaux, tous à son gré dénués de signification tant qu'ils n'auraient pas abouti à quelque vaste création d'ensemble. Loin de nous, bien entendu, la pensée aussi contraire aux documents qu'absurde en elle-même de supposer ces grands projets sortis tout armés et dans leur ampleur définitive d'un cerveau de vingt ans. Peut-être *Hermès* n'était-il alors qu'un poème didactique à la manière d'Aratus ou de Manilius,

1. *Œuvres complètes*, t. II, p. 66.
2. Cf. Becq de Fouquières, *Documents nouveaux sur Chénier*, p. 3.
3. *Œuvres complètes*, t. II, p. 182, et Becq de Fouquières, *Ibid*, p. 87.
4. *Œuvres complètes*, t. III, p. 45-46 et 131-132.
5. Tel est, croyons-nous, le sens qu'il convient de donner à cette atroce périphrase que M. Dimoff trouve à bon droit obscure :

> « Pourquoi me rappeler dans tes cris assidus
> Je ne sais quels projets que je ne connais plus?...
> [Qu'importe]
> *Qu'à Colomb pour le nord révélant son amour*
> *L'aimant nous ait conduit où va finir le jour?* »
> (*Ibid.*, t. III, p. 143.)

Il ressort des élégies de cette époque (A Lebrun : A Abel) que ces grands desseins, conçus *au plus tard* pendant le séjour à Strasbourg, furent interrompus par la vie dissipée du poète à Paris, et qu'il se proposait de les reprendre, passé cette crise de jeunesse. La maladie l'y aura ramené plus tôt qu'il ne pensait.

l'*Amérique* qu'une épopée colombienne; ils ont grandi d'année en année, tendant de plus en plus à s'agréger toutes les trouvailles du poète. Le reste de son œuvre, à mesure, passe au rang d'accessoire : tantôt exercices ou matériaux pour la construction des grands édifices; tantôt délassement, comme les Élégies et les Épîtres, inventions secondaires où se déverse un trop-plein de poésie et dont quelques-unes lui furent très chères, comme le poème de *Suzanne*. Jusqu'au jour où, selon sa haute idée de la fonction du poète, il délaisse pour les luttes actuelles tous ces amusement, en leur disant (vers 1790 sans doute) un adieu mélancolique[1].

A mesure qu'il avance aussi sa réserve d'expressions devient plus abondante; mais surtout il est si plein de ses richesses, il les a si parfaitement assimilées par « innutrition » selon le mot ingénieux de Faguet, qu'il en vient à ne les plus distinguer de sa propre substance, à se servir d'elles aussi spontanément qu'on se sert d'une langue usuelle. De là vient qu'en prison, loin de ses notes, il traduit le charme d'Aimée de Fleury en un centon de réminiscences qui sera sa pièce d'anthologie. De là vint qu'ayant pris de toutes mains — aux Grecs et aux Latins surtout, aux Français un peu[2], aux Anglais

1. *Œuvres complètes*, t. I, p. 307 : « Voilà ce que je chantais en voyageant... Mais ces Muses délicates et sensibles que tout occupe, qui rêvent sur tout, n'inspirent que la jeunesse... Elles me quittent et des Muses austères et guerrières... »

2. Il leur a pris, cela va sans dire, toute sa « philosophie ». Mais pour l'expression il préférait traduire selon le conseil de l'abbé Dubos. Voici cependant quelques rapprochements curieux. On connaît l'effet que fit sur lui une phrase sentimentale des *Lettres persanes;* Becq de Fouquières en a retrouvé l'écho dans une élégie (*Documents nouveaux*, p. 4). Dans le même ordre d'idées, le fragment « Que je plains un méchant... » (*Œuvres complètes*, t. III, p. 111) est-il autre chose que la paraphrase du mot de Diderot, rendu si fameux par le pauvre Jean-Jacques : « Il n'y a que le méchant qui soit seul. » Autre exemple, celui-ci dans le domaine du pittoresque. Maint détail de sa description enthousiaste de la Suisse (qu'il n'a jamais vue) est emprunté à Coxe, mais surtout à son traducteur Ramond : la blancheur du teint des Suissesses (*Lettres de M. W. Coxe... sur... la Suisse, traduites de l'anglais et augmentées des observations faites dans le même pays par le traducteur*. Paris, 1781, t. II, p. 61); les fromages « à la longue durcis » (*Ibid.*, t. I, p. 257). « De l'Arve aux flots impurs la nymphe injurieuse » est le résumé d'une note de Ramond (*Ibid.*, t. II, p. 92-93); « la cime harmonieuse » où chantent les anges, c'est l'Engelberg dont Ramond conte la légende (*Ibid.*, t. I, p. 232). Le reste doit venir, partie de la *Nouvelle Héloïse*, partie d'autres voyages en Suisse (*Œuvres complètes*, t. III, p. 146-148), enfin de Gessner. On a dit qu'en 1791 il avait vivement souhaité le poste d'ambassadeur en Suisse.

beaucoup, malgré son éloignement pour leur « ton uniforme » et leur génie « triste », aux Allemands, aux Italiens, aux Espagnols, à la Bible[1], aux Chinois et aux Persans[2], — il peut, dans ses meilleures inspirations, opérer les mélanges les plus inattendus sans que les disparates s'aperçoivent. Ophélie confondue avec Nina (c'est Sainte-Beuve qui le remarque) sous le vêtement grec de la Belle de Scio[3], Gessner transplanté en Grèce et agrémenté d'épigrammes d'Anyté[4] ne nous choquent point. Est-il rien de plus harmonieux, de plus « fondu » que la plainte de Néère mourante, et pourtant le souvenir des fantômes ossianiques s'y entrelace aux adaptations d'Ovide, de Catulle et de Sannazar[5].

1. Son attitude à l'égard de la Bible est intéressante : entre Voltaire, indécent et grossier parodiste, et ses victimes les auteurs de poésies sacrées, Chénier prend une position neuve. Le christianisme est pour lui une religion morte, une « mythologie »; les anciens livres saints, que l'imagination « orientale » a remplis d'images, sont bons à exploiter désormais comme une mine poétique (*Œuvres inédites*, p. 41-42. Cf. pour l'application le projet du poème de *Suzanne*, *Œuvres complètes*, t. II, p. 141 et suiv.). La poésie hébraïque et l'ouvrage de Lowth (*Leçons sur la poésie sacrée des Hébreux*) auquel Chénier fait allusion, lui ont peut-être été révélés par Roucher : c'est le sujet d'une longue note sur le chant V du poème des *Mois* (1779, t. I, p. 268-287, de l'éd. de 1926). Le livre de Lowth avait paru en latin à Oxford, 1753 et 1763. Il ne sera traduit en français qu'en 1812. Quant à la mythologie chrétienne de l'*Amérique*, souvent si voisine de celle des *Martyrs*, il est superflu de dire qu'elle vient de Milton.

2. *Œuvres inédites*, p. 249 et suiv.

3. *Poésies*, éd. critique par Becq de Fouquières, 1862, p. 134.

4. Dans *Pannychis*, *Ibid.*, p. 99-102.

5. *Œuvres complètes*, t. I, p. 138. Voir, pour les sources latines, l'édition Becq de Fouquières. Mais aucun poète ancien ne fournit les derniers vers, qu'il n'est pas téméraire d'ajouter aux imitations d'Ossian relevées par M. Van Tieghem :

> « Mon âme vagabonde à travers le feuillage
> Frémira. Sur les vents ou sur quelque nuage
> Tu la verras descendre, ou du sein de la mer
> S'élevant comme un songe, étinceler dans l'air,
> Et ma voix, toujours tendre et doucement plaintive,
> Caresser en fuyant ton oreille attentive. »

Voici quelques textes de Macpherson, presque au hasard :

« Que leurs ombres errent autour de moi, portées sur les nuages... Mais toi, Morna, viens à mes yeux, bercée sur un rayon de la lune » (trad. Letourneur, 1777, t. I, p. 15).

« Le héros avait vu... l'ombre affligée d'Agandecca. Elle était venue de l'Océan et s'était avancée seule et à pas lents sur la plaine de Léna » (*Ibid.*, t. I, p. 76).

« Voyez son ombre monter doucement vers les cieux... » (*Ibid.*, t. I, p. 133).

« O mes enfants, du fond de votre sombre demeure, entendez-vous ma

*
* *

Tant de variété dans les emprunts ne signifie nullement que Chénier ait jamais renoncé au principe des « vers antiques ». Dans les textes mêmes que nous venons de citer, les images de toute provenance ne se revêtent-elles pas de couleurs grecques? « Même quand nous traçons des tableaux et des caractères modernes, c'est d'Homère, de Virgile, de Plutarque, de Tacite, de Sophocle, de Salluste, d'Eschyle qu'il nous faut apprendre à les peindre[1]. » L'exemple suit le précepte : « Comme Homère fait la généalogie du sceptre, il faut que quelque belle Espagnole ait donné à son amant... une croix... Un tel de ses ancêtres l'apporta de Jérusalem... etc... (plusieurs détails de ce genre[2]). » Curieuse rencontre : Diderot, en 1760, rendant compte d'un petit roman de l'abbé Barthélemy, *Carite et Polydore*, écrivait ces lignes qui donneraient beau jeu à parler de source, s'il n'était certain que Chénier n'a pu les connaître : « Un poète grec n'introduit pas un homme sans faire sa généalogie; un casque, sans dire l'ouvrier qui l'a fait et la suite des têtes héroïques qu'il a couvertes; une ville sans raconter sa fondation et les circonstances particulières de sa durée... Un poème qui aurait pour sujet quelque trait de l'histoire moderne, et qui serait traité de cette manière antique, serait certainement original. » « Lisons... les Anciens, dit-il encore. Écrivons, s'il se peut, comme eux; mais tâchons d'écrire de meilleures choses[3]. »

Là même est le principe d'erreur qui ôtait toute chance d'avenir à une semblable poétique. Ni Diderot ni Chénier n'ont senti que toute pensée vivante emporte avec elle son expression; que plus rien dans les mœurs de leur temps ne cor-

voix? Est-ce la vôtre qui murmure dans ce feuillage qu'agitent les vents? » (*Ibid.*, t. I, p. 153).

« Viens converser avec moi, cher objet de mes larmes. Viens sur l'aile du zéphir ou du vent de la montagne; fais-moi entendre en passant le doux son de ta voix » (*Ibid.*, t. I, p. 193).

1. *Œuvres complètes*, t. II, p. 120.
2. *Ibid.*, t. II, p. 128.
3. *Œuvres*, éd. Assézat, t. V, p. 500.

respond aux goûts que flattaient chez les Grecs les énumérations et les généalogies homériques; que les « meilleures choses » modernes (en l'espèce la « Philosophie ») ne sauraient être introduites dans le moule antique sans le déformer ridiculement. Les décombres de l'*Hermès* sont là pour en témoigner. Mais qu'il nous soit permis de réserver cet aspect de la question qui trouvera sa place dans un travail plus étendu. Aussi bien, quelque importance qu'ait eue l'énorme ébauche dans l'esprit de son auteur, le vrai Chénier reste, pour la grande majorité des lecteurs, celui qu'ont révélé Latouche et Sainte-Beuve. Celui-là doit à la vigueur de sa sève, aux grâces mystérieuses de la naissance, à son « imagination grecque » cette réussite unique, indépendante de toute théorie : la spontanéité intacte sous la plus érudite imitation.

Madeleine Jouglard.

M^me DE STAËL ET HENRY CRABB ROBINSON

FICTION ET VÉRITÉ

Henry Crabb Robinson laissa, comme on le sait, de volumineux Mémoires. Entre autres on peut y trouver, et on y a trouvé, le récit de ce qui se passa entre M^me de Staël et lui en l'an 1804. M^me de Staël consentait à admirer l'art allemand sans bien savoir ce qu'elle admirait. Mais en matière de pensée elle n'admettait pas de raccourci. C'était là, croyait-elle, son domaine. Or, ayant demandé aux Weimariens quelle était cette nouvelle philosophie qui prenait le pas sur celle de Kant et dont l'apôtre était le professeur Schelling, elle n'eut pour réponse que des sourires. Les quelques hommes de bonne volonté qui voulurent fournir des explications pataugeaient dans un vocabulaire ésotérique dont elle ne saisissait bien et sûrement que les conjonctions et les pronoms personnels. Elle avait songé à s'adresser à Gérando, à Camille Jordan, qui avaient tous deux vécu semblable dilemme : ils étaient loin. Jacobi promettait des éclaircissements, mais à Hambourg. Enfin le duc Charles Auguste ordonna au directeur de son Gymnase, le savant Böttiger, de faire le nécessaire : Böttiger le fit. Ce fut lui qui confia cette mission délicate à Henry Crabb Robinson, jeune Anglais qui lui faisait parfois de respectueuses visites et qui, précisément, suivait les cours de Schelling à Iena. Crabb Robinson, comme on l'appellera plus tard, s'empressa de remplir un cahier à l'intention de la grande dame. Il fut récompensé. Elle demanda à le voir.

Jetons donc un coup d'œil dans le *Diary, Reminiscences and Correspondence of Henry Crabb Robinson*[1], en vérifiant le texte de l'éditeur Sadler sur les manuscrits que cet éditeur amical

1. London, 1869, 3 volumes : une troisième édition en deux volumes parut en 1872. Le manuscrit des *Reminiscences* est conservé, avec les autres papiers de Crabb Robinson, au Doctor Williams' Library à Londres.

traitait souvent avec désinvolture. Ce fut, nous dit Crabb, le 28 janvier 1804[1] qu'il eut l'honneur de voir M^me^ de Staël pour la première fois. On le fit monter dans sa chambre à coucher, ce qui n'étonna pas peu le visiteur, et là il trouva la dame assise dans son lit et occupée à écrire. Le spectacle, nous assure le chroniqueur, n'avait rien de séduisant, car elle était encore coiffée de son bonnet de nuit et il manquait à sa beauté le secours du quotidien maquillage. Elle le reçut avec cordialité. Crabb remarqua que son sourire était bienveillant, partant à la fois de ses beaux yeux noirs et de ses lèvres. Il revint, selon son ordre, à trois heures de l'après-midi et trouva une nombreuse compagnie, au milieu de laquelle trônait une M^me^ de Staël singulièrement transformée et conforme, enfin, à sa légende. Dans la suite, il la revit plusieurs fois. Elle lui fit savoir que Bonaparte l'avait chassée de France à cause de son grand amour pour les littératures étrangères et qu'elle comptait sur lui, Crabb, pour l'initier aux mystères de la philosophie allemande. Le premier renseignement était inexact, mais cette curiosité était sincère. Au moyen de quelques gros compliments, elle obtint facilement une promesse de collaboration. Le reste du récit de Crabb contient d'abondants détails sur le commerce intellectuel qui naquit ainsi et se poursuivit entre eux. Nous supposerons, dans ce qui va suivre, que le lecteur connaît ces pages aimables. Elles tendent à démontrer que Henry Crabb Robinson, autant que le permettait le cerveau réfractaire de son élève, initia effectivement celle-ci aux mystères qu'elle aspirait à connaître. Ce n'est point Crabb lui-même qui l'affirme. Mais c'est la conclusion qu'on a tirée de ses souvenirs.

*
* *

Au moment de rédiger ses Mémoires, Crabb était un peu plus que septuagénaire, l'épisode de Weimar allait être bientôt vieux d'un demi-siècle et la bonne dame de Coppet était morte depuis plus de trente ans. Ce fut, à en croire la date inscrite de la main de l'auteur en haut de son manuscrit[2], le

1. Ms. vol. 1790-1809 (année 1804, p. 4), *Reminiscences*.
2. Crabb avait commencé la rédaction de ses *Reminiscences* en août 1845.

14 juillet 1848 qu'il en arriva aux événements de janvier 1804. Il a dû se trouver tout d'abord passablement embarrassé. Ce passé lointain était difficile à ressaisir. Ce n'était qu'en 1811 que Crabb avait commencé à tenir le journal qui lui fournit ensuite, pour l'époque postérieure à cette date, un appui documentaire solide. Pour 1804, il n'y avait, pour tout potage, que le paquet des lettres qu'il avait écrites d'Allemagne à son frère. Dans ce paquet, deux lettres seulement, nous dit-il, avaient trait à cette affaire. « En vérité, je n'ai que le bref récit que j'ai donné à mon frère dans deux de mes lettres[1]. »

En cherchant mieux, Crabb aurait peut-être pu trouver d'autres documents sur quoi s'appuyer : en particulier un minuscule carnet de dépenses qu'il eut en poche au moment de s'embarquer, en 1800, pour l'Allemagne et qui n'est pas sans importance. Le nom de M^me^ de Staël y revient deux fois (et toujours mal orthographié), d'abord au mois de mars 1804 qnand le propriétaire du carnet eut à payer le port d'une lettre reçue d'elle, une autre fois au mois d'avril quand il lui rendit visite au retour de celle-ci de Berlin et, bien que touché du deuil de M^me^ de Staël, qui pleurait alors son père, ne laissa pas de terminer sa journée en versant trois florins et douze pfennigs au contrôle du théâtre ducal. Plus intéressantes sont certaines dépenses anonymes dont on verra plus tard l'importance symbolique. Signalons, à titre d'échantillon, des « knee-buckles » et une paire de bas de soie, cotée trois florins. Jusqu'à cette date Crabb s'était contenté d'un habillement plus roturier[2].

Examen fait, il se trouve que dans *trois* des lettres d'Allemagne il est question de M^me^ de Staël. Mais une seule de ces lettres fut écrite lors du séjour de cette dame à Weimar. Cette

Ainsi en témoignent les chiffres : 21, 8, 45, inscrits sur le premier feuillet. Il était né en 1775.

1. « Indeed I have nothing but the scanty account given to my brother in two letters. » Voir le manuscrit à l'endroit cité. Cette phrase est omise par Sadler.

2. En dehors des *Reminiscences*, du journal et de la correspondance de Crabb, conservés dans des volumes reliés, il existe des *miscellaneous papers*, réunis en un certain nombre de fascicules. Le carnet auquel nous faisons allusion se trouvait au moment de notre examen avec le fascicule des lettres d'Allemagne.

lettre porte la date du 30 janvier 1804[1]. Des deux autres, la première, écrite le 29 mars, est postérieure au départ de celle-ci pour Berlin, et à la date de la seconde (le 3 juin), M^me de Staël était rentrée depuis déjà plus de deux mois à Coppet. L'échelonnement régulier de la correspondance que Crabb adressait à son frère Thomas ne fut donc nullement troublé par cet épisode. Il avait eu l'habitude d'envoyer à ce frère une lettre tous les deux mois à peu près : il continua tranquillement cette habitude. Cela nous en dit long sur son caractère et cela a aussi pour conséquence que, de ces trois lettres, la première seulement a des prétentions descriptives : les deux autres constituent une sorte de post-scriptum, dont nous pouvons différer la lecture[2]?

Voici donc, dans cette lettre du 30 janvier 1804, ce que Crabb a pu lire de ses propres impressions premières. Cette lettre étant restée jusqu'ici inédite, nous reproduisons ici (en traduction) toute la partie qui concerne M^me de Staël.

Bien que vous (*c'est son frère Thomas*) ne soyez guère instruit en matière de littérature française, je suis sûr qu'il est impossible que vous n'ayez connaissance du nom de Mad. de Stahl (*sic*), fille du ministre Neckar (*sic*) et un des plus respectables des « literati » français. Que Mad. de Stahl n'ait pas la profonde érudition de Mrs Macaulay, qu'il lui manque le génie élégant et socratique de Mrs Barbauld, la fantaisie véritablement poétique de Mrs Radcliffe ou l'esprit original et puissant de Mrs Woolstonecraft, elle est néanmoins, en tant que personne, plus remarquable qu'elles toutes. Étant immensément riche et associée aux personnes qui se meuvent sur la scène publique, elle a passé toute sa vie dans le grand monde et est également à l'aise au lever d'un prince comme dans son propre cabinet de travail. L'éclat de ses aptitudes sociales, son charme, je ne puis dire sa beauté, ajoutés aux avantages naturels que possède son sexe, lui ont permis de faire grande figure dans le monde. Et son intelligence très pénétrante, laquelle, soit dit en passant, lui tient lieu de tout ce qu'elle n'a pas, lui a assuré une place dans le monde littéraire. Elle écrivit il y a bien des années un livre sur Rousseau qu'on

1. Au vrai, il s'agit d'une suite. Il avait commencé sa lettre le 20 janvier. Il la reprend le 30.

2. Ces trois lettres sont numérotées respectivement 36, 37, 38 dans le fascicule des lettres d'Allemagne.

dit insignifiant et un autre sur les passions qui a été très loué. Je viens de lire son livre *De la littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales*, lequel témoigne à la fois d'un rare talent d'observation et de lectures d'une étendue peu commune. Sa *Delphine*, roman moderne qu'on vient de publier en France et en Saxe, est, selon le jugement de Gœthe, un des ouvrages les plus excellents de la littérature française moderne.

Mad. de Stahl tient à Paris une grande maison qui fut le rendez-vous des antiministérialistes. Bonaparte lui interdit officiellement toute société. Il dit qu'elle pouvait rester à Paris, mais qu'elle ne devait plus tenir maison ouverte selon son rang et sa fortune. N. B. Vous pouvez dire cela publiquement, elle me l'a dit elle-même. Pour fuir l'ennui d'une vie solitaire, Mad. de Stahl entreprit un voyage « littéraire » en Allemagne, dans le but d'apprendre la langue et d'étudier la nouvelle philosophie allemande. Elle est ici depuis quelques semaines et a conquis tous les cœurs, celui du duc non moins que ceux des plus infimes « literati » avec lesquels elle a lié connaissance. Comme elle a entendu parler de moi et que j'ai ici la réputation très peu méritée d'être un philosophe de la nouvelle école, on m'a engagé à lui présenter mes respects, ce dont je n'avais nullement envie, mais, une invitation écrite étant survenue, je n'ai pu m'excuser. J'ai eu l'honneur de dîner chez elle deux fois et suis invité pour la semaine prochaine. La description de ces visites vous amusera. Vous connaissez assez mon caractère pour vous rendre compte qu'il n'y a pas de société pour laquelle je sois moins fait que celle des dames de haut rang. N'ayant ni prestance ni habileté à tourner des discours polis, je me sens comme la « pauvre petite Tabby » parmi les baigneurs; mais Mad. de Stahl, si elle excita ces craintes, eut l'art aussi de les dissiper immédiatement. Bien qu'elle réunisse tout ce qui fait trembler un homme, éloquence impérieuse, talent aigu d'observation, esprit scintillant et une science très exacte des menues convenances du salon et de la salle à manger, elle est en même temps maîtresse en l'art de mettre chacun de ses invités à son aise et je ne pouvais m'empêcher d'admirer l'adresse avec laquelle elle parla tour à tour aux personnes les plus différentes par le rang qu'elles occupaient, en laissant à chacune d'entre elles l'impression d'être précisément celle qu'elle tenait le plus en estime et en honneur. Rousseau décrit quelque part ce talent particulier aux femmes françaises et que je n'avais jamais vu dans une telle perfection. Je fus invité auprès d'elle pour qu'elle pût m'interroger sur la nouvelle philosophie et n'eus aucune peine à voir qu'elle voulait m'utiliser pour ses propres fins. Je ne me suis pas laissé aveugler par ses compliments ni déconcerter par ses saillies, au contraire j'ai

eu pour moi le pur plaisir de voir clair dans la comédie qu'elle jouait. Il est vrai que je n'ai pu résister à ses cajoleries et me suis engagé à rédiger en anglais (langue qu'elle parle très bien) un sommaire de la nouvelle philosophie, lequel sommaire sera employé sans aucun doute à combattre cette philosophie dans une œuvre qu'elle prépare actuellement. Mad. de Stahl est une personne qui, en dehors d'une intelligence extrêmement pénétrante et d'un esprit très élégant, ne possède rien d'autre. Elle n'a pas la moindre notion de poésie et ne saurait comprendre une pensée philosophique. Sa philosophie n'est qu'une carte d'observations reliées ensemble par une logique peu exacte. La poésie n'est pour elle (comme pour tant d'autres dont je ne dirai pas ici les noms) que de la rhétorique versifiée. Elle n'y voit que les *beaux morceaux !* Et, ce qui est une barrière infranchissable sur le chemin du progrès, elle ne se doute pas qu'il existe des choses au delà de la portée de son intelligence. Mes visites chez elle ont été intéressantes à cause des personnages supérieurs que j'ai connus par son intermédiaire. J'ai eu une conversation très intéressante avec Wieland et avant-hier j'ai eu l'honneur d'être présenté à Son Altesse le duc régnant. Vous m'en croirez quand je vous affirme que la grande étoile qu'il portait m'a fait moins d'effet que le bras blanc de Mad. de Stahl. A lui rendre justice, il possède l'art de mettre chacun à son aise, en quoi il est singulièrement aidé par un visage d'une insignifiance peu ducale. Je ne lui ai pas causé directement, mais il m'a fait l'honneur de s'écrier : « Fort bien dit ! » à l'occasion d'une réplique flatteuse que je fis à Mad. de Stahl pour la payer, comme c'était mon devoir, de son clairet et de son champagne. « Mais dites, M. Robinson, m'interpella-t-elle, que veut dire Schelling en affirmant que l'*architecture est une musique gelée ?* » Sans attendre la réponse, elle se mit à invoquer des raisons pour condamner le parallèle, en le disant frivole et faussement ingénieux. Puis elle me demanda si elle n'avait pas raison. « Sans doutter (*sic*), Madame, répondis-je, vous nous avez demonstré (*sic*) que votre Esprit n'est pas gelee (*sic*). — Fort bien dit, commenta monsieur le duc. » Celui-ci rit aussi de bon cœur d'une plaisanterie que j'avais faite et que je ne répéterai pas, car tout autre qu'un duc la trouverait peu amusante[1] !

*
* *

Entre cette lettre de 1804 et les réminiscences de 1848, la disparité est grande. Crabb ne s'est pas contenté de transcrire. Il a inventé ou il s'est souvenu.

1. Voir le fascicule *Letters from Germany*, au numéro 36.

Tenons-nous-en, tout d'abord, aux questions de fait. Crabb ne dit pas, dans cette lettre de 1804, avoir vu M^me de Staël pour la première fois au lit, dans le simple attirail d'une femme de lettres qui s'éveille. En lui-même, le détail a peu d'importance : il a tout juste celle que Crabb se plaît à lui donner dans les Mémoires de 1848. En 1848, il nous assure que la circonstance l'avait frappé[1]. En 1804, il n'en est pas question. C'est étonnant et, la seule conclusion qu'on puisse en tirer, c'est qu'à la date du 30 janvier 1804 il n'avait point encore eu ce privilège. Si l'on examine les trois billets de Böttiger qui ont rapport à cette affaire[2], l'on voit en effet que l'élève de Schelling avait la meilleure des raisons pour omettre cette anecdote dans la lettre à son frère. Il ne vit pas M^me de Staël pour la première fois le 28 janvier, comme il l'affirmera en 1848 : au contraire, il la vit le dimanche 22 vers les deux heures de l'après-midi, et comme elle avait l'habitude de dîner entre deux heures et demie et trois heures, on peut supposer qu'elle n'était plus au lit. Il la vit aussi le 28 vers la même heure, mais pour la *seconde* fois et en la compagnie de Jean de Müller, Böttiger et Constant. Le 30, il écrivait à son frère ce qu'on vient de lire, à savoir qu'il avait vu M^me de Staël deux fois et comptait la voir une troisième fois la semaine prochaine. On comprend facilement que Crabb ait pu se tromper et nous donner la date de la seconde entrevue pour celle de la première. Il est moins compréhensible qu'après lecture de sa propre lettre du 30 janvier il ait quand même tenu à nous affirmer que ses rapports avec M^me de Staël aient *commencé* par l'épisode pittoresque raconté dans les *Réminiscences*. On le surprend ici en train de faire, aux dépens de l'exacte vérité, des concessions à la littérature.

C'est là, pourtant, et tout compte fait, une chicane sur la-

1. « On the 28th. of January I first waited upon her. I was shown into her bedroom, for which, not knowing Parisian customs, I was unprepared. » Sadler, édition de 1872, t. I, p. 92.

2. La première lettre de Böttiger est du 14 janvier (« Sie sehnt sich nach einer philosophischen Unterredung mit Ihnen »); la seconde du 18 (« Frau v. Staël ersucht Sie künftigen Sonntag Nachmittags nach 2. Uhr bei ihr zu dinieren und freuet sich *sehr* Ihrer persönlichen Bekanntschaft »); la troisième est du 26 (« Aber sie rechnet mit Gewissheit drauf, dass Sie... den Sonnabend (en marge : « d. 28ten ») bei ihr dinieren werden ». Voir la *Correspondance* à ces dates. Le 18 était un mercredi.

quelle on aurait tort de trop insister. Ce qui est plus grave, et pour les historiens littéraires plus inquiétant, c'est que, dans cette lettre du 30 janvier, il n'est pas parlé des fameuses leçons données par Crabb à Mme de Staël. On a beaucoup dit, en acceptant le témoignage des Mémoires, que celui-ci occupe à cet égard une place importante entre Charles de Villers et Guillaume Schlegel. Pour ce qui est des deux derniers, l'importance qu'on attache à leurs rôles respectifs auprès de Mme de Staël dépendra toujours du point de vue auquel se met le critique. Mais pour Crabb la question se pose autrement et elle est plus simple. N'insistons pas trop sur l'opinion qu'avait le germanophile des aptitudes de son élève. Cette opinion est la même, il est vrai, en 1804 et en 1848, mais à la seconde date comme à la première elle se trouve être, presque textuellement, celle de Gœthe et de Schiller. Une lettre de Schiller à Gœthe, écrite neuf jours avant celle de Crabb, et dont les termes avaient sans doute été colportés pendant l'intervalle dans les milieux littéraires de Weimar, suffit, à moins de supposer la plus extraordinaire coïncidence, à expliquer tout ce qui a besoin d'être expliqué de ce côté[1]. Nous avons dit qu'il n'est pas question dans la lettre du 30 janvier des leçons données par Crabb à Mme de Staël. Il faudrait ajouter qu'il n'en est pas question non plus dans celles du 29 mars et du 3 juin. Ce silence ne nous autorise pas, bien entendu, à conclure qu'il n'y en eut point. Mais des faits et des dates seraient rassurants. Mme de Staël est restée à Weimar depuis le 13 décembre 1803[2] jusqu'au 1er mars 1804, et l'on a dit que, pendant le mois de février, Crabb, qui suivait toujours les cours de l'Université d'Iena, transféra son domicile à Weimar[3]. De sorte que, pendant un mois au moins, il

1. Une édition du *Briefwechsel zwischen Schiller und Goethe* avait paru à Stuttgart en 1828. Voici la phrase en question : « Elle veut tout expliquer, tout comprendre, tout mesurer; elle n'admet rien d'obscur, rien d'impénétrable, et ce que le flambeau de sa raison ne parvient pas à éclairer n'existe pas pour elle... Elle n'a aucun sens pour ce que nous nommons poésie; elle ne peut s'approprier... que le côté oratoire, passionné et général. » (Nous citons d'après Blennerhasset, *Mme de Staël et son temps*, traduction Dietrich, t. III, p. 24.)

2. Voir Blennerhasset, *op. cit.*, t. III, p. 13.

3. Voir J.-M. Carré, *Mme de Staël et Henry Crabb Robinson* (*Revue d'histoire littéraire de la France*, juillet-septembre 1912, p. 544).

aurait pu lui donner des leçons quotidiennes. Si cela est, la question est tranchée, du moins matériellement. Mais cela n'est pas, tant s'en faut. Notre homme méthodique avait une autre habitude, qui entre ici en ligne de compte. Toutes les fins de semaine il délaissait ses cahiers et s'en allait se détendre les jambes à la campagne. Il continua cette habitude après l'arrivée de M^{me} de Staël : seulement au lieu d'errer n'importe où, il se dirigea sur Weimar. Ce fut ainsi qu'entre le 22 janvier et la fin du mois suivant, il vit celle-ci six fois. Qu'il continuât à résider à Iena, le fait est attesté par une lettre de M^{me} de Staël en date du 21 février et qui porte la suscription : *Monsieur Robinson, gentilhomme anglais, à Jena*[1]. Quant au chiffre de six, c'est Robinson lui-même qui nous le donne. « Elle me pria de la visiter toutes les semaines, écrivit-il à son frère après le départ de M^{me} de Staël, de sorte que je lui fis six visites successives avant son départ pour Berlin[2]. » Les deux premières visites, on l'a vu, furent cérémonieuses. Reste donc que Henry Crabb Robinson, au grand total, vit M^{me} de Staël, ce qui s'appelle voir, quatre fois bien comptées.

* * *

Cette arithmétique est déconcertante. Elle nous laisserait supposer qu'en très peu de temps notre Crabb a abattu une formidable besogne. Cela dépendrait évidemment de l'homme. Voyons donc l'homme.

Il n'a pas eu jusqu'ici, et à part lui-même, de biographe[3]. Cela est regrettable, parce que ses Mémoires sont consultés tous les jours par des faiseurs de biographies, et, sauf à bien

1. Voir *Miscellaneous Bundle* 4. no 15. Le timbre de Jena y est.
2. Lettre du 29 mars.
3. On peut consulter la notice de Fraser Rae dans le *Dictionary of National Biography*, la jolie esquisse donnée par J.-M. Carré dans la *Revue germanique* (juillet 1912, p. 386 et suivantes), le *Blake, Coleridge, Wordsworth, Lamb*, etc., de Miss Edith J. Morley (*Manchester University Press*, 1922, p. XI à XXIII), et les deux volumes que cet éditeur vient de publier sur les rapports de Crabb avec Wordsworth (*The Correspondence of Crabb Robinson with the Wordsworth Circle*. Oxford University Press). Miss Morley m'a fourni d'utiles renseignements et je dois à l'obligeance de sa collaboratrice Miss M. Mc Killop nombre de renseignements.

connaître Crabb, on ne saurait être fixé sur la valeur de ses Mémoires. Mais on croit le connaître. Il a eu la bonne idée de vivre jusqu'en 1867 et il ne serait sans doute pas impossible de trouver encore aujourd'hui en Angleterre des personnes qui se porteraient garantes de sa véracité. Cependant, il y a deux Crabb, et c'est le second qu'on connaît, l'ami de Wordsworth et de Lamb, le célibataire disert et discret. Même celui-là on ne le connaît que de surface, et l'on ne s'est pas assez demandé où et comment et pourquoi il a pris sa curieuse habitude de vivre d'autrui. Il ne dévorait pas, comme M^me de Staël, les existences voisines : il les grignotait, avec persistance et modestie, chaque jour un peu et pendant très longtemps. Car à cette habitude s'allie l'autre, celle de vivre. De bonne heure, et sans l'intermédiaire d'une femme, il s'accommoda au rythme paisible du temps. Comme les femmes, il accepta avec docilité ses semences et s'apprêta à les porter sans hâte jusqu'à leur maturité. De ce qu'il absorba il rendit en somme assez peu. Mais il eut un tardif épanouissement qui explique les Mémoires. Ces Mémoires, c'est le miel secret dont il vivait et que le temps avait rendu trop abondant pour sa consommation personnelle.

Ce Crabb-là n'est pas celui que connut M^me de Staël, ni celui qui fut le professeur de celle-ci en philosophie allemande. Le professeur improvisé fut un petit jeune homme d'à peine trente ans, fils d'un modeste tanneur de la ville de Bury Saint-Edmunds à qui l'aubaine d'un héritage avait permis de voyager. En quittant l'école, il était devenu clerc de notaire. C'est précisément ce séjour en Allemagne qui va être le tournant de sa carrière. Dès son retour en Angleterre, c'est un homme lancé. En 1807 il est correspondant du *Times* à Altona, en 1808 on l'envoie au même titre en Espagne, en 1809 il commence des études de droit qui lui procurent, quatre ans plus tard, le titre d'avocat. Pendant quinze années il continue à exercer ce métier qu'il ne délaisse qu'en 1828 pour suivre ses penchants de dilettante littéraire. Mais en 1804, le style de ses lettres ne nous le dit que trop, il tâtonne[1]. Le caractère était déjà solidement assis : Crabb, à

1. Du moins, c'est notre impression. Il n'est que juste d'avertir le lecteur

cet égard, appartenait déjà à la catégorie bien connue en Angleterre des hommes « têtus et sereins ». L'esprit, cependant, l'était moins. Son anglais est un baragouin de commis en mal de littérature. Dès son arrivée à Iena il s'était mis avec ardeur à rattraper le temps perdu, apprenant grec et latin en sus de la philosophie « nouvelle » dont il devait être appelé à inculquer les principes à M^me^ de Staël. S'il eût été dans son propre pays, ce menu varié eût été sans inconvénient. Mais il fallait encore s'adapter aux mœurs allemandes, à un nouveau milieu social. C'était trop. Tout cela fait dans la tête du jeune autodidacte le plus curieux mélange. Pour écrire à son frère, il a l'air de se remémorer les meilleurs exemples préconisés par ses professeurs étrangers, de s'étrangler dans le plus empesé de ses faux cols. Il promettait des anecdotes et donnait des citations. La lettre que nous avons reproduite peut servir d'échantillon. Mais elle n'est pas seule. Toutes ses lettres d'Allemagne sont dans le même cas.

On a vu aussi ce que ce jouvenceau bien intentionné et incomplet savait de M^me^ de Staël. C'était, pour lui, une vague célébrité, une Française, une femme de lettres, une fille de ministre. Il ignorait principalement ce que cette étrangère pensait des Anglais et de l'Angleterre. Quelques semaines auparavant un pauvre médecin d'Écosse, portant un nom qui ressemblait étrangement à celui de notre néophyte, avait occupé tout son cœur. Quand la porte s'ouvrit sur Crabb, les beaux yeux noirs de la fille de Necker ont certainement pétillé de curiosité. Mais elle fut vite déroutée. Elle ne s'expliquait pas les allures étranges de ce garçon mal dégrossi, se demandant s'il fallait mettre son manque d'usage sur le compte de l'éducation ou du caractère, que les Anglais ont souvent excentrique. « Je sais tout de suite, lui dit-elle à peu près, si un Allemand a l'habitude de la bonne compagnie, mais avec un Anglais on ne sait jamais. » Crabb nous rapporte ce propos sans y voir de malice[1]. Il comprit cependant pourquoi M^me^ de Staël lui demanda un jour, à brûle-pourpoint, s'il était riche et en fut piqué. « C'est comme il vous plaira de l'entendre, aurait-il

français que ce n'est pas celle de tout le monde. Miss Morley ne la partage pas. La traduction française gâte à cet égard l'évidence.

1. Voir le manuscrit des *Reminiscences* à l'endroit cité, p. 270.

répondu, je suis ou un riche homme de lettres ou un pauvre gentleman[1]. »

Du reste, qu'il fût roturier ou gentilhomme, la fille du banquier Necker s'en souciait, au fond, assez peu. Cela l'intéressait en tant que problème et pas autrement. Elle mit à scruter son esprit une curioité plus vive. Dans ses lettres à son père, elle parle de presque tous ceux, grands et petits, qu'elle rencontra à Weimar, mais, chose curieuse, il ne s'y trouve pas un mot sur Crabb. Durant tout son séjour, elle écrivit à celui-ci une seule fois. Pour les deux premières visites de Crabb, elle s'était contentée de prier Böttiger d'inviter son protégé de sa part. Le 21 février elle adressa à Crabb un petit billet écrit de sa main, l'engageant à venir dîner chez elle le samedi ou dimanche et d'apporter avec lui « quelque chose sur Kant ». « Vous augmenteriez, dit-elle, mes richesses morales, car je n'entends rien qu'à travers vos idées[2]. » Crabb, bien que flatté, ne fut pas dupe. Dans sa lettre du 29 mars à son frère, il fait observer que la grande dame le paie de son travail par de « sonores éloges ».

Il faut avoir fréquenté Mme de Staël pour savoir de quel prix chez elle est le silence. Il ne lui arrive pas souvent de se taire et, par exemple, il ne faudrait pas s'empresser de croire que ses silences soient indicatifs d'antipathie. Au fond et derrière celui-ci il y eut une bienveillante indifférence. « Adieu, écrivez-moi que *parmi tous vos enthousiasmes* il y a un peu d'amitié pour moi », lui dit-elle dans une seconde et dernière lettre envoyée de Berlin[3]. Ces quelques mots n'ont l'air de rien, mais ils donnent la note. Le 22 janvier, Constant avait rencontré Crabb pour la première fois. L'ami de Mme de Staël se piquait de n'être point de l'avis de celle-ci toutes les fois que cela était humainement possible. Cependant il nota dans son journal : « J'y ai rencontré un jeune Anglais,

1. Voir le manuscrit des *Reminiscences* à l'endroit cité, p. 270.

2. M. Carré (*Revue d'histoire littéraire de la France, loc. cit.*, p. 543) attribue à cette lettre la date du 24 février. L'écriture de Mme de Staël n'est pas très claire, mais il s'agit bien du 21, car cette lettre contenait une invitation, envoyée de Weimar à Iena, pour le samedi ou dimanche 25 ou 26. Crabb lui-même a lu 21, puisqu'il a inscrit ce chiffre au verso.

3. Le 27 mars. Voir à cette date la *Correspondance*. Les italiques sont de nous.

M. Robinson, enthousiaste de Gœthe et de Kant, et réunissant à de l'esprit et du mouvement l'absence de finesse des Anglais et l'amour des idées absolues des Allemands[1]. » Ce qui est peut-être plus significatif, Crabb est deux fois nommé dans la suite du journal de Constant sans que son nom soit accompagné du moindre commentaire. Au fond, Mme de Staël et Benjamin étaient d'accord. Ils estimaient, à tort ou à raison, que le collaborateur bénévole n'était point extraordinairement intelligent. C'était pour cela même qu'il était facile de tout comprendre *à travers* ses idées. L'écriture méticuleusement claire de l'ex-commis était comme le symbole de l'honnête docilité de son esprit. Son rôle auprès de Mme de Staël fut simple. Il lui apporta ses « dissertations » (il y en eut quatre[2]) et elle en tira tout ce qu'elle put. Pour que le brave garçon n'eût pas trop l'impression d'être exploité, elle ne manqua sans doute pas de discuter avec lui, d'où les conversations que celui-ci rapporte avec une exactitude dont il est le seul garant et où on le voit choqué de la désinvolture irrespectueuse autant que de l'incompréhension intelligente de cet esprit incorrigiblement français.

Il est fort possible qu'avec un peu plus de patience Mme de Staël, comme plus tard Wordsworth et tant d'autres, eût découvert les trésors de sympathie qui gisaient dans l'âme de Crabb. Elle avait eu l'intention, à son retour de Berlin, de l'installer auprès d'elle tant que durerait son second séjour à Weimar[3]. Mais à Berlin elle trouva Schlegel et ce projet n'aboutit pas. Dans les deux lettres de Crabb du 29 mars et du 3 juin on peut voir, d'abord, combien grande fut son envie d'être ainsi accueilli dans la maison d'une grande dame et combien aussi, malgré les petits airs dégoûtés que l'épistolier voudrait se donner, il fut déçu. Crabb, en effet, et bien qu'il en eût assez peu l'air, avait de l'ambition. Entre-temps, il avait enjoint à son frère de ne point lui donner sur l'adresse de ses lettres la qualité d'étudiant, mais d'y mettre en toutes lettres

1. *Journal intime de Benjamin Constant* (édition Melegari), p. 1. Le texte est fautif : « Une jeune Anglaise, miss Robinson ».

2. « She forced me to draw up for her 4 Dissertations on the new Philosophy » (cf. la lettre du 29 mars).

3. Lettre de Crabb du 3 juin.

« gentilhomme anglais[1] ». Ayant été ainsi désigné sur l'enveloppe du billet que M^me de Staël lui avait envoyé à Iena, il jugea opportun de s'arroger cette qualité qu'en effet, et tant qu'il restait à l'étranger, personne ne pouvait lui disputer. C'est à cette époque aussi qu'il fit acquisition des bas de soie et des boucles de culotte dont nous avons déjà parlé. Enfin, si l'on doutait encore de la réalité de cette évolution sociale dont M^me de Staël fut cause, voici la confession catégorique :

« J'aurais continué, est-il dit dans cette lettre rétrospective du 3 juin, à étudier le grec à Weimar. Comme ami de la maison, j'aurais toujours eu mon couvert à la table de M^me de Staël et j'aurais pu pénétrer ainsi dans le centre même de la société littéraire la plus distinguée qui existe. M^me Geckhausen, dame d'honneur de la duchesse mère, avait promis de me servir de chaperon à la Cour. Je me serais offert un chapeau bas (*sic*) et pendant quelques mois j'aurais joué un rôle qui vous aurait sûrement étonné. »

Pourtant, la suite des Mémoires de Crabb et même les trois lettres que nous avons citées le démontrent assez, il avait suffi de ces quelques visites chez la célèbre étrangère pour tirer Crabb de sa laborieuse obscurité, et ce fut en lui offrant la société de Gœthe et de Schiller, celle de tous les lettrés de Weimar, que la fille de Necker, délibérément et nullement par hasard, paya ses quatre dissertations. Crabb lui-même reconnaît l'enchaînement des faits, en 1848 comme en 1804. Mais cela ne l'empêcha pas de coudre, au-dessus de ce passage de ses Mémoires, l'épigraphe suivante :

« Cette amitié de brève durée n'eut aucun résultat permanent, ni de bien grande importance[2]. »

1. « Address your letters in the future. A Mon. R. *Gentilhomme anglais*. I have publickly disclaimed the character of student ». Ajoutons qu'à l'occasion des fêtes du nouvel an il y avait eu une bagarre entre des étudiants de Iena et la police militaire du duc de Weimar. Celui-ci prit mal la chose et quand, plus tard, Crabb tâta Goethe au sujet de l'attitude ducale, on lui dit apparemment qu'il ferait bien de ne point s'en mêler. Mis en demeure de choisir entre la qualité d'étudiant et celle, récemment acquise, de gentilhomme, il se décida comme on voit.

2. Ms. des *Reminiscences*, *loc. cit.*, p. 267 : « This short acquaintance led to no permanent results of importance. »

* * *

Nous dirons en conclusion comment se forma la légende d'un Henry Crabb Robinson collaborateur au livre *De l'Allemagne*.

Six semaines environ venaient de s'écouler depuis qu'en joyeuse compagnie, et moyennant le modeste total de trente et une bouteilles de vins variés, notre homme avait fêté sa récente promotion au grade d'avocat[1], quand, au mois de juin 1813, il apprit que M^me^ de Staël, qu'il n'avait pas revue depuis Weimar, se trouvait à Londres. Cette dame, après avoir été l'ennemie de Bonaparte, était devenue, le temps aidant, le symbole éloquent de l'Europe invaincue. Il s'empressa d'aller déposer sa carte à l'hôtel Brunet où elle était descendue. Le jour suivant, soit le 24, il y ajouta des hommages personnels[2]. M^me^ de Staël l'accueillit en lui disant que justement son fils Auguste, grand garçon bien élevé qui chuchotait ses phrases avec une voix discrètement modulée, se trouvait avoir besoin d'un professeur d'anglais. Crabb répondit que, n'étant plus un gentleman désœuvré, mais bel et bien un avocat, il ne pouvait à cet égard lui offrir que des regrets. Le 11 juillet il repassa au n° 3, George Street, près Hanover Square, où M^me^ de Staël venait de louer une maison. Par une singulière coïncidence, l'avocat frais émoulu tomba sur Murray qui discutait avec l'auteur de l'*Allemagne* les conditions de son contrat. Murray payait le livre 1,500 guinées, mais sous la réserve que tout dommage qu'il pourrait subir du fait de l'arrivée en Angleterre d'exemplaires non autorisés lui serait remboursé par M^me^ de Staël. Celle-ci stipulait de son côté que le montant de l'indemnité ainsi payable ne dépasserait en aucune circonstance la somme qu'elle recevait de Murray. Ce fut Crabb qui eut l'honneur d'insérer cette dernière clause de sauvegarde[3], et cette fois encore ses hono-

1. D'après le *Journal*. Nous citons d'après l'exemplaire typographié conservé au Dr. Williams' Library. Crabb avait été reçu avocat le 7 mai 1813.

2. *Journal* (1813), p. 161.

3. Ici, comme ailleurs, on a exagéré le rôle que joua Crabb. Blennerhasset dit : « Henry Crabb Robinson entra en négociations avec l'éditeur Murray » (*op. cit.*, t. III, p. 481). M. Carré affirme qu'il « rédigea le contrat ».

raires furent d'aimables paroles. Il fut invité à renouveler ses visites toutes les fois qu'il en aurait le loisir. Obligé de partir en tournée d'assises, il ne revit Londres qu'au mois d'octobre. Ayant eu vent d'un grand dîner qui se donnait chez M^me^ de Staël, il eut l'habileté de se faire inviter, trouva à table, outre l'hôtesse, Sir James Mackintosh, Godwin, Robert Adair, Curran, Murray et Whishart, et s'ennuya copieusement. Cela ne l'empêcha cependant pas de se décrire ce dîner au long dans son journal (18 octobre), puis de le décrire à son frère (lettre datée du 25 octobre) et enfin de reprendre sa description pour agrémenter ses réminiscences (1849)[1]. Il ressort de ce triple commentaire que M^me^ de Staël possédait toujours à ses yeux l'avantage de pouvoir le présenter aux grands de ce monde. Ce fut ainsi que le 4 décembre encore, malgré des souliers crottés qui l'embarrassaient horriblement, il put causer, au milieu d'une société composée pour la plupart d'étrangers distingués, avec l'honorable M. Ward, futur Lord Dudley[2]. De même le 22 janvier 1814, il rencontra chez M^me^ de Staël Lady Clanrickard, un comte suédois, et le docteur et Miss Porter. Le 7 mai, enfin, après une nouvelle absence de Londres, il trouva visage de bois[3]. M^me^ de Staël était partie pour la France. Crabb l'y relança une dernière fois en l'automne de cette même année. Ses rapports avec elle prirent fin, comme ils avaient commencé, par une discussion sur la littérature allemande[4].

Entre-temps, le livre *De l'Allemagne* avait paru à Londres et y avait produit un prodigieux remous[5]. Pour le public des

Au contraire, le contrat était tout rédigé et, sans le hasard de cette visite, Crabb n'en aurait jamais eu connaissance. Nous avons pu lire, grâce à l'obligeance de Sir James Murray, la correspondance qui s'échangea à ce propos entre M^me^ de Staël et Murray. Crabb n'y est pas nommé, et, de plus, il n'y a pas une seule lettre de M^me^ de Staël à Crabb à cette époque. Le chiffre cité par Crabb dans le *Journal* est exact. *De l'Allemagne* fut payé exactement 1,575 livres.

1. *Journal, loc. cit.*, p. 264 : *Correspondance* (1809-1827), n° 100 a, *Reminiscences* (1810-1825), p. 108.
2. *Journal* (1813), p. 306.
3. *Ibid.* (1814), p. 14.
4. *Journal of a Tour to Paris.*
5. Le succès commercial fut plus douteux. Voir *A Publisher and Fis Friends. Memoirs and Correspondence of the late John Murray.* Londres, 1891. Le livre parut au mois d'octobre 1813.

pays alliés, ce fut un premier Waterloo, car l'Europe ne se souciait pas, comme M^me^ de Staël, de distinguer subtilement entre la France et Bonaparte. Crabb dut à sa réputation toujours croissante de spécialiste en la matière de prendre promptement connaissance du livre. Il commença à lire le 7 novembre, continua le 8 et le 9, et le 14 passa toute la journée (un dimanche) à examiner attentivement le troisième volume, où était discutée la « nouvelle philosophie » dont le temps n'avait fait qu'accroître la renommée. Le 15 il s'en fut chez M^me^ de Staël pour lui dire, en sa qualité d'ancien maître, ses omissions et ses erreurs. M^me^ de Staël ne manifesta pas le moindre désir de suppléer aux premières ni de corriger les secondes, ce qui parut singulier à son visiteur[1]. Cependant, bien qu'il donnât raison aux critiques de William Taylor sur la superficialité de la troisième partie[2], il eut l'impartialité d'admettre que ce qui était bon dans le livre était d'elle et d'elle uniquement. La supposition était d'autant plus méritoire qu'elle comportait le corollaire que sa contribution personnelle y était nulle. Pas une trace de ses dissertations ni même des fameuses discussions sur Gœthe et la poésie allemande!

En Angleterre, cependant, il peut arriver que le silence soit un excellent moyen de propagande. Autour de Crabb, et après le départ de M^me^ de Staël, une légende se cristallisa. Comme ses connaissances en littérature allemande étaient d'une utilité quotidienne à Coleridge et qu'elles allaient bientôt ne point paraître négligeables à Carlyle; comme, d'autre part, on le savait lié avec le traducteur des chefs-d'œuvre de Gœthe, Taylor, il parut bientôt impossible qu'il n'eût aidé de même l'illustre étrangère. Il ne niait pas qu'il la connaissait depuis 1804 et qu'il lui avait donné alors des conseils. En 1813 comme en 1804 M^me^ de Staël s'était plu à répéter que Crabb avait été le premier à ouvrir devant elle la porte

1. *Journal* (1813), p. 292.

2. Crabb communiqua au *Morning Chronicle* du 17 février 1814 un article signé *An English Metaphysician*, où certaines de ses réserves sont exprimées. Sur l'opinion de Taylor, voir la lettre de celui-ci à Elton Hamond, en date du 31 janvier 1814, et conservée dans la *Correspondance* de Crabb (voir à cette date).

close de la philosophie allemande. Peut-être Crabb, la vanité aidant, ne proclama-t-il pas assez haut comment il fallait entendre ce « sonore éloge », ne mit-il pas assez de soin à révéler l'exacte et humble vérité. A cette vérité, qu'il demeura seul à savoir, se substitua une vague et flatteuse légende. La lettre qui suit[1], écrite en 1814 par un savant humaniste de Cambridge, laisse voir quelle fut cette légende et deviner comment elle se constitua.

Cher Monsieur,

Je vais vous poser une question, sans m'excuser de ma franchise, autrement qu'en vous demandant d'en user de même avec moi et d'y répondre ou non à votre discrétion. Je me suis trouvé récemment dans une société où l'un des invités a déclaré « qu'on supposait communément maintenant que la partie métaphysique du célèbre livre de M^{me} de Staël fut écrite en réalité par un nommé Robinson, lequel avait séjourné quelque temps à Gottenburgh (*sic*) et était bien plus compétent en la matière que M^{me} de Staël elle-même ». Voici donc ma question; ledit M. Robinson est-il votre frère Henry Robinson? On ajouta qu'un autre monsieur, à qui ceci fut dit, répliqua avec calme : Est-ce là tout? Elle me l'a dit elle-même cent fois...

J. Lambert[2].

D. G. Larg.

1. Lettre adressée à Thomas, frère de Henry Crabb Robinson, et conservée parmi la correspondance de celui-ci (vol. 1809-1817, p. 105).

2. James Lambert (1741-1823), professeur de grec à Cambridge et originaire du Norfolk.

UNE RENCONTRE ITALIENNE DE STENDHAL

M. DE MICCICHÉ

Je n'ai jamais rien connu de plus poétique et de plus absurde que le libéral italien ou *carbonaro* qui, de 1821 à 1830, remplissait les salons libéraux de Paris.

(*Souvenirs d'égotisme.*)

Stendhal, le 15 février 1823, était occupé, une fois de plus, à méditer, devant un cahier de papier, sur le rire, sur ses causes, sur les moyens de le produire à volonté, dans la conversation comme au théâtre. Les souvenirs de lecture, les anecdotes se présentaient par paquets à son esprit; rapidement il les classait, se contentant, puisque son public de lecteurs était bien incertain, de les noter par une allusion; et ces allusions nous restent parfois des énigmes. Il se souvint notamment, ce jour-là, d'une soirée passée chez la Pasta, où l'on avait follement ri :

Me rappeler, en général, le rire fou du duc d'Athènes, son nez venait à rien; le rire fou d'un quart d'heure, à en faire mal à la plupart des rieurs, à souper chez Mme Pasta, un soir que la table se trouva dans l'antichambre. M. de Micciché et moi ne savions pas un certain conte que les autres avaient déjà fait et entendu sept ou huit fois au moins. Il y eut réunion de deux ou trois causes de rire; plût à Dieu que je pusse les démêler et les voir nettement! mais il y a trop longtemps de cette soirée[1].

L'éditeur du *Racine et Shakspeare* de la collection Champion a bronché sur ce nom de Micciché : « Ce nom, dit-il[2], est

1. *Racine et Shakspeare*, texte établi et annoté avec préface et avant-propos par Pierre Martino, 1925, t. II, p. 148.
2. T. II, p. 324.

encore porté à Milan. — Mais il n'est pas sûr que ce nom ne soit pas ici un pseudonyme ou un surnom. » C'était montrer bien de la prudence! peu de curiosité aussi. Quelques recherches, assez faciles si elles avaient été, dès l'origine, aiguillées sur la bonne voie, eussent permis de se montrer tout à fait affirmatif. M. de Micciché a existé, et Stendhal l'a connu; ce n'était point un Milanais, mais un Palermitain. Il s'appelait Michele Palmieri di Villalba; mais il portait le surnom de Micciché, et c'est sous ce nom de Palmieri de Micciché qu'il fut connu en France. Les polices de Paris[1] et de Naples[2] ont eu plusieurs fois à s'occuper de lui; il a imprimé quelques livres et laissé des *Mémoires*[3]. On peut dire les principaux événements de sa vie[4]; on peut aussi — et c'est à quoi doivent conduire ces quelques pages — retrouver, dans l'œuvre de Stendhal, trace de cette rencontre entre le *Milanese* et le gentilhomme italien qui regardait avec de grands yeux étonnés les rieurs, un soir chez la Pasta.

* * *

Cela pourrait commencer comme une de ces *histoires* que se plaît à conter M. G. Lenôtre. « Le 30 novembre 1820, à Pont-de-Beauvoisin[5], la diligence qui venait du Piémont s'arrêta devant le bureau de la police. Deux hommes en descendirent; l'un approchait de la quarantaine; l'autre avait dix ans de moins; leurs habits fripés, leurs traits tirés témoignaient qu'ils venaient de faire un long voyage; le commis

1. Mon ami M. Martin-Chabot a bien voulu examiner les dossiers que les Archives nationales ont conservés sur les frères de Villalba, et m'en communiquer d'abondants extraits : F⁷. 6638, dossier 23; F⁷. 6912, dossier 8154.

2. Le Dr Egildo Gentile a bien voulu faire pour moi des recherches à l' « Archivio di Stato » de Naples.

3. *Pensées et souvenirs historiques et contemporains suivis d'un essai sur la tragédie ancienne et moderne et de quelques aperçus politiques*, par Michel Palmieri de Micciché, proscrit sicilien. Paris, 1840, 2 vol. in-8°, t. I, x-361 p.; t. II, VII-333 p. Chez l'auteur, rue Notre-Dame-des-Victoires, hôtel des États-Unis, n° 9 (Bibl. nat., Z. 57189).

4. Bien entendu, je n'utiliserai qu'une petite partie des renseignements que donnent ces pièces d'archives et ces mémoires.

5. A vingt kilomètres à l'ouest de Chambéry; sur la limite des départements de la Savoie et de l'Isère; était alors poste-frontière sur la route d'Italie par le mont Cenis.

somnolent leur demanda leurs passe-ports ; ils n'en n'avaient point... »

Michele Palmieri de Micciché et son frère Rodrigo étaient les fils du marquis de Villalba[1], qui habitait à Palerme, via Maqueda, dans le *palazzo* Comitini[2]. En 1820, Michele avait trente-huit ans et Rodrigo vingt-sept. Ils venaient de traverser toute l'Italie... sans la voir. « Je connais très peu, avouait dix ans après Michele, le reste de l'Italie [hors la Sicile], que je n'ai vu, pour ainsi dire, qu'en bondissant d'un côté à l'autre[3]. » Le bond avait été singulièrement rapide ! il s'agissait d'échapper à la prison, à la mort peut-être. Les deux frères avaient pris part à l'insurrection des Deux-Siciles (juillet 1820), et, maintenant qu'elle était vaincue, ils fuyaient ; ils venaient se joindre à cette nombreuse colonie d'exilés italiens, à qui le gouvernement de la Restauration n'osait pas fermer la frontière de France ; mais il faisait son hospitalité maussade. Michele et Rodrigo Palmieri avaient notamment fait partie de « l'expédition de Caltanissetta » ; ils s'étaient signalés aussi dans les troubles de Palerme ; on les avait vus à la tête de bandes armées et de corps de troupes. Ils avaient échappé à la répression ; mais leurs noms étaient portés sur les listes de proscription.

Sans doute les gendarmes de Pont-de-Beauvoisin ignoraient tout de cette belle aventure ; on délivra aux deux frères des « passeports provisoires » qui leur permirent de gagner Paris ; ils descendirent à l'Hôtel des Lillois, 63, rue de Richelieu. Peu après, en mai 1821, ils étaient à l'Hôtel des Quinze-Vingts, rue Notre-Dame-des-Victoires :

Michel Palmieri, dit un rapport du préfet de police Anglès au baron Mounier, en date du 4 juin 1821, paraît dominé par la passion du jeu et on assure que depuis qu'il est à Paris il a perdu des sommes considérables dans plusieurs maisons de jeux ainsi que dans des sociétés particulières.

1. Villalba, une des terres du marquis, à une trentaine de kilomètres au nord de Caltanissetta.

2. Palmieri de Micciché, *Mémoires de la cour et des peuples des Deux-Siciles*, 1837, p. 109.

3. *Pensées et souvenirs*, 1830, t. I, p. IX.

Son frère Palmieri (Rodrigue) n'a pas le même défaut, mais il passe pour aimer beaucoup les femmes.

Ils fréquentent tous les deux dans la haute société et ils vont aux soirées de l'ambassadeur d'Angleterre, ainsi que chez M. le duc d'Orléans. Ils ont, dit-on, reçu chez eux les princes Cariati et Cimitile. On n'a pas remarqué néanmoins qu'ils s'occupassent des affaires politiques. Depuis quelque temps, ils se retirent un peu du monde par suite des pertes que l'aîné a faites au jeu et ils passent souvent la soirée à jouer aux cartes avec la maîtresse de l'hôtel, mais seulement par délassement et en intéressant faiblement la partie. M. Michel Palmieri, loin d'être corrigé par les pertes qu'il a éprouvées, avoue lui-même que le jeu est pour lui une passion invincible et que tant qu'il aura de l'argent il ne pourra pas s'empêcher de s'y livrer.

Les deux frères séjournèrent à Paris, de façon continue, semble-t-il, jusqu'à l'été de 1823. En juin, Michele partit pour Bruxelles, puis pour Londres. La faillite d'un banquier et de grosses dettes de jeu le mirent dans un extrême embarras. Il fut secouru par le duc d'Orléans, le futur Louis-Philippe, qui avait épousé Marie-Amélie, fille du roi Ferdinand IV des Deux-Siciles, et qui avait longtemps séjourné à Palerme. Son parti pris de libéralisme engageait aussi ce prince à être aimable avec les « réfugiés » italiens :

On assure, dit un rapport du préfet de police, en date du 27 juin 1826, qu'il [Michel Palmieri de Micciché] s'est attiré des affaires désagréables à Bruxelles et à Londres et que même dans cette dernière ville il a été détenu quelque temps comme prévenu d'avoir participé à un assassinat[1].

Michel, avait écrit un mois auparavant (9 mai 1826) le préfet de police, a laissé à Paris une fort mauvaise réputation sous tous les rapports. On assure dans l'hôtel où il a logé, qu'il paraissait craindre des recherches de la police, et il partit, dit-on, sans payer la dépense qu'il avait faite dans la capitale. On accorde plus de conduite au s[r] Rodrigo Palmieri de Miccichi; mais il ne paraît pas professer de meilleures opinions que son frère. Il a obtenu, le 24 avril dernier, un visa de passeport pour se rendre à Bologne, en passant par Gex ou le pont de Beauvoisin.

1. Voir dans *Pensées et souvenirs*, t. II, p. 109, une protestation contre ce soupçon.

En 1826, les deux frères se rendirent, en effet, en Italie. Michele, qui avait passé par Genève et la route du Simplon, fut arrêté dès Domodossola[1], et dut renoncer à aller plus loin. Ce voyage semble correspondre au désir qu'avaient les deux frères de rentrer en grâce auprès de leur gouvernement, et à des démarches qui furent faites en leur faveur. En 1827, la marquise de Villalba implora du souverain le pardon pour ses deux fils; elle n'obtint pas satisfaction. C'est seulement le 30 mai 1830 que Rodrigo obtint qu'on le rayât des listes de proscription. Il paraît s'être alors installé à Florence. Michele dut attendre douze ans encore qu'on lui fît la même faveur (30 novembre 1842); le 9 juillet 1843, après plus de vingt ans d'exil, il revit Palerme.

La police de Naples avait fait une grande distinction entre les deux frères; la police parisienne en usa tout de même. Elle se désintéressa vite de Rodrigo; au contraire, dès que Michele fut de retour à Paris, en 1826, elle resserra sa surveillance; c'est peut-être bien à ce moment-là seulement qu'elle reçut avis de la part que les Palmieri avaient prise aux troubles de Palerme. Des renseignement furent demandés au prince de Castelcicala, ambassadeur de Sa Majesté sicilienne, qui connaissait la famille de Villalba; il ne les donna point bons; Michele parle de lui dans ses *Pensées et souvenirs* avec une vive amertume.

En 1827, à l'automne, Michele, plus que jamais surveillé, se trouvait à Baugé[2]; les rapports de police, de plus en plus malveillants, signalent qu'il a épousé la nièce du général L..., une veuve V..., « bien connue pour son inconduite et la fortune qu'a possédée son mari, fournisseur des armées, qu'elle a totalement dissipée ». Michele Palmieri était venu passer quelques jours chez les parents de sa femme. « Cet individu, affirment les espions, se plaint amèrement de sa femme, veuve du sieur V...; il prétend qu'elle ne possède pas la fortune qu'elle lui avait promise, et ils vivent très mal ensemble. Du reste, il est toujours dans un dénuement absolu... »

1. *Pensées et souvenirs*, t. II, p. 124.
2. Chef-lieu d'arrondissement du Maine-et-Loire, à quarante kilomètres nord-est d'Angers.

Le 6 novembre 1827, le ministre de l'Intérieur envisageait l'expulsion prochaine de Michele Palmieri.

Il s'installa à Genève : « Ma patrie d'adoption, cette Genève où je demeure depuis quatre ans », écrit-il en 1830[1].

Les journées de juillet le firent revenir à Paris. Les proscrits italiens attendaient beaucoup de la « sainte Semaine »; les uniformes français allaient réapparaître sur les routes de Bonaparte; l'Italie entière, de Venise à Palerme, allait d'un geste reconquérir sa liberté. Bientôt la révolte éclatait à Modène, à Bologne... Mais déjà Louis-Philippe avait proclamé le principe de la « non-intervention », et il le faisait triompher contre l'opposition, contre ses ministres même. Les émigrés italiens, qui le tenaient presque pour un compatriote, ne lui pardonnèrent point cette fin tragique d'un rêve qu'il avait permis. Michele Palmieri, qui, depuis ses *Pensées et souvenirs*, s'estimait devenu un homme de lettres, se fit pamphlétaire. En 1831, il publia chez Delaunay et Dentu une brochure, *Le duc d'Orléans et les émigrés français en Sicile ou les Italiens justifiés*, par Michele Palmieri de Micciché, proscrit italien, auteur des *Pensées et souvenirs*[2]. Il y rappelle l'hospitalité que le roi des Français a reçue en Sicile au temps de son émigration ; il lui reproche son ingratitude, les mesures vexatoires prises contre les réfugiés; il attaque le parti du juste milieu et de la non-intervention. Peu après (octobre 1831), une nouvelle brochure : *A chacun selon sa capacité, à chaque capacité selon ses œuvres ou le faux doctrinaire et le libéral*, par Michele Palmieri de Micciché (Dentu, 1831)[3]; c'est une formule très à la mode, mais elle ne lui sert qu'à répéter l'expression de ses plaintes et de ses désirs.

Puis c'est un pamphlet contre Louis-Philippe : *Le nouveau Gargantua, vieux manuscrit italien anonyme trouvé dans le fossé des Tuileries contenant une esquisse biographique et un drame, traduits et rédigés en français*, par Michele Palmieri de Micciché, 1832[4]. C'est une grosse farce, une espèce d'*Ubu roi* avant la lettre, avant le trait, où l'on voit régner au pays de

1. *Pensées et souvenirs*, t. II, p. 106.
2. Bibl. nat., Paris : Lb 51/85.
3. Bibl. nat. : Lb 51/1011.
4. Bibl. nat. : Yf 10555. Préface du 2 février 1832.

la Berlue un Gargantua qui ne songe qu'à l'argent, qui mange de l'or, qui a une peur ignoble de l'étranger[1]. Suivirent *les Carbonari ou Naples en 1821, drame historique en cinq actes et en prose avec un chœur de carbonari, précédé d'une notice historique*, par Michele Palmieri de Micciché, 1833[2], pièce refusée par la Comédie-Française et la Porte-Saint-Martin, lue chez la princesse B(elgiojoso) ; — et enfin, quatre ans après (1837), des *Mœurs de la cour et des peuples des Deux-Siciles*, par Michele Palmieri de Micciché[3], qui formaient le tome V des *Mémoires de tous. Souvenirs contemporains tendant à établir la vérité dans l'histoire* (A. Levavasseur, éditeur) : c'est un recueil d'anecdotes et de souvenirs assez souvent scandaleux[4].

Ces publications ne donnèrent point la fortune à Michele Palmieri ; sa bourse resta toujours, comme il le disait avec un effort de bonne humeur, d'une « transparence admirable ». Mais, surtout, elles étaient bien compromettantes ! En 1830, il en avait pris son parti :

> ... me voilà dans la politique jusqu'au cou. Je sais bien, qu'en écrivant ainsi, je me ferme encore plus l'entrée de l'Italie, tant que durera le déplorable état de choses qui s'y trouve établi ; mais accoutumé, depuis dix ans, à penser comme je veux, à exprimer franchement ma pensée, qu'irai-je faire dans un pays où les idées et les paroles sont également défendues ? Je ne vois d'ailleurs jamais mon nom dans la liste des amnistiés ; et s'il faut que je renonce entièrement à l'espoir de revoir ma patrie et les miens ! j'ai déjà ouvert un peu la main : que sais-je ! je pourrais l'ouvrir tout à fait[5].

Dix ans après, le ton avait bien changé : Michele Palmieri avait quitté la France ; il vivait à Florence, toujours pauvre, toujours aux prises avec son passé de dettes. Il écrivit lettre

1. A la fin du volume, l'auteur annonce un nouveau drame, *les Sympathies infernales*, qui n'a point paru, que je sache.

2. Bibl. nat., Paris : Yth 2683. Préface du 8 novembre 1833. A la page 95, note 3, l'auteur a écrit : « Je viens de subir une condamnation. »

3. Bibl. nat., G 26632.

4. Je n'ai point trouvé mention de Michele Palmieri dans *l'Exilé, journal de littérature italienne ancienne et moderne*, 1832-1834, Bibl. nat. : Z 31438, 4 vol.

5. *Pensées et souvenirs*, t. I, p. 293.

sur lettre pour obtenir l'autorisation de rentrer en Sicile. L'une d'elles, qui porte la date du 20 janvier 1840, est adressée au marquis del Carretto, sous les ordres duquel il avait servi autrefois comme officier :

Chassé jusqu'à Paris par les malheureux événements de 1820, devenu auteur en 1830 pour augmenter par le travail ses modiques ressources, surpris alors par des événements bien plus importants, quoique moins sanglants que ceux de Sicile, cet homme [c'est de lui-même qu'il parle ainsi] dont le cœur ne fut jamais mauvais, mais qui avait la tête faible et facile à s'enflammer, saisi lui aussi d'un délire frénétique, exprima les sentiments de son cœur et de sa conscience; il vociféra des anathèmes non seulement sur l'auguste famille des Bourbons, mais tout particulièrement sur son auguste souverain, le roi actuel des Deux-Siciles.

Il demandait pardon de toutes ses fautes. Il était si vieux, si usé, si inoffensif que l'on consentit à oublier des publications qui, d'ailleurs, n'avaient jamais fait de bruit : seuls les *Mœurs de la cour et des peuples des Deux-Siciles* paraissent avoir été connus de la police napolitaine.

Ici finit la vie de Michele Palmieri de Micciché, « proscrit sicilien ».

* * *

Les lecteurs des *Souvenirs d'égotisme* ont dû éprouver un léger frémissement en lisant, dans une des notes de police que j'ai utilisées, le nom de l'hôtel où Michele Palmieri descendit en arrivant à Paris : Hôtel des Lillois, 63, rue de Richelieu. C'était l'hôtel où la Pasta habitait pendant ses séjours à Paris; « cette aimable femme occupa successivement le second et le premier étage[1] ». C'est l'hôtel où Stendhal vint s'installer, « au troisième étage », en 1822, pour se rapprocher de la Pasta et de ses amis[2]. Voici faite la conjonction de Stendhal et de M. de Micciché[3].

1. *Souvenirs d'égotisme*, p. 87. Voir p. 51.
2. *Souvenirs d'égotisme*, p. 87. Il n'eut qu'à faire « cent pas », venant de l'Hôtel de Bruxelles, 47, rue de Richelieu.
3. Voir *Pensées et souvenirs*, t. I, p. 111 : une allusion à une visite chez la Pasta en 1822.

A en juger par les quelques livres qu'il a laissés, Michele Palmieri de Micciché devait être prodigieusement bavard, mais avec une conversation pleine d'imprévus et de souvenirs pittoresques :

Veut-on me faire valoir un peu en société? Que l'on m'encourage, que je sois à l'aise et avec des personnes qui me connaissent de longue main; je sais alors faire quelque chose d'un rien, la parole m'est facile, et pourvu que l'on me permette de gesticuler un peu et de hausser quelquefois la voix, je peux être plaisant et même conter de manière agréable[1].

Sa vie, il l'avouait avec orgueil, avait été un « tissu de folies »: on l'appelait *il pazzo,* et il reconnaît « avoir bien donné quelques raisons pour mériter ce sobriquet »[2] :

Né en Sicile, à quoi m'ont servi cette âme ardente, cette imagination de feu, cet entraînement pour tout ce qui est grand et beau, ce charme inexprimable que j'éprouvais en me dévouant? à rien, si ce n'est à m'attirer sur le bras cinquante affaires, les unes plus mauvaises que les autres, à être tous les jours l'épée, le sabre ou le pistolet au poing, à accumuler sottises sur sottises, et à passer un bon quart de ma vie dans les forts[3].

J'ai été dans ma jeunesse si souvent aux arrêts, soit dans les forts, soit chez moi que, comme pour mes duels, je ne saurais pas en préciser le nombre de fois; car je me battais dans ce temps-là, non seulement pour moi, pour mes parens, pour mes amis, pour mes maîtresses, pour les maîtresses de mes amis et de mes parens, pour les amis de mes amis et pour ceux de mes parens, pour des enfans et des vieillards, mais pour tous les domestiques de la maison, pour des *soprani*, et même pour des chevaux et pour des chiens[4].

Il était, avec cela, fantasque et sourd; il aimait à conter ses inconséquences et ses distractions; l'une d'elles aurait pu intéresser Stendhal lorsqu'en 1822 il cataloguait les beaux cas de fou rire, de rire par méprise, de rire par distraction :

J'étais à dîner à Paris, chez M. H..., gentilhomme anglais ; lady A...,

1. *Pensées et souvenirs*, t. I, p. 312.
2. *Pensées et souvenirs*, t. I, p. 226, 168.
3. *Pensées et souvenirs*, t. I, p. 312.
4. *Pensées et souvenirs*, t. I, p. 210.

M^me G..., M. G..., et d'autres personnes étaient à ce dîner, et un M. S... de Milan, avec un nez énorme, auquel pourtant je n'avais pas fait attention, était à table à côté de moi. Sans me douter de rien, je demande à celui-ci des nouvelles d'un prodigieux nez milanais que j'avais connu à Naples autrefois. Mon homme se fâche tout rouge et me répond de manière à émouvoir une pierre. Je me retourne pour lui répondre comme il le méritait et... comme frappé de la foudre, je demeure court d'étonnement et de remords surtout, ayant, sans le vouloir, offensé un homme qui ne m'avait rien fait. Ne fallait-il pas pourtant avoir la berlue pour ne pas voir l'énorme excroissance de mon voisin qui était là comme un écran m'interceptant la lumière[1] !

*
* *

Mais surtout M. de Micciché contait des histoires galantes : il en contait beaucoup, et presque toutes lui étaient arrivées à lui personnellement. Sa jeunesse avait été un perpétuel incendie : les « battemens de son cœur » avaient bien souvent risqué de lui « briser la poitrine » :

J'étais jeune alors, mon cœur, ma tête, mon esprit, mes fibres, mes nerfs, tout était sentiment en moi; mais aussi à Naples, tout y respire la volupté et la jouissance : l'air, le ciel, la mer, ces collines, ce Vésuve, les arbres, chaque feuille, vous disent « aime », et vous y êtes amoureux du soir au matin, du matin au soir, la nuit comme le jour et le jour comme la nuit[2].

J'aimais dans ce temps-là à chaque heure et à chaque minute de la journée; et cet amour qui parcourait toutes mes fibres et dont le trop-plein se résolvait en larmes ou en querelles, en duels ou en bonnes actions, causait mes insomnies ou des rêves presque aussi délicieux que le bonheur réel. Un soupçon parfois, ou le souvenir d'un regard infidèle que je pensais avoir surpris, m'entraînait de dépit au tapis vert, ou bien, au beau milieu de la nuit, me faisait bondir hors de mon lit; et c'était pour lui, pour cet amour, mon compagnon inséparable de tous les instants, que seul sous les balcons de ma maîtresse, je veillais en plein air, souvent par un beau clair de lune, et souvent aussi assailli par les vents, ballotté par la

1. *Pensées et souvenirs*, t. I, p. 318. Y a-t-il quelque rapport entre ce nez milanais et le nez du duc d'Athènes dont il est question dans le passage de Stendhal où paraît le nom de M. de Micciché?
2. *Pensées et souvenirs*, t. II, p. 49

tempête, battu par une pluie d'orage qui me pénétrait jusqu'aux os; tandis que les éclairs et le tonnerre, en sillonnant l'atmosphère dans tous les sens, sifflaient et grondaient tour à tour sur ma tête[1].

Comment résister, vers 1816 et en Italie, à un amant aussi frénétique, à une aussi riche nature? La plus longue et la plus surprenante de ses nombreuses aventures était probablement celle-ci : « Ce sont peut-être les seuls événemens de ma vie, dit-il, dont j'aie tenu note, et le temps impitoyable en a fait disparaître une partie : de crainte de me tromper, je ne dirai que ce qui est écrit »[2] :

Il y a dans presque tous nos hôtels en Sicile de très grands balcons, qui sont comme de petites terrasses en saillie, et celui dont il s'agit ici était à la hauteur d'un troisième étage à Paris, étant placé au-dessus de deux grandes colonnes à l'entrée de la cour...

Un petit désagrément... m'avait fait renoncer à la manière accoutumée de voir mon amie, et je lui fis connaître que je me rendrais, la nuit, au-dessous de son balcon, muni d'une corde, et qu'elle eût à me jeter une ficelle pour l'y attacher, afin de l'accrocher ensuite à ce même balcon, qui était celui de la chambre à coucher de ses vieux père et mère. Elle devait la traverser cette chambre, devait ouvrir les volets et les croisées de ce balcon, sans éveiller ses parens, et elle était en outre entourée de sept à huit frères, tous spadassins, tous crânes, tous casse-cou...

... Il s'agissait de mariage : des intérêts de famille s'opposaient à l'accomplissement de nos vœux... Malheureusement il n'en est pas en Sicile comme dans quelques parties de la Suisse où l'on permet aux fiancés de passer la nuit à côté l'un de l'autre[3]... Ce n'était pas une échelle de corde que j'avais avec moi, c'était à la lettre un bout de corde, auquel j'avais fait moi-même des nœuds, à un pied de distance l'un de l'autre, afin d'avoir un point d'appui entre les mains...

... La corde est hissée, elle est bientôt accrochée et je commence à grimper comme un chat. Mais, hélas! cette corde n'étant fixée nulle part par en bas, je commençai à être ballotté d'une manière cruelle : par un mouvement naturel, en appuyant mes pieds sur le

1. *Mœurs de la cour et des peuples des Deux-Siciles,* p. XIII.

2. *Pensées et souvenirs,* t. II, p. 28. Le récit de cette histoire, dans laquelle je pratique d'abondantes coupures, va de la page 20 à la page 29.

3. Voir Stendhal, *De l'amour,* éd. Müller et Jourda, t. II, p. 117, et Chateaubriand, *Essai sur les révolutions,* 1re partie, ch. XLVIII, note 3.

mur, lorsque j'en étais à portée, ce même mur me repoussait avec force et je venais frapper dessus, soit de côté, soit avec mes genoux, dans tous les sens, n'osant plus faire usage de mes pieds, de crainte de redoubler la violence de mes oscillations. Ce vent ennemi, qui s'était tu au moment où nous avions besoin qu'il mugît plus fort, triplant cette fois de fureur, me communiquait un mouvement de rotation le plus insupportable que l'on puisse imaginer : je sentais mes membres se détraquer, les clavicules de mes bras se disloquer : bref, c'était une véritable estrapade... Une seule idée m'agitait cruellement, et ce n'était pas celle de mon danger : « Je vais tomber, me disais-je, je vais me casser bras et jambes, et demain on me trouvera mort ou mourant à cette place, et cette malheureuse sera la fable de la ville. »

Enfin, après avoir vaincu et les difficultés et la torture, arrivé aux trois quarts de mon ascension, je sentis qu'il m'était impossible d'aller plus loin et, « je n'en puis plus, m'écriai-je, je vais tomber! — Courage mon ami, courage, me dit cette femme intrépide; encore un peu et nous sommes sauvés ». Elle se courbe, en disant cela, elle sort sa main par les barres du balcon, en attendant l'instant que je sois à sa portée pour me secourir; je partage la vigueur de son âme, je donne encore quelques coups de bras, elle me saisit par les cheveux, avec une force à m'arracher le crâne; les barres de fer sont enfin entre mes mains; aidé par mon amie, je m'élance, je franchis la dernière barrière et j'arrive... Un tremblement général, dont il est impossible de se faire une idée, s'empara de moi, mes os claquaient, mes dents, mes bras, mes mains, mes genoux, tout tremblait en moi avec une force inconcevable, cela dura pendant une demi-heure...

Je n'en finirais pas si je voulais conter toutes les aventures, quelquefois plaisantes, quelquefois sérieuses, romantiques et même un peu tragiques qui me sont arrivées avec la dernière de ces dames. Son nombreux et dangereux entourage et la situation de sa chambre, placée derrière celle de ses père et mère, y donnaient lieu. Aussitôt qu'ils étaient couchés une duègne, jouissant de toute leur confiance, fermait à clef la porte de la dernière de ces chambres, la retirait de la serrure, allait la placer sous l'oreiller de l'un des deux...

Je soupais avec la famille de mon amie; car on y soupait et on y soupe toujours dans cet heureux pays à mœurs patriarcales : je me levais de table un peu avant les autres; je souhaitais la bonne nuit, et je m'en allais. Mais au lieu de tourner à droite, en enfilant le vestibule et l'escalier, je traversais devant moi une antichambre, j'ouvrais un petit guichet pratiqué au bas du mur, et en me fourrant

dans une espèce de niche, je m'y tenais droit comme une borne, entouré des balais qu'elle était destinée à recevoir. Un soir, je ne sais pas à quelle occasion, avant que tout le monde fût levé de table et moi déjà dans ma cache, un domestique ouvre brusquement le guichet, fourre son bras dedans et s'empare de ma jambe. — Qu'on dise ce que l'on voudra, j'admets toutes les impossibilités; car moi-même je ne sais pas comment les expliquer. Qu'on dise qu'il aurait dû crier au voleur, qu'il est incroyable qu'il ne se soit pas aperçu que le balai était trop gros et qu'il remuait : j'accorde tout; le fait est que le domestique ne cria pas, et que je lui en mis un entre les mains, en retirant ma jambe le plus adroitement que je pus. Il me le donna sur la figure, c'est vrai; il manqua de me crever un œil en le remettant à sa place, c'est encore vrai : mais voilà pourtant l'exacte vérité...

... Ce petit incident de la cache à balais m'avait fait renoncer à la manière accoutumée de parler à mon amie, et causa les événemens de cette terrible nuit. — Fatigué des efforts prodigieux que j'avais faits pour monter, brisé de la cruelle estrapade... « Que faire? mon Dieu! Les domestiques sont entrés, tout le monde est sur pied! » A mon ordinaire, je perds la tramontane et je parcours la chambre sans prendre aucun parti; mais heureusement quelque chose, moitié armoire par en bas, moitié autel par en haut, où, comme dans *La Pucelle*, un moine officiait pour quinze sous, vint à notre secours : « Cache-toi là dedans », me dit mon amie. Je saute sur l'autel, je m'y niche, et me voici métamorphosé en saint. Comment exprimer maintenant les transes mortelles dont je fus agité pendant quelques instans! Cinq minutes ne s'étaient pas écoulées après le moment de mon apothéose, que la vieille duègne, sans se donner la peine d'en demander la permission au saint du lieu, ouvre d'une main profane les deux battans de l'armoire, s'adresse à un tiroir, y prend quelque chose, le referme, me regarde (je le pense du moins), et s'en va, en me replongeant dans l'obscurité d'où je n'aurais pas voulu sortir. — Me vit-elle, ne me vit-elle pas? Je l'ignore et dans tous les cas il faut que je remercie le ciel, soit de sa prudence, soit de sa cécité. Je me tenais en attendant, immobile, les bras comme un conscrit qui fait l'exercice sans fusil, la tête et les yeux levés vers le ciel, les baissant pourtant de temps à autre pour regarder tous les mouvemens de la duègne; j'avoue même que le saint thaumaturge eut un moment la pensée, lorsqu'il crut qu'on l'avait vu, de sauter en bas et de se mettre à genoux devant la vieille créature, pour la supplier de garder le secret. Je me contins pourtant, je jouai mon rôle en perfection jusqu'à la fin et je fis bien. « Sauve-toi

maintenant », me cria une voix amie; je pousse les deux battans de l'autel : je cours encore et je fus sauvé.

Qui n'a reconnu dans ce récit gaillard et vulgaire — et encore, pour faire court, l'ai-je allégé de nombreuses réflexions qui le rendent désagréable — qui n'a reconnu la charmante « aventure napolitaine » que, dans *Rome, Naples et Florence*[1], Stendhal dit s'être fait conter à Bologne par Mme Otofredi, l'histoire de don Niccola S... et de la « céleste » Lauretta?

Lauretta, elle aussi, est gardée par un père terrible, par cinq cousins « grands ferrailleurs »; elle aussi, elle est enfermée la nuit dans sa chambre, et l'on dépose la clef de l'appartement sous l'oreiller du père; pour lui parler, un jour, don Niccola se cache dans « l'armoire aux balais »[2] de l'antichambre; ce sont des entrevues nocturnes passionnées et dramatiques. Un jour, dans cette armoire aux balais, la main d'un des terribles cousins — et non plus d'un valet — saisit le bras — et non la jambe — de l'amoureux; un autre jour, il doit s'enfermer dans la partie supérieure d'un autel « fait en commode », et il manque d'être découvert par la duègne; une autre fois encore, il monte au balcon de sa chambre avec une corde à nœuds; au moment où, épuisé, il va tomber, elle le saisit par les cheveux et le hisse jusqu'à elle[3]... Mais cette histoire est contée avec dévotion par un amoureux des femmes d'Italie, par un admirateur des belles énergies que la passion donne aux jeunes hommes et aux jeunes filles, par un artiste vivement sensuel, qui jouit de ce que la pensée du risque peut ajouter au plaisir. Stendhal aime à la folie ces répliques de l'histoire de Juliette et de Roméo, et celle-là, contée comme il la conte, est une des plus belles.

Stendhal, évidemment, raconte mieux; mais il y a grande apparence que ce soit M. de Micciché qui ait raconté d'abord. Je sais bien que Stendhal avait imprimé cette histoire dès 1826, et que les *Pensées et souvenirs* de M. de Micciché n'ont

1. Éd. Müller, t. I, p. 192.

2. Le petit guichet à ouverture basse, que décrit M. de Micciché, rend évidemment l'aventure plus vraisemblable; seule la jambe apparaît, et encore à quelqu'un qui serait accroupi.

3. L'histoire est donnée comme s'étant passée en 1816 dans le royaume des Deux-Siciles, à Lucera, près de Foggia.

été écrits et publiés qu'en 1830. Quelle audace il aurait eue de s'attribuer ainsi la gloire toute personnelle d'une aventure déjà contée avec d'autres noms au public! Vraisemblablement, il ne faisait que reprendre son bien; et la lettre « des environs de Naples », dont Stendhal donne la « traduction abrégée » dans *Rome, Naples et Florence*, paraît avoir été, à l'origine, ce mémoire que M. de Micciché avait rédigé sur les incidents pittoresques de ses amours avec une jeune dame de Sicile. Circonstance remarquable, Stendhal déclare ne point imprimer la fin de cette histoire; et M. de Micciché affirme avoir perdu une partie de ses notes, la fin, probablement, de cette aventure; tous les autres épisodes, légèrement remaniés et mieux disposés quelquefois, ont trouvé leur place dans *Rome, Naples et Florence*[1].

*
* *

C'est probablement aussi de M. de Micciché que Stendhal apprit, en 1822 ou 1823, certaines particularités sur le roi des Deux-Siciles, Ferdinand IV, qui « voyait un jacobin, un terroriste, un républicain exalté enfin dans tout homme portant des favoris, des pantalons, ou n'ayant ni queue ni poudre[2] »; les *Pensées et souvenirs* offrent quelques anecdotes caractéristiques de cette aversion royale. Cette histoire semble avoir beaucoup frappé Stendhal; il l'utilisa, avec précautions et sans donner de noms, dans *Racine et Shakspeare, n° II* (1825); c'était, en apparence, pour présenter une preuve de la puissance de l'habitude sur l'imagination, mais, en réalité, pour railler un roi et évoquer les craintes que les princes modernes pouvaient garder de la Révolution[3]. En 1826, l'anecdote réapparut dans *Rome, Naples et Florence*[4], plus détaillée et sans voiles. Bien longtemps après, elle hantera Stendhal, au moment où il dicte la *Chartreuse :* la poudre dans les

1. Stendhal utilisait volontiers les histoires des autres. J'incline ainsi à croire que l'histoire de la vengeance et de l'alibi de Vitelleschi (*Rome, Naples et Florence,* t. I, p. 77) n'est autre que le récit d'une aventure de Casanova, dramatisée et stylisée (éd. de la Sirène, t. I (1924), p. 140).
2. *Pensées et souvenirs,* t. I, p. 289.
3. *Racine et Shakspeare,* éd. P. Martino, t. I, p. 188.
4. T. II, p. 16.

cheveux sera une des servitudes du comte Mosca della Rovere Soresana, premier ministre du prince de Parme.

Et enfin M. de Micciché a pu conter à Stendhal quelques anecdotes sur le duc de Modène; — honnêtement, en 1830, il disait les emprunter à l'*Esule* de Giannonne : la difficulté pour un voyageur de passer par les États de Modène, une petite révolte des étudiants, la punition sévère de deux de ces étudiants, le dur traitement infligé à leur père, l'assassinat du chef de la police Besini. Il y a du moins une certaine concordance entre les pages de *Rome, Naples et Florence*[1] et des *Promenades dans Rome*[2], où Stendhal évoque ces épisodes de la lutte des carbonari contre les despotes italiens et quelques-uns des souvenirs de M. de Micciché, proscrit sicilien[3].

Pierre MARTINO.

1. T. I, p. 141.
2. T. I, p. 106.
3. *Pensées et souvenirs*, t. I, p. 189, 202, 342; t. II, p. 281. On pourra lire aussi t. II, p. 211, les propos que M. de Micciché prête à des Italiennes parlant de leurs amants, et ceux que Stendhal leur fait tenir devant leurs filles (*Rome, Naples et Florence*, t. I, p. 137).

KLOPSTOCK

ET

LE ROMANTISME FRANÇAIS

JUSQU'AUX *CONSOLATIONS* DE SAINTE-BEUVE

Nous ne lisons plus Klopstock. En France, où il n'a pas, comme en Allemagne, la gloire d'avoir été, avant Goethe et Schiller, dès 1760, un des créateurs de la langue et du style poétiques, il n'est plus qu'un grand nom. On le cite à la suite de Milton, bien loin après Dante, parmi les représentants du poème religieux dans le genre épique, mais sa *Messiade* n'a pas gardé chez nous, comme le *Paradis perdu* et surtout la *Divine Comédie*, de fervents admirateurs.

Il n'en a pas été toujours ainsi; et, puisqu'on s'attache de plus en plus et avec raison à démontrer que notre romantisme dans sa première forme, depuis les *Méditations* de Lamartine (1820) jusqu'à *Volupté* de Sainte-Beuve (1834), a été d'abord et avant tout un effort étonnant pour donner une expression artistique à des états profonds de l'âme française et un renouvellement du vers et de la prose sous la poussée d'un irrésistible élan lyrique et mystique, puisque notre premier romantisme a eu ce caractère très net d'être spécifiquement religieux, encore que bien souvent hétérodoxe, il est intéressant de mesurer l'influence d'une épopée mystique et lyrique comme la *Messiade* sur quelques-uns des représentants les plus qualifiés de notre romantisme « à l'état naissant ».

* * *

Dès la fin du XVIIIe siècle, la réputation de Klopstock a pénétré en France. On apprécia d'abord le poète lyrique et dra-

matique, l'auteur des *Odes* et de la *Mort d'Adam*. Ce sont surtout des fragments de ces œuvres qui furent traduits dans les périodiques français de l'époque, mais on ne tarda pas à connaître aussi le *Messie*, et à voir en Klopstock le rival de Milton. La *Messiade* était célèbre en Allemagne dès 1760. Ses dix premiers chants furent traduits pour la première fois en français par d'Antelmy et Junker en 1769. Puis, pendant la Révolution et l'Empire, elle fut traduite par Petitpierre en 1795, et par M^{me} de Kourzrock, de l'Académie des Arcades, sous le nom d'Elbanie, en 1801[1].

Klopstock, qui était tout imbu de la poésie mélancolique et sombre des Anglais et qui, par son goût de la mort et du sépulcral, fait à tout moment songer d'une part à Milton, d'autre part aux *Nuits* d'Young, aux *Méditations sur les tombeaux* d'Hervey, au *Cimetière* de Gray, est entré vers la même époque avec ces noirs animateurs dans le courant de notre sensibilité[2]. A côté de l'influence directe exercée par les traductions, il y a l'influence diffuse et les impressions que nos lettrés français, cosmopolites et sensibles, du règne de Louis XV à la Révolution, ne manquèrent pas de retirer de leur contact perpétuel avec les lettrés étrangers.

M. Baldensperger, qui a si fortement marqué l'apport de l'Émigration dans la préparation du romantisme, a non seulement relevé l'influence de Klopstock sur Joseph de Maistre, sur Degérando et sur Camille Jordan[3], mais a signalé que

1. *Lettres de M^{me} Degérando*, p. 176. A Pfeffel, Paris, 8 frimaire an X (29 novembre 1801) : « On met souvent ici à de rudes épreuves mon goût constant pour la littérature allemande, qui est étrangement défigurée par d'impitoyables traducteurs. Il vient de paraître une traduction de la *Messiade* en trois gros volumes par une M^{me} de Kurtzrock. Ce n'est pas un langage humain. Il n'y a pas de liaison entre deux idées, pas une phrase intelligible. Une paysanne se moque de cette dame du *jupon court* qui réellement mériterait les verges, si elle n'avait plus de soixante ans. Mais ce qui est désolant, c'est que nos Français s'avisent de juger Klopstock d'après cette barbare traduction. »

2. Des périodiques nombreux, depuis 1760 jusqu'en 1830, contiennent d'importants fragments de Klopstock (de ses *Odes*, de sa *Mort d'Adam* plus que de son *Messie*) traduits en français, et des articles sur son œuvre : *le Journal étranger*, 1760; *l'Année littéraire*, 1771; *le Spectateur du Nord*, 1799; *le Magazin encyclopédique* et *le Moniteur universel*, 1805; *les Débats*, 1817; *l'Abeille*, 1820; *la Muse française*, 1823; *le Mémorial catholique*, 1824.

3. Dans un article des *Nouveaux Lundis* consacré à Camille Jordan (t. XII, p. 296) Sainte-Beuve cite une lettre de M^{me} de Staël dans laquelle elle remer-

c'est précisément un émigré français, J. d'Horrer, qui charmait sa solitude en Russie en traduisant la *Messiade* qu'il dédia à l'empereur Alexandre et publia en 1825. Il s'est arrêté plus longuement sur un épisode bien significatif de la vie intellectuelle des Émigrés : la rencontre de Delille et de Klopstock à Hambourg en 1799. L'entrevue du représentant de notre littérature pseudo-classique avec le poète allemand eut lieu chez M^{me} de Flahaut et l'on nous dit qu'elle fut cordiale. Mais cette cordialité ne combla pas l'abîme qui séparait ces deux conceptions de la poésie. Les lettrés qui gravitaient autour du *Spectateur du Nord* voulurent faire lire à Delille un fragment caractéristique du vaste « oratorio luthérien », et ils choisirent justement l'épisode d'Abbadona (chant II de la *Messiade*) qui aura plus tard une si belle fortune dans l'histoire de notre romantisme. Charles de Villers en fit une traduction littérale dans l'espoir que Delille le tournerait en vers français. Or, voici ce que nous lisons dans le *Spectateur du*

cie Jordan de lui avoir envoyé des fragments de sa traduction des *Odes* de Klopstock, 2 juillet 1803; un peu plus tard, vers 1806, Camille Jordan lut à l'Académie de Lyon un *Mémoire sur la littérature allemande*, dont Klopstock, à son point de vue, était le centre.

Le Moniteur universel du 24 mars 1805 signale une *Notice historique sur la vie et les ouvrages de Klopstock*, lue dans la séance publique de l'Institut, le vendredi 1er germinal an XIII, par M. Dacier.

Klopstock est loué comme lyrique et mystique par Ch. Nodier, le 14 février 1817, dans un article des *Débats* consacré à *la Mort de Louis XVI*, idylle dans le goût antique de Tercy. — L'épigraphe du chapitre IX de *Jean Sbogar* est tirée de Klopstock. On goûtait plus l'auteur des *Odes* que le poète du *Messie*.

Faut-il rappeler qu'en 1804, dans la traduction de *Werther* donnée par Sevelinges, on pouvait relire, p. 45, après la première rencontre avec Charlotte, la délicieuse scène de l'orage : « Nous approchâmes de la fenêtre. Le tonnerre se faisait encore entendre dans l'éloignement; une pluie bienfaisante avait ranimé la nature; un air pur et rafraîchissant nous apportait les parfums qui s'exhalaient de toutes les plantes. Elle était appuyée sur son coude; ses regards parcouraient la campagne : puis elle regarde le Ciel, puis moi; je vis ses yeux remplis de larmes, elle posa sa main sur la mienne et dit : O Klopstock! je me rappelai sur-le-champ cette ode divine, qui occupait alors sa pensée, et je fus entraîné par le torrent de sensations exquises dont ce mot seul vint m'accabler. Je succombai; je me penchai sur sa main en la mouillant de larmes délicieuses. Je contemplai ses yeux encore... Klopstock! noble poète! génie sublime, que n'as-tu vu ton apothéose dans ces regards! et moi, puissé-je de ma vie ne jamais plus entendre prononcer ton nom, si souvent profané! » L'ode à laquelle songe Charlotte, c'est la *Fête du printemps* (*Die Frülingsfeyer*, 1759).

Nord (septembre 1779) : « De quel intérêt n'eût-il point été pour tous les amis de la belle littérature de voir aux prises les deux plus grands poètes vivants des deux nations et de pouvoir comparer le résultat des efforts de leur génie sur un même fond d'idées! Mais l'heureux traducteur de Virgile, après avoir ouï la lecture du morceau de Klopstock, après en avoir loué la verve et le sublime (qu'il distingua très subtilement du sublime propre à Milton), déclare qu'il ne pouvait le traduire. « C'est trop élevé pour moi, il faut que je reste « parmi les fleurs », ajouta le chantre des *Jardins* avec l'amabilité qu'on lui connaît. Tout le monde saura apprécier cette modestie de M. l'abbé Delille... »

Nous ne nous étonnerons pas que ce « sublime » qui avait étonné Delille ait fait, deux ans plus tard, en 1801, les délices de Ballanche.

Le jeune mystique lyonnais a dû connaître Klopstock par l'intermédiaire de Camille Jordan. Il devait parler de lui avec sensibilité dans ce livre, à la fois naïf et charmant, qu'il intitula si bien : *Du Sentiment dans ses rapports avec la littérature et les arts*, et que Faguet a si joliment appelé « un *Génie du Christianisme* enfantin. »

Voici comment s'exprime Ballanche dans le chapitre : *Étude des modèles*, p. 214 du *Sentiment :* « Klopstok (*sic*) et Milton font naître le sentiment, quand ils cessent de nous étonner par la sublimité de leur vol. Le chantre allemand nous repose sur la montagne de Sion : il met dans la bouche de Jésus-Christ des discours si pleins d'amour, de cet amour inépuisable qu'il porte jusque sur la Croix! Le caractère du Disciple bien-aimé, les épisodes de quelques anges et chérubins, qui viennent, au moment de cette catastrophe terrible, former une chaîne de communication entre le Ciel et la Terre, tous ces tableaux sont peints avec une sensibilité profonde et vraie... »

Klopstock était une préfiguration allemande de notre Ballanche, un Ballanche préoriginal. — Chateaubriand, un an après la publication du *Sentiment*, a fait à Klopstock les honneurs d'une mention dans sa prestigieuse orchestration du livre du *Sentiment* qui eut la fortune que l'on sait, sous le nom inspiré de « *Génie du Christianisme* ».

Mais c'est M^{me} de Staël qui, à cette date, a le plus pertinemment parlé de Klopstock. En 1800, dans le chapitre XVII de son livre *De la Littérature*, où elle consacre quelques pages encore bien superficielles aux écrivains allemands, elle ne manque pas de dire que la *Messiade* contient des « beautés de premier ordre ». C'est elle qui la première en France, à notre connaissance, a expliqué dans une étude suivie l'originalité psychologique du caractère d'Abbadona.

« Ce caractère d'Abbadona, dit-elle, subissant les destinées d'un coupable en conservant l'amour de la vertu, unissant les facultés d'un ange avec les souffrances de l'Enfer, est une idée tout-à-fait neuve. »

Elle n'est pas moins émue par la poésie, à la fois grandiose et sombre, que l'idée de la mort, unie à celle de la résurrection, fait planer sur tout le poème. « Elle vous fait éprouver constamment, dit-elle encore, une sorte de tristesse dont la sensation n'est pas sans douceur. »

Dix ans plus tard, quand elle remettra sur le métier, avec une tout autre expérience, ses idées sur les grands poètes de l'Allemagne, elle parlera plus dignement encore de Klopstock. « C'est à la *Messiade* de Klopstock, est-il dit dans *l'Allemagne*, qu'il faut fixer l'époque de la poésie en Allemagne. » Elle dit d'excellentes choses sur les difficultés que suscite dans un poème le choix d'un héros trop parfait, et Klopstock est peut-être le seul qui n'ait pas échoué dans une narration épique où il s'agissait de rivaliser avec le récit évangélique lui-même.

Elle fait assurément trois reproches mérités au poème de Klopstock.

D'abord, pourquoi a-t-il cru devoir introduire un épisode d'amour dans un tel sujet?

« C'est un amour entre deux ressuscités, Cidli et Sémida. » Jésus-Christ leur a rendu la vie à tous deux et ils s'aiment sans avoir à craindre d'être à nouveau séparés par la mort. Conception assurément touchante, et qui est en harmonie avec un poème religieux sans doute; mais, après avoir remarqué qu'il résulte « un peu de monotonie d'un sujet continuellement exalté » et que « l'âme se fatigue par trop de contemplation », elle ajoute avec ironie que « l'auteur aurait quelque-

fois besoin d'avoir affaire à des lecteurs déjà ressuscités, comme Cidli et Sémida ».

Ensuite, considérant que le poème a vingt chants, elle constate que le poète n'a pas pris la vie entière de Jésus-Christ pour sujet, mais commence au moment où ses ennemis demandent sa mort, d'où il résulte que l'auteur a trop tôt quitté la terre et les réalités évangéliques pour s'élancer en plein ciel : « Il n'aurait pas fallu ajouter encore dix chants à celui qui termine l'action principale, c'est-à-dire la mort du Sauveur. Ces dix chants renferment sans doute de grandes beautés lyriques, mais quand un ouvrage, quel qu'il soit, proclame M^me^ de Staël, excite l'intérêt dramatique, il doit finir au moment où cet intérêt cesse. »

Scrupule de lettré classique en vérité et qui étonnerait chez M^me^ de Staël, si l'on ne savait pas à quel point elle conserve le goût « ancienne France » et les préjugés mondains dans ses plus vifs élans vers les nouveautés étrangères. Seules les âmes religieuses peuvent suivre, en effet, Klopstock dans une aussi perpétuelle ascension ; mais ce qui est un danger dans une œuvre purement littéraire est peut-être un mérite au point de vue religieux. Klopstock est essentiellement un mystique. Nos romantiques de 1820 goûteront pleinement ce qui rebutait M^me^ de Staël[1]. Et encore les admirateurs eux-mêmes de Lamartine par exemple, ceux qui ne se lassaient pas des *Harmonies* et applaudirent *Jocelyn*, feront-ils les mêmes reproches à la *Chute d'un ange* qu'à la *Messiade*. En France, trop de sublime nuit.

Enfin, l'auteur de *l'Allemagne* trouve justifié le reproche adressé à Klopstock de n'avoir pas fait de ses anges des portraits assez variés. « Il est vrai que dans la perfection les différences sont difficiles à saisir, dit-elle, et que ce sont les défauts qui caractérisent les hommes. »

Cependant c'est parmi les anges de Klopstock que M^me^ de

1. Encore un témoignage de la sympathie des romantiques pour Klopstock. Boulay-Paty dit, en 1834, dans la Préface d'*Élie Mariaker*, p. LXIX : « Il n'était pas fort sur la chronologie; cette science lui paraissait un désert semé de pyramides confuses : il la trouvait sèche, aride, monotone. Il connaissait seulement la date de ses souvenirs de grand bonheur ou de grande peine, celle de la naissance et de la mort de certains poètes : il savait que Schiller était né le 10 novembre 1759, que Klopstock était mort le 14 mars 1801. »

Staël a trouvé le personnage qui lui plaît. Mais cet ange est, à vrai dire, un démon bien romantique. Elle revint avec prédilection sur le caractère d'Abbadona dont elle avait signalé l'originalité dans son chapitre de la *Littérature*. C'est un démon repentant « qui cherche à faire du bien aux hommes ».

Elle ajoute ceci : « Un remords dévorant s'attache à sa nature immortelle; ses regrets ont le ciel pour objet, le ciel qu'il a connu, les célestes sphères qui furent sa demeure : quelle situation que ce retour vers la vertu quand la destinée est irrévocable! Il manquait aux tourments de l'Enfer d'être habité par une âme redevenue sensible. Notre religion ne nous est pas familière en poésie et Klopstock est l'un des poètes modernes qui ont su le mieux personnifier la spiritualité du christianisme par des situations et des tableaux analogues à sa nature. »

Disons immédiatement qu'il en altérait la tradition sur un point capital : non seulement l'éternité des peines de l'enfer — or Abbadona sera pardonné — est un dogme essentiel du christianisme traditionnel, mais encore la conception que les âmes maudites sont aussi inaccessibles au remords qu'impardonnables fait partie de l'héritage de l'ancienne foi. Et ce n'est pas une des moindres originalités du christianisme romantique et c'est peut-être sa plus grande audace d'avoir osé, sinon douter de l'Enfer, du moins le pénétrer d'un rayon d'espérance. Le problème du mal ne se posera plus dans la mystique romantique de la même façon qu'autrefois, et M^me^ de Staël définissait en tout cas avec une justesse exquise les préoccupations religieuses qui allaient hanter l'esprit des premiers romantiques[1]. Elle annonçait en même temps non seu-

1. On lira avec profit sur cette question l'ouvrage d'Auguste Callet intitulé : *l'Enfer*. Paris, M. Lévy, 1861, in-18. Mais il faudrait étudier devant le problème de *l'Enfer* l'attitude d'Alexandre Soumet.

Soumet, en tête de sa *Divine Épopée* (1840), se sent tributaire de Klopstock. Il écrit dans la Préface, p. x : « ... En faisant de la Muse une initiée mystique, j'ai rouvert pour elle les régions où Dante, Milton et Klopstock l'avaient déjà conduite... », et p. xvi : « J'ai fait de mon drame mystique un hymne à l'espérance. L'esprit du moyen âge avait suffi pour remplir les trois abîmes creusés par le Dante. Le réformateur Milton avait fait de son Satan un factieux gigantesque armé contre la monarchie du Ciel. L'âme rêveuse de Klopstock avait pleuré avec saint Jean et Marie au pied de la Croix; elle avait conduit, à l'heure suprême, la planète Adamida devant le Soleil, pour qu'il

lement l'œuvre de Lamartine et celle de Vigny (*Eloa*), mais celle de Sainte-Beuve, l'auteur des *Consolations* et de *Volupté*. Notre premier romantisme a quelques-uns des caractères d'une grande hérésie : des états d'âme complexes, à la fois lyriques et mystiques, voluptueux et chrétiens tout ensemble, deviennent à cette date la matière même de la poésie ou de l'analyse romanesque. De combien de héros de cette époque pourrait-on dire ce que le Dieu de Bossuet dit de sa créature dans les *Élévations* : « Je l'avais fait pour être spirituel dans sa chair; et maintenant il est devenu charnel dans son esprit? »

Une telle complication, c'est l'état même dont souffre Amaury.

*
* *

Il faut lire dans la Préface des *Consolations* le passage où Joseph Delorme cite ceux qu'on pourrait appeler les Pères de l'église romantique : Klopstock est de ceux-là.

« Oui, eût-on la géométrie de Pascal et le génie de René, si la mystérieuse semence de la rêverie a été jetée en nous et a germé sous nos larmes dès l'enfance, si nous nous sentons de bonne heure malades de la maladie de saint Augustin et de Fénelon, si, comme le disciple dont parle Klopstock, ce Lebbée dont la plainte est si douce, nous avons besoin qu'un gardien céleste abrite notre sommeil avec de tendres branches d'olivier; enfin, si, comme le triste Abbadona, nous portons en nous le poids de quelque chose d'irréparable, il n'y a qu'une voie ouverte pour échapper à l'ennui dévorant, aux

ne vît pas mourir le Sauveur des hommes. J'ai osé sonder de plus profondes ténèbres... »

Soumet est de tous les poètes romantiques français celui qui a le plus profondément ressenti l'influence de Klopstock. En 1809, âgé de vingt et un ans, il avait présenté à l'Académie des Jeux floraux un poème intitulé : *le Messie*. En 1814, dans ses *Scrupules littéraires de la baronne de Staël, ou Réflexions sur quelques chapitres du livre De l'Allemagne...* (Paris, Delaunay, in-12, 102 p.), on trouve non seulement un bel éloge de Klopstock au chapitre I, mais, au chapitre II, une traduction en vers du chant II de la *Messiade*, précisément l'épisode d'Abbadona. Enfin, dans la *Muse française*, 6e livraison, en décembre 1823, il reproduit dans son compte-rendu d'un poème de Baour-Lormian, intitulé *la Jérusalem délivrée*, traduction française, son jugement sur le Klopstock de 1814.

lâches défaillances ou au mysticisme insensé : heureux qui n'en est jamais sorti! plus heureux qui peut y entrer! — là seulement on trouve sécurité et plénitude... »

Tel est le caractère religieux de ce premier moment du romantisme qui n'est pas revenu, pour la plupart du moins des maîtres de l'École : je songe, parmi tant d'autres, non seulement à l'auteur des *Consolations*, mais à ceux des *Méditations*, des *Odes et Ballades* et d'*Eloa*. Il a héroïquement tenté d'être ou de redevenir fidèle — tel fut le romantisme de la Restauration — fidèle à l'autel comme au trône, fidèle aussi aux plus beaux appels de notre âme céleste : pureté, chasteté, sérénité, paix, ce que le christianisme appelle la grâce. Faut-il rappeler Lamennais, Gerbet, Lacordaire et tous ceux qui parmi les catholiques libéraux du XIXe siècle réussirent à attiser la flamme? Que Sainte-Beuve à ce moment unique où tout semblait renaître ait été de ceux-là, comme l'a très bien vu M. Henri Bremond, c'est incontestable. C'était une expérience mystique. Elle réussit pour son ami Ulric Guttinguer. Finalement, elle échoua pour lui et tant d'autres. On n'en doit pas moins reconnaître qu'elle a été tentée par ces disciples de Pascal et de Chateaubriand, de Fénelon et de saint Augustin, par ceux qui en réaction contre la philosophie du XVIIIe siècle, voulant sauver la spiritualité du christianisme et se sauver eux-mêmes, se réclamèrent non pas de Byron, mais de Klopstock[1].

Comment Sainte-Beuve a-t-il connu Klopstock? Par la lecture de Mme de Staël, évidemment. Mais où l'a-t-il lu? A n'en pas douter, dans la traduction singulière de J. d'Horrer, secrétaire de l'ambassade de France près la Confédération suisse, publiée à Paris, chez A. Egron, en 1825, traduction naïve et touffue, suivant de près le texte, et où la grâce attendrie de l'original, son luxe d'images et cet émoi constant d'une sensi-

1. C'est Sainte-Beuve lui-même qui nous rapporte ce propos de Fauriel qu'il tenait très probablement de la bouche du grand érudit : « La mysticité que Charles de Villers regarde comme l'opposé de la superstition est-elle autre chose que la superstition raffinée des imaginations vives auxquelles manque le contrepoids du jugement? » Voilà ce qu'en définitive Sainte-Beuve lui-même vint à penser sur cette grande question qui avait obsédé sa jeunesse (*Portraits contemporains*, t. IV, p. 173).

bilité à la fois chrétienne et voluptueuse devaient particulièrement toucher le jeune Sainte-Beuve.

Comment n'être pas frappé au premier abord de la ressemblance du style de la traduction de d'Horrer avec celui de Joseph Delorme? Le premier style de Sainte-Beuve, si abondant et sinueux, fleuri d'images qui se succèdent et fondent les unes dans les autres comme des reflets sur la surface des flots sans cesse en mouvement, cette fluidité colorée qu'il avait goûtée dans le style des *Confessions*, il l'avait retrouvée dans le traducteur de Klopstock.

Mais c'était bien mieux que le style, c'était son âme ondoyante et diverse, son âme racinienne qu'il retrouvait dans la lecture du poète mystique. Lire pour lui à cette date c'était se ressouvenir et sans cesse revenir à soi. Plus tard, une fois définitivement déçu et revenu de toutes choses et même de soi, Sainte-Beuve lira pour oublier et s'évader en quelque sorte par la curiosité, sa dernière muse, dans l'âme des autres. Mais jeune, adolescent, épris du rêve de la vie, quand elle apparaît à nos regards vierges comme une théophanie, Sainte-Beuve, « enlacé de lui-même », ne lisait alors que pour se retrouver. Il sympathisait avec les œuvres, et si une page l'avait ravi, c'était une page révélatrice. Nous étonnerons-nous que ce qu'il a goûté alors dans le poème de Klopstock, ce fût précisément ce qu'il y avait d'admirable : l'invention psychologique du caractère d'Abbadona, si bien sentie par M^{me} de Staël, et d'autre part l'exquise interprétation romantique du personnage de saint Jude, Jude-Thadée, le plus doux des apôtres, l'apôtre des causes perdues, celui que Klopstock a décrit sous le nom de Lebbée?

Comme il devait plaire au pauvre Joseph Delorme, ce pâle et silencieux adolescent que consume l'excès même du sentiment! Voilà celui qui s'abandonnait au charme d'aimer sans mesure! Délicieux exemplaire du héros romantique, sensible et mélancolique, il a été cueilli avant sa naissance par son ange gardien dans cette mystérieuse région des métempsycoses, que Klopstock semble avoir empruntée à Virgile et qu'il a pénétrée de sensibilité, de lumière chrétienne.

« Là retentissent les soupirs des anges pleurant les âmes

confiées à leur garde lorsque, se livrant aux fougueuses illusions de leur bouillante jeunesse, elles quittent la vertu, compagne de leur enfance, pour se précipiter dans le gouffre immonde des plaisirs, que leur offre le vice effronté. »

Nous trouvons là le thème par excellence des douloureuses monodies de *Volupté*. Amaury souffre du mal qui dévore Lebbée depuis le jour de sa naissance.

« Un frémissement léger saisit l'âme du sensible Lebbée à l'instant où elle entendit la voix de son ange, fugitive émotion que, pendant la vie de l'homme, compriment les tourments des passions, mais qui, se réveillant en eux, leur rappellent leur primitive existence, au moment où, s'échappant du corps inanimé, l'âme s'élève, dégagée des prestiges de la vie et éclairée d'une lumière toute divine. »

Mouvement continu de dépression et d'exaltation, respiration de l'âme qu'exprime si bien le vers de Lamartine :

> Descendre ou remonter, c'est l'enfer ou le ciel.

Voilà le dualisme de la vie chrétienne développé avec un beau lyrisme par Klopstock. L'analogie est frappante avec les états de conscience de *Volupté*, avec ses péripéties dramatiques et son mystique dénouement.

Lebbée avait encore un autre charme pour Sainte-Beuve. Il symbolisait l'amitié, un moment, et le plus beau de tous, et le plus tendre de son amitié pour le ménage Hugo. Nous sommes en mars 1830 (17 mars); Sainte-Beuve confond encore dans le même culte le mari et la femme. Ce sont eux, c'est l'un et l'autre, c'est leur ménage heureux dont l'apparition aux heures les plus troubles de la pitoyable jeunesse de Joseph Delorme l'a sauvé littéralement de lui-même, arraché momentanément à la « tourmente des passions et aux misères honteuses de sa vie solitaire ». On sait qu'il a chéri d'abord et avant tout Victor et, s'il devine depuis longtemps qu'il le trahira dans son cœur, il souffre atrocement et ne définit pas autrement sa souffrance à cette date :

> Un remords étalé sur un front endormi,
> Quelque mortel outrage à l'honneur d'un ami.
>
> (*Consol.*, V.)

Eh bien! Lebbée, ce n'est pas cela. Mais il y a dans son désespoir, à l'idée que son ami peut lui être ravi, quelque chose de cela. C'est l'ami romantique, l'ami du maître divin. Toutes proportions gardées, le jeune Hugo n'avait-il pas été pour Joseph Delorme un autre messie, le sauveur; et le monde en arrachant Hugo à l'intimité d'autrefois, au foyer, à l'amour pur et vrai, à l'amitié sans tache, n'allait-il pas traîner à leur calvaire trois pauvres âmes prédestinées? L'Hugo idéal ayant cessé d'être, Sainte-Beuve-Lebbée n'a plus qu'à mourir. Il songe au suicide, il appelle l'anéantissement. Et voici cette plainte que Sainte-Beuve appelle « si douce », parce qu'elle sympathise avec sa douleur. Il me semble que la plainte de Lebbée illustre la préface des *Consolations* tout entière, puisqu'elle n'est en un sens qu'un avertissement solennel et voilé à l'amitié, une rare amitié prête à s'évanouir :

« Ne le trouverai-je donc point dans ces lieux écartés où ne retentissent que mes plaintes douloureuses? Déjà une lugubre journée, déjà deux nuits plus lugubres encore se sont envolées sans que nos yeux l'aient revu! Hélas! il n'est que trop vrai, ses farouches persécuteurs l'ont enfin saisi! Eh quoi! ton maître n'est plus, et tu peux respirer encore, infortuné, qu'abandonnent la terre et les cieux! Les cruels! ils t'ont fait mourir, maître divin... Où repose ta dépouille sacrée, ô mon maître, ô mon ami? Ah! d'ici je crois voir... ta face divine que de barbares assassins dépouillèrent de ce céleste sourire, si rempli de clémence et de pardon!... Hélas! pourquoi, déchiré de ces sanglantes images, mon cœur continue-t-il de battre dans mon sein que comprime la terreur? Pourquoi, né dans les angoisses, mon esprit ne s'enfuit-il pas dans la nuit du trépas, comme fuit ce sombre nuage qu'emporte sans retour la nocturne tempête? Où es-tu, repos des affligés, où es-tu, ô mort, bienfaisant sommeil de celui qui perdit jusqu'à l'espérance? »

Lebbée s'évanouit de douleur, et c'est alors que « le gardien céleste », pour user du mot de Sainte-Beuve, fait ce geste charmant qui a enchanté notre lecteur romantique : « Il abrite son sommeil avec de tendres branches d'olivier. » Nous croyons encore entendre Sainte-Beuve s'écrier : « Ce Klopstock a bien de l'esprit, et encore plus d'âme que d'esprit. »

Voilà ce qu'il devait penser du créateur de l'admirable caractère d'Abbadona : Sainte-Beuve a fait mieux que de l'analyser subtilement comme M^me^ de Staël, il a donné de lui une merveilleuse réplique, une harmonieuse transposition sur le plan humain, dans le caractère d'Amaury.

*
* *

Nous avons dit que l'imagination plastique de Sainte-Beuve avait le don, quand il lisait, d'entrer dans les sentiments des héros de ses lectures. « Et quel plaisir y prendriez-vous, avait déjà dit Bossuet, si l'on ne réveillait les vôtres? » (*Traité de la concupiscence.*)

Il faut se rappeler les efforts tentés par Sainte-Beuve depuis 1827, date où il connut le ménage Hugo, pour revenir à la pureté, à la chasteté, à la sérénité, à la paix de son enfance pieuse, et songer à la passion qui grandit en lui pour l'arracher à tout cela.

Et moi, comme eux, Seigneur, je m'écrie et j'implore;
Et nul signe d'en haut ne me répond encore.
Comme eux j'erre incertain, en proie aux sens fougueux,
Cherchant la vérité, mais plus coupable qu'eux;
Car je l'avais, Seigneur, cette vérité sainte;
Nourri de ta parole, élevé dans l'enceinte
Où croissent sous ton œil tes enfants rassemblés,
Mes plus jeunes désirs furent par toi réglés.

. . . .

Qu'ai-je fait de tes dons? J'ai blasphémé, j'ai fui.

. . . .

Je voudrais bien, Seigneur; je veux; pourquoi ne puis-je?
Je m'y perds, soutiens-moi : mets fin à ce prodige.
Sauve à mon repentir un doute insidieux,
O très grand, ô très bon, miséricordieux!

Rendons-nous compte qu'il se voit exactement semblable au triste Abbadona, le seul être vraiment vivant de la *Messiade* et qui erre à travers les chants interminables du poème comme une âme en peine sans doute, mais comme un étonnant exemplaire d'un être supérieur, déchiré dans son cœur par une affreuse contradiction.

Abbadona, pas plus qu'un héros de Racine, et pas mieux que le héros de Sainte-Beuve, ne sait tout simplement s'abandonner au crime en criminel.

Ce qui l'avait entraîné dans la révolte des mauvais anges, ce n'était pas le mal en soi, notion abstraite à laquelle la conscience moderne ne croit plus guère, c'était ce qu'il y a d'héroïque dans l'idée de révolte, l'attrait du danger, du risque. Mais les conséquences de cet acte l'ont épouvanté, navré à jamais. Et quand Satan, qui a perdu l'homme et la femme, complote la mort du Sauveur, Abbadona, indigné, proteste contre ce nouveau crime. Il fuit Satan et les mauvais anges. Il cherche les anges célestes, et quand il les aperçoit « ... il baisse les yeux en soupirant, il veut retourner sur ses pas et s'avance malgré lui. Une seule pensée distincte lui reste, celle de s'élancer dans l'infini pour y chercher une place où il puisse pleurer seul et toujours ».

Alors il exhale sa plainte, une des plus magnifiques monodies du regret de la faute qu'on puisse lire (chant II) :

Porte de la béatitude, que ne puis-je, par toi, rentrer dans le fortuné séjour dont mon crime m'a banni! Faut-il, hélas! que, fuyant les régions éthérées, je reparaisse dans le sombre empire de la réprobation et du trépas?... Soleils, innombrables enfants de la création du Seigneur, sources intarissables de lumière et de vie, n'étais-je pas déjà plus radieux que vos sphères rayonnantes, à l'instant où, appelé par la voix de l'Éternel, vous montâtes du néant revêtus de splendeurs?... Et maintenant, qui suis-je? un esprit réprouvé, ténébreux, hélas! en horreur à ce bel univers, en horreur à moi-même... Éternel repos, calme de mon cœur innocent jadis et paisible, ah! qu'es-tu devenu?

... O que ne puis-je mourir et pourquoi le Créateur m'arracha-t-il au néant?... Je te maudis, jour affreux où l'Éternel me donna cette immortelle vie... Inépuisable océan des supplices, cruelle éternité, pourquoi me vis-tu naître? Et s'il fallait que je naquis, pourquoi ne me levai-je pas, lugubre et noir comme l'éternelle nuit qui, roulant dans son sein la formidable tempête, porte la mort devant le maître du tonnerre... Malheur à moi! un désespoir nouveau assaillit mon cœur! malheur à moi! j'ai blasphémé Jéhova... Fuis, Abbadona, ses foudres vengeurs! déjà il gronde... déjà ses éclats menaçants retentissent dans les infinis profondeurs de l'espace! Mais où fuir, et quel abîme pourra me soustraire à son inévitable courroux?

Le héros romantique trouve ici les mêmes accents que Phèdre, l'héroïne classique. On croit entendre la fille de Minos, dans l'égarement du désespoir. Ce sont d'autres images, d'autres symboles, un autre Soleil, un autre Ciel et un autre art; c'est le même sentiment :

Misérable! Et je vis! et je soutiens la vue
De ce sacré soleil dont je suis descendue!
J'ai pour aïeul le père et le maître des dieux;
Le ciel, tout l'univers est plein de mes aïeux;
Où me cacher? Fuyons dans la nuit infernale.
Mais que dis-je? mon père y tient l'urne fatale;
Le sort, dit-on, l'a mise en ses sévères mains :
Minos juge aux enfers tous les pâles humains.

Ce n'est pas un des moindres charmes de la *Messiade*, et Sainte-Beuve devait y être sensible, d'unir la profondeur de l'analyse psychologique, où excellait la poésie classique, aux beautés de la grandiose imagination romantique. Cet autre fragment d'une imprécation d'Abbadona, au chant cinquième, en fournit un exemple frappant. Il cherche le Christ, celui qui seul peut donner la paix : « Hélas! où te trouverai-je, sublime Messie? J'ai parcouru les déserts inhabités; je remontai jusqu'aux sources secrètes des fleuves et des ruisseaux; mes pas chancelants se sont égarés dans les sombres bocages, ils ont erré dans les inaccessibles forêts; ils ont pénétré dans les antres sauvages... J'ai dit au cèdre silencieux : incline ta tête superbe, et par le murmure de tes flexibles rameaux annonce si tu le recèles sous tes vastes ombrages! J'ai dit à la montagne inhospitalière : courbe-toi, solitaire montagne! prends pitié de mes larmes et découvre à mes yeux le Médiateur divin, s'il daigne reposer dans tes obscurs réduits... Hélas! il n'était ni sous la voûte lucide des cieux ni dans les sombres entrailles de la terre!... » Voilà incontestablement un des plus beaux mouvements lyriques de la poésie moderme. Ce cri de désespoir, qui éveille les échos du pessimisme moderne, a dû toucher Alfred de Vigny. Cette absence du Père dont souffrira le Fils lui-même dans le *Mont des Oliviers* ne permet-elle pas de comparer un instant le Jésus de Vigny au triste Abbadona lui-même? Mais on s'imagine encore

mieux le jeune Sainte-Beuve lisant ces pages où l'imagination mélancolique d'Young et d'Hervey s'allie à l'analyse psychologique de Racine. Ces pages ont un accent de plénitude et des résonances diverses faits pour ravir un humaniste accompli. Car enfin il ne s'agit plus seulement chez Klopstock d'invocations lyriques à la Nuit ou de sombres appels à la Mort devant le ciel étoilé. Nous ne sommes pas seulement devant un interprète du sentiment moderne de la Nature. Klopstock a su créer un être vivant. Bien plus, dans un poème où il a fait appel à tous les prestiges du merveilleux chrétien : Dieu, la vierge, les saints, anges et démons, enfer et ciel, etc., il a réussi une fois à nous montrer une âme. Abbadona nous fait songer au mot si profond de Vinet : « Le merveilleux chrétien, c'est une âme chrétienne. » Abbadona est un caractère profondément individualisé et qui ne s'explique que par le christianisme. Le remords de son crime l'étreint comme Phèdre elle-même. Il n'y a que Racine en France au XVII^e^ siècle qui ait su au même degré rendre le pathétique déchirement d'une âme noble qui se sent coupable.

Or n'est-ce pas, de 1829 à 1834, le dessein de Sainte-Beuve, éprouvé par la passion, de tenter de réaliser dans un roman intime comme *Volupté*, ainsi qu'il l'avait essayé dans les pénétrantes analyses des *Consolations*, le même tour de force que Racine a réussi dans la tragédie et Klopstock dans l'épopée mystique?

Henri GIRARD et Pierre POUX.

NOTES ET DOCUMENTS

QUELQUES
LETTRES INÉDITES OU MAL ÉDITEES
DE BOISSONADE AU SUJET DE CHATEAUBRIAND

Nous trouvons à la Bibliothèque nationale, département des manuscrits, un petit volume de lettres de Boissonade à Beuchot[1], entrées à la Bibliothèque en 1798.

Certaines de ces lettres, qui ont trait à Chateaubriand, ont attiré notre attention.

Elles ne sont pas toutes inédites; beaucoup ont été publiées dès 1863, quoique d'une façon inexacte et incomplète, dans l'ouvrage consacré à Boissonade par son ami Naudet[2].

Il nous a donc semblé intéressant, tout en reproduisant le texte exact et complet de ces lettres, d'en déduire quelques observations sur les relations entre Chateaubriand et Boissonade, relations jusqu'à présent assez peu connues et assez peu étudiées.

Chateaubriand, nous le savons, ne se contentait pas d'être

1. Manuscrits français, nouvelles acquisitions, n° 1808; Boissonade, né en 1774, était surtout célèbre parce qu'il savait admirablement le grec. Il collabora au *Magasin encyclopédique* et au *Journal des Débats*. Il édita presque tous les auteurs grecs, Homère, Eschyle, Sophocle, Euripide, Hésiode, Aristophane, Anacréon... On trouve d'autres lettres manuscrites de Boissonade, Bibl. nat., manuscrits, nouv. acq., n°s 6772 et 22199. — Quant à Beuchot, c'était un savant bibliographe, et Chateaubriand aimait à se renseigner auprès de lui. Voir *Correspondance de Chateaubriand réunie par Louis Thomas*, t. I, p. 237, et t. II, p. 333 et 389.

2. J.-F. Boissonade, *Critique littéraire sous le Premier Empire*, précédée d'une notice par M. Naudet, membre de l'Institut. Paris, Didier, 1863, 2 vol. in-8°. — Il est à noter que MM. Victor Giraud et Félix Chambon, qui citent en 1898 et 1901 *la Critique littéraire sous le Premier Empire* dans des articles consacrés à Chateaubriand (*Revue d'histoire littéraire de la France*, t. V, p. 281 et suiv.; t. VIII, p. 468 et suiv.), ne connaissaient pas à cette époque le volume manuscrit de la Nationale.

un magnifique poète, il voulait passer pour savant et même pour érudit[1]; il se piquait surtout de savoir le grec et de citer en grec. Nous voyons d'ici quel sera le rôle de Boissonade : corriger et compléter toute la partie « érudition » des œuvres de Chateaubriand.

C'est par l'entremise de son ami Bertin l'aîné[2], directeur au *Journal des Débats*, que Chateaubriand entra en relations avec Boissonade.

La première lettre que Chateaubriand reçut de Boissonade est datée du 18 mars 1808[3] et elle débute par ces mots :

Je viens d'apprendre par M. Bertin que vous fesiez (*sic*) réimprimer à Lyon votre *Génie du Christianisme*. Cela m'a donné l'idée de vous communiquer quelques remarques.

On peut penser que cette « idée » n'est pas venue à Boissonade aussi spontanément qu'il le dit; Bertin aura insisté habilement, rappelant la gloire de l'auteur du *Génie du Christianisme*.

Enfin peu importe, Boissonade indique aimablement au poète quelques détails sur les résurrections opérées par Esculape. Ces détails parurent presque textuellement dans l'édition suivante du *Génie du Christianisme*, précédés d'une remarque flatteuse pour Boissonade, « l'un de nos meilleurs philologues, aussi savant que poli[4] ».

1. C'est surtout après le voyage de Grèce de 1806 et probablement en partie sous l'influence de Fauvel (nous verrons cela dans *l'Art et Chateaubriand*) que le poète fut saisi d'une véritable fougue d'érudition. Cf. la Préface des *Martyrs*. Dans *l'Itinéraire de Paris à Jérusalem* (éd. Garnier, t. V, p. 277), Chateaubriand déclare qu'il a eu « la patience de lire à peu près deux cents relations modernes de la Terre-Sainte ».

2. Louis Bertin, né en 1776, avait connu Chateaubriand à Paris en 1800; il l'avait revu à Rome en 1803; ils avaient visité Naples ensemble et s'étaient depuis liés d'une grande amitié. Cf. Villemain, *la Tribune moderne, Chateaubriand*. Paris, Michel Lévy, 1857, p. 127 à 135. Voir aussi Edmond Biré, *les Dernières années de Chateaubriand*. Paris, Garnier frères, p. 128 et 129.

3. C'est M. Victor Giraud qui l'a retrouvée (*Revue d'histoire littéraire de la France*, 1898, t. V, p. 281 et 282). Il doit exister des lettres de Chateaubriand à Boissonade; deux d'entre elles ont été retrouvées par Félix Chambon dans *les Papiers de Boissonade* qui sont à la bibliothèque de l'Université (voir *Revue d'histoire littéraire*, 1901, t. VIII, p. 468 à 470). Dans la seconde de ces lettres, datée du 4 août 1840, Chateaubriand parle de « toute la reconnaissance » qu'il doit au savant.

4. *Génie du Christianisme*, 5e édition. Lyon, Ballanche, 1809, en 5 vol. in-8°, t. II, p. 27.

Le savant dut se laisser prendre à ce miel; désormais on devint presque familier avec lui, on prit l'habitude de lui envoyer tout bonnement les épreuves à corriger.

D'abord celles du *Génie du Christianisme*. A ce sujet Boissonade écrivit à Beuchot le 4 avril 1808 :

J'ai le désir de vous témoigner, Monsieur, autant qu'il est en moi, ma reconnaissance pour votre agréable présent de l'édition stéréotype du *Génie du Christianisme*. Je ne crois pas y pouvoir mieux réussir qu'en vous aidant à donner à ce bel ouvrage la plus grande correction typographique.

Voici une liste de fautes que j'ai apperçues en le parcourant. Quelques-unes ne sont pas précisément des négligences du prote, et il faudra pour les corriger l'avis de Monsieur de Chateaubriand : *arboisier*, par exemple, et la répétition *briller la vaillance*. Je joins à cette lettre une autre liste de plusieurs passages grecs qui étaient totalement défigurés dans l'édition complètte, et que j'ai écrits correctement. Il en reste encore d'autres qui auraient besoin du même remède.

Agréez mes sincères salutations.

BOISSONADE[1].

Conclusion : Boissonade avait peu de considération pour Chateaubriand érudit; ce n'est pas sans un certain dédain à l'égard du poète qu'il note « plusieurs passages grecs qui étaient totalement défigurés[2] ».

Après le *Génie du Christianisme*, ce fut le tour des *Martyrs;* deux lettres adressées à Beuchot ont trait à *l'Examen des Martyrs*; la première est datée du 20 novembre 1809 et parle d'un « petit service » demandé par M. de Chateaubriand[3].

La seconde, du 15 janvier 1810, débute ainsi :

J'ai vu, Monsieur, une dernière épreuve de l'*Examen*. Tous ces passages que je m'étais permis de critiquer ont été corrigés, M. de

1. Mss. fr., nouv. acq., n° 1808. Cette lettre a été reproduite peu fidèlement dans la *Critique littéraire*, t. II, p. 629.

2. Et de même Boissonade écrit dans une lettre du 9 mai 1809 : « Le grec du *Génie* est encore fort incorrect. Si M. Balanche fait réimprimer, il serait bien à désirer qu'il envoyât ici au moins deux épreuves » (mss. fr., nouv. acq., n° 1808, feuillet 9. Rapportée dans la *Critique littéraire*, t. II, p. 629).

3. Feuillet 25. Rapportée dans la *Critique littéraire*, t. I, p. LXVI.

Ch. n'a jamais poussé si loin la facilité. En vérité je suis bien content qu'il se soit décidé à ces changemens. Les ennemis auraient pu étrangement abuser des armes qu'il leur donnait contre lui. Tout le monde a de l'amour-propre; presque tout le monde en a beaucoup; mais il le faut cacher un peu. Vous savez à quoi Voltaire l'a comparé[1].

Il résulte de ceci qu'il existait avant l'*Examen* que nous connaissons un autre *Examen* où l'amour-propre de l'auteur se montrait avec encore plus d'ostentation.

Pour revenir au sujet qui nous intéresse, nous constatons que jusque-là les relations entre Chateaubriand et Boissonade avaient été courtoises, presque amicales.

Chateaubriand trouvait qu'il est beaucoup plus difficile d'être poète que d'être savant; quant à Boissonade, il triomphait des fautes de grec de son illustre confrère. Ainsi donc chacun avait une raison valable pour mépriser l'autre : c'est ce qui fait souvent, nous le devinons, les amitiés entre gens de lettres. Mais voilà que, par la faute du poète, les relations devinrent orageuses, manquèrent se gâter tout à fait.

Chateaubriand, qui ne pouvait s'empêcher de considérer Boissonade un peu comme son domestique, eut le tort de le laisser voir : il lui fit tout bonnement expédier les épreuves de la première édition de l'*Itinéraire* et ceci sans prendre la peine de joindre le moindre mot de politesse.

Boissonade se fâcha ; on peut juger de sa colère par la lettre suivante, que nous reproduisons entièrement :

Rue Hauteville, 35.

23 juillet 1810.

J'ai acheté, Monsieur, cette bibliothèque de Photius dont j'avais grand besoin; car il y a plus d'un an que je gardais l'exemplaire Impérial. Chez ce petit libraire du Louvre, j'ai apperçu un catalogue de Musier où il y aura de bien bonnes choses, une bibliothèque de Sain Jore, Archambault, etc. Si vous pouviez m'avoir un catalogue, que vous m'obligeriez !

Dites-moi donc un peu ce que c'est qu'un *Itinéraire*, dont j'ai reçu deux épreuves sans un seul petit mot de M. Lenormant, ni de

1. Feuillet 37. Reproduite dans la *Critique littéraire*, t. II, p. 592. La fin, inédite, a trait à quelques remarques bibliographiques, sans intérêt ici.

M. Bertin, ni de l'auteur. Je les ai lues, corrigées et renvoyées avec un billet d'une civilité un peu sèche. Il faut convenir que cette façon de disposer de moi, sans daigner s'informer si celà me convient, a quelque chose d'assez étrange. Ne pouvais-je pas espérer un peu plus de politesse de la part de M. Bertin et de M. Lenormant? Quand il a été question des *Martyrs* et de M. Noël[1], ils ne m'ont pas traité si mal. Tout ceci *entre nous*, au moins : « secreti loquimur » ?

Il y a eu ce matin un pauvre article qui vous intéressera peut-être un peu. Vous lirez s'il vous plaît, p. 3, col. 2, ibn *aus;* p. 4, col. 2, *melangaeus* et *donna* au lieu de donne; p. 4, col. 1, *vehius*, etc. Du reste, point de seconde livraison. M. Prudh a-t-il peur? ou se corrige-t-il? Et le jury! Les beaux jugemens! mon Dieu! comme c'est bien pensé! comme c'est bien écrit! Vale.

BOISSONADE.

Depuis cette lettre écrite il est arrivé d'autres épreuves que j'ai rendues sans y jeter les yeux. Je vous assure que cette façon d'agir est aussi par trop leste[2].

Deux jours plus tard, l'humeur de Boissonade devint de la fureur et il écrivit à Beuchot le 25 juillet 1810 :

Ne venez pas demain, Monsieur, je vous en prie. Je serai probablement sorti.

L'Université me prend tout mon temps; elle me laisse à grand peine respirer le dimanche. Envoyez, n'envoyez pas ma lettre à M. de Chateaubriand; c'est tout comme il vous plaira. Mais est-ce que le libraire, en vous remettant ce billet, ne vous a rien dit de sa conduite ridicule ?

Et concevez-vous cette grossièreté de m'envoyer d'autres épreuves, après cette lettre, sans un seul mot d'explication? J'avais fort envie de dire à ce libraire son fait; mais je me suis retenu. Il croit apparemment que, parce que je suis attaché à sa famille, je suis aussi attaché à son imprimerie. C'est d'une absurdité, d'une absurdité qui me passe. Il est bien capable de n'avoir pas compris ma lettre,

1. Ce M. Noël avait eu des démêlés pénibles avec Boissonade au sujet d'une chaire de professeur de littérature grecque à la Faculté des lettres de Paris. Voir à ce sujet deux lettres manuscrites de Boissonade à Fontanes, feuillets 6 et 8 (Bibl. nat., mss. fr., nouv. acq., n° 6772).

2. Feuillet 59. Reproduite de façon très incomplète, sans les noms du libraire ni de Bertin, et sans le *post-scriptum*, *Critique littéraire*, t. I, p. LXVII.

de n'avoir rien compris à ses dernières épreuves renvoyées sans réponse.

Mille bonjours.

BOISSONADE[1].

Le lendemain, le pauvre Beuchot, fourvoyé bien contre son gré dans cette vilaine affaire, recevait la lettre suivante, qu'il dut accueillir par une grimace. Nous en reproduisons le texte complet :

Rue Hauteville, 35.

26 juillet 1810.

Le libraire s'est amendé, Monsieur : il m'écrit qu'une lettre où il me priait de la part de M. de Chateaubriand de revoir les épreuves de l'*Itinéraire* s'est probablement égarée, et que s'il n'a pas répondu à mon billet du 22 c'est qu'on ne le lui avait pas remis et qu'il *venait* tout juste de *l'appercevoir*, le 25. Il est assez singulier, convenez, qu'il ne connaisse que le 25 un billet adressé à lui le 22, et que vous aviez le 23. N'importe, la politesse est faite, et je ne demande rien de plus à M. Le Normant. Mais de M. de Chateaubriand il me faut une lettre et je vous prie de le lui dire. Il ne me suffit pas que ce superbe écrivain me fasse demander un service par son libraire, il faut qu'il le demande lui-même. Il a oublié de me remercier de la peine que je me suis donnée pour ses *Martyrs;* je ne me soucie point de l'accoutumer avec moi à ces façons cavalières. Vous me trouverez bien formaliste, bien exigeant, bien pointilleux, il faut l'être quelquefois. M. de Chat. s'imagine apparemment que je suis fort heureux de parcourir le premier ses belles productions. Avec les auteurs de cette sorte qui sont vains, enflés, glorieux, qui ne mettent dans le commerce ni simplicité, ni abandon, ni bonté, il est bien forcé d'être soi-même roide et gourmé, comme ils le sont.

Mais revenons à nos livres; cela vaut mieux, cent fois mieux.

Dans Musier, je voudrais bien les n^{os} 895-1007 (le *chevraena* seulement), 1044-1086-1087-215-173 (le *Dolivet* seulement). Si vous avez un libraire pour vous, donnez-lui mes commissions avec les vôtres, et faites mes prix comme pour vous. Si vous n'en avez pas, écrivez-le-moi, et je chargerai de mes petites affaires le bouquiniste du

1. Feuillet 61. Des passages entiers de cette intéressante lettre ont été supprimés par Naudet (*Critique littéraire*, t. I, p. LXVII) : d'abord le début, jusqu'à « respirer le dimanche », puis tout un long passage, depuis « de sa conduite ridicule » jusqu'à « mais je me suis retenu », puis enfin « c'est d'une absurdité, d'une absurdité qui me passe ».

Louvres ou un autre négociant de la place Vendôme, qui m'a vendu dix-huit francs le traité des *Études*, 8°, papier velin, cartonné.

Mille bonjours.

BOISSONADE[1].

Après cette lettre véhémente, Beuchot a dû courir chez Chateaubriand pour lui faire part de la colère de Boissonade. La lettre était rude; Chateaubriand, qui avait besoin de la science de Boissonade, dut convenir qu'il avait agi un peu à la légère. Le « superbe écrivain » fit amende honorable, et comme il était grand seigneur il sut faire les choses largement. Non seulement Boissonade eut la lettre qu'il demandait, mais on ajouta dans la *Préface* de la première édition de l'*Itinéraire* un petit hymne de louanges composé à son intention et où l' « oubli » au sujet des *Martyrs* était réparé :

M. Boissonade s'est condamné pour m'obliger à la chose la plus ennuyeuse et la plus pénible qu'il y ait au monde : il a revu les épreuves des *Martyrs* et de l'*Itinéraire*. J'ai cédé à toutes ses observations, dictées par le goût le plus délicat, par la critique la plus éclairée et la plus saine. Si j'ai admiré sa rare complaisance, il a pu connaître ma docilité[2].

Aussi c'est d'une plume apaisée que, le 8 août 1810, Boissonade écrivit à Beuchot :

J'irai avec grand plaisir, Monsieur, voir M. de Chateaubriand, et Dimanche me conviendrait assez; mais j'ignore encore si je serai libre. Dimanche dernier, j'étais encore à l'Université à cinq heures; c'est abominable. Je saurai ma destinée samedi, et je vous écrirai. Il faudra de plus qu'il fasse un peu beau. Ne nous fesons pas mouiller comme à S^t-Denys : c'est assez d'une fois. Il y a fort longtemps que mon humeur est passée. M. de Ch. m'a écrit une lettre fort honnête et tout est arrangé à ma satisfaction, mais peut-être pas à la sienne. Car je voudrais bien lui faire effacer une mauvaise ligne grecque qu'il honore du titre d'inscription, et qu'il veut rétablir par des conjectures qui ne sont pas présentables. Je ne sais s'il entendra raison. Je lui ai écrit là-dessus directement.

1. Feuillet 63. Rapportée, en partie seulement, dans la *Critique littéraire*, t. I, p. LXVII. Le passage depuis « et que s'il n'a pas répondu » jusqu'à « et que vous aviez dès le 23 » est supprimé.

2. Éd. Garnier, t. V, p. 5.

Le livre de M. Ginguené m'épouvante. Je crois qu'il est bon; mais, s'il ne l'était pas, comment ferais-je? Au reste que la volonté de M. Ginguené soit faite. Mais ces excursions hors de mon ressort me causent toujours de l'inquiétude : j'en ai fait une hier pour Lady Hamilton, qui souhaitait que je parlasse de sa *Famille de Popoli.* Vous aurez cette famille.

Cela pourra plaire à M^me^ Beuchot, et à vous aussi peut-être; car votre bibliographie daigne quelquefois descendre à ces lectures plus agréables qu'utiles. Si vous ne tenez pas a l'essai sur Pindare, il me conviendra sûrement, quelle que soit sa condition. Je n'aurais pas été si aisément découragé que le libraire à la vente de Musier. La *Comparaison de Pindare et d'Horace* est une brochure introuvable. Point de *Courtanvaux.* C'est trop cher pour moi.

Mille bonjours.

BOISSONADE[1].

Cette « mauvaise ligne grecque » se rapporte à l'inscription de la colonne de Pompée, fièrement rapportée d'Alexandrie et non moins fièrement complétée et traduite par Chateaubriand[2]. Nous pouvons donc déduire de la lettre qui précède que c'est *après* la brouille avec Boissonade que Chateaubriand ajouta à l'*Itinéraire*, au sujet de la colonne de Pompée, ces quelques lignes infiniment flatteuses pour le savant, et où il reconnaît toutes les « obligations » qu'il lui doit[3] : autrement dit, il existait avant la première édition de l'*Itinéraire* des épreuves qui n'ont pas vu le jour et où il n'était question de Boissonade ni dans la Préface ni dans le corps de l'ouvrage. Cette remarque est à retenir; elle peut être intéressante lorsqu'on étudie la genèse de l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem.*

Après la grosse brouille de juillet, Chateaubriand paraît donc avoir « soigné » tout particulièrement Boissonade; il lui était utile.

1. Feuillet 65. Rapportée dans la *Critique littéraire*, t. I, p. LXVIII. Naudet supprime d'abord le commencement jusqu'à « c'est assez d'une fois », puis toute la fin à partir de « Le livre de M. Ginguené ».

2. Voir éd. Garnier, t. V, p. 413 et 414. Chateaubriand était tout fier de croire devoir suppléer ΠΡΟΣ à la tête de l'inscription. Boissonade lui fait remarquer avec justesse que ce n'est point nécessaire. Et, en effet, ni Boissonade, ni d'Ausse de Villoison, ni, de nos jours, Georges Bénédite n'ont cru devoir suppléer ΠΡΟΣ. L'érudition de Chateaubriand, émule et rival des savants, fait parfois sourire.

3. Éd. Garnier, t. V, p. 414.

Les deux hommes se fréquentaient : Boissonade était invité à la Vallée-au-Loup, comme le témoigne cette lettre inédite, que nous citons en entier :

Rue Hauteville, 35.

19 septembre 1810.

Monsieur,

Je tremble pour *Popoli.* M^me de Chat. m'a écrit une lettre où elle m'annonçait qu'elle me renvoyait mon roman; cela est vrai; la lettre m'a été apportée par M. de Chat. qui m'a dit : « Voici toujours la lettre; le roman était incommode à porter : je vous l'enverrai demain. » Le Roman n'est point venu. Il sera resté à Aunay où à Paris dans la chambre de M^me de Ch.

Tâchez de le faire chercher, ou si vous allez voir Mad. de Chat. furetez vous-même un peu. Ce sont deux jolis petits volumes cartonnés en vert, papier vélin, exemplaire de choix, exemplaire d'auteur. Jugez de mon chagrin.

Je me décide pour le Cours de La Harpe, pour sa Correspondance, le tout battant neuf, et me recommande à votre aimable complaisance. Non : je n'ai point tenu note des articles sur le Lycée de La Harpe. Mais M. J. n'en est-il pas l'auteur? Ne pourrait-il pas vous en donner les dates?

J'aurai grand plaisir assurément à revoir M. Dugas.

Mille bonjours.

Votre BOISSONADE[1].

En 1811, Boissonade s'occupe de la seconde édition de l'*Itinéraire;* à ce sujet une lettre inédite du 1^er avril 1811 :

Je suis vraiment affligé de votre silence, Monsieur. Il me fait un peu croire que vous vous êtes joint à ceux qui me maltraitent, et que vous n'êtes ami que pour parler de livres. Depuis quinze jours je n'ai rien su par vous des choses qui pouvaient m'intéresser. Cependant vous avez vu plusieurs fois des personnes dont il était important pour moi de connaître les sentimens; vous êtes lié avec tous les parleurs, avec tous les nouvellistes; et je n'ai pas eu un mot de vous, si ce n'est un petit billet obscur, comme d'un homme qui a peur de se compromettre. Cela n'est pas d'un ami. Votre abandon dans de telles circonstances m'a été sensible, et je le vois bien, nous en serons réduits à parler bouquins. Adieu, Monsieur, faites-moi la grâce de demander pour moi à M. de Chat. un exemplaire de sa seconde

1. Mss. fr., nouv. acq., n° 1808, feuillet 66 *bis*.

édition. En l'envoyant à mon logement de Paris, il me parviendra promptement à la campagne. Je compte au reste en revenir bientôt.

Votre dévoué serviteur,

BOISSONADE[1].

Toujours sur cette seconde édition, le *post-scriptum* d'une lettre inédite, sans date :

Si la 2e édit. de l'*Itinéraire* a paru, faites-moi le plaisir de prier M. de Chateaubriand de m'en envoyer un exemplaire.

Il y a eu des changemens et du grec ajouté, et je suis assez inquiet de savoir si celà n'a pas été par trop estropié[2].

Dans la lettre du 1er mai 1811, inédite, nous voyons en quoi consistent ces « changemens » :

Obtenez-moi de la bonté de M. de Chat. la seconde édition de l'*Itinéraire*. Je suis dans l'inquiétude; j'ai peur que les 2 ou 3 passages grecs que j'avais donnés n'aient été horriblement défigurés, et que l'impression de l'article de Villoison que j'avais indiqué à l'illustre auteur n'ait été peu soignée. J'avais aussi remis à M. de Chat. une liste de plusieurs fautes assez graves dans les Pièces justificatives; je ne sais pas quel usage on en aura fait[3].

Les « passages grecs » se rapportent à l'épigramme d'Apollonidas que Chateaubriand cite dans une note de l'*Introduction*[4], en rappelant qu'il la doit « aux recherches de M. Boissonade ».

Quant à l' « article de Villoison », il s'agit du *Fragment d'une lettre de J. B. G. d'Ansse de Villoison, membre de l'Institut national de France, au professeur Millin, sur l'inscription grecque de la prétendue colonne de Pompée* (tiré du *Magasin encyclopédique*) ; Chateaubriand cite ce fragment intégralement[5], mais il oublie de dire qu'il le doit à Boissonade, laissant croire au lecteur émerveillé qu'il faisait du *Magasin encyclopédique*[6] sa lecture habituelle.

1. Mss. fr., nouv. acq., n° 1808, feuillet 88.
2. Feuillet 86.
3. Feuillet 97. Le début et la fin de la lettre ont trait à des notes bibliographiques, sans intérêt ici.
4. Éd. Garnier, t. V, p. 82.
5. Éd. Garnier, t. V, p. 489-491.
6. *Ibid* , p. 413.

Toutefois il remercia publiquement Boissonade dans l'Avis sur la seconde édition[1], avis qui n'existe d'ailleurs plus dans l'édition complète. Le savant fut flatté et d'autant plus ému qu'il avait des ennuis au sujet d'un mariage manqué et qu'il était en butte à une campagne de calomnies :

Instruisez-moi du retour de M. de Chat. qui est allé faire un petit voyage. Son petit mot dans le second Avertissement m'a fort touché le cœur. Il y a une amitié fort généreuse et une belle franchise à m'avoir loué et fait louer dans les circonstances que vous savez. Le charme particulier de cet éloge ne peut être bien compris que de quelques personnes, et j'en suis en vérité plus reconnaissant, plus touché que je ne le saurais dire. Dès qu'il ne sera plus en Normandie, j'irai bien vite le saluer à son charmant hermitage d'Aulnay.

Pardonnez-moi la liberté avec laquelle je vous charge de tant de soins.

Tout à vous,

BOISSONADE[2].

La réconciliation était totale.

Par la suite, Boissonade continua à donner à Chateaubriand des renseignements de caractère scientifique. L'édition complète des *Œuvres* de Chateaubriand cite encore Boissonade au sujet de deux notes des *Études historiques*[3]. De tout ceci, une seule chose est à retenir : le rôle important qu'à partir de 1808 Boissonade a joué pour toute la partie *érudite* et *scientifique* des œuvres de Chateaubriand. Il nous semble qu'on n'avait pas insisté suffisamment sur ce point; puissent ces quelques pages apporter leur contribution modeste à l'étude toujours passionnante des sources d'un grand écrivain.

Alice POIRIER.

1. On peut lire cet Avis dans la troisième édition, Paris, Le Normant, 1812, p. XV et XVI : « J'ai ajouté à l'Introduction une note importante que je dois à la politesse de M. Boissonade. » Il s'agit toujours de l'épigramme d'Apollonidas.

2. Lettre inédite, feuillet 102, datée du 6 juin 1811 : le début a trait à des notes bibliographiques et à la *Bibliographie universelle* de Michaud; nous n'avons pas cru devoir la rapporter.

3. Voir éd. Garnier, t. IX, p. 236 et 318.

NOTES MARGINALES DE S. T. COLERIDGE[1]

III. EN MARGE DE SCHUBERT

(Suite des *Notes* de Coleridge
aux *Ansichten von der Nachtseite der Naturwissenschaft.*)

Schubert renvoie à l'ouvrage de Kepler *De motibus stellae Martis* 161-63
et trouve que l'auteur y formule déjà clairement la loi de la pesanteur. Kepler aurait cependant esquivé ensuite cette proposition, qui lui semblait en contradiction avec une autre loi trouvée par lui (la seconde).

Er hielt sich, indem er das, was er mit tiefen und wahrhaf- 162
ten Schlüssen über das Gesetz der Schwere gefunden verwarf, nach seiner Ueberzeugung mehr an das, was ihm die Natur unmittelbar zu lehren schien...

How? But this whole §ph is very obscurely expressed. 162

Wenn die Materie, je näher sie ihrem Ursprung, jenem 177
Zustand der reinen Lebensempfänglichkeit der sie bey ihrem Entstehen auszeichnet, stehet, einer um so vollkommneren und höheren Lebenswirkung fähig, wenn sie auf dieser früheren Stufe ihres Daseyns einer viel innigeren Gemeinschaft mit dem höheren Einfluss theilhaftig ist; so finden wir sie dagegen in jenem Zustand, worinnen wir den grössten Theil der uns umgebenden Natur erblicken, dem Anschein nach aller selbstständigen Thätigkeit nach aussen beraubt, und gleichsam gefühllos für alle höheren Einflüsse.

So unlike the elder German Philosophers! They (even to a 177
fault) were anxious to employ no terms not previously defined and explained. Now here is Matter, Fluid, &c &c / *and no clue to the Writer's meaning — only a mess of Hylozoism — see above.*

The cause of this, as of almost every other, mistake of the Natur-philosophen is to be found in their Pantheism. The nearer the origin, the more evident the God. Yet why, *if all be at*

1. Suite. Voir la *Revue* de janvier, avril, juillet, octobre 1927, juillet 1928.

all times God? Now I believe, that the nearer[1] *the Chaos, the farther from God.* S. T. C.

178 Wenn man diesen Zustand der anorganischen Welt mit jenem ursprünglichen vollkommneren vergleicht, erscheint derselbe als ein tiefes Herabsinken von einer höheren und früheren Stufe.

178 *How strange must it not appear, if a work of God were to deteriorate from the first moment of it's construction! What should we say of a human Work that did so?*

178 Es ist, wie anderwärts gezeigt worden, jeder lebendigen Natur, so wie auf der einen Seite der höhere Einfluss, so auf der andern ein untergeordnetes Material, eine Basis nöthig, an welcher sie das innre Leben schaffend (nach dem Vorbild des höheren Einflusses) übt und vollendet. Zu dieser Basis verhalten sich jene schon untergeordneten Naturen wie höherer Einfluss; und wenn sich nun so die Natur bis ins Unendliche aus sich selber entfaltet, und das Bild des höheren Einflusses sich immer mehr in endlichen Formen darstellt, trübt und « verfinstert » sich zuletzt die Klarheit des ursprünglichen Zustandes, in dem der Materie.

178 *The old Emanation Scheme in a new chemical Dress. But after all this Senescence or Languescence of Nature in her Descent is a mere assertion. — The Poppy presents itself in a*
179 *thousand // seeds, each of which evolves into an undegenerate Poppy. So the Oak and the Eagle : so the Tyger of India, the Whale of the frozen North.*

179 Wenn uns auch die jetzige irdische Natur in einem grossen Theil ihres Umfanges nur einen starren und unwirksamen Zustand der Körper zeigt, so ist ihr doch dieser Zustand nicht immer eigenthümlich gewesen, und es finden sich von allen
180 Seiten Spuren eines viel bild-//sameren, und an den Einflüssen des höheren Ganzen theilnehmenderen Zustandes : jenes der allgemeinen Auflösung und Flüssigkeit.

..... Es sieht der Mensch auf den Gipfeln der Gebirge,

1. Coleridge avait d'abord écrit *near*.

welche jetzt mehr als 13000 Fuss über der Meeresfläche erhöht sind, die Ueberreste von Thieren und Pflanzenartigen Wesen, welche den Grund des ehemaligen Meeres bewohnt haben...

And are these shells of Worms, Snails, and Zoophytes the 180
proofs « eines viel bildsameren und an den Einflussen des höheren ganzen theilnehmenden Zustandes »?

Schubert voit dans ces masses montagneuses le fond et les flots 187-88
pétrifiés d'un Océan gigantesque qui, jadis, partie vivante du globe, étaient également parmi « les éléments d'un flux cosmique, animé par l'Esprit de la Vie universelle ».

On what (but poetic) *grounds can [Schub]ar[t] appropriate* 188
an intenser participation « of the Spirit of universal Life » to the Drops of a Surge or a Sea, than to the particles of a Stone or a Mountain? Both are moved and both statically : — & neither moves.

... Ueberhaupt muss, wie ich anderwärts gezeigt habe, der 200
Uebergang aus dem Steinreich in das der Pflanzen und Thiere, in jeder Hinsicht in den Metallen gesucht werden.

How does this square with the late chemical discovery of 200
the metallic Bases of the Earths? If for instance Lime and it's Congeners are Metal Oxigen, how are we to conceive the transition from the Inorganic to the Organic by the simple residence of[1] *each component to it's single and original state?*
This rather || seems a retrograde movement than a means of 201
progress. Suppose a moment in the history of the Earth, in which Potassium existed prior to it's combination with Oxygen — i. e. prior to it's appearance as Potash. — Wherein, I ask[2]*, can the Potassium procured from Potash be supposed to differ in quality or tendency from the Potassium in the first case?* N. B. *I am far from asking this question in the belief that it is unanswerable. I intend it as an* objection, *which I wish to have solved, not as a confutation of Schubart's conjecture.* S. T. C. *At present, however, I prefer the scheme, accor-*

1. Après *of*, barré *the*.
2. *Does* barré au-dessus de la ligne.

ding[1] *which the reduction of the metals is a consequence rather than an antecedent of the transition.*

Les allusions de Coleridge aux découvertes faites en 1807 et 1808 par Davy permettent de dater approximativement ces *marginalia*. Il est probable que c'est peu après sa publication en 1808 qu'il s'est procuré l'ouvrage et qu'il l'a lu. Remarquer qu'une *note* a trait à un exposé de Davy en 1809 dans *Notes, theological, political, and miscellaneous*. By S. T. Coleridge. Ed. by Derwent Coleridge. London, Edward Moxon, 1853, in-8°, p. 244. Cf., pour les notes ci-dessus, *Theory of Life*, p. 46, l. 12-17.

205 Es wird nämlich auch schon in den kosmischen Momenten der anorganischen Natur, jenes monumentale Leben des Einzelnen durch die Vermittlung eines höheren Ganzen erhalten.

Im Magnetismus sind es die beyden physicalischen Erdpole, oder die beyden erregbarsten Punkte des Planeten, durch deren Vermittlung der Magnet, dessen herrschender Pol sich stets nach dem nächsten von jenen Punkten hinwendet, den höheren Lebenseinfluss empfängt, und auch in der Elektricität ist es der Erdkörper, aus dessen mittelbarer oder unmittelbarer Gemeinschaft die Körper den Schimmer des ersten selbstständigen Lebens empfangen.

205 *Alas! that the Author had but told us, what he means by* Life! *The Foci of Glasses; the concentric Circles*[2] *on a Pond, are beautiful* words *for it's phaenomena, could we but first learn what* it *is. If I say, I know it — yet how can I then apply* [*th*]*at* « *it* » *to a ma*[*gnet*]?

221 Es muss auch nach dem Südpol hin vor Zeiten das Land von üppiger Vegetation und einer reichen Thierwelt geschmückt gewesen seyn. Zwar hat man auf dem Feuerland und den angränzenden Gegenden nach Versteinerungen noch nicht nachsuchen können, da selbst in den langen Sommertagen dieses traurige Land, das die schaffende Natur zu verlassen anfängt, von öfterem Schnee erstarrt, man hat aber fast auf jeder Seereise in dieses Clima, die schwarzen und

1. *To* devrait suivre.
2. *Of* barré.

kahlen Klippen jener Wildniss von häufigen vulkanischen Feuer rauchen sehen, und das zerspaltene jähe Aussehen der Felsen spricht von einer langen Arbeit der Vulkane. Dieses Eyland scheint mithin an Brennmate-//rialien, und an Fülle 228
der Vorräthe, die aus einer früheren Vegetation erhalten sind, Island nichts nachzugeben.

Does this follow? Is it proved, that all vulcanos are fuelled 228
by C[oal?]

... Wir sehen in vorzüglich feuchten oder heissen Jahren 232
gewisse Gegenden voller Kräuter, von denen in andern Jahren keine Spur da war.

This is a Longing Desire to make a mystery out of a plain 232
matter. Schubart does not dare to say downright, that the germs and seeds of the plants did not pre-exist in the soil, either left there since the last season favorable to their vegetating or wafted || thither : for there are too many facts in proof 233
of the contrary, some of the lowest Fungi alone presenting any difficulty. But he would forget this and have the Reader forget it : it is so pleasant to both parties to wander and wonder awhile in gleamy dreamy Twilight.

Das Leben zeigt sich so zuerst als kosmische Erscheinung, 235
bey welcher sich das Einzelne selbstständig und unmittelbar von demselben Geist des Lebens ergriffen zeigt, welcher die ganze Natur bewegt. Das Einstimmen in die Harmonie der allgemeinen Wechselwirkung der Weltkräfte, ist das Leben.

Surely not. For then all things would live — which may be 235
true, but not[1] *in Schub's present sense of the word, Life. Microcosm, or a Part representative of the whole, would be a better Definition; but far from adequate. Individual Centrality of different Parts? A chrystal is centrality of like parts. The Polypus &c therefore lowest Life.*

Noter qu'ici le concept de la vie est pris dans un sens plus strict que plus tard dans la *Theory of Life*.

Es pflegen alle ausgepressten Pflanzensäfte, denen die Mö- 237

1. *Not* dans l'interligne.

glichkeit einer Gährung nicht ganz genommen ist, zu jener Zeit, wenn die Pflanzen von denen sie herkommen, blühen, eine neue Gährung zu erleiden, und viele können nur bis zu dieser Zeit aufbewahrt werden.

237 *Gospel? Or Apocrypha?*

384 *P. 237. § 2. — This fact I have often met with in Books — I wish, I could meet with some individual verification of it. At the reblossoming of* the *Vine from whose Grapes a cask of Wine had been expressed, the Wine will ferment anew if it have not passed beyond the last Fermentation. And this is asserted of all Plant-juices.*

On mentionig this fact a young Lady assured me on her own repeated Experience that a spot or stain from Fruit on a Gown may be washed out while that sort of Fruit continues in sea-
385 *son; but becomes indelible if delayed beyond || that time.*

237 ... Die schöne Sympathie der Nachtigall und der Rose ist von den Persern in unzähligen Liedern besungen, wie in dem blühenden Hayn der kleine Sänger von der Liebe zur schönen Blume ergriffen, die ferne Kluft, welche die Natur zwischen der Blüthe und dem Thiere befestiget, beklagt.

237 *! Why with the* Rose *of all other Flow[ers?] On my own account, answers the* Poet. *But the Naturalist?*

261 Ein scharfer Geruch sehr entfernter riechbarer Gegenstände, ist bey verschiedenen Insekten bemerkt worden, ohne dass die Organe desselben entdeckt wären. So zieht die Bienen der Geruch der blühenden Linden in einer bedeutenden Entfernung an, und jene ausländischen Insekten, die sich seitdem bey uns eingefunden haben, seitdem die Pflanzen, auf denen sie sich gewöhnlich aufhalten, bey uns ausgesäet wurden, könnte nur dieser Sinn aus jenen grossen Fernen hergeführt haben, wenn man ihre selbstständige Erzeugung aus den Pflanzen nicht zugeben will.

261 *Why may not the Eggs of the Insect have been imported in or with the seeds?*

268 ... Das Leben des ganzen Thierreichs scheint sich durch ein

stetes Vorwärtsstreben nach dem des Menschen hinzudrängen, und nach diesem gleichsam zu sehnen.

To the Animal, *Man, doubtless the* animal *World presses on-* 268
ward as in a dense Crowd, each part of which seems to move, and yet the whole is stationary — or rather compare it to the column of blue smoke from a Cottage Chimney on a calm day. But to Man, as Man, to that which constitutes his kind, *I find*
no approximation. The Elephant and Ape // seem as distant as 269
the Ant and the Bee —. Even as the Light the nearest the Focus is as warmthless as that which is the most remote. But man we will make in our own Image : and the Mighty One, the Covenanter, breathed into man a living Soul — In what sense Animals may be said to be, *is a Problem, the solution of which will remain hopeless, as long as we can conceive no medium between the* οντως ον, and το οντως μη ον =

A propos des mots *the column of blue smoke*, etc., cf. *Aids to reflection* (éd. 1854, p. 332, conclusion) :

> As the colum of blue smoke from a cottage chimney in the breathless summer noon, or the steadfast-seeming cloud on the edge point of a hill in the driving air-current, which momently condensed and recomposed is the common phantom of a thousand successors; such is the flesh, which our bodily eyes transmit to us; which our palates taste; which our hands touch.

Das Wasser ist es vornehmlich, welches der Vegetation 271
zum Nahrungsmittel dient. Dieser merkwürdige Stoff geht, wenn man ihn auch noch so sehr von fremden Bestandteilen gereinigt, durch die Vegetation in einen Zustand der Verwandlung über, welchen man an ihm dem Anschein nach, schwerlich für möglich gehalten hätte. Die bekannten Versuche einiger Chemiker, welche Pflanzensaamen in destillirtem Wasser und in verschlossenen, der Sonne ausgesetzten Gefässen keimen und aufwachsen liessen, lehrten : dass die so erhaltenen Pflanzen alle jene Erden und sonstigen Bestandtheile enthielten, welche in der Asche der freywachsenden gefunden werden. Das Wasser wäre mithin in diesen Versu-
chen durch die Vegetation in Stoffe von fester // Natur über- 272
gegangen, von denen es vorhin keine Spur zeigte.

271 *Ellis positively denies this, and Davy's experiment with the vetches appears to contradict it.*

Cf. à ce passage et à ces notes *Theory of Life*, p. 24, l. 9-13, où Coleridge envisage la possibilité suivante : « That more and more decisive facts should present themselves in confirmation of the metamorphosis of elements. »

Coleridge, naturellement, ne donne dans ses notes aucune explication du fait que les plantes vivant dans l'eau salée contiennent les mêmes sels que celles qui vivent à l'air libre. Comme Schubert ne dit rien des *quantités*, l'explication paraît simple : les éléments contenus dans les plantes ne proviennent pas de l'eau, mais étaient inclus dans le germe : ni Schubert ni Coleridge ne semblent y penser.

283 [A propos du Megatherium, genre supposé éteint :]

... Dieses Thiergeschlecht, von welchem die Ueberreste mehrerer Arten vorhanden sind, ist seinem ganzen Bau nach nicht minder ungeschickt zum Gehen gewesen als das Faulthier, und bey der Grösse seines Körpers, welche die natürliche Beschwerde noch vermehren musste, ist es von der Na-
284 tur auf einen engen // Raum, auf das Thal oder den Sumpf, in welchen es gebohren worden, beschränkt gewesen.

284 *If we may trust the American Travellers, this Beast the Skeleton of which is preserved at Madrid, has been recently seen alive on the banks of the Missouri. Feb. 18, 1819.*

Cf. Oken, *Allgemeine Naturgeschichte für alle Stände*. Stuttgart, 1838, T. VII, 2e Abt., p. 881 : Im Jahr 1789 hat der Marquis *Loreto*, Vice-König von Buenos-Ayres, 3 Stunden südwestlich von dieser Stadt, am Flusse Luxan, im aufgeschwemmten Land, versteinerte Knochen von einem Thier entdeckt, welches so gross wie ein Elephant war, 12 Schuh lang und 7 hoch. Man fand fast ein ganzes Skelet, und schaffte es nach Madrid, wo es gegenwärtig auf gestellt ist. Es heisst Megatherium.

289 ... Bey dem Delphin hat die Ausbildung des Gehirns nach beyden Seiten den höchsten Gipfel erreicht, und nicht minder findet sich, wie bey dem Menschen, das kleine Gehirn
290 von den Fortsätzen // des grossen bedeckt.

- ..... Der sterbende Delphin soll seine Jäger, in deren Nähe ihn ein unwiderstehlicher Naturtrieb geführt, und an

welche ihn seine Zuneigung verrathen, mit einem Blicke ansehen, in welchem sich der Schmerz und gleichsam ein sanfter Vorwurf oder ein Flehen um Mitleid so tief ausdrücken, als in dem menschlichen, und in welchem durchaus keine Spur des Thierischen ist.

Has not Schubart confounded the Dolphin wirth the Porpoise, which latter is the Delphin of the Ancients? It is the former only that follows Ships; but I never saw or heard of any instance of[1] *philanthropy in the latter.* 290

Dolphin (dauphin, Delphin), Delphinus Delphis = Porpoise, Phocaena communis. On sait l'amitié portée à l'homme par cet animal, et les nombreuses légendes rapportées à ce sujet par les anciens.

Jener Uebergang der Elephantenartigen Thiere, durch das Flusspferd und die Lamantine in die Geschlechter der Cetaceen, von denen noch einige, die Narwhalls nämlich, das Hervorstehen der Eckzähne, die von einer dauerhafteren Masse sind als das Elfenbein, jenen vollkommensten Landthieren ähnlicher macht, der höchst merkwürdige, Menschenähnliche Bau des Gehirns, andrer Uebereinstimmungen der inneren Theile gar nicht zu gedenken, lassen uns die Cetaceen als eine merkwürdigere Abtheilung der Säugethiere betrachten, als sie gewöhnlich scheinen. Vielleicht dass auch hier, wie in andern Thierklassen, die Natur, ehe sie ihr höchstes Werk beginnt, einer Wiedergeburt aus dem Element, aus welchem im Anfang Alles ward, bedarf... 291

I can not help doubting whether Schubart ever fairly asked himself, what he meant by these words — that perhaps Nature was obliged to go back to the water, and make Riverhorse, Lamantine[s], *Dolphins and Grampuses in Rivers and the Sea before she could make* men *on dry land!! and why?* Υδωρ μεν πρωτον!! 291

Schubert énumère divers animaux de grande taille, et admet que le plus grand de tous soit la baleine, « Wenn wir den fabelhaften Kraken ausnehmen ». 296

Relata refero : March, 1821. Lieutenant Matthews while off 296

1. *Of* dans l'interligne.

the Cape of G. H. on his return from the East Indies [o]n Capt^{n} Cockrane's[1] *Ship saw & the whole Ship's Crew saw with him, a Kraken with a vengeance! So he assured me on his honor : and authorized me to use his name, ond to make enquiries of Capt^{n} Cockrane. The vessel was going six knots an hour; & by his watch which he held in his hand the whole time they were ten minutes and a half in passing the enormous Lubber from Head to Tail, running close alongside it : and discharged a carronade into it, at the moment of parting. Matthews (who is now the Lithographer at the Admiralty) saw the Blood spout up, & Kraken surlily sunk down!*

Cf. *Transactions of the Royal Society of Edinburgh*, t. II (Edinburgh, 1790), où l'on rend compte (1re part., p. 16) de l'apparition du soi-disant *Kraken* (poisson-montagne) en 1786, sous forme de trois bancs de sable gris; le monstre s'étendait sur une étendue d'environ trois lieues; son apparition dura environ cinquante minutes. Mais, le vent s'étant levé, elle rentra peu à peu dans l'eau. On suppose qu'il y avait là une illusion produite par des couches de brouillard. On trouvera l'explication des versions courantes au sujet de cet animal dans :

Pontoppidan, Erich. *Versuch einer natürlichen Historie von Norwegen, worinnen die Luft, Grund und Boden. Gewässer, Gewächse, Metalle, Mineralien, Steinarten, Thiere, Vögel, Fische und endlich das Naturel, wie auch die Gewohnheiten und Lebens-arten der Einwohner dieses Königreichs beschrieben werden.* T. 1. 2 (Taf.). Aus dem Dänischen übersetzt von Johann Adolph Scheiben,... Kopenhagen, bey Franz Christian Mumme, 1753-1754. 8. T. 2, chap. VIII : Von gewissen Seeungeheuern oder wunderbaren und ungewöhnlichen Seethieren, § 11-13.

297 ... Ein viermal so kleines Raubthier bezwingt und tödtet öfters ein Pflanzenfressendes, das gegen ihm ein Riese scheint. Dagegen sind die von Vegetabilien lebenden Thiere im Durchschnitt sinnvoller, gelehriger und klüger.

297 *But what an exception in the* Dog!

(A suivre.)

Transcrit et annoté par Henri Nidecker.

1. *Cockrane* pour *Cochrane?*

UN ADMIRATEUR SUISSE DE WALTER SCOTT :

EMMANUEL DEVELEY

M. Maigron a jadis montré quelle vogue connurent en France les œuvres de Walter Scott[1]. Il a délimité l'influence qu'eut sur notre littérature celui que Sainte-Beuve appelait « le maître et le vrai fondateur du roman historique[2] ». En Suisse aussi les admirateurs du romancier anglais furent nombreux.

On peut faire remonter au moyen âge les relations littéraires entre la Grande-Bretagne et l'Helvétie, certains poèmes épiques alémanniques de ce temps ayant des sujets empruntés à la légende ou à l'histoire anglo-normande[3]. Après l'adoption du protestantisme par plusieurs cantons suisses, les rapports entre les deux pays se multiplièrent[4]. Mais ce fut au XVIIIe siècle que l'influence britannique s'exerça avec le plus de force. Les « Remarques sur l'Angleterre » du Genevois G.-L. Lesage de la Colombière, les « Lettres sur les Anglois et les François » de B.-L. de Muralt, le « Voyage de Genève à Londres » du Lausannois Gaudard de Chavannes, comme les « Lettres et voyages » de César de Saussure, une adaptation des « Lettres philosophiques » de Voltaire avaient répandu le goût des idées et des mœurs anglaises, avant la « Nouvelle Héloïse »[5]. Plus encore que durant les siècles précédents, les jeunes théologiens, ju-

1. L. Maigron, *Le roman historique à l'époque romantique. Essai sur l'influence de Walter Scott.* Paris, 1898, et *Revue française d'Édimbourg*, 1898. Sur les caractéristiques de ce phénomène européen, cf. F. Baldensperger, *Sous le signe de Walter Scott* (*Rev. de litt. comparée*, janv.-mars 1927).

2. *Nouveaux Lundis*, t. IV (éd. Calmann-Lévy, 1892), p. 80.

3. A. Piaget, *Othon de Grandson et ses poésies* (*Romania*, t. XIX).

4. Ch. Borgeaud, *Histoire de l'Université de Genève*. Genève, 1900. — Th. Vetter, *Englische Flüchtlinge in Zürich während der ersten Hälfte des 16. J.* (*Neujahrsblatt der Stadtbibliotek Zürich*, 1893).

5. W. Vreeland, *Étude sur les rapports littéraires entre Genève et l'Angleterre jusqu'à la publication de la « Nouvelle Héloïse »*. Genève, 1901. — J.-J. Texte, *J.-J. Rousseau et les origines du cosmopolitisme littéraire*. Paris, 1895. — Sur toutes ces questions : Ph. Godet, *Histoire littéraire de la Suisse française*. Neuchâtel, 1895, 2e éd. — V. Rossel, *Histoire littéraire de la Suisse romande*. Neuchâtel, 1902, 2e éd. — G. de Reynold, *Histoire littéraire de la Suisse au XVIIIe siècle*. Lausanne, 1909 et 1912, 2 vol. — Baechtold, *Geschichte der deutschen Literatur in der Schweiz*. Frauenfeld, 1892. L'article de M. Fritz Ernst, *la Tradition médiatrice de la Suisse* (*Rev. de litt. comp.*, oct.-déc. 1926), a mis en valeur le rôle joué en la matière par l'esprit helvétique.

ristes et naturalistes allèrent faire un stage dans les universités anglaises. Il devint de bon ton de se rendre à Londres pour « apprendre à penser ». Et on accueillait avec empressement dans les cités helvétiques les jeunes Anglais qui, malgré les protestations de Richard Lassels, puis du docteur Moore, venaient y séjourner, comme les touristes, de plus en plus nombreux, désireux d'admirer les sites alpestres et de voir de près la vie agreste des montagnards, que célébraient J. Thompson, Th. Gray, G. Keate, Ed. Gibbon. D'autre part, à Bâle, à Zurich, comme à Genève ou à Lausanne, maints esprits attachés aux vieilles traditions nationales et religieuses voyaient avec effroi les progrès des idées nouvelles, importées de Paris. Avant que Rousseau ne l'écrive au maréchal de Luxembourg, d'aucuns proclament que les mœurs françaises sont opposées au caractère helvétique : l'Angleterre démocratique et protestante semblait à plusieurs Suisses plus près d'eux que la France absolutiste et catholique, ou glissant vers l'athéisme. Par opposition au rationalisme de l' « Encyclopédie », par lassitude aussi du pseudo-classicisme, Alémanniques et Romands se mirent à louer la philosophie et la poésie d'outre-Manche. On traduisit en français et en allemand, selon les villes, Milton, Addison et Pope; on admira Shakespeare, on s'enthousiasma pour Ossian, on plagia Hervey et Young, on imita Richardson et Sterne[1]. Après l'effondrement de l'ancienne Confédération suisse, qui émut tant les romantiques anglais, l'ascendant de la littérature britannique s'affaiblit. La littérature allemande et le romantisme français se partageaient les esprits. Les traductions se firent plus rares, sans disparaître néanmoins. « La Bibliothèque britannique », fondée en 1796 à Genève par Marc-Auguste et Charles Pictet, continua longtemps encore, même après sa transformation en « Bibliothèque universelle » en 1816, à faire connaître le mouvement littéraire et scientifique de la Grande-Bretagne, non sans succès d'ailleurs, puisque Sismondi prétendait que Genève était une ville où l'on parlait et écrivait en français, mais lisait et pensait en anglais. La première des revues de langue française, elle présenta à ses lecteurs les poèmes de Byron, la philosophie de Dugald Stewart et les romans de Walter Scott.

W. Scott fut avant Dickens le romancier anglais le plus populaire en Suisse, comme le prouve le nombre de traductions de ses

1. Cf. outre les ouvrages déjà mentionnés : Th. Vetter, *Zürich als Vermittlerin englischer Literatur im 18. J.* Zurich, 1891. — H. Bodmer, *Die Anfänge des zürcherischen Milton* (*Studien z. Litteraturgeschichte*). Hambourg et Leipzig, 1893. — Jusserand, *Histoire littéraire du peuple anglais*. Paris, 1904, t. II, p. 57 sq., 180 sq.

romans que l'on y trouve dans les bibliothèques publiques et privées. Il avait des lecteurs enthousiastes et des imitateurs. Sainte-Beuve a remarqué des traces de son influence dans les nouvelles de R. Töppfer, qui louait d'ailleurs l'art du pittoresque tel que l'avaient compris Scott et Cooper[1]. Un autre Romand, Emmanuel Develey, rêva d'être le W. Scott vaudois.

Professeur de physique et de mathématiques à l'Académie de Lausanne pendant une trentaine d'années, auteur d'un ouvrage de vulgarisation, « l'Arithmétique d'Émile », et de divers traités qui lui valurent le titre de membre de nombreuses Académies des Sciences d'Europe, Develey s'intéressait aussi à la linguistique, comme en témoignent ses « Observations sur le langage du pays de Vaud », et au roman historique. Né en 1764, il avait été au temps de sa jeunesse pénétré de cette influence anglaise dont je viens de dire l'importance. Il avait d'ailleurs des notions d'anglais assez étendues, puisque, dans certains de ses livres, il se rapporte à Dugalt Stewart d'après l'édition anglaise de ce philosophe. En tout cas, quand les romans de Scott passèrent sur le continent, il devint un de leurs lecteurs les plus assidus et se rangea parmi leurs imitateurs.

C'est en 1820 que Develey publia, à Genève et à Paris, « Les Égyptiens sur les bords du lac Léman, ou Sébastien de Montfaucon », sans nom d'auteur. Ce n'était point, assure-t-il dans l'introduction, une simple invention, mais « une chronique du commencement du XVI[e] siècle », comme on le voit si l'on consulte les autorités citées. Cependant, pour les lecteurs sceptiques, il ajoute : « Et, d'ailleurs, un roman ne peut-il se rattacher à l'histoire ? Mieux encore, un roman ne peut-il être instructif, moral, utile ? » Et il avance les exemples de *Robinson Crusoe*, *Don Quichotte*, *Télémaque*... Si la lecture des romans peut être nuisible à la jeunesse, c'est une ressource pour les gens d'âge mûr quand ils sont malades ou chagrins ; contre les adversaires du roman, il cite l'opinion d' « un auteur célèbre » (W. Scott), sévère pour ceux qui condamnent ce genre par orgueilleuse critique ou par intolérance religieuse. Et il conclut : « Quant aux romans historiques, vous avez lu « Julia Severa », « Richard en Palestine »... et tous les romans de Walter Scott et de Cooper, et vous avouerez sans doute qu'après ces lectures vous vous êtes trouvés quelquefois meilleurs, et souvent plus instruits, qu'après l'étude de l'histoire elle-même. »

1. *Portraits contemporains*, t. III (Paris, nouv. éd., 1899), p. 225, 232. — Cf. Quérard, *France littéraire*, t. II, p. 543 ; *Supercheries littéraires*, 2[e] éd., t. II, p. 43.

Develey ne se borne pas à placer son roman sous le patronage de W. Scott et à le munir d'un double titre, selon l'habitude de son auteur favori. Comme lui, il présente des héros imaginaires et des aventures fictives encadrées dans des décors historiques. Les amours de deux jeunes gens, de confessions différentes, au temps des luttes religieuses, lui donnent l'occasion de retracer un tableau de l'état de Lausanne sous la domination de son dernier évêque, Sébastien de Montfaucon. Quelques petits faits historiques, des songes, les prédictions de marchands ambulants, auxquels on supposait une lointaine origine égyptienne, contribuent à créer une atmosphère « fin moyen âge ». De petites notes au bas des pages, d'autres plus importantes et accompagnées de nombreuses références à la fin du volume, achèvent de lui donner une apparence historique, à la façon de Walter Scott. Mais Develey paraît bien pâle à côté de son modèle, même traduit et parfois trahi par Defauconpret. Il se rendit peut-être compte qu'il pouvait imiter W. Scott, mais non l'égaler. En tous les cas, sa tentative n'eut pas de suite et, renonçant à rivaliser avec lui, il travailla à répandre le goût des fictions de l'écrivain britannique.

Trois ans après la mort de Scott, en 1835, Develey édita un « Guide pour les lecteurs des romans de W. Scott et de Cooper[1] ». Il signa modestement « un amateur », pensant peut-être que sa réputation de savant serait compromise si on savait à quels travaux il occupait ses loisirs. Comment lire avec le plus d'agrément et de profit « ces excellents ouvrages » ? Tel est le problème qu'il entend résoudre. Prendre ses romans par ordre de publication, ou dans l'ordre alphabétique des titres, selon l'habitude de certains cabinets de lecture, lui paraît absurde. Il convient de suivre la chronologie des événements qu'ils retracent. Comme les titres des ouvrages n'indiquent pas toujours clairement l'époque qui en fournit le sujet, Develey dresse une liste que le lecteur n'a qu'à consulter, et il mêle à ce catalogue un certain nombre de considérations sur l'état de l'Angleterre au cours des siècles, de notions utiles ou indispensables même à qui veut comprendre sans peine les romans de Scott. Ainsi, il définit certains mots comme *heaume*, *cimier* ou *panoplie;* il explique ce qui distingue les diverses sectes anglaises. Dans l'histoire de la Grande-Bretagne, retracée à grands traits, il intercale les titres des ouvrages à lire. Après avoir dit qu'en 1096 l'un des fils de Guillaume le Conquérant part pour la Palestine, il ajoute : « Je conseille de lire ici, avant d'aller plus loin, les trois premiers chapitres de l' « Histoire d'Écosse », puis on reprendra la suite de

1. Paris (Lausanne), 1835.

notre tableau historique ». Plus tard, on prendra « Robert de Paris »; parvenu à la seconde croisade, ce sera le tour du « Connétable de Chester »; « le Talisman ou Richard en Palestine » suivra avec la troisième entreprise des croisés, et « Ivanhoe », complété par le roman de Defauconpret, « Robert Fitzooth surnommé Robin Hood », achèvera d'illustrer cette époque. Puis on reprendra la fin de l' « Histoire d'Écosse » et on continuera, en suivant les péripéties de l'histoire britannique, jusqu'à l' « Antiquaire » et aux « Chroniques de la Canongate », sous le règne de Georges III et à l'aurore du XIX^{e} siècle.

Quant aux romans de Cooper, Develey se borne à en donner une liste par ordre chronologique des événements retracés, mais il conseille de lire de suite « le Dernier des Mohicans », « les Pionniers » et la « Prairie », un même personnage jouant dans les trois romans le rôle principal.

Les dernières pages de ce *Guide* sont consacrées à des observations grammaticales, qu' « on pourra peut-être trouver intempestives », avoue l'auteur avec ingénuité et non sans raison : il y déplore l'emploi du présent du subjonctif au lieu de l'imparfait et du prétérit au lieu du plus-que-parfait, dont se rendent coupables non seulement des traducteurs, mais des auteurs originaux...

Ces deux ouvrages de Develey sont une des preuves de l'intérêt que suscita l'œuvre de W. Scott en Suisse romande, non seulement auprès du public féminin ou junévile, mais même chez des hommes d'âge mûr, comme ce mathématicien parvenu au soir d'une longue carrière scientifique et pédagogique.

Henri PERROCHON.

TROIS PUBLICATIONS POLONAISES

DE L'INSTITUT NATIONAL OSSOLINSKI A LÉOPOL[1]

L'Institut national Ossolinski de Léopol, qui depuis plus de cent ans anime le mouvement intellectuel dans cette partie de la Po-

1. I. *Monumenta Poloniae typographica XV et XVI sæculorum.* Edidit Johannes Ptasnik, volumen I, Leopoli sumptibus Instituti Ossoliniani, M CMXXII, grand in-8°, p. VIII + 176 + 455 (avec un résumé en français). — II. K. Badecki, *la Littérature bourgeoise en Pologne au XVII^{e} siècle.* Monographie bi-

logne, bibliothèque de 700,000 volumes, musée d'art, maison d'édition, et que les savants français connaissent bien, accuse depuis la renaissance de la Pologne un renouveau de vitalité. Sa maison d'édition notamment, une des plus importantes en Pologne, vient de publier trois monumentales monographies bibliographiques, supérieurement présentées : la beauté du papier, l'élégance et la netteté des caractères, la perfection typographique en font des chefs-d'œuvre dont l'imprimerie polonaise peut être fière.

I. — M. Jean Ptasnik, professeur d'histoire médiévale à l'Université Jean-Casimir de Léopol et maître incontesté dans l'histoire de la civilisation urbaine polonaise, s'est chargé de l'édition du premier volume des *Monumenta Poloniae typographica* (documents en latin, Introduction et Notes en polonais). Cette volumineuse publication aura pour but d'entreprendre, en marchant sur les pas des grands bibliographes polonais, Hofman et Jocher (ce dernier né en 1791), Bandkie et Lelewel (début du XIXe siècle), Estreicher, Ptaszycki et Wierzbowski (fin du XIXe siècle), une révision méthodique de l'histoire de l'imprimerie polonaise, d'abord, aux XVe et XVIe siècles, en profitant des derniers résultats aussi bien des recherches polonaises que des travaux bibliographiques effectués un peu partout en Europe (cf. le plan de cette entreprise, dressé par M. L. Bernacki, dans le périodique *Ex Libris*, 1920, n° 3).

L'Institut national Ossolinski consacrera les trois premiers volumes à la publication des matériaux d'archives concernant l'ensemble des industries du livre, dont deux (le premier qui vient de paraître et le deuxième qui apportera les inventaires des artisans du livre) seront consacrés à Cracovie, en ces temps capitale de la Pologne et centre du mouvement d'édition, et le troisième aux autres villes de Pologne. Les volumes quatrième et suivants comprendront une bibliographie des imprimés des XVe et XVIe siècles, de provenance polonaise, ou ayant trait à la Pologne; le dernier présentera une histoire du livre polonais pendant la Renaissance. Enfin un Atlas apportera de nombreuses reproductions de spécimens de tout le matériel technique des industries du livre à cette époque.

Pour le premier volume, le seul paru jusqu'à ce jour, M. Ptasnik a rédigé comme Préface une *Histoire de l'imprimerie à Cracovie aux*

bliographique avec préface d'Alexandre Bruckner, 200 illustrations dans le texte (avec un résumé en français). Léopol, éd. de l'Institut national Ossolinski, 1925, grand in-8°, p. XL + 544. — III. L. Bernacki, *Théâtre, drame, musique, sous le roi Stanislas-Auguste*. Avec 68 planches hors texte. Léopol, Éd. de l'Institut national Ossolinski, 1925, 2 vol. grand in-8° : Ier, p. XVI + 476; IIe, p. 444 + 68 planches.

XV^e^ et XVI^e^ siècles. En cent soixante-seize pages il y retrace ses origines et son organisation, la vie des grands imprimeurs (Fiol, Haller, Ungler, Wietor, Lazare Andrysowicz, Januszowski, Piotrowcuyk, Wierzbieta, la dynastie des Ostrogósrki (Scharfenberg) et celle des Zybenaicher, et des minores qui, eux tous, s'ils ne sont pas d'origine noble, ne tardent pas, dans cette République des Nobles, à être anoblis pour les services rendus à l'essor de la civilisation, le « bel art » étant alors hautement estimé en Pologne). L'auteur raconte les grandeurs et décadences des officines, les conditions dans lesquelles ces artisans exercent leurs professions, les voies par lesquelles la typographie pénètre en Pologne, et il accorde un peu de place aux pérégrinations des typographes polonais à travers l'Europe : Paris, Londres ou Anvers, Transylvanie, Italie ou Espagne. Puis, en trois chapitres, il passe en revue la librairie, la papeterie, la reliure; un chapitre extrêmement intéressant est consacré à l'organisation professionnelle des métiers du livre et à la lutte pour ou contre le privilège. Le dernier chapitre traite enfin du livre polonais imprimé à l'étranger, à Mayence, Strasbourg, Bâle, Paris, Lyon, Anvers et Venise; dans la deuxième moitié du XVI^e^ siècle, il n'y a en Europe occidentale presque pas de centre de quelque importance où l'on n'imprime des livres polonais.

Dans la partie principale du premier volume M. Ptasnik publie en 453 pages des matériaux d'archives ayant trait aux industries du livre; à leur latin l'éditeur a imposé uniformément l'orthographe classique, laissant intacts les noms propres. Ces documents, au nombre de 811, sont classés chronologiquement et vont depuis 1406 jusqu'à 1600. Il les a pourvus d'importantes annotations qui non seulement témoignent de sa vaste érudition, mais jettent souvent une lumière inattendue sur les relations des imprimeurs et humanistes polonais avec ceux des autres pays d'Europe, par exemple les Estienne, les Lefèvre d'Étaples, etc.; sur les pérégrinations en Pologne des imprimeurs étrangers, tel ce Lorrain, de Mesgnien, qui, établi d'abord en Pologne, mourra imprimeur-orientaliste et « conseiller aulique » à Vienne, tels ces « bibliopoles royaux » polonais, Jean Tenaud de Bourges, Étienne le Riche de Lyon ou Jean Barsand d'Auvergne, Pierre d'Avantes de Rabastens, etc. Un index des noms et des matières, d'une précision qui ne laisse rien à désirer, sera extrêmement utile à tous les érudits qni s'occupent des industries du livre en Europe aux XV^e^ et XVI^e^ siècles. C'est une entreprise d'envergure qui s'est classée dès l'apparition de son premier volume au premier plan des autres publications similaires dans toute l'Europe. Son importance pour le développement des études concernant la vie intellectuelle polonaise aux XV^e^ et XVI^e^ siècles est à prévoir.

II. — *La littérature bourgeoise en Pologne au XVII^e^ siècle*, de M. Charles Badecki, archiviste aux Archives municipales de Léopol, est une publication (en polonais) d'une valeur insoupçonnée pour les comparatistes qui s'intéressent à la littérature populaire, aux migrations et transformations, à la durée et survie de ses thèmes, de même que pour les ethnographes et les linguistes, particulièrement pour les slavisants, indispensable pour tout historien de la littérature polonaise, utile pour les historiens tout court et, surtout, pour les historiens spécialisés dans l'histoire de la civilisation, des mœurs, de la bourgeoisie et des classes intellectuelles. Sous la forme d'une monographie bibliographique, cet important volume n'est qu'une première partie, et la seule parue jusqu'à ce jour, d'un triptyque; une deuxième tranche en serait une volumineuse « Bibliothèque » composée de réimpressions in-extenso et critiques de tous ces textes que M. Badecki classe, décrit et annote aujourd'hui, vaste entreprise que l'auteur nous promet pour plus tard — mais quel mécène aidera à réaliser un projet si pressant? — enfin une troisième tranche en serait une monographie historique et littéraire du genre en question, qui l'analyserait dans ses origines et répercussions historiques, sociales, politiques et religieuses, le mettrait dans l'orbite des recherches littéraires, techniques, stylistiques et linguistiques, aussi bien polonaises que comparées.

Dans sa Préface M. Badecki esquisse à grands traits, en une quarantaine de pages, l'ossature d'une histoire littéraire de la littérature bourgeoise en Pologne au XVII^e^ siècle (plus loin chaque position bibliographique apportera des éléments indispensables à toute enquête dans ce domaine). Il note les diverses tendances des auteurs, le caractère général du genre, les sujets, les terribles réactions sociales, politiques et religieuses, qui ont amené au bout d'un siècle sa quasi-destruction par la noblesse et le clergé, il montre les raisons profondes de la brusque floraison de cette littérature de bas étage, il en fixe les nombreuses variétés : comédie, tragi-comédie et sotie, fabliaux, bons mots et anecdotes, débats, dialogues et discours, chansons bachiques, érotiques et de danse, maximes et proverbes, satires et pamphlets, toutes les formes du Moyen Age et de la Renaissance, de caractère ingénument divertissant ou facétieux et anecdotique, burlesque ou grotesque, le plus souvent de mordante satire et d'âpre critique contre les gens et les institutions; la noblesse, le clergé, les femmes sont spécialement visés. Elle naît dans les grands centres, Cracovie, Léopol, mais vite de nombreux imitateurs et continuateurs rayonnent à travers toute la Pologne, partout où se trouvent les cures, les écoles et les greffes. En effet,

c'est parmi le bas clergé, les étudiants en rupture d'Alma Mater, les maîtres d'école et la basoche, même parmi les jongleurs ambulants et les bouffons, que se recrutent les auteurs de ce genre de littérature populaire, dont le peuple des villes était friand, mais que ne dédaignaient point ceux contre qui elle s'élevait le plus souvent, le clergé et la noblesse. M. Badecki nous montre enfin à quelle lignée de savants il se rattache : les premiers qui s'en sont occupés le faisaient plutôt en historiens de la civilisation (Wójcicki, Maciejowski, Kraszewski, milieu du XIX^e siècle), par amour de la couleur locale, du folklore, et souvent en dehors de toute préoccupation littéraire.

Pour la littérature proprement dite, l'impulsion vers ce genre d'études n'est venue que vers la fin du XIX^e siècle, et c'est à Alexandre Bruckner qu'on le doit, un des doyens des philologues et des historiens polonais de la littérature, spécialiste éminent des XVI^e et XVII^e siècles, qui avait déjà auparavant mis également en valeur deux autres branches de la littérature polonaise du XVII^e siècle, aussi méconnues et oubliées, à savoir la littérature polonaise de la petite noblesse et celle des dissidents. De même qu'elles, mais dans sa sphère spéciale, la littérature bourgeoise est, à côté, au-dessous de la littérature « littéraire », l'expression toute chaude des mœurs, des coutumes, de la vie politique, religieuse et sociale des masses populaires et bourgeoises du XVII^e siècle; la belle langue polonaise y bouillonne impétueusement. L'extrême rareté des livres et brochures échappés à la destruction ou à l'usure rend cette publication d'autant plus méritoire et intéressante.

A la fin de la Préface on trouve en 145 articles une bibliographie extrêmement utile, concernant les recherches antérieures sur la littérature bourgeoise en Pologne.

Dans la partie principale, M. Badecki a réussi à établir en 471 pages, avec une rigueur scientifique sans pareille, 182 positions bibliographiques pour autant de publications, retrouvées pour la plupart à force de longues recherches, de science et d'adresse à travers les bibliothèques publiques et privées de Pologne, de Suède, d'Allemagne et de Russie. Ainsi arrive-t-il à réhabiliter, voire à amener à la lumière de l'histoire, tout un genre dédaigné, oublié, censé entièrement perdu. Chemin faisant, il comble d'innombrables lacunes, rectifie des centaines d'erreurs commises par les plus scrupuleux savants, Estreicher, entre autres, établit et acquiert définitivement une multitude de faits positifs. Chacune de ces 182 positions, autant de monographies, souvent de plusieurs pages, sont classées selon l'ordre alphabétique des titres; chacune comprend le titre, in-ex-

tenso, la description bibliographique la plus détaillée et précise (papier, format, éditions, impression, pagination, date, illustrations avec leur état civil, état actuel de l'imprimé, bibliothèque, liste complète de références aux ouvrages et périodiques qui en ont traité, avec résumé de leurs appréciations et le fac-similé de la page de titre). Et comme si l'auteur prévoyait que la réalisation de son projet d'une « Bibliothèque bourgeoise » serait difficultueuse, dès aujourd'hui il nous donne çà et là des extraits savoureux, assez nombreux et, sinon assez longs, très représentatifs. Là où il faut il compare les textes, note les variantes, tâche de résoudre la question d'auteur, épineuse entre toutes — et pour cause — puisqu'on n'a presque affaire qu'à des anonymes, des cryptonymes et des pseudonymes ; il remonte aux sources, donne des explications concernant les faits contemporains, nécessaires à l'intelligence des textes, établit la chronologie, la provenance, précise ou fixe le caractère de la variété littéraire et mille autres besognes obscures, mais dont la masse en impose. D'amples notes (p. 476-512) apportent trente et une contributions supplémentaires aux mêmes matières. Des Tables chronologiques situent chacune de ces 182 pièces entre 1590 et 1600. Un Index des noms propres, un autre pour les ouvrages anonymes, terminent l'ouvrage.

Ce qui me paraît manquer à côté de tant de sujets d'étude magistralement traités, épuisés, ou simplement abordés, ce sont des recherches comparées avec les littératures occidentales ; ce sont elles, ce me semble, qui s'imposent avec le plus d'urgence. Une ample moisson y attend le comparatiste versé dans les littératures populaires.

Dorénavant on ne pourra pas parler du XVII[e] siècle polonais et, en général, de la civilisation bourgeoise européenne, ou des cheminements des motifs populaires, sans citer M. Badecki, sans puiser dans sa monumentale bibliographie qui, sous un aspect modeste, étonne par sa richesse, sa sûreté et fait époque dans ce domaine.

III. — *Théâtre, drame et musique sous le roi Stanislas-Auguste* de M. Louis Bernacki, directeur de la Bibliothèque Ossolinski, n'est pas non plus une œuvre d'ensemble, une histoire du théâtre polonais dans la deuxième moitié du XVIII[e] siècle, mais c'est un recueil en deux volumes (en polonais) qui groupe tous les détails possibles, intéressant la scène polonaise, en deux séries d'études.

Le premier volume, *Sources et Matériaux,* se compose d'une préface et de dix-sept études que je classerai en plusieurs catégories. D'abord, de caractère purement bibliographique, des répertoires des pièces jouées, soit d'un auteur, soit dans un théâtre, soit dans

un laps de temps déterminé. A une autre catégorie appartiennent des coupures de journaux et périodiques de l'époque, polonais, français, allemands, concernant la vie théâtrale dans son sens le plus ample, ainsi que la reproduction des collections d'affiches de théâtre. Dans une troisième il faut ranger les mémoires, chroniques, relations et lettres sur les choses du théâtre, de même que des écrits théoriques sur le théâtre et des préfaces de pièces provenant de l'époque. Enfin, une quatrième catégorie se compose de deux études, formées par des notices bibliographiques et des matériaux concernant le théâtre des PP. Piaristes à Varsovie et le théâtre royal à Lazienki-sous-Varsovie.

Tous ces matériaux, qui s'égaillent entre 1765 et 1794, apportent une foule énorme de faits nouveaux pour la plupart, présentent un intérêt capital, quoique bien divers. Les collections des coupures relatives au théâtre et des affiches de l'époque sont un chef-d'œuvre de patience, de flair, souveraines pour trancher d'innombrables incertitudes de dates, de personnes, pour préciser les mouvements d'opinion, etc. D'autre part, la publication de quelques œuvres s'imposait en tant que réimpression de pièces rarissimes, ou bien ce sont des préfaces, des mémoires, des relations, manuscrits qui voient le jour pour la première fois, ou pour la première fois dans une nouvelle rédaction.

Dans le deuxième volume, *Notes et Études*, nous avons dix articles. Et d'abord des études sur les comédies, leurs sources et le cheminement de leurs thèmes, de Bohomolec, du prince A. Czartoryski, de W. Boguslawski, sur un fragment de la traduction française de *Jules César* par le roi Stanislas-Auguste, puis un essai historique sur les origines du théâtre public à Varsovie (1765-1774), où M. Bernacki nous montre le rôle intéressant des troupes françaises à Varsovie. Enfin trois maîtresses pièces : la fameuse étude — considérablement modifiée et élargie — sur les sources de Zabocki (p. 23-136), par laquelle M. Bernacki a gagné ses éperons et qui a entièrement renouvelé et singulièrement élargi l'étude de cet auteur. C'est précisément M. Bernacki qui est tout indiqué pour préparer une édition complète, critique et faite sur les manuscrits, des comédies de Zablocki, ce père de la comédie polonaise. Une autre étude traite de Shakespeare en Pologne jusqu'à la fin du XVIIIe siècle (p. 148-189). M. Bernacki prend l'histoire de cette influence presque à la mort de Shakespeare, vers 1616, mais il ne commence à l'étudier d'une façon plus détaillée que dès que les matériaux lui permettent un peu plus d'ampleur, c'est-à-dire vers 1765, pour la laisser à la veille du Romantisme.

La pièce de résistance c'est le Répertoire intégral des pièces (tra-

gédies, tragi-comédies, drames, comédies, opéras, opérettes, ballets, cantates, etc.), représentées entre 1765 et 1794 en Pologne, avec la liste alphabétique des auteurs, des traducteurs et une autre liste chronologique du répertoire des théâtres privés et scolaires (p. 191-372). Les pièces sont classées par ordre alphabétique des titres, chaque position bibliographique comprend : titre in-extenso, dates de représentations, impressions s'il y a lieu; si la question d'auteur, de traducteur ou d'authenticité se pose, elle est soumise à une enquête lucide; acteurs et troupes sont mentionnés; suit un court historique de la pièce, ou une discussion serrée, où M. Bernacki relève les erreurs, complète les données connues, etc.; à la fin de chaque position des références contemporaines ou critiques et historiques apportent un surcroît d'enquête. Un Index des noms très complet termine le volume, auquel s'ajoutent soixante-huit planches hors texte, qui nous apportent des portraits d'auteurs et d'acteurs, des gravures représentant les théâtres, les salles de spectacle, quelque célèbre scène d'une pièce à la mode, des fac-similés d'affiches, d'articles de journaux, de comptes et contrats, de pages de textes imprimés ou manuscrits, de lettres enfin.

D'immenses lectures, une vaste connaissance de la littérature comparée, un flair et une chance qui lui permettent de suivre les pistes les plus effacées, la précision dans le maniement des méthodes bibliographiques et comparatives, la sagesse de son jugement critique qui, se tenant volontairement dans les limites assignées par les matériaux, ne hasarde jamais rien d'aventureux — et Dieu sait si c'est rare parmi les comparatistes et les « sourciers » ! — une documentation toujours de première main, consciencieuse à l'extrême. M. Bernacki a achevé seul un labeur que d'aucuns se mettent à plusieurs pour affronter. Ces matériaux qu'il ne construit pas en un ensemble monographique, il les ordonne, classe, clarifie, comme personne avant lui. Il fait disparaître des cohortes d'erreurs, répétées par des générations de savants. Ayant acquis sa réputation par des recherches bibliographiques sur « le plus ancien livre polonais », M. Bernacki avère sa maîtrise dans le domaine du vieux théâtre polonais en historien consciencieux, connaisseur parfait du théâtre et bibliographe hors de pair.

Si l'histoire du théâtre polonais n'a été rédigée que par fragments — pour ne citer que les derniers : Windakiewicz, Szyjkowski, Stender-Petersen, L. Galle, W. Rapacki — la raison en est que les savants manquaient d'un outil indispensable, d'une base critique inébranlable, que leur offre aujourd'hui M. Bernacki. Au fond, l'histoire du théâtre polonais au XVIII^e siècle est déjà enclose dans ces

colonnes bibliographiques ; il ne faut vraiment que relativement peu d'efforts pour l'en faire sortir et la ranger en chapitres et alinéas. Déjà l'ouvrage de M. Bernacki nous laisse clairement voir la richesse et la variété de la vie théâtrale polonaise de ce temps, il nous montre les dures pérégrinations des troupes étrangères, françaises en majorité, quelquefois italiennes ou allemandes, mais polonaises de plus en plus avec le progrès du siècle. L'abondance « dernier cri » du répertoire, en partie polonais d'origine — il y a à cette heure une vingtaine d'auteurs de théâtre polonais —, mais le plus souvent puisé dans la production contemporaine européenne, française d'abord et pour plus d'une bonne moitié, mais aussi allemande, italienne, anglaise, espagnole et même russe. Cette brusque floraison théâtrale avant la mort (le dernier partage de la Pologne est de 1795) jette une vive et symptomatique lueur sur la catastrophe dans laquelle la force brutale a plongé pour un siècle et demi une nation en pleine renaissance politique, militaire, sociale et intellectuelle.

S. Czerny.

CHRONIQUE

La littérature comparée au Congrès d'Oslo. — Le sixième Congrès international des sciences historiques, qui s'est tenu dans la capitale de la Norvège du 14 au 18 août 1928, comptait environ 1,100 membres appartenant à trente-sept nations, et il y a été fait environ 350 communications, la plupart suivies de discussion; de ces communications, les savants français ont à eux seuls fourni plus du quart, les Allemands et les Polonais, avec des chiffres presque égaux, un autre quart; la moitié à peu près des communications venant de savants d'autres pays, parmi lesquels les plus nombreux étaient les Anglais, les Américains, les Italiens, les Norvégiens, etc... Dans ces assises d'une importance exceptionnelle, où toutes les branches des études historiques étaient représentées, une section, la XI^e^, était consacrée à l'*histoire des sciences et des lettres*. Dans cette section, cinq séances sur sept ont été remplies par l'histoire littéraire, surtout internationale et comparée. M. P. Van Tieghem y a fait trois communications. Dans la première : « Aspects internationaux de l'histoire littéraire. Quelles sont les méthodes les plus efficaces pour les étudier? » il a résumé brièvement ses vues sur l'histoire littéraire *générale* plus encore que *comparative*. Dans la seconde, il a proposé la constitution d'une *Commission internationale d'histoire littéraire moderne* dans le cadre du Comité international des sciences historiques. Dans la troisième, il a proposé la création d'un *Répertoire littéraire chronologique international.* Nous allons revenir sur ces deux points. — M. H. Tronchon a exposé ses vues « sur la nécessité qu'il y aurait, pour les historiens littéraires de langues romanes et anglo-saxonnes, d'avoir, quant aux pays de langues slaves, finno-ougriennes et orientales, des relevés réguliers de ce qui s'y publie touchant les relations littéraires internationales ». — M. J. Hankiss (Debrecen) a proposé « quelques moyens de collaboration en matière historique et critique » (nous allons également retrouver ces deux vœux). — M. M. Lhéritier a étudié « les origines historiques de la coopération intellectuelle ». — M. Josef Nadler (Königsberg) a fait part de ses vues assez nouvelles sur les productions littéraires considérées en fonction de l'espace et de

la situation géographique (*Literatur. Raumprobleme. Raumstil*). — M. Z. Zaleski (Varsovie-Paris) a parlé de « la littérature comparée en fonction de la psychologie internationale ». — M. L. Folkierski (Cracovie-Paris) a considéré « les trois éléments latins de la Renaissance polonaise : Rome [ancienne], l'Italie [moderne] et la Pléiade française ». — M. G. N. Clark (Oxford) a reconstitué la figure du traducteur Edward Grimeston. — M. F. B. Kaye (Evanston, États-Unis), en cherchant à préciser « la base philosophique du sentimentalisme anglais », a touché à des questions qui intéressent tout le xviii^e siècle européen. — Enfin M. Francis Bull (Oslo) a étudié « quelle a été pour Björnson et Ibsen l'importance de leur premier séjour à Rome » : analyse d'un haut intérêt, que la *Revue* sera heureuse d'offrir prochainement à ses lecteurs.

On voit la place que la littérature comparée a tenue dans ce programme, où la plupart des communications se réclamaient, parfois très explicitement, de ses points de vue et de ses méthodes. Comme résultats pratiques, nos études ne peuvent que profiter grandement de la constitution de la *Commission internationale d'histoire littéraire moderne*. Ce vœu, présenté par M. Van Tieghem d'accord avec le secrétariat du Comité international des sciences historiques, immédiatement accueilli avec beaucoup de faveur par la section, adopté par le Congrès, se distingue avantageusement de tant d'autres vœux en ce qu'il est d'ores et déjà en voie de réalisation, grâce aux décisions prises en parfait accord par huit historiens littéraires appartenant à six nations différentes, qui, par le fait d'être présents à Oslo et d'avoir pris une part active aux travaux de la section, se sont trouvés former un noyau primitif qui se complétera progressivement. Cette Commission aura pour but, aux termes du vœu adopté par le Congrès, « de développer les relations entre les historiens de la littérature dans les diverses nations, et de faciliter leurs études par tous les moyens possibles, notamment en publiant ou en aidant à publier les instruments de travail qui leur font défaut ». Elle ne fera par conséquent pas double emploi avec la *Modern Humanities Research Association*, dont le but est plus spécial; il est même à espérer que ces deux sœurs se prêteront un mutuel appui.

L'une des premières tâches que les initiateurs de la Commission se promettent d'aborder est, conformément au second vœu émis par M. Van Tieghem, accueilli avec faveur par la section et approuvé par le Congrès, « la création d'un *Répertoire littéraire chronologique international*, présentant sous une forme commode et succincte les

principaux faits qui concernent l'histoire des diverses littératures modernes, classés et datés avec précision ». Ce *Répertoire* contiendrait certains faits historiques (en tant qu'ils intéressent la littérature), la biographie des écrivains, la publication de leurs ouvrages, la presse littéraire, le théâtre, etc... Les dates y seraient aussi précises et aussi exactes que possible. Une telle publication, qui serait due à la collaboration d'un grand nombre de savants de diverses nations, et qui pourrait paraître par périodes successives, serait appréciée de tous les historiens de la littérature, mais particulièrement des comparatistes, que leurs travaux obligent à avoir constamment présentes de nombreuses dates empruntées à plusieurs littératures, et qui ne peuvent les obtenir, exactes à souhait, qu'au prix de longues et fastidieuses recherches. Déjà plusieurs professeurs d'Universités étrangères ont offert aux promoteurs de cette idée leur concours et celui de leurs étudiants pour diverses périodes de telle ou telle littérature, avec un empressement qui autorise bien des espoirs.

En même temps que la mise en train du *Répertoire*, la Commission s'efforcera de donner satisfaction au vœu exprimé par M. Tronchon, vœu accueilli très favorablement par la section et adopté par le Congrès. Il s'agit de permettre à l'historien des littératures de l'Europe occidentale, qui le plus souvent connaît mal les langues de l'Europe orientale (slaves, baltiques ou finno-ougriennes), de s'informer des travaux publiés en ces langues sur des sujets qui intéressent ses études et l'histoire littéraire de l'Europe en général. Le moyen employé sera probablement, comme l'ont suggéré les savants polonais et hongrois présents à la séance, d'établir pour chaque pays un résumé périodique très simple, que recevraient les savants étrangers, les Universités, les bibliothèques. — La Commission étudiera ensuite ou parallèlement les moyens de donner satisfaction au vœu de M. Hankiss. Il faudrait éviter aux travailleurs des recherches, qui deviennent de plus en plus longues et difficiles, à travers ouvrages et articles de critique et d'histoire littéraire, lesquels fort souvent se répètent, pour savoir si tel fait a été déjà signalé, si telle idée a déjà été soutenue. Pour y arriver, l'auteur du vœu envisage la rédaction de manuels aussi complets que possible, mais purement objectifs et très concis, où des hommes compétents, rassemblant tout ce qui a été établi de sûr sur tel ou tel écrivain, donneraient l'état actuel des questions, avec renvoi aux travaux décisifs. Des suppléments viendraient ensuite compléter la publication initiale. — La Commission accueillera avec le plus grand intérêt toutes les propositions analogues; mais surtout elle devra multi-

plier les rapports et les occasions de rencontre entre les historiens des littératures modernes, et de tels rapports et rencontres les comparatistes, plus que d'autres, sentent le désir et ont le goût.

Le siège de la Commission sera à Paris, et — détail qui, par ce temps de crise du logement, a son importance — la « Fondation pour la Science, Centre international de synthèse historique », veut bien lui donner l'hospitalité dans ses locaux nouvellement aménagés de l'hôtel de Nevers, rue Colbert.

Publications récentes. — Il convient de féliciter James Boswell d'avoir trouvé, pour les soixante-dix essais constituant *The Hypochondriack* (*London Magazine*, novembre 1777 à août 1783), une forme aussi agréable que la réédition procurée par miss M. Bailey. Les deux volumes publiés par la « Stanford University Press » (1928, 8° de xv-356 et 340 pages) nous offrent, avec quelques illustrations bien choisies, un texte conforme à l'original, précédé d'une sagace *Introduction*, éclairé par des notes discrètes, complété par un index commode : le fameux confident de Johnson n'aurait pas pu souhaiter mieux. Seule l'information française de l'éditrice ne semble pas toujours à la hauteur, je ne dis pas de l'érudition désirable, mais de la curiosité même qu'apportait Boswell aux choses d'outre-Manche. Plusieurs citations (I, 82, n. 20; 110, n. 13; 143, n. 5; 172, n. 7; II, 84, n. 7; 299, n. 4) laissent à désirer; des titres (I, 122, n. 8; II, 268, n. 4) devraient être donnés en français; un doute (I, 107) sur le célèbre *Londres* de Grosley peut surprendre; ailleurs (I, 9, n. 20), on attendrait une correction qui fût vraiment explicative, ou bien (II, 278, n. 6) une allusion à l'abbé Dubos qui fût moins superficielle. Mais c'est surtout Montaigne, si peu cité expressément par Boswell et cependant « invisible et présent » au cours de toutes ces confessions, qui mériterait mieux encore que les pages 33 et 34 de l'Introduction. Et la traduction anglaise du *Rousseau* de Texte semble bizarrement borner les renseignements de l'éditrice sur le cosmopolitisme du xviii^{e} siècle.

Avec la louable intention de rendre service à un public qu'effraieraient « les labyrinthes de la spécialité, » M. Alfred Götze présente en moins de deux cents pages la grande enquête germanique de M^{me} de Staël (*Ein fremder Gast : Frau von Staël in Deutschland, 1803-1804.* Iena, Fromann, 1928). Très ingénieusement, une traduction des lettres de la voyageuse s'intercale dans une sorte de memorandum; des emprunts aux mémoires du temps animent ce mouvant reportage. Peut-être, pour les contacts proprement littéraires, l'officieux Böttiger est-il un peu trop mis à contribution. En tout cas,

il n'eût pas été inutile de pratiquer quelque peu, dès que l'histoire des idées était en cause (et non plus seulement les impressions de voyage et de société), ces « spécialistes » dont on se propose de transposer les résultats pour le public : une meilleure connaissance des milieux émigrés, des tendances intellectuelles de la voyageuse et de la minorité qu'elle représente, auraient ajouté à l'intérêt d'un livre assez agréable par ailleurs.

Dans un tiré à part d'une trentaine de pages, Mme Yastreboff-Ragosine met en valeur ce qu'elle appelle *Le moment d'inspiration essentiel du réalisme français* : formule un peu compliquée peut-être pour dire, ce qui est parfaitement juste, que le réalisme, loin d'être une simple esthétique documentaire, représentait une philosophie : « Amour exaspéré de la vie », dit l'auteur, et c'est ici qu'on pourrait se trouver en désaccord avec elle, puisqu'une part de déception, de désillusion, est incluse dans presque toutes les œuvres rangées sous cette étiquette. Ne serait-ce pas qu'à vouloir faire de l'*humain* sans plus, on risque de faire de l' « infra-humain » ?

L'Anthologie de la nouvelle Poésie américaine de M. Eugène Jolas (Paris, Kra, 1928) est une carte d'échantillons utile à la fois et assez décevante. Une pièce par auteur (sauf pour M. Sherwood Anderson, à qui l'ouvrage est dédié, et quelques autres) : c'est d'une justice distributive qui tient un peu de l'agnosticisme. Il n'est pas sûr non plus que ces transcriptions uniformément invertébrées de pièces dont quelques-unes, dans l'original, ont une structure assez accusée rendent un compte parfait des œuvres qui nous sont présentées. Ceci dit, c'est une présentation utile, et que M. B. Faÿ n'a pas tort de recommander au public en mal d'initiation.

Travaux en cours. — Mlle A.-A. Chenot se dispose à étudier *Les adaptations françaises de Shakespeare après 1850*, tandis que M. N. P. H. Brown fait porter ses recherches sur *Pierre Coste et le Refuge huguenot en Angleterre*. *Le Voyage en Italie* de Gœthe, dont le Dr Mutterer prépare une traduction et un commentaire, fait aussi l'objet, de la part de M. Michéa, d'une étude qui sera, dans le cadre comparatif, « un essai de psychologie sensorielle ».

Mémoires de diplômes soutenus à la Sorbonne : P. Chambon, *Le séjour des Montesquieu en Angleterre;* A. Vattier, *L'influence anglaise et le développement du « genre troubadour » au XVIIIe siècle, 1765-1789*.

Les travaux suivants, dont est souhaitable la publication, ont été l'objet de communications au dernier congrès de la « Modern Language Association of America » :

Elizabeth L. Moore, *Lamartine et la poésie anglaise* (Johns Hop-

kins); A. S. Corbière, *Hartzenbusch et le théâtre français* (Univ. of Pennsylvania); Madeleine Ashton, *Étude comparée du mouvement romantique en Allemagne et en France;* Margaret Bloom, *Le romantisme français et anglais, étude comparée* (Univ. of Illinois); Tatiana Vaquier, *Dostoievsky et Gide : étude parallèle* (Univ. of Wisconsin).

Mlle M. Pomès, qui vient de publier un recueil de vers, *Ferveur*, achève une thèse principale sur *Ganivet et la pensée européenne*, et une thèse secondaire sur *Les traductions portugaises de Molière*.

M. Régis Michaud entreprend, à la maison d'éditions Boivin, une collection de « penseurs » américains : anthologies et notices dont les premiers volumes sont consacrés à *H. Mencken, H. Adams, Thoreau, Lewisohn*.

M. Thor J. Beck, dont la *Revue* a annoncé (1922, p. 651) les recherches en cours sur les Antiquités scandinaves et la critique française, va commencer l'impression de l'ouvrage considérable qu'il a consacré à cette question, peu étudiée jusqu'ici.

Autour des Universités. — Le 19 mai, l'Université de Bordeaux conférait à M. H. J. C. Grierson le titre de docteur *honoris causa*.

M. H. Koht, professeur à l'Université d'Oslo, a fait à la Sorbonne, le 24 mai, une conférence sur *Le génie d'Ibsen* qui a complété pour Paris le cycle des commémorations du centenaire.

M. E. R. Curtius, le critique et professeur bien connu pour ses études sur la littérature française moderne, Barrès, Balzac, etc., a quitté l'Université de Heidelberg pour celle de Francfort.

M. H. L. Roth, le « lecteur » de philosophie à l'Université de Manchester dont nous avons signalé la publication sur Descartes-Huygens, vient d'être nommé professeur de philosophie à l'Université de Jérusalem.

De nombreux représentants des universités occcidentales se sont rencontrés à Oslo, à l'occasion du Congrès international d'histoire. On a vu plus haut les impressions de notre collaborateur, M. P. Van Tieghem, sur la *Littérature comparée au Congrès d'Oslo*.

M. Paul Hazard, après avoir collaboré au cours d'été de l'Université de Chicago, s'est rendu à Mexico pour une activité analogue; il passera l'hiver à l'Université Harvard en qualité de professeur français « échangé ».

Outre l'enseignement qu'il a donné aux cours d'été de l'Université Leland Stanford, M. F. Baldensperger a fait, à l'Université de Californie (Berkeley), une conférence sur ce sujet : *Une crise essentielle du roman : Balzac ou Proust?*

Sans autre commentaire. — Nous traduisons sans commentaire, et nous livrons à la méditation des actifs balzaciens d'Amérique, de France, d'Italie et de Pologne les lignes suivantes :

« Balzac a de la chance en Allemagne. L'année 1913 produisit le *Balzac* de H. Heiss; en 1923 parut l'étude psychologique de Curtius, fort enthousiaste; en même temps le peuple allemand est gratifié d'une nouvelle traduction des œuvres. Voilà qui est sensiblement plus que ce que la France même, ces dernières décades, a produit en fait d'appréciations totales de Balzac : Émile Faguet, en 1913, a publié une biographie; et ce n'est qu'une réfection de leur *Jeunesse de Balzac* de 1903 qu'ont donnée en 1922 G. Hanotaux et G. Vicaire. Le peuple allemand a-t-il vraiment raison de s'occuper de Balzac avec tant de zèle? Hommes et mœurs, corruption française au temps de Louis-Philippe et de Charles X sont pourtant bien éloignés de nous... »

Ces lignes extraordinaires sont empruntées à une revue qui fait autorité dans les milieux d'enseignement secondaire pour les pays de langue allemande : la *Zeitschrift für französischen und englischen Unterricht*, t. XXVII (1928), p. 303.

Les Vivants et les Morts. — On lit dans les lettres inédites de P. Mérimée à Francisque Michel, publiées dans la *Revue des Deux Mondes* du 1er juin dernier, et sous la date du 21 novembre [1855 ?] :

« M. F[ortoul] m'a demandé si je voulais être professeur à la Sorbonne ou au Collège de France, je ne me rappelle plus lequel, de littérature comparée. »

Cesare de Lollis (1863-1928), ancien professeur à l'Université de Rome et directeur de la *Cultura*, avait, en particulier dans ce périodique, consacré diverses études à des problèmes et à des livres de littérature comparée; mais peut-être le titre qu'il avait donné aux plus importantes, *Imperialismo letterario*, ne témoignait-il pas d'une entente réelle de certaines de ces questions.

Comblant une lacune dont s'étonnaient parfois certains connaisseurs des choses intellectuelles, les *Nouvelles littéraires* ont ouvert cet été une rubrique intitulée « Histoire littéraire et Littérature comparée » et l'ont confiée à M. Ph. Van Tieghem, fils de notre collaborateur et qui lui-même a publié dans la *Revue* un article qu'on n'a pas oublié (1923, p. 190).

Ceux de nos lecteurs qui se souviennent de la déclaration où M. Paul Morand reconnaissait qu'il devait l'éveil de ses curiosités internationales au livre de J. J. Texte sur *Rousseau et les origines du cosmopolitisme littéraire* (cf. *Revue*, 1923, p. 659) ne s'étonneront

pas de trouver dans *Siegfried*, la pièce récemment mise à la scène par M. Jean GIRAUDOUX, une allusion à la pratique indiscrète de certaines études. « Le plagiat, dit un de ses personnages, est à la base de toutes les littératures, excepté de la première, qui d'ailleurs est inconnue » (acte Ier, sc. VI).

Une amusante méprise, signalée par la *Saturday Review of Literature* du 23 juin, a fait revivre W. Beckford, le fameux auteur de *Vathek*. Un éditeur de la Nouvelle-Angleterre, fort intéressé par un article de M. Hilaire Belloc publié dans le périodique en question, écrivit en effet au « Dear Mr. Beckford », pour lui demander s'il n'avait pas quelque manuscrit propre à une prochaine publication...

M. Francesco CHIESA, poète et romancier du Tessin, vient de recevoir le prix Schiller suisse en même temps que le prix italien Mondadori (avec Francesco PERRI). Il est l'auteur d'œuvres délicates qui évoquent les charmes de son pays helvético-latin.

La *Revue* aura l'occasion de revenir sur le centenaire de la naissance de Tolstoï, qui fut célébré en septembre.

Rien de plus juste, ni de mieux vérifié par l'expérience, que ces lignes de M. P. BRISSON dans le *Temps* du 2 juillet, à propos de tentatives un peu improvisées pour initier Paris à un répertoire dramatique étranger *dans le texte original :*

« On veut nous mettre au fait de la production étrangère, informer l'étranger de la production française. Quelle excellente inspiration ! Mais il y a un moyen assez connu de transporter la littérature dramatique d'un pays dans un autre : c'est le moyen qui consiste à traduire les ouvrages... L'entreprise utile serait d'organiser des cycles de pièces traduites et de faire ainsi défiler sous nos yeux les plus marquantes... »

On est heureux de trouver, dans les *Editorial Notes* du *London Mercury* (juillet 1928), le paragraphe suivant, intitulé « France et Angleterre », où seule une certaine méconnaissance des réalités du passé reste à déplorer, à côté d'une heureuse constatation de faits actuels :

« L'Angleterre s'est toujours intéressée à la France. Nous avons pris d'elle, en matière littéraire, tout ce qu'elle avait à donner. Un siècle après l'autre, nous nous sommes soumis à des influences françaises, tirant de la France ce qu'elle pouvait fournir d'assimilable. Mais jusqu'à ces derniers temps la réciproque était faible [?]. Montesquieu et d'autres auteurs politiques ont dû beaucoup à l'Angleterre; Richardson a exercé une vaste influence. Il y eut toujours des

exceptions sporadiques, et des Américains tels que Poe et Whitman agirent sur les lettres du xixe et du xxe siècle, de Baudelaire à Vildrac. Mais l'Anglais cultivé moyen a toujours su beaucoup plus de la France et du Français que le Français cultivé moyen n'a su de l'Angleterre et de l'Anglais [?]... Depuis la guerre, cependant, les choses ont changé. Nous avons pénétré dans la carte des Français non plus seulement comme une nation de marchands, d'habitants des brumes, de collectionneurs et de touristes. Un nombre considérable de Français, enfin, apprennent l'anglais; de nombreux professeurs français, enfin, étudient la littérature anglaise... Les deux nations sont liées l'une à l'autre d'une manière inextricable, et l'avenir nous unira encore plus étroitement que le passé. Chacune est le complément de l'autre, et c'est avec soulagement qu'on voit enfin les Français avisés de ce que, pour notre compte, nous avons constaté pendant des centaines d'années... »

BIBLIOGRAPHIE

LIVRES ET PÉRIODIQUES

Sauf indication contraire, suppléer la date de 1928 à la suite de chacun des titres ci-dessous.

Théorie.

Benda (O.). Der gegenwärtige Stand der deutschen Literaturwissenschaft. Wien, Hölder.

[An.]. Coopération intellectuelle et littérature comparée [d'après L. Maury] (*Chron. des Lettres françaises*, mars-avril).

Paschal (L.). La grande misère des traductions littéraires. La Haye. — Hors commerce.

Thérive (A.). La querelle des traductions [sur l'ouvrage précédent] (*L'Opinion*, 12 mai).

Sauer (E.). Die Verwertung stoffgeschichtlicher Methoden in der Literaturforschung [cf. Benedetto Croce, *La Critica*, 1904, p. 483] (*Euphorion*, XXIX, 1-2).

Motifs, thèmes et types.

Misch (G.). Egil Skallagrimsson. Die Selbstdarstellung des Skalden (*D. Vierteljahrsschrift für Literaturgesch. u. Geisteswiss.*, VI, 2).

Allen (Ph. S.). The romanesque lyric : from Petronius to the Cambridge poets. Chapel Hill, University Press.

Solalinde (Ant. G.). El juicio de Paris en el *Alexandre* y en la General Estoria (*Rev. de filol. españ.*, janvier-mars).

Hoffrichter (L.). Die ältesten französischen Bearbeitungen der Melusinensage. Diss. Halle, 1927.

Smith (J. M.) et Braunholtz (E. G. W.). Burns and Rudel [échange de vues sur l'allusion de Burns à G. Rudel, due peut-être à Nostradamus] (*Times liter. Suppl.*, 31 mai, 7 juin).

Lea (Ch. H.). The poets and the daffodil (*Great Thoughts*, mars).

Krappe (Al. H.). Une version persane de la *Maison fermée* de Tolède (*Bulletin hispanique*, avril-juin).

Mérimée (H.). El Abencerraje, d'après diverses versions publiées au xvi[e] siècle (*Bulletin hispanique*, avril-juin).

Lafora (G. R.). Don Juan, los milagros y otros ensayos. Madrid, Biblioteca nueva, 1927.

Storer (M.). La mode des contes de fées, 1685 à 1700. Paris, Champion.

Bosco (Umb.). Il Tasso come tema letterario nell' ottocento italiano (*Giorn. stor.*, XCI, 1-2).

Gottschalk (W.). Die humoristische Gestalt in der französischen Literatur. Heidelberg, Winter.

Doutrepont (G.). Les types populaires de la littérature française. Deuxième partie. Bruxelles, Dewitte.

[G. S. G.]. Napoleone, la poesia italiana, e un' ode del Pellico [à propos du livre de Maria Dell' Isola] (*Marzocco*, 20 mai).

Paine (G.). The Frontier in American literature (*Sewanee Rev.*, avril-juin).

Weatherhead (L. D.). Shelleys Hellcomplex (*Quart. Rev.*, avril).

Relations générales.

Pelligrini (C.). Studi letterari franco-italiani (*Leonardo*, 20 mars).

Peytan' de Faugères (G.). Les relations intellectuelles franco-hongroises (*Revue mondiale*, 15 avril).

Sorrento (L.). Francia e Spagna nel Settecento. Milano, Società Ed. Vita e Pensiero.

Rieder (M.). Literary sources of Italian opera (*The Univ. of Colorado Studies*, juin).

Welmsley (D. M.). The influence of foreign opera on English operatic plays of the Restoration period (*Anglia*, mars).

Rovillain (Eug. E.). Sur le *Zadig* de Voltaire, quelques influences probables (*Publ. of. the Mod. Lang. Ass. of Am.*, juin).

Alves (C.). A sensibilitade romantica (*Rev. Acad. brasileira de letras*, janvier).

Celso (A.). O romantismo (*Ibid.*, décembre 1927).

Abril (M.). Romanticismo, classicismo e goticismo (*Rev. de Occidente*, décembre 1927).

Van Bellen (E. C.). Les origines du mélodrame. [Th. Amsterdam.] Utrecht, Kemink & Zoon, 1927.

Tronchon (H.). Ernest Renan et l'étranger. Paris, Les Belles-Lettres.

Andler (Ch.). Nietzsche et ses dernières études sur l'histoire de la civilisation [Spinoza, Renan, Gobineau] (*Rev. de métaph. et de morale*, avril-juin).

Brand (G. K.). Esprit und Geist [à propos de Wechssler] (*Die Literatur*, juin).

Juhász (G.). Uj irodalmunk és az európai áramlatok [Hongrie et Étranger] (*Debreceni Szemle*, mars).

Bernard (J. J.). Le théâtre et l'esprit international (*Notre Temps*, mai).

Lauret (R.). Deutsches und französisches Theater [et leur possible collaboration] (*Deutsch-französ. Rundschau*, I, 3).

Prezzolini (G.). Relazioni internazionali di cultura (*Riv. d'Italia*, 15 mars).

Lichtenberger (H.). L'esprit international (*Bibl. univ. et Rev. de Genève*, avril).

Bauer (E.). Aspects européens de Léon Daudet (*Ibid.*, juin).

Burt (Str.). The other side. New York, Scribner.

Influences italiennes.

Shaw (E. J.). Bibliography of Italian Studies in America. « Italica ». Chicago, 1927.

Vidari (G.). Il contributo del pensiero italiano alla filosofia moderna (*Mens italica*, I).

Yeames (H. H.). Charles Eliot Norton and the study of Dante (*Harvard Graduates' Mag.*, mars).

Magalhãens de Azeredo. Dante e os poetas brasileiros (*Revista de Ac. brasileira de Letras*, novembre 1927).

Styra (A.). Franziskus von Assisi in der neueren deutschen Literatur. Breslau, Borgmeyer.

Cronia (A.). Il Petrarca nella *Rosa centifoglia* di F. L. Čelakovský (*Rivista italiana di Praga*, janvier-juin 1927).

Toffanin (G.). Petrarchismo e Trattati d'amore nel Rinascimento (*Nuova Antologia*, 1er mars).

Praz (M.). Macchiavelli and the Elizabethans [conférence du 21 mars 1928] (*Proc. of the British Academy*, XIII). London, Mitford.

Lafoscade (L.). La genèse de *Lorenzaccio* (*Revue des Deux Mondes*, 15 décembre 1927).

[Id.]. De George Sand à Musset. En marge de Varchi avec *Giomo le Hongrois* (*Rev. d'hist. litt.*, janvier-mars).

Stumpff (R.). Süddeutsche Bühnenformen vor Einführung der ita lienischen Verwandlungsbühne (*Zs. für deutsche Philol.*, avril).

Orvieto (A.). L'Ariosto in Francia [à propos du livre d'Henri Hauvette] (*Marzocco*, 20 mai).

Picco (F.). Il Cavalier Marino. Roma, Formiggini.

Bertoni (G.). Ancora V. Monti e Madama di Staël (*Paraviana*, novembre-décembre 1927).

Borovička (I.). Palacky e l'Italia (*Rivista italiana di Praga*, janvier-juin 1927).

Alfero (G. A.). Gœthe e la Sicilia (*Nuova Antol.*, 1er juin).

Faure (G.). Avec Stendhal à Parme (*Le Temps*, 16 juin).

Bordeaux (H.). Chateaubriand à Rome (*Revue de Paris*, 15 mars).

Anagnine (E.). J. Burkhardt e l'Italia (*Il Lavoro d'Italia*, 16 février).

Tronchon (H.). Ernest Renan et la leçon de l'Italie moderne (*La Grande Revue*, avril).

Chevalier (A.). L'Italie de G. Faure (*Rassegna di studi francesi*, mars-avril).

Influences espagnoles et portugaises.

Gonzalez-Llubera (Ig.). Contemporary Cervantes Scholarship (*Bull. of Spanish Studies*, avril).

Mele (E.). Baltasar Gracián e il Nietzsche (*La Cultura*, 1er avril).

Kane (El. K.). Gongorism and the Golden Age. Chapel Hill, University Press.

P[itollet] (C.). Victor Hugo en Espagne (*Merc. de France*, 15 mai).

Hämel (A.). The Spanish movement in Germany (*Mod. Lang. Journal*, janvier).

P[itollet] (C.). L'espagnol en Angleterre. L'espagnol en Allemagne (*Bulletin de la Société d'études des professeurs de langues méridionales*, novembre 1927, janvier 1928).

Peers (A. E.). Spanish Studies in England 1920-1927 (*Mod. Lang.*, juin).

Influences françaises.

Neri (F.). Per la storia del dramma sacro in Piemonte (*Annali dell' Istituto superiore di magistero del Piemonte*, vol. II).

Glaesener (H.). Les sources médiévales du Tasse (*Bull. bibl. et péd. du Musée Belge*, avril et octobre).

M. (M.). L'auteur d'*Hamlet* a-t-il vécu à Nérac? (*Le Temps*, 8 juin).

Chaumié (Em.). A propos du séjour de Shakespeare à Nérac (*Ibid.*, 8 juillet).

M. (M.). L'auteur d'*Hamlet* a-t-il vécu à Nérac? (*Ibid.*, 19 juillet).

[An.]. Madame de Sévigné in English [les sept volumes de la traduction A. E. Newton] (*Times liter. Supplement*, 14 juin).

Paul (A.). Les réfugiés huguenots et wallons dans le Palatinat du Rhin (*Rev. hist.*, mars-avril).

Kriessbach (E.). Die Trauerspiele in Gottsched's « Deutscher Schaubühne » und im Verhältnis zur Dramaturgie und zum Theater ihrer Zeit. Diss. Halle, Niemeyer.

De Carli (A.). Riflessi francesi nell' opera di S. Bettinelli. Torino, Chiantore.

Cattaneo (J.). Viaggiatori d'oltr' Alpe in Italia : Francisco d'Olanda (*Le Vie d'Italia*, mars).

Charliat (P. J.). Réfugiés français en Norvège (*Bull. de la Soc. de l'Hist. du Protestantisme français*, janvier-mars).

Panella (A.). Parma e la Francia nella seconda metà del secolo XVIII [à propos du livre de H. Bedarida] (*Marzocco*, 13 mai).

De Lanzac de Laborie. L'influence française dans une principauté italienne du XVIII^{e} siècle [même sujet] (*Débats*, 7 février).

Lombardi (G.). Parma e l'influenza francese [id.] (*Corriere Emiliano*, 5 mai).

Jemolo (A. C.). Il giansenismo in Italia prima della Rivoluzione. Bari, Laterza.

Sadler (M.). Thomas Day : an English disciple of Rousseau. Cambridge Univ. Press.

Subirá (J.). Estudios sobre el teatro madrileño : los « melologos » de Rousseau, Iriarte y otros autores (*Rev. de la Biblioteca, Archivo y Museo*, avril).

Hachtmann. Voltaire und Rousseau [et l'Allemagne actuelle]. Zu ihrem 150. Todestage (*D. Rundschau*, juin).

Rota (E.). Al. Manzoni e il giansenismo (*Nuova Rivista storica*, novembre-décembre 1927).

Mis (L.). S. Mercier, Schiller und Otto Ludwig (*Euphorion*, XXIX, 1-2).

Ritter (G.). Der Freiherr von Stein und die politischen Reformprogramme des Ancien Régime in Frankreich (*Histor. Zschrift*, CXXXVII, 3).

Milko Kos. « Télégraphe officiel » in njegove izdaja (le *Tél. off.* de Charles Nodier et ses éditions), *Glasnik* (Bulletin de l'Association du musée de Slovénie). Ljubljana, 1926-1927 (1-4).

Hankiss (J.). Jókai Mór és egy Francia anekdótakincs [Jokai et un trésor d'anecdotes français] (*Irodalomtörténet.* Budapest, 1-2).

Stuart (H. L.). Our social debt to France [sur l'ouvrage de H. M. Jones] (*New York Times Book Rev.*, 11 mars).

Frierson (W. C.). The English controversy over realism in fiction 1885-1895 [et le naturalisme en Angleterre] (*Publ. of the Mod. Lang. Assoc. of Am.*, juin).

Faggi (A.). Nel centenario di Ippolito Taine (*Marzocco*, 15 avril).

Woodbridge (B. M.). Bernard Shaw's spiritual forbear, A. Dumas fils (*Harvard Grad. Mag.*, juin).

Turiello (M.). Rammentando G. Verne (*Il Secolo*, XX, mars).

Mabille de Poncheville (A.). La Belgique et la culture française (*Bulletin du Comité flamand*, fasc. 1).

Nouet (N.). La poésie française au Japon (*La Muse française*, 10 mars).

Crabitès (P.). The spiritual empire of France (*Catholic World*, février).

Influences anglaises.

Roe (F. C.). French travellers in Britain. London, Nelson.

Herford (C. H.). Shakespeare's influence on the Continent (dans : The post-war spirit in Germany and other European studies). Oxford Univ. Press.

Palmblad (H. V. E.). Shakspere and Strindberg (*German. Rev.*, janv. et avril).

Cian (V.). Un articolo shakespeariano di Ugo Foscolo (*Giorn. stor.*, XCI, fasc. 273).

Brunner (K.). Die erste deutsche Romeo-Uebersetzung (*Archiv.*, CLII, 3-4).

Dubeux (A.). Les traductions françaises de Shakespeare (*Études françaises*, XV). Paris, les Belles-Lettres.

Krumpelmann (J. T.). Schiller's *Hoffnung* and Pope's *Essay on Man*. (*German. Rev.*, avril).

Schoerner (A.). Die deutschen Mandeville-Versionen. Handschriftliche Untersuchungen. Diss. Lund, 1927.

Roscoe (E. S.). Johnson and Anatole France [simple comparaison] (dans : Aspects of Dr. Johnson). Cambridge University Press.

Oliver (Th. E.). The *Merope* of G. Jeffreys as a source of Voltaire's *Merope* (*Univ. of Illinois Studies in Language and Literature*, XII, 4).

Cobb (L.). Antoine de La Place, sa vie et son œuvre (1707-1793). Paris, De Boccard.

Beck (R.). Grimer Thomsen — a pioneer Byron student (*Journ. of Engl. and German. Philol.*, avril).

Farinelli (A.). Byron e il Byronismo nell' Argentina (*Colombo*, III, 2, et, à part, « Istituto Cristoforo Colombo », Roma).

Liddell (M. F.). Ferdinand Freiligrath's debt to English poets. I (*Mod. Lang. Rev.*, avril).

Bini (B.). P. B. Shelley nel Risorgimento italiano. Fiume, « La Vedetta d'Italia », 1927.

Maurois (A.). Taine et l'Angleterre [avec une mention du livre de Roe sur ce sujet] (*Nouv. litt.*, 2 juin).

Pickering (E.). How the young Japanese dream of Oxford (*Hibbert Journal*, avril).

Influences néerlandaises.

Febvre (L.). L'Érasmisme en Espagne [au sujet de M. Bataillon] (*Rev. de synth. hist.*, décembre 1927).

Lucas (H. S.). The political activities of the Dutch immigrants from 1847 to the civil war [dans le sens calviniste] (*Iowa Journ. of History and Politics*, avril).

Bosman (F. C. L.). Drama en Toneel in Sud-Afrika. I. 1652-1855 [non sans des tentatives de théâtre français et anglais, celles-ci de plus en plus nombreuses] (Th. Amsterdam). Amsterdam, De Bussy.

Influences helvétiques.

Rehm (W.). Burckhardt und Nietzsche [à propos de Ch. Andler] (*Zeitwende*, juin).

Thibaudet (A.). M. Taine à Genève (*Nouvelles litt.*, 16 juin).

Influences allemandes.

Hensel (El.). Montaignes Reise durch Deutschland (*Zeitwende*, IV, 3).

Noordhoek (W. J.). Gellert und Holland. Amsterdam, Paris.

Natali (G.). Appunti su la coltura tedesca in Italia e italiana nei paesi tedeschi nel sec. xviii (*Riv. d'Italia*, 15 mars).

Eaton (J. W.). Klopstock and Danish literature (*German. Rev.*, avril).

Pierce (F. E.). Blake and Klopstock (*Stud. in Philol.*, XXV, 1).

Merker (P.). Compte rendu, avec des indications complémentaires de : L. Magon. Ein Jahrhundert geistiger und literarischer Beziehungen zwischen Deutschland und Skandinavien, 1750-1850 (*Zs. für deutsche Philol.*, LII, 3-4, 1927).

Haussonville (O. d'). Madame de Staël et l'Allemagne. Paris, Calmann-Lévy.

Kayser (R.). Stendhal in Braunschweig (*Deutsch-franz. Rundschau*, I, 4).

Rűfner (V.). Herbert Spencer, der Kant Englands (*German.-roman. Monatsschrift*, XVI, 1-2).

Černobajev (D.). Der Irydion und Schillers *Fiesko* (*Zs. für slav. Philol.*, IV, 1-2, 1927).

Church (H. W.). Henry Irving and Goethe's *Faust* (*German. Rev.*, avril).

Steinhauer (H.). *Faust* and *Peer Gynt* (*Queen's Quarterly*, avril-juin).

Trotzki (M.). Jean-Paul in Russland [avec bibliographie du sujet] (*Zs. für deutsche Philol.*, LII, 3-4, 1927).

Hella (A.). Jean-Paul en France (*Nouvelles littér.*, 30 juin) [peu sûr; aboutit à J. Giraudoux].

Čyževśkyj (D.). Tjutčev und die deutsche Romantik (*Zs. für slav. Philol.*, IV, 3-4, 1927).

Stepun (F.). Die Romantik und die Geschichtsphilosophie der Slavophilen (*Logos*, XVI, I, 1927).

Rosenbach (E.). Shaw und Hebbel (*Archiv.*, CLIII, 3-4).

Lerch (Eug.). H. Taine und der deutsche Geist (*Köln. Ztg. Wochen-Ausgabe*, 25 avril).

Maury (L.). Taine et l'Allemagne (*Rev. bleue*, juin).

Maurer (H. H.). The political attitude of the Lutheran parish in America : a study in religious sectionalism (*Amer. Journal of socio logy*, janvier).

Zeydel (E. H.). Die germanistische Tätigkeit in Amerika 1918-1926 (*Euphorion*, XXIX, 1-2).

Influences scandinaves.

Benson (A. B.). Scandinavian influences in the works of W. Dunlap and R. Alsop (*Scandin. Studies*, nov. 1927).

Antoine (A.). A l'occasion du centenaire d'Ibsen : les premières représentations des pièces ibséniennes au Théâtre libre (*Rev. Rhénane*, avril).

Thalmann (M.). Henrik Ibsen, ein Erlebnis der Deutschen. Marburg, Braun.

Lind (E.). Henrik Ibsen und die deutsche Bühne (*Der neue Weg*, LVII, 7).

Domet (Asis). Ibsen und das arabische Drama (*Die Literatur*, juin).

Schäfer (Th.). Wedekind und Strindberg (*Stadtanzeiger Mannheim*, XXVI, 33).

[D.]. Henrik Ibsen en bulgare (*La Bulgarie*, Sofia, 22 mars).

Szerb (Antal). Ibsen (*Napkelet*, Budapest, 21 avril).

Galamb (Sándor). Ibsen és a Magyarok [Ibsen et la Hongrie : court séjour en avril 1891] (*Ibid.*).

Influences slaves.

Lockhart (P. H. Bruce). The first Englishmen in Russia (*Fortn. Rev.*, juin).

Dorian (N. F.). Mihaïlovsky, poète [le poète bulgare M., et Nietzsche — et la satire française — et Aristophane] (*Rivista di letterature slave*, anno II, fasc. 4).

Nurigiani (G.). Mihaïlovsky, penseur (*Ibid.*).

Damiani (E.). La littérature bulgare et le slavisme en Italie (*La Bulgarie*, Sofia, 15-16 mars).

[X.]. *Adam Mickiewicz et Pentcho Slaveïkov* [d'après une conférence de M. Nicolov] (*La Bulgarie*, Sofia, 22 mars 1928).

Stoyan Tzonov. Christo Botev [sa vie] (*Ibid.*, 29 mars).

Eckardt (Sándor). Parasztok [*Les Paysans*, de L. Reymont, et la traduction de F. Schoell] (*Széphalom*, Szeged, mai-juin).

Vinogradov (A.). Trois rencontres russes de Stendhal (*Merc. de France*, 1er mai).

Influences américaines.

Wilsson (B.). America's ambassadors to France (1777-1927). London, Murray.

Lacour-Gayet (G.). Talleyrand en Amérique (*Correspondant*, 10 mai).

Woodruff (D.). De Tocqueville on the United States (*Dublin Rev.*, avril).

Lemonnier (L.). Edgar Poe et le bon sens français (*Grande Rev.*, mai).

Maurois (A.). Our authors refresh Europe [quelques succès américains] (*New York Times Mag.*, 29 avril).

Schönemann (F.). Der Amerikanismus in deutscher Auffassung (*Literar. Handweiser*, décembre 1927).

De Madariaga (S.). A Spaniard looks at our civilization : Americans are boys (*Harper's Mag.*, juillet).

Influences orientales.

Tchao-Ts'ing (Ting). Les descriptions de la Chine par les Français, 1650-1750. Thèse d'Université. Paris, Geuthner.

Letterio di Francia. Le novelle orientali di G. Gozzi e la loro origine (*Giorn. stor.*, XCI, fasc. 273).

May (M.). La jeunesse de William Beckford et la genèse de son *Vathek*. Thèse d'Université. Paris, « Presses universitaires ».

Wilhelm (R.). Goethe und Laotse (*Europ. Rev.*, IV, I).

[An.]. Buddhism as a cult in modern Germany (*Young East*, juin).

Levinson (A.). Abraham Mapou et la Renaissance hébraïque (*Nouvelles litt.*, 23 juin).

Cattani (G.). Proust et les Juifs (*Palestine*, février).

Lazare (B.). Empreintes de la vie juive en Europe (*Ibid.*, mars).

COMPTES-RENDUS CRITIQUES

Edna PURDIE. **The Story of Judith in German and English Literature.** Paris, Champion, 1927, in-8° (*Bibliothèque de la « Revue de littérature comparée »*, t. XXXIX).

Suivre l'évolution d'une légende, c'est suivre un peu, en même temps, l'évolution de la mentalité des différentes races et des différentes époques. En étudiant la descendance littéraire de l'histoire de Judith et Holopherne, nous ne pourrons manquer d'être frappés par les changements profonds apportés dans l'élaboration du thème. Dans le récit apocryphe tel que nous l'avons dans le *Livre de Judith*, l'auteur décrit tout au long l'expédition de Nabuchodonosor, la détresse des Israélites, menacés de famine et de mort par la marche victorieuse d'Holopherne, leur joie après la défaite de l'ennemi. Judith elle-même, la Jeanne d'Arc juive qui doit délivrer son peuple, veuve fort pieuse et fort belle, poétesse, ne paraît sur la scène qu'au huitième chapitre. Elle prie, se pare de ses plus beaux atours et s'en va, confiante en sa beauté et en son astuce, affronter l'ennemi de son peuple et lui trancher la tête. Cette narration, où le rôle joué par Judith est tout à fait subordonné à l'intérêt religieux et patriotique, a fait place dans des adaptations modernes, comme celles de M. Georg Kaiser et de M. Henry Bernstein, à une conception toute psychologique, à une analyse des sentiments conscients et subconscients des protagonistes.

Jusqu'ici, les adaptations de l'histoire de Judith semblent avoir intéressé les historiens littéraires plus vivement en Allemagne qu'en Angleterre. Miss Purdie apporte une contribution utile à l'étude des légendes bibliques dans la littérature. Elle veut montrer l'évolution de ce thème en Allemagne et en Angleterre et le développement toujours plus complexe de sa psychologie. La délimitation de l'enquête à deux pays entraîne nécessairement un point de vue un peu étroit, ne permettant pas une vue d'ensemble et les grandes idées générales qui rendent plus vivants les sujets de ce genre. Il est dommage que Miss Purdie ne nous dise pas quels sont les points de contact entre les deux pays et s'il y a eu influence d'un côté ou de l'autre.

L'ouvrage est divisé en deux parties : d'abord un tableau chronologique et bibliographique des versions de l'histoire de Judith dans les littératures allemande et anglaise, et ensuite un essai sur les destinées littéraires de cette histoire. Dans son essai historique, qui demanderait une classification plus rigoureuse et où elle se borne un peu trop à une énumération consciencieuse très détaillée des différentes adaptations, Miss Purdie prend comme point de départ la première version anglaise, datant probablement du xe siècle, et nous mène à travers les siècles jusqu'à nos jours. Dans les premiers temps, Judith et Holopherne ne font que quelques apparitions assez rares. Nous les trouvons dans quelques poèmes épiques et dans quelques ballades populaires. Les poètes se complaisent à chanter les gestes héroïques, décrivent les batailles, les banquets, le butin. Le côté religieux apparaît très clairement; le traitement est moral et didactique. Ainsi, Chaucer en Angleterre comme Heinrich von Meissen en Allemagne citent Holopherne pour illustrer la définition médiévale de la loi de Némésis, l'abaissement subit des puissants, l'inconstance de la prospérité.

Après le poème épique, nous trouvons encore au xvie siècle la forme populaire dans ces ballades imprimées sur de petites feuilles volantes qui se vendaient dans les villes et dans les campagnes. C'est au xvie siècle aussi que se révèlent les qualités dramatiques de la légende. Depuis le drame académique de Joachim Greff, donné en 1536, dit Miss Purdie (p. 41), jusqu'aux dernières adaptations littéraires de ce sujet par T. Sturge Moore, Georg Kaiser et d'autres au xxe siècle, une suite ininterrompue de pièces de théâtre témoignent de sa grande popularité. Il est à noter cependant — Miss Purdie a négligé de le faire — qu'en Angleterre, au xvie et au xviie siècle, les adaptations sont peu nombreuses. Sa grande popularité pendant cette période, comme toujours d'ailleurs, est plus particulièrement remarquable en Allemagne. Cette faveur est surtout due à deux causes : d'abord, le récit apocryphe s'adapte admirablement aux conditions existantes à une époque assez trouble. Les écrivains choisissent souvent cette donnée héroïque et patriotique pour encourager le peuple à se défendre contre les ennemis qui menacent leur pays, notamment contre les Turcs. La seconde cause, et à notre avis la plus décisive, c'est la Réforme. Les discussions très violentes sur la canonicité des livres apocryphes, la traduction allemande de la Bible de Luther, terminée en 1534, ne pouvaient manquer d'attirer l'attention du public sur les questions bibliques. Luther lui-même, tout en la traitant d'apocryphe, loue les qualités dramatiques de l'histoire de Judith. Joachim Greff, Sixt Birck, Hans Sachs, Martin Boehme, Rose, beaucoup d'autres encore, font, avec

plus ou moins d'habileté, de la propagande religieuse ou patriotique, se servant du triomphe de Judith pour mettre en valeur la justice de leur cause. Les Jésuites, de leur côté, en font un usage plus savant et plus développé, tant en latin qu'en allemand, dans leurs « Schulkomödien » d'un caractère souvent symbolique. Ces pièces, soumises d'abord à des règles très sévères, tendent de plus en plus à s'affranchir de ces entraves. Le côté pictural se développe. Les dramaturges introduisent toutes sortes d'agréments, des chœurs, ensuite des tournois, des danses. Holopherne devient un héros et Judith une héroïne d'opéra, et il est même assez curieux de les trouver sur la scène des marionnettes et sur celle du grand guignol. Sous l'influence italienne, ils figurent dans un ballet, entourés de nymphes, de satyres, de toutes les divinités païennes. En traçant la fortune de Judith, Miss Purdie nous donne un aperçu intéressant du théâtre de cette époque.

Quant au côté psychologique, il n'intéresse que très peu les écrivains. Le théâtre, du XVI^e jusqu'au XIX^e siècle, envisage le problème à peu près du même point de vue que l'avait fait le poème épique; le but est toujours didactique, moral, le dénouement illustre le triomphe du droit divin. Le XIX^e siècle verra l'éclosion d'une nouvelle conception. Le romantisme, ce nous semble, agit encore plus sur l'évolution de la légende que ne le croit Miss Purdie. C'est avec lui que les mythes et les légendes commencent vraiment à revêtir un sens philosophique et psychologique. La *Judith* (1809) de Heinrich Keller, qu'il appelle un drame « romantique », diffère sensiblement de tout ce qui le précède. L'amour et la galanterie y jouent un rôle très considérable. Ce drame est surtout remarquable par l'importance qu'il accorde à la personnalité de la femme, élevée par le romantisme à une place d'honneur. En Judith l'esprit de révolte est déjà pressenti : Keller prépare ainsi la voie à d'autres transformations plus radicales.

Avec la *Judith* de Fr. Hebbel, en 1840, nous voyons se réaliser ces transformations. Il aurait été intéressant de savoir au juste quelles influences ont agi sur le dramaturge allemand. Sa conception du récit biblique cesse d'être purement extérieure. L'intérêt dramatique est accru; la lutte devient véritablement tragique. « The conflict itself, dit Miss Purdie, is no longer solely one of individuals : it has become one of fundamental antagonism of God against Gods, of Judaism against paganism, of sex against sex, of the individual against the world-necessity. That is to say, the story, in the process of dramatisation, has become for the dramatist the symbolical representation of the forces which, in his vision, conflict in the world of man and ultimately condition human existence » (p. 94). Les pro-

tagonistes ont leur vie individuelle. Hebbel ne voit pas uniquement en Judith un sujet de drame moralisant, un instrument choisi par la volonté divine pour délivrer son peuple, mais une héroïne tragique; il montre le conflit intérieur qui se livre en elle, la dualité fondamentale de la nature humaine : l'histoire juive est un décor historique dans lequel se joue un drame de passions complexes. Hebbel considère avec horreur la Judith conventionnelle du récit biblique. C'est une veuve sournoise et rusée, dit-il, qui attire Holopherne dans un piège. Son héroïne ne doit être ni femme ni jeune fille[1] : son union mystérieuse avec Manassé ne fut pas un vrai mariage[2]. Avant de rencontrer Holopherne elle n'avait jamais aimé; en lui, elle reconnaît enfin le surhomme digne d'elle, mais ne peut lui pardonner d'avoir su la conquérir. En le tuant, elle se rend compte au dernier moment qu'elle agit, non pas pour délivrer son peuple, mais pour venger son honneur et son orgueil offensés, pour se venger aussi, en quelque sorte, des hommes en général. Pour Hebbel, son geste est caractéristique de son sexe, c'est la révolte de la femme vaincue par l'amour : n'avons-nous pas ici déjà du freudisme avant la lettre? Cette psychologie a été étudiée, il y a quelques années, par M. Louis Fouret dans un article sur la « Judith » de Hebbel et la « Judith » de M. Bernstein[3]. Chez Hebbel, Holopherne est aussi une figure tragique. Ce n'est plus le tyran assez bon enfant des versions antérieures, mais un chef cruel, fort, inexorable, pour qui seule la force compte, et, trop confiant en soi, sa force même amène sa propre destruction.

Il est à noter que Hebbel, en voulant que son héroïne paie le forfait de son triomphe, suit une voie toute nouvelle. En Angleterre comme en Allemagne, une même conception de Judith avait prévalu, conception que nous trouvons dans un passage des *Mornings in Florence*, où Ruskin parle de la Judith de Sandro, et que Miss Purdie cite dans les premières pages de son étude : « She is not merely the Jewish Dalilah to the Assyrian Samson, but the mightiest, purest, brightest type of high passion in severe womanhood offered to our human memory » (p. 25). C'est là encore aujourd'hui

1. Cf. Hebbel, *Tagebücher*, 3 janv. 1840, t. I, p. 195, éd. Berlin, 1885.
2. En écrivant les détails de ce mariage, Hebbel aurait-il peut-être pensé à l'histoire de Tobie?
3. *Mercure de France*, 15 mars 1926 : « Si nos deux auteurs, dit M. Louis Fouret, se sont rencontrés dans cette invention géniale [mariage blanc], concédons-leur qu'ils sont restés jusqu'ici dans la ligne des commentateurs du livre apocryphe en faisant de Manassé un saint Joseph, puisque certains catholiques, et non des moindres, ont vu dans Judith comme la préfiguration de la Vierge Marie » (*op. cit.*, p. 521). Voir aussi Gaston Raget, *Revue bleue*, 4 novembre 1922.

la caractéristique dominante de la conception anglaise, qui ne veut pas que l'héroïne ait rien d'une Dalilah. Judith doit sortir victorieuse de la tente d'Holopherne, pure comme elle y était entrée.

C'est dans la *Judith* de Hebbel que nous voyons pour la première fois toutes les possibilités du sujet. Les dramaturges qui lui ont succédé ne maintiennent pas toujours l'intérêt au même point. La plupart des auteurs de la dernière moitié du XIX^e et du commencement du XX^e siècle, cependant, reconnaissent que le principal intérêt réside dans la lutte psychologique des personnages. En Angleterre, depuis 1900, T. B. Aldrich, T. Sturge Moore, Arnold Bennett — ce dernier non sans ironie — tout en gardant la conception d'une Judith pure de toute souillure, n'ont pas manqué de faire de leur héroïne un être humain vivant et pensant. En Allemagne, à côté de certaines pièces, telles que celles d'Otto Burchard, de Sébastien Wieser et de Rosemarie Menschik, où le souci de la psychanalyse n'est pas très apparent, *Die jüdische Witwe* de Georg Kaiser est d'inspiration franchement freudienne et met en scène la lutte éternelle des sexes.

Quoique ces nombreuses versions d'un même thème — cent six en tout — portent témoignage, dit Miss Purdie, de sa popularité, la plupart des adaptations qui nous sont parvenues, ajoute-t-elle, ont peu de valeur littéraire. A quelques exceptions près, peu de grands écrivains l'ont traité. A vrai dire, l'histoire de Judith, telle qu'elle apparaît dans le récit apocryphe, a-t-elle, malgré des qualités scéniques, les éléments indispensables au drame ou à la tragédie? La personnalité de Judith, cette veuve pieuse et pleine d'astuce, n'est pas très sympathique. Sa psychologie est trop simpliste; aucune lutte intérieure, aucune hésitation, aucun recul; elle va droit au but, et sa victoire sur Holopherne est par trop facile. Malgré son geste héroïque, elle n'émeut pas. Pour en tirer une œuvre vraiment vivante, il fallait, comme l'ont fait Hebbel et d'autres dramaturges modernes, détourner de sa source étroite la légende primitive.

A. M. Killen.

Georges Ascoli. **La Grande-Bretagne devant l'opinion française depuis la guerre de Cent ans jusqu'à la fin du XVI^e siècle.** Paris, J. Gamber (*Travaux et Mémoires de l'Université de Lille, Droit-Lettres*, fasc. 11), 1927. In-8°, 352 pages, 4 héliogravures, 2 index.

Le sujet choisi par M. Ascoli est d'un vif intérêt. Savoir ce qu'un

peuple a pensé d'un autre, comment il l'a jugé, faire le compte des incompréhensions nationales, n'est-ce pas le meilleur moyen de voir comment deux civilisations ont pu réagir l'une sur l'autre et, finalement, se pénétrer?

L'époque est bien choisie. Avec la seconde partie de la guerre de Cent ans, les deux nationalités se posent en s'opposant. De Louis XI à Henri IV, les guerres sont fréquentes entre France et Angleterre; les traités ne le sont pas moins. Les Français ont besoin de l'Angleterre au temps de la ligue de Cognac, dans les luttes ultérieures contre Charles-Quint, puis dans la lutte finale contre l'Espagne. Corsaires français et anglais pillent en commun les galions, exécutent des raids sur les établissements ibériques, avant que l'union s'établisse entre Henri IV et Élisabeth. Les Français ont suivi avec curiosité l'entrée dans la politique européenne des lointains Bretons. Le mariage de la reine Marie (M. Ascoli n'en parle guère), le camp du Drap d'Or leur ont révélé la cour des Tudors. Ils se sont passionnés pour les épisodes tragiques de l'histoire anglaise, le divorce, la mort de Thomas Morus, celle d'Anne Boleyn, celle de Marie Stuart surtout. On peut dire que l'Angleterre entre alors dans la littérature française.

M. Ascoli dit : « La Grande-Bretagne. » On pourrait le chicaner sur ce point. En admettant que, de nos jours, il n'y ait plus entre les pays situés au nord et au sud de la Tweed que des oppositions sans importance, il n'en est pas de même au xv^e^ et encore au xvi^e^ siècle. Les deux royaumes sont le plus souvent en guerre, sans parler de la guerre presque perpétuelle entre les populations frontières. L'Écosse est, pour les Français, un pays sauvage et, presque, un pays « de sauvages ». Sauvages alliés contre l'Angleterre généralement ennemie, mais qui apparaît, à Windsor, à Hamptoncourt, comme une nation policée. Mettre les deux royaumes sur le même plan, c'est un peu fausser l'histoire. Peut-être l'auteur ne pouvait-il faire autrement. Car si la première partie de son livre reflète surtout les sentiments éveillés par le départ des « gros godons » qui ont brûlé la Pucelle, l'épisode essentiel est, dans le reste, la lutte d'Élisabeth et de Marie. A ce moment, l'histoire de l'Écosse apparaît inséparable de celle de l'Angleterre, tant pour les écrivains catholiques, plus ou moins amoureux de « l'Écossaise », et qui dénoncent les crimes et les hontes de « Jézabel », que pour les huguenots, pleins d'admiration devant la grande reine, et qui font des vœux pour sa victoire.

Disons tout de suite que le livre se lit avec autant de profit que d'agrément. Semé de citations habilement choisies et serties, lais-

sant ainsi la parole aux contemporains eux-mêmes, il est comme un résumé de l'histoire de la littérature française à la fin du moyen âge et jusqu'à Henri IV, vue sous cet angle spécial : que pensait-on, chez nous, de la Grande-Bretagne? M. Ascoli a résumé un nombre prodigieux de textes, poèmes et pièces de circonstance, pamphlets, discours, biographies; il a noté, dans les écrivains de renom, un Ronsard, un Joachim du Bellay, un du Bartas, un Brantôme (pourquoi pas un d'Aubigné?), tout ce qui pouvait éclairer son sujet. Documentation si riche, si neuve en beaucoup d'endroits, qu'on a mauvaise grâce à y signaler des insuffisances.

Et pourtant sera-t-il interdit à un historien, dans cette revue de littérature, de se plaindre que cette documentation soit exclusivement littéraire? Ce que nous trouvons dans les textes de M. Ascoli, c'est l'impression causée, nous l'avons dit, par des épisodes — plutôt que la peinture d'un peuple. Pour une *Description* comme celle d'Étienne Perlin (1558), vision toute fraîche d'un jeune touriste qui a noté la prospérité commençante du port de Londres, que de souvenirs livresques sur la lointaine Thulé et le légendaire Brutus! Il est remarquable que les sources inédites consultées (et parfois, pour notre plus grand plaisir, reproduites en appendices) par l'auteur soient encore des poèmes.

Pouvait-on aller plus loin? Je crois qu'on pouvait glaner d'une main plus curieuse dans les papiers des ambassades. Ni les instructions du XVIe siècle, ni les lettres de nos ambassadeurs ne valent, comme documents pour la psychologie des peuples, les instructions d'un Lionne ou les relations vénitiennes ou florentines. Tout de même, tel mot de Du Bellay (p. 105-106 de son *Ambassade*) sur l'ignorance des médecins anglais, ou ses notes sur la terreur causée par l'épidémie de suette de 1528, voilà des traits qui ne sont pas à négliger. De même il aurait fallu, à propos du divorce, parler des consultations de nos universités.

Les correspondances, dans les divers fonds de la Nationale, auraient sans doute fourni plus d'une indication précieuse. M'accusera-t-on d'être orfèvre si je signale, parmi les principaux griefs des Français contre leurs voisins, l'irritation provoquée par la politique, farouchement mercantiliste, de lord Burghley? Puisqu'on parle de « l'opinion française » il ne faut pas négliger ce motif. Aux buveurs de « godales », nos gens ne peuvent plus vendre leurs vins : voilà qui ne rend pas Jézabel populaire. Elle ne l'est pas non plus chez les populations côtières dont les bateaux sont saisis par la *Navy*. Que M. Ascoli relise l'admirable ouvrage de Corbett sur Francis Drake. A ce sujet capital des relations économiques, il n'a

consacré qu'une brève page (p. 212). Nos archives, surtout les archives locales, normandes et autres, lui auraient fourni des textes. Laffemas arrive tard, Montchrestien trop tard, mais ils reviennent sur une situation déjà ancienne. Le protectionnisme français du XVIIe siècle a été en partie une réaction défensive contre le protectionnisme anglais.

Tenu par son plan chronologique (il ne pouvait éviter de découper son sujet en périodes), l'auteur aurait-il pu tenter quelques synthèses? On regrette qu'il ne risque pas même un mot de conclusion. En somme, il nous promettait une réponse à cette question : Comment les Français ont-ils connu l'Angleterre? Il faut, de cette réponse, chercher les éléments épars dans son livre. Et je crois qu'il convient de répondre : Très mal. Ils ignorent et méprisent la langue des insulaires. Ceux-ci viennent en France, apprennent le français (on pouvait citer les lettres du jeune Cecil à son père, lord Burleigh, qui l'avait envoyé se faire polir à Paris); les érudits britanniques qui ont marqué chez nous sont légion. M. Ascoli les étudie avec soin, et ses pages sur Buchanan, par exemple, sont d'un grand charme. Mais est-ce bien le sujet? Les Français, eux, en dehors des ambassadeurs et des serviteurs de princesses en voyage, ne sont pas attirés par l'Angleterre comme ils le sont, au même temps, par l'Italie, l'Espagne ou les Allemagnes. Ils savent que la cour de Windsor copie celles de Fontainebleau, d'Amboise ou de Nérac, mais ils ignorent tout de la littérature anglaise. Ce n'est pas une surprise, mais c'est tout de même un signe que Shakespeare ou Marlowe n'aient que deux citations dans ce gros volume : les Français se contentaient d'assister, sans rien comprendre, aux représentations données en anglais par des troupes anglaises — comme on va écouter une pièce chinoise. L'ignorance française des choses anglaises, telle est la conclusion qui ressort de cette étude si consciencieuse, mais qu'on souhaiterait un peu plus libre, plus large, un peu plus au-dessus du détail des faits. On aurait dû nous montrer avec quelle légèreté, d'après quelles formules sommaires et toutes faites les Français comme peuple jugeaient les Anglais comme peuple. Cette simplification systématique ne sera sans conséquences ni sur notre évolution intellectuelle, ni sur notre politique. Littérairement, ne peut-on dire qu'elle a duré jusqu'à Saint-Évremond?

Pour revenir au domaine de la littérature comparée, M. Ascoli n'aurait-il pu dire que la France et l'Angleterre (mettons même la Grande-Bretagne) n'étaient pas seules en contact? Pour mesurer l'ignorance française, il n'aurait pas été inutile de rappeler, en deux mots, quelle connaissance de l'Angleterre et des Anglais on possédait

ailleurs, en Espagne, en Italie, en Allemagne, aux Pays-Bas. Pour les Français, l'étroite Manche est, au XVI^{e} siècle, un fossé profond[1].

Henri HAUSER.

Dr O. DAMBRE. **De dichter Justus de Harduijn (1582-1641)** (*Université de Gand. Recueil de travaux publiés par la Faculté de philosophie et lettres*, 58^{e} fasc.). Gand, Van Rysselberghe et Rombaut; Paris, É. Champion; 's Gravenhage, M. Nyhoff, 1926.

Dans un travail solide, richement documenté, écrit agréablement dans une langue savoureuse et imagée de Flamand, couronné à juste titre par le jury inter-universitaire de Belgique pour le concours de philologie germanique (1923-1924), M. Dambre a consciencieusement étudié le poète néerlandais de la Renaissance Joost, dit Justus de Harduijn, et son œuvre. Tous deux sont caractéristiques de leur temps.

Né d'une famille cossue, instruite — le père était en relations avec Dorat et Plantin — de Harduijn est initié à l'œuvre de la Pléiade, tombe amoureux d'une jeune fille dont on ignore le nom; après son amour déçu, il devient prêtre (1607), curé à Oudeghem et Mespelaar, publie ou fait publier son recueil de poésies érotiques (1613), pour se vouer ensuite à la littérature religieuse et mystique et finir ses jours vers 1641, présentant ainsi une évolution très fréquente, très simple, allant du profane au sacré. A côté de quelques ouvrages de circonstance faits pour la chambre de rhétorique « De Catherinisten » (les disciples de sainte Catherine), établie à Alost, l'œuvre se compose de quatre recueils, qui tous ont subi plus ou moins l'influence de la Renaissance française.

Restée nationale et autochtone, liée d'une part à la France, d'autre part aux Provinces-Unies qui vont définitivement se séparer d'elle, la Flandre, les Provinces-Unies du Sud ont joué un rôle considé-

1. Menues observations. P. 56, il fallait parler des aventures matrimoniales de la veuve de Louis XII; elles n'ont pas contribué à faire penser du bien des Anglaises. — P. 163, l'inquiétude anglaise à propos des collèges du continent s'explique; la phrase sur Parsons le dit bien. — P. 186, ne pas ranger Hubert Languet, bon Bourguignon de Vitteaux, parmi « les érudits de culture, sinon de nationalité française ». — P. 206, ne pas confondre la politique très prudente de Burleigh avec la politique ardemment protestante et antiespagnole de Walsingham. — P. 288, n.2 : « Catherine d'Aragon, *nièce* de Charles-Quint... ».

rable d'intermédiaire entre la France et nous; Flamands et Wallons sont pour nous de précieux auxiliaires dans notre développement artistique et intellectuel, qu'ils nous apportent des livres scolaires ou des dictionnaires, le sonnet et l'ode, des traités religieux ou des traductions de classiques. La renaissance poétique en Hollande est indissolublement liée aux noms de Jonker Jan van der Noot (1540-1595) et du peintre-poète Carel van Mander (1548-1606). Le Flamand de Harduijn se dit toujours Néerlandais; mais, depuis 1629, où il constate que la brèche qui sépare le Nord et le Sud est irréparable, il est plus préoccupé de la cause de la Flandre que de celle de sa plus grande patrie.

Par certains traits généraux son œuvre et son génie se rattachent à la Renaissance; comme Ronsard, il connaît l'enivrement de la beauté retrouvée, des joies de la jeunesse sensuelle, mais qui chez lui s'efforce d'être ou de paraître platonique; comme Du Bellay, il connaît la haine du rude populaire; comme un Dante, il veut créer une œuvre en langue nationale digne d'égaler les Anciens, à l'exclusion de l'autre langue de son peuple, qu'il répudie, sans haine d'ailleurs : « Noyt Fransch » (« Jamais le français » ; *op. cit.*, p. 283), parce qu'il se considère avant tout comme le fidèle sujet de Charles-Quint, comte de Flandre, qui avait soustrait « ce comté à la mouvance française » (p. 284).

Pourtant l'œuvre est tout imprégnée d'influences de cette nation. Son premier recueil, *De weerliicke Liefden van Roose-mond* (*les Vraies amours de Rosemonde*), dont une excellente réédition a été procurée par M. Robert Foncke en 1922 (Anvers, Pour « de VII Sinjoren »), œuvre de vraie passion d'un artiste qui sait être lui-même (le sonnet XXV; Dambre, p. 183; Foncke, p. 57), est surtout inspirée par Du Bellay, Remy Belleau, Desportes et Laugier, avec des réminiscences d'Anacréon; inspirée, adaptée, repétrie pour devenir une œuvre plus ou moins originale. C'est là son écrit le plus purement lyrique, expression du bouleversement qu'opère la rencontre de l'amour dans la vingtième année.

L'œuvre religieuse a été également conçue sous des influences françaises : les *Goddelicke Lof-Sanghen* (*Louanges divines*), qui datent de 1620, comme *Den Val ende Opstand van den Coninck ende Prophete David* (*la Chute et le relèvement du roi-prophète David*), avec les *Seven leedtuygende Psalmen* (*Sept psaumes de la pénitence*), de la même année, ont en partie des sources françaises. Les *Louanges* contiennent, à côté de quatorze sonnets modifiés de sa *Rosemonde*, d'un autre de Joachim Du Bellay, d'une paraphrase de la traduction du *Cantique des cantiques* de Remy Belleau et de onze poésies de Desportes, quelques œuvres originales, quelquefois vraiment

belles (p. 233, par exemple). Leur succès fut si grand que de Harduijn reprend vingt-six poésies dans *Den Gheestelycken Nachtegael* (*la Philomèle poétique*), de 1634. La *Chute*, poème épico-didactique de 490 vers, est inspirée sur une œuvre latine du protestant Théodore de Bèze (1576), qu'il ne nomme pas; les *Sept psaumes*, sur les traductions de Bertaut et de Desportes. On constate que, quoiqu'il y ait des effusions originales de toute beauté (p. 246) dans son œuvre telle qu'on la connaît, car certains ouvrages sont perdus, l'influence française y est prédominante. Malgré cela, nous devons remercier M. Dambre, ainsi que M. Foncke, d'avoir attiré l'attention sur un vrai poète peu connu et d'avoir soulevé trois questions que nous voudrions examiner ici.

M. Dambre est un Flamand très convaincu de la valeur de sa langue nationale (p. 235); il relève soigneusement les témoignages de leur amour de la langue maternelle chez les contemporains de Justus de Harduijn (p. III, 121, 140-141, 166); il reconnaît aussi tout ce que son auteur doit à la culture française. Il tend à prouver, par l'exemple du curé d'Oudeghem, que la littérature dans les Provinces-Unies du Sud n'a pas seulement subsisté après la scission, mais qu'elle a eu la même valeur que celle des Provinces du Nord, mettant Harduijn sur la même ligne que Hooft et Breeroo (p. 168) et au-dessus de Van der Noot, comme « un écho plus fidèle et plus complet » de la Pléiade (p. 119). Mais il affaiblit lui-même sa thèse, puisqu'il est obligé de reconnaître que, s'il « emprunte aux sources choisies avec goût soit le symbole, soit la pensée générale, la technique du vers ou bien, plus directement, le contenu d'une poésie en entier ou en partie », il y a toujours une mise en œuvre personnelle. Dans chaque poésie nouvelle, le poète vit lui-même : « la musique de sa propre personnalité y chante » (p. 186). Et il constate un peu plus loin : « Il a une note personnelle à extérioriser et, pour plus de facilité, il choisissait plusieurs fois à cet effet, ce qu'il trouvait le plus en harmonie avec ce propre moi chez d'autres poètes; il modifiait et il pétrissait en outre leurs poèmes d'après son propre goût et sa propre vie » (p. 157). Car « en lui vivait une soif inextinguible de se prononcer, mais il n'y réussit pas sans une mise en branle de son esprit » (p. 222), qu'elle provienne de la Pléiade ou de la musique des Psaumes. Et c'est là justement qui sépare l'œuvre d'un Hooft, d'un Breeroo, d'un Huygens surtout, de la sienne.

M. Dambre tend encore à attribuer à de Harduijn une influence que nous cherchons en vain quand il parle d' « un groupe d'Oudeghem » (p. 112), qu'il met au même rang que l'école de Harlem, qui avait renouvelé en partie la poésie et la langue chez nous avec Carel

van Mander et Simon Stevin. Mais lui-même affaiblit encore une fois sa thèse en parlant de recueils encore ignorés publiés par les membres de ce cénacle d'Oudeghem (p. 112), en reconnaissant que certains d'entre eux manquent de goût et écrivent un vain pathos (p. 115 et n. 2), ou qu'on ne connaît d'eux qu'un seul sonnet (p. 115).

L'humanisme, la Renaissance proprement dite ont pénétré dans les Provinces-Unies « belges » avant d'arriver chez nous; grâce au Sud, le Nord a été fécondé. Mais, dans nos Provinces libérées du joug espagnol, avec sa population animée d'une foi civique très forte, prospère, confiante en l'avenir, plus ouverte aux influences cosmopolites, robuste et bonne enfant, mystique et matérialiste en même temps — et, par ce trait-ci, rapprochée des Flamands — la poésie prit un plus large essor; plus consciente d'elle-même, elle aboutit à une magnifique floraison, qui n'a eu d'égale chez nous que dans la poésie d'après 1880. Faut-il l'attribuer aux événements politiques, religieux, sociaux, qui font de notre pays une des grandes nations du xvii^e^ siècle, alors que le Sud languit sous la domination étrangère? Les recherches sur l'histoire littéraire des Provinces-Unies du Sud n'ont pas eu l'importance qu'on a attachée à celles du Nord; nous avons été injustes pour elles. Mais M. Dambre dépasse son but en voulant nous persuader que Harduijn et ses amis représentent la Haute-Renaissance dans les Provinces-Unies du Sud (p. 37), assimilable à celle de chez nous. Malgré un certain parallélisme, on ne voit pas de points de rapprochement constants et intimes : les différences de culture et de religion nous écartent les uns des autres. M. Dambre a voulu montrer que « la séparation politique ne signifiait pas une scission *absolue* (il souligne le mot lui-même) dans le domaine littéraire, du moins pas dans la première moitié du xvii^e^ siècle et plus tard aussi beaucoup moins qu'on ne s'y attendrait et que la tradition ne l'a généralement admise » (p. xv).

En nous révélant la figure intéressante de Joost de Harduijn, il a sans doute fait œuvre utile et méritoire : toute une littérature flamande est digne d'être étudiée, sortie de l'oubli, rapprochant Joan de Grieck de notre Langendijk, Adrien Poirters ou Boëtius à Bolswert de Cats, les faisant entrer plus intimement dans le cadre de la littérature d'expression néerlandaise. Et il peut se dire avec satisfaction qu'il a inauguré presque une orientation d'études dans un domaine fort négligé et où l'on peut s'attendre à trouver des constatations intéressantes et des idées fécondes.

K. R. Gallas.

Fernand Baldensperger. **Orientations étrangères chez Honoré de Balzac.** Paris, Champion, 1927, 274 pages (t. XXXI de la *Bibliothèque de la « Revue de littérature comparée »*).

M. Baldensperger vient de nous donner le livre le plus important publié jusqu'à ce jour sur le contenu de l'œuvre de Balzac. Par la richesse et souvent l'originalité de l'information, par la connaissance des romans — et j'entends par là non seulement la documentation, mais l'intelligence des caractères et des situations — par les vues d'ensemble semées au courant de la plume ou amenées en conclusion, par les idées personnelles toujours intéressantes qui interviennent à tout moment, ce livre passe de la région de la critique d'érudition historique dans la région de la haute critique philosophique. C'est là d'ailleurs un danger, que M. Baldensperger a affronté en connaissance de cause, et dont il s'est tiré à son grand honneur, en nous donnant en réalité, à propos de l'œuvre balzacienne, une œuvre originale, et non plus seulement une œuvre de commentateur. Mais, naturellement, une œuvre originale appelle des critiques qu'un simple commentaire ne peut éveiller.

Examinons d'abord le contenu du livre.

L'idée générale de M. Baldensperger est que Balzac constitue en ce moment à l'étranger le capital le plus considérable de l'intelligence française. Pour ceux qui connaissent l'étranger, il me paraît que c'est là un fait indiscutable. Balzac est de plus en plus le Shakespeare français. Seule la force de Victor Hugo peut lui être comparée, et Victor Hugo est, je crois, moins facilement compris et jugé par l'étranger que Balzac. De plus, les variations françaises sur Victor Hugo ont aussi troublé les opinions étrangères. M. Baldensperger se pose donc ce problème : Pourquoi Balzac est-il, devant le monde, le grand Français ? Et il trouve la réponse suivante, dont l'exactitude est également indiscutable :

« Soit instinct profond de ce qui pouvait servir son impérieux dessein, soit volonté constante de s'informer de ce qui l'aiderait à maîtriser la fugacité des phénomènes humains, l'avide Balzac a donc su maintenir, entre toute la pensée européenne et les régions effervescentes ou s'élaboraient ses propres idées, des rapports vivants... »

Balzac a fait pénétrer dans son œuvre tout ce qui intéressait l'Europe de son temps. Plus, comme le dit M. Baldensperger, par *volonté* que par information. Un simple reportage n'aurait pas pris à ce point l'intérêt du monde entier ; c'est une *construction* de la vie sociale que Balzac a présentée.

M. Baldensperger a adopté un ordre historique. Il suit le développement de la vie de Balzac et marque à chaque stade les correspondances entre l'œuvre balzacienne et les tendances intellectuelles de l'Europe. Et, dans les titres de ses chapitres, M. Baldensperger s'est permis une assez bonne mesure de fantaisie littéraire. Qui le lui reprochera? Si en lisant d'abord dans la table des matières : *Entre Panurge, Yorick et Werther*, *Dans la quatrième dimension*, *Du côté de messire Satanas*, *Vers les péninsules de la passion intense*, on est un peu surpris, on s'aperçoit en lisant les chapitres ainsi intitulés que l'auteur a réellement trouvé, chaque fois, la formule frappante qui résume ses idées.

L'Avant-Propos, après avoir rassemblé les témoignages de la popularité mondiale de Balzac, en tire des conclusions qui dépassent beaucoup — et heureusement — la collation des faits. C'est une des caractéristiques de M. Baldensperger que de ramasser d'abord tous les faits accessibles, et puis, en ayant exprimé tout le sens, d'aller plus loin. L'artiste et le philosophe rattrapent et dépassent toujours en lui le critique et l'historien. Ainsi les dernières pages de cet Avant-Propos nous présentent toute une conception de Balzac — non plus seulement d'un Balzac « étranger », mais d'un Balzac complet. M. Baldensperger semble répondre d'avance aux objections inévitables de son lecteur. Ici la part de l'observation et celle de la volonté dans l'œuvre de Balzac, l'apport étranger et la force française sont dosés avec subtilité, et même la part périssable et la part immuable de Balzac apparaissent. Et le centre même de la psychologie de Balzac est indiqué dans quelques phrases que je reprocherai seulement à M. Baldensperger d'avoir reléguées dans une note :

« Les notations du subconscient, les aveux de personnalité diffuse selon Proust... Balzac les a prévus non seulement dans le personnage demi-slave de la Fosseuse, mais dans sa propre psychologie : seulement il était trop *social* pour céder à l'attrait de cette désintégration de l'individu au profit du subconscient... »

C'est ici le centre *français* de Balzac, et pour lire avec plein profit le livre de M. Baldensperger il faut garder en mémoire ces phrases à tous les chapitres du livre, et il semble que l'auteur aurait pu, et peut-être dû, les répéter après le récit de chacune des équipées intellectuelles de Balzac. Il nous montre Balzac attrapant toutes les maladies européennes de son temps, et puis s'en débarrassant, mais en gardant assez de virus chaque fois pour introduire dans son œuvre durable une fermentation nouvelle. Chaque fois il faut ajouter « Balzac était trop social pour céder à l'attrait de cette désintégration ». Les premiers chapitres sont bien résumés par l'un des sous-

titres : « Médiocrité des premières influences. » Ainsi avertis, nous voyons avec indulgence M. Baldensperger supputer la force de l'attrait des *Mille et une Nuits*. Les enfantillages de Balzac ont duré toute sa vie. M. Baldensperger, qui peut avoir la dent si dure, et qui se permet dans ce livre beaucoup de jugements personnels, est souvent très indulgent pour son héros.

Puis l'étude de l'influence de Sterne et du Goethe de *Werther* est subtilement menée. Notons que M. Baldensperger, en contrebande évidente et inévitable, introduit Panurge — est obligé d'introduire Panurge dans le développement de son thème. Loin de le lui reprocher, nous souhaiterions presque que dans tout le livre il ait agi de même, et noté plus ouvertement qu'il ne l'a fait les grandes orientations françaises de Balzac, au milieu des orientations étrangères.

Sur Walter Scott, nous étions déjà édifiés. Mais M. Baldensperger insiste, plus et mieux qu'on ne l'a fait auparavant, sur ce que Balzac a bien *dépassé* Walter Scott, et l'a, à la fois, absorbé et rejeté. Pour Gall et Lavater, M. Baldensperger met les choses au point; mais ici encore, c'est Geoffroy Saint-Hilaire, c'est Cuvier dont nous voudrions entendre parler : M. Baldensperger nous en dit des choses bien intéressantes et que nous voudrions plus développées.

Koreff, Jean-Paul et Hoffmann nous sont utiles pour la démonstration des fluctuations de l'opinion religieuse de Balzac, fluctuations assez vite terminées et aboutissant encore à une solution moyenne et de bon sens. M. Baldensperger défend Balzac avec beaucoup de justesse contre M. Bernanos qui voudrait un Balzac plus « satanique ». Peut-être l'attaque ne méritait-elle pas cette défense.

Un peu en contrebande encore nous voyons paraître Stendhal — interprète de l'Italie, sans doute, mais ce prétexte permet à M. Baldensperger d'éviter encore une grande lacune. Et puis, un autre sous-titre nous rassure aussi : « Quelques doutes sur l'Italie ». Le Balzac français n'est jamais loin.

Ce sont peut-être les chapitres sur Swedenborg et Goethe qui sont les meilleurs du livre. M. Baldensperger a pénétré dans *Louis Lambert* et nous le fait comprendre. C'est une tentative de dépasser *Faust :* grande ambition; et c'est surtout dans l'*exécution* que Balzac a failli. Dans la *conception*, j'estime que Balzac a mieux vu le drame intérieur des idées que Goethe lui-même. Goethe s'est trop aidé d'aventures et d'accidents voulus. Balzac s'est mieux placé où il fallait se placer : dons l'âme même du héros. Seulement, Balzac qui a eu du génie dans la conception de *Louis Lambert,* en a manqué dans l'*exécution*. Peut-être n'a-t-il pas eu, n'a-t-il pas pris le temps de mûrir cette œuvre comme il l'aurait dû. Pourtant *Louis Lambert*,

livre raté, reste un très grand livre, auquel, faute d'information jusqu'ici, on n'a pas donné sa place, et qui justifie la comparaison de Balzac avec Goethe et Dante, même si la comparaison doit tourner contre Balzac : ce n'est ni par la profondeur, ni par l'audace de la pensée que Balzac est inférieur aux plus grands. C'est uniquement par la poésie. C'est qu'il était déplorablement prosaïque, et sans forme. M. Baldensperger, en tout cas, a réussi à rendre la comparaison possible.

Le dernier chapitre : « La répudiation du hasard », nous montre la formation définitive de la pensée la plus haute de Balzac, sous l'influence de Wronski d'abord, et puis au delà de Wronski. Balzac aboutit à une conception de la Providence qui aurait peut-être transposé la *Comédie humaine* sur le plan de la *Divine Comédie* ou du *Paradis perdu*. Mais Balzac meurt avant d'avoir poussé à bout ses idées.

M. Baldensperger nous donne donc un « épilogue » au lieu d'une « conclusion ». Mais sa conclusion je la trouve dans cette phrase : « Avec la séculaire France comme parfait terrain de démonstration, avec le christianisme, surtout sous la forme catholique, pour cadre moral des existences, mais avec des échappées audacieuses vers d'autres formes de religion ou d'incrédulité, c'était bien la majorité des lecteurs occidentaux que la *Comédie* avait chance de toucher ».

C'est cette phrase de M. Baldensperger qui nous inspire quelques regrets quand nous considérons l'ensemble de ce beau livre. Et aussi cette autre phrase de la dernière page :

« Balzac n'a été tout à fait content ni de Scott, ni de Hoffmann, ni de Goethe, ni de Swedenborg. »

M. Baldensperger sait donc mieux que nous ce que nous avons à lui reprocher, ou plutôt à reprocher à la forme, à la discipline qu'il a choisie. Son livre nous présente un Balzac dont le centre est absent. Je dirais plutôt un Balzac dont le centre serait absent, si, un peu en contrebande, comme je l'ai dit, M. Baldensperger ne l'avait reconstitué.

Ce n'est pas seulement pour les raisons qu'il nous a données que Balzac est si bien accueilli à l'étranger. L'étranger ne cherche pas seulement à se retrouver mieux exprimé en France. Il veut aussi savoir ce que la France pense et sent et veut. La culture française paraît à beaucoup de peuples (sinon à tous) comme un enseignement venant de France vers eux. En quoi Balzac représente-t-il la culture française ?

M. Baldensperger l'a bien dit, mais par implication souvent, non pas entre les lignes (car M. Baldensperger est très clair), mais entre

les paragraphes. Souvent, dans le livre, nous sommes en France et non à l'étranger : ainsi dans le chapitre *Sommets romantiques ou coteaux modérés.* Je sais bien que M. Baldensperger me répondra : mais le sujet de mon livre était tel, mais la méthode de mon livre était telle, que je ne pouvais faire autrement. Et c'est vrai. Mais n'est-ce pas alors la méthode elle-même qui est en question? M. Baldensperger nous explique *tout* Balzac. A un lecteur un peu superficiel, il apparaîtra que *tout* Balzac est expliqué par l'étranger. M. Baldensperger sait que ce n'est pas vrai, il dit et répète que ce n'est pas vrai, mais malgré cela la masse de son livre produit cette impression fausse. Et, qui plus est, ce n'est pas seulement Balzac qui est ainsi présenté, mais, par implication, tout le romantisme français. C'est la France romantique qui semble n'avoir rien initié, n'avoir fait que réagir. Je sais que M. Baldensperger ne le croit pas, mais beaucoup le croient et le disent. Et cela est faux, le romantisme français est une expression essentielle du peuple français lui-même; ce n'est que de la couleur, de l'enduit appliqué seulement à la surface et ne pénétrant pas loin qui lui est venu de l'étranger. Le livre de M. Baldensperger le prouve bien, et nous montre Balzac se débarrassant successivement de toutes les influences étrangères, après en avoir tiré ce qui lui servait, mais en le modifiant. Mais j'aurais voulu voir ce fait marqué dans la composition même du livre : nous donner comme centre un Balzac français, et nous montrer ensuite ce Balzac français absorbant les données étrangères.

Je sens bien que ce reproche est vain, et que M. Baldensperger ne pouvait faire cela, étant donnés son sujet et ses méthodes; il lui aurait fallu plusieurs volumes, une œuvre d'une envergure beaucoup plus grande, et dans laquelle son œuvre d'aujourd'hui eût été noyée. Or, c'est sur les « orientations étrangères » qu'il voulait attirer l'attention. Terminons donc sur des remerciements : M. Baldensperger nous a fait mieux connaître Balzac; il a introduit dans l'érudition balzacienne une quantité énorme d'information nouvelle; il nous a donné, je le répète, le livre *le plus fort* que nous ayons sur Balzac. Il nous fait désirer davantage encore : un travail sur Balzac à l'étranger, et — sujet alléchant qu'il n'indique que par une note — sur l'influence en particulier de Balzac sur Dostoïewski; et peut-être aussi, qui sait, un Balzac complet, ce qui nous manque, et ce que nul ne pourrait faire avec autant de compréhension que M. Baldensperger : alors toutes les demi-réserves faites malgré nous et assez injustement disparaîtraient.

Denis Saurat.

FOLKLORE :

Dans les *Nouveaux Contes Fasis* que publient MM. Mohammed EL FASI et E. DERMEMGHEM (« Les Prosateurs étrangers modernes ». Paris, Rieder, 1928, in-16), on trouvera en appendice des sondages érudits et pénétrants, au sujet de la parenté que les contes de Fez peuvent offrir avec ceux qui pullulent dans l'univers. Les « Notes comparatives » nous montrent comment des œuvres locales, qui ont un parfum très net de terroir, sont cependant apparentées à une foule d'œuvres analogues. « Des rapports curieux existent... entre ces contes et ceux d'Asie, d'Afrique et d'Europe. L'universalité du folklore est un témoignage de la communauté des traditions et de l'unité de l'esprit humain. Il n'est pour ainsi dire pas un trait d'un récit soudanais, breton, chinois ou peau-rouge qui ne se retrouve dans une autre partie du monde... »

LES TYPES POPULAIRES :

Que signifie, au juste, le mot *type* en littérature? Telle est la question que pose et qu'étudie M. Georges DOUTREPONT, professeur à l'Université de Louvain, dans la première partie d'un volumineux ouvrage (*les Types populaires de la littérature française. Première partie*. Bruxelles, A. Dewitt, 1926, 500 p. in-8°; extrait des *Mémoires publiés par l'Académie royale de Belgique* (*Classe des Lettres*), 2e série, t. XXII). Après avoir délimité son champ d'action, l'auteur analyse une foule de types divers, classés suivant leurs espèces, en multipliant les exemples et les suggestions. L'ensemble constitue à la fois un amusant répertoire et une étude originale des rapports de la littérature et de la vie.

LA MATIÈRE ÉPIQUE :

Bien qu'appartenant surtout à la littérature italienne, le récent ouvrage de M. Henri HAUVETTE relève aussi de la littérature générale (*L'Arioste et la poésie chevaleresque à Ferrare au début du XVIe siècle*. Paris, Champion, 1927, 390 pages in-8°). C'est d'un courant européen, en effet, que procède la matière épique traitée par l'auteur du *Roland furieux*. M. Henri Hauvette marque excellemment quelle empreinte originale l'Arioste a su donner aux légendes chevaleresques. Les lectures françaises de l'Arioste, ses sources antiques sont ici rappelées; et nous voyons par quel art subtil le poète a su faire siennes la matière de France et la matière de Bretagne qui, dès le XIIIe siècle, s'étaient emparées de l'imagination populaire italienne au point de prendre un caractère national : il a renouvelé la tradition par le prestige de l'art.

FÉNELON EN HOLLANDE :

C'est le titre même d'un ouvrage où M. H. G. Martin expose dans toute son ampleur l'influence exercée sur la littérature, la pédagogie, l'idéologie des Pays-Bas par l'auteur du *Télémaque* et de l'*Éducation des Filles* (Amsterdam, Paris, 1928; in-8° de VIII-230 pages). On y trouve même, sans que cela fasse trop hors-d'œuvre, des développements précieux sur le mysticisme dans les Provinces-Unies et l'éducation en Hollande au XVIII^e siècle. Les travaux de MM. Maugain et Cherel, sur qui s'appuie l'auteur, trouvent ici le genre de développement qu'il est le plus souhaitable de voir s'accroître : il convient de rappeler que la littérature néerlandaise, avec sa situation « au carrefour », se prêtait particulièrement à une étude d'idées comparées.

LES ROMANTIQUES FRANÇAIS ET L'ITALIE :

Titre un peu inquiétant : il a servi déjà à amorcer plusieurs études qui ont beaucoup moins tenu qu'elles ne promettaient. M^lle Noli (*les Romantiques français et l'Italie*; *essai sur la vogue et l'Influence de l'Italie en France de 1825 à 1850*) n'a pas craint de le reprendre et de le faire servir à un livre substantiel, et neuf sur plus d'un point. Elle écarte, en effet, les écrivains qui ont été l'objet de travaux antérieurs, considérés comme suffisamment explicites; elle s'en prend de préférence aux *minores*, à ceux qui constituent le chœur. Et elle cherche à dégager les grands mouvements d'opinion, les grands courants d'attraction : poètes et romanciers portés vers l'Italie pour des raisons politiques; écrivains portés vers l'Italie par le goût du moyen âge, du pittoresque historique et de la couleur locale; écrivains portés vers l'Italie par le culte de l'antiquité; écrivains portés vers l'Italie par goûts artistiques et littéraires; voyageurs. On peut critiquer soit la hiérarchie de ces chapitres (le culte de l'antiquité n'est-il pas une survivance plutôt qu'un élément de nouveauté?), soit la nature même de telle ou telle division, séparant des mouvements en réalité inséparables. Et peut-être peut-on souhaiter plus de vigueur synthétique dans la manière de traiter le sujet. Reste toujours que le livre de M^lle Noli est assurément le meilleur de ceux qui aient été écrits sur le sujet; qu'il témoigne non seulement d'une information soignée, mais d'une distinction d'esprit et d'une originalité fort louables; et qu'en exhumant une foule d'œuvres et d'auteurs injustement oubliés, il nous donne bien l'impression de la vie intense unissant la France et l'Italie à l'une des époques les plus brillantes de notre histoire littéraire.

LA TRADITION « SENTIMENTALE » CHEZ MICKIEWICZ[1] :

Cet ouvrage est le second volume d'une collection publiée sous la direction de notre distingué collègue de Lwów, M. Juljusz Kleiner. Il fait honneur à l'école à laquelle il se rattache. L'auteur a eu le souci d'aborder son sujet du point de vue comparatif, et c'est par un tableau de la littérature de la sensibilité au XVIII^e siècle et au début du XIX^e qu'il nous prépare à la monographie qui constitue le corps de son travail. Ce tableau est un peu sommaire pour l'étendue qu'il embrasse : la notion de « sentimentalisme » dans l'histoire littéraire, la poésie pastorale, la poésie des tombeaux, le roman psychologique, le drame sentimental, l'homme sensible, Werther, René, Byron — l'auteur ne pouvait toucher à tant de grands sujets, quelles que fussent sa personnalité et son expérience, sans retrouver malgré lui certaines formules de manuels et d'articles d'encyclopédie. Mais l'étude qui accompagne cette introduction donne la mesure véritable de M. Henryk Schipper. Nous y trouvons une analyse approfondie des conditions dans lesquelles s'est formée la sensibilité de Mickiewicz, des influences qui ont joué sur la jeunesse du poète, de l'élaboration des grandes œuvres, et notamment des *Dziady*, auxquels M. Stanislaw Pigoń vient de consacrer un article pénétrant dans la *Revue des Études slaves*. Le livre est nettement composé et la rédaction en est aisée et claire. Un index en facilite la consultation. La bibliographie est brève. A. M.

SHAKESPEARE ET VIGNY :

Affinités d'imagination et incompatibilités d'esthétique : tel est, en bref, le résultat fort acceptable du soigneux travail où M[lle] A. Sessely étudie l'*Influence de Shakespeare sur Alfred de Vigny* (Berne, éditions du Chandelier, 1928; in-8° de 124 pages). Elle aurait pu invoquer, à l'appui du conscient appel que faisait le clairvoyant poète au maître de la scène « romantique », la lettre du 27 décembre 1856 à Albert Lacroix (publiée dans le *Correspondant* du 10 juin 1926), où le poète déclarait : « J'aurais voulu que la France pût entendre lire ainsi en vers français, à son premier théâtre, tout Shakespeare, comme l'Allemagne le peut entendre en allemand. » Il est admis, d'autre part, que « vulgaire *profane* » doit remplacer, sous la plume d'un lecteur d'Horace, « vulgaire *profond* », transcrit ordinairement dans la lettre du 17 mai 1828. Quant au reste, l'étude

1. Henryk Schipper, *Sentymentalizm w twórczości Mickiewicza*. Lwów-Warszawa-Kraków, 1926, VI-311 p., wyd. zakl. narodowego im. Ossolińskich (collection intitulée : *Badania literackie*, II).

de M^lle Sessely fait grand honneur à son ingéniosité et à sa pénétration, et surtout — ce qui était l'essentiel ici — à sa façon d'entendre et Shakespeare et Vigny, ce dernier recevant, « à un moment décisif, l'impulsion nécessaire..., la conscience de son originalité et la capacité de l'exprimer. »

L'IDÉALISME SOCIAL AUX ÉTATS-UNIS :

On pourra différer d'opinion avec M. M. J. Aronson sur le fondement historique et réel d'une doctrine dont il trouve l'expression la plus marquée dans la *Philosophie morale de Josiah Royce* (Paris, Alcan, 1927, in-8° de xi-185), et en chercher surtout les racines dans une conception intégrale de l'individualisme issue du xviii^e siècle, élaborée surtout en Angleterre, en Allemagne et en France avant de trouver outre-océan son vrai terrain d'adaptation. M. Aronson rattache plutôt la morale dont J. Royce a été le principal avocat à des nécessités de solidarité et de « loyalisme » dont le sol américain aurait reçu les semences en même temps que les premiers indices de colonisation. Peut-être une utilisation éventuelle des méthodes comparatistes aurait-elle permis d'accéder à des résultats plus sûrs que ceux qui résultent d'une simple confrontation de doctrines, si intéressante soit-elle pour elle-même.

TABLE DES MATIÈRES

ARTICLES DE FOND.

Arrighi (P.). Zola à Rome (1894). 488
Baldensperger (F.). L'initiation américaine de Georges Clemenceau 127
Bouillier (V.). Silvain et Kant, ou les antécédents français de la théorie du sublime 242
Chevalley (A.). Temps — Histoire — Roman 205
Chinard (G.). La littérature française dans le Sud des États-Unis, d'après le *Southern Literary Messenger* (1834-1864) 87
Faÿ (B.). Franklin et Mirabeau collaborateurs 5
Fredén (G.). A propos du théâtre anglais en Allemagne : l'auteur inconnu des *Comédies et tragédies anglaises* de 1620 420
Girard (H.) et Poux (P.). Klopstock et le romantisme français jusqu'aux *Consolations* de Sainte-Beuve 688
Gotô (S.). Les premiers échanges de civilisation entre l'Extrême-Orient et l'Occident dans les temps modernes . . . . 401 et 601
Goulding (S.). Le beau-père de Rivarol : Mather Flint, maître de langue anglaise à Paris 258
Guerlac (O.). Le suicide de Prévost-Paradol à Washington et l'opinion américaine 100
Hazard (P.). Chateaubriand et la littérature des États-Unis . 46
Jouglard (M.). L' « imitation inventrice » ou les contradictions d'André Chénier 640
Kozlowski (W. M.). Niemcewicz en Amérique et sa correspondance inédite avec Jefferson (1797-1810) 29
Krog (H.) (trad. de Mme A. Chevalley). Henrik Ibsen : une mise au point norvégienne 500
La Chesnais (P.-G.). Les maîtres d'Ibsen au théâtre 279
Larat (P. et J.). Les *Lettres d'une religieuse portugaise* et la sensibilité française 619

LARG (D. G.). M^me de Staël et H. C. Robinson : fiction et vérité. 654
MARTINO (P.). Une rencontre italienne de Stendhal : M. de Micciché 672
POUX (P.). Voir GIRARD (H.) 688
ROUSTAN (L.). Le séjour de Lenau en Amérique 62
SCHWARTZ (W. L.). L'appel de l'Extrême-Orient dans la poésie des États-Unis 113
ZALESKI (Z. L.). Michelet, Mickiewicz et la Pologne 433

NOTES ET DOCUMENTS.

Allemagne et Amérique (un des premiers contacts intellectuels) (F. B.). 155
AMPÈRE (J. J.) : lettres inédites relatives à sa *Promenade en Amérique* (F. B.) 175
BAUDUS : lettres de Fontanes à lui adressées (L^t-col. DE MONTENON) 515
BAUMGARTEN (sa philosophie en Amérique) (F. B.) 155
BIGELOW (J.) : billets de Sainte-Beuve à lui adressés (F. BALDENSPERGER) 179
BOISSONADE (J.-F.) : lettres sur CHATEAUBRIAND (A. POIRIER) . . 704
BRANT (Seb.) en France au XVI^e siècle (D. O' CONNOR) . . . 309
BYRON et J. VERNE (G. ROTH) 343
CERVANTES penseur, d'après le livre d'Americo Castro (M. BATAILLON) 318
CHATEAUBRIAND : un texte à compléter (lettre à M. de MALESHERBES) (F. B.) 174
— : quelques lettres inédites ou mal éditées de Boissonade à son sujet (A. POIRIER) . . . 704
COLERIDGE (S. T.) : notes marginales sur SCHUBERT (H. NIDECKER) 713
DEVELEY (E.), imitateur suisse de W. Scott (H. PERROCHON). . 725
FONTANES : lettres à Baudus, 1798-1815 (Lt.-col. DE MONTENON). 515
Impressions françaises (une des plus anciennes) sur les mœurs de la Nouvelle-Angleterre (F. B.) 156
LE BRUN : projet d'une ode Canadienne (P. DIMOFF) 160
Littérature « populaire » et roman policier (J. HANKISS) . . 556
LOPE DE VEGA imité par SCARRON (G. MARGOULIÈS). 511
MÉRIMÉE (P.) : lettre inédite à Taine 342
New York Evening Post (la) et la collaboration de Sainte-Beuve. 179

Poèmes sur la jeune fille partie à la guerre pour remplacer son père (G. Margouliès) 304
Publications polonaises (trois) (S. Czerny). 729
Roman policier et littérature « populaire » (J. Hankiss) . . 556
Roumanie (Voltaire en) (B. Munteano) 338
Sainte-Beuve collaborateur de l'*Evening Post* de New York (F. Baldensperger) 179
Scarron imitateur de Lope de Vega (G. Margouliès). . . . 511
Schubert : notes marginales de S. T. Coleridge (H. Nidecker). 545, 713
Scott (W.) imité par E. Develey (H. Perrochon) 725
Taine : lettre inédite de Mérimée à lui adressée 342
Verne (Jules) et Byron (G. Roth). 343
Voltaire en Roumanie (B. Munteano) 338

CHRONIQUE.

L'interdépendance intellectuelle des États-Unis et de l'Europe, p. 184. — Le passé et l'avenir de la littérature comparée aux États-Unis, p. 185. — La *Revue de littérature comparée* et les États-Unis, p. 186. — Centenaires, p. 346. — Le centenaire d'Ibsen, p. 564. — La littérature comparée au Congrès d'Oslo, p. 738.
Autour des Universités 187, 354, 566, 743
Travaux en cours. 187, 355, 566, 742
Publications récentes (pour le détail, voir plus loin aux *Analyses d'ouvrages*) 188, 567, 741
Les Vivants et les Morts 190, 355, 569, 744

BIBLIOGRAPHIE

DES QUESTIONS DE LITTÉRATURE COMPARÉE.

Livres et Périodiques 358, 571, 747

COMPTES-RENDUS CRITIQUES.

Ascoli (G.). La Grande-Bretagne devant l'opinion française (H. Hauser) 762
Baldensperger (F.). Orientations étrangères chez Honoré de Balzac (D. Saurat) 770
Castro (Am.). El pensiamento de Cervantes : voir aux *Notes et Documents*, art. Cervantes 318
Dambre (O.). De dichter Justus de Harduijn (K. R. Gallas) . 766

Delattre (F.). Dickens et la France. Étude d'une interaction littéraire anglo-française (G. Roth et J. Boulan) . . . 589
Descartes (Correspondence of) and C. Huygens (1635-1647), éd. L. Roth (G. Cohen) 370
Eggli (E.). Schiller et le Romantisme français (F. Baldensperger) 585
Farinelli (A.). Il Romanticismo nel mondo latino (P. Hazard). 379
Gámbaro (A.). Riforma religiosa nel carteggio inedito di R. Lambruschini (H. Bédarida) 581
Garnier (M.-R.). Henry James et la France (A. Koszul) . . 195
Huygens : voir Descartes 370
Phillips (M. E.). Edgar Allan Poe, the man (F. Baldensperger). 192
Praz (M.). Secentismo e Marinismo in Inghelterra (C. Looten). 373
Purdie (E.). The story of Judith in German and English Literature (A. Killen) 758
Schwartz (W. L.). The imaginative Interpretation of the Far East in modern French Literature (1800-1925) (J. Larat). 392

ANALYSES D'OUVRAGES.

American Caravane (The) for 1927 189
Annual Bibliography of English Language and Literature, t. VI, éd. Everett and Seaton 348
Aronson (M. J.). La philosophie morale de J. Royce . . . 778
Aynard (J.). Traduction de la *Tempête* de Shakespeare. . . 349
Berman (L.). Les Contes du Talmud 349
Birkás (G.). Histoire de la littérature française des origines à l'époque actuelle 352
Bosanquet (T.). Harriet Martineau : an essay in comprehension. 569
Boswell (J.). The Hypochondriack, éd. M. Bailey 741
Bulgarian-British Review 354
Bulletin de la Maison franco-japonaise de Tokio 399
Bundy (M. W.). The Theory of Imagination in classical and medieval Thought 567
Cameron (M. M.). L'influence des *Saisons* de Thomson sur la poésie descriptive en France (1759-1810) 599
Caskey (J. H.). Edward Moore 350
Chandler (E. L.). A study of the Sources of the Tales and Romances written by N. Hawthorne before 1853 . . . 189

CHINARD (G.). Les Réfugiés huguenots en Amérique 198
— Publications diverses sur Jefferson. 200
CRANE (R. S.). New Essays by Oliver Goldsmith 350
DARGAN (E. P.) and W. A. NITZE. History of French Literature. 353
DERMENGHEM (Em.) et EL FASI (M.). Nouveaux Contes Fasis. . 776
DE SOLA PINTO (V.). Sir Charles Sedley. 568
FLEURY (V.). Anthologie générale de littérature étrangère . . 352
GARA (L.) et LARGEAUD (M.). Anthologie des Conteurs hongrois d'aujourd'hui. 353
GOLDSMITH (O.). New Essays, éd. Crane. 350
GÖTZE (A.). Ein fremder Gast (Mme de Staël) 741
HAUVETTE (H.). L'Arioste et la poésie chevaleresque à Ferrare. 776
HENRY (M. L.). Stuart Merrill : la contribution d'un Américain au symbolisme français 203
JOHANSSON (J. V.). Études sur Denis Diderot 199
JOLAS (Eug.). Anthologie de la nouvelle poésie américaine. . 742
JONES (A. C.). F. M. Grimm as a critic of XVIIIth century French drama 189
La Langue et la Littérature, publication de l'Institut de recherches pour l'étude comparée des littératures et des langues près l'Université de Leningrad, I, II (en russe). 568
LALLEMAND (P. de). Montalembert et ses relations littéraires avec l'étranger jusqu'en 1840 399
LARGEAUD (M.) : voir GARA (L.) 353
Mc GEE (S. L.). La Littérature américaine dans la *Revue des Deux Mondes*, 1831-1900. 202
MARASCA (A.). Stephane Mallarmé, poeta simbolista 399
MARGOULIÈS (G.). Le Kou-Wen chinois; recueil de textes avec introduction et notes 396
MARTIN (H. G.). Fénelon en Hollande 777
Mélanges de littérature et d'histoire sur PÉTRARQUE 599
MERRILL (R. M.). American doctoral Dissertations in the Romance field 189
MICHAUD (R.). L'Esthétique d'Emerson : la nature, l'art, l'histoire 202
NITZE (W. A.) et DARGAN (E. P.). History of French Literature. 353
NOLI (R.). Les Romantiques français et l'Italie 776
OLIPHANT (E. H. C.). The Plays of Beaumont and Fletcher, an attempt to determine their respective shares and the shares of others (E. LEGOUIS). 397

Ortiz (R.). Fortuna labilis. 397
Pange (J. de). Les Soirées de Saverne 353
Pellegrini (C.). Sismondi e la storia delle letterature dell' Europa meridionale 351
Petraccone (E.). La Commedia dell' arte; storia, tecnica, scenari 349
Philips (E.). Deux Émigrés 200
Пушкин в мировой литературе : сборник статей (A. M.) 600
Prescott (F. C.). Poetry and Myth 188
Revista de Estudios Hispánicos, n° 1 567
Rubow (P. V.). H. C. Andersens Eventyr 351
Salomon (Ch.). Trad. de Tolstoï. Quatre livres de lecture . 353
Schipper (H.). Le sentimentalisme de Mickiewicz (en polonais). 777
Schwarz (H. S.). Alexandre Dumas fils, dramatist 203
Sessely (A.). L'influence de Shakespeare sur Alfred de Vigny. 777
Shakespeare. La Tempête, trad. J. Aynard 349
Siciliano (I.). Dal Romanticismo al Simbolismo : T. de Banville 352
Thayer (W. R.). Letters, publ. by Ch. D. Hazen. 188
Thompson (E. J.). Rabindranath Tagore poet and dramatist . 400
Tolstoï. Quatre livres de lecture, trad. Ch. Salomon . . . 353
Van der Zanden (C. M.). Étude sur le Purgatoire de Saint Patrice 567
Washburn (Cl.). Opinions 204
Weber (P. C.). America in imaginative German Literature in the first half of the xix^th century 201
White (H. A.). Sir Walter Scott's novels on the stage . . . 350
Wilson (W.). George Washington, trad. G. Roth 188
Yale Studies in English, ed. A. S. Cook 350
Yastreboff-Ragosine (M^me N.). Le moment d'inspiration du réalisme français 742

Le gérant : É. Champion.

NOGENT-LE-ROTROU, IMPRIMERIE DAUPELEY-GOUVERNEUR.

LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION

5, Quai Malaquais, PARIS (VIe)

UNION ACADÉMIQUE INTERNATIONALE

CORPUS VASORUM ANTIQUORUM

UNITED STATES OF AMERICA

HOPPIN AND GALLATIN COLLECTIONS

BY

JOSEPH CLARK HOPPIN PH. D.

AND

ALBERT GALLATIN

Un volume in-4° carré, 32 pages et 53 planches dont une en couleurs, sous un élégant cartonnage . . . . 112 fr. 50

La collection complète des 17 fascicules parus du *Corpus vasorum antiquorum* . . . . 1,700 fr.

A HANDBOOK OF GREEK BLACK-FIGURED VASES

WITH A CHAPTER

ON THE

RED FIGURED SOUTHERN ITALIAN VASES

BY

JOSEPH CLARK HOPPIN

PH. D., F. R. G. S.

FORMERLY PROFESSOR OF CLASSICAL ARCHAEOLOGY IN BRYN MAWR COLLEGE

Un volume relié in-8° de XXIII-509 pages, orné de nombreuses photogravures. . . . . 240 fr.

LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION
5, Quai Malaquais, PARIS (VIe)

PUREN INDOMITO

POEMA

POR EL CAPITAN

FERNANDO ALVAVEZ DE TOLEDO

PUBLICADO BAJO LA DIRECCION DE

DON DIEGO BARROS ARANA

Un volume petit in-8° de VIII-488 pages (*Bibliotheca Americana*, t. I). . . . . 60 fr.

MÉMOIRE

SUR LES

MOEURS, COUSTUMES ET RELLIGION

DES SAUVAGES DE L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE

PAR

NICOLAS PERROT

PUBLIÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS PAR LE

R. P. J. TAILHAN

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS

Un volume petit in-8° de XL-342 pages (*Bibliotheca Americana*, t. III) . . . . 60 fr.

ÉMILE LEGOUIS

IMPRESSIONS DE HARVARD

Un volume in-8° de 28 pages (tirage à part de la *Revue internationale de l'Enseignement*) . . . . 5 fr.

LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION
5, Quai Malaquais, PARIS (VIe)

LA

BIBLIOTHÈQUE FRANÇAISE

DE

FERNAND COLOMB

PAR

JEAN BABELON

Un volume in-8° de XLIV-341 pages et une planche hors texte.
Prix . . . . 45 fr.

Introduction. — Catalogue des livres en langue française de la bibliothèque de Fernand Colomb. — Appendices : I. La grande irrision des Luthériens de Meaulx. — II. Le chappeau des Luthériens. — III. Mystère du jeune enfant que sa mère donna au diable. — IV. Document extrait des *Despachos de Cámara.* — Table des noms de personnes.

JULES MARSAN

BEAUMARCHAIS

ET LES

AFFAIRES D'AMÉRIQUE

LETTRES INÉDITES

Un volume in-8° de 62 pages. . . . . 10 fr.

LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION
5, Quai Malaquais, PARIS (VIe)

PIERRE CHAMPION

RONSARD ET SON TEMPS

Un volume in-8° de XVIII-508 pages, orné de 24 phototypies hors texte. (*Prix Broquette-Gonin à l'Académie française*). 72 fr.

I. Pierre de Ronsard. — II. L'Écolier du Paganisme. — III. Les Amours : Cassandre et Marie. — IV. Au Louvre de Henri II. — V. Cafards et Prédicants. — VI. Charles IX et son poète. — VII. Les filles d'honneur de la reine : Isabeau de Limeuil, Françoise d'Estrées, Hélène de Surgères. — VIII. Ronsard à la cour et à l'Académie de Henri III. — IX. Le poète à l'automne de sa vie. — X. Le testament et la mort. — Index. — Table des planches. — Table des chapitres.

LE PROCÈS DE CONDAMNATION DE JEANNE D'ARC

Deux volumes in-8° de 416 et 452 pages et 9 planches . . . . . 60 fr.

HISTOIRE POÉTIQUE DU XVE SIÈCLE

Deux volumes de XII-396 et 474 pages, avec 60 phototypies hors texte, les 2 vol. ensemble . . . . 120 fr.
Il a été tiré 50 exemplaires sur hollande, les 2 vol. ensemble . . 300 fr.

PIERRE DE RONSARD ET AMADIS JAMYN

Un volume grand in-4° de 32 pages et 21 planches hors texte . . 60 fr.

RONSARD ET VILLEROY

LES SECRÉTAIRES DU ROY ET LES POÈTES
CONTRIBUTION A L'HISTOIRE DE LA SOCIÉTÉ POLIE

Un volume grand in-4° de 38 pages et 13 planches hors texte . . 60 fr.

LOUIS XI

LE DAUPHIN — LE ROI

Deux volumes in-8° de 240 et 412 pages et 40 planches hors texte, les 2 vol. ensemble . . . . 160 fr.
Il a été tiré 100 exemplaires sur Arches . . . . 400 fr.

LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION
5, Quai Malaquais, PARIS (VI^e^)

LES RELATIONS COMMERCIALES ET MARITIMES

ENTRE

LA FRANCE

ET

LES CÔTES DE L'OCÉAN PACIFIQUE

(COMMENCEMENT DU XVIII^e^ SIÈCLE)

PAR

E. W. DAHLGREN

Tome I : **Le commerce de la mer du Sud jusqu'à la paix d'Utrecht.**

Un volume in-8° raisin de xvi-740 pages, avec 7 cartes . 60 fr.

Préface. — Livre I. Causes générales du développement du commerce français dans la mer du Sud. Le Milieu. Les Précurseurs. — Ch. I. Réglementation du commerce des Indes. — Ch. II. La Fraude. — Ch. III. La mer du Sud à la fin du XVII^e^ siècle. — Ch. IV. Les intérêts de la France dans le commerce des Indes. Les Précurseurs des Français dans la mer du Sud.

Livre II. Le commerce de la mer du Sud et les grandes Compagnies de commerce. — Ch. I. Les débuts des Compagnies de la Chine et de la mer du Sud, 1698. — Ch. II. La première expédition à la mer du Sud. Le voyage de Beauchesne, 1698-1701. — Ch. III. Les Compagnies de la Chine de Paris et de Saint-Malo, 1701-1715. — Ch. IV. Les Compagnies de la mer du Sud, des Indes orientales et de Saint-Domingue, 1701-1715. — Ch. V. Les Compagnies de commerce après la mort de Louis XIV.

Livre III. Le commerce de la mer du Sud et les rapports entre la France et l'Espagne. — Ch. I. Efforts pour rétablir la navigation des flottes et galions. Les premières négociations entre la France et l'Espagne concernant le commerce des Indes, 1701-1704. — Ch. II. Le commerce de la mer du Sud et les autorités françaises. Les voyages pendant l'époque de la défense absolue, 1701-1705. — Ch. III. Projet d'union des deux couronnes pour le commerce des Indes. Continuation des négociations entre la France et l'Espagne au sujet de ce commerce, 1704-1706. — Ch. IV. Les voyages à la mer du Sud entrepris sous le prétexte d'aller aux découvertes, 1705-1709. — Ch. V. Les expéditions de MM. de la Rigaudière et Chabert, 1706-1709. — Ch. VI. Le retour de l'escadre de Chabert, 1709. — Ch. VII. Proposition d'interdire le commerce de la mer du Sud par une ordonnance royale. Les dernières négociations entre la France et l'Espagne, 1707-1708. — Ch. VIII. Les expéditions parties pour la mer du Sud en 1707 et 1708.

Livre IV. Le commerce de la mer du Sud dans ses rapports avec la guerre de la Succession d'Espagne. — Ch. I. Les négociations avec la Hollande. Depuis le traité de la grande alliance jusqu'à la fin des conférences de Geertruidenberg. — Ch. II. Le commerce de la mer du Sud pendant les négociations pour la paix en 1709 et 1710. — Ch. III. Les négociations entre la France et l'Angleterre en 1711. — Ch. IV. Le commerce de la mer du Sud pendant la deuxième époque de défense absolue, 1711-1713. — Ch. V. Le commerce des Indes à la paix d'Utrecht. — Table des cartes.

LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION
5, Quai Malaquais, PARIS (VIe)

COMTE RÉGIS DE TROBRIANT
MAJOR-GÉNÉRAL DE L'ARMÉE DES ÉTATS-UNIS

VIE MILITAIRE DANS LE DAKOTA

NOTES ET SOUVENIRS
(1867-1869)

Un volume in-8° de XVI-408 pages, avec un portrait hors texte. 35 fr.

VOYAGES FRANÇAIS
A DESTINATION DE LA MER DU SUD
AVANT BOUGAINVILLE
(1695-1749)

PAR

E. W. DAHLGREN

Un volume in-8° de 146 pages . . . . 12 fr.

ITINÉRAIRE
DE PARIS A JÉRUSALEM

PAR

JULIEN
DOMESTIQUE DE M. DE CHATEAUBRIAND

Publié d'après le manuscrit original appartenant à M. Lesouëf

AVEC INTRODUCTION ET NOTES PAR **É. CHAMPION**

Un volume petit in-4° de VIII-128 pages, accompagné de fac-similés (3e édition) . . . . 10 fr.

LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION
5, Quai Malaquais, PARIS (VIe)

LES CLASSIQUES FRANÇAIS DU MOYEN AGE
publiés sous la direction de Mario Roques

MAISTRE
PIERRE PATHELIN

FARCE DU XVe SIÈCLE

ÉDITÉE PAR

RICHARD T. HOLBROOK

Un volume in-8° de x-132 pages . . . . 9 fr. 60

LES POÉSIES
DE
JAUSBERT DE PUYCIBOT

TROUBADOUR DU XIIIe SIÈCLE

ÉDITÉES PAR

WILLIAM P. SHEPARD

Un volume in-8° de XVIII-94 pages. . . . . . . 8 fr. 40

WLADIMIR D'ORMESSON

LA
PREMIÈRE MISSION OFFICIELLE
DE LA FRANCE AUX ÉTATS-UNIS

CONRAD-ALEXANDRE GÉRARD
(1778-1779)

Un volume in-8° de XI-227 pages, avec deux fac-similés. 8 fr. 40

LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION
5, Quai Malaquais, PARIS (VIe)

LA DÉCOUVERTE DU MISSOURI ET L'HISTOIRE DU FORT D'ORLÉANS

D'APRÈS DES DOCUMENTS INÉDITS

PAR LE

BARON MARC DE VILLIERS

Beau volume in-8° double couronne, sur papier d'Auvergne, avec deux planches hors texte . . . . 120 fr.

On s'est, depuis quelques années, beaucoup occupé aux États-Unis de l'exploration du Missouri et de ses Compagnies de fourrures; seulement, faute de documents, l'histoire et la découverte de la grande rivière ne remontait guère avant le dernier quart du XVIIIe siècle, et le peu que l'on croyait en connaître antérieurement était, tel le massacre de la garnison du Fort d'Orléans, presque entièrement imaginaire.

Grâce à de nombreux documents inédits, M. de Villiers est parvenu à faire remonter l'exploration méthodique du Missouri à 1714; il montre que Bourgmond atteignit le Nebraskier (*sic*) cette année-là, et les Français, très peu de temps plus tard, la Môbrara.

Plusieurs chapitres de la *Découverte du Missouri* sont consacrés aux exploits des premiers Coureurs de bois, à la curieuse histoire du Fort d'Orléans et à l'itinéraire de l'expédition de Bourgmond chez les Padoukas.

Amené à étudier les premières expéditions attribuées à Cavelier de La Salle, l'auteur prouve que le grand explorateur n'a jamais, comme on croyait, exploré la rivière de l'Ohio.

LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION
5, Quai Malaquais, PARIS (VIe)

L.-V. GOFFLOT

LE

THÉATRE AU COLLÈGE

DU MOYEN AGE A NOS JOURS

AVEC BIBLIOGRAPHIE ET APPENDICES

LE CERCLE FRANÇAIS DE L'UNIVERSITÉ HARVARD

PRÉFACE

PAR

JULES CLARETIE
de l'Académie française

Un volume petit in-8° de XIX-336 pages, avec de nombreuses planches hors texte . . . . 20 fr.

Préface, par M. Jules Claretie. — Avertissement. — I. L'Université au moyen âge. — II. Les écoliers, les clercs et le théâtre. — III. La Renaissance et le théâtre scolaire en France. — IV. Les Jésuites et le théâtre. — V. Les Jésuites et le théâtre (*suite*). — VI. Les élèves des Jésuites. La fin du théâtre de collège en France. — VII. Le théâtre à Saint-Cyr. — VIII. Le théâtre scolaire français en Amérique. — Appendice : Bibliographie. — Répertoire du collège Louis-le-Grand, à Paris. — Répertoire du collège de Pont-à-Mousson. — Répertoire du collège de la Trinité, à Lyon. — Répertoire du collège de Rouen. — Répertoire du collège des Oratoriens de Troyes. — Répertoire du Cercle français de l'Université Harvard. — Programme du collège de Nanterre. — Programme du Cercle français de Harvard. — Table des matières.

LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION

5, Quai Malaquais, PARIS (VIe)

JAMES BROWN SCOTT

ROBERT BACON

SA VIE ET SES LETTRES

(1860-1919)

INTRODUCTION PAR L'HONORABLE ELIHU ROOT

AVANT-PROPOS PAR LE MARÉCHAL DE CAMP SIR DOUGLAS HAIG

APPRÉCIATIONS PAR GABRIEL HANOTAUX ET ÉMILE BOURGEOIS

TRADUIT PAR MADELEINE L. CAZAMIAN

Beau volume in-8° raisin de XIX-536 pages, avec 40 planches hors texte . . . . 50 fr.

Introduction, par E. Root. — Avant-propos, par le maréchal Haig. — M. Robert Bacon, par Gabriel Hanotaux. — PREMIÈRE PARTIE : *Les Bacon.* Ch. I. Un précieux héritage. — DEUXIÈME PARTIE : *Années de jeunesse.* Ch. II. A l'Université Harvard. — Ch. III. La course autour du Monde. — Ch. IV. Mariage. — TROISIÈME PARTIE : *Le monde de la finance.* Ch. V. Au secours du Gouvernement. — Ch. VI. La Société américaine de l'Acier. — Ch. VII. La « Northern Securities Company ». — QUATRIÈME PARTIE : *Le Département d'État.* Ch. VIII. Mr. Bacon adjoint au Secrétaire d'État. — Ch. IX. Mr. Bacon Secrétaire d'État. — CINQUIÈME PARTIE : *La mission en France.* Ch. X. Mr. Bacon ambassadeur d'Amérique. — Ch. XI. « L'ami de la France ». — SIXIÈME PARTIE : *Mr. Bacon administrateur de l'Université Harvard.* Ch. XII. Au service de Harvard. — SEPTIÈME PARTIE : *Pour l'établissement de meilleures relations avec nos voisins de l'Amérique latine.* Ch. XIII. Voyage dans l'Amérique du Sud. — HUITIÈME PARTIE : *Être prêt.* Ch. XIV. Les premières années de la guerre. — Ch. XV. Plattsburg. — Ch. XVI. Candidature au Sénat. — NEUVIÈME PARTIE : *Service aux armées.* Ch. XVII. Robert Bacon commandant d'armes à Chaumont. — Ch. XVIII. Mr. Bacon chef de mission au Grand Quartier général britannique. — Ch. XIX. Après l'armistice. — Ch. XX. L'arrivée. — Une dernière parole, par Emile Bourgeois. — Index. — Table des illustrations.

LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION

5, Quai Malaquais, PARIS (VI^e^)

LA FORTUNE

D'UNE

ŒUVRE DE JEUNESSE DE STENDHAL

EN AMÉRIQUE

PAR **Horatio E. SMITH**

N° 24 des Éditions du Stendhal-Club

Un volume in-8° de 14 pages . . . . 12 fr.

Déjà parus dans la même collection :

1. P. Martino. Stendhal. *Del Romanticismo nelle Arti.*
2. Ch. Simon. Stendhal et la police autrichienne, d'après des documents inédits.
3. F. Boyer. La bibliothèque de Stendhal à Rome (1842).
4. M.-J. Durry. Une lettre inédite de Stendhal.
5. F. Boyer. Logements de Stendhal à Rome (1831-1842).
6. F. Boyer. Le gagne-pain de Stendhal (1830-1842).
7. H. Martino. Sur les pas de Stendhal en Italie.
8. F. Boyer. Donato Bucci et les dernières volontés de Stendhal.
9. Ch. Simon. Les souvenirs du baron de Strombeck et de Louis Spach sur Stendhal.
10. F. Boyer. Bibliothèques stendhaliennes à Civita-Vecchia et à Rome.
11. M.-J. Durry. Stendhal et la police pontificale.
12. M.-J. Durry. Stendhal et son travail consulaire : un échantillon inédit.
13. J. Deschamps. Stendhal et De Potter.
14. F. Boyer. Les lectures de Stendhal.
15. J. Deschamps. Stendhal et l'Espagne.
16. P. Jourda. Vieusseux et ses correspondants français.
17. F. Boyer. Stendhal et les historiens de Napoléon.
18. Manlio D. Busnelli. Stendhal, traducteur de Goldoni.
19. Édouard Champion. Un nouvel exemplaire annoté des *Promenades dans Rome.*
20. Ch. Simon. Stendhal, par Gobineau.
21. Ch. Simon. Le sillage de Stendhal en Allemagne.
22. M.-J. Durry. Une passion de Stendhal; Clémentine.
23. R. Stendhal, consul de France à Trieste.
25. R. Dollot. Stendhal à Venise.

Il reste 3 collections complètes à 800 fr.

LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION
5, Quai Malaquais, PARIS (VI^e)

REVUE DU XVI^E SIÈCLE

Dirigée par **Abel LEFRANC**, membre de l'Institut

T. XIV, 1927. France . . . . 40 fr.; U. P. . . . . . . 100 fr.

LE MOYEN AGE

Directeur : **M. PROU**, membre de l'Institut

T. XXXVIII, 1927. . . . . 35 fr.; U. P. . . . . 38 fr.

REVUE DES BIBLIOTHÈQUES

Directeur : **M. BARRAU-DIHIGO**

36^e année. France . . . . 50 fr.; U. P. . . . . . 100 fr.

REVUE CELTIQUE

Dirigée par **J. LOTH**, membre de l'Institut

T. XLIV, 1927. Abonnement annuel : France . . 50 fr.; U. P. . 100 fr.

REVUE DES ÉTUDES LATINES

Rédacteur en chef : **J. MAROUZEAU**

5^e année, 1927. Abonnement : France . . . 35 fr.; U. P. . . . 38 fr.

REVUE DES ÉTUDES HONGROISES ET FINNO-OUGRIENNES

Dirigée par **Zoltan BARANYAI** et **Alexandre ECKHARDT**

Abonnement . . . . 35 fr.

REVUE DE PHILOLOGIE FRANÇAISE

Dirigée par **L. CLÉDAT**

T. XXXIX, 1927. Abonnement annuel : France . 40 fr.; U. P. . 62 fr. 50

ROMANIA

Fondée par **P. MEYER** et **G. PARIS**; publiée par **Mario ROQUES**

T. LIII, 1927. Abonnement annuel : France . . 60 fr.; U. P. . . 100 fr.

REVUE DES ÉTUDES SLAVES

Directeurs : **A. MEILLET** et **Paul BOYER**; secrétaire : André Mazon

T. VII, 1927. Abonnement annuel : France . . 60 fr.; U. P. . . 75 fr.

REVUE DE L'ÉGYPTE ANCIENNE

T. II, 1928 (*sous presse*). France . . . . 150 fr.; U. P. . . . 250 fr.

LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION
5, Quai Malaquais, PARIS (VIe)

THEODORE WESLEY KOCH
BIBLIOTHÉCAIRE
NORTHWESTERN UNIVERSITY, EVANSTON ILLINOIS

LES LIVRES
A LA GUERRE

PRÉFACE PAR M. LE MARÉCHAL FOCH

INTRODUCTION PAR BURTON E. STEVENSON

TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR ABEL DOYSIÉ

Un volume in-8° de xx-408 pages avec de nombreuses illustrations . . . . 30 fr.

J. C. PALAMOUNTAIN
UNIVERSITÉ DE BOSTON

PRÉCIS
DE
PRONONCIATION FRANCAISE
AVEC DES
LECTURES PHONÉTIQUES

Un volume in-8° de xxxvi-200 pages. . 21 fr.; relié. . 27 fr.

LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION
5, Quai Malaquais, PARIS (VIe)

THE IMAGINATIVE INTERPRETATION

OF

THE FAR EAST

IN MODERN

FRENCH LITERATURE

(1800-1925)

BY

WILLIAM LEONARD SCHWARTZ, Ph. D.

Un volume in-8° de VIII-246 pages (*Bibliothèque de la Revue de littérature comparée*, t. XL) . . . . 45 fr.

HUGO P. THIEME

LA

CIVILISATION FRANÇAISE

JUGÉE PAR UN AMÉRICAIN

Un volume petit in-8° de 67 pages . . . . 12 fr.

35. M. E. Smith. Une anglaise intellectuelle en France sous la Restauration : Mrs Mary Clarke . . . . 25 fr.
36. F. Walter. La littérature portugaise en Angleterre à l'époque romantique . . 25 fr.
37. M. M. Cameron. L'influence de Thomson sur la poésie descriptive en France . 30 fr.
38. Abbé Prévost. Mémoires et Aventures d'un homme de qualité, t. V : Séjour en Angleterre; édition critique par M. E. I. Robertson . . . . 30 fr.
39. Ed. Purdie. The Story of Judith in German and English Literature . . . . 30 fr.
40. W. L. Schwartz. The imaginative interpretation of The Far East in modern French Literature (1800-1925) . . . . 45 fr.
41. G. Gill-Mark. Une femme de lettres au xviii[e] siècle. Anne-Marie du Boccage. 30 fr.
42. P. de Lallemand. Montalembert et ses relations littéraires avec l'étranger . . 20 fr.
44. M.-R. Garnier. Henry James et la France . . . . 35 fr.
45. H. Bedarida. Parme et la France.

Le n° 43 est sous presse.

FERNAND BALDENSPERGER

CORRESPONDANT DE L'INSTITUT, PROFESSEUR A LA SORBONNE

ORIENTATIONS ÉTRANGÈRES

CHEZ HONORÉ DE BALZAC

Un volume in-8° de xviii-274 pages (*Bibliothèque de la Revue de littérature comparée*, t. XXXI) . . . . 40 fr.

Avant-propos. — I. Les émerveillements orientaux. — II. Quelques maîtres de frénésie et d'horreur. — III. Entre Panurge, Yorick et Werther. — IV. Sous le signe de Walter Scott. — V. Pour un « Museum » de l'espèce humaine. — VI. Dans la quatrième dimension. — VII. Du côté de chez messire Satanas. — VIII. Vers les péninsules de la passion. — IX. En marge du « Livre mystique ». — X. Sur les pas de Gœthe. — XI. Sommets romantiques ou côteaux modérés. — XII. La répudiation du hasard. — Épilogue. — Index des titres d'œuvres de Balzac citées dans l'ouvrage. — Index des noms propres.

CHATEAUBRIAND

LES AVENTURES

DU

DERNIER ABENCERAGE

ÉDITÉES PAR

Paul HAZARD ET Marie-Jeanne DURRY

PROFESSEUR AU COLLÈGE DE FRANCE — AGRÉGÉE DE L'UNIVERSITÉ

Un volume in-8° de xxxix-123 pages, avec deux fac-similés hors texte (*Bibliothèque de la Revue de littérature comparée*, t. XXVII) . . . . 35 fr.

Préface. — Introduction bibliographique. — Les Aventures du dernier Abencerage. — Notes sur le texte de l'Abencerage. — Notes explicatives. — Appendice. — Table des matières.

LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION

BERNARD FAŸ

CHARGÉ DE COURS
A LA FACULTÉ DES LETTRES DE CLERMONT-FERRAND

L'ESPRIT RÉVOLUTIONNAIRE
EN FRANCE ET AUX ÉTATS-UNIS
A LA FIN DU XVIIIe SIÈCLE

Un volume in-8° de 378 pages (*Bibliothèque de la Revue de littérature comparée*, t. VII) . . . . 36 fr.

Préface. — I. A la recherche d'un monde nouveau (1770-1775). — II. La création des États-Unis (1775-1782). — III. Essais en fraternité (1783-1789). — IV. L'Union spirituelle (1789-1794). — V. Le Grand Schisme (1795-1800). — Appendice I : Théorie de l'abbé De Pauw sur l'origine et l'ancienneté de l'Amérique. — Appendice II : Polémique entre Favier et M. de Vergennes sur la légitimité de l'intervention française en Amérique et la propagande à faire contre l'Angleterre. — Liste des ouvrages cités. — Index alphabétique des noms propres.

BIBLIOGRAPHIE CRITIQUE

DES OUVRAGES FRANÇAIS
RELATIFS AUX ÉTATS-UNIS
(1770-1780)

Un volume in-8° de 111 pages (*Bibliothèque de la Revue de littérature comparée*, t. VII) . . . . 12 fr.

Avant-propos. — Première partie : Bibliographie. — Deuxième partie : Étude critique. — Appendice I : Le « Courrier de l'Amérique », d'après les archives du ministère des Affaires étrangères. — Appendice II : Tanguy de la Boissière et son travail en Amérique, d'après les archives du ministère des Affaires étrangères. — Table des matières.

NOGENT-LE-ROTROU, IMPRIMERIE DAUPELEY-GOUVERNEUR.

Huitième Année. — N° 2. 246 28 Avril-Juin 1928

REVUE
DE
LITTÉRATURE COMPARÉE

DIRIGÉE PAR

F. BALDENSPERGER
PROFESSEUR A LA SORBONNE

P. HAZARD
PROFESSEUR AU COLLÈGE DE FRANCE

SOMMAIRE

Pages

A. Chevalley . . . *Temps — Histoire — Roman* . . . 205

V. Bouillier . . . . *Silvain et Kant ou les antécédents français de la théorie du sublime* . . . 242

S. Goulding . . . . *Le beau-père de Rivarol : Mather Flint, maître de langue anglaise à Paris* . 258

P.-G. La Chesnais. *Les maîtres d'Ibsen au théâtre* . . . 279

Notes et documents : Deux poèmes sur la jeune fille partie à la guerre pour remplacer son père (G. Margouliès). — Sébastien Brant en France au xvi^e siècle (D. O'Connor). — Cervantes penseur, d'après le livre d'Américo Castro (M. Bataillon). — Voltaire en Roumanie (B. Munteano). — Une lettre inédite de Mérimée à Taine (H. Prior). — Jules Verne et Byron (G. Roth) . 304

Chronique 346

Bibliographie des questions de littérature comparée . . . 358

Comptes-rendus critiques : Correspondence of Descartes and Constantijn Huygens, 1635-1647 (G. Cohen). — M. Praz. Secentismo e marinismo in Inghelterra (C. Looten). — A. Farinelli. Il Romanticismo nel mondo latino (P. Hazard). — W. L. Schwartz. The imaginative Interpretation of the Far East in Modern French Literature, 1800-1925 (J. Larat). — Analyses d'ouvrages 370

PARIS
LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION
5, QUAI MALAQUAIS (VI^e)

Tous droits réservés

Le prix de l'abonnement est actuellement fixé à 50 francs par an pour Paris, 55 francs pour la Province et les Colonies et 4 dollars pour l'Étranger. Toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de la somme de 1 fr.

En raison de l'élévation des prix de revient et de la condition des changes, l'éditeur de la *Revue* exprime le vœu que des abonnements « de bienveillance » soient souscrits, à 100 francs par an, par des lecteurs désireux de témoigner ainsi une sympathie active à notre entreprise.

D'autre part, le titre d' « AMIS DE LA *Revue de littérature comparée* » sera donné à tous les souscripteurs d'une somme une fois versée de 500 francs.

BIBLIOTHÈQUE
DE LA *REVUE DE LITTÉRATURE COMPARÉE*

Vol. in-8° raisin. — *Réduction de 20 °/₀ pour les abonnés sauf pour les tomes 11 et 43*

1. G. COHEN. Écrivains français en Hollande (*épuisé*).
2-3. H. GIRARD. Un bourgeois dilettante à l'époque romantique : Émile Deschamps. 2 vol. (*épuisés*).
4. ALICE M. KILLEN. Le roman « terrifiant » ou « Roman noir », de Walpole à Anne Radcliffe, et son influence sur la littérature française jusqu'en 1840. . . . . 19 fr.
5. E. ESTÈVE. Études de littérature préromantique . . . . 18 fr.
6. F. C. ROE. Taine et l'Angleterre. . . . . 18 fr.
7. B. FAŸ. L'esprit révolutionnaire en France et aux États-Unis à la fin du XVIIIe siècle. — Bibliographie des ouvrages français relatifs aux États-Unis. 2 vol. . . 48 fr.
8. G. CHINARD Les amitiés américaines de Madame d'Houdetot . . . . 7 fr. 20
9-10. J. LARAT. La tradition et l'exotisme dans l'œuvre de Charles Nodier (1780-1844). Bibliographie critique et opuscules inédits de Charles Nodier . . . . 42 fr.
11. H. LIEBRECHT. Histoire du théâtre français à Bruxelles aux XVIIe et XVIIIe s. 60 fr. (*net*)
12. A. L. SELLS. Les sources françaises de Goldsmith . . . . 18 fr.
13. L. FERRARI. Le traduzioni italiane del teatro tragico francese nei secoli XVIIe e XVIIIe . . . . 48 fr.
14. E. PARTRIDGE. The French Romantics' Knowledge of English Literature (1820-1848). . . . . 48 fr.
15. S. GOULDING. Swift en France au XVIIIe siècle . . . . 18 fr.
16. D. G. LARG. Madame de Staël. La vie dans l'œuvre (1766-1800) . . . . . . 18 fr.
17. M. CITOLEUX. Alfred de Vigny. Persistances classiques et affinités étrangères. 42 fr.
18. P. TRAHARD. Une Revue oubliée : la « Revue poétique du XIXe siècle » (1835) . 18 fr.
19. A. F. B. CLARK. Boileau and the French Classical Critics in England (1660-1830). 60 fr.
20. M. MARTIN. Un aventurier intellectuel sous la Restauration. Le docteur Koreff. 24 fr.
21. M. GILMAN. Othello in French . . . . 18 fr.
22. A. C. HUNTER. Un introducteur de la littérature anglaise en France : J. B. Suard. 18 fr.
23. E. K. MAPES. L'influence française dans l'œuvre de Ruben Dario. . . . . . 18 fr.
24. R. MURRIS. La Hollande et les Hollandais au XVIIe et au XVIIIe siècle vus par les Français . . . . 36 fr.
25. J. FRANSEN. Les comédiens français en Hollande au XVIIe et au XVIIIe siècle . . 45 fr.
26. D. GUNNELL. Sutton Sharpe et ses correspondants français . . . . 35 fr.
27. CHATEAUBRIAND. Les aventures du dernier Abencerage, éditées par Paul HAZARD et Marie-Jeanne DURRY . . . . 35 fr.
28. H. A. NEEDHAM. Le développement de l'esthétique sociologique en France et en Angleterre au XIXe siècle. 40 fr.
29. F. L. SCHŒLL. Études sur l'humanisme continental en Angleterre à la fin de la Renaissance . . . . 50 fr.
30. M. M. GIBB. Le roman de Bas-de-Cuir : étude sur F. Cooper et son influence en France . . . . 40 fr.
31. F. BALDENSPERGER. Orientations étrangères chez H. de Balzac. . . . . . . 40 fr.
32. T. R. PALFREY. L'Europe littéraire (1833-1834), une tentative de journalisme cosmopolite . . . . 25 fr.
33. H. J. MINDERHOOD. La Henriade dans la littérature hollandaise . . . . . . 25 fr.
34. M. HENRY. Stuart Merrill : la contribution d'un Américain au symbolisme français. 40 fr.
35. M. E. SMITH. Une anglaise intellectuelle en France sous la Restauration : Mrs Mary Clarke . . . . 25 fr.
36. F. WALTER. La littérature portugaise en Angleterre à l'époque romantique . . 25 fr.
37. M. M. CAMERON. L'influence de Thomson sur la poésie descriptive en France . 30 fr.
38. Abbé PRÉVOST. Mémoires et Avantures d'un homme de qualité, t. V : Séjour en Angleterre; édition critique par M. E. I. ROBERTSON . . . . 30 fr.
39. Ed. PURDIE. The Story of Judith in German and English Literature . . . . 30 fr.
40. W. L. SCHWARTZ. The imaginative interpretation of The Far East in modern French Literature (1800-1925) . . . . 45 fr.
41. G. GILL-MARK. Une femme de lettres au XVIIIe siècle. Anne-Marie du Boccage. 30 fr.
42. P. DE LALLEMAND. Montalembert et ses relations littéraires avec l'étranger . . 20 fr.
43. R. GUIETTE. La légende de la Sacristine . . . . 80 fr. (*net*)
44. M.-R. GARNIER. Henry James et la France . . . . 35 fr.
45. H. BEDARIDA. Parme et la France.

Huitième Année. — N° 3. Juillet-Septembre 1928

REVUE
DE
LITTÉRATURE COMPARÉE

DIRIGÉE PAR

F. BALDENSPERGER
PROFESSEUR A LA SORBONNE

P. HAZARD
PROFESSEUR AU COLLÈGE DE FRANCE

SOMMAIRE

Pages

S. Gotô . . . *Les premiers échanges de civilisation entre l'Extrême-Orient et l'Occident dans les temps modernes.* 401

G. Fredén . . *A propos du théâtre anglais en Allemagne : l'auteur inconnu des* Comédies et tragédies anglaises *de 1620.* 420

Z. L. Zaleski. *Michelet, Mickiewicz et la Pologne.* . . . 433

P. Arrighi . . *Zola à Rome (1894)* 488

H. Krog . . . *Henrik Ibsen, une mise au point norvégienne.* 500

Notes et documents : Scarron et Lope de Vega (G. Margouliès). — Lettres inédites de Fontanes à Baudus, 1798-1815 (lieutenant-colonel de Montenon). — Notes marginales de S. T. Coleridge (H. Nidecker). — Littérature « populaire » et roman policier (J. Hankiss) 511

Chronique. 564

Bibliographie des questions de littérature comparée . . . 571

Comptes-rendus critiques : A. Gàmbaro. Riforma religiosa nel carteggio inedito di Raffaello Lambruschini (H. Bédarida). — Ed. Eggli. Schiller et le Romantisme français (F. Baldensperger). — F. Delattre. Dickens et la France. Etude d'une interaction littéraire anglo-française (G. Roth et J. Boulan). — Analyses d'ouvrages 581

PARIS
LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION
5, quai Malaquais (VI^{e})

Tous droits réservés

Le prix de l'abonnement est actuellement fixé à **50** francs par an pour Paris, **55** francs pour la Province et les Colonies et **4** dollars pour l'Étranger. Toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de la somme de **1** fr.

En raison de l'élévation des prix de revient et de la condition des changes, l'éditeur de la *Revue* exprime le vœu que des abonnements « de bienveillance » soient souscrits, à 100 francs par an, par des lecteurs désireux de témoigner ainsi une sympathie active à notre entreprise.

D'autre part, le titre d' « AMIS DE LA *Revue de littérature comparée* » sera donné à tous les souscripteurs d'une somme une fois versée de 500 francs.

BIBLIOTHÈQUE
DE LA *REVUE DE LITTÉRATURE COMPARÉE*

Vol. in-8° raisin. — *Réduction de 20 °/。 pour les abonnés sauf pour les tomes 11 et 43*

1. G. COHEN. Écrivains français en Hollande (*épuisé*).
2-3. H. GIRARD. Un bourgeois dilettante à l'époque romantique : Émile Deschamps. 2 vol. (*épuisés*).
4. ALICE M. KILLEN. Le roman « terrifiant » ou « Roman noir », de Walpole à Anne Radcliffe, et son influence sur la littérature française jusqu'en 1840. . . . . 19 fr.
5. E. ESTÈVE. Études de littérature préromantique . . . . 18 fr.
6. F. C. ROE. Taine et l'Angleterre. . . . . 18 fr.
7. B. FAŸ. L'esprit révolutionnaire en France et aux États-Unis à la fin du XVIII° siècle. — Bibliographie des ouvrages français relatifs aux États-Unis. 2 vol. . . 48 fr.
8. G. CHINARD. Les amitiés américaines de Madame d'Houdetot . . . . 7 fr. 20
9-10. J. LARAT. La tradition et l'exotisme dans l'œuvre de Charles Nodier (1780-1844). Bibliographie critique et opuscules inédits de Charles Nodier . . . . 42 fr.
11. H. LIEBRECHT. Histoire du théâtre français à Bruxelles aux XVII° et XVIII° s. 60 fr. (*net*)
12. A. L. SELLS. Les sources françaises de Goldsmith . . . . 18 fr.
13. L. FERRARI. Le traduzioni italiane del teatro tragico francese nei secoli XVII° e XVIII° . . . . 48 fr.
14. E. PARTRIDGE. The French Romantics' Knowledge of English Literature (1820-1848). . . . . 48 fr.
15. S. GOULDING. Swift en France au XVIII° siècle . . . . 18 fr.
16. D. G. LARG. Madame de Staël. La vie dans l'œuvre (1766-1800) . . . . . . 18 fr.
17. M. CITOLEUX. Alfred de Vigny. Persistances classiques et affinités étrangères. 42 fr.
18. P. TRAHARD. Une Revue oubliée : la « Revue poétique du XIX° siècle » (1835) . 18 fr.
19. A. F. B. CLARK. Boileau and the French Classical Critics in England (1660-1830). 60 fr.
20. M. MARTIN. Un aventurier intellectuel sous la Restauration. Le docteur Koreff. 24 fr.
21. M. GILMAN. Othello in French . . . . 18 fr.
22. A. C. HUNTER. Un introducteur de la littérature anglaise en France : J. B. Suard. 18 fr.
23. E. K. MAPES. L'influence française dans l'œuvre de Ruben Dario. . . . . . 18 fr.
24. R. MURRIS. La Hollande et les Hollandais au XVII° et au XVIII° siècle vus par les Français . . . . 36 fr.
25. J. FRANSEN. Les comédiens français en Hollande au XVII° et au XVIII° siècle . . 45 fr.
26. D. GUNNELL. Sutton Sharpe et ses correspondants français . . . . 35 fr.
27. CHATEAUBRIAND. Les Aventures du dernier Abencerage, éditées par Paul HAZARD et Marie-Jeanne DURRY . . . . 35 fr.
28. H. A. NEEDHAM. Le développement de l'esthétique sociologique en France et en Angleterre au XIX° siècle. . . . . 40 fr.
29. F. L. SCHŒLL. Études sur l'humanisme continental en Angleterre à la fin de la Renaissance . . . . 50 fr.
30. M. M. GIBB. Le roman de Bas-de-Cuir : étude sur F. Cooper et son influence en France . . . . 40 fr.
31. F. BALDENSPERGER. Orientations étrangères chez H. de Balzac. . . . . . . 40 fr.
32. T. R. PALFREY. L'Europe littéraire (1833-1834), une tentative de journalisme cosmopolite . . . . 25 fr.
33. H. J. MINDERHOOD. La Henriade dans la littérature hollandaise . . . . . . 25 fr.
34. M. HENRY. Stuart Merrill : la contribution d'un Américain au symbolisme français. 40 fr.
35. M. E. SMITH. Une anglaise intellectuelle en France sous la Restauration : Mrs Mary Clarke . . . . 25 fr.
36. F. WALTER. La littérature portugaise en Angleterre à l'époque romantique . . 25 fr.
37. M. M. CAMERON. L'influence de Thomson sur la poésie descriptive en France . 30 fr.
38. Abbé PRÉVOST. Mémoires et Avantures d'un homme de qualité, t. V : Séjour en Angleterre; édition critique par M. E. I. ROBERTSON . . . . 30 fr.
39. Ed. PURDIE. The Story of Judith in German and English Literature . . . . 30 fr.
40. W. L. SCHWARTZ. The imaginative interpretation of The Far East in modern French Literature (1800-1925) . . . . 45 fr.

LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION

Albania, revue d'archéologie, d'histoire d'art et des sciences appliquées en Albanie et dans les Balkans. T. II, 1927 . . . . 30 fr.

BEAULIEUX (CHARLES). **Histoire de l'orthographe française.** T. I : *Formation de l'orthographe, des origines au milieu du XVIe siècle.* T. II : *Les accents et autres signes auxiliaires dans la langue française*, suivis de *La briefve doctrine*, par MONTFLORY, et *Les accents*, par DOLET. 2 vol. in-8° raisin, 366 et 132 p. . . . . 60 fr.
Les 2 volumes ne se vendent pas séparément.

BLONDHEIM (D. S.). **Poèmes judéo-français.** In-8°. 87 p. . . . . . 20 fr.

BROQUA (DE). **Le Portugal, feudataire de Clairvaux.** In-12, 60 p., 3 planches hors texte . . . . 15 fr.

BRUN (A.). **La langue française en Provence de Louis XIV au Félibrige.** In-8°, 170 p. . . . . 16 fr.

Medieval studies in memory of Gertrude Schoepperle Loomis. In-8° carré, sur Arches, 535 p. et un portrait . . . . 60 fr.
Trente articles de philologie romane par D. S. BLONDHEIM, L. FOULET, R. LOOMIS, F. LOT, W. NITZE, ROQUES, J. VENDRYES, R. WEEKS, etc.

RIDDER (ANDRÉ DE) et TIMMERMANS (WILLY). **Anthologie des écrivains flamands contemporains.** 1 vol. gr. in-8°, 392 p. sur papier fort . 25 fr.

THUROT (CHARLES), membre de l'Institut. **De la prononciation française.** Depuis le commencement du XVIe siècle, d'après le témoignage des grammairiens. T. I (seul réimprimé), in-8° raisin, CIV-568 p. . . . . 100 fr.

ESSAI SUR LA MENTALITÉ CANADIENNE-FRANÇAISE

PAR **GEORGES VATTIER**

Docteur ès lettres
Ancien professeur au collège militaire royal du Canada

Préface de l'honorable sénateur, M. Raoul Dandurand, ministre d'État canadien

In-8°, IV-382 p. . . . . 50 fr.

Préface. — Avertissement. — Livre I : *Les Facteurs de la Mentalité canadienne-française.* — Introduction. — Chap. I : Le Facteur originel. Chap. II Le Facteur géographique. — Chap. III : Le Facteur historique et social.
Livre II : *La mentalité canadienne-française.* — Introduction : Caractères généraux de cette mentalité. — PREMIÈRE PARTIE : *La Mentalité des Canadiens français considérés en tant qu'individus.* — Chap. I : Sensibilité et volonté. — Chap. II : Les Canadiens français au point de vue intellectuel et moral. — Chap. III : Les sentiments religieux. — Chap. IV : La Femme canadienne-française. — Chap. V : La politique. — DEUXIÈME PARTIE : *La mentalité des Canadiens français considérés en tant que nation.* — Chap. I : Les Sentiments envers la France. — Chap. II : Les Sentiments envers l'Angleterre. — Chap. III : Les Sentiments envers les États-Unis. — Chap. IV : Le Patriotisme canadien-français. — Impérialisme et nationalisme. — L'Autonomie du Dominion et l'indépendance du Canada français. — CONCLUSION : La Mentalité héréditaire, la Mentalité nouvelle et la Mentalité de demain chez les Canadiens français. — BIBLIOGRAPHIE.

Du même auteur :

ESQUISSE HISTORIQUE
DE LA
COLONISATION DE LA PROVINCE DE QUÉBEC
(1608-1925)

In-8°, 122 pages et une carte . . . . 30 fr.

Chap. I : Les principaux caractères géographiques de la province et les diverses régions de colonisation. — Chap. II ; Le Peuplement du Canada sous le régime français (1608-1760). — Chap. III : Le Peuplement de la province de Québec sous le régime anglais (1760-1925). — Chap. IV : Les Causes de la colonisation. — Chap. V : Les obstacles de la colonisation. — Chap. VI : L'Aide à la colonisation. — Chap. VII : Les Résultats. — BIBLIOGRAPHIE. — *Croquis de la province de Québec.*

LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION

Vient de paraître :

P. BOISSONNADE

Doyen de la Faculté des lettres de Poitiers

LE SOCIALISME D'ÉTAT

L'INDUSTRIE ET LES CLASSES INDUSTRIELLES EN FRANCE

PENDANT LES DEUX PREMIERS SIÈCLES DE L'ÈRE MODERNE

(1453-1661)

In-8° raisin, 375 p. . . . . 60 fr.

S. A. LA PRINCESSE MARINA ROMANOFF DE RUSSIE

LÉGENDE TARTARE

In-4°, 26×34, avec 4 planches hors texte en couleurs, procédé Jacomet, un frontispice et 35 figures dans le texte . . . . 1350 fr.

Cette légende a été recueillie par les descendants de Gengis-Khan en Crimée, où elle s'est pieusement transmise. C'est l'épopée poétique de la Jeanne d'Arc tartare dans le curieux royaume israélite des Karaïmes.

Les rares documents tartares de cette époque (XIIIe siècle) ont été interprétés avec un scrupule d'artiste et d'érudit.

Le charme naïf de la légende est rendu par la tournure poétique du texte.

L'ouvrage est présenté en fac-similé d'écriture, sous cartonnage et illustré du titre en caractères tartares, noir sur or.

Le tirage est limité à 100 exemplaires numérotés. Chaque exemplaire est signé par S. A. la princesse Marina Romanoff de Russie.

L'exemplaire numéro 1 est réservé à Sa Majesté la reine d'Italie

GEORGES DOUTREPONT

LES TYPES POPULAIRES

DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISE

PREMIÈRE PARTIE

In-8° jésus, 500 p. . . . . 40 fr.

CHARLES MAURRAS

THÉODORE AUBANEL

1 vol. de 58 p., format 14×19, couverture rempliée, sortant des presses des maîtres-imprimeurs Aubanel frères, à Avignon

JUSTIFICATION DU TIRAGE :

25 exemplaires numérotés sur Japon. L'exemplaire . . . . 300 fr.
300 exemplaires sur Arches. L'exemplaire . . . . 150 fr.

IMPRIMERIE DAUPELEY-GOUVERNEUR A NOGENT-LE-ROTROU